# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, 1

ET RUE RICHELIEU, 103.

1855

# TABLE

## DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

### INSTRUCTION.



### BIBLIOGRAPHIE.



### LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.



### ÉDUCATION.



### POÉSIE.



### ÉNIGMES HISTORIQUES.



### MÉLANGES.



### LE PROGRÈS MUSICAL.



### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

---

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.





Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.


LA VIERGE À LA CHAISE

# JOURNAL

# DES DEMOISELLES.

---

## ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Premier article.)

**Quelques mots sur les écrivains français depuis l'époque mérovingienne jusqu'aux croisades.**

Qu'était-ce que la Gaule, sous le rapport intellectuel, avant la domination romaine? On le sait à peine, et quelques mots épars, glanés dans les écrits des vainqueurs, nous révèlent seuls le caractère de nos libres ancêtres. *Les Gaulois aiment à se battre et à parler finement,* disait Caton l'ancien; *les Gaulois,* dit à son tour le géographe Strabon, *se laissent facilement persuader de l'utilité des études et y appliquent leur esprit.* Ce dernier mot se trouve plein de vérité, car nul peuple n'adopta plus complétement les mœurs, la civilisation et la littérature romaines; pendant trois siècles, l'histoire littéraire de la Gaule est celle de Rome même, et les écoles de Bordeaux, Clermont, Vienne, Lyon, Autun, Arles, Marseille rivalisaient avec celles de Rome, de Carthage, d'Alexandrie et d'Athènes. La Gaule s'était identifiée au grand tout romain, et quand les Francs y eurent apporté la barbarie avec la conquête, longtemps encore la langue des premiers vainqueurs fut l'unique langue littéraire ; c'est dans la langue de César que fut écrite l'histoire des fils de Mérovée. Les nouveaux conquérants perdirent jusqu'au souvenir de leur littérature nationale, de leurs bardits, leurs hymnes de guerre et de mort; Charlemagne, jaloux de l'honneur et des exploits de ses ancêtres, fit recueillir, dans ses voyages en Saxe et sur les bords du Rhin, ces derniers échos des harpes septentrionales, qui, malheureusement, ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

L'Église, dépositaire des lettres antiques, était alors l'annaliste et le chantre de la société nouvelle. C'est Grégoire de Tours qui nous raconte la vie des premiers rois mérovingiens : le pieux évêque est l'Hérodote de cette barbarie. Crédule, diffus, mais représentant au naturel les mœurs de son siècle; quelquefois imposant et profond, lorsqu'il jette sur les crimes des rois le regard sévère et prophétique du pontife, Grégoire de Tours offre une lecture attachante pour tous, et indispensable pour ceux qui recherchent les origines de notre histoire. Voici comment le juge celui qui, de nos jours, a peint avec de si vives couleurs ces époques barbares.

« La période mérovingienne, dit M. A. Thierry, a » rencontré un historien merveilleusement approprié » à sa nature, dans un contemporain, témoin intelli- » gent et témoin attristé de cette confusion d'hommes » et de choses, de ces crimes et de ces catastrophes » au milieu desquelles se poursuit la chute irrésistible » de la vieille civilisation. Il faut descendre jusqu'au » siècle de Froissard pour trouver un narrateur qui » égale Grégoire de Tours dans l'art de mettre en » scène les personnages et de peindre par le dialogue. » Tout ce que la conquête de la Gaule avait mis en » regard ou en opposition sur le même sol, les races, » les classes, les conditions diverses, figurent pêle- » mêle dans ses récits, quelquefois plaisants, souvent » tragiques, toujours gais et animés (1). »

*L'Histoire ecclésiastique et profane des Gaules*, par Grégoire de Tours, comprend un espace de 174 ans, à dater de l'établissement des Francs dans les Gaules.

A la même époque, d'autres évêques s'efforçaient, par leurs écrits, de maintenir les dernières traditions des lettres et de la politique romaine. Saint Paulin, évêque de Nole, répondait en vers latins au poëte païen Ausone, son ami et son précepteur, et lui parlait un langage plein de grâce et de tendresse.

« Pourquoi, dit-il, ô mon père, rappelles-tu en ma » faveur les Muses que j'ai répudiées? Ce cœur, con- » sacré maintenant à Dieu, n'a plus de place pour » Apollon et pour les Muses; je fus d'accord avec toi, » jadis, pour appeler, non pas avec le même génie, » mais avec la même ardeur, un Apollon, sourd dans » sa grotte de Delphes, et pour nommer les Muses » des divinités, en demandant aux bois et aux mon-

(1) Préface aux *Récits des temps mérovingiens.*

» tagnes ce don de la parole qui n'est accordé que » par Dieu. Maintenant, une autre force, un plus grand » Dieu subjugue mon âme. » Plus loin, il écrit encore à son ami :

« Rien ne t'arrachera de mon souvenir; pendant » toute la durée de cet âge accordé aux mortels, tant » que je serai retenu dans ce corps, quelle que soit la » distance qui nous sépare, je te porterai dans le fond » de mon cœur. Partout, présent pour moi, je te ver» rai par la pensée, je t'embrasserai par l'âme, et, » lorsque délivré de cette prison du corps, je m'en» volerai de la terre, dans quelque astre du ciel que » me place le Père commun, là je te porterai en » esprit, et le dernier moment qui m'affranchira de » la terre ne m'ôtera pas la tendresse que j'ai pour » toi. Car cette âme qui, survivant à nos organes dé» truits, se soutient par sa céleste origine, il faut bien » qu'elle conserve ses affections comme son existence. » Elle ne peut oublier non plus que mourir. »

Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, écrivait des hymnes, des épîtres, des éloges; saint Avite, évêque de Vienne, a laissé des lettres et un poëme sur le *Paradis perdu*, dans lequel, selon les juges compétents, se trouvent de rares beautés; Fortunat, évêque de Poitiers, poëte élégant, chantait en vers latins, dans le langage mythologique, les noces de Sighebert et de Brunehilde; et lié d'une sainte amitié avec la pieuse reine Radegonde, il interprétait éloquemment les regrets de la royale recluse pour le pays de ses ancêtres, pour sa chère Thuringe. Il s'adresse en son nom à ses parents absents : « Ah! s'écrie-t-elle » dans un langage empreint de la mélancolie germa» nique, lorsque le vent murmure, j'écoute s'il m'ap» porte quelque nouvelle, mais l'ombre d'aucun de » mes proches ne se présente à moi; tout un monde » me sépare de ceux que j'aime le mieux; en quels » lieux sont-ils? Je le demande au vent qui siffle; je » le demande aux nuages qui passent; je voudrais » que quelque oiseau vînt me donner de leurs nou» velles. Si je n'étais retenue par la clôture sacrée de » ce monastère, ils me verraient arriver près d'eux au » moment où ils m'attendraient le moins. Je m'em» barquerais par le gros temps; je voguerais avec joie » dans la tempête. Les matelots trembleraient, et moi, » je n'aurais aucune frayeur... »

C'étaient là les dernières lueurs de la civilisation romaine. Au septième, au huitième siècle, parmi les désordres et les guerres civiles qui signalèrent la fin de la race mérovingienne, l'ignorance et la barbarie prirent le dessus; les monastères furent le dernier asile des lumières mourantes; les moines lettrés consacrèrent leur plume à écrire des *Annales* et des *Vies de Saints*, qui servent encore à l'histoire nationale et à l'histoire ecclésiastique; on remarquera surtout les *Gestes des rois de France*, par Roricon; la *Chronique*, de Frédégaire; la *Vie de Dagobert Ier*, par un religieux de Saint-Denis; la *Vie de Saint Léger*, évêque d'Autun; les *Mémoires sur la Vie de Sainte Radegonde*, écrits par sa compagne Baudonivie; et les curieuses et naïves légendes sur la vie des Saints, dans lesquelles les Bollandistes (1) ont puisé largement.

Le génie de Charlemagne vint jeter un rayon dans cette nuit. Cet homme prodigieux s'efforça de relever la civilisation antique en la sanctifiant par le christianisme. Il fit rouvrir les écoles; appela l'attention des religieux, seuls maîtres de cette époque, sur l'orthographe et la calligraphie, et réunit autour de lui tous les hommes éclairés de son temps. L'Anglais Alcuin, homme savant, et d'un esprit aussi actif qu'étendu, fut honoré de son amitié constante. Éginhard, son secrétaire, a écrit la vie de son maître, et le grand empereur, lui-même s'essayait dans la langue des vers. La basilique de Saint-Pierre de Rome possède encore une plaque de marbre où sont écrits des vers composés par Charlemagne, sur la mort du pape Adrien, son ami. En voici la traduction.

« J'ai écrit ces vers, moi, Charles, en pleurant, mon » père; oui, mon père, mon doux amour, ces vers » sont mon gémissement sur ta perte. — Toi, sou» viens-toi toujours de moi, comme mon âme te suit » toujours; réside avec le Christ dans le bienheureux » royaume des cieux. — Le clergé et le peuple t'ont » chéri d'une grande affection : bon pasteur, tu n'é» tais pour nous tous qu'un seul amour. — Illustre » ami, je mêle ensemble nos noms et nos titres : » Adrien, Charles; moi roi, toi père. »

Le sceptre de Charlemagne, a dit un auteur anglais, était l'arc d'Ulysse, qu'aucun autre bras ne pouvait bander. Les institutions de ce prince n'amenèrent, sous ses successeurs, aucun des résultats que l'on pouvait espérer. Les invasions des Normands, les guerres civiles, la licence des seigneurs et leur orgueilleuse ignorance, plongèrent le dixième siècle dans des ténèbres épaisses. Quelques annalistes réfugiés au fond des cloîtres continuèrent seuls à protester contre la barbarie grandissante. Mais dès que la dynastie capétienne s'affermit, dès que la tranquillité commença à se rétablir, la force intellectuelle se fit jour; les cours de France, de Bourgogne, de Normandie, et plus encore, les seigneurs suzerains des provinces méridionales encouragèrent les lettres et le *gai-sçavoir*. L'Église donna au monde l'érudit et pieux Gerbert, qui contribua à introduire en France la numération et l'astronomie des Arabes, et qui devint pape sous le nom de Sylvestre II (mort en 1003); saint Anselme et Lanfranc, tous deux sortis de l'abbaye du Bec en Normandie, allèrent occuper le siége de Cantorbéry, et se firent remarquer par leur piété, leurs talents diplomatiques et leurs écrits philosophiques. Les *chroniques*, les *histoires*, les *légendes*, témoignent que l'esprit humain était rentré dans une sphère d'activité, à laquelle les croisades allaient donner bientôt un nouvel aliment. *Les Gestes de Dieu par les Francs* (1) devaient inspirer les historiens, les romanciers et les poëtes, et le contact d'une civilisation étrangère allait ouvrir de nouvelles routes à l'intelligence ardente et curieuse de nos ancêtres.

E. R.

(1) Du nom de Bolland, jésuite d'Anvers, qui entreprit au dix-septième siècle d'écrire la vie de tous les saints, selon l'ordre du calendrier : ce travail, poussé par lui jusqu'au mois de mars, fut continué jusqu'au 14 octobre par d'autres pères qui prirent le nom de Bollandistes.

(1) Livre écrit à l'époque des croisades.

# RAFFAELLO SANZIO.

## I

Raphaël Sanzio !...

Lorsqu'on vient d'écrire ce nom, qui durera aussi longtemps que l'art lui-même, on sent le besoin de se recueillir, de méditer, en face de la plus grande figure d'une époque qui fut si riche en beaux génies.

Raphaël Sanzio, — c'est-à-dire la noblesse de la pensée, la grâce de l'exécution, la pureté des lignes, l'idéal de l'expression; Raphaël Sanzio, — c'est-à-dire la perfection, autant qu'il est donné à l'homme de l'atteindre !

Plus de trois siècles se sont écoulés depuis que le sublime auteur de tant de madones alla retrouver dans le ciel les types divins qu'il avait fait descendre en quelque sorte sur la terre; depuis trois siècles, tout ce que l'Italie, l'Espagne, la France et l'Allemagne ont produit de peintres justement célèbres, s'est en vain efforcé de lutter contre Raphaël; des chefs-d'œuvre ont été créés, mais son œuvre à lui n'a jamais été atteinte. Le temps même, en altérant ses tableaux, leur donna une valeur plus grande encore; et par le soin jaloux et le zèle de la gravure à en multiplier les reproductions, on a pu juger du prix assigné aux modèles (1).

Avant Raphaël, quatre peintres avaient figuré déjà, non sans honneur, dans la famille, ancienne à Urbin (2), des Santi ou Sanzio. Le quatrième se nommait Jean, et son plus grand titre aux yeux de la postérité doit être d'avoir donné au monde l'auteur de la *Transfiguration*.

Rendons aussi justice à la tendresse intelligente que Jean Sanzio montra pour son fils, aux soins vigilants qu'il prit de son éducation, à l'empressement avec lequel il seconda les naissantes et instinctives aspirations du noble enfant vers l'art. De son élève il ne tarda pas à faire le compagnon de ses travaux. Il aimait à voir cette main délicate tracer d'abord sur le papier, puis sur la toile, des lignes d'une précision surprenante. Cependant il ne croyait pas encore son rôle de maitre terminé, lorsque, après une courte absence de deux jours, et au moment où il venait de franchir le seuil de sa maison, il s'arrêta comme pétrifié après avoir jeté par hasard les yeux sur le mur de la cour.

« Qu'est-ce que je vois là?... » s'écria-t-il avec un mélange d'émotion et de bonhomie.

Sa femme répondit en souriant, tandis que Raphaël inclinait sa tête fine et couronnée de beaux cheveux tombants :

« *Amico mio*, c'est une madone.

— Sans doute; mais qui a exécuté cette fresque?

— Notre fils, dans ses heures de délassement. »

Jean s'approcha de la peinture : il la considéra jusqu'à ce que ses yeux pleins de larmes, — mais quelles douces larmes ! — ne lui permissent plus de rien distinguer.

Alors il pressa silencieusement le jeune homme contre son cœur.

Éloquente effusion où il y avait tout ce qu'un père peut témoigner d'amour à son fils et de reconnaissance envers Dieu.

Lorsqu'ils furent rentrés à l'atelier, Raphaël s'assit modestement à sa place habituelle, et se mit à dessiner. Après avoir jeté une esquisse rapide et d'une exactitude merveilleuse, il demanda un conseil à son père. Celui-ci répondit avec distraction; sa pensée était ailleurs. Il ne reparla plus de la madone; mais, le soir, au souper de famille, il annonça qu'une affaire importante l'obligeait à partir dès le lendemain pour Pérouse.

« A mon retour, dit-il, je trouverai peut-être une nouvelle fresque sur ma muraille, et j'espère qu'elle ne sera pas inférieure à la première? »

Qu'allait-il faire à Pérouse, l'excellent Jean Sanzio?

A peine arrivé, il se présenta chez un peintre alors justement célèbre, Pietro Vanucci, que nous connaissons sous le nom de Pérugin.

Se lier avec ce maitre n'était pas chose facile. Pérugin, né au sein de la plus profonde misère, avait dû chercher d'abord des ressources à Florence, et c'était la faim qu'il y avait trouvée et soufferte. Pendant plusieurs mois, il n'avait eu d'autre lit qu'un coffre. Seul, un travail opiniâtre avait pu l'arracher à son état d'indigence. Jamais peut-être un homme n'avait soutenu avec plus de courage et de persévérance une lutte plus rude et plus longue. Aussi, parvenu enfin au but, n'encourageait-il pas légèrement les efforts de ceux qui osaient aborder la carrière de l'art.

Jean Sanzio n'hésita point cependant à franchir le seuil de Pérugin.

Le maître l'écouta très-attentivement : il devait bien cette marque de déférence à un confrère.

« Fort bien, dit-il après avoir entendu au long le panégyrique du jeune Raphaël. Je vous répondrai en vous exposant les trois choses par lesquelles on est nécessairement éperonné dans la difficile carrière où vous voulez jeter votre fils. La première est la critique, qui repousse impitoyablement la médiocrité, et n'accepte que le bon et le beau, sans aucun égard pour les personnes. La seconde est la nécessité d'être industrieux, si l'on veut vivre dans les grandes villes, ce qui signifie qu'il faut se tenir continuellement en haleine, être adroit et expéditif et avoir la science du gain. Enfin la troisième chose, non moins puissante et nécessaire que les autres, est une soif de gloire, inextinguible. Voilà ce qu'on m'a enseigné, et ce que je crois devoir vous enseigner à mon tour.

— Franchement, messer, répondit Jean avec un

(1) « Nous avons vu de notre temps l'impératrice de Russie faire transporter, en copies fidèles, à Pétersbourg, non-seulement les grandes peintures des salles du Vatican, mais une exacte répétition des arabesques de la galerie des *Loges*, ainsi que des cinquante-deux tableaux qui la décorent, et construire un édifice exprès pour les recevoir. » *Quatremère de Quincy*.

(2) Petite ville des États romains.

sourire confiant, ces trois conditions n'ont rien qui m'effraye pour mon fils. La troisième sera peut-être celle qui le touchera le plus. Mon vœu unique, c'est que vous daigniez l'admettre parmi vos élèves.

— Pourquoi pas, s'il a du zèle et de la modestie? Je veux être pour lui ce que fut pour moi Andrea Verocchio. Que votre Raphaël ait de l'application, et un jour il ira à Florence.

— Oh ! ce serait peu pour mon ambition paternelle! s'écria Jean Sanzio; c'est à Rome que je veux le voir briller !

— En attendant, amenez-le-moi, et nous tâcherons d'en faire un digne émule des Bellin, des Francia, des Ghirlandajo. »

Lorsque le peintre d'Urbin fut de retour à sa demeure, il se hâta d'instruire son fils de ce qu'il avait fait pour lui, et ce fut avec attendrissement qu'il lui dit :

« Mon Raphaël, Dieu sait si ta mère et moi nous avons ménagé les soins à ton enfance; Dieu sait si nous n'avons pas mis toute notre sollicitude à orner ton cœur en développant ton intelligence. Mais la partie de la tâche qui nous était confiée est achevée, et nous serions répréhensibles si nous te gardions auprès de nous pour notre satisfaction personnelle.

— Que dites-vous, mon bon père?... murmura le jeune homme.

— Je dis que tu es attendu par le plus habile maître de ce temps, par l'illustre Pérugin.

— Est-il possible !

— Cette exclamation me prouve, mon fils, que je ne m'étais pas trompé en allant travailler pour ton avenir, et qu'il te fallait désormais une autre direction que la mienne. Je ne te parle pas de nous : le sacrifice que nous accomplissons, en nous séparant de notre enfant unique, est immense... Les pleurs de ta mère le disent assez... Il t'appartient de le payer au centuple. Travaille courageusement, et, en profitant des leçons habiles du peintre de Pérouse, songe à notre bonheur, songe surtout à honorer ta patrie. »

Il fallut peu de temps à Raphaël pour gagner l'amitié et la confiance de Pérugin, qui était charmé des dispositions, de l'extérieur et de la douceur de son élève. Celui-ci ne s'appliquait qu'à imiter scrupuleusement les tableaux de son maître, si bien qu'on eût eu de la peine à distinguer les copies de l'un des originaux de l'autre. Il y eut plus : l'influence de la précocité prodigieuse de Raphaël se fit sentir dans la manière de Pérugin, qui, avec sa pureté habituelle de trait, acquit un goût et une grâce qu'on ne trouverait pas à un égal degré dans ses ouvrages antérieurs. Rare exemple de modestie chez un homme dont le talent était fait et la réputation acquise.

Ajoutons à ce fait si honorable à la fois pour le maître et l'élève, que vers cette époque, Pinturicchio, sortant de la même école, avait de suite apprécié le jeune homme qui allait lui succéder. « Si la fortune m'est favorable, lui avait-il dit, si des travaux importants me sont confiés, nul autre que vous ne les partagera avec moi. »

Heureuse et enviable destinée que celle de ce grand Raphaël d'Urbin ! il ne devait guère rencontrer sur sa route que des amis et des admirateurs.

## II

On a vu avec quelle docilité, quelle soumission et même quelle abnégation complète Raphaël avait confondu son génie et son travail dans les travaux que signait Pietro Pérugin. Une circonstance fortuite lui permit, sans déroger à ce qu'il appelait son devoir, d'épancher au dehors son activité, son besoin de produire. Pérugin quitta Pérouse pour quelque temps, et Raphaël, de son côté, fit aux environs des excursions de travail, notamment à Citta di Castello. Là il peignit, n'ayant encore que dix-sept ans, son *Saint Nicolas de Tolentino*. Et non-seulement sa signature atteste que cette œuvre déjà si remarquable est de lui, mais encore il trouva pour cette composition une manière tout à fait en dehors du style de l'époque. Les personnages, au lieu d'être raides et droits, étaient groupés avec un art infini. On voyait le bienheureux saint Nicolas couronné par la Vierge, et saint Augustin que portait un nuage ; une Gloire occupait le haut du tableau; le Père éternel y paraissait au milieu d'un chœur d'anges (1). — D'autres tableaux du jeune et fécond artiste datent de ce temps; mais on peut les passer sous silence, quand on a à mentionner le *Sposalizio* ou Mariage de la Vierge, exécuté pour l'autel de Saint-Joseph, dans la cathédrale de Pérouse, ravissante peinture dont les détails ont un fini précieux d'exécution, surtout le fond, représentant un temple circulaire environné de colonnes et qui sert de perspective à toute la scène.

Cependant, Pinturicchio n'avait pas oublié sa promesse.

« Venez, ami, écrivit-il à Raphaël, venez à Sienne. Son Éminence le cardinal Piccolomini m'a chargé des peintures à fresque de la bibliothèque bâtie par S. S. Pie II. A vous la moitié de l'œuvre et de la gloire. »

Raphaël se sentit plein d'ardeur devant cette offre séduisante. Toutefois, il voulut avoir l'agrément de son maître. Celui-ci n'hésita point à lui accorder la permission de partir; mais il lui rappela les trois conditions de succès dont il parlait toujours :

« Te voilà en bon chemin; sois fidèle à notre école. Puis affronte la critique; travaille d'une manière expéditive; et enfin, ne sois jamais rassasié de gloire. »

Ce dernier conseil s'accordait si bien avec les sentiments de Raphaël, que le jeune artiste, après avoir tracé la plupart des esquisses et des cartons pour l'œuvre de Pinturicchio, à laquelle il imprima une direction hardie et toute nouvelle, n'attendit pas que la bibliothèque de Sienne fût complétement achevée, pour désirer d'aller se fixer à Florence, où Léonard de Vinci venait de mettre le comble à sa réputation, par le carton de son groupe de combattants à cheval, destiné à la décoration d'une salle du Palais-Vieux.

C'était en 1504. Raphaël n'avait que vingt et un ans, il ne se croyait encore qu'un élève, et il ne venait pour ainsi dire chercher à Florence qu'un cours d'études plus développé. Une lettre qu'on aime à transcrire, — car c'est le témoignage d'une noble protection, — fut donnée à Raphaël pour le gonfalonier Soderini, par la duchesse d'Urbin. La voici :

« Magnifique et très-haut seigneur,

» Cette lettre vous sera remise par Raphaël, peintre
» d'Urbin, jeune homme plein d'heureuses dispositions, lequel désire passer quelque temps à Florence
» pour y étudier. Son père, homme de mérite, m'est
» très-affectionné, et le fils est un sujet aussi intéressant qu'aimable de sa personne. Aussi lui suis-je
» fort attachée, et désiré-je qu'il se perfectionne dans

(1) Ce tableau, acheté par Pie VI, se conserve au Vatican

» son art. C'est pourquoi je vous le recommande aussi » vivement qu'il est possible. Je vous prie de vouloir » bien, en ma faveur, lui rendre tous les services qui » dépendront de vous. Soyez persuadé que tout ce » que vous pourrez faire d'agréable et d'utile pour lui, » je le tiendrai comme fait à moi-même, etc.

» A Urbin, le 1er octobre 1504.

» JOANNA FELTRIA DI ROVERRA. »

Recommandé avec tant de chaleur par une puissante protectrice, précédé par la réputation de ses premiers ouvrages, Raphaël devait trouver des patrons et des amis dans Florence : ni les uns ni les autres ne lui manquèrent; et parmi les jeunes peintres du temps, qui recherchèrent sa compagnie, il faut citer Ridolfo Ghirlandajo et Aristotile di San Gallo. Un fait qui n'est pas moins à la louange de Raphaël qu'à celle de Tadeo Tadeï, l'un des principaux seigneurs de Florence, c'est que celui-ci offrit son amitié à l'artiste, et voulut en outre qu'il logeât dans son palais. Une lettre de Raphaël à son oncle, conservée au musée de Velletri, témoigne de sa vive reconnaissance pour son bienfaiteur. Il fit pour Tadeo Tadeï et pour le noble patricien Lorenzo Nasi, qui le patronait également, deux petits tableaux représentant la Vierge et l'Enfant Jésus (1).

Soudain Raphaël est rappelé à Urbin par une douloureuse nouvelle : son excellent père, sa tendre mère étaient dangereusement malades; il arriva trop tard! Après leur avoir rendu les derniers devoirs, il quitta Urbin pour la dernière fois, et pendant trois ans partagea son temps entre Pérouse et Florence. Florence surtout avait pour lui l'attrait d'une seconde patrie. Il y retrouvait des amis, des émules : avide de progrès, acceptant avec modestie les conseils utiles de l'expérience, il allait adopter une nouvelle manière, plus large que celle du Pérugin, en apprenant de Fra Bartolommeo di San Marco à donner plus de vigueur à ses teintes; tandis que Fra Bartolommeo apprenait de lui à pratiquer la perspective qu'il avait jusqu'alors trop négligée. En même temps il vit, à Florence, ce fameux carton de la guerre de Pise, par Michel-Ange, qui faisait le sujet de l'admiration générale. Nul doute que Raphaël n'ait, avec son merveilleux esprit d'appropriation, tiré parti de ces études d'anatomie.

Raphaël avait vingt-quatre ans lorsqu'il exécuta à Florence, pour la chapelle Baglioni, une *Déposition du Christ au tombeau*. Que dire de ce chef-d'œuvre, placé aujourd'hui dans la galerie Borghèse, à Rome, sinon qu'il aurait montré le plus haut degré que puisse atteindre l'expression de la douleur, si Raphaël lui-même n'avait fait le *Spasimo* ou Portement de croix (2)?

Mais les ouvrages qu'on lui commandait de toutes parts ne suffisaient pas à la généreuse ambition de Raphaël. Pressé par les offres les plus séduisantes, n'y pouvant même répondre qu'à moitié, il aspirait à trouver l'occasion d'entrer en lutte, d'une manière digne de lui, avec Michel-Ange et Léonard de Vinci. Il sollicitait du gonfalonier de Florence l'honneur de peindre une salle dans le Palazzo Vecchio, et il n'était pas sûr d'obtenir cette faveur, qu'on refusait peut-être à sa jeunesse, lorsqu'une circonstance aussi belle qu'imprévue lui ouvrit un large horizon, en le conduisant sur le plus vaste théâtre où le génie puisse s'exercer.

Jules II l'appelait à Rome!

## III

Rome, c'était pour Raphaël le Vatican. Les artistes les plus renommés, à commencer par Pérugin, y avaient entrepris un ensemble de peintures, dont la direction fut confiée au jeune maître d'Urbin. Dans ce palais unique et sous les ordres de Raphaël se trouvaient des hommes tels que Pietro della Francesca, Luca Signorelli da Cortona, D. Bartolommeo della Gotta, Bramantino da Milano, Antonio Razzi da Vercelli.

Il fallut refaire beaucoup de choses, il fallut condamner sévèrement des parties mal conçues; mais Raphaël était trop reconnaissant pour ne pas respecter les travaux que son maître avait exécutés dans la salle dite de Charlemagne.

Lui-même, avec l'ardeur de ses vingt-cinq ans, il se mit immédiatement à l'œuvre, pour justifier la faveur du grand pape qui l'avait accueilli avec les démonstrations les plus bienveillantes : ce fut donc sans délai qu'il se mit à peindre la salle de la *Segnatura*. Pour faire apprécier les quatre chefs-d'œuvre dont il l'enrichit, il suffit de les nommer; ce sont : *la Dispute du Saint-Sacrement, l'École d'Athènes, le Parnasse* et *la Jurisprudence*. Chacune de ces compositions est surmontée d'une figure de femme placée dans un cadre circulaire de la voûte et qui explique le tableau : *la Théologie, la Philosophie, la Poésie* et *la Justice*, avec leurs attributs, sont des espèces de sommaires. Et, afin de désigner plus clairement encore ses sujets, Raphaël y a joint des compartiments peints sur fond doré. A la Jurisprudence répond *le Jugement de Salomon*; à l'École d'Athènes, une figure de femme courbée sur une sphère et méditant; à la Dispute du Saint-Sacrement, un *Adam et Ève*; enfin au Parnasse, *le Châtiment de Marsyas* (1).

En voyant cette École d'Athènes où revivent Aristote et Platon, Socrate et Diogène, Chrysippe, Epicure et tant d'autres, les hommes les plus doctes s'écriaient : « Raphaël a deviné l'antiquité! »

Jusqu'alors, en effet, les scènes des âges classiques n'étaient offertes que sous le travestissement des costumes de chaque pays : la couleur vraie était inconnue; on habillait les soldats grecs et romains

(1) L'un de ces tableaux fut acheté 4,000 écus romains par l'archiduc Ferdinand d'Autriche; l'autre 24,000 écus pour Londres.

(2) Ce chef-d'œuvre a subi d'extraordinaires vicissitudes. Le vaisseau qui devait le porter à Palerme fut battu par une violente tempête sur les côtes d'Italie. Tout périt, hommes et marchandises. Une sorte de miracle sauva le tableau : la caisse qui le renfermait, portée par les flots sur la côte de Gênes, y fut repêchée et portée à terre. Par bonheur, l'eau de la mer n'y avait point pénétré. On l'ouvrit, et l'on trouva la peinture intacte. Le bruit de cet événement arriva à Palerme, d'où l'on s'empressa de réclamer le tableau naufragé. Cette réclamation souffrit de grandes difficultés; il ne fallut rien moins que l'intervention de Léon X pour faire rendre l'ouvrage au couvent de Palerme. Depuis, Philippe IV l'ayant fait enlever secrètement, l'envoya en Espagne, et le monastère du Spasimo fut indemnisé de la perte de son tableau par une rente de 1,000 écus. Transporté à Paris pendant de la guerre de 1810, il est enfin retourné en Espagne.

(1) Inventeur de la flûte, écorché vif par Apollon, avec lequel il avait osé rivaliser.

comme des chevaliers bardés de fer, les consuls comme des doges de Venise, les juifs comme de bons marchands d'Ancône. Elles ne s'étaient pas produites encore, ces découvertes dues à tant de fouilles intelligentes, à tant de labeurs patients, qui ont rendu à l'antiquité son vrai caractère et presque la vie. Oui, Raphaël devinait ce qui avait existé, et sans guide il remontait le cours des âges.

Et qu'on ne croie pas que les travaux de Michel-Ange à la chapelle Sixtine aient guidé Raphaël dans une voie nouvelle. Le vieux maître était trop jaloux de son œuvre pour permettre à son rival de la contempler et de l'étudier. Ils se rencontraient souvent, ces deux nobles génies quand ils se rendaient, l'un à sa chapelle, l'autre à sa salle della Segnatura; mais Buonarotti passait sombre et silencieux devant cet astre splendide, dont l'éclat augmentait de jour en jour. Il y avait du Dante chez le puissant Michel-Ange, et il était dans la destinée de ces natures violentes de peindre toutes deux l'enfer.

Raphaël, au contraire, planait dans une sphère sereine, préoccupé uniquement de la recherche du beau, multipliant avec un zèle et une facilité incomparables les tableaux et les fresques, et trouvant dans sa perfection même le moyen de faire de rapides progrès. Il agrandissait son style, sans copier Michel-Ange, qu'il dépassait par l'expression. Il peignait successivement Isaïe, dans l'église de Saint-Augustin, et les Sybilles avec les Prophètes, à l'église de *Santa Maria della Pace*. Qui le croirait? à cette même époque, où par ces figures il s'élevait au style le plus sévère, il traçait, dans le palais Farnèse, sa charmante composition de *Galatée*. Sa réputation avait attiré autour de lui une foule d'élèves et de collaborateurs, dont la plupart eussent été des artistes de premier mérite, mais qui, subissant l'ascendant de la supériorité du maître, se trouvaient heureux de contribuer aux travaux si nombreux qui portent son nom, et que douze ans lui suffirent pour entreprendre et achever. Dans cette école célèbre, la jalousie, la rivalité étaient inconnues : la gloire de Raphaël était l'intérêt commun; chacun y voulait contribuer dans la mesure de ses forces et de son talent. Et ce qui achève de démontrer l'élévation d'esprit de Raphaël, c'est que parmi ses élèves il ne comptait que des amis. Sans leur utile concours il n'eût pu certainement mener à fin une œuvre aussi étendue que celle des loges du Vatican, qui comprend deux ordres de peintures bien distinctes, les peintures arabesques et les sujets de la Bible.

Le 11 février 1513, Jules II mourait, léguant Raphaël et le Vatican à son successeur.

Ce successeur fut Léon X, — un Médicis, un ami des arts!

Raphaël poursuivit ses travaux sous l'égide de la faveur du nouveau souverain. Il voulut rattacher à la première année du règne de Léon X, l'allusion la plus flatteuse et la plus délicate, au passé de son second protecteur. Celui-ci, défendant, comme cardinal légat, les intérêts du saint-siége, sous Jules II, avait été fait prisonnier après la bataille de Ravenne en 1512, et sa délivrance avait paru miraculeuse. Le grand artiste, inspiré par ce souvenir, peignit la *Délivrance de Saint Pierre*, tableau en trois parties, qui offre tant d'effets de lumière : celle de l'ange lumineux, celle de la lune et celle d'un flambeau.

Léon X comprit le sens de cet ouvrage, et comme il en témoignait toute sa satisfaction à Raphaël : « Très-saint père, répondit le peintre, *Attila* prouvera bientôt l'impuissance de la force s'arrêtant devant la foi et la prière de saint Léon. »

Saint Léon, qu'il montra venant au-devant du roi barbare et accompagné des deux princes des Apôtres, Pierre et Paul, qui planent dans l'air, était figuré sous les traits de Léon X.

Après de tels travaux, il semblait que la gloire et le génie de Raphaël eussent atteint leur apogée. Mais non : la *Transfiguration* n'existait pas encore.

Parfois le pape engageait l'infatigable artiste à prendre du repos, en considération de la faiblesse de sa santé.

« Quand je veux me reposer, disait Raphaël, je peins des Saintes Familles. »

Il avait, en effet, une ferveur toute particulière pour la sainte Vierge. « Rien ne manifesta mieux de sa part les sentiments divers d'une piété tantôt naïve et affectueuse, tantôt pleine de grandeur et d'élévation dans le langage de son art, que cette variété d'aspects sous lesquels son pinceau s'est plu à retracer l'image de la Vierge, ici comme la modeste habitante de Bethléem, là comme la reine des anges. »

Comment les énumérer, ces *Madones*, soit peintes, soit dessinées par Raphaël, et pour lesquelles il a épuisé toutes les expressions de la naïveté, de la pureté virginale, de la grâce, de la sainteté, en conservant toujours un même idéal? L'usage leur a assigné un nom particulier à chacune : la Vierge à la chaise (1), — la Vierge au linge, — la Jardinière, — la Vierge *della Tenda*, — la Vierge au berceau, — la Vierge au poisson, et surtout la Sainte Famille, que Raphaël exécuta pour le roi François I^er^.

L'année 1517 vit terminer la dernière des salles du Vatican. Mais là ne devaient pas se borner les travaux de Raphaël. Nous le retrouvons encore maître achevé dans le portrait; tour à tour venaient poser devant lui les personnages les plus célèbres de son époque : Léon X, Laurent et Julien de Médicis, le cardinal Bembo, Jean della Casa, Balthasar Castiglione (2), Inghirami, Baldo, Altoviti, Jeanne d'Aragon.

De hautes fonctions allèrent encore chercher Raphaël, et prouvent qu'à ses mérites si variés il joignit la science de l'architecte. Il fut nommé ordonnateur de la fabrique de Saint-Pierre, et surintendant des édifices antiques. Citons ici, comme preuve de sa modestie et de la conscience qu'il apportait à ses travaux, les lignes suivantes d'une lettre de Raphaël à Baltazar Castiglione :

« Notre saint père m'a mis un grand fardeau sur

---

(1) La gravure de cet admirable tableau accompagne le numéro de ce mois.

(2) Le comte Balthazar Castiglione, justement enchanté de son portrait, le célébra dans des vers latins pleins de charme qu'il plaça dans la bouche de sa femme; en voici la traduction :

« Seule, ton image peinte de la main de Raphaël et me » rappelant tes traits, soulage ma peine. J'en fais mes dé- » lices; je lui souris, je lui parle, il semble qu'elle me répond » de la voix et du geste, et qu'elle m'adresse les paroles que » tu m'adressais toi-même. Notre enfant la reconnaît et la » salue par son bégayement. C'est ainsi que je réussis à » tromper la longueur des jours. »

» les épaules en me chargeant de la construction de » Saint-Pierre. J'espère ne pas y succomber. Ce qui » me rassure, c'est que le modèle que j'ai fait plait à » Sa Sainteté, et a le suffrage de beaucoup d'habiles » gens. Mais je porte mes vues plus haut; je voudrais » trouver les belles formes des édifices antiques. Mon » vol sera-il celui d'Icare? »

Le projet de Raphaël fut supérieur, comme tout ce qu'il produisit, et l'on a lieu de regretter qu'il n'ait pas été mis à exécution, quelques beautés qu'offre Saint-Pierre. Mais Raphaël, architecte, a légué à l'admiration de la postérité le palais *degl' Uguccioni*, et le palais *Pandolfini*, à Florence; la *Villa del Papa*, les écuries d'Augustin Chigi, à la Longara; le palais Coltrotini, près *Sant Andrea della Valle*.

Nous pourrions ajouter que Raphaël fut sculpteur : on a de lui une élégante statue de Jonas, dans l'église de *Santa Maria del Popolo*; et enfin, qu'il fut poëte : on a conservé de jolis sonnets écrits par lui.

Grande et noble existence, qui fut si pleine et si courte, puisqu'elle se termina à l'âge de trente-sept ans, au moment peut-être où Raphaël allait être promu au cardinalat, — honneur qu'il ambitionnait et qu'il pouvait accepter, sa fiancée, Marie Bibiena (1), étant descendue dans la tombe.

« La destinée de Raphaël est unique dans les fastes de la peinture. En quelques années il épuisa les faveurs de la fortune; sa mort prématurée fut un deuil pour l'art; et la postérité, équitable cette fois, s'empressa de diviniser son nom. S'il s'est montré digne de cet apothéose, ce n'est point qu'il ait réuni dans ses œuvres, comme on l'a dit souvent, les diverses qualités qui brillent d'un si vif éclat dans celles de Léonard, du Titien, de Michel-Ange, du Corrége; ce n'est pas, en un mot, parce qu'il est le plus correct et le plus savant de tous les peintres; mais c'est parce que seul il est toujours élevé sans effort, humain sans trivialité, gracieux sans afféterie, passionné sans exagération. C'est parce que ses compositions les plus simples et les plus vastes portent l'empreinte d'une création spontanée, pleine de vie, de grandeur et de beauté (1)!... »

Un jour on lui rappelle que, selon sa charge de cour, il doit se rendre au Vatican. Il se hâte de quitter ses pinceaux, il vole à son poste. Mais cet empressement lui est funeste... Une sueur froide pénètre son corps... On le ramène dans son palais presque inanimé... Ses amis, ses élèves s'empressent autour de lui; les larmes coulent de tous les yeux. Seul, Raphaël est calme; il a compris son état, il accepte la mort, lui qui a tant fait pour l'immortalité.

Il demande monsignor Baltazar di Pescia, secrétaire de la daterie du pape.

« Je vais, lui dit-il, vous prier d'exécuter mon testament. J'ai partagé mes biens entre mon élève de prédilection, Jules Romain, et mon oncle d'Urbin. Vous prendrez sur ma fortune de quoi faire restaurer dans l'église de Saint-Marie de la Rotonde la chapelle où je veux être enterré. Me le promettez-vous?

— Je vous le promets, répondit Baltazar di Pescia en couvrant de ses larmes la main qui avait produit tant de chefs-d'œuvre.

— C'est bien, dit Raphaël, dont le visage angélique s'éclaira d'un doux et dernier sourire. Me voilà quitte envers la terre; je ne songe plus qu'à Dieu. »

Le 7 avril 1520, le monde perdait ce génie incomparable.

En face du lit sur lequel fut exposé Raphaël, on voyait le tableau de la *Transfiguration*, emblème éloquent du passage d'une vie périlleuse à l'éternité, de l'ombre à la lumière.

Tandis que Rome entière suivait le deuil du peintre, Léon X s'écriait douloureusement :

« Avec Raphaël s'éteint le flambeau de mon règne!... »

Et l'illustre cardinal Bembo écrivait cette épitaphe, digne de celui qui l'inspira :

« Ici repose Raphaël. Lorsqu'il vivait, la nature » craignit d'être vaincue par lui; lorsqu'il mourut, » elle craignit de mourir avec lui. »

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Nièce du cardinal de ce nom.

(1) Frédéric Villot.

# BIBLIOGRAPHIE.

*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846, par M. Huc, missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare.

(Premier article.)

Nos lectrices n'ignorent pas, sans doute, que les renseignements les plus précis, les documents les plus authentiques que l'on ait recueillis sur les peuples de l'extrême Asie, c'est aux missionnaires qu'on les doit; eux seuls ont pu franchir les barrières que la Chine, le Japon, la Corée, opposaient aux Européens; eux seuls, dans le désir de conquérir des âmes à Jésus-Christ, ont affronté tout à la fois les douloureux ennuis de l'isolement, les incessants périls de la persécution, et dans les courts loisirs que leur laissaient les labeurs de l'apostolat, les apôtres, redevenant des savants et des écrivains, ont fait profiter l'Europe littéraire et scientifique du fruit de leurs recherches et de leurs observations. Les Pères Ricci, Parennin, Schall, Verbiert, de Nobili, ont porté aux confins de l'Asie la foi et les sciences de l'Europe, ont fait connaître à l'Europe les antiques civilisations des contrées de l'aurore, et, comme l'a dit Chateaubriand : « Jamais des savants, dépêchés aux pays lointains, avec les instruments et les plans d'une académie, ne feront ce » qu'un pauvre moine, parti à pied de son couvent,

» exécutait seul avec son chapelet et son bréviaire (1). »

Voici qu'un de leurs successeurs nous raconte ce qui l'a le plus frappé durant ses laborieuses pérégrinations dans la haute Asie. M. Huc a visité une contrée presque ignorée de l'Europe moderne. Il est allé étudier sous leurs tentes, dans leurs villes étranges, inconnues, au sein de leurs lamaseries, ces vieilles races tartares, qui, jadis, ont fait trembler la terre sous leurs pas, et qui sont tombées dans un profond oubli, depuis qu'elles ont cessé d'être le fléau de Dieu, le marteau dont il écrasait les princes de la terre. La vengeance de Dieu s'est servie des nations scythiques, elles ont accompli leur œuvre, et un grand silence s'est fait autour d'elles. Le livre de M. Huc nous révèle les mœurs de ces peuples, leur vie nomade et mélancolique, leurs passions religieuses, leur caractère et leur civilisation; monument précieux à la science, c'est en même temps une lecture des plus attrayantes et des plus agréables.

M. Huc avait été attaché en 1839 aux missions de l'Asie; il se rendit en Chine, où le martyre de M. Perboyre, de la congrégation de Saint-Lazare, était tout récent, et le premier habit chinois qu'il endossa fut celui de ce vénérable confesseur de Jésus-Christ. Car il y a encore des martyrs, et il ne se passe pas d'année que l'Église n'envoie au ciel un de ces témoins sanglants, heureux de souffrir et de mourir pour la vérité. M. Huc entra dans l'arène avec une joie d'apôtre, et quoique l'Empire du Milieu fût interdit à tous les Européens, il réussit, à force d'intrépidité et de confiance en Dieu, à pénétrer jusqu'à Pékin. Ainsi qu'il le dit lui-même, ce peuple chinois, à part dans le monde, dont la civilisation immobile paraît si étrange aux jeunes et vives nations de l'Europe, n'était plus pour lui un peuple séquestré de l'humanité et enveloppé de ténèbres; ses arts, son industrie, la singularité de ses mœurs et de ses habitudes, sa langue monosyllabique, son génie commercial et agricole, tout cela se manifestait à lui par degrés, et le jetait dans un étonnement profond. Cependant, une chose pénétrait son âme de plus vives émotions. En parcourant ces populations idolâtres, le missionnaire rencontrait çà et là, sur les montagnes, dans les cités et les bourgades, le long des fleuves, partout, quelques familles privilégiées, prosternées au pied de la croix, récitant les mêmes prières que les chrétiens redisent sur toute la surface de la terre, et solennisant, comme eux, mais en secret, les belles fêtes de l'Église universelle. C'étaient là les indicibles joies du prêtre, venu de si loin, après avoir tout abandonné, pour travailler à l'œuvre du Maître de la vie, à l'œuvre du Seigneur.

Cette parole de l'Évangile, qui a enfanté tant de prodiges : *Allez et évangélisez toute créature!* poussa le missionnaire dans des contrées plus lointaines et plus barbares. Il franchit la grande muraille, barrière élevée par les empereurs chinois contre les irruptions des Tartares, mais qui ne saurait arrêter les saintes invasions du christianisme; et il entra dans la Mongolie. Pendant treize années, il se livra aux âpres labeurs de l'apostolat; il chercha surtout à étudier, afin de la mieux combattre, la religion bouddhique; le désir de remonter à la source des superstitions qui dominent dans la haute Asie lui fit entreprendre de longs voyages, qui le conduisirent jusqu'à la capitale du Thibet. Le despotique protectorat que la Chine exerce sur ces contrées vint y troubler son séjour, et après une longue résistance, M. Huc fut expulsé de Lha-Ssa et conduit à Macao. Il aurait voulu, méprisant la persécution, reprendre sa vie apostolique; mais sa santé, détruite par le froid rigoureux des pays qu'il avait si longtemps habités, le rappela en Europe, et il a cherché, en rassemblant les souvenirs de ses voyages, à intéresser aux travaux des missionnaires, et à appeler l'attention souvent distraite des Européens sur la grande cause que quelques prêtres, sentinelles avancées de la foi, ont généreusement embrassée.

Nous emprunterons pour vous, mesdemoiselles, quelques fragments à ce livre curieux, et probablement vous aurez le désir, pour les longues soirées d'hiver, de vous en procurer la lecture complète.

M. Huc et M. Gabet, son compagnon de voyage et d'apostolat, voyageaient à la manière tartare, montés, l'un sur un cheval blanc, l'autre sur une chamelle; ils couchaient sous la tente et vivaient de thé, de pain cuit à la vapeur d'eau et de viande de mouton, quand il s'en rencontrait. Les steppes qu'ils traversaient étaient mornes, arides et désolées, tantôt par de longues sécheresses, tantôt par des pluies torrentielles qui métamorphosaient le désert en un océan de boue. Ils trouvaient de loin en loin une auberge, ils rencontraient quelques caravanes, mais cette solitude, si profonde qu'elle fût, n'était pas sans périls, car aux dangers d'une température horriblement froide se joignaient ceux des voleurs et des bêtes féroces.

« Les brigands, dit M. Huc, y sont, pour ainsi dire, à demeure fixe, attendant les voyageurs qui se rendent à *Tolon-Noor*, ou qui en reviennent. Malheur à l'homme qui tombe entre les mains de ces brigands! Ils ne se contentent pas d'enlever l'argent et les animaux, ils arrachent même les habits, et abandonnent le malheureux détroussé à la merci du froid et de la faim.

» Les voleurs de ces contrées savent assaisonner leur brigandage de politesse et de courtoisie. Ils n'ont pas la malhonnêteté de vous braquer un pistolet sur la gorge, et de vous crier brutalement : La bourse ou la vie! Ils se présentent modestement, et puis : Mon vieux frère aîné, je suis las d'aller à pied, veuille me prêter ton cheval... Je suis sans argent, veuille me prêter ta bourse... Il fait aujourd'hui bien froid, veuille me prêter ton habit... Si le vieux frère aîné a assez de charité pour prêter tout cela, on lui dit : Merci, mon frère; sinon, l'humble requête est spontanément appuyée de quelques coups de bâton. Si cela ne suffit pas, on a recours au sabre.

» La première ville tartare que l'on rencontre en sortant de la Chine est celle de Tolon-Noor (Sept-Lacs), vaste agglomération de maisons laides et mal distribuées. La population de cette ville est immense, le commerce y est prodigieux. Les marchandises russes y descendent par la route de Kiakta; les Tartares y conduisent incessamment de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de chameaux et de chevaux; à leur retour, ils emportent du tabac, des toiles et du thé en briques... Les magnifiques statues en fer et en airain qui sortent des fonderies de Tolon-Noor sont renommées, non-seulement dans toute la Tartarie, mais encore dans les contrées les plus reculées du Thibet. Ses immenses ateliers envoient dans tous les pays soumis au culte de Bouddha des idoles, des cloches, et divers vases usités dans les cérémonies idolâtriques... Pendant que nous étions à Tolon-Noor,

(1) *Génie du Christianisme.*

nous vîmes partir pour le Thibet un convoi vraiment monstrueux : c'était une seule statue de Bouddha, chargée par pièces sur quatre-vingt-quatre chameaux. Nous profitâmes de notre passage à Tolon-Noor pour faire exécuter un Christ, sur un magnifique modèle en bronze venu de France. On l'avait si bien réussi, qu'il était assez difficile de pouvoir distinguer la copie du modèle... »

Les missionnaires quittèrent bientôt Tolon-Noor, cette ville bruyante, assise au milieu du désert, et continuèrent leur route vers l'Occident. « Nous avions fait tout au plus une heure de chemin, lorsque nous entendîmes derrière nous comme le piétinement de nombreux chevaux, et le bruit confus et indéterminé de plusieurs voix. Nous tournâmes la tête, et nous aperçûmes dans le lointain une nombreuse caravane, qui s'avançait vers nous à pas rapides. Bientôt nous fûmes atteints par trois cavaliers, et l'un d'eux, qu'à son costume nous reconnûmes pour un mandarin tartare, s'écria d'une voix étourdissante : « Seigneurs lamas, votre patrie où est-elle ? — Nous sommes du ciel d'occident. — Sur quelle contrée avez-vous fait passer votre ombre bienfaitrice ? — Nous venons de la ville de Tolon-Noor. — La paix a-t-elle accompagné votre route ? — Jusqu'ici nous avons cheminé avec bonheur... Et vous autres, êtes-vous en paix ? Quelle est votre patrie ? — Nous sommes *Khalkhas*, du royaume de *Mourgueran*. — Les pluies ont-elles été abondantes ? Vos troupeaux sont-ils en prospérité ? — Tout est en paix dans nos pâturages. — Où se dirige votre caravane ? — Nous allons courber nos fronts devant les *Cinq-Tours*. » Pendant cette conversation brusque et rapide, le reste de la troupe arriva. Nous étions tout près d'un ruisseau, dont le rivage était bordé de broussailles. Le chef de la caravane donna ordre de faire halte ; et aussitôt les chameaux, arrivant à la file, décrivirent une grande circonférence, au centre de laquelle vint se placer un char à quatre roues. *Sok ! sok !* s'écrièrent les chameliers ; et les chameaux, obéissant à cet ordre, s'accroupirent spontanément, comme frappés du même coup. Pendant que des tentes nombreuses s'élevaient comme par enchantement aux bords du ruisseau, deux mandarins décorés du globule blanc s'approchèrent de la voiture, en ouvrirent la portière, et aussitôt nous en vîmes descendre une femme tartare, vêtue d'une longue robe de soie verte. C'était une reine du pays des *Khalkhas*, qui se rendait en pèlerinage à la fameuse lamaserie des Cinq-Tours, dans la province de *Chan-Si*. Aussitôt qu'elle nous aperçut, elle nous salua, en élevant ses deux mains. « Seigneurs lamas, nous dit-elle, nous allons camper ici, cet endroit est-il heureux ? — Royale pèlerine de Mourgueran, lui répondîmes-nous, tu peux allumer en paix ton foyer en ce lieu. Pour nous, nous allons continuer notre route, car le soleil était déjà haut quand nous avons plié la tente. » A ces mots, nous prîmes congé de la nombreuse caravane des Tartares de Mourgueran.

» Cependant, mille pensées préoccupaient notre esprit en voyant cette reine et sa nombreuse suite poursuivant ainsi dans le désert son lointain pèlerinage. Les dépenses ne les arrêtaient pas plus que les dangers, les fatigues et les privations du voyage. C'est que ces bons Mongols ont l'âme essentiellement religieuse ; la vie future les occupe sans cesse, les choses d'ici-bas ne sont rien à leurs yeux ; aussi vivent-ils dans ce monde comme n'y vivant pas. Ils ne cultivent pas la terre, ils ne bâtissent pas de maisons ; ils se regardent partout comme des étrangers qui ne font que passer, et ce vif sentiment, dont ils sont profondément pénétrés, se traduit toujours par de longs voyages.

» Le désert dans lequel les Mongols passent leur vie patriarcale est quelquefois hideux et horrible, quelquefois aussi il a ses charmes. La Tartarie a un aspect tout particulier ; rien au monde ne ressemble à un pays tartare. Chez les nations civilisées, on rencontre partout sur ses pas des villes populeuses, une culture riche et variée, les mille produits des arts et de l'industrie, les agitations incessantes du commerce. Dans les pays, au contraire, où la civilisation n'a pu se faire jour, ce ne sont que des forêts séculaires avec toute la pompe de leur exubérante et gigantesque végétation ; l'âme est comme écrasée par cette puissante et majestueuse nature. La Tartarie ne ressemble en rien à tout cela. Point de villes, point d'édifices, point d'arts, point d'industrie, point de culture, point de forêts ; toujours et partout c'est une prairie ; quelquefois entrecoupée de lacs immenses, de fleuves majestueux, de hardies et imposantes montagnes ; quelquefois se déroulant en vastes et incommensurables plaines. L'aspect des prairies de la Mongolie n'excite ni la joie ni la tristesse, mais plutôt un mélange de l'une et de l'autre, un sentiment mélancolique et religieux, qui peu à peu élève l'âme, sans lui faire perdre entièrement de vue les choses d'ici-bas ; sentiment qui tient plus du ciel que de la terre, et qui paraît bien conforme à la nature d'une intelligence servie par des organes.

» On rencontre dans la Tartarie des plaines plus vivantes et plus animées qu'à l'ordinaire ; c'est lorsque la beauté des eaux et des pâturages y attire de nombreuses familles. On voit alors s'élever de toutes parts des tentes de diverses grosseurs, semblables à des ballons gonflés par le gaz, et déjà prêts à s'élancer dans les airs. Les enfants courent çà et là dans les environs, à la recherche des argots (1) qu'ils vont amonceler tout à l'entour de la tente. Les matrones donnent la chasse aux jeunes veaux, font bouillir le thé au grand air ou préparent le laitage, tandis que les hommes, montés sur des chevaux fougueux et armés d'une longue perche, galopent dans tous les sens pour diriger dans les bons pâturages les grands troupeaux qu'on voit se mouvoir et ondoyer dans le lointain, comme les flots de la mer.

» La manière de se présenter chez les Tartares est franche, simple et débarrassée des innombrables formalités de l'urbanité chinoise. En entrant, on souhaite la paix à tout le monde en général, en disant : *Amor* ou *Mendou* ; puis on va s'asseoir rondement à la droite du chef de famille, qui est accroupi à l'opposite de la porte. Chacun alors prend, dans une bourse suspendue à la ceinture, la petite fiole de tabac à priser ; on se la présente mutuellement, en accompagnant l'offre de quelques paroles de politesse. « Vos pâturages sont-ils gras et abondants ? Vos troupeaux sont-ils en bon état ? Avez-vous cheminé en paix ? La tranquillité règne-t-elle en route ? » Après ces paroles d'usage, prononcées de part et d'autre avec une excessive gravité, la ménagère tend la main aux étrangers sans rien dire. Ceux-ci retirent promptement de leur sein leur écuelle de bois, indispensable *vade mecum* des Tar-

(1) Plante qui sert à faire du feu.

tares, la présentent à la ménagère, qui la leur rend bientôt après remplie de thé au lait. Dans les familles un peu aisées, on sert ordinairement devant les visiteurs une tablette chargée d'une modeste collation : du beurre, de la farine d'avoine, du petit millet grillé et des tranches de fromage, le tout distribué séparément dans quatre petits coffres en bois vernissé. Ceux qui veulent traiter leurs hôtes magnifiquement et de la manière la plus splendide enfoncent à côté du foyer, dans les cendres chaudes, une petite bouteille en terre cuite remplie de vin mogol. Ce vin n'est autre chose que du petit lait, qui, après avoir été soumis à la fermentation, est enfin grossièrement traité par la distillation dans un appareil qui fait office d'alambic. Il faut vraiment être Tartare pour s'accoutumer à une pareille boisson. »

Cette triste liqueur éveille cependant l'inspiration des poëtes tartares. Les missionnaires rencontrèrent dans leur voyage une famille riche qui les invita à prendre le thé sous la tente. Un rapsode, un chanteur nomade, se trouvait présent ; on lui offrit une grande tasse de vin de lait, et, réchauffé par ce breuvage, il commença une invocation à Timour, le héros de ses pères :

« Quand le divin Timour habitait sous nos tentes, la » nation mongole était redoutable et guerrière ; ses » mouvements faisaient pencher la terre ; d'un regard » elle glaçait d'effroi les dix mille peuples que le soleil » éclaire. — O divin Timour ! ta grande âme renaîtra- » t-elle bientôt? Reviens, reviens, nous t'attendons, » ô Timour !

» Nous vivons dans nos vastes prairies, tranquilles » et doux comme des agneaux : cependant notre cœur » bouillonne, il est plein de feu. Le souvenir des glo- » rieux temps de Timour nous poursuit sans cesse. » Où est le chef qui doit se mettre à notre tête et » nous rendre guerriers? O divin Timour ! etc.

» Nous avons brûlé le bois odorant aux pieds du » divin Timour ; le front courbé vers la terre, nous » lui avons offert la verte feuille de thé et les laitages » de nos troupeaux... Nous sommes prêts, et les Mon- » gols sont debout, ô Timour ! Et toi, Lama, fais des- » cendre le bonheur sur nos flèches et sur nos lances. » O divin Timour ! ta grande âme renaîtra-t-elle bien- » tôt ! Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour ! »

D'autres rencontres animaient le long et mélancolique voyage des deux missionnaires. Un jour, ils virent près d'une tente un Tartare qui gesticulait avec beaucoup de vivacité, et qui, ne pouvant se faire comprendre, sauta à cheval et vint vers eux. « Aussitôt qu'il nous eut atteints, il descendit promptement, et s'étant mis à genoux : « Seigneurs Lamas, s'écria-t-il en levant les mains au ciel, ayez pitié de moi, ne continuez pas votre route, venez guérir ma mère qui se meurt. Je sais que votre puissance est infinie, venez sauver ma mère par vos prières ! »

» Nous allâmes, sans perdre de temps, visiter la malade. Elle était en effet dans un état presque désespéré. « Habitants du désert, dîmes-nous aux personnes qui nous entouraient, nous ne sommes pas instruits dans la connaissance des simples ; nous ne savons pas compter sur les artères les mouvements de la vie, mais nous allons prier Jéhovah pour cette infirme. Vous n'avez pas encore entendu parler de ce Dieu tout-puissant ; vos lamas ne le connaissent pas, mais ayez confiance : Jéhovah est le maître de la vie et de la mort. » Les circonstances ne nous permettaient pas de tenir un plus long discours à ces pauvres gens ; plongés dans la douleur et préoccupés de leur malade, ils ne pouvaient prêter à nos paroles qu'une faible attention. Nous retournâmes dans notre tente pour prier. Le chef de la famille nous y accompagna. Dès qu'il eut aperçu notre bréviaire : « Sont-ce là, nous dit-il, les toutes-puissantes prières de Jéhovah dont vous nous avez parlé? — Oui, lui répondîmes-nous, ce sont les véritables prières, les seules qui puissent sauver. » Il nous fit alors à chacun une prostration en frappant la terre du front ; puis il prit notre bréviaire et le fit toucher à sa tête en signe de respect. « Saints personnages, nous dit-il quand nous eûmes fini de prier, comment reconnaître le bienfait immense que vous venez de m'accorder? Je suis pauvre, je ne puis vous offrir ni cheval, ni mouton. — Frère Mongol, lui dîmes-nous, conserve ton cœur en paix ; les prêtres de Jéhovah ne doivent pas réciter leurs prières pour obtenir des richesses ; puisque tu n'es pas riche, reçois de nous cette légère offrande. » Et nous lui donnâmes un fragment de thé en briques. Le Tartare fut profondément ému de ce procédé. Il ne put proférer une parole ; quelques larmes de reconnaissance furent sa seule réponse. Le lendemain matin, nous apprîmes avec plaisir que l'état de la malade s'était amélioré. »

Vous avez maintenant quelque idée, mesdemoiselles, de la vie du désert et du caractère religieux, bienveillant et doux, des peuples qui le parcourent ; dans un prochain article, nous vous introduirons dans les lamaseries du Thibet, dont nul Européen, avant MM. Huc et Gabel, n'avait franchi l'entrée, et nous réclamons d'avance votre intérêt et votre attention.

E. R.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

| EL OSO, LA MONA Y EL CERDO. | L'OURS, LA GUENON ET LE POURCEAU. |
| --- | --- |
| Un oso con que la vida<br>Ganaba un Piamontes,<br>La no mui bien apprendida<br>Danza ensayaba en dos piés. | Un ours, qui servait de gagne-pain à un Savoyard, essayait sur deux pattes sa danse, qu'il ne savait pas très-bien. |
| Queriendo hacer de persona<br>Dixo á una Mona : ¿ « Qué tál? »<br>Era perita la Mona,<br>Y respondiόle : « Mui mal. » | Voulant faire le capable, il dit à une guenon : « Que t'en semble ? » Celle-ci était habile ; elle lui répondit : « Oh ! bien mal ! » |

« Yo creo, replicó el Oso,
Que me haces poco favor.
¿ Pues qué, mi aire no es garboso?
¿ No hago el paso con primor? »

Estaba el Cerdo presente,
Y dixo : « Bravo! bien va!
Bailarin mas excelente
No se ha visto, ni verá. »

Echo el Oso, al oir esto,
Sus cuentas allá entre si,
Y, con ademan modesto,
Hubo de exclamar asi :

« Quando me desaprobaba
La Mona, llegué a dudar :
Mas ya que el Cerdo me alaba,
Mui mal debo de bailar. »

Guarde para su regalo
Esta sentencia un autor :
Si el sabio no aprueba, malo;
Si el necio aplaude, peor.

Yriarte.

« Je crois, répliqua l'ours, que tu ne me rends pas justice. Mon air n'est-il donc pas agréable ? ma danse manque-t-elle d'élégance ? »

Un pourceau qui se trouvait là, se mit à dire : « Bravo! cela va bien! Jamais on n'a vu, jamais on ne verra un danseur plus parfait. »

En entendant ces paroles, l'ours fit intérieurement ses réflexions, et prenant une attitude modeste, il s'écria :

« Quand la guenon me critiquait, je me suis mis à douter; mais puisque le pourceau me loue, il faut que je danse bien mal! »

Que tout auteur fasse son profit de cette maxime : Si l'homme instruit n'approuve pas une œuvre, c'est qu'elle est mauvaise; si l'ignorant y applaudit, elle est pire encore.

Mlle Louise Mercier.

# LE JOUR DE LA SAINT-SYLVESTRE.

Il y avait une fois dans une forêt centenaire, il y a de cela bien longtemps, un garde forestier nommé Sylvestre. Sa cabane, située loin de toute habitation, était complétement isolée au milieu des troncs noueux des plus vieux arbres. L'intérieur de cette cabane n'était cependant pas sans joies. Les quatre enfants du forestier, croissant sous l'aile d'une mère tendre et vigilante, animaient le foyer de leurs ébats; toute la famille avait été élevée dans la forêt : Sylvestre, aussi bien que Marguerite, sa compagne; *Primevère* et *Pâquerette*, leurs filles; Pas-de-Loup et Œil-de-Lynx, leurs garçons. Aussi, ce qui se trouvait en dehors du domaine boisé leur était-il tout à fait inconnu. Le seigneur de ce domaine avait fait élever Sylvestre et sa femme dans l'étroite enceinte de son château. Il s'était également montré le protecteur des enfants jusqu'à leur adolescence, et bien qu'il les eût alors renvoyés chez leurs parents, il leur permettait de temps à autre de pénétrer dans les lieux où leur enfance s'était écoulée. En retour des bienfaits dont cet excellent seigneur avait comblé le forestier et ses enfants, il n'exigeait d'eux tous qu'une seule chose : c'était de ne point franchir les limites de la forêt sans sa permission.

Chaque fois que bourgeonnaient les hêtres, Sylvestre allait rendre compte de ses travaux à son seigneur; et celui-ci, à chaque renouvellement de la lune, ne manquait pas de se diriger vers la demeure de son serviteur. Parfois il s'arrêtait près de la fenêtre de la cabane, et contemplait la ménagère occupée de soins domestiques; il la blâmait ou la louait, selon qu'elle se montrait active ou négligente; puis il emmenait les enfants dans son jardin; et ceux-ci, au retour, ne se lassaient point d'en raconter les merveilles. En écoutant ces récits, Sylvestre et Marguerite éprouvaient un vif désir de se retrouver dans le jardin du maître, jardin que depuis tant d'années ils n'avaient pu revoir, et dans lequel leurs enfants jouissaient encore des délices, dont eux ne conservaient qu'un vague souvenir. La volonté du seigneur ne leur permettait pas d'espérer que leurs désirs seraient jamais accomplis; Marguerite se résignait, mais Sylvestre ne pouvait parvenir à dompter son ardente curiosité. Pour la calmer, il avait recours au travail et redoublait d'activité. Il abattait sans examen, à violents coups de hache, des arbres qui devaient vivre longtemps encore; il tirait sans repos ni trêve à travers la feuillée, et ne s'arrêtait qu'après avoir été réprimandé par son seigneur, qui s'inquiétait paternellement des causes de cette sauvage énergie. Alors Sylvestre recouvrait quelque peu de tranquillité; sa conduite redevenait régulière; mais cet état n'était pas de longue durée; l'hiver venait toujours ressusciter chez lui ses ardents désirs de pénétrer dans le lieu défendu.

Ce fut en cette rigoureuse saison que le forestier se prit un jour à rôder autour de l'habitation de son maître, il contemplait les hautes murailles du parc.

« Là derrière, se dit-il, est le séjour enchanté où se passa ma jeunesse, où mes parents vécurent avant moi, où mes enfants ont été après moi, et il faut que je reste ici au milieu de la glace et des neiges, tandis que de l'autre côté règne un printemps éternel! J'ai trop expié quelques années de bonheur par les longues misères qu'il m'a fallu endurer depuis : ne pouvoir sortir de la forêt! prendre racine à la même place, et cela uniquement parce que telle est la volonté du maître! »

Quel fut son étonnement, en détournant enfin les yeux de ces jardins tant regrettés, de voir se dérouler au loin une magnifique perspective! De superbes plaines s'étendaient devant lui, une douce lumière les colorait, tout verdissait dans ces champs, sur ces prai-

ries coupées par mille cours d'eau. Des tours, des maisons, des toitures étincelant sous les rayons du soleil couchant, bordaient l'horizon. Sylvestre ne pouvait détacher ses regards de ce brillant spectacle. Des désirs fougeux l'emportaient vers cette terre de délices; le sentiment habituel de devoir le retenait seul, quand son maître parut à ses côtés. Sa figure était empreinte de gravité, mais aussi d'une tendre compassion. «Pars, Sylvestre, dit-il, pars; j'ai lu dans ton cœur, tu es possédé par le désir de voyager. Je ne m'y oppose point, ce jour est propice; va, bon serviteur.

— Seigneur, répondit Sylvestre ému de cette bonté, je ne désire point vous quitter. Laissez-moi partager les récréations de mes enfants, laissez-moi entrer une heure dans votre jardin, afin que je me ranime sous son feuillage. » Le seigneur, secouant sa tête vénérable, reprit : « Que feras-tu dans mon jardin? l'hiver y règne.

— Maître, dit Sylvestre, je vois cependant les arbres en fleurs balancer leurs rameaux sur la crête des murs?

— Sylvestre, tu ne vois que des cimes couvertes de givre, rien de plus. Ta saison est passée; mais console-toi, elle reviendra. En attendant, sache que l'hiver est maintenant pour toi sous tous les climats. »

Sylvestre, stupéfait, s'approcha d'une ouverture qui se trouvait à la muraille, et permettait à son œil avide de pénétrer dans le paradis créé par son imagination. Le seigneur n'avait que trop raison! D'arides broussailles, un sol gercé par la gelée, des sources pétrifiées étaient les seuls objets visibles. Toutefois, au milieu de cette désolation, les enfants de Sylvestre jouaient; dès qu'ils aperçurent leur père, ils se mirent à crier : « Viens avec nous; vois-tu comme la grenade s'épanouit! et les belles tulipes! et les beaux oiseaux! Vois comme ils sautent de branche en branche. » Une de ses filles lui lança une belle branche de jasmin. La fleur vécut un moment encore entre les mains de Sylvestre, mais bientôt ce ne fut plus qu'une tige desséchée : il se détourna plus triste qu'il n'avait été avant de revoir ces lieux où sa jeunesse s'était écoulée si heureuse. Son seigneur lui renouvela l'offre de la liberté; le forestier ne résista plus, et déjà il s'éloignait; mais son maître l'arrêta, et, frappant du pied le sol qui s'ouvrit, il en fit sortir des monceaux d'or et d'argent :

« Remplis ton havresac, dit-il à Sylvestre, tu auras besoin de cela dans les lieux que tu vas visiter. »

Sylvestre, ébloui par la vue de ces pièces brillantes, s'empressa d'obéir à son maître, qui reprit :

« Es-tu sûr de retrouver ton chemin lorsque tu voudras me rejoindre? Il est facile de sortir d'ici, mais il ne l'est pas toujours de reprendre le vrai sentier qui y ramène.

— Je pense pouvoir revenir sans difficulté, dit Sylvestre en regardant le soleil.

— Les astres ne luiront pas toujours sur ta route, répliqua le seigneur, il vaut mieux te faire accompagner par un guide fidèle. Viens ici, *Vigilant.* »

A ce nom un chien de chasse de haute taille, au regard vif et intelligent s'élança auprès du forestier, et après avoir fait quelques joyeuses évolutions, se coucha tranquillement aux pieds de son nouveau maître.

« Vigilant t'accompagnera, continua le seigneur; tu peux te fier à lui, il est obéissant et son flair est sûr; si jamais il te quitte, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi seul. Va-t'en, maintenant, Sylvestre, et ne manque pas de prendre congé de ta famille. »

Sylvestre se dirigea vers sa cabane. Marguerite était sur le seuil; il lui fit part de son projet de sortir de la forêt, du désir ardent qu'il avait de connaître d'autres lieux, et de la permission que lui avait donnée son maître. Puis il lui demanda en souriant si elle n'avait pas quelque envie de l'accompagner. Marguerite avait le cœur bien gros. « Ah! murmura-t-elle, j'irais bien volontiers! Qu'il doit faire bon au dehors! combien cela doit être beau! Mais, mon ami, je ne puis laisser nos enfants seuls. Ne me blâme pas de te laisser partir sans moi; cette séparation m'est bien pénible. Abrége-s-en la durée, reviens vers nous le plus tôt possible, je t'en prie! »

Sylvestre promit que son absence serait de courte durée. Il serra la main de Marguerite, embrassa ses enfants, et fit un signe à son chien. Vigilant, devinant l'intention de son maître, se mit en quête d'un sentier, et, une fois sur la bonne voie, il courut en avant.

Le guide semblait avoir communiqué sa vitesse au forestier, les arbres fuyaient rapidement, et la ligne droite qu'ils avaient à parcourir, et qui paraissait longue de plusieurs lieues, fut bientôt derrière eux; la lisière de la forêt fut atteinte, le fossé limitrophe franchi, et les rayons du soleil couchant doraient encore les clochers de la ville quand le voyageur et son fidèle guide l'aperçurent.

Les premiers pas de Sylvestre sur cette terre nouvelle furent marqués par une surprise désagréable. Le printemps, qui de loin lui avait semblé orner ces campagnes, n'était qu'une illusion. Les champs étaient dépouillés, les prairies desséchées; la terre était couverte d'épines et de ronces. Des nuages chargés de neige s'amoncelaient à l'horizon, une teinte grise et sombre enveloppait la ville et la plaine.

En serait-il donc de même ici que chez nous? se demandait Sylvestre tout en pressant le pas pour arriver à la ville avant la tombée complète de la nuit. Mais la distance à parcourir était bien plus longue qu'elle ne le paraissait; à chaque borne la route déroulait de nouveaux plis, et il faisait nuit noire lorsque enfin Sylvestre passa sous la porte, qu'éclairaient quelques lanternes. Une vive surprise s'empara dès lors de lui. Les rues, longues et larges, étaient bordées de chaque côté par des palais, dont l'extérieur faisait honte au château du seigneur de la forêt; les places publiques étaient ornées de belles statues et illuminées magnifiquement. Combien ce spectacle inattendu saisit l'imagination de Sylvestre! Son étonnement fut porté au comble en voyant circuler dans ces rues, sur ces places, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, et en entendant retentir des chants d'allégresse dans les maisons. « Eh! on mène joyeuse vie ici, se dit Sylvestre; quel dommage que ma femme et mes enfants n'y soient pas avec moi! j'y passerais le reste de mes jours! » Une troupe de gens en gaieté passa près de lui en chantant : « *C'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre! Vivat! vivat!* — Comment! qu'est-ce? » s'écria Sylvestre. Mais sa question ne fut pas entendue, et Vigilant n'avait pas le don de la parole. A quelques pas plus loin, Sylvestre vit une maison dont toutes les fenêtres étaient ouvertes, le fracas des verres qui se choquaient attira son attention; une voix sonore fit entendre ces paroles : « *Vive la joie, cette étincelle divine! vive la joie!* » Puis les cris de : « *Vive Syl-*

*vestre! c'est aujourd'hui sa fête!* » retentirent de plus belle.

Ces élans de joie et les louanges que l'on donnait à son nom engagèrent le forestier à entrer, et à prendre place au milieu des chanteurs et des buveurs. L'hôte apporta du vin et demanda de l'argent. « Mais, je suis Sylvestre lui-même, celui à la santé duquel vous buvez tous, répliqua le naïf forestier; je ne veux que vous faire raison. » L'hôte rit beaucoup de cette réponse, qui lui sembla très-facétieuse, et il donna à entendre que Sylvestre, par cela même, devait payer plus qu'un autre. Alors le forestier jeta sur la table une pièce d'argent dont il refusa de prendre la monnaie. Cette générosité fut bientôt connue dans toute la salle, et au cri de : « *Sylvestre est ici!* » un grand nombre de convives se rassemblèrent autour de l'étranger, qui s'évertuait à remercier de l'honneur que l'on faisait à son arrivée. Les gens riaient aux éclats, et continuaient à complimenter Sylvestre et à boire à ses dépens.

Le forestier dépensa ainsi une grande quantité de pièces de monnaie, se disant à lui-même : « Je vois bien que l'on a besoin de cette brillante monnaie contenue dans mon havresac et qu'elle en sort facilement; mais il faut bien répondre aux politesses de ces bonnes gens. »

Tout à coup une querelle s'éleva dans un coin de la salle, et menaça bientôt de devenir générale. Sylvestre, étourdi et tant soit peu effrayé du tumulte infernal qui allait toujours croissant, se laissa entraîner vers la porte par Vigilant, qui le tirait par le bord de sa tunique, et tous deux se retrouvèrent dans la rue; mais le jus de la treille était une boisson nouvelle pour le forestier; elle l'agitait étrangement, et éveillait en lui le désir de connaître les choses qui l'environnaient; il s'approchait de toutes les fenêtres éclairées: par l'une d'elles il aperçut un homme, qui, les bras croisés, le visage empreint de désespoir, parcourait son appartement d'un pas rapide. Sylvestre examina attentivement cet individu, qui s'écriait : « Je suis le plus malheureux des hommes! Pourquoi n'ai-je pas cessé d'exister? c'est aujourd'hui que je devais payer, et *Sylvestre* me laisse dans l'embarras. Je suis perdu! »

Le forestier fut en une seconde dans la chambre de ce malheureux; mais Vigilant ne le suivit point, il resta dehors. « Je suis Sylvestre, dit-il avec émotion, je veux te tirer de peine, pauvre homme. Puis-je te venir en aide avec de l'or? » A ces mots, l'homme désespéré regarda Sylvestre avec stupéfaction; mais, voyant les pièces d'or et d'argent que le forestier tirait à poignées de son havresac, il se jeta à son cou, l'embrassa, et s'écria en faisant mille extravagances : « Sauveur de ma vie! tu me retires du précipice! Des créanciers impitoyables m'eussent demain dépouillé. Tu apparais comme un Dieu à mon secours! » Le forestier eut de la peine à se débarrasser des étreintes passionnées de cet homme, et sortit tout étonné de ses discours.

« Sois béni, noble seigneur, se disait-il en poursuivant son chemin; sois béni de m'avoir donné le moyen de faire quelque bien durant cette nuit qui m'appartient. » Vigilant secouait la tête; il fit un saut de l'autre côté de la rue, et Sylvestre, qui sentait son havresac encore bien lourd, marchait près des maisons, examinant soigneusement à travers les vitraux ce qui s'y passait. Partout il vit soit des appartements vides, soit de joyeuses sociétés qui buvaient à sa santé, ou des hommes endormis, ou des malades gémissants. A l'un de ces derniers il offrit une poignée d'or. Le malade refusa, disant : « A quoi bon ce métal? rends-moi la santé. » Et, comme Sylvestre demeurait interdit, il lui ferma brusquement la fenêtre au nez. « Cette monnaie, observa le forestier, ne peut pas être utile à tout le monde; je vois qu'en certains cas il faut avoir recours à autre chose. »

Bientôt, cependant, une nouvelle occasion de rendre service s'offrit. Des volets de plomb attirèrent l'attention de Sylvestre. Par une fente à la jointure de l'un d'eux il aperçut, dans une pauvre chambre, au milieu de coffres de fer, un homme sec et pâle assis devant un bureau. Cet homme était sourd aux bruits joyeux du dehors, perdu qu'il était dans des calculs sans fin. « Hélas! soupira-t-il en laissant tomber sa plume, il en est ainsi, je n'y pourrai rien changer. C'est le premier Sylvestre qui me laisse, moi, pauvre misérable, en arrière. Aujourd'hui je ne puis compléter ce paquet, que j'ai coutume de serrer chaque année à la même époque. Eh bien, ce sera mon dernier jour; c'est le clou de mon cercueil, demain je serai mort de ce malheur! »

Le forestier ne comprit rien à ce langage, sinon que celui qui le tenait était poussé au désespoir par le manque d'une certaine somme. Il frappa à la porte d'une main vigoureuse. « Qui est là? cria d'une voix tremblante le calculateur; je n'ouvre à personne. — J'apporte de l'argent, pauvre homme, » dit Sylvestre d'un ton compatissant; et il fit sonner la monnaie. La porte s'ouvrit rapidement, et l'homme aux calculs faillit tomber à la renverse en voyant les piles d'or que Sylvestre lui présentait. « Pourrais-je savoir qui vous êtes? demanda-t-il avec surprise en se frottant le front.

— Je suis Sylvestre, répondit gravement le forestier; et puisque je me trouve dans la ville justement ce soir dans la nuit qui m'appartient, je ne te laisserai point dans l'embarras. »

L'homme secouru si généreusement sourit d'une manière étrange, se frappa de nouveau le front en jetant un regard oblique sur son bienfaiteur, tira promptement l'or à lui, et répondit : « C'est bien, mon ami, je vous remercie de cœur; je souhaite...

— Remerciez l'excellent seigneur de la forêt, interrompit Sylvestre, c'est à lui que vous êtes obligé; le connaissez-vous?

— Comment ne le connaîtrais-je point? reprit l'homme d'un air doucereux. Je vous prie de lui faire mes très-humbles remercîments. » Puis il ouvrit la porte en faisant le salut d'adieu, et Sylvestre s'éloigna, ne se rendant pas bien compte de la valeur de l'action qu'il venait d'accomplir. Il était aussi muet que son chien Vigilant, qui l'avait attendu dehors, et il continua sa route, perdu dans ses pensées, jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'il se trouvait dans une petite rue, où de rares lumières apparaissaient derrière de sombres vitraux.

« Tiens, se dit-il, il y a donc aussi dans la grande ville des cabanes qui ne valent pas mieux que la mienne. »

Vigilant s'arrêta court devant l'une d'elles, et désigna la fenêtre avec sa tête. Sylvestre vit une pièce délabrée où trois personnes pleuraient dans les bras l'une de l'autre.



« Ainsi, Ludovic, tu vas donc nous quitter? disait

d'une voix plaintive une jeune et charmante fille.

— Il le faut bien, répondait du même ton un jeune homme dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Oui, certainement, il le faut, ajouta une vieille femme, qui les tenait tous deux embrassés. Je t'aime, mon enfant; je connais ton mérite, et à toi plutôt qu'à tout autre j'aurais donné ma fille; que veux-tu? cela ne devait pas être. Si ta maladie ne t'avait enlevé tes économies, vous auriez pu vous marier; mais, puisque vous ne possédez rien ni l'un ni l'autre, il y faut renoncer. Vous seriez plus malheureux encore en vous unissant. Pars donc, Ludovic, aie toujours Dieu présent à la pensée; ne t'inquiète pas de nous, bien sûr nous nous tirerons d'affaire. — Ah! quel triste jour de Saint-Sylvestre! » reprirent en gémissant les deux fiancés. Sylvestre, qui était aux écoutes, ouvrit la fenêtre d'une forte secousse et s'écria : « Ne blasphémez point; je suis Sylvestre: la nuit vaut mieux que le jour. » Et il répandit dans la chambre une pluie de pièces d'argent. Tous trois s'élancèrent vers lui avec une exclamation de bonheur et de reconnaissance : « Seigneur, c'est trop! c'est trop! » Mais Sylvestre était déjà loin, et Vigilant galopait gaiement à ses côtés.

« Je crois avoir bien fait ici, se dit le forestier; c'est dommage que ces deux autres gens m'aient enlevé tant d'argent, car je crois que ceux-ci méritaient davantage. »

Mais il se sentait fatigué, et bien que Vigilant fît mine de vouloir continuer son chemin, il n'en tint compte, et entra dans une auberge pour se rafraîchir. Là, comme partout, on accabla son nom de louanges, et, comme il remerciait poliment de l'honneur qu'on lui faisait, tout le monde se tut, le regarda et sourit.

« Vous êtes un joyeux compère, dit au forestier un de ses voisins; trinquons en l'honneur de l'année nouvelle.

— Nous avons encore le temps, dit Sylvestre en riant, » et il trinqua de bonne grâce.

« Pas si longtemps, reprit l'autre: dans cinq quarts d'heure elle sera arrivée.

— Comment comptez-vous donc? demanda gravement Sylvestre; chez nous l'année commence avec le printemps, et vous, vous la faites venir avec les flocons de neige.

— Justement, dit le voisin, et c'est aussi très-sage; on remet volontiers tous les ennuis d'une année à la fin : le mélancolique automne, l'hiver glacé. Nous avons arrangé cela, comme dans la vie humaine. Elle commence dans la nuit de l'ignorance et s'éteint, après un court éclat, dans les ténèbres du tombeau.

— Avec votre permission, cela est faux, interrompit Sylvestre. Le commencement de la vie est joyeux, je le sais bien, et la fin l'est aussi; ce n'est qu'au milieu que se trouve la peine. Demandez plutôt au seigneur de la forêt!

— Au seigneur de la forêt! Qui est-il? Et qui es-tu, toi qui critiques notre calendrier? » demanda l'interlocuteur de Sylvestre en se levant impétueusement. Cinquante voix répétèrent comme un écho cette apostrophe : « Qu'est-ce que le seigneur de la forêt? Nous ne le connaissons point; mais il nous faut chasser ce fou qui attaque notre calendrier et ne veut pas nous laisser commencer l'année quand il nous plaît! »

Sylvestre essaya inutilement de représenter à ces gens, échauffés par le vin, qu'il n'avait eu aucune intention de les offenser, et qu'ils avaient bien mauvaise grâce à chercher querelle à un homme qu'ils venaient de fêter si amicalement; les buveurs n'en continuèrent pas moins à crier à tort et à travers : la tête tourna à Sylvestre, et loin de céder aux avertissements de Vigilant, qui cherchait à l'entraîner dehors, il frappa ce fidèle animal. Vigilant, effrayé, prit la fuite. Les adversaires du forestier se réunirent pour le jeter à la porte. Sylvestre, furieux, saisit son arquebuse et s'apprêta à tirer sur les gens qui l'entouraient, comme sur des loups. Un cri d'épouvante retentit; Sylvestre tout à coup laissa retomber son arme : par la porte restée entr'ouverte il venait de voir son vénérable seigneur, qui, l'air triste et sombre, le menaçait du doigt.

Cette apparition n'eut que la durée d'un éclair; mais le cœur de Sylvestre était calmé. En signe de paix, il tendit la main à ses adversaires confondus. La contradiction et le mouvement hostile du forestier avaient excité leur fureur, son mouvement fraternel les apaisa soudain. Une fête de réconciliation commença alors : on se fit des souhaits mutuels, on porta la santé de chacun; les fifres, les trompettes du nouvel an accompagnèrent les joyeux refrains, et ce que Sylvestre connaissait du monde tourbillonna dans son cerveau indécis. Sa main prodigue versa le reste de son trésor dans le tablier de l'hôte et dans les mains de ses compagnons de plaisir. « Reste avec nous! s'écriaient-ils tous; qu'iras-tu faire dans la triste forêt? C'est ici qu'est la joie, et nous pouvons te faire une couche de fleurs aussi belles que celles que tu as vues dans le jardin de ton maître. » Sylvestre consentit en balbutiant, et ordonna à l'aubergiste de le porter sur un lit de roses. Celui-ci obéit, et le naïf enfant de la nature, après une journée de jouissances fatigantes et désordonnées, s'endormit sur des fleurs aux couleurs éclatantes pour se réveiller en proie au repentir et à la honte.

Le jour était serein, mais le front de Sylvestre était loin de l'être. Le souvenir de l'emploi qu'il avait fait de son temps pesait sur son cœur; puis sa femme, ses enfants, qu'il avait quittés pour satisfaire une vaine curiosité, lui vinrent à l'esprit, et, mécontent de lui-même, il se leva précipitamment, en jetant un regard sombre sur ces murailles inconnues, sur ces fleurs, si différentes de celles que produisait le jardin de son maître. Elles étaient fabriquées artistement, et d'un brillant coloris, mais il leur manquait la vie la fraîcheur, la senteur balsamique, et l'épine se montrait sous la feuille brisée. L'âme de Sylvestre se remplit d'un chagrin profond; le découragement s'y joignit lorsqu'il remarqua l'absence de Vigilant et se ressouvint de la brutalité avec laquelle il l'avait repoussé loin de lui. Il résolut de se mettre à la recherche de son chien, et, prenant son havresac vide et son arquebuse, il sortit de la maison. Personne ne chercha à le retenir; il avait payé son tribut et on n'avait plus que faire de lui.

Il se mit donc à parcourir les rues. A chaque pas il rencontrait des gens dont le visage était pâle et bouleversé. Parmi eux, Sylvestre en reconnut qu'il avait vus la veille être les plus ardents au plaisir; aucun cependant ne lui rendit son fraternel salut, et ce Sylvestre, dont toute la ville hier célébrait la fête et chantait les louanges, était aujourd'hui complétement oublié de cette même ville.

Pendant qu'il errait ainsi de côté et d'autre, épiant en vain la trace de Vigilant, cherchant avec aussi

peu de succès une sortie à ce labyrinthe de maisons, d'édifices de toutes formes, il arriva près d'une maison devant laquelle un rassemblement considérable s'était formé. On venait d'y rapporter le corps d'un homme qui s'était suicidé. Les assistants maudissaient sa mémoire : « Voyez, disaient-ils, voyez le mauvais époux, le mauvais père, le misérable a englouti cette nuit tout son avoir au jeu; puis il s'est tué. » Sylvestre en crut à peine ses yeux en reconnaissant dans cette figure inanimée l'homme qu'il avait cru avoir tiré du danger, le premier à qui il avait porté secours la veille en lui donnant l'or à pleines mains. « Hélas! se dit-il en soupirant, je croyais pourtant avoir bien fait. »

Sylvestre s'éloignait de ce triste spectacle, lorsqu'il se rencontra nez à nez avec l'opiniâtre calculateur auquel il s'était montré si secourable quelques heures auparavant. « Je vous salue, lui dit Sylvestre avec bonhomie; comment avez-vous reposé? J'ai une prière à vous faire. — Qui êtes-vous? reprit durement celuici; je ne vous connais point; laissez-moi continuer mon chemin. »

Sylvestre lui rappela la scène de la veille et le pria de lui aider à trouver son chemin hors de la ville et la route de la forêt où demeurait le bon seigneur.

« Que sais-je de tout cela? grommela l'homme sec. Vous et votre maître, vous méritez une cellule dans la maison des fous. Je ne vous connais ni l'un ni l'autre, qui que vous soyez. » Sur cela il s'enfuit avec la rapidité d'une flèche, tant il avait hâte d'être délivré de cette rencontre importune. Cette ingratitude mit Sylvestre en colère, et il allait se mettre à la poursuite de ce misérable, lorsqu'il se sentit retenu par les épaules; un homme à la mine respectable et distinguée regardait le forestier avec bonté : « Laisse-le courir, lui dit-il d'un ton doux et calme; par le fait cet avare ne connaît point ton seigneur, et si hier il te l'a fait accroire, c'est qu'il voulait te tromper afin d'avoir ton argent; il te prend pour un fou parce que tu t'es montré généreux, et il craint que la justice ne le force à regorger ce qu'il a obtenu de ton inexpérience. J'ai écouté votre conversation, laisse cet homme; il a des millions dans ses caisses, et ce que tu lui as donné n'a servi qu'à augmenter bien modiquement la source de son martyre. »

Sylvestre, de plus en plus surpris, soupira profondément : « Hélas! combien je me suis trompé! Je croyais faire du bien, malheur à moi si mon maître me demande compte de la richesse qu'il m'a confiée! » Le bon vieillard sourit : « Calme-toi, répliqua-t-il, le maître sage a confié ces semences fatales à tes mains inexpérimentées pour savoir dans quelles terres elles germeraient : elles produisent parfois de magnifiques récoltes. Le sol où elles ne fructifient pas n'était déjà qu'une lande stérile ou un roc inutile. » Le forestier tressaillit : « Toi qui parles si bien, le connais-tu le maître de la forêt? — Je le connais, reprit le vieillard fixant sur Sylvestre son œil clair et inspiré. Beaucoup vivent dans son intimité, beaucoup ne le comprennent qu'à demi; lui, au contraire, nous connaît tous, nous aime tous, nous juge tous, et pardonne toujours au repentir. »

Sylvestre fut touché de l'aspect sous lequel on lui représentait son bon seigneur, et il se reprocha d'avoir pu un instant nourrir la pensée de l'abandonner. « S'il pardonne à tous, dit-il, sans doute il voudra bien aussi me pardonner. Si je savais seulement retrouver le chemin qui conduit jusqu'à lui! si je trouvais mon précieux Vigilant!

— C'est près de moi qu'il s'est réfugié, reprit le vieillard. Si c'est sérieusement que tu veux t'en retourner, il te guidera. » Sylvestre jeta un cri de joie et suivit le vieillard, qui se dirigeait vers sa demeure. Au détour d'une rue, ils aperçurent un cortége de gens en habits de fête, précédé d'un couple de fiancés simplement parés, mais dont le front rayonnait de bonheur. « Regardez! s'écria Sylvestre, voici Ludovic et sa fiancée! Pauvres bonnes gens, si du moins la mauvaise graine pouvait les rendre heureux! — Cela sera, répondit le vieillard. La vertu et la foi les accompagneront de l'autel à leur humble logis, et au milieu des innombrables engagements contractés en ce jour, leur serment se trouvera vrai et inébranlable. Ils tiendront jusqu'à la fin la promesse d'un amour pur et dévoué. Ici la semence que tu as répandue portera des fruits au centuple. » Sylvestre saisit la main du vieillard et la pressa sur sa poitrine, puis sa pensée retourna vers Marguerite et ses charmants enfants.

« Voici mon habitation, » dit à Sylvestre le vieillard en s'arrêtant devant une maison d'apparence simple et modeste, dont il ouvrit la porte. Vigilant s'élança tout aussitôt vers son maître en lui témoignant par ses bonds, par ses caresses, la joie qu'il avait de le retrouver. Sylvestre, tout en le flattant de la main, lui demanda s'il voudrait bien le ramener au foyer domestique. Vigilant remua la tête et se dirigea vers la porte, témoignant ainsi de sa bonne volonté. Alors le vieillard, posant ses mains sur la tête de Sylvestre, lui dit : « Suis ton conducteur, rentre dans ta maison, dans *la paix*, et dis à ton maître que je ne désire rien autre chose que d'être appelé près de lui. »

Sylvestre s'éloigna au plus vite de la ville. Au commencement la route était assez animée. Des groupes d'hommes et de femmes l'arrêtèrent en lui demandant où il allait, et sur sa réponse qu'il allait dans la forêt, plusieurs lui dirent : « Quelle folie! retourne sur tes pas; nous avons, eu nous aussi, la fantaisie de visiter la forêt, mais vraiment la ville est plus belle et on s'y amuse davantage; aussi nous y retournons, viens avec nous. » Sylvestre fit un signe négatif et poursuivit sa route. Mais un peu plus loin, il rencontra d'autres individus qui le prirent familièrement sous le bras, le firent rebrousser chemin et l'entraînèrent assez loin avec eux. Vigilant ne voyant plus son maître se mit à aboyer avec force. Cet appel de son fidèle conducteur rendit le forestier à lui-même et le fit s'échapper des mains de ceux qui voulaient le détourner de ses devoirs. « Que le ciel te conduise, lui crièrent-ils d'un ton railleur en le voyant courir pour rattrapper Vigilant. Salue de notre part ta femme et tes enfants, et reviens vers nous dans un an! pas plus tôt, mais à cette époque tu reviendras! nous t'attendons!

— Ah! quels gens grossiers et moqueurs! » se dit Sylvestre indigné, et il continua de marcher vers la forêt qu'il voyait s'étendre au loin devant lui. Bientôt il en foula le sol, et se retrouva dans sa cabane, au milieu de sa famille qui l'attendait. Marguerite avait mis des gâteaux au four; de belles fleurs tapissaient la cabane, et le bon seigneur était là, approuvant par son doux sourire les transports de joie de ses serviteurs.

« Je sais tout, dit-il à Sylvestre, qui voulait se justifier. Sois en repos; je ne blâme pas l'emploi que tu as fait du trésor que je t'avais confié, tes intentions

étaient bonnes; et d'ailleurs tu as rendu heureuses trois créatures qui méritaient de l'être, c'est avoir fait beaucoup de bien; puis tu me ramènes un serviteur fidèle, qui, à l'avenir, ne sera plus troublé par des désirs inquiets et inconstants. Sois père de famille courageux et dévoué, tes fautes te sont pardonnées. »

Sylvestre, profondément touché de cette indulgence, promit qu'il ne quitterait plus jamais sa maison et qu'il se conformerait en tout aux volontés de son seigneur; puis serrant affectueusement la main de sa femme: « Ma chère Marguerite, lui dit-il, tu peux me croire, le bonheur n'est pas au loin; on ne le trouve qu'au sein de la famille et dans l'accomplissement de ses devoirs. »

E. de Siva.

# JACQUELINE LA BERGÈRE.

Par une belle après-dînée de 1358, Jacqueline, la fille de Landry, gardait les moutons dans un pré arrosé par les eaux de l'Aisne. Le jour était tranquille et serein, le ciel bleu était parsemé de petits nuages, comme si, là-haut, de célestes bergères eussent mené paître des troupeaux d'agnelets blancs; les eaux couraient avec un babil joyeux sur leur lit de cailloux; les champs cultivés s'étendaient à perte de vue, et, spectacle majestueux, l'on découvrait sur une hauteur les murs, les tours et le donjon d'un vaste châtel, et à l'horizon l'on voyait les clochers nombreux d'une grande ville. Ces tours étaient celles du château de Boves, appartenant aux sires de Coucy; ces clochers étaient ceux de la ville de Soissons, l'ancien patrimoine des rois. Mais, quoique le jour fût si riant, la campagne si féconde et si belle, Jacqueline paraissait triste: elle filait sa quenouille et récitait ses oraisons, mais ses pensées s'égaraient au loin et le souci remplissait son âme. Elle songeait à sa mère défunte depuis un an; à son père accablé de travaux, de corvées et de misères; à ses frères si francs et si hardis, qui, mêlés à la *piédaille,* avaient fait si bravement leur devoir à Crécy et à Poitiers, et qui, sous le joug d'un impérieux seigneur, ressentaient tout le poids de la servitude. Ces champs, dont le passant et le voyageur admiraient la beauté, n'étaient pour elle que la glèbe à laquelle son père, ses frères, elle-même étaient voués; pour eux, les rudes labeurs au chaud et au froid, à d'autres les fruits et la moisson! Ces tours, dont les formes superbes charmaient les yeux, n'étaient pour elle que la demeure de maîtres dont la main gantelée pesait sur le peuple, comme la meule sur le grain qu'elle écrase; ces forêts lointaines n'étaient point l'asile de la liberté: là, plus qu'ailleurs, le sol était asservi à des lois sauvages, et toucher à un des animaux qui erraient sous ces feuillées, était pour le serf un crime digne du gibet... Le frère de Jacqueline avait passé deux ans dans la prison seigneuriale pour un semblable délit.

Elle devisait ainsi avec elle-même, et une grande amertume remplissait son cœur; voulant se distraire un peu de ses peines, elle se leva et alla vers le bout de la prairie, où, dans les branches touffues d'un buisson de houx, elle avait placé une petite image de la bénite Vierge Marie. Jacqueline se mit à genoux devant la rustique chapelle et reprit ses oraisons, demandant à Dieu force et patience pour tous les siens. Un bruit de pas lui fit lever la tête: elle vit, s'avançant par le sentier qui bordait le pré, un grand jeune homme en habit de chasse, suivi de deux piqueurs qui menaient les chiens. Aussitôt elle se leva pour lui faire honneur, car elle avait reconnu messire Pierre de Coucy, fils du puissant châtelain. « Bonjour à vous, bergère, lui dit-il en s'approchant. — Dieu vous le donne, messire, répondit-elle. — Vous êtes de la baronnie? — Oui, messire, je suis fille à Simon Landry. — Et belle fille, encore! » dit le jeune homme avec hardiesse. Et s'approchant, il voulut prendre la main de la bergère; mais aussitôt Dragon, le bon chien de Jacqueline, sauta brusquement sur le chevalier et le fit reculer. La jeune fille profita de ce moment de répit, et s'éloigna d'un pas léger, par la prairie, sans oser regarder derrière elle. Mais des aboiements, suivis d'un hurlement plaintif, excitèrent sa curiosité et ses craintes. Elle regarda, et vit que Dragon avait jeté par terre un des beaux chiens de chasse du seigneur et venait de l'étrangler net; le fidèle gardien, échappant aux coups des piqueurs, rejoignait sa maîtresse, la tête haute et l'air triomphant. Jacqueline n'était pas aussi joyeuse: la mort du beau limier pouvait attirer la ruine sur toute sa famille; il y allait de l'amende, de la prison peut-être... Les valets allaient la poursuivre et la jeter dans le cachot du manoir, et que deviendraient son père et ses frères?... La terreur lui donna des ailes, elle courut, et Dragon sur ses traces, et gagna le bois de la Saulage, dont les détours lui étaient bien connus. Elle prit un sentier rempli d'herbes, qui s'enfonçait dans la partie la plus sombre du bois, et ne s'arrêta qu'auprès d'une petite chaumière, dont le toit moussu et couvert de joubarbes était surmonté d'une croix. Haletante, elle s'appuya contre la porte et frappa. On entendit à l'intérieur un pas pesant, une main tremblante fit tourner la clef, la porte s'ouvrit, et Jacqueline se trouva en face d'un vieillard, dont le visage desséché annonçait la plus extrême vieillesse, et qui était revêtu de la pauvre robe de bure des enfants de Saint-François.

« Que le Seigneur soit avec vous, ma fille! dit-il, que me voulez-vous? — Vous parler, dit-elle d'une voix entrecoupée. — Entrez, alors. »

Il la fit entrer dans une cellule, où l'on ne voyait pour tous meubles qu'un méchant bahut, deux escabeaux, un lit de feuilles, au mur un crucifix et une image de Notre-Dame de Liesse. Sur le rebord de la fenêtre, encadrée de lierre, deux tourterelles, au plumage gris et au collier noir, becquetaient des miettes de pain; car l'ermite, semblable à son maître, le séraphin d'Assise, ne méprisait aucune créature, et partageait son pain et son toit avec les oiseaux du ciel. Cette vue encouragea Jacqueline: elle se sentit rassurée en présence d'un serviteur de ce Dieu qui aime les petits. « Mon père, dit-elle, il m'est arrivé un grand malheur. Mon chien Dragon, que voilà, vient d'étrangler le beau limier de messire... Vous connaissez les

lois et règlements de la baronnie ; nous, pauvres serfs, nous ne pouvons toucher à une bête fauve ni à un chien de chasse sous peine de l'amende, de la prison et du fouet... J'ai peur, mon père, pour mes parents... Déjà Jehannet, mon frère, que l'on appelle Courte-Jambe, parce qu'il a été blessé à la bataille de Poitiers, n'a-t-il pas fait douze mois, puis douze mois encore de prison dans les fossés du château, pour avoir détruit un terrier de lapins... Que dira-t-on aujourd'hui ! et que dira mon père, s'il me voit jetée dans ce cachot ! il en mourra de chagrin ! O père Antoine ! venez à notre aide ! donnez-moi un bon conseil... que faut-il que je fasse ?

— Tranquillisez-vous, ma fille, répondit le vieillard avec bénignité, j'irai au château, je parlerai à messire, et il ne vous adviendra aucun mal. Allez en paix, et pensez à Dieu, pour qu'il pense à vous. »

Elle n'osa en demander davantage ; mais rassurée par le ton calme et positif de l'ermite, elle s'en alla en paix et en remerciant la Providence, retourna à la prairie, rassembla ses moutons, et revint à la maison de son père. Simon Landry était assis auprès de l'âtre, pensif et soucieux. Jacqueline alluma la petite lampe, prépara le souper, et voulut prendre sa quenouille, mais son père lui dit : « Il se fait tard, Jacqueline, tu peux aller te coucher. »

Jacqueline obéit, reçut à genoux la bénédiction paternelle, et se retira dans sa chambrette. Elle dormait depuis plusieurs heures, quand un bruit de voix l'éveilla. Les matines sonnaient au prieuré de Sainte-Corneille, il était minuit. Dragon hurlait dans la cour d'un ton lamentable, comme s'il s'était trouvé un mort dans la maison ; le cœur de Jacqueline palpitait d'inquiétude. Elle se leva doucement, descendit l'escalier, et regarda, afin de voir ce qui se passait dans la salle basse de la métairie.

Un grand feu brûlait dans la cheminée, et les flammes éclairaient une nombreuse compagnie assise autour de la table commune. Simon Landry et ses fils, Jehannet Courte-Jambe et Nicolas le Grand-Ferré tenaient le haut bout. Jacqueline reconnut les autres : c'étaient des laboureurs et des bergers de la baronnie : Tristan Cœur-Joyeux, Pierron la Flèche, Thomas du Heurte-Bise, et d'autres encore ; mais à ces visages connus se mêlait une figure effroyable... c'était celle d'un homme couvert d'une peau de loup, et qui étendait sur la table ses mains velues, jouant avec un long coutelas.

La pauvre bergère fut saisie de terreur, elle fit le signe de la croix, en se recommandant aux milices célestes, mais la voix de son père frappa tout à coup son oreille. « Est-ce convenu ? disait-il ; sommes-nous tous du même avis ? — Tous ! répondit le loup-garou, c'est trop souffrir ! Ne sommes-nous pas de la même chair que ces orgueilleux seigneurs, et aurions-nous peur d'une armure de fer battu et d'une cotte armoriée ? D'ailleurs, les hommes du Beauvoisis, de l'Amiennois, du Soissonnais, sont déterminés, et, par Notre-Dame de Liesse, on verra beau jeu !

— Jacques Bonhomme a trop souffert avec patience ! s'écria Pierron ; l'heure est venue de montrer que nous avons du sang dans les veines ! Jacques Bonhomme a bon dos, disent les seigneurs, montrons-leur que nous avons aussi des bras et un cœur vaillants !

— Les compagnies de malandrins qui errent par tout le pays, dit Tristan, ont brûlé ma ferme et occis ma femme, sans que le seigneur de Dourier, qui voyait le dommage de son châtel, ait envoyé un carreau d'arbalète à ces misérables brigands !

— Chassons les seigneurs ! Déjà le grand prévôt de Paris, maître Étienne Marcel, leur fait rude guerre.

— Ayons du cœur, et nous serons maîtres à notre tour, s'écria Thomas ; damoiselles et seigneurs laboureront pour nous, et ce sera plaisir de les voir avec leurs mains mignonnes traire les vaches et relever le fumier.

— Trêve ! répondit Landry ; délivrons-nous de la servitude sans opprimer les autres. Demain, à la foire-franche ! y serez-vous tous ?

— Tous ! par la croix de Dieu ! s'écrièrent-ils. — Le mot de passe ? — Franchise ! — A demain ! »

Ils sortirent tous avec Landry et ses fils, et Jacqueline demeura seule et consternée. Elle se mit à prier Dieu, en pensant aux grands malheurs qui allaient advenir de cette guerre entre les paysans et les seigneurs. Pendant deux jours, elle resta enfermée chez elle, sans voir personne, sans entendre une parole humaine ; seulement, en regardant par la fenêtre, elle crut voir des lueurs rouges à l'horizon, comme les feux d'un vaste incendie. Vers le soir du second jour, une voisine frappa à l'huis ; Jacqueline ouvrit, inquiète et poursuivie cependant par le désir d'avoir quelques nouvelles. « Eh bien, Jacqueline, lui dit Marthe, vous savez ce qui se passe ? — Non, Marthe, je ne sais rien, répondit la pauvre fille tremblante.

— Il s'est ému grande noise à la foire-franche ; nos hommes ont joué des arcs et des bâtons contre les seigneurs et leurs soudoyers, et, je vous le dis à l'oreille, ils ont brûlé le château et mis à mort le châtelain !

— Mais qui cela ? — Qui serait-ce, si ce n'est votre père, le vaillant soudoyer, comme on disait autrefois, Jehannet, Nicolas le Grand-Ferré, Aubin, qui s'est fait loup-garou, Tristan, Pierron et tant d'autres ? sans armures, sans boucliers, avec des bâtons et des coutelets, ils ont fait merveille. Retiens ce que je te dis, ma fille, tous les seigneurs seront détruits !

— Plaise à Dieu que non, voisine Marthe ! ils sont créatures de Dieu comme nous.

— Tu verras ! tu verras ! Jacques Bonhomme peut ce qu'il veut. »

Les nouvelles de la voisine Marthe étaient très-véridiques ; et à toutes les misères de la France, abaissée sous le joug des Anglais, désolée par les *grandes compagnies* qui pillaient ce pays, venait se joindre l'inexprimable horreur des guerres civiles. Cent mille paysans avaient pris les armes ; les forteresses, les châteaux étaient pris et livrés aux flammes, les nobles se sauvaient dès qu'on signalait l'arrivée des terribles *Jacques*, qui poussèrent leurs entreprises jusqu'aux environs de Paris. Vaincus auprès de Meaux, ils revinrent en Picardie, et le pays fut ravagé comme si une armée d'infidèles y eût passé. Jacqueline n'avait pas de nouvelles de son père ni de ses frères ; elle n'osait sortir, et elle veillait la nuit près du foyer désert, attendant toujours que quelqu'un des siens vînt s'y rasseoir. Pendant une de ces nuits d'angoisse, accoudée près de la fenêtre, elle regardait la campagne faiblement éclairée par la lune, et elle écoutait les bruits lointains. Tout à coup elle vit une lueur rouge s'élever au-dessus des tours du manoir de Boves. Le château apparut éclairé dans la nuit obscure, car de chacune de ses fenêtres sortaient des flammes, semblables à des

langues ardentes, qui dessinaient son image sur le ciel noir; Jacqueline regardait avec effroi : au même instant on frappa à la porte, elle ouvrit sans hésitation, et vit devant elle son frère Nicolas, pâle et perdant son sang par une profonde plaie qu'il avait reçue à la tête.

« Ma sœur, dit-il, je reviens pour mourir ! »

Elle le conduisit près du foyer, étancha le sang de sa blessure ; il s'assit et reprit haleine.

« Je me suis battu, reprit-il ; mais, grâce au ciel, c'était contre des Anglais! Nous étions retranchés dans un petit fort, près du prieuré de Sainte-Corneille ; les Anglais sont venus nous assaillir, mais avec ma bonne hache je les ai mis hors d'état de mal faire. J'en ai tué quarante, ma sœur (1)! »

Il se ranimait en parlant ainsi, mais l'oppression de sa poitrine et la pâleur de sa face témoignaient que la main de Dieu était sur lui. Il s'assoupit, et Jacqueline allait profiter de cet instant pour supplier la voisine Marthe d'aller chercher un prêtre, lorsque des pas pressés se firent entendre sur les feuilles sèches qui jonchaient le sentier, et l'on frappa un coup brusque à la porte. La bergère ouvrit encore. Un homme se jeta dans la maison, en s'écriant d'une voix suppliante : « Si vous êtes chrétiens, sauvez-moi ! »

Jacqueline frémit, et poussa l'étranger dans l'étable, dont elle ferma la porte : elle l'avait reconnu : ce fugitif suppliant, c'était messire Pierre de Coucy.

Nicolas s'était réveillé, mais en ne voyant dans la salle que sa sœur, il crut avoir fait un rêve et se rendormit. Jacqueline fit le signe de la croix, et entra dans l'étable ; le fier seigneur était là, contre le râtelier des vaches, pâle, se soutenant à peine, et sa riche cotte de mailles souillée de fange et de sang. « Vous m'avez sauvé, dit-il, les Jacques me suivaient de près, et j'allais être mis à mort, sans votre louable charité. Les entendez-vous? les voilà! ils accourent... que Notre-Dame m'assiste! je saurai mourir en chevalier! *Je suis le sire de Coucy.*»

En répétant la devise de sa maison, il prenait une plus ferme attitude. Jacqueline lui répondit : « On ne vous tuera pas... je leur parlerai. »

Elle courut à la porte et l'ouvrit : les Jacques étaient là, armés jusqu'aux dents. « Pourquoi, leur dit-elle avec assurance, pourquoi venez-vous troubler l'agonie de mon frère Nicolas, qui s'est si vaillamment comporté parmi vous? Il dort, voyez! »

A la vue de leur compagnon mourant près du foyer, ils se retirèrent en silence. L'un d'eux, à la prière de Jacqueline, courut chercher le père Antoine. Nicolas luttait contre la mort, et sa sœur, prosternée, élevait vers Dieu le sacrifice de ses larmes. Au bout d'une heure, l'ermite arriva, il réconcilia le moribond avec Dieu et l'assista jusqu'à son dernier moment. Lorsque Nicolas fut couché, immobile et glacé, sur son lit de paille, Jacqueline conduisit le père Antoine dans l'étable, et remit Pierre de Coucy à sa garde. Ils partirent ensemble, et les voisines vinrent laver et ensevelir le corps du pauvre Nicolas.

De mauvaises nouvelles se répandaient par tout le pays; les Jacques avaient été battus; le roi de Navarre, accompagné du comte de Saint-Pol, en avait tué trois mille : sur le soir la voisine Marthe accourut, et annonça à Jacqueline que Landry et Jehannet avaient été faits prisonniers et devaient être pendus en la ville de Soissons, pour servir de *montre* et d'exemple.

Jacqueline veillait en ce moment auprès du cadavre de son frère; elle se leva aussitôt, baisa les mains pâles du mort, et dit aux voisines : « Je vais à Soissons! ils ne refuseront pas à une fille la grâce de son père ! »

Elle sortit sans qu'on osât l'arrêter. Elle courut à l'ermitage ; le vieux religieux récitait l'office des morts. « Mon père! s'écria-t-elle d'une voix à la fois impérative et suppliante, venez avec moi, venez leur dire que j'ai sauvé la vie de messire Pierre de Coucy, afin qu'ils ne tuent pas mon père et mon frère! Venez à Soissons! — J'y vais! » répondit-il avec la promptitude de la charité.

Ils marchèrent aux dernières lueurs du jour, franchirent sans difficulté les portes de Soissons, et allèrent droit à l'abbaye de Notre-Dame, où le sire de Coucy et les dames de la maison s'étaient retirés. On les conduisit au logis des hôtes, dans une grande salle dans laquelle se trouvaient messire Enguerrand et son fils, armés en guerre. Jacqueline resta près de la porte ; le père Antoine s'avança, humble et calme, et dit au sire de Coucy : « Je viens vous prier de m'accorder la vie de deux de vos vassaux, Simon et Jehannet Landry. J'ai grandement à cœur cette prière. — Eh quoi ! mon père, s'écria impétueusement messire Pierre, vous écoutez cette tête rasée? — Beau fils, répondit le vieillard en souriant avec douceur, votre père m'écoute, parce que cette tête rasée est celle d'un des compagnons de sa jeunesse ; vous, vous devez m'écouter, parce que je suis prêtre et vieux, et que je vous ai aidé dans votre fuite la nuit dernière. — Pardon, dit le jeune homme, je ne vous reconnaissais pas. — Mais moi, me reconnaissez-vous ! s'écria Jacqueline en se jetant aux genoux du chevalier. Vous avez promis de m'octroyer un don, je viens le réclamer à cette heure. Grâce pour mon père ! grâce pour mon frère ! »

Il la regarda avec attention. « Mon père, dit-il, voici celle qui m'a sauvé des Jacques... et, sur ma parole, c'est la belle bergère tout à la fois...

— Je suis cette malheureuse créature ! grâce pour eux, messeigneurs ! »

Le vieux sire de Coucy regardait la pauvre fille avec compassion.

« Mon enfant, dit-il, je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de vous rendre votre père... mais il a suivi le chemin que nous devons tous suivre un jour... Si j'avais su que vous aviez sauvé mon fils, j'aurais demandé vie pour vie... »

Elle n'entendait plus, et s'était évanouie de douleur et de fatigue. La dame de Coucy accourut et fit porter Jacqueline sur son propre lit et la soigna avec tendresse; mais pendant bien des nuits, pendant bien des jours, la bergère fut en proie à la maladie, et dans des rêves sinistres, elle voyait autour de son chevet la pâle figure de son frère mourant, ou Pierre de Coucy, revêtu de la peau du loup-garou, étendant les bras pour la saisir, et elle-même se débattant dans les hautes herbes de la prairie, et ne pouvant se sauver.

Cependant Jacqueline était jeune, elle guérit ; alors messire Enguerrand et la dame de Coucy lui parlèrent avec amitié et l'assurèrent que la vie de son frère Jehannet était saine et sauve ; puis le vieux chevalier lui dit : « Jacqueline, nous vous devons la vie de notre fils, vous êtes honnête et sage, je veux vous faire oublier vos malheurs : je vous affranchis et vous marie

(1) Historique.

à mon écuyer Gaultier de Ternois ; vous lui apporterez en dot les terres que votre père tenait à redevance. Êtes-vous contente ? »

Elle réfléchit et répondit avec douceur : « Messire, que Dieu vous rende vos bontés, mais pour moi, je n'ai qu'une grâce à requérir de votre miséricorde : j'ai le monde à dégoût, je ne veux pas me marier : laissez-moi entrer en religion ; que je sois la servante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est tout ce que je désire. — Votre vœu sera accompli, répondit la dame de Coucy; mais vous, bonne Jacqueline, vous prierez pour nous! — Et Jehannet aura les biens que vous refusez ; dès ce jour il est franc et libre !... »

Jacqueline baisa les mains du vieux seigneur et de sa dame, et ne quitta plus l'abbaye de Soissons, où elle vécut sœur converse, en profonde humilité et grand renom de sainteté. Jehannet fit souche de bons bourgeois ; seul, peut-être, il avait dû quelques avantages à la guerre de la Jacquerie, et c'était non pas à ses armes, mais à la charité courageuse de sa sœur qu'il les devait, car la vertu adoucit les cœurs que la force ne saurait dompter.

Le père Antoine, qui dans le monde s'était appelé le baron Godemar de Fay, mourut presque centenaire, et longtemps les peuples du Soissonnais vinrent visiter son tombeau, gardant souvenance, non du vaillant chevalier qui avait lutté contre le Prince Noir, mais du bon prêtre qui les avait consolés dans leurs misères, et qui s'était fait pauvre comme eux, afin de les mieux aimer.

Éveline Ribbecourt.

# PETITE JACINTHE BLEUE.

Autrefois, petite Jacinthe bleue vivait humblement sur la colline, et sa tige gracieuse s'élevait sous le ciel pur, au milieu des herbes ses compagnes. Son parfum s'exhalait le matin pour la brise, durant le jour pour l'abeille ou le papillon, et la nuit pour Dieu seul. Solitaire, elle croissait loin des regards des hommes ; elle choisissait à son gré le sol pour se nourrir, la source pour se baigner, le soleil du levant pour ouvrir sa corolle : petite jacinthe bleue était libre.

Un jour elle vit avec effroi un homme s'avancer vers elle. De son ombre il la couvrait tout entière. « Retire-toi de mon soleil, » lui dit la douce fleur; mais en vain, hélas! car les hommes n'entendent pas le langage des plantes.

Tandis qu'il admirait ses couleurs délicates, sa taille svelte et sa tête timidement penchée, petite Jacinthe bleue tremblait. Elle tremblait comme si elle eût pressenti que l'heure de l'infortune était arrivée pour elle. Bientôt, en effet, le méchant arracha l'un après l'autre tous ses frêles calices, en déchira toutes les fibres, enfin lui fit subir mille tortures en murmurant des noms bizarres et des mots inintelligibles. Cet homme était un savant, instruit dans toutes les choses de la nature; pourtant il ignorait les douleurs de la fleur expirante; il ne songeait pas que l'homme ne doit point sans nécessité détruire les créatures de Dieu.

Ce n'était point assez encore! Petite Jacinthe bleue allait bientôt perdre sa montagne, sa source d'eau claire et sa liberté!

« Viens, charmante fleur, lui dit l'homme barbare d'une voix qui trahissait la joie et l'orgueil de la conquête. Tu seras désormais l'ornement de nos jardins; avec des soins ta parure deviendra plus éclatante; tu revêtiras à ton gré la robe blanche des vierges, la tunique safran de l'hymen, ou la chlamyde rose de la dame romaine; tu emprunteras à la jeune fille les fraîches nuances de ses joues, au ciel son azur, aux rois leur pourpre même. Une eau plus abondante baignera tes pieds frêles; un sol plus propice te fournira une séve plus féconde; la chaleur et le soleil te seront dispensés avec plus de mesure; enfin tu vivras comme une princesse au milieu des autres fleurs jalouses de ta beauté; mais toute la gloire sera pour moi, qui le premier t'aurai montrée au monde. »

Petite Jacinthe bleue supplia vainement, pleura vainement; l'homme ne l'entendit pas ou ne voulut pas la comprendre. Elle se sentit enlever de la terre par une force contre laquelle elle ne pouvait rien; et quand les fils déliés de sa racine virent le jour pour la première fois, petite Jacinthe bleue s'évanouit de douleur.

Lorsqu'elle revint à la vie, elle était dans un vaste palais de verre, au milieu d'arbustes précieux et de plantes rares, dont les parfums divers lui semblaient étranges, et tout d'abord lui causèrent un grand malaise. Elle ne sentait plus la brise ni le vent, mais une chaleur surnaturelle qui la plongeait dans une mortelle langueur. Peu à peu elle s'y habitua, néanmoins. Mais chaque jour des hommes semblables à celui qui l'avait ainsi emprisonnée venaient pour la voir. Ils la considéraient d'un œil curieux, en louant sa beauté. Les indiscrets!... ils osaient plonger leurs regards jusqu'au fond de son cœur plein de mystères!... Petite Jacinthe bleue en rougit de honte et devint violette.

L'été passa, elle était fanée; mais les sucs généreux d'une terre nourricière continuaient de circuler dans ses veines. De larges feuilles, pareilles à des rubans de soie, entourèrent, comme d'un manteau, la tige nue de la fleur vieillie. Puis l'hiver vint, mais pour elle sans rigueur. Pour la première fois, la neige ne la couvrit point de son blanc linceul; pour la première fois, elle ne sentit point l'étreinte de la terre glacée. Au contraire, la chaleur lui semblait plus forte, et le soleil plus brillant à travers les vitres ardentes qui reflétaient mille fois son image. Petite Jacinthe, croyant le printemps de retour, se décida à refleurir. Mais, là!... durant ces longs jours d'esclavage, son teint avait pâli; elle était devenue d'une nuance indescriptible. Elle n'était plus violette, elle n'était pas rose, elle n'était pas encore tout à fait blanche. Aussi, ne se reconnaissait-elle plus elle-même lorsqu'elle se mirait dans les gouttes d'eau que chaque jour on répandait autour d'elle pour tenir lieu de rosée. Petite Jacinthe vécut ainsi parmi des fleurs étrangères; les années se succédèrent, et toutes lui amenèrent de nouveaux chagrins. Tantôt on l'exposait aux brûlants rayons du Midi, tantôt à la lumière pourprée de l'Occident; d'autres fois dans un terrain aride et sec, ou bien dans un lieu si humide que ses pieds nus baignaient dans l'eau. Et chaque

changement d'existence produisait un changement de couleur.

Maintenant, elle s'est accoutumée à sa nouvelle vie; ses lourdes feuilles se recourbent et se brisent sous leur propre poids. Sa taille s'élève droite et hardie; sa tête flexible ne s'incline plus vers la terre, mais, plus riche, plus brillante, plus fastueuse, elle semble orgueilleuse de son éclat. Petite Jacinthe est devenue la reine de nos printemps; ses parfums les plus suaves embaument nos demeures, ses guirlandes gracieuses couronnent les têtes de nos jeunes filles; elle n'est plus humble, ignorée, solitaire. Petite Jacinthe n'est plus bleue... Mais aussi elle ne peut plus choisir le sol sur la montagne, la source bien-aimée, la brise du matin et le soleil levant; elle n'est plus libre, et ne rougit plus quand les regards des hommes pénètrent les mystères de son cœur.

Mlle Royer.

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand prince qui trouva dans les travaux d'une araignée une utile leçon de courage et de persévérance?

## CORRESPONDANCE DE FAMILLE.

(Lettre troisième.)

*Édouard M*** à sa sœur.*

Paris, 8 décembre 1853.

Chère et bonne Eulalie,

Le président de notre conférence m'a adjoint à un confrère expérimenté, avec lequel je fais un noviciat de charité. Nous venons de visiter ensemble les familles qui lui sont confiées... Que de misères inconnues au monde et qui remueraient jusques au fond des entrailles, ces femmes, ces jeunes gens qui demandent aux spectacles, aux romans, un peu d'émotion! Ce que l'on prend chez eux pour de l'insensibilité n'est bien souvent que de l'ignorance.

J'ai suivi Frédéric (c'est le nom du jeune homme que j'accompagnais) au sein de plusieurs familles dignes de pitié. La première habitait une mansarde nue, délabrée; deux chaises et une table boiteuse formaient le mobilier; l'âtre était vide et froid, quoique nous fussions en décembre. Dans un coin de cette misérable chambre, couché sur une paillasse, nous vîmes un pauvre petit garçon qui portait sur le visage les traces évidentes d'une fièvre typhoïde. Sa mère le veillait avec une sollicitude touchante, et des larmes coulaient de ses yeux quand elle voyait son pauvre enfant trembler à la fois de fièvre et de froid, car il n'était couvert que de quelques vêtements en lambeaux. L'aspect de cette petite tête pâle et souffrante, appuyée sur la toile grise de la paillasse, la vue de cette mère si douloureusement éprouvée, me navraient le cœur, et je pensais à nos maladies d'enfants, à nos lits blancs et chauds, et aux soins intelligents et tendres que notre mère nous prodiguait. Heureuses les mères, même dans leur malheur, lorsqu'à la maladie de leur cher enfant ne vient pas s'ajouter l'angoisse et l'impuissance de la misère!

Pendant que je rêvais, Frédéric agissait. Il avait tiré son calepin, il inscrivait: *Julien Moreau, Hôpital des Enfants*; il dit quelques mots affectueux à la bonne mère, lui donna des bons de pain et de bois, et nous nous retirâmes.

« Allons maintenant chez une famille pauvre que je ne connais pas, mais qui m'est recommandée, me dit mon compagnon, chose extraordinaire, par une femme malheureuse elle-même. J'avais eu la bonne fortune de lui rendre quelques services; hier, elle vint me trouver et me dit: — Monsieur, vous avez été bien bon pour moi, je ne puis vous payer autrement qu'en vous indiquant une nouvelle bonne œuvre. Allez telle rue, tel numéro, chez un ouvrier nommé Laporte, il y a là du bien à faire. » Je la remerciai, et nous voici arrivés. »

Ce fut encore une femme qui nous reçut; un petit enfant s'attachait à sa robe, elle en portait un autre entre ses bras. « Votre mari est-il ici, madame? » lui demanda Frédéric. Elle répondit les larmes aux yeux. « Hélas! non, monsieur, il est à l'Hôtel-Dieu. — Il est malade? — Blessé, monsieur; il est tombé d'un échafaudage au moment où il allait planter le bouquet au haut d'un toit... Laporte est maçon, monsieur... — Il n'est pas en danger, j'espère? — Ah! Dieu le fasse, monsieur! que deviendrais-je? que deviendraient ces enfants? nous sommes bien misérables... tout est si cher, monsieur! — Vous n'êtes pas aidés? — Personne ne nous connaît, nous n'avons jamais rien demandé, le travail de Laporte nous suffisait, mais maintenant!... »

Frédéric prit encore une note, laissa une offrande à la pauvre femme, et nous sortîmes.

« Nous allons à l'Hôtel-Dieu, dit-il, visiter le pauvre malade, et nous recommanderons sa femme et ses enfants à une œuvre de dames qui s'occupent de la visite des pauvres mères de famille. On mettra la petite fille à l'école, on procurera du travail à sa mère, et quand le blessé, convalescent, sortira de l'hôpital, ces dames ne l'abandonneront pas. Allons le rassurer et le consoler. »

J'entrai avec un sentiment de respect dans ce vieil édifice, élevé à l'ombre de la cathédrale, et qui a vu tant de misères et tant de dévouements. Vaste et d'un aspect sombre, on sent cependant que tout a été mis en œuvre pour le soulagement des malades; les salles sont propres et aérées, les lits bien tenus, les remèdes d'un choix excellent; les célébrités médicales dont la science éclaire l'Europe se font gloire d'occuper un poste à l'Hôtel-Dieu; et par-dessus tout, les pauvres y trouvent l'infatigable dévouement, la tendre abnégation des religieuses Augustines. Pendant que nous

parcourions les longs corridors qui conduisent à la salle des blessés, Frédéric me dit :

« Paris compte huit hôpitaux généraux qui renferment trois mille quatre cent vingt lits; huit asiles ouverts à la maladie, à la vieillesse et aux tristes infirmités; six hôpitaux spéciaux et trois maisons de retraite où les vieillards sont admis moyennant une faible pension. Ces établissements divers, qui accueillent l'enfant du pauvre à son entrée dans la vie, qui le secourent dans ses maladies, qui le reçoivent enfin dans sa vieillesse, absorbent chaque année une somme de douze millions : aumône magnifique que la ville de Paris offre aux malheureux abrités dans son sein. En vérité, ajouta-t-il, de toutes les institutions publiques, je n'en connais aucune qui me paraisse aussi noble et aussi consolante que celle d'un hôpital; j'aime cette haute manifestation de la pitié de l'homme pour l'homme : il me semble que les opulents fondateurs, princes ou rois, que les religieux hospitaliers, que les dévoués magistrats se soient dit, en élevant ces temples à l'infortune : *Homme, rien de ce que souffre l'homme ne m'est étranger!* »

Il s'interrompit : nous entrions dans la salle silencieuse, où des rangées de lits aux rideaux blancs s'alignaient comme des tentes. Les religieuses, aux robes blanches et aux voiles noirs, parcouraient d'un pas muet et léger les allées formées par les lits, anges de paix veillant au chevet des pauvres malades. On nous indiqua le numéro de Laporte; le pauvre homme souffrait beaucoup, et l'inquiétude ajoutait aux douleurs de sa blessure. Frédéric le consola, lui promit de venir le voir et d'assurer du secours à sa famille, et après avoir passé un quart d'heure auprès de lui, nous partîmes en disant : « A bientôt! » et en le laissant plus tranquille.

« Les dames, me dit Frédéric, ont formé une œuvre spéciale pour la visite des pauvres malades dans les hôpitaux, œuvre excellente et consolatrice, qui adoucit bien des maux, rassure et réjouit des êtres abandonnés et prêts à tomber de l'ennui dans le désespoir. Des femmes du meilleur monde quittent chaque jour leurs maisons, leur intérieur si doux, leurs plaisirs, leurs études, et viennent ici, ou dans les autres hôpitaux de Paris, s'asseoir au chevet des femmes malades, causer avec elles, les réjouir et les éclairer par une lecture choisie à propos dans un bon livre, les rassurer sur le sort de leurs familles, auxquelles ces dames portent des secours, et leur adoucir autant que possible l'éloignement des êtres aimés, maris, enfants, que les malades ont dû laisser au logis. Cette œuvre, conçue dans l'esprit de l'Évangile, fait un bien immense; elle se divise en trois catégories : la première, ce sont les dames visiteuses, celles qui ont le loisir et le courage nécessaires pour des visites fréquentes dans ce lieu de tristesse; la seconde, ce sont les dames assistantes, qui s'occupent à visiter les familles des pauvres malades, et qui pourvoient à leurs besoins; la troisième, ce sont les dames collectrices, qui recueillent les souscriptions et qui travaillent à l'aiguille et font les vêtements que l'on distribue aux enfants des malades. Mais nous voici aux bureaux d'administration de l'*Hôpital des Enfants* : nous allons solliciter une place pour ce pauvre petit Julien. »

Cette cause fut bien plaidée et promptement gagnée; triomphants, nous prîmes un fiacre, et, au pas haletant de deux rossinantes, nous volâmes vers la maison de notre pauvre malade. On l'enveloppa le mieux qu'on put, et une heure après nous avions la satisfaction de le voir installé dans un petit lit blanc, et d'entendre l'élève de service nous assurer qu'il ne croyait pas ce malade en danger.

En revenant chez nous, Frédéric me dit : « J'ai vu, il y a quelques années, en Belgique, des infirmeries spéciales destinées aux enfants, et qui m'ont paru bien organisées. On les devait à la charité de quelques dames, des mères sans doute. Elles avaient loué une maison avec un grand jardin; on avait placé dans des salles bien aérées des lits et des berceaux en fer; deux ou trois religieuses faisaient le service; un bon médecin donnait des soins ordinairement gratuits, et chaque jour une jeune personne, membre de la Société de Charité, fille ou sœur d'une des fondatrices, venait présider aux repas, aux jeux des enfants convalescents, et donner des soins de jeune mère aux plus malades. Elle allait de chambre en chambre, consolant les petits ou se réjouissant avec eux; elle savait leurs noms; ils la tiraient familièrement par la robe, comme une sœur aînée; elle les faisait dîner, en ayant soin de leur faire dire leurs prières; et dans les moments perdus elle travaillait au linge de l'hôpital. C'était simple et charmant (1), et un de ces établissements, qui avait reçu en un an plus de deux cents enfants, n'avait pas dépensé, pour chacun d'eux, plus de *cinquante-un centimes* par jour. Des cotisations volontaires, un concert, couvraient les dépenses. Je voudrais voir ces établissements se multiplier, car l'enfance a besoin de soins spéciaux, et elle perd à son contact avec un âge plus avancé. »

Nous étions arrivés au seuil de ma maison, Frédéric me serra la main et me quitta; — je t'écris le résultat de ma journée; il me semble que ma lettre pourrait te fournir quelques idées... ne pourrais-tu pas, de retour à la ville, organiser une œuvre pour la visite des pauvres femmes malades, et pour la visite de leurs familles délaissées? Ne serait-il pas possible de créer à *** un hôpital d'enfants? Tout me paraît possible à l'esprit d'association et de zèle. Je laisse mes idées et mes désirs à ta sagesse, qui décidera. — Je t'écrirai bientôt, et je prévois que je pourrai te parler des écoles d'enfants et des hospices pour la vieillesse les deux extrémités de la vie. — Adieu, bonne et bien-aimée sœur; aime-moi comme je t'aime,

ÉDOUARD (2).

---

(1) La ville d'Anvers possède un de ces utiles établissements, entièrement soutenu par les jeunes personnes de la ville, qui consacrent aux petits enfants malades les ressources et le temps dont elles disposent.

(2) La présidente de l'Œuvre de la visite des malades dans les hôpitaux est madame de Gontaut-Biron; la trésorière, madame de la Bouillerie.

# LE PROGRÈS MUSICAL

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 6.

Nous n'avons pas voulu laisser passer une aussi belle occasion d'être agréable à nos jeunes abonnées. Nous donnons, nous aussi, des étrennes à notre manière, c'est-à-dire en offrant dans notre catalogue de janvier un grand nombre de morceaux nouveaux, très-richement édités chez MM. Leduc, Bonoldi, Petit, etc.

Nous ne pouvons pas entrer dans de minutieux détails sur chacune de ces œuvres, mais nous signalerons particulièrement *le Page de Kermilis*, de F. Brisson, morceau de salon, élégant et de première force. Puis, du même auteur, *les Abeilles*, délicieuse composition, pleine de délicatesse et de mélodie. Nous prions les abonnées de se souvenir que ce morceau ne restera dans notre catalogue que *pendant le mois de Janvier* seulement. Nous citerons encore la *grande fantaisie sur la Sonnambula* de Bellini, par A. de Kontski, comme une œuvre importante et sérieuse, et comme aussi une des meilleures traductions qui ont été faites de ce ravissant opéra. Ensuite, dans la musique moyenne force et facile, on trouvera des études, des fantaisies, des boléros, des valses caractéristiques, de la musique de danse, le tout de nos excellents auteurs Messemaeckers, Decombes, Moniot, Delisle, Roullaud, etc.

Dans nos prochains catalogues nous continuerons comme par le passé à publier toutes les nouveautés à mesure qu'elles paraîtront, et apporterons le plus grand soin dans le choix des œuvres nombreuses que nous offrirons.

## ÉDUCATION MUSICALE.

Noël! Noël! Hosanna! allégresse! gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

Saints cantiques, hymnes sacrées, pieux et antiques chants, retentissez dans nos temples à l'heure de minuit!

Voici la fête de Noël, voici le *Christmas* vénéré. Quelle pompe nos églises ne déploient-elles pas pour célébrer cette solennité : *la messe de minuit !* Quand l'orgue soupire de lentes harmonies; quand un chœur de voix parfaitement massé, parfaitement homogène, fait retentir la voûte de ses strophes sonores; quand, au-dessus de la foule agenouillée, la cloche annonce le moment de l'*Élévation;* quand, au milieu du silence profond, l'heure majestueuse de minuit tinte les douze coups, alors le front le plus orgueilleux s'abaisse, l'âme la plus tiède adore, l'esprit le plus sceptique croit.

Foi, Amour, Espérance, trinité sainte, emportez nos pensées sur vos ailes de flamme..............

.............................................

En France, notre jour de l'an est le jour commémoratif des cadeaux, des souhaits, des surprises. Mais en Allemagne, en Angleterre, l'arbre de Noël joue un grand rôle. L'arbre de Noël dans beaucoup de maisons, consiste en un immense arbuste que l'on surcharge, à chaque branche, de joujoux, d'ornements, de menus objets de toute espèce. Le 24 décembre venu, on illumine le bienheureux arbre d'une centaine de bougies lilliputiennes, et les enfants ravis se précipitent sur tout ce qui, depuis longtemps peut-être, flatte leurs mignonnes convoitises, poupées de Nuremberg, chevaux de bois, et le reste.

Dans certaines localités et surtout à Paris, généralement dans les classes peu aisées, il est resté une vieille tradition qui a quelque chose de touchant. Pendant que l'enfant dort, la mère empressée met dans la cheminée un soulier, et dans ce soulier quelque petit présent. Le matin venu, l'enfant court à la cheminée et va recueillir son jouet, persuadé que c'est l'Enfant-Jésus qui, pendant la nuit de Noël, a déposé le don. Cette tradition a donné lieu ces jours-ci à un fait que je vais relater ici.

Une toute petite lady de dix à douze ans avait, dans sa *cassette particulière,* quelques guinées qu'elle résolut de convertir en beaux napoléons pour les envoyer pendant la nuit de Noël, par l'*Enfant-Jésus,* à une pauvre petite fille de son âge. Accompagnée de sa gouvernante et munie de son offrande, elle monte, à huit heures du soir, le sixième noir et escarpé occupé par la famille indigente qu'elle veut visiter. Puis, s'adressant à la mère confuse et touchée d'une semblable visite :

« Madame, dit l'enfant généreuse, voici cinq pièces d'or pour votre petite fille. Faites-moi le plaisir de ne pas lui parler de moi, et mettez cette monnaie dans le soulier, et le soulier dans la cheminée. Je me réjouis d'avance de la surprise que cela lui causera demain matin.

— Hélas! dit en hésitant la mère avec les larmes aux yeux, hélas! mademoiselle, ma pauvre enfant n'a pas de souliers.

— Ah! grand Dieu! est-il possible? »

Et la jeune Anglaise descendit avec précipitation, et acheta immédiatement les souliers, sans lesquels, selon elle, son offrande ne pouvait parvenir.

De Noël au jour de l'an il n'y a qu'un pas, il y a huit jours, et ces huit jours passent comme une ombre. Plus de soirées, de concerts, de théâtres, on est entièrement à la famille. Tout est rejeté après ce premier de l'an consacré, après cette époque traditionnelle. Les boulevards se remplissent d'une multitude de petites baraques encombrées d'objets à bas prix. Le pain d'épice domine. Mais le sucre d'orge et la praline coloriée soutiennent assez bien leur réputation. C'est un piquant spectacle à voir que cette espèce d'immense foire installée dans le quartier le plus luxueux et le plus élégant de Paris. C'est une bonne et paternelle pensée qu'une pareille autorisation donnée à ces braves éta-

lagistes en plein vent. Eux y trouvent une vente certaine, et les populations des quartiers noirs et lointains de la grande ville peuvent au moins venir faire leurs modestes emplettes d'étrennes sur ces boulevards tant recherchés, sans craindre les prix fabuleux des magasins en réputation.

Étrennes. Qu'est-ce que ce mot dit? Quelle est l'idée qu'il rappelle? Le premier janvier ne ramène-t-il pas une série de devoirs, de préoccupations, le tout plutôt fait pour attrister que pour réjouir? Quel poëte, quel penseur, quel philosophe, n'a songé ce jour-là plus particulièrement à la rapidité des jours, à l'instabilité des choses, à la futilité de tant de projets faits et défaits? Je ne sais pourquoi le jour de l'an me semble empreint d'une indicible mélancolie. Un livre de poésie est sous ma main, je l'ouvre. — M. Théophile Gautier me rend en beaux vers l'écho de ma pensée. Qu'est-ce que rappelle le jour de l'an? dis-je. — Voici la réponse :

Un à-compte d'un an pris sur les ans qu'à vivre
Dieu veut bien nous prêter; une feuille du livre
Tournée avec le doigt du temps;
Une scène nouvelle à rajouter au drame;
Un chapitre de plus au roman dont la trame
S'embrouille d'instants en instants;

Un autre pas se fait dans cette voûte morne
De la vie et du temps, dont la dernière borne,
Proche ou lointaine, est un tombeau;
Où l'on ne peut poser le pied qu'il ne s'enfonce;
Où de votre bonheur toujours à chaque ronce
Derrière vous reste un lambeau.

Du haut de cette année avec labeur gravie,
Me tournant vers ce mois qui n'est plus dans ma vie
Qu'un souvenir presque effacé,
Avant qu'il ne se plonge au sein de l'onde noire,
Je contemple un moment, des yeux de la mémoire,
Le vaste horizon du passé.

Ainsi le voyageur, du haut de la colline,
Avant que tout à fait le versant qui s'incline
Ne les dérobe à son regard,
Jette un dernier coup d'œil sur les campagnes bleues
Qu'il vient de parcourir, comptant combien de lieues
Il a fait depuis son départ.

---

Et moi aussi, mesdemoiselles, je veux vous faire un souhait en commençant cette année.

Et ce souhait le voici :

Je désire de tout mon cœur que vous deveniez de *très-bonnes musiciennes*.

— Ne le sommes-nous pas encore? vous écrierez-vous.

Je ne dis pas cela; mais enfin, dans le nombre et parmi vous toutes, il y a probablement, il y a certainement des degrés.

Et puis peut-être nous méprenons-nous sur les mots.

Être *très-bon musicien* dans la complète acception du mot, c'est une chose bien plus rare que vous ne le croyez.

Or, vous souhaiter cette *chose rare*, c'est vous souhaiter beaucoup.

Tout chemin mène à Rome, dit-on; — ici, le proverbe a tort : un seul chemin conduit à la connaissance parfaite de l'art musical.

Le commencement de ce chemin, c'est le solfége; la fin, c'est l'harmonie.

Vos excellents professeurs vous disent tous les jours la même chose, mais leurs conseils ne vous empêchent pas de posséder la *méthode* traditionnelle.

Eh bien, mes prochaines causeries sur le solfége et l'harmonie ne seront rien autre chose pour vous qu'un feuillet détaché de ces *méthodes*.

Maintenant, pour terminer cet entretien, je pense, mesdemoiselles, vous être agréable en vous mettant sous les yeux une anecdote fort intéressante, extraite des *Soirées de l'orchestre* de M. H. Berlioz.

Ce fait est d'autant plus curieux, qu'il est fort rare de trouver le nom du grand génie politique de la France mêlé à des questions musicales.

Dans cette circonstance, Napoléon fit preuve d'un sentiment musical dont très-probablement on ne le croyait pas doué. Un concert avait été arrangé pour un soirée aux Tuileries; sur les six morceaux du programme, le n° 3 était de Paisiello. A la répétition, le chanteur de ce morceau se trouve incommodé et hors d'état de prendre part au concert. Il faut remplacer l'air par un autre du même auteur, l'empereur ayant toujours témoigné pour la musique de Paisiello une préférence marquée. La chose se trouvant fort difficile, Grégoire, secrétaire de la musique de Napoléon, imagina de substituer au n° 3 manquant un air de Générali qu'il mit hardiment sous le nom de Paisiello. Il faut avouer, entre nous, monsieur le secrétaire, que vous preniez là une liberté bien grande; c'était une belle et bonne mystification que vous vouliez faire subir à l'empereur. Quoi qu'il en soit, à la grande surprise des musiciens, l'illustre dilettante ne fut point dupe de la supercherie. En effet, à peine le n° 3 était-il commencé, que l'empereur, faisant de la main son signe habituel, suspend le concert.

— Monsieur Lesueur, s'écrie-t-il, ce morceau n'est pas de Paisiello.

— Je demande pardon à Votre Majesté; il est de lui, n'est-ce pas, monsieur Grégoire?

— Oui, sire, certainement.

— Messieurs, il y a quelque erreur là-dedans; mais veuillez bien recommencer.

Après vingt mesures, l'empereur interrompit le chanteur pour la seconde fois.

— Non, monsieur Lesueur, non, c'est impossible, Pasiello a plus d'esprit que cela.

Et Grégoire d'ajouter d'un air humble et confit :

— C'est sans doute un ouvrage de sa jeunesse, un coup d'essai.

— Messieurs, répliqua vivement Napoléon, les coups d'essai d'un grand maître comme Paisiello sont toujours empreints de génie, et jamais au-dessous de la médiocrité, comme le morceau que vous venez de me faire entendre.

Nous avons eu en France depuis lors bien des directeurs, administrateurs et protecteurs des beaux-arts, mais je doute qu'ils aient jamais montré cette pureté de goût dans les questions musicales auxquelles ils se trouvaient mêlés, pour la damnation des virtuoses et des compositeurs. Beaucoup d'entre eux, au contraire, ont donné des preuves nombreuses de leur aptitude à prendre du Pucita ou du Gavaux pour du Mozart et du Beethoven, et *vice versa*.

Et pourtant, à coup sûr, Napoléon ne savait pas la musique.

JULIETTE DILLON.

# REVUE MUSICALE.

Le mois de décembre est assurément le plus triste de l'année. Le soleil ne jette plus sur la terre que des rayons débiles, enveloppés de nuages glacés. La mode, cette reine des cités heureuses, n'a pas encore lancé dans l'arène du monde élégant son petit gant coquet et parfumé. Bon nombre de châtelains surveillent, au fond de leur manoir, la coupe des bois et le labeur des champs. Naples, Nice et Florence gardent un mois encore, sous leur ciel radieux, une foule de touristes. Cependant le Théâtre-Italien a jeté la première note dans ce monde silencieux et ennuyé, note qui a éveillé autant d'admirateurs que de critiques, autant d'espérances que de désenchantements.

L'*Ernani* de Verdi, opéra dans lequel mademoiselle Cruvelli fit ses débuts avec un grand succès, en 1848, vient d'être interprété de nouveau par madame Bosio, Bettini, Graziani et Gassier. Malgré le talent incontestable des artistes, et la portée sérieuse de l'œuvre du maëstro, cet ouvrage a rappelé le *Nabucco* du même auteur, dans lequel des qualités brillantes se mêlaient à de nombreux défauts. Ce qu'on peut reprocher au compositeur, ce qui se retrouve dans tous ses opéras, c'est un amour immodéré des effets violents, qui ne laissent presque aucune place aux charmes de la mélodie. L'expression énergique, l'ampleur du style, la vigueur de l'instrumentation, la puissance des ensembles vocaux, le mouvement, l'audace, la vie, voilà certes ce qui fait de l'opéra de Verdi une œuvre infiniment remarquable. Mais, avouons-le, il règne dans cet ouvrage une force continue, une brutalité constante, qui fatiguent l'auditeur et contraignent les artistes à dépasser la limite de leurs moyens. Le sentiment y est sacrifié à des effets factices, la grâce y semble un luxe inutile.

Il s'y trouve cependant quelques morceaux d'une facture élégante et facile. La cavatine d'Ernani et celle d'Elvira, ont toutes deux une allure décidée, beaucoup d'éclat et un coloris poétique. Le cantabile *Da quel che l'ho veduta*, renferme de belles phrases d'un rhythme large et savant; mais lorsque le duo devient trio, le bruit assourdissant des trois voix mêlées au tumulte de l'orchestre ne laisse plus pénétrer jusqu'à l'oreille la moindre note mélodieuse. En revanche, l'ensemble est un morceau superbe; la strette un peu triviale qui le termine n'efface pas l'impression grandiose qu'il a produite. Le finale du troisième acte est d'un effet très-pompeux. Le chœur des conjurés est trop bruyant; le trio du quatrième acte, qui n'exprime qu'une rage démesurée, ébranle les nerfs sans toucher le cœur. Bref, Verdi a plus de majesté que de tendresse, plus de vigueur que de grâce, plus d'éclat que d'élégance. La situation épileptique du drame, les violences du style ne conviennent guère au talent de madame Bosio. Il semble que, précipitée dans une fournaise ardente, elle demande, elle implore un peu d'air pur. Elle a dit sa cavatine du premier acte sans mélancolie, mais avec grâce, sans passion, mais avec esprit; elle s'est admirablement tirée du trille qui sert de rentrée dans l'allegro. Mais dans cette musique furieuse, il y a beaucoup de morceaux dont elle n'a pu suivre la marche haletante, et l'on a souffert de la fatigue et de l'épuisement qui se faisaient sentir dans sa voix.

Le Théâtre-Lyrique a repris *Maître Wolfram*. Cet ouvrage a fait connaître au public un nouveau compositeur qui a beaucoup d'avenir. M. Reyer a la modulation fantasque de l'école allemande. Sa mélodie a de la distinction, du caprice et de la verve.

Thalberg vient de publier une œuvre intitulée : *l'Art du chant appliqué au piano*. Quel homme autant que lui a su tirer de cet instrument ingrat des sons moelleux, profonds et nuancés? Les partisans exclusifs de la musique instrumentale ne vont-ils pas trouver dans ce recueil une mine jusqu'alors inexploitée? Tout ce que le merveilleux talent de Thalberg a d'individuel et de saisissant, il en livre généreusement le secret aux artistes, qui pourront lire bien des ouvrages et entendre bien des compositeurs sans trouver un semblable guide.

Qui le croirait? M. Félix Godefroid, le grand harpiste, dont les compositions si harmonieuses, si vivement colorées, si remplies de fantaisies neuves, sont admirées de tous les véritables amateurs de bonne musique, M. Godefroid vient de faire paraître un album à l'usage des pianistes. Pauvre harpe! instrument divin dont les cordes sonores résonnent dans les plus secrètes régions de l'âme; voix mélodieuses ou éclatantes qui semblaient descendre du ciel pour accompagner les rêveries d'Ossian et les stances de Métastase. Pauvre harpe! il faut donc te dire adieu! n'est-il pas triste de voir qu'un des premiers harpistes du monde, ne trouvant pas d'acheteurs pour les compositions auxquelles il est propre, soit contraint à écrire pour un instrument qui ne traduit qu'imparfaitement la grâce et la profondeur de ses pensées? Hélas! la harpe n'est plus à l'ordre du jour! le piano trône en souverain depuis la mansarde jusqu'au boudoir, depuis le salon jusqu'à la salle de concert.

Aujourd'hui, on ne sait plus écouter, on danse; on ne sait plus admirer, on s'amuse. On se moque des pauvres esprits qui en sont encore aux ferveurs et aux naïvetés d'un culte solitaire. Un philosophe a dit : *Il faut rire vite de peur de mourir sans avoir ri*. Et l'on rit, et l'on polke, et l'on a plus besoin d'un piano pour remuer les jambes que d'une harpe pour remuer l'âme.

MARIE LASSAVEUR.

---

# ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

## MENU ORDINAIRE EN HIVER.

### DINER.

#### LE DIMANCHE.

HORS-D'ŒUVRES.

Beurre. — Radis.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉES.

Côtelettes de mouton grillées et panées. — Pieds de cochon.

RÔT.

Un canard sauvage.

ENTREMETS.

Crème au café. — Conserve de pois.

DESSERT.

Poires et pommes. — Fromage.

#### LE LUNDI.

Potage au tapioca.

ENTRÉES.

Bœuf en miroton. — Salmis de canard.

RÔT.

Carré de veau.

ENTREMETS.

Salsifis au blanc.

DESSERT.

Poires et pommes. — Biscuits.

#### LE MARDI.

Potage au riz et à la purée de carottes.

ENTRÉE.

Blanquette de veau.

RÔT.

Gigot de mouton.

ENTREMETS.

Haricots blancs. Beignets de pommes.

DESSERT.

Fruits secs. Fromage.

LE MERCREDI.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉE.

Hachis de mouton aux cornichons.

RÔT.

Pigeons.

ENTREMETS.

Épinards.

DESSERT.

Oranges. Biscuits et macarons.

LE JEUDI.

Potage à la julienne.

ENTRÉES.

Boulettes de bœuf et de pommes de terre. Fricandeau à la chicorée.

RÔT.

Côte de bœuf au jus.

ENTREMETS.

Gâteau de semoule.

DESSERT.

Poires, pommes, nèfles, fromage.

LE VENDREDI.

Potage à la purée de pois.

RELEVÉ.

Raie au beurre noir.

ENTRÉE.

Anguille à la poulette.

RÔT.

Friture de soles.

ENTREMETS.

Pommes de terre à la maître d'hôtel. Flan.

DESSERT.

Confitures de cerises. Biscuits.

LE SAMEDI (gras).

Potage au vermicelle.

ENTRÉE.

Haricot de mouton aux navets.

RÔT.

Poulet au cresson.

ENTREMETS.

Petits choux de Bruxelles. Gâteau de mousseline.

DESSERT.

Poires et pommes. Fromage.

LE SAMEDI (maigre).

Potage aux herbes.

RELEVÉ.

Morue au beurre blanc et aux pommes de terre.

ENTRÉES.

Macaroni. Omelette.

RÔT.

Cabillaud grillé aux cornichons.

ENTREMETS.

Salsifis frits. Riz au lait.

DESSERT.

Fruits secs. Fromage (1).

(1) Nous offrons à nos lectrices des menus pour tous les jours de la semaine, simples et à la portée des fortunes ordinaires. On sait que la variété dans l'alimentation est une des conditions de l'hygiène, et qu'il est bon de faire alterner la viande de boucherie avec la volaille, le poisson, les légumes et les farineux.

# CORRESPONDANCE.

« Ah ! le beau jour pour notre Paris que le jour de l'an, ma chère amie !... Quel air de fête, quelle animation y règnent ! Deux semaines à l'avance les magasins se parent à l'envi, et font l'exhibition de tous leurs trésors ; on dirait de petits palais enchantés, où la baguette des fées crée merveille sur merveille. Chacun court, se presse, pour acheter, pour donner. Qui n'a pas quelques étrennes à offrir ? Mais que choisir parmi tant de belles et séduisantes choses ? On cherche, on regarde, on admire, et voilà que l'on est ébloui, fasciné ; gare ! on ne s'en tirera que la bourse bien légère... Pour échapper aux tentations qui surgissent de tous côtés en ce moment, il faudrait, à la façon d'Ulysse, se bander les yeux, se boucher les oreilles, et peut-être bien aussi préserver l'odorat des parfums qui s'exhalent aux abords de certains confiseurs... Mais qui songe à prendre de pareilles précautions ? La prudence du roi d'Ithaque n'est plus à l'ordre de nos jours... Pourtant, qui s'expose aux périls y périra, et le proverbe n'eut jamais plus raison que maintenant... L'on veut voir, et l'on tombe tout droit dans le piége, et l'argent roule et les marchands rient dans leur barbe... Impossible d'imaginer ce qui se dépense à Paris pendant ces quelques jours... C'est à croire que la Seine charrie de l'or... Pauvre comme riche, tout le monde se met en frais, car il y a des séductions pour toutes les conditions, pour toutes les bourses. A côté des somptueux magasins, les modestes boutiques en plein vent étalent aux yeux du peuple ravi mille riens charmants, mille jolies bagatelles, mises par leur bon marché à la portée de tous... Le pauvre aussi connaîtra donc le bonheur de donner ; là il vient faire ses emplettes, et souvent dépense son dernier sou. Que de gens ne dînent pas le jour de l'an pour offrir des étrennes à tous ceux qui leur sont chers ! Touchante habitude, qui étonne presque dans un siècle si froid et si égoïste ; mais, le premier de l'an, n'est-il pas convenu que tout le monde sera bon, aimable et charmant ?... On ne s'aborde qu'avec des sourires, des bénédictions ; on oublie ses inimitiés, on embrasse amis et ennemis ; on souhaite à tous longue vie, bonne santé, bonheur parfait, c'est le paradis sur terre... D'où vient cette bonne humeur ? dis-tu. C'est que nous avons tous à cœur de bien commencer l'année nouvelle ; car, en voyant l'autre expirer, qui de nous n'a fait quelques graves réflexions, quelque salutaire retour sur soi-même ? Une année qui s'achève, c'est un pas de plus dans la vie, dans cette vie qui court si rapidement... Comment ne pas se demander si on l'a utilement employée, si on en a profité pour devenir meilleur ? Hélas ! ma chère amie, que de jours et d'heures perdues que nous ne reverrons jamais ! Où est le bien que nous avons fait ?

Où sont les mérites que nous avons amassés pour notre vie future? Sans doute, nous sommes encore bien jeunes, nous avons du temps devant nous; mais si nous attendons d'être vieilles pour devenir bonnes, douces, patientes, charitables, n'attendrons-nous pas vainement? C'est enfant, c'est jeune fille qu'il faut nous façonner à ces vertus, qui sont le plus grand charme d'une femme, et nous font chérir et bénir de tous les nôtres. La vie nous est si facile maintenant! profitons-en; formons-nous, à l'ombre de la famille et dans le calme qu'on y goûte, un caractère serein, une humeur aimable, une volonté à la fois souple et forte, qui plie devant les autres et résiste à soi-même. C'est Dieu, n'en doute pas, qui nous inspire ces sages résolutions; que notre première pensée, en nous éveillant le jour de l'an, soit donc pour lui : prions-le avec ferveur de nous aider dans notre plan de réforme, puis courons embrasser nos chers parents, et que ce baiser plein de tendresse leur dise nos regrets pour le passé, nos déterminations pour l'avenir; car la meilleure manière de répondre à leur affection, c'est d'être telle que leur cœur nous désire. Voyons si nous avons bien pensé à cela en préparant nos présents pour ces bons parents. Sais-tu ce que Florence et moi nous offrons à nos mères? D'abord chacune un col, que nous avons brodé d'après un dessin de notre journal; et puis... devine... voilà la surprise... Depuis quinze jours nous travaillons en secret à habiller chacune une petite fille, choisie parmi les familles malheureuses que nous visitons avec nos mères. La toilette de nos enfants est fort simple, comme tu penses, mais elle est chaude et solide. Jupon de laine noire, robe de flanelle gros bleu, bon châle, petit col et bonnet de jaconas... Si tu savais comme ces chères petites se trouvent belles, comme elles sont émues et joyeuses quand nous leur essayons ces modestes vêtements!... C'est que les leurs étaient si misérables! Pauvres enfants! à peine si leurs petits membres étaient couverts; maintenant, du moins, elles seront à l'abri du froid, et leurs mères ne pleureront plus en les regardant... Nous nous faisons une fête de leur étonnement, de leur bonheur à la vue de leurs filles ainsi transformées, et il nous semble aussi que nos mères nous embrasseront de bon cœur quand nous leur amènerons par la main nos petites protégées, habillées de pied en cape... Il est vrai que cette grosse dépense nous oblige à économiser sur nos autres achats; mais ne vaut-il pas bien mieux dépenser son argent à faire des heureux qu'à acheter mille bagatelles dont on se passe facilement? L'étrenne du pauvre, c'est la plus respectable, celle qui doit passer la première; et Florence ne se plaindra pas, j'en suis sûre, si, au lieu d'un bracelet de cheveux richement orné, je lui en donne un tout simple... Mais, chut!... la voici. Tu arrives comme une bombe, ma chère.

— C'est que j'ai deux nouvelles à t'annoncer, dont une va te remplir de joie.

— Et quoi donc?

— Je t'entends souvent te désoler des infidélités de ta mémoire : eh bien, je t'annonce qu'on a trouvé le moyen de rendre les mémoires infaillibles.

— Et qui a fait cette belle découverte?

— Un M. Hermann Hott, que je viens d'entendre à la salle Sainte-Cécile : une séance des plus curieuses.

— Vraiment... Et qui est-ce que ce M. Hermann Hott?

— Un homme étonnant, qui fait des prodiges de mémoire et donne à chacun le secret d'en faire autant, dit le programme.

— Un programme menteur comme tous les programmes, sans doute.

— Qui dit cela, ma chère? qui doute du savoir de notre professeur? Pendant deux heures il nous a harangués de la plus belle façon; jamais de ma vie je n'ai entendu de choses si étranges; te dire si elles étaient instructives, n'est pas, par exemple, en mon pouvoir, car le tout était en allemand, ce qui ne laisse pas d'être assez incommode pour un auditoire français... Nous nous regardions tous comme les dindons de la fable de Florian; et notre homme n'avait en effet *oublié qu'une chose, c'était d'éclairer sa lanterne.*

— Et pourquoi ce M. Hermann, qui a la mémoire si heureuse, ne commence-t-il pas par apprendre le français, précaution assez nécessaire, il me semble, pour parler à des Français?

— C'est, apparemment, que sa mémoire, qui ne fait que des prodiges, ne saurait s'abaisser à un exercice aussi vulgaire; à nous d'apprendre l'allemand si nous voulons pénétrer ses merveilleux secrets.

—Bah! secret d'être incompris et incompréhensible; laisse donc, passons à ton autre nouvelle. Est-ce encore une mystification?

— Non, Jeanne, il s'agit d'une chose rare, trop vraie pour l'honneur des Françaises. Nous sommes perdues, ma chère, dans l'esprit des nations, nous ne sommes plus dignes de marcher à côté des filles d'Albion.

— Où en veux-tu venir?

— Tu ne sais pas que les dames anglaises envoient à nos armées d'Orient un formidable renfort, un renfort de plum-puddings; et pas une de nous n'a encore songé à mettre les mains à la pâte pour nos braves soldats... Tu m'avoueras que nous ne pouvons ainsi nous laisser dépasser par nos alliées; c'est bien assez qu'elles aient l'initiative. Mais, voyons donc, qu'est-ce qui pourra rivaliser *de poids*, de consistance, de durée avec le plum-pudding? Je m'en vais feuilleter nos journaux, et tâcher de découvrir quelque chose dans la partie qui traite de l'art culinaire.

— Voilà un beau zèle tout patriotique, que j'admire et que j'approuve, Florence; mais, avant de faire de la pâtisserie, faisons donc un peu de broderie, je t'en prie. Voyons notre planche.

N° 1, Manche pagode.

— Est-ce qu'on porte encore des manches pagodes?

— Sans doute, pour toilettes habillées, ce sont toujours les préférées; les bouillons, quelque élégants qu'ils soient, ne le sont jamais autant, à beaucoup près. Ce dessin se compose de plumetis, que tu broderas avec du coton très-fin, ce qui ajoutera encore à la délicatesse du dessin; les pois légèrement bourrés, ainsi que le bord des roues, et le feston feuille de rose.

2, Bande guipure, plumetis et feston.

3, Garniture anglaise, pouvant servir pour bas de jupon, pour garniture de couvre-pieds, etc. La broderie au plumetis, remplaçant la broderie anglaise, donnerait à ce dessin un aspect plus nouveau et plus riche; dans tous les cas, l'intérieur de la marguerite devrait toujours être en broderie anglaise, et le feston du bord feuille de rose.

4, Col d'enfant de trois à quatre ans, sur nansouk et ouvert par derrière; ce dessin doit être brodé au feston, mélangé d'œillets, pois et feston sur mousseline.

5, 6, 7, Ces trois dessins sont les médaillons que je

t'ai annoncés le mois dernier, et avec lesquels il est convenu que notre amie composera tout ce qui lui plaira, bonnets, mouchoirs, et même canezous, si sa patience le lui permet.

— Pourquoi pas? rien ne coûte, dit-on, pour être belle, et ces canezous sont si jolis, ils siéent si bien, que notre amie aurait tort de reculer devant un peu d'ouvrage.

— C'est vrai, jen ai vu de charmants, car ce n'est pas une mode toute nouvelle que ces corsages à médaillons; mais on en porte beaucoup cet hiver pour petites soirées et dîners. Les jeunes femmes adoptent généralement les canezous en dentelle noire; les dentelles sont tantôt séparées par des velours, tantôt par des rubans noirs ou de couleur, posés à plat ou ruchés. Ces canezous se mettent le plus souvent sur des corsages décolletés et à manches courtes; ils sont, à mon avis, d'un charmant effet, lorsque la robe est de couleur claire.

— J'approuve cette restriction; car la dentelle noire sur une étoffe foncée, c'est bien dur au visage. Du reste, en voilà assez sur ce sujet, puisque les corsages de dentelle noire ne sont pas du domaine des jeunes filles.

— Tu te trompes : notre ambition peut aller jusque-là, sans trop déroger à la simplicité, pourvu que nous en passions par une foule de modifications. Toi, celui-ci te paraît-il trop élégant?

— Non, certes; mais il me fait envie.

— Eh bien, je l'ai fait moi-même, et voici comment. J'ai d'abord pris du tulle noir à mouches; sur ce tulle, j'ai taillé avec un de mes patrons un corsage montant, plat et fermé devant jusqu'au cou; sur le bord des basques, qui sont assez longues, et sur les devants, j'ai posé un velours (n° 5) bordé d'une petite dentelle. Au-dessus de ce velours j'ai posé encore, mais alors en forme de grecque, neuf rangs de petits velours, tout ce qu'il y a de plus étroit (n° 1). Cette grecque, haute à peu près de huit ou dix centimètres, courant sur les basques, remonte aussi sur les deux devants; puis, ensuite, j'ai fait des bretelles avec un large ruban de velours, bordé de dentelle; j'ai placé ces bretelles un peu dans le genre de celles en ruban rose, représentée sur notre gravure de ce jour, avec cette différence que les pans de devant tombent d'aplomb sur la jupe, et que par derrière les bretelles se terminent par un nœud de velours bordé de dentelle et à bouts flottants; les manches se composent de deux bouillons très-bouffants, séparés par un velours (n° 5) bordé de dentelle, et elles sont terminées par deux garnitures rappelant le velours et la grecque du corsage, mais en plus petite proportion.

— Tu es bien adroite, Jeanne; je te fais compliment, tu peux être fière de ton œuvre!

— D'autant plus fière, que, tout compris, ce corsage ne me coûte pas plus de trente francs, et encore m'a-t-il fallu acheter la petite dentelle. Mais, comme nous voilà loin de nos médaillons! J'ai, il me semble, oublié de te dire que ces trois dessins doivent être brodés au plumetis, avec mélange de guipure, de feston et de cordonnet mat; les croix t'indiquent la position de la valenciennes, qui est retenue d'un côté par un feston, et de l'autre par un cordonnet mat, à moins qu'il ne te soit plus commode de faire un second feston.

8, *T. D.*, feston, ou plumetis.

9, *E. G.*, plumetis.

— Où prends-tu ton 9? moi, je vois un 6 aux lettres E. G.

— C'est vrai, c'est une bé...vue de l'imprimeur.

10, *Aména*, plumetis.

11, *Justine*, plumetis.

12, *Elise*, plumetis fin.

Ici finit la petite édition.

13, Garniture, plumetis, guipure et feston. Ce charmant dessin, à jours, et, par conséquent, très-clair, est d'une élégance extrême pour des robes d'enfants, des taies d'oreiller, des pantalons, etc.

14, Écusson représentant un papillon.

— Un papillon qui a des cornes comme un diable.

— Il faut bien, méchante, qu'elles soient en proportion de ses larges ailes; du reste, libre à toi de les broder plus minces; tout le dessin se fait au plumetis; des œillets aux lettres *A. D.*

15, (1) Col mousquetaire, plumetis, guipure et jours. Autour des carrés, mets de la valenciennes ou du tulle à jours. Les petites croix placées dans les fleurs indiquent les jours.

16, Petite garniture pour objets de lingerie, tels que chemises de jour et de nuit, camisoles, bonnets du matin, etc. Ce petit dessin tout mignon se compose de plumetis et de feston.

17, Entre-deux, guipure, festons et plumetis, pouvant servir pour poignets de manches, brandebourgs de robes d'enfants, etc.

18, *Camille*, plumetis.

18 *bis*, *Coralie*, cordonnet fin et plumetis.

19, *Jeanne*, plumetis et jours.

20. Coin de mouchoir, plumetis fin, point d'arme, point de plume, œillets et feston dans le bord et jours dans le calice des fleurs.

— Faut-il adapter une dentelle à ce mouchoir, Jeanne?

— Cela n'est pas indispensable; mais il n'en serait que plus élégant et plus riche. Cependant, la broderie est par elle-même si jolie, que l'on peut très-bien, je te le répète, se passer de dentelle.

21, *V. C. J.*, œillets ou pois.

22, Écusson avec une couronne de comte, plumetis très-fin.

23, Manchette allant avec le col de la dernière planche du journal.

Tourne la feuille.

24, 25, 26, 27, Devant, petit côté, dos et manche courte d'un petit corsage de dessous que l'on met sur le corset. Bien des personnes portent habituellement ces corsages, qui conservent aux corsets leur fraîcheur. Réunis chaque partie de ce corsage par lettres alphabétiques; l'entaille qui se trouve sous le bras, sur la ligne *F. G.*, t'indique l'endroit où la basque doit rester ouverte. De chaque côté de cette ouverture et dans le bas, tu feras un petit ourlet; dans le haut, tu placeras un entre-deux, une petite dentelle, ou un petit feston; sur le devant du corsage on pose de chaque côté un large ruban de fil; on ferme par des boutonnières; les boutons doivent être plats, en percale. Il faut, pour ce genre de corsage, un mètre de percale en petite largeur. La manche courte doit toujours être garnie comme le haut du corsage.

28, Patron de fichu *minouka* pour enfants de trois à quatre ans; tu en vois l'effet sur le croquis du n° 32. Cette jolie petite nouveauté, tout fraîchement éclose sous les doigts habiles de Mme Marie Soudant, se fait au

(1) Pour certaines feuilles, ce col est sous le n° 5, et *Jeanne* sous le n° 15 au lieu de 19.

tricot en laine de Saxe, *dix fils*, blanche ou de couleur; il en faut 50 grammes. Il te faut aussi deux aiguilles de bois de moyenne grosseur; sur l'une de ces aiguilles, monte 70 mailles; tu obtiendras ainsi la grande circonférence. Commence par faire une maille à l'endroit; après, fais une maille bouclée; pour cela il faut, au moment où tu passes avec la main droite la laine qui doit croiser entre les deux aiguilles, la retenir avant dans les trois doigts du milieu de la main gauche, tournant autour deux fois; puis alors tu la croises sur l'aiguille et tu fais une maille ordinaire à l'endroit; à côté, tu fais une maille ordinaire, puis une maille bouclée, et ainsi de suite jusqu'à la fin du tour (tu vois que cela n'a rien de bien compliqué). Le second rang se fait aussi à l'endroit, mais sans boucles. Entre chaque rang bouclé il faut toujours un tour uni; tu auras soin de contrarier les tours bouclés, qui en tombant l'un sur l'autre feraient confusion. Onze tours bouclés, séparés chacun par un tour uni, feront juste les vingt-un tours nécessaires pour que le fichu ait la grandeur voulue. Pour la forme, tu suivras le patron du nº 28, auquel tu pourras facilement te conformer, en faisant aux deux tiers de ton ouvrage des diminutions égales de chaque côté des épaules. Le tour du cou se termine par vingt-six mailles. Si tu fais ce petit fichu, ce *rien* on peut dire, en laine blanche, et que tu le doubles de satin rose ou bleu, je t'assure que tu seras ravie de ton ouvrage. A l'encolure tu placeras un petit cordon de laine terminé par des glands, et tu t'en serviras pour nouer le fichu autour du cou de ton petit neveu; tu verras le joli effet qu'il fera, et comme la maman sera contente.

29-30, Moitié et bande des côtés d'un sac *aumônière*, sac à *argent*, sac à *commissions*, sac de *voyage*; moi je dirai sac *ridicule*, car ces nouveaux sacs ressemblent tout à fait à ceux que nos aïeules appelaient ainsi; seulement je doute qu'elles les aient jamais portés aussi élégants qu'ils le sont maintenant. Pour faire celui-ci, qui est un des plus simples, choisis du canevas pénélope du nº 24, ayant 60 centimètres de largeur, fais-en couper 35 centimètres; cherche ensuite parmi tes dessins de tapisserie un petit bouquet de fleurs que tu broderas au point recouvert, faisant les couleurs foncées en laine et les couleurs claires en soie. Je pensais te donner à cet effet un ravissant bouquet de marguerites; mais notre malheureuse planche petitf ormat ne me le permet pas, ce qui prouve que bien souvent l'intention ne suffit pas; enfin tu l'auras le mois prochain, et si tu es trop pressée de faire ce sac, tu remédieras à la chose ainsi que je viens de te le dire. Pour le fond, je te conseille de le faire à l'ancien style, en perles *rocaille* d'un blanc *opale*, afin de lui donner ce petit air *rococo* tout à fait à la mode. Les deux côtés se font ordinairement pareils, mais on peut également changer la couleur du fond et la disposition du bouquet. Les deux bandes des côtés, qui sont le plus souvent en maroquin, seraient, à mon avis, plus jolies si on les faisait en perles sur canevas. Ces sacs se doublent en peau; dans l'intérieur on fait plusieurs poches. La monture en acier varie de prix, suivant l'élégance que l'on veut lui donner. Il faut pour cet ouvrage 200 grammes de perles, ce qui coûte 2 fr. 50 c., 1 fr. 50 c. de laine et soie, et 75 c. de canevas.

Ce genre de sacs se fait encore en velours, en tapisserie ou au crochet.

— Tu oublies de dire, Jeanne, que de nos jours les hommes portent aussi les sacs *ridicules*, ce qui certes eût été très-ridicule du temps de nos grand'mères; mais maintenant tout est permis en fait de confortable à ces messieurs; ces sacs pour hommes sont moins coquets que les nôtres: ils se font en casimir ou en maroquin brodé en soutache ou en soie au passé. Ceux en peau unie sont d'une grande distinction; pour nous je préfère quelque chose de plus élégant, de plus soigné, de plus femme enfin.

31, Croquis du sac que tu nommeras comme tu voudras. Le dessin du bouquet de fleurs ayant été oublié, notre croquis ne rend qu'à demi le joli effet de l'ouvrage.

32, Effet du fichu minouka dont nous avons parlé plus haut.

33, Écusson. Il se fait au plumetis fin, au point d'armes, avec mélange d'œillets ou de pois.

34, *Marie*, cordonnet mat, plumetis ou feston simple.

35, Étoiles au crochet, avec lesquelles on peut faire des dessus de table, des couvre-pieds, etc. Elles se font en coton fil d'Irlande, nº 15, ou bien en laine de couleur et cordonnet de soie. C'est ainsi que l'on recouvrira la chancelière du nº 36.

Avant de t'expliquer la manière de faire ces étoiles au crochet, je crois très-prudent de te rappeler la signification de quelques termes employés pour ce genre d'ouvrage.

Une bride, c'est jeter une maille sur le crochet, passer le crochet dans la maille du rang inférieur en le prenant par dessus; reprendre le fil, le passer dans cette maille; jeter le fil sur le crochet que l'on passe dans deux mailles seulement; jeter le fil et repasser dans deux mailles.

Une maille en l'air, est le point de crochet ordinaire qui fait l'effet de point de chaînette et qui ne se rattache pas au rang inférieur.

Une demi-bride, c'est passer le crochet dans la maille du rang inférieur, sans jeter le fil sur le crochet, ce qui fait que l'on ne passe qu'une fois dans deux mailles.

Pour faire une double bride, il faut passer le fil deux fois sur le crochet, et pour une triple bride trois fois.

Ceci bien compris, exécute-toi, et commence ton étoile en montant 8 mailles chaînettes; pique la première maille à la dernière, ce qui forme un rond; autour de ce rond, fais 16 brides, laissant entre elles une maille de distance et prenant la maille entière du rond. Ceci forme deux rangs; au 3me, une bride entre chaque maille du rang précédent, et entre chaque bride trois mailles en l'air.

4me rang. Une bride entre chaque bride des trois précédentes, laissant entre ces brides cinq mailles en l'air.

5me rang. Pour faire ce premier feston, il faut, dans la première maille en l'air, faire une demi-bride ou maille simple dans la première maille en l'air du tour précédent, puis à côté 2 brides, une double bride, 2 brides et une demi-bride. Passant par dessus la maille de la bride du rang précédent, tu recommenceras un second feston, et ainsi de suite, tout le rang.

6me rang. Fais six mailles en l'air, pique le crochet dans la maille qui forme le creux du feston du rang précédent, puis 6 mailles en l'air et ainsi de suite.

7me rang. Demi-bride dans la première des six mailles en l'air. A côté une demi-bride, une bride, deux doubles brides, une triple bride, deux doubles brides, une

bride, deux demi-brides; continuer ainsi jusqu'à la fin.

Pour la petite étoile, fais d'abord un rond de huit mailles en l'air; autour de ce rond, fais cinq boucles composées chacune de sept mailles, et puis sur chacune de ces boucles fais (en prenant toujours toute la maille) une demi-bride, deux brides, deux doubles brides, une triple, deux doubles brides, deux brides, une demi-bride. Continue de même sur l'autre boucle, passant toujours par-dessus la maille qui se trouve au dessus de la bride du rang précédent. Tu vois que ce dessin, pourtant fort joli, est facile à exécuter.

Il est inutile, je crois, de t'expliquer la façon dont tu dois placer ces étoiles grandes et petites; tu les disposeras sur une table, puis tu les replaceras de même sur la chancelière; on les joint par un point noué qui disparaît facilement sous les mailles du crochet.

36, Modèle de la chancelière; nous placerons d'abord sur une doublure de satin l'ouvrage au crochet que nous avons fait d'après l'explication dû n° 35. L'intérieur de la chancelière doit être garni d'une peau de mouton ou de *chat*, ou bien, ce qui est plus élégant, d'une fausse hermine; dans ce dernier cas, l'hermine en rabattant sur l'extérieur formerait la garniture du tour de la chancelière, autrement tu devras border l'ouverture d'une bande de peluche, ou d'une ruche de ruban de satin n° 12 de la couleur de la doublure, ou bien encore d'une ruche en laine peignée. Pour cela, prends de la laine de Hambourg 4 *fils*, ou de la laine anglaise 3 *fils*; tu auras ensuite un moule plat, large de trois centimètres à peu près, avec rainure, et tu feras un chardon de la façon dont on fait les fleurs en laine. Pour que la ruche soit bien fournie, il faut trente-deux bouts de laine; ensuite, la ruche finie, tu la peignes avec un peigne de fer jusqu'au moment où la laine, complétement détordue, devient soyeuse comme le poil des petits chiens havanais. Quelle que soit la garniture que tu choisisses pour orner l'ouverture de la chancelière, tu devras toujours, sur le milieu, placer un gros nœud de large ruban.

37, *Rose*, plumetis.

38, Bracelet en effilé marabout. Cette petite nouveauté, dont je t'ai parlé cent fois à propos de nos ornements de manteaux et de robes, s'emploie aussi comme bracelets et tours de cou. Ces sortes de bracelets, outre qu'ils sont jolis, ont l'avantage fort apprécié dans cette saison de préserver le poignet du froid. Ils sont chauds et agréables à porter. Afin qu'ils ne se défraîchissent pas vite, on les choisit toujours de couleurs foncées, telles que le marron *carora* et noir, le bleu et noir, gros vert et noir, etc. Il faut, pour une paire de bracelets, 50 centimètres d'effilé; comme ils doivent se passer par la main, il faut placer en dessous un petit élastique noir; le bracelet une fois fermé, tu poses deux petits glands, qui doivent pendre à l'extérieur du bras. L'effilé, dont on fait des tours de cou, doit être beaucoup plus gros, d'une longueur de 80 centimètres, sans élastique, bien entendu; les bouts se terminent par deux glands un peu forts.

39, Dessous de lampe. Imitation de corail.

Ce dessous de lampe est charmant, je ne saurais trop te le recommander; car il est d'une exécution bien facile.

Procure-toi de la soutache de laine d'un beau rouge, rouge corail enfin : il t'en faut à peu près 4 pièces de 25 mètres. Commence par les ronds; pour cela, fais sur deux aiguilles à tricoter, de moyenne grosseur, une jarretière composée de deux mailles que l'on tricote toujours à l'endroit : lorsque tu en auras tricoté une certaine quantité, tu en formeras 19 ronds; ces ronds qui composent le fond du dessous de lampe, ne sont point d'égales grandeurs, le rond du milieu doit avoir 3 centimètres de diamètre, 3 et demi le second rang, et 4 tous les derniers. Pour faire ces ronds, on doit coudre le tricot en tournant toujours; l'essentiel est de bien dissimuler les bouts sous chacun des ronds. Les ronds terminés, on les joint les uns aux autres par un petit point noué. Tu feras ensuite la bordure du tour du dessous de lampe dont le croquis de la planche te montre l'effet, et encore il ne t'indique que très-imparfaitement combien toutes ces boucles, un peu inégalement faites, imitent les racines de corail.

Pour cette bordure nous allons suivre à peu près le système que je t'ai expliqué plus haut à propos du fichu minouka; mais avant il te faut faire une jarretière semblable à celle que tu as faite pour les ronds; seulement ne perds pas patience, car tu devras tricoter à peu près la valeur de trois pièces de soutache; ce travail, qui est le plus ennuyeux, une fois achevé, tu devras avec cette même jarretière tricoter sur les mêmes aiguilles une bande d'une longueur suffisante pour faire le tour du dessous de lampe, et c'est ici que je te rappelle l'explication du petit fichu; monte deux mailles et fais toute la bande en tricotant toujours à l'endroit, un tour simple et un tour composé de deux boucles. Cette bande finie, tu la couds autour du dessous, tu doubles ensuite le dessous de lampe d'une soie couleur corail; sous cette soie tu mets un carton qui donnera de la fermeté à l'ouvrage, et enfin tu dissimules ce carton par un second rond en soie ou en percaline. Les ronds du milieu pourraient être remplacés par un travail au crochet, mais à mon avis, cela ne serait pas à beaucoup près aussi original et aussi joli.

40, Écusson, plumetis fin, point sablé et jours.

41, *Agathe*, œillets et pois.

La coiffure *andalouse* dont tu as reçu le croquis le mois dernier se fait au crochet avec de la soie grège, noire pour les personnes qui ont les cheveux noirs, et blonde pour celles qui les ont blonds. Sur une longueur de 32 centimètres, fais quatre rangs, se composant chacun d'une maille en l'air et d'une maille double, contrariant les mailles doubles, travaillant très-lâche, et avec la soie simple.

Tu fais ensuite cinq autres rangs de la même manière, mais en arrondissant un peu la coiffure, qui forme ainsi une petite passe. Après, tu feras de la même manière (c'est-à-dire une maille double et une maille en l'air) une petite patte qui aura 8 ou 10 centimètres de large sur 5 ou 6 de haut; elle servira à réunir les deux côtés de la coiffure qui forme la passe et que tu auras légèrement arrondie; lorsque ces deux parties seront réunies, tu feras tout autour de la coiffure un petit feston mat, dans le genre de celui qui se trouve autour des étoiles de la chancelière (n° 35); la soie doit être double. Quant aux quatre tire-bouchons qui se trouvent de chaque côté, ils se font de la même manière, et sur un moule pareil à celui que nous avons employé pour les bobèches.

Nous voici arrivées à la gravure de mode. — La toilette de la jeune femme, posée sur le premier plan, se compose d'une robe en moire antique, les

trois volants sont ornés de plumes plates dont je ne saurais te dire le nom, elles n'en ont point encore reçu; mais elles font de charmantes garnitures, car elles peuvent subir toute espèce de préparation, comme disposition et comme teinture. Sur le corsage et les manches se trouvent plusieurs rangs de ces mêmes plumes; la bande placée sur la poitrine se termine au bas du dos dans le pli plat du milieu de la basque; une seconde bande est posée à l'entournure des manches en forme de jockey. La chemisette et les manches pagodes sont en valenciennes avec application de plumetis : nouveau genre de broderie d'une richesse extrême. Aussi n'est-ce pas pour toi, ni pour moi, que je parle; mais la jeune *dame*, dont je te décris la toilette peut, de par ce titre, se permettre ce genre d'élégance. Du reste, nous tirerions partie de ce costume en substituant le taffetas ou une étoffe anglaise à la moire antique et en remplaçant les plumes par des velours ou galons de fantaisie. Quant à la coiffure, je vois que tu cherches à la comprendre et que tu n'y parviens pas; mais rassure-toi, ta curiosité sera satisfaite; non-seulement on te définira cette coiffure, mais on t'apprendra à la faire. — Tu as donc fait un cours de coiffure, Jeanne? — Non, ma chère, et c'est pourquoi je laisserai la parole à plus docte que moi. M. Croisat, qui connaît mieux que personne l'art de coiffer, puisqu'il l'a exercé de la façon la plus habile et a de plus composé des ouvrages sur ce sujet, veut bien t'initier à tous les secrets de son art. Je le laisse faire, et j'écoute la leçon, me promettant d'en faire mon profit.

HYGIÈNE DE LA TÊTE ET DESCRIPTION DES COIFFURES.

La coiffure est la partie de la toilette qu'il importe le plus à une jeune personne de bien étudier et de bien connaître dans toutes ses parties, savoir : l'*hygiène* et l'*art pratique*. La première de ces deux parties comprend les soins et l'entretien de la chevelure; la seconde, le tirage de toute espèce de raies de chairs ainsi que la construction de divers choux de coiffure, lesquels, disposés avec méthode, impriment à la jeunesse cette grâce charmante qu'on chercherait vainement chez les personnes inhabiles et peu soucieuses de leurs cheveux.

Nous ne prétendons pas cependant qu'il faille faire toujours des coiffures ouvragées et prétentieuses pour être bien; loin de là, car nous savons parfaitement que le *simple est l'ami du beau*; mais, nous sommes d'avis que toute jeune personne doit savoir bien entretenir sa chevelure, soit qu'elle se serve de peigne, de brosse, ou qu'elle la nettoie à l'*eau athénienne* ou avec toute autre préparation spiritueuse, et nous croyons même qu'elle doit être mise en état par des leçons d'un maître habile, et par des exercices souvent répétés, de faire parfaitement les raies de toutes les manières, afin que, les changeant souvent de place, la tête ne puisse jamais se dégarnir, ainsi que cela arrive quand on garde toujours la même division; il faudrait aussi que toute jeune personne sût relever ses cheveux proprement, faire un *casque*, un *huit*, un *nœud* ou une *torsade*; qu'elle sût reproduire aussi le devant de coiffure le plus en usage, et faire proprement ce qu'on appelle des *bandeaux glacés*, car rien n'est plus joli à voir que des têtes de jeunes filles aux cheveux brillants et soyeux.

Afin d'être toujours certaine d'avoir une coiffure qui siée bien, il serait bon que chaque jeune personne fût initiée dans l'art d'harmoniser les lignes de sa coiffure avec celles de son visage, alors elles seraient toutes arrangées avec cet ensemble qui charme, même dans les toilettes les plus simples.

EXÉCUTION DES COIFFURES.

*Coiffure ornée d'un peigne d'écaille.*— Pour se coiffer ainsi, on tire d'abord ses raies à l'aide d'un *séparateur* des cheveux, n° 6 (à petites pointes), ensuite on peigne les grands cheveux en arrière, les dirigeant jusque sur le bas de la fossette; on détache du centre de la chevelure une petite mèche qu'on natte en trois et serré; après cela on corde ses cheveux tout à fait au bas de la nuque, et arrivée à la sixième maille du cordage on détache un brin de cheveux pour lier la torsade, puis on relève son casque et on le fixe à l'aide d'un peigne, juste sur la petite natte fondamentale; avec l'excédant des cheveux on fait deux bouts de nattes, un qui garnit le côté droit, l'autre le côté gauche.

Pour la coiffure du devant, il suffira de crêper fortement les cheveux en dessus et de les rejeter en arrière en les roulant; ou bien, si l'on veut ménager ses cheveux, au lieu de les crêper à leur surface, on n'aura qu'à y placer une *bouffante crêpée* et à l'envelopper avec les cheveux naturels, ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes pour l'exécution de notre modèle.

*Coiffure ornée de fleurs.* — Pour cette coiffure à doubles bandeaux, la raie de devant doit avoir de 12 à 15 centimètres de hauteur, et la grande raie doit être tirée en angle sur le derrière de la tête, afin de laisser le plus de cheveux possible pour la formation des bandeaux. On parviendra sans peine à faire sa raie de devant avec régularité, en employant pour cela le séparateur des cheveux, *Croisat*, n° 3, lequel, refendu dans le milieu et armé d'un poinçon, permet de tirer la raie d'un seul trait soi-même et sans hésitation. Pour la grande raie on prend le séparateur n° 4, on lui donne la forme qu'on veut donner à sa raie, on le pose sur la tête, et on sépare ses cheveux en deux coups de poinçon; un pour la droite et un pour la gauche.

Lorsque la distribution de la chevelure est faite, on tord les cheveux de derrière et on en forme un petit huit, ou bien un colimaçon; ensuite on fend les cheveux du devant en travers, et l'on forme les doubles bandeaux en commençant par ceux d'en bas, mi-crêpés, mi-retournés. Pour établir ceux de dessus, d'une main on soulève un peu les cheveux, avec l'autre on crêpe fortement en dessous près des racines, ensuite on roule les cheveux en descendant, faisant faire aux rouleaux un mouvement fuyant vers le derrière des oreilles, où on les fixe avec des épingles. Ces rouleaux peuvent être faits sans crêpure, en faisant usage des bouffantes postiches dont nous avons parlé plus haut; nous dirons même que presque toutes les jeunes femmes qui ont adopté ce nouveau genre de coiffure se sont pourvues de nos bouffantes crêpées, ce qui ménage considérablement leurs cheveux. Ajoutons que ces mêmes dames s'étant exercées au tirage des raies par le moyen du séparateur, reposent leurs raies de chair en les mêlant chaque soir, et qu'elles ont ainsi des lignes bien tirées et parfaitement garnies.

Dans cette coiffure la pose des ornements est on ne peut plus facile : une touffe de fleurs disposée en

cache-peigne, et ayant par le bas trois longues traînées étagées, est posée sur le chou de derrière, et une branche légère est introduite par devant entre les deux bandeaux, où elle est fixée avec des épingles sur le crêpé. Les dames posent souvent des fleurs des deux côtés de la coiffure; nous conseillons aux jeunes personnes de n'en mettre que d'un seul côté; et même pour peu qu'on ait les traits délicats, de ne pas en mettre du tout, le cache-peigne étant d'ailleurs un ornement très-apparent.

*Coiffure ornée d'un cache-peigne frisé.* — Toute jeune personne aux traits réguliers sera bien avec cette coiffure, qui tient de la grecque, dont les bandeaux découvrent entièrement le front, et dans laquelle le chou, garni au centre de pointes frisées, fournit une chute de boucles qui donne de la grâce et du mouvement.

*Exécution.* — On attache ses cheveux avec un cordon, et, avec toute la masse, on forme une grosse corde à puits; après cela on pose un peigne fourchette en avant du cordon, et l'on place la torsade autour du peigne en forme de couronne. Si l'on a un cache-peigne artificiel on le frise à la main, puis on le fixe au milieu de la couronne; mais à défaut de cet accessoire on frisera le bout de ses cheveux.

Les bandeaux de cette coiffure de jeunes personnes sont faits d'une manière toute nouvelle : on les renvoie mi-relevés et bien tendus en arrière des oreilles, et on les crêpe fortement en dessous, à cette distance, afin de leur faire former la coque volumineuse qui encadre l'oreille et garnit la naissance du cou. Cette coiffure, vue de face, est on ne peut plus agréable pour les personnes qui ont de jolies oreilles, parce que celles-ci se détachent on ne peut mieux sur le bombé des bandeaux, surtout lorsqu'ils sont noirs ou bruns.

CROISAT,
Professeur de coiffure.

Revenons maintenant aux explications qui sont de notre domaine. La jeune fille a une robe de mousseline *orientale*; sur la jupe sont posés quatre grands volants, et sur ces grands volants s'en trouvent trois de hauteur graduée; sous cette jupe est un pardessus de taffetas; le corsage, plat derrière et froncé devant, est à peu près couvert par une de ces bretelles qui sont plus à la mode que jamais; celle-ci est formée par un large ruban, bordé d'une blonde; en dessous de la blonde, vers les épaules seulement, il y a une petite frange de plumes d'autruche retombant sur des coques de rubans posés en guise d'épaulettes et qui retombent à leur tour sur une seconde frange de plumes; vient ensuite le bouillonné de la manche de la robe; le devant et le derrière de cette bretelle se terminent par un nœud rosette; celui seul du devant a de longs bouts bordés de blonde. Une petite valencienne entoure le décolleté du corsage. Je te recommande cette robe, elle est simple, fraîche, légère, gracieuse, et réunit toutes les qualités pour former une charmante toilette de bal. S'il te restait de l'année dernière des robes de taffetas ayant perdu leur première fraîcheur, tu pourrais facilement les rajeunir et même les rendre neuves en posant sur les volants d'étoffe des petits volants comme ceux-ci en gaze, en tulle, en crêpe, en tarlatane; ce serait charmant, et tu pourrais facilement et à peu de frais te donner le plaisir d'arranger toi-même cette toilette.

La petite demoiselle, placée sur le dernier plan, a une robe en *velours de Paris,* étoffe satinée et ayant une raie en travers, veloutée. Le plastron du dos et du devant est composé de valenciennes étagées; le revers, posés à gros plis plats sur les épaules seulement, se termine devant dans les plis de la jupe, et derrière dans un nœud fait avec l'étoffe de la robe. La chemisette, placée en dedans du corsage, est composée de tulle bouillonné; entre chaque bouillonné est un entre-deux de valenciennes; les manches longues, qui tiennent à la chemisette et qui remplacent celles de la robe, sont également en bouillonnés de tulle et entre-deux.

Pour la coiffure, je n'ai rien à ajouter aux savantes explications de M. Croisat. Tâchons de profiter de ses précieuses leçons, Florence, et quand nous irons au bal, nous n'aurons plus besoin d'attendre toute la journée notre coiffeur, ce qui nous fait acheter par trop chèrement quelques heures de plaisir. Je n'aime pas, pour ma part, quand je vais dans le monde, à devoir y penser en me levant et à déranger toutes mes occupations habituelles; je désire, au contraire, que rien ne soit négligé dans mes devoirs, et que personne ne souffre à cause de la distraction que je vais prendre. Autrement je n'en jouirais pas, et rien de si ridicule que d'être troublée, agitée, tourmentée tout le jour parce que l'on va le soir au bal. Certainement cela ne doit pas donner à nos parents le désir de nous y conduire souvent. Donc, ma chère, faisons nos robes nous-mêmes, coiffons-nous nous-mêmes, et nous ne serons point sous la dépendance des couturières et des coiffeurs, qui se font éternellement attendre.

— Moi, je suis sous ta dépendance pour le rébus; je n'y comprends absolument rien.

— Si tu avais lu la table des matières jointe au numéro de décembre, tu n'aurais plus à déplorer ta *servitude*..... A toi maintenant de me dire ce que tu penses de la potiche (1). Ai-je eu raison de la vanter?

— C'est toujours une grande maladresse, ma chère Jeanne, de vanter quoi que ce soit; il faut laisser chacun libre de son appréciation, rien ne rend si sévère que les éloges d'autrui. Ta potiche est charmante, les dessins en sont d'une exquise délicatesse, le coloris très-fin, eh bien! elle ne fera peut-être pas tout l'effet que tu crois, elle n'aura peut-être pas tout le succès qu'elle mérite, parce que ce n'est plus une surprise, et que depuis un mois les imaginations ont eu le temps de rêver des choses impossibles.

— Sans doute, Florence, si nous nous adressions à des esprits chagrins, toujours prêts à critiquer, à contrarier les jugements des autres, mais il n'en est pas ainsi de notre amie, et j'ai l'intime conviction qu'elle fera le plus gracieux accueil à notre potiche Sèvres, et trouvera que nous ne pouvons rien lui envoyer de plus joli pour étrennes.

— Alors, ma chère, nous serons toutes du même avis, et il ne nous reste plus qu'à faire des vœux pour que l'année 1855 nous trouve toujours ainsi unies de pensées et de sentiments, et apporte à notre amie tout le bonheur que l'on souhaite à ceux qu'on aime.

(1) On peut recevoir d'autres exemplaires de cette potiche, comme de celle d'octobre 1854, en envoyant au bureau cinq timbres-poste par exemplaire demandé.

## ÉPHÉMÉRIDES.

### 7 JANVIER 1749. — NAISSANCE DE VICTOR ALFIÉRI.

Alfiéri naquit, à Asti en Piémont, d'une ancienne famille. Il avait vingt-trois ans lorsqu'il commença à écrire ; il ébaucha une tragédie, *Cléopâtre*, et une petite pièce, *les Poètes*, où il fit lui-même la critique de sa tragédie. Ces deux productions, jouées ensemble à Turin, eurent un grand succès, et dès ce moment Alfiéri se dévoua tout entier à la culture des lettres. Il publia une traduction de *Salluste*, un *Traité de la Tyrannie*, des *odes*, et quatorze *tragédies*, parmi lesquelles on distingue surtout *Mérope* et *Saül*. Les chœurs de cette dernière pièce sont des chefs-d'œuvres de poésie lyrique.

Il épousa secrètement la veuve du dernier Stuart, de Charles-Édouard, le Prétendant; et il mourut à Florence, en 1803. Sa veuve lui fit élever dans l'église de Sainte-Croix un magnifique monument, exécuté par Canova : ce mausolée est placé entre ceux de Machiavel et de Michel-Ange. L'épitaphe en avait été faite par Alfiéri lui-même.

Ce grand poëte avait vivement applaudi à la révolution française; mais un voyage qu'il fit en France, au milieu des jours de la Terreur, glaça son enthousiasme : « Je connaissais les grands, disait-il, mais je ne connaissais pas encore les petits. »

## MOSAÏQUE.

Levez les yeux en haut; considérez celui qui a créé les cieux, qui fait marcher dans un si bel ordre l'armée des étoiles, qui les appelle par leur nom ; aucune ne lui est cachée, tant est grande la force, la puissance de sa parole.

ISAIE.

—

Vivre, ce n'est pas seulement apprendre, c'est appliquer.

E. LEGOUVÉ.

—

Suffit-il, pour ne pas mentir, de dire vrai? Non, il faut dire tout le vrai.

MALESHERBES.

—

Quoi de plus brillant que le soleil? Et le soleil s'éteindra. Quoi de plus corrompu que la pensée de la chair et du sang? Mais cette pensée sera jugée.

*Ecclésiastique.*

—

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse et plus de crédit que le pouvoir.

FÉNELON.

—

Sois droit ou redressé.

MARC-AURÈLE.

—

On doibt faire consister le bonheur en aismer et estre aismé de son frère, et s'occuper sans cesse de faire quelque chose qui soit agréable à luy et qui luy soit preuve évidente d'un dévouement sincère et d'un attachement inviolable.

PLUTARQUE.

—

Je serais bien méprisable si j'étais méprisant.

*Lettres de Fénelon.*

—

Il est bon, plus souvent qu'on ne pense, de savoir ne pas avoir d'esprit.

MALESHERBES.

## RÉBUS.

T I E N N E



Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens. 1.



33e année

# DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES.

(Quatrième article.)

## ÉCLAIRAGE AU GAZ.

Ils ne sont plus ces temps où, pour éclairer la ville de Paris, l'on conviait les bourgeois à poser sur leurs fenêtres quelques chandelles ou quelques bouts de cire ; où, pour rentrer au logis, les seigneurs et les grandes dames se faisaient précéder par des laquais, porteurs de torches, tandis que le bourgeois et sa femme s'éclairaient eux-mêmes à l'aide d'une petite lanterne de corne, dont on retrouve les spécimens chez les antiquaires. Seize mille becs de gaz éclairent aujourd'hui la vaste ville, et font ruisseler sur ses pavés des flots de blanche lumière. Les anciens appareils ont disparu : on ne voit plus se balancer au milieu des rues, suspendu à deux cordes, l'antique réverbère; on s'en moquerait aujourd'hui; il fit pourtant l'admiration de nos pères, qui ne savaient quelles actions de grâces voter à M. de Sartines, lequel, le premier, *avait* popularisé ce mode d'éclairage; des candélabres, surmontés de jolies lanternes de cristal, l'ont remplacé et répandent au loin la lueur éclatante du gaz renfermé entre leurs parois; c'est le gaz aussi qui éclaire les beaux magasins et fait paraître leurs brillantes futilités plus séduisantes encore; on retrouve partout cette belle lumière qui se répand, dans nos villes, par des canaux souterrains, et, devenue générale par toute l'Europe, la cause qui la produit peut être ignorée de grand nombre de nos lectrices. Nous tâcherons de la leur faire connaître par quelques courtes explications empruntées à l'excellent ouvrage de M. Figuier.

L'éclairage par le gaz n'est qu'une suite très-simple des découvertes chimiques accomplies au siècle dernier. On savait depuis longtemps que la combustion de certains gaz composés s'accompagne d'un dégagement de lumière et de chaleur, et dès la fin du dix-septième siècle, l'expérience avait appris que la houille, soumise en vases clos à une haute température, fournit un gaz susceptible de brûler avec éclat. Mais jusqu'à la fin du dernier siècle, personne ne songea à tirer parti de ce fait. L'idée d'appliquer à l'éclairage les gaz combustibles qui se forment pendant la décomposition de certaines substances organiques, appartient incontestablement à un ingénieur français nommé Philippe Lebon. Les moyens imparfaits employés par notre compatriote, pour appliquer à l'éclairage les gaz qui résultent de la décomposition du bois ou de la houille, ne reçurent en France qu'un commencement d'exécution; mais cette idée fut, quelques années après, reprise en Angleterre, et les procédés imaginés pour l'extraction et l'épuration du gaz eurent pour effet de créer cette industrie remarquable. Le principe théorique de l'éclairage au gaz appartient, comme on le voit, à notre nation, mais l'honneur de son exécution pratique doit revenir à la persévérance et à l'habileté de nos voisins, et la marche de cette découverte résume assez bien le génie des deux nations.

La première observation scientifique relative aux gaz combustibles et éclairants est due à un physicien anglais nommé Jame Clayton. Tout le monde sait qu'il se dégage parfois du sein de la terre certains fluides élastiques susceptibles de s'enflammer. Ces phénomènes, dont les anciens ont parlé comme des prodiges inexpliquables, ont été observés depuis des siècles : les feux de Pietro-Mala et de Barigazzo, en Italie, la *fontaine ardente* du Dauphiné, les feux qui apparaissent sur les bords de la mer Caspienne, et dans beaucoup de contrées des États-Unis, en sont des exemples bien connus. En 1664, le docteur Clayton observa un phénomène de ce genre à la surface d'une veine de houille. En approchant un corps en ignition de certaines fissures de la mine, on voyait aussitôt apparaître une flamme. Clayton attribua ce fait à une vapeur spontanément dégagée du charbon, et pour vérifier sa conjecture il soumit le charbon de cette mine à la distillation. Il trouva que la houille fournissait de l'eau, du goudron, et un gaz qu'il ne put parvenir à condenser. Enflammé au bout d'un tube placé à l'extrémité de l'appareil, ce gaz brûlait en émettant beaucoup de lumière. Il ne tira aucun parti de sa découverte, et pendant près d'un siècle, elle ne fut regardée que comme un phénomène curieux, mais sans résultats et sans utilité.

Philippe Lebon, ingénieur des ponts et chaussées, né à Braches (Haute-Marne), conçut le premier l'idée de faire servir à l'éclairage les gaz qui proviennent de la combustion du bois. En l'an VII de la république, il annonça sa découverte à l'Institut, et il prit un brevet d'invention pour un appareil qu'il nommait *thermolampe*, et qui devait fournir à la fois la lumière et la chaleur. Il signale dans son brevet les matières grasses et la houille comme propres à remplacer le bois. Mais les procédés d'épuration étaient tout à fait insuffisants; l'odeur fétide du gaz ne permit pas au public d'adopter le thermolampe, et l'inventeur, à peu près ruiné, se retira à Versailles, où il fonda une fabrique d'acier pyroligneux. Philippe Lebon périt d'une manière tragique : en 1802, son corps, criblé de blessures, fut trouvé aux Champs-Élysées; on n'a jamais connu la cause de sa mort.

Pendant que Philippe Lebon échouait dans ses tentatives et ne trouvait, en France, aucun encouragement pour le développement de ses idées, un ingénieur nommé Murdoch avait eu connaissance des résultats obtenus à Paris, et les mettait en pratique en Angleterre, où l'éclairage au gaz fut établi pour la première fois en 1805, d'une manière définitive, dans une grande manufacture, celle de James Watt. Cependant, le gaz obtenu par les procédés de Murdoch était encore très-imparfait. Un Allemand nommé Winsor s'occupa à l'améliorer; il prit en Angleterre un brevet d'invention, et il forma une société industrielle pour

appliquer le gaz de houille à l'éclairage public. Il eut à lutter contre de nombreux obstacles : l'habitude, les industries anciennes que menaçait ce nouveau luminaire, la crainte des explosions, l'état très-imparfait encore des produits obtenus; mais Winsor ne perdit nullement courage; il provoqua des enquêtes, il produisit des témoins qui vinrent déclarer, les uns, vernisseurs de leur métier, que le goudron ou l'asphalte du gaz donnait un noir d'un lustre supérieur à tous les noirs connus; les autres, calfats de navires, que le goudron de Winsor valait mieux que tous les goudrons obtenus jusqu'alors. Il n'y eut pas jusqu'aux agents de police qui assurèrent que le gaz était pour eux un puissant auxiliaire, et qu'à sa clarté ils apercevaient bien mieux un voleur. Ce qu'il y avait de sérieux dans ces témoignages, ce qui frappa surtout le parlement, devant lequel l'enquête avait lieu, c'est que l'établissement de ce système d'éclairage devait créer en Angleterre, avec de nouveaux débouchés pour les houilles du pays, d'autres produits nouveaux, tels que des goudrons, des huiles minérales, des sels ammoniacaux, susceptibles de recevoir dans l'industrie des applications utiles. Le succès couronna les efforts et l'audace de Winsor : la ville de Londres fut éclairée au gaz, et le nouveau système se répandit avec tant de faveur, qu'en 1823, la compagnie fondée par Winsor avait posé, à elle seule, cinquante lieues de tuyaux.

L'application de la découverte de Philippe Lebon devait repasser le détroit. Winsor vint en France en 1815, il essaya de faire connaître son industrie; mais là encore il rencontra une résistance presque universelle : les industries menacées, les corps savants, les gens de lettres eux-mêmes s'en mêlèrent, et l'ingénieux Charles Nodier se fit remarquer par la vivacité de ses attaques. Winsor essaya de répondre; mais ne pouvant obtenir la conviction par ses arguments, il tenta de parler aux yeux, et il fit éclairer au gaz un petit établissement du passage des Panoramas. Cette exhibition eut le résultat qu'il attendait : une première compagnie se fonda; le passage des Panoramas fut éclairé tout entier, le Palais-Royal suivit cet exemple ; le roi Louis XVIII encouragea l'entreprise nouvelle, qui, peu à peu, gagna du terrain, et finit par détrôner jusque dans les villes des provinces les plus reculées les anciens modes d'éclairage, dont l'imperfection ne pouvait lutter contre elle. L'organisation seule des établissements qui éclairent la ville de Paris et la pose des tuyaux de conduite ont exigé un capital de trente millions de francs.

Voilà l'histoire de la découverte. Voici, en peu de mots, l'exposé des procédés employés pour l'extraction du gaz éclairant.

Toutes les matières organiques qui présentent dans leur composition une prédominance de carbone et d'hydrogène fournissent, étant soumises à l'action d'une haute température, des gaz inflammables doués d'un certain pouvoir éclairant. La houille est le composé qui présente les meilleures conditions sous ce rapport. Elle est d'autant plus avantageuse, que la vente du coke, qui forme le résidu de sa fabrication, suffit à couvrir le prix d'achat.

Pour obtenir le gaz de la houille, on place cette matière dans de grandes *cornues* disposées, au nombre de trois ou cinq, dans un large fourneau de briques, et on les soumet à une température très-haute et très-égale. Sous l'action de cette vive chaleur, la houille se décompose et laisse échapper les gaz éclairants qui se déversent dans des tuyaux, lesquels, à leur tour, passent dans un large tube, rempli d'eau, qui porte le nom de *barillet*. Dans ce tube, le gaz n'est pas encore propre à l'éclairage; il est mêlé à différents produits de la houille : goudron, — sels ammoniacaux, — huiles empyreumatiques, qui lui donnent une odeur infecte et qui exercent une action délétère sur la santé. Il faut le purifier, et son séjour dans le barillet réfrigérant commence à opérer ce résultat. En sortant du barillet, le gaz est amené par un tube de fonte dans un long système de tuyaux appelé *conducteur*. C'est une série de tubes de fonte d'un diamètre médiocre, disposés verticalement et très-rapprochés les uns des autres. Tous ces tubes plongent dans une boîte de fonte, sous une couche d'eau de quelques centimètres. Les sels ammoniacaux se dissolvent dans l'eau, le goudron s'y condense, en même temps le gaz se refroidit en parcourant la surface étendue que présente la série des tuyaux.

Débarrassé du goudron, le gaz conserve encore de l'hydrogène sulfuré, de l'acide carbonique, du sulfure de carbone, des sels ammoniacaux. Pour le dégager de ces diverses substances, on le dirige dans un nouvel appareil, nommé *dépurateur*, où se tamisant plusieurs fois à travers des couches de chaux, il achève, par une suite de réactions chimiques, de se purifier des substances étrangères et nuisibles. Du dépurateur, il se rend dans le *gazomètre*, et de là il est amené par un large tuyau aux canaux qui le conduisent dans les rues, les places ou les maisons qu'il doit éclairer.

Il résulte des calculs de comparaison que la lumière fournie par les bougies de cire est *seize fois* plus chère que celle du gaz ; que le gaz présente une économie de *près de moitié* sur l'éclairage à l'huile, et des *deux tiers* sur l'éclairage à la chandelle. Un bec de gaz produit une lumière égale à *une fois et demie* celle d'une lampe Carcel ; mais la fixité obligée des appareils à gaz présente, dans l'intérieur des habitations, un inconvénient capital qui annule pour l'usage privé presque tous les avantages de ce mode d'éclairage.

A. L.

# LE BERNIN.

S'il est douteux qu'il y ait eu un âge d'or pour le commun des hommes, il n'est pas du moins contestable qu'il n'y en ait eu un pour les artistes. Alors ils possédaient plus de gloire effective qu'ils n'en attendent aujourd'hui de chimérique; ils palpaient, dépensaient même, en plein soleil autant d'or, et de richesses de tout genre qu'ils en voient à présent passer dans les rêves de leurs nuits; enfin, ils ne jeûnaient point, car ils dînaient de l'enthousiasme des peuples et soupaient des largesses des rois. Ces souverains dont la race est éteinte auraient encore payé pour la bonne digestion de leurs favoris; ils les logeaient souvent dans leurs propres palais, que ceux-ci, il est vrai, avaient construits; ils leur ren-

daient en admirations, peut-être intéressées et souvent mal accueillies, ce que leurs courtisans leur prodiguaient à eux-mêmes; ils allaient parfois jusqu'à leur confier leurs affaires et leurs secrets, et Rubens devenait ainsi l'ambassadeur de l'infante Isabelle et le confident de Marie de Médicis, ou bien ils leur donnaient en mariage les filles de leur noblesse, et Van-Dyck épousait même une petite cousine du roi Charles Ier. Les princes étaient secondés par les peuples: la foule qui ne donnait point d'or dispensait la renommée. L'artiste incompris était un genre alors inconnu; le peuple regardait et jugeait; il était ému quand l'œuvre était belle. L'art, aujourd'hui, est l'étincelle qui ne jaillit que de quelques âmes d'élite, et brille peu parmi les cendres dont elle est entourée. L'étincelle alors était électrique; elle se communiquait d'une âme à l'autre, et sortant de mille poitrines à la fois, elle échauffait soudain une ville, une nation, un siècle tout entier. A une certaine époque, il n'y avait pas dans toute l'Italie de bourgade si déshéritée qu'elle n'eût donné naissance à quelque grand homme. L'amour des arts était épidémique; le peuple italien était né artiste comme le peuple français était né belliqueux... La multitude italienne ne savait point encore ce que c'étaient que la sculpture et la peinture, qu'elle l'avait déjà deviné. Un des premiers peintres, Cimabué, de Florence, fit une Vierge vers 1260. Il s'était renfermé pour peindre; le peuple, chaque soir, se pressait aux alentours de l'atelier; il s'informait avec inquiétude des progrès qu'avait faits l'ouvrage divin pendant la matinée; son impatience croissait de semaine en semaine, de jour en jour, bientôt d'heure en heure; il voulait voir sa Vierge. En vain le peintre usait toute son éloquence à le contenir. Un beau matin elle ne suffit plus, la porte fut enfoncée, mille bras saisirent le tableau et le transportèrent jusqu'à *Santa-Maria-Novella*, où, bon gré mal gré, le peintre fut forcé de venir achever son œuvre, mais où chacun pouvait la voir. — Quatre siècles plus tard, lorsque déjà la grande époque de l'art était passée, lorsque étaient morts les Raphaël et les Vinci, les Michel-Ange, les Corrège, les Titien, lorsque le Dominiquin et le Guide, les Carrache et Salvator Rosa, génies puissants, mais incomplets, avaient remplacé ces demi-dieux, si les représentants de l'art en Italie étaient moins grands, l'amour de l'art et l'enthousiasme des peuples n'avaient pas fléchi. L'art lui-même entrait, il est vrai, dans une période d'affectation et d'étrangeté. La peinture comptait encore, à Rome par exemple, des maîtres nombreux; mais la sculpture, malgré la tradition de Michel-Ange, était en décadence, et il n'y avait plus dans la ville de grands sculpteurs lorsque parut le Bernin. Le Bernin est sans doute un nom connu parmi nous; il vint à Paris se mesurer avec nos artistes, et s'il mérita de l'emporter sur eux, il ne l'emporta point cependant grâce à notre amour-propre français. De son côté, la vanité italienne l'aidant, il ne s'avoua point vaincu lorsqu'il quitta la France pour retourner à Rome, où, en effet, il mourut glorieux. — Le Bernin appartient à cette classe nombreuse de génies trop exaltés à leur époque, trop dépréciés par les temps qui suivirent, et dans son histoire fort curieuse il y a peut-être une leçon.

Jamais vie d'artiste ne fut plus éclatante ni plus facile que celle que nous racontons. Le Bernin vécut sous dix papes; il eut dès l'âge de dix ans la faveur de Paul V, et ne connut la disgrâce qu'un moment sous Innocent X. Il était Toscan d'origine, mais il était né à Naples, et sa vie presque tout entière se passa dans Rome. Son père, Piétro Bernini, y était venu de bonne heure: sculpteur aussi, artiste médiocre mais heureux, il avait été chargé de nombreux travaux par le cardinal Alexandre Farnesia. Il y avait amené avec lui sa femme Angelica Galante et son fils Giovanni-Lorenzo Bernini, qu'il avait eu à Naples en l'année 1598. Ce jeune Lorenzo fut le Pic de la Mirandole des beaux-arts. — Dès l'âge de dix ans il *savait tout*, sculpture et dessin; il montrait surtout une telle *facilité* à dessiner, que sa mère avait coutume de dire qu'il peindrait bien tout le paradis d'un coup de crayon, s'il pouvait un instant le voir entr'ouvert. A huit ans il avait modelé une tête de faune qui n'avait qu'un défaut, celui de ressembler à un ami de la maison, que le jeune Lorenzo ne pouvait souffrir: il y a des enfants terribles même parmi les futurs grands hommes. Lorenzo était pourtant à cette époque un bel enfant, déjà réfléchi, mais plein de saillies et d'une vivacité singulière. Piétro pressentait quel serait son fils. Admis souvent auprès du pape, il sut si bien faire son éloge, que la curiosité de Paul V s'en éveilla, et qu'un beau jour il demanda Lorenzo. L'enfant vint sans trop d'émoi. Il prit fièrement la plume que lui tendait le souverain pontife en lui ordonnant de dessiner une tête d'homme. « Laquelle? dit-il. — Tu sais donc les faire toutes? s'écria le pape. Fais un saint Paul. » Une demi-heure après, le dessin était achevé, et Paul V appelait tout exprès le cardinal Maffeo Barberini pour lui recommander son protégé. Le cardinal emmena l'enfant, l'examina à son tour, et le renvoya les mains pleines, en lui laissant pour adieu un mot prophétique: *Speriamo*. Ce puissant protecteur s'en allait le lendemain tout joyeux, racontant à ceux qu'il rencontrait que l'Italie avait enfin retrouvé un Michel-Ange. Jamais il ne fit défaut au jeune homme. Quelques années plus tard, lorsque celui-ci, devenu un grand artiste, eut la fantaisie de faire son propre portrait dans la statue de David, ce fut le cardinal lui-même qui, devant lui, tint le miroir. Bernini avait trouvé un second protecteur et un ami précieux dans le peintre Annibal Carrache, qui l'emmenait avec lui dans tous les lieux où se réunissaient les artistes. Un jour ils se trouvaient ensemble dans l'église de Saint-Pierre; Carrache regardait attentivement la coupole. « Il faudrait, disait-il, il faudrait là, au fond du temple, quelque chose qui répondît à son étendue. » Le peintre, à ces mots, vit tressaillir son compagnon. Bernin, enfant, avait eu l'idée de ce fameux baldaquin de bronze qui s'élève aujourd'hui au-dessus du maître autel, et qui est, au reste, une de ses plus hardies, mais de ses moins heureuses conceptions. En attendant ces travaux immenses qu'il rêvait, Lorenzo en essayait d'autres qui ne peuvent manquer de paraître déjà bien importants, si l'on se rappelle son extrême jeunesse. Il fit à quinze ans le buste de monsignor Metajo, que le pape trouva si ressemblant qu'il s'écria en le voyant: « C'est Metajo pétrifié. » A dix-huit ans, il tenta de plus grands efforts; il acheva successivement un *Saint-Laurent*, un *David s'apprêtant à lancer une pierre*, un groupe d'*Énée et d'Anchise*, un autre groupe d'*Apollon et Daphné*. A quatre-vingts ans, il convenait lui-même que ce dernier ouvrage était son plus beau, et il s'étonnait de n'avoir point fait plus de progrès depuis sa jeunesse. Jamais, en effet, on n'avait vu pareille légèreté de ciseau, si merveilleuse habileté de touche. Un biographe d'imagination avança qu'on en-

tendait siffler le vent dans les lauriers qui commençaient d'entourer Daphné. Cependant l'image du plus poétique des dieux de la fable n'est point rendue dans ce groupe avec plus de correction qu'on en pouvait attendre du statuaire. Son front olympien ne respire pas d'idéal; on dirait plutôt un berger qu'un Dieu, et ce n'est point Apollon descendant du Parnasse, mais le pauvre Apollon chassé des cieux pour ses méfaits, réduit à la condition de simple mortel et faisant paître les troupeaux d'Admète pour gagner le pain que mangent les hommes. Le cardinal n'en inscrivit pas moins sur le marbre deux vers latins dignes d'Ovide, et Bernin, déjà connu de toute l'Italie, mit peu après le comble à sa réputation en sculptant l'enlèvement de Proserpine, qui orne à présent la villa Ludovisi, la splendide demeure du prince Piombino.

A Paul V succéda Grégoire XV, encore un protecteur du Bernin, qu'il accabla de commandes. Celui-ci les exécuta avec sa facilité ordinaire. Quels que fussent les défauts de cet homme singulier, il n'en marquait pas moins dans l'art une époque nouvelle : ne décidons pas si l'affaiblissement du goût n'entrait point pour quelque chose dans l'admiration à laquelle le public s'abandonnait à la vue de ses compositions souvent forcées. Génie impatient et ambitieux, le Bernin voulait à tout prix la première place. L'antique lui semblait aride; Michel Ange, peut-être, l'effrayait; il cherchait la supériorité par une voie étrange et unique; mais les grandes forces qu'il avait dépensées dans sa jeunesse devaient tout faire espérer lors de sa maturité. Cependant, ses élégantes recherches n'étaient déjà que de l'affectation, et son talent ressemblait à la manie de ces marquises d'autrefois qui à force de se farder le visage en arrivaient à se croire défigurées si elles ne s'étaient point colorées dès le matin. Il fit à cette époque la plus touchante et la plus gracieuse de ses figures, une *Sainte-Bibiane*, qui *peuple* aujourd'hui toute seule une chapelle abandonnée; mais les travaux de décoration convenaient bien mieux à l'exubérance de son imagination.

Le cardinal Barberini, grand amateur de fêtes et de spectacles artistiques, monta sur le trône pontifical sous le nom d'Urbain VIII. Bernin était l'homme selon son cœur. Urbain le fit chevalier. Ses inventions ingénieuses méritèrent les applaudissements de toute la cour pontificale; il fut architecte et sculpteur, machiniste et fondeur en métaux. Ne pouvant suffire tout seul à ses nombreux travaux, il s'entoura de tous les jeunes artistes, qui l'aidèrent à l'envi. Mais ces jeunes gens travaillaient poussés par cette même fièvre de production qui dévorait le maître; leurs ouvrages d'un jour, achevés pour des fêtes et sortis de la même pensée, surveillés par le même regard, prenaient un tel caractère de monotonie, qu'on aurait dit des produits d'une manufacture exécutés sur un même modèle plutôt que des œuvres d'art, et qu'ils ne firent rien pour la réputation de Bernin.

A côté de ces travaux d'un ordre inférieur, le Bernin en entreprenait d'autres immenses, qui nous sembleraient aujourd'hui ruineux. Il ajouta de grandes choses à la décoration de Saint-Pierre, qui, à la fin du siècle, passait pour avoir coûté plus de 600,000 écus romains, et les ouvrages de Bernin y entraient pour la dixième partie. Vers cette époque, il éleva le baldaquin dont nous avons parlé, gigantesque monument dont la hauteur dépasserait de vingt-quatre pieds la colonnade de notre Louvre, et qu'on ne put achever que grâce à un acte de vandalisme, en dévastant ce Panthéon qu'avaient autrefois respecté les barbares. On passa neuf années à ériger, sous la plus belle coupole du monde, une sorte d'autre coupole en bronze, soutenue par des colonnes torses, qui, dit un auteur italien, conviennent à ce genre d'architecture comme conviendraient des jambes torses à un corps humain. Cette œuvre sembla pourtant la plus belle à tous les amis du difficile, car la difficulté vaincue était immense; et Bernini fut loué en prose, cette fois, par un panégyriste sorti de la cour pontificale elle-même, monsignor Lelio Guidiccioni. Le Bernin fit aussi la *Confession de saint-Pierre* et le Campanile. Il avait alors des rivaux, Stefano Maderno, l'Algardi et le Flamand Duquesnoy; mais aucun ne l'égalait vraiment, au moins par l'éclat du génie. Aussi sa faveur atteignit à son comble sous Urbain, qui régna plus de vingt ans. Tout changea lorsque le cardinal Pamfili devint pape sous le nom d'Innocent X. A côté des rivaux de notre Italien, il y avait encore des envieux, et parmi ces derniers le plus acharné, sinon le plus dangereux, était un certain Borromino, architecte et sculpteur, qui avait élevé le séminaire de la Sagesse, la chapelle de San Carlino et quantité de palais et d'églises, et certainement surpassait son ennemi........ en mauvais goût. Borromino avait une manie d'originalité assez voisine de la folie. On l'appelait à Rome le Calvin de l'architecture, et il y avait vraiment introduit une grande réforme avec son horreur de l'angle droit et son amour déréglé des courbes, qui faisaient ressembler à un *popone* (1) toutes ses constructions. Les gens de bon sens comparaient le style architectural de Borromino à celui du cavalier Marini, un poëte du temps, qui avait écrit en brillants concetti le *Massacre des Innocents*, ouvrage insipide, où ce n'étaient pas tant les innocents que le lecteur lui-même qui étaient assassinés. Borromino, pour en revenir à lui, critiquait amèrement et en tous lieux, même devant le pape, la manière de son rival, qui, loin de s'en préoccuper, excitait encore sa rage par ces cruelles plaisanteries, si fort à la mode alors parmi les artistes italiens. Au bas des quatre colonnes du baldaquin, Bernini avait façonné un crâne qu'on savait être là pour représenter celui de Borromino, et qui n'était bien que celui d'un âne. Sur les corniches des palais que construisait le Bernin, dans les frises et dans les frontons, on ne manquait jamais d'apercevoir quelque tête humaine, entourée d'oreilles trop reconnaissables; toujours la tête ressemblante de Borromino. Mais celui-ci avait plus d'esprit que sa ressemblance, lorsqu'il s'agissait de faire du mal à ceux qu'il n'aimait point. Il profita de l'absence de Bernin à l'exaltation d'Innocent pour entourer le vieux pape de tous les ennemis du statuaire. Le pontife, qui avait à s'occuper d'autre chose que de ces intrigues, ne les aperçut point, et y céda. On lui arracha l'ordre de démolir le Campanile, que Bernin avait ajouté à l'église de Saint-Pierre, sous prétexte que les fondations en étaient mauvaises et qu'il menaçait ruine.

De retour à Rome, le Bernin eut alors sa première déception, encore ne fut-elle pas trop longue; le bon-

(1) Légume, sorte de melon. C'était le dicton populaire sur le Borromino.

heur qui se trouvait glorieusement logé chez lui ne tarda pas à y revenir; le pape se repentait tout bas de ce qu'il avait fait, et pour tout réparer n'attendait qu'une occasion. Le prince Ludovisi la lui offrit enfin en faisant passer sous ses yeux par surprise le dessin d'une fontaine de la main du Cavaliere. Innocent ordonna tout aussitôt qu'elle fût exécutée sur la place Navone; le Borromino était vaincu. Mais la seule vengeance qu'en tira le Bernin fut encore une plaisanterie. Les quatre figures des quatre plus grands fleuves de la terre entouraient la fontaine : on remarqua que celle du Nil, qui regardait l'église de Sainte-Agnès bâtie par le Borromino, se voilait la face avec une draperie, comme pour ne pas voir. Innocent vint bénir la fontaine lorsqu'elle fut achevée; mais les eaux n'y jaillissaient point encore, et le pape s'en affligeait, lorsqu'un bruit souterrain se fit entendre tout à coup; l'eau fit irruption au moment même de la bénédiction. Cette surprise adroitement ménagée par le Bernin lui assura pour jamais la faveur du saint père : « Cavaliere, lui dit Innocent, par cette jouissance imprévue vous avez prolongé ma vie de dix années. » Il mourut cependant peu après; mais Alexandre VII, son successeur, continua tous ses plans d'embellissement, dont le Bernin avait seul le secret. Le Cavaliere fit donc successivement la colonnade circulaire qui est au-devant de Saint-Pierre, la chaire de Saint-Pierre dans l'église, la rotonde de la Riccia, le palais Odescalchi et le séminaire des jésuites à Monte-Cavallo. Il aurait pu dire de Rome ce qu'Alexandre avait dit autrefois du monde, que l'espace était trop petit désormais pour le contenir : le sculpteur de l'Italie devenait celui de l'Europe. Déjà Mazarin, par animosité contre Urbain VIII, avait tenté, mais vainement, d'attirer en France l'artiste si cher à son ennemi; peu après, Charles Ier d'Angleterre eut la fantaisie de faire faire son portrait en marbre, et comme il voulait quelque chose qui fût digne de lui, il pensa naturellement au Bernin. Il envoya donc à celui-ci trois tableaux de Van-Dyck qui le représentaient sous trois aspects différents, et Bernin se mit à ce royal ouvrage : la récompense qu'il en obtint ne fut rien moins qu'un diamant d'une valeur de trente mille francs de ce temps-là, qui aurait fait pâlir tout Golconde, et à l'envoi duquel la reine Henriette-Marie joignit des étoffes brodées de sa main. Nous passons sous silence une lettre du roi, une autre de la reine, pleines toutes les deux des plus flatteuses choses du monde, et qui lui furent portées par un messager, lord de la haute chambre. La vue du buste de Charles avait éveillé à la cour d'Angleterre une fièvre d'art et de bon goût, et comme dans la Grande-Bretagne les sujets ont toujours été plus fiers que les rois, il se trouva un simple gentilhomme qui porta ses vues aussi haut que son souverain, et prétendit, à son exemple, léguer à la postérité ses traits consacrés par le ciseau du Bernin. Cet ambitieux d'un nouveau genre alla donc à Rome tout exprès, et se rendit, à peine débarqué, chez le grand sculpteur, auquel il exposa l'objet de sa venue. Le Bernin sourit, et lui montra dans l'atelier le modèle du tombeau et de la statue assise d'Urbain VIII : « Il y a là un pape qui attend, lui dit-il, vous ne serez point offensé sans doute de faire comme un pape. » L'Anglais, en effet, attendit si longtemps, qu'il mourut à Rome sans avoir obtenu de portrait; car après l'achèvement du tombeau d'Urbain VIII, la nouvelle amitié du cardinal Rospigliosi, qui fut Clément IX, prenait au Bernin tous ses instants. Il fut plus tard l'âme des fêtes de Clément, comme il l'avait été de celles d'Urbain. Vers ce temps il eut, à l'imitation de Salvator Rosa, de Michel-Ange autrefois, l'ambition de se faire écrivain. Du quinzième au dix-septième siècle, les artistes italiens semblent avoir eu le génie inné de toutes choses; les satires de Salvator et les sonnets de Michel-Ange sont restés au nombre des ouvrages classiques de la langue italienne. Déjà à la cour d'Urbain le Bernin avait composé de petits drames que les neveux du pape avaient fait chanter devant le peuple; le cardinal Rospigliosi lui-même daigna s'occuper avec le statuaire de musique et de poésie. Le Bernin écrivit alors de belles et honnêtes comédies, si nous en croyons du moins ses biographes. Le peuple de Rome aimait fort celui qui lui faisait de si belles statues et de si beaux drames, et qui arrangeait si ingénieusement ses fêtes. La personne elle-même du Bernin séduisait d'ailleurs toute cette foule : il avait tant d'esprit dans le regard et dans la tournure! il en avait jusque dans le geste! Il était de petite taille, mais il avait bonne mine et l'air hardi. C'était le plus beau parleur de la ville; il goûtait beaucoup les sentences, il était plein jusqu'aux lèvres d'historiettes amusantes et de bons mots. Souvent il ouvrait les portes de son atelier, et le peuple accourait pour le voir exécuter ses grands ouvrages; mais aucun des curieux n'osait approcher, car l'artiste avait au travail le regard terrible. D'autres fois l'atelier se remplissait des plus grands personnages : Urbain VIII et Alexandre VII y étaient venus souvent, et durant son voyage à Rome la reine Christine de Suède y passait quelquefois des heures entières. Quoiqu'il ne fût pas né à Rome, le sculpteur était bien de la ville; il faisait à la fois partie des petits et des grands; il s'était marié dans Rome à la fille d'un homme agréable au peuple, messer Tezio, secrétaire de la santissima Nunziata; et malgré toutes ces racines qui l'attachaient au sol romain, à la cour pontificale, à la capitale des beaux-arts, Rome pourtant allait le perdre.

La cour de France ne cessait de le poursuivre de ses offres brillantes, et voulait l'attirer à tout prix; il s'agissait à Paris de continuer le Louvre. La France à cette époque n'était pauvre ni en sculpteurs ni en peintres; mais en véritables et grands artistes, elle n'était pas riche. Lesueur était mort, Poussin vivait à Rome. Puget, l'ancien favori de Fouquet, n'était point encore devenu celui de Colbert, qui avait la surintendance des beaux-arts et des bâtiments. Il y avait à la cour des peintres comme Mignard, des architectes même, Mansard par exemple, mais Colbert n'en était point satisfait. Il proposa au roi de mander un architecte italien, ou du moins d'envoyer en Italie les plans du Louvre et de les y soumettre aux artistes les plus éminents; Nicolas Poussin fut chargé de consulter ces hommes illustres. La cour de France tenait particulièrement à l'opinion du Bernin et de son ami Pierre de Cortone, architecte et surtout peintre fameux; mais Colbert avait fait en même temps transmettre par le Poussin à ces deux grands artistes la prière de ne rien condamner dans les plans du Louvre sans en donner en même temps la raison. Ils ne condamnèrent donc rien, car ils s'abstinrent de juger, et Louis XIV, impatient d'attacher son nom à l'achèvement d'un monument comme le Louvre, se décida tout à coup à inviter lui-même dans une lettre écrite de sa main le Cavalier Bernin à venir à la cour. L'émoi fut grand dans Rome

quand on vit l'ambassadeur de France, le duc de Créqui, porter la lettre au Cavalier avec autant de pompe qu'il en avait mis à aller prendre congé du pape, car le roi le rappelait et faisait de ce duc et pair le maréchal des logis du grand sculpteur : Créqui devait le précéder durant tout le voyage. Le roi n'obtint pas aisément du pape qu'il laissât s'éloigner la gloire de ses États, cela causa une grande agitation dans Rome, et fut l'objet exprès d'un bref pontifical. Cependant, malgré le mécontentement de la ville, le Cavalier partit enfin, et son passage à Florence et dans le Piémont fut comme la première partie du triomphe que le roi lui réservait à son arrivée en France. Partout sur sa route, échevins et sénéchaux, gouverneurs et lieutenants, accoururent au-devant de lui; à Lyon, les magistrats communaux lui offrirent les clefs de la ville, honneur qui ne se rendait d'ordinaire qu'aux princes du sang. A quelques lieues de Paris, il rencontra le maître d'hôtel du roi, M. de Chambray, seigneur de Chanteloup, qui avait eu commerce autrefois avec lui en Italie. Il fut logé dans la ville, à l'hôtel de Frontenac, que M. de Metz, intendant des meubles de la couronne, avait fait meubler pour lui, et le 4 juin 1665, jour de la Fête-Dieu, il vit le roi à Saint-Germain. Louis XIV fut pour lui ce qu'il savait être quelquefois, l'homme le plus aimable de son royaume; la reine lui donna sa main à baiser, et la cour l'admira fort. C'était l'aube de la faveur; le crépuscule n'en était pas éloigné.

Il y avait auprès de Colbert tout une famille d'honnêtes gens, et d'hommes de talent, les frères Perrault, dont le premier fut un ecclésiastique et un bon prédicateur, le second un médecin médiocre, mais un grand architecte; le troisième, enfin, un intendant des bâtiments âpre et mal commode, mais un charmant écrivain. Malgré leur probité, excités par l'amitié fraternelle, ils cherchèrent peut-être trop à se pousser l'un l'autre à la cour, au détriment des rivaux de chacun d'eux. Charles Perrault, l'intendant des bâtiments et le bras droit de Colbert, travaillait de toutes ses forces à obtenir du ministre pour son frère Claude le soin d'achever ce Louvre que l'on confiait à un étranger, et il travaillait à coup sûr, sachant bien que le temps lui ferait gagner sa cause. Colbert, dont les grandes vues s'appliquaient bien mieux au commerce qu'aux arts, ne cherchait à se former le goût que par le grand désir qu'il avait de plaire au roi, et sentant ce qui lui manquait de ce côté-là, il ne s'était décidé à mander le Bernin du fond de l'Italie que de peur de faire un mauvais choix s'il en faisait un en France. La grande réputation du Cavalier couvrait sa responsabilité; il ne risquait rien à être trompé par un pareil artiste, car il pouvait alléguer que bien d'autres s'étaient trompés avant lui. Cette défiance qu'il conservait envers lui-même ne lui donnait point de confiance envers les autres; de plus, il était minutieux comme un administrateur, et Charles Perrault le préoccupait péniblement en ne cessant de lui répéter que les artistes italiens traitaient toujours les choses de France par dessous la jambe. Son inquiétude ne tarda point à se manifester; le Bernin avait tendu ses dessins dans un cabinet où ne devaient entrer que M. de Chanteloup et le ministre. Celui-ci fit en sorte que Perrault y entrât par surprise, et l'interrogea avidement sur ce qu'il avait vu. Perrault ne répondait point : « La porte ne me semble pas grande, lui dit Colbert. — Elle ne l'est pas plus que la porte de mes cuisines, » répondit l'intendant. Ce fut, remarque Charles Perrault dans ses mémoires, la seule fois que je ne dis point ce que je pensais.

En attendant qu'il fût rien décidé sur les bâtiments, Bernin entreprit le buste du roi. Louis XIV ne s'y prêta pas d'abord sans quelques difficultés; il se plaignait déjà de ce que Bernin ne louait point assez ses sujets, et particulièrement son peintre favori, M. Lebrun. Il lui avait demandé, d'ailleurs, ce qu'il pensait des femmes françaises, et s'il ne les trouvait pas plus belles que les italiennes, et le Cavalier avait eu la maladresse de répondre qu'il ne saurait auxquelles donner la préférence; mais que le sang lui semblait couler sous la peau des secondes, et le lait sous celle des premières. Le buste n'en fut pas moins commencé, malgré les dispositions équivoques du roi; et le Bernin, qui était un fin courtisan, sut même dès le premier jour reconquérir toute sa faveur. Cette première séance dura plus d'une heure, au bout de laquelle il jeta son ciseau, en s'écriant : « Eh quoi ! le plus grand roi du monde a daigné ne point bouger pendant une heure entière ! » Avant de se mettre au travail, il avait relevé les cheveux de Louis au-dessus du front, en lui disant : « Votre Majesté peut montrer son front à toute la terre. » On imita de suite à la cour cette coiffure d'une heure, que le statuaire avait inventée, et cela s'appela, de son nom, coiffure à la Bernin. — Ce buste fut achevé, et les ennemis du Cavalier purent le déprécier sans injustice, car ce fut un de ses plus mauvais ouvrages. Il l'avait jugé lui-même et sans le savoir, en disant à la reine, qui l'admirait : « Votre Majesté ne le trouve si beau que parce qu'elle aime l'original. »

Lui-même encore il avait prévu le danger qui l'attendait en dehors de son pays : « Mon véritable ennemi à Paris, disait-il souvent, c'est la grande opinion qu'on y a de moi. » Mais il avait bien d'autres ennemis. Charles Perrault avait décidément gagné Colbert, qui persécutait le Cavalier avant même le commencement des travaux. La première pierre du Louvre fut enfin posée par le roi : ce fut une grande cérémonie. Derrière le roi venait le Cavalier Bernin tenant la truelle; le maître des œuvres Villedot tenait la toise; Charles Perrault enragea sans doute de n'avoir à tenir que les pinces, car il jura de détruire le rival de son frère, et se mit à composer contre lui un mémoire justificatif et probatif de toutes ses fautes et de toutes ses erreurs. Le Bernin ne tarda point à ressentir le mauvais effet de cette influence sur le ministre. Vers ce temps-là même, il avait blessé Colbert en faisant fi de l'habileté des ouvriers français, et en demandant autour de lui jusqu'à des maçons italiens. Or, il arriva que la voûte élevée par les Italiens tomba dès l'hiver sous la gelée, à laquelle, au contraire, résista fort bien l'ouvrage des Français. Les ennemis du Bernin ne manquèrent pas d'en prendre avantage sur lui, l'accusant de ne bâtir que des châteaux de cartes. Cet accident redoubla les tourments et la mauvaise humeur de Colbert. Le malheureux surintendant, le regard sans cesse fixé sur les plans de l'architecte, y trouvait sans doute de magnifiques galeries et des salles majestueuses, mais son génie positif y cherchait en vain des appartements commodes et n'y reconnaissait pas même le dessin d'une chambre à coucher. Ce fut donc fort sérieusement qu'il demanda un jour au Bernin où il comptait faire coucher le roi. « Je ne fais point de palais où l'on couche, » lui répondit l'architecte, indigné de le voir si préoccupé des

petites choses de la vie, lorsqu'il s'agissait d'une si grande œuvre d'art que ce monument du Louvre. En effet, le Cavalier, dans sa vie si laborieuse et si féconde, avait dû maintes fois oublier qu'il faut dormir; mais sa réponse, pour être héroïque, ne satisfit pas le ministre. Ils s'en allaient donc tous les deux, se plaignant, chacun de son côté, d'être traité de petit garçon par l'autre. Colbert était habitué à plus de respects qu'il n'en recevait de l'Italien, qui, d'ailleurs, ne bornait pas à lui ses terribles boutades, et qui avait osé s'attaquer à Lebrun, le premier peintre du roi, un chevalier de l'ordre, disant qu'il n'était pas même bon à faire les dessins de l'argenterie du roi. Lebrun s'en montra fort offensé, car il se croyait un grand artiste, sans doute parce qu'il avait fait de très-grands tableaux, et la peinture était d'ailleurs si bien sa manie originelle, qu'à l'âge de trois ans il tirait les charbons du foyer pour dessiner sur le plancher la figure de son aïeul, et qu'à douze ans il avait peint un Hercule. Bernin traitait encore plus mal les frères Perrault, car il avait eu des nouvelles du fameux mémoire, que Colbert avait lu si attentivement qu'il le savait par cœur. Le ministre avait fait une fois entendre à l'artiste qu'il n'avait point la conscience fort rassurée d'être allé chercher un architecte à l'étranger, quand la France lui offrait dans Claude Perrault un homme de génie. Le Bernin avait répondu qu'il n'était pas plus honteux à la France d'avoir pris un architecte à l'Italie qu'il ne le serait à l'Italie de prendre à la France un général d'armée. Mais l'extrême modestie de cette réponse n'avait pas coûté peu d'efforts à sa vantardise naturelle, il faut l'avouer, et il se vengea sur les Perrault. Charles, sous prétexte de remplir ses fonctions d'intendant ou d'apporter des ordres de Colbert, se glissait chaque jour dans le cabinet de son ennemi; le Bernin lui défendit assez brusquement toute réflexion sur ses travaux. Fort de l'appui de Colbert, Charles Perrault en parlait souvent malgré cette défense, mais il le faisait avec mesure. Le Bernin avait une certaine couleur de crânerie italienne et portait l'épée, ce qui en imposait un peu aux paisibles aides du sage Colbert. Un jour, en présence de Charles Perrault, il ne craignit point de se déchaîner contre Claude, lui reprochant d'être médecin, et lui conseillant d'appliquer sa science à la cure de cet orgueil qui le portait à se comparer au prince des artistes romains.

Cependant en se prisant si haut lui-même, le Bernin, il faut bien le dire, ne s'appuyait que sur son passé; il vieillissait, et dans cette affaire du Louvre il ne paraît point s'être élevé à la hauteur ordinaire de son génie; ses plans, plus grandioses peut-être que ceux de ce Claude Perrault qu'il maltraitait, n'avaient point leur admirable correction. Colbert le déclara tout net au roi, qui dès lors fit au Bernin une mine moins flatteuse, et pour le vieil et grand artiste ce fut le dernier coup. Il maudit bien haut la France, son esprit, ses habitants, son climat surtout, que malgré un premier hiver passé à Paris, il prétendit ne pouvoir pas supporter plus longtemps. Lorsque le roi le vit déterminé à partir, il essaya de s'y opposer, peut-être pour la forme; l'artiste fut inflexible. A l'heure du départ, Colbert ne le ménagea point, et ce fut Charles Perrault lui-même qu'il chargea de lui porter un don du roi de trois mille louis, et un brevet d'une pension de deux mille écus, à laquelle en était jointe une autre de quatre cents pour son fils, qui l'avait accompagné en France. Cette fois aucun dignitaire, aucun ami de la cour ne l'accompagna, et il s'était à peine éloigné que Colbert, impatient de satisfaire les frères Perrault, sollicitait pour Claude auprès de Louis XIV. Le roi consulta ses courtisans; ils attendirent pour répondre qu'il eût parlé lui-même, et se trouvèrent de son avis, lequel était au fond celui de Colbert: Claude Perrault fut nommé architecte du roi; Colbert fit appeler Mattia Rossi, l'élève du Bernin, que celui-ci avait laissé à Paris pour surveiller les travaux : « Votre maître, lui dit-il, nous a pris pour de grands sots. » Et il le congédia, mais non, il est juste de le dire, sans gratification.

Louis XIV ne voulut point rompre si brusquement avec un homme comme le statuaire et paraître avoir retiré son estime au Bernin pour des divergences de vues entre Colbert et lui. Il lui commanda sa statue équestre, que vous pouvez voir encore aujourd'hui à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses à Versailles, et que tous les guides vous diront être l'œuvre d'un seigneur de la cour, *un certain chevalier Merlin*; le Bernin n'a donc pas laissé en France de nom aussi populaire qu'en Italie. Avec la France, en effet, il ne fut pas heureux. Cette statue équestre, son plus mauvais ouvrage, parut si peu flatteuse au grand roi, qu'il ordonna secrètement d'en changer la tête, et qu'elle fut remplacée par une tête de Marcus Curtius, d'après Girardon. De retour à Rome, le Cavalier cependant fut amplement dédommagé de tous les déboires qu'il avait essuyés chez nous. Clément IX régnait : Bernin rentra en triomphateur dans la cour pontificale. Durant le règne de Clément, il ne quitta presque pas le Vatican; il veillait souvent auprès du pape, qui se mourait d'avoir perdu le sommeil, et il parvint même à le lui rendre, à force d'ingénieuses combinaisons, en faisant couler sous ses fenêtres une fontaine dont le murmure ne manquait jamais de l'assoupir. Clément X fut exalté après Clément IX. A soixante-dix ans, le Bernin, sur l'ordre du saint père, éleva le tombeau d'Alexandre VII; il fit les grandes figures qui ornent le pont Saint-Ange; l'assurance de sa main et de son ciseau était la même : jamais son exécution n'avait semblé plus habile.

Il avait entrepris pour la reine de Suède un bas-relief et un Christ; mais cette reine descendue du trône n'était point assez riche pour payer d'aussi grands travaux : le Christ demeura dans l'atelier du statuaire, qui, sachant le grand chagrin qu'en avait la reine, le lui légua gracieusement à sa mort. Malgré tous ces beaux travaux, vers la fin de sa vie, surtout depuis son voyage en France, le grand homme était devenu morose et anxieux; il craignait peut-être d'assister à la chute de sa réputation, et il ne pouvait supporter la critique. Il avait quatre-vingts ans, lorsqu'il fut pris d'un violent catarrhe, qui amena rapidement chez lui l'amaigrissement et la faiblesse. Un de ses bras se paralysa tout à coup : « Il est bien temps qu'il se repose, » dit-il gaiement. Il avait recouvré aux approches de la mort toute sa sérénité, et il s'éteignit lentement au milieu de sa famille, de ses illustres amis, les nobles et les cardinaux romains, et des ambassadeurs de France, de Suède et d'Angleterre. Ses funérailles furent entourées d'une pompe extraordinaire, et le pape Innocent XI ordonna que ses dépouilles fussent portées à Sainte-Marie-Majeure, où elles restèrent sans monument. — Le Bernin laissait à sa famille la somme énorme de cinq à six millions et une statue de la Vérité; grand enseignement sans doute pour ses enfants. Il lé-

guait à Innocent XI un tableau de sa main, car lui aussi, comme tant d'autres artistes italiens, il avait été peintre.

La fortune gâta dans le Bernin une grande nature. Génie fougueux et grandiose, il ne manqua que de sagesse : ce don, qui sert à mettre en équilible toutes les autres qualités d'un artiste, est la première qualité de toutes; avec elle, le Bernin aurait dépassé peut-être tous les sculpteurs italiens; un seul serait toujours resté au-dessus de lui : *Michel-Ange*.

H. P. Perret.

# BIBLIOGRAPHIE.

*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846, par M. Huc, missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare.

(Deuxième article.)

Nous avons promis à nos lectrices de les introduire, à la suite de MM. Huc et Gabet, dans une des lamaseries tartares, où peut-être jamais, avant les deux missionnaires, nul Européen n'avait pénétré.

« Les lamaseries qu'on voit en Tartarie sont toutes construites en briques ou en pierres. Les lamas les plus pauvres seulement s'y bâtissent des habitations en terre, mais toujours si bien blanchies avec de la chaux, qu'elles ne contrastent nullement avec les autres demeures. Les temples sont en général édifiés avec beaucoup de solidité et avec assez d'élégance; cependant ils paraissent toujours écrasés, étant trop bas eu égard à leur développement. Aux environs de la lamaserie, on voit s'élever avec profusion et sans ordre des tours ou des pyramides grêles et élancées, reposant le plus souvent sur des bases larges, et peu en rapport avec la maigreur des constructions qu'elles supportent. Il serait difficile de dire à quel ordre d'architecture connue peuvent se rattacher les temples boudhiques de la Tartarie. C'est toujours un bizarre système de baldaquins monstrueux, de péristyles à colonnes torses, et d'interminables gradins. A l'opposé de la grande porte est une espèce d'autel en bois ou en pierre, affectant ordinairement la forme d'un cône renversé; c'est là-dessus que trônent les idoles. Rarement elles sont debout; on les voit presque toujours assises les jambes croisées. Ces idoles sont de stature colossale, mais leurs figures sont belles et régulières; à part la longueur démesurée des oreilles, elles appartiennent au type caucasien; elles n'ont rien de ces physionomies monstrueuses et diaboliques des *Pou-Ssa* chinois.

» Sur le devant de la grande idole, et de niveau avec l'autel qu'elle occupe, est un siége doré où se place le fô-vivant, grand lama de la lamaserie... Quand l'heure des prières est arrivée, un lama, qui a pour office d'appeler au chœur les hôtes du couvent, va se placer devant la grande porte du temple, et souffle de toute la force de ses poumons dans une conque marine, en regardant tour à tour les quatre points cardinaux. Le bruit sonore de cet instrument, qui peut aisément se faire entendre à une lieue de distance, va avertir au loin les lamas que la règle appelle à la prière. Chacun alors prend le manteau et le chapeau des cérémonies, et on va se réunir dans la grande cour intérieure. Quand le moment est arrivé, la conque marine résonne, la grande porte s'ouvre, et le fô-vivant fait son entrée dans le temple. Après qu'il s'est assis sur l'autel, tous les lamas déposent au vestibule leurs bottes rouges, et s'avancent pieds nus et en silence. A mesure qu'ils entrent, ils adorent le fô-vivant par trois prostrations; puis ils vont se placer sur le divan, chacun au rang de sa dignité. Ils sont assis les jambes croisées, toujours placés en chœur, c'est-à-dire face à face.

» Aussitôt que le maître des cérémonies a donné le signal en agitant une clochette, chacun murmure à voix basse comme des actes préparatoires, tout en déroulant sur ses genoux le formulaire des prières marquées par la rubrique. Après cette courte récitation, vient un instant de profond silence. La cloche s'agite de nouveau, et alors commence une psalmodie à deux chœurs, sur un ton grave et mélodieux. Quelquefois, à de certains repos marqués par la rubrique, les lamas exécutent une musique qui est peu en rapport avec la mélodieuse gravité de la psalmodie. C'est un bruit confus et étourdissant de cloches, de cymbales, de tambourins, de conques marines, de trompettes, de sifflets, etc., etc. Chaque musicien joue de son instrument avec une espèce de furie. C'est à qui produira le plus de bruit.

» L'intérieur du temple est ordinairement encombré d'ornements, de statuettes et de tableaux ayant rapport à la vie de Boudha et aux diverses transmigrations des lamas les plus fameux. Des vases en cuivre, brillants comme de l'or, de la grosseur et de la forme d'une tasse à thé, sont placés en grand nombre sur divers degrés, en amphithéâtre, devant les idoles. C'est dans ces vases qu'on fait de perpétuelles offrandes de lait, de beurre, de vin mongol et de petit millet. Les extrémités de chaque gradin sont terminées par des cassolettes où brûlent incessamment les plantes aromatiques recueillies sur les montagnes saintes du Thibet. De riches étoffes en soie, chargées de clinquant et de broderie d'or, forment, sur la tête des idoles, comme de grands pavillons, d'où pendent des banderoles, et des lanternes en papier peint ou en corne fondue.

» Les lamas sont les seuls artistes mis à contribution pour les ornements et le décor des temples. Les peintures sont répandues partout, mais elles sont presque toujours en dehors du goût et des principes généralement admis en Europe. Le bizarre et le monstrueux y dominent; et les personnages, à l'exception de Boudha, ont le plus souvent un aspect monstrueux et satanique. Les habits ne semblent jamais avoir été faits pour les individus qui en sont affublés. On dirait que les membres cachés sous ces draperies sont cassés et disloqués.

» Les paysages sont, en général, mieux rendus que les sujets dramatiques. Les fleurs, les oiseaux, les arbres, les animaux mythologiques, tout cela est exprimé

avec vérité et de manière à plaire aux yeux. Les couleurs sont surtout d'une vivacité et d'une fraîcheur étonnantes... Les lamas sont, de beaucoup, meilleurs sculpteurs que peintres. Aussi ne ménagent-ils pas les sculptures dans leurs temples. Elles y sont répandues quelquefois avec une profusion qui peut, il est vrai, attester la fécondité de leur ciseau, mais qui ne fait pas l'éloge de leur bon goût.

» D'abord, tout autour du temple, ce sont des tigres, des lions, des éléphants accroupis sur des blocs de granit. Les grandes rampes en pierre bordant les degrés qui conduisent à la porte d'entrée sont presque toujours taillées, ciselées et ornées de mille figurines bizarres, représentant des oiseaux, des reptiles ou des animaux imaginaires. Dans l'intérieur du temple, on ne voit de tous côtés que reliefs, tantôt en bois, tantôt en pierre, mais toujours exécutés avec une hardiesse et une vérité admirables.

» Le talent des lamas sculpteurs éclate surtout pendant la célèbre *fête des Fleurs*, qui a lieu dans toutes les lamaseries, et qui attire un nombre prodigieux de pèlerins. Ces *fleurs* consistent en représentations profanes et religieuses, où tous les peuples asiatiques paraissent avec leur physionomie propre et le costume qui les distingue. Personnages, vêtements, paysages, décorations, tout est représenté en *beurre frais*. Trois mois sont employés à faire les préparatifs de ce singulier spectacle. Vingt lamas, choisis parmi les artistes les plus célèbres de la lamaserie, sont journellement occupés à travailler le beurre, en tenant toujours les mains dans l'eau, de peur que la chaleur des doigts ne déforme l'ouvrage. Comme ces travaux se font en grande partie pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver, ces artistes ont de grandes souffrances à endurer. D'abord, ils commencent par bien brasser et pétrir le beurre dans l'eau, afin de le rendre ferme. Quand la matière est suffisamment préparée, chacun s'occupe de façonner les diverses parties qui lui ont été confiées. Tous ces ouvriers travaillent sous la direction d'un chef, qui a fourni le plan des fleurs de l'année et qui préside à leur exécution. Les ouvrages étant terminés, on les livre à une autre compagnie d'artistes, chargés d'y apposer les couleurs, toujours sous la direction du même chef. Un musée tout en beurre nous paraissait une chose assez curieuse pour qu'il nous tardât d'arriver au quinze de la lune...

» La vue des fleurs nous saisit d'étonnement. Jamais nous n'aurions pensé qu'au milieu de ces déserts et parmi des peuples à moitié sauvages, il pût se rencontrer des artistes d'un aussi grand mérite. Les peintures et les sculptures que nous avions vues dans diverses lamaseries étaient loin de nous faire soupçonner tout le fini que nous eûmes à admirer dans ces ouvrages en beurre. Les *fleurs* étaient des bas-reliefs de proportions colossales, représentant divers sujets tirés de l'histoire du boudhisme. Tous les personnages avaient une vérité d'expression qui nous étonnait. Les figures étaient vivantes et animées, les poses naturelles, les costumes portés avec grâce et sans la moindre gêne. On pouvait distinguer au premier coup d'œil la nature et la qualité des étoffes. Les costumes en pelleterie étaient surtout admirables. Les peaux de mouton, de tigre, de renard, de loup et de divers animaux étaient si bien représentées, qu'on était tenté d'aller les toucher de la main pour s'assurer si elles n'étaient pas véritables. Dans tous les bas-reliefs, il était facile de reconnaître Boudha. Sa figure pleine de noblesse et de majesté appartenait au type caucasien; elle était conforme aux traditions boudhiques, qui prétendent que Boudha, originaire du ciel d'Occident, avait la figure blanche et légèrement colorée de rouge, les yeux largement fendus, le nez grand, les cheveux longs, ondoyants et doux au toucher. Les autres personnages avaient tous le type mongol, avec les nuances thibétaine, chinoise, tartare et *si-fan*. En ne considérant que les traits du visage, et abstraction faite du costume, on pouvait les distinguer facilement les uns des autres. Nous remarquâmes quelques têtes d'Hindous et de nègres, très-bien représentées. Ces dernières excitaient la curiosité des spectateurs. Ces bas-reliefs grandioses étaient encadrés par des décorations représentant des animaux, des oiseaux et des fleurs; tout cela était en beurre, et admirable par la délicatesse des formes et du coloris.

» Sur le chemin qui conduisait d'un temple à l'autre, on rencontrait, de distance en distance, de petits bas-reliefs, où étaient représentés, en miniature, des batailles, des chasses, des scènes de la vie nomade, et des vues des lamaseries les plus célèbres du Thibet et de la Tartarie. Enfin, sur le devant du principal temple, était un théâtre, dont personnages et décorations, tout était en beurre. Les personnages n'avaient pas plus d'un pied de haut; ils représentaient une communauté de lamas se rendant au chœur pour la récitation des prières. D'abord, on n'apercevait rien sur le théâtre. Quand le son de la conque marine se faisait entendre, on voyait sortir de deux portes latérales deux files de petits lamas, puis venaient les supérieurs avec leurs habits de cérémonie. Après être restés un instant immobiles sur le théâtre, ils rentraient dans les coulisses, et la représentation était finie. Ce spectacle excitait l'enthousiasme de tout le monde. Pour nous, qui avions vu autre chose en fait de mécanisme, nous trouvions assez plats ces petits bonshommes, qui arrivaient sans remuer les jambes, et s'en retournaient de la même façon. Une seule représentation nous suffit, et nous allâmes admirer les bas-reliefs.

» Pendant que nous étions occupés à examiner des groupes de diables, aussi grotesques, pour le moins, que ceux de Callot, nous entendîmes retentir, tout à coup, le bruit immense d'un grand nombre de trompettes et de conques marines. On nous dit que le grand lama sortait de son sanctuaire pour aller visiter les fleurs. Nous ne demandions pas mieux : le grand lama de Kounboum était pour nous chose curieuse à voir. Il arriva bientôt à l'endroit où nous étions arrêtés. Ce Boudha vivant nous parut âgé, tout au plus, d'une quarantaine d'années; il était de taille ordinaire, d'une physionomie commune et plate, et d'un teint fortement basané. Il jetait en allant un coup d'œil maussade sur les bas-reliefs qui se trouvaient sur son passage. En regardant les belles figures de Boudha, il devait sans doute se dire qu'à force de transmigrations, il avait singulièrement dégénéré de son type primitif. Si la personne du grand lama nous frappa peu, il n'en fut pas ainsi de son costume, qui était rigoureusement celui de nos évêques; il portait sur sa tête une mitre jaune; un long bâton en forme de crosse était dans sa main droite; ses épaules étaient recouvertes d'un manteau en taffetas violet, retenu sur la poitrine par une agrafe, et semblable en tout à une chape. Dans la suite, nous aurons à signaler de

nombreux rapports entre le culte catholique et les cérémonies lamaïques.

» Les spectateurs paraissaient se préoccuper peu de leur Boudha vivant, ils regardaient plus volontiers les Boudhas de beurre, qui, au fait, étaient bien plus jolis. Quand le grand lama eut fini sa tournée, il rentra dans son sanctuaire, et alors ce fut pour tout le monde comme le signal de s'abandonner sans réserve aux transports de la joie la plus folle. On chantait à perdre haleine, on dansait des farandoles; on se heurtait, on se culbutait, on poussait des cris, des hurlements à épouvanter les déserts; on eût dit que tous ces peuples divers étaient tombés dans le délire... Le lendemain, quand le soleil se leva, il ne restait plus aucune trace de la grande fête des fleurs. Tout avait disparu : les bas-reliefs avaient été démolis, et cette immense quantité de beurre avait été jetée au fond du ravin pour servir de pâture aux corbeaux. Ces travaux grandioses où l'on avait employé tant de peine, dépensé tant de temps, et l'on peut peut dire aussi tant de génie, n'avaient servi qu'au spectacle d'une seule nuit. Chaque année on fait des fleurs nouvelles, et sur un plan nouveau.

» Avec les fleurs disparurent aussi les pèlerins. Déjà le matin, on les voyait gravir à pas lents les sentiers sinueux de la montagne, et s'en retourner tristement dans leurs sauvages contrées; ils s'en allaient tous, la tête baissée et en silence; car le cœur de l'homme peut porter si peu de joie en ce monde, que le lendemain d'une bruyante fête est ordinairement un jour d'amertume et de mélancolie. »

Les missionnaires, qui sont persécutés en Chine, et toujours sous le coup d'une menace de mort, avaient été reçus avec une hospitalité fraternelle par les bons peuples de la Tartarie et du Thibet. La lamaserie de Kounboum leur avait offert un asile, et quoiqu'on connût le but de leur mission, on les traitait cependant avec une douceur qui ne se démentit pas.

Voici comment M. Huc raconte son arrivée et celle de son compagnon à Kounboum, ville lamaïque fameuse, située dans la contrée d'Amdo :

« A un *li* de distance de la lamaserie, nous rencontrâmes quatre lamas qui venaient au-devant de nous. Leur costume religieux, l'écharpe rouge dont ils étaient enveloppés, leur bonnet jaune en forme de mitre, leur modestie, leurs paroles graves et articulées à voix basse, tout cela nous fit une singulière impression; nous ressentions comme un parfum de la vie religieuse et cénobitique. Il était plus de neuf heures du soir quand nous atteignîmes les premières habitations de la lamaserie. Afin de ne pas troubler le silence profond qui régnait de toutes parts, les lamas firent arrêter un instant le voiturier, et remplirent de paille l'intérieur des clochettes qui étaient suspendues au collier des chevaux. Nous avançâmes ensuite à pas lents, sans proférer une parole, dans les rues calmes et désertes de cette grande cité lamaïque. La lune s'était déjà couchée; cependant le ciel était si pur, les étoiles étaient si brillantes, que nous pouvions aisément distinguer les nombreuses maisonnettes des lamas, répandues sur les flancs de la montagne, et les formes grandioses et bizarres des temples boudhiques, qui se dessinaient dans les airs comme de gigantesques fantômes. Ce qui nous frappait le plus, c'était ce silence majestueux et solennel qui régnait dans tous les quartiers de la lamaserie; il n'était interrompu que par les aboiements entrecoupés de quelques chiens mal endormis, ou par le son mélancolique et sourd d'une conque marine, qui marquait, par intervalles, les veilles de la nuit; on eût cru entendre le chant lugubre de l'orfraie. Enfin, nous arrivâmes à la petite maison où logeait Sandara (1). Comme il était trop tard pour aller chercher une habitation qui pût nous convenir, notre pédagogue nous céda son étroite cellule, et alla chercher un gîte dans une maison voisine. Les lamas qui nous avaient accompagnés ne se retirèrent qu'après nous avoir préparé du thé au lait, et nous avoir servi un grand plat de viande de mouton, du beurre frais et quelques petits pains d'un goût exquis. Nous soupâmes d'un excellent appétit, car nous étions fatigués, et de plus nous éprouvions au fond du cœur un contentement dont nous ne pouvions nous rendre compte.

» Pendant la nuit, nous essayâmes vainement de dormir; le sommeil ne vint pas. Nous étions préoccupés de notre position, qui devenait de plus en plus étrange. C'était à ne pas y croire. Cette contrée d'Amdo, pays inconnu en Europe, cette grande lamaserie de Kounboum, si fameuse et si renommée parmi les boudhistes, ces mœurs de couvent, cette cellule de lama où nous étions couchés, tout cela nous tournoyait dans la tête comme les formes vagues et insaisissables d'un songe. Nous passâmes la nuit à faire des plans.

» Aussitôt que le jour commença à poindre, nous fûmes sur pied. Autour de nous, tout était encore dans le silence. Nous fîmes notre prière du matin, le cœur plein de sentiments qui jusqu'alors nous avaient été inconnus. C'était un mélange de bonheur et de fierté, de ce qu'il nous était donné de pouvoir invoquer le vrai Dieu dans cette fameuse lamaserie consacrée à un culte menteur et impie. Il nous semblait que nous venions de conquérir à la foi de Jésus-Christ le boudhisme tout entier.

» Sandara ne tarda point à paraître. Il nous servit du thé, des raisins secs et des gâteaux frits au beurre. Pendant que nous étions occupés à déjeuner, il ouvrit une petite armoire et en tira un plat de bois proprement vernissé, et où des dorures et des fleurs se dessinaient sur un fond rouge. Après l'avoir bien nettoyé avec un coin de son écharpe, il étendit dessus une large feuille de papier rose; puis, sur le papier, il arrangea symétriquement quatre belles poires qu'il nous avait fait acheter à Tang-Keou-Eul. Le tout fut recouvert d'un mouchoir en soie, de forme oblongue, et qu'on nomme *khata*. C'était avec cela, nous dit-il, que nous devions aller emprunter une maison.

» Le *khata*, ou *écharpe de bonheur*, joue un si grand rôle dans les mœurs thibétaines, qu'il est bon d'en dire quelques mots. Le *khata* est une pièce de soie dont la finesse approche de celle de la gaze. Sa couleur est d'un blanc un peu azuré. Sa longueur est à peu près le double de sa largeur; les deux extrémités se terminent ordinairement en frange. Il y a des *khatas* de toute grandeur et de tout prix, car c'est un objet dont les pauvres, pas plus que les riches, ne peuvent se passer. Jamais personne ne marche sans en avoir une petite provision. Quand on va faire une visite d'étiquette, quand on veut demander à quelqu'un un service, ou l'en remercier, on commence par déployer d'abord un *khata*; on le prend entre les deux mains et on l'offre à la personne qu'on vient honorer. Si deux amis qui ne se sont pas vus depuis quelque temps viennent par

(1) Sandara était le professeur de langue thibétaine des deux missionnaires.

hasard à se rencontrer, leur premier soin est de s'offrir un *khata*. Cela se fait avec autant d'empressement et aussi lestement qu'en Europe lorsqu'on se touche la main. Il est d'usage aussi, lorsqu'on s'écrit, de plier dans les lettres un petit *khata*. On ne saurait croire combien les Thibétains, les Si-Fan, les Houng-Mao-Eul et tous les peuples qui habitent vers l'Occident de la mer Bleue, attachent d'importance à la cérémonie du *khata*. Pour eux, c'est l'expression la plus pure et la plus sincère de tous les nobles sentiments. Les plus belles paroles, les présents les plus magnifiques ne sont rien sans le *khata*. Avec lui, au contraire, les objets les plus communs acquièrent une immense valeur. Si on vient vous demander une grâce le *khata* à la main, il est impossible de la refuser, à moins d'afficher le mépris de toutes les convenances.

» Quand nous eûmes terminé notre modeste déjeuner, nous sortîmes pour aller emprunter un logement. Sandara le Barbu nous précédait, portant gravement entre ses deux mains le fameux plat de quatre poires. Enfin, nous entrâmes dans une maison. Le maître était dans la cour, occupé à étendre du fumier de cheval. Nous ayant aperçus, il s'enveloppa promptement de son écharpe, et rentra dans sa cellule. Nous l'y suivîmes, et Sandara lui offrit le khata et le plat de poires, accompagnant le tout d'une harangue en thibétain oriental, dont nous ne comprîmes pas un seul mot. Pendant ce temps, nous nous tenions modestes et recueillis, comme de pauvres malheureux qui n'ont pas même la capacité de solliciter eux-mêmes une faveur. Le lama nous fit asseoir sur un tapis, nous offrit une tasse de thé au lait, et nous dit en langue mongole qu'il était heureux que des étrangers venus d'aussi loin, que des lamas du ciel d'Occident, eussent daigné jeter leurs regards sur sa chétive habitation. S'il eût compris le français, c'eût été le cas de répondre : « Monsieur, il n'y a pas de quoi !... » Mais comme il fallait parler mongol, nous lui dîmes qu'en effet nous venions de bien loin, que cependant on retrouvait, en quelque sorte, sa patrie quand on avait le bonheur de rencontrer une hospitalité comme la sienne. Après avoir pris une tasse de thé, et causé un instant de la France, de Rome, du pape et des cardinaux, nous nous levâmes pour aller visiter la demeure qui nous était destinée. Pour de pauvres nomades comme nous, c'était magnifique. On nous octroyait une vaste chambre avec un grand *kang*, puis une cuisine séparée, avec fourneaux, marmites, et quelques ustensiles; enfin une écurie pour le cheval et le mulet. Il y avait vraiment de quoi en pleurer de joie. Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas à notre disposition un autre khata, afin de remercier immédiatement cet excellent lama.

» Qu'il est puissant l'empire de la religion sur le cœur de l'homme, même lorsque cette religion est fausse et ignorante de son véritable objet! Quelle différence entre ces lamas, si généreux, si hospitaliers, si fraternels envers des étrangers, et les Chinois, ce peuple de marchands, au cœur sec et cupide, qui vendent au voyageur jusqu'à un verre d'eau froide! En voyant l'accueil qu'on nous faisait dans la lamaserie de Kounboum, nos souvenirs se reportèrent involontairement sur ces couvents élevés par l'hospitalité de nos religieux ancêtres, et qui étaient autrefois comme autant d'hôtelleries, où les voyageurs et les pauvres trouvaient toujours le soulagement du corps et les consolations de l'âme.

» Au bout de quelque temps, nous commençâmes à faire dans la lamaserie une certaine sensation; on s'entretenait beaucoup des deux lamas de Jéhovah et de la nouvelle doctrine qu'ils enseignaient. On disait que jamais on ne nous voyait nous prosterner devant Boudha; que nous récitions trois fois par jour des prières qui n'étaient pas thibétaines; que nous avions un langage particulier que personne n'entendait, mais qu'avec les autres, nous parlions tartare, chinois, et un peu thibétain. Il n'en fallait pas tant pour piquer la curiosité du public lamaïque. Tous les jours nous avions des visiteurs, et la conversation ne roulait jamais que sur des questions religieuses. Les lamas nous paraissaient tous sincèrement religieux et pleins de bonne foi; il y en avait même plusieurs qui attachaient une grande importance à la connaissance et à l'étude de la vérité; ils venaient souvent nous prier de les instruire de notre sainte religion.

» Nous avions adopté un mode d'enseignement tout à fait historique, ayant soin d'en bannir tout ce qui pouvait ressembler à la dispute et à l'esprit de contention; nous leur donnions un exposé simple et concis de la religion, leur laissant à eux-mêmes le soin d'en tirer des conclusions contre le boudhisme. L'enchaînement qu'ils remarquaient dans l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament était pour eux une démonstration.

» Parmi nos disciples se trouvait un jeune lama, qui semblait plein de respect pour les vérités que nous lui annoncions, mais son caractère timide et irrésolu l'empêchait de renoncer franchement au boudhisme. Il avait la prétention d'être tout à la fois bon chrétien et fervent boudhiste; dans ses prières, il invoquait tour à tour Tsong-Kaba et Jéhovah; il poussait la simplicité jusqu'à nous inviter à prendre part à ses pratiques religieuses.

» Un jour il nous proposa pour le lendemain une partie de dévotion en faveur des voyageurs du monde entier. « Nous ne connaissons pas cette dévotion, lui dîmes-nous; si tu voulais nous donner quelques explications? — Voici : on sait qu'il y a souvent des voyageurs qui se trouvent sur des chemins pénibles et difficiles; quelquefois ces voyageurs sont de saints lamas qui font pèlerinage; or, il arrive fréquemment qu'ils ne peuvent continuer leur route, parce qu'ils sont épuisés de fatigue; dans ce cas, nous allons à leur secours en leur envoyant des chevaux. — Oh! nous écriâmes-nous, cette pratique est bien belle, elle est très-conforme aux préceptes de la charité chrétienne; mais considère que nous, pauvres voyageurs, nous ne sommes pas actuellement en position de prendre part à cette bonne œuvre; tu sais que nous ne possédons qu'un cheval et un petit mulet, que nous devons faire reposer, afin de nous en servir pour notre voyage du Thibet. — Tsong-Kaba!... s'écria le lama; puis il frappa ses mains l'une contre l'autre en signe de jubilation, et s'abandonna à un rire inextinguible. — Qu'as-tu donc à rire? Ce que nous te disons, c'est la vérité : nous n'avons qu'un cheval et un petit mulet. » Quand le débordement de son hilarité fut un peu passé : « Ce n'est pas cela, nous dit-il, vous n'avez pas compris notre pratique de dévotion. Ce que nous envoyons aux voyageurs, ce sont des chevaux de papier... » Et en disant ces mots, il courut dans sa cellule. C'eût été le cas de rire à notre tour, en apprenant que la charité des boudhistes consistait à donner aux voyageurs des chevaux en papier. Mais nous conser-

vâmes notre gravité; car nous avions pris pour règle de ne tourner jamais en ridicule les pratiques des lamas. Un instant après il reparut, tenant dans ses mains quelques morceaux de papier, sur chacun desquels était imprimé l'image d'un cheval sellé, bridé et allant ventre à terre. « Voilà, nous dit le lama, les chevaux que nous envoyons aux voyageurs. Demain nous monterons sur une haute montagne, à trente lis de la lamaserie, nous passerons la journée à réciter des prières et à envoyer des chevaux. — Quel moyen employez-vous pour les envoyer aux voyageurs? — Un moyen fort simple. Après certaines formules de prières, nous prenons un paquet de chevaux que nous lançons en l'air; le vent les emporte; par la puissance de Bouddha, ils sont changés en véritables chevaux et présentés aux voyageurs. » Nous dîmes sincèrement à notre cher voisin ce que nous pensions de cette pratique, et nous lui exposâmes les motifs qui nous empêchaient d'y prendre part. Il parut goûter fort tout ce que nous lui dîmes; mais cela ne l'empêcha pas de passer une grande partie de la nuit à fabriquer, par voie d'impression, une quantité prodigieuse de chevaux.

» Le lendemain, avant que le jour parût, il se mit en route avec quelques confrères, pleins de dévouement comme lui pour les pauvres voyageurs. Il revint vers le soir, tout transi de froid et brisé de fatigue. Nous l'invitâmes à se reposer un instant dans notre cellule; nous lui servîmes du thé au lait et quelques pains frits au beurre. « La journée a été terrible, nous dit-il. — Oui, le vent a soufflé de ce côté-ci avec assez de violence. — Je crois pourtant que ce n'était rien en comparaison de ce que nous avons ressenti sur le sommet de la montagne; la tente, la marmite, tout a été emporté dans un tourbillon; nous avons été obligés de nous coucher à plat ventre pour n'être pas nous-mêmes enlevés. — C'est bien fâcheux que vous ayez perdu votre tente et votre marmite. — C'est vrai, c'est un malheur. Cependant il faut avouer que le temps était très-favorable pour envoyer des chevaux aux voyageurs. Quand nous avons vu qu'il allait tomber de la neige, nous les avons fait partir en masse, et le vent les a emportés vers les quatre parties du monde. Si nous avions attendu plus tard, la neige les aurait mouillés, et ils seraient restés collés sur les flancs de la montagne. » Au bout du compte, cet excellent jeune homme n'était pas si mécontent de sa journée. »

Les règlements de la lamaserie ne permettaient pas aux étrangers d'y résider plus de trois mois; les missionnaires furent donc obligés de quitter Kounboum, et en attendant le passage de la grande caravane, qui devait les conduire au cœur du Thibet, ils reprirent la vie sous la tente et les habitudes pastorales des peuples tartares. Ces peuples nomades par excellence ne connaissent, pour ainsi dire, de villes et d'édifices que les cités lamaïques et les édifices consacrés au culte de Boudha.

Les missionnaires continuèrent sous la tente leur courageux apostolat; ils semaient autour d'eux le bon grain; qui, sans doute, ne sera pas perdu pour l'éternité. Mais ils désiraient ardemment visiter les cités saintes du Thibet, et nous les suivrons, dans un dernier article, à Lla-Ssa, métropole du monde boudhique, célébrité de l'Asie, presque inconnue en Europe.

Nous espérons que ce dernier extrait sera favorablement accueilli par nos lectrices, qui ont pu juger de l'intérêt soutenu que renferme le spirituel livre de M. Huc. Aux esprits frivoles, ce récit de voyage présente une variété et un amusement extrêmes; aux penseurs et aux chrétiens, le simple tableau de tant de sacrifices et de tant de courage offre un sujet toujours nouveau d'admiration pour la foi qui anime cet héroïsme et inspire cette humilité. E. R.

—

*Album de Broderie religieuse,* publié d'après les dessins du P. Arthur Martin, membre de la commission des Arts et Édifices religieux, par H. Ménage. Au bureau de l'*Album,* rue d'Enfer, 5.

Parmi nos lectrices, il en est sans doute un grand nombre qui consacrent à la décoration des saints autels quelques heures de leur temps et quelques produits de leur aiguille industrieuse. Mais ce n'est pas le tout que d'avoir la patience et l'adresse qui créent les petits chefs-d'œuvre féminins, il faut, lorsqu'on veut contribuer à la splendeur de la maison de Dieu, suivre les règles d'un goût épuré et sévère. Les vêtements sacerdotaux, les ornements et les broderies des autels ne peuvent être sujets aux caprices hétérodoxes de la mode, et tel dessin qui, employé à la décoration d'un salon, sera une merveille de grâce et de fantaisie, deviendrait ridicule et presque inconvenant s'il était reproduit sur des ornements religieux. Pourrait-on broder une chasuble en style *Pompadour* et décorer une pale dans le genre *rococo?* Ne faut-il pas harmoniser avec l'architecture chrétienne, d'un caractère si spécial, tous les objets qui servent à la célébration des saints mystères et à la splendeur du lieu saint? C'est pour arriver à ce but, pour donner à nos gothiques cathédrales des ornements dignes d'elles, qu'un des plus savants archéologues de France, l'artiste érudit qui a reproduit et commenté les magnifiques vitraux de la cathédrale de Bourges, le P. Arthur Martin, n'a pas dédaigné d'employer ses studieux loisirs à créer des dessins de broderie, destinés à l'ornementation des autels. Il a emprunté au style roman, au style gothique, au style de la renaissance même, leurs plus heureux motifs, et il a produit des chefs-d'œuvre de goût, de convenance et de richesse. Nous citerons surtout des dessins d'aubes, destinés à être brodés sur tulle, et une chasuble, exécutée par madame la princesse Charles de Beauveau, pour l'église de la Madeleine, qui égale en magnificence ces tissus antiques que l'on admire encore dans les trésors des églises, non spoliés par les révolutions, entre autres à Tournay et à Aix-la-Chapelle.

Envisagée ainsi, la vulgaire broderie s'élève à la hauteur d'un art et rivalise avec la peinture, par la pureté des lignes et l'éclat des couleurs. Nous désirerions que l'*Album de Broderie religieuse* aidât à populariser parmi nos lectrices ce noble travail auquel les reines, les princesses et les grandes dames de France ont toujours aimé à consacrer leurs talents et leurs pieux loisirs. Elles liront avec fruit le texte placé à la tête de l'*Album,* et dans lequel nous avons cru reconnaître une plume aussi savante que chrétienne.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### DER ALPENJAGER.

Willst du nicht das Lämmlein hülen ?
Lämmlein ist so fromm und sanft,
Nährt sich von des Grases Blüthen,
Spielend auf des Baches Ranft.
« Mutter, Mutter, lass mich gehen
Jagen nach des Berges Höhen ! »

Willst du nicht die Heerde locken
Mit des Hornes munterm Klang ?
Lieblich tönt der Schall des Glocken
In des Waldes Lustgesang.
« Mutter, Mutter, lass mich gehen,
Schweifen auf den wilden Höhen ! »

Willst du nicht der Blümlein warten,
Die im Beete freundlich stehn ?
Draussen ladet dich kein Garten :
Wild ist's auf den wilden Höhn !
« Las die Blümlein, lass sie blühen !
Mutter, Mutter, lass mich ziehen ! »

Und der Knabe ging zu jagen,
Und es treibt und reist ihn fort,
Rastlos fort mit blindem Wagen
An des Berges finstern Ort ;
Vor ihm her mit Windesschnelle
Flicht die zitternde Gazelle.

Auf der Felsen nakte Rippen
Klettert sie mit leichtem schwung,
Durch den Kiss geborstner klippen
Trägt sie der gewagte sprung ;
Aber hinter ihr verwogen
Folgt er mit dem Todesbogen.

Jetzo auf den schroffen Zinken
Hängt sie, auf dem höchsten Grat,
Wo die Felsen jäh versinken,
Und verschwunden ist der Pfad.
Unter sich die steile Höhe,
Hinter sich des Feindes nähe.

Mit des Jammers stummen Blicken
Fleht sie zu dem harten Mann,
Fleht umsonst, denn loszudrüken,
Legt er schon den Bogen an ;
Plölzlich aus der Felsenspatte
Tritt der Geist, der Bergesalte.

Und mit seinen Götterhänden
Schützt er das gequälte Thier.
« Musst du Tod und Jammer senden, »
Ruft er, » bis herauf zu mir ?
Raum für alle hat die Erde ;
Was verfolgst du meine Heerde ? »

SCHILLER.

### LE CHASSEUR DES ALPES.

« Ne veux-tu pas paître le jeune agneau ?
L'agneau est si doux, si paisible,
Se nourrit des fleurs du gazon,
Jouant sur le bord du ruisseau !
— Ma mère, ma mère, laisse-moi partir
Pour chasser sur les hauteurs de la montagne.

— Ne veux-tu pas attirer le troupeau
Par le joyeux son du cor ?
Le bruit des clochettes se mêle agréablement
Au chant mélodieux du bocage.
— Ma mère, ma mère, laisse-moi partir
Pour errer sur les montagnes sauvages.

— Ne veux-tu pas soigner les jeunes fleurs
Qui poussent si belles dans le parterre ?
Dehors nul jardin ne t'invite.
La montagne est sauvage et aride.
— Laisse les fleurs, laisse-les fleurir !
Ma mère, ma mère, laisse-moi partir. »

Et le jeune garçon s'en alla pour chasser ;
Il est poussé, il est entraîné en avant,
Toujours plus loin, avec une aveugle témérité,
Jusqu'à l'endroit sombre de la montagne.
Devant lui, rapide comme le vent,
S'enfuit la gazelle tremblante.

Sur les flancs nus des rochers
Elle grimpe d'un pas léger ;
Au-dessus de l'abîme entr'ouvert
Un saut hardi la porte ;
Mais derrière elle audacieusement
Il la poursuit avec son arc meurtrier.

La voilà suspendue sur les pointes escarpées,
Sur la crête la plus élevée,
Où les rochers descendent en précipice,
Où tout sentier a disparu.
Sous elle le gouffre rapide,
Derrière elle la présence de l'ennemi.

Avec des regards d'une angoisse muette,
Elle veut attendrir cet homme barbare,
En vain elle supplie, car pour lancer la flèche
Il tend déjà son arc.
Soudain de la fente du rocher
S'avance le génie, le vieux de la montagne.

Et de ses mains divines
Il protége l'animal aux abois.
« Faut-il donc, s'écrie-t-il, que tu envoies
La mort et la désolation jusque vers moi ?
La terre a de la place pour tous ;
Pourquoi poursuis-tu mon troupeau ? »

P.-A. MAGOT-GRETTON.

# LA VIE RÉELLE.

Couvent des Ursulines en L***, 18...

Encore deux mois, et j'aurai fini mon éducation, je quitterai le couvent, je retournerai à la maison paternelle... j'aurai fini... et pourtant, la mère Angèle, qui ne parle que par sentences, ne nous répète-t-elle pas chaque jour : *L'éducation dure toute la vie!... Vivre, c'est apprendre*...? Donc, je n'aurai pas fini, donc je commencerai à peine l'apprentissage de la vie... que me réserve-t-elle ?

Dans cette vie obscure, à mes regards voilée,
Quel destin m'est promis ? à quoi suis-je appelée ?

Quelquefois je voudrais évoquer l'avenir, lui demander ce qu'il me réserve de jours... plus sage, je m'en remets à la Providence, dont la douce main m'a menée depuis mon berceau jusqu'à ce jour, et qui saura me conduire au port tranquille où les chrétiens se reposent... Ô mon Dieu! ici, dans cet asile de notre jeunesse, nous vivons sous vos yeux comme d'innocents et paisibles enfants ; plus tard, j'espère chercher toujours dans une vie pure, sinon heureuse, vos paternels regards... puissé-je ne jamais les craindre et toujours les désirer !

16 août 18...

Que la procession d'hier était douce à voir sous les marronniers du jardin, aux feux du soleil couchant qui faisait pleuvoir une poussière d'or sur la blanche statue de Marie et sur nos longs voiles flottants ! La beauté sereine du soir, les parfums des fleurs mêlés à ceux de l'encens, quelques voix d'oiseaux se confondant, merveilleuses et légères, avec le chant grave des hymnes saintes, l'attitude calme et recueillie des religieuses, l'union de toutes les âmes en une même pensée, faisaient de cette heure quelque chose de délicieux et qui semblait emprunté aux heures bénies de l'éternité. Bientôt nous serons dans le monde ; nous irons quelquefois dans des fêtes; belles et bien parées, nous ne porterons plus le voile blanc et la couronne de roses des pensionnaires, des *cordons*, des *médailles*, des *sages*, enfin nous serons de grandes personnes, mais je doute que nous soyons plus heureuses qu'hier au soir...

29 août.

Le moment du départ approche; les adieux sont faits ; j'ai donné à mes compagnes, que je ne reverrai plus, quelques souvenirs, je les ai embrassées en pleurant; il faut partir et vous quitter, chère maison du bon Dieu, maison bénie où j'ai passé dix tranquilles années. Adieu aux bonnes religieuses, si douces pour nous, si sévères pour elles-mêmes! adieu à mes amies d'enfance, qui me communiquaient une si vive émulation pour le travail et qui ont partagé avec moi des instants de si folle gaieté, de si tranquille joie! adieu au jardin où nous ne danserons plus de rondes! adieu à la chapelle où j'ai fait ma première communion!.... J'ai écrit quelques vers : c'est la dernière folie de pensionnaire que je commettrai :

Adieu, douce retraite, adieu, charmant séjour !
Ici mes jeunes ans coulèrent sans nuage :
Adieu, car loin de vous je m'en vais sans retour ;
Et triste en vous quittant, je pleure et crains l'orage.

Adieu, car désormais dans vos bosquets fleuris
Je n'irai plus rêver à l'ombre du vieux chêne,
En vain je chercherai mes rossignols chéris,
Dont les chants cadencés faisaient passer ma peine.

Et vous, vous que j'aimais, adieu mes belles fleurs !
Mes mains vous cultivaient, soignaient vos tiges frêles ;
Sans moi vous tomberez, mes compagnes, mes sœurs,
Éprouvant du soleil les atteintes cruelles !

Adieu, sainte chapelle où je trouvai Jésus,
Où tant de fois je vins puiser force et courage,
Et chercher à dompter les défauts de mon âge !
Adieu ! car dans vos murs vous ne me verrez plus !

Adieu, mes folles sœurs, compagnes si rieuses
Qui folâtrez gaîment quand je pleure et je pars...
Puissiez-vous plus que moi toujours être joyeuses,
Et vivre encor longtemps loin de tous les regards !

Vous qui des anges saints imitez la tendresse,
Vous qui jusqu'à ce jour conduisîtes mes pas
En éloignant de moi les peines, la tristesse,
Mères, je vais partir ! ah ! ne m'oubliez pas !

Adieu!

R...., septembre 18...

Que mes parents ont été bons pour moi et quelle douceur de se retrouver dans le nid paternel! de voir tous les jours son père, sa mère! de parler avec ses frères du temps passé, de vivre en famille, c'est-à-dire l'âme épanouie et le cœur sur les lèvres! Ma mère m'a reçue avec une tendresse que je n'oublierai jamais; elle m'a conduite aussitôt à ma chambre, nouvellement arrangée par ses soins... Qu'elle est jolie, ma chambre, et que je m'y plais! J'y retrouve partout la bonté de ma mère et les souvenirs de la famille; elle est comme embaumée d'un parfum du passé; j'y vois les images de ceux que je n'ai pas vus, et qui pourtant me sont familiers, tant les récits, les traditions du foyer m'ont fait connaître ceux qui se sont assis autrefois à la même place et qui sont maintenant disparus à jamais. Mon père aime tant à parler de sa mère! maman rappelle si volontiers le nom et les vertus de ses parents! Aussi je connais ceux qui ne sont plus comme je connais ma bonne grand'maman, qui, hier, m'embrassait avec tant d'affection. Mais décrivons ma chambre, ma jolie chambre.

Des rideaux de perse vert et blanc, un papier vert et blanc aussi, ornent les fenêtres, le lit et les murailles; tous les meubles, un peu anciens, sont en noyer, d'une belle et riche nuance. Sur la cheminée maman a posé une petite pendule et des flambeaux en porcelaine, qui lui viennent de sa sœur, de cette aimable Julie dont elle parle si souvent; les portraits en miniature de mon père et de ma mère, peints dans leur jeunesse, sont suspendus au chambranle; au chevet de mon lit on a posé un beau bénitier d'argent, qui représente Notre-Seigneur et la Samaritaine; ce bénitier a appartenu au grand-oncle de mon père, un saint prêtre. En face de mon lit, au-dessus d'une petite table, se trouvent une très-jolie statue de la sainte Vierge et une image de ma patronne, la bienheureuse Isabelle, la sœur du bon *roy sainct Loys*. C'est là que je dis mes prières. Deux portraits au pastel ornent les murs : celui de ma grand'mère paternelle, en robe de soie brune sur des paniers, les cheveux poudrés et la figure belle et douce, et celui de mon grand-père, qui était avocat au parlement de Rennes, représenté avec la toge et le bonnet carré. Une petite bibliothèque renferme mes livres; un oiseau des îles gazouille dans une belle cage dorée suspendue au plafond, et en dehors de la fenêtre l'on a pratiqué une profonde jardinière, toute remplie de fleurs. Le soleil visite ma chambre dès le matin, et je suis à deux pas de celle de ma mère. J'aimais bien le beau dortoir blanc des Ursulines, mais qu'est-ce en comparaison de la maison paternelle?...

Octobre 18...

J'étudie fort peu, mais en revanche je couds énormément, et mère Thérèse, la maîtresse d'ouvrage, serait fière de son ancienne élève. Nous raccommodons, maman et moi, tout le linge de la maison et les bas de mes frères (et Dieu sait quelle besogne nous créent ces

pieds toujours actifs et remuants!). De plus, je suis chargée de quelques soins du ménage; je donne les provisions, je compte avec la domestique, je surveille le couvert, l'arrangement des chambres, et l'an prochain je ferai un cours de cuisine, sous Agathe, notre cordon-bleu. Je suis bien ignorante en fait de ménage, et je vois qu'après avoir lu bien des choses sur le brouet de Sparte et sur les festins de Lucullus, il faut que j'apprenne à lire dans *la Cuisinière bourgeoise*, et à distinguer un entremets d'avec *un relevé*. Je réussis cependant les hors-d'œuvre; hier, en donnant des formes fantastiques aux radis roses, j'ai fait un coup d'essai qui était un coup de maître. Et (l'ambition me gagne) pourquoi ne ferais-je pas un mouton en beurre à l'aide de ce vieux moule que j'ai trouvé dans la cuisine? ce sera charmant, et papa et maman s'amuseront de mes bergeries...

Octobre 18...

Nos soirées sont délicieuses; nous lisons beaucoup, et après le souper je joue du piano... Je déchiffre en ce moment *la Vestale;* quelle belle et majestueuse musique!...

Novembre 18...

Hier, mon père nous a apporté un livre nouveau, *les Martyrs*, de M. de Châteaubriand. Il nous en a expliqué le sujet, et après avoir lu à haute voix quelques passages, il en arriva aux derniers livres de l'ouvrage, et il a lu le chant de Cymodocée dans sa prison et la lettre qu'Eudore, prêt à mourir pour son Dieu, adresse à sa fiancée. Cette lecture était comme un événement pour moi; je tremblais, je pleurais, je répétais avec enthousiasme ces paroles cadencées, plus mélodieuses que les vers, que l'auteur a placées dans la bouche de la prêtresse des Muses : « Oiseaux de Libye, dont le » cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet » de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir » les lauriers de la Messénie. »

Quand tout à coup ma mère me dit avec beaucoup de douceur : « Isabelle, mon enfant, ne vous exaltez pas ainsi; il faut savoir se modérer en toutes choses. »

Je ne levai plus les yeux de dessus ma broderie. Au bout d'un instant, maman reprit : « Et n'oubliez pas de donner demain à Agathe du sucre et du riz pour faire un gâteau. »

Mon Dieu! maman n'aurait-elle donc pas le sentiment du grand et du beau?

Novembre 18...

Qu'ai-je écrit hier? Mon Dieu! pardonnez-moi, je vous ai offensé par ce jugement plein d'orgueilleuse ingratitude! pardonnez-moi! je me repens et je vois clair... Ma mère, absorbée par les soins, les soucis, les travaux de la vie, ne goûte plus les fictions de la poésie, mais de quelles nobles et saintes réalités tous ses jours sont remplis! J'apprends à chaque instant quelque détail qui me la rend plus respectable et plus chère.

Ce matin, par exemple, en descendant, j'ai vu dans le vestibule les souliers de maman, tout humides, et sa pelisse sur laquelle on voyait encore des flocons de neige : « Maman est donc sortie par ce temps affreux? dis-je à Agathe. — Madame sort tous les jours au matin, répondit-elle, pour aller à la messe et voir ses pauvres? — Ses pauvres? — Ses pauvres et surtout ses malades, et surtout cette malheureuse Catherine... madame ne manquerait pas à la voir tous les jours... — Pourquoi cela, Agathe? — Pourquoi cela? parce que madame est une vraie sœur de charité en chapeau, que non-seulement elle console et secourt les malheureux, mais qu'elle les panse, les arrange, les soigne, comme on le ferait à l'Hôtel-Dieu. Catherine a une plaie affreuse, qu'on ne peut panser qu'avec les plus grands ménagements... Eh bien, mademoiselle, c'est madame, c'est votre chère mère qui prend ce soin... elle a une adresse, une patience, une douceur!... elle fait cela tous les jours que Dieu donne, elle le fait pour Catherine, elle l'a fait pour bien d'autres... — Et mon père sait-il cela? — Est-ce que madame a jamais fait des cachotteries à monsieur? Ah! mademoiselle, vous avez de dignes parents, Dieu vous les conserve! »

Je pleurais, je pleurais de regret et d'admiration... je ne connaissais pas tout à fait maman jusqu'à ce jour... Allons, je veux être sage, et peut-être me mènera-t-elle voir les pauvres avec elle...

Décembre 18...

Je passe trois après-dînées par semaine auprès de ma bonne-maman, que de graves infirmités retiennent au coin du feu; elle ne sort plus, et les enfants vont lui tenir compagnie... Mes cousines y vont à leur tour, et notre grand'mère n'est jamais seule. Je le confesse ici, je m'ennuie bien parfois pendant ces longues heures, et ce devoir a peu de charmes pour moi... Qu'il est difficile d'être bonne! il n'y a que Dieu qui puisse nous en faire la grâce... Bonne-maman est sourde, elle ne voit plus, elle marche à peine, chaque minute réclame un soin nouveau... quelquefois ces soins me pèsent et me causent une sourde impatience que je déguise cependant de mon mieux. Aujourd'hui, plus que jamais, je m'ennuyais dans ce grand salon étouffant et sombre; j'étais enrouée à force d'avoir parlé haut, je ne savais plus que dire, et j'aspirais après l'air, la liberté, la solitude... Bonne-maman me pria d'aller lui chercher un châle, et je montai à la chambre bleue, qui sert aujourd'hui de cabinet de toilette. Je dus chercher le châle fort longtemps; pendant que je fouillais les tiroirs de la commode et les profondeurs sombres de la vieille garde-robe de chêne, mille souvenirs déjà lointains surgirent dans ma mémoire. J'avais habité autrefois la chambre bleue; pendant une absence de mes parents, ils m'avaient confiée à ma grand'mère, et je fus assaillie chez elle d'une longue maladie, une fièvre cérébrale, je crois. Que de tendres soins elle m'a prodigués alors! Elle ne me quittait pas pendant le jour; la nuit, elle couchait auprès de mon petit lit; dans les angoisses et les rêveries de la fièvre, je la voyais toujours auprès de moi, me consolant, m'encourageant sans se lasser, sans se rebuter jamais... Chez elle aussi s'écoula ma longue et pénible convalescence... Elle m'achetait des jouets, elle me contait des histoires, elle dépensait pour moi tout son cœur, et jamais, sur son visage, un sentiment d'ennui n'accompagna les soins dont elle m'environnait... il semblait que ce lui fût un bonheur de soigner une enfant malade et capricieuse... Et moi, de quel cœur avare je lui dispense quelques attentions et quelques bonnes paroles!... Ah! Seigneur, accordez-moi la grâce de rendre à la vieillesse une petite part du dévouement dont elle environna mon enfance... Je resterai toujours insolvable, car le cœur des mères ne se paye pas...

Février 18...

Ma cousine Stéphanie se marie, je la remplacerai

auprès de bonne-maman... Je m'exerce à lire haut, d'une voix bien posée, afin de pouvoir lui faire la lecture... Maman me conduit parfois chez les pauvres, et demain, pour la première fois, nous allons à une grande soirée, chez madame P.... Maman ne veut pas me séquestrer du monde, elle désire que je le connaisse assez pour savoir comment m'y conduire si j'y dois vivre, et pour ne pas en regretter les jouissances imaginaires si le sort m'en éloigne...

Février 18...

Décidément, une soirée n'est pas chose très-amusante. Dans quelques jours on me mène au bal à la préfecture. Il faut bien qu'Isabelle voie ce que c'est, dit mon père, et qu'elle sache ce que sont les plaisirs des grands enfants. Cependant, a-t-il ajouté, l'entrée dans le monde est une chose sérieuse ; c'est une nouvelle perspective ouverte à votre esprit ; regardez donc, observez, et surtout réfléchissez ; car l'observation sans retour sur soi-même n'est qu'une curiosité vaine, elle amuse l'esprit et n'éclaire pas la raison. Soyez calme, tranquille, attentive, parlez peu, apprenez le grand art d'écouter, et vous passerez pour aimable... — Et surtout, ma chère enfant, ajouta ma mère, pas de tracasseries, pas de bavardage, pas de remarques malignes... La religion nous prescrit la charité dans les paroles comme dans les actions, et c'est là, comme toujours, un conseil aussi utile à notre bonheur qu'à notre sanctification. Faites-vous une loi de ne pas médire, de ne vous permettre aucune critique, votre tranquillité, votre réputation, vos manières même y gagneront, car rien ne donne plus mauvais ton que l'accent aigre et acharné de la médisance... Enfin, tâchez de mériter, comme sainte Thérèse, le beau titre d'*avocat des absents*...

Pour régler ma conduite, je n'ai qu'à imiter ma mère, si aimable et si bonne... Mon frère Albert me la cite toujours, et il ajoute un texte latin, qui veut dire, je crois : *La religion est utile à tout.*

Février 18...

Je me suis amusée, car j'ai beaucoup dansé, et j'aime la danse. M. Adrien de L... m'a invitée plusieurs fois, j'en étais étonnée, car il paraît si mélancolique !... Stéphanie prétend qu'il ressemble à un héros de roman...

Mars 18...

Nous avons rencontré M. Adrien à la promenade, et le soir il est venu faire visite à Albert, qui l'a reçu dans le salon où nous étions réunis. M de L... ne dit pas grand'chose, il a l'air sérieux, réfléchi, triste même; il a soupiré en disant qu'il regrettait de n'avoir pas de sœur, et il m'a regardée...

Mars 18...

Mon Dieu ! que j'étais folle ! depuis quelque temps, sans me l'avouer à moi-même, le souvenir de M. de L... se mêlait à mes pensées, je lui attribuais mille qualités chimériques, et il me semblait qu'à son tour il faisait quelque attention à moi... Je ne m'avouais pas ces sottes idées ; mais l'œil de ma mère, plus clairvoyant que ma propre conscience, avait pénétré dans le fond de mon cœur. Elle m'a interrogée aujourd'hui avec beaucoup de douceur, et, grâce au ciel, je lui ai répondu sans déguisement. Elle a mis sa main sur mes cheveux, et, avec un sourire de bonté, elle s'est écriée : « Tête de jeune fille ! Vous trouvez donc, Isabelle, que M. de L... a l'air intéressant, mélancolique, qu'il ressemble à un héros de madame Cottin, comme le dit Stéphanie ? Je trouve comme vous qu'il a tout à fait mauvaise mine ; mais cela s'explique, il a une maladie de foie, une jaunisse manquée. »

Une jaunisse ! quelle chute !

« De plus, ajouta sérieusement ma mère, quoique la fortune de M. de L... soit au-dessus des espérances que nous pouvons concevoir pour notre fille, ni votre père ni moi ne voudrions l'accepter pour gendre... nous avons même blâmé Albert de sa liaison avec lui... Ceci vous suffit-il, ma chère enfant ?

— Oh ! oui, maman.

— Mon Isabelle, ma fille, ne vous laissez pas égarer par votre imagination, et reposez-vous du soin de votre bonheur sur ceux qui vous aiment le mieux... Probablement vous vous marierez, mais ce seront les qualités réelles, les vertus solides d'un honnête homme qui dicteront votre choix et le nôtre... Le mariage est une chose grave et sainte, *un grand sacrement en Jésus-Christ*, et j'espère que vous y apporterez les dispositions sérieuses que requiert un tel engagement. Quitter la maison paternelle, l'abri, la protection, la vie facile pour aller fonder une autre famille, pour s'unir à une autre destinée ; choisir un compagnon, un ami, qui portera avec vous le poids du jour, dont on doit partager les travaux, les succès, les soucis, les revers ; plier son caractère aux goûts d'un autre ; élever des enfants pour Dieu et pour la société, est-ce là chose légère et qui se doit décider au bal et à la promenade ? Ma chère enfant, pensez au mariage devant le bon Dieu ; réfléchissez aux devoirs, aux sacrifices, au dévouement que ce lien impose à une femme ; voyez l'étendue des obligations qu'elle embrasse le jour où elle s'engage devant l'autel, et peut-être reculerez-vous, ne vous sentant pas assez forte... Vous souriez, Isabelle ? cela ne vous effraye pas ?

— J'imiterai mon modèle, » dis-je en l'embrassant.

Cette conversation m'a fait réfléchir : quel lien en effet que le mariage ! quelle responsabilité devant Dieu que ces enfants que l'on doit diriger, et sur le compte desquels l'amour, la faiblesse, les courtes vues de l'intelligence vous trompent si souvent ! Il faut bien aimer, et d'une affection générale et solide, celui que l'on accepte dans la fortune comme dans l'infortune, dans la santé comme dans la maladie, jusqu'à la mort ! Je veux garder mon cœur, pour le donner tout entier à celui que Dieu m'enverra, — s'il m'envoie quelqu'un ! — et s'il ne m'envoie personne ! eh bien ! je resterai auprès de mes parents, je tâcherai de les rendre heureux, j'irai voir les pauvres, je cultiverai mon esprit ; c'est encore une belle destinée (1) !...

Décembre 18...

Mon mariage est arrêté, mon père, après avoir eu la bonté de me consulter, a agréé la demande de M. Julien Varley. Tout est fixé, réglé ; j'ai reçu la visite de mes futurs parents, et avant la fin de janvier je serai sa femme. O mon Dieu ! bénissez-nous ! faites que je sois bonne et sage, et que nous vivions tous

(1) Nous supprimons ici un grand nombre de feuillets du journal d'Isabelle, qui n'apprendraient rien à nos lectrices, et qui ne sont que le récit de la vie ordinaire et tranquille d'une jeune fille.

deux dans votre crainte et dans votre amour! Nous ne serons pas riches, puisque ma dot est petite, et que la réputation de M. Varley, comme avocat, commence à peine; mais tant mieux, nous jouirons plus complétement des progrès que fera, je l'espère, notre fortune: mon mari apportera son talent et ses labeurs; je tâcherai d'apporter de l'ordre et de l'économie. Mon père et ma mère semblent heureux, et tranquilles sur notre avenir; Albert, mon bon frère, est au comble de la joie; le petit Léon, Dieu le bénisse! est enchanté d'être de noce. Je ne vois autour de moi que des visages calmes et satisfaits...

Nous travaillons au trousseau; en ourlant, en marquant ces nappes, ces serviettes, je fais mille réflexions sur le changement qui va s'opérer dans mon sort : ce linge, avant peu de jours, m'appartiendra en commun avec celui qui, aujourd'hui, n'est pour moi qu'un étranger. Nos destinées seront unies comme nos chiffres le sont déjà sur ces objets qui serviront à notre ménage; je ne serai plus à moi, je ne serai plus à mes parents, je serai à un autre... Je l'aime, et pourtant cette pensée m'effraye. Mais, ô mon Dieu, j'aurai pour me soutenir, dans ma nouvelle carrière, parmi mes nouveaux devoirs, votre grâce, votre sainte loi, et l'exemple de ma mère...

M^me^ Éveline Ribbecourt.

# SOUVENIRS D'ITALIE.

## LA TOSCANE.

Je conseillerais le séjour de Pise, en hiver, aux âmes qui ont été fortement agitées; jamais baume n'opéra plus efficacement ni plus rapidement que l'air doux et tiède qu'on y respire; l'azur du ciel de Naples y est très-légèrement voilé; l'Arno roule lentement en gazouillant un chant de berceau; le bruit des rares voitures est insensible dans ces rues pavées de larges dalles, unies avec une précision de mosaïque; les habitants, clair-semés sur les beaux quais du fleuve, marchent doucement, les traits placides, le regard épanoui... — Vous sentez le calme pénétrer dans votre esprit et dans votre cœur... Voilà pour moi le principal charme de Pise; c'est ce fluide qui me berçait soit à mon balcon des *Lungarni*, soit sous les chênes et les peupliers des *Cascine*. Aussi jamais je n'oublierai les premières journées passées à Pise, dans un isolement complet, sous l'influence de cette température privilégiée du mois de novembre.

Pise, ce sont les *Lungarni*; les Lungarni sont Pise. On ne peut rien se représenter d'aussi magnifique que la courbe que fait l'Arno en traversant la ville; cette ligne capricieuse et savante à la fois fait des *Lungarni* de Pise les plus beaux quais du monde. Du moins le panorama qui se déroule de n'importe quelle maison des Lungarni est sans rival. Logez-vous, si vous le pouvez, dans le *palazzo delle Vele*, cette ancienne fabrique de voiles pour les galères pisanes; j'y occupais un logement au troisième, un sixième de Paris; j'avais pour voisines les hirondelles... mais aussi de ma fenêtre la vue était la plus belle de Pise. En face de moi, au côté opposé du quai, s'élevait à fleur d'eau la chapelle *della Spina*, vrai travail d'orfévre. Plus loin, à droite, le *Ponte Vecchio*, dont l'architecte fut Brunelleschi, le créateur du *Duomo* de Florence. Enfin, à l'extrémité, dans la direction du palazzo delle Vele, le *Bargello* avec sa tour pittoresque; puis, à gauche deux lignes de maisons qui se fondent insensiblement au *Ponte Mezzo*... au fond du tableau, au loin, sur le pic d'une montagne se perdant dans les nuages, une forteresse démantelée.

Ne vous aventurez dans l'intérieur de Pise que pour aller *piazza del Duomo* visiter les quatre fameux monuments, — le Campo Santo, le Duomo, le Baptistère et la Tour Penchée; — puis, portez vos pas aux *Cascine*, une magnifique allée de peupliers y conduit. — Parc ou forêt, les Cascine avec leurs futaies ombragées, leur *fiumo morte* (fleuve mort), leurs échappées de vue, leurs gazons toujours verts, leurs violettes, leurs troupeaux de vaches errant à leur gré et leurs bandes de rossignols, seront toujours un site aimé par le penseur et par l'artiste.

« Ah! comme vous êtes heureux, signore! vous disent les Pisans lorsque vous arrivez dans leur ville à l'époque de *la luminara*, l'illumination par excellence en l'honneur de leur patron, san Ranier. Je l'ai vue cette fameuse luminara; on s'y prend pour les préparatifs deux ou trois mois d'avance : les maisons des Lungarni sont masquées d'échafaudages; ogives, créneaux gibelins ou guelfes, ce sont toujours les mêmes dessins. Puis la nuit du 16 juin, la veille de la fête, les Lungarni, jusqu'aux toitures des maisons et les arcades des ponts sont illuminées. Des canots ornés de lanternes de papier colorié sillonnent mystérieusement l'Arno, et une délicieuse musique marie ses sons modulés au bruit vague et confus de la foule... — C'est joli, c'est beau, c'est féerique, je n'en disconviens pas, mais l'esprit et le cœur restent froids devant ce spectacle. La seule chose, quant à moi, qui m'ait beaucoup amusé cette nuit-là, c'est la lune qu'on distinguait difficilement des lanternes de papier; aussi on ne saurait s'imaginer toutes les grimaces qu'elle faisait, cette pauvre Hécate! Je passai toute la nuit à ma fenêtre, me morfondant devant cette *fête vénitienne* comme Barthe, l'ami de Dorat, qui passa aussi tout une soirée devant le grand bassin du Luxembourg, demandant en vain à la lune un brin d'inspiration... — Le lendemain, il y eut sur l'Arno une course de bateaux. Ce n'est pas au premier arrivé qu'est décerné le prix, mais à celui qui parvient le premier à arracher un drapeau planté au haut du mât d'une chaloupe amarrée, sur laquelle se tient le jury. En sorte que souvent le succès de la lutte dépend de la dextérité et de l'agilité de celui qui remplit cette partie du programme. Ce fut un jeune homme des bleus qui s'élança le premier de la chaloupe au mât; le rouge, qui le suivait de près, homme touchant à la quarantaine, voyant la victoire lui échapper, vu son

obésité, saisit son rival par la jambe et le fit dégringoler. — De là, grande querelle entre les bleus et les rouges, — et le jury jugea plus prudent, pour sa sûreté personnelle, de remettre sa décision à un temps plus opportun.

Pendant ces fêtes, Pise est encombrée d'étrangers. Elle est bruyante, tumultueuse; ce n'est plus la Pise des autres jours, aussi est-on longtemps à lui pardonner ses velléités de coquette; et on la boude de longues semaines, si on ne la quitte brusquement pour ne plus la revoir.

Pise fut tendrement aimée par deux grands poëtes, par Shelley et Byron. Ce fut leur dernière étape ici-bas. Shelley sortit de Pise pour aller faire sur mer une partie de canot, et il trouva la mort tout près de la plage de Gombo. Byron abandonna Pise pour aller mourir à Missolonghi.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Florence, la belle Firenze, marque dans les souvenirs du touriste. Elle lui apparaît assise nonchalamment sur les rives de l'Arno, parée de ses riantes collines, toujours l'aspect coquet, épanoui, plein de fraîcheur. — Suivez le cours de l'Arno jusqu'aux Cascine, promenez-vous à Boboli, battez toutes les routes, tous les sentiers des environs; gravissez Fiesole, Belvédère ou San Miniato, Firenze vous apparaîtra toujours la même; vous l'aimerez dès que vous l'aurez vue, vous l'aimerez passionnément, et ce ne sera pas un engouement passager; lorsqu'il vous faudra partir, vous vous séparerez d'elle le cœur brisé, en lui jurant de revenir un jour pour ne plus la quitter.

Si vous restez insensible à la vue de Fiorenza, si ce berceau fleuri ne vous rend la gaieté de l'enfance, du moins pour un instant, je désespère de votre sensibilité.

Florence, ville d'artistes et de marchands, donne le démenti le plus péremptoire à certains lieux communs sur l'incompatibilité des occupations mercantiles avec les jouissances de l'art. Quels marchands intelligents, actifs, et quels appréciateurs délicats de l'art que les Florentins! quels grands seigneurs et quels scrupuleux maîtres de maison! Tandis que leurs vaisseaux parcouraient toutes les mers, ils surveillaient eux-mêmes les commandes données aux artistes, les aidant au besoin de leurs conseils. Ils accordaient une hospitalité généreuse dans leurs magnifiques palais, et au rez-de-chaussée de ces demeures princières, s'ouvrait un petit guichet où ils vendaient leur vin en détail. Jamais princes ni rois ne firent autant pour l'art que ces marchands.

Ces traditions artistiques se sont tant bien que mal perpétuées jusqu'à nos jours; aussi Florence est-elle la patrie de l'artiste. Sa vie se partage entre les musées, les églises, les ateliers, les théâtres et les luxuriantes campagnes, telles que Vallombreuse, chantée par Milton, les bains de Lucques et autres sites aussi ravissants. Le pinceau, encore moins la plume, ne saurait rendre soit le pittoresque, soit la majesté des ces chefs-d'œuvre de la nature. On en admire la beauté, on la sent, mais on ne peut la peindre.

Pelago, dernière étape sur la route de Vallombreuse, rappelle la campagne des Abbruzes. Les paysagistes s'y arrêtent; un de mes amis s'y est oublié pendant deux mois, les ravins, les précipices, un horizon à perte de vue faisaient son admiration. Debout sur l'épaulement de la montagne, il apprenait à vol d'oiseau la géographie de la Toscane. Et quand la tempête venait à se résoudre en des torrents de pluie, et transformait le pays en une mer, il s'expliquait alors le nom de Pelago (Pelagus, mer), et il passait des heures entières à une des fenêtres de la *villa del Pozzo*, spectateur muet du duel de la pluie et du vent.

Si les chaleurs vous chassent de Florence ou de Pise, grimpez sur le pic qui supporte Sienne, sentinelle perdue du moyen âge. C'est une autre zone, le sol est calciné, meurtri, tourmenté comme un arbre rabougri; l'horizon est vaste, le terrain accidenté, l'air vif, frais, pétillant. Les rues, les maisons, les mœurs populaires portent le cachet d'un temps passé, vous croiriez feuilleter les pages noircies d'une chronique italienne du treizième siècle.

Et si, de la *Piazza del Campo* de Sienne, ou de tout autre coin de la Toscane, vous tombez dans Livourne, cette ville prosaïque jusque dans son sol, vous vous demanderez si vous n'avez pas fait un rêve.

Marino Vreto.

# ARLEQUIN COUTURIÈRE,

### FOLIE EN UN ACTE.

Personnages.

POLICHINELLE.
ARLEQUIN, son cousin.
UN AMI DES ARTS.
COLOMBINE, sœur d'Arlequin.
MADAME GIGOGNE.

La scène se passe dans un village, à quelques lieues de Paris. — Le théâtre représente une pauvre chambre d'auberge. Porte de sortie et portes latérales.

### SCÈNE PREMIÈRE.

POLICHINELLE, *seul. Il est assis, les bras pendants et la tête douloureusement penchée sur sa bosse de devant.*

O désastre ! ô fortune ennemie ! ô succès passés, orgueil et désespoir des temps présents ! ô misère, que ta main est rude ! ô destin, que ce sont bien là de tes coups !... Me voir enseveli dans cet horrible village, sous ce ciel brumeux, parmi des gens grossiers qui ne savent rien de ma gloire ! me voir confiné dans une sale auberge, l'habit troué, les poches vides ! avoir été forcé de consentir à ce que Colombine, ma sémillante Colombine, mît de côté le joli masque de velours noir, qui séiait si bien à son gracieux visage, se vêtît de bure et se fît ouvrière, sous peine de mourir de faim !!! (*Debout et la tête haute.*) Et je suis Polichinelle,

pourtant! Polichinelle, les délices de Naples! Polichinelle, qui, sur le môle, a vu, mille et mille fois, un public d'élite se pâmer de rire à ses pieds! Polichinelle, jadis, l'idole des petits et des grands; des paysannes et des duchesses! Oui, je suis Polichinelle! Polichinelle tombé, détrôné; Polichinelle errant sur la terre étrangère; Polichinelle méconnu; Polichinelle, qui a froid, souvent faim; auquel on donne du macaroni, quand toutefois on lui en donne, du macaroni sans aucune espèce de parmesan! Polichinelle, que la mélancolie dévore, que les souvenirs tuent et que l'obscurité écrase!!! (*Il reprend sa première attitude; des pleurs coulent de ses yeux.*)

### SCÈNE II.

POLICHINELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE. Encore des pleurs! cela n'est pas raisonnable, cousin.

POLICHINELLE. Quelle est donc la raison qui ne le cède à la douleur?

COLOMBINE. Aussi, pourquoi de la douleur?

POLICHINELLE. Pourquoi, ô Colombine! Cette question me semble légèrement saugrenue. Regardez-moi! regardez-vous! Tout est là. (*Lui prenant la main et la conduisant devant une glace cassée.*) Pouvez-vous reconnaître, ici, ma Colombine d'autrefois? cette Colombine vêtue de gaze et de satin broché?

COLOMBINE. Bah! pour être d'un tissu vulgaire, cette robe ne m'en va pas plus mal.

POLICHINELLE, *continuant.* Coiffée de perles et de fleurs?

COLOMBINE. Mon petit bonnet n'empêche pas les habitants de ce village de me trouver jolie.

POLICHINELLE. Un bonnet d'ouvrière!

COLOMBINE. Et non moins honorable, pour cela; quelque généreux et polis qu'eussent été les secours offerts à de pauvres étrangers, ce n'aurait toujours été qu'une aumône; le travail est plus digne.

POLICHINELLE, *avec dédain.* Le travail!

COLOMBINE. Cousin Polichinelle, si je me permets des questions saugrenues, vous avez, vous, des idées d'un autre siècle; le travail est honoré de nos jours, plus honoré même que les pasquinades dont vous faites tant de cas!

POLICHINELLE. Des pasquinades! je suffoque! Entendre nommer pasquinades mon langage harmonieux, mon dialogue incisif, mes lazzis pleins de sel!... ces coups de patte lancés à tel et tel, et dont, pour de l'or, je ne me serais point abstenu; car j'avais ma mission, mademoiselle; celle des régénérateurs et des redresseurs de torts. Ces coups de patte malins et profonds, pasquinades aussi, pas vrai? Oh! avoir réchauffé ça dans son sein; lui avoir fait tremper ses lèvres dans la coupe enivrante du succès; lui avoir fait partager sa gloire, et s'entendre dire : pasquinades! (*Il s'affaisse sur son siége.*)

COLOMBINE. Voyons, cousin, oubliez ce mot, il m'est échappé, je le reprends; personne plus que moi ne reconnaît vos mérites et ne souscrit à votre gloire; mais, un peu de courage! vos mérites, un vaste champ leur est ouvert; votre gloire, elle est prête à briller d'un nouvel éclat; Paris est là, tout proche, à huit lieues de nous; il vous tend les bras; dès qu'Arlequin et moi nous aurons assez gagné d'argent pour y faire une entrée splendide, c'est-à-dire revêtus d'habits neufs et précédés d'un tambourin, les vieux beaux jours renaîtront; la foule des badauds nous amènera la foule intelligente; vous serez compris par elle, comme par votre public de Naples; vous en serez aimé; vous en serez adoré!

POLICHINELLE. Gagner assez d'argent pour acheter des habits, quand, avec ton ignoble aiguille, tu peux suffire à peine à notre pain quotidien!

COLOMBINE. Oui, mais qu'Arlequin obtienne avec la protection de monsieur le garde champêtre la permission de donner des leçons de danse aux filles et aux garçons de ce village, en deux mois nous avons notre affaire, et nous nous élançons vers Paris!

POLICHINELLE. Deux mois, deux siècles!

COLOMBINE. Deux mois, deux jours!

### SCÈNE III.

LES MÊMES, ARLEQUIN, *il entre en gambadant et en riant à se tenir les côtes.*

COLOMBINE. Qu'y a-t-il?

POLICHINELLE. Ton rire insulte à ma détresse!

COLOMBINE. Tu as obtenu ton privilége?

ARLEQUIN. Je... (*Le rire l'empêche de parler.*)

POLICHINELLE. Si tu ne cesses, je te jette au nez cette potée d'eau! Rien d'irritant comme de voir rire alors qu'on n'a que trop sujet de pleurer.

ARLEQUIN, *riant toujours.* Qu'en savez-vous, mon honorable et très-honoré cousin?

COLOMBINE. Es-tu donc maître à danser de ces rustauds?

ARLEQUIN. Non, ma chère!

COLOMBINE. Non!

POLICHINELLE. Je l'aurais parié; cet être-là n'a ni cœur ni âme; plus le malheur grandit, plus...

ARLEQUIN, *l'interrompant.* Je le nargue!

COLOMBINE. Mais, enfin?

ARLEQUIN. Voici : J'avais convenablement présenté ma requête, et monsieur le garde champêtre m'avait écouté avec la plus imposante gravité. « Monsieur, me dit-il alors, me pourriez-vous donner un échantillon de votre savoir-faire? — Avec plaisir, monsieur. » Et me voilà sautant, gambadant, cabriolant, déployant une agilité merveilleuse, le fascinant, l'étourdissant! Je lui montais à la tête; il en a éternué vingt fois de suite, à chacune desquelles, selon l'antique usage, je n'ai pas manqué de le saluer profondément; cela le flattait cet homme.

POLICHINELLE. Un garde champêtre, ô bassesse!

ARLEQUIN. Cousin, vous tournez au fiel, au houblon, à la chicorée sauvage, à l'humeur bilieuse, acrimonieuse, boudeuse, grondeuse et fâcheuse de monsieur Anselme; je vous en avertis!

COLOMBINE. Enfin?

ARLEQUIN. Enfin, tout allait benissimo; déjà je me voyais faisant sauter les nymphes et les bergers du lieu, lorsque mon homme s'avise de me demander... Devinez quoi, cousin Polichinelle? (*Polichinelle fait entendre un grognement sourd et lui tourne le dos.*) Il s'avise de me demander si je crois qu'on puisse aller dans la lune!

COLOMBINE. Dans la lune?

ARLEQUIN. Dans la lune. « Ma foi! monsieur, fais-je, avec la modestie qui me caractérise, je vous avoue que je ne me suis jamais posé cette question. » Et, alors, je reprends notre entretien à ma dernière gambade.

« Monsieur, je vous la pose, dit mon homme en m'interrompant sans plus de courtoisie; croyez-vous qu'on puisse aller dans la lune? — Je vous en prie, monsieur, répliquai-je, laissons la lune en paix et causons de ce qui m'amène. — Monsieur, nous ne causerons de rien du tout, si vous ne me dites ce que vous pensez d'un voyage à la lune? — Alors, monsieur, puisque tel est votre bon plaisir, je vous dirai donc que je ne crois pas qu'on puisse aller dans la lune. » Et, là-dessus, j'ai la bonhomie, de la bonhomie, moi! je me fais vieux, j'ai la bonhomie de lui expliquer le pourquoi, le comment, les lois de ceci, les lois de cela; à mesure que je parlais, le visage de mon homme devenait glacial et dédaigneux, et quand j'eus fini : « Monsieur, me dit-il, vous ne serez point maître de danse en ce pays. — De grâce, monsieur, quel rapport entre l'art de danser et un voyage à la lune? — Monsieur, je vous assure que vous n'obtiendrez par moi aucune sorte de permission. — Mais, monsieur? — Ma détermination est prise; n'insistez pas! j'en prends fort rarement, des déterminations, mais quand cela m'arrive, elles sont inébranlables! Là-dessus, ma chère, il m'a tourné le dos; et parce que je ne crois pas qu'on puisse aller dans la lune, je n'aurai point l'honneur de montrer à danser à messieurs les jeunes premiers et à mesdames les jeunes premières du cru!

COLOMBINE. Ah! que j'aurais donc bien voyagé sur son dada jusque dans la lune et lieux circonvoisins!

ARLEQUIN, *riant*. Si j'avais pu prévoir!...

POLICHINELLE. C'est cela, mentir à ta conscience!

ARLEQUIN. Cousin, la négative pourrait tout aussi bien être l'erreur que l'affirmative. (*Polichinelle hausse dédaigneusement les épaules.*) Avec tout cela, je suis à bout d'idées. J'ai voulu me faire laboureur, on m'a objecté la délicatesse de mes bras; j'ai voulu jouer du violon dans les noces, on m'a dit qu'on préférait à mon violon le fifre traditionnel; j'ai voulu donner des leçons d'italien, on m'a répondu qu'on ne savait pas le français et qu'on ne s'en portait pas plus mal; j'ai voulu montrer à chanter, on m'a ri au nez et l'on a fait beugler Jean-Pierre; enfin, j'ai voulu montrer à danser. (*Riant.*) Mais je ne puis obtenir cette grâce, sauf que je croie à la possibilité d'un voyage à la lune; ceci couronne l'œuvre! — Que rumines-tu là, Colombine?

COLOMBINE, *grave*. Mon frère, as-tu du cœur?

ARLEQUIN. Une autre que Chimène... Tu sais le reste. J'ai du cœur, et de plus un coquin d'estomac qui crie famine.

COLOMBINE. Eh bien, il y a au château plus d'ouvrage que je n'en peux faire, et je ne trouve point ici de fille assez adroite pour me seconder; sois cette fille, fais-toi couturière!

ARLEQUIN, *riant*. Bon!

COLOMBINE. Je parle sérieusement.

ARLEQUIN. Comment veux-tu?..

COLOMBINE. En une heure je t'apprends à tenir ton aiguille et ton dé; pour sauver la dignité de ton sexe, tu passes mon peignoir et tu te coiffes d'un de mes bonnets; justement tu n'as pas de moustaches, est-ce heureux! Je te présente à ces dames sous le nom de mademoiselle Arlequina, ma sœur aînée; on t'accepte et l'on te donne vingt sous par jour et la table.

ARLEQUIN. La table!

COLOMBINE. Une excellente table.

POLICHINELLE. Fi!

ARLEQUIN. Non pas!

POLICHINELLE. Tu te dégraderais à ce point?

ARLEQUIN. Ruse de guerre : la pauvreté dresse contre nous son artillerie de gros calibre, je m'incline un peu afin de livrer passage aux boulets.

POLICHINELLE. C'est une indignité!

ARLEQUIN. Bah! Lorsqu'on apportera à monsignore un bel habit, mi-partie bleu et rouge, galonné d'argent sur toutes les coutures, et qu'ainsi vêtu, il fera son entrée triomphale à Paris, il me pardonnera une humiliation passagère, source d'une félicité durable.

POLICHINELLE. Je proteste!... un habit bleu et rouge, galonné d'argent, c'est mon rêve, je n'en saurais disconvenir, et je me dois de ne paraître que décemment vêtu dans la capitale de l'élégance et du bon goût; mais, je ne puis, je ne veux point accepter un tel sacrifice, autoriser un tel abaissement; et même pour ne le pas sanctionner de ma présence, je m'éloigne, vous adjurant, au nom de nos illustres ancêtres, de vous souvenir que talent oblige!

### SCENE IV.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *riant*. Estomac aussi!

COLOMBINE. Tu consens donc?

ARLEQUIN. Des deux mains! un dé, une aiguille, du fil, des ciseaux!

COLOMBINE. Voilà! Ton aiguille dans la main gauche, enfile; très-bien! passe ton aiguille de la main gauche à la main droite, comme ceci, délicatement, sans roideur; ce dé à ton médium, droit, droit, à quoi te servirait-il de ce côté? un nœud, un joli petit nœud au bout de ton fil; fort bien! regarde cet ourlet commencé, admire la régularité de mes points, imite et poursuis! (*Arlequin fait un bout d'ourlet, Colombine lui apprête un bonnet et un peignoir.*)

ARLEQUIN, *satisfait*. Vois ceci!

COLOMBINE. Aïe! tu n'as point mordu!

ARLEQUIN. Mordu! hélas! Il y a des mots qu'on devrait toujours éviter.

COLOMBINE. Traversé, si tu le préfères; il faut que ton point traverse, autrement pas d'ourlet.

ARLEQUIN. Bon! j'y suis... C'est cela, pas vrai?

COLOMBINE. Oui, mais le point est trop grand.

ARLEQUIN. Puisque tu veux qu'il traverse!

COLOMBINE. Il faut qu'il traverse et se voie à peine... (*Arlequin continue de coudre.*) C'est cela, parfait! achève; je cours au château t'annoncer pour demain. (*Fausse sortie.*) Ah! afin de t'habituer à ton nouveau costume, passe ce peignoir et mets ce bonnet... fais quelques pas... Tu as une tournure détestable; mais cela importe peu; au revoir, bon courage!

ARLEQUIN, *habillé en femme*. De sorte que ce ne sera que demain que je...? (*Sa mine s'allonge, il se frotte l'estomac.*)

COLOMBINE. Consolez-vous, gourmand, on trouvera quelque moyen de vous faire prendre patience.

### SCENE V.

ARLEQUIN, *seul et cousant*.

A la bonne heure! cette promesse me ranime. C'est que mes gambades m'ont donné un appétit d'enfer. Pourvu qu'au château il ne survienne point d'empêchement à mon admission!... Diantre! ma voix me

semble en désaccord avec mon nouvel habit, et me trahirait sur l'heure... que faire?... Un gros rhume pourrait m'obliger à parler bas... Je pourrais me donner pour muette... mauvais! Moi, Arlequin, me sera-t-il difficile de singer la voix flûtée des femmes? (*Le faisant d'une façon grotesque.*) « Madame, je suis à votre service... Monsieur est trop bon!... Un peu de fil, Colombine. » (*De son ton naturel.*) C'est à s'y méprendre! (*Debout.*) Quoi que dise ma chère sœur, ce bonnet et cette robe me vont comme un gant; ma voix est fraîche et pure comme celle d'une jeune fille, chacun y sera trompé.

### SCENE VI.

ARLEQUIN, Mme GIGOGNE.

Mme GIGOGNE. Mademoiselle Colombine, couturière en robes, s'il vout plaît?

ARLEQUIN, *voix flûtée et révérence ridicule.* Ma sœur est sortie, madame; mais je suis toute à votre service.

Mme GIGOGNE. Vous travaillez aussi dans les robes, mademoiselle?

ARLEQUIN. Pour vous servir, madame.

Mme GIGOGNE. Mademoiselle, voici cinq mètres de mérinos grande largeur, dix mètres de doublure et huit mètres de galon; pouvez-vous, de tout cela, me faire une robe pour demain soir?

ARLEQUIN, *avec assurance.* Comment donc!

Mme GIGOGNE. Voulez-vous me prendre mesure, mademoiselle?

ARLEQUIN, *surpris.* Mesure! (*Se remettant.*) Très-volontiers, madame. (*A part.*) Comment et avec quoi lui prendre mesure?... J'y suis! (*Haut.*) Veuillez, je vous prie, vous mettre debout contre ce mur.

Mme GIGOGNE. Comment?

ARLEQUIN. C'est notre manière de prendre mesure; elle est infaillible; une ligne à la hauteur du cou; une autre pour la largeur des épaules; une troisième qui marque la taille; étendez les bras, je vous prie; et une quatrième pour indiquer la longueur des bras. (*Il a fait toutes ces lignes avec de la craie.*) Cela suffit, madame; vous n'aurez nul besoin d'essayer; demain soir votre robe sera à votre disposition.

Mme GIGOGNE. Singulière manière de procéder!

ARLEQUIN. Nous avons à nous des moyens tout particuliers, lesquels, jusqu'à présent, n'ont produit que les résultats les plus heureux.

Mme GIGOGNE. Je vous en félicite.

ARLEQUIN. Rapidité, sûreté de coupe, solidité des coutures, économie des étoffes, ce sont là nos moindres mérites.

Mme GIGOGNE. Économie des étoffes?

ARLEQUIN. Telle qu'il nous est arrivé de trouver deux robes là où une autre couturière n'en pouvait tirer qu'une tout au plus!

Mme GIGOGNE. Eh mais, si cela était possible, avec mes cinq mètres de mérinos grande largeur et mes huit mètres de doublure, j'ai une fillette de quatorze ans qui s'en accommoderait fort.

ARLEQUIN. Cela est possible, madame.

Mme GIGOGNE. Pendant que vous y serez, voyez donc si vous n'en pourriez point couper trois; j'ai encore une autre fillette de treize ans.

ARLEQUIN. Je le pourrai, madame.

Mme GIGOGNE. J'en ai bien encore deux autres de onze et douze ans.

ARLEQUIN, *très-sérieux.* Point de jalousie; celles de onze et douze ans auront leurs robes, aussi bien que celles de treize et quatorze.

Mme GIGOGNE, *enchantée.* C'est merveilleux! Du train dont vous y allez, je ne vois point d'inconvénient à vous dire qu'à part les quatre filles susnommées, j'ai le bonheur d'en posséder huit autres, toutes à un an de distance, et qui sont mon honneur et ma joie.

ARLEQUIN. Vos douze filles auront des robes.

Mme GIGOGNE. Dans mes cinq mètres?

ARLEQUIN. Dans vos cinq mètres.

Mme GIGOGNE. En tout, vous me rendrez donc...

ARLEQUIN. Treize robes.

Mme GIGOGNE, *épanouie.* Ma chère demoiselle, je ne demande pas une heure pour que tout le pays soit informé d'une aussi étonnante habileté; votre réputation va devenir colossale; je vous annonce des clientes des quatre parties du monde, pour le moins! (*S'en allant et faisant de grands gestes.*) Treize robes!

### SCENE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

Oui, madame, treize robes, rien que cela! Plions notre étoffe en treize parties; coupons maintenant; voilà nos treize robes. (*Riant.*) S'en habillera qui pourra.

### SCENE VIII.

ARLEQUIN, Mme GIGOGNE.

Mme GIGOGNE. J'avais oublié de vous laisser mon nom et les différentes mesures de mes filles. — Madame Gigogne, propriétaire! Quant aux mesures...

ARLEQUIN. Inutile, madame, les robes sont taillées.

Mme GIGOGNE. Déjà!

ARLEQUIN. Voyez plutôt.

Mme GIGOGNE, *déployant les treize petits morceaux d'étoffe.* Grand Dieu! au meurtre! au pillage! à l'assassin! mes cinq mètres de mérinos grande largeur perdus! perdus!

ARLEQUIN, *imperturbable.* Vous m'avez demandé treize robes, je vous livrerai treize robes, et vous me payerez treize façons.

Mme GIGOGNE. Jamais! c'est une horreur! c'est une indignité! c'est le comble de l'outrecuidance! Sommes-nous des poupées ou des femmes?

ARLEQUIN, *riant.* Hum!

Mme GIGOGNE, *lui donnant un soufflet.* Impertinente!

### SCENE IX.

LES MÊMES, COLOMBINE.

COLOMBINE. Que vois-je?

ARLEQUIN, *se frottant la joue, et de son ton naturel.* Une claque!

Mme GIGOGNE. Vous en verrez bien d'autres, sans compter mon parent et ami, monsieur le garde champêtre, messieurs les gendarmes et la prison.

COLOMBINE. Pourrait-on m'expliquer?...

ARLEQUIN. Facilement; madame m'apporte cinq mètres de mérinos et me demande si j'en puis tirer treize robes; le mot impossible n'étant pas français, dit-on, je promets les treize robes et je tiens ce que j'ai promis.

Mme GIGOGNE. Oui, mais comment?

ARLEQUIN. Dès que vous vous êtes étendue sur le chiffre, nous avons évité de parler des dimensions.

Mme GIGOGNE. Subtilités, mademoiselle, j'aurais pu vous en demander cinquante.

ARLEQUIN. Je me serais fait fort de les y trouver; le premier devoir d'une couturière bien apprise est de se rendre aveuglément aux exigences de ses aimables clientes.

Mme GIGOGNE. Mademoiselle, vous allez payer cher votre sanglante ironie; suivez-moi devant monsieur le garde champêtre, et nous verrons si vous ne serez point condamnée à me représenter, sinon treize robes, du moins mes cinq mètres de mérinos grande largeur intacts!

ARLEQUIN, *la repoussant*. Allons donc!

COLOMBINE. Mon frère, c'est une femme!

Mme GIGOGNE. Son frère! qu'ai-je entendu? Donc, non-seulement vous vous raillez des gens en face, et leur perdez sans vergogne cinq mètres d'excellent mérinos-cachemire, grande largeur, mais encore vous dissimulez votre personnalité et cachez votre sexe sous des habits trompeurs! fort bien! (*Criant et se cramponnant au cou d'Arlequin.*) A l'aide! à moi! (*Colombine veut essayer de dégager son frère, elle et lui font de vains efforts; terrible lutte; Colombine pleure; Mme Gigogne crie, Arlequin râle, Polichinelle et un autre personnage entrent et les séparent.*)

### SCENE X.

LES MÊMES, POLICHINELLE, L'AMI DES ARTS.

(*Polichinelle est couvert d'un ample manteau sombre; la lutte finie, il se met à l'écart.*)

L'AMI DES ARTS, *à Mme Gigogne*. Une telle violence!

Mme GIGOGNE. Monsieur, cette fille que vous voyez là, l'air modeste et l'œil baissé, c'est un homme, un bandit, le chef peut-être de quelque troupe audacieuse; il a eu l'effronterie de se donner à moi pour couturière; je lui ai confié une étoffe superbe et d'un très-grand prix, il me l'a hachée, monsieur, hachée menue comme chair à pâté! Le salut public, la paix de nos cantons, la juste satisfaction qui m'est due, tout exige que cet homme soit traîné devant la justice, et, à cet effet, il n'est pas de bon citoyen qui ne doive me prêter main-forte.

ARLEQUIN, *riant et jetant en l'air ses habits de femme*. Le salut public! la paix de vos cantons! par ma foi, c'est bien moi qui songe à menacer l'un et à troubler l'autre!

L'AMI DES ARTS, *à part*. Lui! lui que j'allais chercher par delà les monts!

Mme GIGOGNE, *changeant de ton*. Arlequin!

ARLEQUIN, *saluant avec une pirouette*. J'ai l'honneur d'être connu de madame?

Mme GIGOGNE, *lui ouvrant les bras*. Oh! poverino mio! certes, que je te connais bien et t'aime mieux encore! Que ne parlais-tu? Viens donc, viens donc! n'aie pas de crainte, je ne veux que te presser sur mon cœur, et pas t'étrangler le moins du monde. Je ne sais si le modeste nom de la mère Gigogne est allé jusqu'à vous autres là-bas, mais ce que je puis t'assurer, c'est que le tien et celui de l'aimable Colombine que je devine ici à son sourire, sont venus à moi depuis longtemps, en compagnie du nom plus illustre encore de votre cousin et tuteur il signor Polichinelle.

POLICHINELLE, *de son coin*. Hélas!

Mme GIGOGNE, *tressaillant*. Cet hélas me va au cœur. (*S'adressant à Polichinelle.*) Monsieur, est-ce que, par hasard, vous seriez?.. Le ciel permettrait-il que j'eusse cette joie?... Faut-il en croire l'émotion qui m'agite? Ah! oui, vous devez être... vous êtes... (*Polichinelle laisse tomber son manteau et ne peut dissimuler un sourire d'orgueil.*) Polichinelle!... Polichinelle mal vêtu, c'est vrai, mais non moins grand!... Je puis mourir en paix; mes yeux ont vu les continuateurs des bonnes traditions, les vrais hommes de l'art, les acteurs inimitables, ceux qui ont illustré Rome, qui ont fait plus, qui l'ont amusée!

L'AMI DES ARTS, *s'avançant*. Et qui vont enchanter Paris! (*Saluant Polichinelle.*) Monsieur, trente mille francs d'appointements pour vous et les vôtres, des habits resplendissants pour vous trois, mon hôtel, mes gens et ma table. Seraient-ce des offres qui vous pourraient agréer?

POLICHINELLE, *cachant son éblouissement*. A quel titre ces offres, monsieur?

ARLEQUIN. De telles offres n'ont besoin d'aucun nom de baptême; cela s'accepte d'emblée.

L'AMI DES ARTS. Le seigneur Polichinelle est dans son droit. Je parle, monsieur, primo comme ami des arts, ce qui vous est une preuve de mon admiration sincère; secundo comme millionnaire, ce qui vous garantit vos appointements; enfin, comme directeur de spectacle, ce qui vous assure un théâtre.

POLICHINELLE. Cela suffit, monsieur. J'ai, sans doute, les propositions de Sa Majesté le roi de Prusse et de Son Altesse le grand-duc d'Oldenbourg, mais la France possède mes sympathies, et je suis prêt à signer le traité.

COLOMBINE, *à part*. Comme il ment, notre cher cousin!

L'AMI DES ARTS. Des habits dignes de vous, ma berline et quelques solides provisions de voyage, vont être mis à votre disposition. Je vous précéderai à cheval.

ARLEQUIN, *heureux et à part*. En guise de tambourin. (*Haut.*) Mère Gigogne, êtes-vous des nôtres?

Mme GIGOGNE, *soupirant*. Je me suis faite propriétaire, mon garçon; la gloire n'aime que les jeunes visages, je reste à mes choux.

ARLEQUIN. Eh bien, mère Gigogne, lors de ma première visite à la caisse de notre généreux protecteur, je vous envoie treize robes, treize vraies, celles-là! pour vous et vos mignonnes.

Mme GIGOGNE. Oh! cher Arlequin de mon cœur! c'est trop, en vérité, c'est trop!

ARLEQUIN. Vous refusez?

Mme GIGOGNE. J'accepte, je te dois bien cela.

ARLEQUIN. Vous me faites plaisir. Dites donc, si, allégeant ma bourse, cela pouvait mettre un peu de plomb dans ma cervelle?

L'AMI DES ARTS. Tu ne serais plus Arlequin.

ADAM BOISGONTIER.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JANVIER.

Cette demande rappelle un souvenir de l'histoire de Robert Bruce, roi d'Écosse. Sept rois avaient régné en Écosse depuis Malcolm-Cean-Moore, fils de Duncan, qui reprit à Macbeth la couronne que celui-ci avait usurpée. Le dernier de ces sept rois, Alexandre III, mourut sans postérité, et un grand nombre de compétiteurs réclamèrent aussitôt la couronne. Parmi eux se trouvaient Jean Baliol et Robert Bruce. Le roi d'Angleterre, imprudemment choisi pour arbitre entre les rivaux, adjugea la couronne à Baliol, mais bientôt il exigea de lui des serments de vasselage que le nouveau roi refusa. Une guerre sanglante suivit ce refus; Baliol fut défait, les Anglais devinrent maîtres de l'Écosse, et ce fut en vain que Wallace essaya de lutter contre l'oppression étrangère. Mais l'épée qui était tombée de cette vaillante main, Robert Bruce la ramassa; il voulut à la fois défendre la liberté de son pays et conquérir la couronne. Quelques amis se rassemblèrent autour de lui, le firent couronner roi dans l'antique abbaye de Scone (1306), et la lutte contre l'Angleterre recommença plus ardente que jamais. Pourtant, quel que fût le courage des défenseurs de l'Écosse, les débuts de cette guerre furent malheureux; les amis de Bruce furent défaits; sa femme, faite prisonnière, se vit traitée avec la dernière rigueur, et lui-même, chassé de montagne en montagne, mena la vie d'un proscrit, d'un *outland*. La tradition raconte que Robert se trouvait un matin couché sur un misérable lit de paille, et que dans le silence et la solitude, il réfléchissait à sa position désespérée. Il se demandait s'il ne valait pas mieux renoncer à ses droits sur la couronne, et dévouer le reste de sa vie à la défense de la terre sainte, plutôt que de soutenir une lutte inégale? D'un autre côté, le désir de délivrer sa patrie parlait haut dans son âme, et il flottait irrésolu, quand ses yeux s'arrêtèrent sur une araignée, qui, suspendue au bout d'un long fil, s'efforçait de gagner une poutre à laquelle elle voulait fixer le commencement de sa toile. Six fois elle recommença sa tentative, six fois elle échoua. Bruce se souvint alors que lui aussi avait livré aux Anglais six batailles inutiles, et il se dit : « Si l'araignée fait un septième effort et qu'elle réussisse, je continuerai mon entreprise, sinon je partirai pour la Palestine, et jamais je ne reverrai mon pays. »

La patiente araignée recommença une septième fois, elle réussit, et Bruce redevint lui-même. Il reprit le cours de sa vie aventureuse, avec ses fidèles amis, Douglas le Noir et Randolphe, et après les incidents les plus romanesques, il parvint, à force de courage et de persévérance, à chasser les Anglais de toutes les places fortes qu'ils occupaient en Écosse. Il les défit complétement en bataille rangée à Bannock-Burn (1314) et cette brillante victoire assura à l'Écosse l'indépendance, et à Robert Bruce la couronne. Il mourut en 1328, après un règne prospère et glorieux; à ses derniers moments il chargea son ami, le bon lord James Douglas, de porter son cœur en Palestine, en témoignage du désir qu'il avait eu de renouveler les guerres de la croix. Douglas obéit, mais il s'arrêta en Espagne, afin d'aider Alphonse, roi de Castille, à chasser les Maures de son royaume, et le champion de l'Écosse périt dans un combat contre les infidèles. On le trouva couché sur le cœur de Bruce, qu'il protégeait et couvrait de son corps.

En 1823, on retrouva les restes de Bruce dans l'église de Dumferline; toute l'Écosse accourut pour contempler les ossements de ce vaillant roi, et, fidèle à la tradition de ses ancêtres, aucun Écossais portant le nom de Bruce ne tuera jamais une araignée.

## LE SOUCI.

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi;
J'aime la rose vermeillette,
Mais surtout j'aime le souci.

Belle fleur jadis amoureuse
Du Dieu qui nous donne le jour,
Te dois-je nommer malheureuse,
Ou trop constante en ton amour?

Ce Dieu *qui en* fleur t'a changée
N'a point changé ta volonté.
Encor, belle fleur orangée,
Sens-tu l'effort de sa beauté.

Toujours ta face languissante
Au raiz de son œil s'épanit,
Et lorsque sa clairté s'absente,
Soudain ta beauté se fanit.

Je t'aime, souci misérable,
Je t'aime, malheureuse fleur,
D'autant plus que tu m'es semblable
*Et en* constance *et en* malheur.

J'aime la belle violette,
L'œillet et la pensée aussi,
J'aime la rose vermeillette,
Mais surtout j'aime le souci.

GILLES DURANT (1).

(1) Nous avons souligné trois endroits où se rencontrent des hiatus, mais jusqu'à Malherbe nos auteurs n'y regardaient pas de si près. A notre avis, si depuis nous avons gagné sous le rapport de la pureté, nous n'avons plus le secret de la fraîcheur et de la naïveté des auteurs du seizième siècle; ce qui ne veut pas dire que nous engagions nos abonnées à lire indifféremment toutes leurs productions; bien loin de là, fussent-ils de graves et savants jurisconsultes comme l'auteur du *Souci*.

# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 2.

Nous offrons encore ce mois-ci à nos jeunes abonnées de la musique *très-nouvelle.* Comme toujours, on trouvera des œuvres pour chaque degré de force : de la musique à quatre mains, des quadrilles, polkas, romances, etc.

Nous signalerons particulièrement des duos de piano et violon, de piano et violoncelle, de piano et hautbois, dus aux compositeurs Dufort et Dupuis, et une charmante mélodie de Claments, intitulée : *Morale de jeune fille,* que nous recommandons tout spécialement.

L'éditeur Bonoldi s'occupe en ce moment de la publication d'une grande cantate allégorique en trois parties : *la Morte, la Gloria, l'Anima*, pour quatre voix et chœurs, avec accompagnement de piano, intitulée : *Il Cinque maggio*, paroles d'Alex. Manzoni, composée et dédiée à S. M. l'empereur Napoléon III, par Gaétan Magazzari, auteur des hymnes célèbres à Pie IX, et de plusieurs opéras.

Une souscription est ouverte chez l'éditeur jusqu'au 31 mars prochain, au prix de 20 fr. par exemplaire. Cet ouvrage sera édité avec un luxe sans exemple. — *La liste des souscripteurs sera publiée en tête de l'ouvrage.* Écrire *franco*, 23, rue Lepelletier.

Nous espérons pouvoir bientôt offrir à nos abonnées, sinon l'ouvrage entier, du moins la première partie qui paraîtra.

# ÉDUCATION MUSICALE

Versailles, 23 août 1853.

Je vous écris de Versailles, mesdemoiselles, de la ville aux magnificences royales. Je ne puis parcourir ces allées si larges, ces jardins taillés par le méticuleux Le Nôtre, sans songer aux splendeurs passées, à cette foule de courtisans et de marquises, à cette prestigieuse *mise en scène* qui faisait comme une lumineuse auréole autour du *grand Roi*. Les choses sont bien changées depuis, et aujourd'hui le pied du plus simple bourgeois foule sans façon les pelouses royales. Qu'il y aurait à dire là-dessus ! que de faits à raconter ! Je ne veux vous en consigner ici qu'un seul, et qui est contemporain de Louis XIV : je veux parler de ce petit marmiton Lulli, qui fut le créateur de la musique dramatique en France, de ce grand musicien italien francisé, cet auteur présumé de l'air : *Au clair de la lune*. Qui sait ? il a peut-être joué, dans cette même salle que je parcourais tout à l'heure, sa mélodie, maintenant si populaire, devant les grands seigneurs aux lourdes perruques, aux jabots en dentelles ! O temps ! tes ailes sont des chemins de fer, et il n'y a pas de vapeur qui entraîne plus vite que toi !

Jean-Baptiste de Lulli, né près de Florence, en 1633, avait reçu les premières leçons de musique et de guitare d'un cordelier, ami de sa famille. Il apprit ensuite à jouer du violon et y montra d'heureuses dispositions. Le chevalier de Guise, voyageant en Italie, fut charmé des talents du jeune Lulli et l'amena à Paris lorsqu'il n'était encore âgé que de treize ans. Mademoiselle, nommée la *Grande Mademoiselle,* ayant entendu parler au chevalier de son protégé, le lui demanda, et eut la singulière fantaisie de le placer dans ses cuisines au rang des marmitons. Doué du caractère le plus gai, Lulli amusait ses camarades et charmait quelquefois leurs ennuis par les sons de son violon. La princesse l'entendit un jour avec beaucoup de plaisir et lui donna des maîtres de clavecin et de composition nommés Métru et Roberday, tous deux organistes à Paris. Louis XIV voulut entendre un musicien dont tout le monde parlait avec admiration, et il fut si satisfait du jeu de Lulli sur le violon, qu'il voulut l'attacher à son service. Il lui donna l'inspection de sa musique, et particulièrement de celle d'une nouvelle bande de musiciens qu'on nomma *les petits violons* pour les distinguer des *vingt-quatre grands violons*, espèce de ménétriers qui ne savaient pas lire la musique. Formés par Lulli, ces nouveaux musiciens firent depuis lors le service de la chapelle et de la chambre du roi, et les anciens violons ne conservèrent d'autre privilége que celui d'écorcher les oreilles de la cour le jour de la fête de Louis XIV. Lulli commença par composer quelques airs pour les ballets qu'on exécutait à la cour et les divertissements des comédies de Molière. Chargé des détails des fêtes de la cour, il écrivait aussi beaucoup de symphonies qu'on y exécutait. Enfin, l'opéra français prit naissance ; Lulli comprit ce qu'on en pouvait faire, et par son habileté il parvint à en obtenir le privilége. Pour en tirer tout l'avantage qu'il voulait, il lui fallait un poëte qui comprît ses idées et qui voulût s'y soumettre ; il le trouva en Quinault. Le premier ouvrage qui résulta de l'association de ces deux hommes célèbres fut la pastorale intitulée : *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, représentée en 1672. Elle fut suivie de *Cadmus*, d'*Alceste*, de *Thésée*, d'*Atys*, d'*Isis*, de *Psyché*, de *Bellérophon*, de *Proserpine*, de *Persée*, de *Phaëton*, d'*Amadis*, de *Roland*, enfin d'*Armide*, représentée en 1686, et qui est considérée comme le plus bel ouvrage de Lulli. Il écrivit en outre plusieurs pastorales et vingt-cinq ballets. Cette fécondité paraîtra prodigieuse si l'on considère qu'il était à la fois compositeur, chef d'orchestre, maître de chant, de déclamation et chorégraphe de son théâtre. A l'époque où Lulli prit la direction de l'Opéra, il n'existait en France ni chanteurs, ni danseurs, ni choristes, ni musiciens d'orchestre, et il forma tout cela par sa rare intelligence et son activité.

Si l'on considère Lulli comme compositeur, on ne peut nier qu'il eût un mérite fort remarquable dans la déclamation chantée, c'est-à-dire dans le récitatif. A l'égard de la mélodie de ses airs et de son instrumentation, il ne doit pas être placé parmi les inven-

teurs, car il a imité le style de Carissimi et de Cavally. Mais telle était l'ignorance où l'on était en France sur ce qui concernait la musique étrangère, qu'on y fut persuadé qu'aucun musicien ne pouvait lutter de génie avec Lulli, et ce préjugé, pardonnable en 1675, se perpétua pendant plus de cinquante ans. Point d'espoir de succès pour les compositeurs qui vinrent après lui, à moins qu'ils ne se fissent ses imitateurs; aussi n'y eut-il réellement en France qu'un genre de musique dramatique depuis Lulli jusqu'à Rameau, c'est-à-dire depuis 1672 jusqu'en 1733.

Lulli mourut à Paris, le 22 mars 1687, des suites d'une blessure qu'il s'était faite au pied.

JULIETTE DILLON.

# REVUE MUSICALE.

Nous ne saurions trop signaler au public les remarquables recueils publiés par l'éditeur Flaxland, et intitulés : *Échos de France*, *Échos d'Italie*, *Échos d'Allemagne* et *Échos du temps passé*. Ces intéressantes publications sont de véritables écrins où les inspirations les plus suaves, les chants les mieux choisis se trouvent réunis. Cette collection vient de s'enrichir des volumes 2e, 3e et 4e des *Échos d'Italie*, qui renferment encore de ravissantes cantilènes, des chansonnettes napolitaines, des cavatines des plus célèbres opéras; puis, des trios, quators, quintetti, extraits des meilleures partitions et choisis avec le goût parfait qui distingue l'éditeur. Les sept volumes dont se compose la collection de M. Flaxland forment toute une bibliothèque musicale, d'une acquisition facile, grâce à la modicité du prix.

....... Clic, clac, en avant, beau muletier de Tolède, venez saluer l'élégant public qui encombre la salle du Théâtre-Lyrique pour entendre vos gais boleros et applaudir les trilles savants de Marie Cabel. Et lorsque vous aurez accompli votre joyeux pèlerinage à travers les frais ombrages de la Castille et les bravos du parterre; clic, clac, venez encore, le front haut et le cœur fier, apprendre à tous ces spectateurs enthousiastes que l'auteur de l'opéra nouveau s'appelle Adolphe Adam.

Certes, voilà un compositeur auquel on ne reprochera pas la paresse et la sobriété. Que de charmantes mélodies, que de motifs piquants, que de savantes combinaisons musicales on découvrirait, si l'on voulait faire l'inventaire des œuvres dues au cerveau fécond de M. Ad. Adam! Malheureusement, il faut l'avouer, il se trouve dans la partition du *Muletier de Tolède* quelques phrases d'une banalité un peu vulgaire, et plusieurs motifs qui semblent être les échos affaiblis de compositions déjà connues. Semblable au romancier qui a exhumé des profondeurs de son cerveau quarante ou cinquante volumes, le maestro français retombe parfois dans les idées qu'il devait à une première inspiration, et qui, quoique interprétées par d'autres personnages et jetées sur une scène nouvelle, n'en sont pas moins des redites. La mine fouillée en tous sens, n'a pas de filons inépuisables, et l'imagination de M. Adam ressemble à cette mine trop longtemps exploitée. Tout cela ne nous empêche pas de reconnaître des beautés incontestables dans l'opéra du *Muletier de Tolède*. Les couplets d'entrée de madame Cabel, *Dansez, filles de Castille*, et le boléro *Si j'étais la reine d'Espagne*, sont pleins de verve, de grâce et de mouvement.

Au second acte, il y a un chœur d'une facture large et d'une allure vigoureuse. La mélodie chantée par la reine, *Dans ma belle patrie*, est suave, tendre et d'une mélancolie touchante.

Dans le troisième acte, on remarque un air de bravoure admirablement approprié au talent énergique, vif et coloré de madame Cabel. L'andante de cet air a été fort applaudi. Les merveilleux effets de vocalise de cette cantatrice remarquable ont eu, dans ce rôle immense, mille occasions de se déployer. Des traits hardis, presque audacieux, des notes vives et gracieuses, qui s'enflent comme les perles stridentes échappées d'un gosier de rossignol, un orchestre qui jette à grands flots l'harmonie sur ce canevas mélodique; la manière intelligente dont Sujol a su tirer parti de son filet de voix, voilà certes ce qui assure au *Muletier de Tolède* un succès dont il sera fier à bon droit.

*Il Trovatore*, le nouvel opéra de Verdi, qui a été représenté au Théâtre-Italien, mérite les honneurs d'un examen spécial, et nous le promettons à nos jeunes lectrices dans le numéro prochain.

Le pianiste Fumagalli, de retour à Paris, vient de donner une série de brillants concerts à Lyon et à Marseille, où son incontestable talent lui a obtenu de nombreux et légitimes succès. Les morceaux qui ont été les plus applaudis sont : *Courage, pauvre mère*, délicieuse romance de Bonoldi, variée par Fumagalli; *la Buena Ventura*, *Luisella*, *la Sérénade napolitaine*, *Sogno d'amore*, puis la prodigieuse fantaisie sur les motifs de *Robert le Diable*, pour la main gauche seule, tour de force sans précédents dans les annales musicales (1).

M. Fumagalli donnera le 31 janvier, dans la salle Herz, un grand concert au bénéfice de la souscription ouverte par le journal *l'Illustration* pour les soldats et marins de la Crimée, avec le concours de madame Bosio, de MM. Baucardé et Graziani, des Italiens, M. F. Bonoldi, et la Société chorale du Conservatoire, sous la direction de M. Batiste.

Ce n'était pas le public habituel qui écoutait, il y a quelques jours, dans la salle Herz, *l'Oratorio* de M. Berlioz.

Point de frivoles causeries à voix basse entre de jolies femmes aux parures étincelantes; point de conversations futiles entre la romance qui finit et la chansonnette qui commence. L'auditoire était muet, silencieux, recueilli. Les fleurs semblaient exhaler un parfum d'encens; on eût dit que les jets de lumière qui s'élançaient des lustres éclairaient les voûtes imposantes d'une métropole. C'est que l'imagination, cette fée impressionnable et capricieuse, dépouillée pour un moment de ses préoccupations profanes, s'identifiait d'avance à la majestueuse solennité et aux mystiques grandeurs du sujet que le compositeur, à la fois musicien et poëte, avait osé aborder : *l'Enfance du Christ*.

Avant que la première note de l'oratorio eût frappé notre oreille impatiente, avant que la première mélodie de l'orchestre eût essayé de rendre une des scènes palpitantes de l'épopée traditionnelle, nous apercevions déjà les suaves et mélancoliques images du drame immortel dont le prologue est un berceau, dont l'épilogue est un calvaire. Nous suivions avec les yeux de la pensée ce sillon lumineux où le Christ laissa tomber une à une, goutte à goutte, toutes les fleurs de son âme et tout le sang de son corps.

Quelles voix mélodieuses retentissaient autour de la crèche sacrée où naquit l'enfant-Dieu, où le christianisme a son berceau! Chants lointains des bergers qui reviennent au foyer de la famille après une laborieuse journée, soupirs entrecoupés d'une mère qui veille, craintive et palpitante, auprès de son fils adoré, bêlements plaintifs des troupeaux qui rentrent à l'étable sainte, bruit sinistre de la bise hivernale qui souffle à travers les arbres dépouillés; harmonie multiple, profonde, pénétrante, qui baigne les yeux de larmes et semble envelopper le cœur d'un double parfum de prière et d'amour, voilà ce que l'âme palpitante écoute avant le premier coup d'archet, voilà la puissance de cette trilogie sublime qui ramène l'esprit vers la foi, et le cœur vers l'espérance.

L'œuvre de M. Berlioz se divise en trois parties : le songe d'Hérode, la fuite en Égypte, et l'arrivée à Saïs.

La première, qui commence par ce vers :

Dans la crèche, en ce temps, Jésus venait de naître,

(1) Ces morceaux sont composés par Fumagalli, et presque tous font partie de nos catalogues.

est d'un caractère simple, grave, majestueux. L'instrumentation y est parfois sombre, parfois élégante, toujours dans l'esprit du sujet. Le songe d'Hérode est traduit par une phrase traînante et douloureuse des violoncelles, que répètent d'une façon poignante les autres instruments. Lorsque Hérode, pour apprendre la signification de son rêve étrange, appelle les devins dont les évolutions cabalistiques essayent de conjurer les esprits, l'imagination est frappée du bruit bizarre des instruments qui se heurtent, tourbillonnent, s'entre-choquent et se combinent de la manière la plus originale et la plus saisissante.

Mais tout à coup, quel ravissant contraste! nous voici dans l'étable de Bethléem; l'enfant-Dieu joue au milieu des agneaux. Des modulations ineffables, des notes onctueuses et caressantes peignent les inquiétudes d'un cœur maternel. Quelle fraîche et touchante harmonie! et lorsque la voix des anges qui invitent l'humble famille à fuir en Égypte se fait entendre, avec quel pieux frémissement on écoute l'hosanna séraphique monter, puis s'éteindre à la porte des cieux!

La seconde partie ne contient qu'un tableau des bergers qui voient passer la sainte Famille, la saluent et la bénissent. Ce chœur, divisé en trois strophes, est d'une rare distinction et d'une grâce exquise. Après le chœur, la symphonie reprend, et l'on entend une sorte de fantaisie instrumentale d'un effet si profond, si pénétrant et si suave, qu'on oserait presque dire que c'est à cette seconde partie qu'est dû le succès de l'ouvrage.

La troisième partie est l'arrivée de Joseph et Marie à Saïs. Accablés de lassitude, ils vont frapper à la porte des habitants, qui les repoussent avec mépris. Un Ismaëlite enfin les accueille et leur offre un bon repas. Ici commence un *andante* exécuté par une harpe et deux flûtes, dont le caractère calme et serein exprime admirablement les joies patriarcales du foyer. Puis vient un *allegro* à deux quartes d'un effet très-original.

Ainsi se termine victorieusement l'œuvre de M. Berlioz. Toujours vrai, toujours touchant, simple et pourtant coloré dans son style, il repousse ces formules emphatiques auxquelles trop de compositeurs modernes demandent leurs succès éphémères.

M. Berlioz s'est élevé à la hauteur du sujet, autant toutefois que le génie humain y peut atteindre.

Depassio, Battaille, Jourdan et madame Meillet ont été les remarquables interprètes de cette trilogie sublime.

MARIE LASSAVEUR.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

*Remède contre les maux de dents.* — Prenez deux poignées de fleurs d'orties blanches, faites-les infuser dans un demi-litre de bonne eau-de-vie, et quand vous aurez mal aux dents, versez dans *l'oreille*, du côté où la douleur se fait sentir, une cuillerée à café de cette liqueur, ou bien imbibez-en un peu de coton que vous mettrez dans l'oreille.

MENU D'UN DÉJEUNER DE DIX COUVERTS, EN HIVER.

MILIEU DE LA TABLE :

Huîtres. — Filet de bœuf aux câpres.

HORS-D'ŒUVRES.

Beurre frais. — Saucisson de Lyon.
Olives. — Petites raves.

ENTRÉES.

Pieds de cochon truffés. — Rognons de veau sautés.
Deux poulets froids à la sauce piquante. — Mayonnaise de turbot.

ENTREMETS.

Crème à la vanille. — Gâteau de riz.

DESSERT.

Deux assiettes de petits-fours. — Deux assiettes de fruits confits.
Fromage à la crème. — Fromage de Roquefort.
Marmelade d'abricots. — Confiture de cerises.

DÉJEUNERS EN HIVER.

LE DIMANCHE.

Rognons sautés au vin blanc. — Œufs à la coque.
Pommes de terre cuites sous la cendre.

LE LUNDI.

Pâté de veau et de jambon. — Œufs frits.
Marmelade de pommes.

LE MARDI.

Beefsteacks. — Pommes de terre bouillies.
Salade.

LE MERCREDI.

Côtelettes de veau à l'anglaise. — Œufs pochés.
Compote de poires.

LE JEUDI.

Côtelettes de mouton grillées. — Omelette.
Pommes au beurre.

LE VENDREDI.

Œufs brouillés. — Salade d'anchois.
Purée de pommes de terre.

LE SAMEDI (maigre).

Friture de poisson. — Salade de pommes de terre.
Pommes meringuées.

LE SAMEDI (gras).

Rognons grillés. — Salade de pommes de terre.
Pommes meringuées.

# CORRESPONDANCE.

Il faut, chère amie, que je te raconte l'emploi d'une de mes dernières journées; j'en étais harassée, mais je suis encore émerveillée de tout ce que j'ai vu; — moi, Parisienne, j'ai voulu visiter Paris; — cela t'étonne, n'est-ce pas? — car je dois bien connaître ma ville natale. — Eh bien, non! — Si l'on résume Paris dans la colonne Vendôme et les tours Notre-Dame, oui! je le connais bien! — Je connais encore l'Arc de Triomphe! — le Louvre et l'Hôtel de ville! Mais les monuments, il me semble, ne constituent point Paris; — ce sont tout au plus des jalons, des traits plus accentués dans cet ensemble gigantesque: ce qu'il y a de curieux à étudier, à suivre, ce sont les transformations, les embellissements, les changements, les innovations, qui font de notre capitale un véritable Protée, tous les jours changeant de forme, de physionomie et d'aspect.

Or, en cette année, vois-tu, Paris est comme une

femme coquette qui se pare de ses plus beaux habits pour recevoir ses invités. — Cette année, année de l'exposition universelle, tous les pays, tous les peuples se sont donné rendez-vous à Paris, et notre ville veut se montrer belle et resplendissante de richesse et de luxe. — La rue Rivoli, cette immense artère de plus d'une lieue de long, voit les maisons s'élever et sortir comme par enchantement de leurs fondations; — où il n'y avait que de la boue et du sable, maintenant on voit déjà des boutiques élégantes, étincelant de lumière et de gaz. — Le Louvre aligne sa façade, le Louvre, inachevé depuis trois cents ans, et terminé presque en une année. —Je ne te parle pas des maisons que l'on regratte, repeint et rebadigeonne, des rues qu'on élargit, des trouées gigantesques que l'on a faites pour assainir des quartiers autrefois si malsains. — Tous ces travaux marchent en même temps; — on dirait que la baguette d'une fée préside à cette œuvre.— Paris ne sera plus reconnaissable pour ceux qui l'ont quitté il y a cinq ans. — Et pour les hôtes nouveaux que nous allons recevoir, si tu voyais quel accueil on leur prépare! — ce ne sont que des hôtels, des restaurants; mais non plus de ces maigres hôtels, pouvant loger tout au plus une centaine de voyageurs: — c'est l'hôtel Rivoli, qui doit à lui seul contenir douze cents personnes; — c'est l'hôtel d'Antin, situé au milieu des Champs-Élysées, notre plus jolie promenade; — cet hôtel, c'est une ville tout entière, — salles de conversation, salles de bal, salles de jeu, — salles de bains! — pour messieurs nos frères ou nos maris, tirs au pistolet, manéges, etc., etc.; voilà ce que tu verras lorsque tu viendras à Paris. — Voici encore un restaurant colossal qui vient de s'ouvrir; — il s'intitule: *le Dîner de l'Exposition*. — Je ne sais pas quelles devaient être les noces de Gamache, mais je doute qu'elles aient surpassé ce que j'ai vu. — Figure-toi une salle dans laquelle trois mille personnes peuvent tenir à l'aise, sans compter les salons particuliers, les cabinets, les salons pour prendre le café ou le thé. — Pour te donner une idée de cet établissement, je te dirai que le service est fait par deux cents garçons et quarante-cinq cuisiniers, sans compter les aides, marmitons, etc., etc. — Chaque garçon est en habit noir, culotte courte, bas blancs et souliers à boucles; — des grooms, hauts de quatre pieds, galonnés sur toutes les coutures, sont à la porte, prêts à tourner le bouton de cristal, et des domestiques à livrée vous débarrassent de vos manteaux. — Un gardien, armé d'une épée et d'un chapeau à trois cornes, se promène gravement et préside au repas.

On m'a dit que ce restaurant n'était qu'un faible spécimen des merveilles qui se préparent : — je m'attends d'ici à deux mois à voir Paris entier converti en hôtel et en restaurant : — et, au fait, il ne faudra pas moins que cela pour recevoir tous nos visiteurs. A propos du Dîner de l'Exposition, il faut que je te parle d'un œuf miraculeux que j'ai pu y admirer, — un œuf dur, étendu sur un lit de verte oseille; — cet œuf, non pas œuf de canard, de poule, de paon ou d'autruche, était plus gros qu'aucun œuf connu jusqu'à ce jour. Une bombe de deux cent cinquante livres ne serait pas plus formidable. Des savants en émoi l'admiraient stupéfiés; — à quelle espèce d'oiseau peut appartenir l'honneur de pondre des œufs aussi monstrueux? est-ce un animal inconnu découvert tout exprès pour l'année 1855? quelque vautour gigantesque, quelque hippogryphe fabuleux? l'œuf du roc de Mille et une nuits serait-il donc devenu une réalité! — Moi-même, je donnais ma langue aux... œufs, lorsqu'une indiscrétion bienveillante m'expliqua l'énigme, et je me hâte de te faire part du secret, afin que tu puisses en profiter si bon te semble.

Voici le procédé :

Prends une douzaine, deux douzaines, trois douzaines d'œufs. Casse-les avec précaution, — sépare le blanc et le jaune de chacun de tes œufs, — bats bien tes jaunes, puis verse-les dans une vessie bien ovale; — ceci fait, plonge la vessie dans l'eau bouillante, et laisse-la jusqu'à ce que les jaunes d'œufs soient durcis; ensuite, à l'aide d'une paire de ciseaux, tu coupes la vessie et en retires un magnifique jaune d'œuf; — mais il faut le recouvrir de blanc, n'est-ce pas? — eh bien, dans une vessie plus large, tu verses tous tes blancs d'œufs préalablement battus; tu mets dans le liquide ton jaune d'œuf durci, — tu fermes la vessie, la plonges dans l'eau bouillante, et au bout de six minutes tu la retires; tu coupes encore la vessie avec soin, et tu as devant toi un magnifique œuf dur, sujet d'étonnement, d'admiration et d'étude pour les gastronomes, amateurs de fossiles et de paléontologie.

Ah çà! ma chère Florence, est-ce une réclame ou un conte arabe que tu nous fais là, ou plutôt n'est-ce pas l'un et l'autre? Quoi qu'il en soit, nous perdons un temps précieux; trêve donc, je te prie, à tes descriptions fantastiques et déploie la planche.

M'y voici. Bon Dieu qu'elle est grande!

Oui, elle peut rivaliser avec ton œuf monstre; mais je t'ai prêté assez longtemps une *oreille attentive*, pour que tu m'écoutes à ton tour : cherche dans le n° 1.

J'y suis : parle, et je t'écoute sans souffler mot.

N° 1, Col *Marie Stuart*; ce col d'une forme toute nouvelle va parfaitement sur les robes d'aujourd'hui, que l'on fait à corsages montants, même pour les toilettes habillées. Le dessin, très à effet, sans pour cela exiger beaucoup de travail, doit se broder en application en faisant des jours aux endroits indiqués; le bord du col est bordé par un tout petit feston, auquel on pourrait coudre une petite engrelure. — Le devant du col est fermé par plusieurs boutons de fantaisie, ou par trois petites broches. Ce genre de col se porte également avec ou sans guimpe. — Ce col est joli, ma chère Jeanne; mais il me paraît un peu excentrique. — Eh bien, je vais t'en décrire un autre que j'ai vu hier; il te plaira par son extrême simplicité, aussi gracieuse que distinguée. — C'était une mousseline unie très-belle et très-claire; le col, de forme carrée, n'avait pour tout ornement qu'un simple ourlet de deux ou trois centimètres, surmonté de deux plis d'égale grandeur; dans l'ourlet et dans les plis étaient passés des rubans de satin rose; au bord de l'ourlet, une petite valencienne. — Cela te paraît bien simple peut-être; mais je puis t'assurer que c'est excessivement joli. — Les manches, assorties, étaient composées de deux garnitures, ayant pour tête un bouillonné de mousseline dans lequel était passé un ruban satin rose, se terminant par un nœud à bouts légèrement flottants. — Tu ne me dis pas que l'on porte aussi des cols de nansouk double ou simple, avec semé de pois ou de petites fleurs brodées en coton de couleur rose ou bleue. — En effet, mais ceci s'est tellement vulgarisé, que j'osais à peine te le signaler.

2, Bande pour manches, allant avec le col n° 1.

3, Bas de jupon ; ce dessin doit être placé au-dessus de l'ourlet, il se fait au plumetis mélangé de guipure et de feston.

4, Entre-deux, guipure, plumetis et feston.

5, Quart d'un mouchoir ; ce dessin d'un effet charmant se brode tout au plumetis, mais si tu faisais les petites fleurs au point de plume, il serait infiniment plus joli. Les pois pourraient être remplacés par des œillets. Le feston du tour est feuille de rose.—Ne trouves-tu pas, Jeanne, que ce feston bordé d'une valencienne compléterait l'élégance du mouchoir ? — Je suis de ton avis ; mais ceci n'est point du tout nécessaire.

6, Garniture pour taie d'oreiller, ou pour objets de layettes et de trousseaux : elle se fait au plumetis ou en broderie anglaise.

7, Col mousquetaire ; cette forme t'offrira un contraste avec celle du nº 1 ; elle est certes des moins exagérées, mais, en revanche, le dessin offre beaucoup de travail ; tu dois le broder au plumetis, avec mélange de guipure, de feston et de point d'échelle. Sur la partie du dessin qui forme zig-zag, on pourrait à la broderie guipure substituer un entre-deux de valencienne : je ne saurais te dire combien cette fantaisie tend à s'établir en souveraine ; on la rencontre partout, et sous toutes les formes ; il faut dire aussi que c'est charmant.

8, Garniture assortie au col. Tu vois que je tiens mes promesses, et autant que faire se peut, je joins toujours au dessin du col la garniture qui t'aide à confectionner les manches qui doivent l'accompagner.

9, Entre-deux tout plumetis ou tout feston, point turc de chaque côté.

10, Garniture légère, pouvant servir pour canezou, manches, bordure de mantelet, etc. Elle se brode au plumetis sur mousseline, ou en broderie anglaise sur nansouk. Le petit feston qui doit entourer le bord ayant été oublié, je te recommande de ne pas faire de même lorsque tu dessineras ta garniture.

10 bis, Arthur, plumetis simple.

Ici finit la petite édition.

11, Pâle ; ce dessin se compose de chenille, de fil d'or et de perles de satin *soufflées* : choisis de la moire blanche ou de la moire bleue, si c'est pour les fêtes de la Vierge. — Pour former les grains de raisins, place des perles rondes *satin soufflées*. Les épis sont aussi composés de perles, mais de forme ovale, ce qu'on appelle *perles-tubes*. Perles et tubes devront être entourés de chenille blanche. — Les feuilles seront en chenille blanche avec nervure en fil d'or, ainsi que la barbe des épis et les vrilles des feuilles de vigne. — Dans le milieu de la pâle, les sinuosités de la croix seront marquées par du fil d'or. Les perles en satin toujours entourées de chenille, et les rayons qui entourent la croix en *bouillon mat*, ou bien encore en fil d'or. Tu comprends que ce même dessin reproduit dans d'autres couleurs pourrait aussi être fort joli. — Il me semble, Jeanne, que ce dessin brodé au passé réussirait très-bien. — Tu as raison, mais je te conseillerais encore de prendre du velours épinglé blanc ou de couleur, et après avoir dessiné dessus les feuilles qui se trouvent sur la pâle, et les avoir découpées, tu les collerais sur du canevas de soie blanche ( il faudrait auparavant dessiner l'ensemble de la pâle sur le canevas); les feuilles une fois collées, tu les entourerais d'un fil d'or, et puis ensuite tu ferais les nervures et tout le reste du dessin ainsi que je viens de te l'expliquer. — Les pâles, tu le sais, se montent sur un carton très-ferme ; le carton est ensuite recouvert par de la batiste, ou par de la toile très-fine (car une étoffe de fil est de rigueur). La batiste ou la toile est réunie au-dessus par un point de surget que l'on dissimule sous une dentelle d'or s'il y a de l'or dans le dessin, ou d'argent si le dessin est en argent. Dans le milieu, on brode ordinairement une toute petite croix en coton rouge.

12 et 13, Passe et rond d'un bonnet d'enfant que l'on peut broder à l'anglaise sur nansouk, ou au plumetis sur mousseline ou batiste ; sur le devant, il faut une coulisse dont les proportions sont indiquées sur la planche.

14, Entre-deux, plumetis fin.

15, Bas de jupon. J'espère que voilà un superbe dessin, je te souhaite de l'entreprendre et surtout de le terminer ; quant à moi, je me récuse, et me contenterai d'admirer ton œuvre une fois achevée ; elle sera digne de l'exposition, si toutefois tu pouvais arriver à temps, ce dont je doute fort. — A propos de l'exposition, ma chère Florence, j'ai aussi ma petite nouvelle à te raconter : l'on m'a montré l'autre jour un échantillon des mille et une merveilles que l'on prépare pour cette époque solennelle ; ce sont des volants en points de Bruxelles, tout ce que tu peux imaginer de plus fin comme tissu et de plus ravissant comme dessin ; des oiseaux se jouant dans des fleurs, et le tout exécuté de la façon la plus remarquable ; chaque volant coûtera dix mille francs. Ce prix exorbitant ne peut encore te donner une idée de la magnificence de cette dentelle, dont bien certainement tu entendras parler plus tard ; du reste, l'artiste-compositeur de cet ouvrage, objet d'art on peut le dire, est propriétaire à Paris de la première maison de dentelles ; te dire son nom serait une indiscrétion de ma part ; sachons attendre. — Revenons à notre dessin de jupon, qui va te sembler moins beau après de telles descriptions ; il se compose de broderie anglaise, de plumetis, de feston et de roues ; mais comme ta prétention, je crois, n'est pas de concourir pour la médaille d'or de l'exposition, je pense que tu en seras encore satisfaite ; en supposant que tu manques de courage pour terminer ce travail, je cherche ce que tu pourrais retrancher à ce dessin pour le rendre moins compliqué, mais je ne trouve rien, à moins de le dénaturer.

16, Garniture, plumetis simple.

17, Quart d'un mouchoir ; j'ai voulu te montrer par ce dessin le goût du jour ; toutes les broderies, ou à peu près, se font à écussons, soit que ces écussons ainsi que celui-ci s'entourent de broderie, soit qu'ils s'entourent de valencienne. Donc, ce dessin se brode avec du coton très-fin ; il se compose de plumetis, de point de plume, de point sablé, d'œillets ou de pois ; les jours indiqués dans les différentes fleurs doivent être variés ; dans le bord se trouve un feston feuille de rose.

18, 19, Pantoufles pour hommes ou pour femmes : prends du velours, du drap, ou de la peau, et brode ce dessin en chaînette double, c'est-à-dire fais un rang en cordonnet de soie de la couleur que tu voudras, et à côté de ce cordonnet place un rang en fil d'or. — Gros vert et or sur fond marron pour pantoufles d'homme, serait fort joli ; bleu ciel et or sur fond blanc pour pantoufles de femme, serait aussi d'un bon effet.

20, Col à pattes. — Je reconnais, Jeanne, il me semble, la forme d'un col que tu m'as envoyé il y a quelque temps, sous le nom de col *Félicitine*. — Celui-ci n'est pas tout à fait semblable, puisque les deux bouts tombaient d'aplomb, tandis que ceux-ci doivent se croiser sur la poitrine, en les fixant par une broche dans le milieu. Ceci est encore une des modes *frénétiques* du moment, et comme tu sais que mon désir est de ne te laisser ignorer rien de ce qui se crée de nouveau, je me suis empressée de te faire faire ce dessin afin que tu pusses jouir de cette nouveauté dans toute sa primeur; il n'a rien de bien long, il se compose de feston seulement si l'on veut, ou bien d'un mélange de plumetis; le fond se brode en guipure; les pois seront toujours préférables à des œillets. Avec la guipure je trouve que le feston est plus solide que le plumetis, à moins qu'on n'entoure ce dessin d'un petit point de feston, ce que l'on fait assez généralement.

21, Garniture allant avec le col.

22, Garniture simple pour broder au feston ou nansouk, ce dessin conviendrait pour bonnet de nuit. Au bord du feston il faudrait alors poser une toute petite dentelle.

23 à 47, Petit alphabet plumetis fin. La disposition de cet alphabet répond à celle donnée en plus grand sur le côté des patrons. — Tu seras charmée, je l'espère, de cette prodigalité de modèles, et si je ne t'envoie pas aujourd'hui les initiales dont tu as besoin, prends patience; car je te promets une série de jolis alphabets dans nos premiers numéros; mais, en attendant, tourne la planche.

48, Moitié du dessin de la corbeille VICTORIA. Parmi tous les ouvrages que j'ai eus à admirer chez madame Marie Soudant, rien ne m'a paru aussi joli que ce nouveau genre de corbeille. Sur du canevas Pénélope, de moyenne grosseur, trace le dessin que t'offre notre planche; puis, le canevas une fois tendu sur le métier (on peut aussi faire cet ouvrage à la main, mais il est moins bien), tu feras le fond en fantaisie, vert OEILLET, les feuilles blanches en perles cristal, les nervures des feuilles en perles d'or, n° 10, les tiges en perles *rocailles* noir mat, les graines de sorbier en perles rouge corail. Au bord du grain, à l'endroit indiqué par le dessin, tu placeras une perle noire. Ce côté terminé, tu devras, pour compléter la corbeille, faire un second morceau semblable au premier.— Quant à la monture de cette corbeille, rien de plus simple; coupe d'abord deux morceaux de carton semblables aux deux morceaux de canevas, joins-les l'un à l'autre, coupe ensuite pour le fond un troisième morceau de carton, dont la forme, un peu ovale, devra s'adapter aux deux premières parties déjà assemblées. Ce rond, à l'extérieur, se recouvre de satin de la nuance adoptée pour le fond en fantaisie; pose ensuite sur les deux montants en carton les morceaux de tapisserie que tu auras préalablement réunis par un point de surjet. Le bas doit être entouré d'une ganse un peu grosse. Cette ganse en remontant de chaque côté cache la jonction des deux parties brodées; la doublure en satin piqué à petits carreaux doit être aussi de la couleur de la fantaisie; les coutures de cette doublure sont cachées par une chenille de même nuance; tout autour, une ruche de ruban de satin A DENTS, de la couleur de la doublure. Au milieu de la ruche une petite ganse; au-dessus des anses placées sur les coutures, un nœud de ruban de satin n° 7. — Cet ouvrage est aussi joli qu'amusant à exécuter. — Je te remercie, ma chère Jeanne, de ton explication; tu me sors d'un grand embarras; car je ne savais quel ouvrage donner à une loterie que nous avons organisée pour les pauvres. Eh bien, pour te contenter tout à fait, vois le n° 49, qui te représente un croquis de la corbeille complétement terminée.

50, Coiffure *Carolina*, cette coiffure se fait en chenille laitonnée de moyenne grosseur; la couleur grenat est celle qui réussit le mieux. Avant tout, il faut faire une petite carcasse en tulle de Lyon, montée sur un fil de laiton, qui, au lieu d'être rond ainsi que nous le montre le dessin, doit au contraire, dans le milieu qui se trouve sur le dessus de la tête, former la pointe; c'est cette pointe qui, en entrant légèrement entre le peigne et les cheveux, doit, avec l'aide de deux épingles placées de chaque côté, maintenir la coiffure. La carcasse étant faite, prends la chenille; enfile dans cette chenille une certaine quantité de perles couleur acier *marcassite soufflées*. Il faut à peu près trois pièces de chenille et quatre rangs de perles; lorsque perles et chenilles seront prêtes, tu disposeras la chenille sur la carcasse en tulle, faisant une foule de petites coques doubles tout comme si c'était du ruban étroit; dans chaque coque il doit y avoir trois perles, dont une se trouve toujours au centre de la coque. Sur le derrière de la coiffure, dans le milieu, tu laisseras quelques coques plus longues, qui devront tomber gracieusement sur le cou. Ces coiffures toutes faites se vendent de 8 à 9 fr.; elles sont très-jolies, surtout par leur extrême simplicité, et ne manquent pourtant pas d'une certaine élégance, car ces perles couleur d'acier ont, dans leur reflet, quelque chose de chatoyant qui sied très-bien.

51, Corbeille écossaise. Elle se fait avec des graines de caroubier, que l'on enfile par le milieu dans un léger fil de laiton. — Cet ouvrage se monte sur une petite carcasse en deux parties, l'une pour le pied, l'autre pour le haut de la corbeille; sur les fils de laiton, qui forment la carcasse, on colle de la chenille qui les dissimule. — Et puis, tout autour, on place des guirlandes de ces mêmes graines, avec des glands posés de distance en distance; ce petit ouvrage est tellement de fantaisie, que je ne saurais te le mieux expliquer; aussi, c'est plutôt l'idée que l'explication que je t'envoie.

52, Croquis d'un petit porte-or. Ce porte-monnaie lilliputien est destiné à recevoir les nouvelles pièces de cinq francs; ces porte-or sont charmants au crochet, or et vert, brodé en soutache d'or ou fil d'or, sur peau, ou sur velours, brodé au passé. — Je crois deviner, Jeanne, que celui dont tu nous offres le modèle se compose d'un bouquet brodé sur canevas de soie. — En effet, tu ne te trompes pas, mais il faut placer ce bouquet dans un encadrement de velours, de peau, ou de toute autre fantaisie.

53. Dessin pouvant servir pour un dessus de table et pour un *pouff*. Il se brode en soutache avec mélange de cordonnet d'or. Ainsi, sur du casimir noir, tu mettrais de la soutache gros bleu et du cordonnet d'or. Ces pouffs, comme de raison, doivent être montés par un tapissier; ils se font moins hauts qu'une chaise et un peu plus hauts qu'une chauffeuse. Tout autour on place une grande frange retombant jusqu'au bas; à la tête de cette frange une *giroline*. — Moi qui veux faire un dessus de table, comment faudra-t-il que je m'y prenne? — La réponse est facile, Florence. Il te faut

d'abord choisir du casimir ou du velours, ce qui serait bien plus élégant, et broder dessus, avec de la chenille nuancée, le dessin que je t'envoie. Le rond terminé, tu le doubleras de percaline. Parfois on le monte sur un plateau de bois dans les proportions de la table sur laquelle on doit le poser, mais je trouve la chose inutile, car la frange de dix à douze centimètres que l'on place tout autour sert suffisamment à maintenir l'ouvrage. Lorsque le pied de la table est très-beau et que l'on tient à le montrer, on doit supprimer la frange de son ouvrage, monter sur un plateau en bois et cacher les pointes par une passementerie.

54, 55, 56, 57, 58, Patron d'un corsage de robe Pompadour pour petite fille de trois à quatre ans. Avant de t'expliquer la manière dont tu dois faire cette robe, laisse-moi te dire combien je suis fière de pouvoir t'annoncer que je vais désormais t'envoyer, pour tous les costumes de petites filles et de petits garçons, des patrons sortant d'une des premières maisons de Paris. Le nom de madame Reynaud est, du reste, trop connu de toutes les jeunes mères élégantes pour qu'il ait besoin de longs commentaires. — La petite robe, dont tu reçois le patron aujourd'hui, se fait en velours, en popeline, en cachemire, ou enfin en taffetas; mais ceci est l'étoffe la moins convenable pour enfant de cet âge; celle dont j'ai pris le modèle, chez madame Reynaud, était en cachemire gris-cendre de rose, avec une bordure de peluche rose; rien de plus délicieusement coquet, pour enfant surtout, que l'harmonie de ces deux couleurs.

54, 55 et 57. Petit côté, devant et dos du corsage. Réunis ces trois numéros par les lettres alphabétiques correspondantes, suis tous les traits tels qu'ils sont indiqués, et tu ne peux faire autrement que d'obtenir un plein succès. Tu dois marquer un pli sur les hanches et un pli de chaque côté de la pièce du dos dans le bas de la taille; au milieu, tu placeras un nœud semblable à celui que tu vois sur le devant. Les traits qui bordent les basques, ainsi que le décolleté du corsage te désignent la hauteur de la peluche, garniture que tu peux varier à l'infini. Le devant est fermé par deux petites pattes dont tu trouves le patron perdu *maladroitement* dans les traits du *pouff;* il ne porte pas de numéro. Il y a seulement écrit *pattes*. Sur ces pattes est un nœud de rubans à bouts très-courts. La jupe de cette robe a deux mètres de largeur, trente-cinq centimètres de longueur; la garniture doit avoir dix centimètres de hauteur, elle tourne sur le devant et forme le tablier.

56, Petite manche. Les deux lignes qui sont dans le milieu indiquent le pli.

58, Garniture de cette manche. On la pose à plis plats, comme l'indique le patron. Un nœud de rubans est placé sur la couture extérieure.

59, Ensemble de la robe.

60 et 61, Dos et devant du mantelet allant avec la robe *Pompadour*. Tu vois que nous ne faisons pas les choses à demi. Nous débutons par t'envoyer un petit costume bien complet. Ce mantelet se fait en étoffe pareille à celle de la robe et se garnit de même; on le double et le ouate légèrement; le devant est fixé par un nœud de rubans avec bouts flottants.

62, Croquis d'une guêtre pour enfant de deux à trois ans: ces guêtres se font en drap gris ou marron, et quelquefois en velours noir, ou de la couleur du costume qu'elles accompagnent.

63, Moitié de la guêtre.

64, Sous-pieds.

65, Patte sur laquelle se trouvent les boutonnières; de chaque côté des boutonnières on fait en soie un double rang de points de piqûre : la patte et la partie sur laquelle reposent les boutons doivent être doublées de lustrine; dans le haut on place un élastique, le bas est bordé d'une piqûre.

66, Écusson pour coin de mouchoir, plumetis fin, point de plumes et point d'échelles.

67, *Amé*. Plumetis et pois ou œillets.

68, *Victoire*. Plumetis et points sablés.

69, *Bénédite*. Plumetis simple ou feston.

70, *T. B*. Feston et œillets.

71, *Lazarine*. Plumetis fin.

72, *Eméralda*. Plumetis simple avec cordonnet fin ou feston.

73. Voilà le bouquet de fleurs que je t'avais promis le mois dernier, pour le milieu du sac *à argent*. Il représente des marguerites aux vives couleurs. J'ai cru comprendre, dans plusieurs de tes lettres, que la réception de ces tapisseries par signes te faisait grand plaisir; sois convaincue que je m'en souviendrai et te le prouverai souvent. Sur du canevas de soie très-fin ce bouquet serait charmant pour de petits écrans de cheminée.

74, Signes indiquant les couleurs des laines.

75, Écusson, plumetis fin et jours.

76, *L. W. F.*, Plumetis ou cordonnet simple.

77, *S. T.* et *L. F.*, Plumetis simple.

78 à 103. Alphabet, plumetis fin.

103 bis, *Agnès*. Plumetis.

Reste le nom de *Lise*, plumetis fin, dont le numéro a été oublié. — Tu le trouveras en dessous du n° 55

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

La jeune fille placée sur le premier plan porte une jupe de popeline d'Irlande moirée, sur les côtés de laquelle sont posées des bandes de velours un peu plus larges dans le bas que dans le haut. Je dois te dire, à propos, que ce genre de garniture s'adopte de plus en plus tous les jours, et j'en suis charmée, car pour nous qui ne pouvons pas toujours mettre de volants sur nos robes, nous étions fort embarrassées, tandis qu'une petite garniture dans le style de celle-ci, tout en conservant à notre robe un air très-simple et très-jeune, peut cependant lui donner l'aspect plus habillé; d'autant plus que nous pourrions encore remplacer le velours par de la peluche frisée ou des effilés plumes. Ce que j'aimerais encore, ce serait trois rangées de boutons avec glands. Et toi? — Oh! moi, je préférerais trois rangs de dentelle posés en spirales et séparés par des nœuds de velours. — Mais tu oublies en causant chiffons que tu n'as pas encore le titre de dame! — Oui, c'est vrai; aussi en citant cette toilette pensais-je à notre amie qui vient de se marier, et à laquelle j'ai vu l'autre jour une robe de moire antique, vert œillet, garnie ainsi.

— Mais revenons à notre gravure, et dis-moi de quelle façon est ornée cette jolie veste; elle est en velours, n'est-ce pas?

— D'abord ce n'est point une veste, mais bien un corsage, aussi serré à la taille que celui d'une robe; sur le devant de la poitrine et sur les manches se trouvent des brandebourgs en passementerie *guipure*, d'où partent de longs glands en soie cordonnet. Une

frange de 15 à 20 centimètres en chenille et cordonnet de soie entoure les basques et les manches; la basque par derrière, au bas de la taille, a un grand pli plat, sur lequel se trouve un gland dans le genre des deux placés sur les manches. Les sous-manches duchesse, ainsi que le col *Valentin*, sont en guipure de Venise.

— Cette toilette est très-jolie, je l'ai parfaitement comprise. Veux-tu qu'à mon tour je te fasse l'explication de celle de bal? il me semble que j'en serai bien capable.

— Mais certainement, la chose, je crois, te sera très-facile.

Je dis donc que cette robe blanche est en gaze de Chambéry, avec trois volants sur la jupe; ces volants gradués ont chacun un ourlet également gradué, dans lequel est passé un ruban de satin. — Quant au corsage, je le suppose décolleté, avec une draperie ayant au bord trois petits volants, rappelant ceux de la jupe. — Les petites manches, bouffantes, se terminent aussi par un petit volant. Quant à la sortie de bal, je suis un peu plus embarrassée : je croirais volontiers que ces grandes raies roses sont des velours appliqués sur de la peluche; mais je crois deviner juste si je dis que raies blanches et raies roses sont en peluche.

— En effet, cette sortie de bal est toute en peluche; mais ce ne sont pas, comme tu le supposes, des bandes de deux couleurs ajoutées l'une à l'autre.

— C'est donc une étoffe qui se vend à la pièce? Mais alors, c'est charmant, et l'on doit avec cela faire des choses ravissantes; ainsi, dans des couleurs foncées, pour enfants surtout, ce doit être très en vogue.

Oui, l'on voit beaucoup de petites filles et même de petits garçons avec des costumes complets faits avec cette étoffe marron et noir, gros bleu et gris acier.

Mais cette doublure rose dont j'aperçois un petit bout, en quoi est-elle? — C'est encore de la peluche, mais unie et frisée. — Moi, je n'aime pas beaucoup les doublures de peluche, pour sortie de bal surtout, car cela colle tellement que cette doublure, en ne suivant pas les mouvements des bras, finit toujours par vous chiffonner.

Les cheveux en racines droites sont ornés de traînes de roses roses.

### TRAVESTISSEMENTS.

COSTUME DE LA COUR DE LOUIS XVI. — Coiffure poudrée ornée d'une aigrette, d'une plume d'autruche, de rubans de satin et de fleurs au milieu desquelles sont jetés quelques légers papillons montés sur laiton. — Corsage de taffetas ou de velours plein, avec revers, les basques, les parements et les nœuds doublés de satin. — Boutons, passementeries, franges et galons d'argent. — Fichu et sous-manches garnis de dentelles. — Jupe de satin blanc frangée d'argent au bas. — Garniture de volants, relevée de distance en distance par des bouquets de roses et des nœuds d'argent à glands flottants. Ces volants à frange d'argent sont de l'étoffe du corsage et doublés de même. La tête est formée par trois étages de ruches.

*Petit garçon.* — Coiffure poudrée. — Juste-au-corps de taffetas ou de velours avec passementeries d'or, d'argent ou de soie. — Les parements en velours noir avec la même passementerie. — Cravate à rabat de dentelle. — Manchettes de dentelle. — Chapeau tricorne galonné d'or ou d'argent. — Épée à fourreau en chagrin blanc. — Souliers à boucles et talons rouges. — Bas à coins brodés.

*Petite fille.* — Coiffure poudrée. — Petite couronne de fleurs, avec nœud de ruban à bouts flottants *à la Watteau*. — Corsage de velours ouvert, garni de ruches de taffetas. La pièce du milieu encadrée dans la même garniture. — Nœuds d'épaule à bouts flottants. — Jupe relevée par une guirlande de fleurs assortie à la coiffure. — Sous-jupe de satin à larges rayures. — Souliers à nœuds de ruban.

COSTUME DE PAYSANNE ROMAINE. — Coiffure à larges bandeaux. Épingles à tête d'or avec touffes de rubans tombant sur les côtés. — Corsage de velours galonné d'or et fermé par un lacet d'or. — Manches avec dessins sur les manches en guipure ou broderie de couleur. — Sur les épaules, des nœuds à bouts flottants. — Au bas du corsage, une fraise de velours. — Jupe de taffetas. — Sur le devant, un tablier à larges raies, de couleurs, disposées transversalement.

*Tapisserie* représentant un chat et pouvant servir pour couvrir chauffeuse, et foyer si l'on prenait du gros canevas; le brodé en point croisé sur canevas Pénélope, faisant les clairs en soie, les yeux devront être en émail; pour les barbes, les points lancés réussissent mieux que les points comptés.

— Tu voudras bien aussi, ma chère Jeanne, nous donner l'explication du rébus de janvier. Que signifient ces grandes lettres entre lesquelles sont de petites choses indéchiffrables, sauf, toutefois un sac de bonbons et un collier que j'ai cru reconnaître?

— Ces grandes lettres, ma chère, pour peu que tu saches lire, font bel et bien le mot *tienne*. Ces petites choses indéchiffrables sont quelques-uns des présents que l'on a l'habitude d'offrir au jour de l'an, et comme ils sont placés entre les lettres du mot *tienne*, tu dois dire : *Les petits présents entretiennent...*

— L'amitié, n'est-ce pas? Ainsi cette femme contre un tronc d'arbre et portant un œuf à la main, tu aurais la prétention de nous la faire prendre pour l'amitié!

— Fais donc attention à la dimension du personnage, et tu m'avoueras que ce qu'elle tient à la main ne peut être un œuf, à moins que tu ne songes encore à l'œuf monstre dont tu nous parlais en commençant, et que je voudrais te voir sur l'estomac pour te punir de tes critiques peu bienveillantes.

— Mais qu'est-ce donc alors? — Je ne te le dirai pas, et j'aime mieux

Briser un pareil entretien,
Qui pousserait trop loin ton esprit et le mien.

— Voilà l'éternelle ressource de ceux qui ont tort, se fâcher plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé : brisons donc puisque tu le veux, mais en nous embrassant, pour que nos amies ne croient pas que nous nous soyons séparées fâchées, et envoyons-leur aussi un baiser bien affectueux.

## ÉPHÉMÉRIDES.

**8 février 1749. — Mort de Jean Van Huysum, peintre de fleurs.**

Van Huysum était né à Amsterdam; son père était peintre de fleurs; ses quatre frères s'occupaient de peinture, et il suivit la même carrière. Les fleurs revivaient sous son pinceau; il excellait dans l'art de les grouper, de répandre sur elles l'ombre et la lumière, et sa réputation s'étendit par toute l'Europe. Ses compatriotes, qui cultivent les fleurs avec tant d'amour, s'empressaient de lui envoyer de nouveaux modèles; il apportait le plus grand soin à la préparation de ses couleurs, et l'on croit qu'il employait, pour les rendre belles et durables, des procédés chimiques dont il a gardé le secret. Van Huysum peignait aussi le paysage; le Musée du Louvre possède de lui deux tableaux de fleurs, deux tableaux de fruits et quatre petits paysages. La vieillesse de Van Huysum fut attristée par l'ingratitude d'un de ses fils; devenu sombre, méfiant, il s'éloigna du monde, et mourut à l'âge de soixante-sept ans.

## MOSAÏQUE.

Le travail porte avec lui sa récompense. Il nous isole du monde et de nous-mêmes. Lui dût-on seulement cette sérénité qui couronne à coup sûr toute journée bien remplie, il faudrait encore le bénir et l'aimer.

J. Sandeau.

—

Que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est vertueux, tout ce qui donne bonne réputation, soit le sujet de votre méditation.

*Saint Paul aux Philippiens.*

—

Il faut mériter les louanges et les fuir.

Fénelon.

L'union de l'homme avec Dieu consiste, non pas dans la confusion des natures, mais dans la conformité des volontés.

Saint Bernard.

—

L'homme despart et donne ès toutes choses qui sont autour de luy joye et plaisir, quand son naturel et ses mœurs sont au dedans bien composez, parce que c'est la fontaine et source vive d'où tout ce contentement procède.

Plutarque.

—

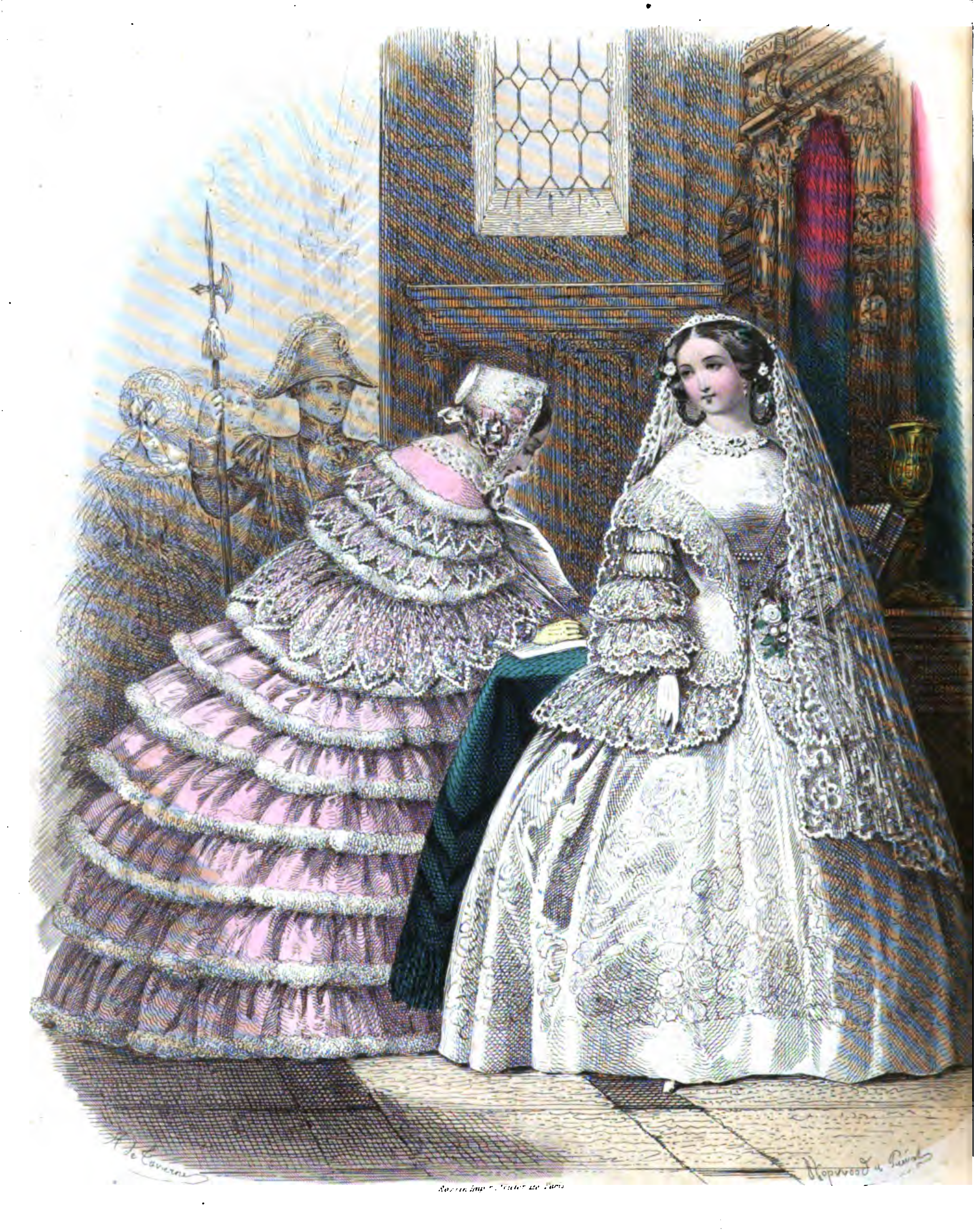
Il n'y a que les attachements vertueux qui réjouissent le cœur.

Kératry.

## RÉBUS.



Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

25e année

# LA CLEF DE LA SCIENCE

## Par le docteur Brewer.

(Traduit de l'anglais.)

LETTRE D'UN ONCLE A SA NIÈCE.

Te souviens-tu, ma chère Léonie, du nom qu'on te donnait quand tu étais petite fille, et il n'y a pas bien longtemps de cela? On t'appelait *mademoiselle Pourquoi*, et ta bonne mère, si aimable et si gaie, me nommait en riant *mon oncle Parceque*, attendu que je me plaisais beaucoup à répondre à tes questions et à satisfaire ta curiosité, souvent naïve, mais jamais niaise. J'espère bien qu'en grandissant, tu as conservé de l'enfance ton esprit d'investigation; mais moi, je ne suis plus là pour te répondre, et quand même je serais auprès de toi, je ne pourrais pas, je le pense, satisfaire à toutes les demandes que te dicterait un esprit réfléchi et ce besoin de connaître qui s'est éveillé en toi dès tes jeunes années. Tant de phénomènes nous entourent! les plus vulgaires usages de la vie domestique recèlent tant de mystères! la nature, les éléments mis au service de l'homme fournissent matière à de si intarissables *pourquoi?* qu'il faudrait un plus savant que ton pauvre oncle pour répondre à ton désir de savoir. Ce savant, cet *oncle Parceque*, je l'ai trouvé, et je te l'envoie sous la forme d'un joli volume, intitulé: *La Clef de la Science*; et c'est un savantissime docteur de l'éminente université de Cambridge qui s'est chargé de mettre ainsi la science à la portée des simples et des ignorants. Que Dieu l'ait en sa garde! Il m'a rendu et me rendra plus d'un service. Si le brasier pétille, si la bouilloire chante, si la bière mousse, si la cheminée fume, si l'hirondelle rase la terre, je demande à *la Clef de la Science* ce que me disent le brasier, la bouilloire, la bière, la cheminée, l'hirondelle, et tout prend une voix pour me répondre. En Angleterre, le livre du docteur Brewer est devenu le *vade mecum* de toutes les familles; c'est un ami savant, aimable, sans pédantisme et sans exigence, que l'on consulte toujours avec fruit et avec plaisir, et dont les explications claires et précises peuvent satisfaire ce qui n'est que curiosité, en excitant ce qui est désir de connaître. Ces réponses nettes et courtes porteront bien des lecteurs à pénétrer plus profondément dans les secrets de la science, et à s'informer du *pourquoi* au *parce que*. Tu verras, chère Léonie, toi qui t'occupes aujourd'hui de la première éducation de tes jeunes frères, quels services te rendra cet excellent livre. Tu sais, par expérience, combien il est difficile de satisfaire aux simples interrogations que l'esprit curieux des enfants, même les plus jeunes, leur suggère, et très-souvent il arrive qu'un père, un professeur instruits éprouvent de l'embarras à répondre à certaines questions d'une manière claire et intelligible. *La Clef de la Science* leur viendra en aide, et à toi aussi; tu y trouveras des notions simples, éclaircies par des images familières, à propos des phénomènes ordinaires, journaliers, qui nous étreignent de toutes parts. Exemple:

*Pourquoi un* VERRE DE LAMPE DIMINUE-T-IL LA FUMÉE *d'une lampe?*

Parce que 1° il augmente la provision d'*oxygène* de la lampe, en produisant un tirage; 2° il *concentre et réfléchit* la chaleur de la flamme; par conséquent, la combustion du *carbone* est plus parfaite et il s'en échappe fort peu qui ne soit consumé.

*Pourquoi un* SOUFFLE ÉTEINT-IL *la flamme d'une* BOUGIE *et ne l'augmente-t-il pas comme il ravive* LE FEU?

Parce que la flamme d'une bougie est bornée à une *mèche très-petite*, de laquelle le souffle la *sépare*, et comme la flamme n'a aucun soutien, il faut qu'elle s'éteigne.

*Pourquoi un éteignoir éteint-il une chandelle?*

Parce que la flamme, consumant promptement l'*air* contenu dans l'éteignoir, s'éteint faute d'oxygène.

*Pourquoi les marrons non fendus* CRAQUENT-ILS *avec un grand bruit lorsqu'on les fait cuire dans les cendres?*

Parce qu'ils contiennent une grande quantité *d'air qui se dilate par la chaleur*, et qui, ne pouvant s'échapper, fait éclater avec explosion la coque tenace.

*Pourquoi l'*ALE *et le* PORTER *moussent-ils* DAVANTAGE *toutes les fois qu'on les met devant le* FEU?

Parce que la chaleur du feu dégage l'acide carbonique; comme ce gaz en montant se trouve arrêté par la liqueur épaisse, il forme les bulles, qu'on appelle la mousse ou l'écume.

*Pourquoi un* VERRE SE CASSE-T-IL *lorsqu'on y verse de l'*EAU BOUILLANTE?

Parce que la partie du verre touchée par l'eau chaude se *dilate plus* que les autres parties; par conséquent, le diamètre de la partie *inférieure* du verre devenant plus grand que celui de la partie *supérieure*, le verre se casse.

*Lorsqu'on a de la peine à* ENLEVER *d'un flacon un* BOUCHON *de cristal, que doit-on faire?*

On doit échauffer le goulot du flacon, soit avec des charbons, soit avec une serviette trempée dans l'eau bouillante, soit en le frottant avec une ficelle, et le bouchon sortira ensuite sans peine.

*Pourquoi du* LAIT *en ébullition déborde-t-il plus facilement que l'eau?*

Parce qu'il se forme à la surface du lait échauffé une pellicule qui, s'opposant au libre dégagement de la vapeur aqueuse, détermine bientôt la tuméfaction de la masse qui tend à se répandre hors du vase.

*Lorsqu'on* CACHÈTE *une* LETTRE, *pourquoi peut-on tenir sans se brûler un petit morceau de* CIRE *dont une extrémité est enflammée?*

Parce que la cire à cacheter est *très-peu conductrice*, et par conséquent ne livre à la chaleur qu'un passage difficile à travers ses molécules.

*Pourquoi ressentons-nous plus de* FROID *en touchant certaines choses qu'en en touchant certaines autres?*

Parce que les *bons conducteurs* enlèvent très-promptement la chaleur de notre main qui les touche, ce qui produit *la sensation du froid;* au contraire, comme les *mauvais conducteurs* ne l'enlèvent que très-lentement, ils ne *produisent pas la même sensation.*

*Si l'on veut avoir* CHAUD, *pourquoi doit-on porter des vêtements* NOIRS *sur du linge* BLANC?

*Parce que la couleur* NOIRE *du drap* ABSORBE (1) la chaleur solaire plus librement que les couleurs moins foncées, et que le linge *blanc n'absorbe* pas la CHALEUR DU CORPS.

*Pourquoi le proverbe dit-il:*

**Bourgeon qui pousse en avril**
**Met peu de vin en baril?**

Si le printemps est chaud, les bourgeons poussent rapidement, et les gelées, qui arrivent souvent pendant les nuits, *pincent les jeunes germes* et détruisent les fleurs et les fruits de l'été.

*Pourquoi* L'EAU NETTOIE-T-ELLE LE LINGE SALE?

Parce qu'elle dissout les *taches* du linge sale comme elle dissoudrait du sel.

*Pourquoi le* SAVON *augmente-t-il le pouvoir abstersif de l'eau?*

Parce qu'un grand nombre de taches du linge sont de *nature grasse,* et que le savon, s'unissant à ces matières, les rend solubles dans l'eau.

*Qu'est-ce que le* CARBONE?

Un corps simple et solide, sans odeur ni saveur, le plus souvent d'une couleur noire; il brûle au feu, et constitue presque en totalité le *charbon* dont on se sert dans l'économie domestique.

*Trouve-t-on dans la nature le carbone parfaitement pur?*

Oui, il existe pur et cristallisé, à l'état de *diamant.*

*Pourquoi doit-on toujours placer à côté des* MALADES *de* L'EAU PANÉE *au lieu d'eau pure?*

(1) Le pouvoir *absorbant* est la propriété dont jouissent certains corps de *s'imbiber* d'une partie de la chaleur qu'ils reçoivent.

Parce que la surface carbonisée du pain empêche les impuretés de la chambre d'agir sur l'eau.

*Pourquoi les vins* S'AMÉLIORENT-ILS *avec le temps?*

Parce que le *tartre se dépose* peu à peu dans les bouteilles et les tonneaux. C'est la crème de tartre surtout qui donne au vin sa verdeur.

J'ai choisi au hasard, chère Léonie, dans plus de deux mille questions et réponses, et tu vois que le livre que je t'envoie est en fonds pour répondre à toutes les demandes que tu pourrais lui adresser. La chaleur, l'électricité, la propagation de la chaleur, la météorologie, la lumière et les phénomènes de la vision, le son, les métaux, la chimie organique, la chimie animale, ont fourni la matière de cet intéressant ouvrage, également bon à lire et à consulter. Il t'instruira, il t'amusera; peut-être donnera-t-il à tes frères le désir de pénétrer plus avant dans les secrets de la science, et de connaître les lois admirables qui régissent la création. Dans tous les cas, ce livre vous pénétrera d'une adoration plus profonde pour l'Auteur de toutes choses, pour ce grand Dieu *qui a ouvert un passage aux torrents des nuées, qui a tracé les sillons de la foudre, qui a créé la pluie, qui a formé les gouttes de rosée, qui prépare au corbeau sa nourriture, quand ses petits errent çà et là et que, pressés par la faim, ils crient vers le Seigneur* (1). C'est là, toujours là qu'il faut en revenir, ma chère enfant, et c'est là qu'invinciblement l'étude nous ramène, car, tu le sais, un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. Éclairer les hommes et les amener à Dieu, c'est, je crois, le dessein du docteur Brewer, et c'est pourquoi je désire que tu feuillettes souvent son livre. Adieu, chère et bonne Léonie; je t'embrasse sur les deux joues.

Ton oncle affectionné,

R. R.

(1) Livre de Job.

# ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Deuxième article.)

ÉPOQUE DES CROISADES.

HISTORIENS. — POETES. — ROMANCIERS.

Shakspeare a dit dans son *Roi Jean*: « *La France, à » qui la conscience a ceint l'armure, et que le zèle » et la charité ont conduite sur le champ de bataille » comme le véritable soldat de Dieu.* » Noble éloge que, sans orgueil, l'époque où nous écrivons pourrait s'appliquer, et que le grand poëte anglais adressait avec justice à la nation qui, la première, se leva, au cri inspiré : *Dieu le veut!* qui, la première, vola au secours de l'Asie chrétienne, s'armant, non pour la conquête d'un royaume, mais pour la défense d'une idée. Ces héros eurent des chantres, ces faiseurs de grandes choses trouvèrent des historiens parmi les compagnons mêmes de leurs exploits : le premier chroniqueur des croisades, compagnon d'armes de Godefroy de Bouillon, fut Raoul de Caen, qui prit la croix à l'âge de dix-sept ans, et s'attacha à Tancrède, ce guerrier si brillant et si noble, dont le Tasse a chanté les exploits. Voici en quels termes Raoul de Caen décrit le caractère de son chef :

« Dès son adolescence, Tancrède surpassait les jeunes » gens par son adresse dans le maniement des armes, » les vieillards par la gravité de ses mœurs, donnant » tantôt aux uns, tantôt aux autres, des exemples » de vertu. Dès cette époque, observateur assidu

» des préceptes de Dieu, il s'appliquait avec le plus » grand soin à recueillir tout ce qu'il apprenait, et à » mettre ces leçons en pratique, autant du moins que » le lui permettaient les mœurs de ses contemporains. » Il dédaignait de médire de qui que ce fût, même » quand on avait médit de lui : bien plus, il se faisait » le héraut de la valeur de son ennemi; il disait qu'il » fallait frapper et non déchirer un ennemi. La pas- » sion seule de la gloire animait cette âme jeune, » et de jour en jour, il y acquérait de nouveaux » droits..... Lorsque son habileté dans le maniement » des armes fut appelée au service du Christ, cette » nouvelle occasion de combattre en chevalier l'em- » brasa d'un zèle qu'on ne saurait exprimer. »

Il trace en ces termes le portrait de Godefroy de Bouillon : « L'illustration de la noblesse était relevée » dans celui-ci par l'éclat des plus hautes vertus, tant » dans les affaires de ce monde que dans celles du » ciel. Pour celles-ci, il se signalait par sa générosité » envers les pauvres, par sa miséricorde envers ceux » qui avaient commis des fautes. En outre, son humi- » lité, son extrême douceur, sa modération, sa justice, » sa chasteté étaient grandes; il brillait comme un flam- » beau parmi les moines, plus encore que comme un » duc parmi les chevaliers. Et néanmoins, il savait » faire les choses qui sont du monde, combattre, for- » mer les rangs, étendre par les armes le domaine de » l'Église. Dans son adolescence, il apprit à être le » premier, ou l'un des premiers à frapper l'ennemi; » dans sa jeunesse, il en prit l'habitude; en avançant » en âge, il ne l'oublia jamais. Il était si bien le fils » du comte belliqueux et de sa mère, femme remplie » de religion, qu'en le voyant, un rival même eût été » forcé de dire : Pour l'ardeur à la guerre, voilà son » père; pour le service de Dieu, voilà sa mère! »

La vie anime ces portraits des hommes d'un autre âge, et l'on sent que l'auteur a vécu familièrement avec ceux dont il retrace si vivement les nobles qualités. Raoul de Caen écrivait en latin, et l'on retrouve dans l'enchaînement du récit, dans la forme grave et didactique des pensées, un souvenir lointain de la belle antiquité.

Un moine, Guibert de Nogent, a raconté la prise de Jérusalem, il décrit avec effusion les sentiments de tendresse dont ces hardis chevaliers furent pénétrés à la vue des Lieux-Saints :

« Les chrétiens, confondant leur joie et leurs larmes, » se précipitaient tous vers le lieu, objet de leurs plus » ardents désirs. Ils se rendirent donc au sépulcre du » Seigneur, offrant d'infinies actions de grâces pour la » délivrance tant désirée des lieux sacrés. Ils se rap- » pelaient en ce moment toutes les angoisses qu'ils » avaient souffertes pour arriver dans la ville sainte, » et lorsqu'ils se voyaient parvenus à des triomphes » qu'ils n'avaient pas osé espérer, nul ne saurait com- » prendre combien étaient douces les larmes qu'ils ré- » pandaient.

» O Dieu tout-puissant! que de tressaillements, que » de larmes, que de joies, lorsque, après avoir souffert » des douleurs inouïes, telles qu'aucune autre armée » n'en éprouva jamais, les chrétiens se virent parvenus, » comme des enfants qui naissent à la vie, au bonheur » tout nouveau pour eux, de voir enfin les lieux si » ardemment désirés! Ils pleurent, et tout en versant » des larmes plus douces que toute espèce de pain, ils » éprouvent des transports de joie, et dans l'effusion » de leur tendresse, en visitant chacun des lieux ob- » jets de précieux souvenirs, ils embrassent le très- » saint Jésus, pour qui ils ont supporté tant de fatigues » et de tourments, comme s'il était encore suspendu » sur la croix, ou recouvert encore du linceul du sé- » pulcre. L'or et l'argent sont offerts par eux en pré- » sents magnifiques, mais la dévotion du cœur est la » plus précieuse de leurs offrandes. »

Outre son Histoire des croisades, publiée sous ce titre si beau et si célèbre : *Gesta Dei per Francos* (les Actions de Dieu par les Francs), Guibert de Nogent a écrit sa propre vie, qui est regardée comme un monument précieux des mœurs du temps. Il mourut abbé de Notre-Dame de Nogent-sous-Coucy, en 1120.

Les autres chroniqueurs latins des croisades sont : Guillaume de Tyr, Albert d'Aix, Foucher de Chartres, Odon de Deuil, imitateurs souvent maladroits, quelquefois heureux, de l'antiquité, et qui montrent tantôt une crédulité absolue, tantôt une pénétration inattendue. Enfin, Geoffroy de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, écrivit en langue vulgaire l'*Histoire de la prise de Constantinople par les Français*, en 1204, prise à laquelle il avait assisté. Sincérité, naïveté, sont les caractères de cet ouvrage, et l'auteur peint surtout avec une grande vivacité de couleurs son séjour à Venise, et l'impression que produisirent sur lui les richesses de cette puissante république : il raconte d'une manière attachante cette scène fameuse où l'on vit le doge Dandolo, aveugle et âgé de quatre-vingts ans, supplier avec larmes le peuple et la seigneurie de Venise de lui permettre de prendre la croix et de se joindre aux croisés français.

Le sire de Joinville suivit Ville-Hardouin dans la voie qu'il avait tracée. Élevé à la cour de Thibault, roi de Navarre et comte de Champagne, il prit auprès de ce prince poëte l'habitude du bien dire, et son bon sens solide plaît d'autant plus qu'il se produit sous une forme naïve et charmante. Il quitta la France pour suivre Saint-Louis partant pour la Terre-Sainte; il subit toutes les misères de la première croisade du bon roi, il revint avec lui en Europe, et continua à vivre dans sa familiarité; par son admiration pour son royal ami, il a devancé le jugement de l'Église, et celui de la postérité. On connaît saint Louis après avoir lu des pages comme celles-ci, et l'on répète avec Châteaubriand : *Heureux le peuple qui peut se glorifier en disant : Cet homme était le roi de mes pères!*

« Ce saint homme, dit Joinville, aima Dieu de tout » son cœur, et ses œuvres s'ensuivirent. L'amour » qu'il avait pour son peuple parut dans ce qu'il dit à » son fils aîné, en une grande maladie qu'il eut à » Fontainebleau : « Biau filz, lui dit-il, je te prie que tu » te fasses aimer du peuple de ton royaume; car » vraiment j'aimerais mieux qu'un Écossois vînt d'É- » cosse et gouvernât le peuple bien et loyalement, que » tu le gouvernasses mal à point. » Il aima tant la vé- » rité, qu'il ne voulut pas refuser même aux Sarrasins » ce qu'il leur avait promis, comme vous le verrez » après.

» Le roi gouverna son pays bien et loyalement et » selon Dieu. Maintes fois il advint qu'en été il allait » s'asseoir au bois de Vincennes après la messe, et s'ap- » puyait à un chêne, et nous faisait asseoir autour de » lui, et tous ceux qui avaient affaire venaient lui par- » ler, sans empêchement d'huissiers ni d'autres. Alors, » il leur demandait de sa bouche : « Y a-t-il quelqu'un » ici qui ait partie ? » Et ceux qui avaient partie se le

» vaient, et il leur disait : « Taisez-vous tous, et on » vous expédiera l'un après l'autre. » Et lors il appe- » lait monseigneur Pierre de Fontaines et monsei- » gneur Geoffroy de Villette, et disait à l'un d'eux : » « Expédiez-moi cette partie. » Et quand il voyait » quelque chose à amender dans le discours de ceux » qui parlaient pour autrui, lui-même il l'amendait de » sa bouche.

» Je le vis quelquefois venir en été pour expédier » ses gens au jardin de Paris, vêtu d'une cotte de ca- » melot, d'un surtout de tiretaine sans manches, d'un » manteau de taffetas noir, autour du col, moult bien » peigné et sans coiffe, et un chapel de paon blanc sur » la tête ; il faisait étendre un tapis pour nous faire » asseoir autour de lui, et ceux qui avaient quelque » affaire se tenaient debout devant lui, et alors il les fai- » sait expédier comme je vous ai dit qu'il faisait au » bois de Vincennes. »

Cette manière naïve de raconter les faits ouvre une nouvelle ère à l'histoire ; elle attache le lecteur au ré- cit de l'historien ; il devient familier avec les hommes qui ont joué un grand rôle sur la scène de ce monde, car il a vécu dans leur intimité, et il les a vus, non plus à travers la pompe des discours d'un Tite-Live ou la gravité haute et sévère d'un Tacite, mais dans les détails de la vie de chaque jour, de cette vie d'autrefois, où la simplicité était souvent la compagne de l'héroïsme.

Pendant que Joinville léguait à la postérité un livre qui durera autant que la langue française, son sei- gneur suzerain, Thibault de Champagne, essayait d'introduire dans la langue d'*oil* les tensons et les sirventes des troubadours provençaux et languedociens. Toute une littérature brillante, gracieuse, mais sans profondeur, était éclose au delà de la Loire, dans ces belles contrées de la Provence, du Languedoc, de l'Aquitaine, qui avaient conservé de la domination romaine le goût des lettres et des arts, et qui, fleurissant en paix sous des princes sortis de leur sein, étaient demeurées étrangères aux révolutions de la monarchie française. Guillaume IX, duc d'Aquitaine ; Bertrand de Born, l'ennemi du roi Henri II d'Angleterre ; le sentimental Jauffret de Rudel, qui mourut de joie en voyant sa dame ; Bernard de Ventadour, simple varlet ; le sarcastique Guillaume de Figuiera, Guillaume de Cabestaing, Pierre Vidal, Arnaud de Marveil, sont les principales étoiles de cette pléiade poétique, et l'on trouve dans leurs écrits de la grâce, une galanterie ingénieuse et légère, beaucoup de talent, de *manière,* mais pas de génie. Thibault de Champagne, formé à cette école, publia en langue d'*oil* des *chansons galantes,* des *pastourelles,* des *tensons,* où l'on remarque les défauts et les qualités de ses maîtres, et il paraît étrange de voir la flûte des bergers d'églogue entre les mains d'un redoutable chevalier, qui se distingua dans la guerre des Albigeois et dans les dernières croisades.

Une femme, dont le véritable nom est resté inconnu, Marie de France, dépassait Thibault en talent et en facilité. Elle vivait vers 1250, probablement à la cour des rois d'Angleterre ; elle fouilla les manuscrits antiques, et traduisit en vers français les fables de Phèdre, qu'elle intitula : *Les Dicts d'Ysopet* (Esope), rendant ainsi à César ce qui appartenait à César. Voici un échantillon de sa manière :

LA MORS ET LE BOSQUILLON.

Tant de loing que de près n'est laide
La Mors. La clamoit à son aide
Tosjors un posvre bosquillon,
Que n'ot chevance ne sillon :
— Que ne viens, disoit, ô ma mie,
Finer ma dolorouse vie !
Tant brama qu'advint ; et de voix
Terrible : — Que veux-tu ? — Ce bois
Que m'aidiez à carguer, madame !
Peur et labeur n'ont mesme game.

—

DOU LEU (LOUP) ET DE L'AINGUIEL.

Ce dist dou leu è dou aiguel
Qui béveient à un rossel.
Li lox (le loup) à la sorce béveit,
Et li aiguiant (l'agneau) à vau (à val) esteit.
Iriément (en colère) parla li luz,
Qui mult esteit contraliuz (querelleur),
Par mautalent parla à lui :
— Tu m'as, dit-il, fet grand anui.
Li agniez li a repundu :
— Sire, eh quoi donc ? — Ne veis-tu
Tu m'as ci ceste aigue (eau) troublée
N'en puis boire ma saolée (suffisance)
De même m'en irai, je crei,
Comme je ving, tout meurant de sei (soif)
Li agnelés a dunc repunt :
— Sire, jà bevez plus à munt (plus haut),
De vous me vient ce que j'ai bu...
— Quoi ! fist li lox, mal-dis me tu ? (dis-tu du mal de moi ?
L'aignieux respunt : N'en ai vouloir.
Li loux li dit : Je sais de voir (de vrai)
De même me fist ton père
Or ad six mois, si comme je crei
Que mal disiez sur mei.
— N'estre pas neiz, si comme je cuit (je pense),
— Eh ! qu'importe ? li lup a dit.
Tosjors tu me fus contraire
E chose que tu me deiz faire.
Donc prist li lup l'aigniel petit
As denz l'estrangle, si l'ocsist.

Cette dernière fable, que nous donnons, à peu de chose près, avec l'orthographe du temps, montre combien la langue était peu fixée. Le mot *loup* s'écrit, selon la fantaisie ou les besoins de la rime, de quatre manières différentes, ainsi des autres mots. Cependant, en dépit de ces incertitudes, de ces tâtonnements du langage, on trouve dans les *fables* et les *bestiaires* de Marie de France une grâce et une sensibilité réelles. Elle conserve en général la simplicité du genre, une certaine naïveté de dialogue, et, par intervalles, un franc-parler qui dut médiocrement flatter les préjugés féodaux de l'époque.

Nous ne parlerons que pour mémoire des innombrables et précieuses chroniques qui datent des onzième et douzième siècles. Chaque province, chaque baronnie, chaque monastère avait la sienne, sources inexplorées de l'histoire, que le dix-neuvième siècle commence à mettre en valeur. Les romans chevaleresques ont aussi pris naissance durant les longs et pesants loisirs de la vie de château, qui faisaient sentir l'impérieux besoin des distractions intellectuelles. La source commune des romans qui parlent de Charlemagne et de ses pairs est dans la chronique de Turpin, archevêque de Reims, qui fut traduite en langue vulgaire dès le commencement du douzième siècle. Roland, le héros de la bataille de Roncevaux, devint le sujet principal de ces compositions : il avait combattu les Sarrasins,

lui et ses preux étaient morts en martyrs; les souvenirs des croisades se mêlèrent aux images affaiblies de l'époque carlovingienne; les mœurs asiatiques fournissaient un riche aliment à la poésie, et permettaient de mêler toute la magie de l'Orient à toutes les féeries du Nord : les géants et les nains, les animaux enchantés animent ces récits; les erreurs géographiques et historiques y fourmillent. Charlemagne, cet homme énergique, pieux et simple, est transformé en calife d'Asie, la grande tradition des guerres carlovingiennes contre les Sarrasins, les Saxons et les Lombards, ces guerres si grandes et si sérieuses, devinrent, sous la plume des trouvères, un canevas où l'on était libre d'introduire les fictions les plus hardies, et qui servit plus tard à l'Arioste pour broder les arabesques de ses fantaisies capricieuses. Les romans les plus connus de cette classe, qui parurent pour la plupart au treizième siècle, sont attribués à Bertranz, à Huon de Villeneuve, à Jehan de Plagy et surtout à Adenez Le Roy, roi d'armes de Philippe le Hardi. Ils portent d'ordinaire le nom des héros qu'ils célèbrent : *Partonépéus de Blois, Pépin et Berthe aux Grands-Pieds*, *Ogier le Danois*, *Roland et Olivier*, *Renaud de Montauban* et ses trois frères, popularisés sous le nom des *Quatre Fils Aymon*; *Garin le Loherain*, *Huon de Bordeaux*, et beaucoup d'autres chevaliers qu'accompagnent leurs enchanteurs, Merlin, Obéron, la gracieuse Morgane et toutes les fées de sa cour. Le roman de *la Rose* et celui du *Renard*, d'un ordre moins pompeux, furent aussi en grande vogue chez nos ancêtres : le premier eut pour auteur Guillaume de Lorris, qui vivait sous Philippe-Auguste; le second n'a pas d'auteur connu : on en attribue cependant l'idée première à un seigneur, nommé Zwentibold, qui vivait sous Charles le Chauve.

Nos lectrices peuvent remarquer, qu'à la fin du treizième siècle, la langue romane ou française, formée du latin, du celtique, du grec et du germanique, était devenue la langue littéraire et populaire. Nous suivrons ses progrès lents et sûrs dans les siècles suivants, et déjà le quatorzième siècle, auquel nous touchons, fournira matière à de plus amples observations.

E. R.

# BIBLIOGRAPHIE.

*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846, par M. Huc, missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare.

(Troisième et dernier article.)

Un long et pénible voyage à travers les déserts qui bordent la *mer Bleue*, plusieurs mois de fatigues extrêmes, de privations rigoureuses, de dangers continuels, amenèrent les missionnaires à la ville de Lha-Ssa, but de leur voyage et métropole du monde boudhique. « Après dix-huit mois de luttes contre des souffrances et des contradictions sans nombre, dit M. Huc, nous étions enfin arrivés au terme de notre voyage, mais non pas au bout de nos misères. Nous n'avions plus, il est vrai, à redouter de mourir de faim ou de froid, sur une terre inhabitée, mais des épreuves et des tribulations d'un autre genre allaient nous assaillir sans doute, au milieu de ces populations infidèles, auxquelles nous voulions parler de Jésus mort sur la croix pour le salut des hommes. Après les peines physiques, c'était le tour des souffrances morales. Nous comptâmes encore, pour ces nouveaux combats, sur la bonté infinie du Seigneur.

» Aussitôt que nous eûmes organisé notre modeste logement, nous nous occupâmes de visiter en détail la capitale du Thibet et de faire connaissance avec ses nombreux habitants. Lha-Ssa n'est pas une grande ville; elle a tout au plus deux lieues de tour; elle n'est pas enfermée, comme les villes de Chine, dans une enceinte de remparts. En dehors des faubourgs, on voit un grand nombre de jardins plantés de grands arbres, qui font à la ville un magnifique entourage de verdure. Les principales rues de Lha-Ssa sont très-larges, bien alignées et assez propres, du moins quand il ne pleut pas; les faubourgs sont d'une saleté révoltante et inexprimable. Dans les faubourgs il existe un quartier dont les maisons sont entièrement bâties avec des cornes de bœufs et de moutons : ces bizarres constructions sont d'une solidité extrême et présentent à la vue un aspect assez agréable. Les cornes de bœufs étant lisses et blanchâtres, et celles des moutons étant, au contraire, noires et raboteuses, ces matériaux étranges se prêtent merveilleusement à une foule de combinaisons et forment sur les murs des dessins d'une variété infinie... Les Thibétains ont le bon goût de les laisser au naturel sans prétendre rien ajouter à leur sauvage et fantastique beauté. Il serait superflu de faire remarquer que les habitants de Lha-Ssa font une assez grande consommation de bœufs et de moutons : leurs maisons en cornes en sont la preuve incontestable.

» Les temples boudhiques sont les édifices les plus remarquables de Lha-Saa. Nous n'en ferons pas ici la description, parce qu'ils ressemblent tous à peu près à ceux dont nous avons eu déjà occasion de parler. Il y a seulement à remarquer qu'ils sont plus grands, plus riches et recouverts de dorures avec plus de profusion.

» ..... Suivant la règle du pays, nous nous présentâmes aux autorités thibétaines, en leur déclarant qui nous étions et le but qui nous avait amenés à Lha-Ssa, et nous profitâmes de la position semi-officielle que nous venions de nous faire pour entrer en rapport avec les Lamas thibétains et tartares, et commencer enfin notre œuvre de missionnaires. Un jour que nous étions assis à côté de notre modeste foyer, nous entretenant de questions religieuses avec un Lama très-versé dans la science boudhique, voilà qu'un Chinois, vêtu d'une manière assez recherchée, se présente inopinément à nous. Il se dit commerçant, et témoigne un vif désir d'acheter de nos marchandises. Nous lui répondîmes que nous n'avions rien à vendre. — Comment, rien à vendre ? — Non, rien, si ce n'est ces deux vieilles selles de cheval dont nous n'avons plus besoin. — Bon, bon ! c'est précisément ce qu'il me faut; j'ai besoin de selles... Et tout en examinant notre pauvre marchandise, il nous adresse mille questions sur

notre pays et sur les lieux que nous avons visités avant d'arriver à Lha-Ssa... Bientôt arrive un deuxième Chinois, puis un troisième, puis, enfin, deux Lamas enveloppés de magnifiques écharpes de soie. Tous ces visiteurs veulent nous acheter quelque chose ; ils nous accablent de questions, et paraissent en même temps scruter avec inquiétude tous les recoins de notre chambre. Nous avons beau dire que nous ne sommes pas marchands, ils insistent..... A défaut de soieries, de draperies ou de quincailleries, ils s'accommoderont volontiers de nos selles; ils les tournent et les retournent dans tous les sens; ils les trouvent tantôt magnifiques et tantôt abominables ; enfin, après de longues tergiversations, ils partent en nous promettant de revenir.

» La visite de ces cinq individus était faite pour nous donner à penser : leur façon d'agir et de parler n'avait rien de naturel. Quoique venus les uns après les autres, ils paraissaient s'entendre parfaitement, et marcher de concert vers un même but. Leur envie de nous acheter quelque chose n'était évidemment qu'un prétexte pour déguiser leurs intentions. Ces gens étaient plutôt des escrocs ou des mouchards que de véritables marchands. — Attendons, dîmes-nous, demeurons en paix ; plus tard, peut-être, verrons-nous clair dans cette affaire.

» L'heure du dîner étant venue, nous nous mîmes à table, ou plutôt nous demeurâmes accroupis à côté de notre foyer, et nous découvrîmes la marmite, où bouillait depuis quelques heures une bonne tranche de bœuf *grognant*. Samladchiemba, en sa qualité de majordome, la fit monter à la surface du liquide au moyen d'une large spatule en bois, puis la saisit avec ses ongles et la jeta précipitamment sur un bout de planche, où il la dépeça en trois portions égales. Chacun prit une ration dans son écuelle, et à l'aide de quelques petits pains cuits sous la cendre, nous commençâmes tranquillement notre repas sans trop nous préoccuper des escrocs ni des mouchards. Nous en étions au dessert, c'est-à-dire que nous en étions à rincer nos écuelles avec du thé beurré, lorsque les deux Lamas, prétendus marchands, reparurent. — Le Régent, dirent-ils, vous attend à son palais, il veut vous parler. — Bon ! est-ce que le Régent, lui aussi, voudrait, par hasard, nous acheter nos vieilles selles ? — Il n'est question ni de selles ni de marchandises... Levez-vous promptement, et suivez-nous chez le Régent. Notre affaire n'était plus douteuse; le gouvernement avait envie de se mêler de nous, mais dans quel but ? Était-ce pour nous faire du bien ou du mal ? Pour nous donner la liberté ou pour nous enchaîner ? Pour nous laisser vivre ou pour nous faire mourir ? C'était ce que nous ne savions pas, ce que nous ne pouvions prévoir. — Allons voir le Régent, dîmes-nous, et pour tout le reste, à la volonté du bon Dieu !

» Après nous être revêtus de nos plus belles robes et nous être coiffés de nos magnifiques bonnets en peau de renard, nous dîmes à notre estafier : Allons ! — Et ce jeune homme, fit-il en nous montrant du doigt Samladchiemba, qui lui tournait les yeux d'une manière fort peu galante. — Ce jeune homme ! c'est notre domestique; il gardera la maison pendant notre absence. — Ce n'est pas cela, il faut qu'il vienne aussi ; le Régent veut vous voir tous les trois. Samladchiemba secoua, en guise de toilette, sa grosse robe de peau de mouton, posa d'une façon très-insolente sa petite toque noire sur son oreille, et nous partîmes tous ensemble, après avoir cadenassé la porte de notre logis.

» Nous allâmes au pas de charge pendant cinq ou six minutes, et nous arrivâmes au palais du premier Kalou, Régent du Thibet. Après avoir traversé une grande cour où se trouvaient réunis un grand nombre de Lamas et de Chinois qui se mirent à chuchoter en nous voyant paraître, on nous fit arrêter devant une porte dorée dont les battants étaient entr'ouverts : l'introducteur passa par un petit corridor à gauche, et un instant après la porte s'ouvrit. Au fond d'un appartement orné avec simplicité, nous aperçûmes un personnage assis, les jambes croisées, sur un épais coussin recouvert d'une peau de tigre : c'était le Régent. De la main droite, il nous fit signe d'approcher. Nous avançâmes jusqu'à lui, et nous le saluâmes en mettant notre bonnet sous notre bras... Le Régent était un homme d'une cinquantaine d'années; sa figure large, épanouie et d'une blancheur remarquable, respirait une majesté vraiment royale ; ses yeux noirs, ombragés de longs cils, étaient intelligents et pleins de douceur. Il était vêtu d'une robe jaune doublée de martre-zibeline; une boucle, ornée de diamants, était suspendue à son oreille gauche, et ses longs cheveux, d'un noir d'ébène, étaient ramassés au sommet de la tête et retenus par trois petits peignes en or. Son large bonnet rouge, entouré de perles et surmonté d'une boule en corail, était déposé à côté de lui sur un coussin vert.

» Aussitôt que nous fûmes assis, le Régent se mit à nous considérer longtemps en silence et avec une attention minutieuse. Il penchait la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, et nous souriait d'une façon moitié moqueuse et moitié bienveillante. Cette espèce de pantomime nous parut, à la fin, si drôle, que nous ne pûmes nous empêcher de rire. — Bon ! dîmes-nous en français et à voix basse, ce monsieur paraît assez bon enfant, et notre affaire ira bien. — Ah ! dit le Régent d'un ton plein d'affabilité, quel langage parlez-vous ? je n'ai pas compris ce que vous avez dit. — Nous parlons le langage de notre pays. — Voyons, répétez à haute voix ce que vous avez prononcé tout bas. — Nous disions : Ce monsieur paraît assez bon enfant. — Vous autres, comprenez-vous ce langage ? ajouta-t-il en se tournant vers ceux qui se tenaient debout derrière lui. Ils s'inclinèrent tous ensemble et répondirent qu'ils ne comprenaient pas. — Vous voyez, personne ici n'entend le langage de votre pays ; traduisez vos paroles en thibétain. — Nous disions que dans la physionomie du premier Kalou il y avait beaucoup de bonté. — Ah ! oui, vous trouvez que j'ai de la bonté ? Cependant je suis très-méchant. N'est-ce pas que je suis très-méchant ? demanda-t-il à ses gens. Ceux-ci se mirent à sourire et ne répondirent pas. — Vous avez raison, continua le Régent, je suis bon, car la bonté est le devoir d'un Kalou. Je dois être bon envers mon peuple, et aussi envers les étrangers... Puis il nous fit un long discours auquel nous ne comprîmes que fort peu de chose, et il finit par nous interroger pour savoir d'où nous étions. — Nous sommes du ciel d'Occident, répondîmes-nous. — De Calcutta ? — Non, notre pays s'appelle la France. — Vous êtes sans doute du Péling ? — Non, nous sommes Français. — Savez-vous écrire ? — Mieux que parler... Le Régent se détourna, adressa quelques mots à un Lama qui disparut et revint un instant après avec de l'encre, du papier et un poinçon en bambou. — Voilà du papier, dit le

Régent, écrivez quelque chose. — Dans quelle langue? En thibétain? — Non, écrivez des caractères de votre pays. L'un de nous prit le papier sur ses genoux, et écrivit cette sentence : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?* — Ah! voilà des caractères de votre pays, je n'en avais jamais vu de semblables; et quel est le sens de cela? — Nous écrivîmes la traduction en thibétain, en tartare et en chinois, et nous la lui fîmes passer. — On ne m'avait pas trompé, nous dit-il, vous êtes des hommes d'un grand savoir. Voilà que vous pouvez écrire toutes les langues, et vous exprimez des pensées aussi profondes que celles qu'on trouve dans les livres de prières. Puis il répétait en branlant lentement la tête : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier s'il vient à perdre son âme?* »

Cette entrevue rassurante commença pour les missionnaires une ère de traquillité pendant laquelle il leur fut permis de vivre en paix, d'ouvrir une petite chapelle et de prêcher l'Évangile à ces peuples si disposés à respecter les vérités religieuses. Mais l'ombrageux fanatisme des Chinois, maîtres réels du Thibet, ne permit pas à ces premières semailles de lever et de porter leurs fruits. Nous empruntons encore quelques pages aux récits vifs et colorés du missionnaire, qui se plaît à décrire les temps heureux qu'il passa à Lha-Ssa sous la protection du Régent.

« Notre premier soin fut d'ériger dans notre maison une petite chapelle. Nous choisîmes l'appartement le plus vaste et le plus beau; nous le tapissâmes aussi proprement qu'il nous fut possible, et ensuite nous l'ornâmes de saintes images. Oh! comme notre âme fut inondée de joie quand il nous fut permis de prier publiquement au pied de la croix, au sein même de la capitale du boudhisme, qui peut-être n'avait jamais vu briller le signe de notre rédemption! Quelle consolation pour nous de pouvoir enfin faire retentir des paroles de vie aux oreilles de ces pauvres populations, assises depuis tant de siècles à l'ombre de la mort! Cette petite chapelle était, à la vérité, bien pauvre, mais pour nous elle était ce centuple que Dieu a promis à ceux qui renoncent à tout pour son service. Notre cœur était si plein, que nous crûmes n'avoir pas acheté trop cher le bonheur que nous goûtions, par deux années de souffrances et de tribulations à travers le désert.

» Tout le monde, à Lha-Ssa, voulut visiter la chapelle des Lamas français; plusieurs, après s'être contentés de nous demander quelques éclaircissements sur la signification des images qu'ils voyaient, s'en retournaient en remettant à une autre époque de s'instruire de la sainte doctrine de Jéhovah; mais plusieurs aussi se sentaient entièrement frappés, et paraissaient attacher une grande importance à l'étude des vérités que nous étions venus leur annoncer. Un jeune médecin surtout montra un empressement extraordinaire. Un jour il vint nous voir pendant que nous récitions le bréviaire dans notre petite chapelle; il s'arrêta à quelques pas de la porte, et attendit gravement et en silence. Une grande image coloriée, représentant le crucifiement, avait sans doute attiré son attention; car aussitôt que nous eûmes terminé nos prières, il nous demanda brusquement, et sans s'arrêter à nous faire les politesses d'usage, de lui expliquer ce que signifiait cette image. Quand nous eûmes satisfait à sa demande, il croisa les bras sur sa poitrine, et, sans dire un seul mot, il demeura immobile et les yeux fixés sur l'image du crucifiement; il garda cette position pendant près d'une demi-heure. Ses yeux enfin se mouillèrent de larmes; il étendit le bras vers le Christ, puis tomba à genoux, frappa trois fois la terre de son front, et se releva en s'écriant : « Voilà le seul Boudha que les hommes doivent adorer! » Ensuite il se tourna vers nous, et après nous avoir fait une profonde inclination, il ajouta : « Vous êtes mes maîtres, prenez-moi pour votre disciple... »

» Ce jeune médecin mit beaucoup d'ardeur à s'instruire des vérités de la religion chrétienne; mais ce qu'il y eut en lui de remarquable, c'est qu'il ne chercha nullement à cacher la foi qu'il avait dans le cœur... Le Régent aimait beaucoup à s'occuper de questions religieuses, et le plus souvent elles faisaient la principale matière de nos entretiens. Il nous disait ces paroles remarquables : « Tous vos longs voyages, vous les avez entrepris uniquement dans un but religieux... Vous avez raison, car la religion est l'affaire importante des hommes; je vois que les Français et les Thibétains pensent de même à ce sujet... Nous ne ressemblons nullement aux Chinois, qui comptent pour rien les affaires de l'âme... Cependant votre religion n'est pas la même que la nôtre; il importe de savoir quelle est la véritable. Nous les examinerons donc toutes les deux attentivement et avec sincérité; si la vôtre est bonne, nous l'adopterons; comment pourrions-nous nous y refuser? Si, au contraire, c'est la nôtre, je crois que vous serez assez raisonnables pour la suivre... »

Ces dispositions excellentes remplissaient de joie les missionnaires; la vérité semblait exercer son irrésistible ascendant sur les cœurs des païens dont ils étaient entourés; ils pouvaient prévoir le jour où, dans ces contrées reculées, asile des antiques superstitions, Jésus-Christ compterait une tribu d'adorateurs fidèles; le Régent du Thibet prêtait une oreille favorable à la doctrine évangélique, et il n'en aurait pas empêché la diffusion dans la contrée qu'il gouvernait, si les Chinois, ses maîtres, et les anciens persécuteurs du christianisme, n'étaient intervenus. « Un jour, raconte M. Huc, l'ambassadeur chinois Ki-Chan nous fit appeler, et après maintes cajoleries, il finit par nous dire que le Thibet était un pays trop froid, trop pauvre pour nous, et qu'il fallait songer à retourner dans notre royaume de France. Ki-Chan nous adressa ces paroles avec une sorte de laisser-aller et d'abandon, comme s'il eût supposé qu'il n'y avait pas la moindre objection à faire. Nous lui demandâmes si, en parlant ainsi, il entendait nous donner un conseil ou un ordre. — L'un et l'autre, nous répondit-il froidement. — Puisqu'il en est ainsi, nous avons d'abord à te remercier pour l'intérêt que tu parais nous porter, en nous avertissant que ce pays est froid et misérable. Mais tu devrais savoir que des hommes comme nous ne recherchent pas les biens et les commodités de cette vie; s'il en était autrement, nous serions restés dans notre royaume de France. Car, tu ne l'ignores pas, il n'existe nulle part une contrée qui vaille notre patrie. Pour ce qu'il y a d'impératif dans tes paroles, voici notre réponse. Admis dans le Thibet par l'autorité du lieu, nous ne reconnaissons ni à toi, ni à qui que ce soit, le droit d'y troubler notre séjour. — Comment! vous êtes des étrangers, et vous prétendez encore rester ici! — Oui, nous sommes étrangers, mais nous savons que les lois du Thibet ne ressemblent pas à celles de la Chine. Les Pebouns, les Katchi, les Mongols, sont étrangers comme nous, et cependant on les laisse vivre

en paix, nul ne les tourmente. Que signifie donc cet arbitraire, de vouloir exclure les Français d'un pays ouvert à tous les peuples? Est-ce que nous avons un autre but que celui de faire connaître aux hommes le véritable Dieu, et de les instruire des moyens de sauver leurs âmes? — Oui, je vous l'ai déjà dit, je crois que vous êtes des gens honnêtes, mais enfin la religion que vous prêchez a été déclarée mauvaise par notre grand empereur. — Aux paroles que tu viens de prononcer, nous n'avons à répondre que ceci : C'est que la religion du Seigneur du ciel n'a jamais eu besoin de la sanction de ton empereur pour être une religion sainte; pas plus que nous de sa permission pour la venir prêcher au Thibet!

En dépit de cette énergique résistance et de l'appui que prêtait aux missionnaires le Régent du Thibet, les Chinois l'emportèrent, et les deux prêtres furent conduits, sous escorte chinoise, jusqu'aux frontières de l'empire du Milieu, jusqu'à Macao. Ils reçurent les adieux de leurs amis, du Régent, et se séparèrent avec une amertume indicible de ces néophytes qu'ils ne pouvaient confirmer dans la foi, de cette Église naissante, condamnée à demeurer sans pasteurs jusqu'à des jours plus heureux. Leur voyage, à travers les hautes montagnes et les glaciers du Thibet, fut dangereux et pénible, l'espoir de revoir la patrie ne l'adoucissait pas, car pour le missionnaire qui a renoncé à toutes choses, qui se regarde comme exilé et voyageur sur la terre, la patrie est aux lieux où il peut gagner des âmes à son Maître.

Ils arrivèrent à Macao, au mois d'octobre 1846, nourrissant encore l'espoir de revoir le Thibet et de reprendre l'œuvre si heureusement commencée. Mais leur santé délabrée les obligea à revenir en Europe, et c'est à ces loisirs forcés que nous devons les *Souvenirs de Voyage,* auxquels nous venons de faire de si volumineux emprunts. Nous espérons que, sur la foi de pareils échantillons, plus d'une de nos lectrices voudra connaître l'ouvrage tout entier; peu de livres, et surtout de livres de voyages, offrent, à notre avis, autant de sens et de candeur. On y trouve le véritable esprit français, gai au milieu de la souffrance, intrépide en présence du danger, mais toujours, autant qu'il est de mise à la gravité du prêtre, à la piété du chrétien.

M. Huc avait publié, il y a quatre ans, dans les *Annales de la Propagation de la Foi,* des lettres qui, dès lors, furent vivement remarquées, et qui, les premières, attirèrent l'attention sur les missions de la Tartarie et du Thibet. Sans doute, un grand nombre de nos abonnées comptent parmi les bienfaitrices de cette œuvre admirable, œuvre toute française, fondée à Lyon par quelques modestes femmes, et qui, sur les ailes de la charité, va porter au delà des mers la civilisation et la foi. L'obole de la veuve, le denier de l'orpheline, le *sou* dîmé par le pauvre sur le salaire de la semaine, la pièce d'argent prélevée par la jeune fille sur les petites dépenses de vanité, l'or offert par le riche charitable forment ce magnifique et patient trésor qui nourrit les missionnaires, qui élève des églises dans les savanes de l'Amérique, sur les plages de l'Océanie, dans les villes païennes de la Chine et de l'Indoustan, qui fait glorifier le vrai Dieu parmi tous les peuples de la terre, parmi *toute langue, toute tribu et toute nation.* Le livre de M. Huc est un éloquent appel adressé à tous les cœurs chrétiens; il nous représente ces peuples bons, intelligents, religieux par instinct, qui n'attendent que quelques prêtres pour les tirer de l'aveuglement et de l'idolâtrie. Ces prêtres eux-mêmes, qu'attendent-ils? quelques secours, car ils sont pauvres, et ces secours, *la Propagation de la Foi* se charge de les recueillir et de les répartir entre les courageux apôtres. Donnons, oh! donnons cette obole, ce *sol par semaine,* qui doit payer le pain des semeurs de l'Évangile et enfanter à Dieu des serviteurs nouveaux parmi tous les peuples de la terre. Cette œuvre est née en France, créée par des femmes, c'est surtout aux femmes, aux Françaises à la répandre et à la soutenir!

E. R.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### L'EPIFANIA.

ODE.

Re della terra, e Voi che sulle cime
Dell'umana sapienza il capo ergete,
Ora meco a spettacolo sublime
Lo sguardo e'l cor volgete!

Non io le moli dell'altera sponda
V'additerò del Tevere sovrano:
Di portenti maggior la riva abbonda
Del placido Giordano.

Se in Roma d'oro fulgido e di gemme
Il palagio de' Cesari torreggia,
Entro un presepe schiudesi a Betlemme
Dell' Uomo-Dio la reggia.

Eccola, oh vista!... tra vili giumenti,
Su poco strame, ha trono insieme e culla
Quei, che ad un cenno sfere ed elementi
Un dì traea dal nulla.

### L'ÉPIPHANIE.

ODE.

Rois de la terre, et vous qui sur les cimes de la sagesse humaine levez fièrement la tête, voici le moment : à mon appel, tournez vos yeux et vos cœurs vers un spectacle sublime.

Je ne vous conduirai pas aux rivages orgueilleux du Tibre souverain : les bords du paisible Jourdain sont plus féconds en prodiges.

Si à Rome, étincelant d'or et de pierres précieuses, se dresse le palais des Césars, à Bethléem la royauté de l'Homme-Dieu se cache au fond d'une crèche.

Le voici... Oh! quel tableau!... Parmi de vils animaux, un peu de paille est à la fois le trône et le berceau de Celui dont un signe suffit un jour pour tirer du néant les astres et les éléments.

Ma se la stanza disagiosa e oscura
Del Sire eterno la potenza cela,
Pur quivi dell'altissima natura
La maestà si svela.

Cependant si ce lieu humble et obscur dérobe aux regards la toute-puissance du Maître éternel, là même se dévoile la majesté de sa nature incomparable.

Quivi angelici cori in armonia,
Ed alternar d' insoliti splendori,
Apparso e nato annunziano il Messia
Ai vigili pastori.

Là les chœurs des anges par leurs chants et par l'éclat inaccoutumé de la lumière qui les entoure, annoncent aux vigilants pasteurs que le Messie est né et apparu.

Quell' astro che si libra risplendente
Sovra la grotta, fu guida al cammino
Di re venuti dall' estremo Oriente
Al pargolo divino.

Cet astre qui projette sur la grotte un rayon si brillant, a guidé en chemin les rois venus du fond de l'Orient pour voir le divin petit enfant.

Oh, come lieti ed affrettando il piede
Giungono innanzi al sospirato ostello!
V'entrano appena, e dice lor la Fede :
Il Dio nascosto è quello!

Oh! comme joyeux et d'un pas pressé ils se dirigent vers le lieu qu'invoquaient leurs désirs! A peine entrent-ils, que la Foi leur dit : Voilà le Dieu caché!

Tosto d'amore e reverenza tocchi,
L'adorano prostrati : Ei col sorriso
Affidali, e lor dà gustar pegli occhi
Sapor di paradiso.

L'amour, le respect les pénètre; ils se prosternent, ils adorent. L'enfant les rassure par un sourire, et ses regards leur donnent un avant-goût du paradis.

Simbolo poscia di lor santi affetti,
Ecco deporgli al piè largo tesoro;
Preziosa accolta di profumi eletti,
E di purissim' oro.

Ensuite, comme témoignage de leur pieuse vénération, ils déposent à ses pieds un riche trésor, tribut précieux des parfums les plus exquis et de l'or le plus pur.

Re della terra, quel tributo è pregno
D'alti misteri non palesi al senso :
Esso v'additerà l'uso più degno
Dell' oro e dell' incenso.

Rois de la terre, ce tribut contient un mystère profond qui se dérobe à l'intelligence; il vous apprend le meilleur usage qui puisse être fait de l'or et de l'encens.

Forse perchè dell' Uomo-Dio s'inizia
La vita fra gli stenti ed il dolore,
Più non vedete in lui d' ogni dovizia
L'onnipotente autore?

Peut-être, en voyant l'Homme-Dieu commencer sa vie dans la misère et la douleur, hésitez-vous à reconnaître en lui le suprême auteur de toute richesse?

Forse perchè sotto sembianza umile
Crebbe di servo, in povera officina,
Spregevol troppo riputate e vile
La Vittima divina?

Peut-être, parce que sous d'humbles dehors il grandit dans la dépendance, au sein d'un pauvre atelier, laissez-vous tomber un regard de dédain sur la Victime divine?

Forse del vostro serto il suo men vale,
Perchè d'acute spine il capo ha cinto,
Meno del vostro è il manto suo regale,
Perchè di sangue tinto?

Peut-être croyez-vous que sa couronne a moins de prix que la vôtre, parce que sa tête fut entourée d'épines aiguës; que son manteau royal ne vaut pas le vôtre, parce qu'il fut teint de sang?

Oh, quanto lunge da verace gloria
Fora cotesta schifiltà d'orgoglio!
Chi voi fe' ricchi della sua vittoria
Volle la croce in soglio.

Que ce vain orgueil serait loin de la véritable gloire! Sachez-le bien, celui qui vous a faits riches par sa victoire n'a voulu pour trône qu'une croix.

Inchinatevi a Lui, Re della terra!
Egli è la verità, la via, la luce :
Mal si confida aver trionfo in guerra
Chi Lui non piglia a duce.

Courbez-vous donc devant lui, rois de ce monde : il est la vérité, le chemin, la lumière. Et en vain espère-t-on triompher dans la guerre si on ne l'a pas pris pour chef.

*****

Mlle Louise Mercier.

# LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Voici ma première heure de solitude... Depuis mon mariage, ma vie a été un tourbillon de fêtes, de diners, de visites, de petits voyages chez les tantes et les cousines; il me reste de ces plaisirs une idée confuse de bienvenue et de bon accueil, mais j'avais hâte de rentrer dans la vie régulière et de prendre possession du royaume que je dois gouverner... Je suis seule, rien ne me distrait de mon bonheur... Je puis rentrer en moi-même, contempler ma félicité, me dire que mes parents ont bien choisi, que je suis heureuse, qu'il est de beaux jours dans la vie! oh! de bien beaux! que l'âme de Julien est doucement et fortement liée à la mienne... Nous nous entendons, nous nous comprenons en tout; il n'y a pas une dissonance dans cet entretien de nos cœurs... Il m'aime, il m'a choisie; je l'aime, et je suis fière de lui appartenir... Mon Dieu!

vous êtes bon et je vous remercie! Vous avez placé à côté du devoir l'affection et la confiance, c'est-à-dire le bonheur, et cet horizon, qui me semblait austère, s'illumine aujourd'hui pour moi d'une radieuse lumière; car ne serai-je pas toujours heureuse, aussi longtemps que je pourrai aimer, aussi longtemps que je serai aimée? Et comment cesser d'aimer? comment ne pas chérir toujours cet ami que Dieu m'a donné pour compagnon de toute la vie, qui devra me défendre et que je devrai consoler, qui sera mon appui, mon guide, mon maître, mon époux enfin? comment ne pas chérir toujours celui à qui me lient le vœu de la loi et le choix de mon cœur? Dans la maladie comme dans la santé, dans la pauvreté comme dans la richesse, dans l'affliction comme dans le bonheur, j'aimerai, et ne pourrai cesser d'aimer, car les saintes affections sont immortelles comme l'âme elle-même qui leur a donné naissance.

.......................................................

J'ai écrit, j'ai rêvé, j'ai prié aussi, l'âme heureuse a besoin de prière et d'expansion; mais l'heure du retour de Julien approche, l'audience va finir : *allons donner une heure aux soins de mon empire*... Le salon est bien rangé, le feu brille dans le foyer de la salle à manger; des tulipes et des jacinthes, que maman m'a données, égayent de leurs brillantes couleurs cette pièce un peu sombre; le couvert est mis, et un bon petit dîner se prépare à la cuisine... Que ces soins de chaque jour, de chaque instant, sont doux lorsqu'ils ont pour but le bonheur, le bien-être d'un autre!... Ah! la *Revue* et les journaux qui sont arrivés tout à l'heure!... mettons-les en vue auprès du Racine que nous lirons ce soir... J'entends un pas dans la rue. Diane, la belle levrette de mon mari, lève sa tête fixe... Est-ce lui, Diane? Oui, le voilà!

R..... février 18...

Notre maison me plaît excessivement, surtout lorsque je pense que Julien, qui est si occupé, si sérieux, s'est plu à l'arranger pour moi. Notre chambre est une retraite délicieuse; elle ouvre sur un jardin, noir et triste aujourd'hui, mais qui dans quelques semaines sera tout rayonnant des splendeurs du printemps. Notre chambre est bleue et blanche; des nuages de mousseline voilent les fenêtres, et des stores à l'italienne n'y laissent arriver qu'un jour adouci; les meubles sont tout à fait modernes; j'affectionne surtout la jolie causeuse où nous sommes deux, deux pour lire et pour jaser. Des porcelaines charmantes décorent la cheminée; deux excellentes gravures d'après Greuze, *la Lecture de la Bible* et *l'Accordée de Village,* ornent les murailles; une petite bibliothèque, qui renferme nos livres favoris, ceux que nous lisons le soir, remplit l'angle de la chambre, et dans le jour le plus favorable, sur un joli piédestal, se trouve une très-belle réduction de la Diane chasseresse. Franchement, la Diane, si belle qu'elle soit, est la seule chose qui me déplaise dans ma chambre, et je la remplacerais volontiers par une statuette de la Vierge sans tache. J'ai proposé l'échange, mais l'amour de l'art a fait reculer Julien... Diane est si belle! et ma Vierge gothique dans sa robe d'or ne charme pas les yeux... Oh! non, mais elle attire les cœurs, cette divine Mère, mille fois plus que toutes les déités de l'Olympe... Julien ne comprend pas trop cela... Nous y viendrons... en attendant, j'ai installé mon joli bénitier au chevet de notre lit, et je fais là ma prière. Julien la fait aussi, mais... Nous examinerons cela plus tard.

Le cabinet de mon cher mari est sévère comme doit l'être le sanctuaire des lois : une grande table couverte de papiers; une vaste bibliothèque où *les Pandectes*, Cujas, d'Aguesseau, Troplong, Sirey, étalent leurs mines graves et leurs sombres reliures, font le seul ornement de cette pièce. Sur la cheminée, une antique et curieuse gravure sur bois représente saint Yves, le seul avocat, disent les médisants, qui soit canonisé... C'est là que mon mari passe une partie de sa vie, c'est là qu'il travaille, et la pensée de ce travail assidu m'inspire un sentiment de reconnaissance et de respect... Le salon, la salle à manger attendent encore du travail du mari, de l'économie de la femme, quelques beaux ornements. Je rêve pour le salon un tapis, une pendule et des candélabres; pour la salle à manger, un joli buffet, surmonté de grès de Flandre et de verreries de Bohême... Tout vient à point à qui sait attendre. Avec du temps et de la patience, disent les Chinois, la feuille du mûrier devient satin.

Avril 18...

Nous avons fait, aujourd'hui dimanche, une véritable équipée d'écoliers. Nous devions, comme tous les dimanches, dîner en famille chez ma belle-mère (le mardi, nous dînons chez ma mère à moi), et quelque agréable que soit ce dîner, la perspective d'un jour de campagne et de liberté nous souriait bien davantage. J'ai donc écrit un mot d'excuse et d'affection à ma belle-mère, et aussitôt après la messe, nous sommes partis, heureux, libres, et respirant avec ivresse l'air embaumé du printemps. La journée était magnifique; sur les prés reverdis étincelaient le calice d'argent des pâquerettes et l'or des bassinets; les haies qui enclosent les héritages nous livraient leurs aubépines au parfum d'amande, et sur les arbres des vergers, le printemps avait neigé. Tout dans les hameaux que nous traversions respirait le repos et la gaieté du dimanche, du jour du Seigneur, si doux au travailleur; et nous-mêmes, pleins de joie, nous faisions l'aumône aux mendiants du chemin, nous donnions des gâteaux à la petite fille qui gardait mélancoliquement une chèvre au bord d'un fossé : je déposai au pied d'un calvaire rustique mon beau bouquet d'épines blanches. Nous dînâmes sur l'herbe, de quelques provisions que j'avais apportées et auxquelles une fermière du voisinage avait joint du laitage, des œufs et des pommes du dernier automne. Repas d'ermite, mais cœurs joyeux, dignes d'un festin de roi. Après nous être longtemps reposés, en lisant, en causant ou en laissant nos cœurs deviser dans le silence, nous revînmes à pas lents et par le plus long chemin. Julien me parlait de sa jeunesse; il me racontait mille riens, qui, pour moi, ont un grand prix; nous formions des projets; nous examinions les maisons de campagne, à demi voilées derrière les massifs, et nous nous disions : « Dans quelques années, nous aurons aussi un cottage où nous viendrons en repos goûter les beaux jours. — Nos enfants joueront sur la pelouse... — Et nos vieux parents seront assis à l'ombre des tilleuls...

— Je voudrais ce château, me dit Julien en me désignant le beau manoir de Nocé, dont les tours grises s'élevaient à l'horizon.

— Et moi, je me contenterais de cette jolie maison qui se montre à mi-côte. Je ne suis pas ambitieuse. »

En causant, en badinant ainsi, nous revînmes au logis, enchantés de notre journée, et tout embaumés de ce parfum de campagne et de liberté. Sophie, notre servante, avait eu une lumineuse inspiration; elle avait préparé un très-bon souper, auquel nous fîmes cordialement honneur. Et, bien las et bien contents, nous nous retirâmes, prêts à reprendre, le lendemain, mon cher mari, ses plaidoieries et ses *vacations*; moi, mes raccommodages et ma broderie.

Lundi..... avril 18...

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Je suis allée, ce matin, voir ma belle-mère, et je l'ai trouvée fort mécontente de notre absence d'hier: « Je n'aurais pas cru, me dit-elle, que vous eussiez manqué à notre dîner de famille... C'est la première fois que mon fils ne dîne pas avec nous le dimanche.»

Elle n'en a pas dit davantage, mais sa physionomie, froide et contrainte, parlait assez... J'étais gênée et contristée tout à la fois... Ma belle-mère est d'une bonté parfaite, mais une sensibilité vive, que de grands malheurs ont aiguisée au lieu de l'émousser, l'a rendue susceptible... Son mécontentement, ou, pour parler plus juste, son chagrin ne se trahit que par un mot, des yeux baissés qui évitent de vous regarder, un geste froid et une certaine expression de visage triste et résignée. Nous gardâmes le silence pendant quelque temps; ma belle-mère cousait; moi, je réfléchissais, et je sentais que, quelque attrait que pût avoir pour Julien et pour moi une journée d'indépendance, j'avais eu tort, très-grand tort, de l'entraîner à cette démarche, qui, aux yeux de sa mère, était un manque de procédés. Je repassais dans mon esprit tout ce que cette mère, si dévouée, veuve de bonne heure, avait fait pour ses enfants, et, tout attendrie, j'allais me jeter à son col et lui demander franchement pardon, quand ma belle-sœur Éléonore entra.

Éléonore est bonne et jolie, mais (j'ai eu maintes occasions de m'en apercevoir) elle est susceptible aussi, avec moins de cœur et d'esprit que sa mère. Elle vint vers moi, roide et la physionomie froide, me tendit le bout des doigts et me dit: « Je désire avoir avec vous une petite explication, ma sœur. — Quoi donc, chère Éléonore? — Vous avez à votre service une fille nommée Sophie? — Oui, chère Éléonore. — Vous l'avez prise! Vous ignoriez donc que je l'avais engagée, qu'elle devait entrer chez moi lundi dernier? — Je l'ignorais tout à fait, ma sœur. — Vraiment! mais on s'informe, on va aux renseignements, on consulte sa famille, ma sœur... Vous êtes un peu jeune... »

Cette leçon me fut donnée du ton le plus doucereusement amer, et accompagnée de beaucoup de commentaires blessants sur le tort que j'avais eu d'engager Sophie sans savoir, au préalable, si Sophie n'était pas engagée ailleurs. Mon amour-propre souffrait un peu; je me contins cependant, je ne dis rien, et quand le silence nous eut gagnées toutes les trois, je me levai, je saluai ces dames du mieux que je pus, et je me retirai. Seule chez moi, je pleurai un peu... Heureusement Julien n'était pas là.

Une heure après, maman vint me voir, et aussitôt, les mères ont des yeux de lynx, elle s'aperçut que, selon l'expression vulgaire, j'*avais quelque chose*. Je lui racontai ma mésaventure du matin; maman me prit la main, et me dit: « Que dit ton cœur, Isabelle? — Que j'ai eu tort envers ma belle-mère, et qu'Éléonore a eu tort envers moi... — Cela est juste; je reconnais, dans ce qui t'est arrivé, le cœur d'une mère, qui se blesse facilement, et je reconnais aussi l'esprit un peu étroit, un peu tracassier, de la pauvre madame Granger (Éléonore). Voici pour toi, mon Isabelle, le temps de mettre en pratique l'aimable maxime de saint Paul: *Support mutuel*, que je voudrais inscrire au-dessus de toutes les cheminées autour desquelles se rassemble une famille. Supporte, ma chère enfant, supporte ces petits ennuis avec douceur, avec bonté; ta dignité et ton bonheur y gagneront. Supporte les susceptibilités de ta belle-mère en pensant à tout ce que lui doit Julien, dont elle a fait un homme, et un homme distingué, à force de sacrifices et de vigilance. Supporte avec charité, avec compassion (mais cache bien la compassion et la charité), les travers d'Éléonore; tâche de gagner son amitié par l'irrésistible ascendant de la bonté, de l'égalité d'humeur et de la facilité dans le commerce de la vie. Tu es pieuse, ma fille: eh bien! voici le moment de faire honneur à la religion, en montrant, sans affectation, à ta nouvelle famille tous les bons et généreux sentiments qu'elle inspire... »

Et, se levant, maman alla prendre dans ma petite bibliothèque un livre qu'elle m'a donné, les *Lettres de saint François de Salles*; elle l'ouvrit, et chercha le passage suivant, qu'elle me fit lire:

« Votre famille aimera votre dévotion si elle vous » reconnaît plus soigneuse de son bien, plus douce » aux occurrences des affaires, plus aimable à re» prendre et ainsi du reste; monsieur votre mari, » s'il voit qu'à mesure que votre dévotion croît, vous » êtes plus cordiale en son endroit et plus souève en » l'affection que vous lui portez; messieurs vos parents » et amis, s'ils reconnaissent en vous plus de fran» chise, de support et de condescendance à leurs vo» lontés, qui ne seront pas contraires à celles de Dieu. » Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre votre dé» votion attrayante (1). »

« Que ferai-je pour attirer Éléonore? dis-je. — Réfléchis, et ton bon cœur t'inspirera ce qu'il faut faire. As-tu parlé de ceci à ton mari? — Pas encore, maman. — Ne le tourmente pas à ce sujet; évite de lui faire entrevoir les petits défauts des personnes qui lui touchent de si près... Aujourd'hui, sous la première impression de l'amour que tu lui inspires, il prendrait ton parti avec trop de chaleur peut-être, et plus tard il te blâmerait de l'avoir mêlé à ces discussions qu'un peu de prudence arrêtera à leur source. Fais en sorte qu'il soit toujours pour sa mère ce qu'il a été jusqu'ici, un fils tendre et respectueux; et qu'elle ne s'aperçoive du mariage de Julien qu'en se trouvant une fille de plus. — Ah! maman, lui dis-je, je ne serai jamais la fille que d'une seule mère. »

Elle m'embrassa tendrement et me répondit: « Je garde ta première tendresse, chère amie, mais je réclame pour ta belle-mère ton respect, une juste confiance et des attentions de chaque jour. »

Je le promis sans peine, et pour me concilier Éléonore, je lui écrivis un mot, de ma plus belle main, en l'invitant à venir dîner ce soir même avec son mari, et la suppliant de ne pas oublier sa harpe. J'allai porter moi-même mon invitation à ma belle-mère, lui disant

(1) Lettre à la présidente Brûlart.

que nous voulions nous dédommager de notre absence d'hier. Elle me reçut fort gracieusement; elle est vraiment très-bonne.

Mardi..... avril 18...

Notre soirée d'hier a été charmante. Julien était heureux de se trouver parmi les siens; Éléonore a chanté comme un ange, et joué de la harpe comme le roi David; ma belle-mère jouissait des succès de sa fille et de la gaieté de son fils. Tout le monde était content, et l'on s'est séparé fort tard, en se promettant de recommencer. Chère et sainte union de la famille, non, grâce aux conseils de ma mère, je ne vous troublerai jamais.

Mai 2...

J'ai reçu aujourd'hui une petite leçon dont je veux consigner le souvenir. Je faisais mes comptes de fin de mois; je chiffrais, je calculais, je réfléchissais; mais j'avais beau me creuser la cervelle, je me trouvais toujours en déficit de trente-cinq francs. Ces trente-cinq francs, qu'étaient-ils devenus? mes dépenses étaient enregistrées, mon livre faisait foi, je ne pouvais pas avoir tort, impossible! Tout à coup le mauvais esprit me souffla tout bas, bien bas, que Sophie, depuis quelque temps, était bien élégante, elle avait acheté en huit jours une robe, un tablier de soie et un bonnet. Voilà mes trente-cinq francs tout trouvés! évidemment Sophie n'est pas probe, elle aura, profitant d'un moment de distraction de ma part, ouvert le secrétaire et cédé à une tentation fatale... c'est clair comme le jour... Ces soupçons prirent racine dans mon esprit; mon père et Julien revinrent ensemble; je les leur communiquai... « Prends garde, ma fille, dit mon père, c'est une accusation grave; réfléchis, souviens-toi... — Ah! papa, j'ai bien consulté ma mémoire! Tout est inscrit là. »

Julien feuilletait mon petit registre, et, le tenant d'une main, de l'autre il jouait machinalement avec le cordon de la sonnette. Ce geste fixa mon attention, et donna comme une secousse étrange à ma mémoire. Je repris le registre, je le feuilletai à la hâte : j'avais oublié le compte du tapissier, les trente-cinq francs étaient retrouvés! Je le dis tout haut avec joie, et je me souvins tout bas que, pendant plusieurs jours, j'avais négligé d'écrire mes dépenses, et que, pour me les rappeler, j'avais eu besoin d'un grand effort de mémoire, effort impuissant, puisque j'avais oublié une somme assez importante. Julien, qui est si bon, était content de ma joie; mon père me caressait les cheveux en répétant : « Dame Isabeau, pour éviter les soupçons à l'endroit des autres, il faut de l'ordre et de la mémoire. Du désordre naît la défiance, et on doute plus volontiers des autres que de soi. Ne confie à tes domestiques ni tes clefs ni tes secrets, et tu ne te défieras ni de leur probité ni de leur discrétion; et si quelque chose te semble suspect, regarde autour de toi et en toi-même avant que de laisser le soupçon dépasser tes lèvres. M'entends-tu, enfant chérie? »

Je l'embrassai de tout mon cœur; mais, cependant, le soir, quand Julien fut retiré dans son cabinet, j'eus une explication avec Sophie sur ses toilettes étourdissantes, sur la robe à carreaux, le tablier et le bonnet pavoisé de rubans roses. Elle m'avoua, la pauvre fille, qu'elle avait retiré de la caisse d'épargne une petite somme qu'autrefois elle y avait déposée, afin *d'être brave* comme Mélanie, la cuisinière de notre voisine. Je suis partie de là pour faire à Sophie un éloquent sermon sur l'économie, la modération. J'espère bien n'avoir pas prêché dans le désert...

Juin 18...

Demain, mon mari doit plaider en cour d'assises pour un malheureux accusé de meurtre. La victime était un colporteur qui, en traversant une lande, a été assassiné et dépouillé. L'accusé est un berger, qui, comme tous les gens de sa profession, est suspect aux campagnards par son humeur taciturne, sa vie solitaire et son extrême dénûment...

Mon cœur bat en pensant que demain la vie d'un homme dépendra, en grande partie, de l'éloquence et du talent de Julien.

Juin 18...

Julien est à l'audience, il plaide en ce moment pour ce malheureux abandonné de tous! O mon Dieu! donnez-lui les paroles qui persuadent; que la conviction de son âme passe dans celle des juges qui l'écoutent!... Je me représente cette sombre salle d'assises, cet infortuné tremblant devant l'appareil imposant de la justice humaine, ces juges impassibles, le ministère public s'acharnant à la punition du meurtre, et mon mari, seul, défendant l'innocence! Mon cœur bat... mais, grâces au ciel, il palpite plus pour la vie du pauvre et grossier berger que pour les succès de Julien, et pourtant Julien m'est si cher!

Juin 18...

Il est acquitté! j'ai vu ce pauvre homme, je l'ai vu baigner les mains de mon mari de ses larmes reconnaissantes... Oh! que j'étais heureuse, heureuse et fière des talents de Julien!

Octobre 18...

Julien vient de gagner un important procès qui durait depuis plusieurs années, et la somme de ses honoraires a grossi notre budget d'une manière inespérée. Nous avons placé la moitié de cette somme; l'autre moitié, nous la destinions à acquérir quelques nouveaux meubles pour notre maison... Mais que choisir? Voilà la question. — Cette pendule représentant une *Vendangeuse?* — Ce beau tapis blanc à bouquets? — Ce meuble de velours rouge? — Cette bibliothèque en vieux bois sculpté? Tout cela est bien beau; nous hésitions, quand la même idée nous vint simultanément... non, je crois qu'elle vint d'abord à mon bon mari. Nous avons acheté une pendule fort simple, et du reste de la somme nous avons fait un petit établissement pour ce malheureux berger que mon mari a sauvé, mais à qui l'accusation capitale dont il avait été l'objet a fait perdre sa place. Il était sans pain et rebuté de tout le monde, ce pauvre François, et qui sait? la misère l'aurait peut-être poussé au crime... Maintenant, placé dans une autre commune, ayant à bail une petite métairie, il pourra vivre heureux et demeurer honnête homme! O belle Vendangeuse de bronze, je ne vous regrette pas!

Décembre 18...

Ma bonne grand'maman est bien malade; elle s'affaiblit sensiblement. Quelle douleur pour mes parents!

Décembre 18...

Notre chère malade a succombé à ses souffrances; sa mort a été l'écho de sa vie, douce, paisible et pleine d'une immuable espérance. Elle regardait le crucifix avec l'attention la plus tendre, et ses yeux ne quittaient l'image du Sauveur que pour se fixer sur nous, qui entourions toujours son lit... Elle m'a bénie en me disant : « Isabelle, j'aurais voulu vivre quelques semaines de plus pour bénir ton enfant... Dis-lui un jour que son aïeule l'aimait d'avance, et qu'elle a beaucoup prié pour lui... Adieu, chère fille ; que tes enfants te rendent les soins que tu as eus de moi!... je prierai pour vous tous... toujours. »

O mon Dieu! exaucez ses prières, surtout pour mon enfant... et consolez mon père et ma mère, qui sont si affligés!

(*La suite à un autre numéro.*)

# LA VENERANDA

OU

## L'HOTEL DE LA PÊCHE ROUGE.

Pendant une soirée de décembre, au moment où le crépuscule remplaçait un soleil vif, mais souvent obscurci par d'épais nuages, Gabrielle de Boisnancy regardait, en rêvant, les barques de pêcheurs qui sillonnaient le golfe de Naples.

« Vous le voyez, mademoiselle, dit en entrant une jeune paysanne bretonne avec un accent tout ému, vous le voyez, tout le monde se hâte de rentrer dans le port et de quitter cette vilaine mer; l'orage n'est pas loin, soyez-en sûre, et qui sait combien de temps il durera, dans ce pays où il tonne hiver comme été, où l'on voit les éclairs en même temps que la neige? un drôle de pays! On dit que le bon Dieu est partout; mais il me semble que s'il était à Naples...

— Où voulez-vous en venir, Marianne, avec cette nouvelle sortie contre une ville que tout le monde admire?

— Si je parle de la ville, je ne sais pas pourquoi, mademoiselle; c'est la peur qui me tourmente... Est-ce que mademoiselle pense encore à partir au point du jour? reprit la jeune femme de chambre d'une voix qui implorait une réponse négative.

— Ce n'est pas moi qui règle ces choses-là. Mon père a décidé que nous nous embarquerions sur *la Maria Cristina*. Si elle quitte le port demain, il faudra bien la suivre. Vous avez peur de tout, ma pauvre Marianne, mais mon père n'a peur de rien.

— Et mademoiselle n'a pas peur non plus?

— Sans être aussi brave que mon père, je ne me sens pas fort effrayée, dit en riant mademoiselle de Boisnancy.

— Mademoiselle est bien heureuse; pour moi, je me sens toute suffoquée rien qu'à voir ces grosses vagues qui ont l'air de vouloir grimper jusqu'à la croisée où nous sommes; sans compter le Vésuve qui fait des siennes... Voyez, voyez, ne dirait-on pas qu'il va mettre le feu partout!

— Ah! vous avez peur aussi du Vésuve? dit Gabrielle, qui s'amusait souvent des terreurs de cette jeune fille.

— Et je crois qu'on peut avoir peur à moins! Si mademoiselle savait... si mademoiselle me permettait de lui dire...

— Mais, certainement, Marianne, si cela peut vous faire plaisir.

— Eh bien, mademoiselle, il paraît que cette sorte de feu qu'ils appellent la *nave*...

— La lave, Marianne.

— La lave, s'il plaît à mademoiselle. Je disais donc qu'une fois, à ce qu'il paraît, cette chose est descendue de la montagne, qu'elle est venue tout le long, tout le long du chemin, du côté de Portici, et qu'elle allait entrer droit dans la ville, si l'on n'eût amené devant elle l'image de saint Borromée ou de saint Janvier, je ne sais plus lequel des deux...

— Je connais ce fait, mais je n'y vois rien d'inquiétant; il prouve, au contraire, que la ville est bien protégée.

— C'est très-bien, mademoiselle; mais si les saints allaient se mettre de mauvaise humeur et laisser faire le Vésuve?... S'il n'y avait que cela encore... je n'ai pas tout dit.

— Parlez, Marianne; tout ce qui regarde le Vésuve m'intéresse beaucoup.

— Mademoiselle lui fait bien de l'honneur... Elle saura donc, je ne l'invente pas par malice, c'est le cuisinier de monsieur qui me l'a raconté l'autre jour...

— Voyons ce que conte le cuisinier?

— Oh! ça n'est pas gai du tout! Il dit qu'un jour cette maudite montagne a jeté tant de cendres sur la ville, qu'on y entrait jusqu'aux genoux; qu'on ne voyait plus clair en plein midi, et qu'on n'entendait même plus sonner les heures; si bien qu'on ne comprenait plus rien ni au jour ni à la nuit, et que les gens se heurtaient et se renversaient les uns les autres dans les rues... Enfin, qu'on était comme étouffé dans cette cendre... Est-ce que cela est possible, mademoiselle?

— Tout cela est parfaitement vrai.

— Et mademoiselle peut habiter un pays si dangereux?

— Mais, il me semble que nous partons demain?

— Oh! mon Dieu, c'est vrai, et c'est encore bien plus triste; la montagne n'est pas trop malicieuse pour le moment, tandis que l'eau hurle de toutes ses forces.

— Allons, décidez-vous, Marianne; désirez-vous partir, désirez-vous rester?

— J'aimerais bien partir, si monsieur voulait prendre les grandes routes, dans une bonne voiture bien solide; mais rentrer dans une de ces maisons de plan-

ches où il faut tant souffrir ! et encore voir l'eau faire toutes ses grimaces, comme devant *Libourne !*...

— Livourne, Marianne.

— *Livorné*, s'il plaît à mademoiselle ; mais, ça n'empêche pas qu'on allait tout de travers, qu'on avait l'air de monter au ciel, et, tout de suite après, de descendre dans l'enfer; qu'on entendait craquer la baraque, Dieu sait comme ! Sans compter cette chose que vous appelez *une pompe de feu*, qui soufflait comme une grosse bête ! Et encore le vent qui s'en mêlait, en sifflant si aigre, qu'on aurait dit une troupe d'oiseaux de malheur... Et la vaisselle... les chaises... les tables qui battaient... vous rappelez-vous ce tintamarre ?... Si nous ne sommes pas devenues sourdes, allez, mademoiselle, c'est que nous avons de bonnes oreilles... Et dire que voilà le même temps ! et qu'il nous faudra passer par les mêmes peines !

— Vous les racontez si bien, vraiment, qu'il serait dommage de ne pas vous en donner l'occasion.

— Mademoiselle, qui est si bonne, se moque de moi quand j'ai si grande envie de pleurer, dit Marianne en étouffant un gros soupir.

— Eh bien, ma pauvre fille, je vais vous parler sérieusement, reprit mademoiselle de Boisnancy avec beaucoup de douceur ; nous partirons, malgré le mauvais temps, parce que mon frère nous attend à Florence, où mon père a, d'ailleurs, une mission pressée près de notre ambassadeur, et nous prendrons la mer pour être plus tôt arrivés.

— Mademoiselle parle toujours bien, dit Marianne en reprenant, pour se retirer, le plateau couvert de glaces et de granits, qu'elle avait apporté en entrant; mais, tout de même, la mer est bien méchante, et nous sommes bien jeunes, vous et moi, pour nous exposer à mourir. »

Le lendemain, *la Maria Cristina* s'apprêtait à partir. M. de Boisnancy arrivait des premiers, avec sa fille et ceux des gens de sa maison qui devaient s'embarquer avec lui.

Une sourde rumeur, venant de l'air et des flots, semblait saluer le jour naissant. Les mâts se courbaient sous le vent, et le bâtiment, encore retenu par son ancre, suivait les oscillations des vagues légèrement agitées; du sommet du Vésuve s'échappait, pour s'étendre sur la mer, comme le bras d'un géant, une colonne de fumée ardente; et des ruisseaux de lave, formant sur le penchant de la montagne la figure d'un delta, brillaient et scintillaient comme des pierres précieuses.

Gabrielle, qui aimait avec passion les grands spectacles de la nature, se tenait immobile sur la dunette, et Marianne était allée se blottir dans sa cabine, se bouchant les oreilles et fermant les yeux, pour échapper aux présages d'une tempête qui pourtant ne devait pas éclater, et semblait ne s'être annoncée que pour plaire à la jeune imagination de mademoiselle de Boisnancy, en donnant plus d'animation à la scène qui s'offrait à ses regards.

Quand le soleil parut à l'horizon, la cloche fit entendre le dernier appel; le timonier prit sa place à la barre; les hommes du quart se réunirent; les barquettes firent force de rames pour amener les voyageurs retardataires. Ce fut, pendant un quart d'heure, un grand pêle-mêle de gens et d'effets, un grand mouvement dans tout l'équipage; puis on dégagea les amarres, le bâtiment se mit en marche, et les passagers étendirent les mains pour échanger de derniers adieux avec les parents et les amis, qui étaient restés sur le rivage.

En passant on salua Pausilippe, où repose Virgile. Les yeux charmés de Gabrielle purent longtemps errer sur les lignes gracieuses qui encadrent ces rives, ou sur les groupes bizarres des rochers amoncelés par les secousses volcaniques.

Au moment où l'on entrait un peu plus en pleine mer, mademoiselle de Boisnancy, moins distraite, aperçut sa femme de chambre se tenant debout près d'elle, et la regardant d'un air étrange et mystérieux.

«Vous avez quelque chose à me dire, Marianne ? lui demanda Gabrielle.

— Si mademoiselle voulait ne pas trop se moquer de moi...

— Je vous promets d'être très-sérieuse, quoi que vous puissiez me dire.

— Eh bien, mademoiselle, vous voyez comme le gros temps s'est calmé tout à coup ?

— Je l'aurais deviné en vous voyant si tranquille.

— Savez-vous, mademoiselle, d'où est venu ce bonheur ?

— C'est probablement parce que la Providence en a décidé ainsi.

— Hum !... il y bien autre chose ! fit Marianne d'un ton qui provoquait une question de sa maîtresse.

— Vous voulez peut-être dire que vous avez beaucoup prié pour cela ?

— Mademoiselle sait bien que je n'ai pas tant de pouvoir, autrement j'aurais empêché le bouleversement de *Livorne*...

— Alors, venez au fait. A qui devons-nous de voir la mer ainsi apaisée ?

— Nous le devons à cette vieille femme que vous voyez là-bas, coiffée d'un mouchoir rouge, et qui se tient accroupie tout au bord du bateau, comme si elle voulait parler de plus près à l'eau pour la faire taire.

— Pour le coup, vous abusez de ma promesse, dit Gabrielle en retenant à peine le fou rire qui la suffoquait. Je voudrais bien ne pas manquer à la parole que je vous ai donnée; mais, en vérité, quand je me suis engagée à ne pas rire, j'étais loin de penser que vous me raconteriez des choses si bouffonnes.

— Mademoiselle est toujours la maîtresse; mais c'est pourtant bien vrai, ce que je dis là.

— Et quels sont vos gages, pour que vous accordiez tant de foi à cette vieille Italienne, sèche et jaune, qui a plutôt l'air d'un carton peint que d'un être vivant ?

— C'est bien pour cela que je la crois ! Puisque cette femme commande à l'eau et au feu, à la terre et à l'air, comme elle dit, il faut bien qu'elle ne soit pas de ce monde. Mademoiselle ne voit donc pas que c'est une *méga ?*

— Vous voulez dire *una maga*, je pense.

— Mademoiselle peut arranger le mot selon son plaisir, je n'y tiens pas du tout ; mais enfin, *méga* ou *namaga*, ça veut dire quelque chose comme sorcière, voilà qui est sûr.

— Je ne dis pas non, Marianne ; mais cela ne me prouve pas qu'il y ait des socières, et que cette femme en soit une.

— Si elle n'était pas sorcière, comment saurait-elle que monsieur est attaché à l'ambassade de Naples ; que madame est arrivée à Rome depuis peu ; que M. Francis est parti en avant, et que nous devons aller le re-

joindre à Florence, pour aller tous ensemble trouver ma maîtresse? En est-ce *de la devination ça?*

— Cette femme vous aura fait parler, et puis elle aura fait la sorcière, en vous répétant vos propres paroles.

— Je jure à mademoiselle que je n'ai rien dit du tout. Après, c'est qu'elle en sait bien d'autres! Ce n'est pas moi qui lui ai appris ce qui doit nous arriver sur les chemins.

— Ah! vraiment, elle prophétise? C'est de mieux en mieux, et vous me donnez quelque envie d'entendre cette sibylle.

Mon père, dit Gabrielle à M. de Boisnancy qui était occupé à écrire des notes à quelques pas de là, me permettez-vous d'avoir un entretien de quelques instants avec une devineresse que vient de découvrir Marianne?

— Vous êtes une fille raisonnable et sensée, répondit le diplomate, et si une telle conversation vous amuse, je n'y vois pas d'inconvénient.

La vieille fut appelée; ses vêtements annonçaient une extrême pauvreté; et sa figure osseuse, ses bras amaigris, disaient assez qu'elle était habituée aux privations et à la souffrance.

Elle s'avança, avec cette attitude obséquieuse qui gâte si souvent ce qu'il y a de vraiment poétique dans la portion la plus infime du peuple italien; et, s'adressant à la jeune Française avec ce mélange de respect profond et de familiarité, qui est également particulier à ce pays : « *Son Excellence me fait demander*, dit-elle, *et je serai beaucoup honorée de dire la bonne aventure à une si jolie signorina.*

— Parlez-moi en italien et supprimez toute flatterie, dit Gabrielle en pur toscan.

— J'obéirai, dit la vieille.

— Je ne tiens pas précisément à mon horoscope, reprit mademoiselle de Boisnancy, mais je désirerais savoir ce que vous avez pu dire à cette jeune fille touchant ma famille et les événements de notre prochain voyage.

— Ce qu'on dit à une camériste est sans conséquence et sans danger, mais je ne me sens pas le parler aussi franc devant une personne comme mademoiselle.

— Je ne réclame de vous rien de plus que la stricte politesse dont j'userai moi-même dans notre entretien; dites-moi donc, avant tout, si vous avez réellement apaisé la tempête qui nous menaçait?

— Elle n'est peut-être qu'endormie, dit l'Italienne; regardez plutôt les lames, elles sont d'un beau vert clair et comme frangées d'argent... Eh bien, nous autres Italiens, quand nous disons *faccia verde*, nous voulons dire cœur perfide; entendez-vous bien cela?

— Est-ce un naufrage que vous nous présagez?

— Je n'ai pas parlé de naufrage, cara signora; seulement, quand je vous aurai quittée pour me rendre aux eaux, où m'envoie la charité de notre bon souverain, c'est-à-dire quand on m'aura débarquée à Civita-Vecchia, ne gardez pas ce vêtement léger et ces pantoufles, car le mistral sera froid et l'eau salée pourra bien venir laver vos jolis pieds.

— Pour prédire cela, il suffit de connaître un peu la mer, dit la jeune fille à Marianne, qui la tirait par la manche.

— Est-il aussi facile d'affirmer que vous ne trouverez plus votre frère à Florence et que vous ferez sans lui le voyage de Rome?

— Et comment le savez-vous? dit vivement Gabrielle, qui, malgré son incrédulité, se sentait contrariée par ce pronostic.

— Parce que je connais le caractère courageux et aventureux du jeune homme. Que lui importe à lui de voyager seul, à cheval, par des routes dangereuses, surtout quand c'est une mère chérie qui l'appelle près de...?

— Ma mère est malade! » s'écria Gabrielle effrayée. Puis elle eut honte d'elle-même et se tut subitement, ne sachant comment expliquer son exclamation.

La vieille reprit : — Je n'ai rien dit, signora; prenez que je n'ai rien dit. J'ai souvent la parole trop prompte. J'espère que vous trouverez votre respectable mère bien remise de toutes les fatigues et des ennuis que lui a donnés l'héritage de son vieil oncle. Quant à M. Francis, avec son air martial, ses moustaches brunes et ses yeux si grands et si noirs, il fera bien tête, il faut le croire, soit aux vivants, soit aux esprits qu'il pourra rencontrer dans les solitudes qu'il doit parcourir en ce moment.

— Mon Dieu, protégez mon frère partout où il peut se trouver! » dit involontairement mademoiselle de Boisnancy.

La sorcière n'eut pas l'air d'avoir entendu ces paroles, plutôt murmurées que prononcées, et Gabrielle se remettant aussitôt, lui dit :

« En fait d'esprits, je n'ai jamais eu affaire qu'à mon ange gardien, et j'espère que mon frère se trouve tout à fait dans les mêmes conditions. Quant aux autres dangers, Francis de Boisnancy compte parmi les plus braves de notre brave nation, et d'ailleurs, il est toujours si bien armé, que dix bravi napolitains ou romains ne pourraient pas beaucoup lui nuire.

— Orgoliosa! murmura la vieille entre ses lèvres minces comme des lames de couteau; puis, composant son visage, elle reprit avec une humilité affectée: — Je ne suis qu'une pauvre servante de saint Janvier, notre grand protecteur, et je puis me tromper bien souvent dans ce que mon faible esprit aperçoit des choses lointaines; prenons que je n'ai rien dit du chevalier Francis de Boisnancy. Cependant, signorina bellissima, malgré votre mépris pour ma seconde vue, retenez bien ce que je vais vous dire : « Sia mattina ossià sera, di Francilione si guarda. — Alla Veveranda poco muova poco riguarda. »

Gabrielle avait à peine entendu cet avertissement en forme d'oracle. Sans se laisser gagner par la superstition, elle ne comprenait pas comment une conversation entre la vieille femme, qui savait si peu de français, et sa femme de chambre, qui savait encore moins d'italien, avait pu fixer dans l'esprit de l'Italienne tant de détails précis sur sa famille. Elle les repassait dans sa mémoire, les vérifiait tous, et les trouvant d'une incontestable exactitude, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître une sagacité merveilleuse dans l'être bizarre qui se trouvait devant elle.

L'intelligence de cette femme l'effrayait presque autant qu'eût pu le faire le pouvoir surnaturel qu'elle s'attribuait.

La maga se tenait immobile devant Gabrielle; on eût dit qu'elle l'a regardait penser. Puis, comme si elle eût définitivement compris qu'elle ne gagnerait rien du côté de la superstition sur une personne dont le front et le regard annonçaient la fierté et le courage, elle laissa dominer son orgueil d'inspirée par ses instincts de mendiante, tendit la main vers la

jeune fille en s'inclinant profondément, et lui dit de sa voix la plus humble :

« Un avertissement d'amie ne mérite-t-il pas quelque récompense ? »

Gabrielle tira sa bourse, et remettant un ducat aux mains de la vieille femme : « Tenez, dit-elle, il est juste que je vous paye votre temps, si ce n'est vos paroles !

L'Italienne en se retirant fit un signe à Marianne, qui la rejoignit à l'extrémité opposée de la place occupée par mademoiselle de Boisnancy.

Le bâtiment, favorisé par un vent du sud, eut bientôt rencontré le port de Civita-Vecchia; c'était le terme que la sorcière avait assigné à son voyage. Elle entra la première dans l'une des barques qui attendaient les passagers pour les conduire à terre, et se retournant du côté de mademoiselle de Boisnancy, elle dit assez haut pour être entendue et comme si elle parlait d'une personne morte : « Pauvre petite blonde, c'est dommage pourtant, *elle était* si jolie! »

En ce moment monsieur de Boisnancy s'approchait de sa fille. « Qu'avez-vous, ma Gabrielle? lui demanda-t-il avec tendresse, je vous trouve d'une extrême pâleur. Souffririez-vous de la mer?

— Non, mon père, mais il faut que je vous avoue ma faiblesse : cette magicienne m'a troublée en me parlant de ma mère et de mon frère.

— Je vous crois incapable d'une semblable puérilité, dit le diplomate; j'aime à croire que vous cédez plutôt, sans vous en douter, à l'influence du temps, qui décidément n'est pas aussi beau que je l'espérais. Voyez, nous n'avons plus le même vent! »

En effet, le mistral commençait à gêner la manœuvre, et le capitaine venait de constater que la marche du bateau avait bien ralenti pendant la dernière demi-heure.

« Elle l'a bien annoncé, le mauvais temps, et le voilà, disait la jeune Bretonne toute tremblante; mademoiselle conviendra-t-elle que cette femme en sait plus long que nous?

— Cette femme a vu venir le grain,» dit Gabrielle, qui retrouvait tout son calme à l'approche d'un véritable danger.

La tourmente vint en effet et dura pendant la nuit entière. Le bâtiment fut emporté vers les côtes d'Afrique. Gabrielle ne quitta pas le pont et soutint cet assaut comme une vaillante fille de la Bretagne; elle ne put s'empêcher cependant de penser aux prédictions de la sorcière quand elle sentit son manteau devenir froid sur ses épaules et ses pieds glacés par sa chaussure mouillée.

Après bien des vicissitudes, *la Maria-Cristina* jetait l'ancre dans le port de Livourne, cinq jours après son départ.

M. de Boisnancy se rendit en toute hâte à Florence, où, à la grande consternation de Gabrielle, il ne trouva pas son fils. Francis était parti, lui dit-on, depuis quatre jours, rappelé à Rome par une lettre très-pressante.

« Mais au moins il a dû me donner une explication de ce brusque départ? demanda M. de Boisnancy.

— Sans doute, répondit la personne qui dirigeait l'hôtel des Ambassadeurs, il y aura une lettre pour Sa Seigneurie dans la chambre du chevalier. »

On questionna, l'un après l'autre, tous les gens de la maison; on fit une recherche minutieuse partout où pouvait se glisser un carré de papier, ce fut en vain. Pas une ligne à l'adresse de M. de Boisnancy ne fut trouvée. L'inquiétude excitée par l'absence inattendue du jeune homme fut encore augmentée par le mystère de cette étrange disparition.

« La vieille le savait bien, dit Marianne.

— Un malheur arrivé à ma mère, dit Gabrielle, a pu seul éloigner mon frère de cette ville au moment où nous devions y arriver. »

M. de Boisnancy, tout en insistant sur la futilité des conjectures, expédiait à la hâte l'affaire dont il était chargé : elle fut terminée en deux jours; mais un incident vint encore contrarier ses projets. Au moment de donner le coup de fouet qui devait lancer les chevaux, le postillon reçut une pierre à la tête, et la commotion en fut si violente, qu'il fut impossible à cet homme de garder l'équilibre; il tomba, les mains embarrassées dans les guides, et cette chute le mit dans l'impossibilité de fournir sa course.

La pierre avait dû être lancée d'assez près, mais un groupe qui s'était formé autour d'un chanteur, tout près de là, avait favorisé l'évasion du coupable.

Ce contre-temps fit venir des larmes aux yeux de Gabrielle, mais son attention fut bientôt attirée par une voix qui disait assez près d'elle : « C'est pour lui apprendre à s'emparer des pratiques de Balzamore.» Elle regarda vivement à l'entour sans pouvoir attribuer à personne les paroles qu'elle venait d'entendre.

Marianne criait et pleurait, disant qu'elle ne reverrait plus la France. Son trouble était si grand qu'elle grondait mademoiselle de Boisnancy et ne songeait plus à lui parler à la troisième personne.

Gabrielle se laissait dire qu'elle « aurait dû accorder » plus d'attention et plus de confiance aux conseils » de la *malaga*, qu'elle était punie pour avoir douté;» elle éprouvait un malaise dont elle ne voulait pas même chercher la cause, craignant de trouver dans sa pensée quelque alliage de superstition, mêlé à sa juste sollicitude de fille et de sœur.

Le comte fit assez bonne contenance; mais quand on vint lui annoncer que le postillon, mis hors de service, ne pourrait être remplacé avant le lendemain, sa patience diplomatique fut sur le point de se montrer en défaut.

Les heures les plus anxieuses passent enfin; la voiture, cette fois attelée de chevaux noirs comme l'ébène et conduite par un homme agile, hardi et d'une stature colossale, reçut les impatients voyageurs et partit avec une vélocité si grande qu'on l'eût dite emportée par leurs désirs.

« *Addio, addio, Balzamore!* criait une jeune fille qui se trouva sur la route, à quelque distance de la ville; *addio e torna presto.*

— Balzamore ! dit Gabrielle émue, cet homme s'appelle Balzamore?

— Et pourquoi pas, ma fille? dit avec calme M. de Boisnancy; ce nom n'excède pas les fantaisies poétiques d'un postillon italien?

— Ce n'est pas le nom qui m'étonne, mon père, je suis surprise parce que j'étais avertie que cet homme devait venir.

— A merveille ! dit le comte en souriant, vous progressez à l'école de votre femme de chambre. »

Gabrielle, comme il arrive à tout esprit élevé, rit de bon cœur de sa naïveté; cependant, comme pour prendre une revanche, elle força le diplomate à convenir que le nom de leur conducteur, mêlé à l'incident de la veille, était un de ces rapprochements qui

méritent quelque attention dans le pays qu'ils avaient à parcourir.

Des coups de sifflet répétés à chaque cime, et auxquels répondaient du fond des vallées des bruits semblables, qu'il était difficile d'attribuer aux échos, vinrent à l'appui du premier soupçon.

M. de Boisnancy profita de la première montée pour mettre, en présence de Balzamore, des capsules à ses pistolets, et fit briller la lame d'un poignard aux derniers rayons d'un soleil couchant.

« Votre Excellence est bien armée, dit négligemment le postillon, qui en ce moment marchait à la tête de l'équipage.

— Mais passablement, répondit M. de Boisnancy.

— A quoi bon ? dit l'Italien ; cela ne sert de rien contre les esprits malfaisants, et, quoi qu'on en dise, les esprits sont le seul vrai danger qu'on puisse rencontrer sur le chemin de Francilione.

— A Francilione ! Nous allons à Francilione ! s'écria Marianne avec des regards effarés. Je ne veux pas aller à Francilione.

— Cara, répliqua ironiquement Balzamore, nous y coucherons ce soir.

— A ces mots, la femme de chambre fut prise d'un tremblement nerveux.

— Mais qu'avez-vous, Marianne ? demandait Gabrielle, qui peut vous mettre en cet état ?

— Vous ne savez donc plus ce qu'a dit la sorcière de ce maudit pays de Francilione ?

— Je crois que je ne l'ai pas entendu.

— Eh bien ! le voilà ! je le lui ai fait écrire, et quoique je ne comprenne pas l'italien, je sais bien ce que cela veut dire : c'est que si nous allons à Francilione, *on nous y gardera*, c'est-à-dire qu'on nous tuera.

— Est-il donc bien indispensable de s'arrêter en route ? demanda Gabrielle.

— Votre Excellence ne trouverait pas un postillon sur la route, et je ne puis, signorina, conduire nuit et jour sans prendre quelques heures de repos.

— Mais ne pourrait-on s'arrêter ailleurs qu'à ce Francilione, qui donne des attaques de nerfs à ma femme de chambre ?

— Il y a bien la *Veneranda*, dit indifféremment Balzamore.

— Eh bien ! soit ! à la Veneranda ! Y a-t-il un hôtel convenable, où nous puissions nous loger ?

— J'ai quelques scrupules à conseiller cela à Votre Seigneurie, dit l'Italien, c'est par là que toutes les sorcières du pays tiennent leur sabbat, et l'hôtel de la Pêche Rouge pourrait bien s'en ressentir un peu.

— Mon père, quel est votre avis ? demanda Gabrielle.

— Mon avis est qu'on aille par les moyens les plus prompts.

— Alors, c'est la Veneranda, » dit le postillon en cherchant à paraître consterné.

M. de Boisnancy craignit d'avoir été dupe de son conducteur, lorsqu'il apprit que celui-ci avait passé à côté de Francilione sans l'avertir, et sans soulever de nouveau la question relative au lieu où l'on s'arrêterait pour coucher.

L'aspect de la Veneranda, où l'on arriva le soir, n'était pas très-rassurant. L'*osteria* de la Pêche Rouge et ses dépendances étaient les seuls bâtiments qui s'élevassent dans ce désert, à plusieurs milles à la ronde. Une madone, placée sur une poterne, donnait son nom à la contrée ; sur les murs de la pièce principale de l'hôtellerie, de grosses pêches rouges, peintes à fresque sur un fond jaune clair, servaient de complément à l'enseigne.

En général, les peintures du lieu étaient d'un rouge vif, dur à l'œil, qui faisait songer à des scènes sanglantes. Du reste, les appartements, remis à neuf, étaient d'une assez bonne apparence ; la cuisine seulement semblait avoir été faite pour servir de repaire aux malfaiteurs de tout le voisinage : la compagnie qu'y rencontrèrent les voyageurs, lorsqu'ils y entrèrent pour se chauffer, augmentait encore cette impression.

Trois hommes, ayant à peu près la taille et les allures du postillon Balzamore, allaient et venaient, sans qu'on pût comprendre à quoi ils étaient employés. Leur costume était assez pittoresque, mais dans le plus complet délabrement. Un quatrième personnage, qui paraissait être leur chef, faisait aux étrangers les honneurs de la Veneranda avec d'emphatiques éloges sur la réception qui les y attendait.

Deux servantes s'occupaient de la cuisine, sous la conduite de l'hôte. Une jeune femme faisait souper plusieurs enfants attablés à l'un des angles de l'appartement.

M. de Boisnancy et les siens étaient assis auprès de la cheminée, éclairée par deux grandes torches de résine qui projetaient des lueurs vacillantes et incertaines dans l'appartement enfumé.

« Que Leurs Excellences me pardonnent, dit l'hôte, de les retenir si longtemps dans ce lieu incommode ; le brasero aura bientôt échauffé les chambres que je leur destine. »

En ce moment une dispute s'éleva entre la jeune femme et une petite fille de trois ans à peu près. L'enfant parlait avec une sorte de véhémence qui attira tous les regards de son côté :

« Je n'en veux pas ! je n'en veux pas ! répétait la petite avec des pleurs et des cris.

— Qu'a donc la Ninetta ? demanda l'hôtelier à sa femme ; empêche-la d'ennuyer ainsi Leurs Seigneuries.

— Que puis-je y faire, Benito ? elle crie parce qu'elle a faim, et ne veut pas du pain que je lui donne.

— Et pourquoi cela, ma Ninettina ? dit le père, qui affectionnait particulièrement cette petite fille.

— Parce que ma mère a coupé ce pain avec le couteau qui a tué le monsieur ! dit l'enfant tout en larmes.

— Miracle ! miracle ! crièrent les Italiens qui s'étaient approchés. Oui, miracle ! dit l'un d'eux ; l'enfant était au maillot quand la chose s'est faite.

— Birboni ! » murmura le chef en serrant les dents ; et de sa main droite il prit à la gorge le dernier qui avait parlé, tandis qu'il montrait aux autres avec l'index de sa main gauche le stylet retenu dans sa ceinture.

Tout rentra dans le calme comme par enchantement. L'action de Benito s'était passée vite et sans bruit ; il put donc espérer que les étrangers ne l'avaient pas remarquée.

« Leurs Excellences comprennent-elles l'italien ? demanda l'hôtelier d'un ton demi-humble, demi-menaçant.

— L'italien ? un peu, répondit le diplomate ; mais ici vous parlez un dialecte qui m'est tout à fait inconnu.

— Vous n'avez donc pas entendu le babillage de cette petite ?

— Il me semble qu'elle voulait manger avec un grand couteau.

— Sa mère a bien fait de le lui refuser, » reprit, avec une grande présence d'esprit, mademoiselle de Boisnancy.

En ce moment, on venait chercher les voyageurs pour les conduire dans leurs appartements. Les chambres étaient séparées par une salle à manger où l'on soupa. Mademoiselle de Boisnancy n'osait parler à son père de toutes les craintes qu'avait éveillées en elle la scène dont ils avaient été témoins : l'une ou l'autre des servantes ne les avait pas quittés pendant le repas, et il était fort possible que ces jeunes filles comprissent le français.

Après le souper, Gabrielle laissa Marianne faire quelques dispositions dans sa chambre, et entra dans celle de son père.

« Où sommes-nous? dit-elle tout bas.

— Ma fille, voici deux pistolets chargés, dit le comte; au moindre signe de danger vous en tirerez un, il me servira de signal. Retirez-vous, de peur qu'on ne devine nos soupçons. Fermez bien votre porte intérieurement, et cachez à votre femme de chambre ce qui s'est passé il y a quelques heures. Quand elle sera endormie j'irai vous rejoindre, et nous nous concerterons pour conjurer ce péril.

— Marianne ne se doute de rien, dit Gabrielle; elle ne songe qu'à détourner les esprits, par le silence et la discrétion de ses regards, selon les conseils de la bohémienne.

— Gabrielle, je suis très-content de vous, » dit M. de Boisnancy avec calme; et cependant, ce ne fut pas sans une certaine émotion de crainte qu'il baisa le front de sa fille.

Gabrielle retourna près de sa femme de chambre; l'air de résignation et de courage de la jeune Française donnait à ses traits délicats, à la transparence de son visage, quelque chose de surnaturel. On eût dit une sainte s'apprêtant au martyre.

« Marianne, dit la jeune fille, faisons la prière en commun et à voix haute.

— C'est bien de l'honneur que me fait mademoiselle, mais le bruit va *les* faire venir.

— Qui donc?

— Mademoiselle le sait bien.

— Je crois, au contraire, que notre prière pourra *les* éloigner.

— Qui, mademoiselle?

— Les esprits malfaisants; c'est bien de cela que vous parlez...

— Alors prions donc vite! Et la jeune fille se mit à genoux; mais elle cacha sa tête dans ses mains, en se rappelant le *poco riguarda* de la sorcière.

— Vais-je déshabiller mademoiselle? dit bien bas la femme de chambre.

— Non, je vais me jeter sur mon lit telle que je me trouve. »

Marianne se plaça sur une bergère, la tête appuyée contre son lit pour ne rien voir; mais elle fut bien troublée en s'apercevant que Gabrielle, tout à fait indocile au *poco si muover*, explorait la chambre en tous sens.

Mademoiselle de Boisnancy n'avait rien découvert qui eût l'apparence d'une entrée secrète dans la pièce où elle se trouvait; après cette recherche, elle pria avec ferveur, mit sa confiance dans le secours divin, offrant néanmoins sa vie avec résignation, s'il entrait dans les desseins de Dieu de la reprendre.

Minuit sonna lentement. Rien ne s'était encore produit qui déterminât mademoiselle de Boisnancy à réclamer l'intervention de son père, et elle attendait avec impatience le moment où le comte trouverait opportun de venir la trouver.

Une circonstance augmente encore les anxiétés de cette attente. Gabrielle, en jetant les yeux sur la mince chandelle qu'on lui avait laissée pour tout luminaire, s'aperçoit qu'elle pouvait durer au plus un quart d'heure : « C'est avec intention, se dit-elle, qu'on m'expose à passer la nuit dans l'obscurité. » Mais, sans trop perdre courage, elle souffle résolûment sur la lumière, après avoir mis quelques allumettes à sa portée, réservant cette ressource pour le moment décisif qu'elle pressentait.

Pour suppléer à la maigre clarté dont elle venait de se priver, elle s'approche de la croisée pour en écarter les rideaux et laisser entrer les rayons de la lune, qui devait répandre ses splendeurs sur l'immense plaine de Rome; mais les contrevents étaient épais et interceptaient toute communication avec le dehors. Elle essaye de les ouvrir, ils résistent. De plus en plus émue, elle cherche quelque fissure par où elle puisse jeter un coup d'œil sur les abords de cette mystérieuse maison : elle y parvient; mais c'est alors qu'elle sent sa force fléchir. En face d'elle se trouvait la sorcière du bateau, qui avait l'air de faire le guet pour favoriser un coup de main.

«Marianne! Marianne! dit Gabrielle, qui n'avait plus le courage de demeurer seule avec ses sinistres prévisions, ma bonne fille, levez-vous! il ne s'agit plus de vos chimères, nous sommes dans un vrai danger... On nous a conduits au milieu d'assassins... La chose a été longuement préméditée, et ils doivent être en mesure de se défaire de nous... Prions Dieu, et voyons s'il y a moyen de rejoindre mon père!

— Oh! chère demoiselle, ne bougez pas!... Oh! de grâce, ne bougez pas!... *Ils* vont venir... *ils* n'ont pas besoin qu'on *leur* ouvre la porte... Ne croyez pas aux voleurs, aux assassins... c'était à Francilione... qu'il y avait de ces gens-là... ici il n'y a que des revenants!... »

Et les yeux de cette fille exprimaient le délire; ses mains crispées tenaient la robe de sa maîtresse.

A ce moment, un grand bruit de chevaux, d'armes et de portes enfoncées éclata comme un tonnerre, au milieu de cette nuit silencieuse.

« On assassine mon père! Marianne! vous ne me retiendrez plus... Suivez-moi... allons à son secours! » Et, s'élançant vers la porte, Gabrielle, belle et courageuse comme Jeanne d'Arc, l'ouvrit précipitamment, en criant d'une irrésistible accent : « Mon père!... mon père!... épargnez mon père!

— Brava, brava, ma Gabrielle, dit un beau jeune homme en lui ouvrant ses bras, tu es une vaillante fille, et je suis fier de pouvoir me dire ton frère!

— Francis! toi ici! et ma mère?

— Notre mère se porte à merveille et ne sait rien de mon expédition ici.

— Et le comte! où est-il donc? demanda la jeune fille effrayée.

— Je ne l'ai pas encore vu, mais n'était-il pas avec toi, Gabrielle? Une vieille femme, que j'ai fait arrêter en arrivant, m'a dit que je le trouverais à cet étage!

Gabrielle entra dans la chambre de son père; il dormait profondément.

— Je le savais bien intrépide... mais dormir dans un pareil moment! dit Gabrielle à son frère, qui l'avait suivie!

— Ne t'en étonne pas, dit Francis en baisant le front de son père sans l'éveiller, il aura pris un verre de limonade à la Veneranda. Ne t'effraye pas, j'en connais l'effet; il n'est pas mortel, puisque je ramène ici, plein de vie, un homme que j'y ai trouvé dans un semblable état, et qui m'a puissamment aidé à obtenir du pape la petite expédition qui vous délivre. Toutefois, ouvrons portes et fenêtres et faisons respirer des sels à mon père, afin d'abréger les effets du breuvage. »

Quelques-uns des soldats romains qui avaient escorté Francis aidèrent les jeunes gens à soigner leur père et Marianne qu'on trouva évanouie sur le carreau.

Dès que M. de Boisnancy eut repris ses sens, on pria Francis d'expliquer sa présence inespérée dans un pareil moment.

Le jeune homme raconta comment, par de faux avis concernant sa mère, qu'il croyait malade, on l'avait attiré à la Veneranda. « Quand je me suis vu au milieu de ces bravi, ajouta-t-il, j'ai parlé d'une société de jeunes Français qui se rendait à Rome pour les fêtes de Noël et qui devait me suivre de près. Puis, voyant que je ne les persuadais que médiocrement, je leur ai dit avec fermeté : « Montez avec moi dans ma chambre, j'ai quelque chose à vous communiquer. » Ils sont venus au nombre de six. Alors je me suis assis à côté d'une table où étaient mes armes, et mettant ma main sur mon nécessaire de voyage, qui était fermé : « Voyez, compagnons, ai-je dit, où en est notre industrie française : je n'ai qu'à presser un ressort sur cette petite machine remplie de projectiles pour faire sauter instantanément les plus solides forteresses. — Sa Seigneurie n'en fera jamais rien, dit l'un d'eux, car elle sauterait en même temps. — Qu'importe? ai-je ré-répondu en les regardant fixement. Si, par exemple, j'avais été entraîné dans quelque guet apens, et que j'eusse affaire à des lâches qui ne craindraient pas de se mettre six contre un! ne vaudrait-il pas mieux leur faire faire avec moi le voyage de l'autre monde que de leur laisser le plaisir de m'y envoyer seul? »

« A ces mots, que j'accompagnais en jouant avec la batterie d'un de mes pistolets, je les ai vus s'éclipser un à un sans rien dire, et un moment après j'étais seul avec l'homme qu'ils avaient endormi, et maître absolu à l'hôtel de la Pêche Rouge. »

Gabrielle et son père embrassèrent Francis.

Cette fois encore une partie des hôtes de la Veneranda s'était enfuie; l'autre était sous bonne garde.

La sorcière, interrogée et intimidée par des menaces, avoua qu'une affiliation de malfaiteurs s'étendait et correspondait de Naples à Rome et de Rome à Florence, que des mendiants, des domestiques, des postillons, des hôteliers et beaucoup d'autres personnes en faisaient partie et influençaient les voyageurs à leur insu et les attiraient à la Veneranda.

Cette femme confessa la part qu'elle avait eue à ces trames, et particulièrement à celle qui avait eu pour but la famille de Boisnancy; elle ajouta qu'on devait partir au point du jour, après avoir dépouillé les voyageurs, prévoyant bien que Boisnancy reviendrait avec escorte, mais que la célérité du jeune seigneur français avait dépassé toute attente.

« Je vois bien maintenant, dit Gabrielle, qu'il n'y avait rien de merveilleux et de surnaturel dans les renseignements que cette prétendue sorcière m'a donnés sur notre famille.

— Et moi, ajouta le jeune chevalier de Boisnancy, je dois de grandes actions de grâces à la Providence, puisque j'ai sauvé mon père et ma sœur, quand je croyais seulement purger le pays de ce repaire de bandits qu'on appelle l'hôtel de la Pêche Rouge. »

Angélique Arnaud.

# LE COUVENT DE SMOLNI,

## INSTITUT DES DEMOISELLES NOBLES, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Avant Pierre I^er^, la Russie actuelle n'était connue que sous le nom de Moscovie, et ses relations étaient fort rares et fort indirectes avec notre Occident. Henri I^er^, roi de France, avait, il est vrai, épousé Anne, fille d'Yaroslof, grand-duc de Russie, laquelle fut mère de Philippe I^er^; des prélats moscovites avaient paru au fameux concile de Florence; néanmoins, on ne connaissait guère de la Moscovie que ses fourrures de martre-zibeline, d'ours et de renards bleus, réservées à l'usage des souverains, des hauts barons et des grands seigneurs du temps.

Plus tard, sous la reine Élisabeth, les Anglais avaient envoyé une ambassade extraordinaire au grand prince de Moscou. Porteurs de riches présents et reçus avec tout le faste asiatique, les députés britanniques obtinrent du monarque moscovite l'autorisation de trafiquer à Archangel, et d'y établir un comptoir et une factorerie. Un demi-siècle s'écoule depuis cette ambassade qui assure à l'Angleterre le monopole du commerce des chanvres, métaux et bois de construction du Nord; et cependant la Russie n'en demeure pas moins un pays dont on ne parle que comme du Japon ou d'une région mystérieuse où n'ont encore pénétré que quelques voyageurs aventureux.

Tout à coup, à l'horizon boréal, apparait, vers la fin du dix-septième siècle, un astre qui, empruntant ses rayons au soleil d'Occident, va répandre une vive lumière sur ces ténèbres. Le fils du tzar Alexis, Pierre, une fois sur le trône, mesure de son œil d'aigle l'espace qui sépare son pays du monde civilisé, et son génie, forçant la nature et devançant les âges, décide que désormais son empire marchera l'égal des autres États européens. Pour avoir une marine, il se fait charpentier à Saardam, et des ingénieurs hollandais sont engagés pour lui créer une flotte sur la Baltique. Afin de résister aux incursions des Suédois, il improvise Saint-Pétersbourg à l'embouchure de la Néva, dans le golfe de Finlande, et, en 1703, du sein des marécages, surgissent, comme par enchantement, palais magnifiques, somptueux édifices, basiliques byzantines, chantiers de construction, une fonderie de canons, une amirauté. Sur le

fleuve majestueux qui sort des flancs du Ladoga, sont lancés des vaisseaux de premier rang, et les formidables batteries du port de Cronstadt défendent la cité vierge qui, détrônant Moscou la superbe, devient la véritable capitale de la Russie. Pierre I[er] ne sera plus le fabuleux grand prince de Moscovie, il sera empereur et autocrate de toutes les Russies, marchant de pair, traitant de puissance à puissance avec les premiers souverains de l'univers.

Mais c'était peu encore pour le régénérateur de la Russie que cette métamorphose subite d'une nation inculte, ébahie de voir ses boyards en perruque poudrée à blanc et en habit à la française; il lègue à ses successeurs l'obligation de poursuivre, d'éterniser son œuvre. Après Catherine I, Pierre II et les impératrices Anne et Élisabeth, qui *naturalisèrent* dans leurs superbes résidences jusqu'aux moindres détails de l'étiquette de la cour de Versailles, aucun souverain russe ne comprit le génie réformateur de Pierre I[er] comme Catherine II, qui, sous plus d'un rapport, justifia le nom de Grande que l'histoire lui a conservé.

Parmi ses plus importantes créations, on peut mettre celle de l'institution des Demoiselles nobles, dont elle-même se déclara la surintendante et la protectrice. Elle n'y admit que les filles des hauts fonctionnaires civils ou militaires, ayant bien mérité de l'État, et trop peu fortunés pour subvenir convenablement à l'éducation de leurs enfants. Les statuts de l'établissement furent presque entièrement calqués sur ceux de la maison royale de Saint-Cyr, fondée par madame de Maintenon.

A l'endroit où commence le quai du Nord, construit tout en granit, et sans contredit le plus beau quai du monde, s'élève le dôme majestueux et les coupoles dorées du monastère de *Smolni*, qui, dans les premières années de la nouvelle capitale, servait de retraite à des pieux cénobites. Sur la rive gauche du fleuve, Élisabeth avait fait bâtir une maison d'une construction moins belle qu'imposante. Catherine II la consacra à l'éducation de deux cents demoiselles nobles. La supérieure de cette communauté dut être au moins la veuve d'un officier général; la plupart des inspectrices et surveillantes furent des dames étangères. — Ces demoiselles eurent des maîtres pour la langue nationale, les principales langues étrangères, les sciences qui conviennent à leur sexe et les arts d'agrément. — Les bâtiments de l'ancien monastère furent réservés pour le même nombre de jeunes filles tirées de la bourgeoisie ou de la classe du peuple, qui y recevaient en même temps et l'éducation et l'assurance de leur liberté.

Feu l'impératrice Marie Feodorowna, mère des empereurs Alexandre et Nicolas, et des grands-ducs Constantin et Michel, se voua tout entière à la protection de cet admirable établissement, qui, sous son tout-puissant patronage, est devenu sinon l'égal, du moins le rival de la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis.

Voici comment il est administré maintenant :

Les demoiselles nobles y entrent à six ans et y restent douze années.— Les bourgeoises y entrent à onze ans et n'y restent que sept années.—Trois cents jeunes filles de la noblesse, deux cents de la bourgeoisie sont admises gratuitement; trois cents autres sont reçues en payant pension.

Dans les deux établissements, on ne donne pas moins de soins au développement physique qu'à l'éducation. Bien que les jeunes filles ne portent que des vêtements fort simples, on leur a cependant quelquefois reproché d'être trop serrées dans leurs corsets, et de ne pas porter leurs robes assez montantes. Pendant l'hiver elles ont des petits mantelets de serge doublés de molleton pour ne pas s'enrhumer en traversant les corridors. Toutes sont coiffées en cheveux, et presque toujours à la grecque.

Elles se lèvent à cinq heures et se couchent à neuf.

Autrefois, les demoiselles bourgeoises seules étaient initiées aux soins intérieurs du ménage, mais par une heureuse innovation, chacune des demoiselles nobles, dans la première et dans la seconde division, est de service à son tour à la cuisine pour y apprendre à préparer les différents mets qu'on sert à la table des élèves, et principalement à faire ces petits gâteaux (pirachki) dont on est très-friand en Russie, même dans les plus grandes maisons, et qui sont, pour ainsi dire, la pierre angulaire de la pâtisserie nationale.

La nourriture est simple et abondante: à dîner, de la viande; au déjeuner et au goûter, du pain bis, *sec*, rarement du blanc; le soir, des légumes. Les élèves ne boivent que de l'eau ou du *kvass*, boisson rafraîchissante composée d'eau et de farine fermentée : elles se trouvent fort bien de cette hygiène, et l'infirmerie ne renferme que très-peu de malades.

Pendant leur séjour au couvent, qui, comme nous l'avons déjà dit, est de douze années, les élèves sont réparties en trois *divisions* (ottdélénii); les plus jeunes, celles de six à neuf ans, portent le nom de *brunes*, de la couleur de leur robe; de neuf à quinze, elles restent dans la division des *bleues* ; et de quinze à dix-huit dans celle des *blanches*. Après l'examen général pour la sortie des jeunes personnes âgées de dix-huit ans, il y a passage des brunes dans la division des bleues, et de celles-ci aux blanches, enfin admission de nouvelles petites élèves pour recruter la division des brunes.

A la tête de chaque division, subdivisée en plusieurs classes, dans lesquelles les élèves sont réparties selon leur degré d'instruction, se trouve placée une *inspectrice* ayant sous ses ordres autant de *surveillantes* qu'il y a de classes.

Les sérieux objets d'enseignement sont : le russe, les langues française, allemande et anglaise, l'histoire, la géographie. Pour les arts d'agrément : le dessin, la musique vocale et instrumentale (harpe et piano), le récit oratoire et la danse.

A chaque classe sont attachés des professeurs de chacune des branches du cours d'enseignement; ces professeurs sont choisis parmi les plus aptes et les plus instruits.

L'examen qui a lieu à l'époque de la sortie des demoiselles est une véritable solennité où l'impératrice exige que soit étalée toute la pompe imaginable. C'est elle-même qui préside à cette fête de famille, à laquelle assistent toutes les classes réunies des deux établissements noble et bourgeois. Tout ce que la capitale renferme de grands seigneurs, de généraux, d'ambassadeurs et d'étrangers d'un rang élevé, est invité à venir prendre part au triomphe des demoiselles couronnées, qui sont admises à l'honneur de baiser la main de leur souveraine, et d'être embrassées par elle. Le plus grand honneur, le plus précieux pour celles qui ont été reconnues comme les plus dignes, c'est le chiffre d'or de l'impératrice, qu'elles ont le droit de porter pendant toute leur vie.

Pour les demoiselles bourgeoises, il n'y a que deux divisions : les brunes et les bleues. — Même mode d'éducation et d'instruction, à l'exception des arts d'agrément; seulement plus de sollicitude pour les soins intérieurs et domestiques, plus d'application aux travaux d'aiguille en tous genres.

A la fin de chaque cours, la surintendante, les inspectrices, les surveillantes, les professeurs, en un mot tous les fonctionnaires qui forment le personnel de l'établissement, reçoivent des témoignages de la satisfaction et de la munificence impériales, des bagues en diamants, des fermoirs précieux, de riches épingles, un avancement de grade dans la hiérarchie civile, des sommes d'argent, des décorations, en un mot tout ce qui peut encourager à lutter de zèle, d'intelligence et de dévouement à cette belle œuvre.

L'impératrice confie l'inspection spéciale de la communauté de Smolni à un haut fonctionnaire civil ou militaire, ayant qualité pour venir s'assurer si tout s'y passe dans l'ordre voulu, si la nourriture y est de bonne qualité, si les élèves sont bien tenues, si rien n'est négligé de ce qui concerne les études sérieuses et autres objets d'enseignement. Ce fonctionnaire porte le titre d'*opékoune* (tuteur).

La surintendante du couvent des demoiselles nobles porte celui de *natchalnitsa*, commandante en chef supérieure. — Ordinairement décorée du grand cordon de Sainte-Catherine, elle a sous ses ordres huit *inspectrices* (maîtresses) et quarante surveillantes ou sous-maîtresses. — Toutes ces dames ont pour uniforme une robe de soie bleu clair. Les professeurs et autres hommes attachés à l'établissement portent dans les grandes cérémonies l'uniforme prescrit et l'épée au côté.

La communauté des demoiselles bourgeoises n'a qu'une *directrice*.

Un économe est chargé des dépenses, et un caissier de la comptabilité.

Le revenu de la communauté est de six cent cinquante mille roubles.

Un autre établissement du même genre, l'institut de Sainte-Catherine, succursale des demoiselles nobles, situé sur le canal du même nom, fut fondé par l'impératrice Marie Feodorowna, en 1798, et mis sur le même pied que le monastère de Smolni. Deux cent cinquante élèves y sont entretenues aux frais des divers membres de la famille impériale, et trois cent vingt-neuf aux frais de leurs parents.

Une carrière indépendante est offerte aux jeunes personnes qui, ayant fini leur cours, et se trouvant sans avenir dans le monde, désirent se vouer à l'enseignement. Elles entrent dans une classe spéciale, à laquelle on a donné le nom de *pépinière*, d'où elles sortent maîtresses ou sous-maîtresses. — Il existe en Russie beaucoup d'écoles *normales* de ce genre. Y comprendrait-on mieux qu'en France que l'éducation des demoiselles est améliorée par les sages institutions dont le but est de former les personnes qui se destinent à la carrière si honorable et si pénible de l'instruction publique?

SOPHIE DESMAREST.

# LES ÉCONOMIES DE MA GRAND'MÈRE.

Ma grand'mère, — je devrais dire ma bisaïeule, car elle m'avait précédé de trois générations dans la vie, la bonne, l'excellente femme; mais nous l'appelions tous grand'mère, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, gendres et brus; en tout une quarantaine de têtes blondes, brunes ou déjà grisonnantes, — ma grand'mère, dis-je, était le modèle des femmes économes. Elle possédait ce qui s'appelle en province une jolie petite fortune; mille écus de rente clairs et nets; c'était suffisant pour se procurer toutes les douceurs du confortable et même d'un certain luxe. Au lieu de cela, ma grand'mère occupait un appartement composé de trois petites pièces qui ne brillaient que par une extrême propreté; elle se contentait de deux modestes plats à son dîner; sa toilette ne lui coûtait presque rien; elle n'avait à son service qu'une jeune fille de quatorze ou quinze ans, d'abord par économie, et ensuite, disait-elle, parce qu'elle aimait les jeunes visages.

Le problème, tant discuté de nos jours, de la vie à bon marché, avait réellement été résolu par ma grand'mère; elle y était arrivée en diminuant ses besoins et en employant une foule de moyens économiques que lui faisait inventer son imagination vive et féconde malgré ses quatre-vingts ans. Ne croyez pas cependant que personne eût à souffrir chez elle; pour rien au monde elle ne l'eût permis; mais ses inventions opéraient des merveilles.

Je me souviens d'un poêle placé dans l'embrasure d'une porte qui chauffait à la fois deux petites pièces, d'une lampe suspendue au plafond dont l'abat-jour, en fer-blanc parfaitement poli, réfléchissait une lumière assez vive pour nous éclairer tous dans les jours, — jours mémorables de ma vie de bambin, — où ma grand'mère réunissait tous ses enfants autour d'elle. Dans son ameublement, dans sa toilette, elle faisait preuve d'un véritable génie. Elle employait tout; elle tirait parti de tout; ce qui ne servait pas à une chose était utilisé pour une autre. Lorsqu'un objet ne pouvait lui être bon à rien dans le moment, elle le mettait soigneusement de côté jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de le faire figurer sous un aspect quelconque. C'est ainsi qu'une ancienne robe se métamorphosait en housses de fauteuil; un manteau devenait une portière; les vieilles housses, à leur tour, habilement découpées par les mains encore adroites de ma grand'mère, formaient des couvre-pieds et des tapis *mosaïque* fort présentables; une chancelière était tirée de deux vieux chapeaux, une pèlerine d'une garniture de rideaux, et — ne riez pas, — tout cela était fort bien, fort à la mode surtout : ma grand'mère respectait grandement cette divinité capricieuse, et son esprit sut lui faire trouver le moyen d'être économe sans sacrifier l'élégance native, la grâce charmante qui la caractérisait.

Ces économies avaient un but? dira-t-on. Oui, et un

but bien noble; mais, comme ma grand'mère n'en parlait jamais, on voyait généralement dans sa manière de vivre une manie assez fréquente chez les vieillards, qui, sur le point de n'avoir plus besoin de rien, se croient toujours à la veille de manquer de tout, et *les économies de ma grand'mère* étaient devenues, parmi toute sa lignée, qui cependant respectait la digne femme comme elle le méritait, une sorte de dicton dont on riait souvent. Certaine cassette de bois de chêne, cachée sous le lit de ma grand'mère, qui, dans l'opinion de tous, devait renfermer des *monceaux d'or*, était le but des traits plaisants de chacun et en particulier de mon oncle Léon, le *richard* de la famille et, chose étonnante, le plus gai. Moi-même, tout gamin que j'étais, je me permettais, avec mes cousins et mes cousines, des plaisanteries assez irrévérencieuses au sujet des économies de ma grand'mère.

J'ai dit que la digne femme nous réunissait quelquefois chez elle; cela arrivait à Noël, à Pâques et surtout le jour de Sainte-Madeleine, sa patronne, la fête par excellence pour toute la famille.

Ce jour-là mes oncles, mes tantes, mes grands-oncles, mes grand'tantes, mon père, ma mère et tous les enfants arrivaient d'une, deux, quatre et même six lieues à la ronde, pour offrir leur bouquet et partager le repas, qui ne ressemblait en rien à celui de tous les jours; ma grand'mère ne prétendait nullement régler les autres sur son appétit de petit oiseau et sur ses goûts modestes.

Eh bien! en ces jours où elle mettait tout en œuvre pour nous recevoir, en ces jours, le croiriez-vous? les plaisanteries sur les fameuses économies n'étaient pas interrompues; c'était alors, au contraire, que la verve de mon oncle Léon s'exerçait avec le plus de bonheur, et mon père, *petit-gendre* de ma grand'mère, le secondait à merveille.

La bonne aïeule ne se fâchait pas. Douée elle-même du caractère le plus gai, elle prenait plaisir à tout ce qui amenait des propos joyeux.

Mais il arriva qu'à l'une de ces fêtes, mes tantes Dubreuil, deux vieilles filles qui vivaient ensemble de revenus modestes, ne partagèrent pas l'hilarité générale; d'ordinaire cependant elle ne leur faisait pas défaut. On attribua leur air soucieux à un reste de souffrance: elles avaient fait toutes les deux, successivement, dans l'année, une maladie grave et fort longue. L'année suivante, mon oncle Marcel, oncle à la mode de Bretagne, qui exerçait la médecine dans un petit village, se montra aussi grave que ses deux vieilles cousines lorsqu'on aborda le chapitre des économies. La troisième année, le parti des rieurs était encore diminué; c'était à n'y rien comprendre. Mon oncle Léon enrageait, et moi j'étais triste ce jour-là; ma cousine préférée, Mathilde, charmante enfant de dix ans, manquait à la réunion. Sa taille menaçait de se tourner, et elle avait été placée par sa mère dans un établissement orthopédique.

Deux années s'écoulèrent. J'étais alors un grand garçon de douze ans, fier de plusieurs prix remportés au collége; ma cousine était sortie de l'établissement grande, forte et droite comme un I. Je me proposais un grand plaisir cette année-là à la fête de ma grand'mère. Mais au moment de partir, ma mère m'annonça que mon père était forcé de rester à la maison. Cet incident me chagrina un instant; puis j'en pris mon parti, et la voiture qui nous emmenait, ma mère et moi, n'avait pas fait vingt tours de roues, que je riais d'avance du plaisir qui m'attendait.

Lorsqu'on nous vit arriver sans mon père, chacun se récria; ma mère donna pour motif de son absence une affaire de commerce très-importante; mais en disant cela sa voix tremblait; on eût dit qu'elle allait pleurer; ma grand'mère l'observa un instant en silence, puis se levant tout à coup: « Claire, lui dit-elle, suis-moi à la salle à manger; j'ai besoin de toi. »

Toutes deux sortirent ensemble. Quelques instants après, ma grand'mère rentra seule; elle traversa le salon sans nous rien dire, passa dans sa chambre à coucher, dont elle ferma la porte après elle; puis nous entendîmes rouler quelque chose de lourd sur le plancher. Moi, qui me piquais d'avoir l'ouïe très-fine, j'assurai que ma grand'mère venait de retirer sa cassette de sa place habituelle.

« Bravo! s'écria mon oncle Léon, nous allons enfin voir les beaux yeux de la cassette! »

Cette plaisanterie ne fit rire personne. On avait remarqué sur le visage de la bonne aïeule une expression d'inquiétude, et sans en connaître le motif, chacun commençait à la partager.

Ma grand'mère reparut; elle alla rejoindre ma mère; bientôt nous entendîmes dans la cour le galop d'un cheval, et nous vîmes Jean, l'homme de confiance d'une partie de la famille, partir au galop emportant une toute petite boîte que lui remit ma grand'mère. Celle-ci nous rejoignit un moment après; elle avait l'air radieux; ma mère, qui était entrée avec elle, paraissait profondément émue; ses yeux rouges disaient même qu'elle avait pleuré. Personne cependant n'osa faire de questions : on savait que ma grand'mère ne les attendait pas pour faire connaître ce qu'elle voulait bien qu'on sût.

Mais le repas fut moins gai que de coutume. Mon oncle Léon, privé de tout acolyte, était sans verve; même à la *petite table*, où je me trouvais avec Mathilde et les autres enfants, le *mal aria* se faisait sentir. Pour y mettre un terme, je voulus lancer une épigramme sur le sujet, suivant moi, le plus piquant : les fameuses économies. Mathilde m'arrêta au premier mot : « Taisez-vous, Jules, me dit-elle en évitant de me tutoyer comme de coutume; vous ne savez pas de quoi vous vous moquez. »

Je baissai la tête sans répondre; l'air et le ton de ma cousine m'avaient confondu.

Après le dîner, ma grand'mère s'assit dans son grand fauteuil pour faire sa sieste: « Vous savez que le bruit ne me gêne pas, nous dit-elle; causez donc, riez, mes enfants; amusez-vous comme si je n'étais pas là. »

La bonne vieille s'endormait souvent, en effet, au milieu de notre vacarme, qui d'ordinaire n'était pas petit. Ce jour-là tout le monde se fût endormi comme elle, tant était calme cette nombreuse réunion. Chacun s'observait, et l'on gardait le silence. Mon oncle Léon n'était pas homme à endurer un pareil supplice.

« Il y a ici quelque chose qui n'est pas naturel, dit-il en se levant soudain. Autrefois c'était une gaieté générale à la fête de ma grand'mère; nous nous entendions tous si bien! Mais, un jour, les cousines Dubreuil ont imaginé de ne plus rire; cela a fait une ombre au tableau. Le cousin Marcel s'est chargé d'y mettre la seconde; puis est venu le tour de Thérèse (la mère de Mathilde). Aujourd'hui ma sœur nous arrive avec des yeux humides; son mari, le seul qui sache encore plaisanter avec moi, a la mauvaise idée de rester chez lui. Me donneras-tu, Claire, le mot de cette énigme?

— Si tu changeais le sujet de tes plaisanteries, répondit ma mère, on continuerait peut-être de rire avec toi.

— Et pourquoi changer le sujet de mes plaisanteries ? Autrefois on le trouvait très-bon : grand'mère elle-même riait avec nous. Non, tout cela n'est pas clair.

— Il a raison, reprit mon oncle Marcel, et... adieu les secrets. Je ne vois pas, pour ma part, qui m'empêcherait de dire comment ma grand'mère m'a ôté toute envie de me moquer de ses économies. Toi, Léon, tu es trop riche pour concevoir de la jalousie, et je devine que bon nombre de ceux qui sont ici ont, pour être aussi graves, des raisons semblables à la mienne. Voici le fait.

» Vous savez tous que le rêve de ma vie a toujours été de voir mon fils, qui, grâce à Dieu, n'est ni sot ni paresseux, entrer à l'école Polytechnique. Eh bien ! ce rêve menaçait de ne pas se réaliser. La profession de médecin de campagne n'est pas lucrative, et, faute d'argent, je me voyais forcé de reculer d'année en année l'entrée de mon fils au collége. Ces retards malheureux allaient le mettre dans l'impossibilité d'avoir terminé ses études à l'âge voulu pour entrer à l'école, lorsqu'un soir, après que nous eûmes, comme aujourd'hui, souhaité la fête à ma grand'-mère, elle ouvrit devant moi sa cassette, et me dit en me remettant ses économies de deux années : « J'entends que demain Amédée entre au collége. » Il y entra en effet, et terminera ses études juste à vingt ans. Jugez combien je dois être reconnaissant envers ma bonne aïeule, qui a deviné le chagrin dont je ne parlais à personne; un an plus tard tout espoir m'était ôté. Non, la manière de vivre de ma grand'mère ne provient ni de l'avarice ni d'une manie ridicule, mais d'une tendre sollicitude pour des enfants qu'elle chérit. N'est-ce pas vrai, cousines Dubreuil?

— Oh ! oui, bien vrai ! répondit l'aînée des deux sœurs. Nous venions de faire l'une et l'autre une longue maladie, lorsque cette touchante sollicitude s'est étendue sur nous. Si nos revenus nous suffisent en temps ordinaire, ils deviennent trop modiques dans les circonstances malheureuses. Ma grand'mère le savait, et un jour que j'étais encore au lit, que ma sœur convalescente me donnait ses soins, nous la vîmes arriver apportant douze cents francs, fruit de ces économies, dont nous avons ri si souvent. Oh ! toute ma vie je me le reprocherai !

— Et moi, reprit ma tante Thérèse, je demande chaque jour à Dieu et à elle de me pardonner. Si ma chère Mathilde est aujourd'hui droite et forte, au lieu d'être un pauvre enfant souffrant et contrefait, c'est à elle que je le dois, c'est elle qui a fourni les mille écus nécessaires pour faire entrer ma fille à l'établissement orthopédique. Pourrais-je oublier un tel bienfait ? »

Bien des dons faits à mes autres oncles et tantes, toujours avec le même à-propos, furent ensuite révélés ; ma mère seule n'avait pas encore parlé.

« A ton tour, Claire, lui dit mon oncle Léon,» qui commençait à s'émouvoir en entendant parler de souffrances que lui, riche, ne soupçonnait pas.

— Oh ! nous étions dans une grande inquiétude, dit ma mère. Cette affaire de commerce dont je vous ai parlé, c'était un payement sur lequel nous n'avions pas compté. Mon mari avait répondu pour un ami ; contre toute attente, aujourd'hui, jour de l'échéance, cet ami s'est trouvé sans argent; le billet nous est revenu ; le créancier se montrait impitoyable. Ne voulant pas troubler la fête de ma grand'mère, j'ai dû laisser mon mari s'occuper seul de cette affaire ; mais, comme vous pouvez le penser, je suis venue la mort dans l'âme. J'étais bien résolue à ne pas parler de mon inquiétude; mais comment cacher quelque chose à ma grand'mère? Elle a deviné que je souffrais, vous avez vu comment elle m'a prise à part, il m'a fallu tout lui dire, et cette fois-ci la cassette s'est ouverte pour moi. Jean a déjà sans doute remis à mon mari la somme dont nous avions besoin. Oh ! qu'elle soit bénie mille et mille fois, la bonne et sainte femme qui nous sauve aujourd'hui de la honte d'un protêt, de la ruine peut-être ! soyez bénie, noble et respectable aïeule ! Ma mère, les yeux remplis de larmes, baisait la main de ma grand'mère toujours endormie, et moi, non moins ému, honteux et repentant de mes torts, je me jetai à ses genoux en m'écriant : « Pardonne-moi, grand'mère, pardonne-moi. »

Ma grand'mère se réveilla en sursaut.

« Que veut-il que je lui pardonne ? demanda-t-elle un peu troublée. Qu'a-t-il fait? tiré la queue de Fox, cassé le sucrier de porcelaine ? »

Mais le sucrier était intact sur la table; Fox, chien bien-aimé, dormait paisiblement au coin du feu; la bonne aïeule ne comprenait rien à mon désespoir et à mes remords. Mon oncle Léon s'approcha.

« Oui, pardonnez-lui, dit-il, et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas compris votre touchante générosité !

— Ma générosité ! Quelqu'un a donc parlé ?

— Oui, répondit la vieille cousine ; si c'est un tort, nous vous prions de nous le pardonner encore à tous; nous n'avons pu nous taire plus longtemps.

— Et vous avez reconnu que les vieillards ne radotent pas si souvent qu'ils en ont l'air, dit en riant ma grand'mère. Relève-toi, Jules, ajouta-t-elle en m'embrassant. Mathilde, prépare la table à jeu. » Et se levant vivement, la bonne vieille coupa court aux témoignages de la reconnaissance la plus vive et des regrets les plus profonds qui lui étaient adressés.

A dater de ce jour, personne ne se permit plus la moindre plaisanterie au sujet des économies de ma grand'mère ; on en parlait, au contraire, avec attendrissement; chacun avait trop bien compris la générosité de celle qui se refusait mille douceurs, pourtant bien précieuses à son âge, afin de pouvoir, dans une circonstance pressante, venir en aide à des enfants tendrement aimés.

Pour moi, je n'ai jamais su, depuis lors, me moquer d'un calcul si petit qu'il me parût. « Cette apparence mesquine et ridicule, me disais-je, cache peut-être un motif noble et généreux. »

Ma grand'mère mourut. Sa cassette fut trouvée vide, preuve évidente d'un bienfait récent. Personne n'en conçut de la jalousie, tous ses petits-enfants, excepté ceux que la fortune avait largement favorisés, avaient tour à tour participé à ses dons. »

Caroline Emeux.

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la femme répudiée d'un de nos rois qui rendit cependant un grand service à la France, en lui donnant, par des négociations habiles, une reine illustre par ses talents et ses vertus, et par la valeur et la sainteté de son fils ?

# LE PROGRÈS MUSICAL

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 3.

Notre troisième catalogue se recommande, comme les précédents, par un assortiment très-varié de morceaux de musique pour tous les degrés de force et pour tous les goûts. De la musique difficile, moyenne, et facile ; de la musique de piano et violon, de la musique de danse et de chant, puis enfin de la musique religieuse, voilà de quoi satisfaire largement les lectrices du *Journal des Demoiselles.*

Nous ferons principalement remarquer deux rondos de H. Herz, sur des motifs de *Stradella*, opéra dû au savant compositeur Niedermeyer ; et un troisième rondo du même auteur sur *Torquato Tasso*, opéra du célèbre Donizetti. Puis des variations par Rosenhain, sur *Belisario*, et une ravissante mélodie, *Veille sur mon enfant*, composée par l'éminent chanteur M. Audran.

Nous ne saurions trop rappeler à nos abonnées que, pour obtenir de la promptitude et de l'exactitude dans les envois de musique, il faut ABSOLUMENT que leur choix soit fait dans les catalogues de cette année, c'est-à-dire dans les numéros 1, 2 et 3 de 1855. Cette mesure indispensable est prise uniquement dans le but de prévenir quelques erreurs involontaires qui se sont glissées dans les catalogues de 1854.

## ÉDUCATION MUSICALE.

Il me semble, mesdemoiselles, qu'il y a bien longtemps que nous n'avons parlé de solfége. Dans nos dernières causeries sur l'art musical, peut-être un peu trop sérieuses pour de jeunes imaginations, nous nous sommes attachée à vous donner quelques utiles renseignements sur l'histoire de la musique en France, et une courte analyse de ses rapides progrès depuis l'époque de la révolution.

Il nous reste encore bien à vous dire sur ce sujet ; que de noms célèbres n'avons-nous pas à vous citer ! que d'œuvres immortelles à vous faire connaître, en vous les nommant toutes dans l'ordre de leur mérite et de leur époque ! Aussi, n'est-ce que pour ne pas perdre de vue ce cher et utile solfége que nous faisons trêve cette fois à notre revue historique et à nos citations abstraites.

Je me plais à croire que vous n'avez pas tout à fait oublié mes dernières recommandations sur cette base première de l'édifice par lequel vous espérez arriver à la connaissance approfondie de la musique. Cet édifice, c'est le talent, c'est la science ; la base première, c'est le solfége.

Hélas ! oui, sans le solfége, pas de salut ! Vous riez ? Vous savez que sur ce sujet je ne plaisante jamais ; que quand ma plume et ma parole ont touché ce mot magique, comme par un contact électrique, je ne m'arrête plus, que je deviens presque éloquente, et que je serais tentée d'entreprendre je ne sais quel projet gigantesque et hardi, de chercher je ne sais quelle tribune ou quelle chaire pour tâcher de conquérir à mon cher solfége une multitude de mignonnes prosélytes.

Je vois chaque jour des myriades de jeunes filles s'abattre sur tous les claviers plus ou moins justes et étudier pendant des temps infinis *à tour de bras*, leurs éternels exercices, le *mécanisme*, sans se soucier de la base salutaire et indispensable de tous ces travaux.

C'est une chose superficielle. Où est l'âme ? où est l'intelligence dans ce qu'on est convenu d'appeler le mécanisme ? De l'âme ! de l'intelligence ! vous les possédez pourtant toutes deux : l'une si belle ! l'autre si vive ! Mais, par malheur, on n'a pas appliqué vos riches facultés à la sérieuse connaissance de l'art musical. Jouer du piano, en très-bien jouer même, ce n'est pas savoir la musique. Ceci, je l'avoue, semble parfaitement paradoxal, et pourtant je suis sûre de vous convaincre au bout de quelques explications.

Si vous voulez apprendre la musique, ne commencez pas par le piano. Le piano, c'est la branche dont la musique est l'arbre ; mais la racine de cet arbre, c'est le solfége.

Oh ! je sais que c'est là que nous aurons, d'ici à quelque temps encore, de la peine à nous entendre.

Dites-moi : dans le domaine de l'instruction, qu'enseigne-t-on aux enfants tout d'abord ?

— A lire.

— Puis encore ?

— A écrire.

Bien ! voilà votre plan d'études tracé tout naturellement : lire et écrire correctement selon l'*us* classique ; il n'y a rien d'autre à enseigner quand on commence l'éducation musicale d'un petit enfant.

Quand je vous aurai redit cela sous toutes les formes, ou plutôt sur tous les tons, pour parler en musicienne, il faudra bien que cette litanie monotone finisse par amener quelques résultats.

Que de fois j'ai vu, dans ma longue carrière de professeur, les mères venir me prier d'enseigner le *piano* à leurs enfants !

— Mais, madame, disais-je avec quelque embarras, je ne puis, à aucun prix, enseigner le piano sans la musique. Or, pour savoir la musique, il faut avoir solfié. Mademoiselle a-t-elle solfié ?

— Oh ! je ne veux pas que ma fille chante, reprenait avec vivacité la mère inquiète ; ma fille est trop jeune, j'ai peur pour *sa poitrine délicate*, etc.

— Le solfége n'est pas le chant, répliquais-je avec quelque insistance. Peut-être mademoiselle votre fille n'aura-t-elle que peu ou point de voix ; peut-être même ses goûts et les vôtres ne la porteront-ils pas vers l'art du chant, qui constitue une étude tout à fait à part, un travail tout spécial.

Et, à bout de raisons, j'entreprenais les leçons de la jeune et gracieuse écolière, qui me jouait, du reste, avec une certaine vélocité de doigts, de ces *trompe-oreille* comme la musique de piano moderne en fournit tant. J'étais étonnée de ces prodiges de patience, de ces longues heures dépensées au mécanisme pur, de ces études arides dans lesquelles l'intelligence était entrée pour si peu de chose.

Dans beaucoup de pensionnats de jeunes personnes, on a conservé l'usage de faire lire le *Psautier* en latin aux élèves.

Rappelez-vous bien ceci, mesdemoiselles : les jeunes

pianistes qui jouent du piano sans savoir le solfége et l'harmonie élémentaire sont comme ces enfants qui lisent le *Psautier*; elles formulent un son, soit note ou parole, sans en comprendre le sens.

Et encore les lectrices du *Psautier* en latin sont-elles infiniment plus habiles que les pianistes dont je parlais tout à l'heure.

Les premières lisent *à première vue* sans rien comprendre, je le sais; mais enfin, elles lisent, au moins!

Les secondes..... je ne veux plus y songer, et je vais revenir à mes théories.

Évitez donc les longueurs et les aridités du mécanisme. Seul, le mécanisme est fait, je le dis nettement, pour dégoûter à jamais les élèves les plus intelligentes. Je fais peu de cas de ces études obstinées de *huit heures par jour*, avec lesquelles on accable de pauvres jeunes filles. Voilà qui est plus fatigant pour la santé que la demi-heure quotidienne de solfége que je demande avec tant d'insistance.

Mais le mécanisme uni à l'intelligence, les deux études marchant de pair et s'entr'aidant mutuellement, voilà le *seul moyen* d'enseigner et d'apprendre convenablement la musique.

JULIETTE DILLON.

## REVUE MUSICALE.

Depuis que le chantre de Pesaro a suspendu sa lyre muette aux pampres toujours verts de sa lumineuse patrie; depuis que Bellini, ce génie mélancolique chez lequel la vie de l'âme devait anéantir la vie du corps, a jeté au monde attristé son dernier adieu dans une suprême mélodie; depuis que Donizetti, tombé dans les limbes de l'enfance par l'abus des forces intellectuelles, a exhalé ce dernier chant du cygne, doux, triste et tendre comme toutes les notes échappées à sa pensée rêveuse, M. Verdi trône en souverain sur cette grande scène italienne illustrée par ses contemporains. C'est une route glorieuse, mais pleine de périls, que celle où ces trois génies si diversement inspirés ont laissé des traces ineffaçables, et éveillé d'éternels échos. Ne faut-il pas un immense courage à l'auteur du *Nabucco* pour entrer en lice avec ces ombres redoutables dont le moindre souffle est une mélodie, dont le moindre accent est une épopée lyrique? Le libretto d'*Il Trovatore* est un mélodrame amphigourique qui rappelle les beaux jours de Marty, ce roi sans sceptre du boulevard du crime. Le sujet sombre et bizarre du poëme convenait parfaitement à la nature du talent de Verdi, qui aime à saisir et à peindre le côté violent des passions humaines. Aussi l'opéra séria qu'il vient de faire représenter aux Italiens a-t-il obtenu un très-légitime succès. Nous avons d'ailleurs remarqué dans l'ouvrage du maëstro une modification très-sensible dans les procédés de son travail matériel. L'harmonie est devenue plus régulière, le chant n'est plus dominé par le bruit infernal des instruments réunis. La mélodie s'y détache d'une façon plus distincte et plus gracieuse. La ballade de l'introduction est écrite dans un style pittoresque et original; il y a dans l'andante à six-huit de la cavatine dite par Léonor un passage plein de passion et d'élan. La strette du trio qui termine l'acte est phrasée avec une excessive vigueur. On a trouvé généralement trop d'enclumes et de marteaux dans le chœur des Bohémiens. L'air du Comte est un morceau superbe que le public a fait répéter. Grazziani l'exécute avec une ampleur de style, une énergie et une grâce qui le placent au premier rang des barytons. Dans un andante à cinq voix qui finit par des progressions harmonieuses de la plus grande élégance, madame Frezzolini produit beaucoup d'effet, quoique le médium de sa voix ne soit pas d'une émission assez facile. Nous pourrions encore citer beaucoup de morceaux dans lesquels se sont distingués Beaucardé et madame Borghi-Mamo, mais une trop longue analyse nous empêcherait de rendre compte à nos lectrices des autres compositions dont nous avons à les entretenir.

Au bon temps de La Fontaine, il n'était pas rare de rencontrer, trottant par le monde, des ânes académiciens, des paons politiques ou des chiens philosophes. Je n'ose affirmer qu'on ne les connaît plus aujourd'hui que par tradition; mais ce dont je puis garantir l'exactitude, c'est que Marivaux, enterré depuis longtemps sous mille couches superposées de poignards, de poisons, de basses-tailles et de cymbales, Marivaux, condamné à mort par la gent épileptique des dramaturges et des instrumentistes modernes, Marivaux reparaît leste, pimpant, coquet, spirituel, au bruit d'une musique simple et charmante qui rappelle les pastorales de Grétry. Saluons donc *le Chien du Jardinier*, de M. Grisar, quoiqu'il ne soit qu'un chien sans vergogne et sans conscience. L'ouverture de ce petit opéra est remarquable de grâce, de verve et d'originalité: des deux duos d'un genre absolument opposé qui commencent les premières scènes, le second,

Des clochettes de mes bœufs
J'entends le carillonnage,

est plein de gaieté et de charme pittoresque. Ponchard, et surtout mademoiselle Lefebvre, s'y sont fait admirer par une verve et une finesse dignes de l'idée charmante qu'ils avaient à interpréter. La chanson de Faure, le chien du jardinier, a été redemandée. Un trio d'une bonne facture, un duo d'une véritable élégance, et le quatuor final, ont complété le succès de cette petite perle littéraire, due au talent de M. Lockroy, et admirablement enchâssée dans la musique gracieuse et originale de l'auteur des *Porcherons*.

O Weber! ô sublime reflet de la poésie germanique! chantre mélodieux et terrible qu'enfanta la patrie de Beethoven et de Mozart! voilà donc ton chef-d'œuvre, ton admirable *Freyschutz*, coupé, taillé, rogné sans miséricorde par M. Castil-Blaze! Voilà donc cette belle et savante partition que tu aimais, labourée, morcelée, écorchée par un orchestre qui ne possède à aucun degré les moyens d'exécution nécessaires à cet immortel ouvrage! Excepté madame Deligne-Lauters, fort remarquable dans le bel air du deuxième acte:

Le calme se répand sur la nature entière,

excepté aussi le célèbre chœur des chasseurs, chanté avec un ensemble et une précision qu'on n'osait pas attendre des choristes du Théâtre-Lyrique, le *Robin des Bois* de Weber transplanté sous la zone ingrate du boulevard du Temple nous a semblé une coupable profanation.

On a repris au Théâtre-Italien *Linda di Chamouni*, dont les souvenirs, dus aux beaux talents de mesdames Persiani et Sontag, n'ont pu altérer l'admiration du public enthousiaste pour la voix remarquablement belle et les effets prodigieux de vocalise de madame Gassier. Beaucardè, en abordant le rôle de Carlo, si complétement opposé à celui d'*Il Trovatore*, a fait preuve d'une souplesse de talent incontestable. Dans son duo du deuxième acte, Gassier a trouvé des élans pleins de puissance et de sentiment. Rossi, chargé du rôle comique, s'est montré à la fois bon chanteur et habile comédien.

MARIE LASSAVEUR.

La jolie romance de *l'Alouette*, que nous avons donnée dernièrement dans la comédie du même nom, vient d'être mise en musique, avec autant d'habileté que de grâce, par M. Charles Dancla, et se vend chez M. Reinz, éditeur, rue de Rivoli, 116. Nous pensons que nos lectrices seront bien aises de chanter ce que, nous aimons à l'espérer, elles ont lu avec quelque plaisir.

# LE PREMIER SALAIRE.

Tiens, regarde, petit frère,
Ce que j'apporte à ma mère ;
C'est de l'or ! n'y touche pas!
Vois, mes deux mains en sont pleines !
C'est que pendant deux semaines
J'ai bien fatigué mes bras.

C'est qu'à présent j'ai la taille
Où chez le pauvre on travaille,
Où l'on occupe son temps :
Le jeu n'est plus de mon âge ;
Je suis un homme à l'ouvrage,
Depuis un mois j'ai sept ans!

Avant que le jour paraisse,
On me dit : « Point de paresse,
Bien vite il faut t'éveiller. »
Moi, je m'éveille sur l'heure,
Et puis jamais je ne pleure
Pour m'en aller travailler.

A l'heure où tu dors encore,
Moi qui vois venir l'aurore,
Après un bien long chemin
A l'atelier je dois être,
Ou la férule du maître
Me ferait saigner la main.

Au métier où l'on m'attache,
Tous les matins j'ai ma tâche.
Pour ne point m'en détourner,
Tant que n'est point achevée
Cette première corvée,
Le maître me fait jeûner.

C'est ainsi que de l'année
Je passe chaque journée,
Et quelquefois aussi, moi,
Je regrette, petit frère,
Le temps où, près de ma mère,
Je me jouais avec toi.

Mais aussi, lorsque je pense
Au jour qui me récompense,
Quand ce jour que j'aime à voir
Reparaît chaque quinzaine,
Je dis, oubliant ma peine :
« Je serai riche ce soir ! »

Tiens, regarde, petit frère,
Ce que j'apporte à ma mère ;
C'est de l'or ! n'y touche pas!
Vois, mes deux mains en sont pleines !
C'est que pendant deux semaines
J'ai bien fatigué mes bras.

Avec autant de richesse,
Pour nous la pauvreté cesse ;
Tu ne feras plus semblant
De manger un mets trop fade :
Le jeûne te rend malade;
Pour toi j'aurai du pain blanc!

Je veux que ma sœur Estelle
Aux jours de fête soit belle
Comme la fille d'un roi ;
Je veux qu'elle ait le dimanche
Beau bonnet et robe blanche
Pour promener avec moi.

Je veux, avant toute chose,
Que ma mère se repose;
Dès ce soir je lui dirai :
« Ne va plus à ta journée :
En repos toute l'année,
Mère, je te nourrirai. »

Tiens, regarde, petit frère,
Ce que j'apporte à ma mère ;
C'est de l'or ! n'y touche pas !
Vois, mes deux mains en sont pleines!
C'est que pendant deux semaines
J'ai bien fatigué mes bras.

THÉODORE LE BRETON,
de Rouen, imprimeur en indienne.

# ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

*Bouillon fait en une heure.* — Prenez 500 grammes de maigre de bœuf, hachez en très-petits dés, ajoutez, si vous en avez, des abattis de volailles ; mettez dans une casserole avec un demi-litre d'eau. Faites bouillir promptement, écumez et salez, couvrez hermétiquement; au bout d'une demi-heure d'ébullition, passez le bouillon au tamis de soie, et servez-vous-en.

*Croûte aux champignons.* — Prenez des champignons bien frais; pelez-les et rognez le bout de la queue, coupez les gros en deux ou en quatre, laissez les petits entiers. Jetez-les dans de l'eau fraîche, aiguisée d'une cuillerée de vinaigre; égouttez-les, mettez-les dans une casserole remplie d'eau bouillante, avec sel et cuillerée de vinaigre. Après un quart d'heure de cuisson, ôtez-les et les mettez dans une autre casserole avec beurre, persil et ciboules hachés, du poivre, deux pincées de farine, sautez-les, et quand le beurre est fondu, mouillez avec une cuillerée d'eau chaude. Il faut dix minutes de cuisson; liez la sauce avec deux jaunes d'œufs et un filet de citron; arrangez ce ragoût sur quatre tranches fines de mie de pain grillées et servez.

*Pommes de terre au jambon.* — Pelez des pommes de terre jaunes, lavez-les et faites les cuire à grande eau bouillante. Passez-les à travers une passoire; mettez cette purée dans une casserole; assaisonnez de poivre, sel, muscade, échalotes et persil hachés, quatre jaunes d'œufs frais, du jambon coupé en très-

petits dés, 125 grammes de beurre; quand le beurre est fondu et bien mêlé, versez cette préparation dans un plat creux, couvrez-la de chapelure et de quelques morceaux de beurre que vous placerez çà et là; faites prendre une belle couleur dorée, au four ou sous le four de campagne.

*Gigot à l'eau.* — Mettez le gigot dans une marmite, où il baignera dans l'eau à froid; quand l'eau est bouillante, ajoutez carottes, navets, branche de céleri, gousse d'ail, sel et poivre. Faites bouillir à grand feu autant de quarts d'heure que le gigot pèse de demi-kilogrammes. Servez très-chaud avec une sauce au beurre et aux câpres.

*Ratafia d'oranges.* — Prenez douze belles oranges de Portugal, ôtez-en le zest, exprimez-en le jus dans une petite terrine, et jetez les chairs dans quatre pintes d'eau-de-vie, que vous aurez versées dans une cruche. Mettez dans le jus d'orange 2 kilogrammes de sucre râpé, faites-le fondre en le mêlant, ajoutez sucre et jus à la liqueur; bouchez bien la cruche, laissez infuser pendant un mois; passez à la chausse et mettez en bouteilles.

*Bichoff.* — Versez une bouteille de vin de Bordeaux dans une soupière; faites griller deux oranges amères que vous aurez ciselées légèrement; lorsqu'elles sont bien chauffées partout, mettez-les dans le vin avec de la noix de muscade râpée et deux clous de girofle réduits en poudre; couvrez et laissez infuser pendant vingt-quatre heures; après ce temps, retirez les oranges, pressez-les; sucrez la boisson avec une demi-livre de sucre; passez le tout au tamis de soie et servez-vous-en.

*Huile de citron.* — Couper les zestes de huit citrons, mettre infuser six semaines en remuant souvent dans un pot d'eau-de-vie, avec deux livres de sucre râpé, retirer les zestes de citron, puis passer au papier gris.

*Angélique.* — Demi-livre de bâtons d'angélique, coupés assez minces dans un pot d'eau-de-vie pendant quarante-huit heures; ôter l'angélique, faire un sirop assez épais avec deux livres de sucre, et passer au papier gris; mettre un peu de feuilles d'angélique dans l'infusion, afin d'y donner de la couleur.

# CORRESPONDANCE.

Le carnaval se promène-t-il encore chez toi, ma chère amie? Ici on le cherche toujours; mais le trouver... c'est autre chose. Le temps n'est plus des magnificences carnavalesques. C'est en vain que l'on demande aux boulevards cette longue file de voitures toutes chamarrées, toutes empanachées, toutes *enrubannées*, qui s'y promenaient autrefois aux jours gras, et portaient de si beaux masques, des masques du grand monde, s'il vous plaît!

Alors c'était la belle société qui se déguisait et se donnait en spectacle au peuple. Tu juges si c'était le beau temps... On ne voyait que riches et pittoresques costumes, charmantes allégories, charges piquantes, et je gage que les gamins de Paris se sentent encore venir l'eau à la bouche au souvenir d'une agréable pluie de dragées et d'oranges que certains groupes italiens répandaient autour d'eux pour se donner un air vraiment romain. De toutes ces merveilles, il ne reste aujourd'hui que le bœuf gras, l'éternel bœuf gras, qui se traîne toujours péniblement dans les rues avec son maigre cortége. Mais telle est pour le Parisien la magie de ce mot *bœuf gras*, que chaque année, quelque temps qu'il fasse, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, on le voit (le Parisien, non pas le bœuf, on pourrait aisément s'y tromper) dès le matin en habit des dimanches, la canne à la main, marchant à la rencontre du *héros de la fête*. Les uns, pour être plus sûrs de ne pas le manquer, stationnent à l'angle des rues avec une patience inaltérable; les autres parcourent les boulevards jusqu'à la nuit tombante, suivis de leurs enfants et petits-enfants, et cherchant du regard ces masques fameux qu'on n'y rencontre plus.

Cela se passe ainsi depuis bien des années, et cette année c'était comme d'habitude, à la différence près que le bœuf ne se traînait plus, puisqu'il était lui-même traîné dans un char qui visait à l'antique, et qui ajoutant de la nouveauté au spectacle, excitait encore plus la curiosité du public. Aussi des flots de Parisiens se pressaient-ils plus nombreux que jamais sur les boulevards, avant, pendant et après le passage du triomphateur. — Pour charmer l'attente de tous ces curieux, de temps en temps apparaissait à l'horizon le bonnet pointu d'un Pierrot, la foule alors se dressait sur la pointe des pieds et témoignait de son contentement; puis on restait environ une heure à savourer le plaisir d'une si charmante apparition, jusqu'à ce qu'une ombre de turban, un semblant de Turc daignât se montrer; alors c'étaient des cris de joie, un enthousiasme que les gardes de Paris et les sergents de ville avaient grand'peine à modérer.

Abritée derrière ma fenêtre, je contemplais cet agréable spectacle en compagnie de Florence et de mesdemoiselles Louise, Berthe et Germaine, trois charmantes amies que j'avais réunies chez moi pour leur faire partager les avantages d'un appartement sur le boulevard, avantages qu'elles appréciaient fort peu en cette circonstance.

« Voilà donc, disait Louise avec un certain dépit, les réjouissances du carnaval dans notre beau Paris; c'est brillant!

— Eh bien! vous le voyez, ajoutait Berthe, il n'en faut pas plus pour amuser ce peuple français réputé le plus spirituel de l'univers.

— De quoi vous plaignez-vous, mesdemoiselles? repartit Germaine, la plus jeune de nos amies et sœur cadette de Berthe; ne serez-vous pas bien dédommagées ce soir? vous danserez, vous assisterez à de belles fêtes; mais moi, qu'ai-je à attendre du carnaval?

— Consolez-vous, Germaine, nous vous raconterons nos plaisirs, et vous en jouirez comme nous.

— Je crois que vous en aurez long à nous dire, mademoiselle Louise, dit Berthe. Un bal travesti dans votre faubourg Saint-Germain, cela doit être brillant. Quel costume porterez-vous?

— Un costume grec, et un *vrai* costume grec, mesdemoiselles, ce qui n'est pas chose si facile à trouver que vous vous l'imaginez peut-être; car les contrefaçons ne manquent pas.

— Votre costume vient donc directement d'Orient, Louise? interrompis-je.

— Pas tout à fait; mais je suis sûre de son exactitude, puisque je le tiens d'un savant qui a fait plus que visiter et étudier la Grèce, puisqu'il y est né!

— Et d'où vous vient, ma chère, l'honneur d'associer un savant à des détails de toilette?

— Ce savant est ami de mon père, Jeanne, cela vous explique tout. Je lui confiai mon projet et lui demandai ses conseils. « Un costume grec, me répondit-il, très-volontiers; mais lequel? Savez-vous bien qu'il y a en Grèce autant de costumes qu'il y a de provinces, de localités, de villages? — Je m'en rapporte à votre goût, dis-je. — Eh bien, prenez le plus simple, qui est aussi le plus joli, le costume Moréote, celui que portent les dames d'honneur de la reine de Grèce, et sous lequel l'Allemagne a admiré mesdemoiselles Rose Botyaret, Phokni, Maoronichalia et Reinetz. Il se compose ainsi : Un long jupon de soie avec des franges d'or; ne pas épargner l'étoffe, afin que les plis soient nombreux. Un corsage de soie d'une autre couleur qui prenne bien la taille et s'ouvre par devant avec des manches larges, retombant par-dessus les mains en forme de feuilles de vigne; les extrémités garnies de broderie. Enfin, pardessus le corsage une casaque en velours, unie ou couverte de broderie en or. Les manchettes de la chemise doivent être très-larges et être brodées. Le devant de la chemise en batiste très-fine, la chevelure en bandeaux, et la tête ornée du long fez rabattu sur l'oreille.» Je remerciai mon savant, comme vous pensez bien, et m'empressai de faire exécuter mon corsage d'après sa description, en choisissant la jupe bleu de ciel et le corsage jaune, mais sur lequel la casaque de velours noir légèrement brodée ressort admirablement.

— Que cela doit être riche, élégant et flatteur, surtout pour une brune! dîmes-nous en chœur. Qu'est-ce que nos modes à côté de celles-là?

— Des modes bien mesquines, et surtout bien prétentieuses? reprit Louise. Que pensez-vous donc de la Grèce, qui préfère nos robes à volants et nos crinolines à ce beau costume si riche et si pittoresque, et qui laisse chaque jour tomber en désuétude ce qui a fait l'admiration de tous les étrangers?

— Est-ce possible, Louise? s'écria Florence en riant. Une Grecque en crinoline! cela est par trop plaisant! N'était-ce pas bien assez que les Françaises et les Anglaises se donnassent ce ridicule?

— C'est une conséquence de l'esprit d'imitation, chère Florence, répondis-je; ce maudit esprit se rencontre partout; il ne faut donc pas nous étonner que la Grèce copie nos modes, comme elle cherche à copier les usages, les mœurs, les lois d'autres peuples; bientôt aucun pays n'aura plus de caractère propre.

— C'est pourquoi il est à craindre, reprit Louise, qu'avant un demi-siéle, si on n'y prend garde, nous n'ayons perdu jusqu'aux traces du costume oriental.

— Bah! dit Florence, n'aurons-nous pas toujours des tableaux pour nous en conserver le souvenir?

— Et si ces tableaux ne sont pas exacts? J'ai entendu dire à mon savant que la plupart des peintres qui traitent des sujets orientaux ne se gênent pas pour dénaturer les costumes et les arranger à leur fantaisie. Il en est de même, ajoutait-il, pour le beau ciel de ce pays, pour la pose caractéristique et la physionomie si fortement accentuée de ces enfants *du lever du soleil*. La couleur locale est en général négligée. Ce n'est pas là l'Orient, ce n'en est que la parodie, telle que nous la voyons parfois au théâtre.

— Concluons alors, Louise, que pour connaître l'Orient il faut l'avoir vu, *de ses propres yeux vu;* mais il ne manque pas de gens qui, en ce moment, se passeraient fort bien de cet avantage...

— Pauvres soldats! comme ils doivent souffrir loin de leur patrie, de leur famille, et exposés à toutes les rigueurs de l'hiver dans ce rude climat! dit Germaine, et une larme lui mouillait la paupière.

— Et pourtant jusqu'ici leur bonne humeur ne s'est pas démentie, ajouta Berthe. Mais ne croyez-vous pas que ce qui soutient nos soldats au milieu de tant de privations et de souffrances, c'est l'intérêt que tout le pays leur témoigne?

— Certainement, dis-je. Cela leur donne du cœur de savoir que tous leurs compatriotes pensent à eux, que pauvres comme riches veulent contribuer à adoucir leurs maux et à leur donner quelques jouissances; car jamais on n'a vu concours si unanime et si spontané. Il me semble que cela rappelle le bon temps des croisades; alors comme aujourd'hui, toutes les pensées, tous les regards étaient tournés vers cet Orient où combattaient nos preux chevaliers.

— Seulement, interrompit Florence, au lieu de broder des écharpes, les demoiselles font maintenant des *gilets de flanelle,* ce qui est sans doute plus prosaïque, mais beaucoup plus utile et beaucoup plus goûté du soldat par le temps qui court. Dans un seul pensionnat, les jeunes filles ont confectionné soixante-seize de ces gilets. Qu'en dis-tu, Jeanne?

—Je dis que c'est là une très-bonne idée, et que les sœurs de charité qui soignent nos soldats en Crimée vont voter des remercîments à ces jeunes filles. Elles sont si heureuses, ces bonnes sœurs, quand elles peuvent procurer quelque bien-être à leurs malades! On dit que leur dévouement ne tarit pas, et qu'elles oublient tout ce qu'elles ont à souffrir elles-mêmes, pour soulager les autres. On les voit partout, au chevet des blessés, comme au chevet des mourants, portant à chacun une parole de résignation et d'espérance. Que deviendraient nos pauvres soldats s'ils n'avaient près d'eux ces anges consolateurs qui leur montrent le ciel quand la terre les abandonne! Pour moi, Jeanne, continua Berthe, ce qui me touche surtout, c'est de voir nos bonnes sœurs et les dames de charité protestantes, oubliant la différence des cultes, donner aux deux armées alliées l'exemple de la fraternité et mettre en commun soins, travaux, fatigues.

— Oui, ma chère amie, tu as raison, il est touchant de voir les deux communions séparées se réunir au moins dans la charité. C'est que qui dit charité dit paix, conciliation.

— Ajoute encore invention, reprit Florence, car vous saurez, mesdemoiselles, que l'on vient de donner à New-York, au profit des pauvres, un bal d'un genre tout nouveau et certes assez original. A ce bal les dames figuraient, voire même les plus riches et les plus haut placées, en costumes d'honnêtes femmes du peuple, et les hommes en tenue de modestes ouvriers. Ainsi le velours, la soie, les bijoux, étaient remplacés par des vêtements de calicot; c'était sans doute une fête moins brillante que celle où assistera Louise, mais on assure qu'elle n'en fut que plus gaie et plus animée. Le lendemain, chaque danseur et chaque

danseuse vint déposer entre les mains de la maîtresse de la maison son costume complet afin qu'il fût distribué aux pauvres. C'était une condition imposée aux invités et à laquelle ils s'étaient soumis de bonne grâce, non pas en abandonnant des toilettes de bal flétries, mais en faisant faire des vêtements neufs avec les étoffes d'un usage général dans la classe ouvrière.

— Voilà qui est ingénieux, s'écria Louise?

—Et cependant, si l'on vous proposait d'abandonner votre beau costume grec contre une robe de cotonnade, cela ne vous irait pas trop, mademoiselle Louise, dit timidement Germaine.

— Pas plus qu'il ne vous irait, chère petite, de renoncer à votre jolie robe de popeline, à votre talma de velours, à votre chapeau de peluche blanc si gracieusement orné de rubans roses; mais pour les pauvres, il n'est pas de sacrifices qu'on ne fasse, et si nous n'avions plus d'autres moyens de les secourir, nous saurions bien aussi, comme le bon saint Martin, abandonner un petit bout de notre manteau. Mais voyons donc, Florence; vous ne nous aviez pas encore dit quelle toilette vous portiez au bal de l'Hôtel de ville. Je suppose que vous n'avez pas arboré le calicot blanc.

— Cela eût été très-déplacé dans de pareils salons, et j'aurais couru grand risque de rester à la porte en punition de mon impertinence. Vous saurez, mesdemoiselles, que la fête a été splendide comme d'habitude, mais beaucoup mieux composée que les années précédentes, parce que les billets d'entrée étant signés par chaque invité, on n'avait plus le droit de les placer à n'importe qui. C'est à cela que j'ai attribué le luxe extraordinaire des toilettes; jamais je n'ai vu tant de dentelles et de diamants. Figurez-vous une robe de velours épinglé fleur de Chine, recouverte d'une seconde jupe en point d'Alençon; cette jupe relevée d'un côté par un bouquet de marguerites en diamants, le corsage garni des mêmes dentelles et des mêmes fleurs, ainsi que la coiffure; puis des robes de drap d'or et de drap d'argent formant une légère traînée et des diamants en forme de cache-peigne.

— Tout cela est magnifique, Florence, mais ne nous dit pas ce que vous portiez.

—Moi, Louise, je ne m'étais pas départie de ma simplicité. D'abord vous savez que je suis vouée au blanc; ainsi : robe d'organdi *blanc* à double jupe brodée en pois *blancs* et terminée par un large feston *blanc;* la seconde jupe relevée d'un côté par un nœud, non pas *blanc*, mais bleu, Louise; le même nœud, beaucoup plus petit, se retrouvant sur les épaules, où il soutenait les draperies du corsage et relevait les trois garnitures festonnées qui forment les petites manches; dans les cheveux, légèrement relevés, des liserons bleus retombant en traînes sur le cou.

— Voilà qui est bien, et je vois que ce n'est pas à tort, Florence, que l'on vous fait dans le monde la réputation de vous mettre toujours avec goût en même temps qu'avec simplicité.

— C'est un exemple que nous devons toutes imiter, mes chères amies, ajoutai-je, car ma mère me dit toujours que c'est à la simplicité que l'on reconnaît les jeunes filles bien élevées; gardons-nous donc d'imiter le luxe que nous voyons autour de nous; que notre toilette soit toujours sans prétention, que jamais elle ne vise à l'effet; fuyons les regards plutôt que de les chercher; la modestie doit être notre plus bel ornement. »

Sur ce, nous levâmes la séance; le soir venait, nous n'avions plus rien à espérer du carnaval; ces demoiselles prirent congé de moi, et pendant qu'elles regagnaient leurs pénates, je m'empressai de te rendre compte de notre longue conversation; maintenant au revoir, à huit jours; je vais m'occuper de la planche.

Mardi, 28 février.

Huit jours changent bien la face des choses, ma chère amie. Nous voici en carême : replions nos robes de bal, serrons rubans, bijoux et fleurs, c'est le temps de la pénitence et du recueillement. Est-ce à dire qu'il faille prendre le cilice et couvrir notre tête de cendres? Non, rassure-toi; le goût du siècle pour le moyen âge n'a pas encore été jusqu'à ressusciter les austérités de nos pères, et je crois que nous pouvons dormir tranquilles à cet égard... Mais quelles seront donc nos mortifications?

— Tu me le demandes? et c'est ce que je voudrais savoir aussi. Jusqu'ici je ne trouve que des douceurs à ce carême qui de loin se fait si noir, et je ne crois pas qu'il m'apporte jamais une *mortification* pareille à celle de ces pauvres dames qui, sorties de chez elles à huit heures et demie pour aller au bal de l'Hôtel de ville, ont dû prendre la *queue* aux Champs-Élysées, et n'ont pu pénétrer dans les salons qu'à onze heures, toutes morfondues de cette faction de deux heures et demie, par un froid de dix degrés : cette héroïque ardeur pour le plaisir, cette constance à supporter une terrible souffrance, ne méritent-elles pas d'être mises en parallèle avec tout ce qu'on nous raconte de notre brave armée de Crimée ? Il est vrai qu'elle n'est pas aussi durable, car le lendemain on les retrouvait toutes dolentes dans leur intérieur. Mais revenons au carême : si j'ai renoncé au monde, en échange de ses bruyants plaisirs, j'ai trouvé les douces joies de la famille; en échange de l'agitation, de la fatigue, du vide qui résultent d'un bal, je goûte le repos, le calme, le bonheur que donne une vie égale et remplie d'utiles occupations... Au lieu de rêver tout le jour à ma toilette du soir, j'aide ma mère dans les soins du ménage; je l'accompagne dans ses visites aux pauvres, j'assiste avec elle aux cérémonies religieuses; dans mes moments perdus, je reviens à mes livres depuis si longtemps abandonnés pour toutes ces futilités du monde, et je me trouve le cœur mille fois plus content et l'esprit plus dispos. En vérité, ma chère, c'est une pénitence bien douce que celle-là, et je voudrais bien y être condamnée toute ma vie... Libre à toi, dis-tu peut-être? Hélas non! qui ne se laisse entraîner par le tourbillon? On ne veut qu'un bal, et en voilà un second, puis un troisième... il est trop tard pour reculer... enfin on se fait une telle habitude du monde et de ses plaisirs, qu'on croit ne plus pouvoir s'en passer. Comme on se trompe! Béni soit donc le carême, qui nous ramène au coin du feu!

J'entends une voix connue; la porte s'ouvre, c'est Florence.

— Déjà à l'œuvre? me dit-elle. Où en es-tu? Voyons que je lise. Tout cela est vrai, Jeanne; moi aussi j'aime le carême; il me semble qu'il me rend meilleure, que je réfléchis davantage, et que j'éprouve plus de douceur à prier...

— C'est le fruit d'une vie plus retirée et plus chrétienne, ma chère Florence; la foi s'endort quand on la laisse trop longtemps au repos, mais elle se réveille aux chants des fidèles, à la voix des prêtres qui font

entendre du haut de la chaire de si éloquentes et si sages exhortations, et alors nous élevons aussi notre cœur vers Dieu, et nous sentons qu'il est bon de l'aimer et de le servir. Mais la prière ne nous apprend-elle pas aussi à être laborieuses, chère amie? Oui! Prenons donc bien vite notre planche.

N° 1, Quart d'un mouchoir, tulle et batiste. Ce dessin, d'une disposition toute nouvelle, produit un charmant effet. Tu dois le broder complétement au point de plume; ce pointillé, qui se trouve dans les raies, t'indique l'endroit où tu dois placer ce tulle.

— Je prenais cela pour du point sablé.

— Non, ne t'y trompe pas, c'est la place du tulle. Sur ce tulle, tu broderas, toujours en point de plume, les petites feuilles dessinées. Dans le creux de chaque feston, feuille de rose, il faut également placer du tulle; les chiffres seront brodés au plumetis ou au feston; dans le bord, une valencienne serait du plus heureux effet. A propos de valencienne, ma chère Jeanne, sais-tu que l'on ne fait plus maintenant les médaillons en broderie entourée de valencienne, mais en valencienne entourée de broderie?

— Je veux bien croire que ces derniers soient plus nouveaux; mais on fait encore de l'un et de l'autre, ces deux genres sont jolis.

2, Col mousquetaire. Ce dessin se brode au plumetis sur nansouk double ou simple, ou sur mousseline simple. On pourrait aussi le broder en coton de couleur.

— Fi! Que dis-tu là? Les broderies en couleur, sur col et manches sont, à mon avis, du dernier mauvais goût.

— Ma chère, ce n'est pas l'avis de tout le monde, puisqu'on en voit, et en fait de goût, le meilleur est... Tu sais le reste. Aussi, pour celles qui aimeraient les broderies en couleur, je dis que l'on pourrait faire les pois des fleurs en coton blanc et les feuilles, ainsi que le feston du bord, en coton bleu, rose, etc.; la chaîne de pois, de deux couleurs: un pois blanc, un pois rose, etc.

3, Manchette assortie au col.

4, *Ernestine*, plumetis ou broderie anglaise.

5, Écusson pour mouchoirs, au plumetis avec jours dans le cœur des fleurs.

6, Bouquet au plumetis pour semé de bouillons, de canezous, de mantelets, etc.

7, Entre-deux plumetis et broderie anglaise, pour chemises, camisoles, etc.

8, Garniture allant avec l'entre-deux et ayant le même emploi.

9, Garniture pour manches pagodes, duchesses, bretonnes. Le dessin se compose de plumetis, de guipure, de feston ordinaire et de feston feuille de rose.

10, Autre garniture remplie de nouveauté et d'originalité. Elle se brode en guipure, mélangée d'œillets ou de pois; du feston feuille de rose et des roues dans les pointes des festons.

— Mais ce ne sont pas des roues que je vois dans la pointe du milieu.

— Non, Florence, c'est une ligne de broderie au plumetis que l'on met entre les lignes de roues, et qui peut très-bien se remplacer par un entre-deux de valencienne.

Ici finit la petite édition.

11, Dessin formant une grecque composée de pois ou d'œillets. Ce dessin peut servir pour bas de jupon, en le plaçant au-dessus de l'ourlet, ou bien pour des devants de camisoles, des ornements de robes d'enfants, ou enfin pour bouillon, plaçant cette grecque verticalement sur plusieurs rangs; pour l'entre-deux qui fera le poignet, il suffirait de partager le dessin.

12, Dessin en broderie anglaise ayant le même emploi que celui du n° 11. Seulement, si on l'adapte à des bouillons, on devra le disposer en fond plein.

13, Bouquets détachés pour semé. On les brode tout au plumetis, ou tout au feston, ou bien on mélange ces deux broderies. L'entre-deux que tu vois au-dessous doit compléter l'ensemble de ces manches bouillons.

14, Bavette que l'on brode au plumetis, sur du piqué ou sur du coutil.

15, *Sylvine*, plumetis fin et jours.

16, *Emma*, plumetis et point d'échelle ou cordonnet fin.

17, Garniture feuille de rose et œillets.

18, Entre-deux allant avec le col et les manches des n°s 2 et 3.

19, Qu'est-ce que ce mouchoir symbolique, Jeanne? Assurément ce n'est pas un mouchoir de bal...

— Non, c'est un mouchoir de première communion qui nous a été demandé par notre amie.

— C'est pourquoi tu y as placé tous ces emblèmes religieux? Mais tu m'avoueras que ce n'est guère la place d'objets si sacrés.

— La critique est aisée; mais que voulais-tu que je fisse puisqu'on me demandait de donner un caractère au mouchoir? Les emblèmes se font au plumetis, les anneaux entrelacés au feston feuille de rose. On pourrait ne faire que les anneaux si l'on voulait utiliser le mouchoir dans d'autres circonstances.

20 à 30, Patron (dû à M^me Reynaud, dont tu connais déjà le talent) d'un costume écossais pour petits garçons de trois à quatre ans. Ce costume se compose d'une petite veste et d'une jupe qui a trente-cinq centimètres de longueur. Il se fait en cachemire ou en popeline gros bleu, ou gros vert, avec une bordure écossaise, que l'on pose en biais. Cette bordure, qui est également en cachemire ou en popeline aux vives couleurs, doit avoir dans le bas neuf centimètres de hauteur; la petite écharpe un mètre cinquante de longueur. Maintenant prenons les numéros par ordre.

20, Dos de la veste.

21, Petit côté.

22, Premier devant, côté droit.

23, Patte en biais. Cette patte se fait avec l'étoffe de la bordure.

24, Côté gauche du devant.

25, Moitié de l'escarcelle ou aumônière, qui est fixée sous les basques de la veste. Cette escarcelle est entourée, ainsi que l'écharpe, d'une petite frange.

26, Patte qui soutient l'escarcelle; il en faut une seconde tout à fait semblable, et que l'on pose sur les deux traits que tu vois près du mot Isabelle.

28, Patron du bouillon qui se trouve dans le haut de la manche. Ce bouillon est froncé sur deux rangs; le trait, qui se trouve dans le milieu du patron, indique la position du second rang du bouillon.

29, Garniture de la manche; cette garniture, formant volant, se coupe presque toujours en biais.

30, Petite patte qui relève à la saignée la garniture de la manche.

31, Ensemble du costume écossais.

— C'est bien cela, Jeanne, je crois reconnaître un de nos *petits merveilleux* des Tuileries, car on ne voit plus que ce costume dans le petit monde élégant.

32, *Mary*, plumetis fin.

33, *Joséphine*, plumetis simple, feston, ou bien encore points de chaînette.

34, *Isabelle*, plumetis et pois ou œillets.

35, *Clémence*, plumetis ou broderie anglaise.

36, *Rosine*, plumetis.

37, *Palmyre*, plumetis.

38, Bracelet en perles au crochet.

39, Babouche que l'on fait en perles, sur canevas, ou que l'on brode au passé sur velours.

40, Chapeau chinois en carton que l'on recouvre de papier de couleur; ces chapeaux servent de bouchons pour les lampes.

— Ces trois derniers ouvrages conviennent parfaitement à des loteries, Jeanne; je t'en remercie, et je vais bien vite me mettre à l'œuvre, car je suis assaillie de demandes, et je rougirais de jamais rien refuser quand il s'agit des pauvres. En *carême* nous ne devrions travailler que pour eux. Mais voyons ce que dit ta gravure de mode... Une toilette de mariée en carême! Y penses-tu, Jeanne?... Quelle est la jeune fille chrétienne qui choisisse pour se marier le moment où l'église est en deuil?

— Et qui te dit que notre abonnée n'attendra pas aussi le temps de Pâques? Mais il est bien permis de préparer sa toilette à l'avance, d'autant plus que celle-ci est assez compliquée.

Robe de moire antique : la jupe unie, très-longue et très-ample, est recouverte par une broderie, au passé, faite avec du cordonnet de soie; cette broderie, d'une très-grande richesse, s'arrête à trente centimètres au-dessous de la ceinture; le corsage montant et à basques est retenu dans le bas de la taille par de légères petites chaînes de perles! le tour des basques est garni par une application d'Angleterre de trente à trente-cinq centimètres de hauteur; au-dessus se trouve une dentelle du même genre, haute seulement de huit à dix centimètres. Les manches pagodes sont composées de trois étages de dentelle et ornées dans le haut par quelques rangées de perles rappelant celles du corsage. Le revers du corsage, le col et les sous-manches sont aussi en application d'Angleterre, ainsi que le grand voile qui enveloppe la mariée. Dans les cheveux des boutons de fleurs d'oranger mélangés à de fines bruyères. Le bouquet de corsage est composé des mêmes fleurs; une triple rangée de perles entoure le bras au-dessus des gants à doubles boutons. — Le livre en moire antique, a pour tout ornement les chiffres entrelacés, formés par des perles de différentes grosseurs.

— Après une pareille explication, je n'ai pas besoin de te demander, ma chère amie, si ta mariée est de haute condition, car ce serait tout à fait déplacé qu'une jeune fille pauvre, ou même de modeste fortune, affichât tant de luxe le jour de ses noces. Du reste, de quelque condition qu'on soit, je trouve que la simplicité n'est jamais un tort chez une jeune mariée. Sais-tu quelle serait ma toilette en pareil cas?

Robe de taffetas blanc à double jupe, corsage montant, retenu par des boutons en perles fines ou en diamants (suivant la richesse de ma corbeille); col et manches de tulle ou en fine dentelle, ainsi que le voile, ombrageant la figure le plus possible; simple couronne de fleurs d'oranger... voilà pour l'hiver. En été, robe de mousseline des Indes avec voile pareil, même couronne, point de bijoux. Mais revenons à la gravure. Je suppose que cette élégante dame est la sœur de la mariée.

— Tu l'as deviné; tu ne t'étonneras donc pas que sa toilette rivalise de richesse avec celle de sa sœur. Elle porte une robe de taffetas rose; sur les volants sont posées des bandes ou rouleaux de vaporeux marabouts nuancés rose et blanc, c'est-à-dire qu'un petit morceau à peu près de 6 à 8 centimètres se trouve rose, et que celui d'à côté, même largeur, est blanc. Rien de coquet et d'élégant comme cette garniture.— Le corsage de cette robe est plat, montant; une rangée de boutons en pierreries ferme les devants; autour des basques sont placées sur deux rangs des bandes de marabouts comme aux volants. — Les manches se trouvent entièrement recouvertes par quatre garnitures partant de l'entournure du corsage. Ces bandes sont terminées par un rouleau de marabouts. — On en porte donc encore? — Surtout sur les robes de tulle; celles-ci sont formées par un revers de taffetas brodé de chaque côté par un tout petit rouleau de marabouts : ce revers devait se terminer au bas du dos et retomber en longs pans arrondis flottant sur la jupe. — Le col et les sous-manches sont en point de Venise. — Le mantelet jeté si gracieusement sur les épaules de cette jeune femme est en point de Venise; chaque rang de dentelle est séparé par un rang de marabouts : la dentelle du bas est d'une hauteur de 30 à 40 centimètres. — Le chapeau qui complète si bien cette toilette est en velours épinglé ; sur le bord de la passe à jours est une bande de velours doublée de satin et de chaque côté découpée en dents creuses; entre chacune de ces dents est une rosette de petite blonde; d'un côté de la passe se trouve une touffe de feuillage de velours, frimatée de marabouts; cette touffe, placée tout au bord de la passe, vient rejoindre la guirlande de mêmes feuillages, qui orne le dessous; cette guirlande est ensuite accompagnée par des bouillonnés de tulle et de blonde. — Ce chapeau, composé d'étoffes de deux couleurs, est également charmant. —Ainsi, Jeanne, je l'ai vu en taffetas gris perle, doublé de taffetas rose, avec les lisérés et la passe, et le frimaté des feuillages de velours également rose. C'était tout à fait frais et joli. Que nous reste-t-il à voir maintenant? — L'aquarelle; mais il me semble qu'elle se présente bien toute seule.

— Certainement, il suffit de la regarder pour en être charmé; il me semble que tu te distingues, Jeanne; je ne me souviens pas que tu aies jamais rien donné, en fait d'aquarelles, de comparable à ces pêches, à ces raisins qui font rêver l'automne.

— Un instant, ma chère, ne passons pas au-dessus du printemps, je t'en prie. Avant les fruits viennent les fleurs, et avant les fleurs les petits bourgeons que nous serons si heureuses de voir pointer aux arbres.

— Mais en attendant nous ne voyons que du givre, et pas la moindre apparence de printemps?

— Patience, il viendra.

— Et, comme dit ton rébus de février : *Mieux vaut tard que jamais*. Est-ce celà?

— Sans doute, mi — œufs — veau — tare — que — ja—mets, ne peuvent faire que ce que tu viens de dire.

— Eh bien! je reste sur mon succès, et si tu m'en crois, tu termineras aussi; car ta lettre me paraît démesurément longue.

— J'obéis à Florence, ma chère amie, et je me tais. Peut-être trouveras-tu que j'aurais dû le faire plus tôt; mais l'amitié est mon excuse, et je compte sur elle pour te rendre indulgente.

## ÉPHÉMÉRIDES.

### 22 mars 1676. — Mort de l'amiral Ruyter.

De Ruyter, né à Flessingue, en 1607, s'embarqua comme simple mousse, et devint successivement matelot, contre-maître, pilote, officier, capitaine de vaisseau, vice-amiral et amiral. Il fit huit campagnes dans les Indes occidentales contre les Espagnols, ces anciens ennemis des Bataves; à deux reprises il chassa les corsaires d'Alger et de Tunis, et délivra les esclaves chrétiens. Envoyé par les Provinces-Unies au secours du roi de Danemark contre la Suède, il triompha de la flotte suédoise en deux batailles; mais ce fut surtout contre la France que ce grand capitaine signala ses talents et sa valeur. A la tête de la flotte des Provinces-Unies, il combattit les deux armées navales des puissances alliées, la France et l'Angleterre; il fit entrer dans le Texel la flotte marchande des Indes, dont les ennemis s'étaient flattés de s'emparer (1672), et garantit la sûreté des côtes de la Hollande.

L'année suivante, la guerre maritime recommença, et de Ruyter se distingua dans trois batailles consécutives qui se donnèrent durant le mois de juin entre la flotte hollandaise et les flottes d'Angleterre et de France. Le vice-amiral d'Estrées écrivait à Colbert : « Je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruy- » ter vient d'acquérir. » De Ruyter n'en jouit pas longtemps : il fut blessé devant la ville d'Agousse en Sicile, dans un combat qu'il livra aux Français, et mourut dix jours après à Syracuse. Son corps, ramené en Hollande, reçut du peuple et des États des honneurs qui peignaient la reconnaissance publique, et l'on voit encore à Amsterdam le monument qui renferme les restes de cet homme qui, parti de si bas, s'est élevé si haut par son propre mérite et ses glorieux travaux.

## MOSAÏQUE.

Le bonheur souverain n'est pas dans les choses du corps, mais dans celles de l'âme.

Zénon.

—

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres; celui qui sort content de votre entretien l'est de vous parfaitement.

La Bruyère.

—

L'aliment de l'âme, c'est la vérité et la justice.

Fénelon.

Heureux qui peut rendre à son père et à sa mère tous les soins qu'il en a reçus dans son enfance ! plus heureux encore qui leur rend leur sourire, leurs caresses, leurs joies, et y met autant de sentiment ! Un grand âge est parfois une seconde enfance; pourquoi la piété filiale n'irait-elle pas aussi loin que l'amour paternel et maternel?

Ferdinand Denis.

—

Les étourdis sont sujets à donner du chagrin à tout ce qui les entoure.

Mme de Puisieux.

## RÉBUS.






Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens 1.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

23e année

N° 11.

# DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES.

(Cinquième article.)

## LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la télégraphie aérienne, entièrement détrônée aujourd'hui par ces fils magiques qui transmettent la pensée presque aussi rapidement qu'elle a été conçue. Les frères Chappe furent les inventeurs du premier système sérieux de télégraphie aérienne. Ce fut en l'année 1794 qu'ils établirent, de Paris à Lille, la première ligne télégraphique; tous les peuples étrangers s'empressèrent d'étudier et d'adopter la nouvelle invention. La machine à signaux, l'alphabet télégraphique, inventés par les frères Chappe, se propagèrent pendant cinquante ans, et rendirent d'éminents services à tous les Etats de l'Europe, en dépit des imperfections inévitables auxquelles ce mode de langage était soumis.

Voici le mécanisme ingénieux et d'une admirable simplicité, à l'aide duquel les différents signaux pouvaient transmettre l'expression de la pensée. — Les frères Chappe ont consacré quatre-vingt-douze signaux à représenter chacun des quatre-vingt-douze nombres, depuis 1 jusqu'à 92. Ensuite ils ont composé un vocabulaire de quatre-vingt-douze pages, dont chaque page contient quatre-vingt-douze mots. — Le premier signal donné par le télégraphe donne le numéro de la page du vocabulaire; le second signal, le numéro répondant au mot de la dépêche : ainsi, le télégraphe écrit-il 1, puis 46, cela veut dire page 1, 46e mot. On peut donc, exprimer 8,464 mots; mais les brouillards, les pluies abondantes, la fumée, le mirage, les brumes du matin et du soir, paralysaient le jeu du télégraphe aérien, et l'absence forcée des signaux pendant la nuit constituait un vice radical et sans remède. Toutes les dépêches venues après le coucher du soleil se trouvaient forcément remises au lendemain. Le salut d'une armée dût-il en dépendre, l'Etat fût-il en péril, la révolte eût-elle arboré ses drapeaux dans nos rues ensanglantées, nulle puissance humaine ne pouvait arracher le télégraphe à son fatal repos. Les tentatives essayées par les savants pour créer un mode de signaux nocturnes étaient restées sans résultat, quand un nouvel agent d'une action bien autrement prompte et toujours soumise à la volonté de l'homme vint changer tout à coup la face de la question. Plusieurs physiciens, et l'illustre M. Ampère, le premier, avaient observé ce fait que l'électricité circulant autour d'un morceau de fer communique à ce métal les propriétés de l'aimant. — Aussitôt que l'électricité ne circule plus autour du morceau de fer, celui-ci perd son aimantation. — Ainsi vous voyez qu'en établissant et rompant alternativement une communication avec un courant électrique, on peut alternativement donner et enlever au fer son aimantation. L'aimantation temporaire du fer, voilà le principe essentiel de la télégraphie électrique.

Supposons que nous voulions établir une communication électrique entre Paris et Bordeaux.

A Paris, nous avons un appareil électrique; un fil de fer le touche et sert de conducteur à l'électricité, comme le fil de fer du paratonnerre; ce fil de fer s'étend de Paris à Bordeaux, et vient à Bordeaux s'enrouler autour d'un plateau de fer.

Tant que nous maintenons notre fil de fer en communication avec notre appareil électrique, il s'électrise et communique son électricité au plateau de fer sur lequel il est enroulé. Le plateau, comme nous l'avons dit, acquiert sous cette influence les propriétés de l'aimant; et si devant de ce plateau ainsi artificiellement aimanté, on place une pièce de fer mobile, elle sera aussitôt attirée et viendra se coller contre l'aimant.

Interrompez le courant électrique, c'est-à-dire supprimez la communication de votre fil de fer avec l'appareil électrique, aussitôt le plateau de fer cesse d'être aimanté; il n'attire plus la pièce de fer. Or, si pour se porter vers l'aimant notre petite pièce de fer a eu à vaincre la résistance d'un ressort, dès que le courant est interrompu, le petit ressort ramènera la pièce de fer à sa position primitive. Ainsi, par la seule action de l'électricité, on pourra exercer de Paris à Bordeaux sur cette pièce de fer une action qui donnera naissance à un mouvement de *va et vient*. — Tel est le principe fondamental de la télégraphie électrique. Une fois le mouvement de va et vient trouvé, c'est à la mécanique à en tirer parti pour le jeu des télégraphes.

Aussi de jour en jour de nouveaux systèmes et des perfectionnements nouveaux sont-ils apportés dans la construction de ces télégraphes; mais le principe ne varie pas.

Un des systèmes les plus simples et en même temps le plus ingénieux est celui inventé en Amérique et que j'ai vu fonctionner sur les chemins de fer allemands.

Le petit disque de fer obéissant au mouvement de va et vient est armé d'un crayon. Un ruban de papier sans fin se déroule lentement au moyen d'un rouage d'horlogerie. Maintenant vient-on à faire partir le courant électrique, le disque est attiré, le crayon rencontre le papier et fait une barre plus ou moins longue, selon qu'on interrompt ou qu'on n'interrompt pas le courant électrique, et partant le contact du crayon avec le papier.

On pourra donc ainsi tracer sur le papier des barres de longueurs inégales dont chacune correspond à l'une des lettres de l'alphabet, et l'on comprend qu'avec un peu d'habitude on parvienne à écrire et à lire toutes les dépêches transmises à l'aide de ces signes, presque aussi aisément que si elles avaient été écrites

avec les caractères de l'écriture ordinaire. — On peut ainsi garder comme document la dépêche elle-même, c'est encore un avantage sur les télégraphes à cadran.

Un physicien allemand, Sœmmering, s'était occupé, dès l'année 1811, de l'application de l'électricité à la transmission des signaux. Ses essais engagèrent d'autres savants à tenter la même voie; et M. Samuel Morse, professeur à l'université de New-York, peut réclamer l'honneur, sinon de l'invention, au moins de l'application facile et pratique de ces procédés, devenus familiers aujourd'hui à l'univers entier. Ce fut en 1832, de passage à bord *du Sully*, qu'il conçut l'idée nette du problème à résoudre. En quittant le paquebot, M. Morse s'approcha du capitaine William Tell, et lui prenant la main : « Capitaine, lui dit-il, quand mon télégraphe sera devenu la merveille du monde, souvenez-vous que la découverte en a été faite à bord *du Sully*. »

M. Morse s'occupa aussitôt de soumettre à l'expérience le système qu'il avait conçu. Cependant, ce ne fut que cinq ans après qu'il put faire fonctionner ses appareils. Les premiers essais eurent lieu en présence du Congrès des Etats-Unis, sur une distance de quatre lieues; ils furent heureux, et le Congrès accorda à l'inventeur une somme de 150,000 francs pour de nouvelles expériences sur une échelle plus étendue. C'est à la suite de ces derniers essais que le télégraphe électrique fut établi aux Etats-Unis; il y embrasse aujourd'hui un territoire immense; car il relie le golfe du Mexique aux forêts du Canada.

L'Angleterre s'empara promptement de la nouvelle invention; M. Wheatstone, physicien distingué, relia le premier, par le fil électrique, la grande ville de Londres à l'importante ville de Liverpool. La découverte devint bientôt populaire, et les particuliers, en Angleterre comme en Amérique, se servirent, pour leurs messages, presque aussi fréquemment du nouveau mode de transmission des dépêches que de la poste aux lettres, son aînée. La France fut plus lente à l'adopter; c'est à la persévérance, à la spirituelle éloquence de M. Arago que nous sommes redevables de l'établissement dans notre pays de la télégraphie électrique. Elle prit, à dater de l'année 1842, un rapide accroissement; elle s'étend aujourd'hui sur tous nos chemins de fer en cours d'exploitation; et une loi du 29 novembre 1850 met les nouveaux télégraphes à la disposition du public.

Le prix de transmission du message n'est pas très-élevé; on paye, par exemple, pour une dépêche de un à vingt mots, de Paris à Amiens, 3 fr. 50 c., de Paris à Marseille, 10 fr. 60 c. On voit que le style laconique est tout à fait de mise lorsqu'on se sert du télégraphe électrique.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que les fils métalliques élevés dans l'espace; la science a trouvé moyen d'établir des communications électriques à travers l'Océan, et de réunir les contrées entre lesquelles la nature avait jeté l'abîme profond des mers. Les fils, enveloppés de gutta-percha, substance souple, inaltérable et très-mauvaise conductrice de l'électricité, furent descendus dans la mer, lestés de plomb, et une première expérience, très-satisfaisante, eut lieu en 1850, entre Douvres et Calais. L'émotion fut grande dans la foule qui attendait sur les deux rivages, lorsque, à huit heures du soir, une dépêche télégraphique, partie du cap Grinez, sur la côte de France, vint annoncer à Douvres que l'Angleterre et la France étaient mises en rapport immédiat, en dépit des éléments. Le mode de submersion des fils électriques reçut de grands perfectionnements, et aujourd'hui Londres et Paris sont en communication directe et continuelle. Un second télégraphe sous-marin réunit l'Angleterre à l'Irlande; une communication du même genre est établie entre la Hollande et l'Angleterre. On va en établir un entre la France et l'Afrique, et peut-être entre l'Angleterre et l'Amérique. — Voilà les cinq parties du monde communiquant instantanément.

Citons quelques traits particuliers qui prouvent, d'une manière frappante, tous les avantages du télégraphe électrique dans les rapports privés des citoyens.

En 1848, un convoi du chemin de fer avait apporté à Norwich la nouvelle de la chute du pont suspendu de Yarmouth. Qu'on juge de l'inquiétude des habitants! Ils avaient presque tous leurs enfants en pension à Yarmouth. Ils courent en foule à la station du chemin de fer, demandant à grands cris des nouvelles de leurs enfants : Tous les enfants sont sauvés! répondit le télégraphe électrique.

On a vu plusieurs fois, en Amérique et en Angleterre, deux amateurs d'échecs, placés à cinquante lieues de distance, faire leur partie par le télégraphe, aussi facilement que s'ils étaient assis en face l'un de l'autre. « Pendant l'affreuse tourmente du 5 décembre 1846, dit M. Vail, au milieu de l'obscurité de la nuit, pendant que la pluie tombait à torrents et que le vent soufflait avec rage, une société assise tranquillement autour d'une table dans une chambre, à Washington, jouait paisiblement une partie d'échecs avec une autre société aussi commodément assise à Baltimore. Le télégraphe agissait malgré le vent, la pluie, l'orage et l'obscurité. »

Au mois de janvier 1844, un horrible assassinat fut commis à Sathil, en Angleterre. L'assassin, nommé John Tawell, s'étant rendu à Stough, y prit une place pour Londres dans le train du chemin de fer. La police était déjà à sa poursuite. Elle arriva à Stough sur les traces du coupable, à peu près au moment où le train devait entrer dans Londres. Mais le télégraphe électrique fut mis en jeu, et pendant que le meurtrier se confiait à la rapidité de la vapeur, le message suivant arrivait avec la promptitude de l'éclair :

« Un assassinat vient d'être commis à Sathil. On a » vu celui qu'on suppose être l'assassin prendre un » billet de première classe pour Londres, dans le train » qui a quitté Stough à sept heures du soir. Il est vêtu » en quaker avec une redingote brune qui lui descend » sur les talons ; il est dans le dernier compartiment » de la seconde voiture de première classe. »

Le renseignement eut son effet : John Tawell fut arrêté à Londres, jugé, condamné et pendu. A quelque temps de là, un train allait de Londres à Stouhg, et un des voyageurs, fixant les yeux sur les poteaux et les fils du télégraphe électrique, dit en hochant la tête : — Voilà les cordes qui ont pendu John Tawell.

Nous avons eu tout récemment une nouvelle preuve de cette rapidité magique des communications : — La mort du czar Nicolas, arrivée à Saint-Pétersbourg le jeudi 1er mars, à midi, était connue par toute la France le vendredi soir, grâce à la promptitude des éléments, esclaves désormais de l'intelligence de l'homme.

A. L.

# KAREL DUJARDIN.

## I

La Flandre et la Hollande du dix-septième siècle furent, comme on le sait, aussi fécondes en artistes qu'au seizième siècle l'avait été l'Italie. L'activité du goût et des talents ne se manifesta pas seulement dans les Pays-Bas redevenus libres grâce à l'héroïsme des princes d'Orange; elle ne fut pas moindre dans les provinces qui demeuraient asservies à l'Espagne. De Groningue à Namur vécurent alors de grands peintres et de grands hommes, les Gérard Dow et les Rembrandt, les Téniers et les Van-Dyck, et ce Rubens de Cologne qui personnifia l'art flamand. Au-dessous de ces maîtres illustres la postérité a placé cette nombreuse famille des artistes du second ordre, dont le talent, jugé inférieur au génie des premiers, aurait suffi cent fois à immortaliser un autre siècle et une autre nation : les Jordaëns, les Van-Velde, Metzu, Mieris et Van-Ostade, Wouwermans et Berghem, Ruysdaël et Kuyp, Paul Potter et Dujardin, peintres de paysage et d'animaux, de genre, de marine, d'histoire et de portraits. Tous étaient égaux, tous étaient frères. Une nuance les sépara, et cette nuance fut tout, car c'est elle aujourd'hui qui permet aux moindres connaisseurs de les distinguer entre eux. Qui se tromperait en effet à la richesse des compositions de Berghem, à la suave correction de Mieris, à la tendresse mélancolique de Kuyp, à cette science des ciels et du soleil que Potter posséda, enfin à la liberté piquante de ce Karel Dujardin qui fut toujours si saisissant et si comique dans ses tableaux de genre, et qui dans ses paysages rendit avec tant de finesse ce sentiment du pittoresque et ces beautés simples et rustiques dont l'effet ne peut être pris que sur la nature?

En France, où l'on n'a beaucoup de peinture pour ne l'admirer que fort peu, les œuvres les plus connues, les seules connues peut-être de Karel Dujardin sont ses tableaux de *charlatans*, popularisés par les belles gravures de *Boissieu*. Nous possédons au Louvre le plus célèbre. Au bas d'une colline dont la crête se couronne de ruines verdissantes, un jour que le vent et la pluie ne contrariaient point son commerce d'esprit et d'onguents, sous un ciel chaud et tranquille, un charlatan a dressé sa tente. Lui-même il vient de revêtir son classique costume, et sous les traits du *signor Scaramuccia,* il apparait tout à coup aux passants ébahis. Au-dessus des brillantes images qui tapissent la baraque et servent de programme au spectacle, son favori et son rival en bons tours, un singe enfin, se balance dans les attitudes qui lui sont familières. Un Arlequin, qui a recouvert sa laideur originelle d'un masque noir plus laid que son visage, joue mélancoliquement de la guitare, tandis que par une fente du rideau Polichinelle laisse entrevoir le bout menaçant de son faux nez. Cette scène n'est point faite pour les gens de qualité, car le théâtre ne sera qu'une étable ou tout au plus une écurie. Mais les badauds du village, qui n'ont pas de fierté, sont accourus; ils contemplent avidement l'immense boîte d'élixirs ouverte devant Scaramouche, qui va tout à l'heure en tirer le plus précieux de tous, inventé très-probablement de ce temps-là, l'élixir de longue vie. Ils se pressent, ils se consultent, ils hésitent, ils vont se résoudre à entrer; un petit paysan qui passait sur son mulet arrête tout court sa monture; une jeune mère qui porte un nourrisson sur son dos est tentée la première malgré sa détresse et compte avec angoisse ses pauvres deniers. Scaramouche va triompher. Non, il a rencontré un incrédule... Son ennemi est là qui le fascine et le brave d'un regard important et railleur! c'est un grand et gros personnage drapé dans un manteau presque opulent, le possesseur sans doute des vieux murs de la colline, peut-être le bourgmestre. Scaramouche tremble, il sent que si le sceptique daignait parler aux manants qui l'entourent, il les désabuserait d'un mot; aussi, comme il redouble d'éloquence! le vieux Cicéron, le plus vieux Démosthènes sont effacés par lui; il déploie toute sa science, et ses grands efforts sont enfin récompensés. L'auditoire reste sous le charme. Mais l'instant est solennel. Le singe là-haut se démène, Polichinelle montre brusquement deux pouces de plus de son nez, Paillasse ému fait entre ses doigts frémir sa guitare. Scaramouche alors hasarde tout, et cette grande parole semble s'échapper enfin de ses lèvres longtemps incertaines : *On ne payera qu'en sortant!*

Ce tableau dut être exécuté à Rome : il se baigne tout entier dans cette chaude lumière de l'Italie dont les peintres flamands accouraient tous chercher les secrets, tandis que de leur côté les peintres italiens de cette époque copiaient volontiers des Flamands le genre et l'esprit : entre les deux terres classiques de la peinture il y avait ainsi échange de fantaisie et de talent. L'art avait suivi en Flandre une autre route qu'en Italie, partant de l'analyse, a-t-on dit, et non plus de l'idéal, d'une minutieuse recherche, et non plus d'une divination sublime de la vérité. La critique a écrit là-dessus bien des pages vides ou remplies, fécondes ou stériles. Pour nous, nous n'avons point ici à déterminer ce qui sépara la science profonde et si humaine de Rembrandt des célestes compositions de Raphaël. Nous ne nous occuperons que de l'un de ces peintres charmants qui consacrèrent leurs pinceaux à la reproduction des choses ordinaires de la vie, et qui pourtant de chacun de leurs tableaux firent un poëme.

En effet, s'ils ne tentèrent pas de dépasser la nature, ils surent du moins l'interpréter dans un langage accessible à tous, avec cette poésie familière et quotidienne dont l'homme porte en lui le trésor secret, et qui lui semble si peu précieuse qu'il la méconnaît souvent. Ce que les paysagistes flamands cherchèrent avant tout dans le paysage, ce fut la vie. Au lieu de ces campagnes d'Italie aux lignes tourmentées, aux perspectives lointaines, et dont la majesté n'empêche point qu'elles ne soient autant de déserts, ils avaient sous les yeux une nature large et plantureuse, des champs laborieusement cultivés; au lieu de forêts de pins et de chênes verts couvrant des ruines, de longues avenues de peupliers au bord des limpides canaux; au lieu de marais, de grasses prairies, de riches pacages avec d'opulents troupeaux; au lieu de fleuves

torrentiels, les eaux dormantes des étangs ; les digues au lieu des montagnes; au lieu des vallées, les polders; au lieu de la solitude, la présence de l'homme et des animaux ; la vie enfin, parfois vulgaire, toujours active, au lieu des magnificences de la mort. Oui, et en ceci la critique a eu raison, oui, les peintres flamands furent les interprètes de cette nature qui parle moins aux grandes facultés de l'intelligence qu'aux sentiments les plus communs du cœur. Ils rendirent seuls cet impérieux besoin de voir vivre que ressentent la plupart des hommes; et si notre âme s'élève plus haut à la vue d'un paysage du *Dominiquin*, combien ne préférerions-nous point, pour nous y reposer, ces nuageuses campagnes de Kuyp où tout est doux et tendre jusqu'à l'air qu'on y respire ; où le bonheur paraît si tranquille, le travail si facile et la vie si aisée? En Italie cependant brillait le soleil, le soleil qui inspira peintres et poëtes et éclaira le génie d'un reflet plus divin. Mais en Flandre aussi Paul Potter tenta de reproduire sur les polders les magiques effets de l'astre trop lointain, et il y réussit. Le rayon qu'il fit tomber sur ses tableaux ne quitta plus la Flandre. Paul Potter eut des élèves et des émules : Karel Dujardin est l'un des plus fameux.

La date de la naissance de Karel Dujardin est au moins incertaine, sinon inconnue. Ce doute sur le commencement de la vie des hommes célèbres est en histoire chose fréquente ; nous ne les connaissons guère que depuis l'éclosion de leur gloire, mais il est rare que nous ne soyons point fixés sur l'époque de leur mort. En naissant ils n'apportaient rien, pas même de promesses ; ils ont en mourant laissé tant de regrets ! Karel Dujardin naquit donc suivant quelques auteurs en 1635, suivant d'autres en 1640. Au reste, cette question donna lieu dans la suite à un admirable combat de savoir, où s'engagèrent des biographes de tout pays, et dont l'issue n'apprit rien de plus au profane public. La première des deux dates est la plus probable ; car, né en 1640, Karel Dujardin n'aurait pu signer en 1652, à douze ans, l'admirable collection d'eaux fortes qu'il nous a laissée. Né en 1635, à dix-sept ans Dujardin était déjà un grand artiste. Il fut élève de Paul Potter, et nous croyons, en dépit des écrivains hollandais, qu'il l'avait été d'abord de Berghem. S'il tenait en effet du premier la science de la composition et de la couleur, Berghem seul avait pu lui apprendre à dessiner ces personnages si vrais dont il anime ses pastorales et que Paul Potter ne sut jamais créer. A peine Dujardin s'était-il senti maître en son art, à peine en avait-il donné les prémisses à son pays, que ce brûlant désir du soleil et de la nature méridionale, qui possédait tous ses contemporains, s'empara de lui tout à coup. Il se mit en route pour l'Italie.

Route libre et joyeuse, durant laquelle l'artiste dépensa peut-être plus de jeunesse que de florins. La libéralité n'est pas chez les hôteliers une vertu bien active : on raconte pourtant que Dujardin l'éveilla chez plusieurs, et qu'il connut l'art difficile d'obtenir d'eux de bons dîners sans trop les payer. L'esprit du jeune homme était des plus gais. Mais il avait un fond de bienveillance et de bonhomie qui ne se démentit jamais. Son extérieur et son visage prévenaient promptement en sa faveur. Il aurait eu la puissance de dérider un juge, il aurait su peut-être aussi l'attendrir. Le musée d'Amsterdam possède un des portraits que le peintre fit de lui-même à un âge plus avancé. Il est vêtu de noir et se tient debout la main sur sa poitrine dans une attitude de réflexion forte qui n'était point sa nature. On sent qu'en se peignant ainsi lui-même, il s'est prêté fort ingénument des qualités qu'il n'avait pas, mais en revanche il n'a pas songé à dissimuler celles qui étaient vraiment son partage. Son visage rayonne de calme intérieur. Son regard est enjoué, ses lèvres respirent une douce ironie. Celui qui passe dans cette riche galerie ne manque pas de s'arrêter devant ce portrait, et se dit en contemplant l'aimable physionomie de l'artiste que ce dut être le plus railleur, mais le moins méchant de tous les hommes.

## II

Nous avons laissé sur le chemin de l'Italie l'artiste encore imberbe fascinant partout l'hôtelier rébarbatif et ses compagnons défiants de l'hôtellerie, festoyant beaucoup et payant peu, provoquant parfois lui-même les scènes comiques dont son crayon tirait aussitôt parti, observant et travaillant sans cesse au milieu de cette flânerie intellectuelle qui faisait le trait le plus saillant de son caractère et qui fut peut-être la condition de son talent. A cette époque l'Europe s'endormait dans une paix encore nouvelle : les routes étaient délivrées des recruteurs et des soudards, et l'on ne courait guère d'autre risque que d'y rencontrer des brigands. Karel ayant assez d'esprit pour les désarmer, trop peu d'argent pour les tenter bien fort, atteignit l'Italie sans fâcheuse aventure.

Ce n'était point sans une grande émotion que l'artiste, même le plus rieur et le plus insouciant du monde, pénétrait alors dans cette grande patrie de l'art et des souvenirs. Dujardin s'y sentit un homme nouveau. Son impatience était grande, il ne s'arrêta pas avant d'avoir vu Rome, où il dut arriver vers 1657. Rome dans ce temps-là était menacée d'une inondation véritable d'artistes de tout genre et de tout pays. Les uns, et parmi ceux-ci les Flamands surtout, accouraient pour étudier cette puissante nature de l'Italie, si différente du sol natal ; les autres pour s'inspirer de ces mille chefs-d'œuvre dont le dernier siècle avait rempli la ville et le Vatican. Le peuple était accoutumé à voir passer ces étranges voyageurs, dont la pauvreté n'était guère douteuse, mais qui toujours étaient si jeunes, si gais ou si hardis! Le Romain n'avait nul besoin d'interroger chacun d'eux pour savoir si les bords du Guadalquivir, de la Seine ou du Zuyderzée lui avaient donné naissance, car tous, fidèles à leur caractère national, ne manquaient jamais de le trahir, dès leur entrée dans les faubourgs... Celui-ci s'avançait d'un pas grave, dissimulant de son mieux ses pinceaux sous sa cape et la main sur son épée : « Un Espagnol, » disait le peuple. Le peuple de Rome ne pouvait souffrir les gens d'Espagne, qui dominaient encore l'Italie. « Et celui-là? » Il marche à la façon d'un maître de danse, toujours prêt à une révérence moqueuse. Il est vêtu avec une certaine prétention gentilhommière, sans doute de la défroque abandonnée de quelque seigneur de son pays, et sous ses habits de soie coupée en maint endroit, il montre quelques dentelles qu'il chiffonne d'une main savante. Il cherche, il examine, il porte partout un œil curieux, et d'un regard il démêle ses gens ; il se démène quelque temps, chantonnant une ariette, et puis il ne résiste pas au désir vaniteux d'appeler un *Facchino*, et il fait pompeusement porter devant lui son bagage, qu'il aurait aisément caché dans ses poches... Il chemine alors d'un air crâne, riant au nez des pas-

sants et parlant tout haut... Oh! celui-là c'est un Français!... Hélas! l'Espagnol et le Français étaient hommes avant d'être artistes: l'un avait la vanité, l'autre l'orgueil de dissimuler sa détresse. Le Flamand seul, simple et rustique, peintre avant tout, ne craignait pas de laisser apercevoir la pénurie traditionnelle de sa glorieuse profession. Un enfant de Leyden ou d'Anvers entrait hardiment dans la ville, sans scrupule et sans vergogne, étalant au grand jour ses pinceaux, sa palette et ses haillons. Si les Romains attroupés au seuil des maisons le regardaient passer avec dédain, il ne s'en vengeait point autrement qu'en s'arrêtant tout à coup à croquer les plus laids et les plus comiques... Et alors les autres de prendre naturellement le parti du peintre, dont l'esprit aussitôt faisait fortune.

Ce fut sans doute une entrée de ce genre que Karel Dujardin fit dans Rome. Il se mêla de suite à l'habile et railleuse compagnie des peintres flamands qui résidaient dans la ville. Ils y étaient en si grand nombre qu'on voyait en pleine capitale de l'Italie des écoles de peinture flamande. Celles de Paul Bril et de Calvaërt avaient été célèbres au commencement du siècle, et des peintres italiens même, tels que l'Albane et le Guide, y avaient longtemps étudié.— Vers 1658, Homtoorst et Breenberg avaient quitté l'Italie : parmi les Flamands qui brillaient à Rome, les plus fameux étaient alors Pierre de Laër ou le Bamboche, et les deux frères Both, Jean d'Italie et André. Il y en avait encore quantité d'autres connus seulement dans la ville, ceux-ci pour la malice de leurs tours, ceux-là pour l'étrangeté de leurs personnes et de leurs manières. — Deux amis, Baut et Baudouin s'étaient attirés par leur amitié une réputation touchante. Ils peignaient ensemble; Baudoin composait des paysages, Baut y plaçait les figures; ils vivaient du même travail et de la même vie; la mort les enveloppa tous deux dans le même oubli. Dans cette armée d'artistes, jeunes ou vieux, s'efforçant à l'envi de se frayer un chemin vers la gloire, tous n'étaient point également prompts, également heureux, car en peinture aussi il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. — Les appelés achevaient ici une vie joyeuse bien que pauvre. Le grand maître de tous ces combattants, leur général, c'était Pierre de Laër ou Bamboche, qu'on avait surnommé ainsi à cause de la conformation bizarre de sa tête : la nature ne semblait, en effet, l'avoir créé si laid que pour braver ses propres lois, et comme par gageure. Son esprit était mieux fait que son visage, dont il se servait d'ailleurs avec une complète absence d'amour-propre et une gaieté sans égale pour réjouir ses illustres amis, deux Français, dont le nom seul résume toute notre gloire en peinture, Nicolas Poussin et Claude le Lorrain. Et puis il était doué d'un assez heureux génie pour qu'il lui fût permis d'être difforme. — Ses tableaux, presque toujours fort petits et qu'on nommait des *bambochades*, auraient mérité plutôt qu'on les appelât tout simplement des chefs-d'œuvre. — Bamboche n'oubliait jamais ce qu'une fois il avait vu : sa mémoire était une mine d'où il tirait tous ses sujets, chasses, paysages, marines ou tableaux de genre, avec une verve intarissable, et un *humour* que les peintres anglais, Wilkie lui-même, n'ont pas atteints. — Bamboche s'était fait à Rome le créateur et le roi d'un art exotique que les Italiens essayèrent à plusieurs reprises d'acclimater chez eux. Il avait un imitateur indigène, fervent et infatigable, ce *Michel-Ange des batailles*, de qui les patients essais firent changer le nom, et que ses contemporains nommèrent souvent *Michel-Ange des Bambochades*. L'arrivée de Karel Dujardin à Rome lui donnait, du reste, un rival plus sérieux. Dujardin suivit certainement les leçons de Laër, de ce nouveau maître égalé déjà par lui, et qui les lui prodigua sans envie. — Bamboche révéla à notre peintre le second côté de son talent, celui que Berghem et Paul Potter ne lui auraient point appris, cette science enfin de l'observation et du comique, qui, à tort ou à raison, a fait depuis sa plus grande gloire.

Le talent de Karel Dujardin lui avait donc donné à Rome un maître de plus : mais obscur et sans avenir il y aurait encore trouvé des amis. Il apportait, en effet, dans cette bruyante académie que les peintres Flamands avaient formée, une nature d'esprit toute nouvelle, une manière de rire plus douce et plus durable. C'était déjà un vieil usage parmi eux que de baptiser d'un sobriquet chaque arrivant. Karel Dujardin, nous ne savons trop pourquoi, fut surnommé *Barbe de Bouc*. Son caractère, du reste, et son goût du plaisir, avant son génie, en firent promptement un personnage au milieu de ces académiciens d'un ordre inconnu. Mais il ne tarda point à se distinguer dans ce genre que Bamboche avait mis à la mode parmi les amateurs romains, et les acheteurs abondèrent aussitôt dans son atelier, couvrant d'or ses eaux fortes et ses tableaux, qu'il faisait malheureusement de petite dimension.

Accoutumé à leur grande peinture, les Italiens ne comprenaient point encore par quel secret les Flamands tiraient tant d'effets de sujets si simples : quelques vaches au bord d'un ruisseau, un pâtre jouant avec son chien, un meunier guidant son âne. — Ce qui les étonnait surtout, c'était cette science du pittoresque, et parfois même du laid, que possédaient les peintres du Nord, car, disait un écrivain italien, les nôtres ne trouvent jamais que de belles choses, les Hollandais embellissent tout ce qu'ils trouvent.

Ces premiers succès n'éblouirent pas Karel Dujardin; ils ne lui inspirèrent, avouons-le, qu'un goût plus vif pour le plaisir. Il gagnait d'ordinaire autant d'argent qu'un financier, il en dépensa davantage, et la postérité, tout honnête qu'elle soit, ne peut que s'en louer, puisqu'elle doit sans doute aux besoins dévorants de l'artiste le grand nombre de ses productions. Sa facilité, d'ailleurs, était telle que pour beaucoup faire, il n'en faisait que mieux. Il passait souvent ses journées à recueillir autour de Rome des études et des croquis, cherchant en Italie ce côté familier des choses que l'on rencontrait en Flandre à chaque pas; observant souvent les scènes les plus habituelles et les plus vulgaires, pourvu qu'il y découvrît un côté neuf ou pittoresque. Ainsi les charlatans, qui couraient les faubourgs, ne manquaient jamais de l'arrêter. Il les avait étudiés mot par mot, geste par geste; au moindre mouvement de leur physionomie, lui-même il eût pu formuler d'avance le gros mensonge qu'ils allaient débiter; il estimait tout bas qu'ils connaissaient le cœur humain aussi profondément que bien des philosophes, et qu'ils avaient même de plus que ceux-ci la franchise de porter avec eux leurs enseignes. Bon comme il l'était, ce ne devait point être cependant sans un serrement de cœur qu'il voyait piper par Scaramouche ou Polichinelle ces candides contadini à qui Dieu donna de tout temps plus de vigueur que de malice. Mais aussi ces braves gens s'en allaient si contents et si fiers d'avoir été trompés! Et

leur malheur, qu'ils ne soupçonnaient pas, offrait à la peinture tant de ressources et de profits!.....

Pour ses essais dans ce genre, essais si parfaits dès leur début, Karel Dujardin n'abandonnait pas ses pastorales. Le sentiment de la nature vivait en lui trop fortement pour qu'il ne s'étudiât pas constamment à le rendre. Il semble être venu dans cette Italie si belle et souvent si morne, surtout pour s'initier aux beautés de la solitude, repoussantes d'abord et puis si grandes! Les tableaux et les dessins qu'il fit dans la suite nous offrent souvent de ces puissantes végétations, telles qu'on n'en rencontre point en Hollande. L'aune seulement ou le hêtre ont remplacé le pin, l'arbre du Nord celui du Midi; le peintre y fait encore passer l'homme, mais sa présence n'enlève à la forêt rien de sa sauvage majesté. Les sujets que Karel Dujardin choisit en Italie revêtirent en se réfléchissant dans son imagination, à côté de ses souvenirs, un caractère national et charmant. Dujardin peignit son âme dans ses paysages, avant même de peindre la nature, et son âme demeurait flamande. Peintre d'animaux, il reproduisit toujours ces vaches grasses de Hollande et ces fiers mulets du Brabant, en éclairant seulement d'un rayon de plus leur robe sombre. Elève de Paul Potter, nous l'avons dit, avant d'avoir vu l'Italie, Dujardin avait connu le soleil. En s'attachant à rendre l'âpre nature des campagnes romaines, il sut éviter la rudesse que Pierre de Laër avait apportée trop souvent dans ses études; il sut combiner plus heureusement les lumières, se montrer encore riant et doux, et lorsqu'à son insu, son talent subit la mâle influence de la contrée, ce fut pour devenir souvent énergique sans cesser jamais d'être aimable.

Avec toutes ces qualités et malgré ses défauts, car il en eut, Karel Dujardin continuait à être fort goûté à Rome, et sa popularité même y devint telle, qu'elle menaça d'effacer celle de Laër, surtout parmi les grands et les riches. Quant au peuple, comme il n'avait pas de goût, il n'avait pas de préférence. Il aimait au fond tous ces Flamands joyeux, car s'il craignait leurs plaisanteries, parfois cruelles, et les inventions étranges de leur gaieté, au moins il ne craignait pas leurs personnes. L'Italie, à cette époque, comptait bon nombre d'artistes, et de grands artistes, tels que les deux Bolognais, l'Albane et le Guerchin; tels que le Napolitain Salvator Rosa, et les Romains André Sacchi et Pierre de Cortone. Mais si le peuple de Rome les vantait outre mesure, et beaucoup plus que les Flamands, par amour-propre national, il les redoutait fort par *habitude*. Sauf leurs accès inquiétants d'hilarité et leurs trop fréquentes ivresses, les Flamands vivaient doucement; ils ne s'entre-tuaient point et respectaient la vie d'autrui à l'égal de la leur. Il y avait loin de cette paisible facilité de mœurs, qui leur valait l'amitié du sage et du grand Nicolas Poussin, à cette humeur irascible et querelleuse, à ces habitudes soldatesques des artistes italiens traîneurs de rapières, se piquant tous de vivre sur le modèle de Salvator, sur le bruit encore retentissant des grandes estocades du Caravage (Michel-Ange Caravage, 1569-1609), et sur la tradition de ce Benvenuto Cellini, qui s'était proclamé lui-même, dans ses mémoires, le plus terrible de tous les hommes. — Bamboche, dans sa vieillesse, fut sourdement accusé de meurtre... Les accusateurs furent eux-mêmes des meurtriers, car le pauvre vieillard en devint fou et se tua. Arrivant à Rome, jeune et plein de fougue, Dujardin n'y eut pas de violentes querelles, ou le récit du moins ne nous en a été transmis par aucun de ses biographes : le peintre, en quittant la ville, ne laissa derrière lui que des amis. Dujardin quittant Rome! cela était vrai pourtant. Au bout de plusieurs années, un impérieux désir l'avait saisi tout à coup de revoir les ciels mélancoliques et les riants pâturages de la Hollande. Il avait pu longtemps se croire Italien; il partait sentant toujours à son émotion qu'il était bon Hollandais, emportant avec lui comme un trésor les secrets de ces deux natures dont l'une avait éclairé son intelligence encore incertaine et dont l'autre n'avait pas un jour cessé de vivre et de murmurer dans son souvenir.

Quelque temps avant de s'éloigner de Rome, y subissant une influence nouvelle, dans ce centre du monde catholique, Karel Dujardin s'était essayé au genre religieux. Il cherchait sans doute à satisfaire les communautés de la ville, qui plusieurs fois lui avaient fait de riches commandes. Il composa alors la *Salutation angélique* et quelques autres tableaux dont nous pouvons apprécier le mérite, car l'un des plus fameux, *le Christ entre les larrons*, appartient au Musée du Louvre.

III

La route du retour pour Karel Dujardin, c'était la France. A Lyon, disent les biographes, il rencontra des amis. Nous soupçonnons plutôt que, las d'en manquer depuis Rome, il s'en fit de nouveaux, sans vouloir aller plus loin. Il y mena de suite un grand train, car il revenait d'Italie avec une bourse sonore, et il se piquait de faire honneur à la Flandre et à lui-même vis-à-vis des Français. Mais Karel, cet enfant de génie, qui n'eut jamais la raison d'un homme, sut moins bien choisir ses amitiés qu'autrefois. Il faisait bonne chère, il était libéral, il trouva trop vite une foule d'admirateurs, louant, les uns sa peinture, les autres, faute de s'y connaître, exaltant son esprit. Il eut alors des clients ni plus ni moins qu'un grand seigneur, des parasites autant que pouvait en nourrir sa table, et des dettes malheureusement autant qu'il en avait toujours eu. Cependant il ne s'en tourmentait guère, car s'il y avait à Lyon bon nombre de gens qui s'entendaient trop bien à dépenser l'argent d'autrui, surtout le sien, il y avait aussi çà et là, clairsemés dans la ville et la province, quelques vrais amateurs de peinture qui payaient chèrement les tableaux... Malgré tout, malgré ses efforts, malgré ses travaux, car il lui était aussi naturel de travailler et de peindre que de vivre, un jour ses embarras devinrent menaçants. La meute des créanciers se mit en arrêt devant sa porte, il manqua d'amis tout à coup, et les recors l'attendirent seuls au lieu de ses réjouissances ordinaires. Par bonheur il était logé à Lyon chez une vieille dame de qualité, fort riche, qui lui avait intrépidement fait crédit jusque-là, et qui, cette fois encore, eut la générosité de le tirer, à force d'argent, de ce mauvais pas. Karel était fort désireux de s'acquitter envers elle; il l'épousa par reconnaissance. C'était, au reste, une épouse digne et recommandable qu'il prenait là. Elle était bonne, comme elle l'avait bien prouvé, et peut-être avait-elle été belle. Elle avait une réputation sans tache et une grande piété : elle avait aussi vingt ans de plus que son mari, mais celui-ci ne réfléchit point à un si léger inconvénient, aveuglé, comme il l'était,

par sa vive amitié. Il sentit cependant quel ridicule allait tomber sur lui, et craignant sans doute de devenir la risée de la ville, aussitôt marié il partit brusquement pour la Flandre, emmenant sa femme avec lui.

Ce couple mal assorti, il faut en convenir, s'en alla tout droit à Amsterdam, où de grands honneurs attendaient l'épousé. L'histoire ne nous dit point si l'épousée en eut sa part légitime. Cela, du reste, n'importait que d'assez loin à la gloire de son mari, qui fut grande. Les succès de l'artiste à Rome et à Lyon furent effacés et bien au delà ; la vogue de ses tableaux devint immense. On aimait à Amsterdam ces rayons de lumière que Dujardin rapportait d'Italie et qu'il versait si doucement sur les campagnes natales. On aimait ces scènes comiques que le Hollandais flegmatique et patient étudiait jusqu'aux moindres détails, et dont il saisissait peu à peu toute la spirituelle saveur. L'esprit du peintre s'était encore aiguillonné par les traverses et les difficultés de sa propre vie ; cependant il demeura fidèle à son caractère : son rire ne se mêla pas d'amertume ; il continua de prendre de toutes choses le côté le plus gai, sans s'abandonner jamais à de méchantes ironies. D'ailleurs, il s'absorbait tout entier dans son art, et il retrouva d'abord dans cette vie de labeur cette même quiétude qu'on respire encore dans ses paysages de cette époque, dans oeux, entre autres, que l'on voit au musée d'Amsterdam, la *Chèvre allaitant ses petits*, les *Mulets et leurs conducteurs*, etc...

Il demeurait sur le Heeregraft dans la maison d'un sieur Jean Reinst, qui était un personnage et qui se fit son protecteur. Par malheur, les magistrats et les autres gens influents d'Amsterdam ne comprirent pas tous aussi bien que celui-là le génie de leur compatriote, et l'ambition des cinq directeurs de la prison d'Amsterdam fit faire à Dujardin son seul mauvais tableau. Chargé du soin de léguer à la postérité les images en pied de ces cinq magistrats aussi peu pittoresques que graves, l'artiste ne s'effraya pas tout d'abord ; il exécuta la commande, mais dans ce sujet, qui, comme le remarque un critique distingué, n'aurait pu convenir qu'à Rembrandt, Dujardin se méconnut lui-même. S'il ne manqua pas de correction, il ne sut pas trouver de mouvement : l'homme d'esprit, le peintre de l'*humeur*, le charmant coloriste ne produisit rien qu'une œuvre insignifiante, froide et sans effet. Ce tableau ne servit qu'à accroître sa fortune, ce dont il était loin d'être jaloux. Mais elle grandissait en dépit de lui-même, car son mariage avait tari d'un seul coup toutes les sources de sa folie, et ce fut peut-être la plus grande punition qui lui fut infligée pour le désordre de son passé que de ne pouvoir plus dissiper le présent. Les mœurs en ce temps-là étaient encore simples et frugales, surtout dans cette Hollande travailleuse, où la main de l'homme a tout fait jusqu'au sol, jusqu'à la nature ; et la femme de Dujardin imita les ménagères flamandes, toutes douées d'une impitoyable économie. On n'avait point encore oublié dans le pays l'exemple de Berghem, à qui sa femme reprochait, comme perdues, les heures même de son sommeil et de son repas. Certes, l'épouse de notre peintre n'avait l'âme ni si étroite ni si tracassière. Mais l'insouciance de Dujardin s'était enfin dissipée, il entrevoyait déjà le fond de cet abîme de soucis, de regrets, presque de remords où il s'était plongé, espérons-le, sans réflexion... Si autrefois, à Lyon, c'était, comme le disaient ses ennemis, la richesse de son hôtesse et non son hôtesse elle-même qu'il avait épousée, la faute était honteuse ; mais combien durement ne l'expiait-il pas ? Son plus grand châtiment était sans doute cette contrainte morale qui pesait sur son talent ivre de liberté. Les souvenirs de l'Italie se réveillaient impétueusement dans son cœur, comme naguère, quand il était à Rome, s'y réveillaient ceux de la patrie. C'était Venise à présent qu'il voulait voir. Venise, la ville des Titien ! Mais partir ? Il ne le pouvait plus. Le devoir l'enchaînait dans sa maison de Heeregraft ; sa femme, qui avait pénétré ses agitations intérieures, s'efforçait en vain de les calmer. Des projets de départ mûrissaient, au contraire, en lui, et il en était venu à ce point de n'attendre plus qu'une occasion. Un jour cette occasion vint, et le peintre partit. Jean Reinst allait à Rome, et Dujardin, pour lui faire honneur, l'avait accompagné jusqu'au Texel... Mais lorsqu'il découvrit l'espace et la mer, la mer immense et libre sur laquelle on s'embarquait pour n'aborder plus qu'à Naples ou à Gênes, alors il oublia tout, le mariage, le devoir, la raison ; il voulut monter sur le vaisseau. Son ami lui fit quelques objections, Dujardin y répondit respectueusement, et obéissant au moins à celle-ci qu'il ne pouvait partir sans bagages, il envoya au plus vite un messager vers sa femme lui demander du linge et des habits. La malheureuse femme, cédant à cette volonté ardente et précipitée, lui envoya avec résignation tout ce dont il avait besoin pour le voyage. Le lendemain il avait mis en mer.

A peine arrivé à Rome, il se sépara de Jean Reinst, et se mit à courir le reste de l'Italie. Cette partie de sa vie est fort obscure : nous savons seulement qu'après quelques mois, son compagnon le rencontrant de nouveau, le pressa de retourner en Hollande. Le peintre n'y était point encore résolu ; il chargea seulement son compagnon de voyage des plus tendres compliments pour sa femme, lui faisant annoncer son prochain retour. Mais la Hollande ne le revit plus.

Dans les différentes villes d'Italie où il séjourna tour à tour, il se replongea alors, comme à dessein, dans cette vie de luxe et de plaisirs entremêlés d'études qu'il avait menée autrefois. Au fond de l'âme il portait sans doute, sous cette dissipation apparente, une incurable tristesse, un désespoir horrible d'avoir de ses propres mains brisé sa belle destinée, d'avoir lui-même jeté au vent du caprice et du désordre les admirables dons de Dieu. Sa gaieté, faite pour être si durable, ne se répandait plus en sourires, mais en bruyants éclats ; sa réputation était aussi grande, l'Italie tout entière en était remplie, mais la santé du peintre s'affaiblissait, son intelligence se troublait déjà, sa vitalité ne répondait plus à son talent. A quarante-trois ans, las et découragé, l'artiste allait mourir.

Il avait enfin vu cette Venise qu'il avait si ardemment désirée. Il y vivait depuis quelque temps, il y avait rencontré des compatriotes et même un ami, Jean Glauber, élève de Berghem comme lui et peintre distingué. Ce fut à Venise, entre les bras de Glauber, qu'il acheva sa vie. Après une longue maladie, à peine convalescent, il eut une rechute. Le rieur si doux, l'artiste mélancolique cessa de rêver et de rire ; le poëte charmant s'éteignit.

## IV



Nous ne pouvons nous étendre ici sur chacune des

œuvres de Karel Dujardin, qui sont fort nombreuses et la plupart si parfaites en leur simplicité. Remarquons en passant que cette pléiade des peintres flamands du dix-septième siècle, semble avoir travaillé, médité, créé pour notre temps. Rien ne nous est étranger dans leurs tableaux, leur poésie est celle de nos jours. Le même sentiment qui les anima anime certainement la plupart de nos peintres paysagistes d'aujourd'hui; eux aussi sont des Flamands.

Le Louvre possède de Dujardin : *Jésus entre les deux larrons, le Pâturage, le Bocage et le Gué*, et deux autres tableaux qui sont demeurés sans nom, le portrait de l'auteur, et *les Saltimbanques* enfin, estimés 25,000 fr. H. Perret.

# BIBLIOGRAPHIE.

**Lectures pour tous**, ou Extraits des Œuvres générales de Lamartine.

Un des souvenirs les plus purs et les plus doux de notre jeunesse, à nous qui touchons déjà au soir de la vie, puisque, selon l'expression du vieux Malherbe,

La nuit est déjà proche à qui passe midi;

un des souvenirs les plus frais dans notre mémoire, c'est celui du plaisir ineffable que nous causait la lecture des premières *Méditations*, des premières *Harmonies* de Lamartine. Alors, l'eau de la source n'était pas troublée; alors, le ciel s'y réfléchissait dans sa splendeur, sans ombres et sans nuages; alors, les vibrations de cette lyre ne disaient rien qu'amour, piété, contemplation, paix et mélancolie. Le livre du poëte était le livre de tous, et comme il l'a dit lui-même, en parlant du poëte romancier de l'Écosse, de Walter Scott,

La main du tendre enfant peut l'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot imprudent étonne son regard.

D'autres temps sont venus; les âmes croyantes, les esprits délicats, les personnes dont le goût littéraire est difficile et pur, n'ont plus prononcé qu'avec un soupir ce nom de Lamartine, si cher à leurs premières années; ses livres, à dater du *Voyage en Orient*, ne sont plus venus reposer sur la table autour de laquelle se rassemble la famille; les jeunes filles n'ont plus eu le droit de les feuilleter, les mères y ont jeté à peine un coup d'œil timide; la confiance que le poëte inspirait autrefois était bannie, et ni ses *Voyages*, ni ses romans, ni ses poëmes de quelques beautés qu'ils fussent revêtus, n'ont pu la faire renaître, et le livre à l'aide duquel le nom de Lamartine est sans doute venu jusqu'à vous, ce livre, prélude d'une révolution, l'*Histoire des Girondins*, peinture exaltée et fatale d'une des plus sombres époques de l'histoire, a mis le sceau à cette séparation qui s'était faite entre le poëte et ses premiers lecteurs.

Ce livre eut un grand retentissement; M. de Lamartine fut élevé sur le pavois populaire; un instant, sa voix éloquente conjura l'aveugle effort des masses soulevées; puis, le silence se fit autour de lui... Le poëte rentra dans la vie privée; désabusé de la plus flatteuse des illusions, la popularité, il se replia sur lui-même; il suivit le conseil qu'il s'était donné autrefois :

Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

Il revint à ses premières impressions, à ses premiers travaux, il écrivit des pages où l'on retrouve la fraîcheur de ses plus beaux jours; mais cependant le lit du ruisseau avait été ravagé, et le ciel ne s'y reflétait plus; la plus belle corde de la lyre, celle de la foi, s'était brisée; mais Dieu, qui a rendu au poëte ses premières inspirations, peut lui rendre aussi sa foi première.... Cependant, M. de Lamartine, dans les loisirs que les révolutions lui avaient faits, voulut élever à sa propre mémoire un monument durable : il voulut faire un livre *pour tous*, qui devînt l'hôte cher et familier du foyer domestique, un livre qui produisît toujours le bien et jamais le mal, et pour faire ce livre, il feuilleta ses propres ouvrages, il écarta d'un doigt sévère les pages que ses amis d'autrefois auraient réprouvées; il a pris, comme il le dit lui-même, « dans les soixante volumes de poésie, de littérature, » d'éloquence, d'histoire, qu'il a composés, les pages » les plus irréprochables par le sujet et les plus châ» tiées par le style; et si, par hasard, une strophe, » une phrase, une image, un vers, un mot, ont paru » de nature à alarmer la susceptibilité de la mère de » famille, il en a fait sans peine le sacrifice.... »

De ce jugement austère que le poëte a exercé sur lui-même est sorti un petit livre, prose et vers, qui mérite de figurer dans toutes les bibliothèques; qui est digne d'être placé entre toutes les mains, car il ne respire que les tendresses de la famille, l'amour du bien, la contemplation pieuse de la nature, la foi dans la Providence, la croyance à l'immortalité, un livre enfin auquel on peut, en très-grande partie, appliquer l'axiome de La Bruyère : *Quand un livre vous élève l'âme et vous rend la vertu plus chère, croyez qu'il est fait de main de maître*. Les premières *Méditations*, les *Harmonies*, quelques feuillets détachés de ses *Voyages*, de ses romans, de ses écrits intimes, ont fourni à M. de Lamartine la matière des *Lectures pour tous*, élite de sa pensée et de ses sentiments, et vraiment l'on est étonné en voyant que soixante volumes qui ont fait du bruit dans le monde ont abouti, après avoir passé au crible de la morale et du goût, à un si petit livre. « La pensée, dit l'auteur, ressemble à ces fleu» ves de l'Amérique du Sud qui roulent çà et là quel» ques paillettes d'or au milieu d'un déluge de vase. » Quand l'automne arrive, quand le fleuve baisse, » quand l'eau tarit, le chercheur d'or descend dans » le lit du fleuve, fait égoutter l'eau, tamise le sable, » ramasse ce qui brille, jette au vent ce qui n'est que » terre, et ne retire de tout ce débordement que ces » rares paillettes pour grossir le trésor de l'huma» nité. »

A notre tour, nous demanderons à M. de Lamartine la permission de lui emprunter une ou deux de ces

paillettes d'or pour orner et enrichir notre modeste petit recueil :

### LES AMIS DISPARUS.

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier ;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier ?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence,
Plus faible et plus triste à noter ;
Hélas ! c'est qu'à chaque distance,
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi dans la forêt voisine,
Où nous allions, près de l'enclos,
Des cris d'une voix enfantine
Éveiller des milliers d'échos.

Si l'homme, jaloux de leur cime,
Met la cognée au pied des troncs,
A chaque chêne qu'il décime,
Une voix tombe avec leurs fronts.

Il en reste un ou deux encore :
Nous retournons au bord du bois,
Savoir si le débris sonore
Multiplie encor notre voix.

L'écho, décimé d'arbre en arbre,
Nous jette à peine un dernier cri ;
Le bûcheron au cœur de marbre
L'abat dans son dernier abri.

Adieu, les voix de notre enfance ;
Adieu, l'ombre de nos beaux jours ;
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !

---

### UNE HALTE AU DÉSERT.

« L'esclave alluma un petit feu de branches sèches sur la poussière de la place du village ; il jeta les grains de café dans un vase de bronze antique d'un admirable dessin, trouvé sans doute dans les fouilles de cette contrée, autrefois couverte de villes et de *villas* opulentes ; il pila les grains avec un morceau de marbre dans ce mortier qui avait peut-être contenu jadis les cendres d'un roi de Lydie, et qui servait aujourd'hui à concasser le maïs d'un esclave ou le café d'un voyageur. Il jeta les grains encore tout huileux dans une cafetière de terre, pour que le parfum qui s'exhale surtout de l'huile de la plante, ne s'évaporât point comme il s'évapore dans les grains moulus en farine dans nos climats, et il nous le servit dans de petites tasses d'étain entourées d'un treillis de filigrane, pour que le café fût brûlant aux lèvres et frais à la main.

» Après ce repas, nous nous lavâmes, à la manière antique, dans de l'eau parfumée versée par l'esclave sur nos mains des aiguières aux formes étrusques, et nous nous étendîmes sur nos manteaux pour dormir au murmure des feuilles et au chuchotement des femmes et des enfants autour de nous.

» A combien de tables, disais-je à mon compagnon de départ, n'ai-je pas mangé ainsi le pain mélangé de ma vie depuis que je respire ou plutôt depuis que je voyage dans ce monde si divers de ma destinée ! D'abord le pain de seigle avec le pauvre et les bons paysans de mon pays natal, où ma mère, avec beaucoup d'enfants et dans une médiocrité alors voisine de la gêne, nous accoutumait à la frugalité et à l'indigence, afin de nous endurcir aux simplicités et aux privations de la vie rustique ! puis, le pain de l'opulence et des cours, à la table des ministres, des souverains et des princes, pendant que je représentais mon pays dans les rangs de la diplomatie auprès des puissances étrangères ; puis le pain du peuple, âpre et noir de poudre, à l'hôtel de ville de Paris, pendant les longs jours et les nuits sans sommeil des grandes émotions populaires ; puis, le pain de l'injure et de l'iniquité dont on vous arrache les morceaux de la main en se raillant de vos angoisses à quitter le toit de vos pères ; puis, le pain du travail assidu et des nuits disputées au sommeil ; puis, le pain des voyageurs sous les tentes de l'Arabie, ou dans les monastères du Mont-Liban ; puis, le pain de l'hospitalité étrangère, comme celui que nous mangeons aujourd'hui ; et qui sait les autres ?...

» Eh bien ! de toutes ces tables où j'ai rompu du pain du jour de l'homme, le plus doux, le plus savoureux après celui qu'on rompt enfant sur les genoux de sa mère, avec ses sœurs et ses frères, a toujours été celui que j'ai rompu comme à présent, dans la solitude des pays lointains, à côté de mon cheval, sur l'herbe ou sur la poussière, près de la source, à l'ombre de l'arbre ou de la tente, sans savoir où je romprai celui du soir... L'homme est né voyageur ; voilà pourquoi l'arbre a des racines et l'homme a des pieds ! et plût à Dieu qu'il eût des ailes ! mais alors le globe où il erre nous serait trop petit. »

---

### LE CIMETIÈRE DE SAINT-POINT.

« J'arrivai ainsi, traînant mes pas sous les branches jaunies et sur les sables humides, jusqu'à une petite porte percée dans un vieux mur tapissé de lierre et de buis. Vous savez que le mur de l'église projette son ombre sur cette partie du jardin, et que l'on communique par cette porte dérobée de l'enclos dans le cimetière du village. Vous savez que j'ai ajouté à ce cimetière, ombragé de vieux noyers, un petit coin de terre, retranché au jardin, afin que ce petit coin de terre, dont j'ai fait don à la commune, fût à la fois la propriété de la mort et la propriété de la famille, et que, si la nécessité nous dépouillait un jour de l'habitation du domaine de *Saint-Point*, cette nécessité ne fît pas du moins passer ce domaine des morts dans les mains d'une famille étrangère ou d'un propriétaire indifférent.

» C'est sur cette frontière neutre, entre le cimetière et le jardin que j'ai bâti (le seul édifice que j'aie bâti ici-bas) un petit monument funèbre, une chapelle d'architecture gothique, entourée d'un cloître surbaissé en pierres sculptées qui protégent quelques fleurs tristes et qui s'élèvent sur un caveau. C'est là que j'ai recueilli et rapporté du loin, près de mon cœur, les cercueils de ma mère et de tout ce que j'ai perdu sur la route de plus aimé et de plus regretté ici-bas.

» Toutes les fois que j'arrive à *Saint-Point* ou toutes

les fois que j'en pars pour une longue absence, je vais seul, à la chute du jour, dire à genoux un salut ou un adieu aux chers hôtes de l'éternelle paix, sur ce seuil intermédiaire, entre leur exil et leur félicité. Je colle mon front contre la pierre qui me sépare de leurs cendres; je m'entretiens à voix basse avec elles, je leur demande de nous envelopper dans nos aridités d'un rayon de leur amour; dans nos troubles, d'un rayon de leur paix; dans nos obscurités, d'un rayon de leur vérité. Je relis, pour ainsi dire, ma vie tout entière sur ce livre de pierre de trois sépulcres : — Enfance, jeunesse, aubes de la pensée, années en fleurs, années en fruits, années en chaumes ou en cendres, joies innocentes, piétés saintes, attachements naturels, études ardentes, égarements pardonnés d'adolescence, passions naissantes, attachements sérieux, voyages, fautes, repentirs, bonheurs ensevelis, chaînes brisées, chaînes renouées de la vie, peines, efforts, labeurs, agitations, périls, combats, victoires, élévations et écroulements de l'âge mûr sur les grandes vagues de l'Océan des révolutions pour faire avancer d'un degré au plus l'esprit humain dans sa navigation vers l'infini ! Puis les refroidissements d'ardeur, les déchirements de destinée, les martyres d'esprit, les pertes de cœur, les dépouillements obligés des choses et des lieux dans lesquels on s'était enraciné, les injustices, les ingratitudes, les persécutions, les lassitudes du corps avant celles de l'âme, la mort enfin, toujours à moitié chemin de quelque chose.

» Tout cela a roulé en bruissant pendant je ne sais combien de temps sur ma tête, comme le torrent de ma vie qui serait redescendu tout à coup après une pluie d'orage de toutes les montagnes, et qui serait venu reprendre possession de son lit desséché. J'ouvris mon cœur comme une écluse, et la prière en sortit à grands flots avec la douleur, la résignation et l'espérance, et mes larmes aussi coulaient, et quand je retirai mes mains de mes yeux et que je les posai sur le seuil pour le bénir, elles firent une marque humide sur la pierre blanche...

» Un bruit m'avait fait lever en sursaut.

» C'était la sourde et monotone psalmodie qui sortait d'une petite fenêtre grillée au flanc de l'église, tout près de moi. Je m'essuyai le front et les genoux pour faire le tour de l'édifice, et pour y entrer par la petite porte qui s'ouvre au midi sur le côté opposé. Je fus arrêté sur la première marche par un petit cercueil recouvert d'un drap blanc et de deux bouquets de roses, blanches aussi, que portaient quatre jeunes filles d'un hameau des montagnes. Le vieux curé les suivait en récitant quelques versets de liturgie latine sur la brièveté de la vie ; un père et une mère pleuraient en chancelant, derrière lui. Je marchai vers la fosse avec eux, je jetai à mon tour les gouttes d'eau sur le cercueil de la jeune fille, et je rentrai sans avoir osé regarder le pauvre père.... »

Ces trois morceaux pris au hasard peignent assez bien la sensibilité contemplative, le tour abondant et large qui forment les caractères du talent de M. de Lamartine. Nous espérons que nos lectrices goûteront ce livre, que nous leur recommandons avec confiance, après l'avoir lu nous-même avec soin, et avoir acquis la conviction qu'il ne peut laisser que des impressions heureuses, qu'il ne peut exercer qu'une influence bienfaisante.

E. R.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### WHAT IS THAT, MOTHER?

I

What is that, mother?
— The lark, my child !
— The morn has just looked out, and smiled,
When he starts from his grassy nest,
And is up and away, with the dew on his breast,
And a hymn in his heart, to yon pure bright sphere,
To warble it out in his Maker's ear.
Ever, my child, be thy morn's first lays
Tuned, like the lark's, to thy Maker's praise.

II

What is that, mother?
— The dove, my son !
— And that low sweet voice, like the widow's moan
Is flowing out from her gentle breast,
Constant and pure by that lonely nest,
As the wave is pour'd from some crystal urn
For her distant dear one's quick return.
Ever, my son, be thou like the dove,
In friendship as faithful, as constant in love.

III

What is that, mother?
— The eagle, boy !

### QU'EST-CE QUE CELA, MA MÈRE?

I

— Qu'est-ce que cela, ma mère ? — L'alouette, mon enfant. Le matin vient de poindre en souriant lorsqu'elle s'élance de son nid caché par l'herbe, et voltige çà et là ; sur son plumage il y a de la rosée, dans son cœur un hymne, et elle s'élève vers la brillante sphère du ciel pour porter cet hymne jusqu'à l'oreille de son Créateur.

O mon enfant ! que chaque matin tes premiers accents soient, comme ceux de l'alouette, à la louange de ton Créateur.

II

— Qu'est-ce que cela, ma mère? — La colombe, mon fils. Sa douce petite voix, semblable au gémissement d'une veuve, s'échappe de sa jolie gorge ; du sein de son nid solitaire, sa voix s'élève constante et pure, comme l'onde qui tombe d'une urne de cristal. Elle invoque le prompt retour de celui qu'elle chérit.

O mon fils, sois toujours comme la colombe, fidèle et constant dans tes affections.

III

— Qu'est-ce que cela, ma mère ? — L'aigle, mon fils. Poursuivant fièrement sa joyeuse course, hardi, puisant une



Nargeot Sculp.

LES SALTIMBANQUES

Journal des Demoiselles

Proudly careering his course of joy,
Firm, on his own mountain vigour relying,
Breasting the dark storm, the red bolt defying;
His wing on the wind, and his eye on the sun,
He swerves not a hair, but bears onward, right on.
Boy, may the eagle's fligt ever be thine,
Onward, and upward, and true to the line.

nouvelle vigueur sur sa montagne native, savourant la sombre tempête, défiant l'éclair et la foudre, l'aile au vent, l'œil fixé sur le soleil, il ne se détourne pas d'une ligne, mais se porte en avant et va tout droit.

Puisses-tu, mon fils, si tu as à combattre, imiter l'aigle, aller en avant, en haut, et fidèle à ton but.

IV

What is that, mother?
— The swan, my love!
He is floating down from his native grove;
No loved one now, no nestling nigh,
He is floating down by himself to die :
Death darkens his eye, and umplumes his wings,
Yet the sweetest song is the last he sings.
Live so, my love, that, when death shall come,
Swan-like, and sweet, it may waft thee home.

G. W. Doane.

IV

— Qu'est-ce que cela, ma mère ? — Le cygne, mon cher trésor. Il flotte loin du lieu où il naquit. Nul ne l'aime, maintenant, nul compagnon ne niche près de lui; il flotte et se laisse emporter, au moment de mourir. La mort voile ses yeux et arrache des plumes à ses ailes; cependant, le plus doux de ses chants est celui qu'il fait entendre le dernier.

Vis de même, mon cher enfant, afin qu'au jour où la mort viendra, semblable à celle du cygne, elle te mène doucement dans ta patrie !

Mlle Amélie Desprez.

# L'IDIOT.

La littérature russe est peu connue; bien des gens même en soupçonnent à peine l'existence. Le goût que l'on connait à la haute société pour notre langue et nos écrivains, et l'état de barbarie où l'on suppose que croupissent les classes inférieures, dans l'empire des czars, font croire généralement que la Russie est restée notre tributaire pour la littérature, comme pour l'industrie et les modes.

La langue française est et sera toujours, en Russie, le signe d'une bonne éducation; elle s'y cultive avec le même soin que la langue maternelle; mais celle-ci se développe rapidement et se fixe dans des ouvrages empreints, sinon d'un talent de premier ordre, au moins d'une grande originalité. La Russie, jetée brusquement, en un jour d'énergie sublime, dans la voie de la civilisation occidentale, n'a pu y être d'abord qu'imitatrice. Longtemps elle s'est résignée à ce rôle; depuis quelque temps elle essaye d'en sortir. Ses efforts ne sont pas toujours heureux, mais ils sont constants; les écrivains russes ne s'affranchissent pas toujours autant qu'ils le voudraient de l'imitation étrangère, mais ils en ont la bonne volonté. C'est un signe heureux. Les grands genres ne sont pas encore ceux qui leur réussissent le mieux; dans le drame, l'épopée et la poésie lyrique, ils en reviennent toujours, quoi qu'ils en aient, à copier l'Allemagne, quand ils se détournent de la France. Où les Russes ont une allure à eux, c'est dans le récit. En général, ils content parfaitement : c'est une des vieilles traces de leur origine orientale. Les mobiles combinaisons du roman sont moins leur affaire, toutefois, que la marche libre et dégagée du conte. Là ils excellent. Sous le titre de *Soviestii*, ils ont des ouvrages charmants, où l'esprit, les mœurs et les usages nationaux se peignent avec grâce et naïveté. Nous en traduisons un comme échantillon, c'est celui de *l'Idiot*, peinture touchante d'une des plus tristes infirmités de la nature humaine.

L'IDIOT.

Un soir, vers la fin du mois de septembre, un groupe de filles, de garçons et d'enfants rassemblés à l'entrée d'un grand village russe riaient et chantaient bruyamment. Le soleil se couchait derrière la montagne à laquelle se terminait le village, et que gravissait un chemin tortueux et plein d'une boue noire. L'air était humide et froid; avec le soleil, disparaissaient les bandes de lumières qui rayaient le ciel gris. On entendait dans le village le grincement de quelques portes qui se fermaient, et les excitations menaçantes par lesquelles un paysan aidait son cheval à dégager son chariot embourbé. Une vache arrêtée au milieu de la rue et tendant le cou poussait un mugissement prolongé et prenait le chemin de la cour familière. Comme elle, criait à se faire entendre de tout le village, un petit garçon en chemise courte, sans ceinture, les pieds nus et profondément enfoncés dans la boue.

En ce moment se montra dans la rue un homme en sarrau d'étoffe noire rapetassé çà et là de pièces blanches, avec des *lapti* (1) aux pieds, et sur la tête une grande casquette déchirée, à laquelle pendait un lambeau de visière. Sous son sarrau déguenillé et tout ouvert, on voyait une chemise de grosse toile sale et couturée; un reste d'agrafe brisée apparaissait encore à l'une des boutonnières du col. Sa chemise n'était pas fermée, et ne le protégeait point contre cette humide et glaçante soirée d'automne. Il avait une longue gaule à la main. Son visage maigre et d'une pâleur bleuâtre, ses yeux troubles, sa démarche lente et peu ferme, tout en lui annonçait un état maladif et excitait à la fois la compassion et un sentiment pénible. Son regard avait quelque chose d'enfantin qui ne répondait pas à son âge. Il allait lentement, tantôt regardant de côté, tantôt baissant la tête, tantôt fronçant les sourcils, et tantôt prenant un air de gaieté. Sur ses lèvres se montrait quelque chose qui n'était ni un sourire, ni le mouvement de la parole, et qui faisait mal à

(1) Espèce de pantoufles en écorce de tilleul que les paysans russes portent habituellement attachées aux jambes avec des cordes de chanvre. Les *lapti* sont, en Russie, ce que sont les sabots en France.

voir. Cet étrange individu était *Fomouchka* (1) *l'idiot*, comme on l'appelait habituellement.

Il se peut que vous ayez vu quelquefois ce pauvre Fomouchka, quand votre équipage, traversant nos steppes ou nos plaines interminables, s'est arrêté pour quelques minutes dans un village, au milieu des *iamschiks* (2) qui se disputaient, des femmes qui vous offraient leurs menues marchandises, de la foule qui vous regardait béante. Il se peut qu'alors vous ayez remarqué Fomouchka l'idiot. Alors aussi vous avez observé comme il vous regardait craintivement, comme il vous saluait en silence; avec quelle timidité il approchait de la portière de votre voiture; avec quel effroi il reculait quand votre valet lui criait de s'éloigner. Peut-être cette singulière créature a-t-elle un instant occupé votre attention distraite et avez-vous été prêt à lui jeter quelques pièces de monnaie, lorsque, votre équipage partant brusquement, vous avez en un clin d'œil laissé loin derrière vous le village et la foule, et vous êtes abandonné au rêve ou au sommeil, comme si jamais le visage du pauvre Fomouchka ne s'était montré à vous.

Fomouchka, né faible, fut longtemps malade et n'eut qu'une croissance imparfaite et lente. A l'âge où déjà les autres enfants marchent et jouent, il pouvait à peine ramper. Sa mère dut longtemps lui prolonger les soins du premier âge et le porter dans ses bras : elle en conçut pour lui une certaine aversion, et, la première, lui donna ce nom d'idiot qui lui resta. « Voilà qu'il a déjà quatre ans, disait-elle, et il ne marche ni ne parle; on n'a pas de repos, il faut ou travailler ou s'occuper de lui ! » Le père, qui entendait ces plaintes, en voulut à son enfant. Celui-ci grandit, mais sans obtenir l'affection de sa famille, et ce surnom d'idiot devint son nom pour toujours.

L'idiot était silencieux, doux et timide; ses sœurs le tourmentaient, ses frères l'insultaient, ainsi que les enfants étrangers; et le malheureux ne trouvait de défense ni dans son père ni dans sa mère. Repoussé par les autres enfants, l'idiot les fuyait et se cachait d'eux. C'est ainsi qu'il grandit, seul avec lui-même. Nul ne l'aimait, excepté *Koudlachka*, le chien de basse-cour. La nuit, pendant qu'il était couché sur le poêle (3) de la cabane, Fomouchka l'idiot entendait avec un vif sentiment de joie les aboiements de son ami Koudlachka; et, le jour venu, il courait le rejoindre, se couchait à côté de lui et se chauffait avec lui au soleil. Quand sa mère lui donnait un morceau de pain sec et l'envoyait, pour toute la journée, garder aux champs la coche et ses petits, Koudlachka l'accompagnait toujours. Ils passaient ensemble la journée sur la verdure, au milieu des fleurs et des buissons, et, ensemble, mangeaient l'unique morceau de pain. Quand venait le soir et que le jour s'assombrissait, Fomouchka quittait les prés avec peine, et, de concert avec Koudlachka, ramenait les porcs à la maison.

(1) Le *petit Thomas*. C'est un diminutif d'affection.

(2) Loueurs de chevaux établis sur les grandes routes, où ils rançonnent les voyageurs qui n'ont pas l'avantage de porter l'épaulette et l'épée.

(3) L'hiver, toute la famille des paysans russes checouavec lui sur un grand fourneau de briques construit au milieu de l'habitation, et qui sert de foyer pour la cuisine, de poêle et de four à cuire le pain.

Un jour d'été, comme Fomouchka s'apprêtait, selon sa coutume, à conduire la coche aux champs, en compagnie de Koudlachka, il remarqua que celui-ci n'était pas gai; il poussait souvent des hurlements plaintifs, et posait son museau sur les genoux de son ami. Le soir Koudlachka put encore se traîner à la maison, mais, la nuit, Fomouchka n'entendit point sa voix. Le matin, il le trouva sous le hangar. Koudlachka éprouvait les convulsions de la mort; mais à la vue de son ami, il fit un dernier effort, remua la queue et leva la tête. Fomouchka s'assit près de lui, le caressa et lui passa la main sur le dos. Koudlachka hurla tendrement, s'étendit et mourut. Fomouchka poussa un cri tel qu'il n'en était point encore sorti de sa poitrine et courut à la maison. Sa mère, effrayée, s'élança à sa rencontre. L'enfant, pâle comme la mort, ne put que s'écrier : « Koudlachka !... Koudlachka !... — Tais-toi, imbécile, lui cria sa mère en le menaçant du poing. Eh bien ! quoi ? Koudlachka ? » L'idiot se tut; mais, tremblant comme la feuille et sanglotant, il montra le chien et murmura : « Il est mort ! — Traîne-le dans le champ, » lui dit sa mère. L'enfant prit le chien dans ses bras et le porta dans un champ voisin. Là, après être resté longtemps assis près de ce cadavre et avoir amèrement pleuré, il fit un trou en terre et y mit Koudlachka. Il rentra ensuite à la maison lentement, le front penché vers la terre, et désormais il conduisit seul la coche au pâturage.

De ce moment Fomouchka devint encore plus silencieux, plus sauvage. Quoiqu'il eût taille et âge d'homme, il resta doux, obéissant et passif. On avait beau le gronder, l'outrager, il ne répondait rien; seulement il pâlissait et baissait les yeux à terre. Il faisait avec intelligence tout ce qu'on lui commandait, labourait, semait, fauchait, battait le blé et ne se refusait à aucun travail. Pourtant il y avait cela d'étrange en lui, que, si l'on ne lui indiquait aucune occupation, il restait dans une complète inactivité; mais si on lui fixait une besogne, il s'y mettait sur l'heure et continuait sans s'interrompre, et nonobstant la fatigue, jusqu'à ce qu'il eût fini sa tâche ou qu'on le rappelât. Si on le lui ordonnait, il prenait son repas avec la famille; autrement, il demeurait sans manger, endurant la faim et ne demandant rien. Lorsque, le soir, il rentrait du travail, il allait se coucher sur le poêle ou dans la soupente, selon l'ordre qu'il recevait; si on ne lui disait rien, il restait assis, sans se coucher, jusqu'à ce qu'il s'endormît d'épuisement à sa place.

Les jours de fête, quand les *chorovades* (1) se formaient dans le village, Fomouchka n'y prenait point part; mais si on l'appelait dans le groupe, et si on le faisait chanter, il chantait; si on le faisait danser, il dansait.

Son père le maria, mais le mariage ne changea rien à sa position; quiconque le voulait, s'amusait du pauvre idiot. Il était lui-même tellement habitué à cela, que très-rarement les injures et les moqueries avaient le pouvoir de l'irriter. Repoussé et opprimé, presque dès son apparition dans le monde, l'idiot s'était involontairement replié sur lui-même; il n'o-

(1) Danses circulaires mêlées de mimes et de chants, comme nos vieilles rondes. Le mot russe veut dire : *conduire les chœurs* (chor-vadit).

sait et ne pouvait avoir une volonté ni un désir; on eût dit qu'il vivait et se mouvait par la volonté des autres. Cependant, mais rarement, il est vrai, l'idiot avait ses idées. Ainsi, lorsque venait le printemps, que le soleil brillait, que les plaines verdissaient et les arbres se couvraient de feuilles, Fomouchka se dirigeait vers le bois et y cueillait des fleurs. Il les attachait à sa casquette, en bourrait sa ceinture, en tressait des couronnes, en faisait de gros bouquets, et, tout chargé de fleurs, retournait au village, le visage rayonnant de joie. Alors disparaissaient sa sauvagerie et sa timidité habituelles; et, s'il rencontrait quelqu'un sur son chemin, il lui offrait en souriant une fleur, et disait : « Prenez, je vous prie, cela vient du bois. »

Tel avait été Fomouchka, et tel il vécut jusqu'à la mort de son père et de sa mère. Alors il fut chassé par sa femme, qui se mit en service chez des étrangers, et, expulsé par ses frères de la demeure paternelle, pendant l'été, il se joignait à la première famille venue, travaillait et mangeait avec elle; mais quand les travaux agricoles étaient achevés, quand venait l'automne, quand les champs se dépouillaient et que les nuages s'assombrissaient, Fomouchka allait de village en village, et, tantôt pour ses chansons, tantôt pour ses danses et ses pantomimes, il obtenait soit un morceau de pain, soit un gîte, soit un vêtement usé. Il perdit, dans ce genre de vie, un peu de sa sauvagerie et de sa timidité; parfois il devenait causeur et dégagé, bien que de temps en temps il s'affligeât et s'irritât des moqueries du monde.

Fomouchka n'était pas effectivement un idiot, il n'était pas complétement privé d'intelligence, mais il n'avait pas précisément cet esprit alerte qui distingue le peuple russe. Il était trop concentré en lui-même, et la manifestation de ses pensées n'était ni aussi claire ni aussi précise que chez les autres; néanmoins, on ne pouvait pas lui refuser de l'intelligence. C'était une créature née bonne, douce, aimante; mais toutes ces qualités naturelles, rencontrant une contradiction perpétuelle dans le monde qui l'entourait et se trouvant sans cesse refoulées, avaient miné et détruit les forces de son âme. Les outrages, les moqueries, les insultes, les mauvais traitements auxquels le malheureux fut en butte, dès ses premières années, dans sa famille et au milieu des étrangers, durent causer un désordre irréparable dans cette douce et timide nature. Ce dérangement se manifestait surtout chez Fomouchka, dans le trouble de son regard, le désordre de ses pensées, l'incohérence de ses discours, dans l'alternative d'un silence long et obstiné et d'une loquacité subite et puérile.

Le soir dont nous parlons, Fomouchka s'approcha du groupe bruyant que nous avons peint.

« Voyez donc! voici l'idiot, voici Fomouchka.

— Fomouchka! » cria quelqu'un en l'apercevant.

Le bruit et les chansons furent interrompus. En un instant tout le monde eut entouré l'idiot.

« Bonjour, Fomouchka! bonjour, l'idiot! » crièrent toutes les voix.

Fomouchka regarda fixement tout le monde, remua les épaules d'une façon particulière, et répondit :

« Bonjour! bonjour, tous!

— Quelle belle robe de chambre tu as, Fomouchka! » lui dit une jeune fille.

Fomouchka considéra en silence son sarrau, et se mit à en effiler les pièces.

« Et sa casquette donc! quel faraud! dit en éclatant de rire une autre fillette.

— Qui t'a fait tes *lopti?* » demanda une troisième.

Fomouchka regarda sa chaussure d'écorces, frappa dessus avec son bâton, et répondit :

« C'est moi qui les ai faits dans la forêt.

— Tu es venu te promener avec nous? demanda une quatrième.

— Comme je me suis ennuyée en ton absence, Fomouchka! j'en ai été malade! s'écria plaisamment une autre, à laquelle répondit un vaste éclat de rire.

— Oui! oui! s'écria-t-on, Akoulka a déclaré que l'absence de Fomouchka était sa mort.

— Voyez donc comme il se pare! » dit un jeune garçon en frappant du revers de la main la casquette de Fomouchka, qui vola dans la boue, aux grands applaudissements de tous les rustres. Fomouchka sourit, mais avec un sourire amer et qui lui déchirait le cœur. Il y avait à la fois en lui un sentiment vague de son humiliation, un dépit impuissant et une crainte puérile de tous ceux qui étaient grands, forts, spirituels, en un mot de tous ceux qui pouvaient se moquer de l'idiot. Son visage se couvrit d'un nuage obscur, mais ce ne fut que pour un instant; il redevint bientôt calme, et ses yeux reprirent leur regard d'enfant. Il ramassa et remit sa casquette souillée de boue.

« Eh bien, Fomouchka, pourquoi es-tu donc si peu gai aujourd'hui? lui dit un autre garçon. Pourquoi restes-tu là immobile? Chante-nous une chanson.

— Chante-nous *Jourka,* dit un autre.

— Oui, chante! cria la foule.

— Non, vraiment, non, dit Fomouchka d'une voix tout à fait étrange.

— Attends, Fomouchka, lui dit Akoulka; moi, je dirai les paroles, et tu feras la basse. »

Et elle commença :

« Est-ce toi, Jourka? Jourka!
Jourka, le brave homme,
S'en allait au moulin,
Il vit une merveille :
Un bouc faisait de la farine,
Une chèvre....

» Eh bien, tu ne vas pas?

— Pourquoi le faire chanter? dit une autre jeune fille. Chantons, nous autres, et Fomouchka dansera.

— Non! je n'en ai pas envie! s'écria Fomouchka.

— Comment! il ne veut pas! Allons! allons! danse, Fomouchka, dirent toutes les voix.

— Attends, Fomouchka, mon ami, je vais danser avec toi, lui cria Akoulka.

— Vois-tu? voilà Akoulka qui va danser avec toi. Es-tu heureux! » lui dit-on de toute part.

Akoulka s'avança vers l'idiot. La foule se rangea autour d'eux; puis tous, frappant dans leurs mains, marquèrent la mesure de la danse. Akoulka, appuyant la main droite sur sa hanche et penchant la tête du même côté, commença à frapper des pieds, d'abord lentement, puis avec des battements de plus en plus rapides. Enfin, s'appuyant les deux poings sur les côtés, elle partit, s'élança et bondit en criant : « A toi! Eh bien! à toi! Vois-tu comme je fais? vois-tu? » Fomouchka se mit à remuer les pieds, fit deux ou

trois tours de danse autour d'Akoulka et s'arrêta. Les chants cessèrent.

« Ah ça, gaillard, est-ce comme cela qu'on danse ?... Sa danseuse ne fait que partir, et voilà qu'il la laisse en chemin ! »

Ces paroles étaient prononcées par un marchand ambulant qui s'était approché inaperçu du groupe des danseurs, en laissant son chariot, attelé d'un fort cheval, poursuivre sa route au bruit monotone des grelots suspendus autour de sa tête. Le marchand était un gars jeune et vigoureusement taillé. Il portait de larges pantalons de velours noir enfoncés par le bas dans les hautes tiges de ses bottes, avec une courte pelisse de drap bleu serrée sur les reins par une ceinture rouge. Son chapeau de feutre, entouré d'une ganse de velours avec une boucle de cuivre, était légèrement posé sur l'oreille.

« Bonjour, les belles ! dit-il en tirant sa pipe de sa botte et en l'allumant. Quel est ce beau garçon que je vois parmi vous ? Est-il heureux ? Quel essaim de beautés autour de lui !

— Heureux ? s'écria Fomouchka ; non, c'est vous qui êtes heureux. L'idiot est bien malheureux, allez !

— En vérité ! dit le marchand; que te manque-t-il donc ? Vois-tu, que de monde autour de toi ! On chante, on danse. Y a-t-il rien de plus gai ?

— Gai... pour les autres, mais triste pour moi, répondit Fomouchka. Vous êtes plus heureux, bien plus heureux, vous autres. Tout le monde se moque de l'idiot, personne n'en a pitié.

— Et moi donc, Fomouchka, est-ce que je n'ai pas pitié de toi ? » s'écria Akoulka.

Tous éclatèrent de rire.

« Non, personne n'a compassion de lui, dit une jeune fille. Mais, ajouta-t-elle, tu as une femme ?

— Non, répondit Fomouchka; elle m'a chassé, et elle sert chez des étrangers. »

Puis il resta pensif.

Le marchand tira de sa pipe une bouffée de fumée, et se tourna de nouveau vers lui.

« Catherine, dit-il, était probablement seule belle ! »

A ce nom de Catherine, Fomouchka sortit de sa rêverie; et, comme cela lui arrivait souvent, passa de la taciturnité à une loquacité fébrile.

« Catherine était bonne, répondit-il. Elle me plaignait ; jamais elle ne m'appelait l'idiot, elle m'appelait Fomouchka et ne me disait pas d'injures. Quand je sortais dans le village, si les enfants s'amassaient autour de moi, criaient et me tiraillaient, Catherine accourait et les chassait. Vois comme mes vêtements sont déchirés à présent ! autrefois Catherine en avait soin ; les jours de fête, elle me mettait des fleurs sur ma casquette. Elle m'avait donné une agrafe ; quelle belle agrafe !

— N'est-ce pas celle qui brille encore à ta chemise ? » demanda le marchand en montrant les restes d'une boucle brisée.

La foule des paysans pouffa de rire.

« Non, dit Fomouchka ; celle-là je la garde, et la tiens cachée. Jamais on ne m'en donnera une pareille.

— Et où est ta Catherine maintenant ?

— On l'a emmenée, son mari l'a emmenée... »

Fomouchka suffoquait. Il reprit : « Je vais à l'*isba* (1) du père de Catherine. Là on dansait, on chantait !... c'était un bruit, je voulais aussi... Partout il y avait des enfants... ils se jettent sur moi, me tiraillent, me crient : Tu as perdu ta fiancée !... on t'a pris ta fiancée !... Je voulus me défaire d'eux ; cela fit du bruit. Le mari de Catherine sortit, les chassa et me dit : Va-t'en ! Je retournai le lendemain à la nuit tombante, selon ma coutume, à l'isba de Catherine. C'était l'heure où Catherine devait sortir pour aller chercher de l'eau. J'attends..... Catherine ne vient pas. Le troisième jour, pas de Catherine ; le quatrième, pas de Catherine non plus. Je ne revis plus Catherine, et mon père me maria. »

Fomouchka retomba dans sa rêverie.

« Eh ! eh ! pauvre diable, dit le marchand ; où est ton père ? ajouta-t-il.

— Mon père est mort à la Saint-Nicolas d'hiver, hélas ! il faisait bien froid ; la terre était si gelée qu'on ne pouvait la couper ; j'ai été obligé de creuser la fosse avec une hache. »

La nuit arrivait. Déjà le cheval du colporteur faisait entendre ses grelots à l'extrémité du village.

« Diable ! ma voiture est bien loin, dit le jeune marchand. Adieu, les belles. » Puis, après avoir donné un *petak de cuivre* (2) à Fomouchka, il ralluma sa pipe et rejoignit à grands pas sa voiture.

La foule des filles et des garçons se dispersa, et chacun rentra chez soi ; cependant un polisson du village tournait autour de Fomouchka.

« Qu'as-tu là, à la main ? » demanda-t-il.

Fomouchka ouvrit la main et montra son petak. L'enfant le lui prit vivement et se sauva à toutes jambes.

« On m'a volé ! » s'écria piteusement le pauvre Fomouchka. Et il courut par tout le village sans rencontrer personne. La nuit était close ; c'était une de ces froides nuits d'automne. Les étoiles brillaient d'un éclat sombre ; partout, dans le village, régnait un silence profond, tout dormait. Seul, Fomouchka fut longtemps sans dormir. Il était assis et contemplait le ciel.

« Combien d'étoiles ! disait-il. Une, deux, une, deux... »

Il compta ainsi les étoiles jusqu'à ce qu'il s'endormit pour ne plus s'éveiller.

PIERRE DOUHAIRE.

---

(1) Cabane des paysans russes.

(2) Monnaie de cuivre valant à peu près trois sous, mais très-grosse et très-lourde.

# ROSE DE SERRE ET ROSE DES BOIS.

On me nomma *la Belle des Belles !* Je dus ce nom à mon éclat, à mes vertus, mes seuls titres, car la famille des Roses, à laquelle j'appartiens, est un mélange bizarre de roture et de haute noblesse, d'artistes célèbres et d'obscure bourgeoisie ! Roses toujours estimées, quoique plus ou moins belles, et toujours cultivées en dépit des caprices et de l'inconstance de la mode. On nous a parfois reproché de

cacher avec perfidie l'épine sous la fleur! Mais nous prions nos chères lectrices de vouloir bien se souvenir que nous n'en faisons usage que pour notre défense, et seulement en cas d'attaque; nos corolles ne contiennent ni le poison de l'aconit, ni l'opium du pavot, ni le suc vénéneux de la clématite. Nous ornons la beauté et nous couronnons la vertu. Belle et bonne, voilà notre devise, et si nous sommes un peu vaniteuses, un peu coquettes, la faute en est aux flatteurs qui nous faussent quelquefois l'esprit. Le moyen d'être modeste quand notre beauté a été chantée par tous les poëtes anciens ou modernes, depuis Anacréon jusqu'à nos jours? quand la rose a survécu à des milliers de célébrités dont chaque siècle emporte la trace? D'ailleurs, noblesse oblige, et la vanité porte quelquefois au bien! Que de gens elle force à être honnêtes, et surtout bienfaisants et généreux!

Je naquis l'an de grâce 1853, dans les serres confortables d'un de nos horticulteurs le plus à la mode; il m'obtint de *graine*, c'est le moyen que l'on emploie pour voir naître dans notre famille une variété nouvelle. Je végétai longtemps, dans mon enfance, au milieu d'une foule de compagnes, dont on attendait chaque jour le développement, et sur lequel on fondait les plus grandes espérances. Je dois le dire, pour être vraie dans cette consciencieuse histoire de ma vie, la plupart se montrèrent indignes des soins dont elles avaient été si longtemps l'objet, et elles se virent rejetées avec dédain. Quant à moi, je ne me montrai pas ingrate, et le jour vint où je développai avec luxe une fraîche et éblouissante corolle, d'une finesse de ton, d'un éclat si surprenant, que le pinceau de Redouté eut tombé de ses mains en me voyant! J'avais la taille souple et délicate, et les blondes épines de mon corsage étaient dissimulées avec art sous une mousse épaisse et soyeuse.

J'arrivais dans le monde innocente et crédule, comment ne pas avoir d'illusion? comment ne pas rêver bonheur?

A travers les teintes nuancées de mes pétales, je voyais tout en rose; je crois entendre encore ce premier cri d'admiration, ce cri si doux à l'oreille et au cœur : Qu'elle est belle! Le soleil m'apparaissait splendide, éblouissant; je voyais une troupe de jolis papillons, étincelants de parure, exécuter autour de moi les danses les plus vives et les plus variées, et tous les insectes aux ailes d'or bourdonnaient en chœur : Qu'elle est belle! Je régnais! ils étaient mes esclaves!

J'étais ivre de bonheur et de joie. Hélas! je ne savais pas alors ce que vivent les roses!

Pendant huit jours je reçus la visite des plus grands personnages, les célébrités littéraires me rendirent hommage; mon portrait fut dessiné, lithographié, et je fus à l'unisson proclamée la plus belle, dans tous les journaux d'agriculture ou d'horticulture, et il ne vint à l'esprit de personne de le contester.

Je ne devais pas rester plus longtemps dans la serre protectrice qui m'avait servi de berceau. Un matin, j'appris, non sans effroi, que j'allais voyager pour la première fois de ma vie, en compagnie de quelques arbustes, mes confrères, qui devaient être transportés à diverses destinations; ils avaient été mis à prix, suivant, je ne dirai pas leur mérite, mais leur nouveauté. Quant à moi, j'allais devenir la propriété du président de la Société d'Horticulture, auquel j'allais être présentée comme un nouvel hommage.

On nous rangea toutes, avec plus ou moins de précaution sur une sorte de gradin, et la voiture se mit en route. Je n'ai pas, comme la sentitive, la faculté de m'endormir au balancement d'une voiture en repliant mes folioles; aussi j'éprouvais une véritable fatigue, et pour m'y soustraire, j'essayais de fermer mon calice, lorsque j'entendis une voix un peu rauque prononcer ces mots : « Appuyez-vous sur moi, chère sœur, ne craignez rien; voyez, je suis forte et robuste! » Cette interpellation, faite d'un ton qui ne manquait ni de bienveillance ni d'intérêt, me fit aussitôt lever la tête. J'aperçus alors à mes côtés un grand arbuste, peu régulier par la forme, mais au feuillage vigoureux et luisant; sa tige était hérissée de longues épines, et sa tête surmontée d'une sorte de Rose à l'air villageois, aux couleurs un peu vives, mais si fraîche en son ensemble, qu'elle ne manquait ni de charme ni d'agrément. Une odeur suave, bien que légère, s'échappait de sa corolle entièrement simple et formée de cinq pétales, au milieu desquels se dressaient, jaunes et pleins de vigueur, un paquet nombreux d'étamines. « Qui êtes-vous? dis-je alors en toisant avec une hauteur voisine du mépris le rustique arbuste. — Vous ne me connaissez pas! répondit alors l'Eglantier en essayant d'adoucir sa voix un peu sauvage; je suis votre sœur, la rose primitive, celle que n'a pas dénaturée la culture : voyez, l'art n'a rien fait pour moi, et je ne m'en plains pas; je suis forte, robuste, un peu gauche, un peu sauvage, un peu piquante, mais si bonne personne au fond, et si remplie du désir d'être utile aux hommes que je me prête à tous leurs caprices: sur ce corps, dont vous enviez peut être la force et la vigueur, on greffe les plus belles roses! et souvent de trois et quatre variétés à la fois. Cette opération consiste à enlever au rosier que l'on veut propager une petite branche, et, à l'aide d'une incision, à l'introduire sur une des miennes. Après m'être ainsi laissé mutiler, je deviens la nourrice, la mère adoptive de ces enfants du hasard, qui payent bientôt mes soins en ornant ma tige de leurs corolles variées. »

Dois-je l'avouer? quel que soit le mérite de l'églantier, je me sentais humiliée de cette parenté villageoise. « Vous vous trompez, lui dis-je avec fierté, nous ne saurions être de la même famille; la mienne se reproduit de graines : c'est ainsi que je vins au monde, et en nous regardant toutes deux, il est facile de juger que je n'ai rien de commun avec vous! »

L'enfant des bois sourit amèrement. « Je vous plains ma chère sœur, car je vois que les flatteurs vous ont fait perdre la tête; vous me dédaignez parce que vous êtes belle! Puissiez-vous ne jamais apprendre à vos dépens que la beauté est souvent un triste présent du ciel! vous autres, enfans des villes, quand vous avez perdu cette fraîcheur dont vous êtes si vaines, que vous reste-t-il?

« A travers la serre qui vous a servi de berceau, vous n'avez rien étudié, rien appris : votre cœur, où la vanité seule a trouvé place, est resté fermé à l'amitié et muet devant les plus admirables secrets de la nature! Vous ne savez pas même ceux qui concernent votre famille! Apprenez donc, belle insouciante, qu'il y a pour nous trois sortes de reproduction, et que si les roses nouvelles s'obtiennent au moyen du *semis*, les anciennes se propagent de *boutures* ou de *greffe*, sur églantier, ainsi que je viens de vous l'apprendre. Pour qu'une rose puisse fournir des graines, il faut qu'elle soit munie des appareils nécessaires à la fécondation, c'est-à-dire d'étamines et de pistils.

Les roses simples ou semi-doubles, ont seules ce privilége. Car dans les fleurs très-doubles, l'abondance des sucs nutritifs et les soins assidus de l'horticulture ont augmenté le nombre des pétales aux dépens des organes nécessaires à la reproduction, qui disparaissent entièrement; ainsi, aux yeux de la nature, et au dire des botanistes, toute fleur double n'est plus qu'un monstre incapable de se reproduire! Ceci soit dit en passant, et sans vous fâcher, chère Belle des Belles! »

En cet instant, la voiture s'arrêta devant un magnifique hôtel, c'était celui du président de la Société d'Horticulture.

Comme fleur d'un grand prix, je fus emportée la première avec beaucoup de précautions entre les bras d'un domestique, qui me parut éblouissant de pourpre et de dorure. Je jetai avec fierté un coup d'œil dédaigneux sur ma rustique compagne de voyage, dont personne ne paraissait s'occuper; pauvre Eglantine! disais-je en m'éloignant, et en admirant cet asile du luxe, que le sort m'avait réservé!

Eglantine répondit à ma pensée par un regard plein d'intérêt, dans lequel je vis pourtant se confondre une légère nuance d'ironie. Ce regard me troubla quelque peu, et tout en montant un riche escalier de palissandre; j'eus besoin pour m'en distraire de fixer mon attention sur les riches sculptures, les lustres, les tapis les plus beaux qui ornaient cette somptueuse demeure, enfin sur ce que le luxe peut imaginer de plus recherché, et qui s'offrait à ma vue en ce moment pour la première fois.

Le domestique souleva doucement une portière en velours retenue par des glands d'or, et je pénétrai, tremblante d'émotion et de joie, dans un riche sanctuaire dont l'aspect m'éblouit. De suaves parfums brûlaient dans des cassolettes et se mêlaient à celui, plus pénétrant peut-être, de mille plantes dont l'odeur s'échappait à flots de ce lieu de délices.

« Voici la Belle des Belles que la Société envoie à madame la duchesse, » dit alors le valet en me déposant sur une magnifique console en agate, rehaussée par de riches dorures. Une jeune et belle dame, qui me parut être la reine de ce séjour enchanté, souleva un instant sa jolie tête, de la causeuse sur laquelle elle était étendue, puis ayant jeté sur moi un regard nonchalant : « Elle est belle, dit-elle avec indifférence, mais je ne sais comment M. le duc peut attacher un si grand prix à cette Rose, j'aime autant la cent-feuilles; posez-la dans ma jardinière. »

Moi! proclamée le matin même la plus belle des roses, prendre place dans une jardinière entre la vulgaire giroflée et l'insignifiante bengale! Moi compléter un assemblage burlesque où le beau s'entasse à côté du médiocre! où le parfum délicat de l'héliotrope se confond et se perd sous les âpres émanations de l'œillet d'Inde! où la couleur tranchante des unes vient pâlir ou effacer la teinte si douce des autres!... quel échec pour la Belle des Belles! quelle humiliation!

Ce fut la première blessure faite à mon amour-propre, et mon sentiment le plus vif fut un violent mouvement de colère; jugez combien je fus heureuse en voyant que j'allais bientôt être vengée de cet affront!

On annonça M. le duc. A peine fut-il entré que je le vis jeter un regard courroucé sur le meuble où je me trouvais pour ainsi dire étouffée :

« Quoi! dit-il en m'enlevant vivement, mais avec le plus grand soin, est-ce donc là le cas que vous faites de cette rose précieuse? Ne savez-vous pas qu'elle vient d'être obtenue dans les serres de l'horticulteur Neumann, et que l'hommage que l'on veut bien m'en faire est d'un très-grand prix?

— Monsieur le duc, reprit la duchesse en rougissant légèrement, j'aime les fleurs, comme les aiment les femmes, et non comme un président de la Société d'Horticulture peut les aimer; leur nouveauté n'est à mes yeux qu'un faible mérite, et lorsqu'elles sont belles et parfumées, je les estime le même prix. Dieu nous les a données dans un jour de sourire, et chacune a son genre de beauté. Pour être différent, il n'en est pas moins réel, c'est vous dire que des cinq cents variétés de roses connues à notre époque, la plus charmante, à mon avis, est la plus fraîche et la plus odorante! »

Ces paroles me frappèrent, et je commençai à croire qu'une autre pouvait m'égaler en beauté! me surpasser peut-être; oh! que cette pensée fut amère! En vain j'appelais à mon secours ces souvenirs de triomphe qui me rendaient si fière; il m'importait peu d'être belle, si je n'étais pas la plus belle, et je commençais à douter de moi!

J'allais peut être faire de sages réflexions, lorsqu'un nouveau triomphe vint me rendre toute ma présomption et mon orgueil.

Pour reconnaître d'une manière digne de lui l'hommage que la Société d'Horticulture lui avait fait de moi, le duc voulut lui donner une fête : il y eut grand dîner à l'hôtel, bal et concert; les salons furent décorés avec soin, les fleurs les plus rares, groupées sur des gradins, y jouaient le principal rôle : on en plaça autour des lustres et des candélabres. Quant à moi, héroïne de cette belle fête, ma distinction et ma noblesse me firent poser à part et isolément, dans un magnifique vase de porcelaine de Chine, dont la richesse relevait encore ma beauté, sur laquelle ce jour-là il n'y eut qu'une voix : tout le monde m'admira, me fêta, le plaisir paraissait me rendre plus brillante, je venais de reconquérir mon empire! tout le monde me proclamait la plus belle et la mieux nommée!

Hélas! qu'une déception est souvent près du triomphe! ce jour de bonheur fut le dernier pour moi. A partir de ce moment je ne reçus que quelques rares visites. Le défaut d'air, la privation du jour et du soleil me firent tomber dans un triste état de langueur. Bientôt, me disais-je tristement, tous les pores dont la nature a pourvu mes feuilles, et qui sont autant d'organes respiratoires, seront obstrués par la poussière, et comme mes sœurs je périrai étouffée. Oh! Églantine! Églantine! votre regard m'a tout appris.

Dès lors je perdis ma fraîcheur, et le chagrin que j'en ressentis hâta encore ma perte. Je ne vis plus autour de moi qu'indifférence et douleur, je n'avais pas d'amis, et ma supériorité passagère m'avait fait bien des envieux! J'avais dédaigné l'amitié d'Églantine, et mon orgueil à son égard me pesait comme un remords!

Adieu ma fraîche corolle aux teintes douces et rosées! adieu mon suave parfum! tout avait disparu... J'étais mourante, lorsqu'un matin, après m'avoir enlevée du vase dans lequel on m'avait oubliée, un domestique me prit et me jeta par la fenêtre! Je tombai dans une cour étroite, où je languis pendant une grande journée. Une jeune fille douce et jolie eut pitié de ma souffrance, et croyant découvrir en moi quelques restes

de végétation, elle me planta, me soigna. Peu à peu je m'habituai à mon nouveau genre de vie ; je n'avais encore que fort peu d'air il est vrai, mais j'étais cependant dans des conditions bien meilleures que dans le salon de la duchesse, où les draperies épaisses interceptaient le soleil et même la lumière. Je m'habituai à l'air vif, au froid même, mais je poussais en hauteur, et mes branches, allongées, sans force ni vigueur, présentaient cette couleur blafarde qui se fait remarquer dans toutes les plantes étiolées.

Ce fut avec bien de la peine que je revins complétement à la vie, et mes souffrances avaient été telles, que je restai ainsi deux années sans donner la moindre apparence de fleurs. Un jardinier, parent de la jolie fille à qui je devais mon salut et qui fut consulté par elle à mon sujet, crut me reconnaître à mon feuillage pour la *Belle des Belles*, mais, hélas ! bien dégénérée !

Il proposa de m'emporter et de me soigner, ce qui fut accepté, et dans la même journée je fis un voyage de quelques lieues. J'arrivai dans un site qui me parut ravissant ; je revoyais le soleil ! je ne saurais dire combien ses rayons splendides inondèrent de joie tout mon être ! Ici point de luxe, mais l'air et la vie me pénétrant et me régénérant. La maison où je fis mon entrée était modeste et simple : deux bancs de bois en faisaient tout l'ornement. Le jardin n'avait ni des allées somptueuses ni d'inutiles gazons, tout y était mis à profit; ici les fleurs, là des légumes ou des fruits, le tout soigné, entretenu ! C'était toute la fortune du maître !

En voyant cette maison et l'humble calme dont jouissaient ses habitants, je sentis l'espérance me revenir dans le cœur ; l'expérience m'avait corrigée, j'étais devenue modeste et résignée, et j'étais bien déterminée à me trouver heureuse du peu de bonheur que le ciel voudrait bien m'accorder.

On m'abrita du vent contre la petite maison, toute tapissée de jasmin et de chèvrefeuille. Ainsi placée, quoique jouissant d'une large portion de soleil, l'ombre protectrice d'un rosier voisin me défendait de ses ardeurs, trop brûlantes pour mon état de faiblesse. Une main habile avait tout calculé, tout prévu ! Je n'avais jamais rien vu de si riche en végétation que ce magnifique rosier. Sur ses branches robustes, soigneusement palissées, se dressaient avec coquetterie des milliers de petits bouquets de roses *noisette* et *Aimée-Vibert*, qui, par leur forme et par leur couleur, semblaient destinées à devenir autant de parures virginales.

Sur le même arbuste, la belle rose du roi étalait avec luxe sa corolle du carmin le plus vif, comme pour faire valoir par le contraste le mérite de ses deux blanches compagnes.

En admirant ce chef-d'œuvre de la nature, je restai muette d'extase, et je faisais sur ma chétive beauté de bien humbles réflexions, lorsqu'une voix, qui ne m'était pas inconnue, vint tout à coup me faire tressaillir :

« Pauvre Belle des Belles ! répétait-elle avec un accent de sympathie et de compassion.

— Est-ce donc vous, chère Églantine ? lui dis-je en frémissant de joie. Oh ! le ciel m'a rendu ses faveurs, puisqu'il me rend une amie assez indulgente pour oublier mon fol orgueil... Mais vous êtes entièrement méconnaissable, votre beauté surpasse... »

Églantine sourit.

« Je ne suis, reprit-elle, que la mère adoptive de ces roses que vous admirez et dont les charmes m'embellissent ; mais j'ai fait abnégation de moi-même, et je n'ai gardé que mon nom primitif. J'ai tâché d'être utile à tous, tous m'ont récompensée. J'abrite le cultivateur et je récrée sa vue lorsqu'il se repose d'une longue journée de travaux. Le rossignol, la fauvette viennent faire leur nid dans mes hautes branches, et pendant que je protége et que je berce doucement leurs petits, ils m'égaient de leurs joyeuses chansons ; l'abeille et le papillon butinent dans mes corolles, la jolie cétoine aux ailes d'or se repose le jour dans mon sein et s'y endort pendant la nuit. Tous me chérissent, tous me respectent, tous m'aiment. Je vis par eux et pour eux, je suis heureuse de leur joie, je souffre de leur peine ; les vrais plaisirs viennent du cœur, ceux qui naissent de l'orgueil ou de la vanité ne laissent qu'amertume et déceptions ! Je n'ai jamais vu de lambris dorés, on ne m'a jamais dit : Vous êtes belle ; aussi je ne connais pas l'envie ! Ici tous jouissent du soleil et de l'air, et le parfum des fleurs est pour tous... Vous le voyez, je suis heureuse ! Que ne pensez-vous comme moi, pauvre sœur !

— Ah ! dites plutôt heureuse sœur, chère Églantine ! lui dis-je en l'enlaçant de mes faibles branches ; mille fois heureuse de vous avoir retrouvée ! soyez ma protectrice, mon conseil, mon amie ; oui, qu'importe d'être belle quand on sait se faire aimer ? qu'importe la richesse si l'on sait être heureux ! »

Depuis ce temps, on assure que *Belle des Belles* a retrouvé le calme et la santé, et que chaque soir en fermant sa corolle, elle murmure ces mots que la brise emporte : Restez aux champs, pauvres sœurs, restez bonnes et modestes ; la rose la plus aimée, la rose la plus heureuse est la plus ignorée !

Mme Louise Leneveux.

# CE QUE DIEU VEUT, PAS AUTRE CHOSE.

## I

Sous un frais bouquet de jasmin, trois jeunes filles causaient avec l'abandon naturel à leur âge. Elles grandissaient dans le calme d'un cloître ; une intime union s'était faite entre elles, à cause de cette tendance que nous avons à aimer ce qui semble pareil à nous. Et pourtant les nuances étaient bien tranchées : Inès, Léontine et Juliette n'avaient ensemble aucun de ces rapports qu'on pourrait appeler les affinités des âmes, mais les naïves enfants croyaient s'aimer, parce que la cloche du couvent qui réglait minutieusement leurs allures, établissait entre elles, depuis bientôt cinq ans, une parfaite conformité dans les travaux et les plaisirs.

Que de sympathies en ce monde n'ont d'autre raison d'être qu'une cloche, ou moins encore ! On marche longtemps de concert, pourquoi ? Parce que des rênes

tenues par une main supérieure attachent au même char des êtres souvent dissemblables, mais qui se croient inséparables parce qu'on ne les sépare pas. C'est là une des illusions de notre esprit, illusion qui, il faut en convenir, nous rend service, puisqu'elle cache à nos yeux certaines réalités qui nous feraient tomber dans l'aigreur ou dans le spleen, selon que notre naturel serait âpre ou mélancolique.

Les trois pensionnaires qui nous occupent en ce moment n'avaient entre elles qu'un lien véritable. Elles avaient reçu en même temps les saints enseignements de la foi, la vérité leur apparut sous des traits aimables; elles l'avaient admise sans effort, sans contrainte, et, chacune à sa manière, elles aimaient Dieu de tout leur cœur. La religion plus ou moins bien comprise était leur innocente passion, et vraiment il semblait que l'exaltation qui consume le cœur de l'homme à son entrée dans la vie se fût tournée vers les choses du ciel en communiquant à ces trois jeunes filles le désir de tout ce qui est beau, pur et élevé. Respectable imprudence que celle d'un être qui, se révélant à lui-même et sentant le besoin d'aimer trop, se lance au hasard dans des régions plus hautes et cherche loin de la terre un air assez brûlant pour répondre à ses aspirations.

Qui ne sait qu'il est plus aisé de faire des merveilles en spéculation que d'accomplir en réalité de faciles travaux? C'est l'illusion de tous les âges. On ne peut faire ce qui est devant soi et l'on brûle d'embrasser des difficultés chimériques; le temps se consume en d'inutiles labeurs accomplis en secret par la seule imagination que sainte Thérèse appelle si spirituellement la *folle du logis*.

Léontine et Juliette, natures ardentes et généreuses, n'avaient pu échapper à cette faiblesse d'esprit qui nous fait tout d'abord désirer le faux et négliger le vrai; dévorer l'avenir et oublier le présent.

Quant à Inès, plus calme et plus intelligente, Dieu l'avait éclairée par la seule lumière qui ne nous trompe pas, la souffrance; elle avait de bonne heure connu la solitude de l'âme. Ne possédant aucun de ces trésors qu'on n'apprécie à leur juste valeur que par leur privation, la pieuse enfant avait cherché du bonheur là où seulement il y en a pour ceux qui ont besoin d'affections immenses. Toujours paisible et souvent recueillie, elle se prêtait néanmoins sans effort aux puériles causeries des jeunes filles qui l'entouraient. Celles-ci avaient conçu pour elle une sorte de respect qui n'excluait ni la familiarité ni la tendresse. On la regardait comme une élève *à part*, les compagnes de son âge la prenaient pour modèle, et les plus jeunes enfants lui donnaient en riant le nom de *petite mère*.

Ecouter aux portes est une indiscrétion dont nous sommes incapable, mais ce bosquet n'est fermé que par des lianes de verdure, et la voix des pensionnaires vient jusqu'à nous sans qu'il dépende de notre volonté d'en éteindre le son. Nous pouvons donc sans remords ne point écouter, mais *malgré nous* entendre.

### CONVERSATION SOUS UN BOSQUET.

JULIETTE. Oh! mes amies, que Dieu est bon! que je voudrais le servir dignement! Dans notre position actuelle, c'est bien difficile. Mais plus tard, quand la liberté nous sera rendue, quel bonheur de la consacrer au Seigneur, de nous immoler complétement! Oh! qu'il me tarde de réaliser mon rêve, mon beau rêve d'avenir! Et toi, Inès, ne rêves-tu pas quelquefois?

INÈS. Chère Juliette, il me semble que la vie est un livre dont on ne lit qu'une page à la fois.

LÉONTINE. Tiré des anciens! Fruit de dix-sept années de sagesse et d'études!

INÈS. Méchante Léontine, tu te moques toujours.

LÉONTINE. Je ne me moque pas, mais je plaisante parce que tu m'amuses extrêmement; tu n'as rien de jeune.

INÈS. Je n'ai rien de jeune? Tu me fais là un joli compliment.

JULIETTE. Je comprends à merveille la pensée de Léontine! Elle veut dire que tu as beaucoup plus de jugement qu'on n'en a d'ordinaire à notre âge. Je ne sais pas comment tu fais, tu vois les choses absolument comme elles sont.

LÉONTINE. Voilà ce qui m'étonne, et même je dirai que quelquefois cela m'impatiente; tu es fâchée, Inès?

JULIETTE. Mais non, tu vois bien qu'elle rit; d'ailleurs, elle ne se fâche jamais.

LÉONTINE. Elle a raison; les saints faisaient ainsi. Quant à moi, comme je ne suis pas encore dans le calendrier, j'en profite pour me fâcher souvent. La vertu est trop difficile à pratiquer à notre âge et dans notre condition. On n'a pas même le temps de se livrer aux pratiques pieuses pour lesquelles on se sent de l'attrait. Toujours le devoir, le devoir! Travailler, obéir, suivre en tous points un règlement fort ennuyeux! Mais un jour viendra où, comme Juliette, j'accomplirai mon rêve d'avenir.

JULIETTE. Tu as fait un rêve aussi, toi?

LÉONTINE. Sans doute; et j'en verrai, bien sûr, la réalisation!

INÈS. Ma petite Léontine, laisse-moi te dire quelque chose : je ne sais presque rien encore du monde et de la vie, mais il me semble que l'on n'est maître de son existence que dans des limites étroites. Les circonstances nous dominent presque toujours, vois-tu, amie? c'est Dieu qui trace la route, et c'est nous qui la suivons.

LÉONTINE. Oui, mais ce que Dieu veut de nous, il nous le fait pressentir. Quant à moi, je suis parfaitement fixée sur le choix d'un genre de vie.

INÈS. Pourquoi ne pas attendre que le temps de penser à ces choses soit venu?

JULIETTE. Toujours attendre! c'est ennuyeux. Léontine a raison. Il faut étudier ses goûts, ses inclinations, se tracer un plan, arrêter ses vues, ses projets. Il n'y a là ni imprudence ni folie, car on est toujours maîtresse de sa volonté, et, pour ma part, personne au monde ne me fera faire autre chose que ma volonté.

LÉONTINE. J'approuve.

JULIETTE. Voyons, Léontine, dis-moi ton rêve, je te dirai le mien. Inès opinera du bonnet, ayant soin de tirer un parti avantageux des propositions hasardées pour nous convaincre ensuite de légèreté, d'enfantillage, et de mille autres imperfections.

INÈS. Chère Juliette, tu sais bien que je n'ai pas la prétention de me croire supérieure à aucune de mes compagnes : si j'ai dans l'esprit quelque chose de plus sérieux que vous, cela vient des circonstances particulières dans lesquelles Dieu m'a placée.

JULIETTE. Cela vient de ce que tu vaux cent fois mieux que nous. Tais-toi, laisse parler Léontine qui va nous raconter son rêve. Ensuite, ce sera mon tour.

INÈS. Mesdemoiselles, je ne vous demande qu'une

grâce, c'est de me permettre d'écouter et de prendre des notes.

LÉONTINE. Des notes! Quelle idée lumineuse! Tiens, voilà mon portefeuille, j'ai perdu mon crayon.

JULIETTE. Tiens, voilà mon crayon, j'ai perdu mon portefeuille. Ainsi vont les choses en ce monde.

INÈS. J'y suis, j'écoute, parlez.

JULIETTE. Commence, Léontine.

LÉONTINE. Non, toi?

JULIETTE. Eh bien, voici mon rêve : vous allez vous moquer de moi, peu m'importe! C'est une idée qui me poursuit depuis ma première communion, et même, je l'avoue, j'ai été au moment de faire ce jour-là une promesse solennelle.

LÉONTINE. Un vœu!

JULIETTE. Oui, un vœu. Et je l'aurais fait si l'on ne nous avait pas tant de fois répété qu'on ne doit s'engager envers Dieu d'une manière plus parfaite qu'au temps où la raison a atteint sa maturité.

LÉONTINE. C'est drôle, il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je suis mûre?

JULIETTE. Moi aussi. Que veux-tu? On prétend le contraire. Je dirai donc que mon idée, mon rêve, *ma vocation*, car c'est positivement ma vocation, c'est de fonder un ordre religieux.

LÉONTINE. Est-ce possible? Tu trouves qu'il n'y en a pas assez?

JULIETTE. Chère amie, le mien sera un ordre tout à fait à part, un ordre comme on n'en voit point.

LÉONTINE. Quel sera le but de l'institution?

JULIETTE. Le but? Réformer tout abus, perfectionner toute chose, élever les enfants, secourir les pauvres, soigner les malades, convertir les sauvages...

LÉONTINE. Oh ciel! ne m'attends pas! Qui sera supérieure?

JULIETTE. Moi.

LÉONTINE. Pour combien de temps?

JULIETTE. Pour toute la vie.

LÉONTINE. A la bonne heure!

JULIETTE. Mes religieuses seront toutes bien élevées, spirituelles, et même, s'il se peut, d'un physique agréable. Je n'en veux point qui soit trop laide.

LÉONTINE. Pourquoi?

JULIETTE. Parce que ce n'est pas joli.

LÉONTINE. C'est vrai.

JULIETTE. Elles auront un costume délicieux : tout blanc, excepté le manteau, qui sera bleu céleste. Te figures-tu trois ou quatre cents femmes d'élite, aimant Dieu par-dessus tout, veillant au chevet du pauvre affrontant toutes les peines, toutes les douleurs, la peste, la tempête, le fer, le feu; pansant les blessés, instruisant les enfants, quittant avec joie famille et patrie, volant aux rives inconnues?...

LÉONTINE. Ces dames seront fort occupées, me semble-t-il. Ce qui me choque le plus, ce sont tes sauvages.

JULIETTE. C'est en moi un attrait irrésistible! Porter la foi aux cœurs simples, évangéliser les enfants de la nature!

LÉONTINE. Ces chers enfants de la nature! J'aurais peur qu'un jour, ils ne croquassent toute la sainte communauté.

JULIETTE. Eh bien? mourir martyre? Qui voudrait mourir autrement?

LÉONTINE. Moi, si le bon Dieu le permet. Ma chère Juliette, que de sacrifices tu imposes à tes pauvres religieuses!

JULIETTE. Des sacrifices? Mais c'est là le bonheur! On part, on vole, on arrive, on travaille, on souffre, on meurt!

INÈS. Quoi! Juliette! c'est à ce point que tu aimes Dieu!

JULIETTE. Cela t'étonne Inès? Je sais bien que je ne passe pas pour être pieuse... Pourquoi? parce que je ne me soumets qu'avec peine au règlement, parce que je suis vive, emportée, volontaire. Que veux-tu? Se réformer est une chose difficile. D'ailleurs, je suis dans un cadre étroit, cela ne me va pas. Plus tard, on saura ce dont je suis capable. Il me semble que rien ne m'arrêtera, ni dans la vie ni dans la mort. Gagner des âmes, des milliers d'âmes, voilà ce qu'il me faut. C'est là mon rêve, mon rêve de bonheur!

LÉONTINE. Inès, vois comme Juliette est émue, comme elle sent vivement!

INÈS. Hélas! je suis bien froide sans doute, bien peu généreuse, car jamais toutes ces idées-là ne me seraient venues.

LÉONTINE. Je suis convaincue, Juliette, que c'est ton rêve d'avenir qui t'empêche de faire à peu près bien tes analyses logiques et tes compositions d'histoire.

JULIETTE. Assurément. Avoir l'âme remplie de pensées vastes, et du matin au soir faire des riens!

INÈS. Qui sait, Juliette, si ces riens ne sont pas d'un poids suffisant devant Dieu pour qu'en échange il t'accorde un jour le salut d'une âme pour ta récompense?

JULIETTE. Tu as raison, Inès, je devrais t'imiter, car tu fais bien toute chose; mais pour cela il faudrait vivre dans le présent, et moi je vis dans l'avenir. Oh! qu'il est beau, mon rêve!

INÈS. En as-tu parlé quelquefois à ceux qui ont plus d'expérience que nous?

JULIETTE. C'est inutile, on ne me comprendrait pas.

LÉONTINE. Comme on est à plaindre à notre âge! Chacun se croit le droit de nous imposer silence. C'est pourquoi je ne parle de mes affaires à personne. C'est le seul parti à prendre quand on ne possède encore que son beau rêve et ses petits quatorze ans.

JULIETTE. Voyons, Léontine, à ton tour.

LÉONTINE. Je commence par vous annoncer, mesdemoiselles, que le ciel ne m'a pas doué du courage de notre amie Juliette. Il ne me faut à moi ni peste, ni tempête, de sauvages encore moins. Je veux, comme notre vénérable fondatrice, faire le bien, mais, s'il vous plait, d'une toute autre manière. Je serai riche, dit-on, parce que j'aurai tout de suite la fortune de ma mère. Mon père, qui n'a plus que moi dans le monde, me laisse faire tout ce qui me plaît. Me voilà donc à vingt ans, et même plus tôt, maîtresse de ma fortune, de ma personne, de tout enfin.

INÈS. Excepté des circonstances.

LÉONTINE. Les circonstances? on ne s'en occupe point.

JULIETTE. On a du caractère!

LÉONTINE. Je veux et j'entends être libre. Je commence donc par me marier.

INÈS. Pour être libre?

LÉONTINE. Certainement. Quand on est mariée, on fait tout ce qu'on veut.

INÈS. A peu près.

LÉONTINE. J'épouse un jeune homme très-bon, très-pieux, très-riche et très-beau.

INÈS. Tu fais bien.

LÉONTINE. Je passe six mois à Paris et six mois à la campagne, c'est le moyen de faire du bien partout.

A Paris, je suis dame patronesse, je protége tous les établissements de charité, je fais des fondations, je donne des concerts pour les pauvres. Rien ne marche sans moi, ma fortune est consacrée tout entière aux bonnes œuvres, à la gloire de Dieu. Tiens, Juliette, je te donne cent mille francs pour tes sauvages.

JULIETTE. Merci, j'accepte.

LÉONTINE. L'hiver écoulé, je me retire dans mes terres. Là, je suis dame châtelaine, j'ouvre des écoles, je bâtis des églises, je fais des routes, j'améliore le pays.

JULIETTE. Et les pauvres?

LÉONTINE. Il n'y en aura pas, c'est trop triste. Je donnerai à tous ces braves gens assez d'argent pour que chacun achète un champ, une vache et des poules; ils seront touchés de ma sollicitude, et la reconnaissance les conduira à Dieu. Vous le voyez, tout en étant grande dame, je serai missionnaire, moi aussi.

INÈS. En vérité, mes amies, vos rêves sont bien différents de ceux que font la plupart des jeunes filles; elles ne pensent qu'au plaisir, vous ne pensez qu'à faire du bien.

LÉONTINE. Et toi, chère Inès, toi si sage...

JULIETTE. Si vertueuse, si raisonnable!

INÈS. Oh! que de compliments! on dirait que vous ne m'aimez pas! Si je suis un peu plus raisonnable que vous, cela vient de ce que j'ai dix-sept ans.

LÉONTINE. Allons, sois donc complaisante, dis-nous ton rêve.

INÈS. Je n'en ai point fait.

LÉONTINE. Pourquoi?

INÈS. Parce qu'on m'a dit que ces vaines pensées détournent du présent, et que le présent seul nous appartient. Je désire autant que vous, chères amies, devenir pieuse, solidement pieuse, contribuer de tout mon pouvoir à la gloire de Dieu, au bien des âmes, au soulagement de la souffrance, mais comment? je n'en sais rien.

LÉONTINE. Comme elle est calme, c'est étonnant! Moi, je ne puis penser à tout cela sans trouble.

INÈS. Crois-tu, Léontine, que l'on ne puisse servir Dieu et le prochain, dans la paix? Quant à moi, la seule grâce que je demande au ciel, c'est d'acquérir cette piété paisible qui rend l'âme éloquente jusque dans le silence, parce que ce silence dit à tous: Si vous m'aimez, aimez Dieu.

JULIETTE. Tu as mille fois raison. C'est égal, je tiens à ma fondation. Léontine, tu m'as promis cent mille francs?

LÉONTINE. Deux cents. Veux-tu?

JULIETTE. Ah! quel bonheur! chère Inès, à présent que nous avons débité devant toi toutes nos folies, il faut nous montrer ce que tu as écrit pendant que nous parlions.

INÈS. Volontiers.

LÉONTINE. Laisse-moi lire tout haut.

1° « Juliette fondatrice d'ordre.
» Exercice de toutes les vertus humaines et surhu-
» maines. — Dévouement sans bornes. — Courage à
» toute épreuve. — Conversion des sauvages en masse.
» — Palme du martyre. »

2° « Léontine châtelaine et patronesse univer-
» selle.
» Mari parfait. — Fortune immense. — Bonheur
» sans trouble. — Paradis terrestre. — Le tout pour la
» plus grande gloire de Dieu. »

LÉONTINE. Méchante!

JULIETTE. Tu t'es moquée de nous d'un bout à l'autre.

INÈS. Cela vous semble ainsi.

JULIETTE. Que comptes-tu faire de ce petit papier?

INÈS. Le garder comme un souvenir.

LÉONTINE. C'est cela, mademoiselle, et si plus tard nous nous retrouvons dans le monde, et que nos rêves ne se soient pas accomplis, vous vous moquerez encore de nous.

INÈS. Oserai-je?

JULIETTE. Tiens, je t'aime tant que je te permets de faire tout ce que tu voudras; garde ce papier: nous sommes sûres de nous revoir, puisque nous habiterons toutes deux Paris: tu me montreras cette folie dans quelques années, cela m'amusera. Mais il faut que tu écrives aussi quelque chose pour ton compte.

INÈS. Que veux-tu que j'écrive, ma petite Juliette? je n'ai formé aucun projet.

LÉONTINE. Formes-en tout de suite, c'est sitôt fait!

INÈS. Je ne désire rien.

LÉONTINE. Désire quelque chose! Allons, vite! vite! vite! Ah! la voilà qui écrit. Laisse-moi lire? Écoute, Juliette.

— « Que désiré-je?
» *Ce que Dieu veut, pas autre chose.* »

JULIETTE. Tiens, on te canonisera! Quant à moi, je t'aime à n'en plus finir! Embrasse-moi! On sonne! Oh! mesdemoiselles!

LÉONTINE. Quoi! la récréation est finie! Il est deux heures, on rentre en classe, et mes devoirs ne sont pas faits!

JULIETTE. J'ai deux leçons à réciter, je n'en sais pas un mot. Tout cela m'ennuie. Ah! quel métier que le nôtre! Sauvons-nous!

## II

Au fond d'un riche appartement, une femme d'une trentaine d'années était étendue sur une chaise longue: une pâleur maladive couvrait ses joues, et souvent ses mains amaigries se joignaient comme pour la prière. Sur son front résigné ne se lisait pas une plainte, et si parfois une larme roulait dans ses yeux, un sourire calme semblait demander grâce pour cette faiblesse involontaire. Pas un enfant n'égayait par ses jeux la solitude de la veuve. De loin en loin, ses amis la visitaient, mais ces visites pressées témoignaient visiblement d'un commencement de lassitude.

Il y avait si longtemps qu'on venait voir Léontine malade et infirme! D'abord on l'avait plainte sincèrement, mais à la longue la compassion avait fait place à une sorte d'habitude de la voir souffrir. Il semblait que ce fût tout naturel, qu'elle dût y être accoutumée. Telle est la pitié du monde. On a des larmes pour un malheur frappant, pour une catastrophe écrasante, on n'en a pas pour la continuation d'un mal sans remède et sans phases bien caractérisées. Et pourtant, le malade ne gagne rien à la monotonie de son existence; plus ses souffrances se prolongent, plus il est malheureux.

Léontine de R... avait éprouvé tout cela. Mille fois depuis son veuvage, elle avait eu occasion de reconnaître que pour émouvoir la foule il faut que le malheur frappe un grand coup, puis se taise. Mille fois cependant, elle avait inutilement cherché consolation et secours là où il n'y en a pas. Enfin, un bon ange était venu dans sa maison et avait pour ainsi dire *refait* son cœur.

Qui était ce bon ange et par quel miracle consolateur le ciel l'avait-il envoyé vers la malheureuse Léontine ?

Nous l'avons vue autrefois fraîche et rieuse, nous l'avons entendue rire et folâtrer dans le jardin du couvent. Sortie de cette pieuse retraite au commencement de sa seizième année, la jeune fille avait senti s'évanouir ses rêveries enfantines. Le monde et ses enchantements veillaient sur son faible cœur de peur qu'il ne restât fidèle à cette voix d'en haut qui l'avait d'abord appelé.

Comme il n'y avait en Léontine qu'un commencement de piété mêlée à beaucoup d'exaltation, ce sentiment naissant avait été promptement étouffé par le plaisir et la richesse. Une brillante union avait achevé de lancer dans le tourbillon la séduisante jeune fille, et pendant sept années elle avait été *heureuse*, puisqu'on est convenu d'appeler bonheur cette vie agitée qui dérobe, pour ainsi dire, une âme à elle-même.

Occupant à Lyon un magnifique hôtel, madame de R. s'était vue la reine de toutes les fêtes. Un seul bien lui avait été refusé, un petit enfant sur qui reporter ce trop plein d'amour que contient le cœur de la femme, et qui si volontiers se change en dévouement.

Léontine s'était conservée irréprochable aux yeux de la société ; mais si de ses mains aimables l'aumône était tombée journellement comme pour compenser l'inutilité de ses heures perdues, on peut dire que son cœur amolli s'était épargné toute contrainte dans la pratique de la charité et dans l'observance de la loi évangélique. On la disait pieuse néanmoins, elle allait si régulièrement à la messe d'une heure chaque dimanche et aux sermons des prédicateurs renommés !

Pauvre jeune femme ! Que vous étiez loin pourtant des pieux sentiments de votre enfance !

Point de route, si fleurie qu'elle soit, qui n'offre tôt ou tard aux voyageurs des épines et des ronces. Léontine, devenue veuve à vingt-cinq ans et privée du beau titre de mère, avait pleuré pour la première fois; puis peu à peu, et comme un enfant gâté par la mollesse, elle avait réclamé du monde quelques joies encore, s'il y en avait pour elle. On commençait à parler d'une seconde union projetée. Tout à coup, un accident épouvantable coupa cette vie en deux parts. Léontine monte en voiture, le chemin de fer va la transporter chez une de ses amies, où elle espère passer agréablement quelques semaines. Dieu l'attend au détour de la route. Deux trains se rencontrent et se choquent, la secousse est affreuse. Plusieurs voyageurs sont blessés mortellement, madame de R... reste presque sans vie. On la secourt, on la soigne avec intelligence et dévouement, et quand de longs mois sont écoulés, on déclare le mal incurable. La santé de la jeune femme s'est altérée par la souffrance et par les douloureux essais d'un art impuissant. Léontine est infirme et recluse. Le moindre déplacement la fatigue. Une chambre belle, spacieuse, aérée, voilà son univers. A peine ira-t-elle respirer l'air frais du soir sur une terrasse attenant à son appartement.

Le monde brillant qui l'entoure s'est ému comme un enfant qui pleure facilement, mais qui se console plus facilement encore.

Qui dira les nuits d'angoisses succédant à ces journées interminables où plus rien n'apparaissait à Léontine, sinon la douleur et l'isolement? Quelquefois il arrivait que, dévorée la nuit par une fièvre ardente, la jeune veuve se croyait réellement la plus malheureuse des femmes et cherchait en vain où reposer sa pensée qui se perdait en rêves effrayants. D'autres fois, un souvenir passait en elle comme un vague secours, la petite chapelle où, parée d'un voile d'innocence, elle avait fait sa première communion. Cette chapelle se présentait à sa mémoire embellie de tous ces frais souvenirs de jeunesse qui nous rendent un peu de vigueur dans nos plus profonds accablements.

Dans nos années d'enfance, sont les meilleurs enseignements, quand ces années se sont écoulées en la présence de Dieu. Aussi par degrés la piété redescendait dans l'âme de Léontine. Le malheur l'avait suffisamment purifiée pour qu'elle pût recevoir la visite de la Providence. Elle vint cette Providence aimable, cachée sous l'apparence d'une humble fille consacrée à Dieu et aux malades.

Depuis longtemps madame de R... sentait le besoin de recevoir des soins qui ne fussent pas purement mercenaires. Elle avait entendu parler d'une congrégation de garde-malades portant le doux nom de sœurs de l'Espérance. La jeune femme chercha dans cette pieuse association quelque compagne de ses nuits sans sommeil, et la supérieure, à sa demande, lui envoya sœur Jérasime, femme de trente ans environ, pleine de compassion et de bonté, telle enfin que doit être tout ce qui s'est voué à Dieu.

Aussitôt que les regards de Léontine rencontrèrent ceux de la sœur, elle éprouva une de ces joies subites que donne la réminiscence du jeune âge. Cette religieuse, malgré son voile noir, malgré sa guimpe blanche, lui rappelait un monde d'idées riantes et d'innocentes folies. De son côté, sœur Jérasime demeurait immobile d'étonnement : il y avait en elle un léger doute qu'elle voulut dissiper à l'instant, et, tendant à la malade une main franchement cordiale : —N'es-tu pas Léontine, dit-elle d'une voix carressante ?

— C'est vous, Juliette ! je croyais en effet vous reconnaître, mais il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues !

Les deux anciennes compagnes s'embrassèrent avec bonheur. Ce baiser, après tant d'années de séparation et de silence, les unit bien plus étroitement que ne l'avaient fait les caresses enfantines tant prodiguées autrefois.

La religieuse surtout paraissait joyeuse et confiante : madame de R... se sentait involontairement gênée par le costume de son amie, par l'idée qu'elle était en présence d'une fille vouée au sacrifice. Elle n'osait plus la tutoyer comme en son enfance.

Bientôt on se mit à parler du malheur de Léontine, on s'attendrit de part et d'autre; puis on finit par payer l'inévitable tribut que payent tous ceux qui se revoient après avoir été élevés ensemble. On se raconta mutuellement toutes ces petites aventures qui jamais ne s'effacent complètement de la mémoire : les jeux, les bons mots, les fous rires, et l'on trouva dans ce répertoire inépuisable beaucoup de petites joies qu'on croyait oubliées.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés, que la femme du monde avait ouvert son cœur à sœur Jérasime. Ce n'était plus pour elle une garde-malade, c'était la meilleure des consolatrices, et souvent elle répétait avec une sorte de respect : — Comment vous remercier du bien que vous me faites, cher ange que Dieu m'a donné?

Un soir, les deux femmes causaient plus intimement : voyant que le Seigneur daignait se servir

d'elle pour reconquérir un cœur, sœur Jérasime se donnait tout entière. Elle était tendre, confiante, et montrait le fond de sa belle âme afin de porter sa compagne à l'abandon. En cela, elle agissait par l'impulsion de la grâce, et Léontine, comme une toute jeune fille, venait à elle avec simplicité et par elle s'élevait à Dieu. Un soir donc, la religieuse après avoir confié à sa chère malade les hésitations de son cœur au moment de sa consécration, lui dit : — Le croirais-tu, Léontine? je m'étais fait une idée si fausse de la dévotion, que, malgré les instructions si sages qu'on nous donnait au couvent, j'ai manqué, moi aussi, de quitter la route bénie sur laquelle on nous avait lancées. Ma religion était toute extérieure et consistait, je le vois maintenant, en certains actes pieux et touchants qui, à mon insu, satisfaisaient la tendresse naturelle de mon cœur. Vivant au milieu d'un cercle assez léger, j'aurais facilement oublié les sévères préceptes d'une religion fondée sur l'esprit de sacrifice; une influence vraiment providentielle m'a protégée et m'a amenée à accomplir ce que j'ai cru être la volonté de Dieu.

— Je me souviens, interrompit Léontine en riant, qu'à l'âge de quatorze ans vous aviez la prétention d'être appelée à créer un ordre nouveau et à convertir toute la surface de l'univers connu.

— Je m'étais bien trompée, dit sœur Jérasime avec humilité; obéir en toutes choses grandes et petites, faire du matin au soir *des riens* selon le bon plaisir de Dieu, voilà quelle était sur moi la volonté du ciel. Le Seigneur a daigné me le faire comprendre; mais, ainsi que je le disais, Léontine, c'est à l'exemple d'une femme sincèrement pieuse que je dois le peu de progrès que j'ai fait dans la connaissance de la vraie piété.

— Quelle est cette femme? suis-je indiscrète en vous priant de la nommer?

— Hélas! elle n'existe plus. Je l'ai vue beaucoup à Paris avant que j'entrasse au couvent; nous demeurions l'une près de l'autre. Qu'elle était bonne et charitable! c'était une sainte!

— Que faisait-elle donc de si extraordinaire?

— Rien. Sa vie a passé dans l'ombre. Peu de personnes ont connu son nom. Elle a consacré sa jeunesse à son père, qui était tombé dans un état de marasme effrayant, par suite des malheurs de tous genres qu'il avait subis. Sa fille, pour adoucir les chagrins du vieillard et pour lui donner un peu d'aisance, travaillait à l'aiguille tout en lui servant de garde-malade. Quelquefois elle se levait la nuit, et pour tromper la cruelle insomnie de son père, elle lui faisait une lecture. Cette femme, vois-tu, Léontine, c'est le type de l'abnégation et de la charité. Et moi, j'ai appris sous ses yeux comment on prouve à Dieu qu'on l'aime, comment on le sert non en projets et en paroles, mais en esprit et en vérité. Que Dieu ne me reproche pas au jour de mon jugement le mauvais usage que j'ai fait d'un si bel exemple! Elle m'a aimée, cette âme sainte, aimée jusqu'à me dire : « Juliette, je n'ai presque rien dans le monde; mais pourtant si je meurs avant toi, je te laisserai un souvenir. En quelque lieu que le Seigneur t'envoie, tu recevras ma dernière méditation, mes dernières pensées; elles ne seront connues que de toi, parce que toi seule m'as beaucoup aimée.»

Lorsque je me décidai, après de longues réflexions, à embrasser la vie religieuse, je dis adieu en pleurant à tout ce qui m'était cher, mais je crus perdre courage en me séparant de cette femme admirable, que j'aimais comme on aime ce que l'on sent supérieur à soi.

— Elle ne vous a pas dit : « Reste avec moi? » interrompit Léontine avec l'empressement d'une femme étrangère aux grands sacrifices.

— Non, reprit la sœur. « Va, Juliette, m'a-t-elle dit, va servir les pauvres et les malades, puisque Dieu t'en donne la force et l'attrait; tu m'écriras, si on te le permet, tu penseras à moi devant Dieu plusieurs fois chaque jour; je vivrai unie à ton âme, et nous nous retrouverons au ciel. »

En parlant, sœur Jérasime laissait couler ses larmes; elle ne cherchait point à se faire dure, insensible; non elle avait aimé, elle aimait encore. Dieu ne brise point les affections innocentes, il les purifie de plus en plus et les rend immortelles.

— Je suis partie, reprit-elle; tout le temps de mon noviciat, on m'a envoyée de communauté en communauté. Partout j'ai trouvé ce que j'avais cherché : Dieu et l'obéissance; partout j'ai porté sans remords le souvenir de ma sainte amie, elle était mon bon ange dans les jours mauvais.

— Vous avez eu des jours mauvais?

— Il y en a partout, Léontine. Depuis, la personne dont je parle a perdu son vieux père, elle s'est résignée. Elle est devenue faible, malade, incapable de tout effort, elle s'est résignée. Une lettre de moi, de loin en loin, c'était, je crois, l'unique jouissance qu'elle eût sur terre; mais elle possédait une paix si parfaite, qu'elle ne pouvait rien envier. Cette paix était fondée, non sur une vaine complaisance, mais sur l'infinie bonté de Dieu envers ceux qui se soumettent complétement à sa sainte volonté.

Enfin, il y a trois ans, elle est morte, et j'ai reçu de ceux qui l'entouraient une lettre sur laquelle sa main avait tracé mon nom et mon adresse bien peu de temps avant son dernier jour. Cette lettre, j'ai demandé à mes supérieures la permission de ne jamais la brûler, et je te l'ai apportée, ma bonne Léontine; tu la liras avec respect, comme je l'ai lue moi-même.

La femme du monde prit le papier des mains de sœur Jérasime, et lut :

### MA DERNIÈRE PENSÉE.

« Me voici arrivée, Seigneur, à cet instant de ma carrière pour lequel je vous ai tant prié! Vous m'êtes présent à cette heure où la lumière imparfaite du soleil ne me suffit plus.

» Oui, vous êtes en moi, mon Dieu! je le sens à cette confiance filiale qui dilate tout mon être. Pourquoi trembler? Je vais à vous, à vous qui m'avez faite petite, faible, sujette au repentir. Je vais à vous qui m'aimiez avant qu'aucune créature ne prévît mon existence, à vous qui êtes bon mille fois plus que je ne serais bonne pour l'Être que j'aimerais à l'égal de moi-même.

» Et pourtant, qu'y a-t-il en moi qui ne mérite blâme ou pardon? Rentre en toi-même, ô mon âme! repasse dans l'humilité ces trente années de vie dont tu es responsable.

» Années de mon enfance, vous avez fui comme les rêves de mon sommeil, vous ne m'avez laissé aucun souvenir du bien ou du mal. Êtes-vous donc perdues? Non, non, mon Dieu, car aussitôt qu'on m'a dit de vous aimer, j'ai voulu vous aimer, et si dès lors je ne vous ai pas servi, ce n'a pas été révolte, mais ignorance. Grâce donc pour ces années d'enfance, oubliez-en la puérilité, parce que vous êtes bon!

» Année solennelle de ma première communion, vous m'avez initiée aux épanchements célestes, vous m'avez agrandie par la méditation de la vérité. Je me suis réveillée tout à coup, j'ai cherché dans la vie ma voie, mon but. J'ai su que vous êtes, Seigneur, la voie qui mène à vous, le but qui vous contient. Alors, me voyant si pauvre, si misérable, je vous ai offert ce que je tenais de votre bonté, ce que j'en attendais encore, et j'ai dit : « Acceptez, s'il vous plaît, ô mon Dieu! comme un imparfait holocauste, tout ce qui compose ma vie. Qu'en vous tombent de moi la parole et le silence, l'étude et la prière, le rire et les larmes. » Et à cause de cela, vous m'avez bénie. En ce temps-là rien n'altérait la pureté de mon cœur, et quand passait sur ma vie un nuage, je disais : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! »

» Plus tard sont venus ces jours auxquels nul n'échappe, ces jours où, malgré nous, l'illusion s'empare de notre inexpérience. Alors j'ai comparé mon avenir à d'autres avenirs, j'ai dit : « Ma vie sera triste, obscure, laborieuse. »

» Et c'était vrai. Vous n'aviez pas jeté de fleurs sur la route qui m'attendait; mais j'étais liée à vous, Seigneur, par le plus ferme de mon être, et je me suis enfin écriée : « Qu'importe, pourvu que je vous serve? Quand je ne posséderais que vous seul, de quoi me plaindrais-je? »

» Et parce que j'ai dit cela, vous m'avez encore bénie.

» Alors quittant la solitude où vivre est si facile, j'ai commencé une existence pleine de devoirs et d'obscurs sacrifices. On disait de moi : « Elle est à plaindre. » Et j'étais presque heureuse, parce que je me faisais assez humble pour entrer dans le cadre étroit qui m'avait été destiné; je n'en voulus plus sortir. Là étaient pour moi l'assujétissement, le travail, la fatigue, et cela, tous les jours, à toute heure. Là aussi étaient votre sainte présence, votre Providence maternelle, et dans les ennuis qui m'accablaient, je ne sentais ni résistance ni murmure, et je répétais sans effort : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! »

» Et puis vous m'aviez prêté une belle âme pour compagne, nous marchions sous vos yeux, prêtes à nous quitter au moindre de vos désirs. Vous m'êtes témoin que je n'ai considéré cette créature fidèle que comme un lieu de passage où je ne devais me reposer qu'un moment : ni elle ni moi, il est vrai, n'étions sujettes à l'oubli, mais nous étions soumises à l'absence et à la mort. Merci de cette amie véritable; je n'avais que ce trésor, c'était assez.

» Dix ans se sont écoulés, la seule femme que j'aie profondément aimée m'a quittée pour vous, Seigneur! J'ai fermé les yeux de mon père, saint vieillard qui m'a dit en mourant : « Tu m'as consolé, ma fille. » Je me suis vue seule au monde, sans avoir un cœur pour y cacher le mien. J'ai pleuré, j'ai souffert, je n'ai pas été complétement malheureuse, vous me restiez, Seigneur!

» Années de souffrances, vous êtes enfin venues! j'ai senti le mal naître dans mon sein, puis grandir, puis menacer. La tristesse m'a environnée. Quelque amère que fût ma vie, je l'aimais! Alors, j'ai demandé à ceux qui m'entouraient s'ils me croyaient près de mourir : tous ont souri, puis ils sont sortis pour pleurer. Mais vous, vous m'avez dit à moi seule : « Viens, ma fille, je suis bon. »

» Aujourd'hui l'air me manque, et je vois qu'il est doux de mourir, quand malgré les obstacles on a voulu suivre la route tracée. Qu'ai-je fait de bien? Rien. Qu'ai-je fait d'utile aux yeux du monde? Rien. Que résulte-t-il de mon passage ici-bas? Rien. D'où donc est née mon espérance? De ce que j'ai désiré connaître et accomplir votre sainte volonté. Là est le secret de la paix.

» Qui refuserait de croire à mes paroles? je meurs, je suis donc vraie.

» Et manitenant, Seigneur, pardonnez s'il vous plaît à votre pauvre petite servante l'imperfection dont elle a souillé le peu qu'elle a fait pour vous. J'ai droit, j'ose le dire, à votre indulgence, car s'il m'était donné de choisir une destinée, de prendre la maladie ou la santé, la mort ou la vie, la famille ou la solitude, l'amour ou l'abandon, je choisirais avec un saint respect ce que j'ai choisi dès mon jeune âge : *Ce que Dieu veut, pas autre chose.* »

Quand la jeune femme eut achevé cette grave lecture, elle voulut parler, des larmes étouffèrent sa voix. Elle venait de retrouver dans les derniers mots de la mourante une image subite, une scène saisissante.

« C'est Inès, dit-elle enfin, qui a écrit ces lignes, c'est Inès que vous avez aimée, Inès qui a été bonne et sainte. Elle a eu en tous lieux, en tout temps, la paix, et moi j'ai oublié Dieu, c'est pourquoi il m'a remplie d'amertume et de découragement. O chère Juliette! vous souvient-il de ce bosquet de jasmin sous lequel, un jour, au couvent, nous nous sommes confié nos rêves d'avenir?

— Il m'en souvient, dit la religieuse, qui, visiblement émue, priait en son cœur.

— Oh! Juliette, qu'ils étaient vains, nos rêves! celui d'Inès est le seul qui se soit accompli; mais, depuis lors, toutes deux vous avez suivi le droit chemin, moi seule je me suis égarée. O mon amie, ce n'est pas en vain que vous êtes venue à moi! Considérez le travail qui par vous s'est fait dans mon âme : vous avez consacré votre vie, comme vous le disiez tout à l'heure, à obéir, à faire jour par jour *et suivant le bon plaisir de Dieu des riens* : eh bien, rappelez-vous ces mots de la pieuse Inès en réponse aux innocentes illusions qui vous empêchaient autrefois de remplir vos devoirs.

— Juliette, disait-elle, qui sait si *ces riens* ne sont pas devant Dieu d'un poids suffisant pour qu'en échange il t'accorde un jour une âme pour ta récompense?

— C'est vrai, dit la religieuse, je reconnais ces paroles, qui sont gravées dans ma mémoire. Hélas! c'est tout ce qui me reste de l'entretien sous le bosquet, les rêves se sont envolés, le papier qui témoignait de ces folies a été brûlé, mais le souvenir de notre sainte compagne demeure en moi.

—Inès a prophétisé, dit humblement madame de R... L'âme dont elle parlait, c'est la mienne, recevez-la en récompense; ma sœur, je suis à Dieu.

M^me^ DE STOLZ.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MARS.

Aliénor d'Aquitaine, fille et unique héritière de Guillaume IX, duc de Guyenne, épousa Louis VII, roi de France, et dès les premières années de leur union, il fallut toute l'autorité du sage Suger pour empêcher qu'une rupture éclatât entre les deux époux. Elle était légère, moqueuse, attachée aux qualités extérieures; souvent elle témoignait l'injuste dédain que lui inspirait Louis, en disant : « — Il est plus moine que roi! » Quand aurai-je pour mari un chevalier portant » barbe! » Le goût de la dissipation la conduisit en Orient, à la suite des croisés, et après avoir scandalisé l'armée par un luxe et des plaisirs hors de saison, elle entraîna sa ruine en s'engageant dans un défilé contre l'ordre exprès du roi. Presque tous les croisés français périrent en voulant sauver des mains des Arabes la reine et ses dames, et Louis montra que, s'il avait la piété d'un moine, il avait aussi le courage d'un chevalier, en soutenant seul, pendant plusieurs heures, le choc de sept musulmans, que sa valeur surhumaine mit en fuite.

Revenu en France, il demanda, sous prétexte de parenté, la nullité de son mariage. Le concile de Baugency le lui accorda, et les riches domaines de l'héritière d'Aquitaine passèrent presque aussitôt aux mains d'une puissance rivale, par le mariage d'Aliénor avec Henri II, roi d'Angleterre.

Ce second mariage remplit de douleur l'âme passionnée d'Aliénor. Elle ne put obtenir la tendresse de son nouvel époux; les nombreux enfants dont elle devint mère furent pour elle des causes d'amertume. Révoltés contre leur père, divisés entre eux, ils donnèrent au monde l'exemple de tous les scandales et finirent tous d'une manière prématurée. Aliénor ne goûtait quelque repos d'esprit que durant les jours qu'elle passait en Aquitaine; elle s'était conservé le gouvernement de son duché et elle l'administrait avec une telle sagesse que ses lois sont restées longtemps en vigueur et sa mémoire en bénédiction.

Les discordes de la famille royale, la mort de ses fils aînés, Henri-Court-Mantel et Geoffroy, la mort de Henri II, la captivité de Richard Cœur-de-Lion, le plus aimé de ses fils, sa mort tragique, remplirent de désolation la vieillesse d'Aliénor. Elle continua cependant à s'occuper des affaires publiques, et voulant resserrer l'alliance de sa maison avec Philippe-Auguste, elle alla elle-même chercher sa petite-fille, Blanche de Castille (1), et l'amena en France, à son futur époux, Louis VIII. Enfin, à l'âge de quatre-vingts ans, elle se retira à l'abbaye de Fontevrault, y prit le voile, et y mourut en 1202.

Aliénor avait reçu tous les dons du ciel : elle était belle, intelligente, active; elle gouverna les plus beaux royaumes de la chrétienté, elle eut une lignée nombreuse, et pourtant elle fut la plus malheureuse des femmes, parce qu'il lui manquait l'amour de la vertu et la sagesse qui réprime les passions. Sa vieillesse seule nous la montre sous un jour plus heureux; en donnant à la France la future mère de saint Louis, elle rendit à la première couronne plus qu'elle ne lui avait enlevé!

(1) Éléonore d'Angleterre, fille d'Aliénor et de Henri, mariée à Alphonse de Castille, fut mère de Blanche de Castille et grand'mère de saint Louis.

# LE MOIS D'AVRIL.

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance;

Avril, l'honneur des prés verts,
Jaunes, pers,
Qui, d'une humeur bigarrée,
Émaillent de mille fleurs,
De couleurs,
Leur parure diaprée;

Avril, l'honneur des soupirs
Des zéphyrs,
Qui, sous le vent de leur aile,
Dressent encore ès forêts
De doux rets,
Pour ravir Flore la belle;

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, desserre
Une moisson de senteurs,
Et des fleurs
Embasmant l'air et la terre.

. . . . . . . . . . . . . . .

Avril, la grâce et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux
Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine;

C'est toi, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passagères,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis, et les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Aux doux sons de son ramage.
. . . . . . . . . . . . . . .

REMI BELLEAU (1).

(1) Remi Belleau vécut de 1528 à 1577; il fut le précepteur de Charles de Lorraine, depuis duc d'Elbeuf, et grand écuyer de France. On le surnommait le *gentil Belleau, le peintre de la nature*, et cependant nous avons dû supprimer plusieurs strophes de cette pièce du mois d'avril; mais ne soyons pas trop sévères pour un auteur écrivant à une époque où le mot pudeur n'était pas encore passé dans notre langue; cent ans plus tard, Molière, le grand Molière, n'a-t-il pas encouru le même reproche?

# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 4.

Nous nous empressons d'offrir à nos abonnées une nouvelle publication que nous sommes heureux de classer dans nos catalogues. Cette œuvre, due au talent remarquable de l'habile compositeur Berthemet, vient d'obtenir de légitimes succès dans plusieurs concerts et soirées, où elle a été redemandée avec enthousiasme.

Ce morceau, publié par l'éditeur Petit, et intitulé : *Deuxième morceau de salon, mélodie, bolero* pour violon, avec accompagnement de piano, se compose d'un andante soutenu, dont la mélodie originale est d'un effet touchant, d'un charme et d'une pureté de style exquis, puis d'un bolero léger, vif, entraînant et d'une conception tout à fait heureuse, qui fait le plus grand éloge du maître. D'une exécution presque facile, nous pensons que cette nouvelle perle musicale sera sérieusement appréciée par nos jeunes abonnées.

Parmi les nouveautés que nous offrons dans notre catalogue de ce mois, nous ferons remarquer aussi *la Captive*, charmante rêverie de Duca, avec paroles de Victor Hugo.

Nous rappelons de nouveau aux abonnées que nous ne répondons pas de l'exactitude des envois, si la musique n'est RIGOUREUSEMENT choisie dans les catalogues de 1855.

# ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

FRICANDEAU AUX CHAMPIGNONS. — Prenez le morceau de fricandeau, piqué de lard fin, faites-le roussir dans le beurre, ajoutez poivre, sel, thym, laurier, et, lorsque la viande sera bien roussie, quelques cuillerées de bouillon. Laissez cuire à petit feu. Epluchez les champignons, coupez-les en morceaux, jetez-les dans de l'eau aiguisée de vinaigre; prenez un bon morceau de beurre, de la farine, et faites un roux bien coloré; mettez-y les champignons, laissez-les cuire en ajoutant un peu de bouillon. Avant de servir, ajoutez une ou deux cuillerées du jus du fricandeau, dégraissez, et servez en arrangeant les champignons autour de la viande.

# CORRESPONDANCE.

— Qu'un mois passe vite, Jeanne! me dit ce matin notre amie en entrant dans ma chambre. Ne te semble-t-il pas que nous venons d'expliquer la planche de mars?

— Oui, Florence, et pourtant ce n'est pas encore la peur de vieillir qui nous fait paraître le temps si court.

—Eh! qui sait?... Quand on ne désire plus avancer, on voudrait reculer, puisqu'il n'y a pas moyen de rester stationnaire en ce monde...

— Mademoiselle voudrait donc être toujours jeune et toujours jolie?

— Trouves-tu plus agréable de devenir vieille et laide?

— Mon Dieu, non; mais il me semble que chaque chose a son temps et chaque âge ses plaisirs...

— Beaux plaisirs, vraiment, de voir son teint se faner, son front se rider, ses cheveux blanchir, ses yeux s'érailler, sa taille épaissir!...Grand merci, ma chère!... c'est là un bonheur que je n'ambitionne pas du tout, et je fais des vœux pour qu'il m'arrive le plus tard possible.

— Mais tu auras beau faire et beau dire, pauvre Florence, cela n'empêchera pas qu'un jour il ne te faille vieillir, et que cette fraîcheur et cette jeunesse dont tu es si fière ne disparaissent... et bien vite encore... *Vanitas vanitatum*, ma chère; on te prêche cela tous les jours; il me semble que tu n'en tires guère profit.

— Eh! Jeanne, attends un peu... La raison viendra avec l'âge. Quand je ne serai plus jeune, je m'habituerai à être vieille; mais à quoi sert d'y penser si longtemps d'avance?

— Cela sert à nous préparer à ce qui doit nécessairement arriver, et adoucit nos regrets quand la beauté s'envole. Comment veux-tu qu'on se résigne aisé-

ment à voir s'en aller un à un tous ses avantages quand on les a aimés comme s'ils ne devaient jamais finir, et qu'on s'en est fait un besoin pour toute la vie? Représente-toi avec quelle inquiétude, quel chagrin on découvre un premier pli sur son visage, et un premier fil argenté dans ses cheveux. On croyait vivre dans un printemps éternel, et voici déjà l'automne... Vite on voudra en faire disparaître les tristes indices, on se donnera mille peines, mille soucis pour retenir cette jeunesse qui fuit malgré tout; et plus les ans viendront, plus on éprouvera de colère et de dépit. On se rendra ridicule en redoublant d'efforts pour réparer du temps l'irréparable outrage. Ne te souviens-tu pas, Florence, d'avoir souvent rencontré dans le monde des dames surannées qui jouent à la jeune fille?

— Certainement, des dames frisant la soixantaine, qui portent des robes beu de ciel, des chapeaux rose tendre, vont au bal en toilette décolletée, des fleurs dans les cheveux, dansent, minaudent et parlent avec une petite voix flûtée, en sautant de branche en branche comme des enfants gâtés qui ne savent s'arrêter à rien.

— Eh bien! ma chère Florence, ce sont de pauvres femmes qui n'ont pas su vieillir, et croient faire illusion aux autres en se donnant les apparences de la jeunesse.

— Certes, elles ne font illusion qu'à elles-mêmes, et elles en seraient bien facilement convaincues si elles voyaient les sourires que l'on échange en les regardant; mais à quel propos tient ceci, Jeanne? Serait-ce une leçon à mon adresse? Me croirais-tu assez peu de bon sens pour.....

— Ne nous fâchons pas, ma belle; je voulais seulement te montrer la nécessité de s'habituer de bonne heure à penser que la jeunesse est la plus fugitive des saisons de la vie, et qu'il ne faut pas trop s'y complaire si l'on veut plus tard y renoncer bien franchement. Crois-moi, oublions-un peu ce qui passe, et arrêtons-nous à ce qui demeure; amassons pour l'âge mûr, et nous le verrons arriver sans crainte. Qu'est-ce, après tout, de vieillir? Perdre quelques frivoles agréments qui n'ont de prix qu'aux yeux du monde; mais la meilleure partie de nous-mêmes ne reste-t-elle pas toujours jeune, puisqu'elle est immortelle?... L'âme, l'intelligence, voilà ce qu'il nous faut soigner, aimer, cultiver, ma Florence; c'est là qu'est la source des joies durables et des seuls vrais biens auxquels nous devons tenir.

— En vérité, Jeanne, je t'admire: tu parles comme un prédicateur. Qui t'a donc appris à raisonner si bien?

— Je regarde autour de moi, chère amie, et je juge. Je vois telle personne souffrir cruellement du poids des années, faire de continuelles élégies sur la perte de ses charmes, envier la jeunesse d'autrui, devenir sèche, maussade, importune à tous et à elle-même; puis telle autre qui ne paraît pas même se rappeler qu'elle a été belle, qui ne songe qu'à faire valoir les autres, et toujours bonne, bienveillante, aimable, se fait aimer et respecter de tout le monde. Je me demande qui des deux a choisi la bonne part, de la femme mondaine, qui a fait de la vanité le mobile de sa vie, ou de la femme chrétienne, qui a mis son bonheur dans l'oubli d'elle-même et l'accomplissement de ses devoirs?

— La conclusion n'est pas difficile à tirer, ma chère Jeanne.

— Je t'en dispense. Pour me fixer sur ce que je désire être plus tard, je n'ai qu'à regarder ma mère ou la tienne. Je ne crois pas que je puisse avoir de meilleurs modèles.

— Et si tu restes fille, Florence?

— Ah! je n'y pensais pas... Le cas me paraît plus grave; car, enfin, je veux bien qu'une mère de famille ait renoncé pour elle à toute prétention, mais elle n'y a pas renoncé pour ses enfants; elle revit en eux, et quand on les admire, c'est encore elle qu'on admire. Mais à la vieille fille, que donneras-tu donc dans ton système de compensation?

— Ce que je lui donnerai? La liberté de faire beaucoup de bien, de consacrer à Dieu et aux malheureux toutes les forces aimantes de son cœur. Et crois bien que si elle comprend cette belle mission, elle ne sera pas à plaindre. « L'homme le plus heureux, a dit un saint père, est celui qui vit pour le bonheur des autres, et qui, en compatissant aux calamités de ses frères, fait sur la terre les œuvres du ciel. » Et qui dit l'homme, dit la femme, n'est-ce pas?

— Mais n'a pas qui veut la vocation de se faire sœur de charité?

— Ne peut-on exercer la charité sans prendre le voile, ma chère amie? Dieu merci, les occasions ne manquent pas dans le monde de se montrer bonne, dévouée envers le prochain, d'utiliser à son profit les loisirs d'une vie moins remplie que celles des mères de famille, et de prouver à tous qu'une vieille fille n'est pas un être inutile, déplacé et ridicule, comme on a parfois la sottise de le dire.

— Allons, Jeanne, on croirait que tu défends déjà ta cause, et que tu veux me donner aussi le goût du célibat. Mais en attendant qu'à nous deux nous relevions l'honneur des vieilles filles, soyons donc un peu jeunes, je te prie. Voilà une heure que nous discourons comme des sages; il est temps que cela finisse... Qu'as-tu à m'annoncer de nouveau en fait de modes?

— Pas grand'chose. Les modes printanières n'osent se montrer par un temps si froid; elles attendent pour éclore le retour des beaux jours et des hirondelles.

— Ah! les hirondelles, que je serai joyeuse de les revoir, non-seulement parce qu'elles annoncent le printemps, mais parce que je les aime ces jolies petites bêtes aux formes sveltes et gracieuses, qui fendent si légèrement l'air et qui gazouillent si doucement!... Quel dommage que nous ne puissions comprendre ce qu'elles disent...

— Folle! te voilà jalouse des oiseaux.

— Mon Dieu, ma chère, les oiseaux pourraient bien parfois en remontrer aux hommes, témoin le trait suivant que, peut-être, tu as déjà entendu raconter. A l'automne dernier, dans un village dont je ne me rappelle plus le nom, il arriva qu'au moment du départ des hirondelles, une d'elles se trouvant blessée à l'aile, ne put se mettre du voyage. Tu t'imagines son désespoir, car, seule, la pauvrette n'avait plus qu'à mourir; mais une de ses compagnes demeura près d'elle, et chaque jour on voyait l'hirondelle compatissante se mettre en campagne pour rapporter à sa sœur quelques rares moucherons, puis veiller au bord de son nid et la rechauffer sous son aile. Cependant l'hiver venait, et les deux amies allaient périr de froid et de faim, quand le maître du logis, qui avait tout observé avec attendrissement, les recueillit, et en prit si grand soin qu'elles sont aujourd'hui vivaces et gaies comme si elles arrivaient des contrées lointaines. Qu'en dis-tu, Jeanne? est-ce que les hirondelles n'auraient pas droit de concourir au prix Monthyon?

— Ce droit pourrait bien leur être contesté par leurs concurrents sans ailes, qui, s'ils rentraient en eux-mêmes, n'oseraient entrer en lice avec elles. Tant d'égoïsme étouffe souvent en nous les bons instincts et les généreux mouvements!

— Ne fais pas, même en plaisantant, le monde plus noir qu'il n'est, ma chère. Ce n'est pas le moment de crier à l'insensibilité, quand on n'est occupé que de bonnes œuvres. Regarde nos murs, tu les verras couverts d'affiches annonçant des concerts pour les pauvres, des matinées musicales pour l'œuvre des orphelins, l'œuvre des vieillards, l'œuvre des jeunes apprentis, etc., etc. Entre dans une église, tu trouveras des quêteuses aux portes, et tu entendras un sermon de charité. Rencontre une amie, elle ne manquera pas de t'offrir des billets de loterie et de te demander un petit ouvrage. Enfin, tout Paris ne paraît plus occupé que d'une seule pensée: employer au profit de l'indigent les dons que Dieu lui a faits; celui-ci

offre son talent, celui-là sa bourse, et ce concours unanime produit des sommes immenses qui soulagent bien des infortunes. Après cela, dis encore du mal de nous.

— Ah! certes! à n'en juger que sur les apparences, on pourrait bien maintenant canoniser tous les Parisiens et Parisiennes, et croire que le paradis est descendu sur terre; mais, si l'on examine de plus près, Florence, il faut bien reconnaître que l'amour de Dieu et du prochain n'est pas la seule cause de cette fièvre d'aumônes, et que si le résultat est toujours bon, les intentions ne sont pas toujours aussi méritantes. On donne beaucoup, parce qu'il est de bon ton de donner; on est à la tête de toutes les œuvres, parce que cela vous pose dans le monde; comme aussi on va au sermon du Père Hermann, parce que le Père Hermann est la célébrité du jour, et qu'il faut nécessairement pouvoir dire qu'on l'a entendu.

— Ce Père Hermann est celui qui a déjà fait sensation l'année dernière, et dont tu as raconté l'histoire?

— Oui, et cette année la sensation n'est pas moindre. J'ai été dernièrement à la Madeleine pour entendre tout à la fois le prédicateur et l'artiste, car on ne sait encore lequel des deux il faut le plus admirer. Après l'exorde, au lieu de l'*Ave Maria* habituel, il en demanda deux : l'un pour lui, le second pour sa mère, juive non convertie, et qui a maudit son fils à cause de sa conversion; à ce propos, il fit un heureux rapprochement entre sainte Monique mourant à Ostie avec la consolation de voir saint Augustin revenu de ses égarements, et sa mère à lui devant peut-être mourir désolée de ce que son fils avait ouvert les yeux à la vraie lumière. Tout l'auditoire était profondément ému, et cette émotion ne se démentit pas pendant le reste de la prédication, et moins encore quand le pieux artiste fit vibrer l'orgue sous ses doigts puissants... Mais que ces cérémonies auraient un caractère plus religieux et plus pénétrant, s'il était possible sans compromettre l'ordre de les dégager de sergents de ville et de tout cet appareil de fête mondaine, appareil si peu en harmonie avec la dignité de l'Église et la simplicité chrétienne!

— Tu as bien raison, et tu devrais commencer par ne pas faire figurer le nom d'un prêtre dans un journal au milieu de futilités; le lieu est fort mal choisi. Mais si nous passions à notre planche? Il me semble qu'elle est de taille cette fois, et qu'après avoir tant parlé, il est bien temps de travailler. Commence, Jeanne.

1, Quart d'un mouchoir composé de plumetis, de point sablé, de point de plume et d'œillets. Un petit feston termine le bord, qui doit être entouré par une valencienne ou par une guipure très-fine. Je préfère toujours la valencienne.

2, Col mousquetaire de moyenne grandeur. Je te le recommande tout particulièrement. Je l'ai vu exécuté. Il est d'un charmant effet.

— Le broderai-je au plumetis?

— Si le cœur t'en dit; mais, pour ma part, voici comment je compte le faire : le bouquet intérieur des médaillons, mélangé de plumetis et de feston, entouré de guipure : les œillets du bord au feston. Dans les deux lignes qui serpentent, où tu vois des croix, je pose soit un entre-deux de valencienne, soit du tulle moucheté. Si je me décide pour le tulle, j'en placerai également à tous les endroits des festons où se trouvent des croix; sinon je devrai m'armer de courage.

— Moi, qui suis toujours pour les moyens expéditifs, je sais bien ce que je choisirais; mais, à ce propos, Jeanne, sais-tu que l'on fait maintenant un tulle à toutes petites mouches, que l'on appelle tulle malines, qui résiste au blanchissage, et avec lequel on confectionne les plus jolies manches du monde, à deux ou à un seul bouillon? Ce tulle se vend treize francs cinquante centimes le mètre; il en faut un demi-mètre pour une paire de bouillons très-longs, très-amples, deux conditions indispensables, vu la légèreté de ces sortes de manches. Avec ce même tulle, on fait aussi des canezous, ornés de rubans blancs, roses ou bleus, posés perpendiculairement; les manches de ces canezous se font à trois bouillons et se terminent par un volant du même tulle, dans l'ourlet duquel passe un ruban; ou bien on remplace ce volant par une dentelle qui doit aussi se trouver autour des basques.

— En fait de canezou, j'ai encore mon mot à dire, Florence: j'ai vu dernièrement deux jeunes sœurs qui en portaient d'un genre nouveau. L'un était en tulle rose; chaque bouillonné se trouvait séparé par un ruban de gaze rose ruché, se terminant au bas par un nœud à bouts un peu flottants. Les manches pagodes étaient également composées de bouillonnés et de ruches de ruban; à chaque ruche qui se terminait à l'extérieur du bras, se voyait un nœud à bouts. Tu dois comprendre toute la légèreté de ce corsage posé sur une robe de taffetas rose à deux jupes. Le corsage de cette robe était décolleté, et les manches courtes. L'autre sœur avait un canezou bleu dont les garnitures étaient disposées à peu près de la même manière; seulement le ruban de gaze était posé à plat; de chaque côté était un tout petit velours noir; la robe, en taffetas bleu, était également garnie de velours noir.

— Toujours du velours! mais, Jeanne, on en voit partout jusque sur nos lingeries. As-tu remarqué que nos merveilleuses portent maintenant des manches et des cols composés de petites blondes dont la tête est terminée par un velours noir?

— Oui, c'est une nouveauté; cela suffit pour plaire à ces dames :

Il leur faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde...

Mais, pour ma part, je n'aime guère ce genre de chiffons, qui n'a rien de frais et d'agréable au visage; et puis, je trouve que la blonde, ne pouvant pas se blanchir, devrait rester dans le domaine des toilettes de bal. Mais comme nous voilà loin de notre plumetis! Revenons vite au n° 3.

3, Garniture pour manche assortie au col du n° 2.

4, Garniture pouvant servir pour robes d'enfants; peignoirs, canezous, etc. Ce dessin est composé de guipure, de plumetis, d'œillets, de festons. Sous la guirlande au plumetis qui se trouve dans l'une des dents, tu placeras du tulle uni ou à mouches.

— Voilà encore une nouveauté; tu te distingues.

5, *Élodie*, plumetis, œillet ou pois.

6, Écusson pour coin de mouchoir renfermant les lettres L. B.; plumetis fin, point sablé, et roue dans la fleur du milieu.

7, Garniture, broderie anglaise et plumetis pour objets de trousseaux, tels que camisoles, taies d'oreillers, etc., ou bien encore pour bas de pantalons d'enfant et garniture de petits vêtements en piqué.

(Fin de la petite édition.)

8, *Maximilie*, plumetis.

9, Dessin et patron de mantelet. Cette forme est encore celle que nous portions l'année dernière et que l'on portera cet été, comme mantelet habillé.

— Tant mieux, car je ne crois pas qu'on puisse rien inventer de plus gracieux et de plus élégant.

— Nous en jugerons le mois prochain; je t'annonce une gravure de modes composée de six jeunes femmes portant toutes des manteaux ou mantelets de formes variées, parmi lesquelles tu pourras choisir le modèle qui te conviendra. Quant aux patrons, notre planche n'en contiendra qu'un, venant toujours de la maison Gagelin; mais s'il n'était pas digne de notre amie, nous pourrions, comme l'hiver dernier, lui envoyer les autres directement. Comment trouves-tu le dessin du mantelet d'aujourd'hui?

— Il me paraît assez heureusement combiné pour produire beaucoup d'effet sans demander trop de travail; je suppose qu'il se brode sur mousseline blanche.

— Oui, et je te recommande de bourrer beaucoup et de le broder avec du coton assez gros; les nervures se

font au plumetis. Tout ce dessin pourrait aussi se broder au passé sur taffetas, mais il n'a pas été composé pour cela, et je ne saurais répondre qu'il soit aussi joli.

10, Volant du mantelet. Ce volant doit avoir de 15 à 20 centimètres de hauteur; tu le poseras de façon à ce que les festons du mantelet puissent retomber sur la garniture; comme longueur, il faut le double de celle du mantelet. La garniture va en diminuant, et se termine au feston placé aux extrémités des pans.

— C'est ici le cas de dire à nos amies que les châles de mousseline brodée se porteront aussi beaucoup cette année, car il serait abusif de faire un mantelet si déjà l'on possédait un de ces châles.

11, Entre-deux pour manches-bouillons, robes d'enfants, etc., plumetis et feston feuille de rose. Ces losanges, faits séparément et entourés d'entre-deux de valencienne, sont très-jolis et très en vogue pour toute espèce d'objets de lingerie.

12, Garniture : feston ordinaire et feston feuille de roses.

13, *Pauline*, plumetis fendu.

14, Col Félicitine, ou col *Broche*, pour petite fille de six à huit ans.

— Décidément les petites filles n'ont plus rien à envier aux grandes maintenant; dès qu'apparaît une jolie mode, on en fait bien vite la miniature pour elles. Ce col est charmant, et l'exécution m'en paraît bien simple : point de plumetis, n'est-ce pas? tout au feston, et un entre-deux de valencienne.

— C'est cela même, seulement l'entre-deux peut être remplacé par un galon très-fin.

15, Bas de jupon. Ce dessin se compose de plumetis fin, de cordonnet mat, d'œillets, de pois et de festons feuille de rose; des roues ou des jours doivent être faits dans les ronds qui se trouvent entre les deux festons du bord.

— Ce jupon me tente, Jeanne; cette guirlande de pois est si bien posée! Mais à propos de jupons, dis-moi donc si les femmes ne seront pas bientôt fatiguées de se rendre ridicules à plaisir en se *ballonnant* comme elles font? Maintenant, pour être à la mode, il faut porter sept ou huit jupons simples, ou deux ou trois jupons à cordes ayant des volants très-amples et très-amidonnés; par là-dessus une robe à douze ou quinze étages de volants, et souvent gonflée par des rouleaux de crin. Enfin tout cela fait un tel volume, qu'il n'y a plus moyen d'entrer en voiture sans froisser entièrement sa toilette, et pour peu que cette mode persévère, il faudra nécessairement élargir les portières des coupés, les portes des salons et les salons eux-mêmes, car aujourd'hui deux élégantes suffiraient à remplir un appartement parisien...

— Tant mieux, ma chère! l'excès d'une mode est toujours ce qui la tue : un beau jour le ridicule devient si choquant qu'on ouvre les yeux, et alors... adieu la crinoline!... Ah! si l'amour des contrastes pouvait nous ramener vers la simplicité antique et nous rendre les vêtements unis et les longues draperies flottantes qui donnent aux statues grecques et romaines tant de noblesse et de grâce! Combien pour ma part je serais charmée de cette révolution qui nous débarrasserait des mille colifichets, des mille recherches inutiles et excentriques de nos toilettes, et nous rendrait l'air modeste et naturel qui convient le mieux aux jeunes filles! Mais, avant tout, il faut se conformer aux usages et aux modes du temps où l'on vit; cependant il est bien permis de les modifier dans une sage mesure; aussi contentons-nous, Florence, de porter une simple crinoline ou un jupon à ganses. Ce jupon, que tu peux faire toi-même, est en calicot fin ayant trois mètres de largeur; à partir du genou jusqu'à l'ourlet, se trouvent, à cinq ou six centimètres de distance, huit ou dix rangées de grosses ganses, à peu près de la circonférence du petit doigt; ces ganses de coton sont cousues dans le calicot, comme si l'on voulait faire une coulisse, et une fois empesées, elles produisent un effet très-convenable. Aie soin, en coupant ton jupon, de laisser une longueur suffisante pour faire les coulisses.

16, *Lucette*, plumetis.

17, Col *Anna*. Encore une nouveauté, et une nouveauté des plus distinguées. Ce col, fait sur nansouk, est composé, ainsi que tu peux le voir, de broderie au plumetis et de plis.

— Oui, je vois, mais je ne comprends guère. Comment peut-on couper le col assez grand pour faire ce nombre de plis et lui conserver sa forme?

— Ah! je t'y prends, ma chère! Te voilà bien en peine, si je ne viens à ton aide. Sache donc que les plis se font à part, et qu'ils ne sont réunis à la broderie que pour te donner une idée de l'ensemble du col. Ainsi, lorsque tu auras brodé tous les montants, tu feras les bandes de petits plis, droit-fil, fort bien entendu; pour obtenir de la régularité dans tes plis, il faut avoir soin de tirer les fils; toutes les bandes plissées terminées, tu les joindras aux parties brodées, plaçant le point en dessous des plis, et tu exécutes ensuite le feston du tour. Ce genre de lingerie est ravissant, surtout pour objets d'enfants; l'on fait ainsi de très-jolis devants de robes en forme de tablier : les plis placés en travers se trouvent séparés par une broderie, un entre-deux ou une garniture. En tirant les fils la chose est facile à exécuter et n'exige qu'un peu de patience.

18, Manchette assortie au col.

19, Garniture au feston pour canezous, volants de robes de petites filles, de mantelets et de châles.

20, Semé au feston pour fond de canezous, de châles, ou de mantelets. Ce semé, avec la garniture du n° 19, composerait ainsi un châle ou un mantelet délicieux. Seulement pour mantelet, la broderie n'étant pas très-haute, il faudrait mettre deux volants, sinon tout autour, au moins par derrière jusqu'à la saignée du bras.

— Et pourquoi, Jeanne, ne ferait-on pas la robe pareille, si on en avait le courage? cet épis est si gracieux!

21, *Hélène*, plumetis ou cordonnet très-fin. Tourne la planche.

22 et 23, Devant et dos d'une blouse *Charles-Albert*, dont tu vois l'effet sur notre gravure d'enfant de ce jour (regarde le petit garçon en casquette). Ce modèle peut s'exécuter en velours, en popeline et aussi en étoffe de fantaisie; et enfin, en plein été, on pourra le faire en piqué, en coutil, en nankin, etc. On l'orne, suivant l'étoffe, de velours de galons de soie ou de coton.

24 et 25. Ces deux morceaux forment le dessus et le dessous de l'aumônière; la ligne marquée sur le haut du n° 24 indique la partie qui doit renverser, ainsi que tu peux le voir sur notre petit bonhomme; cette aumônière doit toujours être ornée d'une façon analogue à la blouse; de tout petits glands sont placés aux angles. Une petite ceinture de même étoffe ou en cuir marque la taille. — Notre planche est déjà tellement sillonnée de traits, que, la manche de cette blouse étant de forme pagode, je me suis dispensée de la donner; madame Raynaud, à laquelle nous devons ce charmant modèle, m'a fait seulement observer que cette manche est légèrement froncée dans le bas; du reste, la gravure le montre assez. — Pour les guêtres qui complètent si bien ce costume, on se servira du patron que j'ai envoyé dernièrement. Dans une saison plus avancée, les guêtres sont remplacées par des chaussettes de couleur, qu'accompagnent d'élégants pantalons brodés.

26 à 34. Patron d'une veste ou corsage espagnol.

— On porte donc encore des vestes?

— Comment donc! plus que jamais... Ces vestes sont serrées à la taille; on les met à la ville, soit à pied, soit en voiture, avec jupes plus ou moins élégantes, selon le genre de toilettes que l'on veut faire. Celle-ci, d'une forme charmante, est surtout destinée à accompagner une toilette de chez soi. Le velours n'étant bientôt plus de saison, nous adopterons le taffetas noir ou de couleur.

— Oh! non, le noir est toujours bien plus distingué.

— D'accord; mais écoute-moi bien si tu veux faire

cette veste; car je te préviens qu'elle est un peu compliquée. Coupe donc chaque partie, avec beaucoup de soin, joins-les ensemble, arrête les coutures dans le bas à la naissance des festons, et pose à plis plats les garnitures des manches dont les distances sont indiquées par des traits. Il nous reste maintenant le choix des ornements. — Prends ou des velours guipure ou une petite dentelle noire. Sur le devant, des boutons en passementerie sont retenus par des boutonnières.

— Il me semble que cette veste, à laquelle on donne maintenant le nom de basquine, pourrait bien aussi s'exécuter en mousseline blanche, ornée d'une petite garniture brodée ou d'une dentelle guipure, et qu'elle ferait très-bien sur des corsages de robes claires, décolletées et à manches courtes.

35, *Lydie*, plumetis ou broderie anglaise.

36, *Aloysia*, plumetis.

37, *C. L.* avec couronne, broderie au plumetis.

38, Dessous de lampe au tricot...

— Du tricot!... c'est chose rare maintenant...

— Oui; aussi dès que j'en trouve, je ne le laisse pas échapper. Choisis donc pour ce dessous de lampe trois nuances de laine de Berlin, vert, rouge ou bleu.

Monte 21 mailles. — 1er TOUR. — 1 jeté, 1 maille prise à l'envers sans la tricoter, 2 mailles ensemble, et toujours de même, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 6 mailles, avec lesquelles on fait les mailles bouclées qui forment la frange. Pour faire ces mailles bouclées, ainsi que je te l'ai déjà expliqué dernièrement pour le fichu *Minouka*, on prend une maille sans la tricoter, on tourne deux fois la laine sur deux doigts, puis on fait une maille ordinaire, et on la serre bien afin que les boucles soient égales. Au tour suivant, ces boucles doivent être tricotées unies.

2e TOUR. — 1 jeté, 1 point à l'envers sans le tricoter, 2 mailles ensemble, et de même jusqu'à ce qu'il ne reste plus que trois mailles sur l'aiguille; puis on retourne l'ouvrage et on répète à partir du premier tour; on change de nuance tous les sept tours. Ce genre de dessous de lampe se double parfois de percaline, mais c'est presque inutile.

39, Pouff. Ce pouff, un des plus ravissants ouvrages de madame Marie Soudant, se fait au crochet de diverses manières, soit en fil de deux couleurs comme l'est celui-ci, blanc et rose par exemple, ou tout en cordonnet de soie sur une doublure qui tranche, ou en chenille, ou enfin en laine, genre algérien. Donc, si nous faisons un pouff dans le style de celui dont je t'envoie le croquis, nous prendrons d'abord du fil blanc, et nous commencerons par faire 8 chaînes ou mailles simples pour le premier rang. (Écoute bien.) Joins ces 8 mailles simples.

2e RANG. — 16 mailles doubles, mettant deux mailles dans chaque maille du rang précédent. Entre chaque maille double, 1 maille chaînette.

3e RANG. — 1 maille double dans chaque maille chaînette du rang précédent. 2 mailles chaînettes, 1 maille double comme je viens de te le dire, ainsi de suite.

4e RANG. — 1 maille double dans le milieu des mailles chaînettes du rang précédent, 3 mailles chaînettes, 1 maille double, ainsi de suite.

5e RANG. — Ce rang n'est composé que de mailles doubles; il faut que tu en trouves 96.

6e RANG. — 9 mailles chaînettes ou mailles en l'air; à 6 mailles de distance, fais une bride, puis 9 mailles en l'air, 6 mailles de distance, une bride, ainsi de suite. Tu dois trouver 16 boucles composées de 9 mailles.

7e RANG. — Dans le milieu d'une boucle du rang précédent, fais 5 mailles doubles que tu ne piqueras pas dans le milieu des dernières mailles; il faut, au contraire, prendre les mailles entières, c'est plus joli et plus solide. Après les 5 mailles doubles, fais 3 mailles chaînettes ou en l'air; puis dans la boucle à côté, 5 mailles doubles, et continue ainsi tout le rang.

8e RANG. — 7 mailles doubles sur les 5 précédentes; seulement les deux premières et les deux dernières mailles doivent se faire dans la maille du tour précédent; c'est par ce moyen que le rond se trouve élargi. Après les 7 mailles doubles, 3 mailles chaînettes. Continue tout le rang.

9e RANG. — 9 mailles doubles sur les 7 précédentes, faisant deux mailles dans une, ainsi que je viens de te le dire. (Ici, bien entendu, le point se fait dans le milieu des mailles.) 3 mailles en l'air ou chaînettes, 9 mailles doubles, etc.

10e RANG. — 11 mailles doubles sur les 9 précédentes, 3 mailles chaînettes, 11 mailles doubles, etc.

11e RANG. — 9 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 11 dernières; 5 mailles chaînettes, 9 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 11 dernières, ainsi de suite.

12e RANG. — 7 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 9 précédentes; 8 mailles chaînettes, 7 mailles doubles, etc.

13e RANG. — 5 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième du rang précédent; 11 mailles chaînettes, 5 mailles doubles; recommence.

14e RANG. — 3 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des précédentes; 7 mailles chaînettes, 1 maille double que tu piques dans la sixième des 11 mailles chaînettes du rang précédent, 7 mailles chaînettes, 3 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 5 mailles doubles précédentes, puis 7 mailles chaînettes, et ainsi de suite.

15e RANG. — 1 maille double au milieu des 3 mailles doubles du rang précédent, 7 mailles chaînettes, 5 mailles doubles; celle du milieu, c'est-à-dire la troisième, doit se trouver au-dessus de la maille double du dernier rang; 7 mailles chaînettes, 1 maille double dans le milieu des trois dernières, etc.

16e RANG. — Ce rang, ainsi que le cinquième, n'est composé que de mailles doubles.

17e RANG. — 8 mailles doubles, 5 mailles chaînettes, 8 mailles doubles, 5 mailles chaînettes, etc.

18e RANG. — 4 mailles doubles, mettant la première sur la troisième des 8 doubles précédentes; 5 mailles chaînettes ou en l'air, 1 maille simple sur la troisième des 5 chaînettes précédentes, 5 chaînettes, 4 mailles doubles, mettant la première sur la troisième des 8 précédentes; ainsi de suite.

19e RANG. — 2 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 4 précédentes; 4 mailles chaînettes, 1 maille simple dans le milieu des 5 premières chaînettes précédentes, 5 chaînettes, 1 maille simple dans le milieu des 5 chaînettes précédentes, 5 chaînettes, 2 mailles doubles, mettant la première sur la deuxième des 4 doubles précédentes; ainsi de suite.

20e RANG. — 4 mailles doubles, mettant la première dans la dernière des cinq mailles chaînettes précédentes, sur les deux mailles doubles, et la quatrième maille double sur la première maille des cinq chaînettes précédentes; 5 chaînettes, 1 maille simple dans le milieu des cinq chaînettes précédentes qui forment la boucle du milieu, 5 chaînettes; 4 mailles doubles mettant la première, ainsi que je viens de te le dire, sur la dernière maille des cinq chaînettes, etc.

21e RANG. — 8 mailles doubles à partir des trois dernières chaînettes du rang précédent; 6 mailles chaînettes, 8 mailles doubles, mettant la première sur la troisième maille chaînette du rang précédent; 6 mailles chaînettes, et ainsi de suite.

22e RANG. — Ce rang, ainsi que le cinquième et le seizième, n'est composé que de mailles doubles. Arrête le fil blanc, prends le fil rose, et continue ainsi.

23e RANG. — 7 mailles doubles, 7 mailles chaînettes, 7 mailles doubles, 7 chaînettes; ainsi tout le rang.

24e RANG. — 7 mailles doubles, prenant la première sur la deuxième des 7 doubles précédentes, et la dernière sur la première des 7 chaînettes; ainsi de suite.

25e RANG. — Comme le dernier.

26e RANG. — Comme le dernier; seulement fais 9 chaînettes au lieu de 7. Fais de même encore 5 rangs. Tu termines enfin par un rang de mailles doubles. Quant à la frange qui entoure le pouf, rien de plus facile : commence par couper une certaine quantité

de bouts de fil, soit blancs, soit roses, de 24 centimètres de longueur. Prends trois de ces bouts de même couleur, plie-les par le milieu, et puis au moyen de ton crochet, travaille avec ces trois bouts de fil, et fais une maille simple, que tu prends dans une des mailles doubles qui bordent le dernier rang. Le nœud que tu obtiens par cette maille forme la tête de la frange. Tu places de même trois autres bouts de fil, toujours les mailles à côté l'une de l'autre; la frange est composée de 4 mailles roses et de 4 autres mailles faites avec le fil blanc. L'effet de ce pouff est charmant; je ne saurais trop te le recommander. Il faut pour le faire 7 pelotes de ficelle à 50 cent. et 4 pelotes de coton rose au même prix. Je l'ai vu aussi exécuté en laine, aux couleurs algériennes, maïs, bleu, noir et rouge, la frange assortie; il faut pour cela 80 grammes de laine.

Pour la monture de ce pouff, coupe d'abord en calicot deux ronds de 38 centimètres de diamètre et une bande de 12 centimètres de hauteur qui doit joindre ces deux ronds l'un à l'autre; dans cette enveloppe mets deux livres de plumes; fais ensuite avec de la percaline lustrée rose une enveloppe de semblable dimension, avec laquelle tu recouvriras celle de calicot; sur cette dernière, tu fixeras le rond au crochet. Tu verras les compliments que cet ouvrage te vaudra. Tu peux aussi avec cela faire de jolis dessus de table.

10, *Cordon de sonnette*, *style vénitien*. — Ce cordon doit avoir de 8 à 9 centimètres de large; il se fait en perles de cristal de plusieurs nuances; ces perles doivent être enfilées dans du fil *végétal*. On commence par quinze perles, puis aux rangs qui suivent elles se contrarient. Les perles du fond sont généralement blanches, et puis les dessins que tu peux reproduire, tels que te l'indique notre croquis, sont de couleurs que l'on varie à l'infini. La frange du bas doit toujours être assortie aux autres perles.

Le bracelet que je t'ai envoyé le mois dernier, et que le manque de place m'avait empêché de t'expliquer, se fait de la manière suivante : commence par enfiler sur un écheveau de cordonnet de Berlin grenat, pesant 7 à 8 grammes, quatre masses de perles grenat; ensuite fais cet ouvrage au crochet. Monte sept mailles simples ou chaînettes; joins la première à la dernière; travaille en tournant toujours, plaçant une perle à chaque maille et à chaque rang, fais seulement attention à ce que les perles s'enchâssent bien les unes dans les autres, de manière à cacher complétement le cordonnet. Lorsque tu auras une longueur de 60 centimètres, termine. Avant de fermer le bracelet, tu passeras à l'intérieur une ganse noire ou un caoutchouc, puis tu feras le nœud. Quant à ceci, je n'entreprends pas de t'expliquer la façon de faire ce nœud, ce serait pour moi trop difficile, et pour toi peut-être encore plus; inspire-toi ou du modèle ou de ta fantaisie.

« Enfin en as-tu fini de tes explications, Jeanne? Tout cela peut être joli à voir, mais c'est assez ennuyeux à écouter. Et puis je suis impatiente de passer à la gravure, c'est-à-dire aux gravures de modes. Voyons d'abord ces petits enfants qui sont à croquer. Nous connaissons déjà le petit garçon en casquette, mais tu ne me dis rien de la sœur aînée, qui a l'air de faire la petite maman et de mettre la paix entre ses bambins. — Sa robe est en popeline d'Irlande écossaise, à jupe unie; le corsage à basques est fermé par des boutons grelots en passementerie; les bretelles posées sur le devant forment également revers par derrière; elles sont, ainsi que le tour des basques et le bas des manches à bouillonnés, bordées d'un petit effilé en chenille; le col et les manches sont en broderie guipure. Le petit chapeau qui complète cette toilette printanière est en taffetas recouvert de tulle à mouches; sur l'un des côtés de la passe est une touffe de pâquerettes qui vont rejoindre celles qui forment guirlande autour de la passe : — de l'autre côté du dessus de la passe, un nœud de ruban en taffetas bordé de blonde. La petite fille qui tient un ballon est vouée au blanc; elle porte une robe de cachemire, ornée d'une bande de moire de dix à douze centimètres; la même bande, en plus petite proportion se retrouve sur les basques et forme revers sur la poitrine; les manches sont composées d'un bouillonné retenu par des agrafes de moire, et d'un grand volant bordé de moire à une hauteur de six à huit centimètres. — Cette robe peut se reproduire de différentes façons, en couleurs variées et tranchantes. Comment en trouves-tu la forme? — Charmante; je voudrais bien en avoir le patron pour ma petite nièce. — Eh bien! ton désir sera rempli, tu recevras bientôt le patron de cette petite robe. Quant au chapeau, il s'harmonise parfaitement avec la toilette, puisqu'il est aussi en cachemire, ayant au bord des biais de moire posés à cheval; le nœud qui retient la plume, enroulée autour de la calote, et les rosettes posées en dessous sont également en moire. Sur le premier plan se trouve une petite fille âgée de six à sept ans, dont la robe est en taffetas à trois volants, bordés par un effilé Tom-Pouce; le corsage est ouvert par derrière, laissant sur le devant apercevoir un plastron de broderie anglaise et plumetis; les bretelles se terminent derrière au bas de la taille par un nœud à bouts flottants garni d'effilés Tom-Pouce; guêtres de casimir, mitaines en filet. — Chapeau batelière en paille florentine; la calotte est entourée par une guirlande de roses pompons; au bord du chapeau, en dessus et en dessous, une blonde est légèrement froncée; des nœuds à bouts inégaux ornent le dessous, qui est doublé en soie. La veste du petit monsieur, à côté, est en casimir; les devants et les parements des manches sont recouverts de galons posés en forme de carreaux; une rangée de boutons de fansaisie borde les devants. En dessous est un gilet de piqué; une cravate de soie soutient le col de la chemise. — Pantalon en drap léger; chapeau de feutre. Que dis-tu de tout cela? Les jeunes tantes et les jeunes mères ne vont-elles pas nous bénir de les aider si bien à parer les petits enfants?

— Et les petits enfants, crois-tu qu'ils te béniront quand ils se verront ainsi emprisonnés dans ces beaux vêtements, et que, de peur qu'ils ne les chiffonnent, on ne leur permettra plus ni de sauter ni de courir? Ah! que ce petit garçon sera heureux quand il voudra jouer à la toupie ou au cheval fondu et qu'on lui criera : « Prenez garde, monsieur, restez tranquille, vous allez vous salir! » et à la petite fille en volants : « Mademoiselle, ne dansez pas si fort, ne courez pas si vite, vous allez arracher votre robe! » Quelle compensation pour ces pauvres petits à la perte de leurs jeux et de leur liberté! Quel plaisir peuvent-ils trouver à être ainsi parés de pied en cap, à moins qu'ils ne soient de ces enfants qui n'en sont plus, qui déjà aiment à se faire admirer, à poser devant le monde et ont perdu tout le naturel charmant de leur âge? Permets-moi de te dire, Jeanne, que tu es passablement inconséquente.

— Comment cela?

— Mais tout à l'heure ne prêchais-tu pas la simplicité? ne voulais-tu pas faire de nous de rigides Lacédémoniennes? et maintenant te voilà encourageant le luxe et pervertissant à plaisir la nouvelle génération.

— Méchante, tu ne me passes rien, tu sais bien pourtant que ce n'est pas moi qui fais la mode, je la donne telle qu'elle est, parce que je le dois, mais je suis loin d'y souscrire. Tout au contraire, si j'étais en droit de donner un conseil aux jeunes mères, je voudrais leur persuader de ne pas mettre leur ambition à parer pompeusement leurs enfants, et de laisser ces chers petits êtres jouir des priviléges de leur âge; ils auront bien le temps plus tard de s'assujettir aux exigences de la société. Cela fait peine de les voir si jeunes habillés comme de petites poupées et s'habituant déjà à endurer tous les supplices pour s'entendre dire qu'ils sont jolis. Ah! si l'on savait le mal qu'on leur fait en introduisant ainsi la vanité dans leur cœur, on se priverait bien vite de tout cet attirail, on leur mettrai un petit vêtement simple, propre; on ne leur parlerait jamais, de leur beauté, de leur grâce et on se consolerait de les voir moins élégants et moins ad-

mirés en pensant qu'ils seraient meilleurs plus tard.

— Tu as de si belles idées sur l'éducation, Jeanne, que ce serait vraiment dommage que tu ne te mariasses pas; mais on dit bien ce que l'on fera et on ne fait pas ce que l'on a dit. L'exemple nous entraîne souvent malgré nous. Enfin, jetons nos yeux sur cette communiante qui a la simplicité que j'aime et qui me paraît indispensable en pareille circonstance. Je crois deviner sa toilette: robe en organdi, les trois jupes sont terminées par un ourlet double; le corsage, sans basque, est froncé par derrière comme par devant; un petit biais en organdi sépare les bouillonnés. Les bretelles, qui se terminent devant et derrière au bas de la taille, sont composées de deux garnitures simplement ourlées; de même, pour les garnitures qui ornent les bouillonnés des manches; le col est en organdi double avec une petite garniture de même étoffe. Le livre en moire blanche, une croix en ivoire forment tout l'ornement de cette toilette.

— C'est bien cela, et tu vois qu'elle a tout à fait le caractère qui lui convient, et qu'elle peut être aussi bien portée par une jeune fille de condition que par une jeune fille pauvre. Cette remarque n'est pas inutile, car tu sais qu'il est d'usage à Paris, le jour de sa première communion, d'habiller à ses frais et exactement de même que soi une enfant prise parmi les classes malheureuses, qui va s'asseoir à côté de sa bienfaitrice à la table sainte et prier pour elle.

— Cet usage est bien touchant, Jeanne; le bonheur que l'on donne à cette pauvre enfant doit encore ajouter à celui que l'on éprouve soi-même en ce beau jour, le plus beau de la vie pour qui sait le comprendre!

— Mais si nous causons toujours, chère amie, nous n'en sortirons pas. Vite, la toilette de la jeune mère! elle porte une robe de taffetas qui a de chaque côté de la jupe des *quilles* de velours bordées de guipure; dans l'intervalle de ces quilles, une guirlande de fleurs finement brodée au passé en soie cordonnet. Sur les épaules une pointe en guipure; en dessous des festons du bord, dont les dents sont très-creuses, se trouve une dentelle de vingt à vingt-cinq centimètres qui forme volant, ce qui donne à ce châle un aspect élégant et riche. Les sous-manches et le col sont en guipure ancienne. Le chapeau, en paille écossaise, est orné d'une touffe de plumes mouchetées; en dessous des fleurs de pommier se mélangent à de la blonde. Si nous voulions trouver là une toilette de jeunes filles, nous retrancherions les quilles de la robe, les plumes du chapeau, et nous remplacerions le châle de dentelle par un mantelet de taffetas noir; cette toilette serait jolie et surtout distinguée, ce qui est toujours la qualité essentielle. Maintenant le rébus... l'as-tu deviné?

— Eh! non. Je me creuse la tête, et je ne trouve rien qui ait l'apparence de la vérité. Je crains d'interpréter ce rébus de la même façon que certains savants interprètent les inscriptions anciennes.

— Que veux-tu dire?

— Ah! tu ne sais pas la grande discussion qui occupe en ce moment le monde scientifique. Un savant, M. de Saulcy, a rapporté de ses longs voyages une inscription ninivienne que, pour la commodité des gens, il a bien voulu traduire en français: c'est une *hymne au soleil*. Un autre savant arrive et prétend que c'est *la mercuriale d'un marché aux légumes*. Auquel des deux croire?

— La plaisante contestation! Sans doute, il faudra en appeler un troisième, qui trouvera que c'est une prière à quelques dieux inconnus, ou toute autre chose, suivant que son imagination le servira. Allez donc y voir vous-même... Mais revenons au rébus, qui est beaucoup moins ténébreux: le mot *procès* écrit en longs caractères, des *avocats* qui font la *vendange*.

— Ah! j'y suis: *Longs procès, vendange d'avocats.*

— C'est bien heureux! Pour te punir de n'avoir pas trouvé cela plus vite, je te condamne à m'aider à répondre à une de nos amies qui me demande la manière de terminer les lettres dans les différentes situations de la vie. Voyons, si tu écrivais à un ministre, à un homme haut placé?

— D'abord, je mettrais en tête: « A Monsieur le Ministre » (de la guerre ou autre); puis en vedette: « Monsieur le Maréchal » (en supposant que ce soit son titre), et je finirais par: « Daignez recevoir, Monsieur le Ministre, l'expression de la haute considération de votre très-humble servante. »

— A une dame âgée ou supérieure par sa position sociale?

— En vedette: « Madame, » puis finir par: « Daignez agréer, Madame (en joignant le titre, si elle en a un), l'assurance des sentiments respectueux de votre très-humble servante. »

— Supposons que nous sommes mariées. A une dame notre égale, mais avec laquelle nous ne sommes pas liées?

— « Veuillez agréer, Madame, les civilités empressées, » ou « Croyez, Madame, aux sentiments distingués de votre bien dévouée. »

— A une personne qui t'aurait rendu des services?

— « Recevez, Monsieur ou Madame, l'expression sincère de la reconnaissance de votre très-obligée, » ou « Recevez l'assurance de ma haute estime et des sentiments d'attachement et de reconnaissance que je vous ai voués. »

— A une personne avec laquelle j'aurais des relations de bienfaisance: « Veuillez, Madame, agréer ma vive sympathie » ou « ma respectueuse amitié. »

« A un ami de ma famille, à un parent: « Croyez, je vous prie, Monsieur, à mes sentiments affectueux, » ou « Veuillez agréer mes civilités respectueuses et affectionnées. »

— Et à un père, à une mère?

— Ah! pour le coup, Jeanne, tu te moques de moi; est-ce que le cœur n'indique pas ce qu'il faut mettre en pareil cas? qui a besoin d'apprendre à dire à ses parents qu'on les respecte et qu'on les aime? ce sont des sentiments si naturels, qu'ils coulent d'eux-mêmes de la plume.

— Et une amie? Qui ne sait l'embrasser tendrement, se dire tout à elle? et c'est aussi, je crois, ce que nous faisons maintenant en terminant bien vite cette interminable causerie.

## ÉPHÉMÉRIDES.

### 25 AVRIL 1315. — SUPPLICE D'ENGUERRAND DE MARIGNY.

Sous Philippe le Bel, Enguerrand de Marigny fut élevé à la plus haute fortune: il devint grand chambellan, premier ministre, intendant des finances, et coadjuteur du royaume. Ses richesses étaient immenses et son pouvoir sans bornes; mais il se fit un ennemi mortel de Charles de Valois, frère du roi. Aussitôt après la mort de ce dernier, sous le règne du faible Louis le Hutin, le comte de Valois poursuivit Enguerrand de sa haine; il le fit accuser de concussion, et une commission condamna le malheureux Enguerrand, si puissant naguère, à être pendu à Montfaucon. Il n'était coupable, cependant, que d'une

trop servile obéissance aux volontés de Philippe le Bel, et l'accuser, c'était condamner la mémoire du feu roi, car l'argent qui manquait au Trésor royal avait été dépensé pour entretenir le luxe de Philippe le Bel. Le comte de Valois éprouva un tardif remords de la grande part qu'il avait prise à la mort d'Enguerrand; il fit distribuer des aumônes, et celui qui les donnait aux pauvres avait ordre de leur dire : *Priez pour messire Enguerrand et pour le seigneur Charles.* Les biens du malheureux ministre furent, en partie, rendus à sa famille; Louis XI, après un siècle et demi, s'occupa encore de cette restitution.

## MOSAÏQUE.

La musique militaire française doit le fifre aux Suisses, le tambour aux Italiens, la musette aux Piémontais, le hautbois aux Allemands; mais on s'est heureusement gardé d'imiter les Espagnols, qui allaient à l'assaut au son des violons. Le grand Condé seul en fit usage au siége de Lérida.

*Histoire des troupes étrangères au service de France.*

—

Avecques la vertu, toute façon de vivre est douce et aysée; au contraire, le vice rend les choses qui sembloyent autrement grandes, honorables et magnifiques, fascheuses et desplaisantes, quand il est meslé parmy.

PLUTARQUE.

—

Régler sa dépense sur son revenu, c'est sagesse; dépenser tout son revenu, c'est imprudence; dépenser plus que son revenu, c'est folie.

FRANKLIN.

—

Le travail est le gardien de l'innocence des femmes. Rien n'est vil dans l'intérieur de la maison pour une femme sage. La navette et l'aiguille occupent tous ses loisirs; elle se fait gloire soit de préparer le repas, soit de servir le malade.

*Maximes Chinoises.*

Tout le plaisir du jour est en leurs matinées.
La nuit est déjà proche à qui passe midi.

MALHERBE.

—

Sans l'amour de Dieu toutes les vertus sont superficielles et ne jettent jamais de profondes racines.

FÉNELON.

—

Il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs.

FLÉCHIER.

—

Rien ne mène plus sûrement à l'humilité que la véritable science.

Duchesse DE DURAS.

—

Souvenez-vous encore de bien employer le temps; il n'y a rien qui fasse arriver tant d'honneur, de réputation et de bonheur sur nous que de ne point s'amuser.

*Lettres de saint François de Sales.*

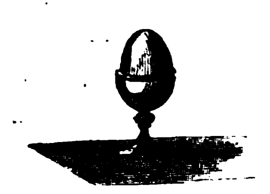
—

L'esprit est comme l'or, c'est l'usage qui en fait le prix.

DESMAHIS.

## RÉBUS.










Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Anjou — Brocatelle

N° 1

# HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

Jusqu'ici nous avons vu la philosophie grecque se renfermer dans les limites mêmes de la Grèce, ou n'en sortir que pour imposer ses idées au dehors, comme l'a fait le stoïcisme à Rome. Malgré les voyages de Platon et de ses prédécesseurs dans l'Égypte et dans l'Asie, leur philosophie est toute nationale, et Rome, en recevant le stoïcisme, en lui donnant l'empreinte de son génie, n'a fait que le rendre plus pratique, sans y ajouter aucune idée qui ne vînt de la Grèce. Mais après l'expédition d'Alexandre, après la conquête romaine, cet isolement ne pouvait durer longtemps. L'expédition d'Alexandre ne fut pas seulement un grand fait dans le monde matériel, elle en fut un plus grand encore peut-être dans le monde des idées. Les peuples jusque-là avaient vécu isolés, étrangers les uns aux autres; elle mit en contact toutes les nations de l'Orient. Par elle les idées de toutes ces nations firent connaissance; elles se comprirent, se contrôlèrent, se rallièrent au flambeau de l'esprit grec. Puis vint la grande unité de l'empire romain, qui, en resserrant les liens dont la conquête d'Alexandre avait uni ces peuples, en les enfermant tous dans un même cadre, et les enchaînant sous les mêmes lois, aida encore à ce rapprochement des idées, et en assura la fusion. De cette union intellectuelle naquit un nouveau monde, un monde à la fois grec, oriental et romain, qui se caractérisa par une philosophie cosmopolite et humanitaire, autant que les systèmes antérieurs avaient été exclusivement nationaux et grecs.

A cette philosophie, fusion des idées de deux mondes, il fallait un théâtre où ces deux mondes se rencontrassent; et Alexandre semble lui en avoir préparé le terrain dans cette Alexandrie, fondée par lui au point de jonction de l'Afrique grecque et de l'Asie, dans cette ville que vinrent peupler des hommes de toutes races, sous l'administration intelligente des Ptolémées, et dont la libéralité de ces princes fit comme l'entrepôt de la science dans les derniers siècles de l'ère antique et dans les premiers de l'ère chrétienne. Se sentant comme en exil au milieu de leur peuple asiatique, les Ptolémées n'épargnèrent rien pour faire revivre autour d'eux la langue, les arts, les mœurs de leur patrie grecque. Ils fondèrent à Alexandrie une sorte d'institut savant, sous le nom de Musée, et y attirèrent tout ce que la Grèce avait d'hommes distingués. Au Musée ils ajoutèrent une bibliothèque où vinrent s'entasser toutes les œuvres de l'antiquité grecque, puis à leur suite toutes celles de l'Asie, à deux pas de ces temples où les prêtres égyptiens gardaient avec un soin jaloux leurs vieilles traditions, qu'ils ne pouvaient cependant dérober complétement à l'infatigable curiosité de leurs hôtes. Avides de tout connaître et de tout savoir, sans préjugés et sans superstition, les Grecs allaient partout, s'enquérant des idées et des croyances de ce nouveau milieu où ils se trouvaient jetés, apprenant à les respecter, à mesure qu'ils les connaissaient mieux, et se préparant ainsi peu à peu, par l'érudition, à cet immense compromis qui forma la philosophie alexandrine. Aussi l'érudition est-elle le caractère de toute la littérature à cette époque; c'est à ce moment que naissent les grammairiens et les commentateurs; la poésie elle-même y est érudite.

Quand les Romains s'emparèrent de l'Égypte, ils trouvèrent le Musée dans toute sa gloire, et lui continuèrent la protection éclairée des Lagides. Auguste le dota magnifiquement et enrichit la bibliothèque; Claude imita Auguste, et ses successeurs l'imitèrent à leur tour. Leur munificence même ne se borna pas à Alexandrie : ils fondèrent des chaires, dotèrent des professeurs à Athènes, à Rome, dans d'autres grandes villes de l'empire. Mais ces écoles n'éclipsèrent pas celle d'Alexandrie, qui resta l'école mère, l'école inspiratrice, celle dont l'esprit anima toutes les autres et leur donna la vie, tant cet esprit était bien celui de l'époque même.

Ce n'est qu'au temps des empereurs Pertinax et Sévère, vers la fin du second siècle après J.-C., que l'école d'Alexandrie arrive, avec Ammonius Saccas, à se formuler dans la doctrine précise qui porta son nom. Mais les précurseurs ne manquent pas à Ammonius, et plus d'un a laissé un nom célèbre : au premier rang sont le Juif Philon, Plutarque et Apollonius de Tyane.

Philon naquit à Alexandrie même, trente ans avant J.-C., d'une famille sacerdotale très-considérée. Peu d'hommes sont un exemple aussi frappant que lui de ce besoin de tout étudier et de tout comprendre qui fut le besoin dominant de son époque. Dès sa jeunesse il mêla à l'étude de l'écriture sainte l'étude des lettres et de la philosophie grecques, s'attachant surtout aux systèmes de Platon et de Pythagore, ce qui le fit surnommer le *Platon juif*. Sa vie tout entière paraît avoir été consacrée à la science, car on n'en connaît qu'un seul fait. Dans sa soixante-dixième année, vers l'an 40 de notre ère, les Juifs d'Alexandrie l'envoyèrent à Rome, auprès de Caligula, pour lui demander la confirmation du droit de bourgeoisie qu'ils possédaient depuis les Ptolémées, et la restitution de quelques synagogues qui leur avaient été enlevées. Le fou furieux qui occupait alors le trône du monde humilia de mille manières l'illustre vieillard, lui refusa tout ce qu'il demandait, et le renvoya, bien heureux encore d'avoir sauvé sa tête.

La clef des œuvres de Philon, c'est sa méthode, méthode arbitraire et dangereuse, qui consiste à ne voir dans les livres saints que des symboles, des allégories, des figures, et à en faire sortir, par voie d'interprétation, tout ce qu'il lui plaît d'y trouver, pour les mettre d'accord avec l'antiquité grecque. D'un semblable procédé ne pouvait sortir rien de solide; aussi n'est-ce pas un système qu'il faut chercher dans Philon, mais des opinions isolées et inachevées, le plus souvent contradictoires; mélange confus des idées platoniciennes et des idées juives, sans autre lien entre elles que le désir de montrer dans les livres hébreux tout ce qu'il y a de plus élevé dans la sagesse des autres nations. Tel qu'il est cependant, tous

les dogmes, enfants de la Grèce et de l'Orient, dont l'ensemble constituera plus tard l'école d'Alexandrie, et qui doivent revêtir chez elle leur forme définitive, se trouvent déjà chez lui à l'état rudimentaire. Il représente la tendance qui pousse les matériaux de cette école à se rapprocher et à se réunir. Il a été l'intermédiaire entre la Grèce et l'Orient, le promoteur du mouvement dont la philosophie alexandrine est sortie; il a fait connaître Platon aux Orientaux; il a initié les philosophes grecs aux doctrines orientales.

A la même date vivait un autre homme, qui contribua comme lui au mouvement scientifique de l'époque, mais dont la vie tout ascétique et la réputation de sainteté parmi les païens témoignent de ce besoin d'une morale supérieure qui travaillait alors la société ancienne, et y déblayait le terrain pour l'établissement du christianisme. Cet homme est Apollonius de Tyane. Apollonius n'est pas seulement un disciple enthousiaste de Pythagore, c'est le dernier grand prêtre, ou plutôt la dernière idole du paganisme expirant, qu'il essaya vainement, par ses réformes, d'arracher à une mort inévitable. Objet d'une vénération superstitieuse pendant sa vie, il reçoit les honneurs divins pendant trois ou quatre siècles après sa mort. Les habitants de sa ville natale lui élèvent un temple; ailleurs on place son image à côté de celle des dieux; on invoque son nom avec l'espoir de faire des prodiges, ou pour implorer la protection céleste; des empereurs sont à la recherche de ses moindres paroles, des moindres traces de son existence; un historien de la philosophie, Eunape, l'appelle un dieu descendu sur la terre; et les derniers défenseurs du paganisme ne cessent de l'opposer à Jésus-Christ., dont il fut le contemporain.

Au milieu de toutes les fables qui défigurent son histoire, voici à peu près ce que l'on peut recueillir de certain. Né à Tyane, ville de Cappadoce, d'une famille riche et puissante, il fut initié dès l'âge de quinze ans à la philosophie de Pythagore; mais, ne trouvant pas la conduite de son maître Euxène d'accord avec ses leçons, il le quitta, et se proposa Pythagore lui-même pour modèle en toute chose. En conséquence, il se soumit dès ce moment à la vie la plus austère, s'interdisant le vin et les viandes, observant la plus sévère continence, couchant sur la dure, marchant les pieds nus, laissant croître ses cheveux, et ne portant jamais que des habits grossiers. Il ne recula même pas devant la rude épreuve d'un silence de cinq ans. Désirant remonter à la source des idées pythagoriciennes, qu'il croyait venues de l'Orient, il s'enfonça jusque dans l'Inde, où il discuta avec les Brahmanes; puis, traversant l'Égypte et l'Éthiopie, il revint dans la Grèce et dans l'Italie, toujours occupé de s'instruire lui-même ou d'instruire les autres, cherchant de préférence à agir sur les prêtres, pour réformer par eux le paganisme, et recueillant partout des honneurs extraordinaires. Le mystère qui enveloppa sa mort augmenta encore la superstition dont il fut l'objet; car, arrivé à un âge très-avancé, il sembla tout à coup disparaître de la terre, sans qu'on pût découvrir où et comment il avait terminé ses jours.

Apollonius est moins un philosophe peut-être qu'un prêtre réformateur et un moraliste religieux. La pensée de sa vie a été la réforme du paganisme par une interprétation plus élevée des dogmes populaires et par l'amélioration des mœurs. Comme philosophe pourtant, ses voyages ont largement contribué à la fusion des idées orientales et grecques, et lui aussi fut bien certainement un des précurseurs de l'école d'Alexandrie.

A côté de lui se place un homme dont le nom est dans toutes les bouches, comme ses écrits sont dans toutes les mains, et qui est resté un des types populaires du bon sens uni à l'enjouement et à la grâce. Qui de nous ne connaît le nom de Plutarque? Qui de nous n'a lu quelqu'un de ses écrits? Qui de nous au moins n'a entendu vanter en lui le moraliste sans prétention et le conteur aimable? Plutarque était né à Chéronée, en Béotie, vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. On sait peu de chose sur son enfance, qui fut tout entière consacrée à l'étude. D'assez bonne heure il se rendit à Rome, où plus tard il ouvrit une école, et où l'on prétend même qu'il fut le précepteur de Trajan, toujours est-il qu'il en fut l'ami. Il revint jeune encore à Chéronée, et y remplit plusieurs fonctions publiques, entre autres celle de prêtre d'Apollon.

Plutarque n'est pas un philosophe à proprement parler, quoiqu'il ait écrit sur la philosophie autant que personne au monde. C'est un agréable compilateur, qui s'amuse à déployer sur chaque objet son inépuisable érudition, sans s'inquiéter beaucoup de la précision du langage ni de l'enchaînement rigoureux des idées. Toutefois, dans cette prodigieuse variété d'écrits, où les contradictions ne sont pas rares, il y a quelque chose qui domine invariablement, c'est le respect pour Platon. Sans être un disciple avoué de l'Académie, c'est Platon qu'il prend de préférence pour guide, et c'est par là, autant que par son ardeur pour tout savoir, et par ses tentatives pour interpréter philosophiquement quelques-uns des dogmes religieux de l'Égypte, qu'il peut être regardé comme un des précurseurs de l'école d'Alexandrie.

Ce qu'il est, du reste, avant tout, c'est un moraliste aimable, sans prétentions systématiques, à égale distance des épicuriens et des stoïciens, qu'il raille tour à tour au nom du bon sens et de Platon. C'est un écrivain charmant, qui se plaît à discourir sur toute espèce de sujets, qu'il traite le plus souvent en platonicien, quelquefois en disciple d'Aristote, toujours en homme de sens, et en y mêlant tout ce que son expérience de la vie, ses voyages et ses innombrables lectures lui offrent de gracieux souvenirs. Ses œuvres morales sont certainement le recueil le plus utile, le plus varié, le plus attachant qui nous reste de l'antiquité. Elles ont été avec ses *Vies des Hommes illustres*, la lecture favorite d'un bon nombre de nos meilleurs écrivains, et leur ont fourni plus d'une heureuse inspiration.

De ces trois hommes au fondateur de l'école d'Alexandrie, Ammonius Saccas, cent ans environ s'écoulèrent, remplis par des travaux d'érudition de plus en plus sérieux, par des efforts de plus en plus marqués pour interpréter rationnellement les dogmes du paganisme et concilier les mystères de l'Orient avec les idées de la philosophie grecque, mais sans arriver encore à un système arrêté et précis. Enfin Ammonius naquit à Alexandrie, vers la fin du second siècle après J.-C. D'abord portefaix, il étudia plus tard la philosophie, et s'attacha de préférence à celle de Platon, qu'il ne tarda pas à exposer lui-même avec un grand succès, cherchant à la concilier avec Aristote, et y introduisant tout ce qu'il savait du système de

Pythagore et des dogmes de l'Orient. Il faisait remonter ses opinions à la plus haute antiquité, les donnant comme un legs de la sagesse primitive. Il ne les communiquait même que sous le sceau du secret, et à un petit nombre de disciples choisis, dont les plus distingués furent Érennius, Origène et Plotin. Les deux premiers ayant manqué à leur serment après sa mort, Plotin se crut dégagé du sien, et enseigna publiquement les doctrines de son maître, en les développant et les complétant de façon que dans cet ensemble on ne puisse distinguer aujourd'hui ce qui appartient à Plotin ou à Ammonius. Aussi, malgré l'enseignement d'Ammonius, est-ce en Plotin lui-même que s'est personnifiée pour la postérité l'école d'Alexandrie.

Plotin naquit vers l'an 205 après J.-C., à Lycopolis, dans la haute Égypte. Il mourut à l'âge de soixante-six ans. Il en avait vingt-six lorsque, étant entré au cours d'Ammonius à Alexandrie, il s'écria : « Voilà l'homme que je cherchais ! » A l'âge de trente-neuf ans, voulant connaître la philosophie des Perses et des Indiens, il se joignit à l'armée que l'empereur Gordien menait contre les Perses. Mais Gordien fut tué en Mésopotamie, et Plotin dut se sauver à grande peine à Antioche. L'année suivante, il se rendit à Rome, où il se fixa. Du reste, nous savons peu de chose sur sa vie, parce que, rougissant d'avoir un corps, il refusa constamment à ses disciples de leur donner des détails sur son passé, et parce que Porphyre, qui nous a transmis sa vie, s'est borné à recueillir quelques anecdotes bizarres, auxquelles on ne saurait ajouter foi, et qui ne méritent pas d'être rapportées.

Ce ne fut qu'à l'âge de cinquante ans qu'il commença à écrire, mais sans plan et sans ordre, suivant que se présentaient à lui les questions à traiter ou les objections à résoudre. Ces morceaux détachés, réunis après lui par son disciple Porphyre, forment un livre connu sous le nom d'*Ennéades*. Ce fut dans ces Ennéades que se trouva formulée pour la première fois par écrit la philosophie Alexandrine.

Le premier caractère de cette philosophie, conforme à tous les antécédents que nous lui connaissons, fut la prétention de concilier et de réunir en un même corps de doctrines tous les systèmes antérieurs, la religion et la philosophie, la Grèce et l'Orient. Pour elle les différences entre les opinions ne furent que des malentendus, le genre humain n'ayant eu au fond qu'une seule et même doctrine, que chacun avait revêtue de formes différentes, analogues à son imagination et à ses besoins. Le sage était celui qui savait reconnaître l'unité du fond sous la diversité des formes, et découvrir partout la vérité cachée sous les erreurs apparentes. C'est cette prétention que de nos jours on a appelée l'éclectisme.

Quoiqu'ils n'appartinssent ainsi exclusivement à aucune école antérieure, il y eut un philosophe pourtant auquel les Alexandrins se rattachèrent de préférence, ce fut Platon. Ce fut au flambeau du platonisme qu'ils contrôlèrent les autres doctrines, ce fut par lui qu'ils les jugèrent; et leur école en reçut le nom d'École Néoplatonicienne, sous lequel elle est aussi connue que sous le nom d'École Alexandrine.

Les idées de Platon sur Dieu, voilà le point de départ de Plotin.

Ces idées, nous nous le rappelons, Platon n'avait pas osé les préciser ni les pousser jusqu'à leur dernière formule. Éperdu et troublé en face de l'incompréhensibilité de l'Être premier, il s'était arrêté à une sorte de Providence organisatrice du monde, sans oser s'avancer au delà, et écrivant pour ainsi dire sur la porte du sanctuaire où la Divinité se cachait à ses yeux : « Il est difficile de découvrir l'Auteur et le » Père du monde; et, quand on l'a découvert, il est » impossible de le faire connaître aux hommes... » Ce qu'il n'avait point osé, Plotin l'osa. Au-dessus de la puissance productrice qui ne lui paraissait pas le dernier mot de Dieu, qui ne le lui exprimait que dans ses rapports avec le monde, et non dans le fond de son être, il plaça l'Intelligence, qui ne connaît point le monde, mais qui se contemple elle-même de toute éternité, et qui ne contemple qu'elle; puis au-dessus de l'Intelligence, il mit l'Unité ineffable, au delà de laquelle on ne peut plus rien concevoir. Le Dieu de Platon se trouvait ainsi réuni à l'Intelligence solitaire d'Aristote, et à l'Unité immobile des Éléates; et l'antiquité tout entière entrait dans le Dieu de Plotin. Le Dieu producteur, ou le *Démiurge* (d'un mot grec qui signifie artisan), l'Intelligence et l'Unité suprême ne sont pas trois dieux en effet, quelque distincts qu'ils soient ; ce sont un seul et même Dieu, sous trois faces diverses, un Dieu en trois personnes, pour trancher le mot. Le Dieu des Alexandrins est une trinité comme le Dieu des Chrétiens. Fut-ce au Christianisme lui-même que Plotin emprunta ce dogme? ou ne fit-il que s'inspirer de cette idée vague de la Trinité, depuis longtemps répandue dans l'Orient comme un écho affaibli de la vérité chrétienne? Ce qui est certain, c'est que l'influence des idées orientales est incontestable ici, et que sur ce point la fusion de la Grèce et de l'Orient est complète.

Mais une difficulté se présentait. Ce Dieu en trois personnes qui ne font pourtant qu'un seul Dieu, ce Dieu triple et un tout ensemble, échappe à la raison, qui ne peut le saisir. Pour croire à lui, le chrétien a la foi, qui s'arrête avec respect devant le mystère révélé d'en haut ; et sa raison a le droit d'admettre sans le comprendre ce qui lui vient d'une source plus élevée qu'elle. Mais, dès que Plotin voulait établir la Trinité par la démonstration, il fallait que la raison, qui prétendait la démontrer, pût au moins la comprendre; et c'est ce qui n'était pas. Pour échapper à la difficulté, Plotin imagina un état de l'âme supérieur à la raison et la contredisant. La foi du chrétien est supérieure à la raison, mais ne la contredit pas; il fallait mieux que cela à l'ambitieux philosophe : il crut à un état de l'âme où, se dégageant complétement des entraves de la nature humaine, et perdant pour un instant son individualité, elle pouvait s'unir avec Dieu même, ne faire qu'un avec lui, et là le voir face à face en s'absorbant en lui. Là elle le voyait triple et un ; et si en dehors de ces moments exceptionnels, l'homme ne pouvait concevoir le Dieu ainsi vu, cela tenait à l'infériorité de sa raison, véridique sur tout le reste, trompeuse par impuissance sur ce point seul.

Cet état surnaturel reçut le nom d'Extase; et la croyance à l'extase, qui s'est renouvelée souvent depuis les Alexandrins, est ce qu'on appelle le mysticisme ou l'illuminisme. Ici encore, Plotin s'inspirait de l'Orient, qui cachait le mysticisme au fond de la plupart de ses religions. Quoi qu'il en soit, la Trinité et l'Extase, s'attirant et se supposant l'une l'autre, voilà la clef de voûte du système de Plotin. Mais Dieu ainsi posé et conçu, il restait à en tirer le monde.

Le chaos de Platon, cette sorte de matière, coéternelle à Dieu, dont elle ne recevait que son organisation et sa forme, a disparu dans Plotin : il n'y a plus chez lui qu'un seul principe, qui est Dieu ; et son Démiurge à lui n'est plus une simple puissance organisatrice, mais bien réellement une puissance productrice. Seulement, de quelle façon produit-il? Le Dieu du christianisme a créé le monde en dehors de lui; il l'a tiré du néant pour le faire passer à l'être par un acte libre de sa volonté ; il pouvait ne pas le faire ; et le monde ne serait pas, que Dieu serait toujours, sans avoir rien perdu pour cela de sa plénitude et de sa puissance. Pour Plotin, au contraire, le monde n'est qu'une sorte de prolongement de Dieu, nécessaire à Dieu même ; il est un produit forcé de l'activité divine ; il sort de Dieu comme les rayons de lumière partent du soleil, comme le contenu d'un vase s'en échappe quand ce vase est trop plein. Le monde est le superflu de Dieu ; il est l'exubérance de sa séve, s'il m'est permis de parler ainsi. Il n'y a pas plus de Dieu sans monde que de monde sans Dieu. C'est là le panthéisme pur, avec ses contradictions inévitables et ses illusions ; le panthéisme, ivre de Dieu à son point de départ, mais finissant par l'absorber dans le monde, sous prétexte d'absorber le monde en lui ; et cela, pour n'avoir pas su se résoudre à accepter leur séparation réelle, sans expliquer du même coup toute leur coexistence, comme si l'intelligence de l'homme n'avait pas ses limites, et comme si le premier pas dans la sagesse n'était pas de se résoudre à ignorer ce qu'on ne pourra jamais savoir.

Tout sort donc de Dieu, comme l'eau déborde du vase ; tout en rayonne, tout en émane ; mais chaque être n'en émane pas directement et par lui-même. Les émanations naissent les unes des autres en une série immense qui rappelle cette échelle des êtres que nous avons trouvée dans Aristote; chaque forme de l'être étant engendrée par celle qui la précède et engendrant à son tour celle qui la suit. Le courant des émanations descend ainsi de Dieu jusqu'au dernier des êtres ; mais arrivé là, le courant remonte pour ainsi dire, chaque être aspirant à rentrer dans celui dont il sort, et la série entière à retourner dans le sein du Dieu dont elle est partie. C'est de ce double mouvement que résulte la vie du monde.

La morale de Plotin répond à ces prémisses : L'homme aspire au ciel, en même temps qu'il s'efforce de se perpétuer sur la terre ; et l'union avec Dieu est son terme idéal, comme elle est celui du monde lui-même. A l'entrée de la morale, pour ainsi dire, Plotin place la morale de Platon et du stoïcisme, morale pure, austère, invariablement attachée au devoir ; puis, quand il a disserté sur les vertus politiques, sur les vertus de l'homme comme citoyen du monde, il s'élève à une sphère supérieure, aux vertus du philosophe, à la science, à l'amour divin, vertus toutes purificatrices, qui dégagent peu à peu l'âme des liens terrestres, et la préparent à l'extase, à l'absorption en Dieu, couronnement de la morale.

Enfin cette union momentanée de l'âme avec Dieu par l'extase n'est que le prélude de celle qui suivra la mort. L'immortalité de l'âme ressort en effet de toute la doctrine de Plotin, sans qu'il ait besoin de la démontrer. L'âme, dégagée du corps par la mort, remonte la chaîne des êtres, et après avoir passé plus ou moins vite par toute la série des intermédiaires, pour se purifier, elle arrive enfin jusqu'à Dieu, dans le sein duquel elle s'absorbe.

Telle est, à grands traits, cette doctrine célèbre, qui fut comme le résumé de toute la philosophie antique, et qui essaya de mêler dans un tout harmonieux les dogmes de l'Orient et de la Grèce. Plotin en avait été le père réel ; elle tomba de lui entre les mains de Porphyre et d'Iamblique, égaux et supérieurs à leur maître en réputation et en influence, mais esprits d'un ordre inférieur, qui s'absorbèrent dans l'interprétation des dogmes du paganisme, sous prétexte de suivre, jusque dans les temps les plus reculés, cette chaîne de penseurs, objet d'une croyance si vive chez les Alexandrins, et qui commencèrent cette lutte impuissante contre le christianisme, où l'école devait épuiser ses forces, et finalement trouver la mort. La conversion de Constantin, en 312, lui porta le premier coup. L'école change alors de caractère, elle cesse d'être purement philosophique; elle se fait le représentant de l'antiquité grecque tout entière, du paganisme populaire comme de la philosophie des sages, contre les envahissements de l'esprit nouveau, et tels étaient les pas de géant de la doctrine nouvelle, que les Alexandrins distancés se trouvent bientôt seuls. En vain Julien, qui sortit de leurs rangs pour s'asseoir sur le trône des enfants de Constantin, essaya-t-il d'arrêter le christianisme dans sa marche triomphante; toutes les ressources de la puissance impériale ne purent y suffire ; et le christianisme avança toujours. Lorsque l'esprit nouveau pénétrait partout, et, grâce aux Pères de l'Église, rajeunissait à son profit jusqu'à cette littérature qui avait fait la gloire de l'antiquité grecque, et qui semblait l'apanage propre du paganisme, qu'elle protégeait encore de son éclat; lorsque les temples des dieux étaient violés, les ruses de leurs prêtres percées à jour, et leurs vieilles fables tournées en ridicule; lorsque retentissait à toutes les oreilles le nom d'un Dieu qui occupait tous les yeux des splendeurs de son culte, qui attirait tous les cœurs par la perfection de sa morale, que pouvaient toute la force d'un empereur, sans pouvoir sur les âmes, et tout le génie d'une école de philosophes, obligés de prêcher au peuple un polythéisme qu'eux-mêmes désavouaient, de se retrancher derrière des symboles dangereux ou inutiles, et d'en appeler sans cesse à des traditions, dont ils altéraient le sens en les interprétant, et qui avaient perdu tout leur prestige? Aussi, à la mort de Julien, son successeur rétablit le christianisme comme religion de l'empire ; et ce qui tient le monde entier attentif, ce sont les querelles de l'arianisme et l'hérésie naissante de Pélage, tant ce monde entier était déjà profondément chrétien! Aussi les philosophes s'effacent, et, s'enfermant volontairement dans d'obscures études, comme pour se faire pardonner leur attachement à une cause désespérée, ils ne se recommandent plus à l'histoire que par d'utiles travaux d'érudition, et par d'infatigables commentaires. Proclus, pourtant, relève un instant l'école. Le génie des premiers Alexandrins revit en lui; mais ce n'est qu'un éclat passager. Avec lui tout s'anéantit. En 529, un décret de Justinien ferme les écoles d'Athènes, où avait enseigné Proclus. Les platoniciens exilés cherchèrent alors un asile chez le roi de Perse, Chosroës. Bien reçus d'abord, persécutés ensuite, ils finirent par revenir sur le sol de l'empire, où leur école ne tarda pas à disparaître et à s'éteindre sans gloire.

Charles d'Aubevoie.

# LES CAFÉIERS AU NOUVEAU MONDE.

Sont-ce les grands hommes qui font les grands rois, ou les grands rois qui font naître les grands hommes? On ne peut guère se prononcer là-dessus d'une manière absolue; cependant, la dernière hypothèse semble la vraie. N'est-ce pas à l'époque des Auguste, des Charlemagne, des Léon X, des Louis XIV, des Élisabeth et des Catherine II que surgissent les mérites de toutes sortes? Les germes précieux existent de tout temps, sans doute, mais il est possible que, seule, la puissance éclairée du génie soit à même de les fertiliser.

Parmi les faits illustres qui signalèrent le règne de Louis XIV, il en est un, modeste à l'apparence, qui passe inaperçu, et dont, cependant, chaque jour nous apporte les bienfaits : nos colonies occidentales lui doivent une bonne partie de leurs richesses; des millions de gens lui doivent leur bien-être; des millions d'autres, si ce n'est la santé, du moins un des plaisirs les plus délicats et les plus savoureux qu'il y ait au monde; plaisir que la seule Arabie n'eût peut-être pas laissé à la portée du pauvre.

Nous voulons parler de la naturalisation du caféier à la Martinique.

On croit savoir que des moines d'Orient furent les premiers qui essayèrent l'usage du café, et qu'ils en apprirent les vertus d'un chevrier, lequel avait remarqué l'agitation de ses chèvres alors qu'elles avaient brouté les belles feuilles d'un vert sombre ou les délicates fleurs de cet arbuste.

Bientôt cet usage passa d'Arabie en Turquie, et il y était déjà fort commun, lorsque des gentilshommes français l'apportèrent de Constantinople à Paris, où il ne prit point tout d'abord. On s'en défiait; beaucoup penchaient à le regarder comme nuisible; et il n'a fallu rien moins qu'une longue pratique, jointe à son parfum et à son goût exquis, pour vaincre le préjugé et la peur.

De nos jours, de savants chimistes ont prouvé par A plus B que non-seulement le café donne au sang une agréable vigueur, mais encore qu'il est un des meilleurs éléments de la nutrition; des expériences ont été faites sur des mineurs du Jura: aux uns on a donné de bonne viande et point de café; aux autres, du café et une beaucoup moindre quantité de viande; et ces derniers, au bout d'une certaine époque, se sont trouvés être les plus robustes et les mieux portants.

Lorsque le café commença tout doucement, tout modestement la brillante carrière qu'il était appelé à parcourir, on ne connaissait point encore l'arbuste auquel on le devait.

A un instant de bonne harmonie entre la Hollande et la France, des magistrats d'Amsterdam apportèrent à Louis XIV un magnifique caféier en plein rapport.

De ce caféier provinrent d'autres arbustes, lesquels, au bout de quatre ans, se trouvaient en assez grand nombre pour que, de nos serres, on en pût exporter dans nos colonies occidentales, afin d'y tenter une naturalisation que le sol et le climat semblaient promettre facile et prompte.

Le tout était de les y faire arriver.

Le modeste jardinier, auquel avait été confié, en sous-œuvre, le soin de l'arbuste primitif, se trouvait être, par hasard, un de ces cœurs généreux, qui adoptent une idée et s'y dévouent. C'était à lui qu'on devait la rapide croissance des nouveaux jeunes arbres, et ce fut à lui qu'on donna le soin de les aller acclimater à la Martinique.

Parti du Havre sur *le Volcan*, élégant navire et fin voilier, le brave homme ne s'inquiéta ni de son hamac ni de la table du bord, ni de l'aménité de l'équipage, choses dont on ne manque pas de s'enquérir, dès qu'il s'agit de passer ensemble quelques semaines; et, à cette époque, on ne faisait point le voyage en dix-huit ou vingt jours, comme cela se pratique aujourd'hui. Ce dont il s'occupa, ce fut que ses chers arbustes fussent bien à l'abri des vents, de l'eau salée, des investigations curieuses, en un mot de tout ce qui leur pouvait nuire; dès qu'il les trouva casés selon qu'il l'entendait, tout lui parut bon et bien, et il se serait volontiers contenté de quelques cordages pour lit, et de biscuits de mer pour ration.

Certes, l'infini de l'Océan, se mariant au ciel bleu, était bien un spectacle fait pour captiver l'imagination d'un homme qui n'avait jamais quitté les bords de la Seine; cependant, lorsqu'il s'y était laissé aller pendant quelques heures, Jean Robert éprouvait comme un remords, comme une vague crainte, et revenait en hâte couver de l'œil ses précieux arbustes, qu'il aimait plus pour eux-mêmes et le bien qu'on était en droit d'en attendre que pour la gloire et le profit qui lui en pouvaient revenir.

Pendant deux semaines tout alla bien; les vents étaient doux mais constants, les jours radieux, les nuits pures; les caféiers ne s'apercevaient point du voyage, et continuaient à s'épanouir dans leur réduit mouvant, presque comme ils l'eussent pu faire sur le sol natal.

Mais vinrent les jours mauvais, la tempête, les vents contraires, le calme plat, plus effrayant que la tempête; le calme plat, où le ciel bleu continue de se mirer dans les eaux, où le soleil resplendit, où la mer cache ses flots écumeux au plus profond de ses abîmes, ne montrant à la surface qu'une vaste nappe, unie comme une glace, sur laquelle le marin épie avec anxiété la plus légère ride. Oh! parfois, que d'angoisses, de larmes, et de cris sous ce beau ciel bleu! que de terreurs et de désespoirs à la face de ce beau soleil! Il semble que cette voûte pure et brillante soit d'airain, et ne laisse pas arriver à Dieu les supplications des mortels!

*Le Volcan* eut donc à subir cette terrible épreuve; les beaux jours succédèrent aux belles nuits, sans que le plus léger souffle vînt rafraîchir l'atmosphère et rider la plus fine toile.

D'abord, on accepta ce calme comme un repos salutaire après la tempête; puis, il inquiéta vaguement, ainsi que l'approche des grandes catastrophes inquiète le fauve habitant des bois; enfin, lorsque la force des choses obligea à ne donner que demi-ration à chaque

homme, le soupçon du mal devint un véritable effroi.

C'est que la famine se dressait, hâve et terrible, sous ce ciel pur contre lequel toute énergie se venait briser.

Ce ne furent pourtant pas les vivres qui, les premiers, manquèrent, ce fut l'eau. On en avait donné de moins en moins; on finit par n'en plus donner à chaque homme qu'un verre, un seul! Et sur cinq caféiers, quatre moururent!

L'équipage n'aurait point permis que la plus légère goutte de cette eau précieuse fût distraite pour les malheureux arbustes.

Cependant, à chaque arbuste jaunissant, penchant avec lenteur ses feuilles désolées et exhalant son dernier parfum, Jean-Robert avait éprouvé d'indicibles angoisses. Mais quand il vit celui qui lui restait souffrir à son tour, il pensa devenir fou de douleur.

La soif desséchait ses lèvres; sa poitrine était haletante; le souffle brûlant de l'atmosphère embrasait son sang; il tenait à la main un verre d'eau, unique ration du jour, et qu'on n'était pas sûr de pouvoir renouveler les jours suivants, et il contemplait à travers de grosses larmes ce dernier fruit de ses soins et de ses peines, le plus robuste, le plus promettant des cinq caféiers, qui semblait prendre une physionomie et une voix pour implorer un peu de cette eau bienfaisante, sans laquelle il allait mourir.

« Oh! mon pauvre arbre aimé! dit tout bas Jean-Robert, non, je ne puis assister au spectacle de ta détresse : ou nous mourrons ensemble, ou tu vivras! »

Et, en prononçant ces paroles, il versa sur la plante altérée la moitié de son verre d'eau, et but le reste.

Mais cette abnégation sublime avait eu des témoins, et à ce sacrifice incompris un grand cri d'indignation s'éleva dans les airs.

« L'impie! disaient les uns, donner à une plante ce qui pourra demain sauver la vie d'un homme! »

« C'est notre sang qu'il prodigue! » s'écriaient les autres.

« Malédiction! malédiction! A l'eau la misérable plante! à l'eau l'arbuste! »

Et vingt têtes, flamboyantes de fureur, dardaient leurs regards sur le malheureux caféier, et quarante bras s'avançaient, tremblants de colère et de fièvre, pour le saisir et le briser.

« Toucher à mon caféier! s'écria Jean Robert faisant à la plante un bouclier de son corps, toucher à mon caféier, à mon bien, à ma vie! Et pourquoi? Que vous avons-nous fait? Cette eau, que vous me reprochez, c'est le sang de mes entrailles, c'est la part de ma part; est-ce que je ne suis pas libre d'en disposer à mon gré? Est-ce que vous trouveriez mauvais qu'un père essayât de sauver la vie de son enfant? Cet arbuste, c'est mon enfant; c'est moi qui l'ai fait naître; sa beauté, sa vigueur, sa couronne de fleurs et de fruits, il me les doit, il me doit tout, ce qu'il est et ce qu'il sera; car, savez-vous quelle est sa mission? Savez-vous ce que vous feriez en vous livrant à votre aveugle fureur? Vous détruiriez un des plus sûrs élémens de la prospérité de votre pays! Cet arbuste unique peuplera tout le nouveau monde, et le jour n'est pas loin où nos colonies le disputeront à Moka pour l'abondance et la qualité des produits. »

Ce langage émouvant et raisonnable à la fois frappa juste; on ne répondit rien à Jean Robert, mais l'on se retira lentement; et lui, resté seul, effleura de ses lèvres les feuilles de l'arbre sauvé, et une larme s'échappa de ses yeux.

« Oh! si les larmes pouvaient te féconder! » pensa-t-il.

Cependant, la scène rapide que nous venons d'esquisser avait à peine fait place à la tranquillité et au silence, qu'un mousse cria du perroquet : « Le vent! »

« Le vent! où? de quel côté? comment? » demanda-t-on de toutes parts.

Le vent, c'était le salut!

Les passagers cherchaient encore à en découvrir les indices que déjà les marins se désignaient à l'horizon une vapeur blanchâtre, signe certain de ce qu'avait annoncé le jeune mousse.

« Oh! bénis soient la Vierge et le bon Dieu! s'écrièrent-ils; oui, c'est le vent! »

Une heure plus tard, les voiles, qu'on laissait toujours toutes hors, frémissaient, puis se gonflaient peu à peu, et le navire, se balançant avec grâce d'un bord à l'autre, semblait saluer la brise E. S. E. qui bientôt le poussa vers le but qu'on avait presque désespéré d'atteindre.

Au bout de quelques années de séjour à la Martinique, lorsque Jean Robert eut vu son caféier entouré de rejetons, lesquels, eux-mêmes, en promettaient d'innombrables, il revint en France, et Louis XIV voulut le féliciter, en présence d'une cour splendide, de son dévouement et de sa persévérance.

« Tout cela est très-beau, disait-il avec une simplicité parfaite à quelques amis qui exaltaient son bonheur, mais cela ne vaut pas la joie sérieuse et profonde qui remplit mon âme le jour où je sauvai mon caféier. »

ADAM BOISGONTIER.

# BIBLIOGRAPHIE.

**DES ANGES DE LA FAMILLE, par Mme DESBORDES-VALMORE.**

Si le vol n'était pas chose très-laide, si tous les codes du monde ne le proscrivaient pas, nous nous en permettrions un tout petit au profit du journal. Nous volerions aux *Anges de la Famille*, par madame Desbordes-Valmore, une charmante nouvelle, intitulée : *la Royauté d'un jour*, qui suffirait, elle seule, à la fortune de ce nouveau volume, qu'un auteur cher à l'enfance et à la jeunesse vient de publier. L'âge et l'expérience ont épuré le talent de madame Desbordes, et l'ont amené à un degré rare de sobriété, de fraîcheur et de naturel. La petite nouvelle, si distinguée et d'un coloris si pur, que nous voudrions faire connaître à toutes nos lectrices, est la preuve de ce que nous avançons. Le sujet est bien peu de chose : Une famille flamande ne peut pas payer son loyer; arrive la fête des saints Innocents. Ce jour-là, en Flandre, les petits enfants, revêtus des habits de leur grand-père ou de leur grand'mère, règnent et gouvernent; ils ordonnent, ils décident, et la famille joyeuse obéit aux

ordres de ces monarques d'un jour. Agnès, la fille du pauvre M. Aldenkoff; Ferdinand, le petit-fils du riche propriétaire, se rencontrent sur le seuil de leur maison, tous deux portant le costume traditionnel des Innocents :

« L'aïeul opulent avait aussi, dès l'aurore, départi ses vêtements à Ferdinand Duhein, qui les portait avec une joie pareille à celle d'Agnès. Il était, à cette heure, décoré d'une canne à pomme d'or, d'une tabatière d'argent finement ciselée, d'un chapeau à trois cornes, dont son grand-père conservait soigneusement l'usage. Le grand-père, puisqu'il faut l'avouer malgré notre sympathie pour Ferdinand, passait, dans la paroisse, pour un Harpagon fini, bien qu'il fût propriétaire de la moitié des maisons de la rue natale d'Agnès. Ferdinand, qui avait en vain crié bonjour à la petite voisine, ennuyé de n'en être point aperçu, venait s'offrir à son admiration. Agnès aimait Ferdinand, qui n'était point fier et qui avait joué maintes fois aux ossolets avec elle; elle lui avait rendu de loin son bonjour par un signe de tête; mais sa voix n'eût osé prendre l'essor vers la maison d'où sortaient tous les chagrins de ses parents, cette maison dont le maître s'armait de tant de rigueur contre son père, qu'elle aimait comme on aime Dieu. Les mots *saisie*, *prison*, prononcés tout à l'heure à voix basse dans sa famille, laissaient l'empreinte de la tristesse sur son petit visage amical.

» Ferdinand, trop loin pour causer comme il en avait envie, sans s'inquiéter de la dignité que lui imposaient ses habits de velours, avait enfin franchi la haute rampe et la rue pour venir se planter devant Agnès. Ils s'examinèrent d'abord sérieusement, et se trouvèrent bien. Le monde était si nouveau devant ces deux cœurs d'ange, qu'ils sentaient à peine le souffle piquant de décembre, ils semblaient être encore dans les frais jardins du paradis ouverts à leurs regards enchantés. Ferdinand s'approcha du visage d'Agnès; pressé de deviner au parfum ce qu'elle avait mangé, il respira curieusement sa bouche rose. Agnès, qui n'en faisait pas mystère, dit : — Que sentez-vous ? — Comme un fruit, répliqua-t-il. Et elle dit oui, de la tête, avec un sourire. — Qu'as-tu commandé depuis ce matin? continua Ferdinand en train de parler, sans attendre la réponse; moi, j'ai voulu le chocolat de grand-père, avec deux pains français, chauds et beurrés; j'ai voulu de la crème, du café, de l'anisette de Hollande et du vin de Grenache; j'ai voulu dix feuilles imprimées en bêtes d'or, pour les découper et les mettre dans les livres; tu en gagneras à la gageure pour des épingles, et je te rendrai les épingles. J'ai voulu des ombres chinoises, et je les ai eues; j'ai commandé pour ce soir Raoul, le joueur de violon, qui jouera des airs de contredanse; j'ai commandé Grenade, le carillonneur, qui siffle aussi bien que la flûte. Ils viendront au dessert, et ils auront du vin, nos caves en sont toutes pleines. Moi, je boirai de l'hydromel, de la bière d'orge, et de tout, comme les hommes, et je serai content! A présent, parle, toi !

» Mais Agnès n'eut rien à répondre. Qu'aurait-elle pu répondre? qu'aurait-elle pu raconter de son règne? Toutefois il l'y contraignit, car il avait le ton péremptoire que donne une canne à pomme d'or et un habit de bouracan bleu, chargé de brandebourgs en or.— De tout ce que j'ai voulu, dit-elle, on n'en a pas; il y avait un œuf au beurre noir, mais je ne l'aime pas. Just, qui l'aime mieux, l'a mangé.

» Ferdinand la regarda plein d'étonnement.—L'œuf était tout entier, au moins, fit-elle observer à Ferdinand. — Après, dit-il, qu'as-tu mangé? — Plus rien. Tous les soirs j'avais de meilleures choses, mais je crois que ce n'est plus la saison des gâteaux.—Si; c'est toujours la saison chez le pâtissier : j'en ai commandé trente pour ce soir. — Ce n'est pas la faute de personne, dit Agnès. Alors, bien qu'elle fît effort pour être joyeuse, deux ruisseaux de larmes prirent leur cours le long de ses joues. Ferdinand, stupéfait, perdit tout son aplomb; son chapeau tricorne même parut triste sur ses longs cheveux châtains bouclés; mais comme il s'était habitué, dès le matin, à dire: *Je veux!* il continua avec Agnès :—Je veux savoir pourquoi tu pleures!

» — C'est que ma mère pleure.—Pourquoi pleure-t-elle? — Parce que ton grand-père veut que mon père aille en prison, à cause qu'il n'a plus d'argent pour payer nos loyers de Noël. On ne veut pas attendre qu'il en gagne! Ma grand'mère a dit : Agnès a le droit, tout un jour, d'aller demander un délai, puis d'ajouter : Soyez humain! c'est un innocent qui vient vous le demander, au nom du Sauveur! Mon père ne veut pas que j'aille dire cela contre une pierre, et ma mère pleure; voilà ce que j'ai, Ferdinand.

» Ferdinand n'osa plus parler de son bonheur. Après avoir regardé devant lui, puis par terre, il s'en alla, disant : — Adieu, Agnès! — Adieu, Ferdinand, répondit la petite reine désolée, qui demeura là pour le voir s'en retourner, puis remonter lentement le perron, puis tirer violemment le pied de chevreuil pour qu'on lui vînt ouvrir, puis disparaître enfin tout à fait. La rue fut longtemps déserte.

» Tout à coup, Agnès, dont les larmes s'étaient séchées au grand air, courut dans la cour où balayait sa grand'mère, et, tendant les mains, lui cria : — Ma grand'mère, donnez l'aumône, *le bon Dieu* est à la porte.

» Elle parlait d'un mendiant à la chevelure blanche, élevée en auréole d'argent sur la calotte noire qui couvrait sa tête; son habit rouge, criblé de pièces de toute sorte, était d'une forme bizarre, et, à force de propreté, cette misère avait son lustre. On supposait cent ans à ce pauvre tout penché, qui ne parlait jamais, en s'arrêtant calme et sérieux sur chaque seuil, et que les enfants de la ville appelaient le *bon Dieu*.

» Madame Aldenkoff fouilla ses grandes poches avec empressement, mais elle eut beau les interroger jusqu'au fond, elle n'y trouva que son étui plein d'aiguilles, son christ en ivoire et son dé de cuivre, rien autre, ce qui la mortifia presque autant que sa petite-fille. C'était la première fois, depuis quarante ans d'aumône à ce pauvre, qu'elle avait toujours connu aussi vieux, qu'un refus interrompait d'elle à lui comme un fil entre le ciel et la terre. L'aïeule s'arrêta en soupirant, et dit : — Je n'ai rien!

» — Eh bien! alors, repartit Agnès, qui brûlait de donner elle-même le jour de sa fête, je vais chercher ma lettre de change. —Que veux-tu qu'il en fasse?— Il la mettra dans son sac jusqu'à dimanche, c'est le jour de l'échéance, et mon oncle Jean, bien sûr, viendra la payer avant la messe.

— Ma parole vaut ton billet, mon enfant, et il y croira. Mais aux pauvres qui ont cent ans, on ne donne pas de billet, il vaut mieux leur donner à boire.

» Ainsi fit-elle.

» Après avoir rempli de bière le grand vidercome pour le pauvre qui attendait son dû, la grand'mère

prit Agnès par la main, et s'en vint droit à lui :

» — Buvez, lui dit-elle d'un ton courageusement triste, et faites-nous crédit d'argent pour aujourd'hui. Vous aurez le double l'autre semaine ; mais, s'il vous plaît, laissez votre bénédiction sur cette enfant, car c'est aujourd'hui sa fête.

» Le pauvre, ayant bu, la regarda gravement. Il fit en silence le signe de la croix, levant ses yeux jusqu'à la madone incrustée au mur frontal du logis qu'il hantait depuis tant d'années, et s'en alla rêveur et doux.

»Agnès, frustrée en toutes choses, le regarda glisser de porte en porte, où de plus riches voisins avaient le bonheur de lui donner ; il atteignit près du pont l'enfoncement d'un vieux couvent détruit, où cette furtive image du Christ s'évapora comme un rêve. »

Pendant sa courte royauté, Ferdinand exerça une volonté souveraine : sa petite amie s'affligeait au milieu de sa famille attristée, lorsque :

« Voilà qu'à grands coups, pan ! pan ! pan !... Qui frappe ? Drelin ! drelin ! drelin !... Qui sonne ? — Ouvrez au roi d'un jour, car le jour va finir, ouvrez ! j'apporte une bonne nouvelle de la part du Sauveur !

» On ouvre : — Comment ! dit l'aïeule étonnée, c'est Ferdinand qui nous visite ! Agnès, il est roi comme vous êtes reine ; saluez Ferdinand. Il ressemble ainsi tout à fait au grand-père. Est-ce la sainte Vierge qui nous l'amène ?

» Les yeux d'Agnès s'ouvrirent encore plus grands à cette surprise agréable et royale. — Bonsoir, Agnès, je t'apporte quelque chose, ne pleure plus.

» Ce qu'il apporte est un papier plié dont Agnès ne sait que faire. — Jour de grâce ! s'écrie l'aïeule après l'avoir approché du flambeau; mes fils, ma fille, mes petits-enfants, louons Dieu ! c'est la quittance entière d'un loyer. Viens, Ferdinand, tu seras béni tous les jours de ta vie, quand tu deviendrais dix fois plus vieux que ton grand-père, et béni dans l'éternité, car c'est toi qui es le bon riche. — Mais, ma mère, ce n'est pas possible ? demande hors d'elle-même la bru suffoquée de bonheur. — Quand on vous le dit, ma fille ! est-ce que nous n'allons plus croire aux miracles à présent ?

» C'était, en effet, un miracle.

» Ferdinand passa de bras en bras, retenant sur sa tête son chapeau d'aïeul qui tournait. Il raconta simplement ce qu'il avait fait, et ce qu'il avait fait était bien. »

Nous vous laissons le plaisir de lire dans l'original par quel moyen Ferdinand était venu à bout de désarmer les exigences un peu cruelles de son grand-père. Ce petit drame, qui se passe entre deux enfants, dans le cadre d'une étroite maison, rappelle, par sa vérité et sa finesse, les tableaux de Gérard Dow ou de Miéris, ces peintres au génie patient qui aimaient à retracer avec le pinceau les intérieurs flamands que madame Desbordes, inspirée par ses souvenirs d'enfance, sait si bien comprendre et décrire.

D'autres nouvelles, quelques poésies, accompagnent *la Royauté d'un jour*, et recommandent ce joli volume aux mères de famille et aux jeunes filles, qui n'y puiseront que de salutaires et douces leçons, données avec une grâce toute maternelle.

—

**PÈLERINAGES DE BRETAGNE**, par H. Violeau.

La Bretagne est fort à la mode depuis quelques années ; dédaignée pendant longtemps, cette province si féconde en souvenirs, ce pays si pittoresque, qui possède la double beauté de la mer et des forêts, cette *terre de granit, couverte de vieux chênes*, a trouvé des avocats dans ses fils aimants et respectueux, qui, à force de vanter et d'aimer leur mère, l'ont fait aimer et admirer de tous. La patrie de le Sage a donné à notre siècle un essaim de poëtes et d'écrivains : Turquety, Hippolyte Morvonnais, Briseux, Achille Du Clisieux, Émile Souvestre, Théodore de la Ville-Marqué, Pitre-Chevalier, tous enfants du Morbihan ou du Finistère, ont aimé et chanté leur vieille Armorique. Un jeune poëte de Lorient, M. Violeau, s'est fait connaître du public par deux charmants volumes d'élégies, deux romans, *la Maison du Cap* et *Amice du Guermeur*, et un livre d'une utilité pratique, *Soirées de l'Ouvrier*, que l'Académie a couronné en toute justice. Aujourd'hui, chrétien rempli de foi, M. Violeau nous décrit les pèlerinages de sa Bretagne ; il a parcouru avec un amour de fils cette terre où surgissent à chaque pas les souvenirs héroïques et touchants ; il a salué les vieux manoirs des Clisson et des Du Guesclin ; il a rafraîchi ses mains et son front dans les fontaines druidiques; il a interrogé les *menhirs* épars dans les landes et les croix penchées au bord des chemins ; il s'est agenouillé dans les sanctuaires célèbres, à Sainte-Anne d'Auray, le refuge des matelots ; à la Chartreuse, où règnent les images de Jean de Montfort et celles des victimes de Quiberon ; à Vannes, la ville de saint Vincent Février, et partout il a recueilli les légendes, les chroniques du temps passé, les traditions d'une époque plus voisine de nous, et qui n'a fourni que trop de matière aux récits du foyer.

Nous pensons que nos lectrices bretonnes, et que toutes les personnes instruites et pieuses liront avec plaisir ce bon petit volume ; et nous empruntons à l'auteur, qui a si bien parlé des pèlerinages, des vers charmants dans lesquels il célèbre un sanctuaire bien connu des laboureurs bretons :

**LA PÈLERINE DE RUMENGOL.**

L'air était froid, la glace avait durci le sol,
Et, le long d'un sentier qui mène à Rumengol,
Cheminait une pauvre femme ;
Fervente pèlerine, avec son bâton blanc,
Elle allait, les pieds nus et d'un pas chancelant,
A l'église de Notre-Dame.

Arrivée à l'autel : « Sainte Vierge, je viens,
Parce que je vous aime, et que je me souviens
De mon premier pèlerinage.
A genoux, de ces murs j'ai trois fois fait le tour ;
Je vous priais alors, avec des pleurs d'amour,
De rendre heureux mon mariage.

Dix mois après un fils, un ange du Seigneur,
Égayait ma cabane et dormait sur mon cœur ;
J'essayais mes chansons de mère.
Grand-père, au coin du feu, riait de m'écouter,
Et cependant, hélas ! j'avais tort de chanter,
Car cette vie est bien amère.

Le roi veut des soldats, et demain notre enfant,
Si vous l'abandonnez, si rien ne le défend,
Va nous être pris pour l'armée ;
Et nous, tristes vieillards, que ferons-nous alors ?
Ah ! l'on pourra bientôt semer l'herbe des morts
Devant notre porte fermée !

Pour préserver mon fils, j'ai fait ce que j'ai dû :
J'ai cueilli, vers le soir, dans un sentier perdu,
Le gui, le trèfle et la verveine ;
J'ai fait bénir au bourg une bague d'étain ;
J'ai lavé les habits qu'il portera demain,
Dans l'eau d'une sainte fontaine.

Il manquait un secours plus puissant et plus doux,
J'ai pris mon bâton blanc, et me voilà chez vous !
Je n'ai ni couronne ni cierge.
Nous, pauvres laboureurs, nous ne vous donnons rien;
Nous venons cependant, vous nous connaissez bien,
Et vous êtes la bonne Vierge.

Vous sauverez mon fils, vous nous l'avez donné,
Et vous ne voulez point que, seul, abandonné,
On le chasse de la montagne ;
Non, vous ne voulez point qu'on enchaîne ses pas
Dans les murs d'une ville où l'on ne parle pas
Le doux langage de Bretagne !

Notre enfant est à nous ! je ne croirai jamais
Que l'heure du repas arrive désormais
Sans que ma table nous rassemble !
Mais notre vie, à nous, n'est-ce pas de se voir ?
On partage avec joie un morceau de pain noir
Tant qu'on peut le manger ensemble.

Un jour, sainte patronne (un prêtre me l'a dit),
S'échappant en secret, votre fils se rendit
Au temple d'une grande ville.
Vous le cherchiez partout, le pleurant, l'appelant,
Implorant de chacun ce mot si consolant :
« Le voici ! retournez tranquille ! »

Eh bien ! reine du ciel, ce mot tant désiré,
Quand vous avez souffert, quand vous avez pleuré,
Faites qu'aujourd'hui je l'obtienne !
Dites à votre enfant, maintenant souverain,
Que l'absence d'un fils est le plus grand chagrin
D'une pauvre mère chrétienne !

Adieu, Marie, adieu ! mes vœux sont écoutés !
En chantant vos grandeurs et surtout vos bontés,
Je vais regagner ma demeure.
J'entrai bien faible ici, je suis forte en sortant ;
Il ne partira pas !... il me reste !... et pourtant,
Malgré moi, je tremble et je pleure ! »

Le chrétien, le Breton qui raconte ceci,
Connaît la pèlerine et son enfant aussi ;
Et, le soir, au pied du calvaire,
Le jeune homme, aujourd'hui fermier de Kerenneur,
Lui redit bien souvent qu'il doit tout son bonheur
A la patronne de sa mère.

—

**LA MAISON DU DIMANCHE**, par M. R.

Nos lectrices aiment à répandre le bien autour d'elles, non-seulement par leur exemple et par leurs conseils, mais encore par le salutaire enseignement qui découle de la lecture des bons livres. Or, parmi toutes les questions de morale que l'on traite aujourd'hui et que l'on s'efforce de faire comprendre aux ouvriers des villes et des campagnes, la plus actuelle, à coup sûr, est celle du repos du dimanche, de l'observation de la loi de Dieu, du respect pour ce jour que le Seigneur s'est réservé entre les autres jours dévolus au travail et aux soins laborieux de la vie. *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat,* dit l'Exode. *Vous travaillerez durant six jours, et vous y ferez tout ce que vous devrez faire ; mais le septième jour est le jour du repos consacré au Seigneur votre Dieu.* Tel est le commandement très-doux et très-suave de notre bon Maître, qui veut qu'une fois par semaine on détourne les yeux de la terre pour les élever vers le ciel ; qu'une fois par semaine on délasse son esprit dans la prière, la lecture et les saintes réflexions; qu'une fois par semaine on délasse son corps dans le repos et les honnêtes distractions. L'homme a une double destinée : la vie présente et la vie à venir; le repos du dimanche n'est-il pas l'initiation au repos de ce jour sans fin et sans ombres, repos plein de louanges, de reconnaissance et d'amour, qui doit nous faire oublier pleinement les jours mauvais de cette vie, où nous portons le poids du jour et de la chaleur ?

Mais combien ce commandement est peu compris ! combien et avec quelle audace est-il foulé aux pieds ! Et cela, en France, chez la nation très-chrétienne, en dépit des exemples qu'elle reçoit des autres nations ses sœurs, qui, protestantes ou catholiques, ont toutes conservé religieusement la loi du dimanche et se font gloire de l'observer ! Pour le peuple des grandes villes, des grands centres industriels, le dimanche est un jour de travail, pareil à ceux qui l'ont précédé et à ceux qui le suivent ; les ouvriers travaillent, dans les ateliers ou chez eux ; les marchands vendent et trafiquent, et ce n'est que vers le soir qu'on réserve quelques heures au repos, c'est-à-dire aux plaisirs grossiers. Du service de Dieu, il n'en est pas question. Et les semaines se suivent, les mois s'écoulent, les années fuient sans que des milliers de créatures, qui nous entourent, aient trouvé un moment à donner aux intérêts de leurs âmes, au soin de leur salut, à la pensée de leur éternité. Le dimanche est cependant le seul jour où l'on puisse les entretenir des choses du ciel, et leur faire souvenir qu'elles ne sont pas créées pour demeurer toujours ici-bas.

Le mal, après s'être répandu dans nos villes, tend à gagner les campagnes. Tous les bons esprits se liguent pour conjurer ce flot de démoralisation et d'impiété, et le petit livre que nous signalons à nos lectrices, et qu'elles aimeront à répandre autour d'elles, est un effort en faveur de cette généreuse croisade. L'auteur a cherché à prouver l'heureux effet du dimanche sur l'âme humaine, et le petit drame qui encadre cette vérité est bien choisi et bien conduit. Ce livre, mis entre les mains des ouvriers, donné en prix aux enfants d'une école pauvre, pourra produire d'excellents fruits. Aux personnes d'une intelligence élevée, nous recommanderions la *Loi du repos*, par le cardinal Giraud ; elles y trouveront, avec l'éclat et la richesse du style, la solidité de pensées et de raisonnement qui distinguaient l'éminent prélat dont l'église de Cambrai a si récemment déploré la perte.

E. R.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

## EL SAUCE.

Todo aspira vida nueva
Con la purpura del sol :
La niebla blanca se eleva,
Mientra el cefiro la lleva
Entre nácar y arrebol.

Vese al lejos la barquilla
Las arenas de la orilla
Con ancha vela dejar,
Y entorchando va su quilla
Las espumas de la mar.

Lentamente su capullo
Abre la timida flor
De la brisas al arrullo :
Todo en la tierra es murmullo ;
Todo en el ciel esplendor.

Solo tú, sauce doliente,
Insensible á tal belleza,
No alzas al ciel tu frente :
En la orilla tristemente
Bajas tu hermosa cabeza.

En vano bañan tus ramas
Las ondas puras del rio,
Que vuelven del sol las llamas,
Y se rizan, como escamas,
A las auras del estio.

Creces, o sauce, doblado,
Como la yerba en el mar ;
Siempre ante el viento inclinado ;
Al dolor predestinado,
Fué tu existencia llorar.

Mas sensible que las flores,
Tú no insultas la afliccion
Con perfumes, con colores ;
Tú comprendes los dolores
De un canzado corazon.

Tu vida es la del mortal,
Como el, tuyo es su gemir ;
Y esa existencia fatal
Es la vida universal ;
Es nacer, sufrir, morir.

BERMUDEZ DE CASTRO.

## LE SAULE.

Tout aspire une vie nouvelle avec les rayons du soleil. La blanche vapeur du brouillard s'élève, portée par le zéphyr entre la nacre et la pourpre.

Voyez au loin la barque s'éloigner à pleines voiles des sables du rivage, faisant tournoyer sous sa quille l'écume de la mer.

Au souffle des brises, la timide fleur sort lentement de son bourgeon ; sur la terre tout est murmure, dans le ciel tout est splendeur.

Toi seul, ô saule plaintif, toi seul, insensible à tant de beautés, tu n'élèves pas ton front vers les cieux, mais tu l'abaisses tristement vers la terre.

En vain tes rameaux se baignent dans les ondes pures du ruisseau qui semblent rouler les rayons du soleil et qui se rident, comme des écailles de poissons, au souffle de l'été.

O saule, tu crois plié comme l'herbe au bord de la mer, toujours incliné sous le vent. Voué à la douleur, ton sort est de pleurer.

Plus sensible que les fleurs, tu n'insultes pas à la tristresse par des parfums et des couleurs brillantes ; tu sais comprendre les douleurs d'un cœur brisé.

Ton sort est celui de l'homme, ta tristesse est la sienne. Et cette existence d'affliction est l'existence universelle : naître, — souffrir, — mourir !

Mlle LOUISE MERCIER.

# PAUVRE PÈRE !

Il est des souvenirs, à la fois tristes et doux, qui laissent dans la mémoire une trace ineffaçable. Sur la route où le temps nous entraîne, parfois ils nous reviennent au cœur, — comme le son lointain de l'angélus du soir, qui fait penser à Dieu.

Tel est pour moi le court épisode que je vais raconter.

J'arrivais à Paris du fond de ma province, — voilà bientôt quinze ans, — muni d'une bourse un peu légère, mais riche de ce trésor de la jeunesse qui s'appelle l'espérance. Pour m'envoyer dans la grande ville achever le cercle de mes études, Dieu sait quelles privations s'imposait ma pauvre mère, devenue, à cette heure, mon ange gardien là-haut ! Au moment

de mon départ, après m'avoir embrassé comme on embrasse son fils lors d'une première séparation, elle m'avait remis une lettre pour M. Dumanoir, un de ces rares savants que l'Europe nous enviait alors. Madame Dumanoir, morte d'une maladie de poitrine depuis environ six ans, avait été l'amie intime de ma mère. Elles s'étaient connues toutes jeunes filles dans un pensionnat du faubourg Saint-Germain, et cette amitié de leur enfance n'avait fait que s'accroître avec l'âge et la raison. Mariées vers la même époque, l'une en province, l'autre à Paris, elles avaient resserré plus que jamais, en dépit de l'éloignement, l'union de leurs deux belles âmes; et l'absence, cette pierre de touche du cœur, les avait éprouvées sans péril. Jusqu'à la mort de madame Dumanoir, la correspondance entre les deux amies avait été fréquente et sans interruption.

Ma première visite, le lendemain de mon arrivée, fut pour M. Dumanoir. Je n'oublierai jamais l'impression que produisit tout d'abord sur moi cette noble et pâle figure, creusée par une douleur incurable; ce front large et intelligent, qu'agrandissait encore une calvitie précoce; ce regard ferme, profond, et en même temps d'une douceur inexprimable. Il lut avec émotion la lettre de ma mère, qui réveillait en lui de chers et douloureux souvenirs; puis il me tendit la main.

« Aimez bien votre mère, monsieur Albert Souvrel, — me dit-il d'un ton pénétré; — c'est un noble cœur, et celle que je pleure encore, mon Amélie, qui s'y connaissait, avait su justement l'apprécier. Aimez-la bien, mon enfant, pendant que vous avez le bonheur de la posséder en ce monde. Les accidents de la vie sont nombreux et imprévus. Il arrive un moment, dans ce pénible voyage d'ici-bas, où la seule consolation de celui qui reste isolé sur la route, c'est de pouvoir se dire : — Tant qu'ils ont marché près de moi, ceux que j'aimais n'ont pas cessé d'être heureux. »

Mes relations avec M. Dumanoir prirent de jour en jour un caractère plus intime. Je savais que toutes ses journées étaient remplies par un travail assidu, refuge de cette grande âme brisée. Mais deux ou trois fois par semaine j'allais passer ma soirée chez lui, dans le modeste logement qu'il occupait sur le boulevard Montparnasse. Nous causions, ou plutôt je l'écoutais causer durant de longues heures qui s'écoulaient comme des minutes; il me dirigeait dans mes études, et me prodiguait les trésors de son érudition sans égale. Car c'était un de ces savants laborieux, un de ces bénédictins laïques, comme on n'en voit presque plus depuis le seizième siècle; c'était un digne descendant de ces robustes ouvriers de l'intelligence qui travaillaient quatorze heures par jour, et se plaignaient encore, à l'exemple de Titus, d'avoir perdu leur journée. Ami d'Eugène Burnouf, correspondant de Bopp, il s'était fait connaître depuis longtemps par d'importants travaux d'histoire littéraire et de haute philologie. Pour moi, je lui dois en grande partie cet amour de l'étude qui m'a procuré plus tard tant de jouissances, et auquel je suis redevable encore des plus heureux moments de ma vie.

J'avais toujours évité jusqu'alors de réveiller chez M. Dumanoir, par des questions cruellement indiscrètes, un passé dont l'image semblait d'ailleurs le poursuivre sans cesse; — fardeau moral sous lequel sa santé pliait, chaque jour, d'une manière alarmante pour ses amis. Un soir pourtant, à la suite d'une conversation plus intime qu'à l'ordinaire, je lus dans ce pauvre cœur, qui depuis si longtemps se dévorait lui-même en silence, un besoin d'épanchement auquel mon affection, plus encore que ma curiosité, me faisait un devoir de me prêter sans réserve. La douleur est bien moins amère quand elle se sent écoutée et comprise. Il se leva tout à coup, suffoqué par des sanglots qu'il essayait en vain de refouler au fond de sa poitrine; et, de son cabinet de travail, où nos soirées se passaient habituellement, il me conduisit dans sa chambre à coucher.

« Regardez! » murmura-t-il en me montrant d'une main tremblante deux miniatures suspendues au-dessus du chevet de son lit et encadrées dans une guirlande de myosotis artificiels.

C'était le portrait de madame Dumanoir, et celui d'Eugène, son fils unique, mort, il y avait environ six mois, dans sa dixième année.

Il y avait entre ces deux figures angéliques une ressemblance si complète, que, sans la différence naturelle d'âge et de costume, on aurait pu se demander où était la mère, où était l'enfant.

Une autre différence, beaucoup plus sensible, me frappa dans celui-ci : le front, d'une blancheur d'albâtre, présentait un développement extraordinaire.

Nous rentrâmes dans le cabinet.

« Quand ma pauvre Amélie mourut, — continua M. Dumanoir, — elle me laissa, comme vous voyez, son vivant portrait dans notre Eugène, notre unique enfant, doublement chéri, doublement idolâtré par son père. Et cette ressemblance ne s'arrêtait pas aux traits du visage. Chez l'enfant comme chez la mère, même trésor de sensibilité, même richesse de cœur.

» De plus, dans Eugène, une puissance de pensée, une plénitude de facultés intellectuelles qui m'épouvante encore, et ne me laisse aucun doute sur la prodigieuse enfance de Pic de la Mirandole.

» La nature a de mystérieux caprices, mon cher Albert; et ce n'est pas seulement dans l'ordre physique qu'elle produit des géants.

» Eugène avait tout au plus cinq ans lorsqu'il perdit sa mère. Jusqu'alors, je ne m'étais occupé que de son éducation matérielle; je m'aperçus bientôt, pour mon malheur, que son intelligence grandissait tous les jours, en dépassant de bien loin son âge et ses forces. C'étaient à chaque instant, non pas seulement de ces saillies imprévues qui étonnent tous les pères, mais des questions d'une si vaste portée, d'une si terrible profondeur, que, saisi d'effroi, j'essayais d'éluder la réponse par tous les moyens imaginables.

» — Tu sauras cela plus tard, lui disais-je; plus tard, quand tu seras grand, je te le promets.

» Le pauvre enfant me regardait en silence, de ses grands yeux bleus, où perçait un timide reproche. Puis, des jours entiers, il restait immobile et rêveur; et quand je lui demandais :

» — A quoi penses-tu donc, mon Eugène?

» Il me répondait, de sa voix douce et résignée :

» — Je cherche à me répondre tout seul.

» Que faire? Il fallait céder; il fallait lui donner, dans toute leur étendue, les solutions qui le préoccupaient. Alors ses yeux s'animaient d'enthousiasme, sa figure d'une pâleur transparente se colorait comme la neige aux reflets d'un incendie, un soupir de soulagement s'échappait de sa poitrine, et sur ses lèvres

d'une finesse exquise revenait son divin sourire, — le sourire de sa mère!

» O mon ami! vous pensez bien que je n'aurais jamais voulu confier à des mains étrangères le soin d'une nature si frêle et si précieuse. Je compris la redoutable gravité de mes devoirs, et consacrai dès lors tous mes instants, mes jours, mes nuits, ma vie entière à mon fils. Moi seul pouvais mesurer sa dose quotidienne d'aliments à cette intelligence d'une avidité dévorante, d'une compréhension sans bornes. Et cependant, malgré des précautions et des efforts inouïs, elle s'élançait toujours, toujours plus loin que je n'aurais voulu. Vous dire avec quelle rapidité de conquérant ce jeune esprit envahissait le monde de la pensée, — Albert! ce serait une chose impossible et superflue : vous ne me croiriez pas! Il atteignait à peine sa neuvième année, qu'il traduisait couramment les chefs-d'œuvre antiques et ceux de la littérature allemande, pour laquelle il se sentait une prédilection particulière. Ce n'est pas tout : en même temps qu'il embrassait déjà dans sa vaste mémoire l'histoire universelle par grandes masses, et la chronologie de tous les faits principaux, il s'avançait à pas de géant dans l'immense domaine des sciences proprement dites. En vain j'espérais parfois le voir s'arrêter devant des difficultés de premier ordre, et donner ainsi quelque trêve à cette fièvre d'apprendre qui consumait sa vie. L'obstacle irritait son orgueil et centuplait sa force de volonté; les muscles de sa figure frémissaient d'une sainte colère; il luttait, il luttait sans cesse, — et le malheureux enfant comprenait tout!

» Albert, — continua le savant avec une sorte de terreur, — cet enfant était plus fort que moi; je ne pouvais l'arrêter. Et chaque jour, mon Dieu! je le voyais plus débile et plus chétif. Trop hâtée d'éclore, cette pensée colossale brisait son étroite enveloppe de matière. J'essayais de le distraire, de l'arracher à lui-même par des promenades, par des jeux avec les enfants de son âge; peine inutile! le corps se laissait faire, l'âme était ailleurs. Je m'efforçais de le gronder; mais il était si doux, si aimant, il m'enlaçait de caresses si angéliques, que je n'avais pas le courage de continuer sur ce ton. Une autre fois, je lui enlevais ses livres, — pour les lui rendre à la première larme. Ah! faible et mauvais père que j'étais! je n'ai pas su aimer mon fils, — et je l'ai perdu! »

M. Dumanoir s'interrompit à ces mots, et resta quelque temps comme abîmé dans sa douleur. Je le regardais en silence. Que lui dire? et quelle consolation trouver pour un désespoir aussi profond? Il reprit bientôt d'une voix un peu plus ferme :

« Un seul espoir, une seule chance de salut me restait encore. Eugène avait conservé dans son cœur un culte ardent pour la mémoire de sa mère. Si jeune qu'il fût lorsque nous eûmes le malheur de la perdre, cette douce image semblait l'accompagner partout. La nuit, dans ses rêves, il avait avec elle des entretiens qui me faisaient frémir. Souvent aussi, le jour, son regard se fixait d'une manière étrange.

» — Que regardes-tu? lui disais-je.

» — Ma mère! me répondait-il à voix basse. Elle me parle, elle me dit qu'elle est bien heureuse, et qu'elle le serait encore davantage si tous deux nous étions auprès d'elle. Oh! qu'elle est belle, ma mère, et que sa voix est douce! Oh! père, si tu la voyais, si tu l'entendais comme moi!

» Un matin, après déjeuner, je le pris sur mes genoux, et, promenant mes doigts dans sa chevelure blonde, je lui dis d'un ton mystérieux :

» — Enfant chéri! je l'ai vue, ta mère; je l'ai entendue à mon tour, cette nuit même. Elle était là, debout, près de ton petit lit blanc. Sais-tu ce qu'elle disait? Elle disait tout bas, tout bas, pour ne pas t'éveiller, que son Eugène l'affligeait beaucoup, qu'il la faisait souvent pleurer.

» — Oh! dit-il en m'interrompant, pour déconcerter d'un mot tout mon stratagème, on ne pleure pas où est ma mère. Et pourquoi, d'ailleurs, aurait-elle pleuré?

» — Parce que tu veux te rendre malade; parce que tu fais de la peine à ton père, à ton pauvre père, qui t'aime tant!

» Il me regarda d'un air étonné; ses grands yeux, pleins de doute, semblaient lire au fond de mon âme.

» — Elle t'a dit cela? me demanda-t-il.

» — Oui, mon enfant.

» — C'est étrange. Je l'ai vue aussi, moi; mais elle m'a dit toute autre chose.

» — Et quoi donc?

» — Qu'elle m'attendait depuis longtemps; que mon bonheur avec elle surpasserait toutes mes espérances... Et puis, elle m'a dit encore... Oh! père, voilà pourquoi je voudrais bien mourir...

» Je me sentis frissonner de tous mes membres.

» — Elle t'a dit, mon Eugène?...

» — Qu'ici-bas nous ne pouvions rien savoir, mais que là-haut on savait tout!

» Je l'étreignis à lui faire mal : il me semblait en ce moment que la mort l'arrachait de mes bras.

» — Tu pleures? me dit-il tout à coup de sa douce voix émue. Pourquoi pleurer, si je vais rejoindre ma mère?

» — Et moi, cruel enfant! moi qui resterais seul!

» — Pauvre père! me répondit-il avec un sourire que je n'oublierai de ma vie; prends patience... Nous t'attendrons!

» Je me tus consterné... J'étais vaincu.

» Que vous dirai-je mon ami? Ce qui devait être arriva : Eugène fut attaqué d'une fièvre cérébrale contre laquelle tous les secours de l'art se trouvèrent impuissants... Une nuit, — affreux souvenir! — je le veillais avec angoisse. Tout à coup, je l'entendis m'appeler d'une voix à peine distincte. Je me penchai sur lui. Ses pauvres petits bras, blancs et maigres, se serrèrent convulsivement autour de mon cou.

» — Père, murmura-t-il, la vois-tu?... Elle est là... elle m'appelle... Oh! quel sourire!... Pourquoi donc est-elle si grande?... La lumière m'éblouit... On est heureux là-haut... Et puis, on sait tout... Je m'en vais... A bientôt, père!... Au revoir!...

Ses bras inertes étaient retombés sur le lit... Je me relevai plein d'épouvante... Immobile, les yeux fixes et grands ouverts, mon enfant, mon pauvre enfant était mort!... »

Ici encore, le malheureux père s'arrêta malgré lui. Quand ses larmes l'eurent un peu soulagé :

« Venez! » me dit-il.

Il me fit passer dans un cabinet attenant à celui où nous étions, mais beaucoup plus petit.

« Vous avez vu tout à l'heure, poursuivit-il d'une voix altérée, que le lit de mon Eugène était resté à la même place, près du mien. Il me semble encore, tous les soirs, le voir s'endormir sur son oreiller blanc, la

tête tournée vers moi ; il me semble entendre, comme autrefois, le doux bruit de sa respiration. Voici maintenant son petit cabinet de travail, d'où j'avais tant de peine à l'arracher; voici ses livres, ouverts à la même page ; ses papiers, dans le même ordre; sa plume, les dernières lignes qu'il a écrites... Oh ! prenez garde... ne dérangez rien... »

Puis il murmura des paroles sans suite, croisa les bras, et sa tête affaissée retomba sur sa poitrine.

Je sentis qu'en ce moment il avait besoin d'être seul.

Profondément ému par le récit douloureux que je venais d'entendre, je m'approchai de M. Dumanoir, et lui serrai la main en silence. Absorbé par son idée fixe, il s'aperçut à peine de mon départ.

En rentrant à mon hôtel de la rue de la Harpe, je trouvai dans la loge du concierge une lettre de ma mère, où ma présence au pays était réclamée le plus tôt possible, pour d'importantes affaires de famille. Je partis le lendemain, sans avoir pu faire mes adieux à M. Dumanoir, qui venait de sortir au moment de ma visite, et que je dus instruire par un billet de ce voyage précipité.

Mon absence dura six mois, pendant lesquels j'écrivis plusieurs lettres à M. Dumanoir, sans recevoir de réponse. De retour à Paris, je courus savoir de ses nouvelles. En m'apercevant, le concierge de la maison, brave homme avec qui mes fréquentes visites m'avaient rendu familier, m'arrêta sur la première marche, et me dit avec tristesse :

« Ne montez pas, monsieur Albert... vous ne trouveriez plus M. Dumanoir.

— Est-ce qu'il ne demeure plus ici ? demandai-je.

— Hélas ! non... depuis trois semaines au moins... Du reste, voici un petit mot de sa part, qu'on m'a chargé de vous remettre. »

C'était une lettre cachetée de noir. Je l'ouvris en tremblant. Elle me disait :

« Mon cher Albert,

« Pardon de ne pas vous avoir répondu. J'étais trop » faible... Et maintenant encore, j'emprunte, pour » vous écrire, une main étrangère. Quand vous revien- » drez, j'aurai changé de logement. Ma nouvelle » adresse est au cimetière Montparnasse, où j'ha- » bite avec ma femme et mon fils. Ne m'oubliez pas, » et venez nous voir quand vous n'aurez rien de » mieux à faire.

» Votre vieil ami,

» Charles Dumanoir. »

Le cœur affreusement serré, je me rendis en hâte au cimetière. Avant d'entrer, je me procurai trois couronnes d'immortelles. On m'indiqua la sépulture de la famille Dumanoir. Elle était fort simple : c'étaient trois dalles entourées d'une grille. Celle de gauche abritait la mère, celle de droite le père, et celle du milieu l'enfant. Sur la tombe de l'enfant étaient gravés ces mots, dont l'allusion ne m'était pas inconnue :

NOUS T'ATTENDONS.

Et sur celle du père :

ME VOICI.

Je déposai pieusement mes trois couronnes, et je sortis, les yeux pleins de larmes. Toute la nuit suivante, je rêvai de ma mère. Un funèbre présage semblait planer sur moi...

Mon Dieu ! je ne m'étais pas trompé !...

Joseph Boulmier.

# L'ABBAYE D'ORVAL.

Egarons-nous un instant dans les belles forêts qui entourent Arlon et Neufchâteau, et ne forment qu'une partie de cette immense forêt des Ardennes aussi vieille que l'Europe. Là se dressent devant nous des groupes massifs d'arbres que la cognée a toujours respectés, et l'aspect sauvage de ces lieux ferait croire au voyageur que ses pas sont les premiers qui foulent cette terre.

Admirons ces arbres plus que séculaires, ce feuillage si épais que le soleil peut à peine à de rares intervalles y glisser un rayon brisé. Quelle riche et luxuriante végétation ! Chênes chargés de tant d'années, que d'événements n'avez-vous point vus se dérouler à vos pieds ! Que de grands enseignements les siècles que vous avez regardés fuir, n'ont-ils pas dû vous donner, à vous qui restiez debout au milieu de tant de générations d'hommes tombées tour à tour ! Partout où se portent nos regards, partout grandeur de Dieu et faiblesse de l'homme, partout fragilité des monuments qu'élève la créature, et durée immortelle dans les œuvres du Créateur !

Depuis le jour où quelques religieux Bénédictins, sortis de la Calabre, formèrent le berceau de l'abbaye d'Orval, dont les décombres aujourd'hui sont amoncelés sur le sol, l'aspect de la vallée solitaire qu'ils avaient choisie pour demeure a bien changé; là où la charrue n'a point passé, la nature livrée à elle-même a développé une végétation vigoureuse; nulle part le sol n'est resté nu; partout la vie circule, travaille avec force. Les enfants du village y trouvent des fruits sauvages pour eux, du bois sec pour le foyer de la famille; les brebis une herbe abondante; l'oiseau des graines pour nourrir ses petits et de la mousse pour tapisser son nid. Chaque année l'automne arrache les feuilles des arbres, l'hiver ensevelit sous la neige les plaines et les coteaux, l'image de la destruction apparaît partout où se portent les regards; mais bientôt des bourgeons roses viennent poindre aux rameaux, la neige se fond pour laisser croître librement aux rayons du soleil la végétation naissante et riche déjà qui germait sous sa couche blanche. La nature demeure toujours forte, toujours jeune et belle, et les monuments des hommes tombent en poussière lorsque Dieu trouve leur destinée assez longue; la nature toujours constante dans ses lois, les institutions humaines s'écroulant et disparaissant, nous rappel-

lent à celui dont la main puissante a donné la vie à tout et l'immortalité à l'homme?

Vers 1070, quelques bénédictins se fixèrent dans la vallée, où les ruines informes de leur magnifique abbaye attestent encore leur passage. La vallée qu'ils occupaient était cachée d'un côté par des montagnes, et de l'autre par les bois qui fournissaient à leurs plus strictes besoins. Le comte de Chiny, Arnould II, édifié de l'austérité de ces religieux, les prit en grande estime et leur fit don de la vallée où ils s'étaient retirés. La duchesse Mathilde, parente d'Arnould, vint à cette époque passer quelque temps auprès de lui, pour se consoler de la perte de Godefroi (1), son mari, et de celle de leur fils unique, âgé de huit ans, qui s'était noyé peu de temps auparavant dans les flots de la Sernoy. Pendant le séjour de la duchesse à Chiny, le comte lui parla des religieux, et l'engagea à les aller visiter. La duchesse Mathilde accueillit avec joie ce projet de pèlerinage, et lorsqu'elle fut parmi les bénédictins, elle fut pénétrée de vénération pour leurs vertus, qu'ils voilaient vainement sous leur modestie. Avant son départ, attirée par l'onde limpide et murmurante d'une fontaine, elle se reposa sur ses bords, et y plongea à plusieurs reprises des mains brûlantes. Tout à coup son anneau nuptial glissa dans l'eau et disparut malgré les efforts qu'elle fit pour le ressaisir.

La voyant désespérée de la perte de ce dernier et pieux souvenir du temps où elle était épouse et mère, on lui conseilla de prier avec ferveur la Vierge Marie devant sa statue qui se trouvait placée dans le réfectoire des bénédictins. Elle s'agenouilla donc avec confiance devant l'image sainte, et lorsqu'elle retourna près de la fontaine, elle vit son anneau flotter à la surface de l'onde. Sa joie fut si vive qu'elle voulut, pour en consacrer le souvenir, donner à ces lieux le nom de Vallée d'Or; de là l'abbaye porta celui d'Orval, et prit pour armes: d'argent à un ruisseau d'azur, d'où sort une bague d'or, à trois diamants au naturel. Par reconnaissance pour leur sainte patronne, la duchesse fit aux bénédictins des dons immenses en priant le comte Arnould de les protéger de plus en plus. Les largesses qui leur avaient été octroyées les engagèrent à construire une église avec un monastère; mais avant son achèvement, leur supérieur les rappela en Calabre, et saint Bernard chargea l'abbé de Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons, d'y envoyer quelques moines pour y établir la règle de *Cîteaux*. Depuis lors, les empereurs de la maison de Luxembourg et plusieurs seigneurs opulents la dotèrent tellement que cette abbaye devint une des plus riches de la Belgique. A son entrée se trouvaient de nombreuses dépendances: fermes, granges, étables, forges, brasseries, hôtellerie pour les voyageurs, logements pour les ouvriers. Ses portes toujours ouvertes à l'indigent répandaient au loin les bienfaits multipliés, que la main généreuse des moines d'Orval dispensait sans cesse sur la population qui les entourait.

Nulle abbaye n'a su se concilier l'estime du peuple comme celle d'Orval, et maintenant encore qu'elle gît mutilée dans la vallée (1), maintenant que ces moines ont à jamais disparu, allez sous les humbles toits où leur souvenir est encore vivant, la tradition vous y apprendra comment ces religieux étaient la main visible de la Providence.

La franchise, la confiance et la bonté d'âme sont les traits saillants du caractère de l'Ardennais; il n'est donc pas étonnant que sa reconnaissance survive aux événements qui ont renversé les murs vénérés dont l'aspect lui rendait dans le malheur le courage avec l'espérance. Aujourd'hui la destinée de l'abbaye d'Orval est accomplie!... Dieu, qui l'avait élevée à un si haut degré de splendeur, a rendu aux ronces le sol qu'elle occupait; sa mission était sans doute terminée dans ce monde! l'heure était arrivée où cette abbaye devait rendre à la terre le ciment qui enchaînait ses pierres!

LOUÏSA STAPPAERT.
(Mme RUELENS.)

(1) Godefroi, surnommé le Bossu, duc de la basse Lorraine, était un prince disgracié par la nature, mais doué d'une bien belle âme. Des qualités éminentes, une haute intelligence et un noble cœur faisaient de lui un des princes les plus distingués de son époque.

(1) Les troupes républicaines l'incendièrent en 1793.

# LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Février 18...

J'ai fait aujourd'hui quelques dispositions, les unes riantes, les autres graves, d'où il est résulté pour moi un courant d'idées tour à tour gaies et mélancoliques. J'ai arrangé le berceau, le joli nid où doit reposer l'hôte charmant, l'enfant béni dont j'attends la venue... Ce berceau est un présent de ma mère; elle a tricoté le beau couvre-pied, elle a brodé la taie d'oreiller et façonné elle-même les rideaux de soie verte... Tout est l'œuvre de ses mains, et son bon goût l'a bien inspirée, car ce berceau est gracieux comme l'enfance elle-même... J'ai disposé aussi les premiers vêtements, les langes, les brassières, la petite robe, le bonnet si petit, sous lequel je verrai ce visage, inconnu encore et déjà tant aimé. Tout est prêt... Mais d'autres affaires m'ont aussi occupée : j'ai réglé tous les comptes de la maison, et payé jusqu'au moindre mémoire; je veux qu'on trouve tout en bon ordre, si Dieu disposait de moi; puis, je me suis confessée... Maintenant, j'envisage l'avenir d'un œil tranquille, avec beaucoup plus d'espérance que de crainte... Julien n'a vu que le côté riant de mes préparatifs; je l'ai mené devant le berceau, je lui ai fait voir la layette complète... Il est plein de joie, mon bon mari, et il voit déjà, en idée, un futur avocat dormant

dans ce petit lit, et préludant à ses flots d'éloquence par ces bégaiements et ces gestes incertains qui intéressent tant un père et une mère... Quant à mes préparatifs plus sérieux, mon Julien les connaîtrait toujours trop tôt, si l'événement venait à les justifier...

Février 18...

Ce soir, grande discussion en famille sur le nom à donner au garçon ou à la fille que nous attendons. Ma belle-mère, dans sa jeunesse, a lu quelques romans anglais dont elle a gardé un tendre souvenir, et elle proposait des *Rosalba*, des *Paméla*, des *Malvina*, des *Oscar*, des *Oswald*, des *Edwin*... Eléonore aime assez le moyen âge, elle chante volontiers des romances en vieux français, et elle affectionne les petits meubles contournés en ogive et percés de feuilles de trèfle. Donc, *Alix*, *Berthe*, *Yseult*, *Hugues*, *Raoul*, *Tristan*, étaient ses noms favoris, heureux qu'elle nous ait épargné les reines *Geniévre* et *Mélisende*, les princes *Ogier* et *Lancelot*. Mon père ne haïssant pas les noms classiques, *Hector*, *Horace* avaient quelque charme pour lui ; mais enfin tout le monde s'est rangé à l'avis de mon mari, et il est décidé que si j'ai un fils, il portera le nom du père de Julien : *Robert*; si c'est une fille, le nom de ma mère : *Antoinette*. J'aime ces souvenirs qui se perpétuent, et il est doux de retrouver en son enfant le nom et souvent les traits d'un aïeul ou d'une mère, et de fortifier ainsi la chaîne qui lie les unes aux autres les générations humaines...

2 avril 18...

Grâces soient rendues à Dieu! J'ai fait aujourd'hui mes relevailles, j'ai porté à l'église mon beau *Robert*, et je l'ai offert à Dieu de toute l'effusion de mon âme... Avec quelle ferveur, jusqu'alors inconnue, j'ai prié pour mon enfant ! Avant tout, Seigneur, faites qu'il soit bon! Je ne suis pas assez parfaite pour ne point souhaiter qu'il soit brillant, heureux, beau, spirituel, mais je sens que, pour plaire à Dieu et aux hommes, une chose est nécessaire avant toutes les autres : la bonté du cœur, le dévouement, la sensibilité pour les maux d'autrui, et c'est à Vous, ô Source de toute bonté, que je demande pour mon fils les qualités du cœur, afin qu'il vous aime, qu'il vous serve, qu'il aime et serve ses frères! Mon enfant! mon enfant chéri ! tes traits si doux ont déjà l'ineffable caractère de la bonté ; puisses-tu la conserver parmi les épreuves d'ici-bas! puisse la vie (et que la tienne soit longue !) t'apporter la sagesse, l'expérience, et jamais l'amertume!... Mais Robert se réveille...

Avril 18...

Quelle joie la naissance de ce cher enfant a répandue sur nous! Mon père et ma mère sont bien heureux de contempler leur petit-fils et de me voir moi-même dans ces fonctions maternelles pour lesquelles maman est un si excellent guide... Ma belle-mère ne se rassasie pas de voir l'enfant de son Julien, et déjà elle s'étudie à chercher des ressemblances dans ses traits à peine formés... Hier, elle me disait avec un sentiment profond qui m'a attendrie :— Il ressemblera à mon pauvre mari ! Pour moi, je ne trouve encore aucune ressemblance dans ce cher petit visage, et pourtant je passe des heures à le contempler ! Il est beau, paisible, souriant et tel qu'on peint les anges, avec son front blanc et poli, semblable

Au beau lac de Némi, qu'aucun souffle ne ride ;

avec ses yeux bruns, limpides, immenses, ses joues fermes et colorées d'une délicate teinte de rose, et cette bouche vermeille, qui sait déjà sourire... Cher enfant! Que seras-tu? Je te chante quelquefois la chanson du berceau, qui peint si bien le rêve de toutes les mères...

Ange des cieux, que seras-tu sur terre?
Homme de paix, ou bien homme de guerre?
Prêtre à l'autel ? beau cavalier au bal?
Brillant poëte ? orateur ? général ?...
En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous !

Que sera-t-il? Pourvu qu'il vive, qu'il m'aime et qu'il soit bon, qu'importe?

Mai 18...

Mon pauvre Robert passe de mauvaises nuits ; il n'a plus de repos, ni moi non plus... Je le berce et le promène... Julien voudrait partager mes soins comme il partage mes inquiétudes, mais puis-je consentir qu'il soit privé de sommeil, lui qui prolonge ses études et ses veilles jusqu'au milieu de la nuit, et dont les journées se passent dans des travaux souvent bien arides? Non, ces premiers soucis que donne l'enfance n'appartiennent qu'aux mères : fatigues, veilles, chagrins, mauvais pressentiments qu'on n'ose dire à personne, forment le lien indestructible qui unit la mère à l'enfant... C'est à dater du moment où je suis devenue mère que j'ai compris ce que je devais à mes parents, à ma bonne mère, pour qui, moi aussi, j'ai été un objet d'alarme et d'amour... Je pense bien souvent à elle durant ces nuits passées auprès de Robert, à le bercer, à le promener à pas lents, à lui chanter à demi-voix toutes mes chansons de nourrice, jusqu'à ce que l'aube se lève au ciel, et que l'enfant, lassé, trouve enfin le sommeil dans mes bras...

Juin 18...

Inévitable résultat de mes préoccupations nouvelles! je vois mon mari bien moins qu'autrefois ; l'enfant exige des heures qui, jadis, nous appartenaient à nous deux... Depuis l'arrivée du printemps, je n'ai pas fait une seule promenade avec Julien : il n'est libre que le soir, et le soir Robert me réclame. Il faut le déshabiller, le coucher, le bercer... Je pourrais le confier à une bonne, mais une bonne me remplacerait-elle ? Je sors, mais au milieu de la journée, quand l'air et le soleil peuvent faire du bien à mon fils ; le soir, je n'ose le quitter, et je tâche que son père ne soit pas importuné de ses cris... Quelquefois j'obtiens une heure de paix; alors, comme autrefois, je puis causer avec mon mari, lire ou faire de la musique pour lui... Heures bien douces, mais bien rares... Je n'ose ni ne puis astreindre Julien à la même chaîne, je l'engage à sortir, à aller voir ses amis, à faire quelques visites... il cède à mes bonnes raisons, il sort, mais que son retour me fait plaisir! Je n'ai jamais entendu son coup de sonnette sans une émotion de bonheur ! Mon bon Julien! il ne sait pas combien je l'aime! Vous le savez,

vous, mon Dieu! invisible témoin, unique confident de nos plus intimes pensées, vous savez combien ce cœur aime ce qu'il aime. Ah! faites que ma tendresse tombe sur ces têtes chéries, sur le père, l'époux, l'enfant, comme un flot de bonheur et de bénédictions; qu'ils ne sachent de mon amour que ce qu'il renferme de doux et de dévoué, et que ses inquiétudes, ses alarmes, ses craintes sans motifs ne soient goûtées que par moi seule!

Août 18...

Pour la première fois, depuis vingt mois de mariage, Julien m'a adressé une observation, sinon sévère, au moins raide dans la forme, et qui a fait monter à mon cœur, un peu faible parfois, une larme, la première... J'avais oublié un détail qui le concernait, et il m'a dit :—Je suis étonné, ma bonne amie, que tu aies pu négliger cela! Et moi aussi, j'étais *étonnée*, péniblement étonnée, en entendant cette voix, toujours si amicale et si douce, prendre une nuance d'aigreur et de sécheresse... L'impression n'a pas duré, Julien est redevenu ce qu'il est toujours, affectueux et bon; mais, moi, je serai sur mes gardes, afin qu'il ne soit plus étonné... Mon Dieu! faites de moi une bonne femme, puisqu'on dit que les bonnes femmes font les bons maris, et je veux avoir un bon mari...

15 août 18...

Aujourd'hui, Robert étant très-bien portant, je suis allée à la grand'messe, et j'ai beaucoup pensé à la sainte Vierge, dont on célèbre la fête. Je me la représentais dans son ménage, à Nazareth; je la voyais, humble dans sa beauté, dans sa gloire, dans sa divine maternité, toujours égale, douce, prévenante, soumise pour son mari, étant supérieure à tous parce qu'elle était meilleure que tous. Quel calme dans cette âme! Quelle disposition au sacrifice! Quel pur amour pour les siens! Que l'on serait heureux, que l'on serait bon, si la vanité, l'exigence, l'inquiétude jalouse ne venaient troubler les plus saintes affections! Ne rien demander aux autres, et leur donner tout, ce serait le secret du bonheur; ce serait même le plus adroit des calculs, car on obtiendrait toujours plus qu'on n'aurait osé demander; mais qu'il est difficile de faire abnégation de soi!

Septembre 18...

Julien profite des vacances du barreau; il se distrait un peu, il voit ses amis; je l'accompagne quand je le puis; mais, bien souvent, le ménage, les soins à donner à mon fils me retiennent au logis. Je lis, je travaille, je reçois la visite de ma mère, de ma belle-mère, d'Éléonore, et le temps se passe, non sans me durer parfois...

Septembre 18...

Hier au soir, Julien est rentré fort content de sa soirée. Il avait rencontré, chez le sous-préfet, un inspecteur des finances, M. de ..., et sa femme; or, dans cette femme, la belle compagne du fonctionnaire, Julien a reconnu mademoiselle Camille T..., qu'il avait vue autrefois à Paris, alors qu'il étudiait le droit. Il m'a raconté cela, son étonnem nt, la surprise de madame de ..., les paroles gracieuses qu'elle lui avait adressées, les questions aimables qu'elle lui avait faites sur moi, et tout le récit se terminait par : — Ma bonne amie, il faut que tu la voies! Elle viendra te faire une visite, tu la recevras; elle n'est ici que de passage, il faut lui faire les honneurs de notre ville... Je ne demande pas mieux, mais pourtant j'ai regardé mon mari dans les yeux; il s'est mis à rire et il m'a embrassée. — Ai-je deviné? lui ai-je dit. Mademoiselle Camille? — J'étais bien reçu dans la maison de son père, ancien ami du mien, m'a-t-il répondu tout simplement; je voudrais pouvoir rendre à madame de ..., voyageuse à son tour, quelques-uns des plaisirs que j'ai goûtés dans sa famille. Ma mère est veuve et ne reçoit plus personne; c'est donc à nous, chère Isabelle, à garder les traditions de l'ancienne hospitalité de province. — Sans doute, mais mademoiselle Camille?... — Eh bien! mademoiselle Camille, qui a cinq ou six ans de plus que ton serviteur, m'inspira le premier sentiment romanesque que j'aie ressenti, mais jamais, jamais je n'aurais osé lui avouer ma flamme et elle l'a toujours ignorée. Je n'étais pour elle qu'un ennuyeux étudiant, fort gauche et fort taciturne, pour qui ses parents avaient des bontés. Voilà la vérité. — C'est bien, cher ami, je n'en demande pas davantage. — Comment m'aurait-elle remarqué? Elle était alors si belle et si brillante! elle est encore jolie, du reste...—Nous la verrons demain, dis-je. En attendant, regarde Robert, dont les yeux te cherchent; vois, comme il est beau!

Il le prit dans ses bras, le caressa longtemps, et il ne fut plus question de rien...

Septembre 18...

J'ai vu madame de... elle est bien belle, fort aimable, et elle paraît surtout d'une extrême bienveillance. Elle m'a témoigné beaucoup d'amitié, mais j'étais embarrassée en sa présence, et fâchée contre moi-même de me trouver aussi gauche... J'ai fait venir Robert, paré de ses plus beaux atours; elle l'a embrassé, elle a vanté sa fraîcheur et sa beauté, puis elle a détourné la tête... Pauvre femme! elle n'a pas d'enfants!

Septembre 18...

Julien fait de fréquentes visites à l'inspecteur et à sa femme; il s'amuse chez eux; il y trouve un écho de ce monde de Paris qui ne demeure jamais tout à fait indifférent à ceux qui y ont vécu. Puis-je lui en vouloir? Non, certes. Les personnes qu'il voit ne sont-elles pas honorables? Sans aucun doute. Alors, pourquoi cette sourde inquiétude? Pourquoi suis-je contrariée quand je le vois s'habiller pour aller faire une visite à madame de...? Ah! c'est qu'il l'a aimée! c'est que peut-être, qui sait? il la regrette! Elle est mieux, beaucoup mieux que moi, quoique plus âgée; elle a l'habitude du monde, sa conversation est charmante, je parais bien nulle et bien effacée auprès d'elle... Oui, mais Julien sait que je l'aime uniquement, il m'aime aussi, je suis sa femme, comment pourrait-il avoir une pensée pour une autre? Je suis folle, mais du moins de ma folie mon mari ne saura rien! Je souffre au fond de l'âme, mais comme ma souffrance tient à mon caractère inquiet, qu'elle n'est pas justifiée, je saurai ne pas faire souffrir les autres... Mon bon mari! Ah! je ne suis pas juste envers lui!...

Octobre 18...

C'est égal, je voudrais que madame de... s'en allât. Comment une inspection peut-elle durer aussi longtemps? Demain, nous leur donnons une soirée, soirée d'adieu, j'espère...

Octobre 18...

Je crois que la fée Guignon avait présidé à cette malheureuse soirée, que j'aurais tant voulu rendre agréable à Julien... Tout était mal; le piano n'était pas d'accord; les cordes de la harpe se rompaient sous l'influence de l'atmosphère; on n'avait pas apporté la musique que j'avais demandée; le sirop d'orgeat tournait à l'aigre; la brioche, trop cuite, était changée en biscuit, et, pour comble de malheur, le domestique répandit un verre de sirop de citron sur la robe de soie d'une dame... Julien était mécontent, j'étais mal à l'aise... Qu'est-ce que madame de ... aura pensé de moi? Cependant, elle a traité les inconvénients de la soirée avec une facilité bienveillante qui les cachait aux yeux des autres, tandis que, moi, j'aurais volontiers pleuré de dépit. C'est une faiblesse, mais que je regrettais nos tranquilles soirées de famille! que je regrettais même une soirée solitaire auprès du berceau de mon fils!... Maman m'a prise à part et m'a dit: « Isabelle, tu aurais dû avoir l'œil sur tes préparatifs; il n'était pas difficile de t'assurer si le piano était d'accord, la brioche cuite à point, et si le sirop n'avait pas vieilli en bouteilles. Quand on reçoit des convives ou des invités, on se doit à leur bien-être et à leurs plaisirs... — Il est vrai, chère maman, lui ai-je dit, mais Robert a été souffrant toute la journée. Il souffre des dents, et je ne l'ai pas quitté. — Ma chère fille, mets-toi en garde contre les exagérations de certains devoirs. Tu pouvais confier Robert à la bonne; Mariette est une fille intelligente et sûre, et pendant ce temps tu te serais occupée de ta maison et du soin de la rendre agréable à ton mari... Prends garde, chère fille! les enfants, qui devraient être un lien, deviennent souvent, entre deux époux, un objet de discorde, ou tout au moins d'ennui, par l'exagération de sacrifices et d'abnégation des jeunes mères. Tu pourrais bien donner dans ce travers, ma pauvre Isabelle!... »

J'ai baissé la tête sur la vérité de ces paroles...

Octobre 18...

Je suis allée à l'église aujourd'hui, car j'avais besoin de répandre mon cœur devant Dieu... Il y avait bien du fiel dans ce pauvre cœur; mais j'espère que le voilà fortifié, épuré et prêt à exécuter ses bonnes résolutions. Le calme, l'égalité d'humeur, la douceur constante, voilà ce que je me propose de pratiquer; je veux faire à mon mari l'intérieur si doux que, nulle part, il ne se trouve mieux que chez lui. Je lutterai contre ma jalousie; je lutterai contre *ma rivale*, mais en le rendant heureux.

Octobre 18...

Ce soir il m'a dit en rentrant: « Tu recevras demain la visite d'adieu de madame D..... — J'ai répondu quelques paroles indifférentes, et j'ai parlé d'autres choses... Nous sommes restés fort tard auprès de Robert, qui paraissait souffrant.

Octobre 18...

Je viens de passer douze heures qui marqueront dans ma vie et y laisseront une éternelle trace d'inquiétude, et de reconnaissance envers le Dieu bon qui m'a sauvée du plus affreux malheur... Ce matin, en me levant, après une nuit assez paisible, j'avais trouvé Robert fort agité et souffrant cruellement de ses dents... je n'avais cependant aucune crainte; je m'occupai toute la matinée à le calmer sans y réussir... je le tenais sur mes genoux, lorsque tout à coup je sentis son corps se roidir, ses petits bras retombèrent inertes, son visage se couvrit d'une affreuse pâleur, et ses yeux, à demi sortis de l'orbite, m'épouvantèrent par leur fixité. « C'est une convulsion! s'écria Mariette. » Ce mot résonna à mon oreille comme un glas d'agonie. On courut chercher le médecin, et avant qu'il fût arrivé, mon mari rentra, et me trouva avec mon fils demi-mort entre mes bras. Il se jeta à genoux devant moi, il baisa les pieds, les mains glacées de l'enfant, il essaya de le réchauffer; mais pendant longtemps tout fut inutile... la roideur des membres ne diminuait pas et la pâleur violacée de la face restait la même... Mon mari jetait des cris de désespoir... moi, je ne pouvais pleurer ni parler... j'étais saisie d'un tremblement intérieur qui m'ôtait la force de m'exprimer; je priais mentalement. Oh! quels cris mon âme poussait vers le ciel! Le médecin arriva... il ordonna un bain... on le prépara aussitôt; j'y plaçai l'enfant en le tenant dans mes bras, car il glissait comme une masse inerte au fond de la baignoire... Nous attendîmes cinq minutes... un siècle d'angoisses! enfin son corps se détendit, ses yeux se fermèrent languissamment, et une légère teinte rosée remonta à ses lèvres! Mon mari était à genoux à côté de moi... il étendit les mains vers Robert, revenu à la vie, et il se prit à sangloter tout haut... nous étions si heureux! Mais le médecin nous dit: « La même crise peut se représenter; en ce cas, vous ferez prendre à l'enfant un nouveau bain, et vous lui donnerez, de quart d'heure en quart d'heure, une cuillerée de la potion dont je vais écrire la formule. » Ces paroles, dites froidement, me firent frissonner... Hélas! elles étaient prophétiques! Trois fois les convulsions se répétèrent, plus violentes qu'à la première crise. Pendant de longues heures, j'ai cru à chaque minute que mon fils allait expirer sous mes yeux... Quelles heures! et que l'on serait malheureux si l'on ne pouvait prier, invoquer à son aide une puissance supérieure qui peut vous tirer de cet abîme de douleur! Enfin, après le quatrième bain et la médicamentation la plus énergique, Robert, vers le soir, s'endormit doucement.... un souffle égal souleva sa poitrine; une transpiration abondante s'établit, et le médecin, qui était revenu, dit avec satisfaction: « Le voilà hors d'affaire... Votre fils est bien vigoureux, madame. »

Je respirai à ces mots; le docteur s'en alla, et je me jetai toute en larmes dans les bras de mon mari. Il me pressa fortement sur sa poitrine, et je sentis dans ses étreintes l'émotion qui remplissait son âme. Lorsque nous fûmes un peu plus calmes, nous nous assîmes auprès de la cheminée: Robert dormait toujours, et après avoir longtemps causé de l'événement du jour, Julien me demanda: « Et madame D.....? — Elle est venue, sans doute, répondis-je; mais, tu le comprends, je n'ai pu la recevoir. — Ah! sans doute. Et maintenant elle est repartie pour Paris. — Tant mieux! dis-je, involontairement.

Il me regarda d'un air surpris. « Tant mieux! répéta-t-il, et pourquoi donc? T'aurait-elle blessée en quelque chose? ajouta-il d'un ton inquiet et affectueux. — Non, dis-je, jamais; mais je dis tant mieux, tant mieux, pour moi, car tes visites... — Eh bien! mes visites? — Tes visites si fréquentes chez elle me faisaient quelque peine. »

Cet aveu était sorti spontanément de mes lèvres et de mon cœur; nous étions, mon mari et moi, après le péril de notre enfant et les terreurs ressenties en commun, arrivés à une de ces heures où l'intimité redouble, où la confiance devient sans bornes, où le dernier secret s'envole du fond de l'âme. Il jeta son bras autour de moi et me rapprocha de sa poitrine : « Toi, jalouse! dit-il; toi, Isabelle, tu t'es défiée de moi? — Non; je ne me suis pas défiée, mais je pensais... je craignais qu'en la voyant belle encore, toujours aimable, tu ne vinsses à regretter... — Quoi? — Qu'elle ne fût pas ta femme! »

Il haussa doucement les épaules. « Tu l'as aimée, dis-je vivement. — Aime-t-on à cet âge? J'aimais la chimère de mon imagination, et non pas Camille, et si j'ai eu quelque plaisir à la revoir, c'est qu'elle me rappelait des temps déjà lointains, des études, des projets, des rêves, la jeunesse enfin... elle évoquait le passé devant moi; voilà tout, et dans ce passé, ce n'était pas son image que je cherchais. »

Je me tus; il prit ma main : « Isabelle, pourquoi as-tu manqué de confiance envers moi? — Je n'osais, je ne voulais pas te contrarier. — Tu croyais donc que j'y attachais de l'importance? C'était alors, et plus que jamais, le cas de m'en parler, de m'éclairer et de m'éviter le tort, le très-grand tort de te causer une peine, même involontaire. Crois-moi, Isabelle, ton bonheur est mon but, et ta confiance mon bien le plus cher. Te défieras-tu encore de ton meilleur ami? — Jamais! lui dis-je, attendrie par sa bonté, jamais! tu sauras tout, même mes craintes, les plus injustes, s'il m'arrivait d'en concevoir. — Tu me le promets? confiance entière, semblable à celle que j'ai en toi? — Toujours. »

Nous scellâmes ce doux pacte en nous embrassant et en effleurant de nos lèvres le front rasséréné de notre fils. Puis, je fis ma prière du soir. Mon mari me dit : « Aujourd'hui, j'ai prié aussi. En voyant Robert mourant, il me fallait crier au secours, et toutes les prières de mon enfance sont revenues sur mes lèvres. — Et Dieu les a entendues, dis-je. »

Je priai longtemps, inondée de la joie la plus pure; j'aimais tout, Dieu, mon mari, mon enfant; je pensais avec une sorte de plaisir à madame D.....; je voudrais pouvoir lui rendre quelque grand service, je l'aime presque... et maintenant, j'espère tout de l'avenir, puisque Robert vit, que Julien m'aime et qu'il a pensé à Dieu.

ÉVELINE RIBBECOURT.

(*La suite à un autre numéro.*)

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

## FRONTISPICE.

### §. Ier. — EXPOSITIONS ANTÉRIEURES.

L'esprit humain est ainsi fait, et c'est sa gloire, que, lorsqu'on veut le resserrer, on dégage en lui des forces inespérées, inconscientes, tout comme de ce petit filet d'eau, coulant tranquillement au sein d'une prairie, on fera tout à l'heure, avec des barrages et des écluses, un torrent impétueux propre à donner la vie aux plus grandioses usines.

C'est ce qui arriva, notamment, à la fin du dernier siècle. La France impréparée se trouva assaillie par toutes les forces de l'Europe. Le patriotisme du gouvernement fit appel à celui de la science, et la science répondit à cette avance en improvisant es moyens de chasser l'Europe du territoire sacré. Même chose fut due plus tard à une mesure qui a été souvent blâmée : le blocus continental dirigé contre l'Angleterre et sevrant la mère-patrie de ses produits coloniaux. Pour ne citer que les plus précieux, le sucre, la cochenille, l'indigo manquèrent simultanément. L'esprit humain se mit à l'œuvre, et le sucre de betterave remplaça tout d'abord celui des Antilles. A la cochenille on substitua la teinture de la racine de garance; un Lyonnais, Raymond, destitua l'indigo, et mit en son lieu le prussiate de fer, nommé depuis vulgairement bleu de Prusse ou bleu Raymond.

Un fait non moins remarquable est que ces deux périodes si tourmentées, la République et l'Empire, ont vu naitre et grandir l'ingénieux système des expositions universelles, d'abord exclusivement nationales, aujourd'hui tendant à englober dans une communion fraternelle et humaine l'universalité du globe.

Que l'on en ait ou non conscience, c'est la fin prochaine des luttes armées. Qu'on se rappelle les haines violentes de l'Angleterre et de la France, haines datant de la conquête des Normands, et perpétuées à travers tout le moyen âge jusqu'aux guerres géantes d'Aboukir, de Trafalgar, de Waterloo. Quarante ans de paix et d'échanges ont suffi pour concilier, en les révélant l'un à l'autre, ces deux grands peuples si pleins de contrastes, et, à ce titre, désignés par la Providence pour s'aimer, s'accorder et se compléter. Des Anglais, nous avons appris à estimer la dignité, le sérieux, l'esprit de suite, la loyauté commerciale, l'attachement aux grands principes où l'homme puise la pleine possession, la pleine disposition de sa pensée et de son être. Les Anglais, en retour, apprécient notre franchise, imprudente parfois jusqu'à l'intempérance, mais séduisante comme tout ce qui est de sang et de race, notre goût, notre esprit, notre fougue martiale, toujours à nulle autre pareille, notre imagination, nos vins, nos modes, nos objets d'art; par quoi les Anglais comprennent bien que nous ne saurions leur faire concurrence, pas plus qu'ils ne

seraient en état de lutter contre nous sur ces terrains propres.

Ainsi de chaque peuple : nul n'est déshérité, et tous ont intérêt à une comparaison qui fera ressortir les mérites spéciaux, les mérites jusqu'ici méconnus de chacun. On apprendra, par ce pacifique tournoi, qu'il ne vaut pas la peine de violenter les conditions physiques, morales, géographiques d'un pays, pour produire, à grands frais, ce qu'à deux pas de soi souvent on pourrait obtenir facilement et à bon compte. Il y a eu un temps, et ce temps n'est pas loin, où chaque province, et en remontant plus avant, chaque commune, et plus haut encore, chaque maison avait aussi la prétention de se suffire à elle-même. De toutes ces barrières fiscales, prohibitives, élevées autrefois dans le sein des États par la main de la défiance, il ne reste plus de vestiges. Ce sont les États aujourd'hui qui, à leur tour, se précautionnent et se barricadent aux frontières, moins contre l'ennemi que contre les richesses, moins contre les bombes que contre les produits. Mais l'on peut prévoir qu'avant peu il en sera de cette prétention des États à l'universalité de productions ce qui aura été de celle des provinces, des communes et des domaines. L'exemple du passé, la multiplication et le perfectionnement des voies de communication, les dispositions évidentes des peuples, et enfin les expositions universelles de l'industrie, tout concourt à ce résultat. Sera-ce un bien? nous le croyons ; mais il est difficile que ceux-là même qui repoussent et redoutent ce résultat ne le jugent pas inévitable.

Quoi qu'il en soit, c'est à la France qu'appartient, ainsi que tant d'autres initiatives, celle des Expositions de l'industrie. La première eut lieu en l'an VI (1798), sous le ministère de M. François de Neufchâteau, alors préposé au département de l'intérieur. Il s'agissait de célébrer avec un éclat particulier le sixième anniversaire du gouvernement existant, et, dans la commission que le ministre chargea d'en rechercher les moyens, un membre eut l'heureuse et ingénieuse idée de proposer, comme annexe aux réjouissances dites populaires, une Exposition des produits des beaux-arts. Cette idée fut accueillie et étendue par l'adjonction de produits des arts industriels à l'Exposition projetée, qui eut lieu au Champ-de-Mars, le 19 septembre 1798, et dura seulement trois jours. Les objets manufacturés qui s'y firent le plus remarquer furent non les étoffes de luxe, mais les tissus de coton, produit nouveau alors; et vingt-cinq médailles furent décernées aux artistes ou manufacturiers de Paris et de ses environs, qui seuls répondirent à ce premier appel.

Mais le principe était posé, et l'institution ne devait pas périr. Une seconde Exposition eut lieu au Louvre, en l'an IX (1801), au même titre que la première, et déjà on y vit affluer de nombreux produits départementaux. Le premier Consul en fit personnellement les honneurs à l'illustre Fox, de passage en France, et qui fut extrêmement frappé des singuliers progrès de notre industrie au milieu de tant de calamités, de luttes intestines et extérieures. On vit paraître, à ce second rendez-vous du travail national, les tapis encore aujourd'hui si renommés de la maison Sallandrouze, et de beaux tissus de laine espagnole francisée ou croisée avec l'espèce mérinos. Jacquart fit son apparition à cette Exposition, avec son admirable *métier*, et obtint du jury une médaille en bronze. Son nom est aujourd'hui un de ceux qui illustrent la façade du monument permanent destiné à recevoir dans nos Champs-Élysées les Expositions, désormais universelles. A côté de Jacquart figure, noble contraste! sur la liste des médailles, M. de Larochefoucauld-Liancourt, auteur d'une machine pour la fabrication des cardes à laine et à coton.

La troisième Exposition (1802) eut lieu également au Louvre, sous le ministère Chaptal. On y remarqua les premiers cachemires français, d'abord fabriqués par M. Ternaux, avec la laine mérinos, puis avec celle de la race dite kirguise, dont sont faits les cachemires asiatiques. Les étoffes lyonnaises, dont ce fut alors comme une résurrection, s'y firent également fort admirer, et l'on y remarqua avec intérêt les premiers fils et tissus fabriqués, non plus à la main, mais avec des machines, que bientôt on vit se multiplier en France, nonobstant la vive opposition qu'elles rencontrèrent, comme toute nouveauté, et comme portant atteinte au travail qu'elles devaient, au contraire, centupler.

La quatrième Exposition s'ouvrit en 1806, sur la place des Invalides, sous le contrôle et sous le ministère de M. de Champagny. On y vit pour la première fois les belles mousselines de Tarare et de Saint-Quentin, ainsi que les produits des fabriques alsaciennes, portées depuis à un si haut degré de prospérité. Un Lyonnais, M. Gensoul, fixa l'attention par un ingénieux et nouvel appareil pour le filage de la soie. Cette Exposition dura vingt-cinq jours, du 25 septembre au 19 octobre, et fut la dernière de l'Empire. Bientôt après, en effet, les décrets de Milan et de Berlin inaugurèrent le *système continental*, et la France, jetée d'ailleurs dans une guerre perpétuelle et immense, dut jusqu'à nouvel ordre renoncer à jouir de ces fêtes de l'industrie.

Quand elles se rouvrirent, en 1819, sous la présidence de M. Larochefoucauld, et dans les bâtiments du Louvre, on put constater les étonnants progrès industriels que la France avait faits depuis treize ans, au milieu de ses combats et de ses revers. Les étrangers qui visitaient notre pays à cette époque et ne l'avaient pas vu depuis 1789, avaient peine à le reconnaître, tant la France était changée, tant l'industrie et le bien-être y avaient fait de rapides et universels progrès. L'aciérie, la papeterie, les produits chimiques, les toiles peintes de Jouy brillèrent particulièrement à cette Exposition, ouverte à l'occasion de la fête du roi, et où Louis XVIII voulut en personne distribuer les récompenses aux exposants désignés par le jury. M. Darcet reçut l'ordre de Saint-Michel; MM. Ternaux et Oberkampf furent faits barons. Le premier avait été précédemment décoré de la main même de l'Empereur.

Les sixième et septième Expositions eurent lieu en 1823 et 1827, au Louvre également, la première sous la présidence de M. de Doudeauville, la seconde sous celle de M. d'Herbouville. On vit apparaître dans l'une, de beaux appareils d'optique, le tulle de coton et le bleu Raymond ; dans l'autre, des draps remarquables, dont la fabrication devenait de plus en plus universelle ; dans toutes les deux, on constata les considérables progrès et les importantes conquêtes que l'industrie métallurgique avait réalisées en France.

Pour avoir été retardée jusqu'en 1834 par la révolution de juillet, la huitième Exposition de l'industrie n'en fut que plus solennelle et plus brillante. Le Louvre

ne suffisant plus à recevoir tous les envois du pays, il fallut construire sur la place de la Concorde quatre spacieux pavillons qui s'ouvrirent le 1er mai. Louis-Philippe en fit l'inauguration, et la présidence du jury fut déférée à M. le baron Thénard. L'exposition dura deux mois, et un simple garçon de ferme du département des Vosges en eut le principal honneur par l'invention de la charrue dite *Grangé* (de son nom), et propre à être dirigée par les mains les plus novices.

En 1839, 1er mai, neuvième Exposition au grand carré des Champs-Élysées. Même présidence que devant. Ce qui frappe surtout à cette solennité, c'est l'expansion de plus en plus générale de cette puissante force motrice qui a nom la vapeur.

En 1844, dixième Exposition. Même présidence, même emplacement et même date. Les progrès sont toujours de plus en plus marqués, de plus en plus variés. Les soieries, les meubles, les cristaux, les dentelles, les bronzes, l'orfévrerie, la typographie brillent entre tous. La dorure et l'argenture par la pile voltaïque font leur apparition, saluées d'un étonnement et de bravos universels. Divers perfectionnements donnés à l'art nautique par la science et par l'industrie sont également signalés avec éloges et récompensés par le président du jury, et dans ce nombre, l'art de fournir à nos marins des vivres toujours frais et de l'eau fraîche par la distillation de l'eau de mer.

La révolution de 1848 ne retarda pas la onzième Exposition, qui eut lieu exactement en 1849, et où l'on sentit peu les effets de la grande secousse politique de l'année précédente. Le nombre des exposants y excéda même d'un dixième le chiffre relevé en 1844. Le caractère distinctif de cette Exposition fut moins l'apparition de grandes découvertes que le perfectionnement général des produits et des procédés en tous genres, mais particulièrement dans la fabrication des objets de luxe et de goût que nous fournissons à l'Europe, et dans lesquels notre supériorité est si marquée et si réelle.

Il peut n'être pas sans intérêt de suivre, par le chiffre toujours croissant des exposants, les rapides progrès de l'institution dans le demi-siècle d'existence qu'elle compte en 1849.

En 1798, ce nombre avait été de 110.
En 1801, il fut de 220.
En 1802, de 540.
En 1806, de 1,422.
En 1819, de 1,662.
En 1823, de 1,648.
En 1827, de 1,795.
En 1834, de 2,247.
En 1839, de 3,381.
En 1844, de 3,960.
En 1849, de 4,494.

En 1851, l'Angleterre, qui, jusqu'alors, avait vu, sans être tentée de les imiter, et avec un apparent dédain, nos Expositions, s'émut enfin des progrès si marqués de notre industrie, et prit une solennelle revanche, en même temps qu'une initiative heureuse et libérale, par son Exposition universelle, qui sera une grande date dans l'histoire du travail et de l'échange humains. Elle voulut prouver qu'elle ne craignait pas la concurrence étrangère, et entendait rester conséquente aux grandes réformes libre-échangistes qu'elle avait hardiment adoptées quelques années auparavant. Certains esprits alarmistes craignirent un piége dans cette large hospitalité anglaise; mais ce sentiment fut loin d'être général, et toute l'Europe, ainsi qu'une vaste portion du reste du monde habité, répondit à l'appel britannique et prit place dans Hyde-Park, sous les voûtes du splendide *Palais de Cristal*, œuvre du génie et de la hardiesse d'un simple jardinier du duc de Devonshire, M. Paxton. On y compta dix-neuf mille exposants de tous les pays, dans lesquels notre pays figura pour 1,760, et pour près de 800 médailles obtenues devant le jury mixte, outre les mentions honorables. La France mérita en somme le cinquième des récompenses totales, quoiqu'elle ne formât pas le dixième du chiffre des exposants : ce fut un grand et beau succès. M. le baron Charles Dupin, président du jury français à Londres, en a retracé en ces termes la vive impression, dans le discours qu'il prononça, au retour de sa mission, et lors de la distribution des croix d'officiers et de chevaliers de la Légion d'honneur, faite à ceux de nos exposants qu'on avait le plus remarqués : « J'ai toujours devant les yeux, dit-il, le moment un peu tardif, au gré de notre impatience, où les apprêts de la France, achevés, découvrirent enfin, au dessus d'un rez-de-chaussée rempli des merveilles de Paris, 60 mètres de façade occcupés par nos admirables soieries, avec ces mots superflus écrits en tête : Lyon, Lyon, Lyon! On voyait ces soieries pressées, gênées les unes contre les autres par bandes verticales, étroites, avares, tant il fallait épargner la place pour suffire à de tels trésors. Tout à coup, des deux côtés de la plus grande galerie, en avant de cette ligne éblouissante, dix-huit drapeaux uniformes sont hissés à la fois et font briller sous la voûte de cristal les trois couleurs les plus vives de notre écrin national. Ah! nous avons à l'instant senti la victoire crier dans nos cœurs : la France! voilà la France, voilà la grâce et la splendeur de la France! Et la victoire était vraie dans le Palais de Cristal, comme elle l'eût été dans tout autre palais du monde. »

En 1853, Dublin et New-York ont simultanément imité l'exemple de cosmopolisme et d'hospitalité donné par l'Angleterre, et là aussi ce sont des Palais de Cristal qui ont abrité l'industrie des divers peuples exposants. Ces solennités ont été très-remarquables ; mais elles ne pouvaient avoir et n'ont pas eu le degré d'importance de l'Exposition universelle de Londres, ni de celle qu'on va voir s'ouvrir à Paris le 1er mai de cette année.

## § II. — LE PALAIS DE L'INDUSTRIE.

La France, premier auteur des expositions de l'industrie, ne pouvait, dans la voie ouverte par elle et élargie par l'Angleterre, demeurer en arrière de celle-ci, non plus que de l'Amérique et de l'Irlande. En conséquence, et dès le 27 mars 1852, un décret du chef du pouvoir exécutif a arrêté qu'un édifice destiné aux expositions industrielles, et pouvant également servir aux cérémonies publiques et fêtes nationales, serait élevé au grand carré des Champs-Élysées. L'exécution de ce bâtiment a été confiée à une compagnie anglaise, qui en a obtenu l'exploitation pour une période de trente-cinq ans.

Un autre décret du 8 mars 1853 a fixé au 1er mai 1855 et au 30 septembre de la même année (il y a eu depuis prorogation au 31 octobre) l'ouverture et la clô-

ture de l'Exposition universelle des produits industriels et agricoles. Il a en même temps réuni à cette grande solennité l'exposition quinquennale qui, aux termes des précédents, devait avoir lieu le 1er mai 1854.

Un troisième décret, en date du 22 juin 1853, a décidé qu'une Exposition universelle des beaux-arts aurait lieu à Paris en même temps que l'Exposition universelle de l'industrie, et a par conséquent renvoyé à 1855 l'Exposition annuelle des beaux-arts, qui devait avoir lieu en 1854.

Enfin, un quatrième décret, du 24 décembre 1853, a placé l'Exposition universelle des produits de l'agriculture, de l'industrie et des beaux arts sous la direction et la surveillance d'une commission présidée par le prince Napoléon.

Le règlement général qui sert de base à tous les travaux de la commission et des autorités françaises a été publié dans le *Moniteur* du 6 avril 1854. Ce règlement a été préparé par une sous-commission créée au sein de la commission impériale, présidée par le prince Napoléon, composée de MM. le duc de Mouchy, le comte de Lesseps, Leplay, Legentil, Schneider, Émile Pereyre, le général Morin, Vaudoyer, Arlès-Dufour et Adolphe Thibaudeau. Les ministres d'État, de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, le président du conseil d'État, ont également pris part à cette œuvre remarquable.

Elle contient les dispositions les plus favorables pour les exposants français et étrangers. Tous leurs produits sont traités sur le pied de la plus complète égalité; ils sont transportés gratuitement : les produits français depuis le lieu de la production ; les produits étrangers depuis la frontière. Toutes facilités sont données à l'introduction des produits étrangers ; la protection la plus efficace est assurée aux dessins et aux inventions ; en un mot, rien n'a été négligé pour répondre à la grande pensée de l'Exposition universelle.

Le Palais de Cristal de Hyde-Park avait fourni un type particulier et gigantesque, un système nouveau d'architecture de verre et de fer, qui, l'Exposition terminée, a été transféré sur les hauteurs de Sydenham, où il est demeuré le musée permanent des plus célèbres produits de l'art et de l'industrie de tous les temps et de toutes les nations. On aurait, par plus d'un motif, désiré conserver à Londres cette grande construction, mais elle obstruait une des principales promenades de la grande capitale, et, malgré des influences puissantes, cette velléité avorta par respect de l'opinion publique.

A Paris on a voulu faire un monument durable, et on a combiné la pierre avec le verre et le fer. Le choix de l'emplacement a été critiqué par des raisons que nous ne saurions mieux faire que de laisser développer à un homme très-judicieux et très-compétent en ces matières, M. A. P., du Pays :

« C'est la condamnation à mort, dans un temps donné, de cette magnifique promenade publique que l'Europe nous enviait, de ce *Corso* unique, de ce *Grand-Cours,* comme il s'appelait dans le principe, dont Paris appréciait tellement l'agrément, qu'il lui avait donné le nom poétique de Champs-Élysées. Limités au nord par les hôtels du faubourg Saint-Honoré, ils n'avaient d'air et d'espace que vers le sud, où leur haute futaie s'étendait jusqu'à la Seine; de ce côté on avait même agrandi les perspectives, il y a quelques années, au moyen d'un percement heureux au fond du carré Marigny, qui permettait d'apercevoir sur l'autre rive de la Seine le beau dôme des Invalides. Le nouveau Palais de l'Industrie supprime tout cela : air, espace, perspectives; il obstrue, il étouffe ce lieu de promenade, et transforme cette plantation aux longues avenues entrecroisées en quelque chose de semblable à nos boulevards. Dans quelques années, les Champs-Élysées ne seront plus qu'un boulevard prolongé. Et qu'on ne dise pas que ce sont là des craintes exagérées et des doléances sur un sacrifice qui n'est pas fait et qui ne se fera pas! Les faits ont leur logique inévitable. Quand l'administration s'est décidée à établir le palais de l'Exposition universelle dans les Champs-Élysées, si quelques objections lui ont été faites sur les inconvénients d'asseoir une aussi vaste construction au sein de la promenade favorite de Paris, les raisons spécieuses n'ont pas manqué pour écarter tous les scrupules; et si quelques-uns ont pressenti que c'était là une cause de ruine dans l'avenir et s'y sont résignés secrètement, le plus grand nombre a pu croire qu'on ne compromettrait en rien l'existence future des Champs-Élysées, puisqu'on laissait intacts pour ainsi dire ses massifs, et qu'on n'empiétait pas sur le parcours habituel des promeneurs. Dans un autre temps, quand on aura de nouveau besoin d'un grand espace de terrain pour une destination quelconque, une autre administration trouvera peut-être des raisons toutes contraires et tout aussi justes pour consommer la ruine des Champs-Élysées. — « Sans doute, dira-t-elle, si les Champs-Élysées avaient conservé le caractère exclusif de promenade plantée d'arbres que lui donna, en 1764, le surintendant des bâtiments, Marigny, nous nous ferions scrupule d'y porter atteinte. Mais depuis longtemps elle a perdu ce caractère ; de gigantesques constructions les ont envahis ; et, à vrai dire, il ne reste plus que des lambeaux isolés de ce bel ensemble. Ce sont ces lambeaux isolés et désormais inutiles que nous nous proposons d'utiliser ; et, en en disposant, nous ne faisons que rendre de la valeur à des espaces perdus, et mettre de l'harmonie dans une portion importante de la ville, à laquelle son morcellement a ôté toute sa grandeur. »

Quel que soit le mérite de ces observations, voici l'aspect que présente aujourd'hui le Palais de l'Industrie, visible de toutes parts, grâce au sacrifice de beaucoup d'arbres.

La principale façade, qui se développe parallèlement à la grande avenue des Champs-Élysées, offre un avant-corps au milieu et deux pavillons aux extrémités. L'entrée, comprise dans l'avant-corps, est formée par une porte monumentale en plein cintre, de la hauteur de deux étages. Elle est flanquée de quatre colonnes corinthiennes, et surmonté d'un attique où l'on a sculpté un bas-relief représentant l'Agriculture, l'Industrie et les Arts, avec le buste de l'Empereur. Au-dessus s'élève la statue colossale de la France, distribuant des couronnes aux vainqueurs. Des deux côtés de cet avant-corps se détachent les parties latérales, divisées en étages par une frise sur laquelle on a inscrit les noms des hommes illustres dans les sciences utiles (*Guttenberg, Montgolfier, Denis Papin, Parmentier, Jacquart, Franklin, Salomon de Caus, Volta, Bacon*), tandis que les entre-colonnements des fenêtres supérieures sont ornés des noms des principales villes de France.

L'édifice présente une longueur de 252 mètres sur

une largeur de 108. Il est divisé en trois nefs longitudinales, dont la plus grande, dite le transept, mesure 30 mètres en hauteur. Les deux nefs latérales sont coupées, à la hauteur du premier étage, par une galerie qui règne tout à l'entour, et qui s'avance jusque dans l'intérieur du transept, de telle sorte qu'il reste au milieu un espace vide de 190 mètres de long sur 18 de large. C'est dans les galeries inférieures et supérieures qui entourent le transept que doivent être exposés les produits, les chefs-d'œuvre des industries qui tiennent des beaux-arts, telles que l'orfévrerie, la bijouterie, la céramique, les bronzes et les meubles, qui occuperont les places d'honneur autour du transept. La galerie supérieure, ou pourtour de la nef, sera ornée de draperies au milieu desquelles brilleront des lustres suspendus au cintre des caissons.

Le Palais de l'Industrie présente au rez-de-chaussée une surface de 27,000 mètres carrés, et dans les galeries supérieures une superficie d'environ 18,000 mètres carrés; total : 45,000 mètres. Cet espace était entièrement insuffisant, puisque la grande Exposition de Hyde-Park, à Londres, n'occupait pas moins de 86,000 mètres carrés. Il a donc été nécessaire de construire une annexe. On a élevé, sur une longueur de 1,200 mètres, une vaste galerie qui couvre tout le quai, y compris les arbres des contre-allées, depuis la place de la Concorde jusqu'à Chaillot. C'est une surface de 30,000 mètres carrés que l'on a ainsi ajoutée à l'emplacement de l'Exposition. Mais à mesure qu'on entrait en relation avec les comités de tous les pays, on se trouvait en face de réclamations qui portaient toutes sur l'exiguïté de l'espace accordé, et dont quelques-unes étaient trop légitimes pour qu'on ne s'efforçât pas d'y faire droit. Après avoir hésité sur les moyens à employer, on s'est décidé à établir des galeries dans la partie supérieure de l'annexe, ce qui a permis de conquérir encore plus de 8,000 mètres, et de satisfaire ainsi aux demandes nouvelles qui avaient été admises par la commission.

Ainsi la surface totale occupée par l'Exposition universelle embrassera, d'une part, 45,000 mètres dans le bâtiment principal, et, d'autre part, plus de 38,000 mètres dans l'annexe, ce qui représentera environ 84,000 mètres, soit un espace presque égal à celui de l'Exposition de Londres, où beaucoup de place avait été gaspillée, ne fût-ce qu'en buffets, restaurants, etc.

Sans doute, il est très-fâcheux qu'un des plus beaux quais de Paris se trouve ainsi confisqué pendant la visite des étrangers à Paris, et qu'en visant avec raison à faire quelque chose de définitif, on n'ait pu éviter les inconvénients et les pertes sèches du provisoire; mais devant l'insuffisance du palais principal, il n'y avait point à hésiter. Il faut ajouter que les beaux-arts auront un local spécial, que l'on s'occupe d'établir dans l'avenue Matignon.

Le Palais proprement dit sera spécialement consacré aux produits manufacturés; l'annexe du bord de l'eau recevra principalement les machines et les matières premières; des chaudières à vapeur permettront de mettre les machines en mouvement comme à l'Exposition de Londres.

Les plus grands soins sont donnés à ce que les produits se montrent avec tous leurs avantages et sans se nuire les uns aux autres. On a soumis les vitrines ou les cases des différentes catégories à des dimensions uniformes. Leur profondeur, leur hauteur, l'élévation de leur soubassement, tout cela a été réglé. On laisse d'ailleurs, liberté entière aux exposants de disposer leur installation comme ils l'entendent, en restant dans ces limites. Il n'y a d'exception que pour ceux qui, étant admis aux honneurs du transept, doivent d'abord faire approuver leurs projets.

Ajoutons que la commission, fidèle à la pensée qui a inspiré l'Exposition universelle, a apporté la plus haute impartialité dans la répartition de l'espace entre les différentes nations. Des 84,000 mètres de surface totale occupée par l'Exposition, la France en a 37,000, soit moins de la moitié, tandis que l'Angleterre s'en était réservé, à Hyde-Park, 50,000 sur 86,000, Après la France, c'est l'Angleterre, comme cela devait être, qui obtient la plus grande part. On lui donne 15,000 mètres, soit près des deux cinquièmes de ce que nous occupons, tandis qu'elle ne nous avait accordé, à Londres, qu'un peu plus du cinquième de la surface qu'elle s'était attribuée. Le Zollverein (1) aura de 8 à 9.000 mètres, au lieu de 7,000 qu'il avait à Londres; l'Autriche de 5 à 6,000 au lieu de 4,400; la Belgique 4,500 au lieu de 3,500; la Suisse 1,800 au lieu de 1,100, etc. Il est impossible, comme on voit, de mettre plus de courtoisie dans la lutte pacifique à laquelle nous avons convié les peuples du monde entier.

Si nous portons plus spécialement notre attention sur la répartition de l'espace dans le bâtiment principal, nous trouverons une nouvelle preuve des sentiments d'équité qui ont guidé la commission. Sur les 45,000 mètres qu'il présente, la France n'en a que 19,000; l'Angleterre en a 8,500, ou près de la moitié de ce que nous nous sommes réservé; le Zollverein 4,500; l'Autriche et la Belgique chacune environ 2,500, etc. L'emplacement attribué à la France embrasse le rez-de-chaussée de tout le côté nord et le milieu des galeries situées au-dessus. L'Angleterre occupe environ la moitié du côté sud; les États-Unis, la Belgique, l'Autriche et le Zollverein occupent l'autre moitié; ils ont également la partie correspondante des galeries supérieures. Nous avons dit que la France ne prenait que le milieu du premier étage du côté nord; elle a à sa gauche l'Espagne, le Portugal et la Suisse; à sa droite la Sardaigne et les autres États d'Italie.

A la fin de l'année dernière, trente-six États étaient inscrits sur la liste des concurrents à l'Exposition de 1855, savoir : la France, l'Angleterre, le Zollverein, l'Autriche, la Belgique, les États-Unis, la Suisse, la Hollande, la Turquie, le Danemark, l'Égypte, l'Espagne, le Portugal, Rome, la Sardaigne, la Suède et la Norwége, la Toscane, Tunis, les États du nord de l'Allemagne, la Chine, les Deux-Siciles, la Grèce, la Perse, le Brésil, le Mexique, le Centre-Amérique, Vénézuela, l'Équateur, l'Uruguay, le Paraguay, la Confédération Argentine, le Chili, le Pérou, Bolivia, la république Dominicaine et Haïti. Depuis ce temps, ce nombre s'est encore accru.

A la même époque, le chiffre des demandes d'admission, tant en France qu'à l'étranger, s'élevait à plus de 25,000 (6,000 de plus qu'à l'Exposition de Londres). Il manquera cependant les envois des vastes et pittoresques contrées comprises dans le gigantesque empire de Russie. Ce chiffre est éloquent, et prouve, comme on l'a dit, que le progrès des lumières ne



(1) Union douanière de la Confédération germanique.

permet plus à un État, si grand qu'il soit, d'arrêter les autres dans l'accomplissement de leurs destinées, et que le canon n'est plus le dernier argument des rois.

Comme, malgré le nombre immense des élus, tous ne pourront l'être, on annonce que, parallèlement à la triple exposition officielle, d'autres exhibitions auront lieu en vertu d'entreprises et dans des constructions particulières, au bénéfice des exclus. L'opinion pourra ainsi, s'il en était besoin, contrôler les opérations du jury, qui, toutes consciencieuses qu'elles soient, ne peuvent aller sans cette part faite à l'erreur dans tous les jugements humains.

Tout sera donc pour le mieux, et les condamnés, au lieu de maudire leurs juges, ce qui est inutile et irritant, en appelleront tout de suite à cette voix de la foule, qui est, dit-on, la voix de Dieu.

Au mois prochain, le récit des pompes de l'ouverture de cette grande Exposition, et, à ceux qui les suivront, tous les détails de nature à intéresser nos lectrices.

FÉLIX MORNAND.

# LE PROGRÈS MUSICAL

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 5.

Voici un catalogue qui contient une série de morceaux de l'opéra célèbre *la Saint-Sylvestre*, de M. Bazin. Nous ne pensons pas qu'il soit possible d'offrir à nos abonnées un choix plus satisfaisant de musique de chant. Ce charmant opéra comique contient une quantité de duos et d'airs à la portée de toutes les voix et de tous les goûts.

Avec cela, nous donnons aussi beaucoup de mélodies des meilleurs compositeurs, et toutes choisies avec des paroles d'une convenance irréprochable. Puis de la musique de piano pour chaque degré de force, de la musique de danse nouvelle : voilà de quoi remplir largement les colonnes du catalogue de ce mois-ci.

# ÉDUCATION MUSICALE

Nous avons plusieurs fois déjà parlé à nos jeunes lectrices de l'histoire de la musique française et des célèbres compositeurs qui ont amené peu à peu cet art au complet développement où il est arrivé de nos jours.

Ce mouvement progressif a eu lieu aussi, quoique moins rapidement, dans les pays du Nord, et nous extrayons d'un recueil précis de M. Fauriel, des détails fort intéressants que nos abonnées nous sauront gré de leur consigner ici.

Toutes les nations du nord de l'Europe ont aimé et protégé les bardes et les ménestrels, dont l'emploi était de chanter les victoires des héros. Les Celtes, ancêtres des Écossais, des anciens Bretons et des Irlandais, et les Goths ou Teutons, d'où descendent les Allemands, les Danois, les Suédois et les Anglais, avaient leurs chanteurs et leurs musiciens. Les premiers tiraient leur origine de la Scythie; Odin (1), l'un des plus anciens rois de cette nation, fut aussi un de leurs premiers poëtes et de leurs premiers musiciens. Les Scaldes ou poëtes de l'Irlande, qui pendant longtemps furent les seuls hommes lettrés parmi les peuples du Nord, leur communiquèrent le goût de la musique et de la poésie. Ils résidaient auprès des princes, les accompagnaient à la guerre et chantaient ensuite leurs hauts faits dans les fêtes et dans les cérémonies publiques.

Les Slaves, ancêtres des Russes modernes, aimaient aussi passionnément la musique; ils en faisaient leur principale occupation, et dans leurs voyages même, au lieu de se munir d'armes, ils portaient des harpes et des luths, qu'eux-mêmes avaient fabriqués. Ce n'était pas seulement dans leur pays et dans l'état de paix qu'ils se livraient à leur goût musical; dans leurs expéditions guerrières, en face de l'ennemi, ils faisaient entendre leurs chants joyeux. On trouve encore aujourd'hui beaucoup de chansons russes dans lesquelles sont célébrées les anciennes divinités du pays, et dans la Lusace et la Dalmatie il existe un assez grand nombre de chants populaires d'une antiquité très-reculée (1).

La musique des Russes est plus vocale qu'instrumentale; leurs chansons ne sont guère que de simples phrases très-courtes, et dans le mode mineur, qui recommencent sans cesse. Elles traitent ordinairement de sentiments tendres, ou bien elles sont fondées sur des contes populaires, et sont parfois assez licencieuses. Il règne une grande monotonie dans leurs mélodies, cependant elles ne sont pas entièrement dépourvues de charme. Dans les grandes villes, le dimanche et les jours de fêtes, on entend dans les églises d'assez bonne musique vocale, exécutée par des chanteurs qu'on fait venir de l'Ukraine, et qui ont plus d'aptitude pour le chant que les autres peuples de la Russie. Les Cosaques ont naturellement l'oreille délicate; ils chantent en harmonie avec beaucoup de facilité. Les prêtres russes font encore usage de l'ancienne notation de l'église grecque.

(1) Il vivait soixante-dix ans avant J.-C.

(2) *Histoire de l'Empire de Russie*, par Karamsin, tome I, page 84.

L'instrument principal des paysans russes est une sorte de cornet dont la longueur varie depuis un pied jusqu'à quatre, et qui est fait de bois ou d'écorce d'arbre. Le *balatka* est un instrument très-ancien en usage parmi les Russes et les Tatars. Le corps de cet instrument a la forme elliptique, et sa longueur est d'environ une palme; il n'y a que deux cordes qu'on pince comme celles de la guitare; la plus grave de ces cordes sert pour la basse, l'autre pour jouer le chant. Les Russes ont aussi le *gudak*, misérable violon à trois cordes; le *dutka*, qui est fait de deux roseaux parallèles ayant chacun trois trous; ces deux roseaux sont à une octave l'un de l'autre, de manière qu'on croit entendre deux exécutants différents. Le *rilek*, espèce de lyre fort grossière; le *gussi*, harpe horizontale, montée de cordes de métal qu'on joue avec les doigts, et des cloches ou clochettes, en usage principalement parmi les matelots, complètent les ressources instrumentales des Russes, particulièrement dans les provinces du nord de l'empire.

En traitant de l'art musical chez les Russes, nous ne devons pas négliger de mentionner un genre de musique tout particulier qu'on introduisit en Russie vers le milieu du siècle dernier. Cette musique, exécutée par des cors, fut inventée par le maréchal Kirilowitsch, et perfectionnée par un musicien de la Bohême nommé Maresch, qui était directeur de la musique de la cour. Ce système instrumental consistait primitivement en une série de cors de chasse de différentes grandeurs qui ne donnaient chacun qu'une seule note, et qui formaient une étendue de trois octaves par tons et demi-tons. On porta ensuite ce nombre d'octaves à quatre, puis on y en ajouta une cinquième, puis enfin le nombre des instruments des trois octaves supérieures fut doublé par l'addition des trente-sept autres cors. L'empereur et l'impératrice entendirent cette musique pour la première fois en 1757, au château d'Ismaïlow, près de Moscou, à l'occasion d'une grande chasse donnée par le maréchal. Les musiciens furent ensuite si bien instruits par Maresch, qu'ils devinrent capables d'exécuter des opéras entiers.

JULIETTE DILLON.

(*La suite au prochain numéro.*)

## REVUE MUSICALE.

(Avril et Mai.)

Les frimas de l'hiver ont à peine fait place au premier rayon de soleil; les fleuves roulent avec un fracas sinistre leurs eaux jaunes et torrentueuses; le ciel reste obstinément enveloppé de brouillards humides, et voilà qu'un petit cri de fauvette a soudainement retenti dans les buissons fleuris de la salle Favart.

O toi, le plus doux des oiseaux,
Tu fus pendant longtemps ma fidèle compagne,
Oubliant pour moi ta campagne,
Ta mère et ton nid de roseaux.

Le poëte avait bien raison d'aimer cet hôte aimable des forêts et des bocages! ce chantre qui renonçait à la liberté pour venir égayer sa retraite solitaire et becqueter sur sa fenêtre la mie de pain échappée à son repas. Le poëte voyait avec la fauvette arriver sa moisson de pensées riantes, le printemps qui fleurit, le soleil qui réchauffe, et les pâquerettes qui s'entr'ouvrent. Tout cela au milieu des froidures de l'hiver, par la magie de l'imagination, par le prestige du souvenir. Eh bien! nous avons eu aussi notre fauvette, nous autres Parisiens, transis de froid et fatigués de brumes. Mais, hélas! l'oiseau ne bat que d'une aile, et le printemps menace de n'avoir qu'un jour.

L'opéra de la *Fauvette*, de M. Victor Massé, est beaucoup trop long, pour le peu d'importance du sujet. Il y a là dedans un baragouin britannique qui met en joie le parterre, mais qui, sauf une scène chantée d'une façon originale, donne le spleen au public de choix. En revanche, Jourdan est fort amusant dans le couplet de *Lise, prends garde,* et Sainte-Foy dit la chanson à boire de milord avec une verve très-bouffonne. Quant à mademoiselle Lefebvre, la fauvette si charmante et si aimée du public parisien, pourquoi a-t-elle essayé les trilles et les vocalises du rossignol? Madame Miolan avait bien compris l'ambition des espérances de M. Massé; aussi madame Miolan a-t-elle refusé le rôle, craignant de ne pouvoir rivaliser avec le chantre des nuits heureuses.

M. Euzet, chanteur français, a courageusement abordé le rôle créé par Lablache dans le dernier ouvrage de Bellini, repris aux Italiens. Malgré une franchise remarquable d'intonation, de l'énergie et de l'intelligence, le débutant n'a que médiocrement réussi. M. Grazziani a chanté avec talent son rôle de puritain hypocrite. Beaucardé a eu beaucoup de succès dans l'air du troisième acte et dans son duo avec Elvire. Madame Bosio a fait comme toujours des prodiges de vocalisation.

On vient de représenter au théâtre Lyrique *les Charmeurs*, petite pastorale imitée de Favart. Ce poëme, dû à la veine poétique de M. de Leuven, a inspiré à l'un des meilleurs élèves de M. Ad. Adam, M. Poize, une partition gaie, spirituelle et intelligente.

L'ouverture commence par une mélodie mineure d'un effet champêtre et original, qui rappelle les mélodies bretonnes. L'air de Julien, *Qu'est-ce que j'ai fait?* est remarquable de grâce et de naïveté. Les jolis couplets que madame Meillet chante en véritable charmeuse sont ravissants. En somme, la pièce a complétement réussi.

Dans la pléiade des compositeurs modernes, au milieu de laquelle on remarque trop d'étoiles nébuleuses, voilà une planète qui se lève et dont nous signalerons l'heureuse gravitation.

Est-ce un dernier adieu que la grande Melpomène a jeté à la France, déjà si triste et si pauvre, dans la soirée qui a eu lieu, le 14 mars, au théâtre des Italiens? Hermione a-t-elle fait retentir pour la dernière fois le temple de Rossini de ses accents palpitants et terribles?

O Racine! que n'as-tu pu réveiller ta cendre endormie! que n'as-tu pu déchirer ton linceul de pierre, pour venir écouter les éclats de cette voix sublime, pour venir admirer cette inimitable interprète de ton œuvre régénérée! Et voici l'artiste qui nous dit adieu! Déjà nous n'entendons plus que l'écho affaibli de sa voix puissante. Demain, peut-être, elle aura quitté cette grande cité, faut-il dire ingrate, faut-il dire reconnaissante?

Quoi qu'il en soit de la pensée de chacun, nous ne pourrons nous empêcher de redire tous que Racine et Corneille sont deux fois morts, et que les quinze années de gloire de mademoiselle Rachel ont passé rapides et lumineuses comme un rayon de soleil.

Dans les intermèdes de ce spectacle-concert on a entendu

avec un extrême plaisir madame Cambardi, artiste véritablement remarquable du théâtre Italien.

Au nombre des auditions remarquables dont nous avons eu à nous occuper, nous devons une mention à celle de M. Kruger, maître de musique de Sa Majesté le roi de Wurtemberg. Un concerto, symphonie en trois parties, — *Allegro, moderato, adagio scherzo*, et *rondo final*, a été traité avec beaucoup de charme et de talent, quoique d'une facture un peu sérieuse. On sent que l'auteur cède aux inspirations de sa studieuse jeunesse, tout en suivant les traditions savantes des maîtres dont Beethoven est l'apôtre.

Le concert de M. Ravina a été des plus brillants. Mais, quel que soit le succès qu'ont obtenu sa valse de *Mahoura* et son duo d'*Euryanthe* pour deux pianos, les honneurs de l'audition ont été pour M. Allard, l'inimitable violoniste, dont on ne saurait trop admirer le style parfait, l'expression pénétrante et l'incroyable audace à vaincre les plus grandes difficultés de son art.

M. le prince de la Moscowa a mis en musique pour l'Opéra-Comique un petit acte dont le poëme est dû à M. de Leuven. En grand seigneur qui n'a pas grand besoin de se gêner, il a pris un peu partout ses mélodies et ses chansons. *Le Pré-aux-Clerc, Freychütz, l'Ambassadrice*, ont apporté chacun une fleur à la corbeille d'*Yvonne*, fraîche paysanne de la Bretagne, dont l'aïeule naquit, s'il m'en souvient bien, aux Variétés, du temps de Pauline et de Brunet. Nous n'avons garde de lui reprocher ce rapt que nous rappelaient de si charmants motifs.

. . . . . . Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Néanmoins, et quoique le petit opéra d'*Yvonne* n'ait rien de neuf, ni dans le libretto, ni dans la musique, il faut y reconnaître de jolis airs, un entrain de bon aloi et une verve dont le public s'est montré fort satisfait.

Dans un concert donné dernièrement, madame Viardot a chanté successivement l'air admirable de *Sanson* de Hændel : *Return, return, o god of hosts!* puis le *Roi des Aulnes*, de François Schubert, et un air de l'opéra d'*Alcina*, aussi de Hændel : il faut avoir écouté la célèbre cantatrice pour se faire une idée exacte de cette déclamation dramatique et de cette intelligence de l'art qui distinguent les vrais grands artistes.

Parmi les soirées que nous devons signaler aux amateurs de musique sérieuse, nous citerons celle qu'a donnée, dans la salle Herz, madame Pedemonte, née de Laguanère, pianiste fort remarquable, dont la méthode, le bon goût et l'exécution élégante ont été vivement applaudis par un public enthousiaste.

Enfin nous avons entendu, dans la semaine sainte, un peu de cette belle et large musique sacrée dont les organisateurs de concert se montrent si avares.

Et pourtant! est-il rien de plus solennel, de plus saisissant, qui pénètre plus l'âme, qui enveloppe plus toutes les facultés, que ces chants religieux, simples comme la nature, profonds comme l'abîme, larges comme l'espace, immenses comme l'infini ?

Au son majestueux des orgues plaintives, sous les voûtes sonores d'une église, au milieu du silence de la foule prosternée, ne sent-on pas comme des souffles célestes qui frissonnent, nous parfument et nous régénèrent ? Et puis, quand la grande voix du roi des instruments jette sa note grave et mélancolique parmi ces flots d'émotions pieuses qui s'élancent de tous les cœurs, ne dirait-on pas qu'une légion d'archanges descend lentement des sphères éternelles pour murmurer à nos oreilles des hymnes qu'on n'entend qu'au ciel ?

Ah! c'est une belle et grande chose que la musique sacrée, et je ne comprends pas que, dans ce pauvre siècle, où tant d'êtres sont fatigués des facéties grotesques du théâtre et des plaisirs factices des salons, on ne cherche pas plus souvent à retremper son âme dans ce fleuve d'harmonies religieuses, où toutes les admirations sont justes, tous les sentiments élevés, et toutes les extases chrétiennes !

Beethoven, Mozart, Hayden, Rossini ! grands poëtes de la mélodie sérieuse, vous avez fait de bien admirables chefs-d'œuvre, vous avez laissé dans le monde entier des traces lumineuses de votre passage ; mais lorsqu'on a écouté vos sublimes compositions à genoux, sur les dalles d'une métropole, le front dans la poussière, et le cœur plein de l'amour divin, vous avez plané au-dessus de toutes les célébrités humaines, vous avez été plus grands que tous les potentats de la terre, car vous avez été les interprètes de Dieu.

Marie Lassaveur.

# VANITÉ.

A côté de l'autel de la Vierge Marie,
Cette Vierge que l'âme avec tendresse prie,
Rayonnait le portrait d'une candide enfant ;
C'était un don offert à la Reine immortelle;
Mais, sur un des côtés de la toile, étincelle,
Tout fier de ses couleurs, un blason éclatant.

Oh! que l'orgueil de l'homme est une triste chose!
A l'entendre, on croirait que son pouvoir dispose
Des siècles à venir, lorsque, pour lui, Demain
Est une grave énigme, et qu'en sa vie altière
Rien n'est sûr que ce coin promis à sa poussière,
Huit pieds carrés du sol qu'il foule avec dédain.

Vainement les honneurs rempliront sa carrière!
Dans les bras de la mort, sourde à toute prière,
Le temps doit le jeter tout palpitant d'effroi,
Et, brisant les hochets dont il est tant avide,
Le rendre, d'un seul coup de sa faux homicide,
L'égal du laboureur comme l'égal du roi.

Oui, que l'orgueil, Seigneur, est une chose vaine !
Car, il n'est que trop vrai, dans son âme hautaine
L'homme a plus de faiblesse, hélas! que de grandeur !
Mais s'il trouve son nom trop faiblement sonore,
Et s'il veut d'un blason le relever encore,
Est-ce en face de toi, qui veux l'humble de cœur?

Mme Louisa Stappaerts.

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la conspiration dont le héros triomphant mourut, par accident, le jour de son succès ?

# CORRESPONDANCE.

Je t'entends, ma chère amie, me crier de ta plus grosse voix : Enfin, aurons-nous des modes cette année ?... Calme-toi ; j'arrive avec tout l'attirail des nouveautés, et si j'arrive tard, ce n'est pas à moi qu'il faut t'en prendre, mais au temps qui nous a joué de si mauvais tours. Qui songe aux toilettes printanières quand l'hiver se prolonge d'une façon si ridicule ? Il y a tout au plus quinze jours que nous commençons à secouer nos manteaux et à sortir de l'épaisse couche de ouate où nous vivons depuis si longtemps. Mais, à Paris, les modes sont comme les violettes et les bourgeons : au premier rayon de soleil, elles sortent de leurs cachettes et chassent en un instant les derniers vestiges de l'hiver. Maintenant, déjà l'on ne voit plus que chapeaux de paille et ombrelles : tout est à l'été. Vite, que je t'aide à te débarrasser aussi de tes lourds vêtements, et à prendre les fraîches et coquettes parures qui conviennent à la saison ! Ce qui te préoccupe d'abord, c'est la forme des chapeaux : est-elle grande, petite? Hélas ! ma chère, plus petite que jamais. Impossible, dis-tu, à moins qu'au lieu de chapeaux, nous ne portions des calottes. C'est un peu cela ; les chapeaux, maintenant, ne coiffent plus que la nuque; le fond en est si bas, si plat, et la passe si étroite, que le visage reste complétement à découvert, et quand on nous regarde de face, on n'aperçoit que des touffes de fleurs et des rubans, qui ressemblent beaucoup plus à une coiffure de bal qu'à un chapeau. Ces touffes se posent au-dessus de la passe de chaque côté, tout à fait au bord, de manière à se confondre avec les ornements du dessous, et se prolongent en arrière vers le bavolet. Ce bavolet est immense et souvent recouvert d'un second bavolet en blonde ou en dentelle.

Ne trouves-tu pas étrange qu'à mesure que l'on rapetisse les chapeaux, on en multiplie les ornements? Sur ces passes naines on entasse plumes, rubans, blondes, fleurs et fruits, et parfois on a l'air de porter tout un jardin sur la tête. Il faut vraiment le talent de nos modistes pour donner une certaine légèreté et une certaine grâce à une pareille complication de garnitures, car c'est joli, coquet, élégant, force m'est de l'avouer; mais, quoi qu'on fasse, un chapeau si petit ne sera jamais ni distingué ni convenable dans la rue. Les tissus de paille, et la paille d'aloès surtout, sont fort en vogue cette année. On mélange encore avec succès la paille au crêpe et au taffetas. Aussi, pour une jeune femme, j'aimerais assez un chapeau de crêpe rose fait ainsi qu'il suit : sur la passe, cinq traverses de paille, avec des applications de petits pois en velours noir ; sur le côté, une grosse rose d'où s'échapperaient de légères branches de feuilles de velours noir, entremêlées à de longs feuillages de paille, descendant sur le bord de la passe et du bavolet ; une voilette de dentelle noire, relevée seulement dans le milieu de la passe ; à l'intérieur, des boutons de roses mélangés à des feuillages de paille. Pour jeune fille, un chapeau... Mais j'y pense, pourquoi ne te ferais-je pas la description des chapeaux que portaient hier mesdemoiselles Florence, Louise, Berthe et Germaine, quand elles vinrent passer la matinée avec moi, une matinée qui se donnait en ton honneur, ma chère?... Les autorités s'étaient rassemblées à l'effet de discourir sur le chapitre modes, et de faire connaître chacune leurs découvertes. Je serais donc bien impertinente si je prenais, aujourd'hui, pour moi tout ce qui s'est dit dans ce grand conciliabule; et pour être bien sûre de laisser à César ce qui appartient à César, je te demande la permission de te faire le compte rendu de notre réunion, à commencer par celui de la toilette, où tu pourras puiser plus d'une idée pour toi.

Florence avait une robe d'alpaga uni, gris poussière, avec un collet pareil, une espèce de talma à trois rangs, terminés, chacun, par un effilé de même couleur ; un chapeau composé de bandes de paille lisse, séparées par un petit velours noir ; de chaque côté de ce velours dépassait un tout petit bout de taffetas blanc ; la calotte était en paille lisse, ainsi que le bavolet, qui était bordé de velours noir et de biais de taffetas blanc. Au milieu de la passe, un nœud de ruban écossais, noir, paille et blanc; un second nœud derrière la calotte. A l'intérieur, des géraniums rouges, mélangés avec des herbes en paille et de petits feuillages noirs, de larges brides en rubans écossais, un col raide recouvert d'un semis brodé au plumetis, et des manches pareilles.

Berthe avait une robe de *coutil cachemire* d'un joli bleu de France; le corsage montant à basques et fermé par des boutons de passementerie ; un demi-talma de taffetas noir, légèrement brodé au passé; un chapeau de paille d'aloès, doublé de bleu, orné d'un côté de la passe d'un bouquet de bois, et de l'autre d'un nœud de ruban bleu, bordé d'une petite dentelle noire; une voilette de tulle noir, brodé en paille et festonné bleu ; une ombrelle grise ; un col brodé en mousseline, et des bouillonnés brodés.

Sa jeune sœur, Germaine, portait une robe de taffetas quadrillé lilas; le corsage, sans basques, était à bretelles garnies de petits effilés, ainsi que le nœud à bouts flottants posé derrière. Ce corsage s'ouvrait devant et derrière sous une chemisette plissée. Le petit talma ou collet qui accompagnait cette robe était en taffetas noir, bordé d'un ruban froncé ; le chapeau en taffetas blanc ; la passe était traversée par trois lames de paille à jour, formant entre-deux ; sur les intervalles de taffetas une petite dentelle noire froncée ; à l'intérieur, un petit bouquet de coquelicots, et de l'autre côté un nœud de velours, entremêlé de quelques feuillages en paille.

Enfin, Louise, la plus élégante de nos amies, avait une robe de *taffetas chiné* vert pâle, semé de boutons de rose. Cette robe était sans volants; le corsage montant, fermé par deux rangées de petites rosettes de ruban vert; les basques très-longues, entourées de trois garnitures pareilles à la robe, découpées à l'emporte-pièce; les manches à trois bouillonnés séparés par trois volants. En dedans, des manches de mousseline brodées à triple bouillonné, un col forme Cinq-Mars ; un mantelet écharpe, formé d'entre-deux de guipure et de velours noir, et garni dans le bas par un effilé *clocheton*. Le chapeau était composé de rubans de taffetas rose et de bandes de paille blanche à jours alternés. Le fond de la calotte, en taffetas rose, était entièrement recouvert par de longues coques, formées de bandes de paille à jours et de rubans de taffetas rose. Ces coques retombaient sur le bord du bavolet, fait de taffetas rose uni, bordé d'une lame de paille. Point d'autre ornement, si ce n'est sous la passe des boutons de roses moussues, mélangés à des marguerites blanches ; gants de peau de Suède à double bouton ; ombrelle duchesse blanche doublée de rose. Cet ensemble de toilette était si frais et si coquet, que nous accueillîmes toutes Louise, à son arrivée, par un hourra d'admiration.

— Est-elle belle ! est-elle élégante ! Mais, vraiment, dis-je, c'est trop de recherche pour une réunion d'amies... A quoi pensez-vous, ma chère, de nous traiter avec tant de cérémonie ?

— Rassurez-vous, Jeanne, répondit-elle en riant ; je suis enchantée de vous faire les honneurs de ma toilette; mais il faut bien vous dire, sauf le respect que je dois à cette assemblée, que ce n'est pas tout à fait à son intention que j'ai mis mes plus beaux atours. Je

suis, aujourd'hui, d'un grand dîner prié, et ma mère viendra me prendre ici.

— A la bonne heure, je comprends, dis-je, et je puis maintenant vous admirer sans arrière-pensée. Vous êtes vraiment bien; et ce que j'aime surtout, c'est l'harmonie de votre toilette, chose à laquelle on manque souvent.

— Particulièrement en province, ajouta Berthe, par la raison que l'on veut varier à l'infini ses toilettes, et que tel chapeau qui va avec telle robe ne va pas du tout avec telle autre. Il vaut mieux un peu moins de variété et plus de goût dans l'ensemble.

— Sans doute, répondis-je; il importe peu d'être toujours de même, pourvu que l'on soit bien; et puis, quand la garde-robe est trop bien fournie, on est exposé à porter des rococos. La mode passe bien avant que les toilettes ne soient usées ou même flétries, et, quand on a de l'ordre et de l'économie, on n'aime pas à les abandonner encore toutes fraîches. Qu'arrive-t-il? c'est qu'on est éternellement en retard avec la mode.

— Comme une dame de ma connaissance, interrompit Florence, qui, à chaque renouvellement de saison, ne manque pas de se faire une toilette dans le dernier goût, puis l'enferme religieusement dans sa garde-robe à la suite de beaucoup d'autres, et attend avec patience que son tour arrive. Cette chère dame en est maintenant aux robes courtes à pointes, et, dans une vingtaine d'années, si Dieu lui prête vie, elle aura sans doute l'avantage de porter les crinolines, et, peut-être, ce joli taffetas chiné dont Louise nous donne les primeurs.

— Florence, vous parlez trop, dis-je d'un ton gravement comique. En ma qualité de présidente, je vous rappelle à l'ordre; nous ne sommes pas ici pour nous amuser, mesdemoiselles. Vous m'avez promis de m'aider de vos lumières, de me faire connaître vos observations sur le grave sujet qui nous occupe : je n'entends pas que tout ceci se passe en conversations.

— Eh bien! Jeanne, repartit Louise, nous nous offrons à l'admiration de vos abonnées, n'est-ce pas assez?... Si cela ne leur suffisait pas, si ma toilette ne leur paraissait pas encore assez élégante, je leur proposerais de remplacer ma robe de taffetas à semis de roses par une autre robe de taffetas à volants à dispositions, comme celle que j'ai vue dernièrement : elle avait cinq volants; les dispositions étaient formées par deux raies, nankin sur fond blanc; entre ces raies courait une guirlande de fruits... Est-ce trop beau, trop habillé? On peut choisir d'autres taffetas moins clairs, toujours à dispositions, ou bien des popelines de soie, qui se portent encore, ou bien enfin, pour toilette tout à fait simple, des popelines de laine, à grands carreaux écossais traversés par une infinité de petites rayures noires. Quelques-unes de ces robes sont à carreaux ombrés, d'autres à grands carreaux d'une seule couleur, au-dessus desquels des lignes très-étroites et croisées en tous sens forment petits carreaux. Il y a encore l'alpaga à larges rayures ton sur ton, ou uni comme la robe de Florence. Mais n'ai-je pas l'air d'un commis-voyageur qui fait l'exhibition de ses marchandises?

— Non, ma chère, je suis enchantée de vous; voilà ce qui s'appelle parler sagement et raisonnablement. A votre tour, Berthe : savez-vous quelque chose de la forme des robes?

— On assure qu'elles se porteront toujours plates, montantes, fermées par des boutons de passementerie ou de fantaisie; mais quelques personnes tentent de ramener les robes froncées et croisées.

— Et les basques? dis-je.

— Ah! les basques ne sont pas près de nous quitter; elles menacent même d'envahir toute notre personne et de nous descendre jusqu'aux talons!

— Tant pis, dis-je; elles étaient charmantes cet hiver, on va les gâter en les allongeant d'une façon démesurée. Quelle détestable manie que celle de tout exagérer! Quand s'en corrigera-t-on?

— On n'a pas trop l'air d'y songer maintenant, reprit Florence; l'exagération est tout à fait à l'ordre du jour, et nous rirons bien, dans quelques années, quand nous regarderons les gravures de modes de ce temps-ci. Des jupes d'une circonférence extraordinaire, des chapeaux imperceptibles, et cela accompagné d'une multitude d'ornements de toute sorte et d'innombrables volants : volants aux chapeaux en guise de bavolet, volants aux mantelets, volants aux robes; de la tête aux pieds, nous ne sommes plus que volants. Comme une femme est gracieuse ainsi empaquetée! Comme sa taille est souple, élancée, *svelte* surtout! Pauvres romanciers, voilà pourtant un adjectif perdu pour eux! Maintenant, il leur faudra vanter la noble ampleur des jeunes filles, le frou-frou de leurs crinolines, et quoi encore?... l'aisance de leur marche quand elles s'embarrassent les pieds dans leurs jupes trop longues... Avez-vous remarqué que les robes forment positivement la queue?

— Oui, répondis-je, et cela fait pitié de voir ces magnifiques moires, ces beaux droguets balayer la poussière des boulevards... Mais, que voulez-vous? puisque les basques allongent... il faut bien allonger les jupes, autrement les proportions n'existeraient plus, la taille prendrait tout au détriment des jambes. Cela me fait penser qu'une petite femme serait bien ridicule avec ces immenses basques.

— Mais, si elle a du bon sens, elle les appropriera à sa taille, répondit Berthe; moi, qui ne suis pas grande, je me suis bien gardée d'ajouter à mon corsage une garniture à n'en plus finir, qui ne ferait, pour ainsi dire, qu'un buste de toute ma personne. Par la même raison, je ne me surcharge pas trop de volants, et là où l'on en porte 15, 18, je n'en mets que 4 ou 5 tout au plus. Il est à remarquer que peu de volants grandit et beaucoup rapetisse.

— A la bonne heure, dis-je, vous avez la véritable entente de la toilette; vous n'obéissez pas aveuglément à la nouveauté, vous n'en prenez que ce qui vous sied; on dit avec raison que ce sont les gens d'esprit qui font la mode, et les sots qui la suivent.

— Mademoiselle Jeanne, s'écria Germaine, qui, tout occupée à jouer avec mon petit chien, n'avait pas l'air de nous écouter, que de sots il y a donc en ce monde!

— Comment cela, chère petite?

— Mais qui est-ce qui ne se plaint pas des crinolines, et qui est-ce qui n'en porte pas? Qui est-ce qui ne dit pas que les chapeaux sont trop petits, et qui est-ce qui demande à sa modiste de lui en faire un bien grand?

— Vous êtes de force à nous faire la leçon, Germaine, et c'est vrai que nous sommes tous et toutes un peu moutons de Panurge; mais, voyez-vous, on craint, en ne faisant pas comme tout le monde, en se mettant à l'écart des modes reçues, d'être taxée d'originalité, et mieux vaut encore, surtout pour une jeune fille, passer pour sotte que pour originale. Du reste, suivre sottement les modes, c'est en prendre le côté exagéré et ridicule; s'y soumettre dans une mesure restreinte, c'est sagesse et prudence. Mais, où en sommes-nous? il me semble que *mes rapporteurs* n'ont pas encore vidé le fond de leur sac.

— Si, vraiment, dit Louise, et notre vénérable présidente ne ferait pas mal d'éclaircir à son tour la question...

— Quelle question?

— Celle des confections.

— Vous me prenez tout juste sur mon terrain, répondis-je. Ouvrez la gravure, mes chères amies, et admirez... Voulez-vous des talmas, des rotondes, des mantelets? choisissez; il y en a ici pour tous les goûts.

— Mais le mantelet-écharpe, je ne le vois point, dit Louise avec une inquiétude facile à comprendre quand on possède un de ces mantelets de l'année précédente, encore frais et joli. Aussi je m'empressai de la rassurer.

— Le mantelet-écharpe ne figure pas dans la planche, parce qu'il n'est plus une nouveauté; mais il ne paraît pas être encore au bout de ses succès. On le fait généralement en taffetas avec volants pareils pour jeunes filles, ou volants de dentelle pour dames; l'effilé *clo-*

*cheton*, fort en vogue, convient aux unes et aux autres. Je ne vous parle pas des talmas, vous en voyez assez sur cette gravure. Alors je donnai à ces demoiselles l'explication que tu trouveras plus loin. Et puis, je rendis à chacune ses libres allures, et nous causâmes de choses et d'autres.

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère, avec cette facilité qui est un des plus grands charmes de la conversation, nous en vînmes ainsi à parler du carême, des lugubres cérémonies de la semaine sainte et des réjouissances de Pâques.

« Que toutes ces solennités sont imposantes! dit Louise; comme elles remuent profondément le cœur et font sentir la vérité de notre religion! Jamais je n'ai vu mon frère si ému que le dimanche de Pâques, en revenant de la communion générale des hommes; et ce qu'il m'en dit m'impressionna aussi bien vivement!

— Redites-le-nous donc, ma chère Louise.

— Volontiers. Vous savez que cette communion, exclusivement pour les hommes, se donne à l'église Notre-Dame, le jour de Pâques, à sept heures du matin, à la suite d'une retraite prêchée cette année par le père Félix. Toute la grande nef et la moitié des deux nefs latérales de cette immense église étaient remplies par des hommes qui donnaient tous à l'envi l'exemple du recueillement et de la prière. C'était un spectacle imposant, qui eût ému un incrédule, et qui rendait plus ardente la foi d'un chrétien. « Impossible, me disait mon frère, de se sentir entouré de tant d'âmes pieuses, de voir tant de fidèles réunis dans un but commun, sans comprendre la grandeur de l'acte qui les amène, et sans prendre sa part des sentiments d'enthousiasme religieux qui animent cette assemblée. » Monseigneur l'archevêque célébrait la messe ; il donna lui-même la communion, que chacun reçut avec le plus profond recueillement et dans un ordre admirable. Pendant plus de deux heures et demie que dura cette cérémonie, des chants sacrés ne cessèrent de résonner majestueusement sous les voûtes de la vaste cathédrale; les fidèles y mêlaient leurs voix, et ce fut un concert unanime et enivrant d'actions de grâces qui transportait les cœurs bien au delà de ce monde et les remplissait d'un bonheur immense, et peut-être inconnu jusque-là pour beaucoup d'entre eux. »

Louise s'était animée en nous faisant cette description, et nous partagions son enthousiasme, car de jeunes filles chrétiennes ne peuvent voir avec indifférence ce mouvement religieux qui se fait dans la société, et qui leur promet pour l'avenir plus de chances de bonheur et de sympathie, si la Providence les destine à remplir les grands devoirs du mariage.

— Que sont, disais-je à mes amies, les rapports de fortunes, de positions que l'on consulte tant aujourd'hui, auprès des rapports de sentiments, de principes, de croyances? Pourquoi tant d'unions malheureuses, si ce n'est parce qu'il y manque la foi qui consolide l'affection, et nous fortifie contre les écueils et les déceptions de la vie? Si nous nous marions, mes amies, que ce soit dans des conditions telles, que nous n'ayons pas à craindre de voir un jour nos âmes séparées.... Ne commençons pas sur la terre une affection que nous ne pourrions continuer dans le ciel.

— Mais, dit Berthe, n'accordez-vous pas à la femme la mission de convertir, de ramener à Dieu par l'exemple de ses vertus?

— Sans doute, répondis-je; mais tout le monde n'est pas à la hauteur de cette mission. Pour espérer convertir les autres, il faut être bien sûre de soi, et la patience, la douceur, la persévérance ne sont pas le lot du plus grand nombre.

— Allons donc, Jeanne! interrompit Florence, ne vas-tu pas dénigrer les femmes, après avoir fait l'éloge des hommes? Je te ferais bien voir, moi, qu'elles valent tout autant, si pas plus... La persévérance n'est pas notre lot! Ah! vraiment! et comment appelleras-tu ce qui a fait triompher la loterie des Jeunes Incurables des obstacles qui l'ont entravée?... Cette loterie devait se tirer au ministère de la marine, M. Ducos avait prêté ses salons, tout y était préparé, organisé, et il ne restait plus qu'à tirer les lots, et voilà que ce ministre tombe dangereusement malade, et qu'il faut déménager la loterie. Ces dames ne se laissent pas décourager pour cela; elles se mettent en quête d'un nouvel asile pour leur bonne œuvre, et bientôt elles viennent chercher toute la loterie dans leurs équipages, et la transportent devinez où?... Au ministère des affaires étrangères, dans ces beaux salons que les ouvriers viennent à peine de quitter, qui voient le jour pour la première fois, et qui sont tout éblouissants de dorures et tout fraîchement peints. Ainsi, grâce à ces dames, et à l'obligeance du ministre, la loterie est installée dans un palais; et je vous demande si elle y a prospéré!...

— Voilà des salons bien inaugurés, ma chère, répondis-je, et si j'y dansais un jour, j'aimerais à penser qu'avant de s'ouvrir au monde et à ses splendeurs, ils ont été le sanctuaire de la charité... Cette bonne œuvre s'asseyant la première dans ces riches appartements, c'est pour moi comme l'eau bénite que nos braves paysans des campagnes du Nord font jeter sur leurs chaumières nouvellement bâties avant d'y entrer...

Mais pendant que nous parlions si raisonnablement, Germaine avait ouvert ma planche.

— Mademoiselle Jeanne, dit-elle, voulez-vous bien m'expliquer tout ce que représentent ces jolis dessins?

— Volontiers, dis-je, si cela n'ennuie pas trop ces demoiselles.

La permission m'ayant été accordée à l'unanimité, je commençai ainsi :

N° 1, Quart d'un mouchoir, plumetis fin, œillets et feston feuille de rose tout autour; des jours variés dans le milieu des bouquets de marguerites; l'écusson, ainsi que les lettres *T. L.*, sont au plumetis.

2 et 3, Dessins pour mantelets; ils se brodent au passé sur velours ou sur taffetas (cette dernière étoffe convient mieux pour la saison).

On commence par couper le fond de son mantelet sur la forme d'un mantelet-écharpe, ensuite on prend l'un de ces dessins, le plus étroit me paraît le plus joli; on le brode sur des morceaux d'étoffes coupés en travers, puis on les dispose sur le fond du mantelet, en les alternant avec une dentelle d'égale hauteur légèrement froncée, ou avec un effilé gaufré, c'est plus jeune fille; les bandes brodées et les dentelles ou effilés doivent être placés de manière à ce que le feston brodé forme la tête de la dentelle ou de l'effilé. C'est par oubli que l'on n'a pas indiqué le feston sur l'un de ces dessins. Il est bien entendu que si le fond du mantelet est orné de dentelle, il doit l'être aussi tout autour; mais alors la dentelle basse sera remplacée par une très-grande dentelle; sinon, on mettra un haut effilé d'un travail simple, ou bien un de ces effilés *clocheton* dont nous parlions tout à l'heure.

— Je l'ai vu ce mantelet exécuté de deux manières, dit Florence : l'un était en soie noire avec dentelle guipure dans le fond et tout autour. — L'autre était brodé en soie bleue nuancée sur noir; les bandes alternées avec un effilé bleu et noir; cette composition plus à effet que le tout noir ne manquait pas de charme.

4, 5, 6, Bonnet d'enfant.

Ce dessin doit être brodé au plumetis avec mélange d'œillets ombrés, de guipure et de festons feuille de rose.

— Il me semble grand, dit Germaine.

— Eh bien, on peut s'arrêter à l'endroit où se terminent les fleurs, et garnir le bord du bonnet par une petite valencienne ou guipure, suivant les sinuosités du feston. »

7, Garniture assortie au col envoyé en décembre au n° 25.

8, *Katerine*, plumetis fin.

9, Bouquet pour semé de manches bouillons, fond de canezou, de mantelet, etc. Il se brode au plumetis, avec jour dans le cœur de la fleur.

Ici finit la petite édition.

10, Garniture, anglaise et plumetis, pouvant servir pour bas de pantalons et ornements de robes d'enfants, camisoles, chemises de nuit, etc.

11, Autre garniture.

— Elle me paraît bien plus élégante, dit Louise; ce mélange guipure avec œillets ombrés et le plumetis est heureusement combiné; il me semble qu'on peut l'employer pour des manches pagodes ou duchesse.

— Ou, ajouta Florence, pour une robe de baptême, mettant la même garniture au manteau et à la pèlerine de piqué.

— Très-bien! deux avis valent mieux qu'un, et je continue.

12, Col *Césarine*.

— Ah! encore un nouveau nom, dit Germaine; mademoiselle, il vous faudra faire un vocabulaire spécial pour les cols, car ma mémoire ne suffit pas à tout retenir. — Mais cette forme de col qui remplace les chemisettes que l'on portait avec les robes ouvertes, et que l'on ne porte plus avec les robes montantes, continuai-je (au grand désespoir de nos lingères, qui s'en consolent en créant toute espèce d'excentricité en fait de cols), à force de les grandir, nous en sommes arrivées à la petite pèlerine. C'est joli chez soi, mais pour sortir je n'aime que les cols simples de forme et de broderie. On dit tout bas que les petits cols brisés vont se reporter... Je n'en serais pas étonnée : les extrêmes se touchent; mais revenons à notre n° 12. — Le fond de ce dessin se brode en œillets ombrés; les bouquets jetés çà et là sur les pois se font au plumetis, avec jour dans le calice de la grande fleur; les pois pourraient être remplacés par des œillets; mais quelle différence! Les uns ou les autres seront toujours bordés par un cordonnet mat; les étoiles du bord sont aussi au plumetis, et le feston du bord feuille de rose.

13, Garniture pour manches, assortie au col.

14, Écusson pour mouchoirs simples, ou pour mouchoirs d'homme, plumetis et œillets ou pois.

15, *Hortense*, plumetis fin.

16, Garniture grains de cocos, plumetis et feston feuille de rose; cette garniture, qui se brode sur mousseline, serait charmante pour des manches, ou mieux encore pour des ornements de canezou.

Ici finissent nos ouvrages de broderie; je n'en donne pas beaucoup, parce que je pense qu'on ne travaillera guère ce mois. Honneur au printemps! Promener, jouir du soleil et du ciel bleu, ce sont les principales occupations pendant ce beau mois de mai...

— J'espère bien que vous nous permettrez d'y joindre une prière à la Vierge, dit Germaine, et de faire de jolis bouquets pour orner son autel.

— Et même de chanter des cantiques en son honneur, chère petite, et de lui demander, de votre douce voix, de nous aimer et de nous protéger toujours. »

Ici finit le compte rendu de notre séance, l'heure de nous séparer était venue; aujourd'hui, je continue seule le second côté de notre planche.

17, 18, 19, Manteau *trovatelle;* ce manteau, dont notre gravure d'aujourd'hui donne l'effet, nous vient, ainsi que tous les autres, de la maison Gagelin; c'est tout dire que de nommer cette maison. Ce modèle, comme tu peux en juger, est simple quand on supprime la dentelle. Il doit être coupé en biais, du moins la partie qui forme pèlerine; c'est la coupe surtout qui produit ces longues ondulations, si remplies de grâce et de nouveauté. — Le tour du cou et des épaules est orné d'une ruche de ruban dentelé; du dessous de la dernière ruche part un effilé de soie mélangé de chenille, de 10 à 12 centimètres de hauteur; dans le bas, une ruche semblable aux deux autres est placée un peu au-dessus de l'effilé qui retombe sur la dentelle guipure; pour la ruche, si tu choisissais un ruban non dentelé, je t'engagerais à le border de chaque côté par un petit effilé *tom pouce;* c'est léger et mousseux. Ne mettant pas de dentelle, l'effilé du bas pourrait être un peu plus haut; il serait encore très-bien, pour jeunes filles, de mettre à la place du volant de dentelle un volant de tulle de 20 à 25 centimètres de hauteur; sur ce volant on placerait, ou plusieurs rangs de velours, ou des velours et de tout petits effilés rappelant les grands, et alternés avec les velours; le volant, bien entendu, serait terminé par un effilé. Dans la maison Gagelin, j'ai vu ce modèle exécuté tout en tulle grenadine, recouvert par des effilés mousse de 4 à 6 centimètres, ayant pour tête quatre ou cinq rangs de petits velours très-étroits. A propos des petits velours, il est bon que tu saches qu'ils jouent un très-grand rôle dans nos modes cette année; on en met partout, sur les bonnets, sur les chapeaux, sur les robes de mousseline brodée, même entre les broderies, enfin sur les cols et les manches; entre les triples bouillonnés de tulle ou de mousseline, on jette une infinité de petits nœuds de velours.

###### OUVRAGES DE FANTAISIE.

20, Croquis d'une suspension destinée à recevoir des fleurs. — Cette suspension se compose seulement de perles rocailles, ou blanches, ou de couleur, suivant le goût du compositeur. Rappelle-toi le cordon de sonnette qui a paru dernièrement.

T'expliquer cet ouvrage, ainsi que les deux suivants, est chose impossible, et je ne t'en enverrais pas les croquis si tu ne me les avais pas réclamés instamment; tu comptes sur ton adresse pour suppléer aux explications, je ne demande pas mieux que d'y compter aussi; mais gare que d'autres moins adroites ne se plaignent et s'en prennent à leur Journal!... « Ne vous fâchez pas, leur dirai-je, *un mois* n'est pas coutume; je reviendrai bientôt avec des ouvrages *explicables*, et si jolis, que l'on n'aura pas perdu pour attendre... Il y aura des fleurs en cire, des fleurs en coquillages, etc., etc.... Chut! ne trahissons pas d'avance tous nos secrets... Pour aujourd'hui, contentons-nous du tricot que je te donne plus loin, et que tu peux faire en toute sûreté. Il est charmant et convient pour rideaux grands et petits, manteaux de lits, dessus d'édredon, housses de fauteuil, couvre-pieds de lit d'enfant, etc... J'y joins la dentelle qui entoure ce tricot.

21, Aiguière en perles rocailles, faite dans le même genre que la suspension, avec du fil végétal.

22, Bobèche également en perles.

23, *Jenny*, plumetis très-fin.

24, *Madeleine*, idem.

25 à 50, Alphabet gothique, plumetis.

###### TRICOTS A BATONS ROMPUS.

Monte un nombre de mailles divisible par 24 et 3 de plus pour les deux lisières.

1er TOUR. — 3 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies × (retourne au signe), le dessin doit finir au dernier signe.

2e TOUR. — A l'envers.

3e TOUR. — 2 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie × (retourne au signe), termine par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies.

4e TOUR. — A l'envers.

5e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée,

5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, prends 1 maille sans la tricoter, 1 rétrécie, jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie × (retourne au signe), finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie.

6e TOUR. — A l'envers.

7e TOUR. — 1 maille unie ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies × (retourne au signe), finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée.

8e TOUR. — A l'envers.

9e TOUR. — 2 mailles unies ×, 1 jetée; prends une maille sans la tricoter; 1 rétrécie, jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie; 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies (retourne au signe), finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies.

10e TOUR. — A l'envers.

11e TOUR. — 3 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies × (retourne au signe); le dessin doit finir au dernier signe.

12e TOUR. — A l'envers.

13e TOUR. — 4 mailles unies ×, 1 jetée; prends une maille sans la tricoter; 1 rétrécie, jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie; 1 jetée, 5 unies, 1 jetée; prends une maille sans la tricoter; 1 rétrécie; jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie; 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies ×, retourne au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie.

14e TOUR. — A l'envers.

15e TOUR. — 1 maille unie ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée ; prends une maille sans la tricoter ; 1 rétrécie; jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie ; 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies × (retourne au signe) ; finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée.

16e TOUR. — A l'envers.

17e TOUR. — 2 unies ×, 1 jetée, 1 retrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 retrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies × (retourne au signe), finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies.

18e TOUR à l'envers.

19e TOUR. — 3 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée ; prends une maille sans la tricoter; 1 rétrécie ; jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie; 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée. 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies × (retourne au signe); finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies.

20e TOUR. — A l'envers.

21e TOUR. — 4 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies × ( retourne au signe), finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie.

22e TOUR. — A l'envers.

23e TOUR. — 1 maille unie ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie × (retourne au signe); finis par 1 jetée, 3 unies.

24e TOUR. — A l'envers.

25e TOUR. — 2 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies × (retourne au signe); finis par 1 jetée, 4 unies.

26e TOUR. — A l'envers.

27e TOUR. — 3 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies × (retourne au signe); finis par 1 jetée, 5 unies.

28e TOUR. — A l'envers.

29e TOUR. — 4 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 7 unies × (retourne au signe); finis par 1 jetée, 6 unies.

30e TOUR. — A l'envers.

31e TOUR. — 4 mailles unies ×, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 rétrécie ×, (retourne au signe) ; finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 unie.

32e TOUR. — A l'envers.

33e TOUR. — 2 mailles unies, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie × (retourne au signe); finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies.

34e TOUR. — A l'envers.

35e TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée; prends une maille sans la tricoter ; 1 rétrécie ; jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie × (retourne au signe); finis par 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

36e TOUR. — A l'envers.

37e TOUR. — 2 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 3 mailles ensemble, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie × (retourne au signe); finis par 1 jetée, 2 unies.

38e TOUR. — A l'envers.

39e TOUR. — 3 mailles unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies × (retourne au signe) ; finis par 1 jetée, 3 unies.

40e TOUR. — A l'envers.

41e TOUR. — 4 mailles unies ×, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, prends 1 maille sans la tricoter, 1 rétrécie, jette celle qui n'est pas tricotée sur celle rétrécie, 1 jetée, 5 unies × (retourne au signe); finis par 1 je e, 4 unies.

42e TOUR. — A l'envers.

43e TOUR. — 4 mailles unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jeté, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée,

3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies × (retourne au signe); finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies.

44ᵉ TOUR. — A l'envers. Le 44ᵉ tour fini, il faut reprendre au premier tour.

*Dentelle allant avec le fond du tricot.*

1ᵉʳ TOUR. — Monte 21 mailles, 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

2ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

3ᵉ TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

4ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 12 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

5ᵉ TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

6ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 13 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

7ᵉ TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

8ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 14 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

9ᵉ TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

10ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

11ᵉ TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

12ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 10 unies, 1 à l'envers sur le jeté, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

13ᵉ TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

14ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

15ᵉ TOUR — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

16ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 14 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

17ᵉ TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

18ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 13 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

19ᵉ TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

20ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 12 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

21ᵉ TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

22ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

23ᵉ TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

24ᵉ TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 10 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

*Explication de la planche de crochets.*

Nº 1, Bourse corail. Cette bourse pour femme se fait toute en cordonnet de soie et fil d'or; pour homme, elle devrait être dans la forme de celle du nº 2. Tous ces dessins peuvent aussi, avec une autre destination, être exécutés en tapisserie, point des Gobelins, ou point de marque.

2, Bourse algérienne. Pour des bandes en tapisserie, ce dessin serait très-convenable.

3, Blague à disposition cachemire. Comme grande nouveauté, tu pourrais faire cette blague toute en perles, tout à fait dans le style renouvelé des Grecs.

4 et 5, Bande et fond d'une calotte grecque. Ici, je n'oserai te conseiller la perle, c'est trop lourd pour une calotte; le rond de cette calotte serait également un joli pouff et un joli dessus de table.

6, Bourse aumônière gothique. Ce dessin est d'un ravissant effet.

*Explication de la gravure de modes.* — La première figurine, du côté gauche, porte une robe de taffetas à volants *bosselés;* des garnitures assorties à ces volants ornent le corsage et les manches. Le manteau *Anjou,* sorte de talma, est en moire antique; il forme d'abord comme une grande pèlerine dont le bas est découpé en festons, lesquels sont ornés d'une ruche de ruban. A ces festons est attaché un grand volant taillé lui-même dans le haut, de façon à pouvoir être intercalé dans les festons; ce volant est terminé par deux ruches de ruban; la dernière forme la tête d'un effilé *Sévillien.* Dans le haut, autour des épaules, une ruche et un effilé sont placés de manière à produire l'effet d'une pièce; une ruche entoure le cou et vient rejoindre celle qui borde ce feston. Deux glands sont posés de chaque côté dans le creux du premier feston. — Le chapeau en crêpe est orné d'un côté par une grosse rose, et de l'autre par un nœud à large ruban frangé. Cette petite fantaisie est d'une légèreté adorable; en dessous de la passe se trouvent les touffes de tulle bouillonné; dans le haut, des nœuds sont faits avec de *toutes petites* barbes de dentelle. Ces barbes en miniatures ont été créées exprès pour cet emploi. — A côté se trouve le mantelet Longueville, en taffetas. Ce mantelet, à double rang, est entouré d'une charmante garniture tuyautée, dont la maison Gagelin est l'inventeur. Entre la ruche qui borde les deux rangs est une résille en chenille, terminée par des glands qui recouvrent à peu près le fond du mantelet; deux grandes dentelles de Chantilly, posées sur du tulle, complètent ce mantelet d'une rare distinction. — Le chapeau qui accompagne cette toilette est en taffetas; des petits biais de velours, posés en pointe de chaque côté de la passe, sont bordés d'une petite dentelle légèrement froncée; sous ces biais, tout à fait au-dessus du bavolet, est une plume roulée. En dessous de la passe, des tuyautés sont mélangés à des nœuds de ruban assortis à celui des brides. La robe, en *lampas fondu,* est sans volant; le corsage, à longues basques, est garni de petits effilés *pain de hannetons;* le même effilé est au bas des manches posé sur plusieurs rangs.

Nous avons ensuite le manteau *Faustine*, c'est encore un genre talma ; les quilles dont il est recouvert partent seulement de dessous la frange soie et chenille placée autour des épaules ; ces quilles sont garnies d'un velours frappé, bordées de chaque côté par un effilé tom-pouce. Les plis onduleux que forme en dessous le talma apparaissent entre chacune de ces quilles. A la tête de la frange du haut, ainsi qu'à celle placée au bas, se trouvent ces velours également ornés d'effilés tom-pouce. En dessous de ce dernier, s'échappe une dentelle guipure de trente à quarante centimètres, d'une finesse extrême. Ne trouves-tu pas qu'en supprimant la dentelle et simplifiant un peu les ornements, cette forme serait pour nous très-convenable? le genre talma est toujours si joli! — Je n'en dirai pas autant du chapeau. Ce changement à la garniture lui enlèverait toute sa grâce. Ce chapeau, en crêpe et taffetas, a, de chaque côté de la passe, des plis de ces deux étoffes alternées, formant comme une petite draperie; des plumes, en partant de ces plis, entourent, pour ainsi dire, tout le chapeau ; une grande dentelle recouvre le dessus de la passe et vient former voilette sur le devant. La calotte est entourée par des rubans dont les bouts frangés retombent sur le bavolet. En dessous sont des fleurs de pommier, mélangées à du tulle. Sur la jupe de la robe, cinq volants *marguerite* sont bordés par un effilé tom-pouce. Le corsage est orné par des garnitures assorties. — A côté de cette robe, un peu à effet, s'en trouve une en *pékin d'été* chiné d'une ravissante simplicité, accompagnée par un mantelet Crillon en taffetas recouvert par une riche broderie en soie torse ; un grand effilé clocheton entoure les épaules et le bas du mantelet. — Le chapeau qui termine cette toilette est en taffetas recouvert par un tulle brodé en soie plate ; une dentelle posée au bord de la passe, de chaque côté des joues, est interrompue dans le milieu par des nœuds de plumes. — En dessous, sont de toutes petites têtes de plumes. Le manteau *Saucy* est aussi en taffetas; le volant du tour est posé, non pas à plis plats, mais seulement froncé ; il est orné d'abord par un grand effilé, ayant pour tête un tout petit tom-pouce; puis il se trouve un galon de velours frappé, un tom-pouce, et un galon tom-pouce. La partie autour des épaules, qui simule un revers, est aussi décorée dans le même style. — La robe en *droguet*, à trois volants terminés par un effilé. Le chapeau en paille de riz à double passe, entre laquelle est posée une blonde un peu froncée ; une plume se trouve sur le côté ; en dessous, des épis de riz s'entremêlent à de la blonde. Il ne nous reste plus, pour terminer cette longue explication, que la jeune femme portant notre manteau *trovatelle;* alors je ne te répéterai pas la description ; il est accompagné d'une robe en *chiné jardinière* sans volants. Le chapeau en taffetas est recouvert par un tulle avec passe légèrement ondulée. Le fond du chapeau disparaît sous les plumes et les rubans. En dessous, tulle bouillonné tout simplement...

Ouf! voilà tout. Après de pareilles explications, il me semble qu'il n'est pas besoin d'excuses pour te quitter bien vite. Tu es fatiguée, et moi aussi... Adieu donc ; l'exposition ouvre; Paris se remet à neuf pour mieux te plaire. Arrive bien vite pour admirer toutes ces merveilles dans leur première fraîcheur, et pense à moi, si tu en as le temps.

Le rébus que j'oublie!... Le voici bien vite et sans commentaires :

*Au pauvre un œuf vaut un bœuf.*

*Errata*. Dans le pouff du mois dernier, on a parlé de coton blanc à mélanger avec du coton rose ; c'est de la ficelle qu'il aurait fallu dire.

## MOSAÏQUE.

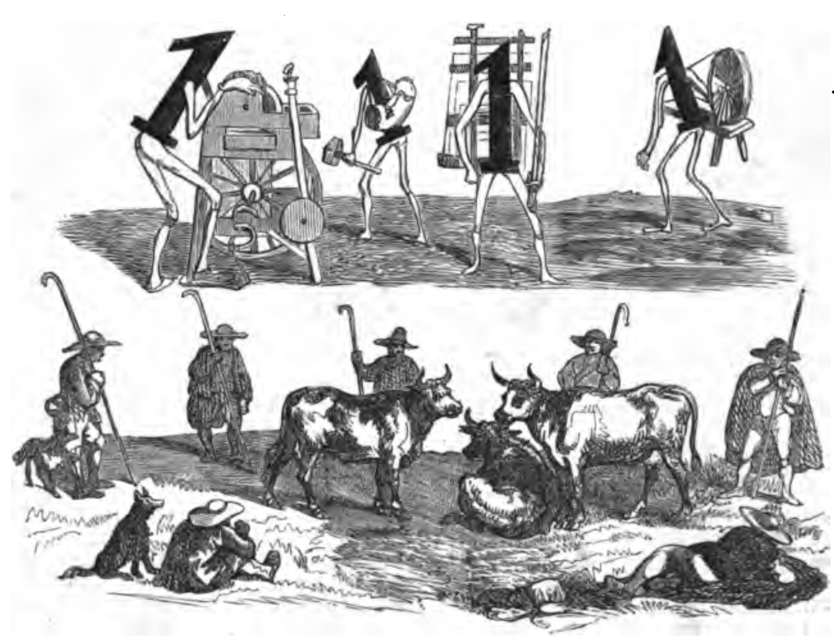
Vous avez deux tribunaux devant lesquels vous devez passer : la conscience et le monde. Vous pouvez échapper au monde, mais vous n'échapperez pas à votre conscience.

Marquise DE LAMBERT.

Votre gloire consiste à ne pas vous départir de la modestie de votre sexe, et à faire en sorte que les hommes ne parlent jamais de vous, même pour en dire du bien.

THUCYDIDE.

## RÉBUS.



Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



# Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens.

23e Année — N° 11

Desterbecq

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Deuxième article.)

*A Madame la Directrice du* Journal des Demoiselles.

Madame,

J'espérais, dès votre livraison actuelle, remplir une grande partie de la tâche que j'ai assumée et du devoir que j'ai si volontiers contracté vis-à-vis de vos nombreuses et tout aimables lectrices. Mais une remise, aussi inopportune pour nous que pour les étrangers accourus à Paris dès la fin du mois dernier, est venue contrarier fort nos projets et mon espérance. L'Exposition qui devait être ouverte le 1er mai, ne l'a été que le 15, c'est-à-dire au moment où il vous faut mettre sous presse, et malgré le décret qui fixait cette nouvelle date, l'inauguration de cette grande lutte industrielle et pacifique n'a été que très-partielle.

Je ne dis pas cela pour la cérémonie officielle, qui a été tout ce qu'elle pouvait être. Elle a eu lieu exactement le mardi, 15 mai, à une heure, et elle a été fort brillante, nonobstant les tristesses et les rigueurs de l'implacable lune d'avril, vulgairement dite *lune rousse*, qui, aujourd'hui 17 mai, continue de nous poursuivre jusqu'en dehors de ses limites naturelles, c'est-à-dire au delà de son dernier quartier, ce qui est fort injuste, et de nous faire un ciel entièrement pluvieux et sombre.

Environ deux mille personnes des plus qualifiées avaient été conviées à cette solennité imposante, par billets, jaunes, verts, roses, blancs, portant, par une innovation heureuse, le plan de l'édifice et l'indication des différentes tribunes. Toutes ne s'y sont pas rendues, surtout les dames des deux tribunes placées dans l'axe du trône, qui dès le matin devaient être en grande toilette *de soirée*, moins toutefois le manteau de cour qu'il n'a point paru nécessaire d'exiger pour la circonstance. Un peu d'encombrement et un peu de désordre, au moins à l'extérieur, ont été, dans cette arrivée très-matinale, la conséquence du retard dans les préparatifs et de l'ahurissement de la direction du Palais de Cristal, prise au dépourvu pour cette ouverture encore trop hâtive, bien qu'une fois déjà ajournée. Enfin, après des piétinements fort fâcheux et fort prolongés sur un terrain des plus boueux, sous un ciel des plus menaçants, et devant une porte qui ne s'ouvrait pas, on est parvenu à franchir le seuil de l'édifice et à s'installer, sans confusion, à ses places.

De neuf heures à midi, les grands corps de l'État et les principaux fonctionnaires des divers départements sont venus successivement prendre place, en grand costume, sur les banquettes qu'on leur avait disposées à droite et à gauche du trône, celui-ci rehaussé de plusieurs marches, surmonté d'un splendide baldaquin et adossé à une muraille toute tendue de velours rouge. Une diversion à cette longue attente a été, pour les invités des tribunes, de reconnaître à la lorgnette les personnes les plus considérables à mesure qu'elles entraient, et d'examiner les brillants uniformes, tout couverts de dorures, de crachats et de croix.

Enfin, à une heure, le canon a annoncé le départ, des Tuileries, du cortége impérial, qui, à un peu moins d'une heure un quart, faisait son entrée dans le Palais. Ce cortége a été pompeux et entièrement de gala. Les cuirassiers de la garde y ont paru pour la première fois à Paris, en tête de la marche que fermait le superbe corps des Cent-gardes. Il y avait en tout sept ou huit voitures, contenant, outre Leurs Majestés et les membres de leur famille, les grands dignitaires de l'empire et les hauts fonctionnaires du palais. La voiture de Leurs Majestés, un chef-d'œuvre du grand carrossier Ehrler, venait la dernière, tirée à huit chevaux. L'Empereur et l'Impératrice ont été reçus, à l'entrée du Palais de l'Industrie, par le prince Napoléon Bonaparte, président de la commission d'exposition, en grand uniforme de général, et entouré des membres de cette commission. L'Empereur portait l'uniforme du même grade militaire, mais simplement avec l'habit brodé et le pantalon garance. Je ne dois pas omettre un détail qui intéressera, je pense, votre gracieux public : la toilette magnifique et très-admirée de l'Impératrice. Elle se composait d'une robe de soie verte de la plus grande beauté, de la plus excessive ampleur, rappelant les *paniers* de nos grand'mères, avec application de volants de dentelles s'élevant jusqu'à la ceinture, et *à tablier* (c'est le mot consacré, je crois), c'est-à-dire ouverte par devant. L'éclat de cette belle toilette se rehaussait de celui de la plus fulgurante rivière en diamants, courant sur les épaules de Sa Majesté, qui, coiffée à la grecque, avec frisure par derrière, portait sur la tête un élégant diadème, brillant de non moindres feux. On peut se figurer si, en de tels atours, Sa Majesté était charmante : aussi n'y a-t-il eu qu'un cri d'enthousiasme en la voyant apparaître.

Le cortége impérial a été introduit au son de l'air classique : *Partant pour la Syrie*. Puis, montés sur leur trône, autour duquel se pressaient les grands dignitaires, l'Empereur et l'Impératrice, le premier se tenant debout, ont entendu la lecture d'un discours du prince Napoléon, que nous nous bornons à analyser plus loin, et auquel l'Empereur a répondu en ces termes :

« Mon cher cousin,

» En vous plaçant à la tête d'une commission appelée à surmonter tant de difficultés, j'ai voulu vous donner une preuve particulière de ma confiance. Je suis heureux de voir que vous l'avez si bien justifiée. Je vous prie de remercier en mon nom la commission des soins éclairés et du zèle infatigable dont elle a fait preuve. J'ouvre avec bonheur ce temple de la paix, qui convie tous les peuples à la concorde. »

Après ce discours, Leurs Majestés, accompagnées, comme à leur arrivée, par le prince Napoléon, ont vi-

sité les galeries du rez-de-chaussée les plus avancées comme travaux, où, pourtant, elles ont dû passer en revue nombre de vitrines encore vides ou en voie de construction.

A un peu plus de deux heures, tout était terminé; les invités avaient à leur tour le droit de visiter les galeries, et Leurs Majestés se retiraient, l'orchestre fort nombreux et fort sonore jouant la marche de *Guillaume Tell*.

Il n'y a pas eu de bénédiction religieuse, comme paraissaient s'y attendre quelques personnes : cela tient probablement à la grande divergence de cultes qui existe entre les divers exposants, toutes les religions comme toutes les industries étant représentées à l'Exposition actuelle.

Maintenant, cette Exposition, officiellement ouverte, l'est-elle en réalité ? En vérité, je ne crois pas. On ne voit, pour ainsi dire, que des préparatifs, et encore ne semblent-ils guère avancés. Le marteau retentit sous les voûtes, et les colis pleins ou vides gisent sur le sol qu'ils encombrent. De toutes les nations appelées, l'Angleterre a été la plus diligente. Les toiles de Belfast, les chemises de Sheffield, les velours de coton de Manchester, les porcelaines, les mousselines de Glascow, les papiers mâchés de Birmingham et de Wolwerthampton, les produits galvanoplastiques de M. Elkington, ont déjà pris place dans leurs vitrines respectives. L'Amérique est encore tout à fait absente. Les trois vitrines de la Belgique, et les quatre de l'Autriche, offrent déjà à l'œil une partie de leurs armes à feu, de leurs ornements d'église, de leurs draps, de leurs porcelaines et de leurs verres de Bohême. Les autres États sont fort en arrière. On ne voit point encore le Chinois, accessoire obligé, dit-on, de toute Exposition universelle. (Comment peut-on être Chinois ?) Quant à l'industrie française et parisienne, notamment, elle est surtout représentée dans l'orfèvrerie par les derniers chefs-d'œuvre de Froment-Meurice, les œuvres de MM. Morel, Rudolphi, etc. Viennent ensuite des dentelles, les cristalleries de Baccarat, de Saint-Louis et de Clichy; de l'ébénisterie, des bronzes d'art, des meubles de style, des meubles de luxe, les objets d'art et de fantaisie de l'industrie plus spécialement parisienne; un trophée d'armes, sorti des fabriques de l'État, des cartons-pierre, la fonderie, l'imprimerie et la librairie de M. Plon; des instruments de musique, des orgues, etc.

Les vitrines de Lyon ne sont guère remplies, mais il n'est que patience à prendre et elles auront leur revanche.

Ce qu'il y a donc de mieux à faire pour le moment, c'est de jeter un rapide coup d'œil d'ensemble sur l'intérieur du monument, sans nous arrêter à une Exposition qui est encore en projet.

Deux grands escaliers, qui prennent ouverture sur le vestibule, conduisent à la nef, dont la voûte de cristal est égayée de longues lignes de banderoles et de drapeaux. Aux deux extrémités sont deux grandes verrières, de M. Maréchal (de Metz), l'artiste le plus spécial en telles œuvres. L'une, celle de gauche, représente la France, assise sur un trône d'or, appelant les nations étrangères, et les invitant à se grouper autour d'elle. Deux grandes figures (l'Art et la Science) sont assises à ses pieds; deux figures d'hommes, un Berger (l'Orient), un Forgeron (l'Occident), terminent la composition. Sur la verrière de droite, la figure principale est l'Équité, tenant d'une main une *balance*, et de l'autre un *cachet*, emblème de la loyauté commerciale et présage que tout producteur devra désormais signer son œuvre. Des figures allégoriques de nations entourent l'Équité : à droite, l'Angleterre, l'Inde et la Chine; à gauche, la France, l'Italie et l'Arabie. Ces verrières, bien que de tons un peu durs, sont d'un bel effet.

L'allée du milieu (transept central) contient, outre les produits exposés dans les vitrines latérales, divers groupes ou autres objets volumineux : un phare lenticulaire, une fontaine en zinc, des plantes et des fleurs en bronze, une glace colossale de Saint-Gobain, des groupes en bronze, un modèle du cercle méridien de l'observatoire de Greenwich, des statues en zinc, deux autels, d'immenses lustres et candélabres de Baccarat, une bibliothèque, une volière, une chaire en bois sculpté, une fontaine en pierre, un nouveau groupe en bronze, un autel byzantin, un nouveau phare, des trophées d'armes, etc.

Beaucoup de terres cuites, de pierres taillées, d'emblêmes religieux, donnent à cette principale avenue un faux air d'allée de cimetière, et la gaieté n'y brille pas autant que l'Équité sur la verrière de M. Maréchal (de Metz).

L'Exposition, répétons-le, ne sera sérieusement ouverte que dans une quinzaine de jours au plus tôt. C'est ce qui, en simplifiant pour le moment ma tâche, résulte du discours même du prince Napoléon; c'est ce qui se voit surtout, et lamentablement, aux alentours du Palais. Ce jourd'hui, 17 mai, j'ai passé auprès. D'assez nombreux promeneurs avaient, il est vrai, malgré l'état du ciel, dirigé comme moi leurs flâneries de ce côté. Mais, hélas ! c'était pour se tenir aux abords de la balustrade semi-circulaire qui protége le péage du monument. Les uns venaient pour entrer et les autres pour voir entrer. Mais les uns et les autres étaient déçus, ceux-là dans leur ambitieuse, et ceux-ci dans leur plus modeste espérance. On ne voit rien entrer, on n'entre rien voir; telle sera, je le crains, jusqu'à la fin du mois, la situation au plus juste. *Prix d'entrée : cinq francs pendant tout le mois de mai*, écrit en menaçants caractères sur toute la ligne, est le Dragon rébarbatif, l'ange à l'épée flamboyante qui, plus utilement que toute une garnison, défend l'entrée du sanctuaire. La pièce de cinq francs n'est pas, à ce qu'il paraît, si ronde, même au temps présent, que s'est figuré l'Entreprise. Cette Compagnie qui, il faut le dire, s'est fait remarquer jusqu'ici par un esprit de fiscalité excessif (légal peut-être, mais fort à regretter dans la circonstance), a eu la singulière idée d'élever au plus haut son prix d'admission, durant tout le temps précisément où il n'y a rien, ou presque rien, à voir à sa *great exhibition*. Elle a compté sur les appâts de la primeur, sur l'empressement curieux de nombreux étrangers; mais elle décompte tristement. Les étrangers et les provinciaux ou manquent jusqu'ici à l'appel, et ils ont bien raison, ou ne mordent que peu ou point à l'hameçon, et certes, ils n'ont pas non plus tort. Chacun attend fort patiemment les mois de juin et suivants pour voir, à des prix plus doux, une plus grande quantité de choses; cela n'altère en rien la gaieté publique; mais pour un actionnaire de la Compagnie, le spectacle qu'offre en ce moment l'entrée (la non entrée, veux-je dire) du Palais de l'Industrie, est assurément fort triste.

Pour comble d'ironie, de petits pavillons qui flanquent la balustrade, comme des fortins espacés dans

une enceinte continue, répètent en quatre langues (la française, l'anglaise, l'espagnole et l'allemande), cet avis *à la multitude* :

*On ne rend pas de monnaie.*

*No change given.*

*No se cambia el dinero.*

*Man wechselt kein Geld.*

Le tout signifie, sous ces quatre formules ; qu'afin de prévenir l'*encombrement* aux portes, chaque visiteur doit se prémunir de la pièce toute ronde, nécessaire à l'obtention de son billet, vu les lenteurs entraînées par l'opération du change. Il s'est même établi, dit-on, un bureau de change officieux aux abords du Palais ; et la spéculation en aurait été conçue par un homme de lettres, ce qui faisait dire spirituellement à un confrère : « Où prendra-t-il de quoi rendre sur la première pièce ? »

Toujours reste-t-il que jamais invitation au public n'a été si littéralement, ni si religieusement suivie. Durant les cinq minutes que j'ai stationné là, je ne puis pas dire que j'ai assisté au moindre *change*. Le public ne le prenait pas, et gardait scrupuleusement sa pièce de cinq francs en poche : je parle de ceux qui l'avaient, et qui m'ont paru être, à l'aspect général, en minorité fort petite. Pauvre Compagnie, on lui obéit trop ! Souhaitons-lui une pluie de quadruples et la peine de les *changer*, bon gré, mal gré.

Cette facétieuse injonction de ne point présenter de grosse monnaie à la porte, me rappelle une certaine salle d'attente d'un chemin de fer hollandais, où des nuages tabagiques extrêmement denses empêchaient presque de lire sur la muraille une inscription portant défense de fumer, également *en quatre langues*.

Grâce à une machine ingénieuse, déjà appliquée au Palais de Cristal de Hyde-Park, désignée sous le nom de *tourniquet*, ne laissant passer qu'une personne à la fois, et dont chaque dent de roue correspond à un *compteur* mécanique, la Compagnie pourra savoir au plus juste combien de pièces de cinq francs elle n'aura pas reçues d'ici à la fin du mois.

Non loin du Palais de l'Industrie, ouvrant sur le Cours-la-Reine et l'avenue d'Antin, sont de vastes *comptoirs de vente*, également vitrés en haut, et désignés populairement sous le nom des *quinze cents boutiques*. C'est une entreprise privée, fondée sur cette supposition que le public sera désireux d'emporter beaucoup de souvenirs, c'est-à-dire d'acheter beaucoup d'articles de l'Exposition officielle. C'est pourquoi on crée une seconde exhibition parallèle, où quinze cents cases sont offertes aux négociants et producteurs, pour recevoir et mettre en vente immédiatement des objets identiques à ceux qu'on admire (ou admirera) dans le grand Palais de Cristal. L'idée peut n'être pas mauvaise ; mais elle n'a reçu encore, comme tout le reste, qu'un petit commencement d'exécution. A part quelques boutiques voisines de l'entrée, qu'occupent des marchands de gâteaux, de liqueurs, et un mélancolique Arabe qui vend des produits d'Alger et de Tunis, les cases sont encore vides. Il n'y a rien là à voir encore non plus, mais du moins l'entrée est gratuite.

Il n'en est pas de même à l'*Exposition des Tableaux et Objets d'art*, comprise entre la rue Marbeuf et l'avenue Montaigne, et occupant seize mille mètres dans un bâtiment distinct ; car toute cette grande exhibition va être divisée en au moins cinq ou six tronçons. Là, encore, il faut recommencer à donner cinq francs, si l'on veut entrer, et ce, jusqu'à la fin de mai. L'empressement à s'acquitter de cette formalité ne paraît pas plus grand au Palais des Beaux-Arts qu'au Palais de l'Industrie ; mais enfin on voit çà et là quelques *entrants*. Cette Exposition a du moins l'avantage d'être prête, ou à peu près.

C'est pour cela que, si vous le permettez, madame, mon prochain article sera consacré à l'étude particulière de cette Exposition spéciale des Beaux-Arts. Elle sera tout à fait complète d'ici à la mise sous presse de votre livraison de Juillet, et je n'en oserais dire autant de celle des produits industriels et agricoles. Ce n'est nullement une préférence donnée aux travaux de l'art sur ceux de l'industrie qui déterminera cette priorité, mais bien une nécessité incontestable.

Revenant, à ce sujet, au rapport-discours du prince Napoléon, j'y trouve en substance ce qui suit :

Que le Palais de l'Industrie et ses diverses annexes ne suffisent pas à recevoir tous les exposants attendus malgré les 117,840 mètres carrés de superficie qu'ils recouvrent, dont 53,900 mètres carrés de surface exposable ;

Que le nombre des exposants ne sera pas moindre de 20,000, dont 9,500 environ de l'Empire français ;

Que l'annexe de 1,200 mètres de long, située au bord de la Seine et destinée à recevoir les machines en mouvement, ne sera pas terminée avant une quinzaine de jours ;

Que, cette annexe gigantesque et le Palais lui-même ne pouvant pas suffire, il devient nécessaire de les relier ensemble par une nouvelle galerie qu'on s'occupe de construire ;

Qu'il faut également englober dans cet immense système le bâtiment-rotonde du *Panorama* compris entre le Palais et son annexe, et qui vient d'être à cet effet exproprié. Reste à l'approprier.

Quand toutes ces choses seront faites et que les produits y seront logés, l'Exposition sera complète.

Cette situation indique parfaitement l'ordre qu'il nous faudra suivre dans notre future revue de l'Exposition universelle. Le Palais des Beaux-Arts (qui malheureusement n'est qu'une construction provisoire) aura naturellement le pas sur tout le reste, comme étant prêt et garni : comme devant l'être le premier après lui, le Palais de l'Industrie, proprement dit, suivra. Puis viendront, en leur temps qui arrivera, j'espère, les annexes transversales, longitudinales et autres, les divers appendices, succursales, entours, dépendances, etc.

Nous tâcherons d'embrasser, sans trop de lacunes, tout ce vaste sujet, mais en même temps de l'animer, et « de n'en prendre que la fleur. »

Enfin, madame, l'Exposition universelle, ce temple pacifique, est ouvert, entr'ouvert au moins : c'est un fait acquis et d'autant plus considérable que le belliqueux temple de Janus n'est point fermé encore, ainsi qu'on s'était plu à l'espérer. Nous portons à la fois et la paix et la guerre : puissions-nous suffire à toutes deux !

Agréez, etc.

Félix Mornand.

# L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

## I

Il y aurait à faire une histoire curieuse de l'influence des salons sur toutes choses dans notre pays. Les salons! ce mot semble étrange, et leur règne pourtant, aujourd'hui si parfaitement oublié, a décidé chez nous, pendant deux cents ans, des mœurs, des usages, de la langue même et de la tendance des beaux-arts. La mode alors était apparemment fondée sur le goût général et non pas sur le caprice de quelques-uns; alors on n'écrivait pas davantage, mais on lisait au moins; on était encore persuadé de la grandeur et du sérieux de cette puissance qu'on appelle l'esprit; on n'endormait point son jugement comme à plaisir, et c'était avec conscience que l'on critiquait, avec un véritable enthousiasme que l'on admirait les poètes. La société actuelle ne comprend plus guère l'agitation qu'un livre donnait alors; elle se demande comment des bruits littéraires suffisaient, durant le dernier siècle, à occuper des réunions célèbres, celles, par exemple, de madame de Tencin ou de madame du Deffant; elle a oublié les derniers cénacles littéraires, les dîners de madame de Staël et les hospitalités fameuses et fécondes du château de Coppet. Là comme dans les cercles du dix-septième siècle, dans les vifs mouvements d'une causerie bien remplie, dans les fines recherches de ces causeurs si pleins de goût, la langue puisait de nouvelles richesses; elle se renouvelait ainsi sans cesse, toujours plus souple et plus délicate. Cependant si dans notre dix-neuvième siècle industriel et politique nous avons perdu l'art de causer, déjà sous Louis XV et les philosophes, et surtout après la révolution, on *dissertait*, il faut en convenir, on ne souriait plus, et ce fut vraiment plus tôt que l'on *conversa*. Grossière encore, au moins dans la forme, souvent dans la pensée; trop empreinte de cet atticisme gaulois qui pour être plaisant n'est pas irréprochable; forcée de se tenir en dehors du langage ordinaire et de la simplicité; ridiculement pompeuse, quand elle voulait être solennelle; subtile au lieu d'être vraie; toujours maladroite, la littérature dut tout alors à l'habitude naissante de la conversation, et le tour, et la dignité, et la sagesse, et surtout la pureté... Eh bien, qui valut à notre langue ces biens nouveaux recherchés en vain par un Malherbe? un véritable écrivain! Un salon encore, le plus mal récompensé, le plus moqué, le plus décrié de tous les salons qui brillèrent jamais à Paris, celui dont nous n'avons longtemps jugé sinon l'action, du moins les personnages, que d'après les impitoyables railleries de Boileau, l'hôtel de Rambouillet enfin.

Que n'a-t-on pas reproché à cette réunion du Bel-Air où se rencontrèrent tant de faiseurs de vers et si peu de poètes, tant de gens d'esprit et si peu de sages? L'hôtel de Rambouillet, malgré toutes ces railleries et toutes ces attaques, demeure du moins en possession d'une gloire qui n'est pas douteuse, celle de s'être occupé des choses de l'esprit dans un temps où nul n'y songeait plus, ni la cour, ni la nation. Les premières assemblées dont on ait conservé le souvenir s'y tinrent dès la naissance même du siècle, entre 1600 et 1610. A cette époque, il y eut un grand événement à la cour encore nouvelle d'Henri IV, ce fut la retraite d'une des dames les plus nobles et les plus spirituelles qui la composaient, la marquise de Rambouillet... La marquise se trouvait mal à l'aise au Louvre, au milieu de cette cohue de seigneurs licencieux et de vieux capitaines qui n'avaient point abandonné les façons et le langage des camps. Le roi lui-même, si longtemps pauvre et batailleur, avait conservé sur le trône un peu de la rudesse du partisan. L'oreille justement chatouilleuse de quelques grandes dames lui reprochait et ses jurons fameux, et sa bourgeoise simplicité, et la rondeur de ses manières. L'une d'elles, madame de Simier, lorsqu'elle lui avait été présentée, avait dit en sortant de l'audience royale : « J'ai aperçu le roi, mais je n'ai pas vu Sa Majesté. » Cependant c'était à bon droit qu'Henri croyait avoir fait tout ce qu'un roi doit faire, lorsque avec son ministre, haï et redouté des seigneurs quoique noble lui-même, il s'était occupé du bien du royaume. Il avait d'ailleurs assez d'esprit et de vraie bonté pour se faire pardonner ses faiblesses, et même il promettait souvent de se *dégasconner*. Malheureusement, ses anciens frères d'armes n'y apportaient point autant de bonhomie ni d'envie de plaire : ceux-là juraient sans scrupule, et l'on faisait de mauvais contes de leurs libations et de leurs festins. Le pis, c'est que le roi les aimait, et le plus offensant pour ces dames de la cour, c'est qu'il eût été bien capable de les mécontenter toutes plutôt que d'offenser un Crillon. Même ses amitiés l'emportaient de temps à autre sur ce qu'il devait comme souverain à sa propre dignité, et maintes fois on l'avait vu s'en aller avec ses vieux compagnons souper chez le financier Zamet, qu'il ne dédaignait pas d'appeler son ami. La cour alors s'indignait tout bas ou tout haut, et lorsque le roi s'en revenait fort en peine de sa majesté compromise, c'était souvent un bien autre scandale. Henri s'enfermait avec Sully. Or, l'exemple des Valois n'avait point accoutumé les courtisans à voir travailler les souverains. Et d'ailleurs on savait ce que faisaient ensemble roi et ministre. Ils supprimaient des pensions, régularisaient les tailles, en retranchaient quelquefois; ils faisaient enfin ce que nul n'avait fait en France avant eux... des économies.

L'idée qu'une partie de la noblesse, enfin soumise, avait de la majesté royale était déjà bien haute, et le roi n'y répondait guère... Mais ce n'était pas tout, car la reine ne la représentait pas mieux. La reine de France était encore une Médicis, nom détesté depuis Catherine, une Italienne qui n'avait rien apporté des grâces de son pays : on l'appelait la banquière. Aussi faut-il convenir que le parti de la politesse n'avait pas absolument tort à la cour, et si les graves seigneurs qui le composaient mettaient peu de justice à juger les compagnons du roi, les grandes dames qu'ils avaient épousées en mettaient, quant à elles, bien moins encore. Telle qu'on la voyait alors, avide de fêtes, mais pleine encore de licence, la cour d'Henri IV ressemblait bien

plutôt à celle d'Henri III qu'à celle de Louis XIV. Cependant beaucoup de ces femmes d'élite, longtemps perdues malgré elles dans le courant d'agitation des guerres civiles, réclamaient enfin un peu de tranquille politesse, et le besoin de communications plus fines devenait général après les grossièretés des derniers temps. Catherine de Vivonne, fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, l'un des plus habiles serviteurs du roi pendant la ligue, et femme de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, ne fit en se séparant de la cour que donner un exemple aussitôt suivi. Le plus célèbre poète du temps, Malherbe, ne voulut point demeurer au Louvre après elle, car il faisait profession publique de n'y admirer qu'elle seule, et ce fut ainsi que l'hôtel de Rambouillet, ouvert par la marquise, reçut un poète pour premier convive ordinaire, et que ses destinées littéraires furent inaugurées.

Malherbe avait dépassé cinquante ans, mais il avait conservé les ardeurs de sa jeunesse, et sa verve honnête et brutale à la fois s'exerçait plus volontiers que jamais contre notre vieille langue et nos anciens poètes. L'ombre de Ronsard l'épouvantait encore, et dans la petite chambre qu'il habitait à l'hôtel de Bellegarde se tenaient de terribles conciliabules présidés par le maître, et où ses disciples Touvant, Colomby, Maynard et le jeune Racan, page de la chambre du roi, se gardaient bien de le contredire, car, avec son humeur farouche, il les aurait traités comme de vrais hérétiques. Là on prenait le volume des poésies de Ronsard; Malherbe biffait vers par vers, et les écoliers écrivaient ses raisons en marge. Or, le maître eut contre le pauvre Ronsard tant et de si bonnes raisons, qu'il finit par ne pas demeurer une ligne dans le volume. On sait les services vrais, bien qu'exagérés, que Malherbe a rendus à notre langue. Il dominait alors toute son époque, et ne cachait pas la confiance qu'il avait en la supériorité de son génie; il le disait au contraire à tout propos, et même une fois il voulut l'écrire :

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

Qui ne connaît plusieurs des poésies de Malherbe, si correctes et si précises, ses vers sur *la Cruelle* : c'est ainsi qu'il nomme la mort? Selon la postérité, il n'eut de son temps guère de rivaux, mais il en comptait encore selon l'opinion de ses contemporains. Cependant, le trop sage Desportes, le languissant Bertaut, et Régnier qui s'était montré dans ses satires l'écho de la vieille tradition gauloise, le continuateur épuré des Villon et des Marot, étaient morts tous les trois. Gombaut, plus fameux encore par sa beauté que par ses poésies, n'avait que vingt ans. Il n'y avait de redoutable et de bien renommé que le tragique Théophile et ses créations grotesques aujourd'hui. Quant à la troupe des autres poètes, elle n'importunait pas la gloire du vieil ennemi de Ronsard, et il eût joui en paix du fruit de ses œuvres, s'il avait jamais pu être en paix sur quelque chose. Mais en dehors de son métier de poète, où il se montrait si raisonnable, Malherbe était le plus étrange de tous les hommes. C'était un mélange encore inouï de bonhomie et de violence, d'esprit et d'opiniâtreté. Son cœur était bon, mais inégal; ses réparties fameuses lui avaient fait cent ennemis, et il portait jusqu'au ridicule et au comique cette grande et rare qualité de la franchise. Un jour qu'un assez grand personnage lui apportait à lire une pièce de vers de sa façon, n'avait-on point vu Malherbe la lui arracher des mains, la parcourir d'un air triste et la lui rendre, en lui disant : « Vous a-t-on donné le choix entre vous pendre et faire ces vers? Croyez-m'en, monsieur, pendez-vous. » Tel était l'homme que la marquise de Rambouillet avait à concilier avec ses autres convives. La tâche, sans doute, n'était point aisée.

Ce qui frappe pourtant tout d'abord dans cette société choisie de l'hôtel de Rambouillet, née avec le siècle, et qui en dirigea longtemps le goût, c'est le mélange facile qui s'y fit pour la première fois entre les gens du monde et les gens de lettres. Le temps était passé où les gentilshommes se vantaient tout haut de leur ignorance. On avait vu le maréchal de Biron, au château de Fresnes, expliquer au roi une inscription grecque. Il est vrai qu'il s'était enfui tout aussitôt, car le préjugé n'était pas encore si bien détruit, qu'il n'eut pas peur de paraître en trop savoir. La noblesse qui composa d'abord le noyau de cette nouvelle société était éclairée, instruite même. Elle écoutait avec intérêt Malherbe *tamiser* le langage, et réglait volontiers ses dires sur cette autorité. Cependant l'hôtel de Rambouillet ne fut pas d'abord un cercle vraiment littéraire : on y faisait plus de médisances, il faut bien l'avouer, qu'on n'y lisait de poésies, et la cour y était toujours fort décriée. Peu à peu, autour de la marquise s'était formé un centre d'opposition modérée, mais systématique, et qui pourtant se trouvait alors avoir sa raison d'être.

Le roi, en effet, persécutait avec assez d'injustice le jeune prince de Condé (père du grand Condé), et celui-ci, réfugié en Belgique, entretenait avec ses nombreux amis une correspondance dont un autre roi qu'Henri IV aurait bien pu avoir la pensée de faire un crime d'État. Les nouvelles de Belgique, les bruits du gouvernement étaient alors les grands intérêts qui s'agitaient à l'hôtel, car la société qu'on y rencontrait ne s'était pas encore séparée complétement de la cour et de la ville. Elle n'avait point encore jeté l'anathème sur tout ce qui ne pensait pas comme elle, ainsi qu'elle le fit plus tard, poussée par le fanatisme littéraire et la mode qui explique toutes les folies.

Mais ce n'était point assez des après-midi au gré de la marquise, pour causer et s'instruire : elle voulut avoir ses matinées. Malherbe devait être naturellement l'homme important de ces réunions nouvelles. Quelquefois il y demeurait seul avec madame de Rambouillet, plus souvent il y amenait ses élèves, Racan, Maynard et Colomby, tous trois comme lui gentilshommes, et c'était alors un assaut véritable de poésie. La marquise tenait ferme : elle approuvait souvent et ne se faisait point faute de désapprouver; quelquefois elle lisait elle-même les vers de Malherbe, que celui-ci n'aimait point à réciter, car il était légèrement bègue. Nous avons déjà dit combien chez lui se ressemblaient peu l'homme et le poète, celui-ci tout artifice, celui-là au contraire si original et si primesautier. Sa con-

versation était brusque, il parlait peu, mais il ne prononçait guère de mot qui ne portât. Dans ces matinées de la marquise, comme il se sentait aimé d'elle et respecté de tous, son esprit, inquiet d'ordinaire, se mettait bientôt à l'aise et prenait de cette liberté un essor plus comique et plus franc. Il se laissait aller tour à tour aux discussions les plus étrangement graves et aux saillies les plus bouffonnes. Un jour, après avoir médit en termes fort élevés de tout le genre humain, car il contrefaisait un peu le misanthrope, on le vit tout à coup se plaindre du froid, courir vers la cheminée, retirer brusquement les chenets du feu, en s'écriant : « Il ne sera pas dit que ces gros impudents là se chauffent pendant que moi je me gèle. » Ce fut, sans doute, dans cette chambre de la marquise que lui fut présenté le jeune Chapelain, si fameux plus tard par la colère de Boileau, et qui reçut alors de Malherbe, pour tout conseil, ces paroles bizarres : « Lisez les livres imprimés, et ne dites rien de ce qu'ils disent. »

Cependant les boutades du poète allaient quelquefois si loin, qu'il fallait bien que la marquise s'en fâchât. Malherbe alors de quitter l'hôtel, fort triste au fond, bien qu'il jouât l'indifférence. Ces heures de pénitence, il savait, disait-il, où les passer : c'était chez une femme d'un grand esprit, célèbre comme la marquise, madame des Loges, chez qui se réunissaient aussi des gens de lettres. Là régnait Gombaud ; mais le lieu, quoique estimable, n'était point plaisant et gai comme la chambre de l'hôtel. Gombaud et madame des Loges, calvinistes tous deux, s'occupaient moins peut-être de poésie que de controverse, et le pauvre Malherbe n'y entendait rien. Pris bientôt d'ennuis et de regrets, il revenait vers la marquise dont le pardon, plus prompt encore que son retour, ne manquait jamais de l'attendre.

Le soir les réunions ordinaires se continuaient à l'hôtel, où l'opposition à la cour se fortifiait encore, car Sully faisait chaque jour un pas de plus dans la confiance de son maître, tandis que le marquis de Rambouillet s'attachait plus intimement au duc d'Épernon, l'ennemi déclaré du ministre. Il est inutile de dire que l'inimitié de ces seigneurs, quelque peu ingrats, et de leurs adhérents, n'entravait guère sérieusement les grands desseins de Sully et d'Henri IV. Eux-mêmes, ces nobles jaloux de leurs droits, croyaient-ils, en leur conscience, nuire à la cour? Cela est douteux au moins, et s'ils se maintenaient en opposition avec elle, c'était un peu par orgueil, il faut le croire, et beaucoup par habitude. Ils ressemblaient assez bien à ces enfants indociles qui préfèrent de tous leurs jeux non point le plus gai, mais le plus bruyant.

Aussi, tout ce qui se disait haut et ferme contre le gouvernement, ce qui pouvait se répéter, surtout dans le cabinet du ministre, qui méprisait ces criailleries, ou dans celui du roi, qui en riait ; tous les bruits malins, toutes les paroles un peu factieuses leur plaisaient outre mesure. Ils aimèrent l'âcreté de Malherbe contre la cour, et ce ne fut pas tant le poète qui réussit auprès d'eux que l'ennemi du duc de Sully, à l'instar de M. d'Épernon. Malherbe en voulait au roi qui, bien qu'il lui eût été présenté par le cardinal du Perron, n'avait jamais rien fait pour lui ; il en voulait à Sully, et là, ce n'était que par représailles : Sully, par une petitesse indigne de lui, n'avait jamais pu pardonner à Malherbe d'avoir failli le faire prisonnier dans le temps de la ligue, alors que le poète était capitaine. Henri IV avait pourtant fort goûté une ode que Malherbe avait écrite pour lui,

> O Dieu dont les bontés de nos larmes touchées,

et il avait aussitôt prié le duc de Bellegarde de lui faire du bien, en attendant qu'il pût lui-même l'enrichir. Ce moment-là n'était jamais arrivé. Aussi fallait-il voir comment le poète traitait les mesquines façons de la cour, qui laissait porter la besace au favori des muses et de la marquise de Rambouillet. — Ses boutades étaient terribles, et s'il avait eu le travail plus facile, on l'aurait vu sans doute signer plus d'une épigramme, mais il avait besoin de trois ans pour faire une pièce, disaient ses ennemis. Et ne trouvez-vous point que cela ait été bien heureux pour Henri IV ?

Malherbe comptait des ennemis. Il y avait dans le bataillon poétique plus d'un vieux soldat qui traitait ses censures de tyranniques, et les trouvait bonnes seulement à abattre les esprits et les courages. Mais que lui importait ? Il trônait bien décidément dans le sanctuaire de la marquise, et toute la première période de ces réunions célèbres n'est remplie que de son nom. Si l'on veut connaître les personnages qui l'écoutaient ou ceux qui luttaient de loin avec lui dans l'art malaisé de charmer les autres, il faut chercher au fond des mémoires du temps, et que de noms encore, oubliés ou perdus ! Il y avait d'abord bonne partie de cette noblesse qui faisait l'école buissonnière vis-à-vis de la cour, et qui laissa, d'ailleurs, ses souvenirs sur des champs de bataille plutôt que dans des livres. Parmi les seigneurs, quelques-uns jouaient pourtant volontiers le rôle de Mécène, et Malherbe lui-même écoutait sans impatience les conseils du baron de Termes ; plus encore ceux de la baronne, fille du marquis de Mirebeau. On rencontrait encore à l'hôtel le comte de Chavannes, qui *vivait pour lire Sénèque* ; le cardinal de la Valette, M. de Chaudebonnes, l'abbé de la Victoire, qui écrivit quelques vers, et puis venaient les poëtes, Yvrande et la troupe docile de Malherbe, tous ceux qu'un laquais de la marquise appelait les *verriers* de madame. Mais le nom le plus illustre qui apparaît dans ce cénacle durant cette époque, ce n'est rien moins que celui d'Armand de Richelieu, depuis cardinal et ministre, et que le pape venait de confirmer *évêque de Luçon*.

## II

L'hôtel de Rambouillet, bâti par M. de Pisani, père de la marquise, occupait l'emplacement sur lequel Richelieu éleva, quelques années après, le Palais cardinal. Mme de Rambouillet en avait été le principal architecte : elle avait ordonné toutes les dispositions intérieures ; c'était d'elle qu'on avait appris à placer les portes vis-à-vis les unes des autres, de sorte qu'on eût une suite de pièces plus commodément et plus élégamment ouvertes pour les réceptions. La première, elle avait conçu l'idée de faire peindre une chambre autrement qu'en rouge ou qu'en couleur brune : la chambre bleue, dont Voiture a tant parlé, et où se dépensa tant d'esprit, était la sienne. Elle était parée d'un ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent ; les fenêtres sans appui, régnant de haut en bas, laissaient entrer à flots l'air et la lumière, et l'on y jouissait sans obstacle de la vue des jardins. C'était, en un mot, un lieu fort convenable pour une grande dame et fort réjouissant pour des poëtes, mais qui ne

s'appelait encore que la *chambre bleue*, et auquel il était urgent de donner quelque autre nom plus piquant et moins profane. Un jour donc que Malherbe et son disciple Racan s'entretenaient ensemble du sujet d'une églogue qu'ils avaient dessein tous les deux de dédier à la marquise, Racan, à force de retourner le prénom de Catherine qu'elle illustrait, en découvrit enfin l'anagramme dans « *Arthenice* ». Malherbe, qui n'avait trouvé que Rodanthe, s'en mit fort en colère, et prétendit, assure-t-on, faire préférer à la marquise ce Rodanthe barbare à l'autre nom plus harmonieux. La marquise, en dépit de sa mauvaise humeur, opina pour Racan, et ne voulut plus désormais s'appeler Catherine, en vers du moins. On ne dit plus à Paris, parmi les initiés, que la chambre d'Arthenice.

Ceci se passait sous le règne nouveau de Louis XIII. Henri le Grand était tombé sous le poignard de Ravaillac; l'antagonisme des seigneurs et du favori de la reine régente, Concini, les menées de l'Espagne, d'étranges révolutions et d'odieux intérêts agitaient la cour, où le désordre fovorisait encore cette licence tant détestée de la société polie qui naissait. On dut alors regretter amèrement ce pauvre et grand roi, qui venait de s'éteindre, on lui pardonna de n'avoir point aimé pendant sa vie le *fleuretis du langage*. La cour n'était pas tenable : les salons devinrent donc plus que jamais le refuge de tout ce qui préférait, aux émotions et aux intrigues politiques, les distractions plus paisibles et plus fécondes de l'esprit et des lettres, et le règne surtout des bonnes mœurs. Les commensaux de la marquise ne furent pas dispersés par les nouveaux orages. Le marquis, quelque peu ambitieux, put bien rester attaché d'abord au duc d'Epernon, et suivre en suite la fortune de Concini; la marquise, plus sage, sut garder son repos et ses amis.

A l'hôtel, cette époque fut celle de Racan et de Maynard, comme la période précédente avait été celle de Malherbe. A eux deux, disait celui-ci, ils auraient fait un grand poète : l'un, écrivain pénible, mais consciencieux, ne rendit guère à la langue que des services de grammaire et de prosodie en inaugurant quelques rhythmes nouveaux; dans l'autre, malgré la fadeur et la négligence, on rencontrait du moins un sentiment original et un amour vrai de la nature, quelquefois de la grâce et souvent du bonheur. Maynard, né pour vivre à la cour où il n'arriva pourtant jamais à rien de grand, plein d'ambition et d'intrigue, causeur fin et méchant, était moins goûté à l'hôtel que Racan le rêveur, comme on le nommait. Racan était bon gentilhomme, et sa naissance en avait fait un homme de guerre; il commanda quelque temps les gendarmes du maréchal d'Effiat. Il était brave, mais si distrait, qu'il eût oublié son épée pour s'aller battre. Il lui arrivait, abordé par un ami, de le prendre pour un mendiant et de tirer sa bourse; il dépassait enfin, en rêverie, ce fameux M. de Brancas, que la Bruyère a immortalisé sur les traits de Ménalque. On n'en faisait que rire à l'hôtel où il était aimé, et s'il sut jamais que ses détracteurs l'appelaient le *singe de Malherbe*, cela ne lui causa pas, sans doute, un grand chagrin, car il dut aussitôt l'avoir oublié.

Malherbe se rencontrait moins souvent chez la marquise, non pas qu'il eût pu jamais se brouiller avec elle; ce n'était qu'un caprice de leurs deux santés déjà chancelantes, qui éloignait l'un de l'autre le poète et sa noble amie. La marquise, infirme dès trente-cinq ans, avait, entre autres incommodités, celle de ne pouvoir supporter le feu; et Malherbe, devenu en vieillissant étrangement frileux, ne se gardait que malaisément du froid. D'ailleurs, tout vieux qu'il était, il avait bien des inconstances poétiques, et pendant quelque temps, une autre amitié, celle de la vicomtesse d'Auchy, l'avait entraîné dans une réunion nouvelle que la vicomtesse voulait fonder. Mme d'Auchy, tourmentée de l'ambition de se faire auteur elle-même, sans doute afin d'avoir plus de titres à protéger les gens de lettres, avait acheté, disait-on, de quelque savant affamé, des commentaires fort embrouillés sur les épîtres de saint Paul, et les avait publiés sous son nom. Cela fit éclat quelques mois : il y eut chez la savante dame un flux de beaux esprits et de pédants. Deux poètes, Lingendes et l'abbé de Cerisy, s'accordèrent pour jeter les bases d'une véritable académie où l'on compta tout d'abord le philosophe l'Esclache, qui ne philosopha jamais, et l'abbé d'Aubignac, si fameux plus tard pour ses ouvrages sur le théâtre. Malherbe écoutait toutes les choses nouvelles qui s'y disaient, et lui, ne disant mot, commençait pourtant à prendre quelque humeur. Tout cela était plus comique que sérieux, plus ridicule encore que comique. Le vieillard enfin ne put tenir contre un discours en *galimatias* que la vicomtesse imagina de faire prononcer par un certain Pagan, un original sans lettres, mais qui pouvait parler longtemps. Malherbe sûrement n'attendit point, pour s'en aller, la fin du discours : le cercle d'Auchy tomba.

Dans le cercle plus éclatant de la marquise de Rambouillet, un nouvel astre venait d'apparaître, astre commençant ce long cours, qui, suivant bien des critiques, ne fut qu'un perpétuel déclin. C'était Chapelain, coiffé déjà de cette perruque immortalisée par Boileau, et malade d'une fièvre de rime :

> Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.

Il préparait déjà ce fameux poëme, sur la réputation duquel il vécut si longtemps, et qu'il eut l'imprudence de publier encore vivant, cette *Jeanne d'Arc* enfin, dont on écrivit lorsqu'elle parut :

> La cabale en dit force bien :
> Depuis vingt ans on parle d'elle;
> Dans six mois on n'en dira rien.

Rimeur laborieux et suffisamment plein de lui-même pour tenter un poëme épique, assez rancuneux parfois pour risquer contre ses critiques une épigramme, mais trop peu spirituel pour l'aiguiser à propos, assez ambitieux pour se pousser à la cour et ailleurs, mais serviable à son tour, riche d'une véritable probité, Chapelain nous paraît avoir été pris, par toute la gent poétique du temps, comme une ombre nécessaire à faire valoir autrui... Cela explique le succès qu'on fit d'abord à ses livres, bien que ceux qui les vantaient fussent, au fond, les derniers à les trouver bons. Ce mauvais poète avait, en outre de ses défauts de style, le jugement peu sain et le goût assez faux, mais il possédait une érudition si grande qu'elle valait peut-être une veine poétique. Nous avons dit qu'il était bon homme, et cette seule raison fait comprendre comment, une fois admis à l'hôtel de Rambouillet, il s'y maintint; ce ne fut point de l'admiration qu'on y professa pour lui, ce ne fut jamais que de l'amitié.

Les après-midi se passaient toujours à l'hôtel à bien

dire, à essayer de bien penser. On y voyait plus rarement l'évêque de Luçon, qui déjà avait ses poètes à lui, Bois-Robert et Colletet; le cardinal de la Valette s'y rencontrait plus fréquemment. Gombaud, qui venait de revoir son poëme d'*Endymion*, Gombaud, le plus mystérieux et le plus cérémonieux des hommes, celui que la marquise avait baptisé *le beau Ténébreux*. On y lisait ses vers et ses lettres où l'on ne trouvait, disait-on, ni sel ni sauge, et ses ouvrages chrétiens, souvent dignes d'être admirés. A côté de madame de Rambouillet grandissaient ses filles, dont l'aînée fut la duchesse de Montausier. La gaieté générale avait gagné à la présence d'une jeune femme célèbre, que, pour la fougue de son esprit, on avait appelée la *Lionne*, mademoiselle Paulet. Racan, chez qui la bonhomie n'excluait pas la verve, rencontrait encore de bons mots; mais à cause de cette voix basse et peu distincte qu'il avait, il ne les risquait jamais lui-même. « Traduisez-moi donc en langue vulgaire, disait-il à son voisin. » L'entretien souvent s'élevait et de familier devenait solennel. On choisissait alors quelque thèse féconde, la gloire, par exemple, et chacun glosait là-dessus à son aise. Chapelain aussitôt, dont l'habitude était de se tenir toujours un peu éloigné du cercle, auprès d'une fenêtre, sans songer que le jour venant du dehors faisait encore ressortir la graisse de sa perruque et le piteux état de son habit de satin colombin doublé de panne verte, qui n'avait jamais été neuf, Chapelain étalait avec conscience tout son fatras d'érudition, allant et venant de l'antique au moderne, des Assyriens aux Hollandais, parlant avec emphase, critiquant sans mesure, toujours dur et prolixe, l'homme enfin du poëme épique, celui qui, selon Despréaux, plantait ses arguments en ligne, après avoir eu soin de les bien écarter.

La marquise lançait alors quelques-uns de ces mots fins et remplis de bon sens, comme elle savait les dire; mais cela souvent n'était point assez, et l'auditoire avait besoin de se délasser mieux d'une audition si difficile. Madame de Rambouillet avait heureusement chez elle la contre-partie de Chapelain, un fou vraiment fou, après le fou si tristement sage. Celui-là s'appelait Neufgermain : c'était un pauvre gentilhomme, piqué, lui aussi, par les muses, et qui avait poussé la licence poétique jusqu'à prétendre longtemps vivre de ses vers et en faire vivre une femme et des enfants. Recueilli par la marquise de Rambouillet, Neufgermain était d'une grande ressource dans la chambre d'Arthenice, lorsque la conversation avait perdu ses ailes, et nul n'était plus goûté des curieux et des sots, quand la marquise multipliait par force ses invitations, les jours de *grands ronds*, comme on disait alors.

Les réunions de madame de Rambouillet en étaient arrivées, en effet, à ce comble de réputation qu'on intriguait partout à Paris pour y être présenté. C'était déjà un tribunal avec lequel il fallait compter que celui-là, et tout ce qui écrivait, prosateurs ou poètes, aspirait à être admis au nombre des juges, afin de ne plus courir le risque d'être jugé. Il tombait chaque jour, chez la marquise, une pluie de dédicaces et d'épîtres; il en arrivait de la province même, en tête de ces poëmes élaborés dans le silence par quelque lointain amant des lettres. Le nom de la chambre bleue avait franchi les barrières qui séparaient les provinces; on le connaissait à Amiens, on le célébrait à Toulouse.

Tout à coup, du fond du Piémont, du sein des âpres montagnes, un livre sortit, livre nouveau vraiment, étrange, étourdissant, et qui fut pendant un demi-siècle la folie de toute l'Europe; c'était l'*Astrée*. Honoré d'Urfé, gentilhomme des environs de Marseille, d'abord chevalier de Malte, puis marié après des vœux abolis, malheureux alors en ménage et contraint de se réfugier en Piémont pour échapper à ses ennuis, avait composé dans sa retraite cette merveille, auprès de laquelle pâlissait toute l'antiquité. A Paris, on se disputa, on s'arracha le livre, et le libraire qui le vendait courut risque d'être pillé par les plus honnêtes gens du monde, durant le premier effet de leur délire. Que de bruit cependant, que d'enthousiasme pour si peu! L'œuvre ne portait encore d'autre nom que pastorale : cette pastorale, il est vrai, formait dix volumes, et jamais on n'avait vu tant de longueur à une épopée. L'Enéide, l'Iliade, la *Jeanne d'Arc* de Chapelain n'étaient donc plus que jeux d'enfants.

La voix publique ne tarda point à nommer l'*Astrée* un roman. Cela était juste et sage, car on trouvait dans ce nouveau nom toute l'histoire des causes qui avaient dicté ces dix volumes à leur fécond auteur. L'*Astrée* n'était rien vraiment qu'un écho lointain de ces insipides romans de chevalerie dont la cour de François I$^{er}$ avait fait ses délices. Mais un siècle et la somme d'ambition qu'un siècle représente avaient encore passé sur ce genre de sujets. Au lieu des peintures des mœurs chevaleresques si naïvement fades, l'auteur de l'*Astrée* avait prétendu enfermer dans son cadre fleuri une étude du cœur humain, et présenter en une suite de tableaux toutes les conditions de la vie. C'est une pastorale, avons-nous dit : n'ayez pas peur, cependant, que ces bergers qui se promènent au bord du Lignon vous parlent en bergers! Le plus raffiné des courtisans, ou le plus pointilleux des sophistes envierait, je vous jure, leurs subtilités et leurs madrigaux. La scène est dans le Forez, l'une des contrées les plus variées et les plus grandioses de toute la France : les héros de d'Urfé, Astrée et Céladon, Galatée et Sylvandre, ne semblent avoir d'autre patrie que ces attiques dont nos aïeux décoraient le dessus de leurs cheminées, où sur des gazons bleus, sous des cieux vert-pomme et des arbres couleur d'encre, nous avons tous vu se reposer des bergers si étranges à côté de leurs chiens fantastiques et de leurs brebis enrubanées.

Il en est de ce précieux et languissant ouvrage comme de ces monuments anciens qu'on rencontre partout, qui n'offrent aucun intérêt par eux-mêmes, mais dont on est bien forcé de faire l'histoire pour servir à celle de toute une cité. Ce qui se reconnait tout de suite dans l'*Astrée*, c'est la mode du temps, mode exagérée, il est vrai, mais dont les courtisans fidèles de la mode ordinaire ne voulurent point rester en arrière, quand ils n'avaient pour atteindre à l'autre et pour donner raison à l'auteur qu'à s'exagérer eux-mêmes. L'ordre d'idées qui règne dans l'*Astrée* est bien le même qui avait cours à l'hôtel de Rambouillet, forcé seulement et subtilisé, fondé chez d'Urfé sur cette envie d'être original qui dévore les auteurs médiocres, tandis que chez la marquise, par exemple, il l'était sur une vertu susceptible et solide. Ces mêmes sentiments qui faisaient la gloire du *palais d'honneur* (ainsi nommat-on l'hôtel), cet amour de la pure morale et de la politesse, cette haine de toute fausseté, cette fidélité à l'amitié, que prêchait et que pratiquait la marquise, se retrouvaient au fond dans le livre de d'Urfé. Mais la

morale y devenait de la pruderie, la politesse de l'affectation et une ridicule recherche, la délicatesse de la subtilité, le cœur enfin n'y semblait plus que convention, et l'esprit y était un malheur.

Nous avons dit le fanatisme qu'éveilla le livre. Il y eut à Paris, chez les marchands, des *meubles Céladon* (c'était le nom du héros), une *couleur Céladon*, une certaine couleur vert tendre dont chacun voulut être habillé. La foule ne jugea le livre que par le plaisir produit; il appartenait aux élus de l'analyser. Or, les habitués de l'hôtel l'analysèrent avec tant de conscience, qu'en vérité ils se l'approprièrent. Alors, à côté de la langue française naquit le *jargon de l'Astrée*. On ne parla plus que du *Lignon* qui coulait au milieu de cette terre promise du Forez, et peu s'en fallut qu'en faveur de ce misérable ruisseau, on ne débaptisât la Seine; on vit des dames qui portaient des noms semi-royaux se choisir celui de Galatée, et des gentilshommes en réputation, de braves capitaines, rêver d'être des Sylvandre. La fortune de l'auteur fut unique, d'occuper ainsi toute son époque. Modeste et content de sa gloire lointaine, d'Urfé ne vint pas à Paris; mais sa nièce recueillit tous les fruits qu'avait dédaignés son heureux oncle. Simple fille d'honneur de la reine-mère, et n'ayant guère de bien, elle n'épousa rien de moins qu'un duc de Croy. Si d'Urfé avait eu une fille, elle fût certainement devenue reine.

On n'admettait plus à l'hôtel de Rambouillet, et malgré la marquise, que le jargon du gentilhomme provençal. Chapelain surtout en raffolait, et il en eût fait le dictionnaire s'il n'avait eu à achever son poëme. Il était soutenu, dans la campagne qu'il avait entreprise pour le compte de d'Urfé, par la fille aînée de la marquise qui, toute jeune encore, révélait ainsi du premier coup ses goûts littéraires, et par un nouveau venu, tout brillant de grâces cherchées, un *artificier d'esprit*, le jeune Vincent Voiture... Contre ce triumvirat, la marquise n'avait plus que ses propres armes; Racan, depuis son mariage, Malherbe, depuis la mort de son fils unique, s'étaient peu à peu retirés de la chambre bleue. Et puis, elle apportait sans doute dans ce combat fameux beaucoup d'indulgence pour sa jeune fille. Voiture, d'ailleurs, l'attaquait avec une si formidable artillerie de bons mots, et Chapelain, retranché sous ses fameuses périphrases, s'y tenait si bien à couvert, qu'elle ne pouvait espérer la victoire sur des ennemis tour à tour si impétueux et si prudents. Tous trois, mademoiselle de Rambouillet, Voiture et Chapelain, admiraient, au reste, dans l'*Astrée*, des choses différentes; la première en aimait surtout la politesse et cette délicatesse inaltérable que les héros poussaient jusqu'au martyre; Voiture en louait la pensée enchevêtrée et le tour nouveau; Chapelain en enviait la fécondité. Car, en plus d'un point, d'Urfé et lui se trouvaient frères. On reconnaissait dans l'*Astrée* la même monotonie de tableaux que promettait le poëme de Jeanne d'Arc, et la même manie descriptive. Comment Chapelain n'eût-il point admiré l'auteur qui consacrait un demi-volume à peindre un vallon, lui qui ne pouvait pas, à moins de trois vers, nommer une cerise, et dont les descriptions ressemblaient, disait-on, à des états de lieu.

La maladroite et fâcheuse idée vraiment qu'avait eue d'Urfé d'écrire et de publier sa pastorale! L'hôtel de Rambouillet, naguère si paisible en sa recherche des mœurs élégantes et pures, en son étude du vrai français, devint aussitôt comme une Babel. La confusion des langues y cessa pourtant bientôt, mais ce ne fut que parce que la plus ridicule l'emporta, la langue de la mode nouvelle, et l'on recommença, dans la chambre d'Arthenice, à s'entendre entre soi, quitte à n'être plus entendu du dehors. Cela était triste pour une femme de sens et de tête, comme était la marquise, d'autant plus qu'au fond elle ne se devait point sentir innocente du mal qui arrivait. Ce n'était point impunément qu'elle avait laissé chez elle l'esprit prendre le pas sur toutes choses; car il en est de l'esprit comme du vin: lorsqu'on en abuse, vient l'ivresse. Cependant, la marquise avait aisément gouverné jusque-là tout ce monde indocile; mais la révolution s'était faite, et il lui advenait précisément ce qui advient en ce cas aux pouvoirs ordinaires, elle avait été débordée par les siens. Dès lors il semble qu'elle abdiqua franchement en faveur de sa fille, dont une nuée de poëtes ingrats célébrèrent l'avénement.

Au cours du bois de Vincennes,
Le soleil a disputé
De lumière et de clarté
Avec la belle d'Angennes.
Mais le soleil se perdit
Aux rayons qu'elle espandit.

VOITURE.

La marquise, d'ailleurs, commençait à n'être plus jeune, et nous avons dit qu'elle était infirme. Elle ne se trouvait plus assez vaillante pour guider la nouvelle génération de la poésie qui se levait de toutes parts, tous ces enfants d'Apollon qui, nés avec le siècle, tentèrent, vers la seconde moitié du règne de Louis XIII, de gravir le Parnasse. Elle aimait tendrement sa fille; elle eût voulu lui transmettre une part de la noble influence qu'elle avait exercée pendant plus de vingt-cinq années sur l'esprit et les mœurs de son temps. Julie d'Angennes fut, en effet, vertueuse comme sa mère; mais, comme nous le verrons plus tard, elle n'eut pas sa haute raison : elle n'hérita vraiment que de son amour pour les lettres.

Cependant, cette belle langue française outragée par d'Urfé et par le goût de ses admirateurs, put encore vers ce temps prendre une revanche, en attendant celle que lui donna Corneille. Avant de quitter l'hôtel de Rambouillet, à la fin de cette première période de son histoire, il faut y signaler une autre influence qui y fut dès l'abord plus sérieuse que celle de d'Urfé, et qui bientôt y devint considérable. Louis de Balzac, gentilhomme de l'Angoumois, venait, en 1624, de publier le premier recueil de ses Lettres. Il était déjà fort des amis de la marquise, à qui l'évêque de Luçon, son premier protecteur, l'avait conduit. Bien que lui aussi, fidèle à la mode, Balzac se donnât souvent une peine étrange pour écrire des riens, c'était encore le premier prosateur de son temps. Son style élégant et nombreux s'élevait quelquefois malgré sa froideur, et s'il avait eu quelque émotion, il n'aurait point été incapable des grands sujets, ainsi qu'il le montra dans l'*Aristippe* et *le Socrate chrétien*. Plein de zèle pour la réforme de la langue (c'était encore un caractère du temps commun à tous les écrivains), il y travaillait sans relâche, s'attachant surtout à payer d'exemple. La marquise de Rambouillet, un peu chagrine, sans doute, des extravagances que sa fille commettait en compagnie de Voiture, et que glorifiait Chapelain, put donc se consoler quelquefois encore avec Balzac en écoutant, après les *Pompeuses bagatelles* du jeune écrivain, quelques-uns de ses morceaux sérieux. Il paraît que tous deux ils

forçaient quelquefois l'attention de la troupe folle, qui madrigalisait en cercle dans la chambre bleue, toujours à propos de l'*Astrée*, ou qui jouait à l'esprit comme à la raquette. Plusieurs soirées se passaient, encore présidées par la marquise, où l'on discutait sur la valeur des mots, où l'on arrêtait leur orthographe, où l'on commençait enfin le travail que continua l'Académie, fondée quelques années après par Richelieu... Mais ces discussions closes, ensuite que faisait-on?... Julie d'Angennes reprenait la présidence, et l'on écoutait gravement une pièce de vers devenue célèbre, *la Métamorphose des yeux de Philis en astres*.

H. Perret.

(*La suite à un prochain numéro.*)

# BIBLIOGRAPHIE.

*Études sur la lecture à haute voix*, par M. Édouard Mennechet (1).

L'ancienne directrice du Journal, à laquelle vous avez toutes conservé un si affectueux souvenir, madame de Pussy, vous parlait, il y a bien des années, des matinées littéraires de M. Mennechet; elle en parlait en femme d'esprit et de goût, et en engageant celles de ses lectrices qui habitaient Paris à profiter d'un si précieux enseignement (2). Aujourd'hui, M. Mennechet nous donne des leçons de l'art dans lequel il excellait, et nous vous engageons à notre tour, mesdemoiselles, à vous procurer son livre, à le lire avec attention, afin de cultiver un art qui peut devenir la consolation et la joie de ceux qui vous entourent. Le talent de bien lire est un talent de femme d'intérieur, d'institutrice, de garde-malades, un talent de Française enfin, puisque les femmes françaises sont par excellence les bons génies du foyer. Mais ce talent est chose très-rare. « On convient sans peine de son agrément, de son utilité; on reconnaît qu'il est le complément nécessaire d'une bonne éducation; on avoue que c'est un tort, bien plus, que c'est un ridicule de ne pas savoir lire, et personne ne prend la peine d'apprendre ce qu'il est agréable de savoir, et ce qu'il est honteux d'ignorer! D'où vient cela? C'est que, par malheur, on ne comprend l'avantage de bien lire qu'à l'âge où il répugne d'apprendre, à l'âge où le temps manque pour l'étude, absorbé qu'il est par les affaires ou le plaisir. On finit par se persuader que l'art de la lecture à haute voix n'est si négligé que parce qu'il est trop difficile, et on préfère y renoncer. »

— Mais vous, mesdemoiselles, vous n'avez pas l'excuse du trop tard, ni de l'impossible; vous êtes dans l'âge heureux où la mémoire, l'intelligence, la voix se plient aux ordres de la volonté; vous pouvez apprendre, perfectionner ce qui est bien, rectifier ce qui est mal, et M. Mennechet vous encourage en disant : « J'ose affirmer qu'il n'est personne, quels que soient les vices de la nature, ou d'habitude de la prononciation et de son organe, qui ne puisse, avec un peu de travail, des conseils et quelque bonne volonté, acquérir en peu de temps les qualités d'un bon lecteur. Nous en avons eu la preuve, il y a peu d'années, au collége de France. M. Andrieux, qui nous a laissé d'élégantes comédies et des contes charmants, y professait la littérature. La salle du cours était assez vaste, et le public s'y pressait en foule. Les cours de M. Andrieux étaient à la mode, on voulait entendre M. Andrieux. Lorsqu'à grand'peine on était parvenu à se placer sur les bancs, sur les chaises, et jusque sur les marches de l'estrade du professeur, on voyait se glisser à travers la foule un petit homme déjà vieux, dont les traits étaient empreints de cette laideur spirituelle, qui, chez les hommes, est souvent préférable à la beauté. Il avait peine à gravir les degrés de l'estrade où sa présence était attendue; mais à peine l'avait-on reconnu qu'un tonnerre d'applaudissements proclamait son arrivée; il saluait, en souriant, le public qu'il interrogeait du regard, pour y chercher des visages amis; puis il déroulait son manuscrit, car il se permettait rarement l'improvisation, disant que si le professeur y gagne, l'enseignement y perd, et qu'une leçon n'est pas une affaire de vanité, mais d'utilité. Aussitôt qu'un geste de sa main avait réclamé le silence, le silence se faisait comme par enchantement, non ce silence de théâtre entremêlé de chuchotements et de ces mille petits bruits qui se perdent dans l'étendue d'une salle de spectacle, mais ce silence qu'on ne trouve guère que parmi les figures de cire ou de carton. Pas un mot, pas un murmure, pas un mouvement; les rhumes même se taisaient quand M. Andrieux allait parler. Et pourquoi ce privilége que réclament vainement ceux qui parlent en public? Le voici : des trois voix que possède l'homme, M. Andrieux n'en avait aucune. Eh bien! l'attention de l'auditoire était si muette, si immobile, que ce professeur sans voix parvenait, grâce à la netteté, à la précision, à la pureté de sa diction, à se faire entendre parfaitement jusque dans les parties les plus éloignées de la salle. Son habileté était telle qu'il faisait deviner et sentir les intonations qu'il ne donnait pas. La variété de son débit se manifestait à la fois dans sa physionomie et dans ses gestes, et suppléait tellement à l'absence de la voix, qu'on finissait par lui en croire une. On l'écoutait des yeux; on ne respirait pas, de peur qu'un souffle n'étouffât ses paroles : c'était le triomphe de l'art sur la nature. Et jamais la nature seule n'aurait pu obtenir un plus beau triomphe que cette profonde émotion qui ne permettait pas de respirer.

« Ainsi, ce qui importe le plus pour se faire entendre, ce n'est pas de posséder une voix forte et puissante, c'est de savoir tirer parti de celle qu'on a, quelque défectueuse qu'elle soit. On peut toujours y parvenir à l'aide de certaines règles et de certains principes qui sont à la portée de tout le monde. »

Vous voyez, mesdemoiselles, qu'on n'est pas plus encourageant, et que, si vous avez la volonté, vous parviendrez, aidées par un guide aussi aimable et aussi éclairé, non-seulement à bien lire, mais encore

(1) Prix 3 francs, à Paris; 3 francs 75 centimes par la poste. Nous nous chargeons de fournir cet ouvrage à nos abonnées contre l'envoi de pareille somme.

(2) Voyez *Journal des Demoiselles*, année 1841.

à prononcer d'une manière gracieuse et correcte, ce qui est une marque de bonne éducation. M. Mennechet dit avec raison : « Une prononciation vicieuse est dans le monde l'indice presque infaillible d'un esprit vulgaire. Parcourez les rangs de la société, depuis le plus haut jusqu'au plus bas, et vous verrez que la manière de prononcer suit presque invariablement les degrés de l'échelle sociale. Le langage du bas peuple devient même inintelligible par l'incorrection et la grossièreté de la prononciation, tandis qu'une prononciation élégante et pure ajoute un nouveau charme à la grâce des pensées et à l'énergie des sentiments qui s'expriment dans les hautes classes de la société.

» Le meilleur moyen de se défaire de son accent provincial, quel qu'il soit, c'est d'abord d'écouter attentivement lire et parler les personnes qui lisent et parlent bien, et de graver dans sa mémoire les intonations et les articulations qu'elles ont prononcées, et de s'efforcer de les reproduire, en lisant ou en répétant soi-même les mots et les mêmes phrases. Il est nécessaire de répéter souvent le même mot, afin d'accoutumer les organes de la parole à prononcer nettement... La négligence est la cause de la plupart des défauts de prononciation, et l'attention en est l'infaillible remède. Mais comment accorder tant d'attention à la manière dont on s'exprime, quand on en accorde si peu à ce qu'on dit? Notre principal conseil est donc, soit qu'on lise ou qu'on parle, de penser d'abord à ce qu'on fait. »

Il est donc entendu que pour bien lire, il faut bien prononcer. Supposons que vous deviez à la nature ou que vous ayez acquis par l'éducation une prononciation correcte, un accent élégant et pur, M. Mennechet vous apprendra comment vous pourrez, en appliquant ces heureuses qualités à la lecture, relever encore le mérite d'un bon livre et charmer ceux qui vous entourent, et qui goûteront mieux les nobles pensées, le beau langage de nos auteurs, lorsqu'ils leur seront transmis avec une diction nette, un accent pénétrant et naturel.

« Dans toute phrase bien faite, dit-il, l'écrivain, s'il est habile, a certainement placé un mot sur lequel tout l'artifice de son style tend à appeler l'attention du lecteur, parce que ce mot exprime le plus fortement sa pensée. Eh bien! que doit faire le lecteur qui veut traduire, par les inflexions de sa voix, la pensée de l'écrivain! Il doit mettre tous ses soins à donner au mot principal, dans sa diction, la même importance que l'écrivain lui a donnée dans son style. Essayons un exemple pour mieux faire comprendre ce que nous venons de dire, et prenons quelques vers du *Misanthrope* de Molière. Philinte dit à Alceste :

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez! vous devriez *mourir* de pure honte;
Une *telle* action ne saurait s'excuser,
Et tout homme *d'honneur* s'en doit scandaliser.
Je vous vois *accabler* un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les *dernières* tendresses.
De protestations, d'offres et de *serments*,
Vous *chargez* la fureur de vos embrassements,
Et quand je vous demande après : Quel est cet homme?
*A peine* pouvez-vous dire comme il se nomme!
Votre chaleur pour lui *tombe* en vous séparant,
Et vous me le traitez, *à moi*, d'indifférent!
*Morbleu!* c'est une chose *indigne*, LACHE, INFAME,
De *s'abaisser* ainsi jusqu'à trahir son âme,
Et si, *par un malheur*, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, *pendre* tout à l'instant.

« En lisant ces vers avec quelque attention, ne reconnaît-on pas, dans chacun d'eux, le mot sur lequel il convient d'appuyer, parce qu'il exprime la pensée principale du poëte?... Si le lecteur ne les fait pas sentir par l'accent de sa voix, il enlève à la pensée de l'auteur toute son énergie. »

Nous vous engageons, mesdemoiselles, à suivre le conseil et l'exemple de M. Mennechet, et à analyser ainsi les bons écrivains, non-seulement afin d'apprenprendre à donner à leur pensée l'accent qui lui convient, mais encore afin de pénétrer les secrets de leur style et d'arriver à mieux comprendre les charmes et les difficultés d'un langage éloquent et naturel.

M. Mennechet revient sur les vices de prononciation, le *grasseyement*, le *zézeyement*, défauts qui tiennent surtout aux habitudes, et le *bégaiement*, le *bredouillement*, et le *balbutiement*, qui ont une cause physique et qui tiennent à l'action mal dirigée de certains organes de la parole. Il donne d'excellents conseils pour remédier à ces défauts, les uns si ridicules, les autres si désagréables, et vous lirez avec plaisir, dans son ouvrage, ces avis appuyés sur l'expérience et entremêlés d'anecdotes et d'exemples pleins d'intérêt.

La lecture des vers et la lecture de la prose dictent à M. Mennechet des réflexions délicates, fines et qui seront appréciées par tous ceux qui ont le goût de la littérature. La voix, le geste, le maintien, la physionomie sont autant de sujets d'étude, que l'auteur traite avec un tact et une mesure extrêmes. Il veut former, non des acteurs, destinés à briller sur la scène, mais des lecteurs, des lectrices, dont le talent sans prétention puisse distraire un petit cercle de parents et d'amis et ajouter aux douceurs du foyer un plaisir de plus, une distraction intellectuelle, qui n'exige ni luxe, ni richesse, et qui est, grâce au ciel, à la portée de tous. Ce modeste talent de bien lire est de toutes les positions et de tous les temps; il vous sera utile encore à un âge où la musique, ce talent si en vogue aujourd'hui, perdra tout son charme; on ne chante plus de romances, on ne joue plus de quadrilles quand viennent les rides et les cheveux blancs, mais on peut conserver la jeunesse de l'esprit parmi les glaces de l'âge; goûter Bossuet, Racine, Chateaubriand, se plaire à les faire comprendre et goûter aux autres, et réunir autour de soi sa famille par l'attrait d'un talent aussi rare qu'agréable.

Nous recommandons donc à toutes nos lectrices l'excellent, l'aimable livre de M. Mennechet; toutes y trouveront profit et plaisir, et les jeunes personnes qui se destinent à l'instruction y puiseront les conseils les plus pratiques et les plus judicieux sur une des branches essentielles de l'éducation, la pureté du langage et la grâce de la diction.

E. R.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### L'ACQUA DEL GIARDINO E L'ACQUA DELL' ORTO.

—

L'Acqua, che nelle fonti del giardino
Avea fatta di sè mostra superba,
Mentre scendea nel fiume, a sè vicino
Vide scorrere un umile Ruscello,
Che dopo aver bagnati i frutti e l'erba,
Venia dall' orticello.
Lo vide, e altera, le càndide spume
Sulle sponde del fiume
Arrestando, gridò : Tu a me d'appresso
Scorrer pretendi? a me, che scendo adesso
Da marmoree spelonche,
D'acquose Deità finte magioni,
Ove sgorgai dalle ritorte conche
De' biformi Tritoni;
A me, che ora tranquilla in vasti piani
Diedi limpido albergo
Ai pesci Americani
Pinti e dorati il tergo;
A me, che or mi distesi in sottil velo
Or zampillando rapida,
Nell' inalzarmi al cielo
Mi sciolsi in minutissime
Stille, e rivale ad Iride
Del Sol divisi il raggio
Allor che fece nel mio sen passaggio?
E tu con me di tanti pregi ornata
Meschiarti in seno al fiume ardisci e tenti,
Acqua vile e sprezzata?
Nell' udir tali accenti
Il Ruscelletto umil disse a colei :
Tu che si nobil sei,
Quant' erbette soavi, e quanti frutti
Avrai tu mai produtti;
S'io vil sprezzato rio
Tanti ne diedi all' orticello mio!
Risponder non potè l'acqua orgogliosa,
Onde l'acque sdegnosa;
E le candide spume
Tornò a versar nel fiume.

—

Perchè il tuo pronto ingegno
Nell' arti di diletto a gloria ascese;
Forse di scherni è degno
Chi, piacer non potendo, util si rese?

GIOVANNI GHERARDO DE ROSSI.

### L'EAU DU JARDIN ET L'EAU DU POTAGER.

FABLE.

Une eau qui dans les fontaines d'un parc avait fait superbe figure, vit près d'elle, tandis qu'elle allait se jeter dans un fleuve, courir un humble ruisseau. Celui-ci, après avoir arrosé les fruits et l'herbe, venait d'un potager. Cette eau l'aperçut, et, gonflée de fierté, elle retint sa blanche écume sur le bord du fleuve et s'écria : « Oses-tu bien prétendre à t'approcher ainsi de moi ; de moi qui sors en ce moment de grottes de marbre, image de la demeure des divinités aquatiques, où je m'élançais des conques recourbées des Tritons à la double nature ; de moi qui, tantôt calme dans de vastes bassins, formais la demeure limpide de poissons d'Amérique, aux écailles dorées, et tantôt m'étendant en un voile transparent ou jaillissant rapide, m'élevais jusqu'au ciel en une pluie de gouttes fines, rivale d'Iris, et divisant le rayon du soleil lorsqu'il passait à travers ma gerbe ?... Et toi, eau vile et méprisable, oses-tu bien essayer de te mêler, dans le sein du fleuve, à moi, qui suis ornée de tant d'avantages ? » En entendant de telles paroles, l'humble ruisseau répondit : « Toi, qui es si noble, combien de bons légumes, combien de fruits ne dois-tu pas avoir produits, si moi, qui ne suis qu'un ruisseau méprisé, j'en ai tant donné à mon potager ? » — L'eau orgueilleuse ne put répondre ; elle garda un silence dédaigneux, et alla jeter son tribut limpide dans le fleuve.

—

Parce que ton esprit facile a acquis la célébrité dans les arts d'agrément, penses-tu que celui-là est digne de mépris qui, faute de pouvoir plaire, a su se rendre utile ?

Mlle LOUISE MERCIER.

# LA FÊTE DE LA PAQUERETTE.

Au milieu d'une belle prairie arrosée par les eaux de la Bièvre et richement émaillée de fleurs, on voyait un vieux saule dont les flancs ouverts et déchiquetés contrastaient d'un manière frappante avec sa tête, garnie d'un magnifique feuillage. Si le temps avait respecté sa verdure, qui, chaque printemps, apparaissait plus étendue et plus fraîche, il avait outrageusement dégradé son corps ; et l'on se demandait, en le voyant ainsi entièrement creux, comment la séve nourricière pouvait trouver passage et s'élancer de ce tronc débile, entre son écorce et la mince couche d'aubier qui la doublait.

Il fallait que cet arbre fût bien vieux, car tous les habitants du pays, en remontant jusqu'à la troisième génération, l'avaient toujours vu aussi endommagé, aussi décrépit. Et comme le merveilleux plaît aux

hommes, on ne manquait pas de raconter sur sa vétusté les histoires les plus incroyables, et pourtant les mieux accréditées.

Ce qui achevait de donner au vieux saule une certaine importance, c'était une touffe de Pâquerettes des prés, qui, habile à se choisir une demeure confortable, était venue, comme l'oiseau du bois, nicher au milieu du tronc. Là, ainsi abritée de la gelée et du mauvais temps, la pauvre petite plante semblait ne plus faire qu'un avec cet ami protecteur, et bravait, ainsi que lui, le froid et la bise des plus rudes saisons. Comme le phénix, elle renaissait de ses cendres, et à cent lieues à la ronde, on n'eût pu trouver des fleurs aussi nombreuses, et surtout un pied aussi vigoureux que l'était celui de la Pâquerette du vieux saule.

Car c'était ainsi qu'on la nommait, et sa célébrité était grande! Pâquerette était l'oracle du canton; les mères et les grand'mères l'avaient consultée, et la génération présente l'interrogeait à son tour!

A la vierge au front modeste, à l'air candide, on assure que la Pâquerette disait toujours, on vous aime... un peu... beaucoup... elle s'arrêtait là. Mais à la jeune fille coquette, à l'air léger, à l'œil hardi, la Marguerite ne manquait jamais d'ajouter les mots: *pas du tout*. Vainement dans son désappointement la jeune fille recommençait-elle vingt fois; la fleurette se laissait mutiler sans revenir sur son premier mot; l'oracle était infaillible, et dans tout le pays on assurait qu'il n'avait jamais menti!

Pâquerette payait au centuple l'hospitalité que le vieux saule lui avait accordée; grâce à elle, il inspirait une sorte de vénération, et il ne se fût pas trouvé dans tout le village un homme assez profane pour porter la cognée sur la demeure qu'elle s'était choisie; aussi, quoique le grand pré eût bien des fois changé de propriétaire, tous l'avaient respectée!

On sait que la Pâquette ou Pâquerette tire son joli nom de Pâques, époque à laquelle elle fleurit le plus ordinairement. Aussi, par un usage fort anciennement établi dans ce village, tous les habitants se rendaient-ils gaiement à la prairie du vieux saule pour y célébrer la fête de la Pâquerette; et c'était habituellement dans cette semaine de Pâques, consacrée au repos, qu'elle avait lieu. On couvrait l'arbre de fleurs, on l'ornait de rubans, on consultait l'oracle, on faisait des rondes joyeuses! c'était un grand jour de plaisir pour tous, un grand jour de sacrifice et de dévouement pour la pauvre petite Maguerite, qui, vu la quantité prodigieuse de consultations données, conservait rarement un fleuron.

De toutes les jeunes filles de ce village, une seule ne prenait point part à cette fête naïve. Violette, orpheline, belle et simple comme son nom, avait été dès l'enfance élevée au château : l'éducation qu'elle y recevait, la position qu'elle occupait auprès de sa bienfaitrice, ne lui permettaient pas de se mêler aux pauvres habitants du village. Mais Violette avait quinze ans! A cet âge l'idée d'une fête, d'un bal, fait toujours bondir le cœur! Elle avait vu, à travers les barreaux dorés de sa belle cage, défiler la troupe joyeuse; et comme pour une noce, les violons en tête, les garçons *enrubanés*, les jeunes filles le bouquet de Pâquerettes blanches au côté.

Violette avait regardé l'heureuse bande s'éloigner, souriant d'abord, puis pensive... et quoique depuis longtemps les sons vagues et interrompus du violon n'arrivassent plus à elle que par intervalle, elle écoutait, elle regardait encore!

Lorsque tout fut retombé dans un profond silence, la jeune fille poussa un gros soupir. Je ne sais comment il se fit qu'elle se trouva bientôt dans le coin le plus retiré du parc, tout près d'un banc de mousse qu'elle fuyait habituellement, elle si rieuse et si folle, parce qu'il lui paraissait sérieux et triste.

Violette s'était assise d'un air boudeur et en enfant gâté qui se résigne avec peine; cependant, nous devons nous hâter de le dire, son excellent naturel prit le dessus, elle ouvrit son livre et chercha dans l'étude une sage distraction. Le soleil était brûlant, et l'atmosphère chargée de vapeurs. Elle appuya sa jolie tête blonde sur la mousse; ainsi posée, elle eût rivalisé, en fraîcheur, avec la charmante fleur dont elle portait le nom.

Bientôt ses yeux alourdis se fixèrent machinalement sur les nuages amoncelés, vapeurs éphémères, insaisissables, où l'on voit le plus souvent tout ce que l'on veut voir!... Voici d'abord une mer orageuse avec ses barques et ses navires que viennent engloutir les flots! Aux vaisseaux succède une nombreuse armée, où fantassins et cavaliers s'attaquent avec fureur; l'horizon se colore du feu sanglant de leurs armes... puis, comme une ombre légère, fantassins et cavaliers disparaissnt à leur tour, et voici venir le monde antédiluvien, avec ses animaux bizarres, ses prèles de vingt pieds, ses fougères gigantesques dépassant la taille des plus grands arbres...

Violette voit s'évanouir sans regret ce monde scientifique auquel l'imagination a prêté tant de merveilles, et ses yeux fatigués se reposent avec plaisir sur une végétation plus moderne. C'est la grande prairie du village avec son vieux saule, ses menthes et ses boutons d'or... de longs rubans roses et bleus s'échappent encore de l'arbre séculaire, et flottent au gré des vents comme de joyeuses banderoles; des milliers de pétales blancs jonchent la prairie, et les pieds des nombreux danseurs, encore empreints sur l'herbe, prouvent à la jeune fille qu'elle n'est pas la dupe d'une illusion; pas une seule couronne n'est restée à la pauvre petite reine Marguerite, et son corps mutilé n'offre plus que quelques débris de tiges ou de verdure.

Violette pousse un dernier soupir de regret!... Tout à coup, ses yeux reposés croient apercevoir dans le tronc du vieux saule, et bien abritée sous quelques feuilles, une Pâquerette que sa modestie sans doute a sauvée du carnage... Déjà sa main va la cueillir, déjà elle s'apprête à consulter l'oracle, lorsque ce mot: Arrête! prononcé par une voix douce et flûtée vient frapper son oreille et suspendre son bras; et avant qu'elle ait eu le temps de revenir de sa surprise, la petite fleur, grandissant, grandissant, s'étend, s'anime et finit par prendre la forme d'un de ces êtres fantastiques dont les poëtes ont enrichi leurs gracieuses productions. Est-ce un génie? Est-ce une sylphide? Son air est doux et naïf, ses yeux sont candides et purs comme l'eau des fontaines. Sa taille, qui paraît être celle d'une jeune fille, est svelte et élancée, et elle s'encadre si merveilleusement dans le tronc du vieux saule, que l'on croirait voir une délicieuse statuette de Pradier.

« Qui êtes-vous? lui dit Violette émue et pourtant rassurée par son air d'innocence. — A ma couronne, à ses fleurons, ne me reconnais-tu pas? Je suis la petite

reine Marguerite des prés, la sœur de la belle reine Marguerite cultivée dans les jardins, la Pâquerette du vieux saule; et la seule qui ait échappé à la folie des humains en évitant leurs regards! toutes mes compagnes ont payé bien cher le désir de leur plaire, et ce matin même, j'ai vu tomber à mes côtés mes jeunes sœurs mutilées; comme dernière des Pâquerettes, je suis appelée à régénérer notre espèce; cette qualité me met au rang des génies, et dès ce moment j'en ai la puissance et les attributions; dans quelques instants j'irai prendre ma place dans le palais du grand Génie végétal, mon père, où ma rentrée sera solennelle et consacrée par une fête. Envoyées chaque printemps sur la terre, notre passage à nous, pauvres Pâquerettes, n'est qu'éphémère; nous venons un instant récréer la vue des humains et orner les prairies; hélas! les ingrats nous tiennent-ils compte de tous nos efforts pour leur plaire? Les uns nous foulent aux pieds et nous dédaignent, les autres se font un jeu de nos douleurs! Adieu santé et fraîcheur! adieux fleurons et couronnes! nous voyons tomber jusqu'à la dernière! Dans leur ignorance, les barbares nous prennent pour des êtres insensibles! et cependant, comme les animaux, nous sommes douées de vie et de mouvement!... cela t'étonne, Violette, et pourtant rien n'est plus vrai.... écoute, as-tu remarqué la sensitive? elle donne des signes de vie non équivoques, car ses feuilles se ferment au moindre contact, à la pluie ou au vent; quelques fleurs s'endorment au coucher du soleil, comme les belles-de-jour, d'autres, au contraire, évitent la chaleur, et n'éclosent qu'au déclin du jour, comme les belles de nuit et quelques onagres!

» Il en est qui craignent la pluie et qui se ferment à l'approche de l'orage, comme le souci pluvial. D'autres encore ne manquent jamais de s'ouvrir à des heures régulières, comme la belle de onze heures, si connue dans les jardins.

» Non-seulement les plantes vivent, mais elles respirent, et comme vous, elles ont besoin pour vivre, d'air, de jour et de nourriture; la sève qui monte dans leurs tiges, dans leurs feuilles, circule chez elles comme le sang circule chez les animaux; des milliers de petits trous, visibles au microscope, sont les pores par lesquels elles respirent. Si l'on bouche ces pores, ou s'ils se trouvent couverts de poussière, la plante périra étouffée!

Et comme Violette faisait un geste d'étonnement, Pâquerette ajouta : « Mais que dirais-tu donc, enfant, si je te prouvais que les plantes marchent? bien plus: elles volent! Oui, écoute encore: toutes celles qui aiment l'eau ou l'humidité savent fort bien voyager et quitter le terrain sec dans lequel le hasard les a souvent fait naître, pour chercher un terrain mieux approprié à leur nature : leurs racines s'étendent, rampent, se glissent entre deux terres, et finissent par descendre du flanc desséché des montagnes pour venir faire l'ornement d'un ruisseau souvent fort éloigné. Mais leur trajet est long, et dure quelquefois plusieurs années.

» Tu as peut-être remarqué dans les jardins les graines d'érable, de peuplier, de bouleau, de saule, de cormier; toutes ces graines en crochet ont la propriété de voler au moindre vent, et font ainsi de longs voyages; il en est d'autres dont la légèreté est extrême, telle est la graine du chardon, du pissenlit, qui voyage comme en ballon, soutenue par une petite nacelle; ces sortes d'étoiles en duvet, poussées par le vent, et par les enfants qui ont tant de plaisir à souffler dessus, vont ainsi s'implanter loin du lieu de leur naissance et de leurs habitudes. C'est ainsi que la plupart des plantes changent de lieu et de pays.

» Tout cela paraît te surprendre, ma chère Violette; tu le vois, je sais ton nom, car nous autres génies tout nous est connu, et nous comprenons tous les langages, depuis le chant de l'oiseau jusqu'au mugissement du taureau, et comme ton nom t'a mis dès ta naissance sous ma protection, je veux t'initier à cette science charmante des fleurs que l'on nomme la Botanique; science pleine d'attrait, et qui devrait être le partage de notre sexe, si messieurs les savants, en l'affublant de noms plus ou moins barbares, et en compliquant de plus en plus leurs systèmes, n'en avaient fait un dédale dans lequel il est souvent impossible de se retrouver. Je connais, ajouta la Pâquerette en souriant malicieusement, une petite plante bien vulgaire, que la science a pompeusement décorée de vingt-deux noms.

» Quoi qu'il en soit, poursuivit-elle en relevant sa couronne avec une nuance de fierté qui contrastait avec sa simplicité habituelle, plus que jamais nous sommes à la mode, et notre règne est de ce monde: depuis la mansarde du pauvre, où croît sans peine la douce giroflée, jusqu'aux salons somptueux du riche, qui achète à grand prix toutes les belles étrangères, on nous soigne, on nous cultive. Bal des fleurs! Jardin des fleurs! on nous célèbre, on nous chante, et il n'est plus permis aujourd'hui, même à une jeune fille, d'ignorer les faits principaux qui nous concernent.

» Les plantes diffèrent autant entre elles par leur nature que par leur forme et leurs habitudes; il en est qui, malgré leur beauté et leur air d'innocence, contiennent de dangereux poisons. L'aconit, la jusquiame, la ciguë, sont dans ce cas; le bouton d'or cache sa mauvaise nature sous une riche corolle : mais on sait qu'il est le cousin germain de la renoncule scélérate, et toute cette famille est connue par ses vices. Un seul pétale de la renoncule jaune des prés posé sur le bord des lèvres y produit un mal très-grave et très-difficile à guérir; il est des plantes plus terribles encore qui portent leurs poisons dans l'air que l'on respire, telles sont la tubéreuse, le datura, etc.; d'autres, dont une seule feuille suffit pour donner la mort!

» En récompense, le ciel nous a donné de bonnes et utiles plantes : les mauves, les menthes, les mélilots, humbles et estimables familles, dont les vertus sont si généralement connues, que les nielles, les sicbnides, les linaires, plantes très-insignifiantes, ne trouvent pas le moyen d'en médire; et l'on sait que les nullités sont habiles en ce genre! Les sauges et les véroniques sont aussi très-respectées, et il n'est pas jusqu'au petit miroir de Vénus, si coquet, si suffisant, qui ne s'incline en les voyant passer.

» Quant au bluet, il est pur et doux comme la couleur du ciel qu'il reflète; il appartient à la bonne famille des centaurées, habite ordinairement avec le coquelicot, son ami et son voisin, et qui semble être né pour le faire valoir, par l'opposition de sa couleur éclatante avec la jolie couleur du bluet.

» Écoute, Violette, ton nom te donne droit à mon amitié; d'ailleurs, tu es belle et sage, et les génies aiment à récompenser la vertu; j'ai lu ce matin dans ton cœur le regret de n'avoir pas assisté à la fête des Pâquerettes... Tu voulais consulter l'oracle, enfant!

il est bien souvent menteur, et se rit des dupes qu'il fait ! Va, nous ne sommes ni sorcières ni magiciennes. Ta destinée, tu la tiens entre tes mains. On aime les bons, on fuit les méchants; à chacun suivant ses œuvres ! Crois-moi, laisse à de pauvres ignorants la crédulité et la superstition.

» Veux-tu venir avec moi au Palais des fleurs ? poursuivit Pâquerette, où m'appellent aujourd'hui la fin de ma mission et la fête consacrée en notre honneur ? Fête naïve, spécialement destinée aux fleurs naturelles; car, c'est ainsi que l'on nomme en botanique toutes celles qui ne sont pas cultivées. »

Avant que Violette eût pu répondre, elle se trouva doucement transportée devant un magnifique palais de verdure et de fleurs, d'où s'échappaient à profusion les parfums les plus suaves. Les abords du château étaient gardés par une double haie de lauriers et de grenadiers : « Voici, dit Pâquerette, la garde d'honneur du Palais. »

Autour de la salle, et rangée avec ordre sur des gradins, se trouvait chaque famille de fleurs entourée de ses variétés plus ou moins nombreuses. Aux quatre coins, on voyait sur des écussons les noms des quatre botanistes les plus célèbres, auxquels on doit une classification des plantes, et un système pour arriver à les reconnaitre : Linnée, Tournefort, de Jussieu et de Candolle.

La reine des fleurs, la rose, était étendue nonchalamment sur un lit de sycopode, espèce de mousse destinée à rehausser sa beauté et à la maintenir fraiche. Elle avait quelque peu vieilli, et le vent d'orage qui soufflait en ce moment avait légèrement endommagé sa corolle.

Les plantes *ligneuses*, c'est-à-dire celles qui vivent plusieurs années et forment de petits arbustes, comme les rosiers, les jasmins, les myrthes, les lilas, étaient sur les rangs supérieurs; venaient ensuite les plantes *herbacées*, celles dont la tige, sans consistance, ne vit qu'une année et se reproduit de graines et non de bouture. Adossées contre la muraille, se trouvaient des lianes ou plantes grimpantes, comme le lierre, la clématite, la bignonne ou jasmin de Virginie, etc.

On pouvait remarquer aussi dans cette assemblée des fleurs, qu'elles étaient placées suivant leurs goûts et leurs habitudes. Au fond, et dans l'endroit le plus sombre de la salle, se trouvaient les plantes sauvages des bois, les épilobes à épis, les mélampires, les genêts épineux, le lotier cornu, enfin les fougères et les lycopodes. Deux petits génies, Zéphire et Rosée, paraissaient chargés du soin de leur conservation.

Les plantes des champs, la linaire, le muscari, la spirée, intrépides villageoises, devisaient entre elles en plein soleil.

Enfin, sur un bassin, alimenté par une source dont l'eau limpide se renouvelait constamment, s'étalait avec un luxe remarquable la victoria regia, la plus belle et la reine des plantes aquatiques. Cette fille superbe de la rivière des Amazones épanouissait sa vaste corolle d'un blanc rosé et large comme le plus grand de nos chapeaux de paille, avec une magnificence véritablement royale. Ses immenses feuilles, retroussées sur les bords et retenues par un pétiole de dix à douze pieds de longueur, se laissaient mollement entrainer au courant, en voguant sur l'eau comme autant de petites nacelles retenues par un long ruban.

On voyait que la belle étrangère demandait de grands soins et de grandes précautions; des tuyaux de chaleur traversaient le bassin en tous sens, et venaient rendre à l'indolente frileuse ses habitudes natales. De magnifiques nymphéas bleus et roses, étrangers comme elle et ses compatriotes, se groupaient autour de leur reine. Courtisans flatteurs, ils paraissaient s'oublier eux-mêmes, pour ne s'occuper que du soin de faire valoir sa splendide beauté.

Sur les bords du bassin, on remarquait la valisnérie, la butome, la scrophulaire et la poétique fleur du myosotis ou pensez à moi.

« Comment trouves-tu ce palais ? dit Pâquerette en se retournant vers la jeune fille, qu'elle avait rendue invisible à tous les yeux.

— Au milieu de cette profusion de fleurs, je remarque, dit Violette, autant de variétés dans leurs couleurs que de singularité dans quelques-unes des formes qu'elles affectent.

— Oui, et c'est précisément cela qui a donné aux botanistes l'idée de les classer par familles; ainsi, les corolles en *roses* sont les *rosacées*; toutes les fleurs en ailes, comme les pois de senteur, sont des *papillonnacées*; en roue, comme la marguerite, des *radiées*, etc. Mais avant tout, je dois t'expliquer le nom des divers organes d'une plante. Tiens, prenons au hasard une petite fleur, cette modeste oreille d'ours, par exemple : elle se compose de la *racine* qui s'enfonce dans la terre, de la *tige* qui est la partie qui s'élève, des *feuilles* et de la *corolle*; la corolle est la partie que tu appelles la fleur : vois combien sa couleur sombre est pure et veloutée; cette corolle renferme l'appareil de la fécondation, c'est-à-dire le pistil et les étamines; la petite colonne que tu vois s'élever au milieu est le pistil, et le renflement qui se trouve à la base est l'ovaire ; il renferme les rudiments de graines qui doivent se développer lors de la fécondation; autour du pistil, vois-tu cinq filets surmontés d'une petite tête jaunâtre ? ce sont les étamines. Les petites têtes oblongues sont les anthères, espèces de sacs qui s'ouvrent à l'époque de la fécondation, et laissent échapper une poussière jaune qui se nomme pollen. Les papillons et les insectes, en colportant cette poussière de fleur en fleur, créent souvent des variétés nouvelles. C'est aussi par cette fécondation artificielle, faite au moyen d'un pinceau, que les cultivateurs enrichissent chaque jour notre Flore des jardins.

Toutes les fleurs n'ont pas des enveloppes ou corolles semblables à celles-ci; celles de l'arum ou gouet, par exemple, sont entourées d'une feuille tantôt verte, tantôt colorée, roulée autour comme un cornet de papier; alors elle porte le nom de spathe. D'autres fois, un grand nombre de petites fleurs sont posées sur un réceptacle commun comme dans le dahlia, la marguerite. Dans ce cas, la fleur est *composée*. Les petites fleurs qui entourent le disque s'appellent *fleurons* lorsqu'elles ont la forme d'un entonnoir; quand elles s'allongent d'un côté en forme de pétale on les nomme *demi-fleurons*; l'enveloppe générale, composée de petites feuilles vertes, souvent soudées les unes aux autres et entourant le disque, est le calice commun ou *involucre*.

Quand la corolle est composée, comme dans la rose, de plusieurs pétales, on dit qu'elle est *polypétale*; si, au contraire, un seul la forme, comme dans le liseron, le volubilis ou la campanule, elle est dite *monopétale*. Au-dessous de la première enveloppe on en trouve une seconde, aussi composée de petites feuilles, mais vertes

et de la même substance que les autres feuilles de la plante; cette enveloppe est le calice... »

En cet instant, quelqu'un qui se fût trouvé près de Violette eût pu l'entendre étouffer un léger bâillement. « Hé quoi! lui dit en souriant Pâquerette, ne sais-tu donc pas que pour cueillir une rose il faut d'abord en arracher les épines! Mais je conviens que j'ai tort. Je t'ai promis une fête et je te donne une leçon!... Silence! voici le grand Génie végétal qui s'apprête à parler:.. » Il se fit un grand bruit dans l'assemblée.

Alors, le génie s'adressant à Paquerette lui dit: « Notre bien-aimée fille, votre mission, toute d'épreuves et de dévouement, est terminée; vous avez su échapper aux embûches des méchants, et votre modestie vous a préservée de tout mal; à vous la blanche couronne, symbole de la pureté et de l'innocence, et qu'aucun mortel ne saura plus vous enlever! à vous la mousse et l'herbe aux douces senteurs! Et vous, jeunes fleurs, ses compagnes, n'oubliez pas que la simplicité et la modestie sont le plus bel ornement de cette jeunesse dont vous êtes l'emblème : vous viendrez un jour prendre place à côté d'elle. Aujourd'hui, que vos grâces villageoises et votre beauté sans art viennent faire l'ornement de notre bal des fleurs! »

Il dit, et se levant comme pour donner le signal, Pâquerette fut en un instant entourée de bluets et de coquelicots : c'était à qui obtiendrait sa main pour la première danse, fût-elle russe, polonaise ou chinoise! Mais elle dut céder aux convenances, et présenta la main à un cactus de distinction. Une fois l'ouverture du bal faite, Pâquerette abandonna les danses à caractères aux fleurs civilisées; quant aux fleurs des champs, ravissantes de simplicité, elles formèrent des rondes villageoises, et leur joyeuse danse eut un entrain que plus d'une élégante fleur de serre eût bien voulu partager; il est vrai que leurs sauts, quelque peu burlesques, fanèrent bientôt leur fraîche toilette; mais elles avaient si peu de coquetterie, que leur plaisir n'en fut pas un moment troublé...

En cet instant, un bruit violent vint frapper l'oreille de Violette, et un rapide éclair lui passa devant les yeux... De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber... Violette étendit les bras, releva la tête... Adieu fleurs et génies... Adieu le vieux saule et la jolie pâquerette! Violette venait de s'éveiller!...

Accablée par le temps orageux, la jeune fille, rêveuse, avait fini par s'endormir sur le gazon, le manuel de botanique à la main; préoccupée de la fête du matin, et de la leçon qu'elle venait d'étudier; son rêve n'était que le mirage de ses pensées.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle regarda avec étonnement autour d'elle... Elle ne vit plus que son excellente bienfaitrice, qui, surprise de ne pas la trouver dans les endroits du jardin qu'elle affectionnait le plus, s'était mise à sa recherche jusque dans les parties les plus reculées du parc.

« Chère enfant, lui dit-elle, viens préparer ta plus jolie toilette, demain, nous donnons un bal! »

Mme Louise Leneveux.

# LA JEUNE MAGGYARE.

## I

Sur les limites de ce pays, que ses habitants appellent le pays des Sept-Montagnes, et qui porte le nom de Transylvanie, s'élevait, il y a plusieurs siècles, un fier château fort; situé dans l'une des parties les plus sauvages de la chaîne des monts Karpates, il dominait et défendait la contrée à plusieurs lieues à la ronde; les seigneurs de Varosch avaient toujours été, en effet, des sentinelles vigilantes destinées à arrêter, à combattre et bien souvent à vaincre tous les seigneurs voisins, que le goût des aventures et l'amour du butin attiraient sur la frontière de la Transylvanie. Ils ne portaient pas de titre, mais ils achetaient de leur sang celui de *gardiens des frontières*, et abandonnaient à des époques plus paisibles le soin de flatter la vanité de leurs descendants par une appellation qui avait perdu toute signification.

Le château de Varosch, commandait l'un des défilés des montagnes; il s'appuyait sur un gigantesque piédestal de granit, qui s'élevait jusqu'aux nuages; à sa base grondait un torrent fougueux dont le tourbillon entraînait les arbres et les quartiers de rochers arrachés à ses rives qu'il ravageait sans cesse. Le soleil sied mal à ce site désolé, où toutes les tristesses et toutes les colères de la nature semblent se confondre, et, pour ne rien perdre de sa sauvage harmonie, il faut le voir pendant l'une de ces brumeuses matinées, si fréquentes dans les montagnes, lorsque le ciel, roulant des vagues comme la mer, jette et reprend brusquement ses nuages, qui cachent et dévoilent tour à tour les sublimes horreurs de l'horizon.

A l'époque dont nous parlons, un vieillard presque octogénaire et une jeune fille habitaient seuls ce nid d'aigle. Le seigneur de Varosch avait vu périr, dans les combats, quatre fils auxquels leur mère ne put survivre; déjà âgé, et redoutant le pire de tous les maux, la solitude dans la vieillesse, il épousa une jeune femme qui mourut en lui donnant une fille; toutes ses affections brisées, toutes ses espérances détruites se reportèrent sur cette frêle enfant, dont la perte eût été pour lui le coup suprême; sa raison, affaiblie par l'âge et par les épreuves subies, ne lui permit plus de lutter contre les dangers, pour sa fille même, d'une tendresse aveugle, instinctive, presque enfantine; la volonté de sa Zina adorée devint son unique loi. La nourrice qui avait été donnée à Zina participa tout naturellement au despotisme absolu exercé par l'enfant; elle régnait au château et écarta systématiquement de Zina toute influence qui eût pu balancer la sienne, tout guide plus propre par ses lumières à former la raison de la jeune fille.

Les années s'écoulèrent: l'enfant devint une jeune fille dont la beauté ne tarda pas à être célèbre, même au delà de la Transylvanie. Le seigneur de Varosch ne voyait pas sans souci grandir cette jeune fille, qu'il eût été impuissant à défendre, si quelque seigneur voisin, ne pouvant l'obtenir, eût tenté de l'enlever. Plusieurs années de tranquillité avaient fait négliger aux habitants de Varosch les précautions minutieuses et les

coutumes belliqueuses en vigueur durant les luttes et les guerres du passé; mais ces luttes semblaient être à la veille de renaître: un prince moldave s'était fait connaître depuis quelque temps par l'audace et le succès de ses entreprises; son caprice était la seule loi qu'il reconnût. Avide de richesses, il guerroyait sans cesse pour étendre ses domaines et augmenter son trésor, et, plus d'une fois déjà, l'avant-garde de sa petite armée s'était montrée près du château de Varosch. Un marchand colporteur, admis en présence du vieux seigneur, l'avait même prévenu que, durant un festin le prince avait juré qu'il épouserait Zina; puis il avait ajouté qu'il saurait bien la répudier lorsqu'une alliance plus brillante se présenterait. Le père, inquiet, pressait sa fille de se choisir un appui parmi les seigneurs qui se disputaient sa main. Mais Zina, dont la vanité avait été excitée outre mesure par la tendresse de son père et par les flatteries de sa nourrice, Zina les repoussait tous, si élevé que fût leur rang, si respecté que fût leur nom; elle voulait plus encore, et s'abandonnait à ses rêves ambitieux, sans tenir compte des angoisses qu'éprouvait le seigneur de Varosch en se représentant tous les maux qui pouvaient atteindre sa fille, soit qu'il vécût impuissant à la défendre, soit qu'il mourût en la laissant dans l'isolement.

## II

Le château de Varosch était, comme toutes les constructions de l'époque, une lourde et massive forteresse, qui proclamait, dans tous ses détails, la pensée qui avait présidé à son exécution, c'est-à-dire le danger de l'attaque, et la nécessité de la défense; de plus, l'éloignement où se trouvait la contrée de tout centre un peu avancé en civilisation, ne permettait guère que l'on y possédât les dédommagements de ce luxe intérieur déjà connu dans quelques parties de l'Europe. L'aspect général des vastes pièces du manoir était triste, sévère, uniquement guerrier; mais l'appartement de Zina formait, avec les énormes et sombres salles du château, un contraste aussi frappant que celui de son frais visage avec les portraits rébarbatifs des seigneurs de Varosch. La tendresse ingénieuse et inépuisable de son père s'était plu à placer sous les yeux de la jeune fille tous les objets gracieux et précieux dont aimaient à s'entourer les dames du plus haut rang. Il avait pu lui donner un miroir de Venise; le voisinage de l'Orient lui avait permis de placer sous les pieds de Zina les tapis épais aux arabesques capricieuses, que fabrique l'Asie; près d'une fenêtre qui dominait le plus majestueux point de vue, se trouvait un divan recouvert d'une précieuse étoffe de soie et d'or; de cette fenêtre la jeune fille dominait le torrent, qui après avoir brisé tout ce qui s'opposait à sa course furieuse, blanchissait de son écume la base de granit sur laquelle reposait le château. Au-dessous d'elle, bien loin au-dessous, s'étendaient non-seulement les noires forêts, mais encore les pics les plus élevés de la chaîne de montagnes qui, dans leur infériorité relative, semblaient entourer le pic de Varosch comme des vassaux soumis entourent un chef puissant.

— Voyons nourrice, disait un soir Zina, en rentrant dans son appartement, tu m'as promis un passe-temps nouveau pour aujourd'hui, hâte-toi de me le faire connaître.

La nourrice la quitta sans lui répondre, puis revint, d'un air triomphant, suivie par une femme dont les grands yeux étincelants, le collier formé de pièces de monnaie et le costume bariolé accusaient l'origine.

— Une bohémienne! s'écria Zina avec un accent empreint à la fois de curiosité et de répugnance.

— C'est Safta la devineresse, lui dit la nourrice tout bas.

— Tu sais bien que mon père a défendu qu'on introduisît des étrangers dans le château, et tu sais aussi que son aversion pour la race de cette femme est extrême.

— Cela est vrai, dit la nourrice d'un air piqué, je sais tout cela, mais je sais aussi que vous vous ennuyez, et j'ai beaucoup plus pensé à votre contentement qu'au mécontentement du seigneur; mais les enfants sont tous des ingrats!

— Allons, allons, dit Zina, ne te fâche pas, et fais approcher cette femme, qui paraît clouée sur le seuil de la porte.

— Venez, Safta, dit la nourrice; approchez sans crainte, votre renommée est parvenue jusqu'à nous. Voici une haute et puissante demoiselle qui vous permet d'examiner sa main: dites-nous quel sera son avenir, et vous emporterez, je vous le garantis, une belle récompense.

La bohémienne s'approcha, prit respectueusement la main de la jeune fille, et après l'avoir baisée, poussa une exclamation admirative. Cette main, s'écria-t-elle d'un air inspiré, n'est point faite pour porter l'anneau d'un seigneur feudataire! Non, non, elle sera unie à celle d'un héros indépendant, et cette tête, poursuivit-elle, cette tête portera une couronne! En disant ces paroles, la bohémienne tomba à genoux près du divan sur lequel Zina était assise. Les paroles qu'elle venait d'entendre s'accordaient trop bien avec ses rêves pour qu'elle ne les accueillît pas avec empressement; sa nourrice ne manqua pas de les appuyer en citant mille preuves de l'infaillibilité des prédictions de Safta, que Zina garda quelques heures et qu'elle congédia avec un riche présent; mais avant de se retirer, la bohémienne demanda avec instance qu'il lui fût permis de quitter le château avant le lever du soleil.

— Je ne puis m'y engager, répondit la jeune fille, car mon père a donné les ordres les plus rigoureux pour la garde du château durant la nuit.

— Vous oubliez la petite porte dont j'ai toujours la clef, dit la nourrice. Allons, Safta, venez avec moi, vous dormirez pendant quelques heures, puis je vous ferai quitter le château.

Mais la pauvre femme n'eut pas besoin de prendre ce soin; quand elle s'éveilla, la bohémienne avait disparu, la clef aussi... Quelques heures après cette disparition, le château de Varosch était envahi par le prince moldave, à la tête de ses troupes, et la garnison, mise dans l'impossibilité de se défendre, était faite prisonnière.

On devine aisément le désespoir et les craintes du vieux seigneur. Tandis qu'il rassemblait à la hâte les valeurs en or et bijoux représentant la rançon exigée par le prince, celui-ci se fit conduire à l'appartement de Zina. Il prolongea son séjour à Varosch, eut plusieurs conférences avec la nourrice, et obtint enfin de la jeune fille insensée son consentement à un mariage clandestin que nécessitait, selon lui, le refus probable opposé par le seigneur de Varosch d'une part, et d'une autre, le mécontentement qu'éprouveraient ses compagnons en lui voyant contracter une union qui était une mésalliance, vu sa situation de

prince souverain. L'aveugle et ingrate Zina accepta cette condition ; elle ne se souvint pas qu'un secret, exigé d'un enfant vis à vis de son père, recèle toujours un danger : elle ne s'arrêta pas à l'idée d'abandonner son vieux père dont elle était l'unique joie ; elle vit en perspective un trône, une couronne, et oublia tout le reste. Le mariage fut célébré par un prêtre qui suivait le prince dans ses expéditions.

Cependant, le vieux seigneur de Varosch acceptait assez tranquillement l'occupation de son château ; son vainqueur était un facile et joyeux compagnon, dont le hardi coup de main était trop conforme aux mœurs de l'époque pour qu'il pût lui être imputé à crime. Zina voyait avec bonheur l'entente qui s'établissait entre son père et son époux, lorsque celui-ci lui annonça un jour qu'il était rappelé dans ses domaines par une révolte qu'il fallait comprimer. Notre séparation ne sera pas longue, lui dit-il ; dès que j'aurai tout pacifié, je t'enverrai une escorte, et te réclamerai comme ma femme ; tu monteras sur ton cheval blanc, tu traverseras des forêts qui semblent infinies, tu suivras le cours de ce torrent qui coule aussi dans mon pays, et tu arriveras enfin sur la terre où je commande en maitre.

Il partit. Zina attendit d'abord patiemment, puis avec inquiétude. Aucun message ne lui parvint : les mois succédèrent aux semaines ; aucune escorte d'honneur ne vint la réclamer : l'abandon était manifeste. Que de larmes furent versées à la fenêtre, sur son divan d'or et de soie ! Quel amer, quel inutile repentir du secret fait à son père ! Elle ne pleurait pas seule ; sa nourrice, qui l'avait égarée par ses conseils et ses flatteries, ne put supporter ses remords, elle mourut à la suite d'une courte maladie. Dévorée de regrets, Zina ne sachant plus comment motiver les refus qu'elle opposait aux instances de son père, la pressant de se marier, se décida à quitter furtivement le château de Varosch, afin d'aller rejoindre son époux. Elle prit les vêtements d'un page, monta sur son cheval blanc, et suivit le cours du torrent ; mais le second jour de son voyage, elle arriva à un point où ce torrent lui barrait complétement le passage. Allons, mon brave cheval, dit-elle en le flattant, sur l'autre rive est la terre moldave où mon époux vit et règne ; il faut m'y conduire ; allons, encore un effort, traverse ces eaux. Mais le cheval reculait et se cabrait avec épouvante. — Il le faut, il le faut, continua la jeune fille en serrant la bride et frappant le cheval. Celui-ci fit un effort suprême et s'élança dans le torrent ; mais, saisi par la fraîcheur de ces eaux glacées, il ne put aborder l'autre rive et perdit pied : ce fut le torrent lui-même, ce torrent dont la jeune fille avait si souvent nargué la fureur, qui la rejeta sur la terre moldave. Dieu n'avait point permis que la fille ingrate fût une épouse heureuse. On retrouva son corps, et le torrent, qui n'avait point de nom, porte, depuis ce jour, celui de torrent de la Jeune-Maggyare.

La tradition locale a conservé tous les détails de ce récit, recueilli de nos jours par M. Basile Alexandre, poëte moldave, qui, après avoir fondé la littérature actuelle de son pays, reconstruit celle du passé par un travail de mosaïste, intelligent et fidèle.

Mme Emmeline Raymond.

# LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Janvier 16...

Robert se fortifie à vue d'œil, et non-seulement il grandit, non-seulement il embellit (du moins à mes yeux) d'une manière remarquable, mais encore le foyer de l'âme commence à resplendir à travers l'argile façonnée ; l'expression de la joie, de l'amitié, de la surprise animent ce petit visage... il tend les bras... il sourit... ses yeux brillent à mon aspect... sa langue balbutie et semble impatiente de s'exprimer... C'est tous les jours quelque progrès nouveau... Aujourd'hui il nous connaît, il nous sourit ; demain il essayera son premier pas ; dans quelques jours, il nous nommera de sa chère petite voix. Nous parlons d'éducation à perte de vue, car l'éducation commence au berceau ; nous avons reçu le dépôt des mains de Dieu, il nous en demandera compte, et le moment où l'enfance commence à sentir et à comprendre, est aussi le moment où notre responsabilité commence. Quel dépôt, grand Dieu, que celui d'une âme ! De toute éternité, avant que les mondes fussent, avant que les étoiles roulassent dans l'océan des cieux, vous avez aimé cette âme de mon enfant ; de préférence à tant de milliers d'êtres possibles, vous avez choisi celui-ci ; pour lui se sont accomplis tous les grands mystères de la création et de la Rédemption du monde ; *vous l'avez aimé d'un amour éternel*, et quand le moment de sa naissance est venu, quand a sonné l'heure où il doit prendre place dans les phalanges humaines, vous l'avez placé entre nos bras, vous nous l'avez confié. De la direction que nous imprimerons à cette jeune âme dépend sa destinée en ce monde, et son avenir éternel... Un jour, Dieu nous dira : Je vous l'avais donné innocent et bon, qu'en avez-vous fait ? L'avez-vous préservé de la contagion des mauvaises doctrines ? Lui avez-vous donné l'exemple de la vertu ? L'avez-vous élevé pour le ciel ou pour... ? Ces graves réflexions, ces pensées sévères, reviennent sans cesse à mon esprit, et je m'efforce de chercher un système d'éducation qui *assure* mon fils contre les dangers de la vie...

Janvier 28...

Je suis allé aujourd'hui, avec mon père, faire une visite à une de nos parentes que nous ne voyons que de loin en loin. Nous l'avons trouvée polie ainsi qu'elle l'est toujours, mais émue, rouge, agitée comme si elle eût subi quelque grave contrariété. J'étais à peine

assise, qu'un sanglot étouffé attira mon attention; je jetai les yeux vers un coin de la chambre, et je vis à demi-cachée dans l'ombre, ma petite cousine Emma, le visage tourné contre la muraille, et dans une attitude visible de pénitence et de punition. « Pardon, maman! dit-elle en tournant à moitié la tête vers sa mère. — Non, mademoiselle, répondit ma cousine, vous allez retrouver votre bonne, et vous achèverez votre pénitence dans sa chambre.

En disant ces mots, elle prit brusquement par la main la petite fille qui pleurait, et la conduisit à la porte; puis, revenant vers nous : « Pardon, dit-elle, mais vous saurez plus tard, Isabelle, ce que c'est que les enfants! il faut de la fermeté pour les conduire. — Mais qu'a donc fait cette pauvre petite? demanda mon père avec ce ton d'indulgence et de douceur qui ne le quitte jamais. — Eh! mon Dieu! elle a cassé un objet auquel je tenais infiniment... voyez donc! »

Et elle nous montrait sur le tapis les pièces de conviction du délit. L'enfant avait cassé une charmante coupe de cristal, et les fragments épars n'avaient pas encore été enlevés.

« Je l'ai beaucoup grondée, continua ma cousine, elle a pleuré; j'ai voulu la mettre en pénitence, elle a résisté, mais je l'ai emporté enfin ; il faut se faire obéir.

— Mais Emma avait-elle péché par désobéissance? demanda encore mon père. — Oh! non, par étourderie; Emma n'est pas désobéissante. »

Nous parlâmes d'autre chose, et, après une assez courte visite, nous nous sommes retirés. « Eh bien, Isabelle, me dit mon père, que penses-tu de ce mode d'éducation? — Mon Dieu, répondis-je, il me semble que ce que nous venons de voir n'est pas une punition, mais une vengeance. — C'est très-juste; madame Bellier n'a pas voulu punir une faute, mais se venger de l'impatience qu'Emma lui avait causée. C'est un tort qui n'est que trop commun. Combien n'ai-je pas vu de ces bons parents, laissant passer sans mot dire les fautes les plus choquantes, fermant les yeux sur les défauts les plus visibles, applaudissant presque au mensonge, à la colère, à la jalousie qui se manifestaient chez leurs enfants, et grondant à tout rompre, parce que le pauvre enfant a fait du bruit un jour où sa mère a de l'humeur, parce qu'il a brisé une porcelaine ou cueilli une fleur, petits délits de son âge, auquel suffisait une obsrevation calme et douce! O tristes éducateurs! égoïtes qui ne veulent pas sortir de leurs repos lorqu'il s'agitdu cœur, de l'avenir de leurs enfants, mais qui grondent, mais qui tempêtent lorsqu'une innocente étourderie leur a causé un léger dommage ou un petit agacement de nerfs. — Mais, mon père, dis-je, comment faire? Quel est le meilleur précepte pour élever un enfant? — D'abord, ma fille, toujours et partout donner l'exemple, devenir meilleur soi-même afin de rendre l'enfant bon, ne se permettre, ni en sa présence, ni en son absence ce qu'on lui défend, la colère, le mensonge et d'autres vilains défauts; veiller sur soi afin de mieux veiller sur lui : voilà le grand précepte de l'éducation. En second lieu, s'attacher surtout à l'éducation du cœur, au côté moral de l'être que Dieu a remis entre les mains d'un père et d'une mère, et, par l'attention la plus vigilante, chercher à connaître les penchants bons ou mauvais de ce cœur, afin de développer les uns et d'étouffer sans pitié les autres. En troisième lieu, s'environner de calme; souviens-toi qu'il est dit dans la sainte Écriture que la voix de Dieu se fit entendre à Moïse comme un souffle léger; rien ne se fait bien parmi le bruit des passions, ni dans une maison tumultueuse et agitée. Les velléités d'emportement, de révolte de ton enfant se perdront dans ta sérénité comme les boulets s'amortissent dans la laine. — C'est difficile, bien difficile, dis-je à demi-voix.— Le bien ne se fait pas sans difficulté, répondit doucement mon père. Veux-tu le bonheur et le bien moral de Robert? — Certes, oui! m'écriai-je. — Alors, tu ne trouveras rien de trop pénible; ni ton propre perfectionnement, ni la vigilance, ni le calme ne te sembleront difficiles si tu veux bien élever ton fils. As-tu réfléchi parfois au sens de ce mot vulgaire, *élever?* — Perfectionner, répondis-je. — Oui, dit-il, non-seulement *élever* de terre le corps de l'enfant, comme le faisait le Romain aux pieds duquel on déposait le nouveau-né, mais *élever* son âme, l'élever vers Dieu, vers le bien, vers l'abnégation, vers l'esprit de devoir et de sacrifices, en faire un homme, enfin, qui sache prier, travailler, aimer, souffrir... voilà ce que c'est qu'élever un enfant... et, grâce au ciel, les mères les plus illettrées peuvent accomplir cette noble tâche, pourvu qu'elles aient de la religion et du cœur... — Mon père, dis-je, je crains le monde pour mon pauvre enfant : ah! si je pouvais le garder auprès de moi, comme dans une forteresse inaccessible, où les souffles mauvais n'arriveraient pas! — Ma pauvre Isabelle, il t'échapperait une fois!... Non, ma fille, non, ton fils doit apprendre à vivre parmi les hommes et à conserver parmi eux, dans les rapports multiples de la société, la rectitude de son cœur et de ses principes. D'ailleurs, à l'âge de l'émancipation, l'enfant trop bien gardé s'échappe de la forteresse bâtie par sa maman, et il arrive désarmé au milieu d'un monde dont on ne lui a pas appris à connaître les périls. Arme-le d'une excellente armure de foi, d'honneur, de dévouement, mais ne crois pas pouvoir réussir à lui faire éviter le combat. — C'est une grande tâche, mon père, dis-je. — Que les enfants rendent facile, parfois, repartit-il en me serrant la main. Nous reprendrons cette conversation, et je te promets que, dans quelques mois, ton Robert commencera à nous fournir des sujets d'observations. »

Février 18...

Nos relations s'étendent; il faut que je cède aux goûts de mon mari qui ne hait pas le monde; je vais aux concerts, dans les soirées; nous recevons à notre tour; mais que je préfère les jours tranquilles que nous passons à nous deux, avec notre enfant! Cependant, je me trouve bien partout où se trouve mon mari, où le sentiment de son affection m'environne, et où je sens que je lui plais en lui obéissant.

Mars 18...

Nos dépenses de cet hiver m'ont effrayée, et je m'efforce de mettre beaucoup d'économie dans mon ménage. J'étudie la science du *pot-au-feu*, le moyen de bien faire avec peu d'argent, de se réserver pour soi quelques petits sacrifices, afin de donner aux autres un plus large bien-être. Ce sont-là les plaisirs des femmes. J'ai appris ces secrets de ma mère. Elle a, à son usage, des industries admirables pour vivre de peu, pour faire durer les robes, les chapeaux, les dentelles, les meubles; elle se prive, sans qu'il y paraisse, de tous les

objets de fantaisie; mais que mon père est bien soigné! que mes frères sont heureux! que les pauvres sont abondamment secourus!

Avril 18...

Robert se développe à ravir : il marche, il parle... il me nomme si bien! mais, hélas! il a eu quelques petites colères, quelques volontés mutines qui m'ont trouvée inflexible... Je me suis, selon l'expression de mon père, cuirassée de calme, et les impatiences de l'enfant ont échoué contre mon flegme. O pauvre fils d'Adam, mon pauvre fils! il faudra donc te gronder, il faudra donc te puinr! oui, pour te rendre meilleur!

Juin 18...

J'ai trouvé, dans la bibliothèque de ma belle-mère, un vieux bouquin que j'ai feuilleté d'abord, puis lu avec une grande attention, et qui m'a donné une haute idée du pouvoir et du rôle des femmes en ce bas-monde. Ce bouquin est intitulé : *Vie de madame Acarie*. Madame Acarie vivait à la fin du seizième siècle; elle appartenait à une ancienne famille de cette bourgeoisie de Paris, si antique et si honorable. Mariée à seize ans, belle, spirituelle, elle fut à la fois un modèle accompli de vertus et de grâces; on ne l'appelait que la *belle Acarie*; elle vivait dans la plus étroite union avec son mari et sa belle-mère, et son vieil historien raconte que : « l'on voyait avec plaisir et avec » admiration ces trois personnes vivre dans une si » grande union et concorde, que ce n'était qu'un » cœur, et que leurs seuls différends étaient à qui se » rendrait plus de déférences et de devoirs d'amitié. » Une grande fortune lui servait à faire beaucoup de bien; elle avait de nombreux enfants, des amis fidèles; elle tenait par ses alliances au plus grand monde, et le monde si brillant de cette époque célébrait la grâce, l'esprit et les vertus de madame Acarie. Tout ce bonheur dura jusqu'à ce qu'elle eut atteint ses vingt-huit ans; alors la pierre de touche du malheur vint éprouver cette âme, et elle fut trouvée d'or, et d'or pur, sans alliage. M. Acarie avait pris une part active à la Ligue; il avait engagé tous ses biens pour le succès de cette cause; à l'entrée de Henri IV dans Paris, il fut exilé; ses créanciers mirent le séquestre sur ses biens, et sa femme resta seule avec ses six enfants, sans biens, sans logement, sans meubles, accablée de procès et d'affaires épineuses, abandonnée des amis de sa prospérité, et n'ayant d'autre soutien que Dieu, Dieu, que depuis sa jeunesse elle avait fidèlement et tendrement servi. Mais cette jeune femme, délaissée, suffit à tout; elle travailla de ses mains pour faire subsister ses enfants; elle recueillit les pièces de ses procès, elle rédigea elle-même les mémoires qu'il fallait présenter aux juges; elle n'épargna aucune démarche, aucune sollicitation, et quoique accablée d'affaires, abreuvée de chagrins, chargée d'infirmités, elle continua à donner les soins les plus assidus à l'éducation de ses enfants. Son intelligence et son énergie triomphèrent de tous les obstacles; elle rétablit la fortune de son mari, le fit revenir d'exil, conserva à ses enfants le rang qu'ils occupaient dans le monde, et ne demanda aux richesses qu'elle avait reconquises que la possibilité de faire du bien. Épouse admirable, elle rendit à son mari l'obéissance la plus parfaite et les soins les plus touchants; il mourut entre ses bras; elle ne lui survécut que de quatre ans; et elle passa ses dernières années chez les Carmélites, demandant aux autels, après une vie de pénibles labeurs, quelques moments de repos, avant le jour du repos éternel. Ses fils se sont tous fait remarquer dans le monde par l'éducation la plus distinguée et les principes les plus solides. La vie de cette noble femme, qui a tant fait pour les siens et pour les pauvres, me toucha profondément; l'élévation soutenue de ce beau caractère me ravit, et en sondant les replis de cette histoire, je vois que deux mobiles ont inspiré et soutenu madame Acarie : — La foi en Dieu, le dévouement aux autres. Elle était Française, Parisienne; puissent toutes les femmes de France et les aimables Parisiennes la prendre pour modèle!

Août 18...

Ma bonne mère a été bien malade, mais, grâce au ciel, il ne nous reste plus que le souvenir des inquiétudes par lesquelles nous avons passé. Combien les soins que Julien a rendus à maman et l'affection filiale qu'il lui a montrée m'ont émue! c'est un lien de plus entre nos âmes. Du reste, je ne sais si toutes les jeunes femmes l'ont éprouvé comme moi : la seconde, la troisième année du mariage vaut mieux que la première; les cœurs sont mieux soudés l'un à l'autre, les caractères ont trouvé *leur joint*; on se connait mieux, les petites susceptibilités d'amour-propre ont disparu, et l'on a appris à se faire des concessions mutuelles. Je me souviens de deux méchants vers que j'ai lus autrefois, et qui étaient adressés à mon grand-oncle et à ma grand'tante Desbarres, qui célébraient leur *noce d'or*, leur jubilé de cinquante ans de mariage :

Plus il est vieux, plus vaut le vin :
Ainsi de votre hymen!

Je suis sûre que dans cinquante ans, si Dieu nous prête vie, Julien et moi en dirons autant. — Mais voilà ma mère; elle nous fait sa première visite de convalescence; béni soit Dieu qui nous l'a rendue!

Octobre 18...

Voilà l'hiver qui commence, et avec lui le train de notre vie mondaine. Julien travaille énormément, mais le même adverbe peut s'appliquer à notre dépense. Nous ne faisons pas de dettes, mais la toilette, le mobilier, les dîners et les réunions aidant, nous dépensons nos revenus. Je voudrais, pour notre famille à venir, que nous restassions en deçà de la borne.

Novembre 18...

Mon frère Albert nous donne quelques soucis. Il sort beaucoup, il voit moins sa famille et davantage ses relations d'amitié, ou, pour parler plus juste, de camaraderie. Or, ces fréquentes réunions de jeunes gens nous laissent quelques arrière-pensées. Julien, qui aime sincèrement son beau-frère, paraît inquiet.

Février 18...

Robert a deux ans aujourd'hui : nous avons une petite réunion de famille en son honneur. Il est doux, caressant, et la joie de ses grands-parents est la nôtre.

Février 18...

Hier au soir, nous étions seuls, lorsque Albert est entré, l'air extrêmement contraint et pensif. Il s'est assis, il a pris Robert sur ses genoux, et s'est mis à l'agacer, selon l'invariable coutume des jeunes oncles; puis tout à coup il l'a éloigné et il est tombé dans une méditation sombre et silencieuse. J'ai fait coucher Robert, dont le joli et doux : *Bonsoir, mon oncle!* accompagné d'un baiser, n'a pu tirer mon frère de sa noire préoccupation. Je n'osais parler, et, sans que je susse pourquoi, je me sentais glacée de frayeur. Enfin, mon bon mari se prit à faire quelques questions adroites à Albert, et il y mit tant d'affection, que mon frère ne put résister. Le grand secret s'échappa de ses lèvres : « J'ai joué! j'ai perdu! — Beaucoup? — Beaucoup trop pour moi! Douze cents francs : je les ai perdus contre Adrien de L... »

Mon mari me regarda à ce nom en souriant, car depuis longtemps je lui ai conté mes billevesées d'autrefois. « Comment le dire à mon père? continua Albert. Il n'est pas en fonds, je le sais, et d'ailleurs, comment lui avouer ma sottise, après tant d'avis et de bons conseils, car il m'a souvent prévenu que ma liaison avec Adrien me jouerait quelque mauvais tour! »

Mon mari se rapprocha de moi, passa son bras autour de ma taille et me dit tout bas : « Combien as-tu en caisse? »

Je le regardai d'un air effaré, et je répondis : « Bien peu... pas assez. — C'est égal, » dit-il. Et se tournant vers Albert, il lui dit avec beaucoup d'amitié : « Ne t'inquiète pas, mon cher Albert; demain, les douze cents francs seront à ta disposition. »

J'embrassai vivement mon mari, et il dut sentir mes larmes sur sa joue. Albert, ému, honteux, lui serra la main en silence. Julien reprit : « Je ne suis pas en fonds aujourd'hui, mais mon notaire a une petite somme qui nous appartient : c'est le moment d'en faire usage. — Ce n'est qu'un prêt, dit Albert d'une voix étranglée; je ne veux pas que tu te prives pour moi; mais quand l'argent sera rendu, la reconnaissance ne sera pas effacée. — Ne joue plus, crois-moi, reprit Julien d'un ton amical et sérieux. — Jamais! Je voudrais m'éloigner d'ici; il y a trop d'occasions de chute autour de moi. Je prierai mon père de me faire achever mon stage chez son ami, le procureur du roi de S.....

— C'est une résolution à examiner et à mûrir, répondit mon mari. »

Albert dit encore quelques mots de regret et de promesse qui semblaient empreints de sincérité; j'y crois de tout mon cœur, Albert est si bon! puis il nous souhaita le bonsoir. Je restai seule avec Julien, qui me prit la main, et me dit : « Voilà une leçon aussi profitable à moi qu'elle le sera à ton frère. — Que veux-tu dire, cher ami? — Je veux dire que, pour satisfaire à nos goûts un peu mondains, nous dépensions trop, il était temps d'enrayer; je m'en suis soudain aperçu lorsque j'ai vu que, dans un moment d'alarme imprévue, je ne pouvais venir au secours d'un ami. Nos... mes dépenses de cet hiver sont revenues à ma mémoire, et je me suis dit : Brisons là! Tu ne me faisais aucune représentation, bonne créature que tu es! — J'espérais toujours que tu te les serais faites à toi-même, et je n'ai pas espéré en vain. — C'est fini; plus d'excès de dépenses, plus de *gonflements de budget;* voici le carême et le printemps, nous disons adieu aux soirées et aux grands dîners; nos brillants amis s'envolent à la campagne; l'hiver prochain, nous les verrons assez pour ne pas rompre, et nous recevrons davantage et familièrement nos bons parents et nos vieux amis. Est-ce convenu? » Je l'embrassai pour sceller le pacte. J'ajoutai cependant : « Je veux avoir ma part au sacrifice : je ne ferai pas venir d'Angleterre cette jolie layette dont j'avais envie. C'est une économie de cinq ou six cents francs. Antoinette portera les robes et les béguins de Robert. — C'est donc une Antoinette que tu veux? me dit Julien. — Oui, » répondis-je en riant. Il voulut refuser mon sacrifice, mais je lui fermai la bouche d'autorité, et je le remerciai mille fois encore de l'amitié qu'il avait montrée à mon frère.

Pourvu qu'Albert tienne sa promesse!

Mars 18...

Albert est parti pour S... Mon père a grandement approuvé sa demande... le voilà hors du danger présent... Dieu lui épargne les tentations de l'avenir!

Mai 18...

Mon Antoinette, ma fleur de mai, est venue au monde... Maintenant ai-je encore quelque chose à demander au ciel?

*(La suite à un autre numéro.)*

# A UN AUBESPIN.

Bel aubespin, fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage,
*Tu es* vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche (vigne) sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche;
Dans les pertuis de ton tronc,
Tout du long,
Les avettes (abeilles) ont leur couche.

Le chantre Rossignolet,
Nouvelet,
Courtisant sa bien-aimée,
Pour ses amours alléger,
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son ny
Tout uny
De mousse et de fine soie,
Où ses petits escloront,
Qui seront
De mes mains la douce proie.

Or, vis, gentil aubespin,
Vis sans fin;
Vis sans que jamais tonnerre
Ou la cognée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

RONSARD.

# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 6.

Nous avons ce mois-ci beaucoup de morceaux qui n'ont pas encore figuré dans nos catalogues. Nous ferons remarquer spécialement, dans la musique difficile, *l'Invitation à la valse*, et *le Croisé*, morceau de salon du célèbre Weber; *la Sonate pathétique*, opéra 13 de Beethowen; *les Abeilles*, de Brisson, charmante composition, dont le succès mérité justifie d'avance toutes les paroles élogieuses que nous pourrions adresser à l'habile compositeur. Puis, dans la musique moyenne force et facile, on trouvera aussi plusieurs nouveaux morceaux qui sont tous choisis parmi les productions de nos meilleurs compositeurs. Nous signalerons dans la musique de chant *la Prière des enfants*, mélodie religieuse à une, deux et trois voix, par Dupont. Cette composition est une véritable perle musicale. Ensuite on trouvera, comme toujours, de la musique de danse : quadrilles, valses, polkas, etc. Nous croyons que ce catalogue est un des plus riches que nous ayons publiés, et que nos abonnées penseront comme nous, en voyant que nous leur offrons plusieurs chefs-d'œuvre de la musique classique.

# ÉDUCATION MUSICALE.

En 1785, l'impératrice Catherine appela Sarti en Russie et le nomma son maître de chapelle. L'anecdote suivante peut donner une idée du goût musical des Russes à cette époque. Sarti débuta, à Saint-Pétersbourg, par donner un concert de musique sacrée composé de morceaux destinés à être exécutés le vendredi-saint, et de quelques psaumes en langue russe. Le corps des musiciens avait été augmenté de soixante-six chanteurs et de cent cors russes; cependant cet orchestre formidable ne parut pas encore assez bruyant à l'auditoire. A quelque temps de là, on exécuta un *Te Deum* pour la prise d'Ocksakow, et Sarti, pour satisfaire les amateurs russes, imagina de placer dans la cour du château quelques pièces de canon de différents calibres qui formaient la basse dans quelques parties de l'exécution.

Saint-Pétersbourg a maintenant des concerts réguliers et une société philharmonique. On y exécute la musique avec soin, et les églises ont des chœurs qui peuvent plaire aux oreilles les plus délicates. Les Russes ont eu pour la musique d'église un compositeur nommé Bortniensky, dont on a vanté le mérite. Le plain-chant a été introduit en Russie par un petit chœur de chanteurs envoyés par le patriarche de Constantinople au grand-duc Wladomir. Ils ont maintenant adopté le rhythme compliqué de la musique italienne, qui a été, dit-on, perfectionné par le compositeur que nous venons de nommer et par un autre nommé Bérézoosky. Bortniansky était un des chanteurs de la cour en 1768, sous l'impératrice Catherine. Cette princesse, frappée de son talent extraordinaire, l'envoya en Italie. Arrivé à Venise, il reçut les conseils de Galappi, et fit en peu de temps des progrès rapides. L'opéra italien établi à Saint-Pétersbourg, et qui avait cessé d'être en activité pendant un certain temps, fut ouvert de nouveau en 1828.

La musique polonaise, dont l'origine est commune à celle des Russes, puisqu'elle dérive comme elle des anciens chants slaves, a cependant un caractère particulier de mélancolie ou de gaieté. Le plus ancien monument de cette musique, et peut-être le plus ancien air populaire dont on ait conservé le souvenir, est l'hymne de S. Woycieck, archevêque de Gnesne, au dixième siècle, air connu sous le nom de *Boga Rodzica*, et qui s'est conservé parmi le peuple de Dombrowna, sur la Vartha. On le chante tous les ans dans l'église de Gnesne, à l'anniversaire de l'archevêque. Cet hymne a été publié en Pologne parmi les *Chants historiques* de Niemcewicz; en Angleterre, dans les *Essais sur la Pologne*, par Bowring, et en France, dans *la Revue musicale*, de M. Fétis.

On distingue plusieurs types d'airs nationaux dans la musique des Polonais. La *Polonaise*, proprement dite, dont les compositeurs de toutes les nations ont adopté la coupe, mais dont ils ont changé le mouvement, est un air à trois temps qui est le rhythme favori de la Pologne. Les Polonais l'exécutent dans un mouvement lent et mélancolique. Dans la grande Pologne, cet air est en usage pour une danse singulière qui n'est composée que d'une promenade grave et majestueuse.

La *Dumka* est une sorte de mélodie caractéristique que les Polonais aiment passionnément : elle est originaire de l'Ukraine. Son caractère est triste et doux; les paroles sont en patois d'Ukraine, de Podolie ou de Volhynie. Avant que la Pologne eût succombé dans la lutte glorieuse qu'elle soutint pour conserver sa nationalité, on entendait les jeunes villageoises chanter des dumka devant leurs chaumières ou sur la lisière des bois. Les plus célèbres de ces mélodies étaient *la Mort de Grégoire, les Adieux du Kosak, la Voisine* et *les Lilas*.

La *Mazurek*, dont le nom vient de la Mozowie, une des plus belles provinces de la Pologne, est le moins ancien des airs polonais : c'est le type des airs de danse. Il y a deux sortes de *Mazurek*: la première est une sorte de romance dont la première partie est dans un mode mineur, et dont la seconde est majeure; l'autre sert à une danse dont les figures et les passes sont des mouvements multipliés. L'air en est à trois temps, mais moins rapide que la valse. Le motif est en notes pointées et de valeurs inégales; on l'exécute avec énergie.

Le *Krakowiak*, ou air original de Cracovie, est plein de gaieté. Cet air fait les délices des salons. Les habi-

tants de Cracovie le dansent d'une manière agitée et expressive pendant qu'ils chantent des paroles de circonstance dont ils multiplient les couplets et que souvent ils improvisent.

Ces quatre sortes de chants, quelques autres qu'on nomme *Sielanka,* et quelques danses cosaques, composent la musique populaire de la Pologne, musique dont on a rassemblé les débris dans quelques recueils publiés il y a quelque temps, et dont le souvenir s'affaiblira si les Polonais restent sous la domination des Russes.

Il est aisé de voir, d'après ces détails, que l'art musical est encore en Russie, comparativement à l'Allemagne, l'Italie et la France, sujet à de grandes améliorations, qui, une fois adoptées, aideront puissamment à la complète civilisation de ce pays.

JULIETTE DILLON.

# REVUE MUSICALE.

Secouez vos blancs panaches de fleurs, frais amandiers que le printemps fait éclore; petits oiseaux des bois, jetez sous la verte feuillée vos notes furtives et harmonieuses; brillez de vos premiers feux, doux rayons du soleil de mai. Voici la nature qui revêt sa robe d'émeraude, voici les concerts des forêts qui succèdent aux concerts des salons, et ce n'est vraiment pas dommage, après tant de bises hivernales, de nuages sombres et de musique discordante. Aujourd'hui tout semble prendre une physionomie nouvelle, tout s'épanouit, tout rayonne : la plante dans les prés, l'insecte dans l'herbe, le citadin dans sa ville. L'influence du printemps jette sa clarté dans nos ténèbres parisiennes, et les esprits les plus sceptiques éprouvent une sorte de reconnaissance involontaire et pieuse envers le Maître de toutes choses, qui nous envoie le sourire après les larmes, le soleil après les frimas.

Si nous allons nous asseoir derrière le pilier d'une église, à la lueur crépusculaire du jour qui va s'éteindre, nous entendrons des voix suaves et pénétrantes exhaler, sous les voûtes sonores, de saintes et délicieuses mélodies. Oiseaux du ciel, venant nous parler des choses du ciel, ces voix de jeunes filles fraîches comme un parfum, pures comme la charité, puissantes comme la foi, ramèneront dans notre âme reposée des flots de pensées sereines, de pieuses rêveries et d'espérances endormies, dont tous les bruits du monde ne sauraient nous donner aucune idée. C'est qu'alors la Vierge Marie, ce type adorable de toutes les grâces et de toutes les perfections, passêra sous nos regards comme la plus suave manifestation de l'épopée chrétienne; c'est qu'alors nos cœurs seront inondés d'une joie délicieuse et profonde en sentant que ces voix d'anges, ces échos des fêtes célestes, nous en mêlons le charme au sentiment d'un devoir accompli; c'est qu'en même temps que notre oreille écoute avec ravissement ces torrents d'harmonie divine, notre conscience est calme, notre âme doucement recueillie et notre esprit religieusement bercé entre deux bonheurs permis : celui d'une musique ineffable qui charme nos sens et celui, plus vif encore, de la pensée pieuse qui nous a conduits à l'entendre.

Oui, le mois de Marie, le mois de la Vierge, le mois des fleurs, des oiseaux et des rayons de soleil, c'est à coup sûr le plus charmant mois de l'année.

Il ne faut pourtant pas que le printemps nous rende ingrats envers l'hiver, auquel nous avons dû quelques compositions remarquables et plusieurs concerts intéressants. Nous dirons seulement quelques mots de *la Cour de Célimène,* opéra en deux actes de M. Ambroise Thomas. Il y a quelques jolis motifs dans cet ouvrage, également bien joué et bien chanté; mais il faut avouer que le fond est sacrifié à la forme, et la pensée aux détails. La fioriture y tient une place qui retire aux thèmes principaux la clarté et le développement nécessaires. La mélodie y est supprimée au bénéfice des combinaisons. Malheureusement les compositeurs modernes abusent trop souvent de ces arabesques embrouillées et de ces girandoles musicales qui ne produisent d'effet que sur le public vulgaire. Je ne sais quel écrivain allemand écrivait dernièrement à propos des Anglais : « Chez ce peuple orgueilleux » la science tue le génie. » Prenons garde que l'amour de l'imitation ne nous porte à traiter l'art comme nos voisins d'Outre-Manche.

*A Deux Pas du Bonheur.* Voilà, certes, un titre qui fera passer mille rêves dans le cerveau des personnes à imagination. Est-ce un opéra? est-ce une vision? ma foi, je n'en pourrais répondre. C'est une mélodie, un écho, un souffle qui passe en laissant dans la mémoire de chacun une impression confuse et harmonieuse. Nous devons ce petit proverbe, mis en musique, à madame Roger de Beauvoir et à M. Félix Godefroy.

Dans une époque où l'orchestration s'est élevée à des excès prodigieux, où les exagérations de la sonorité inspirent tant d'admiration au public qui se croit mélomane, le charme de la guitare paraît presque un paradoxe; mais la France est le pays le plus paradoxal des quatre parties du monde, et comme M. Napoléon Coste nous a prouvé ce que vaut un paradoxe spirituel, gracieux et admirablement fait, nous avons écouté avec le plus vif plaisir les variations brillantes sur la guitare qu'il nous a fait entendre la semaine dernière dans la salle Saint-Lazare.

Madame Cinti-Damoreau vient de faire paraître, chez M. Heugel, une nouvelle méthode de chant à l'usage des jeunes personnes. Il s'agit ici d'un ouvrage élémentaire destiné aux élèves dont l'instruction musicale n'est pas très-avancée et dont la voix n'a pas acquis tout son développement. Les exercices sont courts et d'une extrême simplicité, leur étendue n'embrasse que six notes dans le médium de la voix. C'est à la seconde série seulement que l'auteur fait parcourir à l'élève l'intervalle d'une octave, et cela avec toutes les précautions nécessaires pour ne l'exposer à aucune fatigue. Une longue pratique et une expérience consommée pouvaient seules inspirer tant de sagesse et de prudence.

Il nous faudrait une seconde audition pour rendre compte, avec assez de détail, du *Te Deum* que M. Berlioz vient de faire exécuter à Saint-Eustache. Toutes les promesses du programme ont été remplies, moins les drapeaux industriels qui devaient défiler devant le maître-autel, et que nous n'avons pas aperçus.

Des chants graves et majestueux, une harmonie large, empreinte de ce sentiment religieux qui donne à une œuvre tant de poésie et de puissance, ont été écoutés avec un recueillement rempli de piété et de juste admiration. Le *Te Deum* commence par une fugue; il y a un rhythme élevé, de magnifiques effets dans la marche des drapeaux. Nous devons ajouter d'ailleurs qu'un ouvrage d'un caractère aussi sérieux a besoin, pour être bien jugé, d'être entendu plusieurs fois.

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE DE FAMILLE.

(Lettre quatrième.)

*Edouard M*** à sa sœur Eulalie.*

Paris, 16 décembre 1853.

Chère Eulalie,

Je reprends ma dernière lettre, comme un entretien interrompu, au point où je l'avais laissée. Nous parlions, je crois, des enfants, et je voulais te dire ce que la charité française a créé pour préserver le fils du pauvre des souffrances du corps et de l'ignorance de l'âme. Ingénieuse et prévoyante, elle a devancé le moment de la naissance, afin de préparer au petit déshérité des biens de la vie un plus doux et plus tendre accueil. Les *Sociétés de charité maternelle* doivent leur première organisation à la reine Marie-Antoinette, cette mère si parfaite et si dévouée; la fondation et la fondatrice furent englouties dans les flots de la révolution furieuse; mais dès que la paix fut rendue à la France, une femme aussi spirituelle que charitable, madame la marquise de Pastoret essaya de tirer cette œuvre de l'oubli. Elle a parfaitement réussi, car il existe aujourd'hui en France cinquante-six *Sociétés de charité maternelle*, réunions de femmes, de mères qui prennent en main la cause d'autres femmes, d'autres mères, à qui la maternité apporte tant d'inquiétudes et de larmes. La Société donne à chaque mère adoptée par elle une layette et un petit secours pour l'habillement de l'enfant; elle paye les honoraires du médecin et un secours mensuel pendant le temps de l'allaitement.

L'œuvre se soutient par les cotisations des dames associées et les secours du gouvernement; son caractère distinctif ressort surtout des rapports qu'elle établit entre les mères de famille pauvres et les dames charitables qui les visitent, rapports affectueux de consolations et de secours, qui font asseoir l'espérance au foyer du pauvre et la charité à celui du riche. C'est une œuvre belle et chrétienne, et je te la recommande, chère Eulalie, pour l'époque où tu changeras de nom. Je dois les petits renseignements qui précèdent à notre cousine, madame de G..., une des plus actives et des plus industrieuses parmi toutes les dames qui consacrent leur temps à recueillir les dons de la charité parisienne..

Mais une lacune restait à remplir. Beaucoup de mères, pauvres et laborieuses, se voyaient obligées de sacrifier au bas âge de leur enfant un salaire nécessaire au reste de la famille. Leur temps et leurs bras étaient utilisés uniquement auprès d'un berceau, ou bien, si les besoins de la famille devenaient trop impérieux, si le travail de la mère devenait indispensable à l'existence de ses autres enfants, le nouveau-né était confié à une voisine ou à une *sevreuse*, qui le gardait, tant bien que mal, pendant que sa mère allait à la fabrique, ou dans une buanderie, ou dans un atelier de repassage, gagner le pain du jour. Quelquefois ces petits enfants étaient confiés à une sœur aînée, et plus d'une fois, tu as pu voir, dans les rues habitées par les pauvres gens, quelque petite fille de sept à huit ans, chargée d'un enfant dont le poids l'accable et qu'elle doit traîner partout.

Double inconvénient : le petit enfant ne reçoit pas tous les soins nécessaires à sa faiblesse, la jeune gardienne elle-même perd son temps, et, pour les travaux de l'âge mûr, néglige forcément les études et les occupations du sien. Elle grandit ignorante, et si plus tard elle n'a ni ordre ni industrie, si elle ne sait ni lire ni coudre, c'est à cette circonstance qu'il faudra l'attribuer. Les inconvénients qui résultent de cet état de choses frappèrent vivement un magistrat municipal de Paris; il chercha le moyen de venir en aide aux mères de famille pauvres et laborieuses, et de leur faciliter l'accomplissement du devoir maternel sans négliger le travail nécessaire au ménage. Il combina ses plans, et ouvrit enfin, il y a peu d'années, à Chaillot, un premier établissement auquel on donna le nom de *Crèche*.

La *crèche* est un établissement fort modeste, où sont déposés et soignés, moyennant une petite rétribution (vingt centimes par jour), les nouveau-nés que les mères viennent voir et allaiter pendant la journée. Il résulte de cette fondation, que la mère est libre d'aller à son travail, que les aînés peuvent aller aux écoles, que le petit enfant est entouré des soins les mieux entendus. Il habite un local d'une exquise propreté; il est couché dans un berceau garni de rideaux; on le berce, on le promène, on le change de linge et on le nourrit ou de lait ou de potages bien préparés. Un médecin visite chaque jour la crèche, et les remèdes qu'il prescrit sont fournis par l'institution. Les enfants sont soignés par des berceuses que l'on choisit douces et intelligentes; souvent elles ont pour directrices et pour surveillantes des sœurs de la Charité, à qui cette œuvre doit plaire beaucoup, en mémoire de leur saint fondateur. Des dames inspectrices visitent chaque jour la crèche et s'en occupent avec une tendre sollicitude. Ce sont elles aussi qui se chargent de fournir les fonds nécessaires, qui organisent des quêtes, des loteries, des concerts, etc. Les frais ne sont pas considérables; pour établir une crèche, il suffit d'avoir la disposition de trois chambres : la plus grande contient les berceaux; la seconde sert de cuisine; la troisième est réservée au linge sale, dont l'odeur serait nuisible aux petits enfants. Si l'on possédait un jardin, une pièce de gazon pour y faire jouer ceux qui commencent à marcher, ce serait un immense avantage. Le mobilier se compose de : berceaux en fer, paillasses

oreillers, couvertures, rideaux, linge de layette, un poêle, des chaises d'enfant, des chaises ordinaires, quelques tables, de petites baignoires, une batterie de cuisine peu compliquée et un thermomètre. (Je dois ces renseignements aux ouvrages spéciaux de M. Marbeau.)

Le spectacle qu'offre une crèche est donc intéressant : ces enfants ont la triple couronne :

Innocents, pauvres et petits !

leur aspect touche le cœur, et l'intérêt s'accroît, lorsqu'à la fin de la journée laborieuse, l'on voit accourir les mères heureuses de retrouver leurs enfants. C'est là le beau moment, le moment le plus moral, car c'est celui qui rattache et resserre les liens que la pauvreté avait un instant relâchés.

De la crèche, vers l'âge de trois ans, l'enfant passe à l'asile. Le nom de madame de Pastoret se rattache encore à ces établissements, créations du dix-neuvième siècle. Un jour, elle était allée visiter une pauvre femme, lorsqu'elle entendit des cris déchirants qui partaient d'une chambre voisine de celle où elle se rendait. Madame de Pastoret frappe à la porte : point de réponse ; elle redouble : rien, que les cris d'un enfant en bas âge. Elle interroge alors les voisins. « Ne vous étonnez pas de si peu, madame, lui répond-on ; c'est toujours ainsi chez nous quand nous avons des petits enfants. Pouvons-nous abandonner notre état ? ne devons-nous pas aller dehors pour gagner nos journées ? — Vous avez donc l'habitude de laisser vos enfants à eux-mêmes durant toute une journée ? — Oh ! pas absolument, madame ; les plus âgés gardent les plus jeunes. »

Madame de Pastoret n'eut pas besoin d'en entendre davantage ; un nouvel ordre d'inquiétudes, de dangers, de souffrances, venait de se révéler à elle. Elle fit ouvrir la porte de la champre d'où partaient les cris ; elle y trouva une petite fille de cinq ans épouvantée, et un enfant de deux ans qui se tordait dans des convulsions de douleur. Ce petit enfant avait fait une chute du haut d'un meuble, et venait de se casser le bras. Tel fut l'incident qui donna lieu à la création des salles d'asile.

Madame de Pastoret loua une maison, y installa provisoirement une dizaine d'enfants, sous la direction d'une bonne sœur de charité nommée sœur Françoise. Cet essai fut renfermé dans des bornes étroites ; les Anglais l'imitèrent, le perfectionnèrent, et ce ne fut qu'après l'avoir vue en honneur dans toute la Grande-Bretagne que la France adopta à son tour l'œuvre de madame de Pastoret.

Un asile est donc l'établissement qui reçoit, comme externes, le petit garçon et la petite fille, depuis l'âge de trois ans jusqu'à sept ans, qui les dérobe aux dangers et aux mauvais exemples de la rue comme aux périls de l'isolement. Tous les asiles sont conçus sur le même modèle : deux estrades de bancs, en pente très-douce, reçoivent d'un côté les garçons, de l'autre les filles ; la maîtresse est debout et les surveille, les couvre de son regard. A la muraille sont appendus des cartons portant de grandes lettres, des sons, des syllabes, des mots entiers, des cartes géographiques ; et au milieu la croix, entourée de ces suaves paroles : *Laissez venir à moi les petits enfants*. Les enfants acquièrent dans ces asiles, lorsque les asiles sont bien dirigés, une petite instruction fort satisfaisante ; ils apprennent leurs prières, les principes de la religion, ils lisent, écrivent au tableau avec de la craie, expliquent assez bien la carte d'Europe, et ont acquis une foule de notions utiles par leurs conversations avec l'institutrice. C'est là le grand art : causer avec les enfants ! Des chants, des mouvements gymnastiques, des jeux, fournissent un aliment au besoin d'agitation propre à l'enfance ; et si les plus petits s'endorment, un lit de repos les reçoit.

A sept ans, les enfants quittent les gradins de la salle d'asile pour les bancs de l'école. Tu connais, chère sœur, les écoles de garçons, si admirablement dirigées par les Frères de la Doctrine chrétienne, et les écoles de filles, auxquelles se dévouent les religieuses de divers ordres. Il n'est pas de commune en France qui échappe aux bienfaits de l'instruction donnée, soit par les religieux et les religieuses, soit par des instituteurs laïques, dignes de cette humble et grande mission. Dans les grandes villes, l'œuvre du *patronage* surveille le jeune garçon au sortir de l'école et le suit à l'atelier, pour l'encourager, le fortifier, le diriger dans la voie du bien ; les *ouvroirs* reçoivent les jeunes filles et leur permettent de se perfectionner dans les travaux de leur sexe. Puissent ces sociétés charitables se multiplier de plus en plus ; puissent-elles remplir toutes les lacunes et ne plus laisser un jeune homme, une jeune fille de la classe indigente sans un ange gardien visible, qui le soutienne et le console !

Je t'ai parlé si longuement des enfants, qu'il ne me reste plus de place pour les vieillards. A un autre jour.

J'attends de tes nouvelles, sœur chérie, et je t'embrasse comme je t'aime,

Édouard M***.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MAI.

La ville de Gênes vivait libre et en paix sous les lois d'André Doria, dont la prudence et le génie avaient dérobé sa patrie à la domination française et à la protection menaçante de l'empereur Charles-Quint. Doge de Gênes, libérateur de son pays, allié de l'empire, dominateur de la Méditerranée, Doria jouissait de la gloire la plus pure et la moins contestée, quand cette puissance, qui semblait si affermie, fut mise en échec par un jeune homme dont l'ambition se révéla tout à coup. Jean-Louis de Fiesque, comte de Lavague, jaloux de la haute fortune de Doria, conspira contre lui, aidé par l'argent du duc de Parme, ennemi personnel du vieux doge. La conjuration était sur le point de réussir ; les complices s'étaient rendus maîtres de la Darsène, lieu où l'on tenait les galères, lorsque Fiesque, en passant sur une planche étroite pour entrer dans une galère, tomba dans la mer et se noya, à l'âge de vingt-cinq ans. C'était la nuit du 2 janvier 1547. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée.

Le cardinal de Retz a écrit l'histoire de cette conspiration; Schiller en a fait le sujet d'une tragédie, dans laquelle on trouve quelques passages remarquables, entre autres la courte scène que nous allons citer. Fiesque, saisi de remords, veut avertir le vieux doge des dangers qui se préparent pour lui; il s'arrête sous le balcon du palais.

FIESQUE. Le vieillard a tenu parole. Point de lumière dans son palais, point de gardes à sa porte. Je vais frapper. (*Il frappe.*) Doria! éveille-toi! tu es trahi, vendu! Doria!

LE DOGE, *au balcon.* Qui a frappé?

FIESQUE, *déguisant sa voix.* N'interroge pas. Fuis! Ton étoile s'efface, doge. Gênes se soulève contre toi... Tes ennemis s'approchent, et tu peux dormir, Doria!

LE DOGE. Je me souviens que lorsque la mer en fureur se déchaînait contre le vaisseau qui me portait, que les mâts étaient brisés, que la quille craquait, André Doria dormait tranquille. Qui envoie les ennemis?

FIESQUE. Un homme plus redoutable que la mer en furie, Jean-Louis Fiesque.

LE DOGE. Tu plaisantes, ami; mais tu choisis mal ton temps: minuit n'est pas une heure pour plaisanter.

FIESQUE. Tu railles ton sauveur!

LE DOGE. Je te remercie, et je vais me livrer au sommeil. Fiesque se repose de ses plaisirs, et n'a pas le temps de songer à Doria.

FIESQUE. Malheureux vieillard! ne te fie pas au serpent; repousse, si tu veux, l'avis d'un traître, mais ne te raille pas des conseils d'un ami. Un cheval est tout scellé dans ta cour. Fuis, puisqu'il en est encore temps; ne méprise pas le conseil d'un ami.

LE DOGE. Fiesque a un cœur noble; je ne l'ai jamais offensé, et Fiesque ne me trahit pas.

FIESQUE. Fiesque a un cœur noble et te trahit, et te donne une preuve de l'un et de l'autre.

LE DOGE. En ce cas, j'ai là une garde qu'aucun Fiesque ne saurait renverser, à moins qu'il ne commande à des chérubins.

FIESQUE. Quelle garde? Je voudrais la voir et lui donner une lettre pour l'autre monde.

LE DOGE. Pauvre fou! ne sais-tu pas qu'André Doria a quatre-vingts ans, et que Gênes est heureuse! (*Il se retire du balcon.*)

FIESQUE. Fallait-il renverser cet homme avant d'avoir appris qu'il est encore plus difficile de l'égaler?

(*Cinquième acte.*)

Sainte Catherine de Gênes, célèbre par ses écrits et par son ardente charité pour les pauvres, était de la famille de Fiesque.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

### MENU ORDINAIRE AU PRINTEMPS.

DINER.

LE DIMANCHE.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉES.

Riz de veau à l'oseille. — Petits pâtés.

RÔT.

Filet de bœuf à la jardinière.

ENTREMETS.

Asperges en petits pois. — Tarte aux groseilles vertes.

DESSERT.

Fraises. — Biscuits.

LE LUNDI.

Potage printanier.

ENTRÉES.

Bœuf à la persillade. — Caneton aux petits pois.

RÔT.

Gigot de mouton.

ENTREMETS.

Carottes au beurre.

DESSERT.

Groseilles blanches et rouges. — Fromage à la crème.

LE MARDI.

Potage aux herbes.

RELEVÉ.

Tête de veau au naturel.

ENTRÉES.

Émincé de mouton aux câpres ou aux champignons.

RÔT.

Maquereaux grillés.

ENTREMETS.

Fèves de marais. — Crème aux framboises.

DESSERT.

Fraises et cerises. — Biscuits.

LE MERCREDI.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉE.

Restes de tête de veau en mayonnaise.

RÔT.

Cailles.

ENTREMETS.

Pourpier. — Œufs à la neige.

DESSERT.

Framboises. — Biscuits.

LE JEUDI.

Potage aux herbes.

ENTRÉE.

Bœuf avec sauce tomate.

RÔT.

Longe de veau.

ENTREMETS.

Petits pois.

DESSERT.

Fraises. — Compote de cerises.

LE VENDREDI.

Potage aux pois verts.

RELEVÉ.

Carpe au bleu.

ENTRÉES.

Esturgeon en étuvée avec carottes. Omelette aux fines herbes.

RÔT.

Éperlans frits.

ENTREMETS.

Asperges à la sauce blanche. — Pudding.

DESSERT.

Cerises. — Fromage à la crème.

LE SAMEDI (gras).

Potage aux herbes.

ENTRÉES.

Croquettes de veau. Compote de pigeons.

RÔT.

Carré de mouton.

ENTREMETS.

Féves de marais.

DESSERT.

Fraises et framboises. Biscuits.

LE SAMEDI (maigre).

Potage aux herbes.

RELEVÉ.

Saumon à la sauce aux câpres.

ENTRÉE.

Œufs brouillés aux pointes d'asperges.

RÔT.

Maquereaux.

ENTREMETS.

Féves de Marais. Crème à la vanille et aux fraises.

DESSERT.

Groseilles. Biscuits.

# CORRESPONDANCE.

De quoi parler, ma chère amie, si ce n'est de ce qui occupe maintenant tous les esprits et fait le sujet de toutes les conversations. Le cœur de Paris bat au Palais de l'Industrie, a-t-on déjà dit, et rien n'est plus vrai. L'Exposition, encore l'Exposition, toujours l'Exposition, voilà l'invariable thème sur lequel on ne se lasse pas de revenir. De quelque côté qu'on se tourne, on n'entend que ces mots : L'avez-vous vue ? ne l'avez-vous pas vue? Quand y allez-vous? quand y retournez-vous? Puis les uns admirent, les autres critiquent; n'est-ce pas ainsi de toute chose en ce monde... Pour moi, je me tais, et pour cause: je n'ai rien vu encore, et je ne veux rien voir avant que tout soit déballé et rangé; je déteste tout ce qui sent l'emménagement et la poussière du voyage, et le Palais de l'Industrie encombré de caisses, de paille, offrant partout des étalages à vide, ne me charmerait guère; je tiens à juger de l'effet général et à pouvoir comparer entre eux les produits des différents pays; donc j'attends qu'ils soient exposés dans tous leurs avantages et se montrent hardiment au public... Mais je suis trop curieuse pour n'être pas impatiente; curieuse, est-ce bien le mot? Non, il y a plus que de la curiosité dans mon fait : c'est avec émotion que je pénétrerai dans ces galeries qui renferment le fruit du génie et du travail de tant de peuples, et je te réponds bien que je ne les parcourrai pas en courant, comme tant de gens, qui ne vont à l'Exposition que pour dire : *J'y ai été*. Je verrai lentement pour être sûre de bien voir, je tâcherai d'admirer avec intelligence, et en même temps que je rendrai justice à l'œuvre de l'homme, mon cœur s'élèvera vers celui d'où émane toute pensée, toute faculté, et je me dirai : Qu'êtes-vous, ô mon Dieu! puisqu'une seule étincelle prise à votre foyer a pu nous faire si grands, si admirables, si féconds en découvertes, si ingénieux à en profiter! Mais tout cela tu le penseras comme moi, et mieux que moi; à quoi bon t'en entretenir? N'as-tu pas, du reste, un guide mille fois plus éclairé dans ce même journal? Je ne sais comment j'ai l'audace de prononcer le mot exposition après le compte rendu que tu viens de lire. Il faut bien que je sois tourmentée de la maladie générale; je ne vois qu'un moyen de m'en guérir, c'est d'ouvrir bien vite notre planche *jaune*.

N° 1, Col mousquetaire; les grecques font toujours fureur, et je ne saurais trop t'en présenter sous toutes les formes et dans toutes les dimensions. — Celles de ce col se brodent au feston; dans l'intérieur, les pois se font au plumetis, ainsi que le petit semis du fond. — L'extérieur de cette grecque, bordée par une valenciennes ou par une fine guipure est d'un joli effet; ce dessin peut aussi bien s'exécuter sur mousseline simple que sur nansouk double, ce dernier genre est préférable pour col du matin; dans l'un et l'autre cas, la petite dentelle du bord ferait bien.

2, Manche mousquetaire allant avec le col.

3, *Léonide*, plumetis.

4, Quart de mouchoir imitant l'angleterre ancienne; les croix et les petits pointillés désignent les jours; ce dessin pourrait aussi servir pour bord de voilette blanche.

5, *P. E.*, plumetis fendu et œillets ou pois.

6, *Élisa* dans un écusson; tout au plumetis.

7, Garniture pour bas de pantalons, robes d'enfants, ornements de canezous, etc., etc. — Elle se brode au plumetis, avec mélange de guipure, de jours, d'œillets ombrés et de festons.

8, Bande pouvant servir d'entre-deux, pour devant de peignoir et de camisole; elle serait très-bien aussi pour bas de jupon, en plaçant cet entre-deux au-dessus d'un ourlet de 8 à 10 centimètres; ce dessin, qui peut également s'employer comme garniture, se brode en guipure et feston; les deux petites guirlandes se font au plumetis sur l'étoffe même ou sur une application de tulle.

Fin de la petite édition.

9, *L. T.*, plumetis simple ou feston.

10, *A. C. M.* enlacées, surmontées d'une couronne de comte, plumetis.

11, *L. M.*, cordonnet mat ou feston simple.

12, *Valentine*, plumetis fendu.

13, 14 et 15, *Bonnet Gabrielle;* ce bonnet du matin, dont tu vois le croquis au n° 34 du côté verso de la planche, se compose d'abord des trois parties dont tu trouves ici le dessin; elles se brodent au plumetis et sont entourées d'un point d'échelle; ce point d'échelle n'est indispensable que sur le n° 13, car dans les autres parties il disparaît sous la garniture. Pour monter le bonnet, tu joins ces trois morceaux les uns aux autres, plaçant le n° 13 au milieu; les trois pointes doivent être réunies par derrière. Pour compléter le bonnet, il faut adapter au fond une petite passe très-étroite de forme ordinaire; au bord de cette passe, de chaque côté, pose une garniture telle que te la donne le n° 16; pour le premier rang, 1 mètre 60 de cette garniture; pour le second rang, celui du dessus, 1 mètre 25, et 80 centimètres pour ce qui est posé autour de la partie n° 13; une bande festonnée de chaque côté, longue de 50 centimètres et large de 6 centimètres, forme le nœud par derrière; les brides sont semblables. — Ce bonnet n'est pas des plus coquets, mais il tient sur la tête et encadre très-bien la figure; n'est-ce pas ce que tu désires?

16, Garniture dont nous venons de parler; si l'on voulait, on pourrait remplacer la garniture brodée par de la valenciennes, ou par de la guipure d'une qualité ordinaire.

17, Écusson pour mouchoir, avec les lettres *A. D.*; l'écusson doit être brodé au plumetis avec points sablés, et les chiffres au plumetis simple ou feston.

18, Devant de camisole ou de peignoir; ce dessin, qui est très-joli et vite fait, se brode au feston feuille de rose, avec mélange de pois ou d'œillets et de roues; cela ferait aussi un beau bas de jupon, en le plaçant au-dessus d'un ourlet.

19, Col à médaillons, de moyenne grandeur. Je crois que tu le trouveras à ton goût, puisque tu me demandes un col dont les médaillons soient variés et entourés d'un entre-deux de valenciennes sans mélange de guipure; brode ce dessin au plumetis, avec feston feuille de rose; place autour une dentelle.

20, *A. G.*, plumetis fin.

21, Garniture en broderie anglaise pour objets simples de trousseaux et de layettes.

Tourne la planche.

22, Patron d'un mantelet a bretelles; ce modèle ressemble un peu à celui que tu trouves sur l'une des petites figurines de la gravure de ce jour. La forme de ces mantelets à bretelles est très en vogue dans ce moment; je t'en envoie le patron comme nouveauté, car tu sais que je tiens à te faire connaître toutes les créations de la mode. Ce mantelet s'exécute sur mousseline brodée à pois ou garnie de dentelle; on peut le faire aussi soit en taffetas, soit en étoffe légère assortie à celle de la robe. Le n° 22 te donne le patron du dos, que tu couperas droit fil et d'un seul morceau; tu tailleras ensuite la bretelle n° 23, que tu devras adapter par lettres alphabétiques; par derrière, les deux petits bouts tombent en se croisant; le volant dont tu trouves la proportion au n° 24 se pose à plis plats, et se termine à peu près à la saignée du bras. Veux-tu m'en croire? fais un de ces mantelets en tulle blanc moucheté; le bord du volant n'aura qu'un ourlet de 3 à 4 centimètres, au-dessus duquel seront placés trois ou cinq rangs de petits velours noirs, suivant la grandeur; la bretelle ainsi que le bord du fond du mantelet seront également ourlés et ornés de velours; c'est jeune, nouveau, sans prétention et s'harmonise avec toutes les toilettes. Et puis, c'est la fantaisie, le caprice du jour. Du noir et du blanc, on ne voit que cela, et ce qui eût paru autrefois si choquant est maintenant du meilleur goût! Bien certainement, quand la mode a prononcé, on ne voit plus des mêmes yeux, puisque je trouve aussi une certaine harmonie dans l'association de ces couleurs si opposées. J'ai vu dernièrement une robe de bal en tulle blanc ayant douze volants, ornés chacun de quatre petits velours noirs; la berthe formant cœur derrière et devant était également ornée de petits velours, ainsi que les manches; c'était joli! mais c'était deuil, diras-tu? Non; au milieu du corsage, au-dessus des manches et dans les cheveux, on avait eu soin de mettre une branche d'acacia rose, qui tranchait fort agréablement sur ce noir.

25, *E.* de *V.*, renfermé dans un écusson; le tout se fait au plumetis.

26, *Gabrielle,* plumetis fin. Les pois pourraient être remplacés par des œillets.

27, *V. M.*, plumetis et point d'échelle.

28, *G. H.*, plumetis fin.

29, *L. M. P.*, plumetis.

J'en étais là de notre travail quand Florence vint m'enlever.

— Ma chère, dit-elle, il fait beau; c'est chose rare; jette là ta plume et promenons-nous. Ma mère nous attend.

— Volontiers, dis-je, si tu me promets de venir m'aider.

— Cela va sans dire, repartit-elle; et nous voilà parties pour les Champs-Élysées.

— Ah ça, dis-je à Florence, est-ce que tu me conduirais à l'Exposition? Je n'y veux pas aller. — Tu iras. — Je n'irai pas. — Suit une contestation fort animée, et, pour finir, nous entrons... où? *à l'exposition*, mais à l'exposition d'horticulture. En face du Palais de l'Industrie s'élève un joli jardin; c'est là que se tient cette exposition. Tout à l'heure encore, il n'y avait là que quelques ormeaux; ce terrain faisait partie de la promenade des Champs-Élysées, et maintenant ce sont des massifs de fleurs, des bosquets, des gazons, des fontaines, des kiosques, enfin un jardin complet. On s'y promène entre les orangers et les gardeniacées, dans de jolis sentiers qui serpentent autour des corbeilles d'azalées, de rhododendrons; on y respire le parfum des fleurs les plus rares, on se repose à l'ombre de ces mêmes ormes qui semblent avoir pris des proportions plus majestueuses. Les étrangers se donnent rendez-vous dans ces allées fleuries; on y entend parler toutes les langues, on y voit tous les costumes. Ce jour-là la foule était des plus brillantes; nous admirions avec Florence la richesse et l'élégance des toilettes: beaucoup de taffetas chinés, d'autres taffetas avec des rayures tissées dans l'étoffe, d'une couleur différente à celle du fond, comme taffetas vert-d'eau, par exemple, avec des rayures marron de nuances graduées; des chapeaux de paille de riz, ornés de bouquets de violette, de fleurs de paille dans lesquelles on entremêle des feuilles de velours. Ces fleurs sont disposéesen grappes de lilas, de muguets, de fuschias et de fleurs mignonnettes de différents genres; une perle de jais noir est souvent placée dans le cœur des fleurs. Nous remarquâmes aussi des bouquets de marguerites, de pavots, d'œillets en paille, entremêlés de dentelle noire, sur des chapeaux de paille de fantaisie, mélangés de chenille.

— Quelle belle saison d'été s'annonce pour notre Paris! dis-je à Florence; la campagne ne sera pas en faveur cette année!

— Je le crois bien, répondit-elle, les oiseaux peuvent chanter tout à leur aise dans les bosquets déserts, on n'ira pas de sitôt troubler leur solitude. Ne faut-il pas que chacun reste à son poste pour recevoir ses amis? Et que d'amis n'a-t-on pas en ce moment! Il vous en arrive de la province, de l'étranger, des quatre parties du monde: des figures à vous presque inconnues, mais qui témoignent tant de joie de vous revoir, qu'il n'y a guère moyen de ne pas les accueillir.

— L'hospitalité est un devoir sacré, ma chère, dis-je.

— Surtout par le temps qui court, reprit-elle; que de gens coucheraient à la belle étoile, si chaque maison particulière ne se transformait en hôtel. Encore, je ne réponds pas que cela suffise, si l'affluence des visiteurs va toujours progressant. Il faudra peut-être transformer les places publiques en dortoirs, et les voitures et les omnibus en lits de repos.

— Tant mieux, dis-je, car le commerce de Paris profitera de tout cela, et bien des fortunes s'élèveront en quelques mois.

— Aux dépens des voyageurs, ajouta malignement Florence; mais on leur donnera tant de plaisirs en compensation, qu'ils ne se plaindront pas, et tout le monde sera content. Dieu! quelle félicité! Est-ce l'âge d'or qui recommence?

— Tu ris, Florence, et moi il me vient une pensée triste. Pourquoi faut-il que les fêtes de l'industrie, qui témoignent des bienfaits de la paix, se célèbrent au milieu des troubles de la guerre?

— C'est vrai, reprit notre amie, redevenue tout à coup sérieuse. Pourquoi la guerre existe-t-elle encore dans un siècle où les arts, le commerce, l'industrie sont la vie des peuples? Qu'est-ce que l'on a maintenant à gagner à ces luttes cruelles qui font couler tant de sang et verser tant de larmes?

— Chut, ma chère, répondis-je; ce sont là des questions de politique qui ne nous regardent pas. Contentons-nous de demander à Dieu la fin de ce siége qui nous coûte de si vaillants hommes, des hommes d'un courage et d'une constance si héroïques. A ce propos, je citais à Florence quelques traits qui prouvent les nobles sentiments de notre armée. Un jeune sergent de chasseurs, qu'une balle avait traversé de part en part, se mourait; le prêtre cherchait à le consoler : « Ah! mon père, dit-il, la mort ne me fait pas de peine, je viens de me réconcilier avec Dieu, je ne crains plus sa justice; mais au service je pouvais, à force de privations, économiser quelques pièces de monnaie pour ma vieille mère; quand elle ne m'aura plus, elle sera dans la misère. » Et une larme tombait de ses yeux, et il priait pour sa mère. Le prêtre lui fit réciter le *Pater*, et il mourut en prononçant ces mots : *Donnez-nous notre pain quotidien*. Un autre soldat malade s'écriait : « Ce qui me désespère, c'est de penser que mes camarades sont au feu et que je ne partage pas leurs dangers. » Après une action d'éclat, un officier offrait une bourse au brave qui en était l'auteur : « Non, mon colonel, répondit-il, on ne va pas là pour de l'argent. » Et, en effet, ce n'est pas pour de l'argent que l'on dit adieu à son vieux père, à sa vieille mère, à une femme, à des enfants, à des amis, à sa patrie enfin; que l'on affronte les maladies, la fatigue, la mort. Il faut un autre espoir : l'assurance d'une vie meilleure. C'est la foi et l'espérance chrétiennes qui soutiennent notre armée. Florence ouvrait de grands yeux pendant que je lui parlais de la sorte; je me hâtai de lui dire que j'avais puisé ces détails dans la correspondance du père de Damas, aumônier de l'armée d'Orient, correspondance que publie un journal belge (*les Précis historiques*). Mais, tout en causant, nous avions admiré les collections de roses et mille autres variétés de fleurs, dont je te passe les noms plus ou moins baroques. Nous quittâmes l'Exposition d'horticulture pour reprendre l'avenue des Champs-Élysées, et, chemin faisant, je poursuivis le cours de mes récits, c'est-à-dire des récits de M. l'aumônier. Ce saint prêtre fait le plus grand éloge de la conduite des Français envers leurs ennemis malheureux. Une action meurtrière a-t-elle lieu, point de différence entre Russes et Français; nos soldats ne voient sur le champ de bataille que des frères malheureux, ils relèvent les uns et les autres avec le même empressement, les portent à la même ambulance, leur rendent les mêmes soins, et l'on peut dire, à l'honneur des ennemis, qu'ils agissent aussi bien avec nous. Un jeune officier de la marine anglaise, tombé entre les mains des Russes à la suite d'une blessure, fut conduit à Odessa. Une dame russe, touchée de l'infortune du jeune homme, voulut l'avoir chez elle; elle lui prodigua pendant plusieurs jours des soins malheureusement inutiles : le jeune homme mourut. Alors sa bienfaitrice coupa elle-même les beaux cheveux blonds du jeune officier, les fit enchâsser dans un médaillon et les envoya à la mère désolée, avec cette courte inscription : *De la part d'une mère!*

Ce qu'il y a encore de commun entre les Français et les Russes, c'est l'esprit de religion qui les anime, et sans doute c'est là aussi le secret de leur force. Dieu est avec nous, disent-ils, et ils marchent sans crainte au danger; presque tous ont sur la poitrine une petite image de la Vierge, et récitent le *Souvenez-vous* en allant au feu. Ce qui témoigne encore des croyances de nos soldats, c'est le respect, l'amour qu'ils portent à leurs aumôniers. « Ah! que la présence d'un prêtre fait de bien! dit un officier. Qu'on a dit vrai en proclamant l'alliance de la croix et de l'épée! — Oh! vous êtes le bon Dieu! s'écriait un petit soldat breton en voyant entrer un prêtre sous sa tente; maintenant que je vous ai vu et que vous m'avez béni, je meurs content. » Enfin, je remplirais des pages et des pages si je voulais te redire tout ce que je dis à Florence, car il n'est pas un trait dans ces lettres du père de Damas qui ne mérite d'être cité. Mais il y a déjà longtemps que nous sommes de retour, assises à la table d'ouvrage, et pendant que je griffonne ceci, Florence s'impatiente; il est temps de reprendre nos travaux.

*Ouvrages de fantaisie.*

30, Bouquet de fleurs en coquillages. Pour faire ces fleurs, on choisit des coquillages...

— Comme pour faire un civet de lièvre, on prend un lièvre, dit Florence.

— Écoute donc la fin de ma phrase...... Je dis qu'on choisit des coquillages de différentes formes, suivant la fleur que l'on veut imiter. Ces coquillages, qui sont ordinairement très-polis et très-brillants, se disposent et s'emploient comme des pétales de fleurs en papier; on les colle à l'aide d'un mastic. Les pistils et le feuillage sont les mêmes que ceux qu'on emploie pour les autres fleurs.

— Mais, dit Florence, les couleurs des coquilles ne répondent pas toujours à celles des fleurs.

— C'est pourquoi, répondis-je, il faut, avant de se servir de ces coquilles, les peindre d'une couleur analogue à celle de la fleur que l'on veut imiter. Chaque fleur détachée une fois terminée, tu en fais un bouquet aussi gracieux que possible.

— Ajoute, reprit Florence, qu'on ne fait pas seulement des bouquets, mais des boîtes, des croix, des bénitiers, etc. Voilà un petit coffret en carton dans lequel tu mets des pelotons de fil, que j'ai connu assez laid et que tu as rendu bien joli en le recouvrant d'une enveloppe en coquillages; on croirait qu'il arrive tout fraîchement de Dieppe ou du Havre.

31, Bouquet de fleurs en cire. Le travail, pour faire ces bouquets, est à peu près le même que celui des autres fleurs. Choisis d'abord de la très-belle cire, celle de *Smyrne*; elle est infiniment plus blanche que la cire ordinaire. Pour les fleurs de couleur, tu trouveras de la cire toute préparée. Je n'oserai jamais te donner moi-même ce procédé de coloris,

tant c'est long, ennuyeux et d'une préparation peu séduisante pour de jolies petites mains blanches comme les tiennes. — La cire de qualité supérieure coûte de 3 à 4 fr. Donc, prends de la cire blanche ou de couleur; fais-la fondre dans un petit plat d'étain, et lorsque cette cire sera bien chaude, tu prendras des pétales en étoffe tout taillés et gauffrés, comme pour des fleurs ordinaires, et tu les tremperas dans la cire, toujours à chaud. Pour faire cette opération, sers-toi de pinces à fleurs. Quant au nuancé des fleurs, on délaye la couleur dans très-peu d'eau, et on passe cette couleur sur les pétales à l'aide d'un petit tampon en flanelle, allant toujours dans la longueur et non dans la largeur. Ces fleurs se terminent ensuite comme toutes les autres fleurs de papier ou de batiste; le feuillage en cire est tellement lourd, que je ne le conseille pas. Cependant, si on le préférait à du feuillage en papier, on devrait s'y prendre ainsi que je te l'ai indiqué pour les fleurs, en ayant toujours soin de gauffrer soit les pétales, soit les feuilles, avant de les plonger dans la cire.

— Ces fleurs-là donnent bien autrement de peine que les fleurs en coquillages, dit Florence. Je m'arrêterai, je crois, aux premières.

32, Résille sévillienne. Cette petite coiffure, que l'on place très en arrière, se fait en velours, en cordonnet d'or ou en chenille. Je préfère la chenille. Pour la faire ainsi, il faut six mètres de chenille de moyenne grosseur. Ces chenilles, qui forment des carreaux, doivent être disposées sur une tête de poupée ou sur une tête amie, qui voudrait bien servir de mannequin pour quelques minutes, comme sur la tête de Florence, par exemple; chaque anneau se fixe par une perle de jais, d'acier ou de corail... On repasse le fil ou la soie plusieurs fois dans la perle, à l'envers; on fait un nœud avec les deux bouts de ce fil, et l'on recommence ainsi à tous les carreaux. A l'un des côtés, on place un nœud fait avec de la chenille, dans laquelle on a enfilé quelques perles assorties à celles du fond de la résille. Les bouts de ce nœud se terminent par deux petits glands. Pour jeunes filles, cette coiffure est réellement charmante; j'en ai vu deux délicieuses: l'une en chenille cerise et perles d'acier, l'autre bleu Suède et perles de jais noir. Pour petites filles, ces résilles se font au filet, entourées d'une petite frange.

33, Panier mauresque. Ce panier se fait au crochet, avec de la ficelle, de la soie et de la laine. — Commence avec de la ficelle, et fais sur de la ganse un rond au crochet plein, ayant douze centimètres de diamètre; c'est ce qui forme le fond plat du panier qui doit se composer d'à peu près quatorze rangs; puis quitte la ganse et continue de la manière suivante : six mailles simples sur les six mailles précédentes, et trois mailles simples dans la même maille suivante, six mailles simples sur les six suivantes, et toujours ainsi. Au second rang, fais de même; seulement, pour que le chevron soit aussi pointu en haut qu'en bas, comme tu peux le voir sur le croquis, tu devras, lorsque tu redescendras les six mailles et que tu auras fait la dernière, en laisser trois d'intervalle avant de recommencer les six montantes. — Tout le panier se fait de même en alternant les couleurs, ainsi que je vais te le dire : quatre rangs ficelle, — un rang de soie maïs, — deux rangs gros bleu, — un rang maïs, — deux rangs bleu plus pâle, — un rang maïs, — deux rangs bleu plus pâle encore, — et un rang maïs; — puis quatre rangs ficelle, — un rang maïs, — un rang gros bleu, — un rang maïs, — un rang bleu plus pâle, — un rang maïs, — un rang bleu tout à fait pâle, et un rang maïs; — enfin, un dernier rang ficelle termine le haut du panier, qui forme une dent, produisant l'effet d'un feston. — La monture de ce petit ouvrage est très-facile. Mme Marie Soulant, qui est notre providence en fait d'ouvrages, me l'a expliquée ainsi. Coupez d'abord un rond de carton de douze centimètres de diamètre; coupez un second rond égal à celui-ci, en percaline bleue, adaptez-le à une bande de percaline ayant en longueur la circonférence du rond en percaline, et la hauteur du panier au crochet; superposez le rond de percaline sur le rond de carton, et enfin introduisez ce rond de carton, *orné* de sa percaline, dans le panier au crochet. Avant de joindre par quelques points le crochet et la percaline ensemble, coupez un sac en soie bleue, ayant vingt centimètres de haut et quarante-huit centimètres de large; dans la hauteur, prenez un ourlet de huit à neuf centimètres, au bas duquel vous ferez une coulisse. Placez ce sac dans le haut du petit sac au crochet et l'arrêtez par une ligne de points dissimulés sous les deux derniers rangs; enfin, dans la coulisse, passez un petit ruban de satin numéro quatre, en faisant un nœud aux deux extrémités. Voilà qui n'est guère difficile, n'est-ce pas?

— Ni long, ni coûteux, répondit Florence. Cela a tous les avantages.

34, Croquis du bonnet, dont le dessin se trouve sur la planche de broderies.

— Et puis? dit Florence.

— Ouvre la seconde planche, lui répondis-je.

— Deux planches de broderies? reprit-elle. Je n'y comprends plus rien. Ah ! je sais, c'est un moyen de ne pas perdre de terrain avec les ouvrages de crochet. Le n° 1 représente, je parie, un dessin de grands rideaux.

— C'est cela même. On se sert, pour exécuter ce dessin, de coton n° 13, marque C. B.

PLANCHE DE CROCHET.

*Premier côté.*

Ce dessin, fait au filet brodé en reprise, serait également très-beau. La composition en est disposée de façon à se relier dans la hauteur et dans la largeur. — Le bord, auquel tu dois conserver les ondulations, sera entouré d'une dentelle de coton ressemblant à s'y méprendre au crochet le mieux exécuté. Faire toi-même cette dentelle, serait chose trop longue et trop ennuyeuse pour que je t'y engage.

Ce dessin serait aussi très-convenable pour manteau de lit ou dessus d'édredon. Si j'en faisais un manteau de lit, je placerais autour la bordure du n° 2, et je borderais ces festons d'une dentelle comme celle dont je viens de te parler.

Le dessin n° 2 serait aussi très-bien approprié pour une nappe d'un petit autel, comme il y en a tant dans les églises de campagne.

3, Ce dessin peut servir pour dessus de coussin ou voile de voltaire, en l'entourant d'une dentelle. On peut encore l'exécuter en cordonnet très-fin, et le placer sur un transparent de couleur tranchante. Ce dessin ferait un joli buvard, sachet à mouchoirs, etc.

— Mais je l'aimerais mieux, dit Florence, au crochet qu'au filet. Je pourrais bien en faire des dessus de petits tabourets de pieds, en laine.

4, Ce charmant bouquet de liserons peut servir pour dessus de table, dessus de pouff, ou enfin pour tabou-

ret de pied. — Pour dessus de petits guéridons, choisis du gros cordonnet groseille, ou bleu de Suède, que tu doubleras de satin blanc. Tout autour, il faut une grande frange torse; pour tabouret de pied, il faudrait de la ficelle ou du coton de couleur, doublé de percaline lustrée. — Quant au pouff, on a toute liberté de le faire comme on le désire, en soie, en cordonnet, en laine, etc. — Ce dessin, d'un travail très-fin, serait délicieux pour un petit écran de cheminée, terminé par une frange assortie au fond du crochet.

5 et 6, Entre-deux qui, mélangés avec d'autres entre-deux de broderie anglaise, font de charmantes taies d'oreiller, couvre-pied de berceau, voiles de voltaire; cela joue admirablement la guipure ancienne.

7, Cordon de sonnette que l'on exécute en cordonnet de soie, d'une couleur en rapport avec l'ameublement de l'appartement; il doit être doublé d'une nuance tranchante, ou assortie à celle du cordonnnet si on veut le rendre moins élégant. Ce genre de cordon se monte sur une grosse toile recouverte de percaline lustrée; dans le bas on pose une poignée en cuivre doré ou en passementerie; les deux côtés du cordon sont bordés par un cordonnet assorti de couleur à celles du crochet et de la doublure.

—Et, ajouta Florence, si la sonnette se trouve contre la cheminée, au lieu d'un cordon, on aura le plaisir d'en faire deux, c'est indispensable.

*Second côté de la planche :*

N° 1, Sachet de mouchoir, que l'on fait au point de chaînette, en soie de couleur sur tulle noir ou blanc doublé de satin, ou sur de la moire; dans ce dernier cas, on pourrait aussi se servir de ce dessin pour buvard; on le broderait sur velours, ou mieux encore sur casimir, si ce buvard était pour homme; l'écusson du milieu est destiné à recevoir les initiales. J'ai dernièrement expliqué la manière de monter les sachets; quant aux buvards, la chose n'est pas de notre compétence.

On pourrait encore broder ce sachet sur tulle avec application de taffetas retenue par un petit point de feston.

2, Volant en application pour robe de mariage, bordure de voile, etc.; les jours doivent être très-variés.

3, Écusson pour mouchoir d'homme, plumetis et points sablés.

4, Bordure au filet.

5, Bouquet que l'on brode au passé sur satin, velours, moire antique : pouvant servir pour écran et dessus de pelote duchesse.

6, Sachet à mouchoir, brodé au passé sur moire antique; les fleurs sont formées par des tubes en perles satin entourées de chenille; pour les petites graines de sorbier, les perles doivent être rondes et également entourées de chenille; les feuilles se font en chenille, brodées, comme de raison, au métier; les nervures des feuillages sont en fil d'or ainsi que le nœud du milieu. Le mot *mouchoir* se brode tout en soie.

7, Dessus de porte-cigares; ce dessin se brode au passé sur du maroquin; — les petites boules ainsi que le calice des fleurs pourront être en perles,

8, Ecusson de mouchoir plumetis et points sablés.

9, Porte-monnaie : point de chaînette ou soutache, que l'on brode sur casimir ou sur peau.

10 et 11, Calotte grecque : Broderie sur velours ou sur moire : — ce dessin en chenille ombrée et perles serait d'un charmant effet.

— Voilà tout cette fois, dit Florence; il me semble que je n'ai rien gagné à venir plus tard que d'ordinaire; tu deviens d'une prodigalité effrayante, Jeanne.

— Qui pourra jamais broder cette infinité de dessins ?

— Ah! si je mesurais mes planches à ton courage, je crois bien qu'elles devraient subir de singulières restrictions; mais je ne veux plus que ta paresse ait aucune excuse, et je lui donne de quoi choisir. Voyons, que penses-tu de ma gravure de mode?

— Je la trouve charmante, fraîche comme une belle journée de printemps, de ce printemps dont parlent les poëtes, car pour nous, nous ne le connaissons plus que de nom. Aussi ce barége me donne-t-il le frisson. Ce n'est pas du barége, mais de la *toile d'Asie*. La robe est à double jupe, ayant au bord une disposition tissée dans l'étoffe. — Ce corsage sans basques est froncé à la vierge; les manches, à triples bouillons, sont terminées par un petit volant assorti à la disposition de la robe. Mantelet montant en mousseline brodée : un grand volant part du dessous du feston qui entoure le mantelet. — Les bretelles en ruban se terminent devant et derrière par un nœud à bouts flottants; le petit col est fixé également par un nœud de ruban.—Chapeau en tissu de paille, formant des losanges composées de paille et de tulle noir et entourées par de la chenille noire. — De chaque côté des joues, la passe coquillée est ornée de roses trémières en plumes; au-dessus de cette paille, se trouvent des nœuds, d'un côté formés par de larges rubans, et de l'autre par des rubans n° 4; les bouts de ces nœuds tombent sur le cou. Sur le rond de la calotte, est une étoile en paille. L'autre jeune fille porte une robe en organdi; sur le bord des trois volants découpés, est une ruche en étoffe pareille. — Le corsage est en mousseline blanche à pois; ce corsage, à basques, est garni de bandes brodées; les bretelles sont formées par un ruban bordé de garnitures. — Au-dessus de la manche, sont trois petits bouillons terminés par un entre-deux brodé. —Au bas du gros bouillon, est un autre entre-deux, serré au poignet et terminé par une garniture. — Le chapeau est en paille de riz, orné d'un côté seulement par une longue branche d'acacia, partant du dessous de la passe et se prolongeant jusque sur le bavolet en paille de riz, qui est terminé par une petite blonde.— De l'autre côté de la passe, est une touffe de fleurs mélangées à de la blonde. — L'ombrelle, en moire antique, est ornée d'une broderie au passé. — Tu sais que je t'en ai donné l'année dernière un très-joli dessin.

—Nous finissons à point, dit Florence, j'entends ma mère qui vient me chercher pour faire quelques visites. Ah! les visites, que c'est donc une chose ennuyeuse, que je voudrais donc qu'on les supprimât.

—Et moi, répondis-je, j'en serais désolée; car les visites sont un lien social qu'on aurait grand tort de négliger, et un ancien usage dont le but me paraît très-respectable. Ainsi, rendre visite aux personnes qui nous ont reçues chez elles, ou nous ont envoyé une invitation dont nous n'avons pas profité, c'est une façon polie de les remercier de leur bon souvenir. Rendre visite aux gens de sa connaissance quand il leur arrive quelque chose d'important : naissance, mariage, gain ou perte de procès, destitution, revers ou succès de fortune accompagnés d'un peu d'éclat, c'est leur dire

l'intérêt que l'on prend à l'événement heureux ou malheureux qui les occupe. Se dispenser de ces devoirs, c'est rompre avec le monde et se résigner à n'en plus attendre que le dédain ou l'oubli; car la société ne pardonne pas à ceux qui transgressent ses lois. Donc, ma chère, si tu n'as pas l'intention de te retirer dans quelque ermitage, je te conseille de respecter les usages établis, ou bien à coup sûr tu passeras pour manquer de savoir-vivre et d'éducation.

— Après un si beau sermon, dit Florence, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me soumettre. Adieu donc, Jeanne; mais une autre fois, je te prie, laisse un peu ce ton moraliste qui ne te convient guère. A *chacun son métier*, et, comme dit ton rébus du mois dernier : les *vaches sont bien gardées*. Seulement je te fais observer que c'est *seront* qu'il fallait dire.

— Et qui t'a dit que tous ces bergers ne resteront pas autour du troupeau, et que les vaches ne *seront* pas aussi bien gardées qu'elles le sont? Tu te trompes si tu crois être quitte de moi avec ta malice; à la prochaine fois, le second point! Mais bast! elle était déjà loin! A mon tour, chère amie, de te dire adieu, un adieu très-précipité, très-bref; mais au nombre des paroles, on ne mesure pas l'affection.

## ÉPHÉMÉRIDES.

25 JUIN 1218. — MORT DE SIMON DE MONTFORT.

Ce brillant chevalier descendait d'une ancienne famille; il était seigneur de la petite ville de Montfort, près de Paris. Il se distingua, dès sa jeunesse, dans les guerres d'outre-mer, dans les croisades contre les païens de Prusse, et il fut choisi enfin pour chef de la croisade contre les Albigeois. On sait que les doctrines de ces hérésiarques étaient à peu près celles des socialistes de nos jours. Ils s'étaient emparés des plus belles provinces du midi de la France; Montfort les leur arracha; rien ne résistait à sa sagesse et à sa valeur; il supportait sans peine toutes les fatigues de la guerre; sa haute stature le faisait distinguer au milieu des batailles; le seul mouvement de son épée épouvantait les ennemis. Il était éloquent, ferme, juste, plein de pitié pour les faibles et de générosité pour les vaincus. On le vit pleurer sur le cadavre du roi d'Aragon, son mortel ennemi, et il éleva avec un soin paternel le fils de ce prince, remis entre ses mains comme otage. Après s'être acquis une grande renommée par son courage et son zèle apostolique, Montfort mourut au siége de Toulouse, frappé d'un coup de pierre. Les Albigeois ont tâché de noircir sa réputation; mais les éloges de saint Louis, si bon juge du courage et de la vertu, suffisent à la gloire de Montfort.

## MOSAÏQUE.

On va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se donne des occupations et qu'on ne perde point courage.

Mme DE SÉVIGNÉ.

—

Quelle est la plus belle dot pour une femme? — Une vie pure.

BIAS.

La lecture donne du fonds à un homme; la conversation lui donne de la présence d'esprit, et l'habitude d'écrire lui donne de l'exactitude.

BACON.

—

La religion est le premier frein de l'homme, la sagesse n'est que le second.

(*Maxime Chinoise*).

## RÉBUS.




Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.




Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens 1.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

23e année

N° 11

Bruxelles Desterbecq Passage St Hubert Galerie de la Reine 7

Amsterdam Desterbecq



*Peint par Greuze* — *Gravé par Nargeot*

L'ACCORDÉE DE VILLAGE

*Journal des Demoiselles* — *21e année N° VII*

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Troisième article.)

EXPOSITIONS VÉGÉTALE ET ANIMALE DES CHAMPS-ÉLYSÉES ET DU CHAMP-DE-MARS.

*Entrerons-nous dans ce château ?* dit pour toutes paroles de son premier acte et sur tous les tons de l'orchestre un certain opéra-comique de société, qui fut joué avec grand succès entre amateurs, après un souper fort gai, il y a une quinzaine d'années. Il me semble que ce refrain ne nous conviendrait pas trop mal dans les présentes conjonctures. *Entrerons-nous dans ce palais* (de l'Exposition) tout de bon ? devra être aujourd'hui encore notre refrain. On se rappelle peut-être que nous devions, ce mois-ci, faire notre tournée aux Beaux-Arts; mais, le ciel et une belle gravure d'après Greuze en ont décidé autrement. Vous allez avoir, une intéressante et savante monographie rétrospective du *salon* de 1765. Si je me mettais à faire, de mon côté, de la plastique et de l'esthétique sur les *cinq mille* et quelques objets d'art exposés présentement allée des Veuves, vous auriez un numéro *tout à l'huile*, comme les fameuses asperges de Fontenelle; et, comme l'abbé Terrasson n'est pas probablement le seul qui préfère à l'huile la sauce, nous devons tâcher d'introduire dans notre menu mensuel la variété, indispensable, aussi bien que le choix des mets en tout repas bien conçu.

C'est pourquoi, renonçant encore pour aujourd'hui à pénétrer *dans ce château*, nous nous en tiendrons modestement, et par manière de tuer le temps, aux bagatelles de la porte. Ces bagatelles ont, d'ailleurs, leur importance; elles font partie de la grande fête industrielle de l'année, fête si universelle, si complexe, se multipliant, se ramifiant à tel point, que, supputant ma tâche et la voyant croître d'heure en heure, je suis toujours tenté de m'écrier : « Au nom du ciel! qu'on me le dise une fois pour toutes : à combien d'Expositions suis-je exposé? »

Aujourd'hui, il s'agit des fleurs et des bœufs, étrange accouplement, mais qui peint bien son époque. Il nous faut des parfums, il nous faut des corolles et des pétales à pleines coupes, à jardinières que veux-tu? Mais aussi, en nul temps le besoin de roastbeefs aussi savoureux qu'abondants ne se fit plus vivement sentir. C'est que, n'en déplaise aux reines Mab, aux pâles héroïnes romantiques, naguère encore taillées à l'envi sur le patron de l'*Ophélie* de Shakspeare, pour goûter tous les luxes, dont celui des fleurs est certainement le plus suave, il ne faut pas que le corps souffre et que la chère *guenille* du bonhomme Chrysale soit par trop endommagée. C'est là tout le secret de notre société, si élégante et si raffinée par en haut, parce qu'en bas elle est plus prospère, et, tranchons le mot, mieux nourrie. La disette ou la cherté des comestibles ne sévit si durement, à l'heure qu'il est, que parce que tout le monde éprouve l'impertinent besoin de consommer, plus ou moins. Petit à petit, on s'est habitué partout à manger et à boire, et une fois ce pli pris, personne n'en veut plus démordre. Cela explique en même temps pourquoi à Paris, par un heureux mélange de poésie et de prose, le commerce des fleurs a pris depuis trente ans une extension si prodigieuse, et pourquoi il s'en vend, tant sur pied qu'en bouquets, tant aux belles dames qu'aux petites ouvrières, pour quelque chose comme dix millions, année commune.

Une exposition annuelle d'horticulture était donc devenue aussi nécessaire dans ces derniers temps qu'une exposition des beaux-arts. Mais cette exposition, qui avait lieu vers la fin du printemps, dans les serres du Luxembourg, ne durait que cinq ou six jours, et avait, « comme les plus belles choses, *ce pire destin.* » Cette année, la Société centrale d'horticulture a eu l'heureuse idée de la faire permanente, comme l'Exposition universelle elle-même. Ce n'était pas une très-petite entreprise. « Le succès, disait-on aux auteurs du projet, est à peu près impossible; votre jardin, garni à une époque, court grand risque de ne l'être plus dans un temps de sécheresse ou de pluies prolongées, ou en telle autre circonstance défavorable. Le propriétaire de sujets précieux ne sera pas toujours disposé à se séparer d'eux, à les exposer aux mille dangers d'un voyage, d'un séjour loin de ses soins paternels. Vous serez très-souvent obligés de boucher les vides avec des plantes vulgaires, ou d'induire la Société dans des frais incalculables, sous peine de fermer l'Exposition avant l'époque indiquée, et de manquer à vos engagements envers le public. »

Fort heureusement, ces timides conseils n'ont point prévalu dans le sein de la Société, qui a voté d'enthousiasme une somme de cent cinquante mille francs pour réaliser le projet de l'Exposition actuelle. Pour vaincre à cet égard toutes hésitations, il s'est présenté trois membres, trois dilettantes, trois héros, qui ont spontanément offert de supporter, jusqu'à concurrence de dix mille francs chacun, les pertes, si pertes il y avait, résultant de l'entreprise. Ces trois amants de Flore méritent d'être nommés : ce sont MM. Place, Pescatore et de Morny.

Mais ces hommes hardis avaient vu juste; non-seulement il n'y a pas eu et il n'y aura pas de pertes, mais le bénéfice est dès aujourd'hui assuré. La recette des jours ouvrables est en moyenne de plus de deux mille francs (à un franc par tête), et celle des dimanches dépasse quatre mille (à cinquante centimes le billet). C'est donc un fait acquis désormais; le succès est considérable.

Il en revient une partie à la judicieuse modicité du prix d'entrée, qui, en ouvrant l'accès à un très-grand nombre, a pour effet certain chez nous d'augmenter les bénéfices d'une entreprise. Mais d'autres éléments de succès se joignent à cette intelligence de tarif.

C'est à peu près en face du palais de l'Industrie, près de l'avenue Gabrielle, contre l'Élysée-Bourbon, qu'on

a improvisé en peu de jours, avec la prestesse et l'entente parisiennes, cet odorant parc aux fleurs. Le *tourniquet-bascule*, désormais classique, compte les entrants à mesure qu'ils s'introduisent, et fait admirablement, sans papier ni plumes, l'office de caissier et de contrôleur. On s'engage, par des allées bien sablées et tournoyantes, dans un charmant jardin anglais, qu'ombragent les beaux ormes séculaires enclos dans l'enceinte embaumée, et qui, bien que d'une superficie restreinte, paraît assez grand, grâce à l'habile usage de la courbe et de la circonvallation de cette ligne serpentine, vraie ligne de beauté, qui accroît l'espace, par ses spirales et ses trompe-l'œil prestigieux.

Une douzaine de kiosques, pavillons, serres-chaudes, fontaines jaillissantes, tentes, cabanes rustiques, élégants et variés de formes, illustrent et animent ces gracieux méandres, assez bien disposés pour que l'itinéraire à parcourir y soit facile, bien que parfois on ait l'air de s'y égarer, mais pour s'y retrouver sans peine. On s'y promène entre des haies de géraniums, d'orchidées, d'azalées, de rhododendrons. Ce sont les fleurs de la saison; mais bientôt nous en aurons d'autres, et ainsi de suite jusqu'au mois de novembre. Sous ce kiosque, une belle collection de roses fait songer au *Gul-khané* (pavillon de roses) de Stamboul. Ici le magnolia grandiflora élève son beau feuillage vernissé et ses grands cornets jaune-pâle, d'une senteur si fine et si pénétrante. Avec moins d'orgueil et leur élégance un peu froide, mais si aristocratique, les camélias se massent au détour des allées. Ici ce sont des arbres-verts, et là des plantes tropicales qui se groupent au pied des érables et des ormes, peu habitués à ce mariage. Il y a un bassin alimenté d'eau tiède et couvert d'une vitrine pour les plantes aquatiques. Un autre bassin, celui-là en plein air, est habité par de joyeux *canards siffleurs*, tout auprès d'une tente turque que supportent des lances inclinées, à grosses hampes, en imitation de bambous. On remarque non loin la tente impériale, luxueusement meublée et tendue à l'intérieur de vert et or. Puis de belles serres; puis des pavillons contenant des collections de fruits superbes, les uns vrais, les autres imités, mais avec un tel degré d'illusion qu'ils tromperaient jusqu'aux oiseaux du ciel, comme les fameux raisins de Xeuxis. Cette magnifique corbeille de pommes, de poires, de chasselas, de cerises, d'oranges, de bergamotes, etc., qui fait venir l'eau à la bouche, est de marbre ou de je ne sais quelle pâte, et plus précieuse que nature. Elle vaut quinze cents francs, et elle est un cadeau princier de M. Chevet, membre de la Société centrale d'horticulture, qui en a toujours, heureusement, à ses étalages d'aussi beaux, de moins chers et de moins durs. Puis des plantes *dessiquées* et reportées sur papier qui ont conservé tout l'éclat de la nature; puis d'autres belles imitations en cire reproduisant toutes les plantes et tous les feuillages coloniaux, et puis, et puis... Mais il faudrait, pour passer en revue toutes ces mignonnes merveilles, s'être précautionné du livre de M. Audouit (*l'Herbier des Demoiselles*), que je recommandais ici l'année dernière. Il en faudrait du moins avoir dans la tête la substance; combien je sens cela et combien je regrette, comme *le Bourgeois gentilhomme*, «de n'avoir point étudié!» Le charme des yeux est grand sans aucun doute, mais combien plus grand encore s'il se double de la connaissance méthodique, et partant de l'intelligence de tant de phénomènes brillants qui éblouissent la multitude, et la charment, sans l'instruire!

Voilà donc non-seulement le sort de l'Exposition horticole assuré pour toute l'année actuelle, mais encore la certitude pour elle d'une reproduction permanente durant celles qui suivront. La Société d'horticulture, composée de personnes riches et zélées pour les fleurs, ne tient point à encaisser vulgairement ses bénéfices; elle en fera la base d'une fondation stable, et nous construira un palais solide, bien qu'aérien, où les Expositions horticoles pourront se suivre et se multiplier, sans crainte des intempéries : par quoi elles auront de plus en plus ce caractère exotique et *universel*, si fort à l'ordre du jour. Les grands propriétaires de serres d'Angleterre, ces somptueux *landlords*, si habiles à *forcer la nature* à coups de bank-notes et de livres sterling, les grands tulipiers et jacinthiers de Harlem (pardonnez-moi ces substantifs) ne feront plus difficulté de nous envoyer leurs produits, quand ils sauront qu'il y a chez nous, pour les recevoir et les choyer, *un palais* : ce n'est rien de trop!

Qui pourrait dire pourtant, quand on voit le succès de l'Exposition horticole, pourquoi le Jardin d'hiver fut dès le principe et demeure si complètement délaissé? Bizarrerie des destinées humaines et florales! Cela tient peut-être à ce que ce pauvre jardin disgracié est d'*hiver*, et peut-être aussi cela vient à l'appui du très-sage dicton : Chaque chose a son temps. Certes, la perspective de trouver des fleurs, de beaux arbres, une atmosphère moite et tiède, sous une voûte de cristal, est tentante en toute saison; mais s'il faut aller chercher cela à grande distance, au risque d'un refroidissement antérieur ou consécutif, cela ôte bien du plaisir et de l'envie. Puis, le printemps et l'été venus, on ne songe plus du tout, comme de juste, à l'*hiver*, et peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs le secret du discrédit acharné du jardin, pourtant magnifique, mis sous le patronage de cette malencontreuse saison.

Des mugissements, des bêlements, des gloussements, tous les cris de l'arche, et de tout autres parfums que celui des fleurs, nous appellent maintenant dans la contre-allée occidentale du Champ-de-Mars. Là est l'Exposition bovine, ovine, porcine, en même temps que des animaux de basse-cour, poules, coqs, pigeons, dindons, canards, oies, lapins, etc., etc., exposition *universelle*, comme la précédente, comme toutes celles dont nous jouissons aujourd'hui, et où toutes les grosses bêtes du monde sont conviées : je parle des utiles et des domestiques. Elles ont entendu l'appel, et nous-mêmes entendons bien le leur dès le quai du Trocadéro. Si le concert n'est pas harmonieux, il est vif et témoigne d'une belle vigueur de poumons, partant d'une bonne santé, chez les sujets exposés.

Ils ne sont que trop bien portants; ils sont gonflés, soufflés à force de graisse, et quelques-uns en sont difformes. Il y a des taureaux anglais qui ont à la partie postérieure des bosses adipeuses de la dernière laideur, et que les connaisseurs déclarent même n'être pas propres à faire un bon pot-au-feu. De certains sangliers domestiques on ne voit absolument, en fait de profil, que le grouin, tant toutes les parties maxillaires sont obèses et chargées d'une invraisemblable axonge. Tous ces malheureux animaux, accablés sous le double poids de la température et de leur embonpoint, ne peuvent plus se mouvoir, et, à quelque espèce qu'ils appartiennent, soufflent indistinc-

tement, comme des veaux. C'est un spectacle pénible. On a voulu trop parer la marchandise, et il est évident qu'on l'a détournée de sa destination officielle. Ces animaux de luxe et d'avenir n'étaient point appelés à la vulgaire fonction de servir ici de viande de boucherie. Cependant, qu'est-il arrivé? En les voyant si gros, si gras, appelant de tant de mamelons charnus la dent du consommateur, les bouchers de Paris se sont coalisés, et ils ont livré la plupart de ces superbes têtes au tragique et ignominieux abattoir. Depuis le 10 juin, nous ne vivons ici que de taureaux, de béliers et de verrats de race, généralement obtenus à plus bas prix que ne l'est la viande courante sur le marché de Poissy. Aussi les exposants, qui, dans le désespoir d'avoir à ramener leurs superbes élèves à tant de frais et de peines, les ont le plus souvent cédés presque pour rien, sont-ils fort mécontents et fort découragés. Il y a bien eu quelques emplettes partielles, notamment celles de l'Empereur, de l'Impératrice et de la princesse Bacciochi, qui a acheté les beaux produits envoyés par le prince Albert, mais ç'a été le petit nombre, et l'étal a reçu la très-grande majorité de ces magnifiques sujets, de qui l'on attendait surtout l'amélioration de leurs espèces respectives.

Il faut dire que si la direction, quelle qu'elle soit, de l'Exposition, eût voulu écarter les concurrents acheteurs, elle ne s'y serait pas mieux prise. Deux francs d'entrée le second jour, et trois francs le premier, avaient, joints à la distance, épouvanté les visiteurs. L'immense champ de foire était presque désert, et il fallait des éleveurs émérites ou des observateurs forcés et intrépides comme nous pour braver la chaleur, la poussière, l'éloignement, le prix élevé de l'entrée et celui de deux citadines. Nous sommes depuis quelque temps livrés à une fureur fiscale fort inquiétante, et qui va directement contre son but. On veut forcer les recettes et on les abolit, ici comme au palais de l'Industrie, et partout. Avis pour les années suivantes.

Car cette Exposition, qui n'est qu'à ses commencements (pas trop heureux), est destinée à se reproduire en 1856, 1857, et ainsi de suite. C'est en 1850 qu'un premier concours d'animaux eut lieu en France. Quatre autres sont venus depuis s'y adjoindre, soit à Versailles, soit à Orléans, soit dans nos diverses *régions agricoles*. Cette année, le concours a été porté à Paris, et pour la première fois rendu *universel* par un arrêté du ministre de l'Agriculture et des Travaux publics. Il sera tel désormais, et il s'y adjoindra un concours des produits et instruments agricoles compris cette année dans l'Exposition du palais de l'Industrie.

Outre les races françaises, normandes, bretonnes, limousines, angevines, agenoises, comtoises, berrichonnes, charollaises, etc., celles qui ont le plus de l'étranger répondu à notre appel sont celles d'Angleterre, de Suisse et de Hollande. L'Allemagne et la Belgique ne sont point non plus restées totalement indifférentes à l'occasion qui leur était offerte de faire voir et admirer leurs produits. Le nombre total des animaux exposés a été de 1,684, répartis dans le catalogue sur près de 1,200 numéros, ce qui est fort considérable, si l'on prend garde que tous ces animaux sont de choix. Le prince Albert d'Angleterre avait envoyé au concours un des plus parfaits modèles de l'espèce bovine dans une vache de *Devon*, inscrite au Catalogue sous le n° 74.

Dans les animaux hors concours, on remarquait principalement un taureau et deux génisses de la race d'*Ayr*, envoyés par l'empereur Napoléon III, et nés sur le domaine impérial de Villeneuve-l'Étang.

La princesse Bacciochi avait exposé des vaches bretonnes et des brebis de la race *South-Down* qui ont été fort remarquées et primées par le jury.

Les races qui figuraient en plus grand nombre, parmi celles de l'étranger, étaient :

La race *Durham* à courtes cornes, précoce pour la boucherie et fort propre au croisement avec nos races indigènes;

Celle d'*Hereford*, chaque jour plus perfectionnée au point de vue d'un gigantesque embonpoint;

Celle de *Devon*, d'une chair extrêmement savoureuse et d'un très-grand poids sous un petit volume;

Les bonnes races laitières d'*Ayr* et d'*Aldornay*;

La race *hollandaise*, qui joint au mérite d'être très-abondante en lait celui d'être fort bonne en beefsteaks et en roastbeefs;

La race de *Fribourg* et de *Schwitz*, très-nombreuse à l'Exposition; beaux animaux qui doivent tant aux riches pâturages et à l'air vivifiant des Alpes.

Afin de tirer quelque enseignement de cette énumération rapide, qu'il nous soit permis de citer quelques phrases du discours très-bien fait, par lequel M. le ministre de l'Agriculture et des Travaux publics a inauguré la cérémonie de la distribution des médailles et primes, confiée à sa présidence.

« De cette étude comparative, a dit M. le Ministre, se dégage une loi en quelque sorte fondamentale. Les trois qualités : viande, lait et travail, sont bien rarement réunies. La prédominance de l'une de ces qualités devient rapidement la négation des deux autres.

« Leur réunion se montre cependant dans quelques-unes de nos races françaises, celles de Salers, d'Aubrac et de Parthenay, mais sous la condition d'un lent accroissement. Nous trouvons aussi un mélange analogue de propriétés dans les races comtoise, limousine et agenaise, et même dans celle du Charollais, qui travaille et cependant s'engraisse avec rapidité.

« Je me garderai d'omettre dans cette énumération nos animaux à qualités spéciales : les races normande et flamande, qui donnent du lait en abondance, de la viande excellente et en quantité; enfin cette gracieuse race bretonne, qu'à son élégante petitesse on prendrait pour un animal de luxe, et qui est la Providence des pays pauvres, l'abondante laitière des plus maigres pacages. »

Dans l'espèce ovine, les races mérinos *Cothswold*, *South-Down* et *Dishley*, ont brillé surtout, concurremment avec nos bonnes vieilles races des Ardennes, de la Sologne et du Berry. Il y avait peu de races porcines étrangères, mais celles qu'on a vues étaient magnifiques. Un grand nombre, j'ignore pourquoi, sont restées hors de concours. Les animaux de basse-cour n'étaient pas moins remarquables, et on eût pu faire là un cours intéressant d'ornithologie domestique. N'oublions pas non plus l'humble lapin, qui a eu aussi sa petite part de récompenses : primes en argent, médailles, hélas ! et ensuite la gibelotte ! car c'est toujours la fin ou *la faim* qui attend ces pauvres animaux de toutes races, si bien dorlotés par leur maître et roi, l'homme, ce grand omnivore !

J'admire sans les comprendre ces jeunes élégants, à

raies au milieu de la tête, à moustaches en accroche-cœurs, qui savent si bien supputer, d'un œil de profond et zélé connaisseur, la quantité et la qualité d'aloyaux, de filets, de chair à pâté, à consommé et à saucisses que recèle l'échine d'un pauvre herbivore. J'ai vu beaucoup de ces jeunes *dillettantes* à l'Exposition animale ; je ne conteste pas le solide mérite de leurs connaissances et de leur étude pratique, mais je le trouve un peu précoce. Nous sommes déjà assez *pot-au-feu* par instinct pour n'avoir point à nous jeter ainsi dans la marmite la tête la première, et une tête blonde et parfumée encore !

Les prix décernés, fort nombreux, variaient :

De 500 à 1,000 francs pour l'espèce bovine;
De 250 à 600 pour l'espèce ovine;
De 20 à 100 francs pour les animaux de basse-cour.

Les principaux lauréats ont été S. A. le prince Albert, la princesse Bacciochi, MM. le marquis de Talhouet, le comte d'Aspremont, lord Feversham, lord Talbot, lord Berwick, comte de Curzay, marquis de Vogué, marquis de Dampierre, Gilles, Turner, Jonas Webb, comte de Bouillé, de Lavergne, comte de Champagny, Kœchlin, comte de Falloux, comte de la Tullaye, de Béhague, Gérard, Baker, Odiot, etc.

M. Jonas Webb a été honoré d'une distinction hors ligne : le jury lui a décerné exceptionnellement une médaille d'or, grand module, en récompense des succès éminents qu'a obtenus cet éleveur dans l'amélioration de l'espèce ovine.

L'Empereur et l'Impératrice ont paru successivement à l'Exposition, à la suite de la distribution des prix, qui a eu lieu au bruit de fanfares et des mugissements des vainqueurs, pressentant trop bien le sort qui leur était réservé. L'année prochaine verra le retour de cette solennité, et l'absence de toute exposition rivale lui donnera probablement le succès et le relief que l'exhibition, dès ce premier essai, n'a pu tout à fait obtenir.

Félix Mornand.

# JEAN-BAPTISTE GREUZE.

(1726-1805.)

## I

### LA BOUTIQUE DU QUAI DES AUGUSTINS.

Entre le couvent des Augustins et les marchés au Pain et à la Volaille, sur le quai, il y avait, au siècle dernier, une petite boutique de librairie dont l'apparence était des plus modestes. Derrière le comptoir de bois de chêne se tenait assise une jeune fille, au maintien grave, mais avenant et gracieux ; charmante créature, calme, recueillie, laborieuse, tantôt occupée à lire, tantôt une broderie ou un tricot à la main, ayant un sourire, un mot obligeant pour chaque visiteur, et vendant ses livres avec autant de dignité que si elle n'était pas forcée par état de faire œuvre de commerce. Non-seulement chacun, dans le quartier Saint-André-des-Arts, l'estimait pour ses bonnes façons et sa simplicité pleine de droiture, mais encore la plupart des écrivains de l'époque la connaissaient et se plaisaient à venir échanger quelques paroles avec elle. Ils étaient tout étonnés de voir cette petite marchande de livres avoir quelquefois plus de logique que bien des philosophes en crédit, et les réfuter par les armes droites de sa foi et de son honnêteté. Au reste, il était rare qu'elle se laissât aller aux controverses, et ce n'était guère que son sourire ou un mouvement de tête qui lui servait de réponse quand les beaux esprits s'amusaient à lui présenter des arguments. Ainsi, elle n'écoutait que d'une oreille distraite les paradoxes du baron d'Holbach, de Grimm, de Diderot, et, tout entière à son négoce, elle conservait la croyance que sa mère lui avait léguée, comme son plus précieux et à peu près son unique héritage.

Depuis un certain temps, il venait chez mademoiselle Babuti un jeune homme au regard plein de feu, au front haut et intelligent, à la parole animée. Il avait commencé par marchander quelques livres d'art. Mademoiselle Babuti, sans lui avoir demandé son nom, ni adressé aucune question personnelle, avait conclu que ce devait être un peintre.

« C'est étonnant, lui dit un jour le jeune homme, il me semble que je vous connais depuis mon enfance ; que vous êtes une des personnes que je voyais tous les jours dans ma petite ville de Tournus.

— Vous êtes de Tournus, monsieur ?

— Oui, de Tournus, en Bourgnogne. Beau pays, cher pays, sur lequel je voudrais bien faire tomber un peu d'illustration si mon pinceau venait jamais à produire quelque chose qui ne fût pas trop médiocre.

— Vous êtes peintre ?... Je l'avais deviné.

— Vous avez donc eu la bonté de penser à moi ?... » s'écria le jeune homme avec son enthousiasme habituel. »

Mademoiselle Babuti baissa ses beaux yeux sur sa broderie en répondant :

« Il n'est pas étonnant qu'on prenne garde aux personnes qui viennent souvent.

— Ah ! dit-il, ce ne sont pas les achats du pauvre Greuze qui feront la fortune de votre boutique.

— La fortune... répéta mademoiselle Babuti, en ai-je besoin ?... Je suis seule au monde; je vis avec de pieux souvenirs, sans ambition.

— Vous n'avez pas d'ambition ?

— Aucune.

— Mais ce n'est pas exister.

— Je vois que nous ne nous ressemblons guère.

— Il est vrai, reprit Greuze. J'éprouve l'ardent besoin de signaler mon nom, de grandir parmi les hommes, d'atteindre le faîte de mon art. »

Elle le regarda fixement, avec une sorte de compassion ; mais elle ne répliqua rien. Et lui, il ajouta, en s'échauffant au bruit de sa parole :

« Je comprends votre silence ! Vous vous êtes demandé d'où peut venir tant de témérité à un jeune

homme inconnu; oh! oui, bien inconnu. Mais pour moi, il y a à réussir un engagement d'honneur. Comme beaucoup d'autres qui m'ont devancé dans la carrière, j'ai rencontré d'abord la résistance de mon père. Tenez, il faut que je vous conte mon histoire. J'avais huit ans lorsque la manie de crayonner se logea dans mon cerveau. Je me mis à charbonner tous les murs, prétendant que je les décorais. Mon père en jugeait autrement, et plus d'une de mes figures m'attira une sévère réprimande, et même un jour un fouet noueux était levé sur mes épaules, quand un étranger entra, venant faire visite à ma famille. C'était M. Grandon, l'un des premiers peintres de portraits de la ville de Lyon. Il s'informa de la cause du différend. Tandis qu'on lui exposait mes méfaits, il souriait avec bonhomie; puis s'approchant d'une des murailles salies par mon charbon, il contempla mon œuvre informe. Il revint ensuite vers nous, et dit à mon père: « Si vous m'en croyez, monsieur, vous cesserez de vous opposer à la vocation de cet enfant. Votre fils est né peintre. — Triste métier! répondit mon père, et qui en a conduit plus d'un à l'hôpital. — Noble état, monsieur, et où plus d'un a trouvé la gloire et la fortune! — Il se peut; mais je n'ai pas le moyen de placer mon fils dans une académie de peinture. Ici, d'ailleurs, il n'y a sous ce rapport aucune ressource. — D'accord; mais on peut arranger les choses: confiez-moi votre fils, et je me charge de lui enseigner mon art. Quant à son avenir, il le devra à son travail, à sa persévérance et à sa bonne conduite. » Il y a douze ans de cela, déjà douze ans, mademoiselle; et voilà où j'en suis, étudiant sans cesse, adorant mon art, mais commençant à m'effrayer devant l'immensité du champ que j'ai à parcourir.

— Et pourquoi vous effrayer? Ce que vous venez de me raconter me fait croire que vous avez une vocation sérieuse, et j'augure bien pour vous de l'avenir.

— Ce qui me décourage un peu, c'est mon irrésolution. Partagé dans mon admiration entre les grands maîtres des diverses écoles, je me demande quelle voie je suivrai?

— Celle de votre inspiration. »

La conversation en était là, lorsqu'un homme, au maintien grave, au visage bienveillant, entra et salua mademoiselle Babuti comme on salue une connaissance. C'était le conseiller au châtelet, Gougenot, grand amateur des arts et membre associé de l'Académie royale de peinture.

« Bonjour, mademoiselle, dit ce dernier. Comment vont ces grâces? et cette santé exquise? et ces bonnes façons qui attirent, plaisent et retiennent?

— Votre servante, monsieur Gougenot. Mais voilà trop de questions à la fois pour que je puisse y répondre.

— Inutile, d'ailleurs; la réponse est dans votre physionomie. Ah çà, avez-vous le volume de Diderot, sur l'art dramatique?

— Pas encore; je sais qu'on en parle.

— C'est excellent, c'est neuf et rempli d'utiles enseignements. Je l'ai lu, dévoré même, et je souhaiterais que nos écrivains et nos artistes le missent à profit. »

Mademoiselle Babuti ne put réprimer un sourire fin et quelque peu railleur.

« Quel enthousiasme! dit-elle. Je m'intéresserais davantage aux œuvres de cet auteur, s'il était moins irréligieux.

— Sans contredit. Mais en matière d'art, il raisonne bien, et pour joindre l'exemple au précepte, Diderot a écrit le *Père de famille*. Le discours sur la poésie dramatique accompagne cette comédie qui est une nouveauté en son genre. Rien ne prévaut contre le vrai. Le mauvais passe, malgré l'éloge de l'imbécillité, et le bon reste, malgré l'indécision de l'ignorance et la clameur de l'envie. Qui est-ce qui nous peindra fortement les devoirs des hommes? Quelles devront être les qualités du poète qui se proposera cette tâche? Qu'il descende en lui-même, qu'il y voie la nature humaine. Les devoirs des hommes sont un fond aussi riche pour le poète dramatique que leurs ridicules et leurs vices. L'honnête nous touche d'une manière plus intime et plus douce que ce qui excite notre mépris et nos rires. Pincez cette corde, et vous l'entendrez frémir dans toutes les âmes. Oh! quel bien il en reviendrait si tous les arts d'imitation se proposaient un objet commun et concouraient un jour avec les lois pour nous faire aimer la vertu et haïr le vice! Bientôt des peintures que le regard doit éviter ne souilleraient plus nos palais. Retraçons des caractères, ménageons des contrastes où le bien l'emporte! Il y a un paysage du Poussin où le grand artiste a voulu rappeler la pensée de la mort au milieu des prospérités de la vie; un berger montre du doigt ces mots gravés sur un tombeau : *Je vivais aussi dans la délicieuse Arcadie*. Le prestige du style, la puissance de l'effet, tiennent quelquefois à un mot qui détourne la vue du sujet principal, et qui montre de côté, comme dans le paysage du Poussin, l'espace, le temps, la vie, la mort au travers des images de la gaieté. Etudions les passions, les mœurs, les caractères, les usages, et nous arriverons à connaître cet idéal de l'homme, tel que les sculpteurs anciens l'avaient rêvé..... Tout ce que je vous dis là est écrit dans ce livre. »

Le conseiller eût continué longtemps peut-être sur ce ton, car il aimait à discourir, mais il fut interrompu par l'élan fougueux du jeune peintre. Celui-ci avait écouté avec la plus profonde attention; il avait, en quelque sorte, dévoré des mots qui étaient pour lui comme autant de révélations. Enfin, n'y pouvant plus tenir, et obéissant autant à la reconnaissance qu'à l'admiration, il se leva brusquement et alla se placer devant Gougenot en s'écriant :

« Ah! soyez béni, monsieur, vous qui, en un quart d'heure, m'avez appris le secret que je cherchais depuis longtemps!... Jeune, sans expérience, j'hésitais à prendre une route, car il n'y a pas moins de danger à se tromper de voie qu'à rester immobile. Mais, Dieu merci, vous m'indiquez ce que je dois faire. Oui, la peinture peut marcher à côté de la poésie; elle aussi elle peut donner d'utiles leçons, elle peut ramener les hommes à l'amour du bien, à la pratique du devoir. Oh! monsieur, je vous devrai mes succès! »

Et Greuze s'enfuit, sur ces derniers mots, sans laisser au conseiller le loisir de répondre à cette chaleureuse apostrophe. Bientôt il eut disparu à l'angle du couvent des Augustins.

Alors Gougenot qui, se penchant un peu hors de la boutique, avait suivi du regard l'artiste inconnu, revint à mademoiselle Babuti et lui demanda :

« Quel est ce jeune homme?

— C'est, dit-elle encore émue, un élève de l'Académie de peinture.

— Sans doute; mais son nom?

— Greuze...

— Greuze ?... Eh bien, ce garçon-là fera parler de lui, je vous prie de le croire.

— Et je le désire de tout mon cœur.

— Vraiment?... on dirait que maître Greuze ne vous est pas indifférent.

— Ah ! monsieur, comment ne m'intéresserais-je pas à lui ? Il paraît si honnête ! Tout à l'heure il me racontait son histoire, qui est bien touchante. Aussi je souhaite de tout mon cœur qu'il réussisse.

— Ce sont des vœux flatteurs pour lui.

— Ce sont les vœux d'une orpheline qui, depuis le jour où elle est demeurée seule sur la terre, comprend combien il faut puiser de force en soi-même quand on ne trouve pas autour de soi l'amour et l'appui d'une famille !

## II

### UN PREMIER TABLEAU.

Cet essai glorieux, fruit d'une révélation, ne devait pas se faire attendre. Durant un mois, Greuze disparut, pour ainsi dire, du centre d'étude où jusque-là il avait vécu. Si on le rencontrait, on était frappé de son air préoccupé et du feu concentré qui brillait dans ses regards. Il avait cessé de voir ses amis, de se rendre à l'Académie; mademoiselle Babuti elle-même ne recevait plus ses visites, et plus d'une fois elle s'était demandé si ce jeune homme, au visage bon et inspiré, ne cachait pas un mal bien grand et parfois incurable, la misère ! peut-être languissait-il en ce moment au fond d'un grenier, pressé par la faim et suivant pourtant son beau rêve de gloire. Ah ! si je pouvais savoir ce qu'il est devenu ; si je pouvais, pauvre aussi mais moins pauvre que lui, le secourir !... »

Elle fit part de ses inquiétudes au conseiller. Celuici hocha la tête en disant :

« Hélas ! ce ne serait pas impossible. Mais que voulez-vous ? Ce sera un malheureux de plus sacrifié à une chimère brillante ! Voyez-vous, mademoiselle, la société n'est pas constituée pour le talent naissant et honnête. Tant qu'il y aura des intrigants et des fripons, il y aura des dupes et des victimes.

— Ce n'est que trop vrai. Mais il ne suffit pas de constater le mal, il faut y trouver le remède.

— Le remède ! répéta M. Gougenot en riant. Ah ! les femmes ! elles croient que leur pitié est une panacée radicale.

— Je ne crois rien; seulement, si j'osais vous prier...

— Parlez.

— C'est que ma demande pourra vous sembler indiscrète. Une personne de votre qualité !

— Parlez donc ! ne sommes-nous pas de vieilles connaissances ?

— Eh bien, depuis si longtemps que M. Greuze n'est venu, je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur, qu'il n'ait, par exemple, à lutter contre la misère.

— C'est l'apprentissage du génie !

— Triste apprentissage, il faut en convenir. Cela m'affligerait beaucoup. Si vous vouliez bien vous charger de découvrir sa demeure et de lui faire parvenir ces... vingt-cinq louis... mes petites épargnes... je... »

Elle s'arrêta, rougissant, balbutiant et baissant les yeux. Le conseiller applaudit des deux mains et s'écria :

« *Sexe sensible !*... Ah ! c'est chez toi qu'il faut chercher la compassion et la véritable grandeur.

— Vous consentez donc à être mon interprète ?

— Si j'y consens !... Mais à une condition : c'est que c'est moi qui fournirai la somme.

— Vous ferez ce qu'il vous plaira, monsieur.

— Fort bien. Il ne s'agit plus que de découvrir notre homme. »

Le conseiller se rendit tout droit à l'Académie, et fut introduit dans une vaste salle où une trentaine de jeunes gens se trouvaient rassemblés. Ils échangeaient des paroles vives, de brusques interpellations, parmi lesquelles se croisaient des rires bruyants, des phrases moqueuses, où revenait sans cesse le nom de Greuze.

« Nous allons donc voir le chef-d'œuvre de Jean-Baptiste !

— Le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre !

— Ah ! la bonne comédie !

— Ce que c'est que le génie ! Greuze nous a promis du neuf, de l'archi-neuf.

— Tiendra-t-il sa promesse ?

— Il faut l'espérer.

— L'engagement est téméraire.

— Ah dam ! il paraît que Greuze a conscience de sa force.

— Et cependant, à quelle école connue appartient-il ?

— Comment, messieurs ? Il est l'élève de Grandon et de la nature ! »

Un rire général accueillit cette pointe moqueuse.

Seuls, deux hommes dans la salle étaient sérieux : Gougenot et un personnage au riche costume de velours mordoré, au jabot de fine dentelle, au chapeau garni de plumes blanches. M. de la Live de Jully, opulent amateur, que le conseiller avait rencontré maintes fois chez le baron de Grimm. M. de Jully avait ouï parler d'un jeune élève qui annonçait l'intention d'aborder un genre nouveau, et la curiosité l'avait amené en ce lieu, où il s'attendait, du reste, à trouver un mécompte.

Cependant une porte de communication s'ouvrit ; Greuze parut sur le seuil, et, d'une voix tremblante d'émotion, il dit :

« Mes chers camarades, pardonnez-moi de vous avoir fait attendre. Je tenais à ce que mon tableau fût bien placé dans son jour. Maintenant entrez ; je livre mon œuvre à votre appréciation. Vous allez voir si je me suis trompé. »

Aussitôt on pénétra dans la pièce voisine où était placé sur un chevalet le tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfants.*

Il y eut d'abord, devant cette œuvre un silence de stupéfaction. Personne n'avait rien vu de semblable ; en évoquant ses souvenirs, on ne trouvait pas de point de comparaison. En tous les temps, la vérité est donc toujours hardie et neuve !

Où étaient les mignardises, les afféteries des peintures à la mode ? Les bergères en vertugadin, les agneaux à bouffettes de rubans roses, les bergers galants à houlette fleurie ? Où étaient aussi les duchesses poudrées, les belles dames à falbalas ? Où étaient encore les divinités mythologiques avec leurs attributs surannés ? Et enfin où étaient les héros éternels de Rome et de Sparte avec leurs casques et leurs cuirasses ?

Ici le naturel, l'intimité, le foyer champêtre, la

ferme, la famille, l'intérieur honnête, la vie réelle, en un mot telle qu'il suffisait pour la voir, d'entrer chez le premier paysan venu.

Mais voilà précisément ce que personne jusque-là ne s'était avisé de faire. On avait imaginé une nature comme une poésie d'invention, et lorsque les vers de Dorat couraient de salon en salon, la peinture de Boucher devait être l'expression du goût public.

A la première stupeur avait succédé un frémissement sourd, avant-coureur d'une commotion violente. Les spectateurs semblaient retenir leur souffle; tous les regards étaient avidement fixés sur le tableau.

Qui le premier donnerait le signal des applaudissements ?...

Ce fut M. de Jully; il fendit la presse, alla vers Greuze, et lui dit en ouvrant ses bras :

« Mon ami, vous êtes un grand peintre... et, de lus, vous êtes un honnête homme ! »

Cette chaleureuse effusion toucha profondément Greuze. Obéissant à l'impulsion de son cœur, il se précipita dans les bras qui lui étaient ouverts, et au même moment retentirent des applaudissements unanimes.

« C'est beau ! c'est merveilleux! disaient à l'envi ceux qui tout à l'heure s'étaient attendus à un échec. Les voix qui avaient raillé d'avance s'unissaient dans un chorus de félicitations.

« Messieurs, dit M. de Jully, je ne veux pas laisser à d'autres le temps d'acheter ce précieux tableau. Soyez témoins que je m'en déclare l'acquéreur, et qu'il ornera ma galerie. »

De nouveaux applaudissements couvrirent ces paroles.

« Toutes les fois que vous produirez des œuvres semblables, ajouta le riche Mécène, n'oubliez pas qu'elles m'appartiennent. »

Greuze ne put que s'incliner, en signe d'acquiescement et de reconnaissance. La voix lui manquait.

A peine fut-il libre, qu'il courut dans la direction du quai des Augustins, suivi de loin par M. Gougenot, qui avait essayé vainement de faire au moins la moitié de sa commission délicate. Greuze entra comme un fou chez mademoiselle Babuti.

Elle était là, selon son habitude, derrière son modeste comptoir, dans sa pose recueillie et se livrant au travail. A la vue du jeune homme, elle pâlit et laissa tomber son tricot.

« Ah ! bonjour, mademoiselle, dit Greuze essoufflé.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ?... Asseyez-vous donc !.. Vous paraissez ému... Vous serait-il arrivé quelque malheur ?...

— Bien loin de là; un succès magnifique vient de m'être acquis : tout à l'heure, j'étais à l'Académie, au milieu de la foule; je montrais pour la première fois à mes camarades, à des amateurs, mon tableau d'essai. Ils l'ont proclamé une œuvre capitale; la route m'est ouverte, l'avenir m'appartient. Mais comme dans la vie on ne marche jamais mieux qu'à deux; comme à l'honnête homme il faut une compagne vertueuse, je viens vous prier, mademoiselle, d'échanger votre nom contre celui de madame Greuze. »

Mademoiselle Babuti ne put rien répondre. Elle se leva interdite, puis retomba sur sa chaise en fondant en larmes. Douces larmes, larmes de l'émotion !

« Ah ! il m'avait précédé !... dit une voix, celle du conseiller qui poussa la porte.

— Eh quoi ! c'est vous, monsieur ! dit à son tour Greuze; vous venez de me voir triomphant, vous me voyez heureux. Je ne serai plus seul dans la vie. Voici celle qui sera ma femme. Est-ce vrai, mademoiselle? »

La jeune fille sourit à travers ses larmes et elle tendit la main à l'artiste.

## III

### LE SALON DE 1765.

Le salon de 1765 venait d'être ouvert. Seuls les artistes reçus à l'Académie royale avaient le droit d'y exposer leurs œuvres; et ce droit, Greuze l'avait obtenu, grâce à la puissante intercession du sculpteur Pigalle qui, longtemps pauvre et inconnu, mais arrivé enfin par sa force de volonté et son rare mérite, avait compris notre peintre et s'était fait un devoir de le produire aux yeux du public.

Mais alors toutes les faveurs étaient subordonnées au bon plaisir de M. le marquis de Marigny, suprême ordonnateur des beaux arts. Aussi il fallait voir comme à la séance d'inauguration les peintres de l'époque, et les plus fameux, se pressaient autour du marquis, épiant son sourire d'approbation et s'efforçant d'attirer sur leurs œuvres un de ses regards distraits.

Quand Greuze vit M. de Marigny s'arrêter devant ses peintures, il s'avança et dit avec cette franchise naïve qui fut toujours la marque distinctive de son caractère :

« C'est cela qui est beau ! »

Le surintendant ne put s'empêcher de répondre :

« En effet, cela est beau. »

Mais Greuze, que le chagrin et même la pauvreté avaient éprouvé plus d'une fois, ajouta :

« Oh ! je le sais de reste; on me loue, et cependant je manque d'ouvrage. »

Le marquis allait excuser poliment la cour quand Joseph Vernet intervint en disant à Greuze :

« C'est que vous avez une nuée d'ennemis, et parmi ces ennemis il y en a un qui a l'air de vous aimer à la folie et qui vous perdra.

— Et qui est cet ennemi ?

— C'est vous. »

Cette boutade du peintre de marines eut le succès des apostrophes vives et imprévues. Greuze demeura confondu, écoutant à peine M. de Jully, son protecteur infatigable, qui s'était empressé de venir à lui et de le consoler, et son autre ami non moins sincère, Louis Gougenot, qui professait pour l'artiste une profonde admiration.

M. de Marigny passa, sans s'occuper davantage de l'homme de génie qu'il laissait derrière lui.

Il était réservé à l'auteur du *Salon de* 1765 de venger amplement Greuze des dédains d'un courtisan puissant, des attaques de l'envie, et du mauvais goût qui régnait alors dans l'art comme dans la littérature.

Diderot venait de juger trente-un peintres et de décrire à sa façon, c'est-à-dire avec un soin minutieux cent dix tableaux, lorsqu'il arriva à Greuze, son peintre favori, Greuze qu'il appelait volontiers son élève. C'est une révélation dans l'art qu'il va signaler; l'avénement d'un genre inconnu, de la peinture prise au sein des sujets les plus familiers, étudiant les détails les plus humbles, pénétrant dans l'atelier, dans le grenier du pauvre, dans la chaumière du paysan, s'arrêtant devant un enfant qui joue, devant une jeune

fille qui rêve, saisissant le vrai et le beau partout où ils se trouvent. Laissons la parole à Diderot. Il a treize ouvrages à examiner, tant tableaux achevés que simples esquisses. Devant la *Jeune Fille qui pleure son oiseau mort*, il s'écrie :

« La jolie élégie! le joli poème!... Tableau délicieux! le plus agréable et peut-être le plus intéressant du Salon. Elle est de face; sa tête est appuyée sur sa main gauche; l'oiseau mort est posé sur le bord supérieur de la cage, la tête pendante, les ailes traînantes, les pattes en l'air. Comme elle est naturellement placée! que sa tête est belle! qu'elle est élégamment coiffée! que son visage a d'expression! Sa douleur est profonde; elle est à son malheur, elle y est tout entière. Le joli catafalque que cette cage! que cette guirlande de verdure qui serpente autour a de grâces! O la belle main! la belle main! le beau bras!... Tout enchante en elle, jusqu'à son ajustement. Ce mouchoir de cou est jeté d'une manière!... il est d'une souplesse et d'une légèreté!... Quand on aperçoit ce morceau, on dit : *Délicieux!* Si l'on s'y arrête ou qu'on y revienne, on s'écrie : *Délicieux! délicieux!* Bientôt on se surprend conversant avec cette enfant, et la consolant. »

Les enfants, c'était le monde de Greuze; aussi s'en donne-t-il à ce même Salon! Il a l'*Enfant gâté*, que sa mère regarde avec complaisance tandis qu'il donne sa soupe au chien; il a une *Petite fille tenant un petit capucin de bois*; et il en a une collection dans la *Mère bien-aimée*, « une composition si naturelle, si simple, qu'elle fait croire à ceux qui réfléchissent peu qu'ils l'auraient imaginée, et qu'elle n'exigeait pas un grand effort d'esprit. » Cependant la description suivante, tracée par Diderot, prouve combien cette composition était compliquée dans sa simplicité charmante :

« Établissons le local. La scène se passe à la campagne. On voit dans une salle basse, en allant de la droite à la gauche, un lit; au-devant du lit un chat sur un tabouret; puis la mère bien-aimée renversée sur sa chaise longue, et tous ses enfants répandus sur elle. Il y en a six au moins : le plus petit est entre ses bras; un second est pendu d'un côté; un troisième est pendu de l'autre; un quatrième, grimpé au dossier de la chaise, lui baise le front; un cinquième lui mange les joues; un sixième, debout, a la tête penchée et n'est pas content de son rôle... Sur le devant du tableau, autour de ce groupe charmant, à terre, encore un enfant avec un petit chariot. Sur le fond du salon, le dos tourné à une cheminée couverte d'une glace, la grand'mère assise dans un fauteuil, éclatant de rire de la scène qui se passe. Plus sur la gauche et plus sur le devant, un chien qui aboie de joie et se fait de fête. Tout à fait vers la gauche, le mari qui revient de la chasse; il se joint à la scène, en étendant ses bras, se renversant le corps un peu en arrière, et en riant. — Cela est excellent, et pour le talent, et pour les mœurs. Cela peint très-pathétiquement le bonheur et le prix inestimbales de la paix domestique. »

Quelles pages que le *Fils ingrat* et le *Mauvais fils puni!* Si l'image du bonheur domestique peut agréablement occuper les yeux; si pour les belles dames du dix-huitième siècle, toutes livrées aux fêtes de la cour, aux plaisirs, au faste le plus recherché, il y avait dans la contemplation de la *Mère bien-aimée* un enseignement direct, une leçon, un reproche même, quel effet ne durent pas produire sur la foule les deux pages que nous venons de nommer! C'est ici encore qu'on aimera à entendre Diderot faisant avec sa plume éloquente la vraie gravure, la reproduction exacte de ces tableaux :

« Imaginez une chambre où le jour n'entre guère que par la porte; tournez les yeux autour de cette chambre triste, et vous n'y verrez qu'indigence. Il y a pourtant sur la droite, dans un coin, un lit qui ne paraît pas trop mauvais; il est couvert avec soin. Sur le devant, du même côté, un grand confessionnal de cuir noir, où l'on peut être commodément assis : asseyez-y le père du fils ingrat.....

« Malgré le secours dont le fils aîné de la maison peut être à son vieux père, à sa mère et à ses frères, il s'est enrôlé; mais il ne s'en ira point sans avoir mis à contribution ces malheureux. Il vient avec un vieux soldat; il a fait sa demande. Son père en est indigné... Le vieillard fait un effort pour se lever; mais une de ses filles, à genoux devant lui, le retient par les basques de son habit. Le fils ingrat est entouré de l'aînée de ses sœurs, de sa mère et d'un de ses petits frères. Sa mère le tient embrassé par le corps; le brutal cherche à s'en débarrasser..... Cependant le petit frère pleure, porte une main à ses yeux; et pendu au bras droit de son grand frère, il s'efforce à l'entraîner hors de la maison.....

« Tout est entendu, ordonné, caractérisé, clair dans cette esquisse... Elle n'approche pourtant pas, à mon gré, de celle qui suit.

« Le *Mauvais Fils puni*. — Il a fait la campagne; il revient, et dans quel moment? au moment où son père vient d'expirer. Tout a bien changé dans la maison. C'était la demeure de l'indigence. C'est celle de la douleur et de la misère. Le lit est mauvais et sans matelas. Le vieillard mort est étendu sur ce lit. Une lumière qui tombe d'une fenêtre n'éclaire que son visage; le reste est dans l'ombre. On voit à ses pieds, sur une escabelle de paille, le cierge bénit qui brûle, et le bénitier.....

« Voilà le spectacle qui attend le fils ingrat. Il s'avance; le voilà sur le pas de la porte. Il a perdu la jambe dont il a repoussé sa mère, et il est perclus du bras dont il a menacé son père.

« Il entre. C'est sa mère qui le reçoit. Elle se tait; mais ses bras tendus vers le cadavre lui disent : Tiens, vois, regarde; voilà l'état où tu l'as mis.....

« Cela est beau, très-beau, sublime. »

Ces pages si vives, si colorées, étaient encore fraîches sur le papier. Tout à coup la charmante fille du critique entra timidement, et annonça le peintre. Diderot, qui n'eût permis à nul autre de le déranger, se retourna et dit d'un ton magistral, en indiquant le manuscrit posé sur son bureau :

« Voyez et lisez. »

Greuze se pencha, et prit connaissance de ces éloges, que dans son enthousiasme habituel pour son propre talent il croyait très-mérités :

« C'est à merveille, dit-il, vous êtes peintre aussi, monsieur Diderot? Ah! qui sait, cependant, si les deux esquisses qui vous plaisent tant deviendront jamais des tableaux?

— Expliquez-vous.

— Je ne suis pas encouragé.

— Comment le seriez-vous? Le vent de la faveur est aux plates marionnettes de Boucher!

— Il y a quelques jours, cependant, j'ai cru que la cour allait me rendre justice. On me demanda d'en-

voyer à Versailles mon *Paralytique*, l'un de mes meilleurs morceaux, sans contredit. Je l'envoyai. On m'a décerné des louanges, mais le *Paralytique* est revenu dans mon atelier, et il m'en a coûté une vingtaine d'écus. »

Diderot ne fit aucune remarque; mais se replaçant à son bureau, il reprit sa plume et traça rapidement quelques lignes.

« Qu'est-ce ? demanda le peintre.

— J'écris l'acte d'accusation des gens de cour. La postérité jugera. Continuez, mon cher monsieur, à chercher vos inspirations dans les scènes populaires, à entrer dans l'habitation du pauvre, à étudier la vérité; et la foule qui déjà vous a assigné votre rang, vous y maintiendra. Plus je vais, plus je me sens pris de colère; ma sévérité paraîtra un peu dure, peut-être : elle ne sera que justice. Je ne ferai grâce à aucun barbouilleur. Et d'abord, je tiens pour détestables les productions de Boizot, Nonnotte, Francisque, Antoine Lebel, Amand, Parocel, Adam, Descamp et d'autres. Quant à Boucher, cet homme ne sait ce que c'est que la vérité; jamais il n'a eu dans la tête quelque chose de cette image honnête et charmante de Pétrarque : « *E'l riso, e'l canto, e'l parlar dolce, umano.* » Et ce Hallé, qui a fait un Trajan avec des jambes de bois, roides comme s'il y avait sous l'étoffe une doublure de tôle ou de fer-blanc ! Quant à Deshaye, qui avait du feu et de la verve, il n'est plus. Pour monsieur Bachelier, qui nous a représenté *la Charité romaine*, je compte lui apprendre qu'on ne doit rien faire malgré Minerve. *L'Hector* de M. Challe a dix-huit pieds de large sur douze de haut ; c'est, ma foi, une des plus grandes sottises qu'on ait commises en peinture. Vous m'acquitterez auprès de M. Valade, si vous le rencontrez jamais. Ne m'oubliez pas non plus auprès de M. Desportes. Je veux montrer à M. Monnet que son *Amour* est plat, blafard, et pas plus en état de voler qu'une oie (1). »

Greuze souriait avec finesse; un rayon brillait dans ses yeux vifs. Son beau front élevé s'était comme éclairé d'un reflet de son génie.

« Vous êtes impitoyable, dit-il à son tour, et je crains que votre bienveillance pour moi ne vous entraîne trop loin. Mais apprenez une nouvelle qui vous réconciliera un peu avec les amateurs : je vous ai ménagé une surprise : vous allez passer votre habit, prendre votre chapeau et votre canne, et m'accompagner chez moi.

— Chez vous?

— Oui, pour voir un morceau qui n'est pas inférieur aux autres, je pense, et que madame de Grammont m'a commandé pour l'offrir en étrennes à M. de Choiseul. C'est tout simplement une *Jeune Fille à la fenêtre*. Mais jamais je n'ai touché rien de mieux. »

Le philosophe se mit à rire à son tour.

« Allons voir la *Jeune Fille*, dit-il. Ah ! le bon Greuze ! Il parlera toujours de son talent avec chaleur et enthousiasme, comme Chardin parle du sien avec jugement et sang-froid. Allons voir la *Jeune Fille à la fenêtre*... et en même temps votre excellente femme et vos beaux enfants, vos constants et vos meilleurs modèles ! »

Lorsqu'ils arrivèrent à l'humble logement du quartier de la Sorbonne, Diderot, qui avait hâte d'admirer le tableau inconnu, fut frappé de l'air de tristesse répandu sur les traits de madame Greuze.

« Qu'avez-vous donc, madame ! demanda-t-il. Quand on est belle comme vous, quand on a l'honneur d'être exposée en public par l'incomparable pinceau de son mari, a-t-on le droit de s'affliger ?

— Vos bienveillantes questions, répondit-elle, me prouvent que vous ignorez la cause de mon chagrin. »

Diderot regarda fixement Greuze. Celui-ci était un peu embarrassé.

« Ah ! ah ! le coupable se tait! dit le philosophe. J'exige un aveu sincère.

— Je le ferai, dit alors l'artiste, et je pense que la pureté de mes motifs justifiera ma conduite à vos yeux. En butte à des attaques persévérantes, à des insultes et même à des calomnies ; accusé de n'avoir pas étudié sérieusement, de n'avoir d'autres règles que ma fantaisie et d'être ignorant de toutes les traditions des maîtres, j'ai compris qu'il fallait imposer silence à la haine en prenant un parti énergique; qu'il fallait aller voir sur la terre classique du génie, en Italie, ses œuvres les plus sublimes, et par la contemplation assidue surprendre leurs secrets à Michel-Ange, à Raphaël, à Véronèse, à Titien. Mon dessein est arrêté; je dois partir pour l'Italie. Ce sera ma réplique à mes détracteurs. Ils verront, quand je reviendrai !... Mon excellente femme a tort de s'inquiéter ; j'aurai pour compagnon de voyage M. de Gougenot, qui aime tant les arts et qui s'y entend si bien. Voilà ma résolution. Il s'agit de triompher une bonne fois des obstacles qu'on s'acharne à élever contre moi. Maintenant, dites-moi franchement quelle est à ce sujet votre opinion. »

Madame Greuze interrogea avec anxiété le regard du philosophe.

« Il y a, dit celui-ci, du bon dans les voyages. Pour ma part, je me propose d'aller bientôt faire une visite au grand Frédéric. En principe, je ne vous désapprouve pas; mais, d'abord, laissez-moi voir votre *Jeune Fille à la fenêtre.* »

Greuze, sans deviner sa pensée, l'introduisit dans cet atelier d'où s'étaient échappées déjà tant de têtes exquises de vierges, d'enfants, de bonnes mères, de fermières accortes, nombreuse famille de visages frais, de sourires joyeux, de mains blanches et de fronts bien éclairés.

Diderot considéra très-attentivement *la Jeune Fille*, poème vivant, représentation de la pensée chaste et douce qui se voile sous l'embarras et s'abrite sous la rêverie.

« Eh bien! dit Greuze, comment trouvez-vous cela ?

— Et vous-même, mon maître ?

— Moi ?... franchement, je n'ai rien fait de mieux.

— Vous avez raison, dit l'écrivain.

— Vous l'entendez, mon ami !... s'écria la bonne ménagère. »

Mais l'artiste s'animant devant son œuvre, reprit :

« Ceci n'est qu'une introduction. Plus tard, je ferai une jeune fille en face de sa famille, au jour le plus solennel de sa vie, au jour de son mariage. Elle sera timide, émue ; sa tête se penchera vers le bouquet qui ornera son blanc corsage. Près d'elle sa jeune sœur, contre qui elle se pressera, sera pour elle en quelque sorte un rempart vivant. Le fiancé soutiendra doucement le bras de sa promise en se tournant vers le vieux père, qui sera assis en face du tabellion.

(1) Salon de l'année 1765.

Sur le devant du tableau, une poule et ses poussins picorant du grain, indiqueront l'abondance, et de côté le volet de l'armoire entr'ouvert laissera apercevoir la luisante vaisselle, signe de bien-être. Cette composition s'appellera *l'Accordée de village* (1).

— Ce sera sublime! s'écria Diderot. Raison de plus, mon cher monsieur, pour que je vous tienne le langage que je vais vous tenir. Vous voulez aller en Italie étudier les maîtres d'autrefois, les grands peintres religieux, les décorateurs d'églises et de palais?

— Sans doute.

— Eh bien, vous n'avez rien à apprendre d'eux. Ce qu'ils ont fait, vous ne le ferez jamais, et peut-être la plupart d'entre eux n'eussent-ils pu faire ce que vous faites. Chaque nature bien trempée a son originalité propre. Croyez-moi, restez Greuze. Je vous le prédis, Rome ne vous apprendra rien; au contraire même, vous vous détournerez de votre voie en vous efforçant d'imiter l'œuvre d'autrui, en cherchant à découvrir des procédés qui ne vous sont pas familiers. Oh! qu'il est dangereux de se faire copiste lorsqu'on pouvait être créateur, de se mettre à la suite des autres lorsqu'on avait le droit de marcher à côté d'eux!... Évitez ce péril, il en est temps encore. Je verrai M. Gougenot, je le dissuaderai du voyage, voulez-vous? Songez-y donc, vous en seriez pour votre argent perdu, et, de plus, vous auriez fait la partie trop belle à vos ennemis en paraissant fuir le théâtre de la lutte. Je vous le répète, ne partez pas, Greuze, ne partez pas! » ...........

.......................................

Cependant Greuze partit. La ténacité n'est que trop souvent compagne du génie. Qu'apprit-il à Rome? Rien. Ce qu'il pouvait faire, il l'avait fait auparavant, il le fit après. Ses modèles, il les retrouva tels qu'il les avait quittés : toujours les jeunes filles, les enfants, les vieillards, les bonnes gens de la campagne, et pardessus tout sa femme, que Dieu lui conserva belle et vertueuse, jusqu'au jour où le peintre, avançant en âge, se vit seul, dans la morne tristesse du veuvage...

.......................................

## IV

### VIEILLESSE ET MALHEUR.

Quel intervalle immense entre le temps où se sont passés les faits que nous avons retracés et l'époque où devait se terminer l'existence du grand peintre! Il y avait eu dans ce demi-siècle l'abîme d'une révolution. Toutes ces grandes dames, tous ces nobles seigneurs qui jadis venaient se presser devant les merveilles de l'Exposition et donner le ton à la mode, en adoptant surtout les bergeries et idylles des Watteau, des Boucher, des Fragonard; tout ce monde musqué, paré, titré, avait disparu, emporté dans une tempête effrayante.

Que fera notre Greuze dans cette espèce de cataclysme? Se découragera-t-il? Laissera-t-il ses idées gracieuses, morales et charmantes se pervertir, se matérialiser au contact de la pique du jacobin, de la carmagnole du Marseillais? Toute cette poésie, qui parfois sent un peu son Florian, et qui ne messied pas au boudoir des duchesses et au cabinet des marquis talons-rouges de Versailles, l'abjurera-t-il, parce qu'elle est déplacée au milieu de l'atmosphère des clubs, des cris forcenés, des émeutes sanglantes et des orgies de la Terreur? Émule de David, habillera-t-il des héros à la grecque et à la romaine? Ou bien restera-t-il lui, ce qui est le plus grand des courages lorsque tout change ou s'anéantit?

Oui, l'auteur de *l'Accordée de village* poursuivit son œuvre sans dévier, embrassant avec amour un cercle de sujets favoris auxquels le ramenaient la nature de son inspiration, le goût et aussi la nécessité d'un travail opiniâtre.

Il datait de loin alors, lui qui était né en 1726. La vieillesse alourdissait sa main et commençait à placer un voile sur ces yeux si observateurs, qui tant de fois avaient étudié la nature dans ses détails les plus vrais et les plus minutieux.

L'âge du repos était venu; et le grand artiste qui avait produit plus de cent tableaux, — répandus aujourd'hui dans tous les musées de l'Europe, — pouvait à bon droit se recueillir dans son glorieux passé, et, satisfait de cette famille de son génie, achever de vivre pour ses filles bien-aimées.

Eh bien, il n'eut pas cette douceur! Le repos, cette récompense, ce couronnement d'une existence laborieuse et honorable, ne lui fut pas accordé. Bien qu'il eût passé sans s'y mêler à travers l'ouragan de la révolution, tenant la tête haute, conservant même les bonnes façons et le costume d'autrefois, il ne put se préserver de toute atteinte; et si sa tête fut respectée, sa fortune se trouva anéantie.

Que faire? Je l'ai dit, Greuze était vieux; de plus, il était isolé : son public n'existait plus. Il fallait travailler cependant; il fallait évoquer l'inspiration de la jeunesse, jeter encore sur la toile des têtes blondes, fraîches et souriantes; il fallait, par la force de la volonté, contraindre sa main débile à tenir encore ferme ce pinceau qui échappait à ses doigts.

Greuze regarda ses filles et continua de peindre.

Et voici la lettre amèrement touchante qu'il écrivait à un des ministres du premier consul, le 28 pluviôse, an IX :

« Le tableau que je fais pour le gouvernement est à » moitié fini. La situation dans laquelle je me trouve » me force de vous prier de donner des ordres pour » que je touche encore un à-compte pour que je puisse » le terminer. J'ai eu l'honneur de vous faire part de » tous mes malheurs; j'ai tout perdu, hors le talent » et le courage. J'ai soixante et quinze ans : pas un » seul ouvrage de commande. De ma vie je n'ai eu un » moment aussi pénible à passer. Vous avez le cœur » bon, je me flatte que vous aurez égard à mes peines » le plus tôt possible, car il y a urgence. Salut et res» pect.

» GREUZE. »

Rue des Orties, galerie du Louvre, n° 11.

Quelle réponse fut faite à cette lettre, ou plutôt à cette prière touchante et d'où le malheur n'exclut pas la dignité? Nous l'ignorons, mais nous osons dire : Heureux lorsqu'il sait user du pouvoir et compatir aux larmes du génie, heureux le ministre à qui il suffit d'une signature pour rendre l'espoir à un sublime affligé! Et ici il n'y avait pas à craindre une erreur, une faveur mal placée : la gloire plaidait la cause du vieillard.

Cinq ans se passèrent. Le 21 mars 1805, le grand

(1) Voir la gravure qui accompagne ce numéro.

peintre trouvait enfin le repos qu'il avait vainement cherché en ce monde, et le *Moniteur* apprenait à la France, à l'Europe que Greuze venait de mourir.

Quelques derniers amis, quelques fervents disciples de l'art s'étaient rendus à l'église pour dire au maître un suprême adieu. Les prières venaient d'être prononcées, et la modeste assistance se disposait à accompagner Greuze jusqu'à sa demeure dernière, lorsqu'on vit une jeune fille s'approcher timidement. Elle était toute vêtue de noir; à travers son voile baissé, on pouvait distinguer ses traits fins et expressifs. Quelques voix murmurèrent le nom de mademoiselle Mayer. ...

La jeune fille s'arrêta près du catafalque et y déposa une couronne d'immortelles, à laquelle était attaché un papier. Puis elle fit le signe de la croix et se retira.

Sur le papier étaient écrits les mots suivants : « *Ces fleurs, offertes par la plus reconnaissante de ses élèves, sont l'emblème de sa gloire.* »

C'était un hommage isolé, l'hommage d'une femme. Mais qui mieux qu'une femme pouvait honorer le peintre dont le talent avait été presque entièrement consacré à retracer ce sexe dans sa beauté, dans sa grâce, dans ses vertus ?

Les témoins de cette scène en comprirent la portée, et joignirent aux larmes de la douleur celles de l'attendrissement. Puis les prières s'achevèrent, et le convoi prit le chemin du cimetière Montmartre. C'est là que Greuze repose, sous une humble pierre qui ne porte pour inscription que son nom glorieux. Elle dit : Greuze, mais elle dit par ce seul mot une vie de travail infatigable, d'honneur, de luttes, de dévouement, un génie rare et complet, et une pauvreté digne qui a laissé derrière elle des chefs-d'œuvre et des millions!

Le *Moniteur* consacra, le mois suivant, à la mémoire de Greuze, un long article rempli d'éloges et où nous avons remarqué cette phrase pour sa justesse :

« Né avec un talent original, il n'avait point eu de modèle, n'a point formé d'école, et n'aura probablement jamais que de faibles imitateurs. »

Alfred des Essarts.

# BIBLIOGRAPHIE.

**Un pèlerinage au pays du Cid**, par Ozanam.

Voici le dernier écrit d'un homme plus grand encore par la vertu que par la science, et dont la mort récente et prématurée a plongé la religion et les lettres dans un double deuil. M. Ozanam, à qui les pauvres doivent les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, à qui la littérature doit une *Histoire du Dante;* une *Histoire des Germains avant le Christianisme;* une *Étude sur les poëtes Franciscains;* M. Ozanam était allé vers la fin de sa vie, en 1852, demander quelques forces au soleil du Midi : son voyage en Espagne avait un but à la fois religieux et poétique; il projetait d'aller s'agenouiller dans la basilique de Saint-Jacques de Compostelle et de visiter les villes, les châteaux, que la gloire du Cid remplit encore. Cette étude sur le Cid et sur les *romanceros* espagnols se rattachait au projet favori de M. Ozanam. Il voulait, mais la vie lui a manqué, écrire l'*Histoire des Lettres, en Europe, depuis la décadence de l'ère Latine jusqu'à la fin du treizième siècle;* il n'a pu donner au public que le commencement et la fin de ce magnifique travail : l'*Étude sur les Germains*, en est le péristyle; l'*Étude sur Dante* et la *Divine Comédie* en sont le couronnement; le travail sur les poètes Franciscains en Italie et celui sur les traditions du Cid devaient faire partie de cet édifice que la mort laisse inachevé. Il y a des beautés mélancoliques dans ce dernier écrit, où la vie de l'auteur, cette vie qui ne comptait plus que par journées, respire dans toute sa plénitude. On en jugera par ce début, écrit en face des Pyrénées et et de l'Océan :

« Les montagnes sont toutes divines; elles portent l'empreinte de la main qui les a pétries. Mais que dire de la mer, ou plutôt que n'en faut-il pas dire? La grandeur infinie de la mer ravit dès le premier aspect, mais il faut la contempler longtemps pour apprendre qu'elle a aussi cette autre partie de la beauté qu'on appelle la grâce. Homère le savait bien, et c'est pourquoi, s'il donnait à l'Océan des dieux terribles et des monstres, il le peuplait en même temps de nymphes et de sirènes enchanteresses. J'ai vu le jour s'éteindre au fond du golfe de Gascogne, derrière les monts Cantabres, dont les lignes hardies se découpaient nettement sur un ciel très-pur. Ces montagnes plongeaient leur pied dans une brume lumineuse et dorée qui flottait au-dessus des eaux. Les lames se succédaient azurées, vertes, et quelquefois avec des teintes de lilas, de rose et de pourpre, et venaient mourir sur une plage de sable ou caresser les rochers qui encaissaient la plage. Le flot montait contre l'écueil et jetait sa blanche écume où la lumière décomposée prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les gerbes capricieuses jaillissaient avec toute l'élégance de ces eaux que l'art fait jouer dans les jardins des rois. Mais ici, dans le domaine de Dieu, les jeux sont éternels. Chaque jour ils recommencent et varient chaque jour, selon la force des vents et la hauteur des marées. Ces mêmes vagues, si caressantes maintenant, ont des heures de colère où elles semblent déchaînées comme les chevaux de l'Apocalypse : alors leurs blancs escadrons se dressent pour donner l'assaut aux falaises démantelées qui défendent la terre. Alors on entend des bruits terribles, et comme la voix de l'abîme redemandant la proie qui lui fut arrachée aux jours du déluge. Au delà de cette variété inépuisable apparaît l'immuable immensité. Pendant que des scènes toujours nouvelles animent le rivage, la pleine mer s'étend à perte de vue, image de l'infini, telle qu'au temps où la terre n'était pas encore, et quand l'esprit de Dieu était porté sur les flots. David avait aussi admiré ce spectacle, et peut-être du haut du Carmel son regard embrassait-il les espaces mouvants de la Méditerranée, lorsqu'il s'écriait : « *Les soulèvements de la mer sont admirables !* »

Ce langage est bien beau, et, sans doute, si vous voyez la mer, soit que vous habitiez sur ses rivages, soit que vous alliez la visiter, en admirant sa mouvante étendue, vous vous souviendrez parfois de cet hymne d'admiration où le poète et le chrétien ont

trouvé de si nobles paroles pour exprimer leurs sentiments. Mais bientôt le voyageur laisse derrière lui les Pyrénées et l'Océan; il se dirige vers Burgos, la ville aux légendes, la ville natale du Cid. On y montre encore l'emplacement de sa maison : « Au bord d'une rue déserte, jadis retentissante du bruit des hommes et des chevaux, un pilier de pierre, entre deux petits obélisques, s'élève sur l'emplacement de la maison où naquit l'infatigable batailleur.» Si la *chronique* du Cid semble placer son fief héréditaire au bourg de Vivar, les ballades lui donnent maison de ville et pignon sur rue. Là, sans doute, il jura de venger l'outrage de son vieux père. Là, il introduisit Chimène, en descendant du château de Burgos, où furent célébrées ses noces. Là, souvent la noble dame languit dans l'attente du guerrier. Près de là se trouve la porte d'architecture moresque, par laquelle le Cid passa, lorsqu'il fut banni par le roi don Alfonse VI (1). Avant que de quitter sa ville natale, il avait prié à Sainte-Marie, et la cathédrale de Burgos garde avec piété le souvenir du héros humilié qui pria sur ses dalles. Dans une des salles capitulaires, un grand coffre est suspendu comme la châsse d'un saint. Au-dessous on a placé le portrait du Cid, tout bardé de fer, comme pour soutenir envers et contre tous le récit que vous allez lire... Il était beau de sortir de son fief, accompagné de soixante bannières. Mais il fallait nourrir ceux qui le suivaient. « Alors » le Cid prit à part Martin Antolinez, son neveu, et » l'envoya trouver à Burgos deux juifs, Rachel et » Bidar, avec lesquels il avait coutume de trafiquer de » son butin; il leur mandait qu'ils vinssent le trouver » au camp. Cependant il fit prendre deux coffres » grands et garnis en fer, munis chacun de trois serrures, si lourds qu'à peine quatre hommes pou» vaient en soulever un, même vide. Et il les fit rem» plir de sable, et couvrir la surface d'or et de pierres » précieuses. Et quand les juifs furent venus, il leur » dit qu'il y avait là quantité d'or, de perles et de » pierreries, et que ne pouvant emporter ce grand » avoir avec lui, il les priait de lui prêter sur ces deux » coffres ce dont il avait besoin. Et les juifs lui prê» tèrent trois cents marcs d'or et trois cents d'argent. » Mais quand le Cid eut pris Valence, il renvoya les » trois cents marcs d'or et les trois cents marcs d'ar» gent pour dégager ses deux coffres de sable, priant » Rachel et Bidar de lui pardonner, car il l'avait fait » avec chagrin. » Ce dernier trait me touche. Je croyais le Castillan ravi d'avoir joué un si bon tour à deux infidèles. Mais son honneur chrétien en souffre, il a besoin de pardon.

» L'Achille de l'Espagne ne restera pas sous sa tente; au bout de sa lance, désormais libre et souveraine, il porte la guerre aux mécréants. Il n'aura pas de paix qu'il n'ait enlevé Valence, l'honneur et la joie des Maures, la ville aux fortes murailles, dont les blancs créneaux reluisaient de loin au soleil. Mais après ses guerres, ses aventures, ses conquêtes, il revient vers Burgos; il s'est choisi un tombeau non loin du manoir de ses aïeux. A deux lieues sud-est de Burgos s'élève l'abbaye de Saint-Pierre de Cardena, la plus ancienne colonie de l'ordre de Saint-Benoît en Espagne; une princesse de la race royale des Goths la fonda en 537 pour y déposer les restes de son fils. En 872, les infidèles la saccagèrent, et massacrèrent sous ses cloîtres l'abbé Étienne avec deux cents moines. En 899, Alfonse III releva le monastère, mais on dit que pendant six cents ans, au jour anniversaire du massacre, le sang des martyrs reparut sur la pierre où il avait été versé. On ajoute qu'il cessa de se montrer en 1492, quand la prise de Grenade eut lavé pour toujours l'injure des chrétiens. Ce lieu fut aimé du Cid. C'est à l'abbé de Cardena qu'il confia sa Chimène et ses deux filles en partant pour l'exil; c'est à Saint-Pierre qu'il veut avoir sa sépulture. C'est là que sa veuve et ses amis le ramènent de Valence, embaumé, lacé dans son armure, dressé sur son cheval de guerre. C'est là qu'ils le déposent, non point couché dans une tombe, comme le vulgaire des morts, mais assis sur un escabeau, enveloppé dans son manteau, la main sur son épée. Quatre ans après, dona Chimène fut ensevelie à ses pieds. « Et quand le bon cheval Babiéça mourut aussi, l'é» cuyer qui en prenait soin, ne pouvant l'ensépulturer » dans le monastère, l'enterra à la porte, à main » droite, et planta deux ormes, l'un aux pieds, l'autre » à la tête, et ces arbres devinrent très-grands. » Plus tard, le roi Alfonse X éleva au Cid un tombeau dans le chœur de l'église. Mais les siècles n'ont pas épargné le monument du Cid. Aujourd'hui les os de Rodrigue et de Chimène sont déposés à la chapelle de l'hôtel de ville de Burgos, dans un cercueil de noyer. Je les vis, et ce n'était pas sans quelques doutes sur leur authenticité, mais ce n'était pas non plus sans mélancolie que je contemplais ces restes, montrés pour deux réaux par un valet qui leva le drap funéraire et ouvrit le cercueil. J'ai horreur de ce qui viole le secret de la mort; et je ne puis souffrir le spectacle de ces ossements desséchés, à moins que la sainteté n'ait jeté sur eux un vêtement impérissable. L'Église elle-même entre dans ces délicatesses, et lorsqu'elle expose les reliques des saints, c'est de loin qu'elle les fait voir au peuple, enchâssés dans de l'or, sous un voile de cristal et sous un nuage d'encens.

» Ces âges héroïques, cette époque guerroyante du Cid n'était pas sans douceur. J'y trouve les affections domestiques dans toute leur simplicité et toute leur énergie. C'est la main d'un frère vengeant les sept enfants de Lara; c'est le dévouement d'une femme rompant deux fois les chaînes de Fernan Gonzalez. C'est le Cid, comme fils, lavant la honte de son père; comme mari, gardant fidèlement à Chimène cette main qu'il lui a tendue sanglante; comme père, poursuivant l'injure de ses filles. Voyez, dans le poème, quand le héros banni quitte Saint-Pierre de Cardena, l'admirable scène des adieux. « Il prit ses filles dans ses bras, » il pleura de ses yeux, tant il soupirait profondé» ment. — Ah! Chimène, ma femme si accomplie, je » vous aimais comme mon âme! Vous le voyez, il faut » nous séparer en cette vie. J'irai et vous resterez. » Plaise à Dieu et à sainte Marie que de mes mains je » puisse un jour établir mes deux filles que voici! » Plaise à Dieu de me donner bonne fortune et quel» ques jours de vie, et de faire que vous, femme ho» norée, vous ayez bon service de moi. — Le Cid et » sa femme vont à l'église. Dona Chimène se jette à » genoux sur les marches de l'autel, priant le Créateur, » du mieux qu'elle sait, de garder de tout mal le Cid » Campeador. — Tu es le Roi des rois, dit-elle, et le » Père du monde. Je t'adore et crois en toi de toute

(1) Le roi Alfonse VI était soupçonné d'avoir fait mourir son propre frère, don Sanche; le Cid l'engagea à se purger de ce soupçon par le serment; le roi hésita, et irrité contre le héros, il le bannit du royaume.

» ma volonté, et je prie saint Pierre qu'il m'aide à prier » pour mon Cid Campeador; que Dieu le garde du » malheur ! Puisque aujourd'hui nous nous quittons, » qu'il nous fasse retrouver dans la vie ! — La prière » étant faite et la messe achevée, voilà qu'il faut che» vaucher. Le Cid embrasse dona Chimène, et Chi» mène va baiser la main du Cid, pleurant de ses yeux, » car elle ne sait que faire. Et lui, il recommençait à » regarder ses filles : — Je vous recommande à Dieu, » mes filles, à votre mère et à votre père spirituel. — » Ainsi ils se séparèrent, comme l'ongle se sépare de la » chair. » Vous ne retrouverez rien ici de ces sentiments affadis où se plaît l'art des troubadours. La nature n'a pas besoin de subtilités et de raffinements; elle a des cris pour remuer jusqu'aux entrailles des hommes. Vous reconnaissez l'accent des adieux d'Andromaque et d'Hector, avec la majesté chrétienne de plus, de moins, une grâce et un éclat dont la muse grecque a seule le secret. »

Burgos, la ville des héros, de Fernan Gonzalez et du Cid Campeador, garde aussi le souvenir des rois, de ces héritiers de Pélage, qui soutinrent une croisade de huit cents ans contre les infidèles, et dont la puissance, sortie des défilés des Asturies, toucha bientôt aux bords du Tage, puis du Guadalquivir, puis de l'Océan, et finit par embrasser les deux mondes dans son étreinte. Ils ont légué à Burgos un palais et deux monastères. La première de ces maisons religieuses, *Santa-Maria la Real de las Huelgas*, abbaye de bénédictines, célèbre par l'immense pouvoir ecclésiastique remis à ses abbesses, n'ouvre pas ses grilles devant les étrangers. Ce monastère, fondé par Alfonse VIII, en mémoire de la victoire de Tolosa, conserve encore l'étendard pris sur les infidèles, et chaque année on le déploie au 16 juillet, anniversaire de la bataille. Les successeurs d'Alfonse VIII reposent sous ces voûtes séculaires. La Chartreuse de Miraflores, bâtie par le roi Jean II, conserve ses restes, renfermés dans un magnifique sépulcre, que fit élever sa glorieuse fille, la grande Isabelle de Castille.

« Au dehors, dit M. Ozanam, l'édifice s'annonce comme un catafalque. Point de clocher, point de transept; à la façade, point d'autre ornement que les blasons qu'on met sur le drap mortuaire des rois; la toiture, arrondie comme le couvercle d'un cercueil; au front, le crucifix, et tout autour, quarante aiguilles de trois grandeurs différentes, comme les trois rangs de candélabres autour de l'appareil funèbre. Mais entrez dans ce séjour de la mort, vous y trouverez toute la splendeur des espérances chrétiennes. La pensée se dégage de la terre et s'élève avec les voûtes ogivales. La promesse de l'immortalité rayonne avec les quatorze faisceaux de pierre qui jaillissent aux angles de l'abside, et dont les nervures, travaillées à jour, pendent en festons charmants au-dessus du sanctuaire. Dix-sept fenêtres garnies de vitraux peints répandaient une clarté mystérieuse et riche comme celle de la foi. La pluie et le soleil conjurés ont terni ces beaux verres. Ils n'ont pas effacé la vie du Sauveur, qui en fait le sujet, et qui est bien vraiment la seule lumière capable de dissiper pour nous les ombres de la mort.

» Un marchand de Burgos avait été chargé de faire exécuter en Flandre les verrières de Miraflores; il crut bien faire d'y faire joindre en présent un vitrail timbré de ses armes. Isabelle s'informa de ce blason inconnu, et prenant l'épée d'un de ses gentilshommes, elle brisa la vitre : « Dans cette maison, dit-elle, je ne veux point d'autres armes que celles de mon père. » Ellemême n'inscrivit son nom nulle part; mais à dire vrai, tout y parle d'elle. Au sommet du retable en bois doré qui surmonte l'autel, le Christ en croix apparait, non plus accompagné du pape et de l'empereur, comme on le représente souvent au moyen âge, mais soutenu, d'un côté, par un pape ceint de la tiare, de l'autre par une reine couronnée. Et comment oublier encore qu'au moment où la reine faisait exécuter cet ouvrage, elle recevait dans Burgos Christophe Colomb, revenu du Nouveau-Monde, dont elle lui avait ouvert le chemin ! Le grand homme fit son entrée, menant à sa suite une grande troupe de sauvages, couronnés de plumes éclatantes; il offrit à Isabelle une chaîne, des bracelets et des lingots de l'or le plus pur. La reine consacra ces richesses au service de Dieu, et voulut que le retable de Miraflorès fût doré des prémices de l'Amérique.

» Dans un lieu moins riche en merveilles, on s'arrêterait aux stalles des moines et au dais qui surmonte le siége du prieur. Mais je n'ai plus de regards que pour le monument qui s'élève au milieu du chœur devant l'autel. Les deux statues de Jean II et d'Isabelle de Portugal y sont couchées sur un soubassement octogone. Les têtes sont belles, les attitudes nobles et calmes, les costumes magnifiques. Le roi paraît bien tel que les contemporains l'ont représenté : « Grand » de taille, beau de corps, d'un aspect tout royal, les » jambes, les mains et les pieds parfaitement faits; » d'ailleurs, franc et gracieux, dévot et vaillant, grand » clerc et très-attrayant de sa personne. » Mais, à bien considérer la douceur un peu molle de ses traits, on retrouve aussi le prince timide, devenu le jouet des partis; les factions de son règne semblent rappelées par les deux lions qui se battent à ses pieds. La reine repose auprès de lui; ses yeux se baissent sur un livre qu'elle a entre les mains; elle y cherche l'oubli des pompes et des inquiétudes royales. A ses pieds un lion, un chien et un enfant jouent ensemble, comme pour opposer au souvenir des discordes civiles une image de paix domestique. Autour de ces deux souverains abattus par la mort, les quatre évangélistes sont assis sur des trônes que le temps ne renverse pas. L'artiste leur a donné des airs de tête d'une fierté tout espagnole, et qui semble défier les Musulmans. Entre ces figures, aux huit angles du soubassement, des anges s'élancent en ouvrant leurs ailes; le soubassement luimême est tout un monde de statues et de statuettes, assises ou debout, saillantes ou enfoncées dans des niches, ou voilées sous des feuillages. Seize personnages occupent la place principale; du côté du roi, huit justes de l'Ancien Testament; du côté de la reine, les vertus théologales et cardinales, et la Vierge tenant le Christ mort sur ses genoux, pour rappeler que les âmes royales ont aussi leurs douleurs. Tout autour, au-dessus, au-dessous, des docteurs méditent, enveloppés de leurs manteaux, des moines prient sous leur capuchon, un berger caresse ses brebis. On dirait que l'art a cherché dans toute la création, depuis les anges et les vertus du ciel, jusqu'aux bêtes de la terre, tout ce qu'il y a de plus saint et de plus intelligent, de plus fort et de plus pur, pour soutenir le poids de ce roi et de cette reine, qui furent chrétiens, mais qui furent pécheurs. Leur fille n'a pas voulu les laisser seuls dans la tombe; ils sont entourés, défendus devant le Seigneur par tout ce peuple de pierre qui semble intercéder pour eux. »

Après le sépulcre des rois, la cathédrale de Burgos,

dédiée à la sainte Vierge, attire l'admiration des voyageurs, des pèlerins et des artistes. La terre n'a pas possédé beaucoup de monuments aussi complets et aussi nobles.

« Une femme chrétienne qui visitait aussi la cathédrale de Burgos, et qui avait prié de même à beaucoup de sanctuaires, demandait ce que Dieu ferait, au dernier jour, de ces admirables ouvrages, élevés à sa louange, par la tendre piété de tant de générations? Le feu qui doit purifier la terre foudroiera-t-il ces tours qui montaient pour le conjurer; ces chevets d'église, gardés par les anges, ces madones si pures et ces saints si humblement prosternés devant elle ? Et d'ailleurs, celui qui fait gloire de s'appeler le souverain artiste aura-t-il le courage de détruire tant de mosaïques et de fresques où rayonne l'éternelle beauté? Pourquoi ces monuments n'auraient-ils pas aussi leur immortalité ou leur résurrection ? Et qui sait si, miraculeusement sauvés, ils ne devraient pas faire l'ornement de la Jérusalem nouvelle que saint Jean nous représente toute resplendissante de jaspe et de cristal?

« Cependant, ajoute M. Ozanam en terminant, le moment est venu de prendre congé de ces beaux lieux que je ne reverrai plus, et auxquels je vais laisser suspendue une partie de mes affections et de mes regrets, comme j'en ai déjà laissé à tant de vieilles villes, de montagnes et de rivages. Il y a quelque part en Sicile, des tronçons de colonnes, ombragés d'un bouquet d'olivier; à Rome, un oratoire dans les catacombes; au pied des Pyrénées, une chapelle cotoyée par des eaux limpides qui fuient sous un pont voilé de lierre; il y a, sur les côtes de Bretagne, des grèves mélancoliques où mes souvenirs retournent avec un charme infini, surtout quand l'heure présente est triste et l'avenir inquiet. J'ajouterai Burgos à ces pèlerinages de ma pensée, qui me console parfois du pèlerinage douloureux de la vie. Souffrez donc que j'embrasse d'un dernier regard l'ensemble de la cathédrale, que je m'agenouille dans le radieux sanctuaire, devant la vierge du retable, et si ma prière vous scandalise, ne m'écoutez pas.

« O Notre-Dame de Burgos, qui êtes aussi Notre-Dame de Pise et de Milan, Notre-Dame de Cologne et de Paris, d'Amiens et de Chartres, reine de toutes les grandes cités catholiques, oui vraiment, vous êtes belle et gracieuse, *pulchra es et decora*, puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté dans les œuvres des hommes. Des barbares étaient sortis de leurs forêts, et ces brûleurs de villes ne semblaient faits que pour détruire. Vous les avez rendus si doux, qu'ils ont courbé la tête sous les peines, qu'ils se sont attelés à des chariots pesamment chargés, qu'ils ont obéi à des maîtres, pour vous bâtir des églises. Vous les avez rendus si doux, qu'ils n'ont point compté les siècles pour vous ciseler des portraits superbes, des galeries et des flèches. Vous les avez rendus si hardis, que la hauteur de leurs basiliques a laissé bien loin les plus ambitieux édifices des Romains, et en même temps si chastes, que ces grandes créations architecturales ne respirent que la pureté et l'immatériel amour. Vous avez vaincu jusqu'à la fierté de ces Castillans qui abhorraient le travail comme une servitude. Vous avez désarmé un grand nombre de mains qui ne trouvaient de gloire que dans le sang versé; au lieu d'une épée, vous leur avez donné une truelle et un ciseau, et vous les avez retenus pendant trois cents ans dans vos ateliers pacifiques, O Notre-Dame! que Dieu a bien récompensé l'humilité de sa servante! et en retour de cette pauvre maison de Nazareth, où vous avez logé son Fils, que de riches demeures il vous a données! »

Nous avons pensé, mesdemoiselles, que ces pages d'un style si pur, dernier legs d'un homme éminent, étaient faites pour vous plaire : nous devions, ce mois-ci, emprunter pour vous quelques sévères et judicieux conseils à madame de Maintenon, dont M. Théophile Lavallée édite les œuvres, mais nous avons donné le pas à M. Ozanam, qui vous parle en si bons termes de la Vierge que vous aimez, et du Cid, qui, grâce au vieux Corneille, est un héros de notre connaissance, une gloire de notre pays. Au mois d'août donc, madame de Maintenon et les *Entretiens sur l'Éducation des Filles*.

E. R.

CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS.

Bien qu'il soit très-audacieux à moi de parler des *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* (1) après l'habile main qui, dans ce recueil, l'a fait à diverses reprises, je ne puis cependant m'en taire, et celles de vous, mesdemoiselles, qui se sont procuré cet excellent cours d'études, comprendront sans peine qu'il y ait toujours à dire sur une matière aussi riche.

Dans ces volumes, je vois chaque jour mes filles non-seulement apprendre l'histoire, mais apprendre à aimer l'histoire; une enfant de dix ans en lit certains chapitres avec la passion qu'à cet âge on met à lire des contes de fées; elle les lit dans ses récréations et sans que je l'y convie. Une autre de quatorze ans, arrivée presque à la fin du cours, s'étonne journellement du charme extrême inhérent à de telles études. Sans qu'elle en ait eu conscience, à chaque nouvelle étape qu'elle a franchie, à chaque volume nouveau achevé par elle, j'ai vu son intelligence se former, se meubler d'idées justes, son âme s'élever et s'agrandir; et, sans perdre rien de l'heureuse et folle gaîté, de l'ingénuité de l'enfance, je l'ai vue de plus en plus attentive aux conversations sérieuses, les rechercher, sans se permettre d'y prendre part, et y goûter un vif plaisir ; tandis qu'en ces heures de douce intimité, où la mère doit exciter la causerie, je lui ai entendu exprimer de fort judicieuses pensées sur les poètes, les historiens, les orateurs des temps passés et des temps modernes; j'ai assisté même, sans avoir l'air d'y prendre garde, à des tournois de langue entre les deux jeunes filles, chacune rompant des lances pour tel ou tel grand homme, son héros de prédilection.

Vraiment, lorsqu'un ouvrage, tout en vous enseignant la grammaire, l'arithmétique, la géographie, ces choses un peu ardues comparativement à l'histoire et à la littérature, lorsque cet ouvrage vous inspire assez d'intérêt pour que vous, enfant, votre cœur s'en émeuve, et que votre esprit léger s'en préoccupe aux heures joyeuses des récréations, il faut que ce livre possède d'incontestables mérites.

Et ceci, mesdemoiselles, n'est point une réclame ; chaque fois que dans ces colonnes il est question de bibliographie, c'est d'abondance de cœur que l'on parle, c'est parce qu'on a l'intime conviction de vous pouvoir être utile; c'est la sainte mission qui se continue, cette mission que poursuit votre Journal, mesdemoiselles, et qui se peut résumer en deux mots : *plaire en améliorant!*

ADAM BOISGONTIER.

(1) Paulin et Lechevalier, rue de Richelieu, 60.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### A LA ESPÉRANZA.

PLEGARIA.

Blanca ilusion ! benefica esperanza !
Triste y última luz del corazon,
A cuyo tibio resplandor se alcanza
Un mas allà en el negro panteon.

Tú sola nos alivias el camino
En que entramos al tiempo de nacer,
Nuestro amargo destino es tu destino,
Siempre amiga te hallamos por dó quier.

Si tú nos doras la niñez tranquila,
Tú enciendes nuestra ardiente juventud;
La vejez nos sostienes que vacila
Y aun ardes en el cóncavo atahud.

Sol en la vida, lámpara en la muerte,
Siempre nos vienes asistiendo en pós,
Y amiga fiel nos dejas al perderte
Al pie del trono del immenso Dios.

D. José Zorrilla.

### A L'ESPÉRANCE.

INVOCATION.

Douce illusion ! bienfaisante espérance ! Triste et dernière lumière du cœur, à qui ton faible rayon suffit dans le sombre séjour.

Toi seule nous soutiens dans le chemin où nous entrons au temps de notre naissance ; notre destin amer est ton destin ; amie constante, c'est à toi que nous adressons nos vœux.

Si tu embellis notre enfance paisible, tu animes notre ardente jeunesse, tu soutiens notre vieillesse chancelante, et tu brilles même sur le tombeau.

Soleil de la vie, lampe de la mort, toujours tu viens nous assister ; amie fidèle, tu ne nous laisses, en nous quittant qu'au pied du trône du Dieu tout-puissant !

Mlle Louise Mercier.

# LA PERLE, LA PÊCHE ET LE BOUTON D'OR.

Peu de temps après la mort de notre grand-oncle Villefromoy, nous étions réunis dans sa bibliothèque, et, tout en remuant quelques-uns de ses livres, nous devisions du défunt ; nous plaisant à reconnaître la loyauté de son caractère et la grande égalité de son humeur, mais nous accordant tous sur ce point, que les secousses morales, les orages intimes avaient dû être épargnés à sa vie ; nous ne le disions pas, mais nous allions jusqu'à penser que la faculté de sentir fortement lui avait été refusée, et que, s'il avait atteint le beau chiffre de quatre-vingt-seize ans, cela avait été dû autant à une certaine somme d'indifférence répartie sur tout et sur tous, qu'à la régularité de sa vie.

« Un manuscrit de la main de notre oncle ! fit l'un de nous. Le singulier titre, ajouta-t-il : *la Perle, la Pêche et le Bouton d'or !*

— Qu'est-ce que cela peut être ? dit un autre.

— Voyons, voyons ! » fut le cri général.

On vint former le cercle devant un feu brillant, et ce qui suit fut lu à haute voix :

Genève forme deux villes distinctes, la ville haute et la ville basse ; celle-ci, neuve, régulière et marchande, mire les façades de ses maisons blanches, bâties à l'italienne, dans les eaux bleues du Rhône ou dans les flots verts du lac ; celle-là, dont l'aspect général est rendu sombre par le ton gris de ses vieilles maisons aux toits élevés et rapides, et par le peu de largeur de ses rues grimpantes, charmera, tout d'abord, les yeux du voyageur qui préfère le pittoresque au confort.

Dans la partie la plus élevée de la ville haute se trouve une promenade appelée la Terrasse ; de cette terrasse, on découvre un point de vue tel, qu'à lui seul, il vaut le voyage à Genève.

C'est, d'abord, au pied même de la Terrasse, la ville neuve et ses larges quais, les faubourgs et leurs manufactures, le lac dont parfois les flots se permettent de mugir, une campagne riante et bien cultivée, où paissent des troupeaux nombreux, et où se montrent, à moitié voilées de grands arbres, de coquettes villas ; puis, c'est au loin et à perte de vue, les glaciers des Alpes, le mont Blanc, la Young-Frau, dont les cônes prismatiques et étincelants semblent une chaîne de diamants gigantesques.

La première fois que ce splendide paysage s'offre à la vue, les yeux sont éblouis, et de l'âme en extase part un cri d'admiration pour l'œuvre, et de bénédiction pour le Divin ouvrier ; lorsqu'on y revient, et il est impossible qu'on n'y revienne pas, l'œil finit par s'accoutumer aux beautés qui lui sont offertes ; il les distingue, il n'en perd aucune, et le cœur n'en est que plus rempli de reconnaissance et d'amour.

« Je n'aurais pas cru notre oncle susceptible de sentir aussi vivement les beautés de la nature, dit l'un de nous.

— Honni soit l'interrupteur ! dit un autre.

— La lecture ! la lecture ! » fit la majorité.

Et la lecture se continua :

Sur cette terrasse, dont le souvenir ne saurait s'effacer de l'esprit, un jeune homme, que nous nommerons Marcel, s'occupait cependant d'autre chose que

des glaciers et du lac; il regardait avec attention les soins de mère, qu'une jeune fille de vingt ans, plus sérieuse qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge, donnait à une enfant de douze ans, aux boucles noires et abondantes, mais au visage si maigre et si pâle, qu'on devinait qu'elle venait d'être disputée au tombeau.

C'étaient des haltes à tout instant, pour que la convalescente reprît haleine; c'étaient quelques gouttes d'un cordial dont on mouillait ses lèvres; c'était sa propre mantille dont on la couvrait; c'était une fleur qu'elle semblait souhaiter et qu'on s'empressait de lui cueillir; tout cela, avec une simplicité charmante et une touchante sollicitude.

« Il faut rentrer, le soleil baisse, dit bientôt Angélique à Justine; d'ailleurs, j'aperçois le signal du retour. »

Et, en effet, à une maison de simple apparence, dont les fenêtres dominaient la terrasse, les regards de Marcel, suivant la direction de ceux des jeunes filles, virent flotter un mouchoir blanc.

Justine, soutenue par sa compagne attentive, ne reprenait qu'à regret le chemin du logis; cette sortie était la première qui lui eût été permise, et il semblait qu'elle ne pouvait se rassasier ni de la vue du lac, ni de l'air vif et pur qu'on respirait sur la terrasse.

« Nous reviendrons demain, n'est-ce pas, cousine? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Angélique, si mon oncle et le temps le permettent. »

Ces paroles furent entendues ou plutôt devinées par Marcel, qui, dès lors, se trouva pris d'un goût tout particulier pour la terrasse, où il ne manqua point de se rendre chaque jour, aussi longtemps que, de leur côté, y vinrent les jeunes filles.

Pendant ces jours-là, de combien de mauvais croquis, d'informes ébauches, de dessins incorrects, se rendit coupable le peintre Marcel! Car Marcel était peintre, et, selon la routine, au lieu de regarder chez lui, il était venu moissonner chez le voisin. Il est vrai que, malgré notre désir de voir messieurs les peintres se rabattre sur les Cévennes ou les Pyrénées françaises, nous devons reconnaître que le panorama décrit plus haut suffit pour motiver leurs désertions. Ce qui n'empêche pas que ce magique panorama ne fut jamais plus maltraité que sur les albums de Marcel, tant que la jeune convalescente et son guide continuèrent à fréquenter la terrasse.

Cependant leurs promenades quotidiennes et les croûtes de l'artiste (nous demandons la permission d'appeler un chat un chat) eurent un terme; advint un jour où les deux cousines ne reparurent plus.

Dire que la présence régulière et continuelle du jeune homme était restée inaperçue des jeunes filles, serait pécher contre la vérité; seulement, Justine, sur les joues de laquelle renaissaient, peu à peu, les roses de la belle santé, Justine s'en amusait en véritable petite fille qu'elle était, regardant sournoisement et aussi souvent que possible du côté de Marcel, et, de retour chez son père, riant franchement des malencontreux coups de crayon qu'elle avait pu surprendre; tandis qu'Angélique, si ses grands yeux s'étaient deux ou trois fois arrêtés avec étonnement sur l'album de Marcel, si elle n'avait pu s'empêcher de se dire tout bas qu'il était triste de voir ainsi défigurer l'ouvrage du bon Dieu, était ensuite passée outre, sans plus songer au peintre ni à ses œuvres; aussi, huit jours après que les promenades avaient eu pris fin, fut-elle fort surprise, lorsqu'à un coup de sonnette, étant descendue ouvrir la porte d'entrée, elle se trouva face à face de Marcel lui-même.

« Monsieur Duvert? demanda Marcel visiblement ému.

— C'est ici, monsieur, reprit Angélique; mais mon oncle est sorti.

— Est-ce quelque chose qu'on lui puisse dire? demanda Justine s'avançant toute fraîche et toute épanouie.

— Facilement, répliqua Marcel, très-disposé à franchir le seuil d'une porte qu'on ne lui ouvrait qu'à demi.

— Je vous écoute, monsieur, fit Angélique, feignant de ne point comprendre le désir du jeune homme.

— Mademoiselle, je suis un des plus fervents admirateurs du beau talent de M. Duvert, et mon ambition serait qu'il m'agréât au nombre de ses élèves.

— Mon père est sculpteur, dit Justine, un sourire malicieux entr'ouvrant ses lèvres roses, tandis que vous, monsieur, vous êtes...

— Peintre; vous avez eu la bonté de le remarquer? Mais, Michel-Ange était à la fois sculpteur et peintre, répondit modestement Marcel.

— Ah! oui, continua Justine, ayant grande peine à ne pas rire aux éclats au souvenir du malheureux album, et les lauriers de Michel-Ange tentent monsieur... Pardon, quel nom devrons-nous dire à mon père, en lui annonçant son futur disciple?

— Marcel, fit le jeune homme en s'inclinant.

— Eh bien, monsieur Marcel, dit Angélique avec une politesse digne qui coupait court à toute réplique, vos paroles seront reportées à mon oncle, et vous le pourrez voir lui-même demain matin, à dix heures. »

Une révérence acheva de formuler le congé donné au jeune homme, et la porte se referma sur lui.

Le lendemain, à dix heures, M. Duvert, prévenu par Justine contre l'artiste français, le recevait avec la résolution formelle de couper court à toute relation ultérieure; mais, lorsqu'il eut visité ses cartons, d'où l'album de la Terrasse avait été prudemment exclus; lorsque le jeune homme lui eut exprimé avec chaleur son admiration pour le grand art du statuaire, et lui eut, peut-être, fait aussi quelque autre confidence, le vieux maître lui ouvrit son atelier et son cœur; ce qui fut, pour mademoiselle Justine, une source d'ébahissements qui ne cessèrent qu'à la première tête que modela Marcel. Toute jeune et légère qu'était cette enfant, elle resta frappée de surprise devant cette tête de Vierge, qui reproduisait à s'y méprendre les traits suaves et purs d'Angélique, la bien nommée.

Cette tête, dont la perfection était vraiment remarquable, fut l'alpha et l'oméga des travaux de Marcel comme sculpteur; vingt fois elle reparut sous ses doigts, ou voilée comme une sainte, ou parée comme une divinité mondaine, mais c'était elle, toujours; il lui était impossible de modeler d'autres traits. Justine riait de cette infécondité du jeune artiste; M. Duvert la comprenait et secouait la tête avec une certaine nuance de tristesse et d'inquiétude; Angélique seule ne remarquait rien, et ne semblait point s'être aperçue que, non-seulement, les élèves de son oncle comptaient un camarade de plus, mais que, contre les habitudes de M. Duvert, ce nouvel élève était admis dans l'atelier du maître, en dehors des heures consacrées aux études.



« Angélique, dit un jour M. Duvert à la jeune fille,

alors que, rêveuse, elle suivait des yeux les nuages qu'emportait un vent doux et pur, vous avez vingt ans, mon enfant; bien que votre présence ici me soit infiniment agréable, je dois penser à votre avenir; M. Marcel vous demande en mariage, le voulez-vous pour époux? »

Angélique tourna vers son oncle son grand œil limpide et calme, et, après un silence, pendant lequel elle sembla chercher à se rendre un compte exact d'une proposition entièrement inattendue, elle répondit par un refus formel. Ce fut en vain que M. Duvert lui mit sous les yeux les différents mérites de Marcel, son affection profonde, sa position aisée, la certitude que jamais aucun parti plus convenable ne se présenterait, Angélique persista dans son refus; elle fit plus, elle supplia son oncle de lui épargner, dorénavant, la vue du jeune artiste, auquel, les larmes aux yeux, M. Duvert conseilla d'aller visiter Florence et Rome.

A cette nouvelle, le jeune homme éprouva, non pas cette douleur mesquine de l'amour-propre blessé, mais un chagrin réel; seul dans la petite chambre qu'il avait louée près de la maison de M. Duvert, il s'emporta contre lui-même, qui n'avait point su toucher le cœur d'Angélique; contre la jeune fille dont, sans doute, les penchants étaient ailleurs; contre M. Duvert qui l'avait, sinon encouragé, du moins laissé se leurrer d'un fol espoir; puis, un abattement extrême succéda à cette sorte de rage, et il laissa se perdre bien des jours dans la contemplation amère et stérile de la maison où il avait cru trouver le bonheur.

Un matin que, plus tôt que de coutume, il se trouvait à sa fenêtre, répétant des phrases de roman aux murs sourds et muets de la maison du sculpteur, il en vit sortir Angélique enveloppée d'un châle et d'un voile, et l'irrésistible désir de savoir où elle allait si matin le prenant, sans autre hésitation ni réflexion, il s'élança sur ses traces.

Mais, au détour d'une ruelle qui longeait le grand hospice de Genève, la jeune fille disparut comme par enchantement, et Marcel resta la bouche béante et les yeux ouverts, stupéfait de trouver la ruelle vide, et très-disposé à croire qu'il avait été le jouet de quelque vision.

Cependant, le lendemain matin à la même heure, la prétendue vision se renouvela, la poursuite eut lieu comme la veille, et, comme la veille aussi, l'étrange disparition s'ensuivit.

Marcel craignit d'être devenu fou.

Pressé, néanmoins, de faire une nouvelle épreuve et devançant l'heure de la sortie d'Angélique, le troisième jour, il alla s'embusquer dans la ruelle même où elle disparaissait à ses yeux, attendant avec anxiété ce qu'il était disposé à regarder comme une périodique hallucination.

Non! le fait était positif, et, de plus, très-facile à expliquer: dans la ruelle en question, l'hospice forme un coude où se trouve pratiquée une petite porte; dès qu'on touche le bouton de cette porte, elle s'ouvre et se referme sans bruit sur le visiteur.

Le but des sorties matinales d'Angélique était l'hospice de Genève, et Marcel reconnut avec satisfaction que, s'il n'en faisait point usage, du moins jouissait-il de toute la plénitude de sa raison.

Mais qu'allait faire Angélique à l'hospice? Comment le savoir? A qui le demander? Renoncer à pénétrer ce mystère: il n'aurait pas fait bon d'en émettre le conseil? Une idée subite vint éclairer le cerveau de Marcel; s'inquiétant peu des passants qu'il coudoyait et renversait presque, il courut chez lui, y prit quelques pièces d'or destinées à parachever une tournée artistique qui s'était trouvée arrêtée à son début, revint à la petite porte de l'hospice, en toucha le bouton, entra, et se trouva vis-à-vis d'une sœur tourière, dont le visage bienveillant exprima quelque surprise à l'aspect de Marcel essoufflé et ruisselant de sueur.

« Ma sœur, dit le jeune homme, voici une modeste offrande pour les besoins de votre sainte maison. »

Et il produisit ses pièces d'or.

« Je vous remercie pour nos malades, monsieur, fit la religieuse avec simplicité; mais c'est dans les mains de notre trésorière que sont déposés les dons de cette nature.

— Soyez assez bonne pour vous en charger, reprit Marcel. Ma sœur, continua-t-il sans autre transition, il vient d'entrer ici une jeune femme, mademoiselle Angélique Duvert, nièce de M. Duvert, sculpteur, qui, si je ne me trompe, vous renouvelle chaque matin sa visite?

— Vous ne vous trompez pas.

— Ma sœur, au nom de la pitié qui remplit le cœur des femmes, pardonnez-moi mon apparente indiscrétion, et dites-moi ce que vient faire ici mademoiselle Angélique Duvert.

— C'est bien simple, répliqua sœur Marthe, un sourire glissant sur ses lèvres à l'exaltation du jeune homme; mais, fit-elle, après inspection de la physionomie de Marcel, et suspendant la confidence que déjà le jeune homme croyait ouïr, de tels exemples seraient dignes d'avoir l'univers pour témoin; voulez-vous me suivre, monsieur? »

Marcel la suivit avec empressement, et tous deux bientôt se trouvèrent dans la petite chapelle, où chaque matin l'on dit la messe pour les malades qui ne peuvent quitter leurs lits.

Excepté pendant le temps du saint sacrifice, un léger grillage recouvert d'un rideau brun isole la chapelle de la salle; ce rideau, sœur Marthe l'entr'ouvrit doucement, et, mettant un doigt sur ses lèvres, elle invita Marcel à s'avancer et à regarder. L'œil du jeune homme ne se fut pas plus tôt approché du grillage, qu'un tressaillement nerveux parcourut tout son corps et qu'il se cramponna aux barreaux de fer, comme s'il eût craint qu'on voulût employer la force pour l'en arracher.

Angélique, les manches retroussées, un grand tablier blanc à la ceinture, le regard animé, le front rayonnant, le sourire de la sainte charité sur les lèvres, plus belle que jamais Marcel ne l'avait encore vue, Angélique allait avec empressement d'un lit à un autre; ici, touchant de ses doigts, lavant et pansant une plaie; là, rehaussant des coussins, présentant un breuvage; plus loin, aidant une âme à remonter à Dieu, en s'unissant aux prières du prêtre, et, sans le savoir, donnant au mourant comme une idée des célestes créatures qu'il allait rencontrer là-haut.

Ce n'était pas tout: une mère pleurait-elle en secret sur le sort de ses enfants, Angélique s'informait et prenait l'adresse de la pauvre famille; n'étant riche que d'amour, elle ne promettait point d'argent; mais la mère savait que les enfants ne manqueraient plus des soins précieux au jeune âge, et qu'Angélique saurait leur procurer du pain.

Marcel voyait tout, devinait tout, suivait tous les mouvements de la jeune fille; l'admiration et le respect

se disputaient son âme; mais, s'il était possible qu'après les paroles de M. Duvert il eût gardé quelque secret espoir, ce dont il était témoin lui enlevait jusqu'à sa dernière illusion. Comment, en effet, essayer de lutter dans ce cœur contre le divin amour dont il était embrasé? Quelles joies terrestres lui vaudraient jamais les joies célestes de la charité évangélique? Comment attirer l'attention de cette femme sur les petits intérêts du monde, elle qui n'avait d'oreille et d'âme que pour les intérêts des membres souffrants du Christ? Comment enfin l'émouvoir à propos d'une infortune, grande sans aucun doute, mais moins touchante, cependant, que celles qu'elle était appelée à soulager tous les jours?

« Oh! se dit Marcel avec amertume et conviction, ces créatures toutes de dévouement, de pitié et de tendresse, ces *perles* précieuses, Dieu les garde; aucun mortel n'est digne d'elles; aucune autre flamme que celle de l'ardente charité ne saurait effleurer leurs cœurs; elles ne sont envoyées sur la terre que pour nous faire croire aux anges; essayer de les détourner de leur voie serait un crime; Angélique a imité la sainte femme de l'Écriture, elle a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée! »

« Que dites-vous de la Perle? demanda celui qui, lisant le plus mal, n'avait pas manqué de s'arroger le droit de lire. »

— Qu'il faut passer à la Pêche, lui fut-il répondu.

— Serait-il possible qu'après Angélique notre oncle eût été capable de se livrer à de nouvelles affections, fit la plus jeune d'entre nous.

— Bon, répliqua son frère, lorsque tous, en commençant, nous avons assez cavalièrement déshérité notre oncle de sensibilité, voici, maintenant, que vous lui voulez demander des choses impossibles, hors nature, une fidélité de roman! D'ailleurs, qui nous prouve que ce Marcel soit notre grand-oncle Villefromoy?

— Au fait!...

— Je regretterais l'erreur.

— Après tout, le caractère est honorable; nous ne saurions offenser la mémoire de notre oncle en continuant à le voir sous le nom de son héros.

— Eh bien donc, la Pêche! crièrent les impatients.

— Soit, dit l'intrépide lecteur, cramponné aux innocents feuillets.

— Tiens, ajouta-t-il, la Pêche et le Bouton d'or ne forment qu'un chapitre à eux deux!

— Ceci ne serait qu'un titre ajouté aux incontestables mérites de l'ouvrage, » fut-il dit d'un ton moitié figue, moitié verjus.

Après que cette façon de petite méchanceté eut provoqué suffisamment de sourires, la lecture reprit en ces termes :

Il y avait dix ans que, selon le conseil de M. Duvert, Marcel avait quitté Genève, non pour Rome et Florence, mais pour Paris, sa ville natale, lorsque nous le retrouvons honnête commerçant, parfaitement calme d'esprit et de cœur, à un thé scientifique et artistique, rue Saint-Louis.

Ce qui fait la persistance de nos idées; ce qui pousse celui-ci à mendier de royaume en royaume l'aumône qu'il payera du prix d'un monde, tandis que cet autre brise son dernier escabeau et le brûle afin d'arriver à vernisser nos assiettes et nos plats (1), c'est le divin rayon (rayon non mirage!) qui montre, là, devant soi, tout proche, le but atteint, le progrès obtenu, le succès conquis; c'est la sainte Espérance, force indélébile des faibles et des forts, soleil des opprimés, sourire des jeunes gens, soutien des vieillards; que ce rayon s'éteigne, le sentiment qui en était issu hésite, chancelle et meurt.

Il en était arrivé ainsi de l'affection exaltée de Marcel pour mademoiselle Angélique Duvert : après avoir contemplé la jeune femme au milieu des sœurs de l'hospice de Genève; après avoir compris l'élévation et l'ardeur de son admirable charité, il s'était dit, nous l'avons vu, que l'oiseau qui plane aux nues ne vient pas construire son nid dans la fange; qu'une âme si entièrement embrasée de l'amour du Seigneur devait être inaccessible à tout autre amour; alors son cœur s'était serré violemment, ses larmes avaient cessé de couler, il était revenu au toit paternel, où, bientôt ensuite, la mort prématurée de son père l'avait mis dans l'obligation, comme chef d'une famille passablement nombreuse, de sacrifier ses goûts artistiques à ses devoirs de fils et de frère aîné.

C'est ainsi que, dix ans après son départ de Genève, nous le voyons marchand de denrées coloniales, en gros et demi-gros, et acceptant volontiers, comme distractions hebdomadaires, les thés scientifiques et artistiques de madame veuve Du Bourdon.

« Marchand de denrées coloniales! pour le coup, c'est notre oncle, dit l'un de nous.

— En tous cas, fut-il répondu, je le reconnais mieux négociant qu'artiste, et faisant partie des thés de madame Du Bourdon, qu'adressant des élégies à une vieille maison enfumée.

— Oh! s'écria Julie, avec un accent réprobateur.

— L'histoire! l'histoire! l'histoire! cria-t-on de toutes parts. »

Et l'histoire interrompue reprit son cours.

Les thés de madame Du Bourdon étaient la chose du monde la plus assommante qui se pût voir; d'un ton docte et décisif, sans hésitation ni ambiguïté, on y prononçait sur tous les genres de mérite; on y exaltait des renommées qui ne dépassaient point la hauteur de la rue du Pont-aux-Choux; on y écrasait de ses mépris d'humbles talents qui n'en devenaient pas moins des talents hors ligne; erreur dont on se consolait en criant au charlatanisme et à l'intrigue; on y faisait grand bruit de petits scandales; on s'y délectait à propos de niaiseries; c'était à la fois le salon d'une Philaminte et le bureau des on-dit d'une portière. Certes, un homme de quelque bon sens pris une fois à ce piége, aurait gravé dans son esprit l'heure et le jour des soirées scientiques et artistiques de madame Du Bourdon, afin, le dit jour, de se trouver, invariablement, à Chaillot ou au Gros-Caillou.

Il est probable que telle eût été la conduite de Marcel si un incident survenu dans la maison, précisément le premier soir qu'il avait eu l'honneur d'y être présenté, n'avait modifié sa résolution. Ce soir-là, la diligence de Lyon amena chez madame du Bourdon, leur belle-sœur et tante, M. Duvert, de Genève, et sa fille Justine, lesquels avaient momentanément quitté leur petite maison de la Terrasse, l'un, pour surveiller une exposition importante; l'autre, pour accompagner son père. Le vieux sculpteur descendait sans façon chez madame sa parente, en attendant que celle-ci lui eût indiqué un petit appartement disponible pour trois mois; et madame Du

(1) Bernard de Palissy.

Bourdon ayant remercié son beau-frère de l'avoir choisie pour lui rendre ce léger service, cela donna l'occasion à quelques membres de l'aréopage de parler complaisamment de l'hospitalité des anciens.

« Les libations d'eau tiède sur les pieds et les mains des voyageurs avaient leur prix, dit en souriant et en regardant la poussière de ses chaussures mademoiselle Justine Duvert.

— Et les quartiers de bœuf, donc? » ajouta le sculpteur.

Ces paroles furent pour la maîtresse de la maison une invitation à laquelle elle s'empressa de se rendre, en même temps qu'un signal de départ pour ceux de ses invités un peu discrets. Marcel fut de ce nombre; seulement, oubliant sa première résolution de fuir les soirées de madame du Bourdon, au thé qui suivit, il se trouva l'un des premiers dans son salon.

Il avait été frappé de la beauté splendide de Justine; en dix années, l'enfant était devenue une belle et grande jeune femme, au maintien décent, sans aucun doute, mais, ainsi que jadis chez l'enfant, au sourire toujours près d'éclore sur des lèvres d'un éblouissant carmin. Justine n'avait pas les traits purs d'Angélique, mais, grâce à sa fraîcheur de pêche, aucune des légères imperfections de son visage ne paraissait; la nature l'avait tellement douée sous ce rapport, qu'elle semblait rafraîchir l'air qui venait caresser sa joue; les Indiens, dans leur langage poétique et figuré, l'eussent certainement nommée la rose des montagnes. Ce qui valait mieux, c'est que la beauté souriante de Justine n'était point l'un de ces masques dont bien des gens se parent au-dehors, et qu'ils rejettent au dedans, gardant les sourires et les aimables regards, les inflexions suaves, les paroles douces pour les étrangers, et pour la famille, pour le *home*, les lèvres pincées, les sourcils froncés, les notes aiguës, les propos bilieux, les caprices et les brusqueries; l'attrait irrésistible de Justine était surtout l'égalité et la gaieté de son humeur: là où elle se trouvait, tout était rire, soleil et chansons; à son aspect les préoccupations, les soucis, les sourds mécontentements de soi et des autres, les prédispositions maladives, les langueurs sans nom s'envolaient, s'évanouissaient, disparaissaient, cédant le pas à un bien-être physique et moral dont on ne se rendait pas compte, mais dont on subissait avec délices l'immédiate et bienfaisante influence; son père disait qu'elle était sa santé et sa force, comme Angélique, maintenant sœur de la Miséricorde, ainsi que Marcel l'apprit bientôt, était son inspiration et sa poésie.

A la seconde soirée où Marcel s'empressa de se rendre, la reconnaissance se renoua de part et d'autre avec une franche cordialité; seulement il était facile de remarquer que chaque fois que Justine adressait la parole à l'ancien élève de son père, elle s'efforçait de donner du sérieux à son regard et une espèce de commisération sympathique à sa voix. La naïve Justine avait su quelque chose des anciens sentiments de Marcel pour sa cousine, et elle croyait que ces sentiments duraient toujours; aussi, certaine communication que lui fit son père, un matin, alors qu'il y avait à peine deux mois qu'ils étaient campés dans le petit appartement que leur avait trouvé madame Du Bourdon, la surprit-elle, tout autant qu'autrefois une communication semblable avait étonné Angélique.

« Monsieur Marcel me voudrait pour femme! s'écria-t-elle, son étonnement se traduisant par un franc éclat de rire. Père, c'est à vous surtout que M. Marcel souhaite appartenir; si je le refuse, parions qu'il vous déniche quelque arrière-petite-nièce, à qui il portera ses vœux, rien que parce qu'elle aura l'honneur d'avoir de votre sang dans les veines? »

Rappelée par son père au sérieux de la situation, Justine demanda quelques jours afin de s'habituer à comprendre que le respect avait pu remplacer chez Marcel ses sentiments d'autrefois pour Angélique; puis, quelques autres pour s'accoutumer à l'envisager et à l'étudier comme mari; le résultat de ces différents délais fut une prolongation de séjour à Paris, laquelle prolongation devint une installation complète du vieux sculpteur auprès de monsieur et de madame Marcel.

« Je n'avais jamais entendu dire que notre oncle eût été marié, fut-il observé.

— C'est que ce Marcel n'est point notre oncle, voilà tout, répondit-on.

— Qui sait? dit Julie. Notre oncle évitait constamment de parler de sa jeunesse, comme s'il eût craint de toucher à de grandes douleurs.

— Poursuivons, nous verrons bien. »

On poursuivit.

Lorsque l'homme cherche à peindre ses misères, les expressions affluent à ses lèvres et s'entassent sous sa plume; rien qui l'émeuve davantage que sa propre souffrance; il en noircirait des in-folio; tandis que s'il a à parler d'une félicité parfaite, de l'union tendre, calme, inaltérable de deux cœurs, d'un trait de plume il se résume et dit, ces gens furent heureux. C'est sans doute parce que le bonheur se compose surtout de nuances insaisissables et indescriptibles. Toujours est-il que dans les vieux cahiers d'où nous avons tiré cette véridique histoire, il est dit simplement, de l'union de Justine et de Marcel, qu'elle fut inaltérable.

Une belle petite fille, un bouton d'or, aux joues fraîches comme celles de sa mère, et à la splendide chevelure des femmes de Rubens, vint accroître leur félicité; M. Duvert en raffolait, et les premières années de l'existence de Camille virent éclore, sous les doigts de l'artiste, une multitude de gracieux anges bouffis, qui appelaient le sourire et les baisers aux lèvres des jeunes mères.

Camille promettait d'avoir l'aimable naturel de Justine; le chagrin semblait ne devoir jamais toucher son front pur; ainsi que nous l'avons dit, les belles roses de la santé s'épanouissaient sur ses lèvres, entre ce bouton, suave promesse, et cette autre fleur dans la plénitude de sa force et de sa beauté, Marcel se sentait si grandement favorisé du ciel, que parfois il frémissait et jetait autour de lui un regard craintif comme s'il eût pensé découvrir dans le vide quelque mystérieuse et implacable menace.

Hélas! la menace date des premiers âges et de la première faute; ce monde est un lieu d'épreuve, le bonheur et le malheur s'y succèdent par phases inégales : le malheur est le lot commun; le bonheur c'est la divine aumône de l'éternel amour; nous n'y avons aucun droit; s'il nous échoit, nous devons bénir; s'il nous est repris, nous devons imiter le saint homme Job et nous soumettre.

Marcel ne tarda point à en faire la triste expérience; après six années de mariage, une épidémie, qui par-

donnait peu, lui enleva sa femme et sa fille en moins de vingt-quatre heures!

Ce coup de foudre produisit différents effets chez messieurs Duvert et Marcel : M. Duvert fit immédiatement venir de Sicile un bloc de marbre d'une entière pureté, il se mit à l'œuvre avec une ardeur qui resemblait à de la fièvre, ne voulant le secours d'aucun aide; seul il dégrossit et paracheva son travail; il y employa deux ans, au bout desquels sortit de son atelier, pour être transporté sur la tombe de Justine et de Camille, un ange de la désolation, aux ailes reployées, au front penché, aux pleurs qui s'échappaient des yeux et à la plainte qui s'exhalait des lèvres. A l'aspect de cette profonde douleur, saisie dans sa plus déchirante expression et rendue visible avec une rare et presque cruelle habileté, il n'était point de cœur indifférent qui ne se sentît pris d'une invincible émotion.

Dans les traits de cet ange, quiconque avait vu, ne fût-ce qu'une fois, le céleste visage de la sœur de la miséricorde, restait frappé de l'y retrouver en entier. M. Duvert l'avait voulu ainsi; de sorte que, en un étroit espace, se trouvèrent, marbre ou poussière, les trois chères créatures qu'il avait été donné à Marcel d'aimer et de perdre.

Ce pieux devoir accompli, M. Duvert serra la main de Marcel, et retourna, vieilli de vingt ans, achever ses jours à Genève, dans sa petite maison de la Terrasse.

Quant à Marcel, lors de l'événement cruel qui l'était venu frapper, ses affaires se trouvaient dans la voie la meilleure; encore un peu de travail et il réalisait une grande fortune. Il ne voulut point attendre ce terme; il vendit sa maison, quitta son quartier, loua un modeste appartement proche du cimetière où se trouvaient les précieuses reliques; choisit, dans son appartement, la chambre dont la fenêtre dominait le cimetière, et, dès lors, cachant pieusement une douleur dont il ne voulait point être consolé, renfermant ses souvenirs avec plus de jalousie que l'avare ne renferme son trésor, il ne prononça jamais le nom des mortes bien-aimées, et se composa un visage impassible et froid, derrière lequel s'abritèrent des angoisses et des regrets, adoucis plus tard, il est vrai, par l'espérance et la foi.

« Oh! plus de doute, s'écria Julie, qui, la lecture achevée, s'était élancée vers la fenêtre et l'avait ouverte toute grande; ce Marcel, si enthousiaste et si affectueux, c'était bien notre oncle Villefromoy. Voyez, voici le tombeau de la Pêche et du Bouton d'or; on le distingue au bel ange de marbre blanc qui y pleure; cette résidence écartée, dont nous accusions la parcimonie de notre oncle, c'était la preuve touchante d'une exquise sensibilité.

— Qui peut dire ce que les fronts calmes recouvrent de tempêtes, ajouta l'un de nous, et quelle est la profondeur des replis du cœur humain? »

Ces paroles restèrent sans réplique; nous avions tous l'oreille un peu basse d'avoir jugé si lestement un homme aussi généreusement doué que notre oncle Villefromoy; nous continuâmes l'examen de ses livres, et chacun de nous joignit à ceux qui lui échurent en partage une copie des feuillets ayant pour titre : *la Perle, la Pêche et le Bouton d'or*.

ADAM BOISGONTIER.

# LE PETIT CHIEN NOIR.

ANECDOTE.

Qui ne connaît cette touchante gravure appelée le *Convoi du Pauvre?* Sous un ciel gris, un cercueil, couvert du drap noir commun à tous, s'avance, seul, sans amis et sans honneurs; seul n'est pas tout à fait le mot : un chien l'accompagne, tête baissée, un chien, le dernier ami du malheureux qui a enfin trouvé le repos entre quatre planches. Cette scène de deuil et de mélancolie se reproduisait il y a quelque temps dans une rue de Paris; un cercueil s'en allait seul, sous la pluie, n'ayant pour escorte qu'un vieux chien noir, qui, *l'œil morne et la tête baissée*, accompagnait son maître dans ce dernier voyage. Les passants ne regardaient pas; c'est chose si ordinaire, à Paris, que la misère et l'isolement! les plus charitables disaient : Pauvre bête! Quelques femmes peut-être élevaient au ciel une prière pour que la pauvre âme du mort reposât en paix; mais tout se bornait là, quand un jeune homme, bien mis, débouchant d'une rue transversale, regarda à son tour le triste convoi. — Et personne pour le suivre! se dit-il, c'est trop fort! j'irai, moi, le déjeuner et les camarades attendront.

Et aussitôt, il prit place derrière le cercueil, près du chien, qui recula comme pour lui faire honneur. Ils allèrent ainsi jusqu'au cimetière, où l'aumônier vint recevoir le corps. Mais ce corps délaissé allait être déposé dans la fosse commune, et un vif sentiment de répulsion saisit le jeune homme qui s'intéressait à ce cercueil inconnu, et aussitôt, sollicitant un moment de répit, il courut auprès du gardien du cimetière, il acheta et paya un terrain, et rapporta une petite croix en bois qu'il voulait planter sur la tombe de cet ami qu'il ne devait trouver et connaître que dans la vallée de Josaphat. La cérémonie s'accomplit : la terre tomba avec les dernières prières sur le couvercle du cercueil; le prêtre jeta une dernière fois l'eau bénite avec le suprême *Requiescat in pace*, le chien aboya d'une manière lamentable, et le fossoyeur s'occupa activement à combler la fosse. Le jeune homme s'éloigna à pas lents, le cœur rempli d'une satisfaction mélancolique. Mais une fois la grille du cimetière dépassée, il reprit son allure ordinaire et ses pensées de tous les jours. Or, au moment où il avait rencontré le convoi du pauvre, il courait à un joyeux rendez-vous d'amis et de camarades, qui devaient fêter avec lui la vente de son premier tableau. Amédée C... était peintre, et après avoir longtemps lutté contre les difficultés de l'art, les

rivalités de métier, les aspérités de la vie, il venait de conquérir un premier succès. Son tableau était vendu, le ministre lui avait fait une commande, et ses amis voulaient boire d'avance à ses futurs triomphes. Il se hâtait donc dans la direction des boulevards, lorsqu'il sentit quelque chose dans ses jambes. Il regarde : c'était le chien noir qui le caressait. — Va-t'en, lui dit-il, tu me salis, tu ne sais pas que j'ai mon plus bel habit! Le pauvre chien le regarde et ne bouge pas. Amédée s'éloigne... à peine a-t-il fait quelque pas, qu'il sent de nouveau la tête noire du chien qui frôle ses jambes, pis que ses jambes, son beau pantalon noir! — Va-t'en! s'écria-t-il encore un coup, retourne chez toi!

Le chien fixe sur lui un œil suppliant : — Tiens! le drôle! on dirait qu'il a envie que je le suive! Voyons donc ce qui va se passer.

Et cédant à l'éloquence de ce regard, Amédée suit le chien, qui avait rétrogradé et qui prit une rue étroite, conduisant dans un quartier pauvre. Amédée le suit de près; le chien s'arrête devant une maison de misérable apparence, il prend un étroit et sombre couloir, monte l'interminable spirale d'un noir escalier, et s'avance vers une porte au cinquième étage. Là, il gratte doucement. Amédée était derrière lui...

Une jeune fille, pauvrement vêtue, les yeux tout rouges de pleurs, vint ouvrir. Le chien sauta sur elle et lui lécha les mains. — Mademoiselle, dit Amédée assez embarrassé de sa contenance, je vous ramène votre chien... (Entre nous, c'est le contraire qu'il eût dû dire.)

La jeune fille articula avec peine un *merci, monsieur*, noyé dans les larmes; Amédée s'enhardit un peu. — Vous avez perdu quelqu'un? demanda-t-il avec douceur. J'ai vu ce pauvre chien derrière un cercueil. — Hélas! monsieur, c'était le cercueil de mon père!...

Ce mot rompit la glace : Amédée entra dans la chambre. C'était un triste réduit, aux murs nus, au foyer glacial. Dans un coin, sur un lit de sangle, gisait une femme âgée, dont les traits portaient l'expression de la maladie et de la plus profonde douleur. Elle tourna sur le visiteur des yeux inquiets et tristes, et d'une voix faible elle dit à sa fille : — Augustine, qui est ce monsieur?

Amédée se leva, s'approcha du lit, et avec beaucoup de respect :

— Madame, j'ai suivi le cercueil de votre mari jusqu'au cimetière, et je vous ai ramené votre chien... — Quoi! monsieur! vous avez suivi!... vous avez eu cette bonté!... merci, merci mille fois!... — Mon bon père! Vous ne le connaissiez pas cependant, monsieur? — Non, mademoiselle, mais en voyant ce cercueil qui s'en allait tout seul, j'ai été ému, et j'ai prié, moi qui ne prie guère! — Dieu vous aura entendu, monsieur, et mon pauvre mari priera pour vous en paradis... Ah! monsieur, c'était un cœur d'or... Vous voyez que je suis bien malade?... ma maladie a été la mort de mon mari : il me voyait malade depuis deux mois, il a travaillé jour et nuit pour m'empêcher d'aller à l'hôpital... il travaillait, il n'était pas nourri, il n'avait pas de repos, il est mort en quelques jours d'une fluxion de poitrine... Je vis, moi, inutile, je vis pour être à charge à ma pauvre enfant... mais je ne veux pas la tuer comme j'ai tué son père, j'irai à l'hôpital, dès demain...

A ces paroles prononcées avec effort, Augustine jette ses bras autour du cou de sa mère, et lui dit au milieu de ses sanglots :

— Ma mère, pourquoi parler ainsi? Non, vous n'irez pas à l'hôpital, je travaillerai aussi le jour et la nuit, et, s'il le faut, nous mourrons toutes les deux ensemble. Encore, si j'avais de l'ouvrage!

Amédée était remué jusqu'au fond de l'âme, des larmes coulaient de ses yeux, mais ce dernier mot fut pour lui une révélation soudaine : Que faites-vous donc, mademoiselle, lui dit-il, quel est votre état? — Je suis lingère. — Oh! cela se trouve à merveille; je sais qu'un de mes amis a des chemises à faire, je vous les apporterai. — Monsieur, vous n'aurez pas à vous plaindre de mon travail; nous avions un magasin de *blanc* et de confections à D....., les crédits nous ont ruinés; nous sommes venus à Paris, croyant y trouver des moyens d'existence, sinon de fortune... et nous n'y avons rencontré que la misère et la mort... »

Amédée répondit quelques paroles consolantes et salua les deux pauvres femmes. Au moment où il s'en allait, le chien sauta sur lui et le caressa : « Comment se nomme-t-il? demanda le jeune homme. — *Kelb*, on dit que cela veut dire chien en arabe; c'était mon frère, qui servait dans les chasseurs d'Afrique, qui l'avait nommé ainsi... pauvre Jules! il est mort aussi... »

Amédée fit une dernière caresse au vieux Kelb, et s'éloigna; mais le lendemain, il arrivait dans le triste réduit avec un énorme rouleau de toile belle et fine : c'était le déjeuner de la veille qui s'était converti en toile de Courtray. Il annonça la visite d'un de ses amis, un médecin, qui viendrait voir la malade et lui ferait suivre un traitement. Le médecin vint, en effet; il n'eut pas de peine à constater que la triste veuve était simplement malade de privations... il ordonna une bonne nourriture, du bouillon, des viandes succulentes... Tout cela fut envoyé à point nommé aux pauvres femmes, qui s'étonnaient et se demandaient d'où leur venaient des dons si bien choisis et si appropriés à leur situation... Les camarades d'Amédée, qui le voyaient travailler toute la journée, et qui se moquaient de sa *vertu* et de son goût pour l'économie, auraient pu répondre à cette question. En effet, le jeune homme, touché au cœur pour la première fois par la vue d'une misère réelle et par le sentiment délicieux que laisse après elle une bonne action, avait abandonné la vie de café et les habitudes molles d'une existence où tout est donné à la fantaisie et presque rien au devoir et à la raison... il était devenu travailleur, rangé, économe, et son talent grandissait en même temps que s'épuraient son esprit et son cœur,

Dans ses visites à la mansarde, il s'était aperçu qu'Augustine, aussi bien élevée que bonne, lui était infiniment chère, et il pensa que la Providence la destinait à devenir l'honneur, la consolation et le soutien de sa vie. Il la demanda à sa mère, et aujourd'hui, auprès d'elle, auprès de l'enfant qu'elle lui a donné, il proclame que la douce étoile de la charité l'a conduit au bonheur. — Ajoutons qu'il n'est pas à Paris un chien plus heureux et plus choyé que le vieux Kelb (1).

ROBERT FAVRE.

---

(1) Le sujet de cette petite anecdote est emprunté au *Messager de la Charité*, publié par M. l'abbé Mullois.

# LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Avril 18...

Bien des mois se sont passés depuis que je n'ai ouvert ce petit livre, mon discret confident. Les soins du ménage, les préoccupations que me donnent les enfants, les relations de famille prennent mes heures, et je ne m'en plains pas. Ce silence de ma plume ne me dit-il pas, d'ailleurs, la douce uniformité de mes jours? Ils s'enchainent les uns aux autres, apportant les mêmes travaux, les mêmes délassements, les mêmes affections accueillies toujours avec la même joie, et les mêmes ennuis, acceptés, je l'espère, avec patience. Ces ennuis, compagnons inséparables de la vie, ont de bien petites causes pour origine : une différence d'humeur ou d'opinion entre mon mari et moi. — Une légère indisposition de mes enfants—une tracasserie de domestiques (lourde croix que celle-là); une petite susceptibilité de ma belle-mère ou d'Éléonore; voilà tout ce qui trouble parfois l'eau courante. Je bénis Dieu de tout, de mon bonheur et de mes peines, car les peines fortifient l'âme et l'élèvent vers le ciel. Comment pratiquer la vertu, c'est-à-dire la force, si, de temps en temps, nous n'avions quelques peines qui nous obligent à réagir contre notre propre caractère, à étouffer l'orgueil, l'égoïsme, l'impatience; à supporter avec sérénité les fautes d'autrui, et à accepter avec résignation les contrariétés qui nous viennent d'une cause étrangère? Non pas que pour les difficultés de la vie de famille, pour les épreuves de chaque jour, il faille une vertu romaine, et que je veuille poser l'épouse, la mère, la maîtresse de maison en Cornélie ou en Aria; loin de nous les vertus stoïques; il est d'autres vertus, petites, humbles, cachées, qui sont du domaine de la femme chrétienne, qui, semblables à de modestes violettes, embaument ici-bas le foyer domestique, et qui, peut-être un jour, formeront un diadème de gloire à celle qui les aura aimées, honorées, cultivées constamment. Petites vertus, objet de mes méditations et de mes efforts de chaque jour, vous passez inaperçues, et pourtant, sans vous, la vie ne serait pas supportable! Qui êtes-vous donc? C'est : — l'indulgence qui pardonne les fautes d'autrui, bien qu'on ne puisse se promettre un semblable pardon pour soi-même; la pieuse dissimulation qui paraît ne pas s'apercevoir de certains défauts saillants chez les autres; la souplesse et la docilité d'esprit qui adoptent sans résistance ce qu'il y a de judicieux dans les idées d'autrui, quoiqu'on ne l'ait pas d'abord senti; la sollicitude qui prévient les besoins et les désirs de ceux avec qui nous vivons; la libéralité de cœur qui fait toujours son possible pour obliger; la répression de l'humeur à l'égard des égaux et de l'impatience à l'endroit des inférieurs; c'est encore : — se taire quand on a envie de dire une parole vive; vaincre un mouvement d'antipathie; oublier une petite injustice, ou faire comme si on l'avait oubliée; écouter avec une politesse patiente qui vous ennuie; se prêter de bonne grâce à un jeu, à un divertissement souvent plus pénibles que le plus aride travail. Elles ne sont pas brillantes, ces chères petites vertus, elles n'attirent ni les yeux, ni les louanges; celui qui est présent ne sait pas pourquoi on a dit une parole, pourquoi on en a tu une autre; il ne pénètre pas jusque dans le sanctuaire de la pensée pour y lire que la manière de voir est différente; il ne pénètre pas jusqu'au cœur pour sentir que l'affection est contraire, et qu'un léger combat se livre entre le caractère et la vertu. Un coup d'œil, un geste, un mot, et l'acte de vertu est fait. On feint, on dissimule, mais quelle sainte fraude! quelle louable hypocrisie! On laisse passer un manque d'égards, un défaut d'attention, un oubli, comme si on était sans yeux et sans oreilles; on a le calme sur le visage et la tempête au fond du cœur; le langage est paisible et les sentiments sont chauds; on garde le silence alors qu'on vaudrait crier. Voilà les petites vertus qui me sont chères, dont je sens les besoins et pour moi et pour ceux qui m'environnent; car je dois supporter et être supportée, et ce n'est à tout prendre qu'un contrat de compensation que je fais avec les autres. Mais en voilà bien assez; puissé-je de la théorie passer à la pratique!

Juillet 18...

Mon bon petit Robert est sujet à quelques caprices; il veut, il ne veut pas, il s'emporte, il crie; mais son père et moi nous ne lui opposons que le flegme le plus imperturbable, et les colères de l'enfant s'amortissent contre notre tranquillité et contre notre décision toujours ferme et paisible. Jusqu'ici, ni parents ni domestiques n'ont cédé à une seule de ses impérieuses volontés. Du reste, il est accessible aux idées élevées; il aime à entendre parler de Dieu, et il écoute avec une avidité passionnée les histoires de naufrages, de batailles, où il y a de l'héroïsme et du dévouement. L'autre soir, il se promenait avec moi au jardin; le ciel était d'une limpidité admirable, et les étoiles commençaient à peupler son immensité. Robert regardait ce spectacle avec attention; tout à coup il me dit : — Comment le bon Dieu s'y prend-il pour allumer les étoiles? Court-il de l'une à l'autre comme l'homme qui allume le gaz?

Je tirai occasion de cette question enfantine pour parler de Dieu à mon fils, et lui donner une grande idée de celui qui a créé toutes choses. Il m'écouta sérieusement et me dit : — Le bon Dieu est bien bon et les étoiles bien jolies; je vais prier pour qu'il les fasse briller toujours. Il alla se coucher, mais avant que d'entrer dans son petit lit blanc, il fit sa prière avec plus d'attention que de coutume. Je n'entends jamais sans émotion cette voix argentine de mon petit Samuel, lorsqu'il dit : « Mon Dieu, bénissez papa, maman, ma petite sœur, et faites de moi un bon garçon. Mon Dieu, je vous donne mon cœur! Mon bon ange, veillez sur

moi ! Sainte vierge Marie, priez pour moi ! » Je m'unis avec respect à cette prière, en pensant que l'*ange de ce petit voit toujours la face du Père céleste*... Mon Antoinette ne prie pas encore, elle bégaye *papa, maman*... et lorsque mon mari est à la maison, elle ne quitte pas ses genoux ; il prétend qu'il me retrouve en elle, et qu'il m'aime deux fois en voyant ce petit visage, si semblable au mien.

Octobre 18...

Mon frère Albert, dont nous sommes très-contents depuis qu'il est fixé à S..., a consulté mon père sur un projet de mariage. Son choix aurait pu être plus heureux, et mon père et ma mère lui ont fait de justes représentations. Papa a coutume de dire que, pour le mariage, cinq choses méritent considération : — les principes — le caractère — la réputation de la famille — la santé — la fortune. Or, mademoiselle Henriette est jolie et bien dotée, mais elle a une santé très-faible, le goût du monde et de la dépense : elle n'est pas la femme sérieuse et sensée que nous avions rêvée pour Albert, et qui l'aurait rendu heureux en le rendant meilleur. Mais ses instances ont prévalu sur les objections de nos parents, et il se mariera aux premiers jours de novembre.

Novembre 18...

Albert est marié; Dieu fasse que ce soit pour son bonheur ! Il est impossible de ne pas aimer sa petite femme ; elle est enfant, elle est femme tout à la fois ; enfant par la frivolité et l'amour du plaisir, de la danse, de la distraction ; femme parce qu'elle sait aimer. Ce que je crains, c'est la faiblesse de mon frère pour cette charmante créature ; il lui aurait fallu un guide, elle n'aura qu'un compagnon, faible comme elle. Sa santé paraît délicate, et l'autre soir, je souffrais en voyant son animation, ses couleurs rosées et l'éclat fiévreux de ses beaux yeux ; il me semblait, et je m'en voulais à moi-même d'une pensée aussi sombre, qu'il y avait une menace de mort sous cette fraîche parure de mariée. Albert ne voyait rien ; il était fou de joie.

Novembre 18...

Ce mot funeste de mort va revenir sous ma plume ; ma bonne et chère belle-mère n'a plus peut-être que quelques jours à vivre. Elle a été frappée d'une attaque d'apoplexie. Mon mari est au désespoir. Il ne quitte pas le lit de sa mère, et je ne le quitte non plus que pour les soins indispensables à mes enfants. Elle est parfaitement résignée et elle a reçu les derniers sacrements avec une piété admirable et touchante. Elle est calme et sereine devant la mort, car sa vie a été pure ; elle a souffert, et, au milieu de ses souffrances, elle a béni Dieu. Après avoir reçu le saint viatique, elle m'a appelée seule auprès de son lit ; elle a pris ma main, qu'elle a serrée dans sa main faible et tremblante, et elle m'a dit : — Ma fille Isabelle, je te recommande Julien... je te recommande son âme... amène-le à Dieu... c'est là ta grande tâche ici-bas...

Je ne pouvais répondre ; je pleurais trop ; elle reprit avec difficulté, et les périodes entrecoupées de la parole semblaient le dernier combat de la vie et de la mort : — Je vous recommande aussi à tous deux la pauvre Éléonore et ses enfants ; elle aura besoin d'amis... Mon Dieu ! prenez compassion de mes pauvres enfants !

Les mots expirèrent sur ses lèvres ; ses yeux seuls, attachés sur le crucifix, parlaient le plus éloquent des langages. Je renouvelai mes promesses, et je m'assis, navrée, à son chevet.

Novembre 18...

Ma seconde mère n'est plus... elle a été admirable jusqu'à la fin... Elle avait une patience, une résignation qui n'étaient pas de ce monde, mais, même au dernier moment qui a précédé sa courte agonie, elle paraissait inquiète sur le compte d'Éléonore. Julien, mon pauvre Julien est inconsolable ; il a pleuré toute la nuit, et il ne parle que pour énumérer les vertus de sa mère, les nombreux sacrifices qu'elle a faits, veuve et sans fortune, à l'éducation de ses enfants, les preuves innombrables d'affection que, tous, nous en avons reçues. Je ne taris pas plus que lui sur ce sujet, car je vénérais ma belle-mère, et mes parents, pour qui Julien a un si sincère attachement, lui ont donné mille témoignages de sympathie et de tendresse. Demain est un jour terrible ; il faudra qu'il accompagne le cercueil de cette bonne mère, et qu'il préside cette lugubre cérémonie... Mon Dieu ! donnez-lui des forces !

Décembre 18...

Mon bon mari a été souffrant pendant plusieurs jours, il n'a pu soutenir sa douleur et ses émotions. Nous ne recevons personne ; il a pris dans ma petite bibliothèque quelques livres de piété, et il les lit attentivement. L'autre jour, il a beaucoup pleuré en lisant dans le Saint-Évangile la résurrection de Lazare ; ces paroles surtout semblaient le frapper comme d'un trait de lumière : *Je suis la Résurrection et la Vie ; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra !* — Je les avais entendues aux funérailles de ma mère, me dit Julien, et je n'oublierai jamais l'impression d'espérance et de foi qu'elles ont produite en moi. Il y a dans une semblable promesse de quoi tarir bien des larmes.

Éléonore et son mari nous ont fait demander un entretien pour demain dans la soirée. Je ne sais pourquoi cette solennité me fait peur.

Décembre 18...

Les voilà donc expliquées les inquiétudes de notre pauvre mère, qui troublaient cette âme bénie jusqu'au seuil de l'éternité ! Tendre mère ! les soucis qui l'avaient accablée toute sa vie ne la quittaient point à cette heure solennelle : elle pensait à sa fille, elle s'inquiétait pour sa fille... Éléonore est tout à fait ruinée ! Les biens de son mari, sa dot, la part qu'il lui revient sur l'héritage de sa mère, tout est englouti, et les dettes dépassent encore cette fortune, que ma belle-sœur et son mari sont loyalement disposés à abandonner à leurs créanciers. De fausses spéculations, des acquisitions de terrains, acquisitions fort imprudentes, puisque ces biens-fonds, revendus, ont énormément baissé en valeur, telles sont les causes de leur complète ruine. Maintenant, que faire ! On offre à mon beau-frère, qui est un ingénieur distingué, un emploi au fond de la Prusse, des avantages magnifiques, qui lui permettraient de se libérer de ses dettes et d'assurer à ses enfants et à sa femme un sort modeste ; mais s'il doit emmener là-bas sa famille, s'il doit pourvoir à l'éducation de ses fils, l'avenir sera dévoré par le présent, il n'y aura pas d'économies possibles. Que faire ?

Une idée m'est venue... mais je n'ose m'y arrêter. C'est le sacrifice de notre bonheur, de notre étroite union; car recevoir Éléonore et ses enfants chez nous, c'est, je ne puis pas me le dissimuler, me préparer beaucoup d'ennuis, c'est immoler ce qu'il y a de plus doux dans ma vie, l'intimité du foyer. Mais Éléonore est la sœur de Julien: sa mère mourante l'a recommandée à mon affection de sœur; mon mari lui-même a sans doute conçu la même pensée que moi, et il n'ose me la communiquer. N'aurai-je donc ni courage, ni vertu! Ne sacrifierai-je pas à l'intérêt de ma famille mes propres désirs? Si quelqu'un souffre de tout ceci, ce sera moi, et moi seule... Ne saurai-je donc pas souffrir un peu pour le plus grand bien des autres? Oh! que je suis faible! Allons consulter ma mère... elle m'éclairera et me soutiendra.

Décembre 18...

Ma mère ne pouvait pas me conseiller autre chose que le dévouement, à moins de se mettre en contradiction avec sa vie entière. Allons, Isabelle! un peu de cœur...

Décembre 18...

J'ai fait ma proposition à mon mari; il m'a embrassée en pleurant, et en disant : — Jamais, jamais je n'aurais osé te proposer cela! Cependant, réfléchis, chère Isabelle, n'auras-tu pas trop à souffrir? Éléonore est estimable et bonne, mais...

Je lui fermai la bouche, en répondant :—Ne crains rien, je ne serai pas susceptible, et je ferai tant que ta sœur se plaira ici.. Je veux la conquérir tout à fait, et tu verras que nous serons bonnes amies. —Je connais ton pouvoir, dit-il encore, mais... — *Silence à la cour!* repartis-je en riant; mets ton manteau, cher ami, et allons chez Éléonore. Nous causerons en chemin de nos petits arrangements... Je lui donnerai la chambre rouge et le petit salon qui la précède; ses fils coucheront dans le grand cabinet; tu me céderas ton canapé et ton petit secrétaire pour la chambre de ta sœur... Nous l'ornerons de notre mieux... Ah! je placerai dans son salon les belles gravures qui nous viennent de ta mère...

Il me serra la main, et m'interrompit par un regard... Ce regard, où il y avait tant d'affection, me paya par avance et avec usure du sacrifice que j'allais faire.

Décembre 18...

Tout est réglé, tout est convenu. M. Granger a accepté nos offres fraternelles avec l'expression la plus vive et la plus reconnaissante; Éléonore, tout aussi sensible, a paru moins aimable. Elle a pleuré, en s'écriant : — Il est bien dur d'avoir tout perdu, et de devoir vivre chez les autres... — Ce n'est pas *chez les autres*, ma sœur, lui dis-je, mais chez vous, l'avenir vous le prouvera; nous ne ferons qu'une seule famille, et je réclamerai souvent vos bons conseils pour ma maison et pour mes enfants. — Vous voulez me rappeler que je suis votre aînée? me répondit la pauvre Éléonore. Je lui dis en m'efforçant de sourire : — Le droit d'aînesse n'a pas d'inconvénient à votre âge et au mien.

M. Granger interrompit ce dangereux colloque; Julien baissa les yeux et se mordit les lèvres... On parla d'autre chose, heureusement.

Janvier 18...

M. Granger est parti aujourd'hui pour la Prusse, après de déchirants adieux. Éléonore et ses fils sont installés chez nous. Mon petit Robert est enchanté d'avoir auprès de lui ses cousins, qui le font *sortir de page*, en lui apprenant toute sorte de jeux d'écolier. J'entends d'ici ses éclats de rire, auxquels mon Antoinette répond de tout son cœur.

Avril 18...

O petites vertus! dont j'ai tant vanté la douce puissance, que j'ai donc besoin de vous! Patience, douceur, indulgence, affabilité, politesse, oubli, ignorance des fautes d'autrui, charitable condescendance aux faiblesses des autres, petites vertus, petites fleurs de l'Évangile, écloses sous les pas de celui qui fut doux et humble de cœur, je vous appelle à grands cris, car, chaque jour, ma patience est exercée, ma douceur mise à l'épreuve, mon indulgence se trouve en défaut et ma charité court risque de faire naufrage. Pauvre Éléonore! qu'elle est à plaindre! de quelle amertume faut-il que son âme soit remplie pour qu'elle en déverse ainsi autour d'elle! Elle souffre et elle fait souffrir. Sans cesse (il faut que je m'épanche sur ce papier, puisque mon étude est de cacher ces tracasseries à Julien), sans cesse elle cherche à me trouver en défaut. Le ménage, les soins donnés aux enfants, l'emploi de mon temps, les circonstances les plus indifférentes fournissent des aliments à son zèle et à ses critiques; il n'est pas jusqu'au raccommodage du linge qui ne soit l'objet de quelque sourde diatribe. La plupart du temps, je passe, je me tais, je laisse s'user cette humeur acariâtre, mais lorsque je me tais trop longtemps, elle s'écrie avec larmes : — Je vois bien que je vous suis une charge, vous êtes fatiguée de ma présence... Eh bien, je m'en irai!... Je mendierai, s'il le faut, pour aller rejoindre mon mari! Je ne veux pas devenir un fardeau pour vous!

Ses exclamations, sa colère, sa douleur, me font peur et peine; je l'embrasse, je la prie, je la calme, et je gagne vingt-quatre heures de tranquillité. Alors, Éléonore est charmante: elle s'occupe de mes enfants, elle les amuse mieux que je ne le ferais; elle chante, elle joue de la harpe, elle fait la partie de maman; je crois que tout est réparé; que le temps est au beau fixe, mais, dès le lendemain, je vois mes espérances renversées; nouvelles remarques sur le café, qui n'est pas du café de Chartres; nouvelle surprise de ce que je n'élève pas mes enfants selon la méthode anglaise; nouvelles discussions avec les domestiques, nouveaux orages, enfin, qui me gâtent la vie... Et il faut que Julien ne sache rien de ce qui se passe, il faut aller jusqu'au bout, la grâce de Dieu et le courage aidant...

Les fils d'Éléonore, Ernest et Ferdinand, sont de bons et francs garçons, mais un peu turbulents, un peu mutins pour mes pauvres petits enfants. Ils les amusent à merveille, mais ils les font parfois pleurer, crier et tempêter, et j'ai bien de la peine à préserver Antoinette et Robert de la contagion de l'exemple.

*(La suite à un autre numéro.)*

# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 7.

Notre catalogue de ce mois-ci renferme, comme toujours, une grande variété de morceaux de musique de piano et de chant, musique de danse très-variée et nouvelle, ainsi que des charmantes mélodies toutes parfaitement choisies sous le rapport des paroles et de la musique, puis des duos de salon avec paroles italiennes pour soprano et contralto, d'une exécution facile.

Nous rappelons à nos jeunes abonnées que c'est dans ces catalogues qu'elles peuvent, pour *six francs*, choisir cinquante francs de musique prix marqué, tandis qu'*en dehors* de nos catalogues, nous leur procurerons toute espèce de musique à 66 pour cent de rabais, c'est-à-dire aux meilleures conditions que puissent faire tous les marchands de musique de Paris, c'est-à-dire encore que pour 19 francs qu'elles nous auront envoyés, elles auront droit à 57 francs de musique prix marqué, et non pas 150, ainsi qu'on le réclamait dernièrement en se plaignant de n'en avoir reçu que pour 59.

Nous recommandons tout spécialement à nos jeunes lectrices qui s'occupent de l'art du chant, un ouvrage intitulé: *École moderne de chant,* douze nouvelles vocalises de G. Rossini, pour voix de mezzo-soprano, ouvrage approuvé à l'unanimité par le comité du Conservatoire, présidé par M. Auber, et celui déjà connu intitulé: *Étude complète et progressive de vocalisation en six tableaux*, par F. Bonoldi, recueil précieux pour toutes les personnes qui désirent vaincre en peu de temps les nombreuses difficultés du travail de la voix et de la vocalise.

Dans notre dernier numéro nous avons oublié de faire remarquer une charmante mélodie champêtre, *Petites fleurs*, de mademoiselle Désirée Pacault. Cette nouvelle composition, dont les paroles sont pleines de fraîcheur et de bon goût, plaira aussi, nous en sommes certains, par sa mélodie gaie, légère et facile.

## ÉDUCATION MUSICALE.

L'arrivée toute récente encore de Rossini à Paris est d'un si grand intérêt pour nous autres pauvres citadins, habitués à nous émouvoir de la moindre des médiocrités artistiques, que depuis les Tuileries jusqu'aux faubourgs, on s'occupe de cet heureux événement. Rossini! quel monde de souvenirs ce nom illustre nous rappelle! De quelles mélodies écloses sous son souffle poétique et puissant n'avons-nous pas été bercés? A quel âge, sur quel coin de terre n'avons-nous pas écouté avec ivresse quelques échos de sa voix harmonieuse?

La gloire de l'Italie pendant le dix-neuvième siècle réside incontestablement dans le génie de Rossini, qui a opéré une révolution complète dans la musique italienne.

Ce célèbre compositeur est né au mois de février de l'année 1792, à Pesaro, petite ville des Etats du pape. Son père et sa mère faisaient partie d'une de ces troupes d'acteurs ambulants qui parcourent l'Italie et s'arrêtent dans les lieux où se tiennent des foires. C'est en accompagnant ses parents dans leurs diverses excursions que le jeune Gioacchino donna les premiers indices de son talent. Il ne paraît pas avoir commencé l'étude de la musique avant l'âge de dix ans; mais ses progrès furent si rapides, qu'avant sa seizième année il tint le piano à Lago, Ferrare, Sinigaglia et autres petites villes. Il était, en outre, assez bon musicien pour chanter à première vue toute espèce de musique. En 1808 il composa une symphonie et une cantate, son premier essai en musique vocale. Cette cantate était intitulée : *Il Pianto d'Armonia.* Ce fut, dit-on, l'année suivante, qu'il écrivit son premier opéra intitulé : *Demetrio e Polibio,* qui fut exécuté à Rome trois ans après.

Vers la fin de 1809, les parents de Rossini n'ayant point d'engagement, retournèrent à Pesaro, et le jeune compositeur eut la bonne fortune de fixer l'attention de la famille Perticari, qui l'envoya à Venise, où il composa, en 1810, un petit opéra en un acte, sous le titre de *la Cambiale di Matrimonio.* En 1811, il donna *l'Équivoco stravagante,* à Bologne, et en 1812 il écrivit *l'Inganno Felice* pour le carnaval de Venise. On remarque dans ce dernier opéra des indices certains du génie de son auteur. Dans la même année, il composa *Ciro in Babylonia,* oratorio, et *l'Occasione fa il ladro,* farce en un acte.

Pour le carnaval de 1813, il écrivit une autre farce intitulée *il Figlio per azzardo,* et son bel opéra séria *Tancredi.* On ne peut se faire une idée du succès qu'obtint à Venise cette belle partition; il suffira de dire que la présence même de Napoléon, qui était à Venise, ne put détourner l'attention qui était fixée sur Rossini. Tout était enthousiasme, *tutto furore,* pour nous servir des termes de cette langue expressive qui semble avoir été créée pour les beaux-arts. Depuis le patricien jusqu'au gondolier, tous répétaient: *mi rivedrai, ti rivedrò,* et dans les tribunaux même les juges étaient obligés d'imposer silence à l'audience, qui ne cessait de chantonner cet air.

La fameuse cantatrice Marcolini était alors à Venise; c'est pour elle que Rossini écrivit le rôle vif et brillant de l'*Italiana in Algeri.* Cet opéra le plaça au premier rang des compositeurs modernes. Dans l'automne suivant, il composa la *Pietra del Paragone,* que quelques personnes considèrent comme un des meilleurs opéras-comiques. L'exécution en fut confiée aux talents de Marcolini, Galli, Arnoldi et Parlamagni, et cette partition obtint un succès presque extravagant. La part d'auteur de Rossini était bien peu considérable; il présidait au piano pendant les trois premières

représentations, et recevait ensuite de 800 francs à 1,000 francs, dont il envoyait les deux tiers à ses parents. Ses lettres à sa mère portaient la suscription suivante : *All' ornatissima Signora Rossini, madre del celebre maestro, in Bologna*. Il était recherché et fêté dans toutes les villes où il s'arrêtait, et ses manières agréables, son talent et sa célébrité lui assuraient partout l'accueil le plus flatteur.

En 1814, Rossini accepta un engagement pour Milan, et composa *Aureliano in Palmira*, pour le théâtre de la Scala. Cet opéra n'eut point de succès, et le sort du *Turco in Italia*, écrit dans l'automne de la même année, ne fut pas plus heureux. Cependant cet opéra, reçu si froidement dans cette occasion, fut repris en 1818, et fit naître le plus vif enthousiasme. M. Barbaja, entrepreneur de l'Opéra à Naples, jugea alors convenable de conclure un engagement avec Rossini. Celui-ci consentit à composer pour lui chaque année deux opéras, et à arranger la musique de tous ceux qui pourraient être donnés aux théâtres de Saint-Charles et *del Fondo*. Barbaja s'engagea, de son côté, à lui payer 12,000 francs par an, et de plus, à lui accorder un intérêt dans une banque de jeu que l'*impresario* tenait à ferme, et qui ajouta 30 ou 40 louis au revenu de Rossini.

(*La suite au prochain numéro.*)

## REVUE MUSICALE.

La mitraille russe décime un grand nombre de nos valeureux soldats sous les murs de Sébastopol, l'augmentation progressive des denrées apporte l'inquiétude dans les esprits et la misère dans les mansardes. Les craintes, hélas! trop fondées d'une guerre longue et désastreuse, préoccupent douloureusement les populations, et cependant voyez Paris! tout y fleurit, tout y rayonne, tout y scintille. Les Champs-Élysées sont émaillés d'élégants promeneurs, la rivière du bois de Boulogne reçoit les ovations flatteuses des quatre-vingt-six départements; le palais de l'Exposition étale les splendeurs de l'industrie universelle, les théâtres n'ont pas assez de places pour les spectateurs impatients; partout les chevaux piaffent, les wagons brûlent le rail, les toilettes étincellent, les voyageurs arrivent, les nouveautés se multiplient. La vie circule, pleine et joyeuse, dans toutes les artères de cette capitale du monde civilisé. Heureux Parisiens! ou plutôt heureux Français! Esprit imprévoyant et léger, cœur jeune à tout âge, imagination vagabonde, oublieuse des soucis de la veille, insouciante des tribulations du lendemain, disciples des enfants d'Athènes qui prescrivaient le plaisir comme un devoir, et bannissaient le chagrin comme une honte!

Eh bien donc, puisque nous sommes Parisiens, faisons gaiement à nos voisins les honneurs de la cité universelle. Conduisons-les d'abord dans nos églises; c'est en s'agenouillant sur les dalles de ces temples chrétiens, où l'orgue jette par intervalles ses notes graves et saisissantes, qu'on commence dignement sa journée. La religion ne défend pas d'y admirer les œuvres d'art, ces fruits créés par la pensée humaine et mûris par le travail. Aussi serons-nous ravis d'entendre sous les voûtes d'une métropole un *Requiem* de Mozart, ou un *Stabat Mater* de Rossini, chants sublimes qui élèvent l'âme vers le Créateur, de même que nous aimerons à contempler une belle fresque de Pujol, qui témoigne du génie que Dieu a donné à sa créature.

Nous irons ensuite visiter le Musée d'horticulture, les salles de l'Exposition, les salons de l'hôtel Cluny, et, lorsque fatigués de ces pérégrinations à travers le vaste champ des curiosités parisiennes, nous éprouverons le besoin de quelques heures de repos, allons assister à l'un de ces concerts, où, s'il se trouve trop souvent des artistes à critiquer, il se rencontre quelquefois de grands maîtres à entendre.

Voyons un peu les réclames en plein vent qui nous promettent la huitième merveille du monde.

Halte-là, mes jeunes lectrices, je crois que nous avons atteint le but de nos recherches. Arrêtons-nous au concert du jeune Lotto, petit virtuose polonais. L'enfance qui essaye de déployer les ailes, si fragiles encore de son génie précoce, a quelque chose qui touche l'âme de sympathie et de compassion. On éprouve une sorte de tendresse involontaire pour ces pauvres petits êtres qu'une vie studieuse a condamnés de si bonne heure au triste métier d'homme. Le travail assidu, en passant sur ce front rose, y a imprimé un stigmate indélébile. Le génie commence à poindre dans une ride prématurée. Silence! écoutons l'enfant-artiste.

Son premier morceau est un *Concerto de Rodolphe Kreutzer*, avec accompagnement d'orchestre des élèves de M. Massart. Cette composition magistrale offre presque l'ampleur d'un opéra. Oser l'aborder est déjà une preuve de talent; y réussir, c'est justifier d'une supériorité incontestable. Aussi les applaudissements les plus chaleureux ont salué le jeune virtuose qui tentait une si grave entreprise. Un moment notre fascination a été telle, qu'il nous sembla voir, comme dans les légendes d'Hoffmann, les médaillons de Weber, de Mozart et de Haydn qui décorent la salle, se détacher de leurs cadres et venir féliciter l'exécutant. Aux larges mélodies de Kreutzer ont succédé une fantaisie de Vieuxtemps sur *Norma*, et le *Mouvement perpétuel* de Paganini, deux morceaux de l'école moderne, dont la hardiesse a étonné les auditeurs, sans que le jeune violoniste en parût le moins du monde embarrassé.

Madame Carvalho, de l'Opéra-Comique, qui prêtait son concours au petit prodige polonais, a chanté avec le goût exquis et la perfection de vocalise qui la distinguent, deux airs, l'un italien de *la Sonnambula*, l'autre français d'*Actéon*. Puis est venu Jourdan, qui nous a fait un véritable plaisir dans le grand air de *Joseph* de Méhul, et dans l'air de *la Dame Blanche: Ah! quel plaisir d'être soldat!* Un trio de Beethowen, pour deux hautbois et un cor anglais, a été exécuté avec beaucoup de style et de précision par MM. Triebert, Romedenne et Barthélemy. Un bel air de Mercadante a fait justement applaudir l'habile baryton du Théâtre-Lyrique, M. Louis Cabel.

Après cette remarquable audition, on aurait pu finir la soirée par le théâtre; mais nous avions commencé par les églises, et ce mélange en un seul jour, de sacré et de profane, répugnait à nos idées. Nous rentrâmes donc très-philosophiquement nous coucher, remettant au lendemain notre projet d'aller entendre le nouvel opéra d'Halévy.

Voici, comme dirait un poète mythologique, l'aurore aux doigts de rose qui ouvre les portes de l'Orient. Les mille bruits de la cité recommencent, les équipages se croisent, les pérégrinations continuent, le soir arrive enfin, notre loge est gardée, entrons au Théâtre-Lyrique, où l'on joue *Jaguarita l'Indienne*.

Jaguarita! quel nom! Ne trouvez-vous pas qu'il exhale une odeur de sang? A travers les beaux décors de MM. Cambon et Thierry, il semble qu'on va voir bondir une panthère à l'œil fauve, à la gueule béante! et le nom ne ment pas au caractère, croyez-le bien; Jaguarita est la reine des Dacatas, tribu de peaux rouges de l'Amérique méridionale, jeune fille à qui le grand esprit a désigné, dans ses visions extatiques, les ennemis de sa tribu, les chevelures qu'elle doit scalper et les soldats qu'elle doit livrer au bûcher. Jaguarita n'a que deux sentiments : l'honneur de la patrie et la haine des Hollandais. Sur ce roman, dont le fond est tiré d'un roman moderne, on a imaginé un drame impossible, des péripéties qui rappellent le boulevard du Crime, et tout un ordre d'idées qui ne conviennent nullement à l'opéra.

Madame Cabel a des regards de tigresse qui font frémir. Mais il faut avouer aussi qu'elle passe de ces notes furieuses à des chants pleins de suavité. Néanmoins, ce genre de poème ne saurait convenir à son talent plus gracieux que sévère, plus délicat qu'impétueux. Dans cette composition il y a tant de choses et tant de bruit, qu'une simple analyse n'en pourrait donner aucune idée. Le charme de la mélodie y est écrasé par les voix multiples d'un orchestre déchaîné. Il y a des morceaux d'une grande richesse, des combinaisons d'une haute portée, dans le style une ampleur peu commune; mais après le flux et le reflux de notes retentissantes qui nous ont battu les oreilles, aucun thème harmonieux et chantant ne s'est réveillé dans notre mémoire comme ces suaves poésies musicales desquelles le poète a dit :

C'est un de ces doux chants dont notre âme attendrie
Se souvient quand on aime, ou qu'on pleure ou qu'on prie.

Le théâtre de l'Opéra-Comique vient encore de remporter de nouveaux succès, dus aux incomparables auteurs MM. Scribe et Auber. Dans notre prochaine revue nous désignerons les morceaux remarquables de cet ouvrage. Jusqu'à présent il nous a été impossible de le juger complètement.

Un artiste italien de grand mérite que nous avons eu le bonheur de posséder à Paris, et qui depuis trois ans a été appelé à Porto, M. Jacopo Barli, vient de composer un remarquable morceau de piano intitulé : *Hommage à Garrett*, poète portugais que la mort a enlevé dernièrement à l'admiration de ses compatriotes.

Ce morceau a été dédié par l'auteur à la Chambre municipale de Porto, en même temps qu'il s'offrait à fonder et diriger *gratuitement* une école populaire d'enseignement musical pour les classes pauvres.

Ce trait de générosité a vivement touché les membres de la Chambre municipale, lesquels se sont empressés de lui témoigner leur reconnaissance par l'organe de leur président.

L'espace nous manque pour reproduire ici la lettre flatteuse de M. le vicomte de Trindade.

Marie Lassaveur.

# LA LETTRE A L'ÉCOLIER.

Autour du bon aïeul la famille s'assemble,
La lettre est achevée, on la relit ensemble,
Et le père et les sœurs, avant de la plier,
Ajoutent quelques mots, quelque grâce nouvelle
Aux tendres souvenirs que la main maternelle,
Avec tant d'abondance adresse à l'écolier.

Sur le papier chéri la maison tout entière
Exhale son parfum, projète sa lumière;
Le message s'anime et palpite d'amour;
Il prend une aile, il part, un ange le protége,
Il a franchi l'espace, il arrive au collége,
Où l'exilé l'appelle en comptant chaque jour.

Talisman de bonheur, la lettre de famille
Parle de l'agneau blanc, des fleurs de la charmille,
D'un violier sur le toit, du moindre événement,
De ces riens enchanteurs qui plaisent à l'enfance,
De ces premiers trésors de joie et d'innocence,
Dont le charme si pur nous occupe un moment.

La lettre dit aussi que, pour orner sa tête,
L'ambitieux aïeul, au grand jour de sa fête,
Demande à l'écolier quelques lauriers nouveaux,
Puis, ce sont des leçons de sagesse fidèle,
Et des baisers promis, si, redoublant de zèle,
L'enfant peut, une fois, dépasser ses rivaux.

L'enfant est un miroir, une onde transparente,
Le bord, triste ou joyeux, paraît dans l'eau courante;
La famille le sait, et, pour que son ruisseau
Ne reflète jamais que de riantes choses,
Au rivage qu'elle aime elle plante des roses,
Où butine l'abeille, où voltige l'oiseau.

La lettre de famille enchante la mémoire,
Retrempe notre cœur, nous fait aimer et croire;
L'enfant se sent plus fort le jour qu'il la reçoit,
Et plus d'un compagnon, confident de l'enfance,
Recueille, en la lisant, sa part de la semence
Qu'une mère chrétienne a toujours sous son toit.

Partez donc, volez donc, ô messages des mères !
Allez trouver l'enfant, plus promptes, plus légères,
Que le ramier d'Asie au vol capricieux
Qui va du cannelier au bois, à la fontaine,
Aux bosquets près du fleuve, en apportant la graine,
D'où sortiront plus tard des arbres précieux.

H. Violeau.

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le roi qui, par amour pour l'étude, dédaigna la couronne impériale ?

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Morue a la provençale. — Lavez-la, faites-la dessaler vingt-quatre heures, en la changeant d'eau trois fois dans cet intervalle; placez-la dans une casserole en la recouvrant d'eau froide, faites faire deux ou trois bouillons, retirez la casserole, laissez la morue un quart d'heure dans son eau; faites-la égoutter, ôtez-en soigneusement les arêtes; pilez-la dans un mortier pour la réduire en pâte. Mettez dans une casserole deux cuillerées de véritable huile d'olive, ajoutez-y la morue, posez-la sur le feu, et remuez *sans cesse* avec une cuiller de bois; dès qu'elle bout et qu'elle commence à s'épaissir, ajoutez, *en continuant de tour-*

*ner et alternativement*, une cuillerée d'eau de la cuisson et une cuillerée d'huile, jusqu'à ce que ce soit bien lié et en consistance d'une pâte ferme. Cinq minutes avant de servir, ajoutez-y une gousse d'ail (si vous pouvez en supporter le goût) et une pincée de persil haché.

**Beignets de fleurs d'acacia.** — Prenez des grappes de fleurs d'acacia fraîchement cueillies et ouvertes au trois quarts; trempez-les l'une après l'autre dans une pâte à frire ordinaire, à laquelle vous aurez mêlé une cuillerée d'eau de fleur d'oranger. Lorsque votre friture est bien chaude sans bouillir, prenez vos grappes par le bout et non par la queue; faites-les couler doucement dans la poêle; dès qu'elles sont dorées, retirez-les avec précaution, servez-les brûlantes et saupoudrées de sucre. Elles doivent ressembler à des grappes de raisin.

**Gros lait.** — Faites chauffer du lait nouvellement tiré, mais déjà refroidi; retirez-le lorsqu'il est prêt à bouillir, sucrez-le, ajoutez-y le parfum que vous désirez; versez-le dans le vase dont vous devez vous servir. Délayez dedans gros comme un pois de présure, remuez-bien, laissez reposer jusqu'au lendemain, versez dessus de la crème fraîche. C'est un très-bon fromage.

**Perce-pierre confite.** — De tous les végétaux qui se confisent au vinaigre pour hors-d'œuvre, la perce-pierre est peut-être le meilleur, et cependant on en fait peu d'usage. Détachez les feuilles qui sont épaisses, mettez-les au fond d'un pot de grès avec demi-poignée de sel, un bouquet d'estragon, deux gousses vertes de piment; faites bouillir de bon vinaigre blanc, versez-le dessus.

Le lendemain, décantez; remettez d'autre vinaigre bouillant, bouchez avec du parchemin mouillé.

**Tisane pour les rhumes.** — Faites une décoction de racine de guimauve fraîche, dans laquelle vous ferez infuser une pincée de fleurs de coquelicot. Sucrez.

**Pommade pour empêcher les cheveux de tomber.** — Quatre-vingt-dix-neuf centièmes de pommade à la rose, qui se vend chez les apothicaires; un centième de cantharides en poudre très-fine. Broyez bien le tout ensemble.

# CORRESPONDANCE.

As-tu fait, comme moi, cette remarque? il est des jours splendides où le bonheur rayonne autour de nous. Il est partout et pour tous : pour le pauvre comme pour le riche; à la campagne, dans la feuille qui frémit, dans la fleur qui s'entr'ouvre, dans le ruisseau qui murmure! A la ville, dans un doux rayon de soleil, dans l'espoir d'une fête, et dans un certain entrain inaccoutumé qui colore de teintes roses tout ce qui nous entoure!

C'est ainsi que voyait hier celle qui s'estime tout heureuse d'être la meilleure de tes amies.

Il va sans dire que le soleil brillait, c'est presque une condition indispensable pour être de bonne humeur. J'avais encore une raison de plus : ma mère, mon excellente mère avait fait faire à mon insu et déposer dans ma chambre la délicieuse robe dont je t'envoie la gravure et l'explication : c'était une surprise que sa tendresse me préparait, et à part le bonheur que me causait cette nouvelle preuve d'amour pour moi, je crois n'avoir jamais été aussi heureuse de ma toilette. Rien jusqu'alors ne m'avait paru si gracieux que cet assemblage gradué de petits velours sur une robe d'étoffe légère. Un ravissant petit chapeau, que tu peux voir sur la gravure, et qui n'a plus, comme ceux de l'an passé, une tendance exagérée à coiffer nos épaules, complétait ma toilette.

Je dois t'avouer qu'ainsi j'étais fort contente de moi, et qu'avant de sortir je priai ma glace, complice indulgente de ma petite vanité, de me redire sous toutes les formes possibles que j'étais bien ainsi. Point *d'affreuses* crinolines, deux simples jupons empesés; ma robe a du *flou*, cela est vrai, mais ce sont les volants qui lui prêtent cette grâce, et nous n'en sommes plus, Dieu merci, aux modes du consulat.

Je sortis radieuse. Je crois qu'en cet instant on m'eût vainement offert en échange de ma fraîche toilette toutes les merveilles de l'Exposition, depuis la précieuse robe-tunique de point d'Alençon jusqu'au beau châle de dentelle noire destiné à orner les épaules de notre gracieuse Impératrice.

Être content de soi, c'est être bien près d'être content des autres.

Je n'étais pas la seule dans ces heureuses dispositions, on se saluait gracieusement, on s'abordait le sourire sur les lèvres : — Avez-vous assisté à la revue? au concert du Palais-Royal? au bal de l'Hôtel de ville? Avez-vous vu le jeune roi de Portugal? est-il blond ou brun? Son frère, le duc de Porto, vous a-t-il paru bien?

Et comme le siècle marche à la vapeur, on n'attendait pas même la réponse, passant à une autre conversation avec cette facilité qui caractérise notre nation, et qui est le sujet de la juste critique des peuples étrangers.

Ce que j'ai vu, pour ma part, avec un véritable plaisir, c'est la belle revue passée par l'Empereur en présence du jeune roi de Portugal et de son frère le duc de Porto. Tout cet imposant appareil militaire, ces braves soldats prêts à donner leur sang pour la patrie, ces fanfares guerrières, cette musique tantôt douce et mélancolique, tantôt argentine et sonore, tout cela produisait en moi une émotion extraordinaire : en pensant à la guerre, à ses drames sanglants, je sentais les larmes me monter aux yeux, et glisser malgré moi sur mes joues.

Dis-moi donc, toi qui as trois mois et quelques jours de plus que moi, pourquoi l'habit militaire nous plaît tant? Mon père m'assure que c'est parce que ce costume représente à nos yeux la force et le courage, et que nous autres femmes, nous sentons instinctivement un besoin de protection... Moi, je crois tout simplement que l'habit militaire nous plaît davantage parce qu'il est plus gracieux et plus varié que le costume bourgeois, si mesquin et si ridicule!

Pour te reposer de mon bavardage, je vais t'expliquer tous les trésors que j'ai cherchés, créés, in-

ventés pour toi. Vite, vite, déploie la planche jaune et admire!

1, Col mousquetaire. Je t'engage à broder ce col en mousseline avec application de tulle; mais le tulle dont je veux parler est un tulle tout nouveau, et que l'on désigne sous le nom de tulle à *points lancés*. Le réseau de ce tulle produit l'effet un peu mat de deux tulles ordinaires que l'on aurait placés l'un sur l'autre. Pour exécuter ce genre de broderie, tu procéderas ainsi que tu l'as fait jusqu'à présent pour toute espèce d'application : tu découperas soigneusement la mousseline, et tu verras combien ces jolis boutons de roses ressortiront agréablement sur le tulle. Si tu ne pouvais te procurer ce nouveau genre de tulle, fais ce que je t'ai dit : place deux tulles l'un sur l'autre, et tu atteindras à peu près le même résultat.

2, Manchette mousquetaire assortie au col.

3, Garniture pour taie d'oreiller, bas de pantalons, etc.; elle se brode tout au feston si l'on veut, ou bien avec un léger mélange de plumetis; les œillets ombrés et les œillets ordinaires peuvent dans tous les cas se faire au feston.

4, Entre-deux pouvant servir pour objets d'enfants, poignets de manches, hauts de corsages, etc. Les pétales des marguerites se font au plumetis ; dans l'intérieur, une roue; de chaque côté est un point d'échelle.

5, Mouchoir. Tu m'as demandé un dessin facile et à effet; celui-ci doit réaliser tes espérances; brode-le au plumetis avec mélange d'œillets ou de pois; au bord est un feston feuille de rose.

6, Garniture pouvant servir pour canezous, robes d'enfant et camisoles élégantes; guipure, plumetis, œillets ombrés et feston feuille de rose.

7, Entre-deux, plumetis et œillets ou pois.

8, *Loïde*, plumetis et œillets ou pois.

9, *A. H.*, plumetis.

10, *M. A.*, surmonté d'une petite croix. Ces lettres, ainsi que les suivantes, sont destinées à marquer du linge d'église.

11, C. *D. R.*, plumetis simple ou feston.

Fin de la petite édition.

12, Écusson pour mouchoirs : plumetis et broderie anglaise ou tout plumetis.

13, Garniture que l'on brode sur mousseline, plumetis, œillets ombrés et feston feuille de rose. Cette garniture serait charmante pour ornement de corsage de mousseline, ayant dans le fond un semis d'œillets ombrés.

14, *L. W. F.*, plumetis et feston feuille de rose.

15, Col *broche*. Ce dessin, d'après l'échantillon que j'en ai vu, m'a paru charmant. Il peut être reproduit de différentes manières : la première, et à mon avis la plus jolie, est telle que le montre la planche : guipure, feston feuille de rose, et petite guirlande au plumetis entre les deux festons feuille de rose ; dans le bord, œillets ordinaires au point de feston, ou pois entourés d'un mince cordonnet; tout autour feston feuille de rose. La seconde manière serait de broder la guirlande sur une application de tulle; et la troisième supprimerait tout à fait cette petite guirlande, qui forme losanges, en la remplaçant par des entre-deux de valenciennes; mais ce système, beaucoup plus coûteux, serait loin de produire le gracieux effet de la guirlande mate servant de cadre aux légers carreaux de guipure. Les cols *broches* se portent généralement sans corps de fichu.

16, Dessin disposé pour devant de peignoir ou bas de jupon; il se place au-dessus d'un ourlet de huit ou dix centimètres de hauteur. La broderie est composée de plumetis, de guipure, d'œillets et de feston. Dans ce dessin, la broderie qui entoure les petits médaillons ovales pourrait être remplacée par un entre-deux de valencienne, genre toujours très à la mode; mais ce qui est encore plus nouveau, et je crois t'en avoir déjà parlé, c'est de remplir soit des médaillons, soit des feuilles ou des fleurs, par de la valencienne ; l'entourage seulement est au plumetis. J'ai vu dernièrement un chef-d'œuvre de mouchoir destiné à l'Exposition, dont la bordure de feuilles de vigne était ainsi disposée.

17, *Julie*, plumetis fin.

18, *Cécile*, plumetis et point d'échelle, ou cordonnet très-fin.

19, Garniture, broderie anglaise et plumetis pour objets de lingerie ou de layette simple.

Retourne la planche.

20, Patron d'une manche de robe de nouvelle forme. Cette manche *Victoria* est formée de plis posés perpendiculairement; chacun de ces plis, tracé sur la planche, est orné d'un effilé ou tout autre ornement en rapport avec la garniture de la robe; parfois ces plis ne reçoivent aucun ornement; la manche, ainsi, conserve plus nette la grâce de sa forme. Ce genre de manches est charmant pour les robes d'étoffes légères, telles que le baréges, la toile d'Asie, le taffetas de Nice, le fil de la Vierge, etc.

21, Moitié de pantalon pour enfants de trois à quatre ans : la partie du haut qui se trouve échancrée indique le devant; ces pantalons se montent sur une petite ceinture haute de deux doigts; sur cette ceinture il faut faire des boutonnières : une devant, une de chaque côté des hanches, et deux par derrière; ces boutonnières s'adaptent à des boutons qui se trouvent sur le petit corset de dessous. Dans le bas, on fait un ourlet surmonté de plusieurs petits plis, ou bien un simple feston. Pour plus de recherche, on pose des garnitures froncées, plus ou moins élégantes.

22, *Albertine*, plumetis simple ou feston, et œillets ou pois.

23, *Adexire*, plumetis.

24, *Louise*, plumetis.

25, *Clémence*, plumetis.

### 26, PANIER MOISSONNEUSE.

Ce panier se fait au crochet. Prends du fil d'aloès, et fais, sur du bourdon de soie bleu Suède, un rond au crochet plein, ayant 30 centimèt. de circonférence ; après cela, exécute tout autour une petite dentelle au crochet, formant un peu le feston, et puis fais une anse composée de cinq rangs de crochet plein et bordés d'une dentelle en rapport avec celle du tour, mais seulement plus petite. Adapte cette anse au rond, auquel tu donneras la forme ovale, un peu dans le sentiment

du croquis de la planche; achète 70 centimètres de taffetas bleu Suède, et fais un sac ayant 32 centimètres de *largeur*, et 15 centimètres de *hauteur*; joins l'étoffe dans la hauteur par une petite couture.

Dans le haut, fais une coulisse surmontée d'un ourlet qui forme garniture; passe dedans des rubans, et adapte ce sac au rond que tu auras préalablement doublé de taffetas ou de percaline. Place enfin dans le haut du rond, tout autour, une ruche de ruban n° 4 de satin bleu Suède, et tu auras le plus joli et le plus commode des paniers dans lequel on puisse, lorsqu'on va dîner en ville, emporter son bonnet, sa petite coiffure, son ouvrage, etc.; rien ainsi n'est chiffonné. Il faut, pour la confection de cet ouvrage, 2 pièces de bourdon de soie, 2 pièces de fil d'aloès, 70 centimètres de taffetas, 25 centimètres de percaline, et 5 mètres de ruban de satin.

Ouf! si l'amitié a ses plaisirs, elle a bien ses petites corvées! et j'avoue qu'il faut toute ma tendresse pour toi pour te faire des explications aussi détaillées et aussi minutieuses. J'espère que tu me feras voir à ton premier voyage un échantillon de ce charmant panier; je serai payée de ma peine si tu as complètement réussi.

Tâche donc de profiter de ce moment où tout le monde élégant est en émoi et où l'on donne fête sur fête! tu obtiendras facilement cela de ta mère; elles sont si bonnes, les mères! Nous avons eu ici un des plus splendides bals qui aient été donnés en France; il était offert par la ville de Paris au jeune roi de Portugal : on l'a traité en poète et en prince. Là, des massifs de fleurs, des eaux jaillissantes, des globes étincelants de mille feux; puis des tentures de velours sous des treillages d'or, des corbeilles remplies d'azaléas et de lauriers roses, des escaliers garnis d'arbustes; à tous les piliers des lustres, dans toutes les baies des girandoles. Le murmure des eaux, l'éclat des lumières, les parfums exhalés par les corbeilles, la richesse des costumes, l'élégance des toilettes, tout a concouru à rendre cette fête une vraie féerie, digne de figurer en tous points dans un conte des *Mille et une Nuits*.

L'Empereur et l'Impératrice avaient ce jour-là cédé leur place d'honneur au jeune Roi, et des fauteuils marqués aux initiales de Leurs Majestés étaient occupés par la reine Christine, mère de la reine d'Espagne, et la princesse Mathilde. Le jeune Roi a dansé avec cette dernière, et le duc de Porto avec madame la baronne Haussman. Le bal s'est prolongé fort avant dans la nuit. Pour ma part, je crois que ceux qui ont assisté à cette fête brillante en conserveront un long souvenir, et que les étrangers qui y ont assisté emporteront de notre hospitalité la meilleure opinion. J'en excepte pourtant ceux qui n'ont pu parvenir à se procurer des billets, car, hélas! l'affluence était si grande qu'il y a eu beaucoup d'appelés et peu d'élus!

Mais vois combien le bonheur de causer fêtes et plaisirs m'éloigne de mon sujet. Nous en sommes, je crois, à l'explication du n° 27, délicieuse corbeille à ouvrage dont je te donne ici le croquis.

Ce gracieux travail, inventé par M^me^ Marie Soudant, et qu'elle nomme CORBEILLE AMANDA, est d'une exécution aussi prompte que facile; cette corbeille se fait au crochet *vague* avec du cordonnet de soie; en couleur rose de Chine, c'est fort joli. Commence par faire en maille chaînette une longueur de 44 centimètres; joins la première de ces mailles à la dernière, et fais un second rang composé de 7 mailles doubles, 8 mailles en l'air, et ainsi de suite. Tous les autres rangs se font de même (il en faut vingt-quatre), seulement tu dois avoir soin de faire toujours la première maille double sur la dernière des 8 mailles en l'air précédentes, ce qui produit un travail en biais : d'où le mot *crochet-vague* a dû prendre son nom. Tes vingt-quatre rangs une fois terminés, tu te procureras ou tu feras toi-même une carcasse en fil de laiton dans la proportion de ton ouvrage au crochet. Les montants et le bas de cette carcasse seront recouverts par de la chenille assortie à la couleur du cordonnet qui compose le crochet; dans le haut, se trouve une bande de peluche frisée. Le plateau de la corbeille est recouvert à l'extérieur par de la percaline et à l'intérieur par de la soie assortie à la chenille. La carcasse ainsi décorée, tu appliques intérieurement le travail au crochet, tu le fixes par des points qui se trouvent cachés sous la chenille dans le bas et sous la peluche dans le haut. La carcasse de cet ouvrage coûte 2 fr. Il faut ensuite 4 pièces de chenille à 60 cent. (le rose de Chine est plus cher); 2 écheveaux de soie à 1 fr. ou 1 fr. 50 c.; 1 fr. 50 c. à 2 fr. de peluche et 50 c. de soie et de percaline.

28, Petites fleurs détachées composant la bobèche dont tu vois l'effet au n° 29. Cette nouveauté, qui nous vient encore de chez madame Marie Soudant, se fait sur une carcasse en fil de fer ayant six branches légèrement inclinées; sur l'une de ces branches se forme, avec de la chenille verte ombrée, une feuille à jour sur laquelle on place des perles marcassites au nombre de douze; sur la branche voisine est un petit bouquet de jasmin composé de quatre fleurs faites également avec de la chenille, et dans le milieu desquelles on place un pistil jaune; les montants, ainsi que le bas de la carcasse, sont recouverts de chenille. Toute la chenille employée pour cet ouvrage doit être laitonnée. Dans le haut, le tour est garni d'une chenille beaucoup plus grosse, souple et de même couleur. Ces trois petits bouquets de jasmin et les trois feuilles doivent être alternés. Comme fournitures, tu dois acheter une pièce de chenille pour les fleurs; la chenille des feuilles, si elle n'est pas ombrée, doit être variée de nuances de vert : et alors il faut deux demi-pièces de la nuance la plus foncée et une pièce de la nuance plus claire. C'est avec cette dernière nuance, que tu fais ta troisième feuille et que tu recouvres la carcasse. Deux rangs de perles marcassites et un paquet de pistils.

29, Croquis de la bobèche terminée.

30, EMBRASSE DE RIDEAU.

Voici un charmant ouvrage que je te le recommande; vois au n° 31 combien cela doit produire un joli effet. Ce travail est composé de fleurs en laine entourées de petits anneaux plats recouverts de crochet. Choisis donc de la laine *lamée* de la couleur que tu trouveras le plus en rapport avec l'ameublement de l'appartement; choisis aussi de la soie cordonnet, ou bien encore de la laine d'une autre couleur, avec laquelle tu recouvriras par un point de crochet dix petits anneaux; tu les joindras ensuite l'un à l'autre par un point que tu cacheras à l'envers. Sur le cercle formé par ces dix anneaux, place une rose que l'on fait sur un moule, ainsi que les fleurs en laine ordinaire; cette rose se fixe par un point à chaque an-

neau. Cet ouvrage, qui ne revient pas à plus de 2 fr. tout compris, est vraiment très-gracieux, et nous rendra, je crois, bien des services pour nos loteries et pour une foule d'occasions où l'on se trouve si souvent embarrassée.

31, Embrasse terminée.

32, Col résille. Ceci est encore une primeur que je t'envoie. — Ce col est composé de tulle, de mousseline plissée, de valencienne, et d'entre-deux brodés. Regarde le n° 33, et je commence mon explication. — Achète douze ou quinze centimètres de tulle de Bruxelles, tulle souple, fin, et qui résiste au blanchissage : coupe sur ce tulle six morceaux dans la forme indiquée par un grillage sur le croquis 33. Lorsque tu auras ainsi coupé le tulle, tu prendras de la tresse de coton extrêmement fine, et tu la passeras dans le tulle, en prenant la maille en biais ; de ces mailles tu en places deux sur la tresse, et deux dessous; le rang d'à côté se fait de la même manière, mais à quatre mailles de distance. Quand tout ce côte est fini, tu croises dans l'autre sens, toujours avec les mêmes distances, et tu obtiens un carreau très-régulier; nous avons déjà dit qu'il fallait six morceaux. — Ensuite tu auras de la mousseline très-claire, dont tu couperas cinq morceaux que tu disposeras en plis; tu les feras très-rapprochés et en travers : il en faut seize. — Tes cinq morceaux de mousseline un fois préparés, tu les joins à ceux de tulle par un point de surjet très-fin, en ayant soin d'arrêter solidement tous les endroits où la tresse se trouve croisée avec le tulle ; comme ces bouts de tresse doivent être coupés très-ras, tu ne pourrais les fixer trop solidement; par la jonction de tous ces morceaux, ton col se trouve à peu près façonné; dans le bas, tout autour, ainsi que sur les deux devants, tu poseras un tout petit entre-deux de mousseline brodée, et au bord de cet entre-deux une valencienne tuyautée; les parties en tulle seront aussi entourées par une valencienne tuyautée; cette valencienne retombera sur la mousseline des deux côtés, et dans le bas sur l'entre-deux. — Le haut de ce délicieux col sera terminé par une même valencienne, montant sur le cou, c'est te dire qu'un corps de fichu serait chose inutile.

34, Dentelle au crochet pouvant servir pour bas de jupon, bordures de rideaux, taies d'oreillers, bonnets de nuit, etc.

Commence par monter une longueur de mailles-chaînettes en rapport avec l'emploi que tu veux faire de cette dentelle. — Sur ce premier rang, fais les autres ainsi qu'il suit.

2e rang. — Une maille simple dans la première des chaînettes, neuf mailles-chaînettes ou mailles en l'air; laisse les cinq mailles-chaînettes précédentes, et pique le crochet dans la sixième; puis neuf mailles en l'air; pique dans la sixième, et toujours de même jusqu'à la fin.

3e rang. — Dix mailles en l'air, pique le crochet dans le milieu des neuf précédentes, dix mailles en l'air, ainsi de suite.

4e rang. — Cinq mailles en l'air, puis six mailles simples prenant la première sur troisième des chaînettes précédentes, cinq mailles en l'air, six mailles simples prenant la première sur la troisième des dix chaînettes précédentes, etc.

5e rang. — Cinq mailles en l'air, pique dans le milieu des cinq chaînettes précédentes, deux mailles simples dans le milieu des six mailles simples précédentes, cinq mailles en l'air; pique dans le milieu des cinq mailles en l'air précédentes, etc.

6e rang. — Huit mailles simples, prenant la première et la dernière dans le milieu des cinq mailles en l'air précédentes; puis cinq mailles en l'air, et huit mailles simples prenant la première et la dernière sur le milieu des cinq mailles en l'air précédentes, ainsi de suite.

Le 7e et dernier rang se compose de mailles simples prises dans chacune des mailles précédentes, seulement il faut faire deux mailles dans la maille du milieu des cinq dernières mailles en l'air.

Ce dernier rang une fois terminé, il faut passer le manche du crochet dans chacun des trous de festons, comme si tu enfilais des anneaux de rideaux ; c'est ce qui donne au feston cette petite ondulation qui produit un charmant effet.

La gravure te montre deux toilettes, l'une de jeune femme, l'autre de jeune fille. La première est composée d'une robe de taffetas de Nice, à deux jupes; sur le bord de la première jupe est une ruche de ruban, d'où s'échappe un grand effilé; le même genre d'effilé se retrouve sur les basques et le bas des manches ; il a pour tête une ruche, qui remonte sur le devant du corsage et qui entoure le cou. — Les bouillons en mousseline sont terminés par un poignet et une petite dentelle; une dentelle borde le cou. Le chapeau est en tulle bouillonné ; entre chaque bouillonné est un velours n° 1; de chaque côté de la passe, qui est à fond fuyant, se trouvent de légères touffes d'aubépine. Dans l'intérieur de la passe, des ruches de tulle s'entremêlent à des coques de petits velours.

La toilette de jeune fille est pleine de nouveauté et de distinction. La robe, en mousseline, a trois volants; à chacun de ces volants, au-dessus d'un grand ourlet, se trouvent plusieurs rangs de petits velours *noirs* gradués. — Le corsage, montant et à gerbes, est monté sur une ceinture recouverte de petits velours noirs, terminés sous un nœud placé par derrière. Les cinq volants de la manche sont ornés de velours, posés au-dessus d'un ourlet de six à huit centimètres; le mantelet est aussi en mousseline : les trois volants, froncés et non posés à plis plats, sont garnis comme les volants de la robe. Le chapeau qui complète si bien cette toilette est en crêpe blanc, à coulisses plates; chaque coulisse est séparée par un velours *noir*, n° 1; d'un côté de la passe est un chou de tulle bordé de velours noir; dans le milieu du chou se trouve une rose rose à longs feuillages verts; de l'autre côté de la passe, un chou semblable sans fleurs.—Au bord du chapeau est une ruche de tulle, bordée de velours noir; en dessous, la même ruche encadre le visage. Une rose rose est placée du côté opposé.

Te donnerai-je l'explication du rébus de juin? il me semble que ce serait faire bien peu de cas de ta perspicacité; dis donc, en voyant ces deux *hommes-seaux*... patience, résiste un moment à la tentation du jeu de mots dont je te vois déjà possédée, tout à l'heure tu pourras et devras même te le permettre : dis donc, en regardant le premier : *un seau trouve toujours un plus*, et en regardant le second : *seau qui l'admire*... Mais tu n'as pas attendu ma permission, le *calembour* est déjà fait; je n'ai donc plus rien à te dire.

Adieu, chère amie, tiens-moi compte de tous les efforts que je fais pour te plaire en venant nous surprendre bientôt. On attend ici incessamment la reine d'Angleterre et le prince Albert, et, quoique

leur résidence soit, dit-on, fixée à Saint-Cloud, j'espère bien que les fêtes que l'on donnera en leur honneur auront lieu à Paris.

A propos de cela, j'oubliais de te dire que l'Empereur et l'Impératrice ont assisté dimanche à une grande harmonie de l'Orphéon; c'est quelque chose de noble et d'imposant que ces chœurs solennels exécutés par douze cents élèves adultes ou enfants, presque tous des écoles municipales, avec un accord et une méthode admirables; ce doit être ainsi que les anges chantent au ciel! Le *Domine salvum, le Good save the Queen: le Chant du Forgeron*, par M. Halévy, et *les Vendanges*, d'Orlando Lasso, ont été surtout chaudement applaudis.

## ÉPHÉMÉRIDES.

### 12 JUILLET 1073. — MORT DE SAINT JEAN GUALBERT.

Jean Gualbert appartenait à une famille noble de Florence, qui avait perdu, par la main d'un gentilhomme, un fils aîné tendrement chéri. Dès son enfance, Jean fut nourri dans l'idée et l'espoir de la vengeance, et il résolut d'employer tous les moyens pour venger la mort de son frère. Un jour de vendredi-saint, il rencontra le meurtrier dans un passage si étroit, qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. Il tira son épée, et il allait fondre sur son ennemi, quand celui-ci se jeta à genoux, et le supplia, par la passion et la mort de Jésus-Christ, de ne pas lui ôter la vie. Le nom de Sauveur des hommes toucha Gualbert jusqu'au fond du cœur; il releva son ennemi en disant : « Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Priez Dieu de me pardonner mon péché. »

Jean, continuant sa route, arriva devant une église; il entre, il prie avec ferveur, et il voit l'image du Christ incliner profondément la tête, comme pour le remercier de la miséricorde qu'il venait de faire pour l'amour de lui. Ce moment décida de la vie de Gualbert. Il quitta aussitôt le monde, prit l'habit religieux, et fonda un monastère où l'on suivait la règle de saint Benoît dans sa rigueur primitive.

Ce monastère, situé dans une solitude ombragée, s'appelait Vallombreuse. Il vécut dans la plus haute perfection, et mourut à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le pape Célestin III a placé Jean Gualbert au nombre des saints, en l'année 1183.

## MOSAÏQUE.

Les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur.

M^me^ DE SÉVIGNÉ.

—

Soyez en garde contre les petites dépenses; peu, répété souvent, fait beaucoup.

FRANKLIN.

—

Un seul ingrat nuit à tous les malheureux.

*Proverbe latin.*

Les devoirs que les femmes ont à remplir sont le fondement de toute la vie humaine. Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent et soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de tout ce qui touche de plus près au genre humain?

FÉNELON.

—

**La prière accompagnée de larmes est une vertu.**

SAINT AMBROISE.

## RÉBUS.




Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens 1.

23e année

N° VIII

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Quatrième article.)

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — LES PEINTRES FRANÇAIS.

*Peu de matière et beaucoup d'art*, dit Paul-Louis Courier, un grand maître en style. Que nous sommes loin de compte avec un tel précepte! *L'art* nous manque, sans doute, mais non pas *la matière*. De cinq à six mille objets d'art à enfermer en deux articles : jugez de notre embarras ! Un poète se flattait d'avoir mis au monde une épopée de vingt mille vers. « A la bonne heure! lui dit un confrère ; mais il faudra dix mille hommes pour lire cela. » Nous sommes seul pour tant de tableaux et de statues. Aussi ne pouvons-nous offrir, dans les limites étroites de ce travail, qu'un résumé, un aperçu, une introduction, une sorte de frontispice à l'étude comparée de tant d'œuvres venues de tous les points de l'Europe, et même d'Asie et d'Amérique.

Trop heureuse, cette Exposition, si elle réunissait chaque jour les *dix mille hommes* du poète ; mais il n'en est rien : la foule se presse plutôt (pure façon de parler) au Palais de l'Industrie, qu'à celui des Beaux-Arts, et cela prouve assez les tendances tout industrielles et toutes positives de notre époque. Hors le dimanche (jour à quatre sous), on navigue fort à son aise dans la nef artistique de la rue Marbœuf. Les visiteurs s'en plaignent peu; mais cela ne fait pas le compte des artistes, ni celui de l'entreprise. Le jour à cinq francs (importation anglaise décidément incompatible avec nos mœurs égalitaires et économes), chacun des deux Palais n'est qu'un vaste désert, et la Compagnie réalise là, où elle cherchait un surcroît de bénéfices, une hebdomadaire perte sèche de sept ou huit mille francs. On se demande pourquoi elle persiste dans une tentative si impopulaire, si peu payée de succès, si peu payée à tous égards; mais ce n'est point là notre affaire. Notre aristocratie personnelle se contente aisément du jour à vingt sous. Entrons donc, sans plus de glose, et passons au tourniquet, le franc en main, car, ainsi que nous l'avons dit précédemment, on ne rend pas de monnaie au bureau, et il faut présenter la pièce toute ronde. Cette petite difficulté d'introduction n'est pas la seule, et l'on voit des personnes obèses, ou des dames ornées de trop de crinoline, avoir peine à franchir, même avec l'obole requise, l'impitoyable *compteur*, vrai tourniquet de Procuste. Avis pour le choix des sous-jupes, les jours où on ira admirer les merveilles de l'art, ou les miracles de l'industrie.

Quelques mots cependant, avant de pénétrer, sur l'extérieur de l'édifice, dû à M. Lefuel, qui a remplacé feu M. Visconti et dans la direction des travaux du Louvre, et comme architecte de l'Empereur. C'est un hémicycle en retraite, donnant ouverture à sept arcades ou portes monumentales, et réunissant deux avant-corps surmontés de frontons assez élégants. Cette construction provisoire ne manque pas de distinction et fait également honneur à l'architecte par sa disposition intérieure, par le talent qu'il a eu d'y répandre uniformément la lumière, venue d'en haut partout, et de faire heureusement ressortir les tableaux par un fond de nuance vert-olive reconnu par les peintres eux-mêmes, nous dit-on, comme étant le plus favorable.

Lorsque nous aurons ajouté que l'intérieur de la construction comprend six travées, trois de chaque côté, longeant trois grands salons qui en occupent le milieu, et que séparent eux-mêmes des allées transversales; que deux escaliers placés à chaque bout du vestibule conduisent aux galeries supérieures, et que la sculpture remplit un vaste espace à part sur la gauche, faisant saillie et excroissance à l'édifice, nous n'aurons pas beaucoup appris au visiteur, qui ne peut guère se dispenser de se munir du plan, ainsi que du livret, surtout si ses moments sont comptés, et s'il ne peut multiplier ses séances au Palais des Beaux-Arts. Mais en ce cas, et s'il lui faut tout voir dans une journée, je ne saurais le garantir contre la vaste migraine qui est l'ordinaire loyer de semblables tours de force, et à laquelle n'a point échappé pour son compte le signataire de cet article. Il vaut donc mieux s'y prendre à trois et à quatre fois, et vous voyez que nous plaidons assez bien la cause de la Compagnie, en retour de la grâce qu'elle ne nous a point faite de nous donner nos entrées.

Veuillez bien seulement retenir ces indications générales : les envois anglais, qui sont fort nombreux, occupent toute la travée de l'extrême droite ; les produits français une partie de celle de gauche, plusieurs des salons du milieu, et en général les allées ou galeries du fond de l'édifice. Les tableaux des autres Etats s'y enchevêtrent d'une façon peut-être un peu trop fortuite, soit à l'entrée, soit à la gauche, soit au centre. Mais, en regardant au-dessus de chaque porte, vous y verrez les armes et le nom du pays expéditeur, de même qu'au Palais de l'Industrie des drapeaux pavoisent et indiquent les diverses régions du monde.

Si vous voulez par là-dessus un peu de statistique, voici le compte des tableaux et objets d'art envoyés par chacun, selon l'ordre alphabétique :

| | |
|---|---|
| Autriche (compris le Lombard-Vénitien) | 227 œuvres. |
| Bade | 22 |
| Bavière | 76 |
| Belgique | 251 |
| Danemark | 7 |
| Deux-Siciles | 6 |
| Espagne | 82 |
| États-Romains | 24 |
| États-Unis | 39 |
| Grande-Bretagne | 783 |
| Pays-Bas | 133 |

| | |
|---|---|
| Pérou | 5 |
| Portugal | 27 |
| Prusse | 245 |
| Sardaigne | 37 |
| Saxe | 22 |
| Suède | 45 |
| Norwége | 16 |
| Suisse | 115 |
| Toscane | 1 |
| Turquie | 3 |
| Villes anséatiques | 16 |
| Wurtemberg | 12 |

Quant à la France, son contingent est de 2,628 œuvres, soit la moitié du total, envoyées par 1,029 artistes, et qui se décomposent ainsi :

| | |
|---|---|
| Tableaux | 1,832 |
| Sculpture | 354 |
| Gravure | 191 |
| Architecture | 156 |
| Lithographie | 95 |

La France, disons-le tout de suite sans vanité nationale, ne l'emporte pas seulement par le nombre, mais aussi par l'éclat, dans ce tournoi universel. D'ailleurs il importe de remarquer, pour être tout à fait équitable, que les autres nations, volontairement ou non, ne combattent point contre elle à armes égales.

Certains gouvernements, les Italiens surtout, passent pour n'avoir point favorisé entièrement, par des considérations politiques dont nous n'avons point à nous occuper, le mouvement d'expédition artistique dont la France s'est faite le centre et le but. Il faut ajouter à cela les frais assez considérables du transport à longue distance d'une œuvre d'art, et surtout d'une sculpture. Mais les meilleures œuvres d'un artiste ne sont pas communément celles qui restent dans son atelier. Une fois qu'elles en sont sorties, il n'en dispose plus, et beaucoup d'amateurs sont ou avares et jaloux de leur trésor, ou fort peu désireux de l'exposer aux risques d'un long voyage, et d'un sinistre pouvant en résulter, soit à l'aller, soit au retour : crainte malheureusement justifiée par la perte ou le bris de certaines œuvres. Les propriétaires anglais de collections picturales ont répondu en nombre, en bons et féaux alliés, à l'appel de la France; mais il n'en a point été ainsi, bien s'en faut, partout ailleurs.

Nous disions donc que la France l'emporte, et de beaucoup, au Palais des Beaux-Arts. A tort ou à raison, il n'y a point en Europe, à part quelques artistes anglais ou allemands, de célébrités comparables à celles de MM. Ingres, Delacroix, H. Vernet, Decamps, Gudin et quelques autres. L'école Française, si longtemps inférieure ou nulle, tient aujourd'hui la palme, et ce sont ses produits que les amateurs couvrent d'or. Est-ce à dire qu'elle soit tout à fait au niveau de cette prééminence reconnue, et que sa supériorité soit aussi absolue qu'elle est sûrement relative? La main sur la conscience, nous ne le saurions dire. Il y a chez nous, en peinture comme en littérature, absence d'unité, de régulateur et de foi. Plus de larges écoles comme au temps glorieux des grands Italiens et des grands Flamands; plus d'écoles pour mieux dire. Il y a bien les deux grands camps du *dessin* et de la *couleur*, ce dernier gagnant sans cesse du terrain, ou, comme on dit, des *Ingristes* et des suivants de Delacroix, qui se battent ni plus ni moins que jadis les Gluckistes et les Piccinnistes, ou plus récemment, et de nos jours, les romantiques et les classiques. Mais ce duel singulier, qui consiste à disjoindre les deux grands éléments de l'art de la peinture, n'est qu'un combat et ne forme ni enseignement, ni doctrine.

On ne sépare point ce qu'unissent les dieux,

et nulle union n'est plus légitime que celle du dessin et de la couleur.

Néanmoins, on se bat là-dessus à outrance, mais en deçà comme en delà de cette étrange ligne de démarcation, il n'y a guère que mêlée assez confuse. Chacun tire à soi comme dans l'art d'écrire, et estimant son procédé le meilleur, si ce n'est l'unique possible, s'y retranche et s'y confine étroitement. Certes, il faut de la liberté dans les arts, et les imitateurs ne sont guère de notre goût. Mais un enseignement puissant et complet n'est pas ce qui étouffe l'originalité; il la crée et la prépare bien plutôt. L'absence de philosophie, de suffisante portée et de solides principes dans l'éducation artistique, a donné naissance à l'absence de théorie de *l'art pour l'art*, toujours comme en littérature. C'est surtout chez les *coloristes* que l'on trouve cette manie. Vous voyez des peintres habiles dépenser, gaspiller des ressources de palette inimaginables à traiter des sujets qui n'en sont réellement pas, tant chacun est en droit de les trouver frivoles, insignifiants, tout à fait nuls. Quand vous leur demandez ce qu'ils ont voulu faire, ce qu'ils ont voulu dire, quel genre d'impression, de rêverie, de leçon ils entendent nous donner, ils vous répondent fièrement qu'ils n'ont pas de compte à vous rendre; que la peinture est un arcane, un art sacré qui vit de sa propre substance; qu'un jeu savant d'ombre et de lumière est ce qu'il y a de plus beau sous le soleil (ils sont de l'avis du soleil); qu'un adroit tour de main leur donne tous titres à l'admiration de leurs confrères, et de cinq ou six amateurs, seuls juges en telles matières; que le public non-seulement ne s'y connaît point, mais ne peut s'y connaître; qu'ils n'ont point affaire à lui, qu'ils ne peignent point pour persuader, pour prouver ou émouvoir, mais bien pour peindre et plaire aux yeux, etc.; d'où il suit que nous possédons un art tout matérialiste, et que la condition du peintre, sauf une demi-douzaine de grandes personnalités, devient de plus en plus difficile, car c'est le cas de rappeler le mot dit méchamment par Voltaire à une certaine corporation : « Aimez-vous les uns les autres, car qui diable vous aimerait? — Admirez-vous et achetez-vous les uns les autres, car qui diable... etc.» pourrait-on leur dire, à non moindre droit.

Est-ce dans le temps où nous vivons qu'il convient de rappeler cette vérité flagrante et éternelle : que l'artiste de toute profession, qu'il tienne le pinceau ou la plume, est un initiateur, un instructeur, en même temps qu'un grand magicien, s'il peut, et qu'il doit compte de ses talents aux autres hommes pour les éclairer, les élever, les améliorer, les enthousiasmer, dans la nature de ses forces et jusqu'aux limites de son langage propre? Les arts *plastiques*, c'est-à-dire ceux qui ont plus particulièrement la forme, la nature extérieure pour objet, vont sans doute moins directement à ce but que l'art d'écrire qui est tout spiritualiste; mais encore faut-il qu'ils y aillent, ou

tout au moins qu'ils y tendent. Des canards dans une mare, un vieux mur rongé, ou un boucher trônant derrière quelques lambeaux de chair pendante, peuvent attirer l'œil comme articles bien peints, où la lumière et l'ombre se jouent à merveille; mais encore n'est-ce que de l'art inférieur, insuffisant et inutile, et c'est volontairement déchoir que s'astreindre à de telles productions.

Il est extrêmement triste qu'il y ait une sorte de hardiesse à dire aujourd'hui de ces choses-là; mais enfin, cela est ainsi.

Les deux artistes de l'école française qui ont le plus cherché, à des degrés et avec des moyens inégaux, l'un à spiritualiser et l'autre à dramatiser la peinture, manquent malheureusement à l'Exposition. Ce sont MM. Ary Scheffer et Delaroche qui, systématiquement depuis bien des années déjà, s'absentent de nos Salons périodiques. Cela est regrettable et il faut s'en plaindre, car ils répudient ainsi d'un côté la mission qu'ils ont spontanément choisie, de l'autre, celle de faire tourner leur art au profit du public, en l'idéalisant, en le *mouvementant*. Leurs œuvres en sent fait un repoussoir heureux au *colorisme*, au *réalisme* purs et simples, et, malgré ce qui peut leur manquer à d'autres titres, un pareil voisinage n'eût pu que les faire très-avantageusement ressortir.

M. Ingres, qui avait depuis le même temps partagé la retraite volontaire de MM. Ary Scheffer et Paul Delaroche, a été, cette fois, mieux inspiré, et il a rassemblé, pour l'exposer au public, à peu près toute son œuvre, sauf *la Stratonice*, qui est en Italie aux mains de M. Demidoff, un ravissant portrait de femme peint à Rome, que possède le musée de Montpellier, et quelques autres toiles, mais en fort petit nombre. Celles qu'il nous montre ne s'élèvent pas à moins de quarante, et ce n'est pas beaucoup, si l'on songe à la longue carrière qu'a déjà parcourue l'illustre artiste, encore plein d'une vigueur et d'une sève qu'il a judicieusement ménagées. On lui a affecté un petit salon où il trône seul. Nourri en Italie de la moelle des lions, M. Ingres s'est violemment épris de l'art italien, de l'art florentin surtout, où le dessin l'emporte éminemment sur la couleur; et, sa nature le poussant d'ailleurs dans cette voie, il y a abondé avec la passion dont témoigne la singulière énergie de son visage, peint par lui-même à l'âge de vingt-quatre ans, l'un des beaux portraits de cette Exposition qui en compte tant d'éminents. M. Ingres est ainsi devenu le chef d'un grand parti de l'école française, de celui qui recherche et cultive avant tout la science de la ligne, mais n'achète malheureusement cet avantage important qu'au prix d'un contour sec et froid, d'un coloris gris et terne. Il faut dire qu'en revanche, les *coloristes* se piquent fort peu, par un écart correspondant, de la pureté du dessin.

Quoi qu'il en soit, M. Ingres résume sa glorieuse vie et la recueille pour l'offrir loyalement au public avec ses qualités et ses défauts, tous deux considérables et saillants. Quel admirable peintre on ferait, si l'union en était possible, de MM. Delacroix et Ingres!

M. Ingres a peu d'idéal, peu d'inspiration; partout on sent chez lui une sorte de parti pris d'archaïsme et l'effort puissant, mais non suffisamment dissimulé, d'une volonté opiniâtre. Ses tableaux sont pleins d'étude, de science, de style, d'élévation même: ils laissent toujours froid. Les plus importants sont: *le Vœu de Louis XIII*, le plafond *d'Homère* détaché des voûtes du Louvre, celui de *l'Empereur Napoléon Ier*, qui figure à l'Hôtel-de-Ville, *la Jeanne d'Arc à Reims*, et surtout le beau *Martyre de saint Symphorien*, selon nous, le plus éminent de tous, qui souleva tant de critiques et de luttes passionnées au salon de 1837, à la suite duquel le peintre, irrité de la controverse, se retira sous sa tente, pour n'en plus sortir que dix-huit ans après, à l'occasion de l'Exposition universelle. Ce *Symphorien*, qui appartient à la cathédrale d'Autun, est superbe: il ne se peut rien voir de plus chrétiennement enthousiaste que la tête du saint et sa pose inspirée, qui défie l'appareil menaçant des bourreaux et des licteurs. Toute la mise en scène, tous les accessoires témoignent d'une profonde entente de l'antiquité; les nombreux personnages se groupent et se meuvent, pour ainsi dire, sans embarras, sans confusion, avec clarté: la composition est vraiment magnifique.

Ce tableau est très-grand; beaucoup d'autres petits sont de mérite inférieur. Dans le nombre sont plusieurs *Vénus* et *Odalisques* d'un *faire* très-inégal. M. Ingres excelle en général à retracer la forme et la beauté féminines, moins

La grâce plus belle encor que la beauté.

Son *Odalisque* couchée et vue de dos, la plus célèbre et la plus popularisée par la lithographie et la gravure, est d'une dureté de linéaments très-choquante. Celle du harem est d'une couleur impossible. *L'Angélique* sauvée par Roger est bien pâle, à qui a présente au souvenir *l'Andromède* du groupe de Persée, de Puget. En revanche, la *Vénus Anadyomène* rappelle, avec plus de pureté dans les lignes, la couleur des bons maîtres vénitiens. Dans les deux petits tableaux de *Pie VII tenant chapelle*, M. Ingres est plus coloriste: il l'est tout de bon, et montre ce qu'il aurait pu faire dans cette voie aussi, sans l'esprit de système ou la tyrannie des impressions premières, qui l'ont presque toujours rivé à l'imitation des premiers maîtres italiens.

Mais où cet artiste si grand, bien qu'il soit si incomplet, est sans rival, c'est dans la science du portrait; l'on peut dire qu'il y égale presque Holbein par l'extrême fini de la peinture, la ressemblance prodigieuse, sans servilité toutefois, et l'élévation du style. Chose singulière, M. Ingres met plus de poésie dans un simple portrait, dans une copie, pour tout dire, que dans une toile où l'imagination aura la principale part. Le portrait de M. Molé, ceux de Chérubini surtout et de M. Bertin de Vaux, sont d'impérissables chefs-d'œuvre. Celui de Napoléon, premier consul, en costume de velours rouge, celui du père de l'auteur et celui de l'auteur lui-même, sont également fort beaux et se gravent d'une façon ineffaçable dans la tête, ce qui est le vrai signe du talent supérieur appliqué à telle œuvre: celui de métamorphoser comme en autant de types les personnalités retracées. Dans les portraits de femmes, l'auteur est, ce nous semble, moins habile ou moins heureux. Son pinceau rigide et antitransacteur, ou rend mal la grâce, ou ne la supplée point là où elle peut être absente. Puis le soin curieux des étoffes, bijoux et autres accessoires nuit un peu au principal. Néanmoins, le portrait de madame d'Haussonville, celui de madame M..., et celui de la dame peinte à Rome en 1807, sont des œuvres très-achevées, et telles qu'aucun peintre français n'en pourrait sans doute produire.

De M. Ingres, passons à son antipode, à son pôle adverse, M. Delacroix. Prototype de la couleur à outrance, aussi fougueux que l'est peu son émule, laborieux et patient promoteur du dessin quand même, M. Delacroix a exposé à peu près le même nombre de tableaux dans un grand salon voisin, dont il occupe à lui tout seul environ le tiers sur trois faces. On peut le suivre allant de succès en succès, et quelquefois de chute en chute, mais pour se relever plus fier, depuis ses débuts au salon de 1822, je crois, jusqu'à nos jours. Son premier tableau remarquable fut *la Barque de Virgile et de Dante* franchissant le lac infernal de la Divine Comédie au milieu des damnés, qui convulsivement s'y cramponnent et font effort pour y monter. Cette œuvre, qui souleva beaucoup de répugnances et d'objections, fut vivement louée par M. Thiers, chargé alors, dans le *Constitutionnel*, du compte rendu dont nous nous acquittons ici. Très-imparfait à notre sens, et très-mélodramatique, ce tableau accusait néanmoins une puissance d'imagination tragique et une vigueur de coloris qui justifiaient pleinement l'horoscope tiré sur le futur grand peintre par le futur homme d'État. Suivit, en 1824, *le Massacre de Scio*, selon nous, bien supérieur et qui figure, avec le précédent et bon nombre d'autres œuvres du même auteur, au musée du Luxembourg. Dès lors, M. Delacroix fut naturellement posé en chef d'école et remplit vaillamment son rôle de général d'armée. Pas plus que M. Ingres, il ne fit de concession au camp opposé, et il poussa souvent sa fougue jusqu'à une incorrection trop flagrante pour ne point être, sinon entièrement voulue, du moins facilement et volontiers acceptée. Son contour, au lieu d'être finement, mais sèchement arrêté comme chez M. Ingres, est souvent à peine indiqué et semble comme embu de toutes les couleurs ambiantes. Aiguillonné par le succès, irrité par l'opposition, M. Delacroix a dû en venir souvent à prendre ses défauts pour ses qualités. Si l'on veut savoir jusqu'où l'exagération peut aller, il n'y a qu'à jeter les yeux sur un portrait de vieille femme, le seul, du reste, de son œuvre, et véritablement hideux. Sa *Madeleine au désert* est à peine une ébauche, et l'auteur eût sagement fait de la condamner à la retraite, ainsi que quelques autres toiles. Mais, en revanche, les beautés de premier ordre fourmillent dans tant d'autres œuvres; le peintre est si poète, si ardent, si dramatique, si maître du clair-obscur, et en même temps si brillant, si lumineux, qu'il *éteint* tout autour de lui. Il est maître de son salon, bien qu'il ne le remplisse pas à lui tout seul, et, l'est du moins à notre avis, de l'Exposition tout entière. En face de lui on a placé, par je ne sais quelle ironie, des *Ingristes*, fort recommandables d'ailleurs, MM. Lehman, Flandrin et autres, dont les cendres grises font devant ce volcan une assez triste figure. Ses grandes toiles, *l'Entrée des Croisés à Constantinople*, la *Justice de Trajan* et autres, sont placées un peu haut; il est difficile de les bien saisir là dans leur ensemble. A tort ou à raison, ce ne sont pas celles qui nous impressionnent le plus. Mais *le Christ aux Oliviers*, mais *le Christ en croix*, mais *les Femmes d'Alger, la Noce juive, les Convulsionnaires de Tanger*, la furibonde esquisse du *Meurtre de l'évêque de Liège*, la *Tuerie nocturne*, la *Barque des naufragés*, la *Scène des fossoyeurs* de Hamlet, et surtout la *Médée furieuse*, voilà de ces œuvres qu'il n'est plus jamais possible de s'ôter de devant les yeux, une fois entrevues. M. Delacroix s'y élève à la puissance coloriste des plus grands Vénitiens, avec moins de dessin, autant d'invraisemblance parfois; mais ce je ne sais quoi qui est d'introduction toute moderne, et que, faute d'autre formule plus intelligible et plus nette, on a nommé le romantisme. La vie, abondante chez lui, l'a fait grand peintre et le fera immortel, nonobstant des imperfections énormes; l'épreuve vaillamment affrontée par lui de l'Exposition actuelle est pour lui décisive : il en sortira vraiment et définitivement grand. Il n'y a pas beaucoup de nos peintres à qui soit réservée une telle fortune, ou quoi que ce soit d'approchant.

Par exemple, l'exposition de M. Decamps, autre coloriste fameux, sera loin, selon nous, d'avoir le même sort. M. Decamps expose également toute son œuvre ou à peu près. Cette œuvre, il en faut bien convenir, a vieilli : tel est du moins l'irrésistible effet qu'elle a produit à nos yeux. Plutôt que hasarder un jugement téméraire, nous aimerions beaucoup mieux croire que nous avons vieilli nous-même, si les peintures de M. Eugène Delacroix ne nous apportaient une impression tout inverse. Telle nous choqua dans sa primeur qui aujourd'hui nous transporte, et il n'en est pas de même, nous avons grand regret à le dire, de celles de M. Decamps qui nous éblouirent dans le temps, et que maintenant nous trouvons relativement froides et pâles. On dirait que les successeurs, admirateurs, imitateurs de M. Decamps, sans lui pouvoir certes ravir le mérite de l'initiative, lui ont dérobé son secret. Ce qu'il y a de certain, c'est que les pittoresques contrastes d'ombre et de lumière sont aujourd'hui singulièrement vulgarisés, et que ces *effets* courent, si ce n'est tout à fait les rues, du moins les boutiques de marchands de tableaux et les galeries d'amateurs. Il est tels de ces effets-là qui effacent en chaleur et en éclat le faire du maître. Celui-ci n'en doit pas moins garder ce nom : il l'a conquis par la priorité d'abord, ensuite par des qualités d'ingénuité et d'esprit que n'ont point les derniers venus. Mais c'est déjà trop que l'on puisse contrefaire à ce point le procédé et le dépasser parfois, et les véritablement grands dans l'art sont ceux que l'on ne saurait imiter. M. Decamps a faibli, parce qu'il est trop généralement du parti de ceux qui peignent pour peindre. Tout lui est bon, et ses sujets n'ont ordinairement aucune importance; ce sont simplement des prétextes, des canevas à vives couleurs et à coquetteries plastiques. Il serait toutefois injuste de méconnaître les qualités d'exacte et fine observation qu'il y a dans ses tableaux de genre orientaux, les plus nombreux et les plus goûtés de tous. Il a rendu merveilleusement les types primitifs et singuliers du pays du soleil, et l'opposition d'un ciel éclatant avec la sombre fraîcheur des cahutes et des ruelles de la cité mahométane. Mais ces effets tant de fois répétés s'oblitèrent, et au total c'est toujours le même tableau très-pittoresque, mais très-superficiel, et valant surtout par l'éclat. Or, cet éclat a diminué parce que l'on a trouvé moyen d'en avoir autant ou plus, et la valeur intellectuelle, le sens philosophique, l'âme de l'œuvre, en un mot, n'y supplée pas. C'est la rude, mais très-juste punition de tout art qui s'adressera aux yeux simplement, et non à l'esprit. Le procédé matériel se découvre, s'imite, se surpasse, et les trois quarts du prix de l'œuvre s'envolent instantanément.

Donc, M. Decamps ne brille plus pour nous du même feu qu'autrefois, et c'est une sorte de déception que nous a apprêtée toute cette rangée de petites toi-

les, d'ailleurs fameuses, classées dans les cabinets les plus riches, et chèrement payées par ceux qui s'en sont rendus acquéreurs. *La Bataille*, si vantée, *de Marius et des Cimbres*, nous a semblé, comme autrefois, une chose très-confuse, où l'on ne voit qu'avec les yeux de la foi cette mêlée si admirée. *Les Singes* cuisiniers, musiciens et autres, qui ont provoqué tant d'extase, nous semblent fort plaisants toujours, mais plutôt faits pour défrayer une débauche de crayon que l'art sérieux de la peinture, et en somme ne méritant pas les admirations sans nombre qui leur ont été prodiguées. Ainsi de beaucoup d'autres toiles dont il serait inutile de faire ici l'énumération. Il en est dans le nombre qui maintiennent M. Decamps au rang élevé qu'il occupe. Dans un genre fort secondaire, il a su être le premier : ce n'est pas une mince gloire ; il reste et demeurera une originalité brillante ; mais il n'a pas peu contribué à entraîner le *servum pecus* des copistes dans une voie trop exclusivement et trop crûment pittoresque, et notre sincère impression est que, soit découragement et marasme, comme on l'a dit, soit circonspection et calcul, il s'est arrêté bien à temps.

M. Horace Vernet n'en a pas fait autant, et n'est pas homme à s'arrêter jamais. Aujourd'hui en France, demain en Afrique, et après-demain en Russie. On l'a représenté sur un cheval fougueux, galopant le long d'une toile, et la couvrant bride abattue. Il y a un peu d'hyperbole en cette facétie équestre ; mais la vérité est que la facilité et la fécondité du troisième des Vernet ne le cède en rien à celles d'aucun des peintres connus dans l'histoire. Il est spirituel, ingénieux; il saisit admirablement les types militaires de notre époque. Un critique d'art a prétendu qu'à sa naissance toutes les fées furent mandées autour de son berceau prédestiné. L'une lui apporta le dessin ; une autre la composition; une troisième le vif coup d'œil; une quatrième la sûre et vaste mémoire. On n'en avait oublié qu'une, qui se vengea par son absence obstinée : c'était la fée de la peinture. C'est spirituellement et méchamment joli ; mais ce n'est qu'en partie vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Horace Vernet, qui use systématiquement d'une palette fort restreinte, est un coloriste assez faible, et est bien plutôt un habile illustrateur, un chroniqueur émérite par le pinceau, qu'un grand peintre. Les deux grands tableaux qu'il a tirés de Versailles pour les comprendre en son exposition actuelle, *la Prise de la Smala d'Abd-el-Kader* et *la Bataille d'Isly*, s'ils ont bien la physionomie des choses, des hommes et des lieux représentés, n'ont déjà plus, ce nous semble, le vif éclat des premiers jours. Ils nous ont paru presque ternes, et, dans tous les cas, la toute-puissante lumière de l'extrême midi n'y rayonne point. Le tableau de la Smala est contraire à tous les principes d'unité qui avaient jusqu'ici guidé les peintres de batailles. Ce n'est pas un sujet, c'est dix sujets traités sur cette toile oblongue, qui affecte toutes les proportions et le genre d'utilité didactique d'un immense panorama. C'est un bulletin peint, bien plus qu'une composition picturale selon le vœu de l'art. Mais les détails en sont curieux et précieux, et l'on y peut faire une étude des mœurs, costumes, véhicules et ustensiles des Arabes. La Bataille d'Isly, de proportions moins grandes, est cependant conçue dans le même système, et présente sur une échelle moindre les mêmes inconvénients et les mêmes qualités. Il n'en est pas de même de plusieurs autres batailles également exposées par M. Vernet (Jemmapes, Valmy, Hanau, Montmirail, etc.). Il y a l'art pourtant de montrer de grandes lignes militaires et de nous faire comme assister à l'action, sans que l'œil troublé hésite entre tel ou tel épisode. Nous préférons à toutes une toute petite toile, représentant l'attaque de l'une des portes de Constantine par le lieutenant-colonel Lamoricière et une poignée de soldats. Ce petit tableau est saisissant de vigueur, de vérité, de couleur même. Parmi les compositions plus anciennes qui ont contribué à populariser le nom de M. Horace Vernet, et que la gravure a multipliées à l'infini, sont les deux *Mazeppa* et le *Maréchal Moncey à la barrière Clichy* (1814). On remarque aussi, dans la travée qu'a obtenue le célèbre artiste pour son exposition, ainsi que M. Ingres, mais où, à la différence de celui-ci, il a consenti à admettre quelques confrères, *une Chasse au Sanglier* et *une Chasse au mouflon*, en Algérie, tableaux également fort connus, le premier surtout, et un autre qui est inédit : *La Célébration d'un office religieux dans la grande Kabylie*, épisode de la dernière expédition du général Randon, composition pleine de vie, de pittoresque, et qui ne manque pas d'une certaine grandeur. Un autre intéressant tableau, qu'animent des figures toutes historiques, est celui qui représente, bien des années en deçà, *l'Atelier du peintre* lui-même, et où on le voit faisant des armes avec un de ses confrères. *La Judith et Holopherne*, assez faible ; *le Choléra à bord de la Melpomène* en 1834, et le célèbre portrait du Père Philippe, général des Frères de la Doctrine chrétienne, complètent cette exposition au total fort remarquable et fort importante, bien qu'elle n'embrasse pas le quart assurément de l'œuvre semée aux quatre coins de l'Europe par l'auteur.

La travée affectée à M. Decamps, au fond du palais de l'Exposition, lui est commune avec MM. Théodore Rousseau, le grand paysagiste, et Meissonnier, l'étonnant et fin miniaturiste. Quelquefois bizarre et invraisemblable, à force de rechercher le vrai, M. Rousseau n'en est pas moins le plus poétique des peintres de la montagne et de la plaine, de la haute futaie et de la clairière. Son inspiration le porte de préférence à hanter les bois et à rendre l'effet mélancolique des brumes et des teintes pâles d'automne. Quelquefois, par horreur de la vulgarité, il se trompe et sacrifie trop le naturel à l'effet. Il est alors très-difficile à comprendre, et, en effet, pendant quinze ans, il demeura tout à fait incompris du jury d'exposition, qui refusait obstinément tous ses tableaux, et dont, par un juste retour des choses d'ici-bas, il fait aujourd'hui partie. M. Meissonnier, dans ses microscopiques toiles, est parvenu à la perfection patiente et au fini des plus illustres Flamands. Il n'y a pas de Metzu ou de Miéris dont il ne puisse affronter la concurrence. Cependant, il ne leur ressemble que sous ce rapport et a son originalité propre. Ses tableaux-nains de genre, que, pour apprécier toute leur valeur, il faut regarder à la loupe, se recommandent parfois plutôt par l'extrême difficulté vaincue que par la grande portée des sujets, dont plusieurs sont assez insignifiants. Il ressemble souvent à cet homme qui faisait passer un grain de mil par un trou d'aiguille : « Qu'on lui en donne un boisseau ! » dit le père d'Alexandre. Grâce à Dieu, la récompense de M. Meissonnier est tout autre, et à juste titre : on se dispute ses tableaux, et on ne les payerait point en les couvrant d'or. Ce qui lui donne un cachet particulier et presque inimitable, c'est qu'il y a de la largeur de pose, et même de peinture, dans ses toiles si

finies et si exiguës, outre une science réelle de composition, qui ne se montre nulle part mieux que dans son charmant petit tableau des *Bravi*, attendant derrière une porte et écoutant arriver l'homme qu'ils vont égorger, en honnêtes sicaires qu'on a payés d'avance, et qui tiennent à justifier la confiance mise en leur probité et leurs petits talents.

Il faut encore citer, après MM. Ingres, Delacroix et Vernet, parmi les peintres qui ont exposé, si ce n'est la totalité, au moins une grande partie de leurs œuvres, M. Gudin, le fameux peintre de marine. C'est au moins quarante ou cinquante toiles de cet artiste célèbre que l'on compte dans la grande travée de gauche, non loin de M. Henri Scheffer, qui, à défaut de son frère Ary, a exposé une *Vision de Charles IX*, un beau portrait de François Arago, fait il y a vingt ans au moins, et celui de Monseigneur Sibour, archevêque de Paris. La mer est, de tous les aspects de la nature, celui qui réalise le mieux l'idéal de la variété dans l'unité, et cela fait, grâce d'ailleurs au talent de l'artiste, qu'il n'y a pas monotonie dans cette longue suite de marines, au repos ou tempêtueuses, de marées hautes, de marées basses, de combats navals ou *navaux*, comme dit le Larissolle du *Mercure galant*, qu'a exposés M. Gudin. Celui de ses tableaux que nous préférons est le moins compliqué et l'un des moins vastes : c'est une simple toile représentant, sans rives, sans navire, ni personnages, la haute mer avec ses lames transparentes, bondissantes et écumeuses Cette composition si simple est de l'effet le plus sublime : rien ne peint mieux la majesté, rien ne rend mieux la grandeur de cette chose immense et redoutable, le vieil et insondable Océan!

Presque tous les peintres de quelque renom, MM. Corot, Français, Diaz, Cabat, Aligny, Flers, Ziem, etc., parmi les paysagistes; Brascassat, Troyon, mademoiselle Rosa Bonheur, parmi les peintres d'animaux; Court, Cogniet. Schetz, Dauts, Flandrin, Lehmann, parmi les peintres d'histoire; Amaury Duval, Dubuffe père et fils, Pérignon, etc., dans les rangs des portraitistes; Courbet, Baron, Roqueplan, Isabey, Hédouin, Leleux, Millet, Antigna, etc., etc., parmi les peintres de genre, ont envoyé leur contingent à l'Exposition actuelle. M. Paul Chenavard a exposé dans la salle des sculptures de beaux *cartons*, dignes d'entrer en parallèle avec ceux du célèbre Cornélius, des tableaux, tirés de l'histoire à vol d'oiseau de tous les âges, qu'il projetait et devait exécuter pour la décoration du Panthéon. L'espace nous manquant entièrement pour examiner, ou seulement énumérer tant de compositions diverses, on nous permettra de faire notre dernière station dans le grand salon, contigu à celui qui contient les œuvres de M. Eugène Delacroix, et où ont pris place diverses grandes peintures qui, si elles ne sont pas de tous points les meilleures de l'école française, sont au moins celles qui frappent le plus le regard, soit par l'intérêt du sujet, soit par leurs dimensions imposantes.

De ce nombre sont les *Romains de la Décadence*, de M. Couture, l'auteur de l'*Amour de l'Or*, ouvrage qui a paru il y a quelques années et a produit grand effet par la science archéologique, le nombre et l'ordonnance noble des personnages, le coloris harmonieux et l'élévation de la composition. L'épreuve actuelle ratifie ce premier et grand succès. M. Muller, également réputé coloriste, a reproduit dans le même salon son vaste tableau de l'*Appel des dernières victimes de la Terreur*, celui où figurent les poétiques images d'André Chénier, de Roucher et de mademoiselle de Coigny (*la jeune Captive*), peinture très-dramatique; et il a exposé en outre un autre tableau moins heureux à notre gré : *Une scène du siége de Paris par les Alliés en 1814*, le retour de blessés ramenés du combat et franchissant le boulevard près de la porte Saint-Denis. M. Court nous montre son grand tableau, nouveau aujourd'hui pour bien des gens dont nous ne sommes malheureusement pas, de la terrible scène révolutionnaire de Prairial, l'*Invasion de l'enceinte législative par la multitude des faubourgs et la présentation de la tête de Féraud au président Boissy-d'Anglas*, qui s'immortalisa ce jour-là, en se découvrant avec sang-froid et respect, d'autres disent : en se couvrant devant ce sanglant trophée. Il y a dans ce même salon deux grandes toiles dues à deux peintres moins connus que les précédents, mais en train de mériter et d'acquérir un rang élevé dans les arts, MM. Yvon et Janet-Lange. Le tableau de M. Yvon représente de la façon la plus saisissante un épisode de la retraite de Russie : le maréchal Ney repoussant, à la tête d'une poignée d'hommes, à pied, l'épée en main, en simple combattant, une furieuse charge de Cosaques. Celui de M. Janet-Lange n'est autre qu'une pittoresque et mouvementée paraphrase du vers de *Britannicus* :

Il excelle à conduire un char dans la carrière!

C'est Néron, c'est César, qui, à toutes les jouissances et à toutes les cruautés voulant joindre tous les triomphes, dispute le prix de la course aux citoyens romains, si c'est combattre que l'emporter à coup sûr dans une épreuve dérisoire, où les concurrents de l'impérial cocher tremblent de lui ravir la palme. Ils ne sont, en effet, et cela est visible, occupés qu'à retenir d'une main convulsive les chevaux de leurs quadriges lancés à fond de train sur le spectateur, par une hardiesse du peintre que nous paraît avoir payée une complète réussite. L'un d'eux, s'apercevant qu'il va, malgré lui, distancer son terrible rival, dont la physionomie menaçante annonce la fureur, l'ivresse de la lutte et le parti pris de vaincre, tire si rudement à lui ses coursiers, qu'ils se cabrent violemment et que l'un d'eux s'en va poser ses pieds sur le haut parapet qui limite la carrière. Cette scène est fort belle et fort expressive : elle est philosophique, rendue avec une fougue de dessin, et en même temps une science qui font le plus grand honneur à cette composition de M. Janet-Lange.

Il nous faut encore désigner, dans le même grand salon, deux charmants portraits de l'Impératrice par M. Winterhalter, peintre ordinaire des têtes couronnées de tout sexe, dont l'un, le plus gracieux et le meilleur à notre goût, montre Sa Majesté assise. On la retrouve encore dans un tableau en règle du même auteur, une sorte de pendant à son fameux *Décaméron*, où l'Impératrice figure au sein d'une nature agreste un peu conventionnelle, entourée de ses dames d'honneur, plus ou moins jeunes et jolies, toutes assises sur l'herbe comme de simples héroïnes de Boccace. Il y a, selon nous, avec un peu de froideur que comporte l'officiel du sujet, un peu d'affectation et de mièvrerie dans cette peinture que nous n'estimons pas tout à fait au degré des autres compositions de cet élégant artiste.

M. Courbet, un peintre qui fait beaucoup de bruit par son *réalisme*, c'est à dire par sa tendance opiniâtre

à reproduire trop au vrai, d'un pinceau d'ailleurs vigoureux et lumineux, des objets naturels qui ne sont pas toujours de la première poésie, a exposé un certain nombre de tableaux traités dans ce goût, entr'autres *les Demoiselles de village*, qui sont la propriété de M. de Morny, et *les Casseurs de pierres*, sujet qui obtint un succès controversé jusqu'à une sorte de scandale, à l'avant-dernier salon. Un beaucoup plus grand nombre de toiles ont été refusées de M. Courbet, qui a demandé et obtenu l'autorisation d'en appeler au public de cette exclusion du jury, dans une exposition personnelle qu'il a ouverte, également rue Montaigne. Nous verrons cette exposition, et si elle présente l'intérêt que peut exciter son auteur, nous en dirons deux mots à nos lectrices dans notre prochain article.

Pour aujourd'hui, et sauf cette réserve, nous regardons, en ce qui touche les peintres français, notre tâche comme terminée, autant que le permet un cadre qui ne nous laisse que la latitude d'aborder succinctement les plus hautes sommités de notre sujet. Par conséquent, nous prions qu'on ne nous sache point mauvais gré du bon nombre d'omissions aussi involontaires qu'inévitables. Dans la prochaine livraison, nous traiterons, selon le même procédé, des peintres étrangers et de la sculpture.

FÉLIX MORNAND.

# L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

(Deuxième article.)

L'abdication de madame de Rambouillet avait été franche et sans réserve; et mademoiselle de Rambouillet, sa fille, trôna bien décidément désormais dans le *palais d'honneur*, adulée par le poétique bataillon que formaient ses courtisans et plainte souvent par sa mère qui connaissait les inconvénients d'une semblable royauté. Le *métier* de reine devenait héréditaire dans la famille; Julie d'Angennes le crut du moins, et sembla prendre son rôle fort au sérieux. Pour être élevée, glorieuse, inspirée, sa tâche, d'ailleurs, n'était point oisive. Il était souvent question du zéphyr dans la chambre d'Arthénice; mais c'était plutôt, nous l'avons dit, un ouragan de madrigaux qui s'y abattait chaque soir, et il n'était pas aisé de ménager ces fureurs poétiques, surtout de les mettre d'accord avec les belles manières. Que d'efforts nécessaires! que de politique à dépenser!... Mademoiselle de Rambouillet faisait à la fois du pouvoir et de la doctrine, commandant et prêchant tour à tour, persuadant et gouvernant, rencontrant peu d'obéissance passive, mais éveillant toujours des respects... Encore l'ironie s'en venait-elle mêler quelquefois... alors elle était amicale, car elle venait du frère de Julie; — mais, par cette raison-là même, elle ne se cachait guère, et cependant mademoiselle de Rambouillet ne l'en apercevait pas mieux. Le marquis de Pisani, l'aîné des fils de M. et de M^me^ de Rambouillet, tout jeune encore, et déjà grand *moqueur*, fit tourner un jour à sa sœur un siége en bois de laurier : ce meuble ingénieux, renouvelé du siècle des muses, ne fit pas peur à Julie, qui se sentait digne de s'y asseoir; et, bien qu'il fût un peu dur, elle ne manquait pas un soir de s'en servir; Chapelain le lui approchait toujours.

Le marquis de Pisani avait le malheur d'être contrefait : en revanche, pétillant d'esprit, et plein de cœur; il était, à cause de sa disgrâce même, l'enfant le plus aimé de M^me^ de Rambouillet et du marquis son père. C'était un vrai gentilhomme du temps, toujours joyeux, un peu frondeur, peu instruit, mais d'une bravoure fameuse, et voulant être de toutes les guerres, bien qu'il fît à cheval une assez triste figure. Il n'était pas le seul à l'hôtel qui raillât le langage subtilisé de sa sœur et de ceux qu'il nommait ses complices; tous gens qui se donnaient la question à eux-mêmes pour être *galants*, enthousiastes, désintéressés, qui ne calculaient pas la souffrance intime que leur causerait un bon mot, et qui le forgeaient sur leur enclume infatigable, dût-il leur en coûter une sueur rentrée ou le restant de leur raison. Pisani, dans sa spirituelle campagne contre les gens d'esprit, avait un terrible associé, le marquis de Rambouillet lui-même. Le marquis, homme fort ambitieux et grand processif, ne faisait jamais qu'apparaître dans la chambre d'Arthénice; mais ses apparitions y étaient comme celle d'Attila dans le vieux monde : il renversait et fauchait tout sur son passage; il ne respectait rien, ni le poème de Chapelain, ni les lettres de Voiture, ni les rondeaux de toute la pléiade, et les plus timides n'avaient qu'à s'enfuir, les plus hardis à se taire, les plus modestes à rire. Peu riaient, beaucoup se fâchaient, quelques-uns reprenaient courage, et ces derniers trouvaient le moyen parfois de se revancher de leur noble ennemi. M. de Rambouillet, bien qu'il fût ce qu'on appelait alors un personnage *fort concerté*, était naturellement disputeur. Il le savait, et ne dépensait tout d'abord tant de verve et d'esprit que pour intimider ses adversaires et éviter ainsi les discussions. Mais l'avait-on amené malgré lui sur ce terrain dont il avait tant de disposition à suivre la pente, alors il s'oubliait, il s'emportait, et comme, lorsqu'il était en colère, il n'avait pas la voix plus claire que Racan, il bredouillait bientôt et s'arrêtait tout court. Cependant il conservait toujours une partie de ses avantages, car personne n'osait lui démontrer trop vivement qu'il était vaincu. D'un naturel opposé à celui de son père, quoique peut-être au fond plus railleur, le jeune Pisani haïssait la querelle et l'argumentation. Lorsque venait l'orage, il se réfugiait auprès de sa mère et redonnait quelques instants de joie et de calme à la pauvre marquise, dont les infirmités croissaient chaque année, mais dont le grand cœur ne s'altérait pas.

Le marquis et son fils se dédommageaient de la contrainte dans laquelle ils avaient vécu durant le règne de madame de Rambouillet. L'esprit délicat de celle-ci était loin des raffinements de Julie d'Angennes; elle avait toujours fait preuve d'une si haute raison, d'une si noble envie de savoir, qu'on ne pouvait lui reprocher d'avoir aimé peut-être un peu trop les lettres

et d'avoir failli apprendre le latin. Les extravagances de son temps, s'il y en avait eu alors de commises, elle ne les avait que tolérées tout au plus : Julie maintenant les provoquait. Le marquis et Pisani se rappelait avec amertume ces jours de demi-sagesse et d'élégance vraie. Le goût de la marquise pour la poésie avait toujours été si paisible et si fin! Mais si l'ardeur guerrière de Julie, et sa verve indocile ne prêtaient qu'à rire à M. de Pisani, elles indisposaient plus sérieusement M. de Rambouillet. De tous côtés lui revenaient les bruits de la ville et les propos de la cour; sa fille n'y était point ménagée. C'est qu'en effet une réaction se préparait contre l'influence du *palais d'honneur*, et par le fait même de ceux qui en avaient été les convives après Malherbe, après Racan, après Maynard et Gombault. La frivolité de ces réunions, autrefois sérieuses, était devenue la fable générale.

Les esprits, à Paris et dans toute la France, étaient alors remplis des grandes choses qu'entreprenait le ministre-roi Richelieu; partout il y avait de l'inquiétude, partout de l'attente et de l'activité, et l'on se moquait de ces oisifs de l'hôtel de Rambouillet, qui, au milieu des dangers et des gloires du pays, passaient le temps, dans une chambre close, à torturer des rimes ou à discuter sur l'Astrée.

La marquise de Rambouillet elle-même dut plusieurs fois maudire ces réunions dégénérées. Elle avait alors une autre tâche à remplir que de corriger les lettres : elle avait à gouverner et à rétablir sa maison compromise par le désordre de son époux. Le marquis n'avait jamais eu de grandes charges à la cour, et ce ne fut qu'après la *journée des dupes*, où, de concert avec Puy-Laurens et le président Le Cogneux, il négocia, pour le ministre, qu'on le fît grand-maître de la garde-robe et chevalier de l'Ordre. Mais s'il se trouva tout à coup plus riche, cela ne lui servit qu'à entamer plus de procès. Sa famille était nombreuse, car la marquise ne lui avait pas donné moins de six enfants; nous aurons bientôt à parler de ses filles cadettes : Claire d'Angennes, qui fut abbesse d'Yères, et Catherine-Charlotte qui lui succéda; puis mademoiselle d'Arquenay; la plus jeune enfin, Angélique, qui épousa le comte de Grignan. — A cette époque, on rencontrait à l'hôtel, auprès de ces enfants qui grandissaient, un autre enfant d'illustre origine, dont madame de Rambouillet fut en quelque sorte la seconde mère. C'était la jeune Marie de Bourbon, depuis duchesse de Longueville, qui sans cesse se tenait aux côtés de Julie d'Angennes, lui demandant des contes. Mademoiselle de Rambouillet n'avait garde de s'y refuser, heureuse de trouver en mademoiselle de Bourbon et ses jeunes sœurs, un auditoire, sinon attentif, du moins facile, pour les belles histoires surprenantes et *galantes* qu'elle composait, Voiture aidant.

Il faut observer que le mot *galant* ne signifiait alors qu'agréable et gai. Voiture passait donc pour le plus galant poète de son temps. Il avait eu quelque peine à poser les fondements d'une réputation si chère; et tout d'abord il n'avait pas été accepté sans conteste dans les belles sociétés, car il était des plus roturiers et descendait d'une lignée de marchands de vin. Un jour que chez madame de Loges il répétait un bon mot qu'il avait déjà servi plusieurs fois, la maîtresse de la maison lui avait dit : « Monsieur Voiture, nous » avons goûté de celui-là; tirez-nous-en d'un au- » tre. » Les personnes de qualité trouvaient le jeune poète trop *embourgeoisé*. L'audace ne lui manquait pas pourtant, non plus que l'ambition; mais il n'avait pas encore acquis ce grand savoir dire et cette impétuosité d'esprit qui fit sa fortune, et il y avait loin de cet adolescent mal appris au sémillant et hautain favori de Julie d'Angennes.

Sa destinée changea dès qu'il eut rencontré M. de Chaudebonne, qui le prit en goût et l'introduisit à l'hôtel de Rambouillet. Le poète plébéien recevait là ses lettres de noblesse. Il ne tarda point à acquérir une autre protection qui le mit encore plus en relief, celle de la reine de Pologne, Marie de Gonzague, dont il avait mérité la confiance par une pointe, et qui prétendit l'emmener à sa suite jusqu'à Cracovie; mais il ne dépassa pas la Picardie, et demeura prudemment à Péronne, à guérir un rhume que l'appréhension des frimas de la Pologne lui avait fait gagner. Il revint de là tout droit vers Paris, et fut dès-lors le commensal le plus fidèle et le plus étourdissant de l'hôtel de Rambouillet. Cet intarissable parleur était pourtant sujet à de soudaines rêveries, à de pitoyables tristesses, à de brusques silences qui l'avaient fait surnommer, par le jeune marquis de Pisani, « le déplorable Voiture. » Mais il avait aussi des retours si faciles et de si promptes saillies! Il était d'ailleurs agréable de sa personne et fort coquet, petit, mais bien fait; doué d'une mine naïve et même débonnaire, qui lui permettait de se moquer des gens, en toute assurance, sans qu'ils pussent le soupçonner, lorsqu'ils ne le connaissaient point. Cependant il n'avait pu se corriger entièrement d'une éducation première fort négligée; il se montrait souvent familier jusqu'à l'indiscrétion, et il ne cachait point d'ailleurs sa pensée, — que le seul moyen pour un pauvre poète d'être bien traité par les gens de condition, c'était de prendre les devants et de les traiter soi-même en égaux. Ses négligences et ses libertés lui avaient fait ainsi perdre plus d'un ami; mais il garda toute sa vie la faveur inavouée peut-être de la marquise, dont la raison le prenait quelquefois en pitié, mais dont l'humeur, naturellement gaie, s'amusait involontairement de ses extravagances. Voiture le poète n'avait pas reçu que les dons précieux, mais insuffisants, d'Érato et de Thalie; ceux de Terpsichore ne lui avaient pas fait défaut, et il dansait admirablement bien. Or l'art de la danse n'était point dédaigné par Julie d'Angennes et ses jeunes amies qui, toutes graves et savantes qu'elles voulaient être, n'en semblaient pas moins avoir été piquées, dès le berceau, par quelque tarentule. Le sanctuaire d'Arthénice entendit alors plus d'une profane cadence; on y discuta souvent sur un pas nouveau, après avoir discuté moins au long peut-être sur le *sentiment ou le vrai beau;* la poésie enfin, ô honte! ne craignit pas d'y montrer que, si elle a des ailes, à l'occasion elle sait aussi avoir des jambes.

Vers ce temps-là, il naquit dans l'esprit de mademoiselle de Rambouillet, une pensée, hélas! bien naturelle : c'était que la chambre d'Arthénice, ayant servi au règne de sa mère, et que la reine étant changée dans le royaume de poésie, il était urgent de changer aussi le palais. Sur les instances de sa fille, rimées sans doute par Voiture, la marquise se décida donc à faire ajouter, en saillie, au mur de l'hôtel, un cabinet qui devait communiquer avec la chambre bleue et s'ouvrir aussi sur les jardins. On le décora magnifiquement de peintures mythologiques; on le remplit de fleurs et de flambeaux; on en masqua l'entrée par

d'épaisses tapisseries, et l'on fixa enfin le moment d'inaugurer ce nouveau séjour du bel esprit. Cela se fit un soir qu'il y avait grande compagnie chez la marquise, après une solennelle audition de prose et de vers et après souper, alors que chacun était là rêvant ou causant, mais nul ne songeant à ce qui l'attendait. Tout à coup un bruit harmonieux se fait entendre derrière les tapisseries; une porte s'ouvre, et mademoiselle de Rambouillet apparaît, vêtue en déesse, (de cette robe couleur du soleil que Perrault immortalisa plus tard dans ses contes), au milieu d'un flot de lumière, toute resplendissante elle-même de l'éclat de ses vingt ans. L'enthousiasme général dépassa les espérances de la muse, et jamais veine poétique ne s'éveilla si féconde que celle de tous ces convives satisfaits. Nous ne savons point au juste le nombre des madrigaux qui furent rimés sur l'heure; mais tous étaient piqués au vif, tous chantèrent. Voiture seul, qui improvisait d'habitude, pris cette fois trop à l'improviste, ne fit rien que de garder le silence. Mais Chapelain ne manqua pas de composer une ode à *Zyrphée reine d'Angennes*. Le cabinet s'appela dès lors la loge de Zyrphée.

Cet incident eut un autre effet encore, que de rehausser la gloire de Julie, ce fut de réveiller contre Voiture, si maladroitement muet au milieu de cette marée de vers et d'impromptus, tous les mauvais dires d'autrefois. Voiture avait à l'hôtel sinon des ennemis, du moins des malveillants et des critiques ses rivaux; et les gens sages ne lui étaient pas indulgents, leur goût trop simple peut-être répugnait aux épices nouvelles dont le poète assaisonnait tous ses morceaux. Il avait encore à craindre quelques personnages mixtes, une troisième classe, qui tenait également des deux premières, des poètes semi-amateurs et pourtant écrivains; gens du monde, qui ne nourrissaient pas d'envie contre lui, mais qui ne pouvaient être non plus vraiment désintéressés en ce qui touchait ses succès. Le plus redoutable de tous ces derniers, par ses sourdes et fines médisances et aussi par son talent, c'était Claude de Malleville. Secrétaire du maréchal de Bassompierre, Malleville avait fait, grâce aux dons de ce grand seigneur, une assez belle fortune, et voulant prouver sans doute qu'il était bien né pour la plume, il avait encore acheté une charge de secrétaire, mais cette fois de secrétaire du roi. C'était un esprit délicat, mais paresseux; il ignorait l'art difficile de se corriger soi-même et ne mettait jamais la dernière main à ses ouvrages, ce qui ne l'empêchait pas de produire les sonnets les plus admirés peut-être du temps, ceux de Voiture exceptés. Mais celui-ci entrait alors dans une de ses noires périodes de mélancolie; il semblait laisser sa veine en jachère. Aussi dans un grand concours des beaux esprits qui eut lieu vers ce temps-là, nul ne s'étonna de le trouver au nombre des vaincus et de reconnaître Malleville pour vainqueur. Le sonnet de *la Belle Matineuse* l'emporta sur tous et fit époque. Cependant Voiture se consola de sa disgrâce en la voyant partagée par tant de poètes qui, Malleville ayant triomphé, lui semblaient la mériter si peu. En effet, les *ronds* de la marquise, ceux plutôt de Julie d'Angennes, s'étaient encore enrichis depuis quelques années de nouveaux talents et de jeunes renommées. Outre le trop constant abbé de Terézy, on y trouvait le conseiller Perrot d'Ablancourt, grand traducteur des anciens, et dont on appelait les traductions « de belles infidèles; » Jacques Esprit, conseiller d'État, vrai noble, disait-on, qui portait bien le nom de sa terre; La Calprenède enfin, une récente étoile, auteur tragique dans l'avenir, romancier dans le présent, gascon toujours, de plus intrépide et brillant causeur. Les amitiés que Voiture avait dû contracter avec tous ces nouveaux venus n'étaient point exemptes peut-être de soucis cachés et d'inquiétudes; mais il se sentait toujours si bien assuré de la faveur de la *reine d'Angennes*, que, comme les favoris tout-puissants, il avait parfois ses heures de bienveillance et de facilité. Il pouvait bien d'ailleurs se montrer jaloux, être égoïste même; il n'était pas méchant au fond lorsqu'il ne venait point à manquer de rimes. La seule chose qui le mît sérieusement en peine, c'était le commerce de lettres, si fameux dans tout Paris, qu'entretenaient Balzac et la marquise. Cependant, comme le célèbre écrivain ne s'adressait qu'à madame de Rambouillet, Voiture, ne la tenant plus que pour un astre au déclin, prenait encore ce mal en patience. N'avait-il pas lieu d'ailleurs d'être satisfait de la place qu'il occupait à l'hôtel? Distingué par Monsieur, frère du roi, il se moquait volontiers des poètes du prince de Conti, et faisait profession de peu estimer ceux du cardinal de Richelieu.

Richelieu, ministre alors et presque roi, maître absolu de la France et dominateur de toute l'Europe, se délassait volontiers avec la poésie de ses pénibles travaux. Elle seule réussissait à dissiper le nuage sombre et bordé de sang qui obscurcissait souvent sa pensée. De tout temps il s'était plu aux études de l'esprit. D'abord théologien habile, il avait laissé des souvenirs sur les bancs de la Sorbonne, alors qu'en sortant à peine de l'enfance, il trouvait le moyen de glisser dans ses thèses de nouvelles maximes sur l'art de gouverner, faisant entendre déjà qu'il se regardait bien comme appelé plus tard à les mettre en pratique. A l'époque où nous sommes arrivés, jetant un regard orgueilleux sur son passé, contemplant son présent glorieux et l'avenir immense qui attendait son nom, satisfait d'avoir accompli quelques-uns de ses vastes desseins, assuré de sa puissance et n'ayant plus même à ménager la susceptibilité domptée désormais de son maître, Richelieu se livrait plus librement à ses goûts littéraires, que longtemps il avait été contraint d'oublier ou de négliger. Il avait déjà réuni dans son palais ces cinq poètes plus ou moins justement fameux, mais dont l'un, Pierre Corneille, devait si splendidement éclairer son siècle. Bois-Robert, Colletet, L'Estoile et Rotrou composaient avec le grand poète, le Parnasse du ministre, qui s'y était réservé, quant à lui, le rôle d'Apollon. L'Estoile avait fait déjà quelque demi-douzaine de drames et bon nombre d'odes. Mais il n'eut jamais rien de commun avec Corneille et Molière, si ce n'est aussi l'habitude de lire ses ouvrages à sa servante. Rotrou n'avait alors guère plus de vingt ans, et déjà il avait écrit sa comédie des *Menechmes* et quelques autres, sur un ton plus vrai, avec des inventions moins alambiquées et moins plates, avec plus de style surtout qu'aucun des auteurs, ses contemporains. Il professait une grande admiration pour Corneille, qui pourtant n'avait encore fait jouer que sa *Mélite*, une comédie conçue dans le goût du temps et trop fidèlement écrite dans le langage dont l'hôtel de Rambouillet donnait toujours les parfaits modèles. Bois-Robert demeurait le vrai favori du cardinal, c'était le seul homme peut-être que Richelieu aimât d'une affection indulgente et tenace. Il contait avec gaieté, vivait et agissait de même; le cardinal

lui trouvait cette niaiserie affectée, familière, disait-il, en Normandie, et qui cache tant d'astuce et de finesse; il ne pouvait se passer de le voir et ne riait jamais sans lui. Plein d'inégalités, d'humeur étrange, le poète mécontentait souvent son maître, qui s'armait alors de sévérité pour le chasser, mais qui cherchait, dès qu'il était parti, quelque bon prétexte de lui ménager un prompt retour. « Ne suis-je point malade? disait-il à Citois, son médecin. Ah! *le Bois* m'a bien fâché. » Alors de ce ton grave qui convenait à sa profession, Citois, ami du poète indocile, prescrivait au cardinal deux drachmes de Bois-Robert à prendre aussitôt. Bois-Robert, caché derrière la porte, entrait en pleurant un peu, il demandait pardon..... et la paix était faite.

Entre ces cinq poètes et leur Apollon, il y avait donc grand et fréquent conciliabule de poésie. Là, cependant, on ne se réunissait pas comme à l'hôtel de Rambouillet pour se charmer de compagnie, l'on y avait de l'esprit par ordre. Le cardinal n'avait jamais eu de goût pour la prose, et malavisé eût été celui qui eût osé rien dire sans rimes; il n'aimait que les vers, mais il les aimait d'un amour peu commun, et il s'enorgueillissait moins de gouverner la France que d'en entendre, croyant les avoir faits. Les cinq poètes étaient trop heureux lorsqu'il se contentait de s'attribuer leurs travaux et que la fantaisie ne lui prenait point de rimer par lui-même. Du reste il les traitait bien; on citait même un sixième poète qu'il estimait plus que les cinq autres, parce que d'abord il le vit moins souvent, le célèbre Desmarets de Saint-Sorlin, par qui il ne voulait être appelé que monsieur. Quoiqu'il eût une maison si bien montée en poètes, il ne laissait pas de s'inquiéter beaucoup de ce qui se passait à l'hôtel de Rambouillet. Ses dignités ne lui permettaient plus de sortir habituellement de son palais et de continuer à se rendre à ce cénacle où il avait autrefois tenu sa place. Il l'eût fait pourtant, s'il l'avait osé. Il aimait fort madame de Rambouillet et ne dédaignait pas de se moquer de Julie d'Angennes. Mais il était au plus mal avec le marquis, par lequel il se plaignait d'avoir été mal servi en Espagne. Ce petit homme noir et railleur lui avait, au reste, toujours déplu.

Il n'y avait alors qu'un seul des auteurs du cardinal qui fût des habitués de l'hôtel: c'était ce Desmarest, le plus fou de tous les poètes et le meilleur poète de tous les fous. On disait de lui qu'il avait perdu son âme à écrire des romans. Il avait fait quelques comédies qui passaient pour autant de chefs-d'œuvre; dans la suite il fit un peu de tout, jusqu'à un poème épique, osant ainsi rivaliser avec Chapelain; puis il devint lui-même ce type singulier du visionnaire qu'il avait peint dans une des ses pièces; mais alors c'était un homme ordinaire, spirituel et fort civil, peu accueilli par mademoiselle de Rambouillet, mieux par la marquise. Ses romans étaient déjà éclipsés par ceux de La Calprenède. Nous voici revenus à un des fidèles et des enthousiastes de Julie. La Calprenède venait de publier successivement *Sylvandre, Cassandre, Cléopâtre* et *Pharamond*. Ce dernier ouvrage ne le cédait en rien à l'*Astrée*, et même il comptait deux volumes de plus, car le gentilhomme gascon avait le premier mis en pratique cet art, difficile aux jeunes auteurs, d'allécher le libraire en ne lui livrant que peu à la fois, en lui promettant beaucoup et en faisant durer la publication d'un livre autant de temps que le siége d'une place forte. Les romans de La Calprenède passaient sans discussion à l'hôtel; mais dans ce cercle où se rencontraient tant de bons et de vrais gentilshommes, c'était plus malaisément qu'il imposait sa personne. Son esprit, si constamment enjoué, plaisait à tous, mais il était quelquefois âpre et mal commode et des plus comiquement chatouilleux sur le point d'honneur. Cependant on contait tout bas que dans sa vie, comme dans ses livres peut-être, il faisait plus de bruit que de besogne, et l'on se répétait que quelqu'un l'ayant une fois appelé en duel, il avait répondu : « Eh nous nous rencontrerons toujours assez! »

Alors, venait d'être introduit chez la marquise et dans les bonnes grâces de Julie, un bel esprit, frais émoulu, Antoine Godeau qui, quelques années après, entra dans les ordres, et devint évêque de Vence. Godeau, tout d'abord, se mit à deux genoux devant l'esprit de mademoiselle de Rambouillet; il était petit et mal fait; on l'appela bientôt le *Nain de Julie*. Ses productions devinrent fort à la mode : il écrivait facilement, mais peut-être croyait-il faire des vers lorsqu'il n'arrangeait que des rimes; sa prose avait du nombre, mais elle n'avait que cela.

Godeau, cependant, avait de l'esprit, ce qui eût pu faire de lui un ennemi dangereux; il possédait aussi une qualité plus rare peut-être alors à l'hôtel, du cœur, ce qui en faisait un ami précieux : Voiture le comprit et le respecta. Le nain de Julie conquit dans le cercle la meilleure place de toutes, car elle était fondée sur l'affection ou l'estime de chacun, et il en profita souvent pour protéger les autres; Colletet, par exemple, qu'on recevait peu, parce qu'il avait épousé sa servante, et que non content de cela, il avait encore entrepris d'en faire une *poëtesse*. Voiture, en feignant au moins d'aimer Godeau, en avait usé prudemment, car, vers ce temps-là, il eut aussi besoin du nain pour sa défense : une histoire des plus comiques avait failli le ridiculiser à jamais. Il avait son *séide*, ni plus ni moins que le prophète Mahomet; c'était un certain Costar, presque poète, et plus d'à demi gentilhomme, si pour l'être la naissance ne servait de rien, fort ambitieux surtout de produire son mérite, et qui pensait qu'en vantant partout Voiture, quelque reflet de l'astre qu'il élevait si haut ne pouvait manquer de tomber sur lui. Mais comme il ne trouvait point que, malgré ses efforts et ses louanges, la renommée de Voiture fit assez tôt la sienne, Costar, pour la hâter, s'avisa d'un trait de génie : il prit un laquais. Nous ne sommes pas sûr que ce laquais n'ait pas donné à Perrault l'idée première de son conte du *Chat botté*. C'était un garçon adroit et leste qui semblait avoir le don de se trouver partout à la fois, s'arrangeant toujours pour rendre service aux gens de qualité. Des porteurs maladroits renversaient-ils la chaise dans laquelle se faisait porter une grande dame; quelque seigneur trop empressé accrochait-il ses dentelles à l'étalage d'un marchand, le laquais de Costar était là, relevant la dame, réparant le désordre de la toilette du gentilhomme, injuriant le marchand et battant les porteurs..... « A qui es-tu, lui disait-on alors en lui tendant une bourse? Cela était le plus clair de ses profits... Je suis à M. Costar, répondait-il.— Et qui est M. Costar? — Un bel esprit... — Qui te l'a dit? — Monsieur Voiture. » Le laquais de Costar et Voiture devinrent la fable de tout Paris, et ce bel expédient ne servit qu'à Costar lui-même. Un libraire lui acheta *les Entretiens de Costar et de Voiture*. Il est vrai que

dans ce livre, Costar ne se contentait pas de louer Voiture, il déchirait aussi Balzac.

Balzac vivait dans son château de l'Angoumois, château sans terres, et même, disait-on, sans couverture. Dans ce monde littéraire d'alors, où chacun avait des prétentions si bouffonnes, celle de Balzac était de posséder une seigneurie. Cela n'empêchait point qu'il ne sollicitât sans cesse auprès de Richelieu; mais le ministre qui l'avait aimé autrefois, lui était devenu hostile; et il le nommait l'*élogiste général*. Bien des gens, à l'instar du cardinal, se plaignaient de trouver Balzac souvent plat et banal, et prétendaient chercher en vain quelque beauté réelle sous le pompeux harnachement de sa pensée. Les envieux cependant avaient beau dire, en dépit de leurs critiques, il ne perdit pas l'amitié et l'admiration de la marquise de Rambouillet, qui, certes, étaient fondées; Balzac était bien le véritable écrivain du temps. Il n'avait pas à l'hôtel de plus bruyant admirateur et de plus sincère ennemi que Voiture. Quant à mademoiselle de Rambouillet, elle s'en tenait toujours à d'Urfé et à Voiture, et le peu de place que l'auteur de *l'Astrée* et le poète n'occupaient point dans son esprit appartenait à La Calprenède.

Malgré le nombre des cercles qui se formaient au dehors, à l'hôtel, l'agitation littéraire, moins féconde qu'autrefois, n'y était pas moindre pourtant. Le souvenir se conserve encore d'une grande bataille d'esprit et de science qui s'y livra à propos de cette innocente conjonction *car*, que nul auparavant n'avait soupçonné de pouvoir causer tant de bruit. Un nouveau romancier, le sieur de Gomberville, qui tentait alors le roman métaphysique et théologique, se vantait de n'avoir pas une seule fois employé le « car » dans tout son *Polexandre*. Fallait-il ou ne fallait-il point l'imiter? La querelle fut longue; un jeune homme, qui devint depuis un écrivain, Ménage ; un homme de qualité, M. de Montmaur, y brillèrent surtout; chacun y prit la parole, et rien n'y fut décidé. Après une si grosse affaire, on en revint à la collation ordinaire de rondeaux que Julie d'Angennes se faisait servir chaque soir; à l'esprit et aux farces de Voiture.

On l'a dit : si Balzac était l'oracle de l'hôtel, Voiture en était le héros; il en faisait aussi toute la gaieté. Il n'y entrait jamais sans avoir vu quelque chose que personne n'avait vu, quelque merveille, quelque bonne scène de cour, quelque bonne histoire de bourgeoisie, et tout le monde s'assemblait pour l'écouter. La mémoire lui manquait pourtant quelquefois, ce qui le gênait pour improviser, ainsi que nous l'avons raconté. Mais il était doué véritablement d'un talent unique pour dire finement les choses, et certes il méritait qu'on le nommât « le père de l'ingénieuse badinerie. » Aussi lui pardonnait-on et son caractère peu généreux, son amour excessif de soi et de ses œuvres, et son défaut singulier d'étude. Il ne se pouvait faire à l'hôtel de Rambouillet ou à l'hôtel de Condé, une seule partie dont il ne fût point, car on ne savait plus se divertir en son absence. Il avait toutes les privautés ; on riait quoi qu'il fît; ses farces pourtant ne laissaient pas d'être souvent grossières. Un jour, par exemple, qu'à la porte de l'hôtel il avait rencontré deux meneurs d'ours avec leurs bêtes emmuselées, il les conduisit tout doucement jusque dans la chambre de la marquise, où celle-ci lisait fort tranquillement. Voiture fit dresser les deux ours au-dessus du paravent, et la pauvre dame aperçut tout à coup au-dessus de sa tête ces deux terribles museaux. Elle faillit s'évanouir de peur; mais la peur passée, elle en rit.

Cependant les gens que ces sortes de tours joyeux accommodaient, étaient les plus distingués et les plus haut placés du temps, et jamais peut-être l'hôtel de Rambouillet n'avait pu compter un si grand nombre d'illustres commensaux. On y voyait le duc de Schomberg, le comte de Miossens, fameux par ses lettres, l'inventeur, disait-on, du galimatias. Un des personnages nouveaux les plus singuliers, c'était l'abbé Tallemant, dont le caractère était si inquiet, qu'on ne l'appelait jamais que « son inquiétude. » M. de Nogent commençait là sa fortune, à force de mots et de singeries; M. d'Elbène venait d'y apporter son amour de l'épopée, amour si curieux et si impatient, qu'il priait sans cesse ses amis de lui faire la grâce de « composer un pauvre poème. » Les grandes dames qu'on y rencontrait, c'étaient la princesse de Condé elle-même, mademoiselle du Vigean, les dames de Clermont, Marie de Bourbon surtout, fille de la princesse, et dont nous avons déjà parlé. Enfin, les gens vraiment graves et vraiment savants n'y étaient pas encore rares, et madame de Rambouillet s'honorait d'aimer toute cette famille des Arnauld, si célèbre depuis par Port-Royal, et grâce à tant de différents écrits.

Il semble qu'avec les habitudes un peu factieuses de la noblesse française, tant de nobles gens ne pouvaient être réunis sans s'occuper au moins sourdement d'intrigues politiques. Il n'en était plus rien cependant. Louis XIII n'était pas mieux aimé à l'hôtel que son père Henri le Grand. Mauvais fils, maître ingrat, il avait donné de tristes exemples à la France, et les âmes semblables à celle de madame de Rambouillet en avaient souffert. Ce n'était point, d'ailleurs, un roi littéraire que Louis XIII. Il ne comprenait guère et ne favorisait pas les lettres; il disait souvent que c'étaient les livres qu'on lui avait fait lire dans son enfance, et les discours qu'il avait entendus, qui l'avaient blanchi de si bonne heure. Mais quelque peu aimé qu'il fût, la France était grande et paisible avec lui, grâce à Richelieu Et puis les lettres primaient tout alors à l'hôtel, et les ambitions de cour et la politique. L'époque était solennelle. Corneille, en 1636, donnait *le Cid*. On sait que le cardinal en fut à peu près aussi alarmé que s'il avait vu les Espagnols devant Paris. L'Académie critiqua *le Cid*, et (ceci nous coûte à dire) l'hôtel de Rambouillet le décria.

L'Académie était fondée, en effet, dès 1629. Depuis quelques années, une société de gens de lettres se réunissait assidûment chez Conrart, secrétaire du roi, esprit agréable et peu érudit, mais l'homme de goût par excellence, et qui d'ailleurs n'écrivait point. Richelieu voulut donner à cette société nouvelle des lettres patentes, et, bon gré mal gré, il fallut que tous ces libres esprits acceptassent le joug doré que leur présentait le maître. L'Académie s'organisa.

Il y eut d'abord un bien petit nombre de bons et de vrais académiciens. A côté de Vaugelas, l'illustre grammairien, on rencontra longtemps à l'Académie tous les poètes médiocres et affamés que le ministre avait désignés et qu'on appelait les *Enfants de la pitié de Bois-Robert*. Beaucoup d'entre eux en étaient à comprendre quelle est l'importance de l'orthographe

et des néologismes, et l'on entendit un jour Colletet dire à ses confrères qui discutaient sur un mot nouveau : « Je ne connais point celui-là... mais je le trouve bon, puisque ces messieurs le connaissent. »

H. Perret.

*(La suite à un autre Numéro.)*

# BIBLIOGRAPHIE.

**Entretiens sur l'Éducation des Filles**, par madame de Maintenon, recueillis et publiés pour la première fois, par M. Th. Lavallée.

(Premier article.)

Pendant le dix-huitième siècle, un écrivain, nommé La Beaumelle, a publié une partie des œuvres de madame de Maintenon, mais les falsifications qu'il leur a fait subir ont nui à la renommée que devrait avoir parmi nous cette femme illustre, dont l'esprit sage, vif, orné, judicieux, représente si bien le siècle de Louis XIV. M. Lavallée, qui a dévoué son zèle et son talent à rechercher tout ce qui concerne la fondatrice de Saint-Cyr, après avoir écrit l'histoire de cette maison, ouvrage dont nous vous avons rendu compte il y a deux ans, publie aujourd'hui la série complète des œuvres de madame de Maintenon. Parmi ces écrits, les uns voient le jour pour la première fois, et les autres s'offrent sous une face toute nouvelle, puisque le véritable texte en est restitué, et qu'ils sont purifiés des additions par lesquelles La Beaumelle avait cru les embellir. Cet éditeur infidèle ne s'était pas même borné à des altérations; il avait composé des lettres où la pensée de madame de Maintenon était dénaturée et défigurée complétement, et il lui avait prêté des paroles en désaccord absolu avec sa vie et ses opinions.

M. Lavallée a donc fait une très-bonne œuvre historique et littéraire, en rendant à madame de Maintenon le rang distingué qu'elle doit occuper parmi les écrivains de son époque. Fénelon disait d'elle : « Quand elle parle, c'est la raison qui s'exprime par la bouche des grâces. » Son style a le même caractère; la raison, la mesure, la simplicité, sont rendus dans un langage également ample et correct, sans apprêt ni faux ornements, et cependant d'une richesse incomparable. Personne n'a mieux écrit, ni mieux interprété sa pensée, que madame de Maintenon : on sent que chez elle l'expression est toujours au niveau de l'idée; que sa pensée, calme et forte, rencontre le mot juste, l'image frappante qui doit la graver dans l'esprit des autres, et que, dans cette organisation d'élite, la conception, l'intelligence, l'imagination, le jugement, forment l'accord le plus heureux et le plus rare.

Parmi les ouvrages mis au jour par les soins de M. Lavallée, nous choisissons, pour en rendre compte dans ce journal, les *Entretiens sur l'Éducation des Filles*, parce qu'ils renferment des conseils et des vues qui peuvent avoir pour nos lectrices une utilité pratique. Voici comment ces *Entretiens* furent recueillis.

Les dames de Saint-Louis, religieuses de la maison de Saint-Cyr, avaient, dans le milieu de la journée, une heure de récréation qu'elles passaient ordinairement dans leur salle de communauté, autour d'une grande table, à converser librement et à travailler à l'aiguille. Madame de Maintenon manquait rarement de venir à ces réunions; elle y apportait son ouvrage, et, tout en travaillant, elle conversait avec les Dames, se laissant interroger sur toutes sortes de sujets, leur donnant des instructions, soit sur la conduite de la maison, soit sur l'éducation des Demoiselles, entremêlant le tout de nouvelles de la cour, d'anecdotes particulières, d'exemples tirés de sa propre vie. Les Dames recherchaient assidûment ces entretiens, et elles répétaient à leurs compagnes occupées aux différentes charges de la maison ce qu'elles avaient entendu, elles l'écrivaient, et elles finirent par en faire des recueils. Madame de Maintenon lut ces recueils, les corrigea, les annota de sa main, et ils furent conservés dans la maison, comme un précieux trésor, jusqu'à l'époque de sa suppression. Les *Entretiens* avec les Demoiselles se passaient à peu près de la même façon. Encore bien qu'il y eût à Saint-Cyr un enseignement régulier et un ordre du jour, chaque maîtresse disposait à peu près à son gré du temps et des leçons. On n'y trouvait pas ce que nous appelons des *cours;* tout y était subordonné à l'éducation, et on profitait d'une lecture, d'une question, d'un mot pour faire aux jeunes filles quelques instructions morales, les éclairer sur leurs défauts et leur donner des conseils sur leur vie actuelle et leur vie future.

D'après cela, madame de Maintenon arrivait souvent à l'improviste dans une classe; elle prenait occasion, soit d'une instruction faite par les Dames, soit d'une question adressée par une élève, pour prendre la parole; elle donnait ainsi à ces jeunes filles, sur les sujets les plus variés, les instructions les plus attrayantes et les plus sages. Toutes l'interrogeaient, elle répondait à toutes avec une patience, une bonté égales à la justesse et à la droiture de son esprit; elle mêlait aux préceptes les plus sévères des détails curieux, des anecdotes agréables; puis, après avoir recommandé à ses chères enfants de mettre en pratique ce qu'elle leur avait dit, elle les quittait, les laissant émerveillées de son beau et doux langage, de sa raison pleine de grâce et d'agrément.

Nous nous rangerons, si vous le voulez bien, mesdemoiselles, au nombre des élèves de Saint-Cyr, en écoutant parler madame de Maintenon. Nous commencerons par une chose qui intéresse toutes les femmes, l'utilité des ouvrages de main.

« Le 18 d'avril 1700, madame de la Rozière ayant dit à la récréation que l'on était fort occupé d'exciter le goût des demoiselles pour l'ouvrage, et de leur donner sur cela de l'émulation, madame (1) dit : — Vous ne pouvez leur inspirer rien de meilleur; comptez que c'est procurer un trésor à vos filles que de leur donner ce goût de l'ouvrage, car sans avoir égard à la qualité de pauvres demoiselles qui les mettra peut-être dans

(1) Madame de Maintenon.

la nécessité de travailler pour subsister, je dis que, généralement parlant, rien n'est plus nécessaire aux personnes de notre sexe que d'aimer le travail; il calme les passions, il occupe l'esprit, et ne lui laisse pas le loisir de penser au mal, il fait même passer le temps agréablement. L'oisiveté, au contraire, conduit à toute sorte de maux; je n'ai jamais vu de filles fainéantes qui aient été de bonne vie; il faut nécessairement prendre goût à quelque chose; on ne peut vivre sans plaisir; si on n'en trouve point à s'occuper utilement, il faut en chercher à autre chose. Que peut faire une femme qui ne saurait demeurer chez elle, ni trouver son plaisir dans les occupations de son ménage et dans un ouvrage agréable? il ne lui reste à le chercher que dans le jeu, la compagnie et les spectacles : y a-t-il rien de si dangereux? Combien de filles, sans être mal nées ni avoir de méchantes inclinations, ont perdu leur honneur pour s'être rencontrées en de mauvaises compagnies? Combien voit-on de familles ruinées par le jeu? Combien de femmes, qui étaient nées sages et modérées, de qui cet amour du jeu a causé la perte de la réputation? J'ai connu une demoiselle à la cour, très-sage de sa nature, qui s'est perdue par là; elle avait une telle passion de jouer, que n'osant le faire ouvertement, parce que madame la princesse dont elle était fille d'honneur le lui avait défendu, elle demeurait tout le jour penchée à une porte, passant par-dessus l'argent et les cartes; enfin, cette passion l'a poussée si loin qu'elle passe les nuits à jouer avec des gardes; elle en est devenue jaune, maigre, horrible, quoique ce fût une personne bien faite et fort aimable. Si elle avait eu du goût pour l'ouvrage, il l'aurait préservé de tomber dans ce malheur. »

Ces paroles étaient à leur place dans la bouche de madame de Maintenon, si laborieuse elle-même, dont les ouvrages patients et pleins de goût sont parvenus jusqu'à nous, et qui ne cessait pas d'avoir à la main l'aiguille ou le fuseau, alors même qu'elle assistait aux Conseils du roi, qui invoquait souvent les avis de sa *Solidité*.

Voici une instruction qui peut trouver son application dans les temps actuels, où la mollesse et le confort sont à l'ordre du jour, et où il semble qu'on ne veuille plus se gêner en rien, ni pour l'esprit, ni pour le corps, et nous croyons que la mollesse de 1702 paraîtrait de nos jours un grand effort de courage.

« Le 28 juin, madame eut la bonté de passer tout le jour avec nous, ayant dit d'abord en riant qu'elle était résolue de ne dire que des inutilités; elle soutint quelque temps la conversation sur ce ton-là fort agréablement. On parla de la mollesse qui règne présentement dans le monde. Madame nous dit qu'on la porte si loin, que les jeunes personnes même ne veulent pas se donner la moindre peine pour se procurer un divertissement; que l'on ne connaît pas l'usage des plaisirs de l'esprit; que l'on ne pense qu'à manger et à se mettre à son aise; que les femmes passent la journée en robe de chambre, couchées dans une grande chaise, sans aucune occupation, sans conversation, sans lecture, que tout est bon, pourvu qu'on soit en repos... Vous vous plaignez, continua-t-elle, que vos demoiselles sont paresseuses, qu'elles ont l'esprit de mollesse; pourquoi le leur donnez-vous, par la trop grande application que vous avez à leur faire plaisir? D'où vient que vous leur donnez tant de récréations extraordinaires, des promenades et des amusements, comme si elles n'étaient pas toutes en âge de travailler, je dis même les petites? Quelle est la fille qui ne travaille pas du matin jusqu'au soir dans la chambre de sa mère, et n'en fait pas son plaisir? Elle n'y trouve le plus souvent que de la mauvaise humeur à essuyer, beaucoup de désagréments, et personne ne s'avise de la plaindre et de lui procurer des délassements. La plupart travaillent assidûment toute la semaine, et ne se promènent que les fêtes et dimanches; et vous autres, qui êtes obligées, par les règles établies dans votre maison, de faire mener à vos demoiselles une vie sans comparaison plus douce que celle que la plupart mèneraient chez elles, vous n'êtes occupées qu'à leur chercher des amusements dès qu'elles ont huit ans; mais devraient-elles en avoir d'autre que le plaisir d'un travail aussi doux que l'est celui de vos demoiselles?... A la guerre, à la cour, dans le mariage, tout le monde est dans la peine; je ne connais que les demoiselles de Saint-Cyr qui n'en voudraient point avoir, au moins pour la plupart. Nous voyons cela jusque dans les jeux : vous (ici elle s'adressait aux élèves), vous ne voulez point chercher ce qu'il convient de dire; on ne saurait vous faire un plus grand plaisir que de vous le souffler sur-le-champ. J'ai toujours aimé les enfants; je crois que Dieu m'a donné ce goût pour vous autres. J'en ai élevé plusieurs, et qui jouaient comme vous à des jeux où il fallait penser, chercher; mais, loin d'éviter la peine, elles tâchaient de l'augmenter en se retranchant la liberté de chercher généralement sur toutes choses, mais seulement sur quelques-unes; par exemple, ce qu'il faut pour un habillement, une cuisine, sur l'ameublement d'une chambre, sur ce qu'il faut à un repas; plus leur esprit agissait, plus elles trouvaient de plaisir. Votre goût est bien différent du leur, et la première chose que vous dites sur tout ce qu'on vous propose, c'est toujours : Cela est trop difficile, cela est impossible, je ne saurais. Si vous faites un compte, vous ne cherchez pas à le trouver, mais que quelqu'un vous le dise pour vous en épargner la peine; vous êtes bien aises d'entendre une histoire, mais vous ne voudriez pas être obligées d'en raconter à d'autres. Je n'ai jamais été que trois ans avec ma mère, et je me souviens qu'elle nous défendit, à mon frère et à moi, de parler entre nous d'autre chose que de ce que nous lisions dans Plutarque; c'est un livre où sont contenus les faits des grands hommes et des femmes qui se sont distinguées par leurs vertus ou par quelque action mémorable. Nous ne finissions pas d'en parler. Après avoir lu, nous étions toujours à comparer les faits des uns et des autres. Une telle femme, lui disais-je, s'est plus signalée qu'un tel homme; elle a fait telle et telle chose. Mon frère me prouvait que son héros était plus merveilleux. Cette belle action, me disait-il, est de lui; et je courais vite regarder dans mon livre s'il n'y avait rien à opposer à ce qu'il disait; nous soutenions l'un et l'autre notre parti très-vivement; cela nous divertissait beaucoup, et depuis que ma mère nous eut défendu de parler d'autre chose, nous y mîmes tout notre plaisir, bien loin de regarder cette espèce d'assujétissement comme fâcheux et pénible. Il y en a bien d'entre vous qui auraient trouvé cet ordre trop gênant, et qui s'en seraient peut-être fait un sujet de peine.....

» Ce que je vous dis, mes enfants, je le dis pour vous piquer un peu d'émulation et vous forcer à être plus courageuses, à compter pour rien la peine, à savoir en prendre de toutes les sortes et de bonne grâce, quand elles se présentent et sont, ou utiles, ou

convenables, ou nécessaires et inévitables. Ne vaut-il pas infiniment mieux, en ces occasions, faire de bon cœur et courageusement les choses, que de suivre ses répugnances, son dégoût et son ennui? Je vous parle pour ainsi dire humainement, car à des filles pieuses, comme je me persuade que vous l'êtes, je devrais ne parler que de motifs de piété, et vous faire comprendre avec quelle fidélité tout bon chrétien a soin de ménager, pour l'amour de Dieu et pour son salut, toutes les peines et les contraintes qui se présentent, de quelque nature qu'elles soient, petites ou grandes, et surtout celles de son état; il sait faire un saint usage de tout. Et voilà, mes enfants, comme je vous désire toutes. »

Nous ne voudrions pas, certes, vous assujettir à la sévérité de l'éducation qu'avait reçue madame de Maintenon; beaucoup d'entre vous trouveront même les *adoucissements* de Saint-Cyr bien rigoureux, mais nous croyons que dans le fond de cette instruction, il y a d'excellents conseils pour tous les temps et toutes les conditions. On interrogeait souvent aussi madame de Maintenon sur la *politesse,* dont elle offrait un parfait modèle; nous pouvons l'écouter avec fruit, car si la forme change et diffère, le *fond* de la politesse est toujours le même, que l'on vive à la cour de Louis XIV ou à celle de Napoléon III, que l'on soit dans la position la plus brillante ou dans la condition la plus humble.

« Madame de Maintenon ayant eu la bonté de demander aux demoiselles sur quel sujet elles voulaient qu'elle leur parlât, mademoiselle de Bouloc la supplia de les instruire sur la civilité. Elle leur dit que la civilité consistait plus dans les actions que dans les paroles et les compliments; qu'il n'y avait sur cela qu'une règle à leur donner : c'est l'Évangile, dit-elle, qui s'accommode fort bien avec les devoirs de la vie civile. Vous savez que Notre-Seigneur dit qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît. Voilà notre grande règle, qui n'exclut pas celle des bienséances en usage dans les pays où l'on se trouve. Pour ce qui regarde la société, je ferais consister la civilité à s'oublier soi-même pour s'occuper de ce qui convient aux autres; à faire attention à tout ce qui peut les accommoder ou les incommoder, pour faire l'un et éviter l'autre; à ne jamais parler de soi, à ne se point faire écouter trop longtemps, à beaucoup écouter les autres, à ne point faire tomber la conversation sur soi et selon son goût, mais la laisser tourner naturellement selon celui des autres; à s'éloigner quand on voit des personnes parler bas, à remercier pour le moindre service, à plus forte raison pour un grand. Vous ne pouvez mieux faire, mes enfants, que de vous exercer à toutes ces bonnes manières entre vous, et d'en prendre tellement l'habitude qu'elles vous deviennent comme naturelles. Je vous assure que ces attentions et ces égards continuels que l'on a pour les autres rendent bien aimables dans la société, et ne coûtent guère aux personnes bien nées et bien élevées; vous avez, pour la plupart, ces deux avantages, mettez-les donc à profit, et vous serez bien dédommagées des premières contraintes qu'il faudra vous faire d'abord, par l'estime et l'amitié que ces manières pleines de déférence vous attireront. Croyez-moi, mes chères enfants, attachez-vous à être vraiment polies, et vous paraîtrez parfaites, en attendant que vous le soyez véritablement; car une personne polie ne montre jamais que de la douceur, sait réprimer son humeur de façon que l'on ne s'aperçoit ni de sa hauteur, ni de ses fantaisies et bizarreries, si elle en a. Si vous voyiez les personnes du monde qui savent vivre, même les plus mondaines et les moins pieuses, vous les croiriez d'une vertu et d'une humilité parfaites; il semble, à les entendre et à les voir, qu'elles se comptent pour rien, et qu'elles font un cas infini des personnes à qui elles parlent, pendant que souvent elles ont au fond du cœur un mépris souverain pour elles. Je vous voudrais ces bonnes manières extérieures, mes enfants, et qu'étant aussi bien instruites que vous l'êtes, vous y ajoutassiez les sentiments intérieurs de charité et d'estime du prochain, et des bons sentiments de vous-mêmes, comme l'Évangile vous l'ordonne. N'est-il pas honteux pour nous que le seul usage du monde fasse faire extérieurement par orgueil et par vanité les mêmes choses que notre religion nous demande, en y ajoutant seulement des dispositions chrétiennes qui nous rendraient méritoire pour le ciel l'attention à ne rien faire qui déplaise à notre prochain, et que nous ne puissions pas gagner cela sur nous?...

» Mademoiselle de Raigecourt demanda s'il fallait remercier un laquais? — Oui, répondit madame de Maintenon, mais il n'est pas nécessaire de se lever; une inclination suffit, ou un : Je vous remercie, selon les cas ou les circonstances où l'on se trouve. Il ne faut point en cela d'affectation. — Mais un laquais qui serait à nos gages? dit mademoiselle de la Gatine. — Non, répondit madame de Maintenon, ce n'est pas la coutume; il m'arrive pourtant quelquefois de le faire, mais dans l'usage ordinaire on ne le fait point. — Remercie-t-on la femme de chambre d'une autre, et faudrait-il se lever pour lui faire la révérence? — C'est selon, dit-elle. Il la faudrait faire si on n'était pas en familiarité avec sa maîtresse, et qu'on ne fût pas libre dans la maison; mais si on y était aimée et fort accoutumée, il suffirait d'une inclination et d'un mot obligeant. — Appelle-t-on les laquais, messieurs? — Oui, quand ils ne sont pas à vous; cela fait honneur aux maîtres, et je ne vois présentement personne qui ne le fasse. Cependant, il suffit aux gens du roi de les qualifier de leur qualité, en disant, par exemple : Cocher du Roi, arrêtez, je vous prie; de même aux valets de pied du Roi : Valet de pied du Roi, donnez-moi telle chose, s'il vous plaît; cela les honore et les contente. Vous savez bien que chez le Roi il n'y a point de laquais; on leur donne le nom de valet de pied (1). — Faudrait-il appeler monsieur un homme de métier qui nous viendrait voir de la part de notre famille? — C'est selon. Il y a de ces gens-là qui sont à leur aise, qu'il conviendrait d'appeler monsieur; d'autres qui sont de pauvres misérables qui croiraient qu'on se moque d'eux : il faut que le bon sens règle en bien des choses.

» Mademoiselle de Saint-Bazile demanda pourquoi on ne salue pas le roi quand on passe devant lui? — C'est l'usage, dit madame de Maintenon; cependant, quand le roi salue, il faut lui rendre profondément. C'est l'homme du monde le plus civil; il salue les plus petites gens, jusqu'à une femme de chambre. — Observe-t-on la même chose pour madame la duchesse

(1) Ai-je besoin de faire remarquer combien ces détails sont curieux pour l'intelligence des mœurs et des usages du temps?

de Bourgogne? — Oui, dit madame de Maintenon. — Faut-il saluer un homme qu'on rencontre en son chemin? — Assurément, il faut saluer tout le monde quand on passe; il n'y a que dans les villes que cela n'est pas d'usage. J'ai connu un duc et pair qui saluait tout le monde (1). Il ne faisait qu'ôter et mettre son chapeau. C'était un plaisir de le voir dans la grande cour de Versailles, où il y avait un monde infini; il saluait souvent son propre laquais, et lui ôtait son chapeau comme aux autres. Cela se disait partout; on l'en raillait; cependant, il n'en était que plus estimé. — Salue-t-on en carrosse? — Non, à moins que ce ne soit des personnes de connaissance ou de respect; alors on fait arrêter le carrosse, on baisse les glaces, et on s'incline bien bas, surtout si c'est le roi ou quelque prince ou princesse. Tout cela se fait selon l'usage du pays (2). J'ai vu autrefois des ambassadeurs se lever en carrosse et faire une profonde révérence. En France, on ne se lève point, mais on fait une profonde révérence.

» Bonsoir, mes chères enfants; rappelez-vous tout ce que nous avons dit au commencement de cette conversation sur la politesse chrétienne, que l'Évangile et moi nous vous demandons. Ces deux motifs ne sont pas d'une force égale, mais tout est utile aux bons cœurs, et je crois que vous vous en piquez. »

Nous espérons, mesdemoiselles, que vous voudrez bien assister à un second entretien de cette aimable marquise. Nous vous y convions pour le mois prochain.

E. R.

(1) C'était M. le duc de Beauvillers.

(2) Selon le pays et le temps.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

## THE MONTH OF AUGUST.

There is no month in the whole year, in which nature wears a more beautiful appearance than in the month of August. Spring has many beauties, and May is a fresh and blooming month, but the charms of this time of year are enhanced by their contrast with the winter-season. August has no such advantage. It comes when we remember nothing but clear skies, green fields and sweet-smelling flowers — when the recollection of snow, and ice, and bleak winds, has failed from our minds as completely as they have disappeared from the earth, — and yet what a pleasant time it is! Orchards and corn-fields ring with the hum of labour; trees bend beneath the thick clusters of rich fruit which bow their branches to the ground: and the corn, piled in graceful sheaves, or waving in every light breath that sweeps above it, as if it wooed the sickle, tinges the landscape with a golden hue. A mellow softness appears to hang over the whole earth; the influence of the season seems to extend itself to the very waggon, whose slow motion across the well-reaped field, is perceptible only to the eye, but strikes with no harsh sound upon the ear.

As the coach rolls swiftly past the fields and orchards wich skirt the road, groups of women and children, piling the fruit in sieves, or gathering the scattered ears of corn, pause for an instant from their labour, and shading the sun-burnt face with a still browner hand, gaze upon the passengers with curious eyes, while some stout urchin, too small for work, but too mischievous to be left at home, scrambles over the side of the basket in which he has been deposited for security, and kicks and screams with delight. The reaper stops in his work, and stands with folded arms, looking at the vehicle as it whirls past; and the rough cart-horses bestow a sleepy glance upon the smart coach team, which says, as plainly as a horse's glance can, « It's all very fine to look at, but slow-going, over a heavy field, is better than warm work like that upon a dusty road after all. » You cast a look behind you, as you turn a corner of the road. The women and children have resumed their labour; the reaper once more stoops to his work, the cart-horses have moved on, and all are again in motion.

CHARLES DICKENS.

## LE MOIS D'AOUT.

Dans aucun mois de l'année la nature n'offre un plus délicieux aspect qu'au mois d'août. Le printemps a bien des charmes, et mai est un mois frais et fleuri; mais la beauté de cette époque de l'année est rehaussée par son contraste avec la saison d'hiver. Août n'a point ce privilége. Il arrive au moment où nous ne nous rappelons que ciel limpide, vertes prairies et fleurs au doux parfum, lorsque le souvenir de la neige, de la glace et des vents brumeux a disparu aussi complétement de notre esprit que la neige, la glace et les vents ont disparu de la terre : et cependant quel agréable mois!... Dans les vergers, dans les champs retentit le bourdonnement du travail; les arbres laissent pendre les grappes de fruits opulents qui font incliner leurs épaisses branches vers la terre; le blé, attaché en gerbes gracieuses, ou bien ondulant au plus léger souffle qui passe sur ses épis, comme s'il appelait la faucille, teint le paysage d'une couleur d'or. Une suave sérénité semble envelopper toute la terre; l'influence de la saison semble s'étendre jusqu'au chariot dont la marche lente à travers le champ moissonné, n'est visible que pour l'œil, mais ne frappe l'oreille par aucun bruit distinct.

A mesure que le carrosse roule rapidement le long des champs et des vergers qui bordent la route, des groupes de femmes et d'enfants, occupés à mettre les fruits en sac ou à réunir les épis dispersés, s'arrêtent un instant dans leur tâche, et, couvrant leur visage brûlé par le soleil avec une main non moins brunie, attachent sur les gens qui passent des regards pleins de curiosité; tandis qu'un gros petit enfant, trop jeune encore pour travailler, mais trop mutin pour qu'on le laisse au logis, grimpe sur le bord de la corbeille où par mesure de prudence on l'a placé, et trépigne et crie à plaisir. Le moissonneur laisse là sa besogne, et, les bras croisés, il contemple la voiture jusqu'au moment où celle-ci tourne; les lourds chevaux de charrue dirigent sur l'ardent attelage du carrosse un regard endormi qui semble dire, — autant que peut le dire un regard de cheval : « C'est très-beau à voir; mais il vaut mieux, après tout, marcher lentement sur une terre durcie, que travailler ainsi à la chaleur sur une route remplie de poussière. » — Jetez les yeux en arrière, lorsque vous êtes arrivé au détour de la route; femmes et enfants ont repris leur travail; le moissonneur a recommencé le sien; les chevaux de labour se sont remis en marche, et de nouveau tout est en mouvement.

Mlle AMÉLIE DESPREZ.

# HISTOIRE DE PAPILLON.

Papillon était né d'une pauvre chenille des jardins, non de cette classe fileuse et estimée à laquelle nous devons nos riches étoffes de soie, et qui n'attaque jamais que le mûrier blanc, mais de cette espèce vorace et nuisible, pourvue d'une énorme mâchoire, et dévorant outrageusement tout ce qui se trouve à sa portée, depuis la fleur la plus délicate jusqu'à la feuille de chou la plus épaisse et la plus dure. Incommode, peu avenante de sa personne, elle rencontra beaucoup d'ennemis en ce monde, et ne put échapper à la haine des hommes qu'en se résignant à vivre dans l'ombre et en cachant sa retraite à leurs yeux.

Cependant, comme tous les êtres les plus abjects ont encore conservé quelques-unes des qualités dont le ciel a mis le germe dans tout ce qu'il a créé, la mère de Papillon possédait au suprême degré le sentiment sublime de l'amour maternel. En mourant, elle fit à son fils un rempart de son corps, l'entoura d'une coque d'or et de soie, et le suspendit avec art sous la branche protectrice d'un arbuste garni d'un vigoureux feuillage, de manière à échapper à l'œil le plus fin des oiseaux, ou ce qui est pire peut-être, à la curiosité des enfants ou des hommes (1).

C'est un malheur attaché à la naissance de tous les papillons, de ne jamais connaître les auteurs de leurs jours! Aussi, pour préserver au delà de la tombe ce fils qu'elle avait tant chéri, la mère de Papillon lui apparut un soir, et son ombre diaphane murmura ces mots : « Tu vas achever, mon fils, cette existence que ma tendresse a préparée pour toi, cette vie que j'ai commencé obscure, tu la poursuivras avec gloire; j'ai rampé timidement, tu voleras avec audace, à moi les épines, à toi les roses! Mais du fond de la tombe, je jouirai de tes succès, car ta vie et la mienne ne sont qu'une seule et même vie! Malheureusement la nature t'a donné cette inconstance, cette légèreté qui exclut toute valeur réelle; sans conseils, sans expérience, souviens-toi, ô mon fils, des dernières prières de ta mère: reste dans les lieux qui t'ont vu naitre; méfie-toi de la flatterie, de l'éclat des lumières, et souviens-toi que la vanité ne laisse au cœur que du vide et des déceptions.

Cela dit, la pauvre chenille disparut, et son fils Papillon, bien enveloppé, bien suspendu par quelques légers fils de soie, se sentit doucement bercé dans sa chrysalide comme un jeune enfant dans son berceau, et chaudement abrité du froid et des vents du nord; ce fut ainsi qu'il passa tout l'hiver.

Puis, un matin que le soleil était radieux, que la brise soufflait l'odeur des primevères et des roses, Papillon sentit tout à coup la vie circuler dans tout son être, et une douce chaleur le pénétrer. Il s'agita un instant péniblement dans cette enveloppe qui lui servait de maillot; puis comme un jeune poulet qui perce sa coquille, il donna un violent coup de tête et découvrit le toit doré du palais où il avait pris naissance.

(1) Le papillon a été regardé par les poètes et les auteurs anciens comme le fils de la chenille; pour les naturalistes, la chrysalide est la seconde période de l'existence de cet insecte, le papillon la troisième.

En touchant le sol de cette liberté qu'il venait de conquérir, Papillon fut si étourdi de ses succès, qu'il rampa quelques instants sur la terre, ébloui par l'éclat du soleil, de la nature et des fleurs, et ne sachant quel usage il devait faire de ses ailes dont il ne connaissait encore ni la portée ni la valeur.

Et pourtant ces ailes sans consistance encore, et plissées ainsi que la jeune feuille qui sort du bourgeon protecteur, étaient, il faut le dire, admirablement belles; ni le plumage des oiseaux les plus brillants, ni les fleurs les plus éclatantes, n'eussent pu rivaliser avec la nacre, le velours et la dorure répandus sur les écailles qui les recouvraient; ajoutons à cela que chaque page ou face de ces mêmes ailes était ornée, dessus et dessous, d'une couleur différente, comme si la nature se fût plu à en multiplier les beautés. De coquettes aigrettes ornaient la tête du jeune lépidoptère (c'est ainsi que les naturalistes ont nommé cette famille), et ses deux antennes portaient à leur extrémité une petite massue qui, en lui donnant un certain air chevaleresque, rehaussait encore la grâce de sa personne et la noblesse de son maintien.

Lorsque Papillon eut respiré pendant quelques heures le grand air et le soleil, ses ailes s'affermirent, et son vol prit son essor avec tant de grâce et surtout d'assurance, qu'il fit sensation dans le parterre où il naquit. Les fleurs les plus précieuses, les arbustes les plus rares en faisaient l'ornement; aussi notre jeune présomptueux oublia bientôt sa mère, son obscure naissance, se crut véritablement l'enfant de la brise et du zéphir, et prenant des airs de prince, portant la tête haute, il regardait impudemment le balsamique œillet, dédaignait la douce giroflée, toisait la marjolaine et le réséda. Pour obtenir les suffrages du jeune Lion, il ne fallait rien moins que porter des noms grecs ou latins : les magnolias, les azaléas, les paulonias, les camélias, etc., lui imposaient comme fleurs étrangères, car Papillon avait le malheur de préférer, comme beaucoup de gens, tout ce qui n'était pas de son pays, et de s'attacher beaucoup plus aux titres ou aux noms qu'au véritable mérite; mais il était si jeune, il était si beau! on lui pardonnait tout en faveur de sa jeunesse et de son peu d'expérience.

Un jour, le beau Papillon, les ailes élégamment relevées, était posé avec une grâce pleine de coquetterie sur un jasmin de Virginie, comme s'il eût voulu faire valoir, par la belle couleur pourpre de la liane, les nuances célestes de ses ailes; de sa petite langue extensible comme une trompe, il en pompait le nectar, et, semblable au colibri, se perdait au fond de sa corolle en tube pour savourer à loisir le miel le plus doux et la rosée la plus sucrée. Tout à coup il aperçut à quelques pas de lui une jeune fille fraîche comme les fleurs du parterre, et dont le plaisir et l'admiraton venaient de suspendre la marche. « Qu'il est beau!

disait-elle en le regardant; quel fin carmin! quel bleu azuré! et cet or répandu à profusion sur ses ailes! »

Plus heureux que l'homme, le papillon possède la faculté de voir de tous les côtés à la fois, car les milliers de facettes dont ses yeux sont ornés sont autant d'yeux véritables, si clairvoyants et si subtils, qu'ils lui permettent de voir même derrière lui. Mais l'imprudent entendit, sans songer à s'enfuir, le bruissement d'une robe légère, il sentit le doux parfum s'exhaler d'une chevelure soyeuse, il put se mirer dans de beaux yeux couleur du ciel, et, loin de s'éloigner, il se tourna coquettement pour se laisser admirer. La louange lui paraissait si douce! il chassa de sa pensée, comme une chose importune, le conseil de sa mère; la vanité le clouait à sa place. « Qu'il est beau! les belles nuances! » répétait la jeune fille en approchant toujours. En disant cela, elle étendit brusquement un réseau de soie aussi fin qu'une toile d'araignée, et avant que le pauvre petit orgueilleux se fût aperçu du piége, il était prisonnier.

On m'a pourtant assuré que Papillon connaissait la vieille fable du Corbeau et du Renard, mais il est des esprits pour lesquels les leçons sont sans fruits.

Peindre le désespoir de ce jeune enfant des airs et de la liberté, serait au-dessus de notre modeste plume; loin de se résigner à l'esclavage, il s'agita, se débattit, fit cent fois le tour de sa prison, et ce ne fut que blessé, meurtri, harassé de fatigue, qu'il s'évanouit au fond de son filet.

Quand il reprit ses sens, la jeune fille avait disparu, il se trouvait seul déposé sur le gazon, mais toujours emprisonné. Ne croyez pas que Papillon fît alors quelques sages réflexions, un retour sur lui-même, non! comme tous les étourdis, il s'en prenait au hasard qu'il accusait, et se trouvait sans courage pour supporter son malheur, sans énergie pour y porter remède.

Pourtant le ciel prit en pitié sa jeunesse et son inexpérience, car il arriva qu'après s'être longtemps agité avec des transports qui tenaient du délire, après avoir fait d'impuissants et inutiles efforts, Papillon sentit tout à coup le réseau céder, une maille s'ouvrir, et le pauvre prisonnier sortit un peu froissé, un peu flétri, mais heureux encore d'en être quitte à ce prix.

Papillon remercia-t-il les dieux qui l'avaient délivré? Nous n'oserions l'affirmer, les êtres légers sont souvent ingrats!

Il s'élança dans les airs, et de ses ailes un peu mutilées il traversa le parterre, sans jeter un coup d'œil de regrets sur les arbustes et les douces fleurs qui l'avaient si bien accueilli à son entrée dans le monde; il en franchit les murs, traversa la plaine sans ralentir son vol, et ne s'arrêta que sur la lisière d'un bois touffu. Dans un profond accès de misanthropie, il jurait de ne jamais revoir un monde perfide, et de vivre dans la retraite et la solitude des bois; mais serment de papillon a bien peu de valeur.

Pendant quelque temps, Papillon se trouva le plus heureux du monde : il venait de recouvrer cette liberté si précieuse à ceux de son espèce; il visita la blanche aubépine, le genêt d'or et la bruyère aux ailes roses; mais il ne trouva pas dans ce peuple des bois les louanges et les flatteries auxquelles les fleurs des parterres l'avaient accoutumé; il ne tarda pas à trouver son langage trop rustique, sa franchise un peu piquante lui déplut, et l'inconstant enfant gâté s'éloigna mécontent de lui, et, comme toujours, plus mécontent des autres.

Il essaya de la vie des champs; mais les ancolies, avec leur cornette de paysanne, rirent comme des folles en voyant ses grands airs, et lui reprochèrent sans pitié de n'être que le fils d'une laide chenille.

Un brillant scarabée du voisinage, aux élytres mordorées, eut l'insolence de lui dire que l'éclat de son habit n'était qu'un éclat emprunté; son or, du faux or, et sa nacre une humble poussière, dont chaque buisson emportait un lambeau! Papillon quitta les champs.

Dans sa retraite, il fut traqué, poursuivi par tous les oiseaux, très-friands de son espèce pour en nourrir leurs petits, et il ne parvint à leur échapper qu'à l'aide de son vol habilement calculé.

Papillon avait beaucoup vieilli dans ses voyages; il comptait déjà cinq jours! Ceux de son espèce en vivent à peine huit, et ce sont encore les mieux partagés; car il est de certaines familles dont la vie est si éphémère, que la nature n'a pas jugé nécessaire de leur accorder les organes indispensables à la nutrition : ils en sont complétement dépourvus.

Rien ne fatigue comme l'inconstance. Après avoir vainement essayé de tout, Papillon revint au parterre, triste sans être grave, penseur sans être sage; il fut accueilli très-froidement par les amis qu'il avait délaissés. Son seul mérite était dans son habit, et la dorure de ses ailes commençait à disparaître; on assure même que leur fond, devenu blanchâtre, contrastait, d'une manière choquante avec la légèreté qu'il affectait tant au moral qu'au physique, et qu'on lui reprocha plus d'une fois de ne pas savoir être de son âge! Il devint curieux, médisant, comme tous les oisifs; et voyez jusqu'où peuvent nous faire descendre ces honteux défauts de bas étage, lui, Papillon, naguère si fier, si hautain, ne dédaignait plus la société d'une laide chenille des environs, médisante, s'il en fût jamais, et dont la langue envenimée n'épargnait aucune des fleurs du parterre, s'attachant, comme toujours, de préférence au mérite et à la beauté! La belle-d'onze-heures, disait-elle, était une nonchalante dont la délicatesse ne pouvait excuser la paresse; la belle-de-jour, d'une distinction très-douteuse, une coquette trop épanouie, trop heureuse de se faire voir au grand jour. Quant à la belle-de-nuit, si elle ne se montrait que le soir, ce n'était pas modestie, comme de naïves personnes pourraient le croire, mais parce que ses couleurs trop vigoureuses ne pouvaient qu'y gagner. L'aubépine était raide et sans grâces; le serpolet sans prétention : mais pourquoi rampait-il timidement, plutôt que de redresser sa tige comme le font tant d'autres? L'héliotrope avait de la douceur dans le caractère; mais c'était par flatterie sans doute qu'il se tournait toujours du côté du soleil, etc., etc.

On le voit, personne n'était épargné.

Nous le disons à regret, à défaut d'honnêtes distractions, tous ces mauvais propos étaient accueillis et commentés par Papillon désœuvré; mais, comme la médisance laisse le cœur plein de vide et nous rend mal avec nous-mêmes, il était loin d'être heureux! Hélas! c'est qu'il ne connaissait ni les tendresses de la famille, ni les joies de l'amitié; il n'avait pas, comme l'eider (1), arraché le fin duvet de sa poitrine

(1) Oiseau du genre canard et dont on tire l'édredon.

pour en former un nid soyeux; il n'avait pas, ainsi que la fauvette et le rossignol, parcouru les monts et les bois pour rapporter à ses petits une nourriture plus délicate; et s'il savourait, comme le colibri, le nectar sucré des fleurs, l'égoïste le gardait pour lui seul! Aussi vieillissait-il, oisif, ennuyé, et sans un seul ami! Pauvre Papillon!

Un soir de printemps, que l'air était chargé de lourdes vapeurs, que l'hirondelle rasait la terre, et que le ciel menaçait d'un orage, une des fenêtres du pavillon, qui donnait sur le parterre, s'entr'ouvrit doucement. Dans sa curiosité habituelle, Papillon dressa ses antennes, écouta un instant, et, de ses mille yeux à facettes, essaya de plonger dans l'intérieur de l'appartement. A travers les rideaux, que soulevait par intervalle une brise légère, il aperçut une magnifique collection de fleurs étrangères : quelques belles orientales, dont le luxe et les couleurs étaient inconnus jusqu'alors dans notre France, s'étalaient dans des vases somptueux. Plusieurs papillons, attirés par la nouveauté, voltigeaient à l'entour du mystérieux sanctuaire..... Le plus hardi ou le plus jeune entra le premier; tous les autres suivirent...

« Pourquoi ne reviennent-ils pas? se dit Papillon, au bout de quelque temps. Sans doute cet Eden, ce lieu de délices, a trouvé moyen de les fixer. Moi, j'ai visité les bois, j'ai vécu de la vie des champs, j'ai hanté les parterres, sans y trouver une place digne de moi! »

Et jetant un coup d'œil plein de vanité sur son habit qui avait conservé quelques restes de beauté, il ajouta :

« Avec mon vêtement de luxe et mes airs de prince, j'étais né pour les salons; la conversation des insignifiantes boules de neige ou des éternelles bengales m'a toujours paru monotone et trop loin de ma hauteur! A toi, Papillon, fils du zéphir et de la brise; à toi l'Orient et la nouveauté! »

Cela dit, l'ambitieux prit son vol; et voltigeant droit vers un groupe de tulipes dont la beauté était incomparable, il allait débiter un de ces fades compliments que ceux de son espèce colportent partout avec quelques variantes, lorsqu'il se heurta si rudement près de l'une d'elles, qu'il en recula ébloui... La perfide tulipe, comme toutes les fleurs de la corbeille, était en cire!

Honteux de sa déception, Papillon essayait de se retirer sans bruit; mais que devint-il, grand Dieu, devant le terrible spectacle qui se présenta à sa vue!

Sur une longue table de palissandre gisaient étendus, les uns sans mouvement, les autres s'agitant dans les dernières convulsions de l'agonie, un nombre infini de beaux papillons. Un instrument aigu traversait leur corps palpitant, et l'homme, ou pour mieux dire le bourreau qui les torturait ainsi, et que l'on nommait un naturaliste, semblait attendre avec impatience leur dernier soupir. Alors il les clouait joyeusement près d'un millier d'autres martyrs, les nommait et les étiquetait au fond d'énormes boîtes de liége richement encadrées. Le même instrument de supplice traversait encore leur cadavre, et attestait des souffrances qui étaient venues mettre fin à leur existence!

Certainement la femme de Barbe-Bleue, lorsqu'elle ouvrit en tremblant le mystérieux cabinet de son redoutable mari, ne fut pas plus épouvantée que ne le fut Papillon en présence de tous ces cadavres de son espèce! Tremblant, demi-mort, il se blottit dans les larges plis d'un rideau, et la pensée qu'il était ainsi caché à tous les yeux lui donna seule le courage d'examiner attentivement tout ce qui se trouvait autour de lui; il put, malgré sa terreur, compter avec étonnement toute la famille des papillons, classée par nations et tribus, et ayant le nom que Linné, le naturaliste, a donné à chacune d'elles. Il vit d'abord la phalange guerrière des chevaliers troyens, portant le deuil ou des couleurs sombres sur leurs ailes et la noble décoration d'une blessure à la poitrine; les chevaliers grecs, plus hardis et plus fiers, ne portaient point ces signes d'infortune et de défaite, et l'on pouvait lire parmi ces guerriers les noms les plus illustres célébrés par Homère, les Hector, les Polydore, les Énée, le beau Pâris et la vertueuse Andromaque, les deux Ajax impétueux dans leur vol, le prudent Ulysse, le fier Agamemnon et le sage Nestor.

Après ces guerriers tous brillants, tous somptueux et peuplant les pays chauds, venaient les heureux habitants du Parnasse, les muses Calliope, Terpsichore, Uranie et leur suite, avec les sages de la noble et savante Grèce, comme Thalès, Solon, etc.; puis les papillons Danaïdes, dont les ailes sont blanches dans les uns, ornées de couleurs gaies et vives chez les autres, ainsi que nos papillons blancs, et d'un jaune de soufre si communs sur la plupart des plantes crucifères; quelques-unes de leurs divisions portaient le nom des divinités champêtres, les Calypso, les Sylvie, Aurore, Chloris, etc.

Puis venait la phalange des nymphes, dont les ailes sont dentelées et souvent ornées d'yeux, ou marques rondes, la chrysalide, très-singulière dans cette espèce, était conservée près d'elle; elle ressemble à un petit masque de figure humaine. On y trouve la légère Atalante, Io, Églé, Iris, Diane, Ariane et Thésée. Il vit encore parmi les papillons de jour, ainsi que les précédents, les Plébéiens, peuple riche en petites divinités champêtres; quelques-uns portent à leurs ailes un appendice en forme de queue; les rustiques sont ornés de taches brunes; les citadins portent ces taches de couleur transparente sur leurs ailes, tels sont les Faunes, les Sylvains, les Satyres, Narcisse, Adonis, le vieux Silène et le folâtre Momus.

Dans un second cadre richement orné comme le premier, Papillon vit groupés avec art tous les papillons de nuit ou phalènes, qui restent immobiles au grand jour, et dont les ailes abattues en forme de toit ne se relèvent pas comme celles des papillons de jour. Il ne put voir sans intérêt le laborieux ver à soie, qui vit si peu de temps sous la forme de papillon, qu'il ne se nourrit pas, et ne mange qu'à l'état de chenille. Dans le même ordre des Bombix ou *Fileurs*, il vit avec admiration le Paon de nuit, l'un des plus beaux papillons et l'un des plus remarquables par un grand œil noir cerclé de blanc qui orne ses ailes d'un brun clair; sa chenille, commune dans les jardins, est d'un beau vert, et ornée de perles jaunes et bleues ressemblant à de petites turquoises.

Mais ce qui impressionna davantage notre étourdi, ce fut la série des papillons crépusculaires, tous vêtus de couleur sombre et semblant porter la livrée des ténèbres dans lesquelles ils vivent, ne pouvant supporter ni l'obscurité parfaite, ni l'éclat du grand jour. Parmi eux il put remarquer le Sphinx, tête de mort, ou *Atropos*; sur son corselet on voit la peinture exacte d'une tête de mort, et ses ailes, peintes en noir ou en couleur très-sombre, lui donnent l'air d'un envoyé de

l'autre monde, annonçant la mort et les ténèbres; il est la terreur des laborieuses abeilles, dont il parvient souvent à dévorer le miel en s'introduisant dans la ruche et en profitant du désordre et de la frayeur qu'il cause.

En face de la mort, dont l'image lugubre se reproduisait de tous côtés sous ses yeux, Papillon restait immobile sur le rideau où la terreur l'avait fixé. Le jour, qui baissait de plus en plus, augmentait encore son effroi, lorsque tout à coup plusieurs bougies s'allumèrent et une vive clarté se répandit dans l'appartement.

— Vive le soleil! dit l'étourdi, et s'élançant aussitôt, il se mit à tournoyer avec une sorte de délire autour de cette lueur fascinatrice; puis, comme s'il eût obéi à la puissance d'un fatal génie, il se précipita au milieu des flammes, et son corps mutilé retomba avec bruit sur le plancher!

Ainsi périt Papillon, le sixième jour de son existence; il ne causa pas une larme, pas un regret! On ne s'aperçut de sa disparition que quelques jours plus tard: alors on chercha vainement sur les feuilles voisines des lieux qu'il avait habités des traces de ces œufs que les papillons déposent en grand nombre avant de mourir, et qui produisent au printemps suivant les chenilles de leur espèce! La mort prématurée de Papillon le laissait sans postérité!

Mme Louise Leneveux.

# ÉRASME ET SAINTE GENEVIÈVE.

## ÉPISODE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

« Tout ainsy, — dit Plutarque, par la bouche de » son naïf traducteur, — comme les peinctres qui » pourtrayent au vif, recherchent les semblances seulement, ou principalement en la face et aux traicts » du visage, esquels se veoit comme une image empreincte des mœurs et du naturel des hommes, sans » guères se soulcier des aultres parties du corps; aussy » nous doibt-on concéder que nous allions principalement recherchants les signes de l'âme, et par iceulx » formions un pourtraict au naturel de la vie et des » mœurs d'un chascun (1). »

J'adopte volontiers cette opinion, si bien exprimée par le Plutarque de Melun (2). Oui, le biographe est à l'historien ce que le portraitiste est à l'ordonnateur d'une vaste toile : c'est surtout dans les particularités intimes de la vie, dans les nuances fugitives du caractère, qu'il doit chercher à saisir, pour la fixer d'un seul coup de pinceau, la ressemblance exacte des grands hommes. En général, on nous représente Erasme (3) comme l'*esprit-fort* de son temps, comme le Bayle ou même le Voltaire du seizième siècle : cette manière de le peindre me semble aussi exagérée qu'irréfléchie. Ce qui me paraît dominer dans cette aimable et studieuse nature, c'est le besoin de la *paix à tout prix*; c'est une bonhomie nonchalante qui demande ses aises, une modération craintive que le bruit effarouche. La fougueuse audace de Luther, l'ardente polémique de Dolet, l'impitoyable *gausserie* du curé de Meudon, n'étaient nullement le fait du savant de Rotterdam. Il lui fallait d'abord la silencieuse pénombre de sa bibliothèque, le recueillement solennel de l'étude, la tranquillité physique et morale indispensable au cerveau qui travaille; et tout cela n'était guère compatible avec le rôle bruyant d'un réformateur, avec la vie orageuse d'un révolutionnaire politique ou religieux. Aussi s'éloigna-t-il bien vite de Luther, du moment qu'il le vit recourir à la violence; « car, disait-il avec son fin sourire, *je n'aime pas la vérité séditieuse.* » En un mot, Érasme était un digne enfant de la Hollande : parfois, sans doute, il aimait à rire; il pouvait, dans un accès de docte gaieté, laisser tomber de sa plume l'*Éloge de la Folie* (1), ce chef-d'œuvre d'atticisme et d'innocente satire; mais il ne poussait jamais la plaisanterie jusqu'au sarcasme, ni l'indépendance jusqu'à la témérité.

En parcourant l'édition complète que Froben a donnée des œuvres d'Érasme (Bâle, 1540), j'ai surpris un détail ignoré, qui vient en aide à mes assertions et montre le célèbre érudit sous un aspect tout nouveau. Ce n'est plus le sceptique, le néo-païen de la renaissance, c'est le croyant du moyen âge, l'homme qui conserve encore la piété naïve des aïeux. On croirait lire une page de *la Légende dorée*.

Voici le fait.

Dans sa jeunesse, — à l'époque sans doute où il étudiait à Paris, au collége de Montaigu (2), — il se sentit un jour, probablement à la suite d'excès intellectuels et d'une trop grande fatigue cérébrale, atteint d'une fièvre quarte aussi tenace que violente. Après avoir épuisé tous les secours humains, il implora, dans une fervente prière, l'assistance de sainte Geneviève, patronne de Paris. L'effet de cette invocation désespérée fut, à ce qu'il paraît, des plus heureux. Trompant les prévisions de son médecin, le malade recouvra sur-le-champ la santé.

Longtemps après, sur ses vieux jours, il se rappela cet épisode et la promesse qu'il avait faite alors de consacrer à sa sainte protectrice un chant de reconnaissance. Honteux d'avoir tant différé le payement de cette dette du cœur, il composa le poème latin que l'on va lire, et dont j'ai le bonheur de publier dans ces colonnes la première traduction française. Je dis le bonheur; car j'entreprends d'autant plus volontiers ce léger travail, plein de charme et d'intérêt, qu'Érasme, généralement vanté comme l'un des plus brillants prosateurs qui aient su manier au seizième siècle la belle langue de Cicéron, demeure encore à peu près inconnu

(1) *Vie d'Alexandre*, chap. I.

(2) Amyot.

(3) Né à Rotterdam, en 1467, mort à Bâle, en 1536.

(1) Il le composa en 1509, étant à cheval, au retour d'un voyage en Italie.

(2) Fondé en 1314, rue des Sept-Voies, par Gilles Aycelin de Montaigu, chancelier de Philippe le Bel, démoli en 1844.

comme poète latin moderne. Est-ce à tort? est-ce à raison? Vous allez en juger. Je lui cède la parole :

« Vierge sainte! la piété m'ordonne d'acquitter envers vous un vœu poétique; secondez mes désirs, enrichissez ma veine stérile, et, pour que mon chant soit digne de vous, relevez-le par votre inspiration. Fidèle patronne du pays qui vous a vue naître, Geneviève! c'est vous qui veillez sur la vaste étendue de la France et sur la triple zone (1) qui la partage; mais de toutes les provinces, la plus chère à votre cœur, c'est l'endroit où la Seine, enflant l'orgueil de ses ondes du fraternel tribut de la Marne, déroule son cristal à travers des champs fertiles, de vertes prairies, des coteaux où la vigne fermente et des plaines aux riches moissons. Accélérant ensuite son cours vers la grande métropole parisienne, elle s'incline à gauche, vierge bénie! comme pour adorer votre sainte montagne (2); puis on la voit, ouvrant ses deux bras, étreindre avec amour la spacieuse cathédrale (3) où trône cette autre vierge, mère du Sauveur.

» Après avoir en quelque sorte abaissé comme un hommage, aux pieds de l'auguste reine des cieux, ses eaux suppliantes, elle les réunit en un seul courant (4), et, pleine d'allégresse, précipite sa marche vers la contrée qui vous servit de berceau, vers le doux rivage où votre sainte enfance fit entendre ses premiers cris. Ce n'est qu'un humble hameau : qu'importe? il a eu le bonheur de vous donner le jour. C'est donc là que se dirige la Seine; mais en passant elle salue, dans les environs, l'enceinte (5) consacrée à saint Denis (6), cette lumière des Gaules. Dans cet heureux canton, prolongeant à plaisir ses méandres sinueux, le fleuve se plie et se replie sans cesse sur lui-même; ô Geneviève! il se retourne comme pour voir encore votre séjour natal et la grande ville dont il s'éloigne à contre-cœur. Justement vénérable pour tous, Nanterre (7), ô sainte fille! peut montrer à l'étranger les antiques monuments de votre naissance, et la piscine salutaire qui vous purifia de la tache originellé; mais heureuse plutôt, trois et quatre fois heureuse, à mon avis, la populeuse Lutèce qui vous possède pour patronne, et dont vous partagez avec la mère du Christ la tutelle incessante! car, dans une si haute mission, Marie elle-même ne vous a point dédaignée pour collègue. Vous, du sommet de votre colline, vous promenez au loin sur la campagne vos regards vigilants, et vous repoussez de vos chers Français les fléaux qui les menacent; elle, de son côté, recueille dans son sein les malheureux qui l'implorent; elle écoute, au milieu de la ville, les pleurs de l'indigence, et, digne mère, elle y représente son fils, le Dieu de mansuétude; comme vous, Geneviève! douce fiancée du Christ, vous représentez d'autre part votre divin fiancé. Cependant, rivales de zèle, vous protégez en sœurs vos prêtres fraternellement unis (1), ce parlement (2) d'une majesté royale, et surtout le roi très-chrétien (3) : les uns, pour qu'ils dévoilent au peuple les oracles de la pensée divine, et les autres, pour qu'ils étendent sur une ville cosmopolite l'équitable niveau des lois. Aussi, grâce à vous, nul empire de nos jours ne fleurit plus prospère.

» Mais il est temps, ô Geneviève! que ma muse reconnaissante acquitte envers vous la dette de ma vie, et que j'entonne l'hymne de votre gloire, moi, qu'avec mille autres votre main puissante a sauvé. Une fièvre aussi importune qu'opiniâtre, et qui régulièrement revenait tous les quatre jours, avait pénétré de sa langueur mes membres endoloris. Je consulte un médecin : « Rassurez-vous, me dit-il; vous n'êtes pas en danger; seulement la maladie sera longue. » Parler ainsi, c'était me tuer; c'était me dire : « Avant quatre couchers de soleil, tu seras pendu! » C'était, en un mot, rouvrir une plaie dans mon âme, en me rappelant, après bien des années, que dans mon enfance la même fièvre m'avait fait souffrir tout un an de tortures. Je ne formais plus qu'un vœu, la mort : c'était encore moins triste que la perspective dont m'effrayait le disciple d'Hippocrate. C'est alors, divine patronne! que votre miraculeuse puissance me revint en mémoire; en même temps, je ne sais quel baume d'espérance rafraîchit mon cœur, et mon silence médita cette prière :

« — Vierge céleste! aimable fiancée de Dieu! quand » votre pied mortel foulait la terre, c'était déjà votre » coutume de venir en aide aux malheureux; et maintenant que votre puissance est bien plus grande, » maintenant que le ciel, devenu votre patrie, vous » rapproche du Christ, votre fiancé, Geneviève! » abaissez un regard sur ma souffrance, et chassez de » mon corps la fièvre qui le ronge. Rendez-moi, je » vous en conjure, à mes chères études; car sans elles » la vie m'est un supplice, et j'aime mieux expirer une » seule fois que de mourir à chaque instant. Que » puis-je vous promettre en retour? Rien, hélas! car » vous n'avez rien à demander à la terre; seulement » je chanterai vos louanges, et cet hymne sera la voix » fidèle de mon cœur. »

« Je priais encore; et ce n'était pas un vain murmure de ma langue, mais l'intime accent de mon âme. Soudain, — ce que je vais dire tient du prodige, mais

(1) Il fait sans doute allusion à la première phrase des *Commentaires* de César : « La Gaule tout entière se divise » en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, » l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux qui, dans » leur langue nationale, se nomment Celtes, et que nous » appelons Gaulois. »

(2) La montagne Sainte-Geneviève.

(3) Notre-Dame de Paris, commencée sous Robert II, fils de Hugues Capet, et terminée seulement en 1257 ou 1259. Sur l'emplacement qu'elle occupe, on voyait auparavant les débris d'un temple païen, consacré à Jupiter par des bateliers parisiens, sous le principat de Tibère.

(4) En aval du pont Neuf.

(5) L'abbaye de Saint-Denis, fondée en 630 et 632 par Dagobert : on y transporta en 636 les restes de saint Denis.

(6) Apôtre des Gaules, envoyé de Rome vers 250, il fut le premier évêque de Paris, fonda plusieurs églises en France, et souffrit le martyre avec Rustique et Éleuthère, ses compagnons, vers 272, pendant la persécution de Valérien.

(7) Bourg du département de la Seine, au pied du Mont-Valérien, à 11 kilomètres nord-ouest de Paris. Sainte Geneviève naquit à Nanterre, vers l'an 423, et mourut en 512, âgée d'environ quatre-vingt-huit ans. Elle contribua, dit-on, puissamment à la conversion de Clovis, et le détermina même à construire, en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, la basilique qui depuis porta son nom.

(1) Le chapitre de Notre-Dame et les chanoines de Sainte-Geneviève.

(2) Le parlement de Paris. On en fait remonter l'origine à saint Louis. C'était d'abord une cour de justice *ambulatoire*. Philippe le Bel le rendit sédentaire par une ordonnance en date du 23 mars 1302. Il fut supprimé par un décret de l'assemblée constituante du 7 septembre 1790.

(3) François Ier.

c'est la vérité, — je m'élance de ma couche, je suis rendu à mes études; ma langueur a disparu, je n'en ressens plus la moindre atteinte; arrière la fièvre, son inertie et ses dégoûts! Arrive le septième jour, l'époque marquée pour ma souffrance périodique, et mon corps se retrouve plus dispos, plus vigoureux que jamais. Le médecin, de retour auprès de moi, s'étonne de ce qui s'est passé; il examine mon visage, ma langue, et ses doigts scrutateurs interrogent à mon bras la pulsation des veines. Rien! plus de symptômes! « Érasme! s'écrie-t-il, quel saint du ciel a pu vous changer si vite, dissiper votre fièvre, et, grâce à Dieu! me transformer en faux prophète? Celui-là, je le déclare, en sait plus que moi sur l'art de guérir, et désormais vous n'avez plus besoin de mes secours. »

» Voulez-vous savoir le nom de ce médecin? C'était Guillaume Cop (1), alors dans toute la fleur de sa jeunesse, quoique mon aîné; mais déjà riche, si jamais il en fut, de tous les trésors du génie et de la science. Aujourd'hui que la vieillesse a courbé sa tête, il brille, entouré de respect et d'amour, parmi les astres de la cour du roi François Ier, et recueille le fruit de ses labeurs d'autrefois. Eh bien! Vierge divine! c'est lui qui sera mon garant irrécusable, quand j'affirme devoir à votre appui le retour de ma santé. Après tout, cependant, la gloire en revient tout entière au Christ, comme à l'auteur principal; à lui l'éternel hosanna des siècles! C'est grâce à lui que, vivante, vous avez toujours été selon le cœur de Dieu, et qu'à présent, devenue bienheureuse, vous êtes la recouvrance de plus d'un malade. Ainsi l'a voulu votre fiancé tout-puissant : il se plaît à faire par vos mains largesse de ses bienfaits, à se voir honoré par votre entremise. Telle la lumière du soleil resplendit plus riante à travers un prisme; telle la fontaine qui s'épanche aime à dérouler ses flots dans un pur canal. Que me reste-t-il à faire? C'est de vous prier, ô vous, la meilleure des vierges! de ne pas me garder rancune pour avoir différé si longtemps d'acquitter mon vœu. Souffrez, ô Geneviève! qu'à vos nombreux titres de gloire s'ajoute encore ce dernier fleuron : le monde n'a jamais vu de femme plus chaste et plus modeste; que le ciel aussi ne voie pas de sainte plus clémente. »

Ai-je reproduit, dans la traduction qu'on vient de lire, seulement une ombre de la grâce familière et piquante qui me paraît animer l'original? Je ne sais : mais au moment où ma plume achève d'en tracer les dernières lignes, j'éprouve, en présence de ce grand nom d'Érasme, un peu de cette émotion religieuse qu'il dut ressentir lui-même aux pieds de la sainte qu'il célébrait.

JOSEPH BOULMIER.

(1) Célèbre médecin du seizième siècle. Né à Bâle, il vint de bonne heure se fixer à Paris, où il devint notamment l'ami de Lascaris et d'Érasme. Docteur en 1495, il ne tarda pas à jouir d'une éclatante réputation. Louis XII et François Ier le choisirent successivement pour leur *archiâtre* ou premier médecin, emploi honorable qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 2 décembre 1532.

# GARE AUX CHOUX!

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR DE BOISJOLY.
MATHURIN, paysan cultivateur.
ANDRÉ.
MATHURINE, pupille de Mathurin.

—

*La scène se passe dans le village de Boisjoly.*

Le théâtre représente une salle basse de la cabane de Mathurin. Fenêtres ouvertes donnant sur un verger; porte ouverte donnant sur la grande route; portes latérales.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURIN, un lacet à la main, dans le verger d'abord, puis ensuite dans la maison.

MATHURIN, du dehors. Brigand! vil astucieux! manqué, encore!... (Entrant en scène.) C'est un éclair, c'est une anguille; vous le voyez ; non, vous ne le voyez plus; vous croyez le saisir, vous avez un joli petit nœud coulant qui ne demanderait qu'à l'étrangler; vous lancez votre engin; pardine, oui! avec ça qu'il l'attend, votre engin!... C'est pas une existence, pourtant, ça; nuit et jour sur le qui vive; ne dormir plus que d'un œil; manger sans appétit, boire sans plaisir, voilà la véridique peinture de la vie qu'il m'a faite! (Proche de la fenêtre.) Si jamais je te tiens!...

### SCÈNE II.

MATHURIN, MATHURINE.

MATHURINE. Après qui donc en avez-vous, mon tuteur?

MATHURIN. Tu le demandes! Tu n'as donc pas mis le pied dans le verger, à ce matin? Tu n'as donc pas vu son ouvrage de cette nuit?

MATHURINE, souriant et se mettant à coudre. Bon, j'y suis!

MATHURIN. Ne ris pas, Mathurine, tu me rendrais fou!

MATHURINE. Je ne ris plus.

MATHURIN. Quand on se trouve vis-à-vis d'un quelqu'un qui vous donne des taloches, ça n'est rien, ça ne vaut pas la peine qu'on en parle; l'un tape de ci, l'autre de là; on s'écorche un brin, on se fait quèque félure, on laisse sur le terrain un bout de son oreille ou un pan de sa veste, et tout est dit; mais, se savoir de par le monde un ennemi mortel et insaisissable, un ennemi qui vous cause chaque jour de nouveaux dommages, et qui, par dessus le marché, se gausse de vous; ma parole! il n'est pas de tête qui y résiste; si je n'ai sa vie, j'y laisserai ma raison.

MATHURINE. Mon tuteur!

MATHURIN. Je te dis que, si je ne l'attrape, avant un mois je suis à Bicêtre!

## SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, timide et sans voir Mathurine. Bonjour, père Mathurin.

MATHURIN, brusque et préoccupé. Bonjour.

ANDRÉ. Le temps est bien lourd à ce matin; je crois que ce soir nous aurons de l'orage.

MATHURIN. Ça se peut.

ANDRÉ. Père Mathurin, j'ai un grand souci. (Mathurine sourit et ne bouge pas.)

MATHURIN. Et moi, donc!

ANDRÉ. Je n'en dors plus, et je n'en mange guère davantage.

MATHURIN. J'en ai autant à ton service.

ANDRÉ. Mon humeur en devient toute mélancolique.

MATHURIN. Moi, je ne décolère pas.

ANDRÉ. Mais à tout mal il y a un remède.

MATHURIN. Tu le connais?

ANDRÉ. Dame!

MATHURIN. Parle.

ANDRÉ. Je n'ose.

MATHURINE, à part et souriant. Pauvre garçon!

MATHURIN. Veux-tu parler?

ANDRÉ. Au moins, promettez-moi de ne pas vous fâcher.

MATHURIN. Veux-tu parler?

ANDRÉ. Vous savez qu'on me connaît pour un charpentier habile, que je gagne d'honnêtes journées, que...

MATHURIN. Qu'est-ce que ça me fait?

ANDRÉ. Mais, père Mathurin, ça a trait à la chose.

MATHURIN. Oh! que j'aurais de plaisir à t'appliquer ma main sur la joue!

ANDRÉ. Eh ben, eh ben! en deux mots comme en quatre, je crois que votre pupille Mathurine ferait une bonne femme; j'ai idée que je ne lui déplais pas trop, et je vous la demande en mariage.

MATHURIN. En mariage! il s'agit de mariage! et moi qui croyais... Va te promener!

ANDRÉ, avec prière. Père Mathurin!

MATHURIN. J'ai, ma foi, ben le cœur à la noce! Va te promener!

ANDRÉ. Je vous promets de travailler dur; je vous promets de la rendre heureuse; ne me repoussez pas! (Apercevant Mathurine qui pleure.) Vous étiez là, mamzelle? et vous pleurez! Père Mathurin, elle pleure!

MATHURIN. Ses larmes ne sont pas d'or; va-t'en!

ANDRÉ. Père Mathurin, au nom du ciel!

MATHURIN, le poussant dehors. Va-t'en! va-t'en! va-t'en! (Mathurine, debout sur le seuil de la porte, et toute en larmes, suit André des yeux.)

## SCÈNE IV.

MATHURINE, BOISJOLY, MATHURIN.

BOISJOLY, à Mathurine. Des larmes! (Il prend la main de la jeune fille et descend la scène.) Comment, père Mathurin, nous avons le bonheur de posséder la plus aimable pupille du village, et nous la faisons pleurer!

MATHURIN, saluant. Monsieur de Boisjoly au pays?

BOISJOLY. Depuis ce matin. Ah çà, Mathurin, vous êtes donc un tuteur cruel et barbare?

MATHURIN. Je suis un homme bien tourmenté, allez, monsieur de Boisjoly!

BOISJOLY. Et c'est ce qui cause le chagrin de Mathurine?

MATHURIN. Non, la sans-cœur, les peines des autres ne lui sont de rien; elle ne s'en inquiète point.

MATHURINE. Je vous assure, mon tuteur, que la peine d'André ne laisse pas que de me faire beaucoup de chagrin.

BOISJOLY. Qu'est-ce que c'est que M. André?

MATHURIN, sans répondre. Oui, bien tourmenté, monsieur de Boisjoly. Figurez-vous que, cette année, les récoltes se montrent superbes; en avril, nos arbres étaient blancs de fleurs; aujourd'hui les fruits sont noués et ils sont abondants; l'oseille pousse, que c'est une bénédiction; les choux viennent drû, la salade jaunit, le pois se gonfle; pas de gelée blanche, pas trop d'ardeur au midi, c'est une saison protégée du bon Dieu.

BOISJOLY. C'est là ce qui vous tourmente et rougit les yeux de Mathurine?

MATHURIN, sombre. Monsieur, cette saison, qui se prépare riche d'écus et de bien-être pour les autres maraîchers, mes voisins, pour moi elle est pleine de douleurs journalières et de déceptions continuelles!

BOISJOLY. Ah! bah!

MATHURIN. Tel que vous me voyez, je suis l'innocente victime d'une persécution sans fin ni relâche; mes choux, on m'en dévore le cœur; la cosse de mes pois, on ne lui donne le temps ni de verdir, ni de rebondir; ma salade, elle n'a pas montré le nez, qu'elle est croquée; c'est un pillage, c'est une dévastation, c'est un dommage incalculable; et tout cela s'exécute avec une si infernale adresse, qu'il n'est piéges ni lacets auxquels on n'échappe! (Après un silence.) Ciel!

MATHURINE ET BOISJOLY. Qu'y a-t-il?

MATHURIN. Je suis sauvé, je touche au terme de mes souffrances; je goûte le plaisir de voir mon ennemi terrassé, vaincu et mangé!

BOISJOLY. Mangé?

MATHURIN. Cela dépend de vous, monsieur de Boisjoly.

BOISJOLY. De moi?

MATHURIN. C'est la providence qui vous a amené de notre côté, ce matin, et qui vous a fait entrer chez nous.

BOISJOLY. Non, ce sont les larmes de Mathurine.

MATHURIN. Enfin, v'là ce que c'est: si c'est un effet de votre bonté, vous faites venir du château Dick, votre basset, et un fusil de chasse à deux coups, pour ne pas manquer mon pillard, et l'affaire est bâclée.

BOISJOLY. Encore, ce pillard, quel est-il?

MATHURIN. Ce qu'il est? Un être rapace et insatiable, un estomac dévorant, une créature de mœurs viles, un monstre à dents aigues... Un lapin!

BOISJOLY. Un lapin?

MATHURIN. Un lapin. Monsieur, depuis quinze jours que ce lapin a violé mon enclos, ma veille n'est plus que trouble, et mon sommeil qu'un affreux cauchemar. A vous d'être l'instrument de ma délivrance, cher monsieur de Boisjoly, à vous de me rendre la paix et de faire qu'à chaque boisseau de pois que je vendrai je vous bénisse! Me permettez-vous d'aller au château chercher Dick et votre fusil à deux coups?

BOISJOLY, riant. Non-seulement Dick, mais Diamant et sa mère. (Avec solennité.) Mathurin, je jure, par les cheveux que vous n'avez plus, que vos choux et vos pois vont reprendre toute liberté d'allure et d'accroissement, et que désormais vous reposerez en paix!

## COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Je me sens pris de l'ardeur des combats ;
Rien maintenant n'arrêterait mes pas ;
A moi la mort, à moi sang et carnage !
Au lieu d'un seul, pourquoi de cent lapins
Ne faut-il pas délivrer vos jardins ?
Vous les verriez tomber tous sous ma rage !
Tayaut, Tayaut, mes bons chiens en avant !
Humez le vent !

DEUXIÈME COUPLET.

Vive la chasse, image des combats ;
Pour nous Français, elle est pleine d'appats ;
Tout bon chasseur au son du cor s'enivre.
Prés, bois, étangs, rien ne peut m'arrêter ;
La bête est là, je l'entends haleter ;
Çà, mon couteau, qu'elle ait cessé de vivre !
Tayaut ! Tayaut ! mes bons chiens en avant !
Humez le vent !

(Après avoir écrit.) Mathurin, portez ceci à Jacques, mon piqueur, et revenez ensemble.

MATHURIN. Monsieur de Boisjoly, si je vous dois la mort de l'infernale bête, je ne cesserai d'appeler sur vous et sur les vôtres les bénédictions du ciel ! (Fausse sortie.) Sauf respect, monsieur de Boisjoly, il est tôt; vous n'aviez peut-être pas déjeuné ; si, en attendant, un morceau de jambon fumé et un verre de blanc pouvaient vous être agréables ?

BOISJOLY. Cela me serait agréable.

MATHURIN. Mathurine, faites les honneurs de la maison à monsieur de Boisjoly, à notre libérateur !

## SCÈNE V.

MATHURINE, BOISJOLY. (Mathurine dresse une petite table devant Boisjoly.)

BOISJOLY, mangeant et buvant copieusement. Ce jambon est exquis ; coupez-m'en donc une autre tranche, ma gentille Mathurine.

MATHURINE. Avec plaisir, monsieur.

BOISJOLY. Votre vin est sec et rude au gosier, mais pur et chaud ; donnez-m'en donc une autre bouteille, ma gentille Mathurine.

MATHURINE. Vous lui faites bien de l'honneur, monsieur.

BOISJOLY. Savez-vous que je préfère ce pain bis à notre pain blanc !

MATHURINE. Oh ! si monsieur goûtait à notre galette !...

BOISJOLY. Voyons la galette. Délicieuse, mais elle altère. (Il débouche une troisième bouteille.) C'est étonnant comme le grand air et ces mets rustiques irritent mon appétit ! Je retourne au jambon. (Il continue de manger et de boire, et ne s'arrête qu'après avoir vidé la troisième bouteille à moitié et alors qu'il n'y a presque plus de jambon ni de galette.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, MATHURIN.

MATHURIN. C'est fait ; votre piqueur est là, monsieur de Boisjoly, avec Dick, Diamant et la chienne ; tous les quatre vous attendent dans le clos. Toi, Mathurine, va-t'en guetter du côté de la haie à Grand-Jean.

BOISJOLY. Nous aurons là un charmant rabatteur ! (Mathurine sort.) Père Mathurin, de cette fenêtre vous jouirez d'un spectacle de prince !... (Il sort en fredonnant : Tayaut ! tayaut ! etc.)

## SCÈNE VII.

MATHURIN, seul. Regardant la table.

Ça se voit qu'il n'avait pas déjeuné, monsieur de Boisjoly ! quelle brèche au jambon et à la galette ! et le vin ! une, deux bouteilles vides, et une troisième à moitié vidée ; merci ! (Il fait la grimace, mais son front se déride à un brillant air de chasse qu'on entend au dehors.) Le cor, bravo ! (Il range la table, puis regarde dans le verger.) Jouis de ton reste, mon gars ; batifole et gorge-toi de mon bien ; ton heure est venue, ton glas sonne ; ce soir, tu frétilleras, non plus dans mon champ, mais dans la poêle ! (Se penchant au dehors.) Eh ! Jacques, gare aux fraisiers, donc ! gare aux choux ! modérez l'ardeur de vos chiens. Pas par là, c'est des ignames ; ni par là, c'est des topinambours ! Bon, les v'là qui fourragent mon plan d'asperges ! Ah ! mais, ah ! mais, ah ! mais, ils vont me faire plus de dégâts en une heure que mon lapin en un an ; c'est pas ainsi que j'entendais la chose ; et monsieur de Boisjoly qui fait comme les chiens et qui marche à travers tout !... Merci ! j'en ai plus que de trop de leurs services ; le remède est pire que le mal. (Criant.) Assez ! assez ! arrêtez les chiens ; j'y renonce ! Les enragés, ils font la sourde oreille, et ne me laisseront pas une lentille à mettre sous la dent ! (Il se dirige vers la porte.)

## SCÈNE VIII.

ANDRÉ, MATHURIN.

ANDRÉ. Père Mathurin ?

MATHURIN. Toi, encore ! C'est drôle comme ce garçon-là sait bien choisir ses instants.

ANDRÉ. Un seul mot !

MATHURIN. Bonsoir.

## SCÈNE IX.

ANDRÉ, seul.

Cruel homme ! Ah ! je le vois bien, c'en est fait ; jamais il ne me donnera Mathurine ; il me faut renoncer au bonheur, il me faut quitter ce village. Je n'ai plus qu'un seul parti à prendre, et je le prendrai !

## SCÈNE X.

MATHURINE, ANDRÉ. (Mathurine est entrée sur les dernières paroles d'André.)

MATHURINE. Ce parti, quel est-il, monsieur André ?

ANDRÉ. Vous m'avez entendu, mam'selle ?

MATHURINE. Oui, et je voudrais savoir quelle sorte de parti vous songez à prendre, afin, si cela est possible, de vous empêcher d'en prendre un extrême ; les partis extrêmes sont toujours suivis du repentir.

ANDRÉ. Vous êtes bien raisonnable, mam'selle ; moi, je le suis moins ; je souffre !

MATHURINE, avec douceur. Enfin ?

ANDRÉ. Vous voulez le savoir absolument ?

MATHURINE. A moins que cela vous soit trop pénible à dire.

ANDRÉ. Eh ben, mam'selle, je vas me faire soldat.

MATHURINE. Je m'en doutais. (Silence.) Monsieur André, pourquoi perdre courage ? Écoutez. Dans ce moment, on tue le lapin de mon tuteur ; tout à l'heure il va venir ici gai comme un pinson, nous nous jetterons ensemble à ses pieds, et il nous bénira.

ANDRÉ. Croyez-vous, mam'selle?
MATHURINE. On peut essayer toujours!

### SCENE XI.

LES MÊMES, MATHURIN. (André et Mathurine s'élancent au-devant du vieillard.)

ANDRÉ. Père Mathurin!
MATHURINE. Mon tuteur!
MATHURIN, sombre. Paix! (Il se laisse tomber sur un escabeau, dans une attitude désespérée.) Ruiné! perdu! Ils ont tout bouleversé, tout brisé; la récolte entière est à vau-l'eau; il ne me reste pas de quoi acheter une corde pour me pendre!... Plus je criais, plus je priais, plus je courais, plus maître et chiens redoublaient d'ardeur, plus grandissait leur rage! Ce ne sont pas des chasseurs, ce sont des diables; ils n'ont rien respecté, rien! Ruiné! perdu!
ANDRÉ, à Mathurine. Je n'ose lui parler.
MATHURINE. Ni moi.
ANDRÉ. Pauvre père Mathurin!... Une idée; je n'ai pas grand'chose, cinquante écus, à ce que je crois; je m'en vas les lui offrir. (S'avançant.) Père Mathurin, si cinquante écus pouvaient vous faire plaisir, par rapport à vos topinambours et à vos choux? Je vous les offre de bon cœur.
MATHURIN. Tu me les offres? Eh bien, tu es un brave garçon; c'est tout ce que tu possèdes, sans doute?... J'accepte! (Fausse sortie d'André.)

### SCÈNE XII.

LES MÊMES, BOISJOLY, le lapin mort à la main.

BOISJOLY. C'est fait! (Il jette le lapin sur les genoux de Mathurin, s'essuie le front et se verse à boire.)
MATHURIN, au lapin, d'un ton sentimental. Ainsi, jamais plus tu ne verras la lumière; jamais plus tu ne t'enivreras des parfums du printemps; jamais plus ce petit cœur ne battra de crainte ou de plaisir; et c'est moi qui ai brisé ton existence dans sa fleur! Ah! devant tes restes chauds encore, le remords m'assiége; une immense douleur me saisit... Ce qui me semblait une juste vengeance serait-il un crime?
ANDRÉ. Un crime, allons donc!
MATHURIN. A l'état de mon âme, je serais tenté de le croire!
ANDRÉ. Père Mathurin, ce qui vous chagrine, ce n'est pas la mort du lapin, c'est ce qu'elle vous coûte. (Mathurin regarde son verger et pousse un profond soupir.)
BOISJOLY. Eh quoi! le père Mathurin pleure sa salade et ses choux, lui qui va pouvoir manger son ennemi en gibelotte, l'ingrat!... Mais j'ai eu un plaisir royal, et je veux qu'ici tout le monde soit heureux. Prenez ceci pour le dommage, père Mathurin.
MATHURIN, debout. Un billet de cinq cents francs!
BOISJOLY. Et vous, jolie Mathurine, avec la permission de votre tuteur, laissez-moi vous offrir cet or, pour vous avoir des dentelles le jour de vos noces.
MATHURINE. Monsieur!
MATHURIN. Accepte, ton tuteur le trouve bon; d'ailleurs, refuser n'est pas poli. (Donnant un coup de pied au lapin.) Plat gueux, va!
ANDRÉ, reprenant la main de Mathurine. Père Mathurin!...
MATHURIN. Soit, je veux bien, allez faire publier vos bans; mais, auparavant, unissons-nous pour remercier notre libérateur.
MATHURINE, bas et riant. Dont vous vous garderez dorénavant de réclamer le secours.
MATHURIN, de même. Certes! attendu qu'une autre fois il ne serait peut-être pas disposé à payer le dommage, et qu'un petit guignon supporté fait, je le vois, un guignon plus grand avorté!

TRIO FINAL.

MATHURIN, MATHURINE, ANDRÉ.

Honneur, honneur
Au grand vainqueur,
Adroit chasseur,
Et généreux seigneur!

(Boisjoly s'incline en riant; la toile baisse.)

ADAM BOISGONTIER.

# PRIÈRE D'UN PÈRE POUR SA FILLE.

Vous savez, Vierge sainte, en quelle heure cruelle
Mes pleurs vous consacraient cette enfant de douleurs;
Mère des affligés, prenez-la sous votre aile,
Gardez-la sous l'abri de vos blanches couleurs.
Qu'au pied de vos autels cette humble fleur exhale
Le pur et doux parfum de ses jeunes vertus,
Et qu'en l'amour du Christ ce cœur naïf égale
L'ange et le séraphin de candeur revêtus.
Marie, ayez pitié de l'enfant innocente,
Et lorsque son regard cherche sa mère absente,
Vierge sainte, daignez la lui montrer au ciel!
A moi seul les chagrins, à moi la coupe amère,
Mais donnez à ma fille et le lait et le miel,
Donnez-lui le bonheur que n'a pas eu sa mère!

CHARLES DE NUGENT.

# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

### N° 8.

Notre titre de *Progrès Musical* n'est-il pas pleinement justifié, puisque pour SIX FRANCS nous donnons à choisir à nos abonnées, dans nos catalogues de chaque mois, pour CINQUANTE francs de musique prix marqué, ce qui coûterait *dix-huit francs* chez tous les marchands de musique. C'est un avantage immense, car sur *dix-huit francs*, l'acheteur trouve *douze francs* de bénéfice, et n'en paye réellement que le tiers.

Quelques personnes pourraient penser que nous donnons de la musique inférieure. Mais elles se convaincront du contraire en jetant un coup d'œil sur nos catalogues. En effet, qui pourra contester que *la Norma*, de Dolher, l'*Andante et rondo* de Maysder, *Capuletti* et *Don Juan*, de Thalberg, ne sont pas des chefs-d'œuvre de la musique de piano, et seuls les noms illustres, attachés à ces savantes compositions, ne rendent-ils pas un plus éclatant témoignage que tous les éloges que nous en pourrions faire?

Ces noms figurent dans le catalogue de ce mois-ci ; ces morceaux, nous les offrons, et avec eux, beaucoup d'autres, que notre espace limité ne nous permet pas de désigner. Cependant, nous ferons encore remarquer dans la musique de piano facile, *les Tricoteuses*, de Couperin, et *Méphistophélès*, galop brillant à quatre mains, par Labitzki. Puis de la musique de chant, pour tous les genres de voix, et un grand choix de musique de danse.

## ÉDUCATION MUSICALE.

C'est en 1815 que Rossini commença à composer pour Naples. Le premier opéra qu'il fit représenter au théâtre Saint-Charles, fut *Élisabetta*, qui obtint un brillant succès. A cette époque les principaux chanteurs de ce théâtre étaient MM. Garcia et Nozzari, et mesdemoiselles Colbran et Dardanelli. Ce fut un grand bonheur pour Rossini de pouvoir confier sa partition en des mains si habiles, et le talent des chanteurs contribua sans doute puissamment au succès de ses ouvrages. Après la réussite d'*Élisabetta*, Rossini fut appelé à Rome pour le carnaval ; là, il écrivit *Torvaldo e Dorliska*, opéra sérieux tombé tout à fait dans l'oubli, et le *Barbiere di Siviglia*, ce délicieux modèle de l'opéra-comique, qui peut-être est la plus parfaite de toutes ses partitions.

A son retour à Naples, en 1816, il écrivit la musique d'une farce intitulée *la Gazetta;* cette partition, tout à fait indigne de lui, n'eût aucun succès. Dans la même année, *Otello* fut représenté au théâtre *del Fondo*. Les Italiens considèrent cette production comme le chef-d'œuvre de la tragédie lyrique ; le style diffère essentiellement de celui de l'*Elisabetta;* on y trouve plus de vérité dramatique, les idées y sont mieux développées et font naître des émotions plus vives et plus profondes.

A la fin de 1816, Rossini retourna à Rome pour la saison du carnaval, et y composa *la Cenerentola* pour le théâtre *Valle*. Cet opéra obtint un très-grand succès, non-seulement à Rome, mais dans toutes les capitales de l'Europe, où il fut ensuite représenté. Au printemps de 1817 il alla à Milan, et y écrivit *la Gazza Ladra*. Les Milanais en voulaient beaucoup à Rossini de ce qu'il les avait abandonnés pour aller à Naples, et ils se rendirent en foule au théâtre, déterminés à l'accabler du poids de leur colère. Le malheureux compositeur, averti de ce projet hostile, prit place au piano avec une certaine anxiété ; mais le charme de la musique de *la Gazza* apaisa leur fureur ; leur ressentiment s'évanouit en écoutant cette délicieuse musique, et ils applaudirent avec transport. *Bravo maestro ! viva Rossini!* Ces cris étaient répétés de tous les coins de la salle, et comme l'usage veut que chaque fois que l'auteur est ainsi appelé, il se lève pour saluer les spectateurs, Rossini déclara, après la représentation, que cette cérémonie tant de fois réitérée l'avait plus fatigué que la direction de l'orchestre.

A son retour à Naples, Rossini fit représenter *Armide*. Mademoiselle Colbran remplissait le rôle de l'héroïne ; sa voix commençait à décliner, en sorte qu'elle ne put exécuter cette musique avec l'énergie qu'elle exigeait. Les Napolitains la trouvèrent inférieure à celle de *la Gazza*, et piqués de ce qu'on ne réservait pas pour eux les meilleurs ouvrages, ils firent un accueil très-froid à cet opéra, qui contient cependant un des plus beaux duos qui soient sortis de la plume de Rossini.

En 1818, Rossini retourna à Rome, où il écrivit *Adelaïde di Borgogna* pour le théâtre *Argentini*, et dans la même année il composa *Adina, ossia il califfo di Bagdad* pour le théâtre Saint-Charles de Lisbonne. A son retour à Naples, il composa *Mose in Egitto*, dont le succès est devenu européen. *Ricciardo e Zoraïde* fut composé et exécuté dans l'automne de la même année. En 1819, il écrivit *Ermione* pour Saint-Charles ; cet ouvrage, écrit dans la même manière que *Ricciardo*, n'eut aucun succès. Dans cette même année il visita Venise, où il fit représenter *Edoardo et Cristina;* la partition de cet opéra est composée presque entièrement de morceaux tirés de ses autres ouvrages. A l'époque habituelle il revint à Naples, et le 4 octobre *la Dona del Lago* fut représentée au théâtre Saint-Charles. Madame Pisaroni remplissait le premier rôle. La même nuit Rossini partit pour aller remplir un engagement à Milan, et le 26 décembre on exécuta *Bianca et Faliero;* mais le sort de cet opéra fut bien différent de celui de *la Gazza*.

*(La fin au prochain Numéro.)*

MARIE LASSAVEUR.

# REVUE MUSICALE.

Au premier rayon de soleil qui vint illuminer un coin de notre ciel nébuleux, nous avons joyeusement secoué la poussière de nos sandales parisiennes en poussant un de ces gros soupirs qui sont l'expression d'une peine qui finit et d'un plaisir qui commence. Nous avons dit adieu aux bals, aux fêtes et aux concerts de la Babylone moderne; il était temps que tout ce tumulte mondain fit place aux impressions profondes et recueillies que la nature donne à l'âme de ceux qui savent en admirer les sublimes magnificences. Aussi nous jetâmes une couronne d'immortelles sur le seuil de la salle Herz, et une branche de cyprès dans l'orchestre de l'Opéra, et puis, le pied léger, les cheveux au vent et le cœur tout plein de poésie, nous allâmes saluer, sous les ombrages de la campagne rajeunie, l'oiseau qui chante, la fleur qui s'ouvre et la source qui murmure. Mais, bah! nous avions compté sans la pluie de notes, sans le déluge de croches et sans l'ouragan de mélodies qui viennent fondre sur notre tête. Adieu, vertes prairies émaillées de pâquerettes! adieu, limpides ruisseaux où se penche le myosotis! adieu, silence des bois, parfums des roses, mystères et splendeurs de la nature! Il faut quitter l'oasis si longtemps désirée. Reprenons notre bâton de voyage, poursuivons notre route haletante à travers le labyrinthe parisien, entrons à l'Opéra-Comique pour y écouter le nouvel opéra de M. Auber, *Jenny Bell*.

Deux charmants motifs de la partition, soutenus par une orchestration habile, forment l'ouverture; la ballade de Jenny Bell, puis un duo entre M. Faure et mademoiselle Duprez, dont l'allegro est une mazurka, sont les morceaux qu'on a le plus remarqués dans le premier acte.

Le deuxième est assurément le meilleur de la partition. Les couplets de M. Couderc,

> Heureux qui près de vous,
> Jenny, peut vivre une journée,

sont d'une bonne facture et d'une grande élégance de mélodie. Je citerai un sextuor qui m'a paru d'un beau style, et un final qui a produit une grande sensation.

Au dernier acte je ne vois guère à mentionner qu'une sorte de pot-pourri dans lequel on trouve le *Rule Britannia* et le *God save the Queen*.

M. Scribe est l'homme de la circonstance. Notre maëstro français a dû le suivre dans cette voie habile peut-être, mais évidemment peu propre à produire un grand effet musical. Aussi M. Auber, dans cette création nouvelle, nous a-t-il semblé beaucoup au-dessous de lui-même, et nous avouons avec peine qu'à part quelques morceaux d'un rhythme remarquable, l'œuvre ne porte pas l'empreinte de ce génie charmant au souffle duquel sont écloses ses précédentes et délicieuses compositions.

Le grand succès des *Vêpres Siciliennes* n'a fait que s'augmenter à l'Académie Impériale de Musique, depuis la première représentation de l'opéra de Verdi. L'analyse de cette pièce serait superflue; le terrible événement qui a ensanglanté la Sicile il y a cinq siècles est assez connu. Quatre personnages suffisent à l'action principale. La duchesse Hélène, le gouverneur Guy de Montfort, le médecin Jean de Procida, et un beau ténébreux du nom de Henri, représentés par mademoiselle Cruvelli, MM. Bonnehée, Obin et Gueymard, qui, chacun dans son rôle, déploient une grande supériorité de talent.

Parmi les beautés d'un ordre supérieur que renferme la partition des *Vêpres Siciliennes*, on distingue au premier acte la cavatine d'Hélène; au second acte, le bel air de Procida, admirablement chanté par Obin, et le double chœur final; à l'acte suivant, un duo d'un style très-large, entre Bonnehée et Gueymard; au quatrième, la romance à deux voix chantée par mademoiselle Cruvelli et Gueymard; enfin, au dernier acte, la polonaise de la duchesse, et le trio réclamé comme une condition *sine qua non* par M. Verdi à M. Scribe.

L'œuvre de M. Verdi ne rappelle en rien ses précédentes compositions, toutes pleine de ce génie violent qui ne s'arrange pas du charme de la mélodie. On trouve dans *les Vêpres Siciliennes* des airs d'une grâce exquise, des andante d'un charme grave et solennel, le mouvement dramatique toujours en temps utile, et des effets d'orchestre pleins de grandeur. Aussi dit-on dans les cercles du monde artistique que M. Verdi va être promu au grade d'officier dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

L'*Armide*, de Gluck, a été exécutée récemment au Conservatoire; la réussite qui a couronné cette épreuve, permet de croire que ce chef-d'œuvre sera repris en grande pompe à l'Opéra.

Le célèbre ténor Roger, engagé pour quatre mois au prix de 40,000 francs, doit remplir le rôle principal dans la traduction de *Santa Chiara*, opéra de Son Altesse Royale le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, dont la première représentation doit avoir lieu ce mois-ci, en présence de la reine d'Angleterre.

MARIE LASSAVEUR.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JUILLET.

Alphonse X, roi de Castille, dit *l'Astrologue*, après avoir signalé le début de son règne par quelques actions d'une valeur brillante, s'adonna entièrement à l'étude, surtout à l'astronomie, et abandonna pour ces travaux les soins du gouvernement et ceux de sa famille. Cependant il fut porté à l'empire en 1257, mais il négligea d'aller prendre possession de ce nouveau trône; les électeurs, fatigués de l'attendre, choisirent et couronnèrent Rodolphe de Habsbourg, et don Sanche, fils d'Alphonse, profitant des dispositions ultrà pacifiques de son père, le détrôna. Une longue guerre suivit cet acte dénaturé. Alphonse eut recours au secours des Maures pour rentrer dans ses droits; il était sur le point de triompher lorsqu'il mourut, le cœur brisé de douleur, laissant sa famille en proie à des divisions intestines, et léguant à la postérité le souvenir de grands talents mal dirigés et d'un génie que le jugement n'avait pas conduit. Un poëte espagnol a fait cette antithèse sur son règne: *En contemplant les cieux, il a perdu la terre*, et notre fable de l'Astrologue paraît inspirée par les fautes politiques de ce malheureux roi.

# CORRESPONDANCE.

Ma chère amie, l'Exposition industrielle, artistique, agricole, horticole, universelle enfin, a le sort de toutes choses en ce monde: beaucoup en médisent, quelques-uns la calomnient et tous vont la voir, la revoir, y entrent à l'ouverture des portes et n'en sortiraient pas, si la cloche de la retraite ne les en chassait. — Est-ce l'amour de l'art ou l'admiration qui les retient? nullement; mais on veut pouvoir dire qu'on a tout vu, tout apprécié, tout jugé, et ce, à moins de frais possible. Heureusement pour les actionnaires, les étrangers, notamment les Anglais, n'aiment ni la foule ni les longues séances, et afin d'avoir leurs coudées franches, ils ont adopté le jour d'entrée à 5 francs. Ce jour leur offre toute sorte d'avantages! Ils peuvent, sans craindre de froisser notre vanité nationale, se dire que leur *exhibition* était supérieure à la nôtre, qu'il y avait plus d'ordre, etc., etc., etc... De plus, ils sont libres, si le cœur leur en dit, de se promener sans fatigue, à raison de 2 francs l'heure, d'Angleterre en Espagne, de Suisse en France, d'Allemagne en Turquie, dans les cinq parties du monde enfin. L'ingénieuse charité française a organisé, — à l'usage des infirmes et des malades, — un service de petites voitures circulant dans l'intérieur de l'Exposition, et dont les gens bien portants usent aussi fort bien.

Mais, je m'aperçois que j'allais mettre un pied peu délicat sur le domaine d'autrui; abandonnons donc bien vite l'Exposition, et laisse-moi te parler d'une fête à laquelle j'ai assisté et dont je garde un délicieux souvenir, c'est *la fête de la Rose*. Au sixième siècle, à Salency, petit village situé sur les confins de la Picardie, elle eut pour fondateur saint Médard, évêque de Noyon, que, je le gagerais, tu ne connaissais pas à ce titre, et auquel tu n'as peut-être jamais songé que *du 8 juin au 18 juillet*. Ce saint prélat, seigneur de Salency, imagina de donner tous les ans, à la jeune fille que la voix publique proclamerait *la plus vertueuse*, une somme de vingt-cinq livres et une COURONNE DE ROSES.

L'honneur attaché à ce couronnement excita une telle émulation de vertu parmi les jeunes filles de Salency, que saint Médard voulut rendre cette institution perpétuelle, et à cet effet, détacha de son domaine douze arpents, dont il affecta les revenus au payement des vingt-cinq livres et des frais accessoires de la cérémonie. En même temps, il régla les conditions d'admissibilité et le mode futur d'élection.

Les conditions étaient la conduite irréprochable, non-seulement de la rosière, mais encore de toute sa famille, en remontant jusqu'à la quatrième génération.

Le mode d'élection consistait, — et il est encore le même, — à présenter au seigneur de Salency, — aujourd'hui à M. le maire, — trois jeunes filles désignées par les personnes les plus respectables du village. On proclamait au prône de la paroisse le nom de la jeune fille élue, afin que ses rivales pussent examiner ce choix, et le contredire s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse : cette publication se fait encore.

Le jour du couronnement, le 8 juin, le son des cloches annonce, dès l'aube, la fête qui se prépare. Tout le village est en émoi; les fenêtres des maisons devant lesquelles doit passer la rosière sont décorées de fleurs, le chemin qu'elle doit parcourir couvert d'un moelleux tapis de verdure. A deux heures, la rosière future, vêtue de blanc, la tête et les épaules voilées, sort de la maison paternelle entourée de sa famille et suivie de douze jeunes filles, ses compagnes, vêtues aussi de blanc et portant en sautoir un large ruban bleu; douze garçons du village désignés par le maire, le bouquet à longs rubans attaché à la boutonnière, les accompagnent en leur donnant la main, et le cortége, tambours et musique en tête, arrive à la mairie, où les autorités civiles l'attendent pour se rendre à l'église; là elle est reçue par le clergé, croix et bannière en tête; on la conduit au chœur; un prie-Dieu est disposé pour elle, et l'office commence. Les chants religieux terminés, on se rend processionnellement à la chapelle de Saint-Médard : la couronne de roses, l'écharpe bleue de ciel et l'anneau d'argent, insignes des rosières, sont déposés sur l'autel du saint. Le curé les bénit, fait l'éloge de la vie passée de la rosière, l'exhorte à persévérer dans la même voie; puis, la jeune fille s'agenouille, le pasteur pose sur sa tête la couronne de roses, lui met au doigt l'anneau d'argent, et lui présente l'écharpe qu'elle-même passe à son cou. Alors le maire lui remet le titre de sa dotation, la proclame rosière, et le chœur entonne le *Te Deum*.

Je t'ai raconté cette fête, ma chère amie, telle que je l'ai vue et non point telle qu'on la célébrait autrefois. Avec le temps les usages changent, heureux encore quand dans son passage il n'emporte pas les institutions elles-mêmes. Celle-ci a résisté à douze siècles! combien de guerres civiles et religieuses, combien de révolutions n'a-t-elle pas traversées! Mais, je me suis déjà trop laissé entrainer peut-être à t'entretenir de cette fête; tu me le pardonneras, en songeant combien j'ai dû être impressionnée par ce spectacle; et pour m'assurer de ton pardon, je me hâte de te convier à ouvrir avec moi la planche de ce jour.

N° 1, COL MOUSQUETAIRE. — Ah! le joli dessin! la ravissante forme! voilà au moins un col comme je les aime, et qui ne ressemble pas à ces *nappes d'épaules* que nous avons trop longtemps portées!... « Mais, comment broder ce dessin? sur quelle étoffe? — Sur mousseline, si tu veux en faire un col habillé, sur nansouk, si tu en veux faire un col du matin... Tu le broderas entièrement au plumetis, avec feston feuille de rose, point d'échelle entre chaque rangée de pois, et point d'échelle encore sous les sinuosités formées par le feston du haut. — Si tu préfères les œillets aux pois, tu peux satisfaire ta fantaisie; mais dans ce cas, tu devrais remplacer tous les points d'échelle par des cordonnets mats.

2, Fond courant pour manches bouillons ou fond de canezou. — Les bouillons, un peu délaissés à cause de la grande chaleur, se reporteront de nouveau cet hiver. Tu peux donc, si tu veux en avoir de jolis, te mettre immédiatement à l'œuvre, car on travaille peu dans cette saison, et le dessin que je t'offre est assez long à broder.

3, Cet entre-deux... Allons, Jeanne, ne vas-tu pas m'expliquer qu'il est destiné à servir de poignet aux bouillons?... C'est assez facile à voir, ce me semble... Vite, passe au n° 4, car je suis pressée d'arriver à ce magnifique je ne sais quoi, qui porte le n° 14.

4, *Octavie*, plumetis et œillets ou pois.

5, *H. R.*, plumetis.

6, *Marcelle*, plumetis fendu.

7, *T. L.*, plumetis ou feston feuille de rose.

8, *V. G.*, plumetis.

9, Quart d'un mouchoir; ce mouchoir, d'un effet charmant et de facile exécution, peut se broder tout au plumetis ou tout au feston, comme tu le préfères; mais, si tu plaçais sous les fleurs une seconde batiste, que tu découperais après ton travail terminé, tu obtiendrais ainsi des fleurs mates qui donneraient à ton mouchoir un cachet de grande distinction. — Le feston du tour est feuille de rose avec œillet dans chaque dent. « A propos de mouchoir, as-tu remarqué comme moi, Jeanne, qu'on en porte beaucoup brodés en couleur? — Oui, mais je ne trouve cela ni joli ni distingué; ce genre de mouchoirs me semble un hors-d'œuvre servi après le dessert: il eût été fort bien avec les cols et les manches à pois ou fleurs brodés en couleur, que l'on portait cet hiver et qui ont eu si courte vie; mais seuls, ces mouchoirs me rappellent ceux à vignettes que l'on fit autrefois, et pour lesquels j'ai toujours éprouvé une vive antipathie. Cependant, puisque tu parais les aimer, je m'empresse de t'indiquer ceux que j'ai le plus remarqués. L'un, porté par une jeune femme, à la toilette rose, avait le fond brodé d'un semis de pois également roses. Le bord, à coins arrondis, était festonné, et, sous ce feston, était cousu un petit volant, haut de cinq à six centimètres, festonné lui-même et parsemé de pois roses comme le fond du mouchoir. Les autres mouchoirs que j'ai vus sont: l'un, de même forme que celui que je viens de te décrire, mais avec guirlande sur le mouchoir et sur le volant, au lieu de pois. Les autres étaient simplement ourlés avec un délicat semis de fleurs sur l'ourlet, se prolongeant sur le fond du mouchoir. Un dessin que je t'ai envoyé il y a quelques mois pourrait te servir pour ce semis. La couleur de ces broderies est assortie à celle de la robe, et j'en ai vu beaucoup qui étaient portés avec ces toilettes bleu ciel, lilas, rose, si ravissantes de fraîcheur et de légèreté.

10, *M. R.*, plumetis.

Ici finit la petite édition.

11, Col pour petite fille de cinq ou six ans. — Plumetis et œillets ombrés. Tu peux aussi le faire en feston ordinaire, et le bord en feston feuille de rose, mais il sera moins joli.

12, Garniture guipure. — Fais l'étoile au plumetis, les œillets ombrés, le feston du bord en feuille de rose, le feston qui entoure les œillets, celui qui entoure l'étoile, en petit feston ordinaire. Cette bande, d'exécution prompte et facile, peut servir pour taies d'oreiller, camisoles, bonnets de nuit même; mais pour ce dernier usage je la trouve un peu lourde.

13, Encore une garniture!... Oui, mais remarque qu'elle n'est plus guipure. Celle-ci se fait sur nansouk ou sur mousseline. Sur nansouk, elle conviendrait pour peignoir ou caraco d'appartement. Sur mousseline, elle serait ravissante autour d'un canezou ou d'un fichu Marie-Antoinette.

14, Fanchon vénitienne. — La voilà enfin cette fanchon tant de fois demandée! Puisse-t-elle, ma chère, être telle que tu la désires. — Mais dis-moi, comment la broderais-je? — Un peu comme tu voudras. Si tu te sens grand courage et surtout grande persévérance, fais-la sur tulle *points lancés* entièrement au plumetis, avec jours dans toutes les fleurs pareilles à celles où tu vois de petites croix; mais si la dimension de cette fanchon et le soin d'exécution qu'elle réclame t'effrayent, fais-en la majeure partie au feston, — c'est-à-dire celle où ce point peut trouver place, — et le reste au plumetis. Dans l'un comme dans l'autre cas, tu feras les jours aux endroits indiqués... ils sont de rigueur. — Oh! ce n'est pas la persévérance qui me fera défaut, mais c'est le temps. — Comment le temps?... nous commençons à peine l'été, et cet objet ne peut te servir que l'hiver...

Pour nous, jeunes filles, notre plus jolie coiffure, dans cette saison comme en hiver, est celle en cheveux. Tu peux y ajouter quelquefois de jolis nœuds de rubans assortis à ta toilette, mais c'est tout ce que tu dois te permettre quand le soir tu aides ta mère à faire à ses intimes les honneurs de son salon.

Ah! j'allais oublier de te dire que tu peux encore broder cette fanchon en application ou sur tulle noir avec soie de couleur, ce qui serait très-joli, mais très-long à faire et sans doute peu solide. Tu monteras cette fanchon, de quelque manière que tu l'aies brodée, avec ornements de ruban ou avec velours. Le velours aujourd'hui trouve partout sa place, et pour t'en donner une preuve, voici une robe destinée à une jeune femme, type d'élégance, de beauté, de distinction, et dont le bon goût fait loi.

Cette robe en taffetas rose a sa jupe recouverte aux trois quarts par un volant en guipure dont un velours noir zéro suit toutes les sinuosités du dessin; le corsage, tout en guipure, est dans le même style. Que dis-tu de cette robe? — Que cette harmonie de couleurs doit produire le meilleur effet, et que si j'étais dame, j'aimerais à en avoir une pareille.

15, Entre-deux pour manches et pour devant de camisoles, plumetis simple ou feston.

16, Garniture plumetis et guipure pouvant avoir la même destination que celle du n° 12.

17, Dessin pour volant au plumetis très-fin. Il ferait un délicieux volant de robe ou de mantelet. Tu pourrais aussi le broder pour manches duchesse ou pour pagodes.

18, *Émeralda*, plumetis simple ou feston.

19, Ces étoiles, ou ces jasmins, ou ces paquerettes, comme il te plaira de les nommer, se brodent au plumetis. Tu peux les employer comme entre-deux pour poignets de manches, brandebourgs de robe d'enfant, etc. Quatre ou cinq rangées de ces paquerettes placées au-dessus d'un ourlet de huit à dix centimètres feraient un très-joli bas de jupon.

20, Où donc vois-tu ce numéro?... je le cherche et je ne le découvre pas... Voilà 21, 22 et leur suite, mais le numéro 20 n'y est pas?... Ah! qu'est-ce donc que ce joli dessin avec semis de pois entouré de cette charmante bordure? — C'est l'objet représentant le numéro absent que tu cherches en vain, ma chère Florence; une voilette d'une forme toute nouvelle! Quoi de plus simple et de meilleur goût? Ces voilettes, toutes petites, comme tu le vois, et très-arrondies, se cousent au bord d'un chapeau simplement orné. Elles ne doivent pas tomber plus bas que le bavolet, et font ainsi le gracieux effet d'une fanchon négligemment jetée sur le chapeau. Pour dames, on en fait en dentelle, fond de pois presque toujours, ou semés de fleurs; mais ceci ne nous regarde pas, occupons-nous de ce qui nous concerne. Je t'engage donc à broder celle-ci au point de chaînette avec soie de couleur, sur tulle noir ou blanc. La couleur de la soie doit être assortie au ruban de ton chapeau, lequel doit

à son tour être harmonisé avec le reste de ta toilette. Ces petites voilettes, soit blanches, soit noires, sont fort gracieuses, et elles ont le mérite précieux de rafraîchir un chapeau un peu fatigué. On en brode encore en chenille, même en jais, mais c'est par acquit de conscience que je t'indique ces genres fort peu distingués, le dernier surtout.

21 à 24, Casaque Jaguarita. — Notre... Pardon de t'interrompre, Jeanne, mais j'entends quelqu'un... il me semble reconnaître la voix de Louise?... En effet, la voici accompagnée de sa mère... — Bonjour, charmantes fées, toujours occupées à créer des merveilles; nous venons vous enlever à vos travaux pour vous conduire au bois de Boulogne. Hâtez-vous, la voiture nous attend, nous causerons en chemin... J'ai mille choses à vous raconter! — Mille choses! dit Florence, c'est qu'alors tu as été à l'Exposition?... — Précisément, ma chère. — Alors, vite... partons.

La voiture nous emportant, Louise se mit à nous dépeindre les choses qui avaient le plus attiré son attention... De véritables potiches sortant de la manufacture impériale de Sèvres, ornées de peintures représentant les quatre saisons; — des aiguières en racine métallisée de cactus, montées en argent; — de riches éventails aux magnifiques peintures : l'une d'elles représentant une visite faite à une famille pauvre par deux jeunes filles accompagnées d'une sœur de charité. Ma bonne mère voulait me donner cet éventail, mais il est déjà acheté. Dans la même vitrine j'ai vu aussi des fleurs en dentelle dites *point d'Alençon*. — Tu veux dire des dentelles à fleurs? — Du tout, des fleurs en dentelles, montées en bouquet et ornant le disque du miroir d'une toilette Pompadour, toute recouverte de dentelle!... C'est d'une fraîcheur et d'une richesse incomparables!...

Toutes les parties de ces fleurs, telles que pétales, pistils, calices, feuillage, etc., sont faites séparément sur un carreau disposé pour ce genre de travail par une ouvrière nommée dentellière. Les objets qu'elle emploie sont : des petits bâtons de bois dits *fuseaux*, sur lequel est pelotonné son fil; des épingles (piquées sur un parchemin fixé au carreau et sur lequel est dessiné l'objet qu'elle veut reproduire) retiennent le nœud qu'avec son fil et son fuseau elle a formé. Ainsi naissent sous les doigts de la pauvre ouvrière — à peine gagne-t-elle son pain! — ces tissus délicats, ces fleurs merveilleuses que je vous engage à aller admirer.

Pour faire les fleurs, on gomme fortement les objets qui les composent. — Pour monter les bouquets, l'on se sert de laitons imperceptibles. — Mais, à qui peuvent servir ces nouvelles fleurs?... — On en pourrait faire, il me semble, de charmants bouquets qui iraient à merveille sur une robe de bal, en taffetas bleu, rose, lilas, ou n'importe qu'elle couleur de ce genre. — C'est une idée! dit Louise, mais la fantaisie serait un peu chère. On m'a parlé de 200 *francs* par fleur! — Puis, tu oublies, Florence, que les jeunes filles ne portent pas de dentelle à titre d'ornements.—Bah! des fleurs sont des fleurs, qu'elles soient en batiste, en organdi, ou en dentelle, peu importe; et je t'assure que, n'était le prix, je ne serais pas si scrupuleuse.

Mais tout en causant, nous voici devant la maison de feu madame de Girardin; l'avez-vous connue, madame? — Personnellement, non, répondit la mère de Louise, mais j'ai lu plusieurs de ses ouvrages; c'était une femme d'infiniment d'esprit. Fille de madame Gay, connue elle-même dans les lettres, madame de Girardin débuta jeune encore dans la même carrière, et y tint bientôt une place honorable. Ses premières œuvres, charmantes poésies, obtinrent un succès mérité par une exquise fraîcheur d'imagination, une versification ample, entraînante, facile, et, par dessus tout, une grâce et une richesse d'idées exceptionnelles. Une pièce de vers intitulée : *Dévouement des médecins dans la peste de Barcelonne*, lui valut à vingt ans les honneurs et les palmes de l'Académie; son poème de Madeleine, l'hymne à Sainte-Geneviève, qu'elle récita elle-même sous la coupole de l'auguste basilique, aux pieds de la statue de cette Vierge; des stances sur la mort du général Foy; telles sont les œuvres qui recommandent mademoiselle Delphine Gay à votre admiration. Plus tard, alors qu'elle devint M^me^ de Girardin, elle changea de manière, comme on dit en peinture; de poète elle devint romancière, puis feuilletoniste, puis enfin elle aborda le théâtre, et c'est dans l'essai de l'art dramatique que la mort l'a saisie.

De larges gouttes d'eau commençant à tomber sur nos têtes, vinrent interrompre la mère de Louise et nous forcèrent à une prudente retraite.

Nous voici donc, ma chère amie, remises à notre travail laissé, je pense, à la casaque Jaguarita, représentée par les numéros 21 à 24.

Notre gravure te montre l'effet de cette casaque. Elle se fait en taffetas noir avec volant de tulle grenadine de 25 à 30 centimètres de hauteur et cousu au bas de la casaque. Ce volant, dont l'ampleur très-modeste doit seulement permettre à la robe et aux crinolines de se placer facilement dessous, est recouvert de trois rangs d'effilé haut de six à huit centimètres. Entre chacun de ces rangs est posée une ruche de petits rubans de gaze, ce qui fait par conséquent trois rangs de ruche, dont le dernier forme tête, pour ainsi dire, au dernier rang d'effilé, et de même pour les deux autres rangs. As-tu bien compris?.....

Quant à la manche, de forme pagode, je ne puis, sans trop embrouiller notre planche, t'en envoyer le patron. Taille-la donc sur une pagode ordinaire, mais seulement beaucoup plus courte, car, un peu plus bas que le coude, tu devras placer un volant de tulle de 15 à 20 centimètres de hauteur que tu auras recouvert de deux rangs d'effilé et de deux rangs de ruche dans les mêmes dispositions que celles du volant du corsage. — Tu fermeras ta casaque avec des boutons en passementerie.

Le patron que je t'envoie m'a été donné par la maison Gagelin, c'est-à-dire, qu'il est parfait et élégant.— Suis ponctuellement toutes les indications que je te donne et fais toi-même ce vêtement peu couteux : il ne te faut que trois mètres de taffetas, onze ou douze mètres d'effilé, deux pièces de ruban de gaze, un mètre de grenadine et douze boutons de passementerie. Tu seras enchantée de ton œuvre, j'en suis certaine, car ce petit vêtement est aussi commode que gracieux pour les jours de fraîcheur ou les soirées d'automne, que tu les passes à Paris, à la campagne, aux eaux, ou aux bains de mer.

Les jeunes femmes remplacent les effilés par la dentelle, ce qui est fort élégant.

25, Passe de chapeau pour jeune fille de dix-huit à vingt ans. — Tu vois, ma chère amie, que je ne néglige aucun moyen qui te permette de te faire à peu de frais une toilette distinguée. Après le patron d'une casaque, voici celui d'un chapeau juste pour ton âge.

Hâte-toi donc d'aller acheter ce qui t'est nécessaire, car en quelques heures tu peux te créer une merveille que, par le temps qui court, nos modistes te vendraient au poids de l'or. Mais je t'entends : Que choisir pour faire ce chapeau ? me dis-tu. Si c'est pour toilette habillée, je te conseille la paille de riz, rien n'est plus joli. Tu l'orneras d'un côté d'une touffe de petites roses de haie blanches, avec long feuillage de crêpe vert, et tu poseras cette touffe tellement au bord de la passe, que les fleurs viendront se confondre avec celles qui orneront de ce côté le dessous de ton chapeau. — De l'autre côté, tu poseras un nœud formé avec des lames de paille de riz, et tu le placeras de manière à ce que les petits bouts, en retombant sur le bavolet, le cachent à demi. Tu garniras le dessous de ce chapeau avec un bouillonné de tulle entremêlé de feuillages verts nuancés, et au bas de la joue, du côté droit, tu placeras un petit nœud de dentelle. Voilà pour toi. Écoute maintenant la description de quelques chapeaux que j'ai vus ; je te la fais pour madame ta belle-sœur, et le choix ne lui manquera pas, tu vas en juger.

Le premier était en paille à jours disposée en bandes séparées par des bouillonnés de taffetas rose. Sur le côté, et pour unique ornement, était posé un bouquet composé de cerises, de noisettes (les fruits se portent beaucoup), de raisins noirs, d'épine-vinette, de fraises blanches et de petits abricots. Le mélange de ces fruits combinés avec le feuillage qui leur est particulier à chacun, produisait un charmant effet. En dessous de la passe, il n'y avait ni fleurs ni fruits, mais seulement un petit bouillonné de blonde entremêlé de coques de ruban rose et de nœuds papillons en velours noir. Les brides étaient en taffetas rose liséré de velours noir. Je te laisse à juger, ma chère, l'ensemble délicieux que formait ce chapeau.

Le second était en tissu paille et chenille — des losanges encadrés dans une chenille noire. Comme ornement se trouvait d'un côté une plume noire dite *plume soleil* et piquée de paille ; de l'autre, un nœud de ruban de gaze quadrillé blanc et noir avec dentelle bordée de paille. Cette dentelle, serpentant sur la passe autour de la plume, venait former un second bavolet sur le bavolet de taffetas blanc bordé d'une petite dentelle noire. En dessous une grosse rose était accompagnée de dentelle noire ; du côté opposé s'échappaient de longues grappes de lilas paille reliées entre elles par des perles de jais.

Ce chapeau serait aussi très-joli avec ruban cerise et noir, bleu Suède et noir, blanc et noir.

26, *Bathilde*, plumetis fendu.

27, *Adèle*, plumetis.

28, *Victoire*, plumetis et œillets.

29, Riche écusson avec les lettres *L. L.*, plumetis fin, point de plumes et points sablés.

30, Sac gibecière a soufflet. — Ce sac, ravissante nouveauté du *Magasin de la Religieuse*, et qui sert à contenir son ouvrage, ses gants, son mouchoir, se fait au crochet avec de la soie cordonnet de trois nuances : maïs, noir et bleu, sont trois couleurs d'une heureuse harmonie. — Pour éviter tout ennui de calcul, et pour simplifier la chose, ce crochet se compose seulement de deux morceaux carrés auxquels on donne plus tard la forme que tu vois sur la planche. L'un de ces carrés, celui dont la pointe doit rabattre en guise de pochette, aura vingt centimètres de hauteur sur quinze de largeur ; l'autre morceau aura la même largeur, et seulement quinze centimètres de hauteur ; les deux petits morceaux des côtés, que nous appelons les *soufflets*, et que l'on fait également au crochet, ne doivent pas avoir plus de cinq centimètres de largeur dans le milieu ; quant à la longueur, elle est proportionnée à celle des deux grands morceaux que ces soufflets doivent border.

Le premier rang, composé de mailles chaînettes, se fait avec de la soie bleue.

2e rang. — 10 mailles doubles noires, 2 mailles simples bleues, 10 mailles doubles noires, et ainsi de suite.

3e rang. — 1 barrette noire, 8 mailles doubles maïs, et 1 noire, ce qui doit former un carré avec les 10 mailles doubles qui se trouvent au tour précédent; 2 mailles simples avec la soie bleue, etc.

4e rang. — Comme le troisième.

5e rang. — De la même manière. Pour terminer ce carré, il faut avoir trois rangs de maïs placés les uns au-dessus des autres.

6e rang. — 10 mailles doubles noires, 2 mailles simples bleues, et continue de même qu'au deuxième rang.

7e rang. — Comme le premier;

Quand le sac est terminé, il faut qu'il y ait dans la hauteur six carreaux, plus trois pour la petite patte. — Ceci établi, tu coupes sur du carton très-raide deux morceaux dans la forme indiquée par le croquis de la planche, chose qui te sera facile, ayant les mesures de la hauteur et de la largeur; l'intérieur de ces deux cartons est doublé en soie bleue; sur l'extérieur on appuie l'ouvrage au crochet. Il te faut encore deux autres morceaux de carton, pour les deux morceaux de crochet que nous avons nommé *soufflet*. — Ces quatre parties ainsi préparées se joignent les unes aux autres; cette jonction est dissimulée sous une ganse en passementerie assortie de couleurs à celles du fond de crochet. — Une ganse pareille forme l'anse. — De chaque côté de cette anse, dans le bas, se trouvent deux petits glands en passementerie ; deux boutons de forme olive s'échappant d'une boucle posée dans le milieu du sac aident à le fermer. — Je t'assure que rien n'est plus joli à offrir dans ce moment que ce petit *sac gibecière*.

31, *M. R.*, plumetis simple ou feston feuille de rose.

32, *H. R.*, plumetis simple ou feston.

33, Écusson avec les lettres *E. C.* plumetis, point sablé et point de plume.

34, Cache-pot. — Ce charmant ouvrage, imaginé par madame Marie Soudant, se fait en laine lamée ou en chenille sur une carcasse en fil de laiton. Pour faire la carcasse, tu prends du fil de laiton très-fin avec lequel tu formes seize petites colonnes hautes de quatorze centimètres chacune, et espacées l'une de l'autre de manière à donner au haut de ta carcasse un orifice de *cinquante-huit* centimètres de diamètre, et un orifice de cinquante-quatre centimètres seulement dans le bas, c'est-à-dire au pied. Comme tu ne dois pas couper ton laiton, tu passeras de l'une à l'autre de ces colonnes en le ployant de manière à former de petites barrettes arrondies qui retiendront entre elles tes seize petites colonnes. Ces colonnes une fois établies, et la forme ronde donnée à la carcasse, tu ajoutes dans le haut une petite galerie formée encore par ton fil de laiton disposé en dents pointues, ou en petit angle aigu, si tu comprends mieux, et à droite et à gauche tu ajoutes une anse. Voilà ta carcasse faite ; il s'agit mainte-

mant de l'habiller. L'habilleras-tu de chenille ou de laine? le choix t'est laissé.

Quant à la couleur, c'est à toi d'en décider; mais, quelle que soit celle que tu adoptes, il te faut cinq nuances de teintes graduées, y compris le noir, qui est indispensable. Tu disposeras tes nuances de manière à former des raies ombrées non *horizontales*, mais *verticales*, ainsi que te l'indiquent les ombres reproduites sur le modèle de ta planche, et tu les placeras sur ta carcasse, l'une après l'autre, de la manière suivante : après avoir attaché ta chenille au pied de l'une des petites colonnes que je nommerai première, tu la passes sous la seconde, puis tu ramènes ta chenille que tu passes encore sous la première colonne. Tu reviens ensuite à la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tu sois arrivée au haut de la carcasse. Tu places de la même manière la deuxième nuance et les autres, et tu obtiens ainsi un travail contrarié très-joli. — Les dents du haut doivent être recouvertes, ainsi que les deux anses, par la couleur noire et la nuance claire mélangées. — Cet ouvrage, plus long à expliquer qu'à faire, est charmant à offrir. C'est, de plus, un petit cadeau de toutes saisons, puisque chacune d'elles apporte de nouvelles fleurs, et qu'on est heureux de pouvoir dissimuler sous une jolie enveloppe ces affreux pots de terre qui ne sauraient trouver place même dans le plus simple salon.

35, CORBEILLE PAQUERETTE. — Cette corbeille se fait également sur carcasse, dont le haut est orné de huit dents arrondies et légèrement renversées. Tu la recouvriras en travail contrarié, comme je te l'ai indiqué pour le cache-pot, soit en chenille, soit en laine; mais, chenille ou laine, il te faut trois nuances de chacune des couleurs suivantes : *rose*, *violet*, *vert*, auxquelles tu joindras une seule nuance de bois. — Les fleurs de cette corbeille se font sur la carcasse, en passant la chenille ou la laine dans un *passe-cordon* ou une grosse aiguille. Les anses sont vertes, ainsi que le fond de la corbeille. Les montants et le bord du haut sont recouverts par la chenille ou la laine blanche et la nuance bois. Ah!... voilà de l'ouvrage pour toi, tes connaissances et tes amies. Et, comme ta bonne vieille tante ne saurait être exceptée, je joins à toutes les richesses que je t'envoie un joli tricot dit :

TRICOT A FEUILLES FONDUES.

Monte un nombre de mailles divisible par quinze.

PREMIER TOUR. — A l'endroit ×, 1 maille rétrécie à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie × (retourne au signe).

2e TOUR. — Tout à l'envers.

3e TOUR. — × 1 maille rétrécie à l'envers, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie × (retourne au signe).

4e TOUR. — A l'envers.

5e TOUR. — × 1 maille rétrécie à l'envers, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie × (retourne au signe).

6e TOUR. — A l'envers.

7e TOUR. — × 1 maille rétrécie à l'envers; laisse le fil sur l'aiguille, 1 rétrécie, 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie × (retourne au signe).

8e TOUR. — A l'envers.

9e TOUR. — × 1 maille unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie × (retourne au signe).

10e TOUR. — A l'envers.

11e TOUR. — × 1 maille unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 rétrécie à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie × (retourne au signe).

12e TOUR. — A l'envers.

13e TOUR. — × 2 mailles unies, 1 jetée, rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 rétrécie à l'envers, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies × (retourne au signe).

14e TOUR. — A l'envers.

15e tour. — × 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 rétrécie à l'envers, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies × (retourne au signe).

16e TOUR. — A l'envers.

17e TOUR. — × 4 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, laisse le fil sur l'aiguille, 1 rétrécie, 1 jetée, 4 unies × (retourne au signe).

18e TOUR. — A l'envers.

19e TOUR. — × 1 maille rétrécie, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie × (retourne au signe).

20e TOUR. — A l'envers.

21e TOUR. — × 1 maille rétrécie à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie × (retourne au signe).

22e TOUR. — A l'envers; puis recommence au premier tour.

Ce tricot serait fort joli pour manteaux de lit, rideaux, toilette duchesse, etc.

Voici maintenant une charmante petite dentelle qui achèvera, je l'espère, de m'assurer l'estime de ta tante.

PREMIER TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 5 unies.

2e TOUR. — 6 mailles à l'envers, 3 unies, 3 à l'envers, — laisse le fil sur l'aiguille, — 1 rétrécie, 1 unie.

3e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 10 unies.

4e TOUR. — 5 mailles à l'envers, 5 unies, 2 à l'envers, — laisse le fil sur l'aiguille, — 1 rétrécie, 1 unie.

5e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 4 unies.

6e TOUR. — 6 mailles à l'envers, 3 unies, 1 à l'envers, 2 unies, 3 à l'envers, — laisse le fil sur l'aiguille, — 1 rétrécie, 1 unie.

7e TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 13 unies.

8e TOUR. — Rabats 6 mailles, 6 unies, 2 à l'envers, — laisse le fil sur l'aiguille, — 1 rétrécie, 1 unie.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

La jeune personne placée sur le premier plan porte une robe de taffetas à larges raies ombrées et à carreaux. Le corsage, montant et sans basques, est fermé sur le devant par une rangée de boutons de fantaisie; les basques sont remplacées par un grand effilé résille de vingt à vingt-cinq centimètres de hauteur. — Les manches pagodes ont, sur le haut du bras, des crevés entourés de petits effilés; des bouillonnés en mousseline s'échappent de chaque côté. — Les sous-manches, ainsi que le col, sont en mousseline brodée. — Le mantelet-écharpe, en taffetas, est garni sur le milieu du dos d'une ruche en ruban d'où part un grand effilé dont toute la beauté se trouve dans la tête, d'un

genre guipure d'une extrême finesse; un volant de trente centimètres, terminé par une ruche et par un petit effilé, entoure le corps du mantelet. — Le chapeau est en tulle bouillonné; entre chaque bouillonné se trouve un petit velours; le même velours orne le bavolet; un nœud en tulle forme le fond de la calotte, d'où s'échappent des touffes de géraniums nuancés; quelques-unes de ces fleurs retombent en légères branches sur le bavolet, tandis que d'autres, placées au bord de la passe, se confondent avec le tulle tuyauté du dessous. Les brides sont en large ruban de taffetas.

La jeune fille placée sur le second plan porte une jupe de taffetas garnie de volants découpés à l'emporte-pièce. — Je t'épargne la description de la casaque *Jaguarita;* l'explication que je t'ai donnée avec le patron doit te suffire. — Le chapeau qui accompagne cette toilette est en paille suisse, orné dessus d'une branche de groseilles, feuilles et fruits; en dessous, de petites fleurs en plumes.

Et notre rébus?... j'allais l'oublier. Eût-ce été grand dommage? Je ne le pense pas, car tu l'as certainement deviné. Dans ce temps de guerre, un *camp* est connu de tout le monde, il y en a partout. Et le *soleil*... qui ne le reconnaît, et surtout qui ne le sent aujourd'hui. Tu vois que cet *E est couché; d'I lit HA* tu as fait sans peine *il y a;* enfin tu as vu cet arbre gigantesque étendant ses rameaux, sinon pour couvrir tous les animaux de la création, au moins pour mettre *beaucoup de bêtes à l'ombre*, et tu as donc lu : *Quand le soleil est couché, il y a beaucoup de bêtes à l'ombre.* N'est-ce pas vrai? Mais ce qui est plus vrai encore, c'est que j'ai beaucoup usé, j'entends Florence dire abusé, des droits de l'amitié, et pour qu'elle n'ait pas tout à fait raison, je me hâte de te serrer bien cordialement la main.

## ÉPHÉMÉRIDES.

### 18 AOUT 1774. — NAISSANCE DE BAYLE, MÉDECIN.

Bayle vit le jour à Vernet, village dans les montagnes de la Provence. Soigneusement élevé par ses parents, il fut nommé, très-jeune encore, secrétaire de la ville de Digne, et il fut chargé de haranguer Barras et Fréron, représentants du peuple, envoyés dans le Midi. Il leur tint ce ferme langage : « Citoyens, vous venez sans doute pour rétablir l'ordre et la justice dans nos campagnes. Les félicitations devant être le prix de services rendus, permettez-nous d'attendre, pour vous en décerner, que vous ayez accompli la mission dont nous vous supposons chargés. »

Craignant pour leur fils les conséquences de cette hardiesse, les parents de Bayle le firent partir le lendemain pour Montpellier. Le jeune homme suivit les cours de l'Ecole de médecine; cette science lui plut, et il s'y adonna tout entier. Ses cours étant terminés, il alla aux armées faire l'apprentissage de son art; il se distingua surtout dans les campagnes de la Péninsule. De retour en France, et fixé à Paris, il acquit une grande et juste réputation, que ses écrits, et particulièrement ses *Recherches sur la Phthisie pulmonaire*, accrurent encore. Il mourut en 1816, à l'âge de quarante-deux ans.

La clientèle de Bayle était si considérable, qu'il était souvent obligé de se refuser aux invitations qui lui étaient adressées; mais il trouvait toujours le loisir de faire la médecine pour les pauvres. Il profitait de l'état qu'il exerçait pour connaître les misères cachées, et il les secourait avec autant de discernement que de générosité. Ses connaissances médicales, loin d'avoir affaibli ses croyances, leur donnaient une nouvelle force, et l'étude de l'organisation humaine avait augmenté son amour pour l'Auteur de tant de merveilles. Sa vie et sa mort furent d'un fervent chrétien.

## RÉBUS.




Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

N°6.

Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue [illegible]




Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1.

23e année

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Cinquième article.)

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — LES PEINTRES ÉTRANGERS. — SCULPTURE. — MUSÉE CHINOIS.

On entre à ce palais, où sont réunies les richesses artistiques de vingt peuples, avec la confiance que l'on va trouver là les plus imprévus contrastes. C'est l'impression inverse qu'on reçoit au parcours de ces galeries, et que l'on emporte en sortant. Il y a plus de différences entre tel et tel peintre de chez nous qu'entre l'école française (si l'on peut donner ce nom à la collection de nos artistes) et ses nombreuses rivales. Depuis plusieurs siècles, l'Europe ne fait, pour les costumes et les mœurs des hautes classes, qu'une seule nation; mais on dirait que le niveau d'uniformité s'étend aujourd'hui à tout, puisque le voilà qui s'attaque à celles des productions qui comportent le plus d'initiative personnelle, par conséquent de variété. Il faut toutefois mettre à part de cette observation les envois anglais, qui se font distinguer par une originalité vraiment *genuine*. Les Anglais doivent à leur position insulaire de s'être peu confondus avec le reste du monde, et d'avoir conservé, presque en toutes choses, une forte saveur de terroir. C'est ce qui arrive notamment à leurs produits d'art, et l'œil le moins expert discernerait bien vite, en l'absence de toute indication ou la galerie anglaise de celles de tous les autres pays.

Ce n'est point un compliment sans mélange que nous entendons faire là à nos alliés et voisins; car, ce qu'on distingue tout d'abord dans leurs peintures, c'est une grande recherche de la plaisanterie, à laquelle ils inclinent volontiers, la palette en main. Le pinceau, malgré ses ressources infinies, n'a pas pour mission spéciale de faire rire, et rend moins bien que le crayon le sentiment de la gaieté. Avec de l'esprit, on peut mettre sans doute une bonne facétie sur la toile; mais il est infiniment rare que ce ne soit pas aux dépens de la valeur pittoresque, qui est, somme toute, la capitale et l'importante d'un tableau. Le grand Hogarth, de qui procèdent plus ou moins les peintres de genre anglais, fut beaucoup plus penseur et moraliste que peintre, et la gravure non-seulement ne lui enlève rien, mais ajoute même souvent à l'effet de sa conception, qu'elle replace ainsi sous son jour propre, dans la forme et les allures qui lui conviennent le mieux. C'est, du reste, une remarque qui s'appliquera à beaucoup des peintures anglaises contemporaines qu'a popularisées la gravure, très-prestigieuse sous la main de nos amis d'outre-Manche, et devant lesquelles on éprouve une sorte de déception. Cela tient à ce que le simple dessin sied mieux à de certains sujets que le grand art de la peinture.

L'élévation poétique est ce qui manque le plus à la peinture de nos voisins, quoiqu'elle ne manque pas à leur littérature. Il y a à cela plus d'une cause. Leur instinct particulier, leur goût prononcé du *home* (chez soi) les portent de préférence à la représentation des scènes familières et des choses intimes, à ce qu'on nomme tableaux *de genre*. Puis ils n'ont d'ailleurs guère occasion d'aborder la grande peinture historique. Leur culte ne permet pas la décoration pittoresque des temples, et l'État ne fait pas chez eux, comme chez nous, de grandes commandes pour des collections ou des monuments publics. Ce sont les particuliers qui seuls font vivre l'art en Angleterre, et les dimensions des habitations privées ne comportent pas de grandes toiles. Il n'y a donc pas de grands tableaux à l'Exposition anglaise, et j'ajouterai qu'à de fort rares exceptions près, il ne s'y trouve pas non plus de grands sujets.

Est-ce à dire que la vie intime n'ait pas sa poésie propre? Non sans doute, mais, pour la dégager, pour la rendre sensible, visible, il en faut une très-forte dose chez l'artiste, et l'on tombe souvent dans le trivial en poursuivant le naturel, ou dans la mignardise et l'affectation en cherchant l'esprit et la grâce. Il n'y a pas chez les Anglais le réalisme puissant des maîtres hollandais, qui pallie la prose du sujet à force de naïveté, de vérité et de couleur. On peut malheureusement se montrer maniéré dans la reproduction des choses le plus terre à terre; l'écueil est même grand, et les peintres anglais ne s'en préservent pas toujours.

Ils aiment surtout à représenter des scènes ou des types tirés de leurs grands auteurs, Shakspeare, Walter Scott, Goldsmith, etc., et quelquefois ils s'abandonnent au fantastique. *La dispute d'Obéron et de Titania*, de M. Paton, est de ce nombre; mais ce tableau n'est pas heureux, bien que curieusement et patiemment composé. La couleur, dans cette bizarre composition, est blafarde, choquante, et, pour tout dire, impossible.

M. Leslie a traité plusieurs de ces sujets littéraires et épisodiques qu'abordent volontiers les peintres anglais en s'inspirant des grands écrivains dont le Royaume-Uni est à bon droit fier; il a même élargi ce champ-

là ; car il a emprunté à Cervantes le thème d'un de ses tableaux : c'est un *Sancho Pança aux genoux de la duchesse*, peinture fine, lumineuse, mais d'où la naïveté est absente, et avec elle le comique ; toute la scène a une allure théâtrale ; le bon Sancho lui-même ne semble pas se prendre très au sérieux ; on dirait voir en lui, comme en la belle duchesse, un excellent acteur, mais enfin un acteur.

Il y a plus d'ingénuité dans la scène tirée de l'admirable *Vicaire de Vakefield*, qu'a peinte M. Leslie : c'est celle où le perfide et dépravé Squire Thornhill introduit dans la maison de l'innocence et de la paix, qu'il va troubler, deux femmes de Londres plus qu'équivoques, qu'il présente comme deux ladies du haut monde. Toute la famille ébahie s'empresse autour d'elles et du jeune Landlord ; mais *M. Burchell*, le vrai et digne ami de la famille, le riche et généreux protecteur, déguisé sous un dehors humble, tourne le dos obstinément à cette aristocratie frelatée, et, à chaque sot propos que tiennent les belles dames, se contente de dire : *Fudge!* (ce qui, en *bon anglais*, représente à peu près l'équivalent du mot : *blague!*) Cette conduite scandalise fort l'honnête famille, qui ne peut absolument rien comprendre à cet acte de grossièreté incongrue. Ce personnage si important est malheureusement trop effacé dans le tableau, et, sans l'explication, on le prendrait tout uniment pour un comparse qui se chauffe. Je préfère à ces deux tableaux la petite scène tirée de *Tristram Shandy* : l'entretien de l'*Oncle Toby* et la *veuve Wadman*, toile d'une couleur charmante, et où les personnages sont très-exactement ce qu'on les imagine après avoir lu les ravissantes pages de Sterne.

M. Frith a traité aussi avec beaucoup de bonheur, et en digne rival de M. Leslie, une scène tirée du *Good-natured man*, de Goldsmith, une autre empruntée à notre *Bourgeois Gentilhomme* (M. Jourdain aux pieds de la belle Dorimène), et enfin un trait fort connu de la vie de Pope, la cour malheureuse qu'il fit à lady Montaigue, l'auteur des *fameuses lettres*, qui se moque de lui avec un rire si franc que l'on conçoit trop bien le désappointement et même la rage du poète. On pressent, à sa figure bouleversée et grimaçante, qu'il justifiera bientôt le nom de *Guêpe de Twickenham* que la belle lady lui dut infliger, et l'on comprend aussi, en voyant celle-ci, la flatteuse exclamation des femmes du harem d'Andrinople : *Guiuzel! pek guiuzel!* (charmante! tout à fait charmante!) Ce tableau fait beaucoup d'honneur à M. Frith, et nous l'aimons infiniment.

Pittoresquement parlant, les animaux ont un grand avantage sur l'homme : ils ne sont jamais ridicules ; ils ne sont jamais affectés, et ces pauvres êtres rachètent la bassesse de leur condition en se montrant du moins, et toujours simplement, tels que le bon Dieu les a faits. On conçoit qu'ils soient très chers à l'Angleterre, sol classique des belles races en tous genres. La grande célébrité de M. Landseer, ou plutôt de sir E Landseer, s'explique à la fois par cette prédilection et par le talent de l'artiste. Qui, parmi nous, ne le connaît déjà par les belles *aqua-tintes*, où se popularise et se traduit son œuvre? Ce peintre si distingué a envoyé neuf toiles à l'Exposition, toutes dignes d'une attention et d'un intérêt hors ligne. Celles qu'on a le plus distinguées généralement sont : le petit tableau des *Singes brésiliens*, propriété de la reine Victoria, *les Chiens au coin du feu*, et *les Animaux à la forge*. Ce dernier tableau, surtout, est d'un charme, d'un brillant et d'un sentiment adorables. Le cheval bai-cerise, que le maréchal est en train de ferrer, attire d'abord l'œil : ce n'est que justice rendue au personnage principal de cette scène familière. Mais le moyen de refuser un regard sympathique, et même attendri, à ce jeune ânon qui attend si honnêtement, près de la porte, et si modestement son tour, et à ce chien maigre, en faction, qui suit toute l'opération avec tant de sollicitude et happe au passage dans sa gueule affamée les parcelles de corne que fait voler çà et là le laborieux forgeron, et qu'il prend (le chien) pour autant de reliefs offerts à son vaste appétit? Cette scène est charmante, elle impressionne, comme une fable de la Fontaine. Quel plus grand éloge pourrions-nous faire du talent de l'illustre sir E. Landseer?

M. Cooper et M. Lance ont suivi, dans la même voie, à distance convenable, mais avec un vrai mérite, le chef d'école zoologique et passionnelle, M. Landseer. L'un a peint de très-belles vaches et les prairies de Windsor ; l'autre, sous ces singuliers titres : *Rouge et noir, la vie et la mort*, a représenté un homard (non cru) dans la marmite qui l'a cuit, et une exposition de divers poissons et autres aquatiques, les uns frétillant, les autres pâmés, expirants et prêts à frire. On n'est pas plus philosophique !

M. Mulready est un peintre qui, non moins célèbre que les deux précédents, leur est peut-être supérieur. En effet, il n'a pas de *spécialité* : il est universel, comme les grands artistes, et des huit ou dix tableaux fort remarquables qu'il a envoyés à Paris, aucun ne ressemble au voisin ni par le sujet ni même par le faire. Il est peintre de genre dans *le Loup et l'Agneau* (fable spirituellement traduite par la lutte de deux gamins d'inégale force et d'inégale méchanceté), dans *le Choix de la robe de noces* (sujet emprunté au début du *Vicaire de Wakefield*), dans *le But*, dont la cible n'est autre qu'une large bouche, grande ouverte pour recevoir les rouges cerises qu'on y lance, et dans une ou deux autres toiles ; il est paysagiste éminent dans la peinture du *Parc de Blackheath*, et moraliste dans *l'Entrée de la Vie*, principe de générosité et exemple d'aumône à donner au cœur de l'enfant pour qu'ils s'y gravent à jamais. J'ajouterai qu'il égale presque les plus grands Flamands dans *le Canon*, pièce d'artillerie enfantine à laquelle une assemblée de marmots se dispose à mettre le feu, au milieu d'une cuisine tout encombrée de légumes de la plus haute ressemblance. Ce dernier tableau, si simple de sujet, est traité avec une telle perfection de touche qu'il fait sensation à l'Exposition. On voit combien la part de M. Mulready y est grande, et à quel point cet artiste, connu de nous jusqu'ici seulement par la gravure, se montre digne de sa très-grande renommée.

*La Célébration de la fête de Noël, au bon vieux temps, dans le manoir du baron*, par M. Maclise, est encore un tableau très-extraordinaire. Il est aussi impossible de ne le pas regarder et de n'en être pas frappé qu'il est difficile de n'être pas extrêmement choqué de la fausseté de la couleur. Rien n'est plus baroque ; mais rien, en revanche, n'est plus mouvementé ni plus divertissant. Les centaines de personnages entassés dans cette toile de dimension moyenne accusent une force de composition peu commune. Quel brio ! et quelle fougue de liesse anime ces gens-là ! Si le bon vieux temps ne nous apparaissait jamais que sous ces dehors, on pourrait regretter de n'être point

né cinq ou six siècles plus tôt ; mais, malheureusement et heureusement pour nous, la médaille a plus d'un revers, et si le bon seigneur laissait paternellement s'égaudir, au grand jour de *Christmas*, ses féaux et amés vassaux, leur faisant servir à longs flots la bière avec le monstrueux roastbeef et le jambon enguirlandé, ce fatidique jour avait une foule de lendemains qui se traduisaient par corvées, tailles et pressurages de tout genre. Félicitons-nous donc, malgré cette plantureuse abondance mise sous nos yeux par M. Maclise, et malgré notre disette relative, d'être ce que nous sommes, et ne regrettons ni les hauts et fiers barons ni leurs largesses éphémères.

Il faut encore citer, dans cette nomenclature nécessairement si incomplète, des animaux fort réussis, et notamment la toile dramatique qui a pour titre : *le Tueur de Loups*, par M. Ansdell, rival distingué de sir E. Landseer; une *Bataille* (dans l'Inde), sujet rarement abordé par un pinceau anglais, due à M. Armitage; *le Canon du soir*, belle marine de M. Danby, autre célébrité anglaise qui tend à devenir universelle; *les Pélerins en vue de Rome*, chaude peinture de sir Eastlake, président de l'Académie royale de Londres; *le Rendez-vous de chasse d'Ascott*, par M. Grant, où figurent les équipages de la reine, et où brille, en une suite de portraits, l'opulente aristocratie anglaise; *le Jugement de lord William Russell* (1683), assez bonne peinture historique de sir George Hayter; *les Moutons égarés*, et la scène tirée de *Mesure pour Mesure* (l'entrevue de Claudio et d'Isabella dans la prison), par M. Hunt; de fort beaux paysages de M. Linnell; un *Baptême presbytérien*, de M. Phillip; les tableaux de genre de M. Webster, et une toile de M. Ward qu'il serait injuste d'omettre, car le sujet en est puisé dans nos annales; c'est *la Famille royale* (de Louis XVI) *au Temple*, tableau touchant, bien peint, où la figure de la reine est empreinte d'un tragique désespoir qui contraste douloureusement avec le placide sommeil de Louis XVI.

L'Exposition anglaise, la plus nombreuse et au total la plus remarquable après celle de la France, représente un art qui se cherche encore; elle se caractérise par l'esprit d'individualité si fortement empreint dans la nation anglaise, et poussé ici en tous sens sans grand souci de tradition ni d'école. De là l'originalité de la peinture anglaise; mais de là aussi, ses bizarreries, et ses écarts. Il faut remercier l'aristocratie britannique, qui, à commencer par la reine et le prince Albert, s'est héroïquement séparée de ses toiles de prédilection pour nous laisser le loisir de les admirer à Paris. Il faut aussi louer l'excellente coutume anglaise qui devrait bien prévaloir dans nos galeries publiques : celle d'inscrire au bas du cadre et le nom de l'artiste, et le sujet du tableau.

Passons en Allemagne maintenant, et disons adieu à cette diaphanéité mignarde de tons qui, si elle a l'avantage de rendre au naturel les visages blancs et roses des jeunes *misses* ou *ladies*, a le grave inconvénient de faire ressembler les tableaux à l'huile à des peintures sur porcelaine.

En Allemagne, rien de semblable; le coloris est plus souvent lourd que transparent. S'il y a presque toujours de l'élévation dans l'idée, l'expression est souvent incertaine, la composition froide. L'art allemand est, comme l'Allemagne elle-même, *spiritualiste*, c'est-à-dire qu'il se préoccupe de la pensée avant tout, ce qui est une noble tendance; mais il ne faudrait pas que ce fût aux dépens de l'exécution artistique que bon nombre de peintres germaniques, et des plus éminents, affectent de mépriser.

Il convient, tout d'abord, de dire qu'il n'y a pas de ligne de démarcation tranchée à établir, sous le point de vue pittoresque, entre les divers États de la confédération germanique. Sauf la Prusse et la Bavière qui marchent en tête de la *patrie allemande*, les écoles d'au delà du Rhin se confondent, si l'on peut donner le nom d'écoles à de simples réunions de peintres que séparent seulement les limites et les appellations géographiques. L'œil le plus fin distinguerait difficilement les œuvres d'art de l'Autriche de celles du Wurtemberg, de Bade ou de la Hesse, et le plus grand nombre de celles même qui figurent dans les travées bavaroises ou prussiennes n'échappent point à cette uniformité. A tout prendre, l'exposition allemande, dans son ensemble, diffère beaucoup moins de celle de la France que l'exposition anglaise. Beaucoup de ces peintures ultra-rhénanes pourraient très-bien passer pour des productions de Paris, en ce qui est des procédés matériels, mais moins la grâce, le feu, et l'entrain qui sont décidément notre attribut distinctif.

Il faut chercher la grandeur et le cachet particulier de l'école allemande actuelle dans les nombreuses et importantes fresques qui décorent les monuments et les palais de Berlin, de Dusseldorf, de Munich (les trois centres artistiques de l'Allemagne), et dont nous ne pouvons juger ici que sur quelques *cartons* (1) envoyés par MM. Cornélius et Kaulbach.

C'est au commencement de ce siècle que le goût de la fresque fut adopté à Rome par un certain nombre d'artistes germaniques des plus distingués, à la tête desquels se plaça Overbeck, et qui se constituèrent en petite église néochrétienne de penseurs. Son chef même, l'illustre Overbeck, voyant entre son art et sa religion une anomalie, une disparate qui contrariait à la fois son sentiment et sa tendance idéaliste, abjura le protestantisme, et la pléiade qui l'entourait suivit son exemple.

La fresque devait plaire aux Allemands, parce qu'elle répondait à leur façon spéciale de concevoir le beau dans l'art. La fresque, telle que les peintres italiens du seizième siècle l'ont si magnifiquement pratiquée, telle que la décrit Molière dans sa belle épître à Mignard sur les peintures décoratives du Val-de-Grâce, est un art grandiose qui ne comporte pas les subtilités d'exécution, ni les artifices de couleur de la peinture vulgaire, subtilités et artifices auxquels nous avons déjà vu que les artistes allemands sont peu enclins et peu propres. L'idée s'y traduit en lignes arrêtées et en contours sévères. C'est ce qui séduisit cette classe d'artistes, tous savants et profonds, cherchant une voie élevée, et dédaignant ce qu'on appelle *le métier*. Il en est même qui se firent une gloire de leur gaucherie; mais c'était là l'excès qu'il est si difficile et si peu commun d'éviter en tout, système ou doctrine.

M. Cornélius, le chef souverain de l'école allemande actuelle, qu'il dirige depuis plus de trente ans, ne

(1) On appelle cartons les esquisses la plupart du temps dessinées au fusin, à la sanguine ou au crayon noir, d'après lesquelles le peintre travaille au tableau définitif.

tarda pas à aller rejoindre à Rome Overbeck et ses compagnons.

Ce peintre, qui a aujourd'hui près de soixante-dix ans, débuta par des planches sur *le Faust* de Gœthe, que l'Allemagne et Gœthe admirèrent beaucoup, et sur *les Nibelungen* (vieilles traditions), ouvrage devenu classique au delà du Rhin, et où les mœurs et les héros des époques chevaleresques trouvèrent enfin une forme typique, poétique, définitive, digne d'eux et de la rêveuse Allemagne. A Rome, il commença à illustrer à fresque, avec ses amis Overbeck et autres, la maison du consul de Prusse, M. Mendelsohn-Bartholdy, protecteur éclairé des arts, et père du célèbre compositeur musical que l'Allemagne regrette, Félix Mendelsohn. Puis ce fut la villa Massini qu'il orna de ses larges et *idéalistes* peintures; l'Italie renvoya à l'Allemagne l'écho de son nom déjà glorieux; puis, le prince, depuis roi, Louis de Bavière, le manda à Munich pour exécuter les grandes fresques de la nouvelle *Glyptothèque*. Il fut directeur des Académies de peinture de Dusseldorf et de Munich. Il fit pour la *Pinacothèque* et pour l'église Saint-Louis de cette dernière ville, avec un succès et un renom croissants, les mêmes grands travaux que pour la Glyptothèque. Ici, il peignit la renaissance de l'art au moyen âge, et là *le Jugement dernier*, dans la conception duquel il sut, après Michel-Ange, être émouvant et terrible; *l'Adoration des Mages*, *le Crucifiement*, etc. En un mot, toute sa vie fut consacrée à la restauration de la grande peinture à fresque, et l'on ne pourrait pas peut-être citer de lui quatre tableaux de chevalet.

L'exposition de cet artiste hors ligne consiste en quelques-uns de ses *cartons* composés pour la décoration à fresque des portiques du cimetière royal (*Campo-Santo*) de Berlin qu'il exécute en ce moment. Les sujets, au nombre de huit, sont apocalyptiques : la Vision de saint Jean, la Mission des sept anges et des quatre cavaliers, le Cheval pâle, la Chute et la punition de Satan enchaîné par l'Ange fidèle, et la Jérusalem céleste, forment les principaux thèmes de cette composition puissante, violente même jusqu'à une sorte de rudesse et de sauvagerie qui étonne les yeux français et ne satisfait pas même le goût de tous les Allemands. On ne peut décrire, il faut voir ces étranges dessins qui rendent assez bien les tons gris et mélangés de la fresque, et sur lesquels on peut juger par conséquent, à certain degré, la manière de l'artiste. Rien n'est plus intellectuel, plus immatériel, mais en même temps plus terne et moins réjouissant à l'œil, qu'une telle peinture. Du reste, c'est un parti pris chez l'auteur, outre que c'est une des conséquences naturelles du mode d'exécution qu'il a embrassé. C'est le cas de citer le mot que Henri Heine lui a appliqué en le comparant à Rubens, son antipode pittoresque : « Les figures de Cornélius, dit le spirituel auteur des *Reisebilder*, semblent les portraits de personnes qui vont mourir, sous trois jours, d'inanition et de chlorose; et quant aux personnages de Rubens, ils vont mourir aussi, mais par la cause inverse : de pléthore et de coups de sang. » L'illustre Cornélius, artiste éminemment philosophique, a trop peu de ce qu'avait en exubérance le maître d'Anvers : il est trop penseur, pas assez peintre, et il a trop pris au pied de la lettre, le précepte d'Horace : *Ut pictura poesis :* — Que la poésie soit semblable à la peinture. Son utopie correspond à celle de ces écrivains qui veulent transporter le domaine de la palette sous la plume.

En donnant la vie et l'impulsion à l'école bavaroise et prussienne, Cornélius a formé plusieurs élèves de mérite : Stielke, Sturmer, Hermann, et le plus célèbre de tous, Kaulbach, présentement directeur de l'Académie de Munich, connu déjà par la gravure de son beau dessin des Aliénés de Dusseldorf, qui figure à l'Exposition, avec neuf cartons de fresques exécutées au nouveau musée de Berlin. Le sujet de ces grandes peintures est, comme celui qu'a adopté M. Paul Chenavard, placé dans la salle des sculptures en regard du peintre allemand, une *Histoire* symbolique de *l'Humanité*. Ce que nous en a envoyé M. Kaulbach comprend seulement l'épisode de *la Tour de Babel* ou de la dispersion des peuples, et quelques figures isolées, historiques ou allégoriques, *Moïse*, *Solon*, *l'Histoire*, *la Légende*, avec quelques portions de frises ou trumeaux.

Cette composition de *la Tour de Babel*, dont il nous serait, on le conçoit, difficile de rendre avec clarté la confusion, passe pour une des meilleures de M. Kaulbach. Elle est, bien entendu, du genre transcendant et métaphysique, qui est l'attribut même de l'école. L'enseignement philosophique qui en ressort paraît être dans la lapidation du malheureux architecte par ses propres ouvriers : dur mais juste châtiment de l'impiété utopique. Le faire y est plus doux, plus harmonieux, plus argenté que sous le crayon fougueux de Cornélius; le style est élevé, l'œuvre est savante, mais ce n'est plus la puissante originalité du chef d'école; M. Kaulbach est un élève, un élève illustre, passé maître à son tour, et si surchargé de commandes qu'il est obligé de confier aux jeunes peintres de son atelier le soin d'exécuter la plupart de ses fresques, d'après ses cartons; mais enfin il n'égale pas son devancier, qui au mérite de l'initiative joint celui d'un rare sentiment poétique et un peu de ce quelque chose qu'on appelle le génie.

La fresque étant, comme nous l'avons déjà dit, le trait saillant, le talent propre de l'art germanique actuel, plus rêveur et plus abstrait que jamais, les peintures sur toile n'ayant au delà du Rhin qu'une nature d'intérêt infiniment moindre, et notre cadre restreint ne nous permettant que les sommités en toutes choses, nous n'avons plus qu'à glaner quelques artistes et quelques œuvres dans le livret de l'Allemagne; ce sera d'abord le regrettable Bégas, mort l'année dernière au moment où il rassemblait l'élite de son œuvre pour nous l'adresser, et dont on a cependant accueilli l'envoi posthume. Cet artiste, élève de Gros, avait eu le malheur de ne pouvoir se décider entre sa patrie de naissance et sa patrie d'éducation, en sorte qu'il parut Allemand chez les Français, et réciproquement, ce qui est un grand malheur : cependant, son mérite est réel; il ressort dans les deux tableaux que nous avons ici de lui : *la Mort d'Abel* et *le Christ prédisant la ruine de Jérusalem*, mais surtout dans un portrait de lui-même, peint par lui-même, plein de couleur et très-vivant... hélas! la cruelle ironie!

A propos de portrait, il faut citer celui de M. Kaulbach (de *la Tour de Babel*), par son homonyme et parent, sans nul doute, M. Frédéric Kaulbach : une belle tête, un beau portrait, un peu solennel peut-être de pose et d'ajustement; mais il ne s'agit point ici du premier venu, et l'on conçoit cette pompe de pinceau appliquée à un homme de la portée et du talent de M. Kaulbach (le modèle.)

Autres portraits : ceux de Félix Mendelsohn, de Jenny Lind, le rossignol suédois que Paris n'a pu mettre en cage, et de la comtesse Rossi (Mlle Sontag), morte si prématurément et si malheureusement du choléra, au Mexique, l'an dernier. Le meilleur est celui de Mendelsohn; les autres, celui de Jenny Lind surtout, sont vulgaires.

Il faut citer encore *Jésus et la Samaritaine* de M. Hensel, célèbre professeur berlinois, peintre du roi et décoré de tous les Aigles connus; une *Cène*, de M. Charles Muller; une madone *con bambino*, de M. Ittenbach, dans le goût archaïque du maître de Raphaël; une *Madeleine*, mieux *peinte* que ne l'est d'ordinaire la *peinture* allemande, de M. Des Coudres; divers sujets mythologiques agréablement traités de M. Klœber, de l'école berlinoise; deux estimables tableaux historiques de M. Schrader, de Dusseldorf; *la Cour du roi Manfred*, de M. Collischon, de Munich; un bon *Coucher de soleil*, avec accompagnement de *Cerfs se préparant au combat*, de M. Zwengauer, également bavarois; un tableau anecdotique et à portraits, dans le goût de ceux de notre Biard, représentant Frédéric II à Sans-Souci, soupant gaiement avec les philosophes Voltaire, d'Argens, Maupertuis, La Mettrie, et luttant contre eux d'esprit dans cette langue française qu'il honorait de ses prédilections, se flattant, lui Prussien, de ne pas savoir dire un traître mot d'allemand; deux bons portraits d'hommes, de M. Roeting; un *Cortége militaire aux flambeaux*, placé sous la rubrique : *Villes anséatiques*, mais à l'*effet* duquel on sent bien que l'artiste, M. de Ventadour (nom peu anséatique) a beaucoup étudié son art à l'Opéra, sous l'habile direction de MM. Séchan, Feuchères, Diéterle et Desplechin; de bons petits tableaux, *Desdémone*, *Sérénade*, de M. Bohn, Wurtembergeois; et enfin, trois petites toiles extrêmement remarquées de M. Knaus, du duché de Nassau : *un Campement de bohémiens; un Incendie; une Matinée au village après une fête rurale.*

Si l'Allemagne représente surtout l'idée dans les beaux-arts, la Hollande et la Belgique continuent de signifier l'habileté de main et le goût des scènes familières. La grande peinture historique a décidément succombé dans les Pays-Bas, avec les derniers disciples de Rubens, et c'est tout au plus si quelques Flamands, s'élançant de loin sur les traces de M. Paul Delaroche, comme M. Gallait et quelques autres, se sont efforcés de la ressusciter. M. Gallait a, je ne sais pourquoi, fait défaut à l'Exposition actuelle, où son tableau des suppliciés de Hoorn et d'Egmont aurait naturellement produit le même effet qu'à l'avant-dernier salon. Les Belges et les Hollandais se montrent de plus en plus des paysagistes, des peintres d'animaux, d'intérieur et de genre, patients et adroits, sans grand style, mais avec beaucoup d'habileté et quelquefois beaucoup de charme. A l'exception de M. Wappers, membre du jury, presque toutes les célébrités des Pays-Bas ont répondu à l'appel fait par la France.

Ce sont, pour la Hollande, le miniaturiste Hamburger, le paysagiste fameux M. Koekkoek, peintre très-fécond. MM. Kruseman, autres paysagistes distingués; M. Pieneman, bon portraitiste; MM. Meyer et Schotel, qui font d'estimables marines, etc., etc.

La Belgique est plus riche : M. Bossuet, un peintre non encore célèbre, mais qui le sera bientôt, y brille dans toute la force du terme d'un éclat extraordinaire, avec ses paysages d'Espagne, de Séville et de Grenade, largement peints et pourtant admirablement finis, où le soleil celtibérique joue un rôle prestigieux. Vient ensuite (nous suivons l'ordre alphabétique) M. de Brackeleer, bon peintre de genre; puis M. de Keyser, avec un beau portrait de madame ***, fille de Lablache; puis M. de Winter, d'Anvers, avec de beaux effets de soir. Il y a deux Eeckhout et un Franck, mais qui ne sont pas tout à fait au niveau de leurs illustres devanciers et homonymes. M. Leys s'est signalé par trois tableaux, dont deux tout à fait de premier ordre : la *Promenade loin des murs* (de Faust et de Marguerite) et *le Nouvel an en Flandre*. Il faut mentionner encore M. Portaels, qui sait voir et rendre l'Orient; le fameux peintre d'animaux M. Verbockhoven, et M. Van Schendel, dont le nom est parlant; car la spécialité de ce peintre, accueilli avec enthousiasme dans toutes les galeries d'au delà de l'Escaut, consiste à rendre merveilleusement des effets de nuit, des marchés hollandais et belges éclairés par des chandelles contenues dans des fallots de papiers : cela est prodigieux de *rendu*; mais, en somme, c'est toujours le même tableau. M. de Wauters, un des rares peintres historiques de la Belgique, a retracé un arrêt de mort prononcé par le duc d'Albe contre un personnage de l'époque, et les apprêts du supplice; mais le duc d'Albe a tant rendu de ces sentences-là que le sujet manque d'intérêt, à moins qu'il ne s'applique à quelqu'un de particulièrement célèbre et populaire, ce qui n'est pas ici le cas.

C'est le Piémont, c'est la Sardaigne, autrefois les derniers classés dans la hiérarchie artistique de la noble Italie, qui, à cette heure, l'emportent et par le nombre et par le mérite des œuvres. Nous y avons remarqué entre autres le talent dramatique de M. Gastaldi (*Parisina et le prisonnier de Chillon*), et un bon tableau de bataille (*Bombardement de Venise*) de M. Giacomelli. Il est à regretter que les meilleurs tableaux de cette école nouvelle ne figurent point à l'Exposition universelle. Le roi de Piémont possède une fort belle galerie de peintures modernes des artistes de son pays. Ce sont celles-là surtout qu'il eût été intéressant de voir. Je demandais la cause de cette omission à un membre du parlement piémontais, dernièrement venu : Eh, mon Dieu! je ne sais pas, me dit-il; je suppose que le roi n'y a pas pensé. Cette explication est simple, mais elle est assez vraisemblable.

Parlerons-nous de l'Espagne? le contingent de la patrie de Murillo et de Vélasquez n'est pas non plus très-nombreux. Ce qui nous y a surtout frappé, c'est une collection fort aristocratique de portraits en pied, représentant S. M. la reine Isabelle, le roi son époux, Mme la duchesse d'Albe, sœur de l'impératrice des Français, Mme la duchesse de Medina-Cœli, ravissante dans le costume national à triple volant de dentelles, et beaucoup d'autres personnages distingués. Le peintre est M. Madrazo, le Dubuffe, ou mieux encore le Winterhalter de l'Espagne.

La Suède, la Norvége et le Danemark, où l'on s'attendait à trouver de grandes originalités, vu l'éloignement et la nature boréale de ces contrées, n'offrent, au contraire, que des peintures, souvent recommandables, mais qu'on pourrait faire et signer rue la Rochefoucauld ou rue Chaptal, sans que nul y trouvât à contredire. On y remarque cependant quelques scènes empruntées aux sites propres de ces pays, quelques effets de neige et de sapins qui sentent leur Nord,

mais qui ne nous émeuvent pas autrement, habitués que nous sommes à de tels hivernages pittoresques par le pinceau suisse de MM. Diday et Calame.

Ceci nous ramène à l'Helvétie, qu'il ne faut certes pas oublier. Les envois de cette République sont relativement considérables. Le *Lac des quatre Cantons*, d'un si sauvage aspect, augmenterait encore la popularité de M. Calame, si cet habile artiste avait besoin d'un tel appoint. Trois tableaux de M. Diday ne restent point inférieurs à la réputation également très-grande de cet émule, et, je crois, élève de Calame. Les scènes d'intérieur suisses ont, comme celles de Suède et de Danemark, de la douceur, de la placidité et de l'onction.

Restent la Turquie, représentée seulement par deux ou trois artistes élevés à Paris, et l'Amérique (États-Unis, Mexique, Pérou). L'originalité fait tout à fait défaut à ces toiles lointaines, où le paysage seul offre çà et là quelque intérêt par son excentricité. Le Mexique et le Pérou n'ont que cinq ou six toiles, et encore la moitié n'a-t-elle de national que le nom de l'artiste, et a-t-elle vu le jour dans les ateliers de Paris. Les États-Unis sont un peu plus largement représentés; mais ce peuple, tout au pratique et à l'usuel de la vie, n'a pas encore d'art bien caractérisé. Cela pourra venir : il possède déjà une littérature distinguée. Cette nation, vaillante, puissante, riche, opiniâtre, est capable de tout, et réserve peut-être à nos neveux de grandes surprises, même artistiques.

Un peu de sculpture, maintenant. C'est comme la muscade : on en a mis partout. Il y en a dans une grande salle spéciale, et dans trois ou quatre petites; il y en a dans les diverses travées, salons et galeries. En Bavière, on voit un grand groupe de M. Kiss : *Saint Georges terrassant le Démon*. En Belgique, se dresse la statue du roi Léopold, par M. Guillaume Geefs, le grand statuaire bruxellois, et qui serait goûté partout. En Allemagne, c'est la statue du grand Lessing, l'auteur d'*Emilia Galeotti* et de la régénération littéraire germanique. En Angleterre, il y a de beaux bustes d'hommes d'État, et, entre autres, celui de lord Palmerston, figure fine, hautaine et distinguée, qui répond bien à l'idée que l'on se fait du personnage. Dans la même galerie est une statue assise de la princesse Borghèse, tenant et contemplant dans une sorte de triste et tendre rêverie le médaillon de son glorieux frère, l'empereur Napoléon. Cet ouvrage, de M. Campbell, a de la noblesse et de l'aisance de pose; mais on ne retrouve point dans les traits du modèle cette célèbre beauté que louèrent à l'envi tous les contemporains, et qu'a illustrée Canova. Deux figures charmantes sont l'*Allegra* et la *Pensierosa*, de M. Durham. Il y a en Autriche, contiguë à la Grande-Bretagne, pour ce qui est de la statuaire, quelques belles œuvres de provenance italienne, entre autres un *Spartacus*, superbe d'énergie, mais ayant plutôt l'air d'un nègre que d'un Romain qui se révolte. Au même lieu, on remarque deux charmants médaillons sur verre, de M. Schrodl, de Vienne, dont l'un représente madame la comtesse T. de la Pagerie.

Presque tous les sculpteurs français, moins toutefois David d'Angers et M. Clésinger, ont envoyé leur tribut à l'Exposition; mais je ne sais pourquoi leur œuvre collective attire peu la curiosité et l'intérêt. Rien n'y saisit vivement le regard; on y trouve beaucoup de bustes et peu de grands ouvrages. M. Cavelier a envoyé sa statue de *la Vérité*, du salon de 1853, et M. Etex son groupe si connu de *Caïn*; M. Duret, son *Pêcheur napolitain dansant la tarentelle*, et M. Jouffroy, sa charmante *Jeune fille confiant son secret à la déesse antique*, etc., etc.

Il est malheureux que nous soyons contraint de clore cet article au moment où l'on dresse, au Palais des Beaux-Arts, la statue restituée par M. Simart, sur les descriptions de Pausanias, de la *Minerve* du Parthénon, de Phidias. Cet ouvrage si curieux a été commandé à l'artiste par M. le duc de Luynes, le riche et généreux Mécènes, et l'on a mis neuf ans à l'exécuter dans les ateliers de M. Duponchel. La figure est haute de deux mètres cinquante centimètres. Elle tient la lance de sa main gauche, appuyée sur un bouclier qui représente en bas-relief le combat des Centaures et des Lapithes. La tête, les pieds et les mains sont en ivoire, et les vêtements en argent doré de diverses couleurs; les yeux, le collier, les boucles d'oreilles sont en pierres précieuses. Rien que cette statue (que d'abord il s'était agi de placer au Palais de l'Industrie), mérite le voyage aux Beaux-Arts, où elle attirera, et ce n'est pas dommage, un grand surcroît de visiteurs.

L'aquarelle, la gravure, la lithographie, les dessins d'architecture remplissent deux galeries supérieures entièrement désertes, et où ne se hasardent que les personnes du métier. Nous passerons donc tout à fait ces accessoires sous silence, quoiqu'il s'y trouve de belles œuvres. La lutte ne s'y engage d'ailleurs sérieusement qu'entre la France et l'Angleterre, très-capable de nous le disputer pour la perfection de la gravure et surtout les brillantes et solides couleurs de ses aquarelles, domaine dont le roi au delà du détroit est toujours M. Cattermole.

Il nous reste à dire quatre mots de l'exposition chinoise. Vous savez qu'il n'est point de bonne exposition sans Chinois. On n'a en garde de déroger à cet usage en la présente circonstance, et c'est au Palais des Beaux-Arts qu'on a domicilié cette asiatique exhibition. Lorsque vous prenez sur la gauche du Palais, près de l'escalier qui mène à la galerie supérieure du Sud, vous remarquez d'abord deux bronzes de M. Jules Cordier, un mandarin et sa femme, tous deux extrêmement *nature*; puis vous arrivez à un vrai Chinois, à une porte fermée, et à une pancarte portant : *Musée chinois, prix : 1 franc.*

Demander un supplément de vingt sous à des gens épuisés qui en donneraient bien vingt autres à qui voudrait voir à leur place le reste de l'Exposition, cela est un peu téméraire. Aussi, entre-t-on peu, et l'on remarque, selon l'expression célèbre d'un général de l'ex-garde nationale, *beaucoup d'absents* à ce musée, d'ailleurs parfaitement authentique et rapporté en France par M. de Montigny, notre ancien consul à Ning-Po.

Quant à nous, qui sommes tenu par état à toutes *folies* et toutes fatigues de ce genre, un si futile obstacle ne nous arrête point, et nous devons dire que, si nous n'avions pas deux ou trois mille tableaux par-dessus la tête, un tel spectacle nous donnerait autant d'agrément que d'instruction.

Ne nous demandez pas le détail de toutes ces fines peintures sur papier de riz, de tous ces tableaux, écrans, éventails, paravents, dont les figures, vêtues d'étoffes réelles avec têtes et mains d'ivoire, représentent au naturel toutes les scènes de la vie intime au bord du fleuve Jaune; de tous ces vases, potiches, émaux cloisonnés, d'une grandeur jusqu'ici inconnue

en Europe, bronzes antiques incrustés, brûle-parfums, magots, vases à larges panses, statuettes bizarres, idoles monstrueuses, dragons dragonnants, lézards, crapauds; meubles curieux et précieux, armes, instruments de musique, etc., etc, qui ornent et composent cette exhibition. Qu'il vous suffise de savoir que vous êtes en pleine Chine, et en Chine pour vingt sous. Le voyage n'est pas cher, et, de plus, vous aurez un Chinois, un vrai Chinois, osseux, jaune et épaté, pour guide: une de ces créatures qui semblaient fabuleuses il y a seulement dix ans, et auxquelles il faut bien croire, aujourd'hui que nous les voyons de nos yeux, que nous les touchons de nos mains.

C'est par cette petite pièce que nous avons fini, et qu'on fait bien de terminer, si l'on a ce courage et vingt sous de trop, la longue, trop longue revue de l'Exposition des Beaux-Arts, extrêmement intéressante à la fois comme universelle et comme rétrospective, où la France, on peut le dire sans vanité, obtient un succès complet, mais dont l'examen nécessite un véritable travail, et où l'on éprouve comme l'embarras et la lassitude des richesses.

Félix Mornand.

# BIBLIOGRAPHIE.

**Entretiens sur l'éducation des filles**, par madame de Maintenon, recueillis et publiés pour la première fois par Th. Lavallée.

(Deuxième article.)

Nous revoilà donc à Saint-Cyr, dans la classe des *Bleues*, et, notre ouvrage à la main, nous allons écouter madame de Maintenon, qui nous parlera sur la *bonne renommée*, et le soin qu'on en doit prendre.

« Je suis persuadée, mes chères enfants, qu'il n'y en a pas une parmi vous qui ne veuille avoir une bonne réputation, car il faudrait être insensée pour ne pas s'en soucier, et je suis sûre que quand vous entendez parler de certaines femmes dont tout le monde dit du bien, vous dites aussitôt en vous-mêmes: « Ah! que je voudrais être comme cela! » Cela est juste et naturel, mais ce n'est pourtant pas le vouloir à la bonne manière si, avec cela, on ne travaille pas à faire tout ce qu'il faut pour établir cette réputation, que saint François de Sales appelle bonne renommée. »

Puis elle demanda à mademoiselle de Mauluc ce que c'était que la réputation. Elle répondit que c'est la bonne opinion que le public a d'une personne. Madame de Maintenon ajouta: « Qu'est-ce qu'il faut faire pour mériter une bonne réputation? » La demoiselle dit qu'il fallait se bien conduire en toutes choses, et mademoiselle de Saint-Laurent, à qui madame de Maintenon fit la même question, ajouta: « Et devant tout le monde. — Suffirait-il, reprit madame de Maintenon, d'être estimée d'un certain nombre de personnes choisies, sans s'embarrasser du reste? — Je crois, répondit la demoiselle, que ce ne serait pas assez, et qu'il faut que toutes les personnes qui nous connaissent disent la même chose. — Vous avez raison, dit madame de Maintenon, c'est, en effet, ce qui fait la réputation, et, pour commencer par les personnes importantes, il faudrait que monsieur votre père dît: « Ah! que je suis heureux d'avoir une fille comme la mienne! » Madame votre mère: « Mon Dieu! que ma fille est raisonnable! » Vos autres parents, chez qui vous pouvez être: « Qu'il y a du plaisir à avoir mademoiselle une telle chez soi! » Votre femme de chambre: « Que mademoiselle est aisée à servir! » Tout de même d'un cordonnier, d'un tailleur, d'une blanchisseuse, d'un domestique, car les domestiques n'ont point d'autre conversation, dès qu'ils sont seuls, que de leurs maîtres et maîtresses, et pour peu qu'il y ait du mal à dire d'eux, il est bientôt divulgué, ainsi que ce qu'ils remarquent en eux. Souvent la réputation dépend plus de ces gens-là que des personnes au-dessus qui ne nous voient pas de si près.

» Je me souviens toujours de ce que me dit un cordonnier qui me chaussait étant jeune. Quand ces gens-là viennent chez vous, ils ont de grands mannequins pleins de souliers à toutes sortes de personnes, et parmi tous ces souliers, il y en eut une petite paire qui me plut fort. Je lui demandai à qui elle était. Il me répondit: « C'est à mademoiselle une telle; » je lui demandai: « Comment, vous chaussez une telle? qu'elle est douce et aimable! » Il me répondit: « C'est un vrai petit diable; quand je la vais chausser, et qu'elle ne se trouve pas à sa fantaisie, elle se met en colère et me jette ses souliers à la tête. » Ce cordonnier fit peut-être la même histoire à cent personnes en cette même matinée. Voyez par là que votre réputation dépend souvent des gens dont on se méfie le moins, et c'est pour cela qu'il faut toujours être sur ses gardes avec tout le monde...

» Comptez que vous ne sauriez commencer trop tôt à travailler à vous établir une bonne réputation, et que vous ne devez pas négliger, même dès à présent, l'estime de vos compagnes, parce que les premières impressions sont fortes et ne s'effacent guère, et il est tout simple que si elles remarquent en vous un mauvais naturel, une méchante conduite ou quelque défaut considérable, duquel vous négligerez de vous corriger, l'impression leur en reste toute leur vie..... »

En faisant sentir aux demoiselles de Saint-Cyr les avantages de l'excellente éducation qu'on leur donnait et des soins dont elles étaient entourées, madame de Maintenon ne put s'empêcher de leur parler de l'enfance de Louis XIV; ces curieux détails s'accordent très-bien avec les Mémoires du temps, les récits de madame de Motteville, ceux de Laforêt, valet de chambre du jeune roi, et ils forment un petit tableau historique qui ne manque ni d'intérêt ni de *couleur locale*.

« Le roi, dit-elle, me surprend toujours quand il me parle de son éducation. Ses gouvernantes jouaient,

dit-il, tout le jour, et le laissaient entre les mains de leurs femmes de chambre, sans se mettre en peine du jeune roi, car vous savez qu'il a régné à trois ans et demi. Il mangeait tout ce qu'il attrapait, sans qu'on fît attention à ce qui pouvait être contraire à sa santé; c'est ce qui l'a accoutumé à tant de dureté sur lui-même. Si on fricassait une omelette, il en attrapait toujours quelques pièces, que Monsieur et lui allaient manger dans un coin. Il raconte quelquefois qu'il était le plus souvent avec une paysanne, que sa compagnie ordinaire était une petite fille de la femme de chambre des femmes de chambre de la reine; il l'appelait la *reine Marie,* parce qu'ils jouaient ensemble à ce qu'on appelle la *madame;* il lui faisait toujours faire le personnage de la reine, et lui servait de page ou de valet de pied, lui portait la queue, la roulait dans une chaise, ou portait le flambeau devant elle. Jugez si la petite reine Marie était capable de lui donner de bons conseils, et si elle pouvait lui être utile en la moindre chose. »

Ces détails, donnés par la vraie reine, sur la reine Marie et le petit roi, jettent sur le majestueux personnage de Louis XIV une naïveté qui n'est pas sans charmes. Elle parlait souvent de la duchesse de Bourgogne, et avec le plus tendre intérêt; un jour, elle la cita aux demoiselles, à propos de la haine qu'on doit porter aux flatteurs.

« J'admire souvent madame la duchesse de Bourgogne, qui est la première princesse du royaume, et sur laquelle naturellement je n'ai nulle autorité : vous ne sauriez comprendre avec quelle docilité, quelle bonne manière et même quelle reconnaissance, elle reçoit les avis que je prends la liberté de lui donner. Mais, bien plus, je la trouvai l'autre jour, assise sur un degré, à la porte de ma chambre, avec Jeanne, qui est une grosse villageoise de bon sens que j'ai chez moi, qui lui disait tous ses défauts, et tout ce qu'elle entendait dire d'elle de désavantageux, à Paris; cette charmante princesse, au lieu de se choquer de la franchise de cette bonne femme, se jeta à son col et l'embrassa plusieurs fois, en disant : « Je te suis bien obligée, Jeanne; je te remercie de tout ce que tu viens de me dire, car je sens bien que c'est par amitié pour moi. » Et toutes les fois qu'elle la voit, non-seulement elle lui fait amitié, mais elle l'embrasse de tout son cœur, quoiqu'elle soit laide, vieille et dégoûtante. »

Que dites-vous de ces deux tableaux d'intérieur, où les classes les plus éloignées de la société sont rapprochées l'une de l'autre par une amitié d'enfance et par l'expérience de la vieillesse, mise au service de cette brillante Adélaïde de Savoie, dont Saint-Simon nous a laissé le délicieux portrait ?

Madame de Maintenon, toute Française par le cœur, et digne compagne d'un roi qui aimait tant la gloire de la France, voulait que ses filles de Saint-Cyr prissent part à tous les événements qui intéressaient la patrie; elle leur permettait de se mêler de politique, pourvu que ce fût par des vœux et des prières, et elle les tenait elle-même au courant de ce qui pouvait les intéresser.

« Madame de Maintenon, ayant appris la bonne nouvelle d'une défaite des ennemis, vint exhorter les demoiselles à en remercier Dieu, et leur dit : « C'est toujours par là qu'il faut commencer quand on reçoit quelques bonnes nouvelles. — Leur premier mouvement, dit madame de Vaudans, a été un cri de joie. — Cela est tout naturel, dit madame de Maintenon, et je leur saurais mauvais gré de n'y être pas sensibles. Mais pourquoi, mes enfants, cette affaire-ci vous fait-elle tant de plaisir ? Voyons celles d'entre vous qui m'en donneront de bonnes raisons. » Chacune à l'envi en dirent de toutes les façons, comme : Que cela acheminerait à la paix; que c'était autant d'ennemis de moins; que cela relèverait le courage de nos troupes et abattrait celui de nos ennemis; que le peuple en serait soulagé, et plusieurs autres semblables, auxquelles madame de Maintenon répondait de petits mots d'approbation. Enfin, il y en eut une qui dit que ce qui la réjouissait le plus était que cela faisait plaisir au roi et soutenait sa confiance. « Ah ! voilà la première, dit-elle, qui pense au roi; je ne doute pourtant point que les autres ne l'aient fait, mais personne jusqu'ici ne l'a encore dit. Oui, assurément, cela lui fait un très-grand plaisir, et vous devez y prendre part, mes chères enfants, quand même il n'y aurait pas toutes les autres bonnes raisons que vous venez de dire : il est votre roi, votre protecteur, votre fondateur; vous êtes ses filles, et vous manqueriez à votre devoir si vous oubliiez dans cette occasion la reconnaissance que vous lui devez. »

A cette époque, inspirer de l'amour pour le roi, c'était en inspirer pour la patrie, puisque nos ancêtres voyaient la France dans le roi, et qu'il pouvait interpréter les sentiments de tout un peuple en disant : *l'État, c'est moi !* Mais revenons aux instructions ordinaires de madame de Maintenon. Les élèves lui demandèrent un jour ce que c'est que l'indiscrétion, elle répondit par le portrait suivant :

« Une personne indiscrète fait tout mal à propos, elle entre à contre-temps, elle sort de même : entrer mal à propos, c'est rendre visite à une personne quand elle est en affaires ou qu'elle est avec une autre qui lui est assez intime pour être bien aise de se trouver seule avec elle. On sort à contre-temps quand, après avoir fait cette indiscrétion, on fait sentir à la personne qu'on s'aperçoit qu'elle serait bien aise de se trouver seule avec son amie, et qu'on sort sur-le-champ; c'est l'embarrasser et l'obliger à le défendre. Une personne indiscrète n'entend point ce qu'on veut qu'elle sache, et elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'elle entende; parce que, dans le premier cas, au lieu d'écouter ceux qui parlent et d'entrer dans le sujet de la conversation, elle l'interrompt pour dire ce qui lui vient dans l'esprit; elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'elle entende dans une conversation dont elle ne devrait pas être, au lieu de se retirer prudemment quand elle voit des personnes qui parlent bas. Rien ne rend si indiscrète que de n'être occupée que de soi. Voici un petit détail des plus communes indiscrétions qu'il faut tâcher d'éviter avec soin, si l'on ne veut être fort désagréable en société :

» Choisir la place la plus commode; prendre ce qu'il y a de meilleur sur la table; interrompre ceux qui parlent; parler trop haut; montrer par quelque air de visage que ce que l'on dit vous fâche, vous ennuie, ou qu'on le trouve trop long; parler de soi, de ses sentiments, de ses aventures, de sa naissance, de sa famille, de ses répugnances, de ses inclinations, de sa santé, de ses maladies, non point que l'on ne puisse faire quelquefois quelques-unes de ces choses-là, mais il faut que cela soit rare; ne pas montrer d'attention à ce qu'on nous dit; parler bas à l'oreille devant quelques personnes à qui l'on doit du respect; parler ou faire du bruit à un spectacle ou à une cérémonie; parler de

quelque défaut devant ceux qui l'ont; parler pour parler, sans qu'il y ait de l'utilité ou du plaisir pour les autres; rire immodérément; se mettre devant le jour de quelqu'un qui travaille; ne pas écouter une lecture où l'on se trouve; ne pas attendre la fin d'une histoire qui nous ennuie; se trop presser de dire ce que l'on vient d'apprendre; montrer qu'on savait ce qu'on veut dire; se servir de ce qui est aux autres, dépenser librement ce qui n'est pas à nous; emprunter trop facilement; garder trop longtemps ce qu'on emprunte; lire les lettres qu'on trouve; répondre trop facilement des autres; agir et parler sans réflexion; parler avec décision; demander à une dame quel âge elle a; regarder par-dessus l'épaule ce qu'elle lit ou ce qu'elle écrit; rire de ce que l'on n'entend point; rire des façons des étrangers, ou de leur langage quand ils ne parlent pas bien le français, etc. »

Nous abrégeons cette longue quoique utile énumération, car nous ne parlons pas aux demoiselles de Saint-Cyr, et nous aimons à croire que nos lectrices n'ont nul besoin d'une pareille instruction. Mais, quelque parfaites qu'elles soient, le livre que nous venons d'analyser peut leur être utile comme conseil, et leur plaire comme détails curieux de mœurs et de style. Nous le recommandons aux mères et aux institutrices.

E. R.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### L'ULTIMA COMMUNIONE (1).

Amo, et sovra il cor mio palpitò il core
Del mio diletto ed era. — Ah ! la tremante
Lingua osa dirlo appena — era il Signore!

Il Signor che di gloria sfavillante
Regna ne' cieli, e sua delizia è pure
Il picciol uom in questa valle errante!

Ed attonite il mirano le pure
Intelligenze scendere ammantato
A questo erede di colpe e sciagure,

Ed il povero verme lacerato
Sanar colle sue mani, e a tutti i mondi
Ridir sua gioia, se da tale è amato.

Io lo vidi per baratri profondi
Movermi Incontro e gridar dolcemente :
« Perchè cotanto al mio desio t'ascondi ? »

E più e più appressavasi, e ridente
Più e più del suo viso era il fulgore;
E n'arsi, e arderonne eternamente.

Amo, e sovra il cor mio palpitò il core
Del mio diletto ed era — ah ! si il proclamo
All universo in faccia — era il Signore!

Io lo vidi, il conobbi; ei m'ama, io l'amo!

SILVIO PELLICO.

(1) Silvio Pellico composa ces vers dans sa prison, lorsque, se croyant au moment de mourir, il s'était fait administrer le saint Viatique.

### LA COMMUNION DERNIÈRE.

J'aime, et mon bien-aimé palpite sur mon cœur,
Et ma voix tout émue ose le dire à peine :
Celui qui vint en moi, c'était Dieu le Seigneur !

Celui qui règne au ciel, son éternel domaine,
Et l'emplit de sa gloire, il est le protecteur
De l'homme, pauvre ver qui sur le sol se traîne.

Et les anges l'ont vu, sous un voile caché,
Descendre et doucement guérir par sa tendresse
Cet héritier de mal, de douleur, de péché ;

Ils l'ont vu ranimer ce ver que tout oppresse;
Et l'infime mortel, de son Dieu rapproché,
Voudrait faire éclater ses transports d'allégresse.

Vers mon gouffre profond, lui, mon Dieu, descendant,
Me dit avec bonté — je crois encor l'entendre —
« Pourquoi fuir mon amour, ô pécheur imprudent ? »

Et plus il s'approchait, plus je voyais s'étendre
Les rayons enflammés de son visage ardent.
Je brûle et pour toujours, de ce feu doux et tendre.

J'aime, et mon bien-aimé palpite sur mon cœur;
Et devant l'univers tout haut je le proclame :
Celui qui vint en moi, c'était Dieu le Seigneur!

Je le vis, le connus, il m'aime, il a mon âme !

Mlle LOUISE MERCIER.

# LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Juillet 18..

Je viens de faire un voyage de huit jours à S...., avec mes enfants; je suis descendue chez Henriette, et j'ai passé avec elle et mon bon Albert des moments délicieux. Ce qui la rend si particulièrement aimable, c'est une bienveillance candide qui ne peut ni soupçonner le mal, ni le croire; bienveillance simple, universelle, étendue sur tous sans exception, et qui, lorsqu'elle ne peut pas se permettre la louange, est

toujours disposée, du moins, à l'interprétation la plus favorable. Je ne connais pas de plus heureuse disposition d'âme que celle là, et pour soi et pour les autres, car elle nous rend aimables en nous rendant heureux. Une seule tache dépare cette âme charmante, un seul point noir se fait remarquer dans cette belle fleur. Henriette aime trop le monde : une légèreté passionnée l'entraine vers des plaisirs incessants; elle ne sort des soirées et des bals de l'hiver que pour passer aux fêtes de l'été, petits concerts, bals sur la pelouse, parties de campagne, voyages, etc. La faiblesse de sa santé devrait l'éloigner de ces joies tumultueuses, et elle s'y jette avec une ardeur fiévreuse, de sinistre augure. Albert, qui l'aime avec passion, ne sait rien lui refuser : elle est d'ailleurs si aimable et si entrainante, si douce et si absolue, si forte de sa faiblesse même! Elle a un enfant de quelques mois, frêle et beau comme sa mère. L'autre jour elle regardait d'un œil un peu triste mes enfants à moi, qui sont robustes comme des chênes, et frais comme des roses, et elle me dit : « Ils sont si bien portants! comment les élevais-tu donc quand ils étaient tout petits, petits comme l'est Adolphe aujourd'hui? — Je faisais ce que tu fais, dis je; ils avaient des heures réglées pour les repas, pour le sommeil, on les baignait fréquemment, mais... chère sœur, en les nourrissant je ne veillais pas... je ne dansais pas. »

Elle hocha la tête. « On me répète toujours cela... mais la joie de la mère peut-elle faire mal à l'enfant? — Non la joie, mais la fatigue, dis-je. — Je ne me fatigue jamais, je danserais, je monterais à cheval pendant une nuit, pendant un jour sans m'arrêter... ce qui m'accable, c'est le repos .. Les *diables bleus* me tourmentent alors, vois-tu, cela me rend triste et sombre... c'est là ce qui doit faire du mal à mon enfant... — Mais quels *diables bleus?* lui demandai-je affectueusement. — Que sais-je? les idées les plus noires Par exemple : que ma pauvre mère est morte à vingt-six ans... et que je lui ressemble. »

Je l'embrassai tendrement et je lui dis : « Tu vivras, toi; mais pour vivre heureuse, il faut se bien porter, car tu le sais, madame de Sévigné appelle la santé *le plaisir des autres plaisirs*; soigne donc ta santé, qui nous est si précieuse à tous. — Mais je me soigne, répondit la belle enfant gâtée. — Pas autant que tu le devrais... on t'a ordonné le repos, et tu veilles, et tu cours... tu devrais, d'après le médecin, porter de la flanelle.. » Elle fit une moue. « Ce serait bien me vieillir; on me jette des siècles sur la tête, quand on parle de long repos et de bonnes petites camisoles de flanelle... pourtant, pourtant, je veux vivre: je suis si heureuse! Albert est si bon! mon Adolphe sera si joli! — Vis pour eux, » lui dis-je tout bas en l'embrassant.

Paroles vaines, conseils inutiles, je le crains bien. Elle a le bonheur, elle cherche le plaisir; elle veut se distraire à tout prix... se distraire, de quoi? de la félicité! Pauvre petite sœur! elle a été élevée par une bonne grand'mère qui gardait

En sa verte vieillesse
Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse,

et elle ne conçoit pas qu'on puisse exister sans bals et sans fêtes. Je l'aime et la plains de tout mon cœur.

Mon bon mari m'a amenée à S..., et il est venu m'y chercher. Ce court voyage, avec lui et nos enfants, a été bien heureux; mais au retour, les contrariétés sont venues au-devant de nous. Éléonore est toujours la même : décidée à ne laisser en paix ni elle-même ni les autres.

Août 18..

Je travaillais ce matin au balcon, cachée derrière les plantes grimpantes qui forment à la fenêtre un rideau de verdure, et je prêtais l'oreille à la voix de mes enfants et de leurs cousins, qui jouaient dans le jardin. Ils étaient très-turbulents, beaucoup plus que je ne l'aurais désiré, quand tout à coup Robert pousse un cri d'effroi. Effrayée à mon tour, j'écartai vivement les clématites, et je vis *le crime* commis par mon fils. Au milieu du jardin, sur un petit piédestal, s'élève une charmante coupe de marbre blanc, toujours remplie d'eau, et qui forme comme un bassin où les oiseaux du ciel et nos colombes privées viennent tour à tour se désaltérer. C'est une idée poétique due à l'imagination de mon mari. Or, maître Robert, courant en étourdi, venait de renverser la coupe, elle était brisée en mille morceaux, sans compter que dans sa chute elle avait renversé et cassé un rosier de la Chine, deux pétunias et une touffe de pensées. Robert, consterné, contemplait ces débris; Antoinette pleurait, et mon fils dit enfin : « Que dira papa? il m'avait défendu de toucher à cette coupe! — Et c'est en voulant me jeter de l'eau à la figure, que tu l'as cassée; bien fait! s'écria Ferdinand. — Tais-toi, répondit Ernest, moins *braque* et plus rusé que son frère, personne ne nous a vus : Robert dira que ce n'est pas lui, on mettra tout sur le dos de Jean-Louis, le jardinier... on croira qu'il s'est servi de cette eau pour arroser, et qu'en prenant le vase, il l'a cassé. Je le dirai, moi! — Mais c'est mentir, cela, dit Robert. — Qu'est-ce que cela fait? c'est un mensonge innocent, qui ne fait de mal à personne, car ton père ne fera pas payer à Jean-Louis la valeur de la coupe, tandis que toi, s'il apprend que tu lui as désobéi, il te privera de la promenade de demain... tu sais? la promenade au bois de Saint-Mélaine. — Tu crois? demanda Robert avec inquiétude. — Tiens! pardi! fais ce que je te dis... Vois tu, il faut toujours croire les grands. — Mais papa aussi est un *grand*.. et il dit qu'il ne faut jamais mentir, répondit naïvement Robert.— C'est égal, tu l'écouteras une autre fois... aujourd'hui fais ce que je te conseille. N'est-ce pas, Ferdinand? »

Ferdinand leva les épaules, et répondit : « Il est sûr que si Robert le dit, il sera puni. — Et nous aussi, ajouta Ernest. — On vous punirait aussi, alors je dirai, je laisserai croire que c'est Jean-Louis. »

Je me mourais d'envie d'embrasser Robert, quoiqu'il fût bien *criminel*, mais, en revanche, j'étais indignée contre Ernest, qui voulait me gâter la bonne nature de mon enfant. J'eus le courage de me taire, jusqu'au retour de mon mari, qui, fatigué de l'audience, vint aussitôt au jardin respirer un peu d'air pur et de fraîches senteurs. J'allai le rejoindre, et à la vue de la coupe brisée, il poussa une exclamation. Les enfants n'étaient pas loin; ils arrivèrent : Robert, rouge jusqu'aux tempes; Ernest, l'air froid et attentif; Ferdinand, insouciant comme de coutume. Éléonore les suivit de près : « Mes enfants, dit Julien, l'un de vous a-t-il touché à ce vase? — Non, mon oncle, dirent nos deux neveux avec un accord édi-

fiant. — Et toi, Robert? — Non... papa... — Comment s'est-il cassé cependant? Vous seuls êtes entrés au jardin. — Jean-Louis est venu ce matin rattacher la vigne, dit Ernest avec aplomb. — Ce ne peut être Jean-Louis... Pourquoi donc aurait-il touché à ma coupe?... — Pour arroser les petites fleurs, papa, dit à voix basse mon pauvre Robert, qu'Ernest venait de stimuler par un discret coup de coude. — Tu crois? répliqua mon mari en fixant un regard perçant sur son fils. — Oui... papa... » articula faiblement Robert. J'intervins. « Ne mens pas davantage, mon enfant, lui dis-je. Avoue. »

Robert se cacha le visage dans ma robe et se mit à pleurer amèrement. Mon mari le prit par la main, le conduisit vers la maison, et lui dit : « Va dans ta chambre, je te parlerai plus tard. — Ernest, dis-je à mon neveu qui avait pâli, pourquoi donnez-vous de mauvais conseils à ce petit enfant? J'ai tout entendu, j'étais là... — Ma sœur, s'écria Éléonore d'une voix agitée, apprenez que mes enfants sont incapables de donner de mauvais conseils aux vôtres; je suis bien surprise que vous vous permettiez une semblable accusation. — Éléonore! dit mon mari. — Je vous en supplie! m'écriai-je émue et fort agitée; ne parlons plus de cela, n'en parlons pas en ce moment. Plus tard, ma chère sœur, nous nous expliquerons, et nous tâcherons, l'une et l'autre, de guider nos enfants le mieux possible. — Vous reculez devant une explication, ce me semble? » répondit Éléonore. Je ne répliquai rien, et je quittai le jardin. Julien me suivit; nous causâmes longtemps et à cœur ouvert, et nous avons reconnu que l'intérêt de nos enfants chéris exigeait que nous les séparassions de leurs cousins. Ce sera un sacrifice d'argent à faire, voilà tout.

Août 18...

Julien a causé avec sa sœur, et lui a fait agréer nos propositions. Il est décidé qu'à la fin des vacances Ernest et Ferdinand seront placés, internes, au collége. L'âme innocente de mes pauvres enfants ne sera pas empoisonnée par de mauvais conseils, mais pourtant je me promets bien de veiller sur mes neveux, sur leur bien-être et sur leur éducation, comme si je n'avais eu qu'à me louer de leur séjour parmi nous.

Septembre 18...

Nous faisons le trousseau des petits exilés. Mon frère revient habiter notre ville; c'est une grande joie pour moi et pour Julien, qui l'aime sincèrement, ainsi que son Henriette.

Octobre 18...

Les collégiens sont partis assez gais, et nous ont laissés fort tristes. Je prends part au chagrin d'Éléonore, mais j'espère qu'avant peu, de meilleurs jours se lèveront pour elle. Les affaires de son mari prospèrent, ses fils s'élèveront; elle aura au moins, après tant de peines, une belle arrière-saison, l'été de la Sainte-Thérèse.

Novembre 18...

J'ai eu bien de la joie de revoir Albert et sa femme; grande joie aussi pour nos parents. Mais qu'Henriette est changée, et que la menace de mort devient plus évidente sur ce front de vingt ans! et elle se promet un hiver de fêtes!

Décembre 18...

Nous vivons fort paisibles; Éléonore est un peu souffrante et se laisse dorloter. Je crois qu'elle commence à comprendre que je l'aime, et qu'un jour elle répondra à l'amitié que j'ai pour elle, pour bien des motifs, et surtout parce qu'elle est la sœur de Julien.

Décembre 18...

Je ne sors presque plus : j'attends la naissance de mon enfant Jésus, et, pour honorer le divin Sauveur enfant, pour attirer ses bénédictions sur l'enfant que je porte, j'emploie tout mon temps et tous mes restes de linge, de laine, etc., à faire des layettes pour les nouveaux nés pauvres. Quelle doit être l'affreuse angoisse des pauvres mères qui, dans cette rude saison, n'ont pas de vêtements pour leurs enfants! Et nous dépensons tant d'argent pour les nôtres, tant d'argent inutilement employé à acheter des dentelles et des broderies... Triste parure aux yeux de Dieu!

Janvier 18...

Mes deux enfants, mes présents de Noël, Léonce et Marie, sont nés le 25 décembre : heureux augure! Mais j'ai failli mourir... Comme on m'a soignée, comme on m'a disputée à la mort!... Mon mari, mes parents, Éléonore, tous... O mon Dieu! je vous remercie, et de la vie, et des seuls biens qui rendent la vie précieuse, la tendresse de ceux que nous aimons. Puissé-je, ô mon Dieu! consacrer à votre service la vie que vous m'avez rendue, et vous servir selon la mesure de mes forces, avec toute mon intelligence et tout mon cœur.

Février 18...

Je suis sortie beaucoup plutôt que je ne pensais le faire; mais, hélas! pour quelle triste cause! Henriette est malade d'une fluxion de poitrine, et les médecins ne conservent plus d'espoir. Plus d'espoir! quel mot pour Albert! Elle, ensevelie dans les rêveries de la fièvre, ne se doute pas de son danger; pourtant, si elle reprend connaissance, il faudra... ma mère ni moi ne la quittons pas, et j'admire l'énergie que la tendresse et le dévouement ont rendue à maman, si affaiblie depuis quelques années.

Février 18...

Elle est revenue à elle, et Dieu a permis qu'elle comprît son danger. Mais quelle redoutable lumière l'approche de la mort a fait luire dans son esprit, et de quelles terreurs elle est environnée! Sa jeunesse se débat contre la mort, et fait souffrir à son corps mille tortures, et la foi, réveillée dans sa conscience, la pénètre de crainte à la pensée de Dieu qui va juger une vie inutile et frivole... Mais, Seigneur, vous êtes le Dieu miséricordieux, le Dieu mort pour sauver nos âmes, et vous accorderez à cette enfant ou la vie pour gagner le ciel, ou la confiance absolue en vos mérites qui sanctifie la mort. Elle ne mourra pas ainsi, mon Dieu, ce n'est pas possible; votre bonté ne le permettra pas... Bon Pasteur, vous réchaufferez dans votre sein la brebis égarée. Père tendre, vous recueillerez dans votre maison, vous ferez asseoir à votre table votre pauvre enfant prodigue! Maître généreux,

vous récompenserez l'ouvrière de la onzième heure, à cause de son repentir et de sa bonne volonté!... Je l'ai vue, je lui ai parlé. Hélas! quel trouble en cette âme! quels regrets amers, quel attachement à la vie, quelle crainte de la mort! Je l'ai rassurée, encouragée; je lui ai rappelé les enseignements qu'avait reçus sa jeunesse; je lui ai dit, je lui ai répété combien Dieu est miséricordieux! « Mais je n'ai rien fait pour lui! dit-elle; pas une bonne œuvre! pas une prière même, dite avec recueillement. — Ma chère sœur, lui dis-je, confie-toi à Jésus-Christ notre bon Sauveur; il offrira pour toi ses mérites, ses souffrances, son sang, sa mort; il priera pour toi; jette-toi avec confiance entre ses bras; *il ne se reculera pas pour te laisser tomber;* c'est saint Augustin qui a dit cela. — Si je pouvais l'espérer! dit-elle avec ardeur; mais j'ai si peur! — L'espérance, lui répondis-je, n'est-elle pas commandée au chrétien? N'en formes-tu pas les actes tous les jours? »

Cette réflexion parut la frapper; je lui lus quelques courts passages d'un bon livre sur le même sujet; elle se calma, et me dit: « Je vais me confesser: je l'ai toujours fait avec sincérité, mais jamais, jamais avec le repentir que je ressens aujourd'hui... c'est le dernier acte de ma vie peut-être; puisse-t-il être agréable à Dieu! » Le prêtre arriva; il l'entretint longtemps, et quand je la revis, la paix, la confiance, une sérénité admirable remplaçaient les terreurs qui avaient agité son âme. Elle tenait un crucifix entre ses mains, et le regardait avec amour; ses regards ne se détachaient de l'image de son Dieu que pour se diriger, pleins de douceur et de caresse, vers son mari, vers son enfant, vers nous tous qu'elle remplissait de douleur. Elle ne parlait pas et se disposait en silence à la communion en viatique que le prêtre allait lui apporter. Jamais, même en ses jours de fêtes, je ne l'avais vue aussi belle. Une légère teinte de rose anima ses joues lorsque la porte s'ouvrit, et qu'elle vit le ciboire, qui renferme le gage de la vie éternelle. « O mon Dieu, dit-elle, venez; dans la vie ou dans la mort, je suis à vous! »

Cette cérémonie auguste ne fut troublée que par nos pleurs; mais, le dirai-je? une invincible espérance nous soutenait, quoique nous fussions en présence de la mort, quoique nous entendissions les exhortations dernières que l'Église adresse à ses enfants sur le point de partir pour d'autres rivages. La Vie était venue vers nous, nous le sentions... après un silencieux entretien avec l'hôte de son cœur, Henriette, de plus en plus calme, inclina la tête et s'endormit paisiblement. Le prêtre la regarda, et dit tout bas à ma mère: « Elle a reçu la visite de celui qui guérit. *Elle vivra et racontera les œuvres du Seigneur!...* prions!... »

Nous prions toujours, et ce sommeil dure encore, paisible comme celui d'un enfant.

**Février 18...**

Elle s'est réveillée après six heures de sommeil, calme, sans fièvre, sauvée! Le médecin la déclare tout à fait hors de danger. Mon Dieu! que vous êtes bon! mon Dieu, soyez éternellement béni! Le médecin a dit à Albert: « Elle a subi une forte crise morale qui l'a sauvée. Oui, l'espérance en Dieu est entrée dans son cœur, et avec elle la vie et tous les biens... »

**Mars 18...**

Nous voici plus calmes: Henriette vivra, grâce au ciel, et Dieu, en conservant sa vie, a conservé la vie ou la raison de mon pauvre frère. Elle vivra, et nous respirons tous. Je suis revenue dans ma chère maison et j'ai trouvé qu'Éléonore s'était surpassée, en mon absence, par les soins qu'elle a prodigués à mes enfants et à mon ménage. Elle a besoin d'action et de dévouement; comme Henri IV, elle ne veut pas être offusquée, *elle veut paraître,* mais alors elle paraît sous un très-beau jour, et les heures de sacrifices, de travail, de veilles, de labeurs extraordinaires, conviennent mieux à son caractère que la monotonie paisible et journalière, que le *pot-au-feu* quotidien. Je tâche de lui fournir quelques occasions de développer ce que son âme renferme de chaleur et d'énergie, j'évite ce qui pourrait réveiller le *pointilleux* de son humeur, et nous vivons maintenant en bonne intelligence. Comme les patineurs exercés, je connais les endroits où la glace est faible, et je ne me risque point de ce côté-là... — Mes petits jumeaux sont charmants; quand on les pose dans le même berceau, deux boutons de rose, éclos sur la même branche, ne se ressemblent pas davantage. C'est le même front blanc, les mêmes sourcils bruns et déliés, comme une ligne tracée au pinceau, les mêmes yeux noirs et humides, la même bouche arrondie et vermeille. Où est Léonce? où est Marie? l'œil de leur mère peut seul les distinguer. Ces deux chers petits font la joie et l'admiration des aînés, et c'est un grand bonheur pour Robert et pour Antoinette de pouvoir bercer leur frère et leur sœur nouveaux-nés. La vie du cœur se développe chez nos enfants: ils nous aiment, et tout en se lutinant entre eux, ils s'aiment l'un l'autre. Robert aide volontiers à Antoinette, Antoinette a des soins, des attentions pour Robert. La misère des pauvres les touche; le joli Savoyard aux yeux éloquents qui demande un petit sou, l'enfant pauvre qui n'a pas déjeuné, sont sûrs de les intéresser, et ils viennent alors à moi, en suppliants, afin d'obtenir le sou ou le morceau de pain que l'on sollicite. Je cherche à exciter en eux ce sentiment de compassion, de sympathie pour la souffrance, le plus noble qu'il nous soit donné d'éprouver ici-bas, et à les engager peu à peu à de petits sacrifices, de jouets, de bonbons, en faveur de ceux qui ont fait naître leur pitié. L'âme, dans ses meilleurs sentiments, est comme le corps, elle a besoin d'exercice; il ne faut pas que la tendresse et la charité soient purement spéculatives; il est bon qu'elles se traduisent en actes d'abnégation et de générosité... Que l'enfant fasse l'apprentissage du sacrifice et du dévouement dans la famille, afin que plus tard, il puisse employer au service de son pays, au service des malheureux, la force qu'il aura acquise.

**Avril 18...**

Henriette se rétablit rapidement; elle renaît au souffle parfumé des premiers beaux jours, et elle jouit avec délices de la vie et du printemps, mais le sérieux est au fond de son âme; il y est pour toujours. Ma petite Marie paraît un peu souffrante, j'espère que ce n'est que l'influence de la belle saison...




**Avril 18...**

Je suis inquiète de Marie, et Julien, dont le sang-

froid et la raison me rassurent d'ordinaire, semble aussi préoccupé que moi. Le médecin ne me rassure pas...

Avril 18...

Vous voulez donc, grand Dieu, ce sacrifice? L'enfant que vous m'avez donné, vous voulez me la reprendre pour la placer au ciel, parmi vos anges. Elle est là, dans son berceau, accablée de fièvre et d'angoisse; ses yeux, ses beaux yeux se tournent vers moi et m'implorent, comme si je pouvais la soulager, comme si je pouvais la sauver! O Marie! si le sang d'une mère pouvait sauver l'enfant, ne serais-tu pas sûre de vivre! Mon Dieu! vous qui tenez la vie et la mort entre vos mains, vous pouvez me la rendre!... Seigneur, que faut-il faire, que faut-il dire pour que vous m'exauciez?...

Avril 18...

Vous, dont elle porte le nom, Vierge sainte, ne prierez-vous pas pour elle! Julien m'appelle!

Avril 18...

Aucune lueur d'espoir... J'ai beau interroger les regards de ceux qui m'entourent, leurs larmes trahissent leurs pensées... ma fille! ma chère petite fille! elle souffre, elle pleure, elle lutte contre le mal, elle se tourne vers moi, qui ne puis rien, car la science elle-même est impuissante, et la prière n'est pas entendue... Je prie, je prie toujours cependant... O mon Dieu! je ne cesserai d'espérer que lorsque...

Mai 18...

Le sacrifice est consommé!...

Mai 18...

Tout est fini! il ne me reste rien d'elle que ce berceau vide, ces vêtements qu'elle a portés, et son frère jumeau, sa vivante image... Le petit cercueil, couvert de fleurs, a quitté ma maison désolée, suivi par un père au désespoir... j'étouffe... Mon Dieu! c'est votre volonté... qu'elle soit bénie, puisque vous savez mieux que nous ce qui nous convient...

Juin 18...

Que Henriette nous a été bonne et secourable en ces jours de douleur! Depuis six semaines elle ne m'a presque pas quittée, elle a partagé tous les soins que je *lui* ai donnés; elle était penchée sur le berceau avec Julien et moi au dernier et terrible moment... elle savait trouver toujours la parole douce et juste qui devait relever un peu notre âme... Si Dieu a versé le baume de la résignation dans mon cœur, c'est que Henriette m'avait, en quelque sorte, courbée sous la volonté divine, c'est qu'elle m'avait fait adorer la main qui me châtiait... Où donc cette jeune femme a-t-elle puisé le langage du ciel, le langage qui console et qui fortifie? Quel changement s'est fait en elle! Son âme admirable soutient mon âme faible et blessée, et mon mari ressent aussi cette céleste influence. Prudente et délicate en tout, elle m'a offert aujourd'hui, avec les paroles les plus douces et les précautions les plus attentives, un médaillon... C'était le portrait de ma fille, de Marie, que Henriette avait esquissé après sa mort (à mon insu) et qu'elle avait représentée, par une idée ingénieuse et touchante, sous la forme d'un enfant paisiblement endormi, dans une nacelle couverte de fleurs, qu'un ange gardien dirige vers une rive à l'aspect riant et tranquille..... Quelques cheveux coupés sur la tête de Marie, une petite fleur cueillie sur sa tombe sont enchâssés au bas de la miniature... Ce portrait si ressemblant, cette image de paix qui m'offrait ma fille arrivant au rivage éternel, sous l'aile de son gardien céleste, cette pensée du ciel mêlée à celle de mon enfant, m'a fait verser des larmes, et, pour la première fois, ces larmes n'étaient pas sans douceur. Bénie soit ma bonne Henriette, qui a su trouver la seule pensée consolante pour une mère...

Juin 18...

Pourquoi donc, en effet, les pleurer avec tant d'amertume, avec des larmes si désespérées, ces petits enfants, ces élus de Dieu qui s'envolent de la terre au ciel, sans avoir rien connu que les baisers et les bénédictions d'un père et d'une mère? Quoi! Seigneur! mon enfant est devant vous, il voit la splendeur de votre visage qui réjouit les anges, il chante avec les chœurs célestes l'hymne éternel, et je le pleure, et je voudrais le rappeler! Misère de la condition humaine, qui ne conçoit rien au-dessus de l'heure présente et des choses temporelles, et qui, à chaque aspiration du cœur, a besoin d'un effort pour élever ce cœur à son principe, à son Dieu! Mon bienheureux enfant, mon ange, priez Dieu qui vous aime de pardonner aux pleurs et aux murmures de votre mère, obtenez pour votre père les grâces et les consolations dont il a besoin, car lui aussi vous a amèrement pleurée, et faites qu'à force de souffrir, nous devenions meilleurs.

Juillet 18...

Plus je vais, plus j'étudie Henriette, plus j'admire le changement merveilleux qui s'est opéré en elle. Elle ne vit plus que pour ses devoirs et ses affections. Sa santé, un peu faible encore, lui sert de prétexte pour éviter les réunions du monde; elle ne fuit aucune obligation de sa position, mais elle ne recherche aucun plaisir bruyant et frivole. Dieu agit visiblement en elle, et *ce qu'il fait est bon*. Sa maison est mieux tenue qu'elle ne le fut jamais; son Adolphe est élevé avec des soins et une intelligence extrêmes; elle est pour Albert la plus aimable et la plus dévouée des femmes, pour nous tous, une fille, une sœur charmante; le monde la voit encore telle qu'il l'a connue, enjouée et douce; mais le principe de cette grâce, de cette vertu qui rayonnent en elle, est ailleurs. Dieu a pris possession de cette âme. Je la voyais ce matin à l'église, elle priait; son beau visage, illuminé par la pensée et par l'amour, ressemblait à celui de ces anges adorateurs que l'on place auprès du tabernacle; des larmes, perles du ciel, roulaient sur ses joues, son âme semblait planer au-dessus de la terre... mais tout à coup l'heure sonna; elle sourit comme une personne étonnée de ce que le temps ait fui si vite, baissa la tête un instant sur ses mains jointes, et sortit de l'église. Un instant après je la retrouvai chez elle, présidant gracieusement au déjeuner, auquel assistaient deux convives inattendus qu'Albert avait amenés. Elle soutenait la conversation avec gaîté, mais j'ai remarqué que jamais, dans ses entretiens, la charité n'est blessée, et que le prochain, cet être si difficile à ménager, y est respecté toujours et en toutes choses.

L'amour de Dieu est toujours accompagné de l'amour des pauvres, et Henriette, à petit bruit, fait beaucoup de bien. Elle va voir les pauvres chez eux, elle les encourage, elle les console (et je sais combien sa parole est puissante!) elle cherche à les instruire, elle travaille pour eux. Je l'ai accompagnée ce matin, et j'ai vu dans quel champ fécond sa charité moissonne! Nous sommes allées chez une vieille femme, abandonnée et malade depuis plusieurs mois; ma sœur l'a vue à plusieurs reprises, elle la soigne, la dorlote et elle cherche à la préparer à la mort. Pour la consoler (la pauvre vieille souffre beaucoup), Henriette lui disait : « Songez à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a tant souffert, qui est mort pour vous! — Comment! Jésus-Christ est mort pour moi! quelle bonté! je ne savais pas même qu'il eût été malade (1). Voyez-vous, ma bonne dame, nous demeurons si loin de la paroisse, que nous ne connaissons jamais les nouvelles. »

Henriette, sans se déconcerter, a répondu à la vieille avec beaucoup de calme et de bonté, et je ne désespère pas que, peu à peu, elle ne parvienne à lui faire comprendre comment et pourquoi Notre-Seigneur est mort... Albert, qui est plus heureux que jamais, approuve beaucoup la piété et la charité de sa femme, elle est son aumônière... et moi, je la prends pour modèle...

Août 18..

Éléonore est bien heureuse; ses fils ont obtenu de beaux succès, et son mari se dispose à revenir en France et à commencer, dans les Vosges, son pays natal, un établissement de forges, qui, nous l'espérons, aura de grandes chances de prospérité. Je jouis de sa joie, elle qui a pris aussi une part si affectueuse à notre douleur... Elle nous quittera bientôt...

Août 18..

Nous allons passer le temps des vacances à la campagne, au petit castel de la Ronde, qui appartient à mes parents. Ma mère est un peu souffrante : ses veillées auprès du lit de Henriette, ses inquiétudes pour ma chère petite Marie, lui ont fait bien du mal... On m'assure que rien n'est à craindre... mais la crainte habite toujours en moi, depuis que j'ai vu mourir... Mon bon mari et mes enfants m'accompagnent à la Ronde... je ne pourrais pas me séparer d'eux.

(*La suite à un autre numéro.*)

(1) Cette réponse est historique.

# LE CITOYEN BRUTUS.

« Et moi je te dis que c'est un chaud et fameux patriote que le citoyen Brutus, et qu'il n'y en a pas un meilleur dans toute la section des droits de l'homme.

— C'est possible, mais je crois, moi, qu'il est un peu de l'espèce des tambours et qu'il fait plus de bruit que de besogne.

— Oh! je sais bien que tu ne l'aimes pas; mais tu n'oses rien dire quand il est là, et..... tiens, le voilà justement qui vient; dis-lui donc qu'il n'est pas patriote. »

En effet, au même instant la porte du marchand de vin chez lequel avait lieu cette conversation, s'ouvrit et l'on vit paraître un homme de haute taille et aux formes athlétiques ; de longs cheveux grisonnants tombaient sur ses épaules et une barbe épaisse de la même nuance entourait le bas de sa figure ouverte et franche. Il était coiffé d'un énorme bonnet rouge, il portait une veste de gros drap, des bas de laine et de gros souliers.

« Salut et fraternité, dit-il en entrant. Citoyen, voici a carmagnole racommodée dans le bon genre.

— C'est bien, citoyen Brutus, tu arrives à propos ; on parlait de toi. On disait que tu n'étais pas un bon patriote.

— Si l'infirme qui a tenu un pareil propos voulait le répéter, à la longueur de mon bras seulement, je parie bien une bouteille du meilleur qu'il ne le dirait pas une troisième fois. Ah ! je ne suis pas un bon patriote, moi, président de ma section ; moi, qui ai acheté en bons assignats cette maison qui appartenait à des ci-devant, moi, qui ai fait du jardin de plaisance de ces aristocrates un potager dont je vends les légumes aux patriotes ? et au minimum encore. Quel est le fainéant qui se dit plus patriote que moi ? Qu'il se montre donc ; il n'osera pas. Je parie que c'est ce méchant perruquier que je vois se cacher là-bas ; il se croit plus patriote que moi parce qu'il a prêté son épouse pour en faire la déesse de la Raison ; aussi, depuis ce temps-là, elle lui en donne des raisons et des bonnes, à grands coups de manche à balai sur les épaules. »

Tous les assistants se mirent à rire aux éclats, excepté le perruquier, qui sentait sur son dos la vérité de ce que disait Brutus.

« Je lui conseille de parler, lui qui va se cacher dès qu'il entend le tambour; s'il en valait la peine, il y a longtemps que je lui aurais rabattu les coutures de sa carmagnole; mais je n'aime pas à battre la fausse monnaie ; cependant je lui conseille en ami de ne pas trop m'échauffer les oreilles, car je pourrais bien lui faire, en deux points, un discours en langage de Saint-Quentin, où toutes les paroles sont dans la main. »

Brutus avait une telle réputation de patriotisme, et sa force herculéenne était si bien connue que personne n'osait se fâcher avec lui ; il n'était pas méchant, mais on le craignait; aussi tous les rieurs furent-ils de son côté, et le perruquier ne se sentit pas le courage de riposter à cette menaçante attaque.

« A bon entendeur suffit, dit le maître de la maison; allons, citoyen Brutus, buvons un coup à la santé de la nation, et ne parlons plus de cela. On frappe à la porte; c'est ton porteur d'eau; il est exact celui-là, tous les matins il arrive de bonne heure.

— Oh! c'est que c'est un bon, ça n'est pas un ba-

vard, un vantard, c'est solide; aussi je lui ai donné ma pratique quoiqu'il loge loin. Je vais lui ouvrir. A revoir et sans rancune. »

Brutus fit entrer le porteur d'eau et referma soigneusement la porte.

« Je vous ai fait un peu attendre, monsieur l'abbé, dit Brutus, en recevant les seaux que portait celui qui venait d'arriver, c'est qu'il faut prendre garde, on est si méfiant.

— Vous avez bien fait, Yvon, la prudence est indispensable en ce moment. »

Puis ils montèrent au premier et pénétrèrent dans une chambre qui ressemblait à un vestiaire ; là, un double changement eut lieu : tandis que le prétendu porteur d'eau quittait son modeste costume pour revêtir des habits sacerdotaux, Brutus, ôtant sa carmagnole et son bonnet rouge, endossait une livrée vert et blanc, et se chaussait de bas de soie et de souliers à boucles.

« Comment va madame la marquise? demanda l'abbé.

— Bien, monsieur l'abbé ; son état est toujours le même. Je réponds à toutes ses questions ainsi que vous me l'avez ordonné Ce sont de petits mensonges que Dieu nous pardonnera, n'est-il pas vrai, monsieur l'abbé ?

— Oui, mon fils; dans les temps malheureux où nous vivons, il est quelquefois nécessaire de compter sur l'indulgence de Dieu. D'ailleurs notre motif est bon, et nos innocents subterfuges ne peuvent nuire à personne Par eux, nous laissons à cette pauvre femme, que la vérité tuerait, une illusion qui la sauve ; soyez donc sans crainte, mon cher Yvon, Dieu est miséricordieux, il ne jugera que les intentions, et, comme je vous l'ai dit, les nôtres sont trop bonnes pour craindre qu'il les condamne.

— Merci, monsieur l'abbé, c'est que, voyez-vous, il me vient quelquefois des scrupules, et il m'en coûte tant pour faire le révolutionnaire.

Les changements de costumes étaient terminés, et Brutus en grande livrée, précédant l'abbé, se dirigea vers un appartement au même étage. La pièce dans laquelle ils entrèrent était vaste et meublée avec le luxe et la richesse, un peu passée, des anciens châteaux. De vieilles tapisseries en couvraient les murs, un lit à baldaquin, placé sur un montoir en velours, se trouvait au fond ; un tapis à sujet était étendu sur le parquet ; on voyait, de chaque côté, des portraits de famille; tout cela était sévère, mais noble et grand. Dans un vaste fauteuil, près de la cheminée, était assise une femme très-âgée, vêtue à l'ancienne mode, avec simplicité et dignité. Sur un tabouret placé à ses pieds, on voyait une jeune fille de seize ans environ. A l'aspect du prêtre, elle se leva et salua respectueusement : l'une était la marquise douairière de Kersalun; l'autre Bonne de Sérigny, sa petite-fille.

« Soyez le bien-venu, mon père, dit la douairière ; en vous attendant, ma petite fille me lisait l'instructive et édifiante histoire de notre glorieux roi Saint-Louis; c'était un bon temps que celui où il vivait.

— Oui, madame, et si quelque chose peut nous consoler de ce qui se passe en ce moment, c'est la persuasion que ces vertus chrétiennes revivent dans son noble petit-fils.

— Mais que se passe-t-il donc, monsieur l'abbé ? Moi, que mon âge et mes infirmités tiennent recluse dans ce réduit, je ne sais rien. Dites-moi donc ce qui arrive?

— Rien qui puisse vous effrayer, madame la marquise, mais chaque temps a ses moments d'épreuves; il faut s'y soumettre et prier Dieu de les abréger autant que possible.

— C'est ce que nous faisons chaque jour, ma petite-fille et moi. Mais encore un mot : et mon fils, le comte de Sérigny, je n'en reçois pas de nouvelles, que devient-il ?

— Éloigné, comme je vous l'ai dit, pour le service du roi, il a désiré que vous passiez le temps de son absence dans ce petit hôtel ; il reviendra bientôt, nous l'espérons du moins, et alors nous serons tous heureux.

— Allons prier pour lui, Monsieur l'abbé, et demandons à Dieu qu'il le protége. »

Pendant ce colloque, Brutus avait ouvert la porte d'un petit cabinet adjacent. Là était un autel dédié à la Vierge Marie. On roula le fauteuil de la marquise jusque auprès d'un prie-Dieu placé en face de la porte ; elle s'agenouilla ayant Bonne à ses côtés, et le saint sacrifice commença.

C'était le citoyen Brutus qui servait la messe.

Cette blanche et fraiche jeune fille agenouillée près de sa grand'mère, et priant avec ferveur, au pied de cet autel si simple ; la figure digne et calme de la douairière, vrai type des nobles dames de l'ancien temps; l'onction de ce prêtre, bravant le martyre et exerçant en cachette son saint ministère, l'organe grave de ce vieux serviteur remplaçant la voix légère du jeune lévite qui d'ordinaire prononce les répons de la messe, tout concourait à donner un caractère particulier au tableau présenté dans ce modeste oratoire.

Lorsque l'office fut terminé et que le prêtre eut béni les assistants, la chambre de la marquise reprit son aspect ordinaire. La jeune fille embrassa son aïeule et la quitta disant qu'elle allait étudier ; le prêtre se retira et redevint porteur d'eau.

A peine échappée de la chambre de sa grand'mère, Bonne échangea sa robe blanche, contre un simple casaquin d'indienne, un tablier et un fichu de couleur, se coiffa d'un petit bonnet rond et devint la plus jolie ouvrière qu'on puisse imaginer; elle prit un petit panier et sortit lestement de la maison. Quant à Brutus ou plutôt Yvon, toujours revêtu de sa livrée, il approcha un guéridon du fauteuil de la marquise, lui servit le café quotidien sur un plateau et dans une coupe d'argent, aux armes de la famille de Kersalun, et resta debout, la serviette sous le bras, à deux pas du fauteuil, dans la position respectueuse des serviteurs de grande maison.

« Sais-tu bien, Yvon, que tu n'es pas beau avec cette grande barbe? dit familièrement la douairière.

— Aussi n'est-ce pas pour me parer que je la porte, madame la marquise, mais pour cacher cette cicatrice que j'ai au menton.

— Et que tu as sans doute attrapée en te battant avec quelque gars à un pardon. » (1)

Yvon ne répondit pas clairement à cette question, car il ne voulait pas apprendre à la marquise que

(1) On appelle pardon, en Bretagne, des fêtes dans lesquelles s'élèvent souvent des rixes entre les paysans de diverses paroisses.

cette cicatrice était celle d'un coup de sabre reçu en défendant son maître.

Pendant que la marquise déjeune, nous dirons quels événements avaient amené la position exceptionnelle dans laquelle se trouvait la famille de Kersalun.

Doublement attaché à la cause royale par sa position et son rang et par la famille de la femme dont il déplorait la perte, le comte de Sérigny avait nécessairement pris un commandement dans l'armée du roi, lorsque la Vendée s'était soulevée; mais comprenant à quels dangers seraient exposées sa belle-mère affaiblie par l'âge et sa fille encore si jeune, il avait résolu de les éloigner du théâtre de la guerre. Paris est, et a toujours été, la ville dans laquelle il est le plus facile de se soustraire aux regards : ne pouvant quitter son poste, il fallait à M. de Sérigny quelqu'un de sûr auquel il pût confier son précieux dépôt. Yvon était un de ces vieux serviteurs comme on en trouve en Bretagne, dévoués à leur maître, toujours prêts à s'exposer et à mourir pour lui; il avait de plus assez d'intelligence pour qu'on pût compter sur lui. Le comte lui donna donc ses instructions, lui fit comprendre l'importance et les dangers de sa mission, et ayant à grand'peine décidé la vieille marquise à quitter son château, il les fit partir incognito, donnant à Yvon le peu d'argent dont il put disposer, ce qui n'était pas considérable, car les chefs vendéens sacrifiaient tout à la cause qu'ils défendaient; d'ailleurs, il espérait pouvoir, de temps en temps, leur envoyer des secours. Mais bientôt ses propriétés furent ravagées et les moyens de correspondance complètement interceptés; de là, cette gêne que Bonne et Yvon cachaient avec tant de soins à la vieille marquise qui, grâce à leurs efforts, à leur travail incessant, à leurs pieux mensonges, ignorait tout ce qui se passait, ne se doutait même pas que son château avait été incendié, que ses biens étaient sous le séquestre, et qu'elle devait le bien-être dont elle jouissait à sa petite-fille, qui s'était faite lingère, et à Yvon, qui s'était improvisé tailleur en vieux.

Dès que la marquise eut déjeuné, Yvon desservit et retourna en bas rapetasser les carmagnoles des citoyens qui l'honoraient de leur confiance. La journée se passa comme d'habitude, calme et solitaire. Vers le soir, Bonne rentra, sa figure était bouleversée.

« Qu'avez-vous, mademoiselle? s'écria Yvon.

— Rien, mon ami. Tenez, voici l'argent de ce qu'ils appellent ma décade, prenez-le.

— Ah ! ma bonne et noble demoiselle! si vous saviez tout ce que je souffre en vous voyant obligée de travailler pour vivre! Mais, hélas! comment faire? j'aurais beau, moi, travailler jour et nuit de ce maudit état de tailleur, je ne suis pas assez habile pour gagner de quoi suffire aux dépenses de la maison.

— Oui, mon cher Yvon, je sais que vous faites tout ce que vous pouvez, et je vous en remercie; d'ailleurs, quoi de plus naturel que je travaille pour ma grand'-mère? ce n'est pas cela qui m'est pénible, mais sortir seule...

— Il vous est arrivé quelque chose, je le vois à votre agitation; dites-le moi, je vous en prie.

— Rien de bien alarmant; mais ce matin, dans ma précipitation pour ne pas arriver trop tard à mon atelier, j'ai oublié d'attacher à mon bonnet cette cocarde qu'on exige...

— Mais vous en avez une.

— Oui. De méchantes gens, qui s'étaient aperçus de cet oubli, m'injurièrent et allaient me faire arrêter, lorsqu'un jeune homme... que je ne connais pas, accourut, et, présentant une cocarde, dit : « La cocarde de la citoyenne vient de se détacher; je marchais derrière elle, et je l'ai ramassée; je vais la lui rattacher. » Ce mensonge adroit calma ces furieux qui me laissèrent passer, mais j'ai eu grand'peur.

— C'est un brave garçon, que ce jeune homme; et vous ne le connaissez pas?

— Non. Seulement, je dois vous le dire, Yvon, car je ne puis me confier qu'à vous; depuis quelque temps, il se trouve matin et soir sur mon passage.

— Il ne vous a jamais parlé?

— Jamais! Mais, je ne sais pourquoi, je suis gênée quand je le rencontre.

— J'aurais bien dû me douter que jeune et jolie comme vous êtes, vous attireriez les regards malgré votre humble costume; mais comment faire? Il n'y a qu'un moyen : ce qu'il a fait ce matin me donne une bonne idée de ce jeune homme, je lui parlerai.

— Il ne faudra pas le rudoyer, il a été bien poli, et a l'air très-timide.

— Ne craignez rien, laissez-moi faire. »

Le lendemain matin, Brutus, car c'est ainsi qu'il faut le nommer quand il est hors de la maison, suivait à quelque distance Bonne, qui allait à son atelier. Bientôt il aperçut un jeune ouvrier qui semblait guetter le passage de la jeune fille, et qui, après l'avoir saluée, la suivit sans l'approcher, ni lui parler. Arrivée à la porte de la maison où elle allait travailler, Bonne entra, le jeune homme s'arrêta devant cette porte et y resta rêveur et pensif.

« Eh bien! citoyen, dit Brutus en s'approchant, que fais-tu donc là planté devant cette porte comme l'arbre de la liberté du faubourg Antoine? Est-ce que tu espères voir à travers les murs?

— Que vous importe? répondit avec fierté le jeune homme; passez votre chemin, je n'ai pas de comptes à vous rendre.

— C'est ce que nous allons voir. D'abord il m'importe que tu ne suives pas cette jeune fille comme tu le fais, car cette jeune fille est ma nièce.

— Votre nièce?

— Rien que ça; et, à ce titre, il me semble que j'ai bien le droit de savoir pourquoi tu te trouves toujours sur sa route, et pourquoi tu restes en faction devant la porte où elle est entrée?

— Je vous jure, citoyen, que mes intentions sont loyales, je n'ai jamais dit un mot à votre nièce.

— Je le sais; aussi, mon enfant, ce ne sont pas des reproches que je veux te faire, mais des conseils que je veux te donner. Écoute-moi : il ne faut pas te bercer d'une espérance qui ne peut pas se réaliser; ma nièce ne peut pas te convenir.

— Mais pourquoi, citoyen? Ma famille est honnête; je suis un ouvrier, c'est vrai, mais j'ai du courage, je puis honorablement gagner ma vie; peut-être ne serons-nous pas toujours dans des circonstances semblables, et alors...

— Et alors, ce sera toujours impossible. Il y a des raisons que je ne puis pas te dire, des raisons qui feront qu'il y aura toujours un obstacle.

— Un obstacle? je le surmonterai; mon père m'a dit souvent : « Vouloir, c'est pouvoir; » je voudrai, donc je pourrai; vous êtes peut-être plus à votre aise

que nous, mais je suis jeune, le travail est une fortune, et je rendrai votre nièce si heureuse!

— Mon pauvre garçon, je n'en doute pas. Je vois à ton air, à ton langage, que tu es un brave jeune homme, et si cela ne dépendait que de moi seul, je ne dis pas...

—Ah! mon cher monsieur! s'écria le jeune homme en lui sautant au cou.

— Oui, mais ça ne dépend pas de moi... enfin, je ne sais comment t'expliquer la chose, qu'il te suffise de savoir que c'est impossible. Allons, sois raisonnable, il n'y a pas longtemps que tu aimes ma nièce, tu l'oublieras.

— Détrompez-vous, il y a bien longtemps que je l'aime, et ce sentiment s'accroît encore chaque fois que je la vois; jugez si je l'aime, je ne le lui ai jamais dit!...

— Au fait, c'est une preuve cela; mais enfin, si je te donnais de l'espoir, je te tromperais. Sois raisonnable, et promets-moi de ne plus chercher à voir ma nièce.

— Ne plus la voir!... oh! cela me serait impossible, citoyen; mais je puis vous promettre de la voir sans en être vu, de ne plus la gêner par ma présence, de fuir ses regards, mais c'est tout ce que je puis faire.

— Et c'est tout ce que je te demande. Et tu tiendras parole?

— Je vous le jure sur mon honneur.

— Je te crois, dit Brutus en lui tendant la main; il n'est pas possible de mentir avec cet accent-là. Tiens, garçon, excepté ma nièce, demande-moi tout ce que tu voudras, et compte sur moi comme je compte sur toi. Adieu, ou plutôt à revoir, car je te verrai toujours avec plaisir.

— Merci, citoyen; vous me rendez bien malheureux, mais je ne puis pas vous en vouloir. »

Et ils se quittèrent.

« C'est dommage, se disait Brutus en s'en allant, c'est un brave garçon... mais enfin, ce qu'il désire est impossible, il n'y faut plus songer. »

Rentré dans la maison, Yvon reprit ses habitudes; il se remit à travailler, à servir la marquise, et plusieurs jours se passèrent sans que rien de nouveau vînt troubler la vie si calme des habitants de la petite maison.

Un matin, au moment où Yvon, après avoir servi le déjeuner de la marquise, redescendait dans le rez-de-chaussée qu'il habitait, on frappa à la porte de la rue. C'était un événement, car jamais personne, excepté le prétendu porteur d'eau, ne venait heurter à ce logis silencieux.

« Qui peut venir ici? se dit Yvon qui s'empressa de quitter sa livrée et de revêtir son costume républicain; quelqu'un qui se trompe sans doute, car je ne sais rien qui puisse nous attirer une mauvaise visite; voyons. » Et ouvrant un petit judas grillé qui avait été pratiqué dans la porte, il aperçut le jeune homme avec lequel il avait eu un entretien. « Ah! c'est toi, mon jeune camarade, dit-il; par quel hasard?

— Je voudrais vous parler, citoyen Brutus.

— C'est bien, je vais aller te trouver. » Et il sortit.

« Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?... Mais que vois-je?... le sac sur le dos, le bâton à la main! on dirait que tu vas en pèlerinage.

— Je pars pour l'armée.

— Pour l'armée!...

— Oui. Je vous ai fait, citoyen, une promesse sur l'honneur; si je reste, je ne pourrai pas la tenir, je le sens, et comme je n'y veux pas manquer, je m'éloigne. On a proclamé la patrie en danger, on a appelé des volontaires, je me suis engagé. Et, jugez si j'aime votre nièce et si je tiens à ma promesse, j'ai résisté aux larmes de ma mère, aux supplications de mon père, je pars. Ou je ne reviendrai pas, ou quand je reviendrai cet obstacle que vous ne voulez pas me faire connaître, je serai assez haut placé pour le surmonter.

— Tu as un noble cœur, garçon, dit Brutus, embrasse-moi, et que Dieu te protége.

— A votre tour, une promesse, citoyen Brutus: ne vous hâtez pas de marier votre nièce, laissez-moi le temps de la mériter, ce ne sera pas long, car si je ne suis pas tué, je parviendrai bientôt.

— Je ne puis te promettre qu'une chose, c'est que tant que les circonstances ne changeront pas, ma nièce ne sera pas mariée, et même il faudra qu'il se passe bien des événements avant qu'elle y pense.

— J'aurai donc le temps, et j'emporte votre promesse, elle me donnera du courage. Adieu, citoyen Brutus, ne m'oubliez pas, je reviendrai digne d'elle et de vous.

— Et où vas-tu?

— A la frontière.

— Avec qui pars-tu?

— Avec des volontaires.

— Comment t'appelles-tu?

— Louis Dufour.

— Adieu; je n'ai pas besoin de te recommander d'être brave.

— Vous entendrez parler de moi. »

Et il s'éloigna après avoir serré avec affection la main de Brutus.

« Ça me fait cependant de la peine de le voir partir, dit le vieux domestique en rentrant; mais ce n'est pas ma faute si ce qu'il désire est impossible. »

Tout reprit son allure accoutumée dans la petite maison isolée; Bonne et Yvon travaillèrent avec courage, la marquise pria, et le temps s'écoula au milieu des terribles événements de l'époque, sans que rien vînt troubler la tranquillité de cette solitaire retraite. Yvon avait déjà presque oublié Louis Dufour, lorsqu'un jour il reçut une lettre ainsi conçue:

« Citoyen Brutus,

» Je suis bien sûr que vous ne pensez plus à ce pau-
» vre ouvrier dont le cœur, bien plus que les yeux,
» suivait votre nièce lorsque chaque matin elle allait,
» modeste et gracieuse, travailler à son atelier, et
» quand chaque soir elle en revenait toujours réser-
» vée et inspirant le respect et l'admiration. Ce pau-
» vre ouvrier a tenu sa parole, il a fui un danger
» qu'il ne se sentait pas le courage d'affronter, et il en
» est allé chercher d'autres qu'il a bravés sans crainte.
» Lui qui tremblait devant la jeune fille timide, a été
» fier devant l'ennemi. Il s'est rappelé le but auquel
» il voulait atteindre, voilà un an à peine qu'il a pris
» le fusil, et il est officier. Ce n'est pas assez, il le
» sait, mais encore un peu de temps, et cet obstacle
» qu'il ignore aura disparu, il l'espère. Je ne vous en
» dirai pas plus long; comme le jeune général sous
» les ordres duquel je vais combattre dans l'Ouest, je
» prends cette devise: *Des choses, et non des mots!*
» Mes actions parleront pour moi.

» Adieu, ne m'oubliez pas.

» LOUIS DUFOUR. »

« Pauvre garçon! dit Yvon, il va justement dans un pays où il sera obligé de combattre contre le père de celle qu'il veut mériter; singulier moyen d'arranger ses affaires. Enfin, je ne puis rien dire, laissons faire la Providence. »

La guerre avait pris dans la Vendée des proportions gigantesques, la République avait été forcée d'y envoyer des troupes nombreuses, et elle voyait ses meilleurs soldats tomber sous les coups de paysans armés de faux et de bâtons, mais auxquels la foi et le dévouement inspiraient un courage tel, que Napoléon a appelé cette lutte une *guerre de géants*. Par son courage, par son sang-froid, sa bonté pour les siens, M. de Sérigny était devenu un des principaux chefs du parti vendéen. Il déplorait au fond du cœur cette guerre cruelle entre compatriotes, mais il ne pouvait abandonner ceux qui, comme lui, obéissaient à leur foi religieuse et politique.

Nous ne suivrons pas dans toutes ses péripéties cette lutte acharnée, nous nous bornerons à un épisode qui se rattache à notre histoire. Refoulés derrière la Loire, les Vendéens ne se battaient plus qu'avec le courage du désespoir; leurs chefs avaient presque tous péri; épuisés par leur héroïque résistance, les débris de l'armée royale luttaient cependant encore, mais chaque jour voyait diminuer leur nombre. Un jour on apporta aux avant-postes républicains un officier qu'on venait de ramasser sur le champ de bataille.

« Capitaine, dit un des hommes qui portaient le blessé, en voilà un qui nous a donné du mal; nous n'avons pu l'avoir que lorsqu'il a été à terre, et encore il a fallu prendre des précautions; c'est un brave, et s'il y en a encore beaucoup comme celui-là, nous ne sommes pas près d'en avoir fini. »

Louis Dufour, car c'était lui qui commandait ce poste, logea le blessé dans la chaumière en ruines qui lui servait de quartier général, et fit venir un chirurgien.

« C'est ça, dit le sergent, on va le guérir pour le tuer après. Eh bien, foi de sergent, quoique ce soit un blanc, ça me fera de la peine de le voir fusiller.

— Tu sais bien, reprit un soldat, que le capitaine ne se charge pas de ces corvées-là.

— Il a raison; après les coups de fusil, il ne doit plus y avoir d'ennemis. »

Le chirurgien, après avoir pansé le prisonnier resté sans connaissance, lui fit respirer quelques sels; le blessé revint à lui, et l'aspect de l'uniforme de l'officier lui fit comprendre le danger de sa position.

« Vous souffrez, monsieur? dit le capitaine.

— Ce n'est pas pour longtemps, je l'espère.

— Le major cependant ne désespère pas de vous sauver.

— C'est possible, mais tout son art ne me sauvera pas du sort qui m'attend.

— Peut-être vous trompez-vous.

— Je ne demande pas de grâce.

— Et si quelqu'un la demandait pour vous?

— Que voulez-vous dire?

— Un des vôtres n'a-t-il pas crié en mourant: « Grâce pour les prisonniers! »

— Oui, Bonchamp. Mais il était chrétien, celui-là.

— Et qui vous dit que je ne le sois pas?

— Je le crois; mais quand vous voudriez m'épargner, en seriez-vous le maître?

— Tous ceux qui sont tombés entre mes mains ont été sauvés, et cela sera plus facile à présent que la soumission...

— Dites l'épuisement, l'abandon...

— Comme vous voudrez, mais tant que vous serez près de moi, vous n'avez rien à craindre.

— Je ne doute pas de votre bonne volonté, mais demain peut-être vous serez forcé de me laisser là, et d'autres...

— Je ne vous abandonnerai pas, je vous le promets.

— Quoi! vous ne me livrerez pas?

— Je suis soldat, je ne suis pas bourreau. Je vous ai combattu, je ne vous assassinerai pas.

— Mais enfin, à quoi dois-je attribuer l'intérêt que vous me portez?

— Peut-être vous le dirai-je un jour; en attendant, reposez et soyez sans inquiétude. »

Louis tint parole, il soigna son prisonnier, et fit tant, que sa santé revint de jour en jour. Dans les moments qu'ils passaient ensemble, le comte appréciait de plus en plus les bonnes qualités du jeune officier, et finit par ressentir pour lui une vive affection. Leurs conversations devinrent plus intimes, plus confidentielles. « Mon jeune ami, dit un jour le comte, plus je vous examine, plus je suis convaincu qu'une pensée vous préoccupe; ces soins dont vous me comblez, ce danger que vous courez en épargnant un ennemi, tout cela part d'un bon naturel sans doute, mais je crois qu'un autre motif...

— Oui, vous avez raison, et ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est elle. Elle, qui de loin veille sur vous, car je ne me suis fait soldat que pour la mériter; n'ayant ni rang ni fortune à lui offrir, je veux au moins lui présenter un nom honorable, et ce nom serait indigne d'elle si j'avais à me reprocher quelques-unes des cruautés qui ont déshonoré cette guerre.

— C'est une personne d'un rang élevé?

— C'est une simple ouvrière comme moi.

— Et elle vous a recommandé d'être humain?

— Je ne lui ai jamais parlé. Mais j'ai lu sur son visage si pur et si doux, qu'elle serait plus sensible à une bonne action qu'à un fait glorieux, et j'ai voulu, tout en faisant mon devoir, qu'elle n'ait rien à me reprocher.

— Et elle pourra être fière de tout ce que vous faites pour elle. Il n'est pas, sachez-le bien, d'obstacle qui ne soit levé par une conduite comme la vôtre. Si jamais l'occasion s'en présentait, je voudrais, mon jeune ami, être votre avocat, raconter tout ce que vous avez fait pour moi, et ce récit, soyez-en sûr, triompherait de tout ce qu'on pourrait vous opposer.

— Que le ciel vous entende! Mais, vous le voyez, c'est à elle que vous devez tout; vous êtes pieux, c'est pour elle qu'il faut prier. »

Un jour Louis revenait de chez son général qui l'avait mandé, sa figure était radieuse, il tendit la main à son prisonnier: « Je savais bien, lui dit-il, qu'on arriverait à des mesures plus douces; on vient de publier une amnistie en faveur des Vendéens, profitez-en.

— Une amnistie! en êtes-vous bien sûr?

— Oui; rien ne s'oppose plus à ce que vous retourniez près de votre famille; peut-être nous reverrons-nous dans des temps plus heureux.

— C'est mon plus vif désir; je vais rechercher ce que j'ai de plus cher au monde, croyez bien que je n'oublierai jamais mon sauveur. »

Tout était bien changé à Paris depuis que nous

l'aveus quitté. Le citoyen Brutus avait complètement disparu; Yvon avait quitté le bonnet rouge et la carmagnole, et ne se cachait plus pour être le brave et fidèle serviteur de la vieille marquise. Bonne était devenue une belle et gracieuse demoiselle, son habileté et son goût en avaient fait la plus utile ouvrière de son magasin. La marquise vivait toujours dans la même ignorance du changement de gouvernement, attendant toujours son gendre, car Bonne et Yvon ne lui faisaient point part de leur inquiétude. Toutes les recherches de ce dernier avaient été infructueuses, personne n'avait entendu parler de M. de Sérigny.

Un soir Bonne venait de se retirer dans sa chambre, où elle priait avec ferveur pour son père; Yvon travaillait dans une salle basse, car il était toujours tailleur; il n'avait pas fait assez de progrès pour confectionner les ridicules habits des *incroyables*, mais il avait conservé sa clientèle pour le raccommodage; le brave homme n'avait jamais pu s'élever au-dessus de la réparation. Il cherchait dans sa tête comment il pourrait savoir ce qu'était devenu son maître; tout à coup on frappa à la porte: « Qui va là? demanda Yvon avant d'ouvrir.

— *Gens de bien passent partout* (1), répondit en patois breton une voix bien connue.

— M. le comte! s'écria Yvon en étouffant sa voix. Et il ouvrit aussitôt. Le comte entra précipitamment, et Yvon se jeta à ses genoux.

— Jésus, mon Dieu! est-ce bien vous, monsieru le comte?...

— Moi-même, mon brave Yvon; mais ma fille, ma ma mère, où sont-elles?

— Ici, monsieur le comte, et en bonne santé. Mais, permettez que j'appelle d'abord mademoiselle Bonne, je craindrais que madame la marquise ne fût trop émue...

— Tu as raison, va chercher ma fille. »

Peu d'instants après Bonne était dans les bras de son père. Après les premiers épanchements, que nous n'essayerons pas de dépeindre, le père et la fille s'assirent l'un près de l'autre, Yvon resta debout devant eux.

« Que tu es embellie, mon enfant! et que je suis heureux de te revoir! J'ai bien cru ne jamais goûter ce bonheur!

— Oh! dites-moi, mon père, tout ce qui vous est arrivé.

— Hélas! mon enfant, c'est une triste histoire; après bien des chances de succès et de revers, après avoir supporté toutes les privations, souffert toutes les douleurs, après avoir vu tomber tous nos chefs et nos braves compagnons, nous en étions arrivés à un tel degré de misère et de désespoir, que nous attendions la mort comme un refuge; nous combattions avec rage, car nous savions que si nous étions pris, nous n'avions rien à attendre de nos ennemis. Dans une dernière affaire, qui dura deux jours, je fus atteint d'une balle et percé de plusieurs coups de baïonnette; laissé sur le champ de bataille, je fus transporté mourant dans la demeure d'un jeune officier républicain. La Providence avait eu pitié de moi, car j'étais tombé entre les mains d'un ennemi généreux qui, au lieu de me faire subir le sort d'un si grand nombre des nôtres, me prodigua les soins les plus empressés, et veilla sur moi tant que j'eus quelques dangers à courir. »

Le comte entra alors dans des détails sur la conduite de son libérateur; il fit un tableau touchant des égards et des soins qu'il avait eus pour lui, vanta la noblesse de son caractère, sa douceur, sa loyauté, et ce récit fit souvent verser des larmes à sa fille et à Yvon, qui murmurait de temps en temps tout bas: « Brave garçon, va! Bon jeune homme! je voudrais bien lui serrer la main.

— Mon père, dit Bonne en embrassant le Comte avec effusion, Dieu récompensera celui qui vous a rendu à notre tendresse, qui a été pour vous un si généreux protecteur, et désormais son nom sera placé dans mes prières, parmi ceux qui me sont les plus chers.

— Et dans les miennes donc! dit Yvon en essuyant ses yeux; tous les matins et tous les soirs je veux dire, plutôt deux fois qu'une: Mon Dieu, conservez la santé à..... Mais, comment s'appelle-t-il ce brave garçon?

— Le commandant Louis Dufour.

— Louis Dufour! s'écria Yvon, Louis Dufour!.....

— Eh bien! oui, Louis Dufour; qu'est-ce que tu as à ouvrir ainsi de grands yeux et une bouche énorme?

— Louis Dufour!.....

— Ah çà! ma chère Bonne, est-ce que par hasard ce pauvre Yvon serait devenu fou pendant mon absence?

— En vérité, mon père, je ne comprends pas..... Qu'avez-vous donc, Yvon?

— Moi, mademoiselle, rien..... rien, c'est que je croyais..... il me semblait que..... Mais je me trompe, ne faites pas attention.

— Ma chère enfant, ta grand'mère dort sans doute, il est tard; c'est que j'ai eu de la peine à vous découvrir; demain, tu la prépareras à me revoir. Mais, comment avez-vous fait pour vivre pendant si longtemps sans ressources?

— Nous vous dirons cela demain, mon père; venez vous reposer, je vais vous conduire. Oh! que je serai heureuse de vous savoir si près de moi! »

Resté seul en bas, Yvon, sans bouger de place, répétait: « Louis Dufour! voyez ce que c'est que le hasard... car ce ne doit être que le hasard. Ce jeune homme ne pouvait pas se douter que cette petite ouvrière qu'il rencontrait était la fille d'un comte, il ne connaissait que la nièce du citoyen Brutus; rien dans ce que je lui ai dit n'a pu lui faire soupçonner..... Non, il a sauvé M. le comte sans intérêt, sans savoir. C'est drôle, tout de même, et quand je dis le hasard, je crois plutôt que c'est le bon Dieu qui s'est mêlé de ses affaires. Eh bien! tant mieux, c'est un brave garçon; je crois que j'ai bien fait de ne rien dire à M. le comte, ça aurait pu le contrarier; maintenant les voilà bien loin l'un de l'autre, tout ça finira sans bruit; c'est plus sage. »

Le lendemain M. de Sérigny, conduit par Bonne, alla voir sa belle-mère, qui fut enchantée de son retour, car elle lui portait une tendre affection; et après l'avoir bien questionné, elle le vit reprendre sa place dans la maison, sans se douter des dangers qu'il avait courus. Le Comte s'occupa immédiatement de faire régulariser sa position. L'acte d'amnistie et la paix signée avec les Vendéens déclaraient non émigrés tous ceux qui avaient pris part à la guerre; il obtint donc de rentrer dans la partie de ses biens qui n'avait point été vendue. Ce changement de fortune en amena nécessairement un nouveau dans la situation de toute la famille. On quitta la petite maison isolée où l'on avait vécu ignoré pendant la terreur; Bonne, au grand regret de la lingère, ne retourna plus au magasin où elle

(1) Devise bretonne.

avait travaillé avec tant de courage; et Yvon, pour toujours débarrassé du sobriquet de citoyen Brutus, renonça avec plaisir à l'aiguille et aux ciseaux, pour reprendre sa position auprès du Comte, position devenue bien plus douce depuis que celui-ci connaissait tout le dévouement de son fidèle serviteur.

Les sociétés, comme les hommes, passent facilement d'un excès à un autre. Après toutes les horreurs qui avaient répandu tant de deuil sur la France, on se jeta avec fureur dans les plaisirs et dans le luxe; on semblait vouloir étouffer dans le tourbillon du monde, jusqu'au souvenir des maux auxquels on venait d'échapper. Les salons s'ouvraient de toutes parts et les réceptions étaient brillantes et courues. On recherchait surtout celles où se retrouvaient la politesse courtoise, les manières nobles et affables de ces aristocrates qu'on égorgeait quelque temps avant, et l'on semblait compter sur eux pour repolir la société. Bonne faisait les honneurs du salon de son père avec une grâce et une distinction parfaites.

Un jour le comte devait réunir dans un grand dîner tous ceux de ses amis qui, comme lui, avaient fait, sinon acte d'adhésion, du moins acte de soumission au nouveau gouvernement. Déjà une société brillante était réunie, on n'attendait plus que le maître de la maison, lorsque celui-ci entra en tenant par la main un étranger; il traversa rapidement le salon en s'écriant: « Bonne, ma chère enfant, le voilà, mon sauveur, celui à qui tu dois la vie de ton père, le colonel Louis Dufour! »

Bonne se leva vivement, et s'avançant vers le nouveau venu lui dit avec émotion: « Ah! monsieur, le ciel a exaucé mes prières, il a protégé vos jours, et sa bonté permet enfin que je puisse vous exprimer toute ma reconnaissance! » Le jeune officier s'arrêta, étouffa avec peine un cri qui allait lui échapper, et dans son trouble, ne put répondre que par un salut.

« Oui, mes chers amis, reprit le Comte, je vous présente celui qui m'a arraché deux fois à la mort; vous savez tous avec quelle générosité il a bravé la fureur des farouches proconsuls pour me sauver. »

Chacun s'empressa près du colonel, on le félicita; mais ne pouvant surmonter son émotion, il répondait à peine à tous ces compliments; il avait reconnu, dans celle que le Comte appelait sa fille, cette jeune ouvrière dont le souvenir ne l'avait pas quitté, celle qui lui avait inspiré tant de bons sentiments; il la revoyait enfin, non plus simple comme autrefois, mais dans un brillant salon et parée de tout ce qui pouvait relever sa beauté. La porte du salon s'ouvrit et Yvon s'avança en disant: « Monsieur le comte est ser... Ah! mon Dieu!...

— Eh bien! qu'y a-t-il? s'écria M. de Sérigny pendant que tout le monde regardait Yvon resté sur le seuil de la porte, les bras levés et la bouche ouverte. Es-tu fou de nous faire une pareille peur? j'ai cru que tu t'étais cassé quelque chose.

— Non, non, monsieur le Comte... Monsieur le Comte est servi, » reprit en balbutiant Yvon, qui ne savait plus ce qu'il disait.

On passa dans la salle à manger; le colonel fut placé à table auprès de Bonne, qui, n'ayant pas reconnu ce jeune homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir il y avait déjà longtemps, n'éprouvait avec lui aucun embarras, et fut par conséquent d'une amabilité et d'une prévenance qui augmentaient de plus en plus le trouble de Louis. Elle lui parla de sa reconnaissance avec chaleur, déploya sans affectation toute la bonté de son cœur et toutes les grâces de son esprit.

Le plus tourmenté de tous ceux qui se trouvaient là était sans contredit le brave Yvon, qui ne savait plus que faire, et qui dans sa préoccupation remplissait ses fonctions tout de travers.

« Décidément, se disait-il tout bas, le bon Dieu se mêle des affaires de ce jeune homme; il l'envoie dans la Vendée pour sauver le père, il le ramène ici pour que la fille lui témoigne sa reconnaissance; laissons faire le bon Dieu, il sait mieux que moi ce qui est bien... Mais cependant, reprenait-il après avoir réparé quelque oubli dans son service, maintenant je manquerais à mon devoir si je n'avertissais pas M. le Comte; oui, je lui dirai tout ce qui s'est passé, il faut qu'il le sache. »

Pendant toute la soirée, Louis fut l'objet des attentions du Comte, de ses amis, et, ce qui lui était bien plus agréable, de Bonne, qui le remerciait avec une grâce si affectueuse, avec des mots si doux, qu'il en perdait la tête et qu'il était fou de bonheur.

Lorsque tout le monde fut retiré, Yvon suivit son maître dans son appartement. « Ah çà! lui dit le Comte dès qu'ils furent seuls, pourrais-tu me dire ce que tu avais aujourd'hui? Pendant tout le dîner tu n'as fait que des maladresses, tu étais distrait, tu oubliais tout.

— Ah! monsieur le Comte! il faut m'excuser, mais ce qui se passe ici est si étonnant!

— Comment? et que se passe-t-il donc?

— Vous savez bien, le colonel Dufour...

— Eh bien?

— C'est lui...

— Qui, lui?

— Ah! c'est vrai, vous ne savez pas. A l'époque où, pour être à même de tromper madame la marquise, mademoiselle Bonne allait travailler dans un magasin...

— Oui, la noble et généreuse enfant se sacrifiait pour cacher à sa grand'mère la misère où vous étiez.

— Mademoiselle Bonne était déjà bien jolie, et une jolie fille ne peut pas aller seule dans Paris sans être remarquée; un jour elle me prévint qu'un jeune homme qui la suivait depuis quelque temps sans lui parler, s'était interposé entre de méchantes gens qui la menaçaient, et qu'elle serait embarrassée si elle le rencontrait encore. Je vis ce jeune homme, il m'avoua qu'il aimait celle qui passait alors pour ma nièce, qu'il voulait l'épouser; je lui dis qu'un obstacle que je ne pouvais lui faire connaître s'y opposait.

— Et il te dit qu'il vaincrait cet obstacle et deviendrait digne d'elle?

— Précisément, et il partit. Un an après il m'adressa cette lettre qui vous expliquera tout. »

Yvon remit au Comte la lettre de Louis.

« Tu n'avais rien dit qui pût lui faire connaître mon nom? dit M. de Sérigny après avoir lu.

— Je m'en serais bien gardé! on ne traitait pas si bien, alors, les ci-devants, il y allait de notre tête à tous. Non, il n'a jamais songé qu'à la nièce du citoyen Brutus.

— Je comprends à présent son trouble en voyant Bonne; le pauvre garçon a dû être bien intrigué. Mais il t'a sans doute reconnu aussi?

— Je le pense bien, quoique je n'aie plus ma grande barbe et qu'il ne m'ait rien dit, et je ne serais pas

étonné de le voir venir me demander une explication.

— C'est probable ; quand il viendra, tu l'amèneras près de moi.

— Oui, monsieur le Comte.

— Ne parle de rien à personne, à ma fille surtout.

— Je serai muet. Monsieur le Comte ne m'en veut plus de mes maladresses?

— Non, mon brave garçon; laisse-moi, et n'oublie pas ce que je t'ai dit. »

Le lendemain dans la matinée, Louis se présenta à l'hôtel et demanda à parler à Yvon. « Mon cher monsieur, lui dit-il, je ne viens pas vous demander l'explication de ce qui m'a tant surpris hier. J'ai deviné que, serviteur fidèle, vous veilliez, pendant les moments de troubles, sur le trésor qui vous avait été confié; je comprends maintenant l'obstacle insurmontable dont vous me parliez; j'aurais dû le soupçonner plus tôt à la distinction, à la noblesse du maintien de mademoiselle Bonne, mais j'étais aveugle alors. Je ne puis vous en vouloir du mystère que vous m'avez fait, mais je regrette, je vous l'avoue, que ce que vous m'avez dit n'ait pas été la vérité; ce qui m'arrive aujourd'hui m'impose un cruel devoir. Il faut que je parle à monsieur de Sérigny, et je désire que ce soit vous qui me conduisiez près de lui.

— Je lui ai tout dit, et il vous attend. »

Lorsqu'ils arrivèrent au cabinet du Comte, celui-ci se leva et vint au-devant de Louis en lui tendant la main. « Je vous attendais, mon cher ami, lui dit-il, et je crois presque savoir ce qui vous amène.

— Monsieur, dit Louis, avant de vous faire part de la détermination que j'ai prise, permettez-moi d'invoquer le témoignage de votre fidèle serviteur, il vous dira qu'hier encore j'ignorais les liens qui vous unissent à mademoiselle Bonne ; que je n'aimais en elle que la simple ouvrière ; j'espérais pouvoir la rendre heureuse, je n'avais pas d'autre ambition.

— Je n'ai pas besoin de l'affirmation de maître Yvon. Le brave garçon a, je le sais, très-bien joué son rôle de farouche républicain et d'oncle sévère; il l'a si bien joué, que vous n'avez rien pu deviner; aussi je me garde bien d'attribuer votre généreux dévouement à un autre motif qu'à l'affection sincère que vous aviez pour cette jeune fille inconnue dont la candeur vous avait inspiré de nobles sentiments; cependant...

— Permettez, monsieur le Comte; maintenant que je sais quelle a été mon erreur, que je connais cet obstacle insurmontable, je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de m'éloigner, de retourner à l'armée, et là de tâcher d'oublier le rêve de ma jeunesse; je viens donc vous faire mes adieux.

— Vous m'avez interrompu. Je vous disais : Cependant, il y a une chose que vous ne pouvez pas contester, c'est que c'est, tranchons le mot, par amour pour cette jeune fille, quelle qu'elle soit, que vous m'avez sauvé la vie!

— C'est la vérité.

— Eh bien, moi, je vous ai promis d'être votre avocat près d'elle, et de vous aider à surmonter l'obstacle qu'on vous opposait, quel qu'il fût. Ne pourriez-vous pas croire aussi que je vous ai fait cette promesse dans un but intéressé? Je veux vous prouver que non, je tiendrai ma parole, et nous allons voir si à nous deux nous ne réussirons pas.

— Quoi! monsieur le Comte, vous voudriez!... Mais songez donc qui je suis?

— Un brave militaire qui m'a sauvé la vie.

— Mais ma famille est pau...

— Honorable, je le sais. J'ai pris des informations. Yvon, fais venir mademoiselle Bonne.

— Quand je disais que le bon Dieu se mêlait des affaires de ce jeune homme! dit Yvon en sortant.

— Ma chère enfant, dit M. de Sérigny à Bonne, qui entra bientôt, comprends-tu ce bon colonel qui veut nous quitter?

— Quoi! déjà?

— Oui, quand rien ne l'y oblige. Il ne veut même pas nous donner le temps de lui prouver que nous ne sommes pas des ingrats.

— Ah ! monsieur, si rien ne s'oppose à ce que vous fassiez un plus long séjour près de nous, restez, je vous en prie; le spectacle du bonheur que nous vous devons sera la juste récompense de tout ce que vous avez fait pour nous.

— C'est ce que je lui dis. Mais il a des scrupules; il craint que nous ne croyions qu'il avait un but intéressé.

— Comment le supposer? Monsieur ne nous connaissait pas.

— C'est ce qui te trompe; il ne me connaissait pas moi, mais il te connaissait, toi, depuis longtemps.

— Moi?...

— Oui. Te souviens-tu d'un jeune homme que tu rencontrais tous les jours quand tu n'étais qu'une petite lingère?

— Et qui vous a soustrait, dit Yvon, à la colère des tricoteuses et des sans-culottes, qui voulaient vous emprisonner parce que vous n'aviez pas de cocarde?

Bonne rougit. — Eh quoi, monsieur, ce serait vous?

— Oui, mademoiselle; mais vous savez que j'ignorais...

— C'est pour te mériter qu'il est devenu un vaillant colonel et un généreux adversaire; il a eu la main heureuse, conviens-en, et...

— C'est le bon Dieu qui se mêle de ses affaires à ce jeune homme-là, dit Yvon.

— Mais, à propos, maître Yvon, ou plutôt citoyen Brutus, en ta qualité d'oncle, tu dois être consulté: qu'en penses-tu?

— Je pense qu'il faut achever ce que le bon Dieu a si bien commencé, et je donne mon consentement.

— Alors, Bonne, il n'y a plus que le tien. »

La jeune fille se jeta dans les bras de son père.

« Eh bien, colonel, suis-je bon avocat?

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur le comte? je suis anéanti par mon bonheur.

— Vous êtes deux nobles enfants, dit le Comte ému; vous avez l'un et l'autre fait preuve de ces vertus qui honorent les nobles et qui anoblissent ceux qui ne le sont pas; venez tous deux dans mes bras!

— J'ai toujours pensé et je penserai toujours, dit Yvon en essuyant ses yeux, que le bon Dieu se mêle des affaires des braves gens et les rend heureux un jour.

— Et c'est nous, dirent les jeunes gens, qu'il charge de récompenser le bon citoyen Brutus. »

A. Jadin.

# EL RIO DE LA PLATA.

S'il porte un œil curieux par delà les mille et mille lieues qui nous séparent du nouveau monde, l'homme découvre à chaque pas, sur cette terre féerique, des tableaux que la plume essayerait en vain de retracer à l'esprit.

Là c'est le Mexique et ses déserts de fleurs; ici, le Brésil et ses forêts inconnues; et, plus loin, sur les bords d'un fleuve immense, la république Argentine et ses vastes *pampas* (1), que suivent de bien près la terre de glace et le ciel chargé de neiges de la Patagonie.

Étrange et admirable contrée que cette Amérique du Sud, qui renferme à la fois toutes les richesses des deux mondes, et dont la puissante et sauvage fécondité semble se rire de la végétation de l'Europe civilisée!

C'est au sud de cette vaste terre, que pas un homme ne peut se vanter de bien connaître, que coule le Rio de la Plata, rivière immense dans le lit de laquelle toutes celles de l'Europe ne seraient point à l'étroit, car, pendant près de cent cinquante lieues, l'on ne saurait voir ses deux rives à la fois; et son embouchure du cap San-Antonio au cap Sainte-Marie n'a pas moins de deux cent quatre-vingts kilomètres. Le pays qu'elle arrose présente au voyageur une variété de paysages dont chacun porte un reflet de la grandeur calme et majestueuse du fleuve.

Ici, des bords élevés présentent aux battements constants des flots une digue infranchissable; plus loin, les eaux s'étendant comme un lac immense, couvrent à demi des terrains marécageux; puis çà et là, s'élèvent des îles couvertes d'arbres d'une majestueuse vétusté, au pied desquels croissent, protégés par leur ombre, les rejetons qui doivent les remplacer un jour. C'est là qu'habitent le loro et le bec-de-corail; c'est là que l'oiseau cardinal fait entendre ses mélodieuses chansons; le jour, tout est calme dans ces bois solitaires; mais quand le soleil descendra à l'horizon, quand la fraîcheur du soir viendra succéder à l'accablante chaleur du jour, les hurlements des loups marins couvriront la voix des oiseaux, et bientôt le silence de la nuit ne sera plus troublé par le cri des bêtes fauves.

Voyez cette goëlette légère, partie de la rive droite du fleuve, comme elle le traverse rapidement! Avec quelles précautions elle aborde le rivage opposé! Enfin, une partie de son équipage est à terre, et bientôt la contrebande qu'elle porte fera route vers Montévidéo. Mais un douanier de garde sur la côte, a tout vu, tout compris; il s'avance, caché par les buissons d'aloès, et quand il n'est plus qu'à quelques pas de la petite troupe, s'écrie en armant sa carabine : « *Fuera* (2)! — Embarcation de la Junon, » répond en bon français un vieux marin breton. — « Buénos! » dit alors le douanier; et, sans plus s'occuper de rien, il retourne à son poste, car il a sa part dans l'affaire; et, pour une portion d'*once* (1), que ne ferait pas un douanier Montévidéen!

Les matelots s'éloignent alors, et les envoyés du négociant à qui la contrebande est vendue viennent chercher les caisses pour les emporter à la ville. Pendant que la barque regagne le rivage, et que le douanier, assis sur une roche élevée, fume tranquillement sa cigarette, jetons un coup d'œil sur le carrefour où se croisent les mille chemins qui conduisent aux pampas.

Deux hommes arrivent à cheval; tous deux mettent pied à terre, et se serrent cordialement la main. Leur taille est petite, ils sont minces et sveltes; sous leurs feutres gris, brille cet œil noir, indice certain du plus pur sang espagnol; leur visage est bruni par le soleil d'Amérique. Le costume qu'ils portent est un bizarre assemblage de richesse et de pauvreté; vêtus d'une casaque grossière et d'une petite écharpe de laine brune, appelée *puncho* (2), qui flotte derrière leurs épaules, ils portent, néanmoins, les plus riches dentelles au bas de leurs larges pantalons blancs; leurs souliers grossiers sont ornés d'éperons d'argent massif, d'un poids considérable, et du travail le plus fini comme forme et comme ciselure. Leur cheval est de cette race petite, aux reins d'acier, aux jarrets de fer, et dont la queue balaye la poussière des routes. Leur bride est ornée de pièces d'argent, quelquefois même d'or, percées et liées ensemble; leur selle, enfin, est garnie d'argent richement travaillé.

Écoutons la conversation de ces hommes, et nous connaîtrons l'étrangeté de leur vie, comme nous connaissons la bizarrerie de leur costume.

— Arius, dit l'un d'eux, je n'ai plus de *ma-thé* (3); l'argent me manque, et je viens en chercher. Et toi, que viens-tu faire ici?

— Moi, Félipe, je n'ai plus de cigarettes, et je viens tuer un tigre pour vendre sa peau.

— Bien, Arius, je vais de mon côté prendre au lasso quelques taureaux sauvages pour acheter un poncho neuf, du maïs pour mon cheval et du ma-thé pour moi.

— Bonne chance, Félipe, car le temps presse.

— Au revoir, Arius, à la ville, demain.

Et ces deux hommes se quittent tranquilles et calmes; car c'est là leur vie; et si vous leur eussiez demandé avec quelles armes ils allaient tuer les tigres et les taureaux sauvages, Arius vous eût montré son lasso, avec lequel il saisit des perdrix au vol, et Félipe son long couteau castillan qu'il lance assez adroitement pour couper à quinze pas la tige d'un jasmin du cap.

Arius, sur son cheval, va poursuivre le taureau sauvage dans les plaines immenses qu'il habite; il l'at-

(1) Plaines.
(2) *Fuera*, dehors. En français : Passez au large.

(1) Monnaie espagnole valant environ 84 francs.
(2) Du nom d'un petit quadrupède dont la laine sert à tisser ces manteaux.
(3) Thé qui se récolte dans le Paraguay.

teindra bientôt, et lui lançant son lasso dans les jambes, il le renversera sur le sol, et le dépouillera de sa peau et de ses cornes.

Félipe, de son côté, attendra le tigre à son passage dans la vallée, et là lui livrera ce combat terrible, cette lutte effrayante où l'homme vaincra par la ruse un animal vingt fois plus souple, plus agile et plus fort que lui. Les deux ennemis sont en présence, ils se mesurent d'abord d'un œil inquiet; mais, bientôt, l'homme a pris son parti; il s'avance avec calme au-devant du jaguar, qui frémit de tant d'audace; les yeux fixés sur ceux du tigre, il marche en s'enveloppant le bras gauche de son poncho, et tenant son couteau dans la main droite; puis, quand il est à vingt pas environ de son féroce adversaire, il se met à courir avec rapidité, afin de ne pas lui laisser le temps de se précipiter sur lui; en quelques sauts, il franchit la distance qui les sépare, et bientôt ils se touchent, leurs regards sont pleins de menaces; le tigre est furieux, sa queue fouette ses flancs, ses griffes s'allongent, ses narines se dilatent et sa respiration devient haletante, précipitée. Alors, l'homme, calme et ferme en présence du danger, présente à l'animal son bras enveloppé; celui ci, furieux, se précipite; mais il a dû se lever sur ses pattes de derrière pour appuyer ses griffes puissantes sur l'épaule de Félipe, et sa poitrine se découvre tout entière; alors, prompt comme l'éclair, le couteau catalan va s'enfoncer dans le cœur de l'animal, qui tombe baigné dans son sang. L'homme a bien quelques égratignures, son poncho est bien percé par les griffes du tigre, mais qu'importe? cette peau vaudra dix *patagons* (1) demain à la ville, et il pourra rester quinze jours sans travailler; et si vous tremblez, vous, Européens, quand il vous racontera ses prouesses, si vous vous récriez contre l'imprudence de ses confrères, que les indigènes appellent *gaouchos* (2), il vous rira au nez. Il est pourtant une autre race de gaouchos qui, bien que portant le même costume que ces derniers, en diffèrent totalement par leurs mœurs; ce sont ceux qui habitent près des villes; la plupart mariés, pères de famille, ils ont à quelques lieues une petite ferme dont les produits leur suffisent; ils viennent de temps à autre vendre à la ville voisine quelques peaux de bœuf, des volailles, des fruits; et une fois débarrassés de leurs marchandises, ils s'en retournent aussitôt à la campagne.

A côté de cette classe d'hommes fiers, courageux, aux sentiments élevés, on coudoie à chaque pas dans les rues de Montévidéo et de Buénos-Ayres les marineros qui, tombés dans les conditions les plus basses, la plupart par leur inconduite et leurs passions dégradantes, vendent leurs bras à qui paye le mieux; d'ordinaire, on les emploie à transporter des cuirs et des balles de laine à bord des navires. Presque tous d'origine italienne, ils parlent un dialecte semi-espagnol et italien; montés sur des goëlettes ou des tartanes, ils passent leur vie à courir la rivière, ayant pour toute nourriture des tranches de bœuf séchées au soleil, du biscuit avarié et les quelques poissons qu'ils peuvent prendre dans le fleuve. Ces poissons sont pour l'Européen un grand sujet d'étonnement et de plaisir, car ils joignent à une chair fort délicate une conformation toute particulière; les plus communs, l'arma et le surrouï, sont surtout remarquables; les premiers, d'environ trente à quarante centimètres de long, ont la tête tellement grosse que son diamètre est égal au tiers de leur grosseur; elle est recouverte d'une armure épaisse, leur peau est dure et grise comme celle du requin, leur queue jaune; leurs nageoires et leur dos sont armés d'os longs, recourbés et pointus qui, les rendent très-difficiles à saisir; de chaque côté de la tête sont deux longues barbes flexibles, avec lesquelles ils s'attachent fort adroitement aux rochers, par des nœuds qu'on ne saurait défaire sans les couper. Ces poissons nagent mal et se tiennent au fond des eaux; mais ils doivent être des chasseurs fort redoutables, si l'on a égard aux armes nombreuses dont la nature les a pourvus; aussi le peuple, dans son intelligent langage, les appelle-t-il *armas*. Les surrouï, au contraire, nagent avec beaucoup d'agilité. Longs d'un mètre, un mètre cinquante environ, leur peau est aussi fort dure, et a beaucoup de rapport avec celle du marsouin; ils n'ont pas de dents; elles sont remplacées par deux os recouverts par la chair, à l'aide desquels ils retiennent leurs aliments. Ils vivent, en général, de petits poissons, et remontent quelquefois la riviere jusqu'à de très-grandes distances; leur chair est fort estimée des habitants du pays.

Toute la journée le fleuve est sillonné d'embarcations de toutes formes et de toutes grandeurs, allant d'une rive à l'autre, ou servant de communications aux navires entre eux ou avec la ville. — Mais souvent et par le plus beau temps on entend tout à coup retentir le cri sinistre *pampeiro* (1)! alors s'élève un nuage de poussière et d'insectes de toutes sortes, poussé par le vent; la rafale passe, violente, déchainée, irrésistible et sans une goutte de pluie; mais, heureusement, ces terribles ouragans ne durent pas longtemps. Avec la même rapidité, l'horizon, embrasé tout à l'heure par mille éclairs ou obscurci par des nuages, s'éclaircit, le temps redevient calme, et pur comme auparavant.

La nuit, lorsque la lune jette sa pâle lumière sur le fleuve, rien n'est beau comme ces navires qui, se balançant mollement avec leurs longues vergues en croix, et leurs mâts élancés, se dessinent sur l'eau, toute brillante des reflets de l'astre des nuits; et puis, quel poétique silence que celui qui règne alors, interrompu seulement de temps à autre par la voix grave de la cloche d'un navire qui sonne l'heure, ou par le bruit lointain qui vient du monde! car la ville est là, de l'autre côté du fleuve, plus agitée, plus vivante vingt fois que dans le jour; elle court, elle se presse dans ses théâtres et ses cafés, tandis qu'un marin, que son quart force à veiller, contemple ces vingt mille becs de gaz qui paraissent dans le lointain, comme un nuage de lumière, et oubliant dans sa rêverie la terre étrangère, évoque tristement le souvenir de la patrie absente, de sa mère et de ses amis.

FERNAND LANGLÉ.

(1) Le patagon vaut environ 5 francs 35 centimes.
(2) Paysan.

(1) Vent venant des plaines.

# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 9.

C'est par erreur que dans notre précédent catalogue nous avons annoncé, pour la musique de piano facile, *les Tricoteuses*, de Couperin. Cette publication, qui fait partie de celle intitulée *les Moissonneuses*, n'est pas encore gravée, et nous ne pouvons mettre quant à présent que cette dernière à la dispositian des abonnées du JOURNAL DES DEMOISELLES. Aussitôt que cette œuvre paraîtra, nous nous empresserons de l'annoncer.

Il est inutile de faire remarquer que notre Catalogue de ce mois-ci contient une variété très-grande de morceaux de musique. Toujours choisies avec discernement et avec bon goût, ces compositions, dues à nos meilleurs auteurs, sont classées dans nos catalogues de façon à rendre toute erreur impossible.

Nous recommandons tout particulièrement aux jeunes pianistes un ravissant quadrille intitulé : *Une fête au Palais de l'Industrie*, par Jules Yung, et une varsoviana intitulée aussi *le Palais de l'Industrie*, par A. Delaseurie. Le premier de ces morceaux, qui est pour moyenne foce, est un des plus brillants. Il vient de paraître, et déjà le succès qu'il obtient partout le classe au nombre des compositions de ce genre que tout le monde recherche. L'autre, d'une exécution très-facile, peut être joué par un enfant de huit ans, et produire autant d'effet que les plus difficiles polkas et valses de Strauss.

# ÉDUCATION MUSICALE.

(Troisième et dernier article.)

Rossini ne se découragea pas. Son *Maometto secondo* fut représenté à Naples en décembre 1820, et froidement reçu, malgré les nombreux morceaux d'une grande beauté de cette partition. Un écrivain de Naples, en parlant de cet opéra, rapporte une anecdote qui fait connaître la manière de composer du grand maître, et qui explique la négligence qu'on remarque quelquefois dans ses meilleures productions. « Rossini, dit-il, ainsi que beaucoup d'hommes de génie, passe son temps entre des accès de paresse et des accès d'activité; jamais il ne pense à travailler à un ouvrage avant qu'il ne soit pressé par le temps. Nous allâmes le voir vendredi soir, c'est-à-dire le 1er de ce mois (décembre), et nous le trouvâmes occupé à travailler avec vingt feuillets autour de lui, environné de dames et de messieurs, ne disant presque rien, importuné par les interruptions, et harassé de travail. Les copistes avaient encore à copier toutes les parties; il restait bien peu de temps aux chanteurs pour se pénétrer de leurs rôles, aux instrumentistes pour prendre connaissance de leurs parties, à tous enfin pour faire les répétitions; et que pouvait-on attendre d'un ouvrage présenté au public dans un tel état d'imperfection d'études? » Ceci explique comment plusieurs des opéras de Rossini, reçus avec froideur à leur première apparition, ont ensuite excité le plus vif enthousiasme.

En 1821, Rossini retourna à Rome pour y écrire *Matilda di Shabran*. *Zelmira* fut ensuite représentée à Naples en 1824; cette partition est considérée comme une des meilleures de l'auteur, pour l'invention et le développement des idées. Dans la même année il composa *Semiramide* pour le théâtre de la *Fenice* à Venise. Ce fut à cette époque qu'il épousa mademoiselle Colbran et qu'il termina son engagement avec Barbaja. Il partit alors avec sa femme pour Vienne. Depuis ce temps, il a visité l'Angleterre et la France, recevant partout les témoignages d'estime et d'admiration les plus flatteurs. En 1827, il a composé à Paris *le Siége de Corinthe*; en 1828, *le Comte Ory*, et en 1829 *Guillaume Tell*.

La popularité de la musique de Rossini est telle qu'on ne peut la comparer à aucune autre. Il n'y a guère plus de trente ans que ses ouvrages ont commencé à faire sensation en Italie, et depuis cette époque on a vu disparaître de la scène presque la plupart des ouvrages de ses prédécesseurs. Les Allemands eux-mêmes, si fiers de la réputation de leurs compositeurs, ont été forcés de céder au charme de cette musique délicieuse. Il est vrai qu'à l'Opéra, dans les concerts et au Théâtre-Italien, on nous offre maintenant un peu plus de variété qu'on ne nous en présentait il y a quelques années ; alors les programmes n'annonçaient que de la musique de Rossini, et toujours de Rossini, rien que de Rossini ; mais encore aujourd'hui il est peu de musique qui soit entendue avec plus de plaisir que celle de ce compositeur. Moins travaillées, moins majestueuses et moins savantes que celles d'Haydn, de Mozart et de Beethoven, ses mélodies ont une séduction irrésistible, ne serait-ce d'abord que d'être à la portée de toutes les oreilles! Inférieur peut-être sous quelques rapports à plusieurs de ses prédécesseurs, il n'est pas de compositeur qui l'ait jamais égalé pour l'abondance, la facilité de l'inspiration, la souplesse du talent... et cela ne saurait être un instant mis en doute, quand un même maëstro a su écrire *le Barbier*, *la Cenerentola*, *la Gazza Ladra*, et *Semiramide*, *Otello*, *Moïse*, *Guillaume Tell*.....

Rossini a introduit un style beaucoup plus orné dans le chant écrit qu'on ne le faisait avant lui ; cela est surtout remarquable dans ses derniers ouvrages. Il a, dit-on, adopté cette manière en raison de la mer-

veilleuse facilité des voix italiennes, et peut-être aussi pour corriger les abus de mauvais goût qu'en faisaient traditionnellement les chanteurs. Ces artistes semblaient ne prendre la pensée du compositeur que comme une espèce de canevas qu'ils embellissaient à leur fantaisie, avec leurs cadences ridicules et toujours en contradiction avec le rhythme et la situation dramatique. Rossini, dégoûté d'entendre l'un d'eux (Velluti, dit-on), changea complètement le caractère de sa musique, et prit la résolution d'écrire lui-même toutes ses fioritures.

Quelque imparfaite que soit cette notice, qui n'a d'autre ambition que celle d'être un renseignement vrai puisé à des sources certaines, nous avons cru être agréable à nos jeunes lectrices en leur donnant quelques détails sur les compositions du grand maître dont le passage en France laissera dans toutes les mémoires un attrait et un souvenir ineffaçables.

Rossini, qui est en ce moment aux bains de mer, se dispose à revenir à Paris. Il est même probable que l'illustre maëstro y passera l'hiver.

Marie Lassaveur.

## REVUE MUSICALE.

J'ai beau interroger mes souvenirs sur les nouveautés musicales écloses sous l'influence du soleil d'août et des merveilles de l'Exposition, j'ai beau questionner les dilettanti de ma connaissance sur les représentations, auditions et compositions dont les concerts et les théâtres sont habituellement si prodigues, j'ai beau courir après tous les mélomanes départementaux qui foulent en ce moment l'alsphalte de nos boulevards parisiens, pour leur demander: Avez-vous entendu quelques voix harmonieuses ? Avez-vous assisté à quelques brillants concerts ? Avez-vous admiré quelques compositions lyriques ? Bah ! me répondent-ils avec un sourire ironique, il est bien question de musique par le temps qui court. Nous préférons mille fois aller voir les Aztecques, contempler le tableau de Muller, soupeser les canots en caoutchouk, et compter un à un les diamants de la couronne de France; et au soir, au lieu de s'enfermer dans ces baignoires étroites que l'on appelle salles de concert, ne valait-il pas mieux assister au grand duel tragique de nos Melpomènes modernes ? du Théâtre-Italien, où la Ristori exalte toutes les têtes et subjugue toutes les âmes, vous passiez au Théâtre-Français, où le sublime et inimitable talent de Rachel éternise nos admirations. Allez, ô critiques de la trille et de la mélodie, allez, et ne nous parlez en ce moment ni d'autres voix ni d'autre musique. Et les profanes me tournent les talons en me jetant un de ces regards qui veulent tout simplement dire: Elle revient en droite ligne du pays des Hurons ou des Iroquois! Or, en désespoir de cause, me voici trottant vers l'Opéra-Comique, où madame Ugalde a remplacé mademoiselle Caroline Duprez dans *l'Étoile du Nord*. C'est une charmante cantatrice, en vérité, que madame Ugalde. Sa voix, toujours pure, toujours facile, semble sortir de son gosier délicat comme un flot de perles brillantes. Il y a tant de hardiesse et de grâce dans ses vocalises, tant d'entrain et de mouvement dans son jeu, qu'en faveur de ses qualités de chanteuse, on excuse ses défauts d'actrice. Madame Ugalde manque de la distinction nécessaire à certains emplois qu'on lui confie trop souvent. Charmante *Galatée*, fringante *Fée aux Roses*, joyeuse vivandière, madame Ugalde ne peut s'envelopper de pourpre ni même revêtir le brocart de la grande dame sans qu'on souffre de la voir transplantée sur un terrain si peu propre à sa nature.

*Jenny Bell* poursuit envers et contre tout le cours de ses représentations. Le public est forcé de se contenter de cet opéra manqué, dû à l'un de nos compositeurs les plus appréciés ; quoiqu'on semble préoccupé en ce moment de l'indisposition de M. Auber, il faut espérer qu'il prendra bientôt sa revanche, et que l'illustre auteur de *la Muette* retrouvera sa santé, ses belles inspirations et sa gloire, un moment obscurcies.

Qu'on nous permette maintenant de répéter le gros cancan qui circule dans le petit monde lyrique. Le bruit court à l'Opéra que mademoiselle Sophie Cruvelli attend avec impatience le terme de son engagement, pour reprendre sa parole et sa liberté, afin de quitter définitivement le théâtre. La cause de cette détermination regrettable serait, à ce qu'on assure, un mariage que la cantatrice est sur le point de contracter.

Une bouffonnerie musicale intitulée *les Deux Aveugles*, paroles de M. Moineaux, musique de J. Offenbach, représentée récemment sur le théâtre des Bouffes-Parisiens, vient de paraître chez G. Brandus Dufour et C^e, éditeurs, 103, rue de Richelieu, et chez Michel Lévy frères, 2, rue Vivienne.

Cette nouvelle production de l'auteur de *la Question d'Orient* a été accueillie par un succès qui s'accroît chaque jour. C'est, en effet, plus qu'une pochade que ce petit tableau rempli d'esprit et de finesse d'observation ; c'est une composition charmante dont ne manqueront pas de s'emparer les théâtres de province et les amateurs d'intermèdes chantés. Déjà M. Musard y a trouvé le sujet d'une valse délicieuse que son orchestre exécute avec son entrain ordinaire, et qu'on trouve arrangée pour le piano chez les éditeurs ci-dessus nommés.

Marie Lassaveur.

## POÉSIE.

Oh! bien heureux qui peut passer sa vie
Parmi les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

Il n'a souci d'une chose incertaine ;
Il ne se paît d'une espérance vaine;
Nulle faveur ne le va décivant;
De cent fureurs il n'a l'âme embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne frémit quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée,
Des vents émus soufflant horriblement;
Et, quand la nuit, à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille
Pour l'envoyer du lit au monument.

L'ambition, son courage n'attise;
D'un fard trompeur son âme il ne déguise;
Il ne se plaît à violer sa foi;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune;
Mais, en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roi.

Je vous rends grâce, ô déités sacrées,
Des monts, des bois, des forêts et des prées,
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la misérable attente
Et les désirs des cœurs ambitieux.

Si je ne loge en ces maisons dorées
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se plaît des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée.
J'ai des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches lointaines
Pour arroser nos prés délicieux.

PHILIPPE DESCHARTES,
Poète du seizième siècle.

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince, petit-fils, frère et père de roi, élevé par les hommes les plus vertueux et les plus spirituels de son temps, qui mourut à la fleur de l'âge, en emportant avec lui l'espoir de la France et la gloire de la monarchie ?

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

### MENU ORDINAIRE EN ÉTÉ.

DINER.

LE DIMANCHE.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf accompagué d'un melon.

ENTRÉES.

Rissoles de cervelle de veau. — Pâtés aux crevettes.

RÔT.

Poulets de grain.

ENTREMETS.

Choux-fleurs. — Flan aux abricots.

DESSERT.

Pêches. — Fromage à la crème.

LE LUNDI.

Potage à la julienne.

ENTRÉES.

Bœuf en miroton ou à la sauce tomate. — Fricassée de poulets.

RÔT.

Filet de bœuf.

ENTREMETS.

Artichauts à la barigoule. — Croûte aux champignons.

DESSERT.

Abricots. — Biscuits.

LE MARDI.

Potage aux pois verts.

RELEVÉ.

Poule au riz.

ENTRÉES.

Langue de bœuf aux cornichons.

RÔT.

Anguille à la tartare.

ENTREMETS.

Haricots verts.

DESSERT.

Prunes de reine-claude. — Fromage.

LE MERCREDI.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉE.

Poitrine de veau aux carottes.

RÔT.

Pigeons farcis aux fines herbes.

ENTREMETS.

Artichauts frits.

DESSERT.

Figues fraîches. — Compote de prunes.

LE JEUDI.

Potage au tapioca.

ENTRÉES.

Boulettes de bœuf aux escaroles. — Côtelettes de veau en papillote.

RÔT.

Filet de mouton.

ENTREMETS.

Haricots blancs nouveaux. — Pudding aux fruits.

DESSERT.

Abricots et pêches. — Fromage.

LE VENDREDI.

Potage aux herbes.

RELEVÉ.

Alose au bleu.

ENTRÉES.

Matelotte. — Œufs brouillés.

RÔT.

Friture de merlans.

ENTREMETS.

Choux-fleurs. — Omelette soufflée.

DESSERT.

Prunes. — Biscuits et macarons.

LE SAMEDI (*gras*).

Potage aux pois verts.

RELEVÉ.

Gigot à l'eau.

ENTRÉE.

Macaroni.

RÔT.

Côte de bœuf aux cornichons.

ENTREMETS.

Pommes de terre nouvelles à la maître d'hôtel. — Beignets d'abricots.

DESSERT.

Figues et pêches. — Fromage.

LE SAMEDI (*maigre*).

Potage aux pois verts.

RELEVÉ.

Turbot à la sauce blanche.

ENTRÉES.

Croquettes de poisson. — Macaroni.

RÔT.

Soles au gratin.

ENTREMETS.

Pommes de terre à la maître d'hôtel. — Beignets d'abricots.

DESSERT.

Figues et pêches. — Fromage.

# CORRESPONDANCE.

Me croirais-tu, ma chère amie, quand je te dirai que la reine d'Angleterre a été saluée à son arrivée à Paris par l'élite de nos quatre-vingt-six départements, trois cent mille Anglais et autant d'Allemands, de Piémontais, d'Espagnols, de Turcs, d'Italiens? C'est là un fait cependant!... un fait attesté par la statistique dressée du nombre d'étrangers présents dans notre capitale, et confirmé par l'encombrement de nos rues, de nos boulevards, de toutes les promenades publiques. Au mois de juin, on se plaignait du trop peu; on se plaindrait volontiers du trop aujourd'hui, si le génie parisien ne savait pourvoir à tout, et faire face aux plus grands embarras; indépendamment des fabuleux hôtels ouverts depuis quelques mois et dont la contenance n'est pas de moins de douze, quinze et même dix-huit cents personnes, des hôtels anciens au nombre de dix mille, et même des maisons en construction, converties à la hâte en logements, chaque famille se fait un devoir de recevoir ses invités, et ce n'est pas tout : les parents oubliés ou tant soit peu inconnus, viennent au nom de la plus légitime parenté, du meilleur souvenir, de la plus grande amitié, du plus pur dévouement, implorer une hospitalité, si humble qu'elle soit. Tu ne peux t'imaginer, ma chère amie, le nombre d'amis, de cousins, de cousines aimables que l'on retrouve en pareille circonstance. — Pour notre part, il nous en est tant arrivé, que ma mère, malgré la bonne volonté et le désir d'être utile que tu lui connais, a été forcée de se récuser et de se borner à remercier la plupart d'entre eux de toutes les affabilités et toutes les protestations qu'ils lui prodiguaient. — Que faire, en effet, lorsque salon, boudoir, salle à manger, cabinet de travail, sont convertis en dortoirs, lorsque en faveur d'une parente ou d'une amie âgée, on s'est même dépouillé de sa chambre, ce sanctuaire du travail, du repos, où l'on cause si bien avec les absents, où l'on travaille pour ceux qu'on aime?...

— Indiquer un bon hôtel, me répondit tout à coup Florence, dont la présence inattendue me fit faire un bond sur ma chaise.

— Comment es-tu entrée, espiègle? lui demandai-je, je ne t'ai pas entendue.

— Pendant que ta mère reconduisait une visite; elle m'a dit que tu écrivais dans un petit coin du salon; je devinais à qui, et comme entre nous trois il n'y a pas de secrets, mes yeux, par-dessus ton épaule, suivaient ta plume depuis quelques instants et attendaient la fin de ta longue phrase pour t'embrasser et te dire que je viens t'offrir mes services...

— Ah! sois la bienvenue! et puisque tu as si bonne volonté, prends ma place et continue ma lettre. Je m'habillerai pendant que tu écriras.

— Bien volontiers, Jeanne; que faut-il dire?

— Raconter l'arrivée de la reine d'Angleterre, puisque tu viens de Boulogne et que tu l'as vue.

— Bon... Je commence : C'est le 18 août, à deux heures de relevée, que la reine Victoria a mis le pied sur le sol de France. Dès midi, la foule encombrait les rues de la ville, au point de rendre presque impossible la marche des troupes venues des camps voisins et disposées pour former la haie, du point du débarquement jusqu'à la gare du chemin de fer. A une heure et demie on signale le yacht royal. Aussitôt les canons de l'escadre anglaise, les batteries de l'entrée du port, et de longues lignes de troupes d'infanterie placées sur les falaises, font entendre de nombreuses détonations.

L'empereur, arrivé la veille, monte à cheval, en grand uniforme et se dirige, suivi d'un nombreux état-major, sur le lieu du débarquement; à deux heures, le yacht *Victoria-and-Albert* entre dans le port. L'empereur met pied à terre, et reçoit la souveraine du peuple anglais, le prince Albert, la princesse royale et le prince de Galles. Le moment est solennel : des milliers de chapeaux, d'écharpes, de mouchoirs s'agitent en signe de salut, et le cri de *Vive la reine Victoria!* s'échappe de toutes les poitrines.

La décoration de la gare du chemin de fer, ma chère amie, était quelque chose de féerique : la cour n'était rien moins qu'un jardin d'Armide planté des fleurs les plus rares, aux parfums les plus délicats. Un immense arc de triomphe, surmonté d'étendards aux armes de France et d'Angleterre, au milieu desquels était placée une statue de la Civilisation, en fermait l'entrée, et aux pieds de cette statue étaient ces mots *Wellcome to France.*

Le cortége arrivé dans la gare, la reine descendit de voiture, et, appuyée sur le bras de l'Empereur, entra au milieu des plus sympathiques acclamations dans le salon d'honneur. La décoration de ce salon était un prodige de bon goût. A côté, un boudoir aux tentures blanches et roses avait été disposé : c'est là que la reine se reposa quelques instants.

A deux heures et demie, le train impérial s'est mis en marche pour Paris. Je suis restée à Boulogne, et je ne sais plus rien... à ton tour maintenant, si tu veux dire à notre amie l'entrée du cortége à Paris.

— Oh! ce ne sera pas long. La reine est arrivée vers sept heures et demie, et lorsqu'elle a passé sur le boulevard des Italiens, où je me trouvais, il faisait nuit. Alors j'ai entendu le roulement des tambours, je n'ai vu que les sergents de ville qui couraient, des guides, des cuirassiers, des cent-gardes; les voitures découvertes de la cour ont rapidement passé, puis des fourgons de voyage qui fermaient la marche. On m'a dit que dans la première de ces calèches se trouvaient la reine Victoria, la princesse royale, l'Empereur et le prince Albert; que la reine avait une robe bleue, un chapeau blanc et un mantelet de soie gris-perle; la jeune princesse sa fille une légère toilette blanche et rose. Dans les autres voitures étaient le prince de Galles, le prince Napoléon et les personnes de la suite, dames d'honneur, officiers, généraux.

Quant à l'aspect de Paris, c'était un spectacle merveilleux. Depuis la gare d'arrivée jusqu'à Saint-Cloud, la foule immense, prodigieuse, était contenue depuis trois heures de l'après-midi par une double haie de troupes et de gardes nationales. Les édifices publics, les maisons particulières étaient décorées de fleurs, de tentures, de drapeaux aux couleurs de France et d'Angleterre.

Les nouveaux hôtes de Saint-Cloud ont passé la

journée du dimanche en famille, sous les magnifiques ombrages du parc. Si nous en croyons quelques échos intimes de cette royale résidence, la reine dans ses appartements privés et au sortir des représentations ou des visites de gala, redevient la femme simple dans ses goûts, la mère expansive dans ses affections ; elle s'occupe de ses enfants, de la princesse royale, qui charme la cour par sa grâce et sa simplicité; du prince de Galles, qui l'égaye par ses saillies spirituelles.

Mais la mère de famille s'occupe avant tout de ses enfants absents, et chaque jour, au sortir d'une réception officielle ou du baise-main royal, elle lit leurs petites lettres et se repose dans ces douces affections des fatigues du métier de reine.

Le lundi, ont commencé les visites à nos principaux monuments, nos grands établissements : la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, l'Hôtel de Ville, le Louvre, les Expositions des Beaux-Arts et de l'Industrie, Versailles, l'École-Militaire, les Invalides, l'Opéra. Partout et chaque jour, c'est le même élan, les mêmes acclamations sympathiques.

Il me serait trop long d'entrer dans les détails de toutes ces fêtes. La représentation de l'Opéra surtout laissera le souvenir d'une véritable féerie.

La salle avait été comme métamorphosée.

Une immense loge était élevée au fond de la salle, en face de la scène; cette loge était recouverte d'un splendide dais de velours rouge, rehaussé de franges et de broderies d'or, avec les écussons de France et d'Angleterre, et surmonté de l'aigle impériale. La reine portait une couronne de diamants et d'émeraudes; l'Impératrice avait une couronne d'émeraudes.

Le spectacle se composait du trio de *Guillaume Tell*, des variations de Hummel, chantées par madame Alboni, du bolero des *Vêpres Siciliennes*, par mademoiselle Cruvelli ; du duo de la *Reine de Chypre*, puis du ballet de *la Fonti*.

Le ballet fini, tous les artistes du chant et les chœurs de l'Opéra ont entonné le *Good save the King*. Dès que le chant national (1) des Anglais a été entonné, tous les spectateurs se sont levés spontanément pour rendre hommage à la reine de la Grande-Bretagne. LL. MM. et les princes se tenaient également debout.

Au moment où les artistes se sont groupés sur la scène, on a vu apparaître au fond du théâtre une magnifique vue de Windsor, comme pour rappeler la réception solennelle faite à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice dans cette demeure royale.

Au devant, s'élevait une décoration héraldique, sorte de rideau surmonté de la couronne royale et parsemé de génies représentés par les plus jeunes sylphides du ballet.

A la fin de l'hymne, le château de Windsor a été tout à coup éclairé par une lumière électrique, qui a répandu sur toute cette scène un indescriptible effet.

L'hymne a été chanté avec une solennité presque religieuse, et quand il a été fini, l'émotion universelle à peine contenue a éclaté en transports d'enthousiasme. Il est impossible d'imaginer un tableau plus beau que celui de cette salle immense, éblouissante, tapissée littéralement du bas en haut de parures, de fleurs, de diamants, écoutant respectueusement la prière pour la conservation de jours si précieux, puis saluant par des exclamations d'allégresse et de sympathie les hôtes illustres et vénérés de la France..... Mais notre amie aura peut-être déjà lu tout cela quand lui arrivera notre Journal? Aussi, je crois, ma chère, Florence, que nous ferons bien mieux d'ouvrir notre planche et de la lui expliquer. Parle, je tiens la plume.

N° 1, Col mousquetaire de moyenne grandeur. Ce dessin, d'une nouveauté charmante, se compose de plumetis d'œillets et de point d'échelle. Au bord est un feston feuille de rose. Les œillets pourraient être remplacés par des pois, mais ce serait peut-être lourd, et bien moins dans la mode du jour, car ces petits œillets font fureur; aussi les retrouvons-nous sur toutes les broderies du moment.

2, Garniture assortie au col ; tu pourras, avec cette garniture, faire une manche duchesse, surmontée d'un gros bouillonné ou de deux petits, sur lesquels tu disposeras des traverses en petits velours, de la largeur d'un doigt. Si tu entourais le feston de la garniture, ainsi que celui du col d'une petite guipure, cela compléterait l'ensemble de cette jolie *parure*.

3, Riche écusson avec les lettres A, E, J, enlacées; plumetis, point sablé, point de plume, point grainé et feston; tous les genres de broderie ou à peu près se trouvent réunis dans cet écusson qui, je l'espère, répondra à ta demande, si gracieusement exprimée.

4, Quart d'un mouchoir ; ce dessin, que je te recommande, car il composera un charmant mouchoir de jeune fille, se fait au plumetis avec mélange de festons, d'œillets ombrés et de jours, dans le cœur des fleurs; sous la baguette d'encadrement, tu pourras placer une seconde batiste, sur le milieu de laquelle se trouveront les œillets; au bord du feston est un mince cordonnet, qui doit être fait au plumetis très-fin.

5, Garniture, au plumetis, pouvant se faire sur de la mousseline ou sur du nansouk, suivant sa destination ; les pois et le feston doivent être assez bourrés.

6, Garniture à roues ; ce dessin, tout à jour, convient à merveille pour des objets d'enfants, tels que robes, bas de pantalons, ornement de talma ou de par-dessus.

Fin de la petite édition.

7 à 31, Alphabet ; pois ou œillets; celles de nos amies, auxquelles nous n'avons pu encore faire parvenir leurs initiales, auront la bonté, en attendant que leur tour arrive, de les choisir dans cet alphabet, simple et à la fois distingué.

32, 33 et 34, Pièces d'une chemise de femme : guipure et plumetis; au-dessus de la broderie de la petite

---

(1) La musique de l'antienne God save the King est de Lully, elle a été faite sur des paroles françaises, et chantée devant Louis XIV, par les pensionnaires du couvent de Saint-Cyr. Voici ces paroles :

Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!
Que, toujours glorieux,
Louis, victorieux,
Voie à ses pieds ses ennemis
Soumis!
Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi !
Vive le roi !

Lorsque Georges I[er] monta sur le trône d'Angleterre, le célèbre compositeur Haendel ajouta des variations à cette antienne, et les présenta lui-même à la reine.

manche qui se trouve au n° 34, tu feras plusieurs petits plis; tu te souviens qu'il faut tirer les fils, si l'on veut obtenir de la régularité pour ce genre de plis. — Je trouve que les petits plis font toujours si bien que l'on ne saurait trop en placer dans tous les objets que l'on confectionne; j'ai vu l'autre jour, chez une de nos grandes lingères, toute une pièce de chemise entièrement composée de plis formant le carreau; je t'assure que ce petit chef-d'œuvre de patience merveilleusement piqué, m'a paru infiniment plus joli que bien des broderies; il en est de même pour les chemises de nuit et les camisoles; je tâcherai de t'envoyer bientôt les échantillons de ce que je veux dire; tu pourras ainsi, dans les longues soirées d'hiver, commencer quelques modèles qui te serviront pour ton trousseau.

35, Entre-deux, plumetis très-fin, point sablé et jour; cet entre-deux serait très-élégant pour manches bouillon, en alternant un entre-deux brodé et un entre-deux en valencienne.

Il y a un genre de manches bouillon qui plaît assez en ce moment, et dont je dois te signaler la vogue naissante; ce sont des bouillons en mousseline très-claire : mousseline unie ou à pois, mais la première est préférable; cette mousseline se coupe par bandes de 6 à 8 centimètres de largeur (quant à leur longueur, elle varie selon celle dont on veut faire les bouillons); ces bandes se froncent de chaque côté, tout comme si l'on faisait des bouillonnés, et on les adapte à un entre-deux de mousseline brodée, qui doit être bordé d'une dentelle de fil de 2 à 3 centimètres de hauteur; cette dentelle retombe de chaque côté sur la mousseline froncée; pour le poignet, il doit être formé par un entre-deux pareil à ceux du fond et également garni de dentelle. — Ce genre de manches est d'une fraîcheur charmante. Tu comprends que le tulle à pois et le mélange des entre-deux de dentelle iraient encore très-bien pour ces sortes de bouillons, mais c'est tout de suite beaucoup plus habillé.

36, Bas de jupon. Ce dessin, qui se fait au feston, doit être placé au-dessus d'un ourlet de 8 à 10 centimètres (bien entendu que l'ourlet se trouve toujours pris dans la broderie), on ne le découpe qu'après; ce dessin, que tu peux broder avec du coton un peu gros, n'est composé que de point de feston; entre les deux festons du bas, on met un entre-deux de valencienne, ou du tulle *point lancé*. — Tu sauras qu'à l'avenir nous appellerons ce nouveau tulle *tulle crêpe*, nom qui rend mieux l'effet de ce tulle, qui a réellement quelque chose de trouble et de nuageux comme le crêpe *crépé*. Cette invention est en grande vogue aujourd'hui parmi le monde *brodeur* ou *brodant*. Du reste, pour l'emploi de ce tulle, tu recevras le mois prochain un dessin que l'on compose exprès pour toi; quant à celui pour bas de jupon, il serait également bien placé tout à fait au bord du jupon.

37, Garniture plumetis sur mousseline. Ce dessin, d'une grande finesse, conviendrait également pour une robe de baptême, ou pour des volants de robes de petites filles de trois à cinq ans. — On ferait ainsi cinq volants, y compris celui de la basque; une garniture pareille formerait la berthe et les petites manches courtes; une ceinture en très-large ruban à bouts flottants par derrière, et deux nœuds en plus petit ruban placés sur les épaules, compléteraient cette jolie toilette d'un élégant Bébé.

38, Ces feuilles de trèfles peuvent être disposées en semé pour fond de manches, ou bien rester disposées en colonnes comme elles le sont sur la planche. — Dans tous les cas, le poignet sera composé, par les fleurs même; de chaque côté du bord on fera un point turc.

39, Col pour petite fille de huit à dix ans; ce dessin d'une exécution facile pourra, j'espère, être brodé par la gentille fillette à laquelle il est destiné; elle pourra être fière de son œuvre, car assurément ce col fera beaucoup d'effet; les pois sont entourés d'un petit cordonnet; les œillets qui, pour une débutante, seraient plus faciles à faire, produiraient aussi un joli ensemble.

40, Cette Corbeille, d'où s'échappent des touffes de fleurs fines et élégantes, peut servir pour coin de mouchoir; on place au-dessus un nom, un chiffre ou une devise. On voit beaucoup de mouchoirs entourés d'un ou de plusieurs petits ourlets à jours et ayant seulement dans l'un des coins un bouquet de fleurs, avec un chiffre ou le nom entier; mais je préfère toujours un joli chiffre. Cette corbeille, qui se brode entièrement au plumetis très-fin, serait aussi charmante pour un dessus de pelote *duchesse*; ces pelotes sont rondes, on les entoure d'une dentelle guipure, sous laquelle on place un ruban de satin tuyauté; trois nœuds de ruban posés au-dessus donnent à ces pelotes un petit air Pompadour du plus gracieux effet; c'est un cadeau dont le succès est toujours assuré.

41, Garniture simple pour taie d'oreiller et objets de layettes; ce dessin est composé de plumetis facile et de feston feuille de rose. Ne prends pas du coton trop fin.

42, Col broche moyen age. Si je ne craignais de trop me vanter, je te dirais que ce dessin est une des plus ravissantes choses que l'on puisse voir ; il a été copié sur ces anciennes guipures vénitiennes que l'on ne retrouve plus aujourd'hui que chez quelques rares collectionneurs d'antiquités. Mais que cela ne te décourage pas sur l'entreprise de cette merveille, qui n'est ni longue ni difficile à exécuter, puisque cette broderie se fait complètement au feston, à part les petits pois et le feuillage de l'entre-deux du haut, dans lequel tu vois des ombres. Ce feston se fait comme un feston-guipure ordinaire, seulement je t'engage à prendre l'étoffe et à la découper ensuite; tu découperas avec beaucoup d'attention à tous les endroits *pointillés*, comme dans les dents du milieu. — Juge si col doit être à jour, et combien ces quelques carrés mat en nansouk doivent être d'un heureux contraste.

43, Garniture allant avec le col.

44 et 45, Rond et garniture pour bonnet parachute. Ce genre de petit bonnet ne coiffe que le sommet de la tête, ou plutôt la nuque. On dispose d'abord un rond tel que tu vois celui-ci; ce rond, que tu brodes en plumetis et guipure, sera ensuite appliqué sur un fond de tulle, ayant une petite passe sur laquelle tu mettras deux rangs de garnitures comme celle du n° 45. Ces garnitures doivent tourner autour des oreilles et dégager le cou; ce bonnet sera ensuite tout pomponné de rubans. Les brides seront en très-larges rubans.

46, Quart d'un mouchoir. Ce riche dessin se compose de plumetis, de point de plume, de point sablé de jours et de feston; le feston doit être entouré d'une valencienne de huit à dix centimètres de hauteur; pour très-jeune fille, il faudrait supprimer l'écusson du coin. Ce changement n'enlèverait rien à la grâce

de la bordure, tout en faisant de cette guirlande un mouchoir très-simple et de très-bon goût.

47, Écusson renfermant les lettres CM, surmontées d'une couronne; plumetis fin, point sablé et jours.

48, Garniture dont le feston n'a pu trouver place sur la planche; elle se brode au plumetis très-fin, et composerait de très-jolies manches pagodes. Une garniture pareille pourrait aussi former le col.

49, Dessus de porte-cigares. Brode-le sur cuir de Russie soutaché d'or avec un mélange de fil d'or; c'est ce qui se fait le plus dans le moment.

Tourne la planche.

Pour nous reposer un peu de tous ces *plumetis*, *œillets*, *pois*, etc., nous allons passer à ces trois croquis.

50, Porte-montre. Ce petit ouvrage se fait sur une carcasse que l'on recouvre avec de la chenille. Pour recouvrir le pied ainsi que les feuilles, tu prendras de la chenille verte ombrée; pour la tige, de la chenille bois; la marguerite sera rouge, jaune, bleue ou lilas, faite avec de la chenille dégradée, afin de rendre, autant que possible, le nuancé de la fleur naturelle. Le petit travail à l'aide duquel on recouvre cette carcasse se fait comme un point de reprise, passant dessus et dessous. Dans le haut, on place un petit anneau avec lequel on peut suspendre l'ouvrage. C'est joli, facile et peu coûteux, trois qualités que Mme Marie Soudant réunit à son talent et à son goût toujours si distingué. Toutes les fournitures comprises pour ce porte-montre reviennent à peu près à 7 ou 8 francs, en admettant que la marguerite soit faite en teintes rouges: les autres couleurs seraient meilleur marché.

51, Porte-allumettes espagnol. Cet ouvrage se fait aussi en chenille et sur carcasse. C'est un peu le genre du *cache-pot* que je t'ai envoyé dernièrement. Si tu ne pouvais te procurer la petite carcasse toute faite, rien ne te serait plus facile que de la faire toi-même. Prends donc de la chenille rose Chine, et noire, et recouvre les montants de la carcasse, en alternant une branche rose Chine et une branche noire. Dans le haut, pour former les écailles que te montre le croquis, tu tourneras les deux chenilles ensemble, qui seront laitonnées, passant une *perle* blanche mat *soufflée* dans le milieu de chaque dent. Le pied se fait de la même manière, mais il faut seulement supprimer les perles. Cet ouvrage, complétement terminé, revient de 4 à 5 francs.

52, Jardinière mousse. Charmant ornement de console, ou de dessus de cheminée de campagne. Il te faut d'abord une carcasse ayant trente centimètres de longueur, quinze de largeur et vingt de hauteur; elle se trouve montée sur des pieds, soit en laiton comme est la carcasse, et que l'on dissimule alors sous la laine, — soit en cuivre doré, ce qui est bien plus élégant; pour recouvrir les laitons de cette carcasse, il faut choisir de la laine ombrée dix fils de deux couleurs: par exemple, cerise et vert font très-bien; les feuilles du haut retombant sur la jardinière, se recouvrent en laine verte.

L'extérieur de cette jardinière terminé, il s'agit de la garnir.

Quand on a des fleurs naturelles, la chose est bien simple; il suffit de placer dans sa jardinière un double fond en tôle que l'on remplit d'eau ou de terre, suivant que l'on met les fleurs en tige ou en racines.

Si l'on n'a pas de fleurs naturelles à sa disposition, et que l'on doive recourir aux fleurs artificielles, il faudra faire un plateau en carton très-ferme, de grandeur à s'adapter sur l'ouverture que présente le haut de la jardinière; ce carton sera recouvert de percaline verte légèrement bombée par un peu de coton placé (vers le milieu surtout) entre le carton et la percaline. Ce plateau se fixe à la jardinière à l'aide de cinq petits rubans verts n° 3. Deux par derrière, un de chaque côté, et un sur le devant; alors avec de la laine verte ombrée, il faudra faire sur le plateau de percaline une jolie mousse variée de vert, et la parsemer d'une foule de jolies petites fleurs, pâquerettes, roses de mai, volubilis, etc. En laine, toutes ces fleurs sont charmantes. C'est une excellente occasion d'utiliser les fleurs de coiffure qui ne sont plus d'une entière fraîcheur.

Cette jardinière sera un bien joli cadeau de premier de l'an, et tout cela pour le modeste prix de six à huit francs.

53, Patron et dessin du talma que représente la gravure de ce mois; les talmas ou petits collets se portent toujours beaucoup, car c'est pour l'automne surtout un charmant vêtement; je t'engage donc à bien vite te broder ce talma; fais-le en drap léger noir ou de couleur, ou bien encore d'une étoffe pareille à l'une de tes robes, ce qui compose pour jeunes filles des toilettes du meilleur goût; ce dessin pourrait encore servir sur un talma de velours. Si tu veux faire du nouveau, laisse de côté la soutache, la serpentine, etc., et emploie du petit velours noir zéro, avec lequel tu suivras toutes les sinuosités du dessin. Ce velours, très-étroit, se coud au milieu seulement. Tu verras comme c'est d'un joli effet; on l'achète par pièces; c'est très-bon marché. Comme doublure, tu mettras une soie légère sans ouate; dans le bas, tu pourrais poser un effilé dans le genre de celui indiqué par la gravure; mais il s'en trouve de plus simples encore et qui ne manquent certes pas d'élégance; sur la planche, ce dessin remonte sur le devant, car j'ai pensé que si tu ne pouvais te procurer de jolis boutons en passementerie, ton embarras serait grand, tandis que par ce moyen toute indécision est enlevée; libre à toi maintenant d'opter entre les deux ornements, ou même de combiner l'un et l'autre, ce qui ne ferait pas plus mal. Ce talma, de taffetas noir accompagnant une robe pareille, serait des plus distingués.

54 à 59, Robe pour petite fille ou petit garçon de deux à quatre ans. Tu vois que nous pensons non-seulement à toi, mais à toutes celles que tu aimes..... à tes amies mariées comme à tes petites sœurs. Aujourd'hui donc, nous avons eu recours à madame Raynaud, dont le goût est toujours si parfait, si distingué. Que dis-tu de cette robe? Est-elle jolie? est-elle surtout bien complète? Nous avons le *corsage*, *la pièce du devant*, le *revers* formant *bretelle*, les *deux petites basques* du devant coupées sur les hanches, puis les *deux basques* du dos.

60 et 61, Petite manche et *volant* de la *manche*, qui doit avoir soixante-dix centimètres de largeur, dix centimètres de hauteur, et être adapté à la manche avec sept plis plats.

62, Dessin pour la jupe. Cette jupe a trente-cinq centimètres de hauteur avec un ourlet de dix centimètres (tu comprends que cela dépend de l'âge et de la taille de l'enfant); elle se monte à plis plats; sur cha-

cun des plis, se trouve une grecque disposée comme les deux que tu vois sur la planche ; il y a onze plis dans la jupe, et par conséquent onze colonnes de grecques, toujours reliées l'une à l'autre dans le bas, suivant le dessin ; ceci est une nouveauté des plus *neuves*. Le dos du corsage n'ayant pas de broderie, ne se trouve pas sur la planche. Quant à l'étoffe dont on peut faire cette robe, tu peux choisir entre le piqué, qui est toujours charmant pour les enfants, le cachemire, la soie pour un âge plus avancé (mais pour petite fille seulement), puis le velours. Le dessin peut être fait de différentes manières et de différentes couleurs ; en petit galon, — deux rangs de soutache, — un large velours, ou enfin deux rangs de petits velours zéro. Le feston n'a qu'une seule manière d'exécution. Cette robe serait charmante pour petite fille en cachemire bleu suède brodée de velours nacarat, et pour petit garçon en velours *carora* et brodée en soutache noire. Il est bien entendu que cette forme de robe ne peut pas servir pour petit garçon passé deux ans.

63, *Léonie*, plumetis simple.
64, *Noémie*, plumetis ou feston.
65, *Aglaé*, plumetis.
66, *Lucile*, œillets ou pois.
67, *Aline*, plumetis.
68, *Lucile*, plumetis.
69, *Hélène*, plumetis fin.
70, *Laure*, plumetis et jours.
71, *Hippolyte*, plumetis.
72, *Annette*, plumetis.
73 et 74, Deux coins de mouchoir dans le genre de ceux dont je t'ai parlé plus haut : plumetis fin.
75, *Joséphine*, plumetis.
76, *Félicité*, plumetis fendu.
77, *Bertha*, feston et œillets.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

La jeune fille placée sur le premier plan porte une robe en taffetas de *Nice*, ayant au bord des trois volants un effilé mousse ; sur le corsage à basques sont placées des bretelles de la même étoffe que la robe ; ces bretelles, bordées d'effilé, croisent sur le devant et viennent s'attacher par derrière en formant un nœud à longs bouts. Le devant est fermé par des boutons de fantaisie ; un volant entoure les basques, et trois garnitures forment les manches pagodes. Col et sous-manches en guipure ; mantelet de taffetas dont les bouts croisent sur le devant. Ce mantelet est orné d'un volant sur lequel se trouve une ruche de ruban de taffetas bordée d'une dentelle de quatre à cinq centimètres de hauteur ; trois ruches semblables recouvrent le fond du mantelet. Chapeau de paille orné de ruban de velours et d'une grappe de raisins ; en dessous, quelques grains de raisins s'entremêlent à de la blonde.

L'autre toilette se compose d'une robe de popeline d'Irlande ornée sur les deux côtés de la jupe d'une quille formée par des velours d'un centimètre et demi de largeur ; chaque losange est retenu par un bouton à *flot* ; cette garniture se continue sur le devant et sur le dos du corsage en forme de bretelle, se terminant par derrière sous un nœud en large velours, dont les bouts flottent sur la jupe ; c'est jeune et gracieux. — Le devant du corsage est fermé par des boutons en ébène dans lesquels se trouvent des incrustations de cailloux du Rhin. Ce genre de bijoux, que les exposants irlandais ont apporté à Paris sous toutes les formes, obtient un très-grand succès. Ce sont des bracelets, des épingles de cheveux et de châles, des broches ; cela est, du reste, très-original, sied très-bien, et rentre dans la manie du jour : le mélange du blanc et du noir. — Les manches de notre robe sont aussi ornées, comme la jupe, de losanges de velours. — Le col et les manches sont en mousseline brodée. Quant au talma, nous n'en reparlons plus. — Le chapeau, qui complète cette toilette, est en crêpe recouvert d'un semé de pois paille ; de chaque côté du chapeau, sont des touffes d'épis de blé mûr ; en dessous de la passe des roses de haies s'entremêlent à de la blonde.

PLANCHE DE LINGERIE.

1, Fichu-bretelles en mousseline brodée et entre-deux de valencienne ; nœuds de ruban sur les épaules et au bas de la taille.

2, Berthe de dentelle, ornée de ruches et de nœuds de ruban.

3, Fichu, croisant devant et derrière ; les bouillonnés de mousseline sont interrompus de distance en distance par des carrés de velours ; les nœuds d'épaule et du bas de la taille sont en taffetas.

4, Guimpe pour les robes ouvertes, composées de dentelles recoquillées et de nœuds papillons en velours.

5, Canezou en mousseline brodée, ornée de garnitures brodées et d'entre-deux de valencienne ; sur les bouillonnées de mousseline se trouvent des nœuds de ruban étroit.

6, Canezou de tulle noir, orné de dentelles noires, ayant pour tête un ruban de gaze dentelé ; des nœuds de ce même ruban ferment le devant.

7 et 8, Canezou de tulle noir, orné de dentelles et de petits velours noirs.

9, Mantelet-bretelle en tulle ; ruches en ruban de gaze.

— C'est fini ?

— N'est-ce pas assez, ma chère ?

— Oh ! ce n'est pas cela, mais j'attendais la fin de tes explications pour produire une surprise que je te ménageais ; regarde. Et Florence me remit un dessin de tapisserie que je suis aussi heureuse de t'offrir en son nom, ma bien chère amie, qu'elle a éprouvé du plaisir à le composer pour toi. Ce bouquet d'hortensia aux teintes si bien variées, te permettra de faire un charmant écusson où reposeront mollement les pieds de ta bonne mère, pendant les jours d'hiver qui, hélas ! s'avance à grands pas. Mais ne nous plaignons pas, Dieu fait bien ce qu'il fait, et ce n'est pas sans dessein qu'il mélange notre vie de joies et de peines, de beaux et de mauvais jours. Trop de bonheur en ce monde nous ferait oublier le ciel, et l'aspect d'une nature toujours riche, toujours luxuriante, pourrait éloigner de notre cœur la pensée des familles malheureuses qui mettent forcément en pratique la maxime de notre rébus : Qui veut vivre sainement *peu* et mange *moins*. Adieu, aime-nous comme nous t'aimons, c'est-à-dire de tout notre cœur, et maintenant et toujours

Toute à toi.

## ÉPHÉMÉRIDES.

### 29 SEPTEMBRE 1364. — BATAILLE D'AURAY.

Jean III, duc de Bretagne, était arrivé à la veillesse sans avoir d'héritier direct; il désigna pour lui succéder sa nièce, Jeanne de Penthièvre, épouse de Charles de Blois. Après la mort du duc, elle entra en possession de cet héritage; mais Jean de Montfort, son oncle, frère cadet de Jean III, le lui contesta. Philippe VI de Valois, roi de France, soutint les droits de Jeanne et de Charles de Blois; Montfort appela à son aide Édouard III d'Angleterre. Une guerre sanglante, une guerre de vingt-quatre ans s'engagea entre les rivaux; la Bretagne devint un champ de bataille, et l'on ne saurait compter les combats, les siéges, les assauts livrés depuis les frontières de l'Anjou jusqu'au dernier cap du Morbihan.

Quand Jean de Montfort mourut, sa veuve, Jeanne de Flandre, lui succéda et soutint son parti avec une audace virile. Elle avait pour elle l'or et les soldats de l'Angleterre; Charles de Blois avait son droit, ses vertus, qui le rendaient cher au peuple, l'assentiment de presque tous les barons de Bretagne, et enfin l'épée de Du Guesclin. Après une lutte de vingt-quatre années, les deux armées se rencontrèrent dans les champs d'Auray, près de Vannes. Chandos commandait l'armée anglaise pour le jeune Montfort; Charles de Blois et Du Guesclin commandaient les Bretons. La victoire se décida en faveur des Anglais : Charles fu tué, le connétable fait prisonnier, et la noblesse bretonne décimée. Montfort régna sur le duché, mais Charles de Blois fut invoqué comme un saint par le peuple, qui avait gardé mémoire de sa piété, de son courage et de sa charité inépuisable.

## MOSAÏQUE.

Que celui qui aime sa vie et qui veut voir des jours heureux ne laisse point aller sa langue à la médisance, et que ses lèvres ne prononcent pas de paroles trompeuses.

*Épître de saint Pierre.*

—

Quand on n'a pas souffert, on a bien peu réfléchi.

Mme DE STAEL.

Le coup de massue du sort caractérise l'homme et fixe sa valeur, comme le coup de balancier marque la monnaie.

VAUVENARGUES.

—

Ceux qui cherchent le repos en ce monde n'y trouvent que le regret d'avoir perdu leur temps.

SÉNÈQUE.

## RÉBUS.




Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



D. Teniers pinx.t                                   Nargeot sculp.t

LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE

*Journal des Demoiselles*                                   23e année N° X.




.Moirra. Ristori '.




Moirra

ku

Ristori.

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Sixième article.)

**LE PALAIS DE L'INDUSTRIE. — CURIOSITÉS. — COUP D'ŒIL GÉNÉRAL. — LE TRANSEPT.**

Quand on entre pour la première fois dans cet immense palais, fort à tort nommé *de Cristal*, qui contient un entassement d'inimaginables richesses, que fait-on? A-t-on la prétention de suivre dans cette première exploration l'ordre des *groupes* et des *classes?* Nullement : on se laisse entraîner au hasard, ébloui à la contemplation des trésors étalés au regard, et de toutes parts l'appelant dans une confusion fort pittoresque, mais qui complique grandement la tâche du narrateur et du classificateur. Ce n'est qu'après avoir épuisé l'irrésistible sentiment de curiosité générale qui pousse le visiteur devant lui dans toutes les parties de l'Exposition et l'attire de préférence vers ce qui brille le plus, que l'on peut, rassemblant, réglant ses souvenirs, y introduire une certaine méthode pour les excursions ultérieures, et, en un mot, étudier l'*Exhibition* universelle. Pour la première fois, c'est là chose impossible. Nous ferons donc exactement comme le public, et nous suivrons pour aujourd'hui l'ordre de la sensation pure, c'est-à-dire, et pour parler franc, le caprice. Nous sommes avec vous : nous supposons que nous faisons en votre compagnie notre première entrée à l'Exposition; nous la parcourons ensemble, en cherchant de notre mieux les choses capitales et dont tout le monde parle; nos impressions sont communes. Seulement, c'est par mes yeux qu'il faut voir, et nous réalisons assez bien la belle, charitable et humaine fable, *l'Aveugle et le Paralytique*.

Il y a toujours en toute grande solennité de cette espèce un certain nombre d'objets qui tiennent la tête, défrayent toutes les conversations, et ont le privilége d'exciter avant tout, si ce n'est exclusivement, les empressements du public ; c'est ce qu'on nomme *lions*, d'après nos voisins les Anglais : les choses qui obtiennent ce grand honneur de la lionnerie, de la vogue, ne sont pas habituellement, tant s'en faut, les plus utiles; mais le monde est ainsi fait, et on ne le changera pas. Le caractère même et aussi le défaut de ces grandes expositions est de mettre en avant tout ce qui reluit, tout ce qui est précieux, tout ce qui est *chef-d'œuvre*, et de dissimuler les objets communs et d'usage courant, nécessaires à tout le monde, et qu'il est important d'avoir, au plus bas prix possible, aussi excellents que possible : c'est là tout le secret de l'industrie, et la vraie raison d'être de ces grands tournois commerciaux dont Londres a donné l'exemple à Paris. Mais ce n'est point ainsi qu'on procède, et, tout au rebours de ces artistes forains qui ne mettent en évidence que les *bagatelles de la porte*, on place en avant, on prépare exprès les pièces rares, exceptionnelles ; le produit courant est relégué dans les arrière-vitrines, dans les parties sombres de l'Exposition. Pour le découvrir, il faut de la persévérance, de l'entêtement même. Il en a toujours été ainsi. Quand le célèbre Fox visita l'Exposition française de 1802, conduit par le premier Consul, il put croire, et pensa d'abord, par nos produits, que nous étions une nation de satrapes et de Sybarites. Que dirait-il aujourd'hui ? Ayant insisté pour se faire montrer quelque chose de plus humble, il obtint, non sans peine, cette satisfaction, et admira beaucoup, entre autres, pour leur solidité et leur bon marché, nos simples *eustaches*, couteaux à vingt-quatre sous la douzaine; mais la foule n'ira jamais aux eustaches, et il faut être homme d'affaires, homme de portée, homme de sens, pour se livrer obscurément, isolément, à pareilles et si louables recherches.

Les tendances au luxe, si développées depuis certain nombre d'années, se sont encore accrues des surexcitations de la lutte actuelle. La magnificence, étalée en tous sens et en toutes branches au Palais de l'Industrie, dépasse toute conception. On se demande si ces meubles couverts d'or, ces étoffes éblouissantes, ces pierreries incomparables sont fabriqués, tissées, montées pour cet assez triste peuple en habits noirs que nous faisons, pour nos bourgeoises habitudes, pour nos fortunes médiocres. Qui donc peut acheter toutes ces choses-là ? Ce n'est pas moi, hélas ! ni vous, ni vous, ni vous. Mais il y a toujours, et aujourd'hui plus que jamais, de certains privilégiés du sort auxquels s'adressent ces splendeurs; et ces rares occasions de vente suffisent à alimenter plusieurs industries de luxe, celle de la joaillerie, par exemple, où une seule affaire va défrayer parfois des peines, des études et des avances de toute une année. Ensuite il est indispensable d'être au courant de la situation de l'Europe et du nouveau monde, au point de vue des richesses accumulées et détruites; c'est tantôt ici, tantôt là, que passe l'aveugle déesse, et il faut la suivre en ses évolutions. Le diamant est éminemment cosmopolite, et s'il n'avait pour marché qu'une nation, il risquerait fort de rester longtemps pour compte à ses hardis metteurs en œuvre.

Les objets curieux partagent avec le luxe transcendant les regards et les admirations de la multitude. Les *lions* de l'Exposition universelle de Londres (1851) furent des objets fort disparates de valeur, et à tous les titres : le *Koh-i-nor* (Montagne-de-Lumière), venant de l'Inde, le plus gros diamant connu ; une machine qu'on voyait saisir le papier et en faire tout aussitôt des enveloppes avec adresse; une fontaine qui versait des flots d'eau de Cologne et de Portugal. Que sais-je encore ? un sofa de houille, de vraie houille, de charbon de terre, où malgré les dangers du contact, l'on faisait queue pour toucher : le feu y était !

Il y a plusieurs de ces grandes curiosités à l'Exposition actuelle. Comme nous n'avons aujourd'hui que la

prétention d'être très-badaud, nous les passerons en revue.

D'abord, la grande affaire, c'est l'exhibition des diamants de la couronne. L'opéra de Scribe et Auber, si connu sous le même nom, n'a jamais attiré affluence pareille. C'est au centre de la rotonde du Panorama, rattachée au système de l'Exposition par une galerie annexe, que sont étalées ces merveilles. Il faut faire un stage en règle pour être admis à les voir, et ce n'est pas en moins d'une demi-heure qu'on peut faire le tour de l'estrade où le public les admire. Il y a deux couronnes, dont l'une est surmontée du célèbre *Régent*. Qu'est-ce que cela, le Régent? Un petit œuf de pigeon; mais cet œuf vaut mille fois, cent mille fois peut-être son pesant d'or. Après le *Mogol*, il passait, avant la découverte du *Koh-i-nor*, pour le plus gros diamant du monde. Mais s'il n'a pas absolument les dimensions de la Montagne-de-Lumière, on convient qu'il est d'un bien autre éclat et d'une autrement belle eau. Autour de cette *eau*, quelles *rivières* d'autres diamants qui seuls feraient la fortune d'un particulier; que de perles comme je croyais n'en exister que sur les diadèmes des princesses de théâtre; d'émeraudes énormes, de saphirs invraisemblables! Les écrins particuliers de S. M. l'Impératrice (diamants, perles et émeraudes) soutiennent, et c'est beaucoup dire, cette formidable concurrence. Combien de millions y a-t-il là, lançant l'éclair à la foule charmée? On ne saurait l'évaluer. Les plus grandes précautions sont prises, et de jour et de nuit, pour prévenir le renouvellement de la tentative qui fut faite en 1851 pour dérober le *Koh-i-nor*. On conçoit quelle perte ce serait pour la France que la soustraction de ces pompeuses fêtes du regard. Cependant, il faut dire que celui qui volerait le Régent, par exemple, serait bien embarrassé. Qu'en ferait-il? A qui vendrait-il cette pierre d'un si inestimable prix, qu'on la pourrait dire impayable, d'ailleurs si bien connue et si bien signalée dans le monde entier, que le premier joaillier venu la reconnaîtrait d'un coup d'œil? Il est bon de dire cela pour décourager les voleurs, et pour nous rassurer tant soit peu sur le sort des diamants de la couronne.

Le *Koh-i-nor* et le *Régent* ont un nouveau rival à l'Exposition dans la personne d'une autre pierre monstrueuse, la *Lumière-du-Sud*, échue à un simple particulier et commerçant, M. Halphen, qui l'exhibe, avec le *fac-simile* de ce diamant à l'état brut. On ne se doute pas de ce que la taille enlève de précieux *carats* à ces énormes pierres. Ainsi, le poids actuel de la *Lumière-du-Sud* est, si je ne me trompe, de 145 carats et quelque chose, et, à l'état brut, ce poids dépassait 250 : différence, plus de 100 carats. Ce diamant, si volumineux encore, est malheureusement de forme assez irrégulière, et l'une de ses faces est presque angulaire, à la manière des *roses* (de pierreries, s'entend). Il vient du Brésil. Il y a une légende sur cette précieuse trouvaille. Un homme pauvre avait à peu près pour tout bien quelques nègres, dont une négresse. Celle-ci lui rapporta un jour cette verroterie, qu'elle avait découverte en se promenant. L'homme s'en alla, avec son bouchon de carafe, trouver un joaillier de Rio-Janeiro, et lui demanda s'il ne pourrait pas lui avancer, pour subsister, quelque grain de mil là-dessus. L'homme aux diamants examina la chose, et répondit négligemment qu'il n'avancerait pas plus de *quinze cent mille francs* sur ce brimborion, la pierre étant brute, non pas des plus blanches, et ne pouvant encore être parfaitement jugée. L'homme à la négresse, sur cette déclaration, faillit tomber à la renverse et se retint probablement, mais ce fut pour rentrer chez lui, tomber incontinent malade d'émotion et mourir de saisissement. Voyez un peu la belle avance! Tant il y a que, de main en main, cette *Lumière* est arrivée jusqu'à M. Halphen, qui l'offre sous le boisseau transparent d'une cage en verre, aux applaudissements envieux d'une foule qui se récite, pour se consoler de n'avoir que des diamants de vitrier (quand elle en a), l'histoire de la négresse, du joaillier brésilien, et de l'homme mort de joie.

D'autres bijoutiers, entre autres M. Bapst, et M. Lemonnier, joaillier de la couronne, ont exposé des choses de moindre importance, sans nul doute, mais cependant toutes princières: des perles blanches d'un *orient* et des perles noires d'une *encre* incomparables, et grosses comme des avelines; de très-beaux diamants et des émeraudes, dont une seule forme la poignée d'un cachet, qui vaut au moins, dit-on, un demi-million. En vérité, ce n'est pas cher. Qu'est-ce donc que cinq cent mille francs aujourd'hui? On dit que cela se gagne souvent, entre deux soleils, dans l'intervalle d'une bourse. M. Bapst peut donc compter sur un prompt écoulement de sa belle marchandise. Rien que pour en avoir joui par les yeux, il me semble que je lui dois quelque chose, et je suis de l'avis du bonhomme placé à mes côtés, qui aurait bien voulu lui en acheter *pour deux sous*.

C'est dans la nef, ou transept, que resplendissent ces soleils. Ce qu'il y a là de merveilles, de choses incomparables et éclatantes, est peu facile à embrasser, bien moins encore à décrire. On a entassé dans ce centre, borné, nord et sud, par les belles verrières de M. Maréchal (de Metz), décidément d'un très-bel effet, les plus grandes richesses de toutes les contrées.

Si la fleur de chaque industrie, fleur tant soit peu hâtive et artificielle, est ce qui distingue surtout l'exposition, la fleur de cette fleur, ce qu'il y a de plus riche, de plus fini, de plus artistique en tout genre, a été placé au centre du Palais, ouvert à toutes les nations. Un côté est réservé à la France, l'autre aux peuples nos émules, Angleterre, États-Unis, Belgique, Prusse, Autriche, etc. En dedans de ces rangées de *trophées*, figurent pêle-mêle, c'est-à-dire sans aucune distinction de provenance, toutes sortes d'objets gigantesques, qui sont comme les pièces montées de ce vaste festin industriel, dont le transept est le *surtout*. Et, à propos de surtout, chacun admire dans le compartiment de la France, et c'est encore un des *lions* de l'Exposition, un magnifique service de table, en bronze doré mat, de M. Denière, exécuté pour M. de Kisselef, naguère ambassadeur de Russie à Paris. Quels mets servira-t-on, quelles liqueurs verser dans ces coupes et dans ces vases magnifiques?

Il y a un danger à toutes ces belles choses-là, c'est d'exciter en ceux qui passent et repassent peut-être assez à jeun, et même sans cela, devant toutes ces merveilles, d'étranges lueurs de convoitise, de dépit et d'amertume. Ceux qui fabriquent tous ces miracles de l'art et de l'industrie n'en jouiront jamais. Ceux que le chaume abrite, et qui vivent courbés sous le dur labeur de la terre, ont peine à concevoir l'existence d'objets si riches, dont ils ne savent même pas l'usage. Heureusement, le peuple français, qui est ami du beau, est bon et point trop envieux. Ce qui écarte d'ailleurs le péril de comparaisons trop poi-

gnantes, c'est précisément la distance incommensurable qui sépare les situations sociales représentées par un tel luxe, de celle de l'artisan ou du manouvrier. On ne désire pas communément ce qu'on désespère d'atteindre. L'ouvrier passera donc peut-être sans trop d'envie devant les prestiges de notre bronzerie, de notre joaillerie, de notre ébénisterie. Mais je ne voudrais pas jurer que les fortunes moyennes eussent toutes la même résignation (je la leur souhaite et la leur conseille du reste), si que telle belle personne qui n'a qu'un bracelet de cent écus au bras (une guenille, une misère), ne se prît quelque peu d'humeur à l'aspect de parures dont la moindre pierre représente dix fois cela. Mais il faut chasser ces idées, et le faire héroïquement; sans quoi l'Exposition, loin d'être un plaisir, ne serait plus qu'un spectacle fâcheux et irritant.

Revenons au transept. On a donc disposé, de chaque côté de cette grande salle, vingt *trophées* ou faisceaux d'industrie et d'art auxquels ont concouru divers fabricants. De ces quarante, vingt appartiennent à la France, vingt aux nations étrangères. Nous sommes Français, et notre pays avant tout. D'ailleurs, la rangée française est celle qu'on rencontre la première en entrant par la porte monumentale du Palais, celle du nord, qui longe l'avenue des Champs-Élysées. Parlons donc d'abord de la France.

De nos vingt trophées, contenus sous d'élégantes tentures ou pavillons, dix, ceux de droite, comprennent nos plus beaux tissus de laine, la *céramique*, que nos pères, Bernard de Palissy en tête, appelaient moins ambitieusement et tout bonnement *poterie*; les articles dits *de Paris*, les bronzes d'ameublement, les instruments de précision, un choix d'étoffes de Lyon, un trophée maritime, un autre de machines, celui du zinc de la *Vieille-Montagne* et celui de l'agriculture.

A gauche sont les dentelles, les cristaux, l'ébénisterie d'art, encore des articles de Paris, un trophée des arts militaires, des ornements en carton-pierre admirables pour bâtiments, et, entre autres, une cheminée monumentale exécutée pour l'Empereur, si précieusement dorée et moulée, qu'on la dirait extraite du palais de Fontainebleau; la typographie, les instruments de musique et un orgue de chœur d'église en chêne sculpté et doré.

Comme nous ne faisons pas ici le cicérone, tâche impossible, et qu'il est inutile de suivre rigoureusement cet ordre une fois indiqué pour la gouverne de nos lectrices, nous dirons simplement ce qui, dans ces assemblages fastueux et élégants, nous a le plus vivement frappé.

Nous avons déjà mentionné les plus grandes merveilles de la joaillerie parisienne. Dans les deux pavillons réservés à l'industrie de notre grande ville, on remarque, entre autres objets dont il faut préserver son cœur, si ce n'est sa vue, une toilette en *argent massif*, composée de vingt-deux pièces, posée sur une belle table en bronze, et due à un habile fabricant, M. Audot. D'autres richesses, heureusement plus accessibles, sont d'admirables fleurs artificielles servant d'encadrement et de fond à ces beaux trophées, et telles que jamais aucun jardin d'Armide n'en a sans doute produit de plus belles! De ravissantes ombrelles couvertes de dentelles, des éventails, des coffrets à bijoux, des cristaux, des gants justement réputés dans le monde entier; des tabletteries, des ivoireries, des papeteries adorables; puis, des jouets d'enfant poussés à un degré de perfection que nos souvenirs du premier âge nous permettent d'apprécier à toute leur valeur. Non-seulement les poupées sont élevées à un point d'imitation presque effrayant, mais il y en a qui *parlent*, s'il vous plaît, et qui disent fort bien et papa! et maman! comme des bébés naturels. Puis, pour toutes ces belles poupées-là des toilettes et des trousseaux comme pour une impératrice! Il n'y a qu'un malheur, c'est que toutes ces figurines si parfaites, tous ces somptueux affiquets, toutes ces bouches et tous ces regards parlants coûtent les yeux de la tête aux malheureux parents, et que l'on ne sait pas où s'arrêtera cette fièvre de bimbeloterie artistique. C'est à jurer, en vérité, qu'il ne s'enregistre plus à l'état civil que des naissances de petits princes et de petites princesses. Mesdemoiselles, on vous gâte! et nous souhaiterions bien, nous qui grondons ici, vous gâter à notre tour, dans la limite de nos forces, par un amusement aussi transcendant et aussi perfectionné que les brillants produits de MM. Giroux, Susse, Tempier, Tahan...

Les bronzeries d'art, dont le principal promoteur, en même temps que le grand maître, est M. Barbedienne, offrent de merveilleuses reproductions (par la sculpture mécanique) de la *Vénus de Milo*, de la *Diane de Gabies*, de *Polymnie* (la muse de la Poésie), des *lutteurs* et autres antiques; des *trois Grâces* de Germain Pilon, des *portes du Baptistère* de Florence, des statues de Michel-Ange à la chapelle des Médicis, etc.

Le trophée des porcelaines et faïences ne présente pas les types les plus parfaits de la céramique, puisque les produits de la manufacture de Sèvres en sont absents (ils figurent, avec les diamants de la couronne et les tapis des Gobelins, dans la rotonde du Panorama). Cependant, on y trouve de fort belles pièces dues aux ressources nécessairement moindres de l'industrie privée : des *biscuits* charmants et des imitations de Chine à tromper les Chinois eux-mêmes. On ne saurait non plus, sans injustice, omettre les belles poteries artistiques, aujourd'hui si gracieuses, si multipliées, et dans l'exécution desquelles M. Avisseau de Tours, a su presque faire revivre l'art du grand Bernard de Palissy.

Les cristalleries sont superbes, et font honneur à nos trois fabriques françaises, Baccarat, Saint-Louis et Clichy. Nos jeunes lectrices savent-elles que l'on ne se sert presque plus dans cet art du cristal de roche, trop petit de morceaux et trop dur à tailler? Ce qu'on nomme aujourd'hui *cristal* est simplement un verre de choix auquel on a amalgamé une certaine quantité d'oxyde de plomb. Cette composition est plus blanche et plus brillante que le cristal de roche, et elle a sur lui l'avantage de pouvoir se travailler en grandes pièces. Témoins les deux candélabres de la fabrique lorraine de Baccarat, qui ont plus de cinq mètres de hauteur et portent chacun un bouquet de quatre-vingt-dix lumières. Cela est vraiment admirable d'éclat, de légèreté et de grâce. Si les fées soupent, elles n'ont pas d'autres flambeaux sur leur table. Saint-Louis et Clichy ont aussi exposé de charmants produits, et Baccarat, en outre de ces deux pièces hors ligne, a envoyé une splendide coupe de cristal et deux vases en agate blanche de près de six pieds de hauteur, avec ornements de verre chrysoprase, dont la teinte verte est aujourd'hui en grande vogue.

Que je n'aille pas oublier, avant de quitter la série des trophées français, les fulgurantes épaulettes, ainsi

que la cocarde du duc de Brunswick, exposées par M. Bapst. Toutes les passementeries, torsades, galons et accessoires, sont surchargés de diamants, de topazes et autres pierreries, toutes de premier choix et de première grosseur. Cela ne brille pas, cela éblouit. Ah! quel plaisir d'être soldat (et duc)!

Les vingt trophées étrangers sont occupés par l'Angleterre, qui en a dix; les États-Unis, qui en ont deux, la Belgique trois, et l'Allemagne cinq.

Il n'y a pas de comparaison, du moins pour la grâce et la richesse, entre cette rangée et celle que nous venons de parcourir. L'utile y domine, mais non pas toujours l'agréable. Le lin d'Irlande à tous ses degrés de façon; les industries métallurgiques (fer, acier, cuivre, zinc); les meubles en papier mâché et en laque de Sheffield, de Wolverhampton et de Birmingham; les cotonnades et soieries, les mousselines et batistes de Manchester et de Glascow; les laines pures, les soies-laines, les tapis de Bradford et de Halifax, composent la majeure partie du contingent de l'Angleterre. On y trouve aussi des porcelaines de luxe, notamment de charmants services à thé, qui ont été vendus dès le jour où ils ont fait leur apparition à l'Industrie.

Bien qu'ils ne fassent pas partie de leurs trophées, il convient de signaler ici, comme curiosités, plusieurs singuliers modèles de pêcheries et usines envoyés par nos voisins, et qui contiennent une eau bien limpide, au sein de laquelle on voit pétiller des goujons, de véritables goujons, prouvant, par leurs vives allures, l'intime bonheur dont ils jouissent. Il paraît que des amateurs indiscrets, et trop affamés de friture, se disposaient à les pêcher, sans égard pour le lieu et la solennité de cette exposition piscique, car il a été nécessaire de les protéger par un avis qui enjoint de ne point leur chercher querelle (*no interfering with the fish*), et, mieux encore, par un *velarium* de gaze qui, tout en s'opposant au passage de la ligne, permet de suivre dans l'onde transparente leurs légères et gracieuses évolutions.

Les Américains offrent des meubles en caoutchouc durci, si durci, qu'on les prendrait pour de l'ébène; et des armes, des fusils de chasse, des pistolets, et surtout ces fameux *revolvers* si estimés dans la Prairie et autres solitudes de l'Ouest, et qui ont, comme on sait, l'agréable propriété de tuer huit ou dix fois leur homme dans l'espace d'une seconde.

C'est aussi de l'armurerie qu'expose principalement la Belgique : armurerie de luxe, et aussi armurerie commune, dont le fusil vaut *sept francs*, mais qui a parfois, à l'inverse du *revolver*, le privilége de tuer celui qui s'en sert, d'un seul coup. Les Belges nous offrent en outre, dans leurs trophées propres, des ornements sacerdotaux, très-brillants d'or, mais ne pouvant, selon nous, soutenir la concurrence avec les produits similaires de nos fabriques de Lyon.

L'Autriche n'a guère que ses verres de Bohême, la Prusse que des porcelaines, et la Saxe que des porcelaines aussi. C'est par trop de *céramique*, puisque céramique il y a. La verroterie de Bohême est charmante, et de plus à très-bas prix.

L'intérieur de la nef, l'espace compris entre ces deux haies de trophées nationaux et exotiques, est, comme nous l'avons dit, livré aux produits exceptionnels (de tous les peuples), par leur dimension, par leur nature. Il était impossible de les classer dans une partie quelconque du catalogue, et en outre il n'y avait pas à songer, pour la plupart, à les faire tenir dans une vitrine.

L'élément religieux domine dans cette portion si saillante de l'Exposition universelle. On y compte trois autels en cuivre ou bronze doré, byzantins ou gothiques; on admire surtout l'autel de marbre, exécuté à Angers, dans les ateliers de M. l'abbé Choyer, remarquable travail dans le meilleur style gothique simple. Un bas-relief, de la même provenance destiné à l'église Saint-Seurin, de Bordeaux, a rendu heureusement cette parole symbolique du Christ à ses disciples : « Je suis la vigne, et vous êtes les rameaux. » Il y a un autre autel, également gothique, de M. Debay, de forme sévère et élégante. De belles chaires, en chêne habilement travaillé, ont été envoyées de la Belgique, terre classique de la fine sculpture sur bois, legs des Espagnols. Il ne faut pas oublier enfin la châsse de saint Hippolyte, exécutée à Rouen par un simple menuisier, M. Ouellery, qui s'est révélé sculpteur habile et de bon goût dans cette œuvre. Tous ces ouvrages, il faut le dire, appartiennent au genre *pastiche*. L'art religieux n'a pas, depuis longtemps, trouvé de forme nouvelle, et ne sait qu'aller du roman au gothique fleuri ou simple.

Les Anglais ont, dans le milieu de la nef, un très-colossal trophée de marine et un grand candélabre de cristal qui a plus de taille que les deux pièces analogues de Baccarat dont nous avons parlé, mais non pas certes plus de goût.

Il y a, de plus, abondance de *phares*, lenticulaires et autres, dans cette partie de la nef, et les appareils à feux tournants sont quelquefois mis en mouvement, au grand plaisir et au grand éblouissement des visiteurs.

Les ouvrages en fonte occupent aussi là une place importante. La fonte, comme vous le savez sans doute, n'est autre chose que le fer, avant d'avoir passé par la forge et reçu l'affinage. Elle est d'un emploi constant dans l'industrie, comme coûtant moitié moins cher que le fer forgé; elle entre pour une grande part dans la construction du Palais actuel, et on a reconnu qu'elle est apte à être employée avec succès dans les ouvrages d'art. Au nombre de ces derniers est une statue colossale de saint Jean-Baptiste, exécutée, sur un modèle de M. Barre, dans les ateliers de M. Calla. Il y a une légende sur cette statue, comme sur le diamant brésilien de la *Lumière-du-Sud*. Un fils de famille, atteint de spleen et de marasme, avait reçu des médecins l'instant conseil d'aller demander à l'Italie une salutaire et probable diversion. Il s'arrêta en route, par lassitude ou caprice, dans les montagnes du Forez, y passa une nuit, et le lendemain se brûla la cervelle au coin d'un champ. Il respirait encore, quand les habitants du pauvre village vinrent le relever et l'entourer de soins malheureusement inutiles. Sa mère, mandée en toute hâte, n'arriva que pour recevoir son dernier soupir. Dans sa douleur, elle fit vœu de construire à ses frais, sur la place du village, une fontaine surmontée d'une statue de saint Jean-Baptiste. Elle a tenu parole, comme on voit; mais tandis que l'on fondait l'œuvre, la malheureuse mère est allée rejoindre son fils, et la statue n'a plus de maître.

Trois belles fontaines, de fabrique française, et également en fonte de fer, ainsi que la plupart de celles que nous possédons à Paris sur la place de la Concorde, la place Louvois et ailleurs, rafraîchissent cette portion centrale de l'édifice où elles font le plus heureux effet. Les Anglais ont une belle grille en fer forgé et fonte, mais d'un trop grand prix pour que ce mé-

lange ait chance de se populariser beaucoup. Il y a aussi quelques fontes autrichiennes, un vase, entre autres, que l'on ne saurait trop louer.

Une des vraies curiosités de la nef du Palais de l'Industrie est le modèle entièrement pris sur nature du vaste établissement typographique de M. Napoléon Chaix, à Paris. L'imitation est complète : les presses, machines, casiers, etc., sont à leur place, ainsi que les lampes de travail sur les pupitres, et les cinq ou six cents compositeurs, correcteurs, brocheurs, relieurs, lithographes, etc., etc. On dirait d'abord d'un immense jouet d'enfant fait pour quelque fils de roi. A dire vrai, on ne voit pas trop l'utilité de cet immense et minutieux *fac-simile*, si ce n'est comme une annonce pittoresque faite par la maison qui l'a fourni. Mais cela amuse et distrait le contemplateur, et c'est bien quelque chose. Il y a un autre modèle également curieux, et plus instructif: celui de l'usine à fer de Montluçon.

N'allons pas omettre la plus extraordinaire pièce peut-être de l'Exposition. C'est une immense glace de Saint-Gobain, de la plus rare perfection, coulée et non soufflée, comme on faisait autrefois, qui a six mètres de hauteur, et n'en mesure pas moins de dix-huit en superficie. C'est, à coup sûr, la plus grande glace qui existe au monde entier. La fabrique de Saint-Gobain, en Picardie, n'a que deux émules en France, les établissements de Cirey et de Montluçon; mais elle l'emporte entièrement sur eux, et cette belle création de Colbert demeure sans rivale en Europe, pour la dimension et surtout la qualité de ses produits. Elle est à la fabrication des glaces ce que Sèvres est aux porcelaines, et les Gobelins aux tapis.

Maintenant que nous avons vu à peu près dans son entier la partie centrale de l'Exposition, nous donnerons prochainement un coup d'œil aux pourtours; puis nous monterons aux galeries supérieures; nous irons ensuite visiter la rotonde du Panorama, si brillante, et la grande annexe aux machines et matières premières, qui a plus d'un quart de lieue d'étendue. Tout cela présente un spectacle et un ensemble excessivement imposants, et si l'Exposition a été lente à se développer, il est juste de reconnaître, et nous le faisons avec une entière satisfaction, qu'on n'a pas perdu pour attendre.

FÉLIX MORNAND.

# LETTRE

## DE

## Mme LA PRINCESSE DE CANINO A M. DES ESSARTS.

La lettre suivante a été adressée par madame la princesse de Canino à notre collaborateur M. Alfred des Essarts :

« Casin Marina, près Sinigaglia, 5 Juillet.

» Monsieur,

» Je lis dans une notice (1) intéressante sur le célèbre peintre Greuze et signée de votre honorable nom, ce paragraphe, à la suite d'une lettre écrite par M. Greuze lui-même, *à l'un des ministres du premier Consul*, le 28 pluviôse an IX :

« Quelle réponse fut faite à cette lettre, ou plutôt à » cette prière touchante et d'où le malheur n'exclut » pas la dignité ? Nous l'ignorons, mais, etc. »

» En vous apprenant, Monsieur, quel fut le résultat de cette lettre vraiment touchante et à ce titre ne pouvant manquer d'intéresser vivement un grand homme de bien, et, d'ailleurs, de notoriété publique ministre éclairé des beaux-arts et qui était alors feu mon mari, Lucien Bonaparte, de chère et vénérée mémoire, j'ai pensé que vous trouveriez ce petit épisode final que vous ignoriez, non moins intéressant que ceux consignés dans la notice.

» Ainsi donc, Monsieur, j'aime à vous dire et je me flatte que vous serez bien aise d'apprendre que Lucien, non content d'accorder le subside ainsi sollicité, en à-compte sur les travaux du gouvernement, acheta pour son propre compte à M. Greuze son tableau de la *Madeleine pénitente dans sa grotte du désert*, et que le noble artiste n'ayant pas voulu faire un prix à son protecteur, le non moins noble acquéreur lui en fixa un, qui fut assez à la convenance de l'auteur du tableau pour qu'il nous ait écrit, dit et répété à nombre d'artistes dont plusieurs, je l'espère, peuvent être encore vivants, « *que sa Madeleine dans sa grotte lui avait trouvé un trésor pour ses vieux jours.* »

» Agréez, Monsieur, cette espèce de réclamation que mon mari ne vous aurait sans doute pas adressée, car sa modestie dans ses actes de générosité égalait sa satisfaction et son empressement à en saisir les occasions. Il n'aurait pu être insensible à celle d'obliger le grand artiste qu'il se plaisait à qualifier « le peintre de la morale par excellence; » mais moi je n'ai pu résister, je vous l'avoue, à réparer vis-à-vis vous-même cet oubli involontaire.

» Je vous salue, Monsieur, en m'applaudissant d'avoir l'occasion de vous assurer de mon estime distinguée,

» ALEXANDRINE,

» Veuve BONAPARTE LUCIEN. »

(1) Voir notre Numéro de Juillet.

# DAVID TÉNIERS.

I

Vers 1625, à l'époque où l'art flamand se trouvait à son apogée, c'est-à-dire à l'époque glorieuse où florissaient les Rubens, les Corneille Shut, les Van Balen et tant d'autres dont les noms sont restés dans toutes les mémoires comme les œuvres dans toutes les galeries, on voyait souvent sur la route d'Anvers, aux villages voisins, un homme à l'extérieur grave, et même un peu triste, au costume très-simple, cheminer en compagnie de son fils et d'un baudet.

C'était en quelque sorte la réalisation de l'admirable fable de la Fontaine, *le Meunier, l'Ane et son Fils*. Mais nous n'avons pas appris que nos trois Flamands, bête et gens, aient jamais été l'objet d'aucune apostrophe. Ils allaient très-paisiblement leur train. Sur son dos, dans un large coffre, l'âne portait des toiles peintes offrant pour la plupart des sujets familiers, scènes de cabaret, de corps de garde, kermesses, paysages et figures.

Lorsqu'on arrivait à un village, on s'arrêtait devant chaque maison un peu notable. Là le vieillard exhibait sa marchandise artistique.

« Voyez, disait-il, ces tableaux; ils sont de moi, de moi David Téniers, qui ai reçu jadis des conseils du grand Rubens. Je les livre à bon compte. Ornez votre chambre; vous n'aurez que la peine de fixer un clou à la muraille. »

Mais la plupart du temps les acheteurs étaient rares; il suffisait d'ailleurs que les tableaux leur fussent offerts pour qu'ils en méconnussent la valeur. On les marchandait, on s'avisait même de les critiquer, afin de les obtenir à meilleur marché. Les ménagères, toujours économes, trouvaient que des pots d'étain, des cruches de grès, des bahuts de chêne solide ou de larges houppelandes de serge étaient plus utiles que des œuvres d'art. Les regards, l'admiration même abondaient plus que les ducats. Souvent donc l'âne revenait au logis non moins chargé qu'il l'avait été au départ.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si le peintre éprouvait du découragement, de l'irritation. Mais il n'en était pas de même de son fils David, jeune adolescent, dont le visage épanoui, la parole vive, le rire joyeux, témoignaient d'une humeur franchement gaie, d'une philosophie inaltérable, malgré les mauvaises chances du commerce.

Un jour que la vente avait été plus infructueuse que jamais, le vieux Téniers, en sortant du village de Perck, se tourna avec indignation, et faisant un geste tragique, s'écria :

« Les barbares!... Quoi! pas un seul de ces buveurs de bière n'a apprécié nos œuvres!... Ah! David, le goût se déprave. C'est fini, il ne faudra plus retourner à Perck. »

Le jeune homme hocha la tête et répondit avec sa vivacité habituelle :

« Il faudra y retourner, mon père, si vous m'en croyez, mais la tête haute et la bourse bien garnie, quand nous aurons fait fortune. »

Le père ne put réprimer une exclamation de colère :

« Veux-tu, par hasard, me narguer avec tes plaisanteries? Je ne suis pas en train de rire.

— Me préserve le ciel de vous fâcher, reprit le jeune homme. Si j'ai parlé de la sorte, c'est que j'aime à en croire mes pressentiments.

— Eh bien, que te disent-ils?

— Des merveilles. Nos travaux seront couronnés de succès; notre public de paysans se transformera en un public de gentilshommes amis des arts, et à la place de notre pauvre grison, nous aurons de vigoureux chevaux attelés à notre carrosse. »

Devant cette large perspective ouverte à une imagination juvénile, le peintre ne répliqua rien. Ce qu'il savait du passé et du présent ne le disposait pas à si bien augurer de l'avenir; mais il respecta les rêves de son fils, et s'asseyant sur le bord d'un canal ombragé d'ormes, il laissa un libre cours à sa pensée.

Pour lui qui avait connu de la vie surtout les luttes et les amertumes, ce n'était pas sa propre destinée qui le préoccupait. Il devait accepter, il acceptait la médiocrité de sa fortune. Mais il s'effrayait, en pensant que ce fils chéri avait voulu prendre aussi le pinceau, et il se demandait si David n'éprouverait pas un bien rude choc, à l'heure où il lui faudrait laisser ses illusions s'envoler.

Quant à David, sans plus se soucier du fâcheux résultat de la course du jour, il avait tiré de sa poche un petit album et il s'était mis en devoir de dessiner. Au bout de quelques moments, un délicieux paysage était sorti de son crayon.

« Que fais-tu là? dit le père oubliant un peu l'ennui de sa mésaventure pour sourire à une œuvre distinguée. Ce n'est vraiment pas mal.

— Ce que je fais?... Tenez, regardez, je vous prie, là-bas, sur la hauteur, ce château magnifique élevant jusqu'aux nues ses trois tours séculaires... A ses pieds une immense touffe de verdure; derrière lui, un rideau de chênes... La belle propriété!... Par tous les saints, je veux l'emporter sur mon album!

— Ah! c'est plus facile que de la posséder.

— C'est déjà un commencement de possession. Et qui sait si un jour ce château ne nous appartiendra pas? Oh! comme on y travaillerait à l'aise!... »

A ce propos qui sentait presque l'extravagance, Téniers ne put réprimer un éclat de rire.

« Mon cher enfant, je crains fort que ta propriété ne reste sur le papier.

— En tout cas, ce dessin et mes paroles auront été utiles, s'ils ont servi à guérir un peu votre chagrin. »

Après cette pause, on se remit en route. Le jeune homme marchait d'un pas allègre; un projet le soutenait. Ce projet, c'était de reporter sur la toile son croquis du château, en animant le premier plan par une scène de joueurs de boules. Ainsi, à peine de re-

tour au logis, et ayant pris à la hâte un modeste repas, il s'établit dans l'atelier paternel, et aussitôt il se mit à la besogne. Sous sa main alerte et légère les couleurs s'ajustaient sans hésitation et avec une harmonie vraiment surprenante.

Comme il était au plus fort de sa composition, il entendit la porte s'ouvrir, et en même temps une voix ferme et sonore jeter à son père un bonjour amical.

Téniers le père accourut avec un empressement mêlé de respect, et tout en ôtant de sa tête son bonnet fourré, il s'écria :

« Monsieur Rubens !... »

L'illustre peintre lui tendit la main et chercha David du regard. Celui-ci s'était levé précipitamment et il cherchait à se cacher.

« Mon bon Téniers, dit Rubens, ne faites pas de cérémonie.

— Un tel honneur, mon maître!

— Votre ami, c'est le seul titre que j'accepterai ici. Voilà bien des années que je ne vous ai vu; mes voyages m'ont fort occupé. A mon retour, j'ai voulu vous consacrer ma première visite.

— Ah! je vous en serai éternellement reconnaissant.

— Encore une fois, laissons ces mots qui sentent l'étiquette. Dites-moi, êtes-vous content de vos affaires? »

Le silence et l'embarras de Téniers furent sa réponse.

« Nous reparlerons de ce sujet, ajouta Rubens. Une pensée particulière a contribué à m'attirer ici. Je me suis rappelé certain petit David qui montrait quelques dispositions pour le dessin. Où en est-il? »

Téniers indiqua du doigt le chevalet de David. Mais le jeune homme joignit les mains d'un air suppliant. Il tremblait que le maître ne s'avisât d'examiner sa récente production. Ce fut précisément ce que fit Rubens. David tremblait, — et son pauvre père bien davantage.

Rubens prit la palette et les pinceaux que l'élève avait déposés sur son escabeau.

« Voyez-vous, mon cher enfant, dit-il alors, vous êtes né avec toutes les dispositions qui font l'artiste véritable. Je ne crois pas me tromper en vous annonçant que vous serez un des premiers peintres dont s'honore notre ville d'Anvers, la patrie de Van Dyck!

— Ce n'est pas possible! s'écria David; moi, j'aurais cet avenir?

— Je vous le promets.

— Eh bien, reprit le jeune homme avec son sourire cordial, je l'ai parfois espéré.

— David, dit le père, prends-y garde, tu paraîtrais un orgueilleux.

— Laissez-le être naturel et sincère; c'est la plus belle prérogative de son âge. Maintenant, allons au fait : il ne suffit pas d'être doué, il faut être habile; regardez bien, je vais vous révéler en peu d'instants quelques secrets du métier. »

Et sur cette petite toile à peine ébauchée, Rubens jeta en un quart d'heure des traits hardis qui en firent un chef-d'œuvre.

David l'avait suivi d'un regard attentif, et il dit quand la leçon fut terminée :

« Grâces vous soient rendues! A présent je connais l'art de la touche. Vous m'avez transformé.

— Ne vous faites-vous pas illusion? demanda Rubens avec bonté.

— Vous allez voir, » répliqua résolument le jeune homme.

S'armant à son tour des instruments de peinture, il copia sur une nouvelle toile tout le travail que le grand maître venait d'accomplir, et cette copie fut un fac-simile, tant elle offrait d'exactitude.

Rubens ne put retenir un cri de surprise. Il ouvrit ses bras à David.

« Vaillant enfant, lui dit-il, que n'êtes-vous pas destiné à produire? Facilité, éclat, don d'improvisation, vous réunirez toutes les qualités qui assurent le succès, et vous n'aurez besoin que de vous mettre en garde contre la nature de votre talent.

— Eh bien, père, dit alors en riant le jeune homme, avais-je tort de prévoir qu'un jour le château des Trois-Tours nous appartiendrait? »

II

Dix ans s'étaient écoulés. David était seul maintenant, et ses beaux rêves n'avaient pas reçu encore leur accomplissement.

Cependant déjà la gloire, — si difficile conquête, — avait entouré son nom d'une brillante auréole. Oui, David marchait dans la voie des succès rapides et faciles, et par le souvenir il en reportait l'honneur à ce bon père qui lui avait mis le pinceau à la main, au grand maître qui avait daigné le guider d'abord, puis devenir son ami.

Mais David faisait de l'art à sa manière, en observateur profond, en admirateur de la vérité; et, chose remarquable, tandis que ses goûts le portaient vers les recherches de la vie luxueuse, l'élégance du costume et la grâce des manières, il aimait à retracer particulièrement les mœurs du peuple. A peine, de loin en loin, une figure aristocratique tranchait-elle dans ses tableaux sur l'ensemble des paysans, des pêcheurs, des soldats, des mariniers, des hôtes de cabaret, vrais Flamands à la souquenille débraillée, au bonnet de travers, aux jambes courtes, aux souliers épais. Il allait, venait, s'arrêtait devant ces modèles que lui adressait le hasard, et qui posaient pour lui sans se douter qu'un peintre habile trouvât quelque intérêt à leurs faces grossières et à leurs habitudes populaires.

Cette reproduction continuelle des scènes de ce genre avaient, sous la main de David, un sentiment particulier. D'autres artistes se sont plu à montrer le Flamand dans la surexcitation furieuse ou l'hébétement de l'ivresse : tel l'ont presque toujours représenté Adrien Brauwer et Van Ostade; mais le fils du vieux Téniers n'entendait pas ainsi ses compatriotes; il les voyait, au contraire, sous le jour de la bonne humeur, il se bornait à leur prêter parfois une pointe de malice. En un mot, les portraits qu'il faisait d'eux étaient en partie la reproduction de son propre caractère, gai, fantasque et insouciant.

Cette insouciance, elle éclatait à chaque instant sans pouvoir amener pour David aucune suite fâcheuse, car s'il s'aventurait souvent au loin le gousset vide, il se séparait rarement de ses crayons et de sa boite à couleurs : c'était sa mine d'or, une mine inépuisable.

Pénétrez avec nous dans cette auberge du village

d'Oyssel. A une table est assis un homme qui achève de fêter largement un succulent déjeuner. Le moment est venu de payer. Notre homme porte la main à sa ceinture, tandis que l'hôtelier additionne sur l'ardoise attachée au mur le total de la dépense.

« Tiens, dit l'homme, je n'ai pas un sou sur moi! »

L'hôtelier fronça les sourcils; une découverte de ce genre, faite après la consommation, n'était pas de nature à lui plaire.

« Il fallait, dit-il, mon cher monsieur, fouiller à votre escarcelle avant d'entrer ici.

— Vous avez raison, répliqua l'autre; mais rassurez-vous. J'ai là de quoi faire honneur à votre note de dépense. »

Puis, se levant, il alla vers la porte où précisément se présentait un voyageur anglais qui cria en entrant :

« Holà! vite à déjeuner! »

En s'empressant de servir ce personnage qu'il supposait mieux muni d'espèces sonnantes que son précédent et malencontreux consommateur, l'hôtelier regardait de côté ce dernier, de peur qu'il n'eût la tentation de s'évader sans payer. Mais c'était une imputation gratuite. L'homme resta sur le pas de la porte, très-occupé à étudier ce qu'il apercevait au dehors.

En face de l'auberge il y avait un tilleul entouré d'un banc de pierre. Sur ce banc s'était installé un vieux mendiant qui soufflait de toute sa force dans une cornemuse.

L'Anglais, après avoir expédié une première tranche de jambon, s'impatienta du bruit monotone de cette mélodie nazillarde, et appelant le maître du logis :

« Hé! faites éloigner ce musicien maudit! Il me casse les oreilles. »

L'homme se retourna, et saluant l'étranger avec une grâce exquise :

« Je vous conjure, dit-il, de ne pas donner suite à cet ordre. Ce joueur de cornemuse a une tête magnifique, des haillons du plus beau pittoresque; il ne bouge pas, et je crois en vérité qu'il serait capable de rester dans la même position jusqu'à l'année prochaine. C'est un modèle de premier ordre. Il va me servir à payer mon déjeuner.

— Vous n'avez pas d'autre moyen d'acquitter votre dépense? dit l'Anglais avec dédain.

— Pas d'autre. »

L'Anglais fit un léger mouvement pour se détourner, et il s'abandonna exclusivement, en apparence du moins, aux exigences de son appétit, tandis que l'artiste, ayant pris de son mieux ses dispositions, jetait sur une petite toile le portrait du joueur de cornemuse, lequel continuait de souffler dans son instrument.

La rapidité avec laquelle cette peinture fut entreprise, poussée et terminée, tenait du prodige. Les tons semblaient se placer d'eux-mêmes avec une justesse et une sûreté merveilleuses. L'Anglais avait d'abord penché la tête pour entrevoir ce travail; puis il s'était levé afin de s'approcher sans bruit. Au bout d'un quart d'heure, il avait quitté encore sa table pour retourner à la contemplation de l'œuvre. Mais le malin artiste ne paraissait pas s'apercevoir qu'il eût derrière son tabouret deux admirateurs, — l'Anglais et l'hôtelier.

Lorsqu'il eut fini, il fit claquer ses doigts en disant :

« Je crois que ce n'est pas mal. Mon cher hôte, cela vaut-il un déjeuner? »

Incapable de répondre, tant il avait compris la portée de l'aubaine, l'aubergiste tendait avidement la main, afin de prendre la toile. Mais l'Anglais lui saisit le bras d'un air d'autorité :

« Maraud! s'écria-t-il, auriez-vous bien l'audace de vous payer avec ce chef-d'œuvre? Apprenez que moi, lord Falston, je vous le défends.

— Mais, milord...

— Il n'y a pas de mais. Cette toile ira en Angleterre, si son auteur y consent.

— Moi? dit joyeusement le peintre, je ne refuse jamais un Mécène.

— En ce cas, acceptez sans compter. »

Le riche Anglais tira de sa poche et étala sur la table une grosse poignée de pièces d'or; puis, comme s'il craignait que le marché ne tînt pas, il s'empara du tableau, se disposant à sortir.

« Un moment, milord, dit le peintre; je n'ai pas signé.

— Votre talent est votre signature, monsieur, et il a écrit de façon à me faire reconnaître le nom de David Téniers. »

Là-dessus, lord Falston partit. L'hôtelier était pétrifié par la stupeur et le respect, en présence du grand artiste.

Cependant celui-ci ne put réprimer un franc éclat de rire.

« Allons, allons, mon brave homme, que votre stupéfaction cesse. Eh bien, oui, je suis David Téniers, et je sais qu'on a parlé de moi, mais j'espère qu'on en parlera bien davantage. En attendant, comme il faut que tout le monde vive, et comme il ne serait pas juste que ce pauvre joueur de cornemuse m'eût prêté gratis son visage, veuillez l'inviter de ma part à entrer et à prendre un bon déjeuner que vous lui servirez, en lui disant de boire à la santé de David Téniers.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

En rentrant chez lui, le peintre fut fort étonné de trouver un message de don Juan d'Autriche, le gouverneur des Pays-Bas, qui l'invitait à se présenter au plus tôt au palais, et à y porter celles de ses toiles qu'il aurait à sa disposition.

« Vraiment, dit David, le proverbe a raison : « Un bienfait n'est jamais perdu. » C'est, je pense, le déjeuner payé au pauvre mendiant qui me vaut cette bonne fortune. Mais comment me présenter au palais? Je n'ai rien de fait; tous mes tableaux s'en vont dès qu'ils sont secs. »

Il chercha un moment dans sa tête; aussitôt l'inspiration lui vint en lui dictant un portrait du prince lui-même. A peine avait-il entrevu deux ou trois fois le gouverneur : mais ce fut assez pour qu'il saisît parfaitement la ressemblance.

Pourtant il s'arrêta.

« Non, se dit-il, ceci aurait l'air d'une flatterie. Dieu me garde d'abaisser jamais mon caractère. J'aime la fortune; de bonne heure j'en ai compris le besoin; mais je puis la devoir à mon travail, et je rougirais de l'acheter par la bassesse. »

Cependant, comme il désirait à juste titre répondre à la bienveillance du prince, il s'avisa d'un moyen tout particulier. Il possédait une petite toile de Rubens que cet illustre artiste lui avait donnée en témoignage d'amitié avant de recommencer de nou-

veaux voyages. Il la copia à s'y méprendre; car tel était son talent, que, s'il s'appliquait à l'imitation, il prenait aux divers maîtres leurs secrets et leurs procédés les plus particuliers.

Quand l'œuvre fut bien achevée, Téniers se rendit au palais, où il fut immédiatement introduit auprès de don Juan d'Autriche et de l'archiduc Léopold-Guillaume, récemment arrivé à Anvers.

Sa bonne mine, outre son talent, prévenait en sa faveur; il fut donc parfaitement accueilli.

« Plus d'une fois, dit don Juan d'Autriche, j'ai vu de vos ouvrages, et je vous tenais en haute estime. J'avais envie de vous connaître plus particulièrement. Un gentilhomme anglais, lord Falston, en me parlant de vous, a rendu plus vif ce désir. »

Le peintre répondait par de grandes révérences à l'honneur qu'on lui faisait.

« Çà, dit à son tour l'archiduc qui était grand amateur d'art, nous apportez-vous de vos œuvres, mon cher Teniers?

— Monseigneur, dit ce dernier, je n'ai pas osé me permettre de produire ici mes humbles figures de cabaret; ce sont des scènes indignes de votre attention.

— Mais nullement. La nature saisie sur le fait a un prix inestimable. Nous en avons jugé par *le Joueur de cornemuse*. Voyons, que tenez-vous là?

— Le tableau d'un maître auprès duquel je ne suis qu'un pygmée; et comme c'est pour moi seul que Rubens a daigné le faire, j'ai pensé qu'il serait examiné ici avec quelque plaisir. »

Les deux princes s'empressèrent en effet de profiter de la bonne fortune. Un Rubens inconnu!

« C'est admirable! s'écrièrent-ils à la fois. C'est Rubens dans ses meilleures inspirations. »

David souriait.

« Qu'est-ce? demanda don Juan d'Autriche. Le malin Téniers voudrait-il nous jouer un tour?

— J'ai voulu, monseigneur, me mettre à l'abri sous l'œuvre du génie, et cependant apporter à Votre Altesse un travail de ma main. Ce Rubens est tout simplement une copie, exécutée par votre humble serviteur. »

Si l'on s'était extasié d'abord, ce fut bien autre chose après cette confession : car on avait sous les yeux non-seulement une peinture de premier ordre, mais encore un tour de force inouï. Aussi le gouverneur s'écria-t-il avec l'ardeur de son caractère :

« Je suis ravi de vous avoir connu. Acceptez ma protection; c'est peu : mon amitié. Je veux vous désigner à l'attention publique, et pour cela j'irai vous faire visite dans votre atelier.

— Dans mon atelier, monseigneur!... Oh! il n'est pas digne de recevoir Votre Altesse.

— Charles-Quint n'allait-il pas quelquefois dans celui de Titien?

— Ah! monseigneur, Votre Altesse est plus près du grand empereur que je ne le suis du grand peintre. Mais il me vient une idée : sans l'espérance enivrante de votre visite, je n'eusse pas osé la réaliser, bien qu'elle ait déjà traversé mon esprit. Un seigneur châtelain peut-il recevoir des princes?

— Parfaitement, dit l'archiduc en souriant. Des châteaux aux palais, la distance est insensible.

— En ce cas, je demande à Votre Altesse la permission de les avertir quand mon château des Trois-Tours sera digne de leur auguste présence.

— Votre château! s'écria le gouverneur.

— Oui, monseigneur; rien que cela, une fantaisie.

— Il vous appartient?

— Il m'appartiendra.

— Et comment le paierez-vous?

— Comme j'ai payé mon déjeuner au village d'Oyssel. »

### III

Huit jours, en effet, ne s'étaient point passés, que David, voyant enfin ses vœux comblés, était installé avec titre de propriétaire dans ce domaine qu'il a reproduit tant de fois. Séjour de travail et de plaisir, délicieuse retraite où l'art, l'esprit, la poésie, le rire franc se déployaient à l'aise; asile fermé aux ennuyeux, aux importuns, mais toujours ouvert aux cœurs nobles et inspirés : c'était là, à l'abri des ombrages épais, en face du miroir argenté d'un beau lac garni de saules, d'iris et de nénuphars, que les princes, aux heures de loisir et quand les rudes affaires de l'État leur permettaient de se rappeler qu'il y avait au monde autre chose que la politique, venaient s'associer en quelque sorte au travail infatigable de l'artiste qu'ils aimaient. C'était le faste, oui, c'était ce qu'on appelle « table ouverte; » bon accueil à tous, bonne chère, concerts de voix et de luths, danses, aubades et sérénades, promenades sur l'eau, chasses et bien d'autres divertissements; mais par-dessus tout, c'était l'existence occupée, consciencieusement pleine, nous pourrions ajouter : l'existence honnête. Que fallait-il à David? voir ses hôtes, ses amis contents; les voir libres chez lui, entendre les voix, les danses et les chants; assister, du fond de son atelier, à cette petite et innocente agitation, et être presque à son insu et sans le vouloir l'âme de ce monde qui bruissait autour de lui. Quand l'archiduc Léopold-Guillaume l'avait nommé gentilhomme de sa chambre, David avait accepté simplement cette prérogative, voulant bien qu'on le fît gentilhomme, mais voulant par-dessus toutes choses rester peintre. Quand Christine de Suède lui envoya son portrait avec une chaîne d'or, il sourit à la pensée que ses petites *kermesses* flamandes pouvaient intéresser une reine si savante et si grave. Quand le roi d'Espagne Philippe IV eut fait construire à l'Escurial une galerie tout exprès pour y placer de ces mêmes kermesses, David se borna à dire : « Sa Majesté me comble d'honneur; mais qu'elle y prenne garde, au train dont j'y vais, bientôt il ne faudra pas moins de deux lieues de terrain pour loger mes tableaux, dans le cas où on les rangerait les uns après les autres. »

C'est que les tableaux se suivaient sans interruption. Parmi ces œuvres innombrables, et dont il n'est pas une seule que ne recommandent les plus hautes qualités, il y en a une série qui a reçu un nom particulier : *les Après-dîners de Téniers*.

A cette époque, on dînait vers midi. De midi à la nuit tombante, ce pinceau prodigieux avait le temps d'ébaucher, et même de terminer une petite composition. On peut le dire : *l'après-dîner* du peintre payait largement le dîner offert presque chaque jour par le châtelain à ses amis.

### IV



Le moment vint cependant où une sorte de fatigue

engourdit cette main qui ne s'arrêtait jamais, où un vague ennui sembla peser sur ce cœur jusqu'alors étranger aux agitations où se consument la plupart des hommes.

David trouva pour la première fois que son château des Trois-Tours pouvait bien n'être pas le premier manoir du monde ; il reconnut que son bois était un peu sombre, et que l'eau de son lac offrait une surface unie et calme jusqu'à la monotonie.

Il chercha un prétexte pour sortir de chez lui sans inquiéter les amis qui s'y établissaient si souvent et pour s'absenter sans fournir un texte à des commentaires. Ce n'était pas facile.

David alors comprit avec une certaine amertume qu'on n'a pas impunément de la gloire, et que c'est un bonheur dont on ne sait pas assez jouir, d'être obscur parmi les hommes. Il comprit encore que ce n'est pas sans risque pour la liberté qu'on parvient à s'entourer des bruyants dehors de la richesse. Il eut l'idée de parcourir seul les campagnes, d'aller de ferme en ferme, de moulin en moulin, de cabaret en cabaret, et de renouveler çà et là sa plaisanterie du village d'Oyssel... Mais les années avaient marché. On ne refait pas deux fois les folles équipées de la première jeunesse. Dans chaque homme il y a deux hommes : l'un qui commence, l'autre qui finit, et celui-ci blâme ce qu'a fait celui-là.

Dégoûté de tout et principalement de lui-même, Téniers rentra enfin à Anvers avec l'intention d'aller revoir son ancien atelier, — qui sait? peut-être de s'y enfouir pour y recommencer le travail dans le silence et la solitude.

En passant près de la cathédrale, il fut arrêté par une grande affluence de peuple, et, comme il arrive d'ordinaire, son attention devint de la curiosité. Il ne tarda pas à connaître le but du rassemblement. De toutes les petites rues voisines débouchaient de pauvres gens, la plupart âgés et infirmes, les uns aveugles et conduits par des enfants, les autres s'appuyant sur des béquilles. Ils se dirigeaient tous vers une maison de belle apparence, devant laquelle de grandes tables chargées de pains et autres provisions avaient été dressées. Près d'une de ces tables se tenait une jeune fille ravissante de grâce, de candeur et de distinction. Semblable à la Charité dont elle offrait la vivante image, elle découpait les pains, soit par moitié, soit par gros morceaux, et en y joignant d'aimables regards et de douces paroles, elle les distribuait aux malheureux qui se pressaient à l'envi autour d'elle et partaient consolés et reconnaissants.

« O sublime créature! pensa Téniers. Je ne laisserai pas périr le souvenir de ta bienfaisance. Qui que tu sois, je veux que tes traits angéliques soient consacrés par mon pinceau ! »

Il se mit un peu à l'écart, afin d'esquisser rapidement la scène dont il était témoin.

La jeune fille avait aperçu et compris ce mouvement. Toute confuse, elle se pencha vers un homme grave qui l'assistait dans l'œuvre de bien, et lui dit quelques mots à l'oreille. Le vieillard se dirigea aussitôt du côté où David faisait son croquis, et le saluant avec courtoisie, lui adressa ces paroles :

« Excusez-moi, monsieur, mais j'ai une prière à vous transmettre.

— Une prière, monsieur? répéta Téniers très-étonné.

— Oui, de la part de mademoiselle Anne Breughel, ma pupille.

— Quoi ! cette jeune fille qui s'occupe des pauvres avec une si touchante sollicitude, serait la fille de Breughel *de Velours*, le grand peintre?

— Vous l'avez dit.

— Mais vous-même, monsieur, qui êtes-vous?

— Je me nomme Corneille Shut. »

Téniers jeta un cri de joie ; sa nature enthousiaste se passionnait si aisément !

« Comment ! vous seriez ce maître si distingué, mais trop farouche, qui jamais n'a voulu répondre à mes invitations et honorer de sa visite mon château des Trois-Tours? »

Cette exclamation produisit un effet marqué sur Corneille Shut, qui ne put réprimer une certaine émotion en disant :

« Et vous, vous seriez ce David Téniers dont j'ai tant de fois admiré la verve prodigieuse! »

Ils s'embrassèrent avec effusion. Mais au bout de quelques instants, maître Shut, revenant à sa commission, témoigna à sa nouvelle connaissance le regret qu'éprouverait Anne Breughel si elle savait que Téniers voulût composer un tableau sur un sujet qui pour elle était tout simplement le devoir accompli.

Téniers répondit en déchirant le feuillet crayonné, et un gracieux sourire d'Anne Breughel fut sa récompense.

Mais le modèle était resté fixé dans son esprit ; et le peintre, à peine de retour chez lui, jetait sur la toile les premiers traits de l'admirable composition qui devait s'appeler *les Œuvres de miséricorde* (1).

A quinze jours de là, l'archiduc Léopold-Guillaume qui avait retrouvé la trace de son artiste fugitif, avait voulu aller lui-même le dépister dans son atelier, et ayant vu son nouveau chef-d'œuvre, il s'était empressé de s'en emparer.

« De grâce, monseigneur, dit Téniers, laissez-moi cet ouvrage, je l'ai fait à ma propre intention. »

Cette résistance irrita les désirs du prince ; il interrogea David, et apprit la vérité.

« Eh bien, dit-il après avoir rêvé quelques moments, vous ne refuserez pas, je pense, de me prêter votre tableau. Demain je le montrerai aux personnes de ma maison, puis il vous sera rendu.

---

(1) Voir dans le numéro de ce mois la gravure de ce tableau que le Louvre possède, avec onze autres ouvrages du même maître.

L'artiste a réuni dans cette composition les sept œuvres de miséricorde. A gauche, au second plan, un vieillard, richement vêtu et placé devant une table couverte de pains, les distribue à des indigents. — Derrière lui, une femme âgée, assistée d'un serviteur, donne des vêtements à quatre mendiants dont l'un est à demi nu. — Au premier plan, une corbeille de pains posée sur deux tonneaux, une cruche par terre, et un petit page versant à boire à une femme assise, qui tient sur ses genoux un enfant à la mamelle, tandis qu'un enfant plus âgé boit dans un vase. — Au troisième plan, à droite, un villageois invite deux pèlerins à entrer dans sa maison. — Dans le fond, un cavalier reçoit à la porte d'une prison un malheureux qu'il vient de délivrer. — Dans une chambre du même bâtiment on voit, par deux fenêtres ouvertes, un malade soigné par un médecin et une autre personne. — Enfin, plus loin, un cortége funèbre entoure une fosse ouverte où l'on descend un cercueil.

— Mais si Anne Breughel apprenait que j'ai enfreint sa défense?

— Vous avez été sensible à une bonne action : ce n'est pas un crime, et je suis sûr que la jeune fille vous pardonnerait volontiers. Venez demain, c'est indispensable; il faut que vous jugiez vous-même de l'effet de cette peinture.

— Je vous obéirai, monseigneur. »

Le lendemain, en effet, tout ce qu'Anvers comptait de personnages éminents se pressait dans la principale galerie du palais, au fond de laquelle le tableau, couvert d'un rideau, avait été placé sur une sorte d'estrade.

Téniers vit en arrivant que le prince avait ménagé un triomphe là où il ne devait y avoir qu'une appréciation de quelques juges choisis. Mais quelle fut sa stupéfaction lorsqu'il aperçut Anne Breughel qui, tout interdite, rouge et les yeux baissés, entrait conduite par ses trois tuteurs, Corneille Shut, Rubens et Van Balen! A cet aspect, David voulut s'enfuir. Quelqu'un l'arrêta en riant : c'était Rubens.

« Où allez-vous, fugitif?... Prétendez-vous donc vous soustraire à votre gloire?

— Je dois, dit David en regardant avec respect la jeune orpheline, me soustraire à un reproche mérité.»

En ce moment le rideau venait d'être enlevé, sur un signe de l'archiduc; des applaudissements bruyants éclataient de toutes parts, et chacun félicitait Téniers.

Les applaudissements redoublèrent lorsque Rubens, prenant sa pupille par la main, la conduisit malgré sa résistance vers le tableau, « afin qu'elle jugeât, dit-il, si la scène était exactement rendue. »

L'archiduc échangea avec Rubens un signe d'intelligence, et lui dit :

« Ne pensez-vous pas que celle qui sait si bien exercer la charité serait une digne châtelaine dans le manoir des Trois-Tours ? »

Anne baissa la tête.

David avait jeté un cri de joie.

« Ah! monseigneur, dit-il, Votre Altesse me comble de bontés. Elle a compris que ce château, longtemps l'objet de mes vœux, avait fini par me paraître trop grand. Je le déclare ici, David Téniers serait heureux et fier d'unir son sort à celui d'Anne Breughel, l'amie des pauvres. Mais comment cela serait-il possible, lorsqu'en manquant à sa parole, il a dû encourir le déplaisir d'Anne Breughel? »

La jeune fille leva sur le peintre ses yeux bleus comme l'azur du ciel, et lui dit de l'accent le plus doux du monde :

« Monsieur Téniers... je vous pardonne. »

Alfred des Essarts.

# BIBLIOGRAPHIE.

**VIE DE MADEMOISELLE DE MELUN**, par M. le vicomte Anatole de Melun.

Depuis quelque temps, le dix-septième siècle est à la mode : M. Cousin remue la poussière des bibliothèques et les archives des monastères pour retrouver quelques vestiges de l'héroïne de la Fronde, de la belle madame de Longueville; monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, nous rend l'histoire de madame Acarie; un éditeur intelligent, en offrant au public la *Vie des premières religieuses de la Visitation*, a restitué à la littérature française un charmant modèle de style, de grâce, de force et de naïveté; M. de Melun, qui porte dignement le lourd fardeau d'un nom illustre, a retracé avec respect et amour la vie d'une femme de sa maison, signalée parmi les héroïnes de la charité dont s'honore le grand siècle de Louis XIV.

Ce fut surtout au commencement de ce siècle si brillant, alors que Pascal fixait la langue, que Corneille préludait à *Polyeucte* par le *Cid*, que Condé gagnait ses premières batailles, qu'eut lieu en France cette rénovation religieuse. Dans tous les rangs de la société, une nouvelle sève semblait circuler, et comme le disait Balzac, un des écrivains chéris de ce monde à la fois si chrétien et si aimable, *le sang de Jésus-Christ semblait bouillonner dans les veines de l'Église;* toutes les classes se liguaient pour faire le bien, pour réparer les ruines et les désastres qu'avaient laissés en France soixante années de guerre civile. Saint François de Sales fondait la Visitation, le cardinal de Bérulle l'Oratoire, M. Olier Saint-Sulpice, saint Vincent de Paul les lazaristes et les sœurs de la charité; les femmes les plus nobles et les plus distinguées se vouaient au service des pauvres et des petits : madame de Miramion, madame Legras, madame Fouquet, la mère du surintendant; madame de Pollalion, la présidente Goussault, la duchesse d'Aiguillon, madame de Gondi, la princesse de Condé, mademoiselle de Lamoignon, s'associaient, par l'expansion de leur dévouement, à ces hommes de foi, dont les œuvres puissantes ont traversé les siècles.

Mais toutes les âmes d'élite de cette époque n'agirent pas sur un vaste théâtre; Paris et ses innombrables misères n'absorbèrent pas seuls ces héroïques dévouements. Il est des âmes, d'ailleurs, qui, pour la vertu comme pour le bonheur, désirent une étroite enceinte, un asile obscur et voilé aux regards curieux. Le monde ne les a point célébrées; elles n'ont pas de place sur les autels; elles n'ont été connues que d'une ville, d'un village, la vénération du voisinage veille seule auprès de leur tombeau. Parmi ces âmes amies de la solitude et du silence, et dont la mémoire n'a point péri, mademoiselle de Melun se distingue par le contraste entre la destinée que lui avait préparée le monde et celle que lui a faite la charité. Sa famille était ancienne et puissante; elle était fille de Guillaume de Melun, prince d'Épinoy, et d'Ernestine d'Aremberg, tous les deux connus par l'ancienneté de leur maison, leurs alliances illustres, et recommandables par leur piété, leur charité et la noble simplicité de leurs mœurs. Anne de Melun reçut, au sein de sa famille, une éducation chrétienne et forte; nommée, toute jeune encore, chanoinesse de Sainte-Vautrude de Mons, elle fortifia, dans la solitude et dans la prière, les instincts admirables dont Dieu l'avait douée. Deux routes s'ouvraient devant elle : elle pouvait se marier à quelque grand

seigneur de la France ou des Pays-Bas, mener une existence honorée et brillante, participer à tout ce que la société de son temps pouvait offrir d'attrayant et d'aimable; ou bien, retirée dans son paisible chapitre de Sainte-Vautrude, elle pouvait se créer une vie de repos, de calme, remplie par de faciles devoirs et des plaisirs permis, et couler dans cette retraite, qui formait un juste milieu entre le salon et le cloître, une suite de jours paisibles. Mais il fallait autre chose à cette âme ardente et dévouée que les illusions pompeuses du monde, ou la molle quiétude de cette vie demi-religieuse, demi-mondaine; en fait de bonheur, elle ne comprenait que celui qu'elle pouvait donner, et elle chercha les plus malheureux, les plus délaissés pour répandre sur eux et les trésors de sa fortune et les richesses plus grandes de son cœur.

A l'âge de trente ans, Anne de Melun quitta sa famille, changea de nom, et accompagnée d'un de ses frères, complice de son dévouement, elle alla se cacher chez les religieuses hospitalières de la Flèche, qui la reçurent au noviciat sans savoir qui elle était. Personne ne s'occupait d'elle, personne ne devinait que cette humble religieuse, qu'on connaissait sous le nom de la sœur de la Haye, appartenait à une famille princière, et les pauvres malades, admirant sa douceur, son adresse, son activité, s'écriaient en la montrant : « Ah! que nous avons là une bonne servante! »

Elle tomba malade, et s'affligea fort d'être servie au lieu de servir. Un jour, pour la distraire, on lui parla d'une petite ville voisine de la Flèche, la ville de Baugé, et d'un hôpital qu'une pauvre paysanne, nommée Marthe de la Beauce, essayait de bâtir en cet endroit, à grand renfort d'aumônes et de sollicitations. Les quatre murs de l'hôpital étaient bâtis, et la pauvre Marthe de la Beauce ne pouvait guère aller plus loin. Les hospitalières de la Flèche, pour amuser leur malade, vinrent lui raconter cette histoire, où la foi et la charité de la fille des champs paraissaient dans un si beau jour, et une d'elles demanda en riant à la sœur de la Haye s'il ne lui plairait pas d'aller soigner et diriger les pauvres à Baugé, dans cette magnifique maison, si bien bâtie, si bien meublée, si bien rentée. D'autres, plaisantant à la fois sur sa pauvreté et sur celle de l'hôpital : « Ne voudriez-vous pas, lui dirent-elles, en être la fondatrice? — Oui, mes sœurs, répondit-elle avec un sourire plus grave; j'irai très-volontiers à Baugé, et j'espère de la bonté divine qu'il se trouvera une fondatrice de ce pauvre hôpital, que l'on dit être si abandonné. »

Ce mot décida de sa vie; elle ne se fit pas religieuse, afin de garder la libre disposition de ses biens. Mais, cachée toujours sous son nom emprunté, couverte de la protection de son frère qui ne l'avait pas quittée, elle alla à Baugé; elle vit la bonne Marthe, âme digne de comprendre la sienne, et en peu de mois, l'hôpital de Baugé, élevé, agrandi, enrichi comme par miracle, devint une des plus belles maisons hospitalières de France. Les magistrats de la petite ville, les pauvres admis à l'Hôtel-Dieu, les religieuses qui les servaient et auxquelles Anne de Melun prêtait son charitable concours, tous ignoraient encore quels étaient ces deux étrangers envoyés par la Providence au secours des malheureux, lorsqu'une circonstance bizarre et romanesque vint trahir ce secret si bien gardé.

En 1652, la ville d'Angers qui, dans les troubles de la Fronde, avait pris parti pour les princes contre la régente, fut assiégée par le maréchal d'Hocquaincourt. Pendant un passage de troupes à Baugé, une querelle s'éleva entre les habitants et les soldats; un soldat fut tué, et, suivant l'usage impitoyable de ce temps, la ville fut condamnée au pillage. Toute résistance était impossible, le feu venait d'être mis à un des faubourgs, et chacun n'attendait plus que la ruine et la mort.

Anne de Melun, après une courte prière au pied de l'autel, sort de l'hôpital dans son humble costume d'hospitalière, elle va trouver l'officier qui commandait les troupes de la régente, elle se nomme, et lui demande au nom de Dieu la grâce de la ville.

Cet officier connaissait le rang et la famille de mademoiselle de Melun. La vue de cette princesse, sous la robe d'une servante du Sauveur, son air si plein de douceur et de majesté, sa parole qui semblait inspirée, lui firent tomber les armes des mains. Il arrêta le pillage, interdit toute violence, et ordonna à ses troupes de sortir immédiatement de Baugé. Anne, en le remerciant, le supplie de ne pas trahir son secret; il le lui promet, mais il met à tout ce qu'il accorde une seule condition : il demande qu'avant leur départ, les soldats rendent à l'hospitalière les honneurs militaires. Il fallut bien y consentir. Le soir même, devant la sœur de la Haye, entourée des religieuses et des pauvres, à la porte de son hôpital, et au grand étonnement de la foule assemblée, le corps d'armée défila tout entier, les soldats présentant les armes et les officiers saluant de l'épée.

Les cris de joie et les applaudissements de la ville se mêlaient au bruit des tambours et de la mousqueterie. Chacun célébrait les louanges de cette sœur de la Haye, qui, dans un instant, faisait sortir de terre les murs d'un hôpital, et dont une seule parole désarmait les bataillons.

Cette histoire de la Fronde, si bien empreinte de la la couleur romanesque de l'époque, ne vaut-elle pas mademoiselle de Montpensier, faisant tirer le canon de la porte Saint-Antoine, et madame de Longueville, ameutant, contre la reine et *le Mazarin*, la bourgeoisie parisienne?

Le nom de mademoiselle de Melun ne pouvait plus être caché aux habitants de Baugé; mais dans la noble dame, ils ne virent jamais que l'humble et charitable hospitalière. Anne passa sa vie presque tout entière dans la maison qu'elle avait fondée; elle ne la quitta que pour aller remplir d'impérieux devoirs de famille; il faut lire, dans le livre de M. de Melun, le récit détaillé de cette noble vie, qui ne fut qu'un tissu d'actes généreux, dévoués et souvent héroïques; et l'on ne peut s'empêcher de ressentir un attachement respectueux pour cette femme, qui fut à la fois si simple et si grande, et dont la vertu si élevée et si pure eut un caractère tout particulier d'attrait et de bonté. La mort de mademoiselle de Melun fut sainte comme sa vie; elle mourut à Baugé, au milieu des religieuses qu'elle considérait comme ses sœurs, et des pauvres à qui elle avait donné son cœur, ses forces et ses richesses; l'œuvre qu'elle a fondée subsiste, et son souvenir toujours vivant, au sein de l'hôpital de Baugé, éternise son nom, ses vertus et ses bienfaits. Les religieuses, à chaque instant, répètent une de ses paroles, rappellent un de ses actes et paraissent obéir à sa voix; et si vous interrogez les pauvres malades, ils vous diront qu'ils doivent leur maison et les soins qu'ils y reçoivent à mademoiselle de Melun.

Nous désirerions bien que nos lectrices ne se bor-

nassent pas à cette trop brève analyse, et qu'elles pussent se procurer le livre de M. de Melun; elles y trouveraient, racontée avec la plus élégante simplicité, une histoire véritable qui a l'attrait d'un roman, une leçon de charité appuyée sur l'exemple, et un utile enseignement sur la partie trop peu connue du siècle de Louis XIV : — celle qui embrasse les œuvres de miséricorde, œuvres nombreuses, œuvres réparatrices qui furent un contre-poids providentiel au luxe et aux fastueuses dépenses de cette époque. La vie de mademoiselle de Melun forme une partie très-achevée de ce vaste tableau, et en nous instruisant de faits presque ignorés, elle nous laissera aussi un ardent désir de devenir meilleurs, et peut-être suscitera-t-elle aux pauvres quelque dévouement charitable de plus.

M. F.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

## LA FARFALLA ED IL FANCIULLO.

Farfalla instabile
L'incerto volo
Or alta e rapida,
Or lenta e al suolo
Pel verde prato
Movendo va.

Con guardo cupido
Un fanciullino
Fiso la seguita
Nel suo cammino;
Finchè si posa
Su vago flor.

Allora tacito
Ver lei sen viene :
Il cor gli palpita
Fra tema e speme;
Vermiglio ha il volto,
Tremante il piè.

Il flor coll' avida
Man preme e afferra;
Col flor l'incauta
Farfalla serra,
Che al forte colpo
Quasi spirò.

Ebro di giubilo
Gli altri fanciulli
Richiama celere
Dai lor trastulli
Tutti li vuole
Vicini a sè.

La bella e nobile
Sua cara preda
Vuol che ognun sappia,
Vuol che ognun veda,
Vuol lontamente
Le ditar aprir :

E i color lucidi
Descrive intanto,
L'oro, la porpora
Del suo bel manto,
I pregi tutti
Di sua beltà.

Le palme schindere
Alfin risolve;
Ma un verme ignobile,
E poca polve
Sorpreso trova
Dentro la man.

—

## LE PAPILLON ET L'ENFANT.

A travers une verte prairie, un papillon inconstant va dirigeant son vol inégal, tantôt élevé et rapide, tantôt lent et rasant le sol.

Fixant sur l'insecte un avide regard, un enfant le suit pas à pas dans son chemin, jusqu'au moment où le papillon se pose sur quelque fleur.

Alors sans bruit l'enfant s'approche : son cœur bat entre la crainte et l'espérance; ses joues sont empourprées, son pied tremblant.

D'une main avide, il saisit et presse la fleur; en même temps que la fleur, il serre sans précaution le papillon, qui sous cette rude étreinte est presque étouffé.

Ivre de joie, il invite en toute hâte les autres enfants à quitter leurs jeux ; tous il veut les voir autour de lui.

Il veut que chacun d'eux connaisse et voie la belle et noble conquête qu'il a faite; ce n'est que lentement qu'il ouvrira ses doigts.

En attendant, il décrit les couleurs brillantes du papillon, l'or, la pourpre de son riche vêtement, tous les insignes de sa beauté.

Enfin, il se décide à ouvrir ses doigts. Mais, à sa grande surprise, il ne trouve dans le creux de sa main qu'un ignoble ver et un peu de poussière!

—

« Quando fu l'amato insetto
» Dal fanciullo in mano stretto,
» La bellezza sua finì.
» Vil seguace del diletto,
» Posseduto il caro oggetto,
» Anche a te segue così ! »

GIOVANNI GHERARDO DE ROSSI.

Quand l'insecte a été pressé par la main de l'enfant, adieu sa beauté. Voilà ce qui t'arrive, ô toi qui poursuis en aveugle le plaisir, dès que tu atteins l'objet de tes vœux !

Mlle LOUISE MERCIER.

# LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Septembre 18...

Nous voici établis à la Ronde. Notre domaine se compose d'une tour ronde, et qui, probablement, a donné son nom au châtel ; cette tour, éclairée par des meurtrières, ne renferme plus qu'un cabinet au rez-de-chaussée, et un large escalier, qui se déroule d'étage en étage, reliant les deux corps de bâtiments, d'origine assez moderne, qui s'appuient aux vieux débris de la forteresse féodale. Un de ces bâtiments nous sert de demeure et se compose d'un grand salon, d'une plus grande salle à manger, et a sept ou huit chambres à coucher, le tout peint, décoré et meublé dans le style du dix-huitième siècle. L'autre bâtiment renferme la cuisine et le ménage de la ferme : là, donc, les étables à la saine odeur, une bergerie, une grange, les pressoirs pour la vendange et les greniers remplis de gerbes. Autour de notre maison, demi-aristocratique, demi-champêtre, s'étend un vaste jardin à la française, mais planté de si vieille date que les charmilles ont presque acquis la majesté d'une forêt ; à droite est le verger, tout rempli des richesses automnales ; à gauche, le potager, où se confondent des salades, les raides artichauts, les blancs choux-fleurs, les sombres choux rouges et la multiple famille des haricots. Un vivier nous donne d'excellent poisson ; Julien, Albert et même mon petit frère Léon ne nous laissent manquer ni de lièvres ni de perdreaux, et pour donner le dernier trait à ces images d'abondance, j'entends d'ici les fléaux retentissant sur l'aire et foulant les moissons nouvelles, et les petites vendangeuses passant sous ma fenêtre avec leurs hottes chargées de raisins. Le temps est admirable : nous jouissons de ces *jours de cristal* de l'automne que madame de Sévigné aimait tant : dans le ciel d'un pâle azur moutonnent des nuages blancs ; les fils de la Vierge, mélancolique parure des derniers beaux jours, descendent des fuseaux de la céleste fileuse ; les arbres se nuancent de teintes chaudes et diaprées ; l'orange et l'incarnat émaillent le verger et les treilles, et les chrysanthèmes, les dalhias, les marguerites ont remplacé, dans les massifs du parterre, les roses et les lis. Nous passons nos journées hors de la maison, sur la terrasse, au jardin, dans le verger ; les enfants jouent, ma mère se promène un peu ; je veille sur mon petit Léonce, qui, couché sur un tapis, essaie ses membres, et souvent, souvent en le voyant si fort et si beau, je pense à sa sœur et une larme m'échappe. Je l'essuie bien vite, car je ne veux pas attrister ceux que j'aime du deuil que je garderai toujours au fond du cœur ; d'ailleurs, je me dois en ce moment tout entière à ma mère... elle renaît sous l'influence de cet air bienfaisant, de ce doux soleil ; ses forces reviennent, je la trouve moins pâle, et mon père me serre quelquefois la main d'un air de joie et de confiance. Pauvre père ! que ferait-il si...? Leur union est si étroite ! ces deux cœurs sont si intimement soudés par les plus intimes fibres ; trente ans de confiance et d'amour les ont rendus si indispensables l'un à l'autre, qu'ils ne pourraient vivre séparés ! Cette admirable affection conjugale, que rien n'a pu amoindrir, ni l'âge, ni le déclin des forces et de la beauté, à laquelle les malheurs endurés en commun ont donné la solidité de l'airain, affection si noble et si légitime qui, après avoir rempli deux existences, doit être couronnée dans l'éternité, m'inspire un attendrissement profond et une émulation admirative. Je veux que nous puissions léguer à nos enfants de semblables exemples, et qu'un jour ils puissent dire : Oh ! comme notre père et notre mère s'aimaient !

Septembre 18...

Je n'aurais pas cru, il y a quelques années, pouvoir m'intéresser à une question de jurisprudence ; mais j'ai appris depuis que, par la force de la loi conjugale, la femme chérit ce qui intéresse l'époux, et que les questions les plus abstraites peuvent captiver l'esprit le plus frivole, lorsqu'elles occupent celui dont on porte le nom et qu'on aime uniquement. Or, mon mari, dans les quelques loisirs que lui laissent ses plaidoiries et ses travaux de cabinet, a étudié une question de droit, et voici que presque un livre entier est sorti de ses studieux loisirs. Je suis ce travail avec un intérêt extrême ; j'étudie, dans la mesure de mes petites facultés, cette question des *Testaments*, car telle est la matière qu'il a entreprise ; je recopie, de ma plus belle main, chaque page de son traité, et je jouis délicieusement en voyant combien mon mari m'est supérieur par la force, la lumière et la rectitude de son intelligence. Combien je plains les femmes qui cherchent à changer les rôles, à dominer celui avec lequel elles peuvent, tout au plus, partager l'autorité, et qui, fortes de leur faiblesse même, se prévalent de cet empire usurpé ! La dignité des deux époux périt d'ordinaire dans ce conflit d'autorité. Milton l'a dit admirablement : Adam est né pour l'empire, Eve pour la soumission et les grâces... J'accepte volontiers, au moins la première partie de cette proposition : heureuse de vivre soumise, plus heureuse encore puisque l'affection me rend l'obéissance facile.

Septembre 18...

Mon Robert vient de faire une action charmante

qui nous a tous comblés de joie. Il jouait au jardin avec sa sœur et le petit Adolphe; ils étaient confiés pour quelques instants aux soins d'une jeune domestique. Antoinette et Robert cherchaient et classaient des graines de réséda, des pois de senteur, etc.; Adolphe jouait sur l'herbe avec un petit chien, son compagnon fidèle. Nous, les mamans, nous étions fort tranquilles, car nous avions surabondamment répété à la bonne: «Prenez bien garde à la pièce d'eau! ne quittez pas les enfants!» mais la bonne causait, dans une allée écartée, avec une petite vachère, sa *payse*, et Adolphe se rapprochait de plus en plus du bassin aux poissons rouges. Soit mouvement trop brusque de l'enfant, soit caresse trop vive du petit chien, Adolphe perdit l'équilibre. Un faible cri retentit, et Robert, en se retournant, ne vit plus son cousin... Aussitôt mon fils vola vers le bassin, il aperçut la blouse de coutil d'Adolphe surnageant à peu de distance de la rive, et il descendit sans hésiter la pente gazonnée qui s'étend jusqu'au fond de la pièce d'eau. Il avait de l'eau jusqu'à la ceinture; mais mon courageux enfant n'avait pas peur. Il appuya solidement ses pieds, se retint avec la main gauche à la rive, et avec la droite, saisit et attira à lui le corps d'Adolphe. Dès qu'il l'eut étreint, il le traîna avec de grands efforts jusque sur la terre ferme, et là, redevenant enfant, mon Robert se prit à pleurer. La servante était accourue et jetait de grands cris qui parvinrent à nos oreilles. Nous accourûmes, mais Henriette, pressée par l'instinct du cœur, me devança. Elle vit son enfant étendu sur l'herbe, pâle, les yeux fermés... elle se jeta sur lui, l'enleva dans ses bras avec un cri qui sortait des entrailles... Robert courut à moi, et me dit à travers ses larmes: « Maman, il vit! il n'est pas noyé! » Je devinai tout, et je ne puis dire quelles actions de grâces j'élevai au ciel, en embrassant mon cher, mon généreux enfant... Ses larmes avaient cessé, il riait en se suspendant à mon cou... Mais Henriette me réclamait, je courus à elle... Son Adolphe ouvrait les yeux... On le porta à la maison, mais dès que les premiers soins l'eurent complètement rendu à la vie, Henriette voulut voir Robert, et sa reconnaissance, un instant suspendue par ses alarmes, s'exprima avec une effusion touchante. Antoinette était glorieuse de son frère!

Ils ne seront malades ni l'un ni l'autre, ces chers enfants; Adolphe, bien frictionné, bien réchauffé, dort du sommeil le plus paisible; Robert joue et court avec sa sœur. Nous sommes tous occupés de lui, mais en son absence, car nous craindrions, par un excès d'éloges, de flétrir la simplicité avec laquelle il a fait cette bonne action. On l'a bien séché d'abord, bien caressé ensuite, et puis on l'a envoyé jouer. Ma mère voulait congédier Nanette, la servante dont la négligence nous a causé tant de frayeur et tant de joie; mais les enfants ont si ardemment prié, qu'il a bien fallu lui faire grâce.

Septembre 18...

Le séjour de Henriette à la campagne n'interrompt pas le cours de ses *opérations*, et son zèle charitable trouve tous les jours à s'exercer. Sa santé exige de longues promenades, et elle en profite merveilleusement. Suivie de Robert, qui est maintenant son chevalier fidèle, tantôt elle va consoler et réjouir quelque pauvre infirme, quelque vieillard délaissé; tantôt elle va causer avec les petites pastoures qui gardent les chèvres et les vaches; elle tâche de leur apprendre leurs prières et de leur montrer à tenir l'aiguille; j'ai découvert qu'elle allait tous les matins, seule, panser une pauvre femme qui porte à la jambe un ulcère affreux; son mari connaît son secret et il a le bon esprit de la laisser faire... Le joli petit panier à ouvrage qu'elle emporte partout cache bien des mystères: c'est là qu'elle met les confitures, les fruits, les demi-flacons de vin vieux, les livres, les images dont elle réjouit le cœur de ses clients... Le soir, à la veillée, elle travaille à une charmante garniture d'autel, destinée à l'église du village, car la maison du bon Dieu est bien pauvre aussi; en se promenant au jardin, elle fait de gros bas de laine pour ses vieillards... Elle a inspiré, le croirait-on? le même zèle à ma petite Antoinette, qui s'exerce à tricoter des chaussons pour le père Joseph ou la mère Ursule... Il est vrai que cette belle ardeur n'est pas tout à fait désintéressée, car la mère Ursule donne des mûres à Antoinette, et le père Joseph a promis de lui élever un bouvreuil... un bouvreuil qui chantera ni plus ni moins qu'un merle!

Ce matin, je suis allée avec Henriette à la ferme. Nous avons trouvé la fermière fort soucieuse et en grande conférence avec ses servantes. « Qu'avez-vous donc? lui dis-je; vous paraissez tout en émoi. — Ce n'est pas sans cause, mesdames, répondit Françoise. V'là que toutes nos bêtes meurent... Quoi! la Noire est crevée hier, la Rousse et la Blanche sont sur le flanc; l'étable sera bientôt vide... et dire que l'*affranchisseur* (1) n'y connaît rien! — Il faudra en parler à mon père; il fera venir un bon artiste vétérinaire. — Sauf votre respect, il n'y verra goutte, dit une vieille servante de ferme qui a son franc parler. Mais moi, je connais quelqu'un qui pourrait guérir nos bêtes. — Qui donc? — C'est une femme, la grande Gothe, qui était autrefois une grande fermière; elle a perdu ses biens, rapport à la mauvaise conduite de son mari; mais elle a un secret, un fameux secret qui la fait vivre. — Quel est ce secret? dit Henriette. — Ah dame! je n'en sais mie, mais elle guérit toutes les bêtes là où elle va. Elle leur fait des breuvages, quoi! avec des herbes qu'elle ramasse dans les champs, et on lui donne cent sous par chaque bouteille de médecine. — Je l'ai fait quérir, ajouta Françoise. — La voici! » dit Colette la petite vachère, d'un air assez épouvanté et en se serrant contre ses compagnes.

La grande Gothe était une femme de cinquante ans, brune, maigre, l'air mystérieux et solennel. Elle nous fit en entrant une profonde révérence, et je lui demandai à brûle-pourpoint s'il était vrai qu'elle possédât un remède pour guérir les bestiaux malades. « Un remède qui vient des anciens, me répondit-elle d'un ton grave et pénétré. — L'avez-vous apporté? — Non, madame, je dois le faire sur place; je trouverai ici, dans le pré, les herbes qu'il me faut. — Il ne faut pas seulement des herbes, n'est-ce pas, Gothe? dit Françoise d'un ton craintif. — Des herbes qui ne seraient pas cueillies d'une certaine manière n'auraient pas de vertu, c'est sûr et certain, répliqua Gothe. — Que voulez-vous dire par là? demanda Henriette avec sa voix douce et ferme. Expliquez-vous, Gotha? — Eh bien! je cueille mes herbes de la main gauche, je les lie avec des pailles mises en croix, et je dis dessus certaines paroles, que je ne vous raconterai pas, petite

(1) *Affranchisseur*, nom qu'on donne au médecin vétérinaire dans certaines campagnes.

dame, car c'est là le grand secret. — C'est de la superstition! s'écria Henriette indignée. Nous ne souffrirons pas cela chez nous, Françoise! — A votre volonté, répondit Gothe avec insolence; je ne vous force pas de payer mon remède, et toutes vos bêtes pourront crever sans que je m'en mette en peine. En tous cas, vous pourrez appeler Cyprien le berger; il fera un rond sur la terre, il y écrira les vingt-quatre lettres de l'alphabet; sur chaque lettre il mettra un grain de blé, il placera une poule noire au milieu du rond, et par les grains qu'elle mangera on pourra savoir le nom de celui qui a jeté un sort à vos bêtes... ce sera une consolation... Au revoir, petite dame; au revoir, Françoise; j'avais rencontré un lièvre ce matin, j'aurais dû me douter que la journée n'aurait pas été bonne... »

Elle s'en alla en branlant la tête. Françoise et les servantes paraissaient consternées. « Elle nous jetera un sort, bien sûr, elle est si méchante! » dit l'une d'elles. Je me mis à rire. « Vous ne croyez pas aux sorts, madame? demanda Françoise. — Ni aux breuvages? ajouta la vieille servante. — Ni à Cyprien le berger, qui est si savant? ajouta une autre. — Il faut bien croire à quelque chose, dit gravement la petite Colette. Moi, d'abord, je crois aux songes, et j'ai bien peur de Cyprien qui jette des sorts et qui va au sabbat. Ma grand'mère avait vu son grand-père, à Cyprien, qui était loup garou! exclama la servante. — Ces dames savent bien qu'il y a des revenants! dit Françoise, et des sorciers et des devins, qui lisent dans le grimoire. — Ces dames savent qu'on peut voir en songe son futur mari, en mettant un miroir sous son oreiller, c'est connu, cela! ajouta Colette d'un air capable. — Et que le vendredi est un mauvais jour, et qu'il ne faut pas faire la lessive pendant la semaine sainte, de peur de mourir dans l'année! »

Toutes ces exclamations étaient parties comme un feu de file, sans nous laisser le temps de placer un seul mot. Nous nous regardions, ébahies d'abord, attristées ensuite; enfin, Henriette prit la parole, et dit: « Ma bonne Françoise, ma sœur et moi nous croyons en Dieu et en la sainte Église, mais nous ne croyons ni aux sorciers, ni aux loups garous, ni aux revenants. Si les breuvages de la grande Gothe sont salutaires, c'est aux plantes qu'elle emploie et non aux simagrées qu'elle y mêle, qu'ils doivent leur vertu. Il y a du péché, de l'offense envers Dieu, ma bonne Françoise, dans de pareilles superstitions, c'est fort triste... — Dame, on nous l'a appris ainsi de jeunesse, et nous le croyons, dit Françoise. Mais ces bêtes malades, qu'en ferons-nous, chères dames? — Nous allons envoyer chez le vétérinaire, » dis-je.

Nous sortîmes; ma sœur était très-préoccupée de ce qu'elle venait d'apprendre; cette ignorance de nos pauvres paysans l'attristait profondément. « Si incrédules aux touchants mystères de notre religion, disait-elle, et si accessibles aux plus ridicules superstitions! »

Elle en parla à mon père, à son mari, au mien, au curé de la paroisse, invoquant leur secours à tous pour combattre ce fléau de l'âme. « Il faut instruire la jeunesse! » fut la réponse commune. Or, le village ne possède qu'un instituteur primaire; les petites filles, les mères de la race future, sont abandonnées à elles-mêmes et grandissent dans une ignorance presque complète; les contes de la veillée sont à peu près leur seule nourriture intellectuelle. Là était le mal, car les enfants se souviennent toute leur vie de ce qu'ils ont appris sur les genoux de leur mère... Henriette, d'accord avec son mari et avec le vieux curé, organisa une grande conspiration; elle dressa ses batteries, et nous consentîmes tous à souscrire pour l'érection d'une école de filles, tenue par les sœurs de la Charité. Mon père donne, pour l'école et le logement des pieuses institutrices, un pavillon qui se trouve à l'extrémité de la propriété, et tout près du village; ma mère fournira le linge et le mobilier; Albert et Julien donnent de l'argent; les bonnes sœurs auront de plus un ouvroir pour les jeunes filles, et celles-ci iront faire chez les filles de Saint-Vincent les veillées d'hiver. La mission spéciale de nos maîtresses sera : d'enseigner les commandements de Dieu et de l'Église, de combattre les superstitions villageoises, et d'apprendre aux petites filles la couture et les reprises.

Nous attendons beaucoup de bien de cet établissement, que l'on devra au zèle et à l'activité de Henriette. Ma mère a grandement applaudi à ce projet... Ajoutons que la *Rousse* et la *Blanche* sont guéries, grâce à l'*affranchisseur* de la ville.

Octobre 18...

Le soleil pâlit, les premières pluies ont fait tomber les feuilles, et le manteau doré dont l'automne avait couvert les forêts et les jardins s'étend maintenant sous les pieds des passants, souillé d'eau et de fange. Mais la nature reprendra la vie, les bois se couvriront, après l'hiver et les neiges, d'une nouvelle et plus fraîche parure... Seul, l'homme ne renaît pas, et arrivé à l'hiver de l'âge, les beaux jours qu'il attend ne se lèveront plus que sur d'autres rives. Je suis mortellement triste... est-ce influence de la saison? serait-ce pressentiment?

Octobre 18...

L'ombre des mauvais jours s'était projetée jusqu'à moi... La santé de ma mère, un instant ranimée, décline d'une manière visible... Elle ne quitte plus sa chambre...

Octobre 18...

Je n'ai pas le courage d'écrire, car je n'ai pas la moindre espérance, et mon père lui-même n'ose plus en conserver. Quel changement en quelques jours!

Octobre 18...

Elle m'a gardée auprès d'elle cette nuit, elle a voulu me parler, elle a écrit son testament dans mon cœur. « Isabelle, m'a-t-elle dit, tu ne peux pas t'abuser sur ma position; tu as vu souffrir et mourir, et tu sais que le bon Dieu me rappelle à lui... Mon enfant chérie, adorons sa volonté, le bon Maître sait ce qui convient à chaque créature. Je le bénis de toute mon âme pour tous ses bienfaits, pour la vie qu'il m'a donnée, pour l'éducation chrétienne que j'ai reçue, pour les soins et les conseils des bons parents qui m'ont entourée et que je vais aller rejoindre... Qu'il soit béni pour l'époux qu'il m'a donné dans sa bonté, béni pour vous, mes enfants, ma consolation et ma joie; béni pour les peines, béni pour les satisfactions de la vie, béni pour cette heure de la mort qui me ramène à lui! béni en toutes choses, car il fait concourir les biens et les maux au salut de ceux qui l'aiment! »

Elle s'arrêta épuisée, mais les yeux animés d'une dernière et plus vive ardeur. « Mon enfant, reprit-elle après un instant de repos, souviens-toi de ces pa-

roles que nous avons lues autrefois : *O mort! que ton conseil est bon!* Je les médite sans cesse, et éclairée par ces conseils funèbres, je te répète, de ce lit que je ne quitterai plus et d'où l'on juge si bien les choses humaines : Ma fille, aime toujours ton Dieu ! tout est là…

Je lui serrai la main; elle continua : — Je prierai pour toi, pour ton bon mari, pour tes petits-enfants… Je ne te dis pas de consoler ton père; je le connais, ce cœur si longtemps lié au mien : il ne se consolera pas, mais cette séparation, si pénible à la nature, sera de courte durée… Bientôt nous serons réunis, éternellement réunis auprès de Dieu !… Quelle pensée ! quelle félicité !… Je laisse Albert aux soins de l'ange terrestre que le Seigneur lui a donné… Henriette nous l'amènera au ciel… Mon pauvre Léon !… J'aurais voulu vivre pour lui, afin de lui servir quelque temps encore de guide et d'appui, afin de le voir marié à son tour… Dieu ne le veut pas… son saint nom soit béni !… Tu trouveras dans ma petite cassette un registre où sont écrits les noms de mes pauvres : je te les lègue, Isabelle, ainsi qu'à Henriette… Je te recommande en particulier Eugénie, ma petite filleule, à qui je voulais faire apprendre un état… je t'en laisse le soin et la surveillance… Je voudrais bien que vous pussiez continuer toutes deux à fournir à quelques pensions que je payais à de pauvres vieilles infirmes… l'enfance et la vieillesse du pauvre sont si délaissées !… Puis, ma fille, tu prieras, tu feras prier pour moi… Ne m'oublie pas devant le Seigneur !…

Je ne pouvais lui répondre; elle me serrait la main d'une faible étreinte, et me disait : — Chère enfant, tu m'as bien aimée… tes enfants t'aimeront à leur tour… quand tu me pleureras, lève les yeux au ciel… c'est là le séjour où la douleur et la mort n'entrent plus… O mon Dieu ! daignez y recevoir votre pauvre servante !…

Ses forces s'éteignaient, mais pendant toute la nuit, elle parla, en phrases entrecoupées, de Dieu et du ciel… par fois, un demi-sommeil s'emparait d'elle, et alors elle nous nommait tous, nous qu'elle aime… Une fois, après un instant de repos, elle se réveilla avec un sourire indicible, et me dit : Je rêvais, il me semblait que j'étais dans le jardin de mes parents, ce beau jardin où fleurissaient tant de roses, où les pêches venaient si belles sur les espaliers… mon père, ma mère étaient là… je revoyais leurs visages aimés, disparus depuis longtemps, et ils me disaient : — Te voilà enfin !… J'étais heureuse… et je me suis réveillée… je voudrais revoir ce beau jardin…

Ce discours me navrait : les paroles des mourants ont tant de force et de simplicité ! et je sentais que bientôt elle reverrait les jardins de ses rêves… Tout en elle est calme, pur, pieux; elle achève tranquillement une vie sans tache, elle s'avance sans frayeur vers un avenir dont jamais elle n'a douté !… Oh ! que la mort du juste est belle ! j'admire et je pleure ! Quelle âme, quel exemple, quelle affection, hélas ! nous perdons !

1er Novembre 18…

Elle est allée au ciel célébrer cette fête et se mêler aux phalanges des cœurs qui aiment et suivent le Seigneur. Sa mort a été aussi belle que sa vie; elle est heureuse; mais nous ! perdre en une année sa mère et son enfant… j'étouffe… ma mère ! je ne la verrai plus… cette parole si douce est éteinte ! cette main qui m'a bénie ne se lèvera plus sur mon front ! ces yeux ne me regarderont plus… Quelque chose de moi meurt avec elle…

2 Novembre 18…

Je l'ai vue dans son cercueil, belle encore, car les promesses de l'éternité reposent sur ce bienheureux et calme visage. Je prie pour elle et je la prie… Mon Dieu ! recueillez-nous tous dans votre sein, auprès de ma mère…

10 Novembre 18…

Elle repose dans le cimetière du village, et notre place, à nous, est marquée auprès d'elle, à l'ombre de la croix. Je pense toujours à sa mort, si solennelle et si calme; je vois l'expression de ses traits, après qu'elle eût reçu en son âme le *gage de la gloire future*, et il me semble que si les saints disaient à leurs derniers moments : *Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir!* ma mère aurait pu dire aussi ces étonnantes paroles : Mon Dieu ! faites-nous mourir de la mort des justes ! que notre fin ressemble à la leur !

Que mon mari a été bon pour moi en ces jours de deuil !… et mon pauvre père ! c'est à lui qu'il nous faut songer maintenant…

15 Novembre 18…

Nous quittons la Ronde, où nous étions arrivés si joyeux et d'où nous partons si tristes. Il le faut… Albert et Henriette vont demeurer chez mon père; il ne sera pas seul, mais pourra-t-il vivre, n'ayant plus la moitié de sa vie ?…

(*La suite à un autre numéro.*)

# LE TALISMAN DE LA FÉE DELNAÏ.

CONTE.

## I

### REINE ET BERGER.

Il était une fois un beau royaume qu'on appelait la Wolomiska : c'était au temps des fées. Le Dolman, grandiose et magnifique, coupait le royaume en deux parts. Les eaux de ce fleuve enfantaient des fleurs et des fruits merveilleux; tous les rêves de la pensée prenaient sur ses rives une forme réelle.

Une jeune fille régnait seule en ce séjour; on la nommait Noélie. Elle avait vingt ans, point de mère, point d'amie, et le soir, quand la brise endormait les flots du Dolman, on entendait la voix de l'onde qui

répétait les soupirs de la reine : « O martyre! ils sont tous à mes pieds, ils me disent heureuse, et mon cœur au dedans de moi a peur, peur parce qu'il est seul. Qu'importent la grandeur et l'or à l'enfant abandonné dont nul n'a guidé les pas? O immortels! génies du pardon et des larmes, qu'ai-je fait pour que l'on me condamne à n'avoir pas une âme pour conseiller mon âme? »

Ainsi disait la reine dans le secret de sa riche demeure, et les étrangers passaient et repassaient sans l'écouter. Un seul être en ce vaste royaume consolait Noélie.

C'était un enfant de douze ans, Valski, le page de la reine. Il était fils d'Odelli, simple bergère, à qui des mains mystérieuses avaient autrefois confié l'enfance de la fille des rois, longtemps inconnue de ses propres sujets.

Odelli avait aimé et allaité la reine, et la reine, en souvenir de ce premier amour, avait dit à l'enfant : « Fils d'Odelli, viens près de moi pleurer ta mère qui n'est plus, viens ! Aux yeux de la Wolomiska, tu seras mon page, mais dans mon cœur tu seras mon frère. »

Valski, obéissant comme tout ce qui aime, avait quitté sa paisible chaumière, et, sous le riche manteau du page, il servait la reine et pleurait Odelli. Souvent triste au milieu de ses nobles travaux, il songeait aux jours de son enfance et croyait voir encore Noélie, en habit de bergère, partager avec lui son pain et ses jeux. La noble fille, alors cachée à tous et à elle-même, était déjà, pour Valski et sa mère, un être à part, une maitresse, une reine.

Un jour, tandis que Noélie dormait dans son humble berceau, la nourrice fidèle avait vu successivement apparaître deux fées : Gargouille et Delnaï, l'une génie du mensonge, l'autre génie de la vérité. Gorgouille avait maudit l'enfant, Delnaï l'avait plainte; mais toutes deux, penchées sur le berceau, avaient dit : « Tu seras reine, tu souffriras! »

Deux fois tombée des lèvres immortelles, la fatale prédiction s'était gravée dans le cœur d'Odelli, et plus tard, de peur que son fils ne vît en sa compagne une simple enfant des champs, elle lui avait répété mille fois :

« Noélie sera reine! Noélie souffrira! »

Grandeur et souffrance, diadème et martyre, ces mots se confondaient dans l'esprit du berger, et croyant ne plus aimer la reine, tant il la respectait, il s'était fait son serviteur.

Quand mourut Odelli, le pâtre quitta sans regrets sa chaumière et son pays. Où est ce qu'on aime, là est la meilleure patrie! Qu'avait aimé Valski? Deux êtres : l'un était allé l'attendre au delà de la vie, l'autre montait sur un trône et dominait les rives du Dolman. C'est sur les marches de ce trône que l'enfant coulera ses jours, jusqu'à ce que les génies du souvenir lui permettent de revoir Odelli.

O mystère! honneurs, victoires, tout concourt au bonheur de la jeune fille, et, dans ce vaste empire, à peine a-t-elle un cœur, le cœur d'un berger! Lui seul a pour la reine un regard compatissant, lui seul comprend qu'au faîte des grandeurs on peut souffrir.

Une femme, il est vrai, se dit la confidente et l'amie de sa souveraine; c'est Ourika; mais l'orgueil ne tient pas lieu d'amour. Noélie ne lui confie qu'à demi sa pensée; elle n'est pas sûre de ce cœur qui paraît soumis et fidèle, elle ne se sent point véritablement aimée. Néanmoins Ourika passe pour la plus fortunée des mortelles, le parfum de l'encens lui suffit. Elle aime les intrigues de cour, elle caresse du regard la belle idole de la Wolomiska; mais la flatterie, le mensonge, la duplicité, sont les filets redoutables dans lesquels elle cherche à enfermer cette idole.

Et Noélie, fille des solitudes, hésite entre l'abandon et le semblant de l'amitié. La flatteuse Ourika n'a point endormi la reine, mais une indicible mollesse est née de ses adroits discours. On a dit à Noélie que ses guerriers avaient porté son nom victorieux jusqu'au fond des déserts, elle a souri. On lui a dit qu'un sage vieillard à qui elle avait confié l'administration du royaume ne méritait par ses censures que l'exil et l'oubli : l'exil et l'oubli sont tombés sur lui; et la terrible Ourika a fait peser sur un grand peuple le poids de sa perfidie.

Mélange de pleurs et de sourires! La reine a demandé : Où donc est le bonheur? Et son cœur innocent a dit : Le bonheur n'est pas dans la flatterie, mais dans la vérité. Hélas! aucune voix, pas même la voix de son cœur, n'a répondu quand elle a dit : Où est la vérité?

Un jour que, solitaire dans la foule, la reine avait reçu l'hommage de son peuple, elle rentra malheureuse dans son palais, et se mit à pleurer, comme un enfant lassé de ses jouets désire un bien dont il ne connait que le nom.

Pendant que Noélie pleurait, de petits pas se font entendre, humbles comme les pas du dévouement, pressés comme les pas d'une respectueuse compassion. La reine a deviné qui s'approche, ils sont sitôt comptés ceux qui s'empressent auprès des grands lorsque l'heure de la magnificence est passée! Valski parait devant son illustre maitresse, il ose à peine lui parler; mais, comme témoignage unique de son innocent servage, en la voyant pleurer il pleure, et la reine est consolée.

Pouvoir d'une larme! une larme console un être accablé de tristesse. La fille des rois attache son regard sur le regard de l'enfant. « Valski, dit-elle, toi seul m'as vue pleurer, toi seul es mon ami. »

Le page s'incline; instinctivement sa pensée retourne à la pauvre chaumière où vivait autrefois Noélie. Là il se sent plus fort. Aujourd'hui qu'elle est reine, elle a pour la saluer les clameurs d'un grand peuple, pour la soutenir cent mille bras armés; autrefois pour la servir elle n'avait qu'Odelli et son fils : c'est pourquoi Valski n'a pas peur quand il se souvient du passé.

Bonne et sincère, Noélie ne feint pas devant son frère de lait un bonheur qu'elle ne connaît point. Elle entr'ouvre son âme. Valski compte les plaies qu'ont faites les grandeurs, et sa voix enfantine dit quelques mots tout bas, de ces mots qui ne sont rien, mais que la foule ne dit pas. Tout à coup Noélie pensive s'écrie : « Bon page, où est la vérité?

— Princesse, répond Valski, un enfant ne peut avoir ni science ni sagesse; mais je me souviens d'une histoire que ma mère m'a contée.

— Parle, fils d'Odelli.

— C'était dans le repos d'une admirable nuit. La reine enfant dormait dans un berceau de feuillage et de fleurs; ma mère veillait pour elle; moi, je n'étais pas né. Une fée apparut aux yeux étonnés d'Odelli. Un manteau blanc tombait sur ses beaux pieds, un diadème ornait son front; elle était calme comme sont les génies d'espérance. Ma mère, pâle de sur-

prise, n'osait l'interroger; mais parce que son cœur était pur, l'immortelle lui parla.

« — Je suis Delnaï, dit-elle, je suis la vérité. Ne crains pas. Seule, tu as aimé l'enfant qui n'avait point d'ami. En récompense un fils te sera donné qui te tiendra lieu de celui que tu as perdu. »

— La fée n'était pas mère; un fils ne se remplace pas!

Elle ajouta, vous regardant avec amour :

« Puis cette enfant sera reine, cette enfant souffrira! La flatterie l'enveloppera comme un réseau, le secret des cœurs lui sera caché; elle sera malheureuse; ainsi le veut mon ennemie, l'impitoyable Gorgouille; mais j'ai pitié de la reine à cause de toi, Odelli! Si jamais elle perd courage, qu'elle vienne à moi dans la grotte des Pleurs. » Ma mère allait parler... elle ne vit plus rien qu'un nuage embaumé; et la reine dormait.

— Et la reine dormait? dit Noélie rêveuse. Enfant, ta voix est douce comme le vent du soir. Je veux aller dans la grotte des Pleurs : guide mes pas, je te confie la reine. »

## II

### LA GROTTE DES PLEURS.

Un pâtre guidait une bergère dans un sentier obscur, tous deux marchaient en silence; l'enfant hardi, la bergère timide. Pourquoi si timide? Hier, elle était fière; hier, elle était reine; aujourd'hui reine encore, elle se cache sous les habits d'une fille des champs. Que cherche-t-elle? la vérité.

Après mille fatigues, les voyageurs arrivent à l'entrée d'un souterrain. Ils pénètrent, non sans quelque frayeur, sous ces voûtes obscures. La royale bergère saisit la main de Valski.

« Mon frère, j'ai peur!

— Pourquoi craindre? répond l'enfant. Cette grotte, il est vrai, est visitée par deux fées ennemies; mais à ceux qui cherchent la vérité Gargouille n'a jamais apparu. »

Ainsi disait le page, et Noélie avançait à pas lents. Tout à coup une scène étrange frappe ses yeux : une fille, au front impassible et sans tache, se tenait au fond de la grotte; un vêtement de couleur sombre, un voile de lin, une couronne de feuillage, telle était sa parure, et sous ce costume sévère elle était si belle, qu'on se sentait à son approche saisi de respect.

« Qui es-tu? dit-elle à l'étrangère.

— Je suis Noélie la bergère. Et vous, comment vous nomme-t-on?

— Irène.

— Votre âge?

— On ne l'a point compté.

— Votre pays?

— Aucun ne me réclame.

— Le nom de vos parents?

— On ne s'en est pas souvenu.

— Où donc votre vie s'est-elle écoulée?

— Aimée d'une immortelle, j'ai vécu seule en ce calme séjour; je n'ai point su le mal, et rien en moi n'a troublé la paix.

— Quelle est cette immortelle qui vous a protégée?

— C'est Delnaï, la vérité.

— Sachez-le, noble Irène, j'ai longtemps suivi les détours du Dolman pour venir implorer Delnaï.

— Bergère, si tu ne cherches pas uniquement la vérité, garde-toi de rester ici! Cette grotte appartient à deux fées ennemies : l'une ou l'autre apparaît aux mortels, selon les dispositions de leur cœur.

— Mon cœur est droit, je veux la vérité.

— Ne demande pas ce que la foule demande, méprise ce qu'elle estime. Crois-moi, pauvre fille, reste bergère et demande la paix pour toi et tes brebis.

— La paix pour mes brebis? Je voudrais encore un talisman au moyen duquel je connaîtrais en toute chose la vérité.

— Que dis-tu? La vérité serait-elle bannie des champs et des chaumières de la Wolomiska? Je pensais qu'à la reine seule elle était inconnue.

— Vous connaissez la reine?

— Je l'aime.

— Vous l'aimez?

— Cela t'étonne? Tu crois que pour aimer il faut toucher, voir, écouter? Non, plaindre et se souvenir, c'est assez!

— Vous plaignez la reine?

— Oui, parce que des flatteurs l'environnent; L'homme n'est grand que par la science de lui-même.

— D'où naît cette étrange affection pour une royale inconnue?

— Étrangère en tous lieux, hormis dans cette grotte aimée, j'ai dû choisir sous le ciel une patrie, une maîtresse. Le sol de la Wolomiska avec ses lauriers et ses myrtes m'a charmée, et mon cœur, ne voulant pas se disperser en frivoles affections, s'est donné tout entier à la reine.

— Si la reine vous appelait à sa cour?

— J'obéirais.

— Pourquoi?

— Je l'aime.

— Que lui diriez-vous?

— La vérité.

— Et quoi encore?

— La vérité.

— Et si la vérité blessait ses oreilles, si elle vous chassait?

— J'irais bien loin aimer la reine plus encore, car je la plaindrais davantage.

— Elle fuit les fronts sévères, vous ne lui plairiez point.

— Je plais à Delnaï... Mais la nuit est venue, cessons ces discours... voici l'heure des apparitions... Adieu, bergère; que ta houlette soit ton seul trésor; que l'herbe croisse, verte et fleurie, sous les pas de tes petits agneaux; adieu.

— Adieu. »

Ainsi dirent les deux femmes, et Noélie vit sans regret la solitaire s'éloigner. Elle ne l'aimait pas.

Un souvenir de la belle Ourika pénétra subitement dans la grotte. Qu'elle était séduisante avec ses paroles de miel, son doux regard et ses mains caressantes!

Tout à coup Valski, épouvanté, jette un cri de douleur : une main invisible l'a touché, il est tombé presque sans vie aux pieds de sa reine. Elle-même a frémi : une odeur de soufre se répand dans la grotte, les bruits de la tempête se mêlent au cri des oiseaux de proie. Le Dolman frissonne... Voici la fée! Son œil enfante la tristesse, ses mains sèment l'effroi, ses pieds détournent l'espérance.

Pâle, désolée, Noélie voudrait mourir; la vie lui apparait longue, menaçante, empoisonnée.

« Tu souffres, dit la fée avec un ricanement odieux; il ne tient qu'à toi de jouir. Sacrifie ce qui te reste d'amour pour Delnaï. Tu hésites entre elle et moi, tu nous outrages toutes deux : il est temps, choisis. Mensonge ou vérité! Si tu te donnes à moi, sois heureuse; sinon, souffre!

— Je meurs! » dit Noélie.

A ce cri de détresse, Valski ouvre les yeux; il défendra la reine; il se lève, une baguette brûlante le touche, et le voilà retombé dans son évanouissement.

« As-tu fixé ton choix? dit la fée implacable. Mensonge ou vérité? »

La belle enfant soupira d'épouvante, et tombant sans pensée, sans souvenir, elle murmura :

« Vérité! »

Alors on entendit un immense soupir. Le Dolman unit sa voix aux voix de la forêt, et les échos répétèrent trois fois après la fée cruelle :

« Reine, tu souffriras! »

Cependant l'aurore blanchissait les montagnes, tout s'éveillait dans la Wolomiska : l'homme et la fleur; l'un pour souffrir et attendre, l'autre pour briller et mourir. Un parfum léger pénétrait dans la grotte, une vague espérance naissait au cœur de Noélie : elle rêvait qu'on lui pardonnait. Elle écoute : une inimitable symphonie plane dans les airs, des harpes invisibles frémissent sous des doigts inconnus; une immortelle paraît dans un nuage, un manteau blanc couvre ses formes aériennes, sur sa poitrine est un miroir d'une admirable transparence; ses pieds sont nus, son regard est calme comme un regard d'enfant.

« Qui êtes-vous? dit Noélie.

— Je suis la vérité.

— Pardonnez-moi!

— Je te pardonne. »

La reine ne tremblait plus; mais, voyant son page immobile à ses pieds :

« Valski, mon frère est-il donc mort? dit-elle.

— Il vivra! »

Et, touchant le fils d'Odelli, la fée lui rendit le mouvement; le jeune enfant regarda sa reine et se remit doucement à l'aimer.

Alors la fée se retournant vers Noélie, lui dit :

« Pourquoi ne m'as-tu pas appelée?

— Je souffrais.

— Es-tu donc malheureuse?

— Je suis reine.

— Que veux-tu de moi?

— Un talisman pour connaître en toute chose la vérité.

— Reçois ce miroir, fille de ma tendresse. Il t'apprendra ce que nul ne sait par lui-même. Tu jugeras des choses, non selon les apparences, mais selon la réalité; tu connaîtras la pensée des autres, et, ce qui est plus difficile, tu te connaîtras toi-même. »

En disant ces mots, l'immortelle posait son beau miroir dans les mains de la jeune fille, et, s'élevant de terre par une puissance supérieure, elle allait disparaître, quand la royale enfant s'écria :

« Emmenez-moi où vous allez.

— Tu appartiens à la terre.

— Mais si je perds courage?

— Appelle-moi, je viendrai, » répondit la fée. Et ses beaux pieds s'enveloppant dans un nuage radieux, quittèrent le sol de la grotte des Pleurs.

## III

### LA TOUR DES SOUFFRANCES.

Le temps avait passé. Noélie, plus sage et plus humble, avait regardé son cœur dans le miroir de la fée. Que d'illusions sur ses paroles et ses actes! ce que nulle voix n'eût osé dire, le miroir le disait. Noélie accepta ses sévères oracles en baissant les yeux.

Dès lors commença la réforme journalière de ses pensées les plus secrètes. Elle sut que la moitié de ses souffrances venait de sa propre imperfection. Il lui fut montré dans son âme mille riens qu'elle détestait dans les autres et dont elle se croyait exempte. Vingt fois elle fut sur le point de briser son miroir; mais, fidèle à Delnaï, elle continua humblement cet examen qu'aucun mortel n'a jamais fini.

Non-seulement la reine acquit une parfaite connaissance d'elle-même, mais encore, à l'aide du miroir, elle parvint à lire la pensée d'autrui. Chaque parole d'Ourika fut pesée, chaque parole fut condamnée; toute fourberie démasquée, toute illusion détruite, que restait-il d'Ourika? une ennemie perfide, cherchant à corrompre le cœur de sa noble maîtresse par de basses adulations.

Valski, le page dévoué, avait aussi été jugé par le redoutable miroir; mais, vrai en tout, il avait été reconnu tel, et sa souveraine lui avait donné double part de confiance.

Cependant, encore malheureuse, Noélie sentait le besoin d'une amie.

« Va, dit-elle à son page, amène-moi cette belle étrangère, dont l'amour rude et fort sera mon bouclier. »

Valski se souvint de la vierge qu'il avait vue dans la grotte des Pleurs, et il partit. Irène vint à la cour, croyant n'avoir à parler qu'à une dame du palais. Elle vit tout d'un œil simple, rien ne l'étonna, rien ne la charma.

S'enveloppant de mystère, Noélie déposa son bandeau royal, reçut fièrement la solitaire, et lui dit que sa souveraine avait résolu de la choisir pour confidente et de la combler d'honneurs.

« Nul honneur n'est fait pour moi, dit simplement Irène; servir la reine est mon désir.

— Sache lui plaire en la flattant.

— La flatter? moi, m'avilir!

— A d'autres les paroles sévères, la reine veut être louée.

— Je ne la louerai point.

— Que prétends-tu lui dire?

— La vérité.

— Malheureuse! un seul mot te perdrait!

— Qu'importe?

— Qu'importe? imprudente! Ne sais-tu pas quel sort t'est réservé si tu as le malheur de tomber en disgrâce! Tu connais ce donjon que le peuple a nommé *la Tour des Souffrances?* L'air, la lumière, l'amitié, tout manque aux prisonniers; ils n'ont plus d'espérance, ils ont le souvenir, le souvenir qui tue. Crois-tu vivre sous ces arceaux maudits?

— J'espère mourir.

— Quoi! au bonheur, à la vie, tu préfères...

— La vérité! »

Pleine d'admiration, Noélie replaça le diadème sur son front; puis regardant avec tendresse la belle étrangère, elle dit :

« Voici la reine. »

La solitaire inclina sa tête et toucha de ses lèvres le manteau de Noélie. L'amitié venait d'unir ces deux cœurs. Dès lors, une seule pensée leur fut donnée : ce que l'une aimait, l'autre l'aimait aussi ; et si l'une souffrait, l'autre était malheureuse.

Jalouse du triomphe d'Irène, Ourika la perfide ourdit contre elle un sombre complot. Noélie assembla les grands de son empire. Ourika fut jugée, condamnée, et devant tous la reine lui adressa ces reproches :

« Tu m'as trompée : tu as dit de mes actes : *C'est bien,* quand il eût fallu dire : *C'est mal.* Tu m'as fait chasser un vieillard vénérable dont les sages conseils luttaient contre ta fourberie. Or, voici mes ordres suprêmes :

« Valski, mon page, ira porter un anneau d'alliance au ministre exilé; ce vieillard reviendra, et ses cheveux blancs seront honorés par moi et par mon peuple. La noble Irène recevra l'hommage de tous ; tous apprendront qu'elle m'a dit la vérité, elle et mon page, le fils de la douce Odelli. Et toi, Ourika, tu expieras dans les larmes le mal que tu as fait. Va donc à la Tour des Souffrances, va languir, va mourir !»

Ourika jeta un cri d'horreur mêlé de malédiction; des gardes s'avancèrent, on l'entraîna. Des archers ouvrirent la Tour sans espérance, qui se referma pour jamais.

Noélie régnait paisiblement. La sagesse était dans son cœur, la justice dans ses édits. Irène la soutenait dans ses jours de faiblesse.

Un jour, hélas ! la reine tenait dans ses mains son précieux talisman. Tout à coup un éclair fend la nue, la foudre tombe, une main froide paraît dans un mélange de grêle et de lumière; cette main touche le miroir, Noélie voit tomber et se briser son trésor.

Reconnaissant le pouvoir désolateur de la fée Gorgouille, elle verse d'abondantes larmes, et jetant à son beau royaume le lai de sa douleur, elle s'écrie :

Plaignez, plaignez la reine,
O rives du Dolman !
Une force inhumaine
Brise son talisman.

Alors, perdant courage, elle se souvient de la fée protectrice. « O Delnaï, dit-elle, à mon secours ! »

Une voix pénétrante résonne dans son cœur, elle écoute et recueille ces mots :

« Qu'as-tu besoin du miroir? Une amie, c'est un talisman ! »

Alors la jeune reine, abandonnant de nouveau sa vie à l'espérance, reprit courage et joie, et les échos de la Wolomiska répétèrent jusqu'à la nuit :

Ne plaignez plus la reine,
O rives du Dolman !
Le cœur de son Irène,
Voilà son talisman !

M^me DE STOLZ.

# BARTHÉLEMY DE LAS CASAS.

Il est de nobles cœurs que les grandeurs ne tentent pas, pour qui la fortune n'a point d'attraits, qui se détournent des terrestres affections, dont ils ont de bonne heure sondé le vide, qui laissent à d'autres la coupe enchantée des plaisirs, à qui le malheur sait faire éprouver l'enthousiasme et les saints attendrissements, et qui s'attachent à tout ce qui souffre avec l'ardeur et la constance des grandes passions. Depuis que le Christ est mort sur la croix au Golgotha, il n'est point de misère ici-bas qui n'ait rencontré quelqu'un pour l'épouser et la défendre : les malades ont trouvé parmi les amis de Dieu des milliers de serviteurs et de servantes; les lépreux ont vu à leurs pieds les rois et les reines; les captifs ont eu des rédempteurs, les orphelins des mères, les vieillards des filles, les ignorants des maîtres, les fous des gardiens et des protecteurs, les opprimés des avocats; et tous puisaient aux sources du Sauveur le dévouement, la persévérance, le courage dont ils étaient animés.

Quand un nouveau monde s'ouvrit aux investigations des navigateurs, quand des sources de richesses inconnues attirèrent sur les rivages américains des peuples de trafiquants, l'Eglise elle aussi franchit les mers. Sous la conduite de Cortez et de Pizarre, les chercheurs d'aventures allaient conquérir la fortune et asservir les corps; sous l'inspiration du grand Ximénès, sous la conduite de quelques moines, des prêtres allaient, à travers les travaux et les souffrances, consoler, conquérir et délivrer les âmes. Jamais champ plus désolé ne s'offrit aux travaux des courageux apôtres.

Les Espagnols, que le génie de Colomb avait guidés vers ces rivages, et que les aborigènes avaient accueillis avec une hospitalité si naïve, s'étaient rendus maîtres absolus du sol et des habitants. Ces opulentes contrées où tout excitait la convoitise des *conquistadores*, étaient pour eux comme une mine qu'ils exploitaient l'épée et le poignard à la main; après avoir dépouillé les temples, dont les riches et curieux ornements étaient livrés à quelques soldats de fortune, parmi lesquels un d'eux, dans un mémoire adressé à Philippe II, avoue qu'il a perdu au jeu le grand soleil d'or de Cuezo; après avoir pillé l'or, les rubis, les perles, les Espagnols s'étaient emparés des hommes eux-mêmes, et les avaient appliqués au travail, en les accablant sous de telles fatigues, sous de si horribles misères, qu'en *dix ans, quinze millions* d'Indiens périrent, et que ces pays, comparés par Las-Casas à des jardins et à des ruches, furent transformés en solitudes.

Le gouvernement espagnol avait autorisé cette mise en coupe réglée d'une nation entière. Les vaincus étaient partagés entre les vainqueurs; un officier avait pour son lot cent Indiens ; un cavalier avec sa femme, quatre-vingts; un cultivateur, trente, à la seule charge de leur faire connaître les vérités du salut et de leur payer *par an* un salaire qui équivalait à 2 fr. 50 cent. de notre monnaie. On employait ces malheureux aux mines, à la culture ; ils servaient de bêtes de somme ; s'ils fuyaient dans les montagnes, on les traquait avec des chiens comme la bête fauve ; on les tuait par partie de plaisir, pour s'amuser; les soldats s'exer-

çaient à qui fendrait le plus adroitement un Indien en deux; d'autres prenaient les petits enfants à la mamelle, les jetaient à l'eau en criant : «Nage, mon petit, nage! » Un jour, on rangea sur une montagne, au bord d'un précipice, sept cents Indiens, et, à un signal, on les poussa tous dans l'abîme. Les caciques étaient brûlés vivants. Les routes étaient couvertes d'Indiens mourant d'inanition, et qui répétaient aux passants le seul mot qu'ils eussent appris de la langue de leurs vainqueurs : *Faim! faim!* Les propriétaires espagnols et flamands, à qui le sol avait été concédé, s'excusaient de ces cruautés, en répétant que les Indiens n'avaient pas d'âme, et qu'il n'y avait pas d'inhumanité à traiter comme des bêtes des êtres qui ne faisaient pas partie du genre humain.

Ces sophismes et ces cruautés révoltèrent quelques esprits généreux. Déjà, les missionnaires dominicains, établis en Amérique, avaient élevé la voix contre les abus de la conquête; ils prêchaient contre les concessions qui tendaient à anéantir la race indienne; ils obtinrent enfin du pape Paul III un bref qui déclarait que les Indiens étaient des hommes capables de la foi chrétienne, dignes d'être admis aux sacrements, et qu'on ne pouvait, sans crime, priver de leurs biens et de leur liberté. Appuyés sur l'Eglise, sanctionnés par elle, les fils de saint Dominique parlèrent haut, et leur hardiesse parut si redoutable aux Espagnols, qu'ils voulurent chasser du Nouveau-Monde ces censeurs intrépides, qui proclamaient du haut de la chaire les droits de l'humanité. Ils n'y parvinrent pas, mais leur avarice obstinée neutralisa tous les efforts du zèle apostolique.

Cette lutte dura longtemps; elle enfanta de grands dévouements et de constants héroïsmes. Les anges connaissent le nom de ces prêtres obscurs, qui sacrifièrent leur vie à une nation torturée, à une cause perdue devant les tribunaux de l'Europe; parmi ces noms ignorés, parmi ces cœurs brisés sous l'effort d'une charité impuissante, un nom a surgi, une mémoire a survécu, et au souvenir de l'extinction des peuples américains, se mêle, impérissable, le souvenir de Barthélemy de Las-Casas.

La famille de celui-ci était originaire de France, de la province de Languedoc. Son père avait été un des compagnons de Christophe Colomb; il amena à Hispaniola le jeune homme, qui n'avait encore que dix-huit ans, et qui, dès lors, conçut une grande pitié pour le sort des pauvres Indiens. Il retourna en Espagne, acheva à l'université de Salamanque de brillantes études, et revint en Amérique dix ans après, en 1502. La fortune semblait lui ouvrir les plus flatteuses perspectives, il les dédaigna, et il entra dans la milice sacrée, afin de se mieux dévouer à la cause de la liberté chrétienne. Pendant douze ans, il lutta contre les puissants du siècle, invoquant contre eux, au profit des malheureux Indiens, les grands principes de l'éternelle équité; pendant douze ans, il consola, il secourut, il évangélisa les populations américaines; pendant douze ans il fatigua la cour de Castille de ses requêtes et de ses réclamations, et, n'obtenant rien, il se décida à porter ses plaintes au pied du trône de Ferdinand.

Il passa la mer, il vint, il sollicita une audience; Ferdinand lui fit répondre qu'il n'avait pas le temps de l'écouter, et, en effet, le temps du roi d'Aragon était compté : il mourut peu de jours après ce refus.

Le cardinal Ximénès prêta une oreille plus favorable aux paroles de Las-Casas. Il lui conféra le titre de protecteur général des Indiens; il fit des règlements qui assuraient à ces derniers les droits de l'humanité. Sa volonté puissante brisa tout ce qui s'opposait, en Espagne, à ces réformes; mais elle échoua aux Indes contre les habitudes d'une vieille et productive tyrannie.

Las-Casas retourna en Amérique, et il eut la douleur de voir les naturels de l'île de Cuba traités avec autant de cruauté que l'avaient été ceux d'Hispaniola: le massacre, l'esclavage et le vol étaient les seules lois de la conquête; désolé, il retourna en Espagne, et dénonça au jeune roi Charles-Quint les excès qui déshonoraient son règne. Il parla avec beaucoup de force, « car, à la vivacité française, qui décelait son ori» gine, dit un de ses historiens, Las-Casas joignait » une sensibilité communicative, une grâce passion» née, qu'un contemporain s'est efforcé de faire com» prendre, en disant qu'il était persuasif et violent. » Il toucha les cœurs, il ébranla les consciences, il obtint de nouveaux ordres; mais revenu en Amérique, son zèle demeura impuissant contre des abus tellement enracinés qu'ils ressemblaient à des droits.

La cour de Madrid, cependant, émue par ses cris, lui concéda trois cents lieues de côtes pour y travailler, selon ses vues, à la civilisation des Indiens. Il ne trouva personne pour le suivre à cette conquête qui ne devait pas faire couler de sang; il alla seul, — seul à la recherche des âmes. Les Espagnols, non-seulement avaient décimé ces malheureux peuples, mais ils en avaient encore abruti les misérables restes, par les funestes exemples et par l'habitude des liqueurs fortes, importées en abondance de l'Europe. La tâche était aride et pénible, il la poursuivit cependant durant huit années; ce fut à cette époque qu'il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et il trouva parmi ses confrères des cœurs dévoués qui comprirent le sien.

Les colons d'Hispaniola, qui, tant de fois, avaient méprisé les avis de Las-Casas, eurent recours à son intervention dans une occasion difficile. La guerre s'était allumée entre eux et les Indiens, lassés enfin de quarante années de tyrannie; cette guerre était sanglante et redoutable; les colons supplièrent Las-Casas de s'entremettre et de négocier la paix. Il y consentit, s'enfonça dans les montagnes de Baorako, où s'étaient réfugiés les insurgés, et réussit, par l'autorité de son nom et de sa charité, à leur faire déposer les armes. Dès qu'ils furent soumis, les Espagnols les surprirent et les massacrèrent.

Cette lâche trahison ralluma l'ardeur du missionnaire. Il repassa en Espagne pour demander justice; mais les difficultés recommencèrent. Il se décida alors à publier sa *Brève Relation de la destruction des Indiens*, terrible procès-verbal des cruautés commises sur les peuples américains, et qu'il termine par ces paroles éloquentes :

« Moi, frère Barthélemy de Las-Casas, religieux de Saint-Dominique, venu, par la miséricorde de Dieu, dans cette cour d'Espagne pour que l'enfer soit retiré des Indes, et aussi poussé par le soin et la compassion de ma patrie, qui est la Castille, afin que Dieu ne la détruise pas pour les grands péchés commis contre sa foi, son honneur et le prochain, j'achève ce traité sommaire à Valence, le 2 décembre 1542.

» Le dommage qu'ont reçu les couronnes de Castille et de Léon de ces dégâts et tueries, les aveugles le

verront, les sourds l'entendront, les muets le crieront et les sages le jugeront.

« Et parce que je ne puis désormais vivre longtemps, j'appelle à témoin Dieu et toutes les hiérarchies, et les ordres des anges, tous les saints de la cour céleste et tous les hommes du monde, de l'attestation que j'en donne et de la décharge que j'en fais de ma conscience. »

Cet écrit n'obtint d'autre résultat que de faire nommer Las-Casas à l'évêché de Chiapa, dans les Indes occidentales. Il accepta cette charge qui lui permettait de protéger les Indiens ; il retourna en Amérique où il trouva les conquérants plus orgueilleux et plus cruels que jamais. Ils croyaient tout permis à la force ; ils voulaient imposer silence aux plaintes et aux remontrances de Las-Casas; on l'opprima, on le chargea de fers, on lui opposa mille contradictions dans l'exercice de son apostolat. Il persévéra, et jusqu'à sa soixante-dix-septième année, il travailla au salut et à l'affranchissement des Indiens, avec l'ardeur et le zèle qui avaient honoré sa jeunesse. Enfin, rempli de jours, brisé de travaux, il se démit de son évêché, il revint en Espagne et chercha dans le cloître un sévère repos, laissant à d'autres les trésors du Mexique, ne demandant plus rien que la récompense promise à celui qui a bien travaillé et bien gardé la foi. Il vécut encore quinze ans, dans la piété et les bonnes œuvres, et mourut presque centenaire, à Valladolid, en juillet 1556, laissant une noble et sainte mémoire, chère à la religion et à la liberté.

EVELINE RIBBECOURT.

# L'INCURABLE.

Je pourrais la nommer : les dons de la jeunesse,
De la beauté, de la richesse,
Les arts aux succès éclatants,
Ajoutaient à l'envi la plus douce promesse
Au charme de ses dix-sept ans.
Et tout cela mentait ! Un mal épouvantable,
Aux accès furieux, impossible à guérir,
Fondit sur ce printemps si pur, si délectable,
Dans sa fleur de gaîté trop prompte à se flétrir.
La mère, sans espoir, justement alarmée,
Malgré des sanglots étouffants,
Bannit de sa maison sa fille bien-aimée
Pour sauver ses autres enfants.
Pauvre malade ! au lieu du monde
Ouvert à ses désirs, enchanté, radieux,
Au lieu de la famille où tant de joie abonde,
Plus rien devant son cœur, plus rien devant ses yeux
Qu'une solitude profonde !
Là seulement encor, dans les moments si courts
Que lui laisse la maladie,
La peinture et la mélodie
La retrouvent fidèle et lui portent secours.
Parfois la sœur hospitalière
La conduit au jardin, et, le regard au ciel,
Promet à l'incurable un bonheur éternel
Dans un lieu de repos, de santé, de lumière.
D'autres pourraient gémir, accuser de rigueur
Ce ciel qui ne sourit qu'au delà d'une tombe ;
Écoutez la malade, elle n'a dans son cœur
Que la douceur de la colombe :
« Autrefois, dit-elle, j'aimais,
» En face de l'hôtel où demeurait ma mère,
» A voir dans la mansarde une jeune ouvrière
» Dont la lampe, je crois, ne s'éteignait jamais.
» Un père infirme, une famille,
» Quatre frères au moins, une petite sœur,
» Se pressaient autour d'elle et vivaient du labeur
» D'une enfant, d'une pauvre fille.
» Depuis qu'un mal affreux est venu me frapper,
» Moi qui ne veille point et vis dans l'abondance,
» Je songe à la mansarde encore, et quand je pense
» Que le malheur, de porte aurait pu se tromper,
» Oh ! je bénis la Providence ! »
La Foi, l'ardente Charité,
Ont de ces cris du cœur qu'aucun mot ne peut rendre.
Dieu leur offre la croix, elles savent la prendre
En louant sa justice et surtout sa bonté.
Allant jusqu'au sublime en son mâle courage,
Heureux qui voit l'épreuve et la cherche pour soi !
Je n'ai point cette force, oh ! non, dites-le-moi,
Pleurs qui brûlez mes yeux et baignez mon visage !
J'ai vu le deuil à mon foyer ;
J'ai présenté le Christ aux lèvres de ma mère ;
La main qui sur mon bras aimait à s'appuyer
S'est glacée à jamais dans une étreinte amère.
L'incurable aurait dit peut-être : — Le Seigneur,
En frappant ici près le coup qui me déchire,
Eût fait des orphelins sans pain, sans protecteur. —
Hélas ! moi je n'ai pu le dire !
De l'épreuve accablé sous un fardeau si grand,
J'implore le Très-Haut, j'attends qu'il me soutienne.
Pitié, mon Dieu, pitié pour une âme chrétienne
Qui ne sait que gémir encore en murmurant :
Que votre volonté se fasse, et non la mienne !

HIPPOLYTE VIOLEAU.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE SEPTEMBRE.

Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, fut aussi frère et père de roi, puisque son frère cadet, le duc d'Anjou, régna en Espagne, et que son fils, Louis XV, devint roi de France à l'âge de cinq ans. Pour lui, élevé par le duc de Beauvilliers et par Fénelon, il avait, dès son enfance, attiré les vœux et les espérances du pays, et ses hautes vertus, ses talents, son amour pour le peuple justifiaient l'extrême tendresse de la nation pour ce prince. On attendait de lui le règne d'un sage et la réparation des fléaux dont

l'amour de la guerre et le désordre des finances avaient accablé le royaume. Mais la France ne vit pas ces beaux jours qu'elle s'était promis : le duc de Bourgogne mourut en 1711, à l'âge de trente ans. Sa femme l'avait devancé au tombeau de six jours, et son fils aîné, le duc de Bretagne, suivit ses parents au cercueil. L'opinion publique, consternée, attribua ces morts soudaines au poison; mais ce jugement, porté par un peuple désespéré, semble à peu près dénué de fondement. Cependant Saint-Simon admet la rumeur populaire. Voici quelques extraits du beau portrait qu'il a tracé du duc de Bourgogne :

« Ce prince naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler : dur et colère jusqu'aux derniers emportements, et jusque contre les choses inanimées; impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps; opiniâtre à l'excès, il aimait le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui était extrême; enfin, livré à toutes les passions, et transporté de tous les plaisirs; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en railleries et à produire les ridicules avec une justesse qui assommait. De la hauteur des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent... L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses furies, ses réponses étonnaient; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements. Il se jouait des connaissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses, et l'empêchaient de s'appliquer à une chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable.

» Tant d'esprit, et une telle sorte d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, et toutes si ardentes, n'étaient pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers, qui en sentait également les difficultés et les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience et la variété des remèdes. Dieu, qui est le maître des cœurs, et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et, entre dix-huit et vingt ans, il acheva son œuvre. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, et, autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs, et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné.

» Il mit toute sa force et sa consolation dans la prière, et les préservatifs en de pieuses lectures. Quel reflet de la Divinité dans cette âme candide, simple, forte, qui, autant qu'il est donné ici-bas, en avait conservé l'image ! On y sentait briller les traits d'une éducation également laborieuse et industrieuse, également savante, sage, chrétienne, et les réflexions d'un disciple lumineux, qui était né pour le commandement. Cette grande et sublime maxime, que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois, était si avant imprégnée dans son âme, qu'elle lui avait rendu le luxe et la guerre odieux; sa justice était munie de ce bandeau impénétrable qui en fait toute la sûreté; il se donnait la peine d'étudier les affaires qui se présentaient à juger devant le roi, au conseil des finances et des dépêches, et, si elles étaient grandes, il y travaillait avec des gens du métier, dont il puisait les connaissances sans se rendre esclave de leurs opinions. Il communiait au moins tous les quinze jours, avec un recueillement, un abaissement qui frappait, toujours en collier de l'ordre et en rabat et manteau court.

» Il connaissait le roi parfaitement, il le respectait, et sur la fin, il l'aimait en fils et lui faisait une cour attentive de sujet, mais qui sentait quel il était. Il aimait les princes ses frères avec tendresse, et son épouse avec la plus grande passion. La douleur de sa perte pénétra ses plus intimes moelles. La piété y surnagea par les plus prodigieux efforts.

» Les jours de cette affliction furent tôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie. Il ne crut point en relever; il en raisonnait avec ses médecins dans cette opinion; il ne cacha point sur quoi elle était fondée, et tout ce qu'il sentit depuis le premier jour jusqu'au dernier l'y confirma de plus en plus. Quelle épouvantable conviction de la fin de son épouse et de la sienne! Mais, grand Dieu ! quel spectacle vous donnâtes en lui ! et que n'est-il permis encore d'en relever des parties également secrètes, et si sublimes qu'il n'y a que vous qui les puissiez donner et en connaître tout le prix ! Quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix ! On ne dit pas seulement à l'égard de la mort et des souffrances, elle s'éleva bien au-dessus. Quelles tendres, quelles tranquilles vues ! quel surcroît de détachement ! quels vifs élans d'actions de grâces d'être préservé du sceptre et du compte qu'il en faut rendre ! quelle soumission, et combien parfaite ! quel ardent amour pour Dieu ! quel perçant regard sur son néant et ses péchés ! quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde ! quelle religieuse et humble crainte ! quelle tempérée confiance ! quelle sage paix ! quelles lectures ! quelles prières continuelles ! quel ardent désir des derniers sacrements ! quel profond recueillement ! quelle invincible patience ! quelle douceur ! quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchait ! quelle charité pure qui le pressait d'aller à Dieu !

» La France tomba enfin sous ce dernier châtiment. Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas.

» La terre n'en était pas prodigue, il était mûr déjà pour la bienheureuse éternité. »

*(Mémoires du duc de Saint-Simon.)*

# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

### N° 10.

Nos abonnées trouveront dans le catalogue de ce mois, un utile recueil composé de vingt études faciles, progressives, et venant de paraître. Cet ouvrage consciencieux, soigneusement doigté pour le piano, est dû au talent remarquable de M. Victor Tirpenne, qui a depuis longtemps su joindre l'expérience du professeur à la science de l'auteur. Chacune de ces études est un petit poème musical développé avec grâce et où la difficulté est habilement déguisée par le charme de la mélodie. Aussi les trouvons-nous fort justement intitulées : *Études mélodiques*, et nous espérons que nos jeunes lectrices s'empresseront de les juger et de les apprécier comme nous. Quant à la musique difficile et à la musique de danse, la quantité de morceaux que nous offrons ne nous permet pas d'en faire l'analyse. Nous ferons cependant observer que dans la musique de chant, il se trouve un opéra fort remarquable, *l'Ame en peine*, de M. de Flotow, qui est tout simplement un chef-d'œuvre, et dont nous donnerons tous les principaux morceaux détachés. Le succès obtenu par cette charmante partition nous dispense de tout éloge.

# ÉDUCATION MUSICALE.

Nous avons longuement parlé à nos jeunes lectrices de la musique russe, dont l'analyse française avait jusqu'alors dédaigné de s'occuper. Puis, à propos du grand maître Rossini, nous avons causé, entre nous, à huis clos, sans le moindre pédantisme, de cette belle et gracieuse musique italienne, sur le charme de laquelle on pourrait écrire des livres de poésies sans en compléter l'éloge. Nous allons aujourd'hui leur dire quelques mots de la musique de l'Allemagne, ce noble et grave pays où l'art naît plutôt qu'il ne s'apprend, où la mesure, le sentiment et la science si rare du rhythme sont pour ainsi dire des qualités innées jusques chez les plus humbles habitants des villages.

Les premiers opéras allemands furent composés par Keiser, Matheson, Hændel et Ulemann, pour le théâtre de Hambourg. Mais, dès cette époque, le drame lyrique national fut tout à coup supplanté par le genre plus léger de l'opéra italien. Bientôt tout l'empire fut peuplé de musiciens étrangers. Les plus célèbres compositeurs et chanteurs italiens furent invités à se rendre en Allemagne, et pendant quatre-vingts ans, on composa et l'on exécuta plus de musique italienne dans cette contrée que dans aucune partie du monde.

La musique des opéras de Hændel et de ses contemporains était d'un genre grave et majestueux. Elle s'adressait aux passions nobles, et avait peu de rapport avec les sensations ordinaires de la vie. Le style en était grand et pur, mais austère, et, tout en excitant l'admiration des artistes et des amateurs instruits, il avait peu de succès parmi les personnes que la mode seule attirait au théâtre; tandis que les opéras de J. F. Agricola, de Graün, de Hasse et de quelques autres, composés dans la manière de l'école italienne, en conservant toutefois les principales nuances du goût national, furent accueillis avec faveur et se répandirent dans toute l'Allemagne. Gluck, né en 1714 et mort en 1787, fut l'un des plus grands compositeurs de son époque. Doué d'un génie créateur, il étendit les limites de son art, et déploya une élévation inconnue jusqu'alors.

Bach, Naumann, maîtres de chapelle de l'électeur de Saxe; Misliweseck, né en Bohême; Pepuseh, qui d'après sa longue résidence en Angleterre, est souvent considéré comme appartenant à l'école anglaise; les deux Stamitz, Fischer et Winter, sont les meilleurs compositeurs allemands du dix-huitième siècle, et ils ne furent surpassés que par Haydn, Mozart et Beethoven.

Ce fut dans le siècle dernier que la musique instrumentale subit une révolution remarquable. Corelli, qui obtint le titre un peu banal de Prince des musiciens, est généralement considéré comme le fondateur de l'ancienne école de violon et de toute musique instrumentale. Hændel et Geminiani portèrent le style de cette école à sa plus haute perfection : cependant leurs compositions paraissent froides et sèches à nos oreilles modernes. De pesantes introductions, des fugues développées avec beaucoup d'art, mais produisant peu d'effet, des andantes sans variété, voilà ce qui compose l'ensemble de cette musique; mais on y remarque une profondeur de pensées qui compense le défaut d'imagination, et la science déployée dans ces productions leur assure pour toujours des droits à l'admiration des artistes.

Les compositeurs intermédiaires jusqu'au temps d'Haydn formèrent une seconde école. Plus légère que l'ancienne et moins brillante que la nouvelle, cette musique n'eut la durée ni de l'une ni de l'autre. Haydn, et après lui Mozart et Beethoven, par la puissance de leur génie, donnèrent une nouvelle impulsion à la musique instrumentale, et ce genre de composition acquit une énergie et un intérêt dont on ne l'aurait pas cru susceptible auparavant.

François-Joseph Haydn naquit en 1732 à Rohrau, petite ville de la Bohême. Son père exerçait la profession de charron. Pendant ses premières années, Joseph

Haydn éprouva des chagrins qui, heureusement, n'altérèrent pas son génie. Les compositions sacrées et profanes de ce grand maître jouissent d'une égale réputation. Ses oratorios, connus dans tout le monde musical, sont particulièrement populaires en Angleterre, où l'on exécute souvent des fragments des *Saisons* et de la *Création* et quelquefois ses oratorios entiers concurremment avec ceux de Hændel, pour lequel Haydn professait une profonde admiration. Il l'appelait alors le Père de la musique moderne, et c'est peut-être à l'enthousiasme qu'il éprouva, en écoutant à Londres les oratorios de ce savant compositeur, que nous devons la *Création*.

Malgré le talent déployé par Haydn dans la musique sacrée, il doit surtout sa réputation à ses symphonies et à ses quatuors. Que de grâce et de simplicité dans sa musique instrumentale, et quelle fécondité prodigieuse! Malgré la révolution opérée dans la musique depuis cinquante ans, on est encore frappé aujourd'hui de la fraîcheur des idées répandues dans ses compositions. Ce grand maître mourut le 26 mai 1809.

Wolfgang-Amédée Mozart naquit le 27 janvier 1756. La précocité de son talent fut remarquable, car avant d'avoir atteint sa seizième année, il jouait sur le piano des airs très-difficiles et il improvisait d'une manière surprenante. Avant l'âge de huit ans, il fit un voyage en France et en Angleterre avec son père et sa sœur, et il se fit entendre dans toutes les cours de l'Europe. A Londres, le père du jeune musicien tomba dangereusement malade, et pendant qu'il était retenu au lit par les suites de sa maladie, son fils, qui entrait alors dans sa neuvième année, écrivit sa première symphonie. Il la mit en partition avec tous les instruments connus alors, sans oublier les cymbales et les trompettes, et il disait à sa sœur, assise près de lui pendant qu'il travaillait: « Fais-moi souvenir de donner aux cors quelques beaux morceaux à exécuter. »

Il ne nous est pas permis de suivre Mozart pas à pas dans sa carrière musicale, qui fut peut-être la plus brillante de notre époque, sans en excepter celle de Rossini. Doué d'un génie sublime, il excella dans tous les genres. Ses symphonies et ses quatuors, ses belles partitions d'*Idoménée*, de *la Clemenza di Tito*, des *Nozze de Figaro*, de *Don Giovanni* et de *la Flûte enchantée*, ses messes, son fameux *Requiem* et sa musique de piano, toutes ses œuvres, enfin, sont également remarquables par la beauté du chant et la richesse des accompagnements : aussi méritent-elles l'admiration de tous les siècles.

Marie Lassaveur.

(*La fin au prochain numéro.*)

## REVUE MUSICALE.

En un pareil moment, au milieu d'un si tumultueux conflit d'événements, en présence de cette sorte de concile de toutes les idées, de toutes les croyances, de tous les goûts, qui résument dans une multitude de genres la civilisation au dix-neuvième siècle, qu'avons-nous à écrire de l'art de la musique, qui semble nous avoir dit son dernier mot? Cependant, qui peut mieux reposer le cœur et l'esprit des agitations de la vie du monde, que ces longues et plaintives mélodies, que ces bruits grandioses et sonores, que ces gais murmures d'oiseaux, dont le charme pénètre notre âme et renaît dans notre mémoire. La musique a des voix pour toutes les oreilles, des notes pour tous les cœurs : à l'adolescent, elle parle d'espérance, à l'homme mûr elle parle de bonheur, au vieillard elle parle de souvenir.

Parce que le vent, comme on dit, n'est pas à la musique, il ne faut pas croire qu'elle a brisé ses ailes. Les hirondelles volent contre le vent, faisons comme les hirondelles.

Lorsque la grande salle de l'Opéra fut tendue de ses banderoles de pourpre et d'or, lorsque les doubles couronnes de France et d'Angleterre s'y enlacèrent dans un fraternel éclat, lorsque les pierreries, les étoffes de brocart, les uniformes chamarrés, eurent jeté à la flamme des lustres ces scintillements impossibles qui rappellent les contes des *Mille et une Nuits*, un silence profond succéda au tumulte. Rossini parla de sa grande et sublime voix, si pénétrante, si austère parfois, et toujours si mélodieuse. Le trio de *Guillaume Tell*, ce chef-d'œuvre empreint d'un génie que Rossini a rarement surpassé dans ses autres compositions, nous enveloppa de son influence magique. Jamais les acteurs chargés de l'exécution difficile de ce morceau n'eurent plus de verve et d'inspiration; jamais les notes échappées de leur voix ne remuèrent plus violemment l'auditoire subjugué. Je ne sais si les hôtes illustres qui assistaient à la représentation communiquaient à cette grandiose musique une majesté que je ne lui avais jamais trouvée à un si haut point; je ne sais si les artistes avaient découvert ce jour-là des richesses enfouies dans les profondeurs de leur talent, toujours est-il que le trio de *Guillaume Tell*, le duo de *la Reine de Chypre*, *la Sicilienne* des *Vêpres siciliennes*, les *variations* de Hummel; en un mot, toute cette magnifique représentation produisit un effet immense, et que j'en parle encore avec une émotion dont je voudrais me défendre, par égard pour ceux qui n'ont pas eu le bonheur de la partager. Voilà pour le passé.

Le théâtre de l'Opéra-Comique prépare un petit acte dont le poëme est dû, dit-on, à MM. Barbier et Carré, et dont la musique est attribuée à M. Monfort; mais quelque chose de bien plus important se trame en ce moment sous les ombrages de Spa. Il est question d'une partition nouvelle que M. Meyerbeer achèverait, dans le but de l'offrir au théâtre de l'Opéra-Comique. Voilà pour l'avenir... Oh! pardon! je dois parler aussi des *Lavandières de Santarem*, opéra-comique en trois actes que le Théâtre-Lyrique va mettre à l'étude, et dont le rôle principal doit être confié au talent de madame Lauters.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre!

Hélas! voilà que nous pourrions dire comme le poëte!

Les feuilles jaunissent, les brouillards gris du matin annoncent la fuite des beaux jours. Il y a dans la nature je ne sais quelle teinte mélancolique qui nous fait pressentir les frimas. Tu vas nous dire adieu, joyeux soleil; mais toi, fille du ciel, divine musique, tu vas nous saluer de tes mélodieux accords. Tu sèmes en ce moment dans le sillon de l'avenir ce grain précieux qui doit devenir une gerbe brillante; tu amasses en silence des trésors qu'il nous sera permis de recueillir. Il faut bien que l'espérance d'une ample moisson nous console de la nullité de nos récoltes printanières. Allons, grands et laborieux cultivateurs du domaine musical, mettez intrépidement la main à l'œuvre, remuez hardiment le terrain que doivent féconder vos futures inspirations, échauffez du feu de votre souffle vivifiant la séve qui pousse la fleur, la fleur qui pousse le fruit, afin que nos lèvres ardentes s'y désaltèrent, comme le voyageur épuisé retrouve la force et le courage devant la source de l'oasis.

Marie Lassaveur.

# ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

**CRÈME FOUETTÉE AU CAFÉ ET A LA CRÈME.** — Prenez une demi-pinte de bonne crème, ajoutez-y une demi-once de gomme pulvérisée, laissez bien fondre pendant le temps nécessaire, ajoutez une once et demie du sucre râpé et tamisé, fouettez fortement avec un balai d'osier, et enlevez la mousse à mesure qu'elle se forme, dressez en pyramide. Vous aurez fait infuser en même temps une once de café en grains, fraîchement grillé, dans une pinte de bonne crème, pendant l'espace de quatre heures; ajoutez-y une demi-once de gomme pulvérisée, une once et demie de sucre blanc râpé et le blanc d'un œuf bien frais; fouettez fortement, enlevez la mousse, et dressez sur le même plat.

**CRÈME FOUETTÉE AU KIRSCHWASSER.** — Prenez un litre de bonne crème, une once un quart de gomme pulvérisée, un quart de sucre râpé, deux petits verres de kirschwasser, fouettez le tout comme la précédente, et dressez. On peut, bien entendu, varier les liqueurs et les parfums.

**MARMELADE DE POIRES.** — Prenez six livres de poires de rousselet et cinq livres de sucre; mettez les poires pelées, coupées par quartiers, et dont vous aurez enlevé les pepins et la partie pierreuse, dans de l'eau fraîche, et faites-les cuire jusqu'à ce qu'elles soient amollies; retirez-les, placez-les sur un tamis de soie, écrasez-les; faites cuire vos cinq livres de sucre jusqu'au *petit boulé*, c'est-à-dire jusqu'à ce que trempant l'écumoire dans le sucre et soufflant à travers les trous, le sucre en sorte en bulles; quand il est à ce point, jetez-y la pulpe des poires, remuez constamment, et quand le tout sera arrivé à la consistance de marmelade, versez dans des pots.

Toutes les marmelades de poires se préparent de même.

# CORRESPONDANCE.

— Ah ça! Florence, pourrais-tu me dire ce qui se passe? Les boulevards sont tellement encombrés de promeneurs, que j'ai cru ne pouvoir jamais arriver jusqu'ici... les hommes s'accostent en se serrant la main, ils se forment en groupes et causent avec animation.

— Eh quoi! ma chère, tu ignores qu'après des prodiges de vaillance, la tour Malakoff est tombée en notre pouvoir, et qu'à cette heure les pavillons de France, d'Angleterre, de Sardaigne et de Turquie flottent sur les murs de Sébastopol!

— Sébastopol est pris? Mon Dieu! je vous rends grâces! vous avez donné la victoire à nos braves soldats qui ont combattu pour la gloire de leur patrie, pour la civilisation des peuples de l'Orient. Mais tandis que nous pleurerons avec les mères et les sœurs de ceux qui ne sont plus, consolez-les, mon Dieu, par l'idée que le sang généreux de ces martyrs aura coulé pour racheter la paix du monde, et qu'ils vivront éternellement dans la reconnaissance de leurs concitoyens.

— Je te remercie, Jeanne, d'avoir exprimé les sentiments que j'éprouve... mais je ne suis pas disposée à te parler de notre planche. Allons faire un tour au jardin, je te cueillerai un bouquet de roses et de clématites, mes fleurs de prédilection.

— Ce sont aussi les miennes et j'ai prié ma mère d'en entourer le petit berceau de ce que nous nommons notre jardin... Quand le temps est beau, c'est là que je vais faire mes lectures; il me semble que je m'y complairai mieux encore quand je serai entourée de ces fleurs.

— Que lis-tu en ce moment? Jeanne.

— L'*Histoire d'Écosse*, par Walter Scott. Tu sais ma préférence pour cet auteur, tout à la fois grand historien, romancier et poète.

— Moi, je préfère Fenimore Cooper. Je trouve moins de lenteur dans ses récits, une peinture plus exacte, quelque chose de plus précis dans ses descriptions, et surtout des couleurs plus vives. Il est vrai que les mœurs américaines offrent un champ plus vaste à l'imagination, des variétés de types que Walter Scott ne pouvait rencontrer en Écosse.

— Cependant tu reconnaîtras qu'il y a dans Walter Scott, outre le côté poétique de son talent, une rare connaissance de l'histoire. Jamais chroniqueur n'a mieux mis en scène les hommes de son temps.

— Du reste, ma chère, les romans de ces deux auteurs sont aussi bons qu'instructifs, et à l'un comme à l'autre, j'appliquerai ces vers du poète aimé :

> La main du jeune enfant peut l'ouvrir au hasard,
> Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
> Sans que de ses tableaux la suave décence
> Fasse rougir son front couronné d'innocence.

Je n'oublierai jamais, vois-tu, les émotions que j'ai éprouvées en lisant *le Pilote*, *les Puritains d'Amérique*, *le dernier des Mohicans*. Quelle noblesse de caractère chez ce marin! dans ce sauvage, quel dévouement! Walter Scott ne connaît pas ces élans spontanés.

— Peut-être, mais si ses types sont plus calmes, plus froids, ils n'en retracent pas moins bien de nobles caractères. Et puis quel savant historien, quel poète! Dans ses ballades, ses légendes, quelle exquise sensibilité! on sent qu'il aime sa patrie, quand il chante ses gloires, quand il pleure ses revers. Comme

il peint bien le temps où il place les personnages de ses romans : *Lucie*, *l'Antiquaire*, *Kenilworth*, *le Pirate*, *les Puritains d'Ecosse*, *Wawerley*, *Ivanh*... voilà des types, des œuvres bien différentes ... tant admirables et palpitantes d'intérêt.

— Tu me demandais, l'autre jour, ...e je pensais de Goldsmith, de miss Edgeworth, d'Élisabeth Wetherell? Goldsmith et son *Vi...e de Wakefield* sont autant connus que Fénelor... son *Télémaque*. Quant à miss Edgeworth, je ... peu lue, quoiqu'elle ait écrit beaucoup pou... la jeunesse. Je n'en dirai pas autant d'Élisabet... Wetherell, dont le roman du *Vaste Monde* est u... œuvre excellente.

— Mais ... me semble, Florence, que nous nous oublions ...ec nos littérateurs anglais et américains, et comme *il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte*...

— Tu as raison. Mais auparavant, j'ai encore une question à te faire.

— Laquelle?

— C'est sur les Aztèques.

— Ah! mon Dieu, laisse donc en paix ces petits monstres, ils ont fait leur temps : on n'en parle plus.

— Comment! tu nommes des monstres une race d'hommes exceptionnelle? les descendants d'une caste sacerdotale, des modèles de perfection anatomique, des miniatures qui ont l'agilité de l'oiseau, la beauté des Grecs, la grâce des Français...

— Et l'esprit des idiots, dois-tu ajouter pour compléter le portrait de tes deux personnages sur lesquels l'Académie des Sciences vient d'écrire ceci :

« Nous nous sommes fait amener les deux enfants, » frère et sœur, arrivés de l'Amérique centrale à Pa- » ris, et bien que ces chétives et bizarres créatures » soient intéressantes sous les rapports de l'anatomie » et de la psychologie, nous n'en devons pas moins » déclarer qu'ils ne présentent aucun des caractères de » l'origine merveilleuse qu'on leur attribue. — Ces » Aztèques, puisque tel est le nom que la légende ra- » contée à leur sujet par des guides intéressés leur at- » tribue, bien loin de descendre des Montézuma et des » Guatimozin, n'ont pas une goutte de sang américain » dans les veines, et sont nés d'une mère indienne dans » un village sis aux bords de l'Honduras, où ils pas- » saient pour de petits *singes*. — C'est là qu'un habile » spéculateur, Yankee de nation, voyant tout le parti » que l'on pourrait tirer de ces deux ébauches de la na- » ture, obtint, pour mille piastres, l'autorisation de les » emmener et d'en faire autant d'*exhibitions* que bon » lui semblerait. — Aujourd'hui la mère réclame au- » près du consul, qui n'en peut mais, ses précieux pe- » tits monstres, devenus d'un si bon rapport.

» Tel est le résultat de notre examen et des rensei- » gnements positifs que nous avons recueillis sur l'o- » rigine de ces deux êtres. »

— Devant une autorité aussi respectable, je m'incline, ma chère Jeanne; mais tout cela ne me dit pas où ils ont pris ce nom d'Aztèques dont on les honore.

— Les Aztèques sont une peuplade qui, vers la fin du douzième siècle, émigra d'Asie dans l'Amérique centrale, où elle rencontra d'autres peuplades asiatiques comme elle et auxquelles elle se mélangea. Ce sont ces différentes tribus qui plus tard habitèrent le Mexique, et tu sais ce que l'histoire d'Espagne raconte de ce peuple dont elle triompha il y a trois siècles. ... ont ces ... Juge toi-même, ...ges que nous montre ...ommes ave... nous venons de parler. Maintenant l'H..., vite! notre planche. Y es-tu? Tiens!... regarde, quelles merveilles je t'ai apportées!...

— Oh! c'est vrai... que de jolies choses! Des cols, des bonnets, des mouchoirs, des chiffons de toutes sortes..... Est-ce mon trousseau de noces que tu veux me faire commencer?... Ah! tous ces manteaux!... Bon Dieu, que de formes différentes!.., et tous ces noms nouveaux : manteau Victoria... manteau Régina... manteau Fustanelle... manteau Ristori!.. etc., etc.

— Oui, j'ai prévu l'hiver; mais mettons un peu d'ordre dans nos travaux, et commençons notre planche.

1, Quart d'un mouchoir, d'une exécution facile et prompte; tu peux le broder également au plumetis ou au feston; dans tous les cas, tu feras au plumetis les nervures des fleurs, et des jours dans le cœur des deux fleurs qui sont dans les coins.

2, *Hermance*. Ce nom se brode au plumetis; les pois pourraient être remplacés par des œillets.

3, 4 et 5, Tablier pour enfant. Au nº 25, sur le côté *verso* de la planche, tu verras l'effet de ce tablier, une fois monté. Le nº 3 te montre l'entre-deux qui forme pièce sur les épaules; le nº 4 est la garniture que tu dois poser légèrement froncée tout autour du jockey. Ce dessin n'est composé que de guipure et de feston. Quant au fond du tablier, c'est-à-dire la petite jupe, on le fait en batiste, en toile très-fine, mais le plus généralement en percale. Comme largeur, il doit avoir à peu près un mètre dix centimètres; la longueur doit être proportionnée à la taille de l'enfant. Dans le bas, on fait un ourlet aussi sur les deux côtés; au-dessus de cet ourlet on place quatre ou cinq petits plis.

6, *Flavie*, plumetis.

7 et 8, Bonnet pour enfant. Ce dessin est léger et gracieux; je t'engage à le broder au plumetis, avec du coton très-fin sur de la mousseline suisse ou sur de la batiste bien fine; entre la guirlande et le fond courant de la passe se trouve la place d'une coulisse. Tu orneras ce bonnet, si tu veux l'offrir à ta petite nièce, de deux rangs de guipure très-claire dans lesquels tu disposeras en comètes des masses de petits rubans de satin, de gaze ou de velours. Ces bonnets, doublés en soie, sont charmants; la couleur de la doublure doit toujours être celle des rubans.

9, *O. C. F.*, enlacées, plumetis et feston feuille de rose.

10, *Victoria*, plumetis simple.

11, *Elvire*, plumetis.

Fin de la petite édition.

12, Col Bertha. Je sais tenir mes promesses. Tu te souviens peut-être que le mois dernier, je t'ai parlé d'un dessin avec lequel tu pourrais employer le tulle *crêpe*; eh bien, le voilà.

Dessine d'abord le col sur du nansouk, ensuite place en dessous le tulle crêpe; le nansouk sera découpé, une fois la broderie finie, et le tulle devra se trouver sous les fleurs où tu vois des croix, comme dans les trois bouquets du milieu du col. Ces bouquets se brodent au plumetis avec du coton nº 10 marqué à *la croix* : c'est le meilleur; un feston feuille de rose

encadre ces bouquets; les petites marguerites du bord se font au plumetis; un cordonnet très-fin les entoure. Maintenant, tu dois te demander ce que représentent toutes ces petites épines qui suivent le dessin guipure? C'est ce qu'on nomme le point de *Venise*, la plus ravissante nouveauté du moment. Il faut, pour le faire, employer du fil d'Irlande numéro 60. Quant à l'exécution, commence par tracer la bride guipure en l'air comme si tu voulais faire une bride ordinaire, puis fais deux ou trois points de feston jusqu'à ce que tu arrives à une de ces petites épines; alors, au lieu de continuer, tu traces l'épine deux fois, prenant toujours l'étoffe; tu festonnes cette épine, et cela ramène ton aiguille à son point de départ; de l'autre côté de la bride, tu dois faire de même. L'ouvrage terminé, toutes ces épines, ou, pour mieux dire, ces points de *Venise* étant découpés, je ne puis te dire tout ce que l'ensemble de ce col renferme de grâce et de légèreté. C'est vétilleux à faire, j'en conviens; mais avec un peu de patience, il te sera facile de vaincre cette petite difficulté. Du reste, le col sans ce travail de point de Venise, et avec le seul emploi du tulle, serait encore très-joli. Le tulle coûte 3 fr. pour un col comme celui-ci et les manches.

13, Garniture pour les manches assorties au col. Je t'engage à faire ces manches ainsi composées : une garniture comme celle-ci ayant trente-cinq à quarante centimètres de largeur, et en dessous de la garniture un bouillonné de tulle *crêpe* ayant pour poignet l'entre-deux du nº 14. Ces manches réunies au col te feront une ravissante *parure* pour tes plus belles toilettes de cet hiver. A ce propos, je te dirai qu'il est encore trop tôt pour t'envoyer les vraies modes de la saison dans laquelle nous allons entrer; attendons le mois prochain, et je serai sûre alors de ne point m'écarter de la vérité; pour le moment, la planche de manteaux doit te suffire; tu ne trouveras là que l'embarras du choix, tant dans les formes que dans les garnitures. Tu sais que si le patron de la planche n'est pas de ton goût, je suis toujours prête à t'envoyer celui que tu voudras me désigner. Mais revenons à nos dessins.

14, Entre-deux assorti au col et à la garniture.

15, *L. M.*, plumetis et œillets ou pois très-fins.

16, *Hersilie*, plumetis.

17, *C L.*, avec une couronne de marquis; les lettres au feston feuille de rose, et la couronne au plumetis.

18, *V. G.*, plumetis.

19, *H. F.*, plumetis.

20, Écusson renfermant les lettres T. O., plumetis fin. L'oiseau doit être fait au point de plume et au point grainé.

21, Écusson, dans le milieu duquel se trouve le nom de *Marie* : plumetis et feston feuille de rose.

22, *C. B.*, œillets ou pois.

23, *L.*, plumetis.

Tourne la planche.

24, Corbeille turque. Cette corbeille, une des plus jolies nouveautés de chez madame Marie Soudant, se fait en laine au crochet plein, fond et couvercle compris.

Le croquis de notre planche te montre un dessin représentant un semé de fleurs; celui dont je vais te donner l'explication est composé de raies turques, dessin bien plus dans le style de la corbeille, et surtout plus en rapport avec le nom qu'on lui a donné.

Choisis de la laine de Saxe cinq fils, dans les couleurs suivantes : rose de Chine, gris perle, jaune turc, vert Isly, noir, bleu de France, rouge ponceau, et blanc. Prends deux écheveaux des cinq premières couleurs, et trois au moins des trois dernières, c'est-à-dire rouge, bleu de France et blanc : ces couleurs étant celles qui forment le fond de chacune des raies. Voici maintenant comment tu dois t'y prendre pour faire cette corbeille ; écoute bien : Tu commenceras par la raie rouge. Prends ton crochet (que je t'engage à choisir en buis ou en ivoire) et monte une quantité de mailles produisant à peu près une longueur de 65 à 70 centimètres. Accroche la première maille à la dernière, et fais par-dessus ce rang, trois rangs pleins, ce qui fera quatre rangs.

5e rang. — 7 mailles laine rouge, 2 mailles grises, 1 maille rouge, 2 mailles grises, 7 mailles rouges, 2 mailles grises, 1 maille rouge, 2 mailles grises, et ainsi de suite.

6e rang. — 5 mailles rouges, 3 mailles grises, 1 maille rouge, 3 mailles grises, 5 mailles rouges, 3 mailles grises, etc.

7e rang. — 9 mailles rouges, 3 mailles vertes, 9 mailles rouges, 3 mailles vertes, etc.

8e rang. — 3 mailles rouges, 4 mailles jaunes, 1 maille noire, 4 mailles jaunes, 3 mailles rouges, 4 mailles jaunes, etc.

9e rang. — 5 mailles rouges, 2 mailles jaunes, 2 mailles noires, 3 mailles jaunes, 5 mailles rouges, 2 mailles jaunes, etc.

10e rang. — 8 mailles rouges, 4 mailles grises, 8 mailles rouges, 4 mailles grises, etc.

11e rang. — 3 mailles rouges, 2 mailles vertes, 3 mailles rouges, 4 mailles vertes, 3 mailles rouges, 2 mailles vertes, etc.

12e rang. — 6 mailles rouges, 6 mailles vertes, 6 mailles rouges, 6 mailles vertes, etc Les deux rangs qui suivent se font unis avec de la laine rouge ; tu dois avoir ainsi une bande d'une largeur d'à peu près 5 centimètres, au milieu de laquelle se trouve une rangée de petites palmes cachemire. Il faut, pour que cette corbeille ait une hauteur convenable, quatre raies égales de largeur, et ne différant entre elles que par la nuance du fond : l'une sera fond bleu, celle d'après fond blanc, et la quatrième fond rouge comme la première que nous venons d'indiquer. Pour la raie bleue, il y a dans la palme un petit changement de couleur : les deux premiers rangs de gris sont remplacés par deux rangs jaunes, les trois mailles vertes par trois mailles grises, et les deux seconds rangs jaunes par deux rangs roses. Quant aux autres raies, c'est la répétition de la raie rouge.

Pour faire le couvercle d'une façon régulière, je te conseille de couper un carton de forme ovale, pouvant s'adapter sur l'ouverture de la corbeille; sur ce modèle de carton tu feras ton couvercle au crochet, composé de cinq raies cachemire un peu moins larges que celles du tour de la corbeille. Pour cela, tu supprimeras un ou deux rangs de mailles unies, bleues, rouges ou blanches. La raie du milieu doit être fond blanc.

Ces deux parties de crochet achevées, il te reste à monter la corbeille. Voici comment tu dois t'y prendre : coupe un carton de la dimension de la première

partie du crochet, c'est-à-dire de celle qui doit former le tour de ta corbeille; coupe ensuite deux cartons ovales sur celui qui t'a servi pour faire le crochet du couvercle; ces deux cartons te serviront, l'un de fond, l'autre de couvercle; tu recouvriras extérieurement de percaline rouge ou bleue le carton du fond et celui du tour. Tes deux morceaux de carton ainsi préparés, tu étendras chacun de tes crochets sur le carton qui lui est destiné, tu le coudras en haut et en bas, puis tu réuniras par un surjet la partie du tour au fond de la corbeille. Tu doubleras ensuite le tout avec de la percaline ou de la soie, ce qui vaudrait mieux encore. — Pour le couvercle, tu placeras un peu de coton sur le milieu du carton, de manière à le faire bomber légèrement, puis, tu étendras par dessus le crochet, que tu coudras tout autour avec le carton.

— Mais, Jeanne, tous ces points seront vilains; et le dessous du couvercle?

— Tu le doubleras de soie ou de percaline, et les points qui te préoccupent, tu les dissimuleras sous une ganse en passementerie dont tu garniras aussi le tour du haut et le tour du bas de ta corbeille. — Il ne te restera plus avec cette ganse qu'à placer une anse de chaque côté, une poignée dans le milieu du couvercle, et une bande que tu coudras sous un bouton, à l'aide duquel tu fermeras ta corbeille. As-tu compris, ma Florence?

— Très-bien.

25, Ensemble du tablier pour enfant; le dessin se trouve sur le côté des broderies.

26, Écran en fleurs. Procure-toi d'abord une paire de manches pour écran; les prix varient depuis 2 fr. jusqu'à 15 ou 20, et plus. Coupe sur du carton assez épais un rond ayant treize centimètres de diamètre; recouvre ce rond ou du moins l'un des côtés avec du papier vert satiné; ce papier vert, tu le colles avec de la gomme, en le repliant tant soit peu sur l'autre côté du carton; sur ce côté, tu appliqueras ensuite un papier vert à faire les fleurs, c'est-à-dire mince et pas glacé. Pour que l'écran ait plus de grâce, il faudra entre ce papier et le carton placer un peu de ouate ou de coton dans le milieu seulement. Ces deux petites opérations terminées, tu auras auprès de toi des feuilles assorties aux fleurs qu'elles doivent accompagner; ces feuilles seront collées sur un rang tout autour du rond préalablement fixé dans le manche. Les feuilles doivent un peu dépasser le carton; après cela tu disposeras, toujours à l'aide de la gomme, un rang de fleurs que tu auras choisies, ou pour mieux dire que tu auras faites toi-même, car les fleurs que l'on emploie pour cela sont le plus généralement en papier. A ce rang de fleurs succédera un second rang de feuilles, puis enfin pour le milieu, une fleur plus grosse que celles du tour. — Le croquis de la planche est composé d'œillets flamands et d'une rose. J'espère pouvoir t'indiquer le mois prochain un nouveau procédé pour faire les fleurs en papier. C'est un des merveilleux ouvrages que je te ménage pour occuper tes longues soirées d'hiver.

27, Tricot moquette. Jamais travail ne mérita mieux son nom que celui-là, au toucher comme à la vue. Ce tricot, dont je vais te donner la description, peut être employé pour devants de foyer, tapis de voiture, descentes de lit, voire même pour un grand tapis d'appartement, si l'on avait le courage de l'entreprendre et le temps de le faire.

Prends de la laine de Saxe dix fils, dont trois nuances de bleu, et trois nuances de bois. Prends en même temps de la ficelle moyenne grosseur, un moule plat de deux centimètres de largeur, et enfin, des aiguilles en buis assorties à la laine et à la ficelle. Commence par monter avec la ficelle un nombre de mailles suffisant pour faire une largeur de dix à douze centimètres, puis fais un tour à l'endroit; au tour suivant, après avoir fait la première maille avec la ficelle, prends la laine, fais une maille à l'endroit, ce qui te servira à fixer la laine; ensuite prends le moule plat dont nous avons parlé, place-le devant toi, puis passe la laine par-dessus ce moule à chaque maille que tu fais avec la ficelle, ramenant la laine par-dessous l'aiguille droite avant de tricoter la maille suivante, et recommence toujours ainsi. Arrivée au bout du tour, la laine doit être coupée; le tour suivant se fait également à l'endroit, mais avec la ficelle seulement. Quant à l'arrangement des couleurs, rien de plus facile : il s'agit simplement de les ombrer; ainsi, par exemple, tu feras dix tours avec la laine marron dégradant les nuances, et dix tours avec la laine bleue, ainsi de suite jusqu'à la fin de la bande, dont la longueur doit être proportionnée à l'emploi que tu veux en faire. Inutile de te dire que cette bande unique dont je te parle maintenant doit être réunie à plusieurs autres, toujours selon les dimensions convenables. J'ai vu dans ce genre un tapis de voiture fond blanc moucheté de noir imitant l'hermine. Cet ouvrage est surtout précieux pour user tous nos petits bouts de laine, car tu comprends que ce tricot peut s'exécuter de bien des façons, et l'on arrive facilement avec un peu de goût, et beaucoup de laines inutiles, à faire quelque chose de très-original.

28, Croquis d'une bourse, au crochet plein. Le dessin de la corbeille turque serait très-convenable pour ce genre de bourses.

29, Patron de manteau Victoria. Ce manteau, un peu grand, chaud, confortable, et dont la gravure te montre l'effet, serait, je crois, fort joli en drap de fantaisie orné de plusieurs rangs de galon de velours frappé, bordé de chaque côté par un effilé *Pompadour*. Si ce manteau te plaît et que tu veuilles le faire toi-même, je te prie de suivre fidèlement les indications du patron; il est tout d'une pièce, à part le petit morceau correspondant aux lettres *B*, et n'offre aucune difficulté d'exécution.

30, *Marie*, plumetis.

31, Ecusson de mouchoir, pour hommes; plumetis et jours.

32, *M. D.*, plumetis.

33, Ecusson, plumetis fin.

34, *V*, *B*. enlacées, surmontées d'une couronne, plumetis, pois ou œillets.

35, *L*, *B*., plumetis.

Prenons maintenant notre gravure de modes, et examinons ces manteaux, si variés de formes et d'ornements. Je ne te les offre, du reste, qu'avec bien des réserves; car un seul regard t'a suffi pour voir que quelques-uns seraient, à moins de grands changements, trop élégants pour nous; mais n'est-il pas très-facile de remplacer une magnifique dentelle de 60 francs le mètre par un simple effilé de 6 à 8 francs? L'essentiel, c'est que les formes soient bonnes et gracieuses;

quant aux ornements, nous trouverons bien vite le moyen de donner à tous ces manteaux la simplicité convenable.

Mais procédons par ordre et voyons d'abord le manteau *Mirra*, sorte de burnous, fait avec un drap dont l'envers qui compose la doublure est d'une autre couleur, ainsi que l'indique l'intérieur du capuchon; tout le tour est orné d'un effilé formé par un triple rang de petites boules en velours enchâssées dans un treillage de passementerie. Un flot est placé sur le milieu du capuchon, et deux autres ferment le devant du manteau. — Robe en droguet; sur le devant de la jupe unie, sont placés trois rangs de nœuds de ruban, qui remontent en éventail sur les devants du corsage. — Chapeau dont le milieu de la passe est en velours; le bord, en satin dentelé, est entouré par un double rang de dentelles légèrement froncées; sur le fond de la calotte en satin, sont recoquillées deux petites plumes d'autruche. Du tulle bouillonné accompagne des branches de verveine en velours.

Manteau Victoria. Il est en moire antique, recouvert par une broderie au passé, dont le dessin représente des festons. Cette disposition de la broderie ne tient pas au patron; elle est un élégant accessoire qu'on peut ajouter ou supprimer à volonté. — Un effilé en chenille et des brandebourgs complètent l'ensemble de ce manteau. — Robe de taffetas à carreaux camaïeux; chapeau de velours épinglé moucheté; de longs roseaux en velours ornent les deux côtés de la passe; en dessous se trouvent de la blonde et des capucines également en velours.

Manteau Régina, en velours orné d'une guirlande au passé, mélangée de jais, et représentant des oiseaux se jouant dans des fleurs. Deux rangs de dentelle sont posés sur du tulle grenadine; un rang orne le décolleté du manteau, et se continue jusqu'au bas des pointes du devant. Tel que nous venons de le décrire, ce mantelet serait de très-grande toilette. — La robe est en taffetas à volants *à dispositions*. Les fleurs et le feuillage qui composent le dessin sont en peluche tissée dans l'étoffe; cette peluche se détache et forme un relief d'un effet charmant. — Chapeau de velours à passe unie et à fond plat; une torsade de velours, en s'entremêlant à de la dentelle, vient rejoindre une plume placée sur le côté. Une torsade du même genre passe sur le front et vient se terminer dans les bouillonnés de tulle qui ornent le dessous du chapeau.

Manteau Fustanelle. Il est en drap, orné dans le bas et autour des manches d'un galon de velours; un effilé en chenille entoure les manches; un rang de petits glands en chenille fixés sous des boutons est placé tout autour des épaules et simule une pièce; ces boutons se continuent également sur le devant. — Robe de brocart à jupe unie. — Chapeau de satin orné de chaque côté par une touffe de plumes de cazoard. Sous la passe sont des fleurs de grenade et du tulle ruché.

Manteau Saint-Mégrin en velours. Sur les plis, disposés en larges tuyaux, se trouve une légère et gracieuse broderie au passé; ces plis sont bordés par une rangée de boutons plats en passementerie; dans le bas, un effilé de huit ou dix centimètres retombe sur une guipure de trente à quarante centimètres de hauteur. — Robe à trois volants à dispositions. — Chapeau de velours; des dentelles sont disposées en feston sur la passe. Le fond de la calotte est formé par un rond de dentelle accompagné d'une barbe également en dentelle s'entremêlant au nœud de velours placé sur le côté; sous la passe, des petits nœuds-papillons en dentelle sont piqués dans des blondes ruchées.

Manteau Ristori, en drap orné de galons et bordé d'une frange très-simple. Le tour du capuchon est orné dans le même genre. — Robe de moire antique. — Chapeau en étoffe de fantaisie. D'un nœud de ruban placé sur le côté s'échappe un rouleau de ruban qui, après avoir serpenté sur le bord de la passe et du bavolet, vient se terminer en dessous de ce même nœud. De simples ruches de tulle ornent le dessous; brides en ruban assorti à celui du dessus.

— Je te suis bien reconnaissante, Jeanne, des toilettes que tu viens de me décrire et que nous montre notre gravure; et surtout de ces six bandes de tapisseries dont nous pouvons tirer si heureusement parti; car ces bandes variées de dessins et de couleurs peuvent être employées comme encadrements de portières, devants de foyer, fauteuils-Voltaire, chauffeuses, etc. Elles seront charmantes alternées de bandes de velours.

— Avec du canevas n° 24, on obtiendra des bandes étroites, et en prenant du n° 22 elles seront très-convenables pour portières et devants de foyer.

— Maintenant je te demanderais bien encore comment se font les corsages de robes, où en sont les basques, la longueur des tailles... et la forme des manches ?

— Je te répondrai à notre prochaine réunion, car aujourd'hui il se fait tard, et ma mère serait inquiète si je ne me hâtais de retourner près d'elle.

— Cependant tu oublies...

— Ah! le rébus?...

*Le bon service fait ami et le franc dire ennemi.*

Adieu donc, ma chère Florence j'emporte les roses que tu m'as cueillies; en ton nom je vais les offrir à ma mère, et leur parfum te rappellera à son souvenir.

## ÉPHÉMÉRIDES.

### 28 octobre 312. — Bataille du pont Milvius.

L'empire romain, après l'abdication de Dioclétien et la mort de Galérius, était tombé aux mains de Maxence, digne héritier des tyrans qui asservissaient le monde depuis trois cents ans. Constantin, qu'il menaçait et qui se trouvait dans les Gaules, passa en Italie avec quarante mille hommes. Déjà il avait reçu de sa mère Hélène les premiers enseignements du christianisme; il vit dans les airs la croix triomphante

avec les mots : *Tu vaincras par ce signe*, et il s'avança plein d'ardeur. Maxence sortit de Rome avec une armée évaluée à cent quatre-vingt-dix mille hommes; ils se rencontrèrent sur les bords du Tibre, mais le pont Milvius croula sous les pas de Maxence, et il périt dans les eaux. Constantin entra triomphant dans Rome, et publia le premier édit en faveur de la religion chrétienne.

« Cette bataille, dit Chateaubriand, est du petit nombre de celles qui, expression matérielle de la lutte des opinions, deviennent, non un simple fait de guerre, mais une véritable révolution... Le Labarum domina les aigles, et la terre de Saturne vit régner celui qui prêcha sur la montagne. Le temps et le genre humain avaient fait un pas. »

## MOSAÏQUE.

UNE ABEILLE.

« Ensuite je suis allée à une *abeille*, et si tu veux savoir ce que cet insecte a de commun avec la vie de société à Boston, je vais te le dire. Une famille tombe dans la pauvreté par suite de maladie, d'incendie, etc.; les enfants manquent de vêtements. Aussitôt les femmes aisées se cotisent pour acheter certaines parties d'habillements, et se réunissent pour les coudre. Cette réunion de couture s'appelle une *abeille*. Madame Spark, la femme du président de Cambridge, en avait une chez elle, pour travailler en faveur d'une famille qui avait perdu sa garde-robe dans un incendie, et j'étais invitée à en faire partie. La ruche était animée, laborieuse, gaie, et si l'on n'y trouvait pas de miel, il était remplacé par du lait excellent et des gâteaux offerts aux abeilles, parmi lesquelles je pris place, mais sans payer beaucoup de ma personne.

FRÉDÉRIKA BREMER.

(*Vie de famille dans le Nouveau-Monde.*)

—

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse, et plus de crédit que le pouvoir.

FÉNELON.

Une femme, après avoir connu l'aisance, était tombée dans un profond dénûment; elle mit en loterie, bien à regret, la chaîne qu'elle avait portée le jour de son mariage; et ces jours derniers elle arrive chez mademoiselle Pauline de B..., lui présente sa chaîne, en lui disant : « C'est votre billet qui a gagné : cette chaîne est à vous... Hélas! je la portais depuis trente ans. »

Mademoiselle de B... demande à dire un mot à sa mère avant de l'accepter; elle passe dans une pièce voisine, revient à l'instant même, le visage épanoui comme quelqu'un qui a obtenu une grande grâce : « Madame, dit-elle, vous avez porté cette chaîne pendant trente ans, je désire que vous la portiez trente ans encore, car c'est la vôtre. » La pauvre femme, dans l'émotion de la reconnaissance, mouilla de larmes les mains de sa jeune bienfaitrice, qui comprenait à peine tant de démonstration pour une action qu'elle regardait comme toute simple.

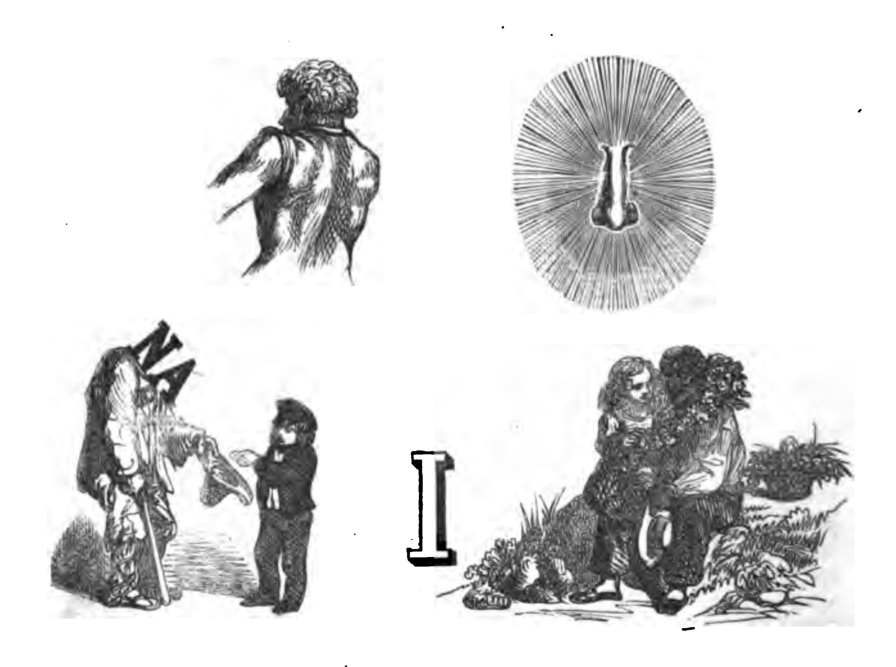
(*Messager de la Charité.*)

—

Il faut être, si l'on veut paraître.

Mme DE SÉVIGNÉ.

## RÉBUS.




Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris Boulevart des Italiens, 1.

N° 11.

Desterbecq



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

23e année — N° 11.

Bruxelles Desterbecq Passage St Hubert, Galerie de la Reine 11 — Amsterdam Desterbecq

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Septième article.)

**DÉTAIL PAR NATIONS.**

Arrivé à la plus formidable partie de notre tâche, celle de faire connaître tant soit peu le détail de cette immense Exposition, nous avons hésité longtemps sur l'ordre méthodique que nous pourrions suivre. Essaierions nous de parcourir ce colossal espace de plus de cent vingt mille mètres, en décrivant à chaque pas les merveilles qui s'y entassent? ce serait à n'en pas finir, et à revenir à chaque instant sur nos traces; car les genres et les pays se trouvent singulièrement enchevêtrés dans les sept ou huit compartiments distincts où l'Exposition se partage. Passerions-nous en revue une par une les vingt-sept classes dont elle se compose? ce serait encore plus interminable, et il nous faudrait réclamer pour nous tout seul plusieurs livraisons de ce recueil. Nous nous sommes donc décidé à aborder et à résumer par nations l'Exposition universelle, et, comme il est indispensable dans un cadre aussi restreint de pratiquer l'art difficile des sacrifices, nous glisserons plus légèrement sur la France que sur les autres pays. Nous avons pour cela plusieurs raisons sérieuses, et qui, nous l'espérons, seront accueillies. La France, qui tient à elle seule à peu près la moitié du Palais de l'Industrie, nous entraînerait bien loin, s'il fallait la suivre en ses productions diverses. Nous sommes d'ailleurs à même de connaître et de vérifier journellement ses richesses. Il n'en est pas de même de celles des étrangers, que nous n'aurons que bien plus rarement, si nous l'avons, l'occasion de revoir et d'étudier. Enfin, nous devons à nos hôtes, au nom sacré de l'hospitalité, une attention particulière.

Pour rendre notre esquisse aussi complète que possible, nous allons parcourir au pas de course les divers bâtiments appropriés ou construits pour cette solennité si imposante, et formant entre eux « ce temple de l'intelligence animé par le souffle de Dieu, » comme s'est écrié Abd-el-Kader après avoir visité le palais de l'Exposition, non en Oriental ami du faste extérieur, mais en homme sensé, solide et pratique qui fait passer l'utile avant le clinquant.

Nous en sommes resté l'autre mois au transept et à ses trophées magnifiques. La France en occupe le nord, faisant face à la principale entrée, et les autres pays le sud. Derrière les vitrines monumentales, au nombre de vingt, dont nous avons tâché de donner une idée, sont des stalles, contenant, entre autres principales industries, l'imprimerie, la plastique industrielle, la céramique d'art, les coffrets, les jouets d'enfants, la verrerie, l'orfévrerie, la bronzerie, cette grande gloire parisienne.

Dans les galeries supérieures, addition qui n'existait point au Palais de Cristal de Londres, et d'où l'œil ébloui du visiteur plane sur d'incommensurables richesses, disposées avec un goût tout français, sont les tissus de laine, les belles soieries de Lyon, les fleurs artificielles, la bijouterie, les splendides produits de l'Inde, de la Turquie, d'Alger, de Tunis, de l'Égypte.

Une galerie couverte, garnie de produits qui n'ont pas une haute importance, conduit du Palais de Cristal proprement dit au bâtiment-rotonde dit du Panorama, lequel a été lui-même circonvenu d'une galerie circulaire, regorgeant de choses superbes. C'est près de cette partie de l'édifice total que sont disposés les buffets, appendice des plus utiles, car une visite, surtout complète, à l'Exposition, est une rude tâche, et il est nécessaire de reprendre des forces, dans l'intérêt de son plaisir. Aussi les buffets, bien qu'immenses, sont-ils incessamment assiégés, encombrés. La Commission supérieure en a sagement réglé les tarifs, de façon qu'en ce temps de cherté des vivres, il y ait possibilité de s'y réconforter sans être absolument capitaliste.

La galerie circulaire qui entoure le bâtiment du Panorama contient, d'un côté, la merveilleuse ébénisterie française, ces meubles incrustés, contournés, couverts d'or ciselé, qu'on croirait sortis du palais de Versailles, et dus au grand Boule, et qui sortent tout simplement de notre faubourg Saint-Antoine; et de l'autre, l'armurerie, la coutellerie et les instruments de musique. Cet hémicycle est celui qu'on a nommé *Pianopolis* : il s'y trouve de trois à quatre cents pianos, tous plus ou moins perfectionnés, et mêlant leurs accords confus au brouhaha des causeries et des pas de la multitude.

Enfin, la salle du Panorama, qui contient sur une estrade les diamants de la couronne, rivalise en éclat, sinon en grandeur, avec l'illustre transept. Là s'étalent les étonnants produits de la manufacture de Sèvres, parmi lesquels on distingue en première ligne un magnifique vase en biscuit, destiné, dit-on, à la reine Victoria, et revêtu de charmantes peintures représentant les diverses nations du globe. Là est le luxueux et artistique service de table exécuté pour l'Empereur, dans les ateliers de M. Christofle. Là, aux murailles, sont appendus les tapis des Gobelins, cette nationale industrie où la France n'a point de rivale, ces tableaux de laine à l'aiguille qui le disputent, pour l'éclat du coloris et la pureté du contour, aux originaux même. Le même honneur a été accordé aux tapis de Beauvais et aux moquettes d'Aubusson. C'est là enfin qu'est exposé, en deux belles médailles aux effigies de l'Empereur et de l'Impératrice, l'échantillon de cet extraordinaire métal l'*aluminium*, qui a la couleur de l'argent, et presque la légèreté du liége.

De la salle du Panorama, un autre passage couvert conduit dans l'*annexe*, c'est-à-dire dans cette galerie de près de deux kilomètres de longueur qui suit le bord de l'eau, et contient, outre les machines, les

instruments scientifiques, les produits minéraux et métallurgiques, les produits agricoles des pays étrangers, les substances alimentaires, les produits chimiques, etc.

Huit jours bien employés ne seraient pas trop, en supposant qu'on fût pourvu de toutes les connaissances spéciales que réclame cet examen, pour connaître à fond cette partie imposante de l'Exposition. La grandeur en est saisissante : cet immense espace rappelle les peintures babyloniennes du grand peintre anglais Martin. Quand toutes ces machines, mises en mouvement par un moteur unique, accomplissent tant d'actes divers et compliqués qu'on croyait naguère encore réservés à la seule motilité humaine, on est frappé comme de vertige, et l'on admire sans réserve, bien que parfois sans comprendre. Le contraire est l'exception. C'est là aussi que sont les produits vraiment si remarquables de l'Algérie (produits naturels ), et des trophées souvent fort bizarres, souvent aussi fort attrayants dans leur excentricité. Il y a une pyramide uniquement composée de ces bouteilles de vin du Rhin qui affectent dans leur forme élancée, allongée, celle des clochers des vieilles cathédrales de l'Alsace. Il y a les vins de l'Algérie, et aussi ceux de l'Australie, enfin, l'Angleterre pourra boire des vins de son cru. Les gardiens de ces richesses vinicoles ont quelquefois à repousser les empressements de certains visiteurs trop consciencieux qui veulent absolument s'assurer par eux-mêmes de la bonté des produits. Il y a des trophées de jambons de Mayence et de jambons américains. Il y a des pagodes de savon et de bougie, deux substances dans lesquelles on a taillé les bustes de Leurs Majestés Impériales, au reste reproduites à l'Exposition en toutes les matières connues.

Ce n'est pas tout : il reste encore le jardin. Des hangars contiennent de la carrosserie magnifique de presque toutes les nations ; les produits agricoles et tous les nombreux instruments aratoires dont le génie de l'homme, toujours en progrès, a le plus récemment doté l'art agricole de tous les pays. Que de pas faits depuis le soc de Triptolème! Parmi les plus ingénieux appareils de cet ordre, on remarque une machine à conserver et à dérouiller le blé, due à M. Salaville, l'un de nos meilleurs colons algériens, et pour l'emploi de laquelle cet excellent industriel agricole vient, dit-on, de passer un marché important avec nos voisins les Anglais, toujours si prompts à discerner et à encourager en les adoptant les inventions vraiment utiles.

Dans le même emplacement, on voit des modèles de construction; le beau yacht de l'Empereur , et un intéressant modèle de cité ouvrière, construit par M. Clarck, et qui est un bazar d'objets de toutes sortes offerts à la population ouvrière pour des prix véritablement fabuleux; un habillement complet pour moins de cinquante francs, une pendule pour cinq francs, etc. Tout cela sans supercherie de bon marché, pouvant servir, et faire un très-bon usage. C'est moins beau, mais cela vaut mieux que les diamants de la couronne.

Entrons dans le résumé sommaire de l'Exposition, par pays.

*France.* — On l'a dit bien souvent, et on peut le redire sans partialité : pour tout ce qui est objets de goût, de fantaisie, de luxe, d'art, de modes, elle n'a pas de rivale. Nous l'emportons éminemment sur tous les autres peuples d'Europe par l'exécution si finie des tissus, les beaux meubles, les bronzes d'art, l'orfévrerie, les beaux tapis, les châles imitation de cachemire, et vingt autres produits riches ou élégants où nul ne peut nous le disputer. La France maintient et accroît cette supériorité reconnue à l'Exposition universelle actuelle.

Ses produits sont, en outre, si variés et universels, que, fût-elle réduite à ses propres forces, plus qu'aucune autre nation elle pourrait se suffire à elle-même.

Mais elle aurait de plus l'Algérie, cette colonie presque aussi vaste que la métropole, et qui est au moment de nous récupérer enfin de longs et durs sacrifices. Dans plusieurs vitrines de la galerie nord, sont renfermés ce que nous nommerons les articles de fantaisie de l'Algérie, articles généralement fort connus, mais que l'on revoit toujours avec un nouveau plaisir, parce qu'ils reflètent la poésie d'un pays qui est nôtre et qui tranche avec notre prose. Ce sont ces belles armes, ces housses étincelantes, ces pompeux harnais, ces beaux burnous et haïks, d'une laine si fine et si douce, ces éventails de plumes d'autruche, ces maroquineries, ces bijoux singuliers, un peu barbares, mais si pittoresques de formes, ces bracelets de jambes et de bras, ces écharpes dont le tissu un peu grossier est couvert de si riches broderies d'or et de soie, etc.

Exposition fort agréable, qui plaît à l'œil, qui échauffe l'imagination, mais qui est bien loin de valoir en mérite et importance celle qu'on admire dans l'annexe, où les produits algériens *sérieux* occupent, et c'est justice, une place considérable.

Ce sont des bois précieux, chênes verts, chênes-liéges, palmiers, thuyas, orangers, oliviers, cèdres, dont la plupart ouvrés et employés avec succès pour l'ébénisterie ; le thuya entre autres, dont les belles teintes sombres produisent le meilleur effet. On en fait des pianos et autres meubles qui commencent à être fort goûtés.

Puis les huiles, les vins, les soies, les céréales, les laines attirent et méritent une attention bien particulière. C'est par tous ces côtés qu'incessamment l'Algérie dédommagera la France de tous ses sacrifices. On y peut joindre les cotons et même les plantes coloniales; mais il est douteux que ces dernières donnent des résultats de grande valeur. Quant au coton, on en obtient dès à présent qui peut rivaliser avec les meilleurs produits de l'Amérique et de l'Égypte.

Viennent ensuite la garance, la cochenille, le tabac, le lin, le ricin, le mûrier, la vigne, l'olivier, l'asphodèle, tous les genres de céréales, les fruits frais, les dattes, toutes choses dont ce pays abonde ou abondera, et qu'il produit en excellente qualité.

Les laines sont de premier ordre, et la colonie en regorge. Les mines ne manquent pas non plus. On a du plomb, du fer et du cuivre, de beau marbre, et une espèce d'agate distinguée sous le nom d'onyx africain, qui est un produit admirable. Enfin, plus de seize cents articles composent l'Exposition de l'Algérie : on voit quel immense avenir, et quel beau présent déjà !

*Angleterre.* — L'Exposition de ce grand pays, qui a répondu avec le plus vif empressement à l'appel industriel du nôtre, représente tout à fait le côté sé-

rieux, pratique, usuel, de la production solide de la forte race britannique. Peu d'élégance, mais d'excellents produits, consciencieux, résistants, une aptitude mécanique incroyable, et, sur beaucoup d'articles, d'un bon marché surprenant.

La houille, ce précieux combustible qui donne la vie à l'industrie, et dont l'Angleterre est si riche, est largement représentée à l'Exposition anglaise par 264 *échantillons*, par des cokes très-remarquables, et un nouvel emploi de l'anthracite combiné avec le bitume qui offre de précieuses ressources au chauffage des fours et forges.

L'industrie du fer ne se présente pas moins brillante chez nos voisins : c'est, on le sait, une de leurs gloires. Les produits agricoles, bois, céréales, fourrages, y tiennent aussi une large place. C'est encore là une des supériorités du sol anglais, dont la population pressée, laborieuse, a besoin d'une forte réfection. Aussi tous les efforts des hommes d'État anglais, si intelligents d'habitude, ont-ils toujours été tournés vers le perfectionnement de l'agriculture, et le succès y a répondu. Les belles races d'animaux domestiques de l'Angleterre figurent également à l'Exposition; mais comme il était difficile de les y faire comparaître *en personne*, on a obvié à cette impossibilité par des dessins et des fac-similés fort bien faits. Les machines agricoles, moissonneuses, faucheuses, faneuses, etc., dont l'usage commence à peine à s'introduire parmi nous, témoignent du degré d'avancement où est parvenue la grande culture anglaise.

Pour les machines en général, les Anglais sont à admirer. Celles qu'ils offrent sont des plus variées, des plus ingénieuses et des plus gigantesques. On peut, sur des modèles en suffisamment grande échelle, suivre toutes les opérations, si compliquées et si nombreuses, de la filature du coton, du peignage du lin et de beaucoup d'autres grandes industries textiles.

La carrosserie et l'horlogerie anglaises excitent aussi à bon droit l'admiration publique et soutiennent leur ancienne et juste réputation.

Les substances alimentaires, les produits chimiques, les instruments de précision et de chirurgie, les cuirs et papiers, tiennent aussi un fort bon rang à l'Exposition anglaise.

Les travaux publics, les constructions navales, qui ont pour principal caractère la hardiesse et le grandiose, placent bien haut nos voisins dans l'estime du monde civilisé. L'un des plus intéressants modèles qu'ils nous offrent de leurs constructions civiles est celui du pont *tabulaire* (pont-tube, dit Britannia), qui relie l'Angleterre et l'Écosse, en traversant audacieusement et tout d'une pièce le fleuve qui leur sert de limite. Nos voisins et alliés ne font pas toujours beau, mais ils savent et osent faire grand.

Quant à la puissance de leur marine, on n'en peut donner une meilleure idée qu'en énonçant ce fait inouï : il se prépare à Blackwall, pour les communications aujourd'hui si fréquentes et si importantes avec l'Australie, un bâtiment de *trente mille* tonnes, et qui sera mû par une force totale de *trois mille* chevaux.

La quincaillerie anglaise distance singulièrement la nôtre et par le bon marché, et par la perfection des produits. Ses aciers sont plus polis et plus résistants que les nôtres. Qui de vous, mesdemoiselles, n'a parfois reçu un de ces précieux paquets d'aiguilles anglaises, et n'en a reconnu la supériorité sur celles de France, plus cassantes, et grossières relativement? Toutes sortes de petits outils en métal ouvré participent de la prééminence anglaise en cette nature de produits. La forme est quelquefois bizarre, mais l'usage en est excellent. On voit des services à thé, de table, des vases de toute nature, joliment émaillés, et qui sont en simple fer.

L'orfévrerie est riche, nombreuse, massive; c'est un des grands luxes d'outre-manche, où le Ruolz et l'Elkington ne sont acceptés qu'avec une grande difficulté. Quand on n'a pas le moyen de manger dans de la vraie argenterie, on se sert de fourchettes, ou plutôt de tridents de fer. C'est encore un hommage rendu à Neptune, patron de la Grande-Bretagne. Dans cette orfévrerie, le métal est prodigué; mais l'art est trop souvent négligé.

La bijouterie anglaise est, au contraire, et par un singulier contraste, légère, bien montée, et souvent élégante. Pour le mérite des pierres, il n'en faut pas parler. La Grande-Bretagne, qui a l'Inde, est un des pays du globe où il s'en rencontre le plus et de la plus haute qualité.

Il faut donner le même éloge à la céramique de nos voisins. Il font de la belle porcelaine de luxe, et cependant usuelle, de la faïence qui vaut la nôtre, et des poteries pleines d'élégance. On n'en peut dire autant de leur cristallerie, qui est lourde comme leur orfévrerie, et ne recouvre tous ses avantages que dans la fabrication des verres et objectifs d'un usage scientifique.

Si la houille est le point de départ de la prospérité anglaise, la machine à vapeur en est l'ouvrier et l'intermédiaire, et les tissus le résultat. Les tissus, voilà la grande richesse de la Grande-Bretagne. C'est de cela qu'elle couvre la surface du globe; c'est avec cela surtout qu'elle paie les intérêts de son énorme dette, entretient son immense flotte et supporte le plus pesant budget du monde connu. Il n'est personne en France qui ne sache l'étonnant développement de notre Saint-Étienne, par la double fabrication des rubans de soie et des fusils, accouplement assez étrange, *Vulcain forgeant aux pieds d'Omphale*. Eh bien! il y a en Angleterre et dans tout le Royaume-Uni plus de vingt Saint-Étienne que l'on pourrait citer, et qui doivent leur croissance prodigieusement hâtive à la filature et au tissage du coton. Il faut y ajouter le lin, produit de l'Irlande, dont sont faits tous ces beaux services damassés que l'on voit sur nos riches tables. Mais, si abondamment pourvue que soit la verte Érin en cette matière utile, elle n'en produit pas assez, à beaucoup près, pour la fabrication anglaise, et celle-ci est obligée d'en faire venir de l'étranger une proportion notable, dont nul aussi bien qu'elle, en Europe, ne sait tirer un délicat et avantageux parti. Il en faut dire autant de la laine employée, et dont le territoire britannique ne produit que la plus petite portion, nonobstant la richesse de ses races ovines, et de la soie, qu'elle ne produit point du tout. C'est de ces matières premières qu'elle tire et compose des étoffes de toute nature, avec lesquelles, tant pour le bon marché que pour la qualité, aucune autre nation manufacturière ne peut rivaliser. La main-d'œuvre est cependant chère en Angleterre, car, sous ce climat froid et pluvieux, les besoins de l'individu sont nombreux; mais l'entente commerciale et industrielle est si grande, les usines et fabriques sont établies sur un pied si gigantesque, les débouchés sont si certains, les tarifs de douane si intelligemment combinés, que ces tissus, à

mérite égal et même supérieur, peuvent se donner avec bénéfices au-dessous des produits similaires des autres contrées.

Les Anglais, au lieu d'introduire chez eux et de consommer nos soieries, se sont mis à en fabriquer eux-mêmes pour eux-mêmes, utilisant à cet effet les magnifiques soies de Chine que leur situation dans l'Inde leur permet de se procurer aisément. Mais ils ne sont pas nos maîtres sur ce terrain. A part quelques beaux velours, crêpes et moires antiques, on ne voit d'eux rien de saillant en ce genre à l'Exposition. Lyon et Saint-Étienne l'emportent toujours dans ce domaine sur les tissages anglais.

Ce n'est point à nos lectrices qu'il convient de parler de la finesse et de la solidité des bas anglais, et de la grande perfection de ce fameux *point d'Angleterre:* elles en savent là-dessus plus long que nous. Passons donc, et parlons des tapis si usuels et si nécessaires en Angleterre, qu'on en trouve partout et jusque dans le *home* de l'artisan. Il serait fort à désirer que nous pussions en produire en France d'aussi agréablement coloriés, d'aussi *comfortables* et en même temps d'aussi économiques que ceux que l'on voit figurer à l'Exposition anglaise.

Plus encore que les tapis, le caoutchouc est une nécessité anglaise. Aussi, c'est comme la muscade de Boileau: on en a mis partout. Outre les vêtements et les chaussures, on en fait des bateaux, des meubles, et jusqu'à des bois de fusils. Caoutchouc, que me veux-tu?

Les chaussures, la ganterie, sont de bonne qualité et de prix fort modiques. Comme exemple, on cite des souliers de femme et d'enfant à sept francs cinquante et cinq francs la douzaine. C'est réellement prodigieux.

La papeterie, les cassettes de toilette et de voyage sont naturellement fort soignées et fort abondantes à l'exposition d'un pays, où il n'est femme de chambre qui n'ait son *buvard* bien garni de papier vélin et de fine cire, et de plus son *nécessaire* au grand complet.

Pour en finir avec l'Angleterre, il ne reste qu'à mentionner ses gravures, fort belles, comme on sait, ses reliures de bon goût et à bas-prix, ses lithographies et ses photographies, dont un grand nombre fort belles aussi.

Voyons maintenant ses colonies.

Il y a d'abord l'Inde, dont l'Exposition est certainement la plus richement pittoresque de tout le Palais de Cristal. La merveille en est une tente de rajah, entièrement meublée et décorée, comme si l'indolent monarque ne faisait qu'en sortir, ou allait y entrer. C'est d'une magnificence à éblouir l'œil. Tout est là, depuis le lit de repos en velours brodé d'or jusqu'à l'ample fauteuil où Son Altesse hindoue prendra place tout à l'heure, pour promener nonchalamment les tours et éléphants d'ivoire sculptés sur l'échiquier de bois de santal et de rose, que l'on voit dressé sur cette table de même essence que recouvre un riche tapis. Le narghilé d'argent et cristal incrusté de pierres précieuses est à terre, laissant rouler comme une liane son long tuyau flexible que termine un bout d'ambre sans défaut et de la première grosseur; les pipes sont à leur râtelier; les armes, richement damasquinées, toutes constellées de pierreries, sont appendues à la tenture; une de ces magnifiques selles dont les Orientaux font leur plus grand luxe est posée là, toute prête à recouvrir le noble coursier arabe ou persan, comme d'un soleil d'escarboucles; des vêtements splendides, des éventails de plumes rares, des cachemires précieux, sont aussi épars çà et là. Quant au parquet, il est tendu de velours rouge brodé d'or. M'est avis que voilà une chambre garnie assez proprette, et l'on serait parfois tenté, en la regardant, d'envier le sort de ces languissants rajahs, si l'on ne réfléchissait bien vite qu'à peine jouissent-ils de leurs insolentes richesses; qu'ils n'en ont, pour ainsi dire, pas la force, énervés qu'ils sont dès l'enfance par une vie d'oisiveté et d'excès; qu'ils achètent bien cher d'ailleurs cette asiatique opulence par le plus complet asservissement à l'étranger, en un mot, par tous les genres de dégradation publique et privée. Décidément, contemplons à loisir cette riche tente, mais ne la convoitons point.

C'est par des prodiges de patience et de lenteur, corroborés de l'absence à peu près complète de besoins, que l'Hindou parvient à confectionner ces fêtes ou merveilles du regard, tissus, marqueteries, sculptures, dont la magnificence nous confond et dont le goût nous surprend, venant d'un peuple si débile, si pauvre d'organisation, si encrassé dans la routine, que de temps immémorial il n'a pas avancé d'un pas et a toujours fait la même chose. Comment parviennent-ils à assembler avec tant d'harmonie les admirables couleurs de ces cachemires imités par l'habile industrie française, mais n'en demeurant pas moins inimitables? C'est un prodige, un mystère, mais le fait existe; il est là sous nos yeux, forçant la conviction et parlant au regard en onduleuses draperies, en moelleux contours, plus fascinateurs et d'un effet plus dangereux que cette tente de rajah, dont en définitive personne ne voudrait pour chambre à coucher, bien qu'on aimât à l'emporter. Mais, comme c'est chose impossible, on contemple, on admire, on se récrie et l'on passe outre. D'un cachemire il n'en est point ainsi : cela s'emporte et surtout se porte. Que de tentations! Et ces beaux diamants, les premiers du monde, si finement, si dextrement, si *aériennement* montés! Et ces vases d'argent à émail bleu, d'une si parfaite élégance! Ici la tentation est moins forte; elle cessera tout à fait devant ces armes singulières qu'un homme a passé sa vie à sculpter, à fouiller artistiquement des matières les plus précieuses, et qui ne peuvent servir à rien, car leur modèle date du temps des arquebuses, et c'est avec ces mèches ou ces rouets qu'on tirait un coup toutes les cinq minutes à la bataille de Crécy. Ces riches sabres, en revanche, ont toute leur valeur, qui ne peut s'altérer, car ils sont faits de cet acier incomparable dont ne peuvent approcher nos usines d'Europe. Leur forme recourbée les rend seulement impropres, malgré leur grande qualité, à un service réel; car on ne se bat plus à la mamelouk, si ce n'est au Cirque-Olympique; mais tout cela a, par contre, l'avantage d'être magnifique, poétique et historique, car c'est réellement la poésie de ce peuple moribond qui s'exhale dans ces monuments de son art; c'est son histoire, c'est son passé qui s'y reflètent, et il le faut bien, puisqu'il n'a point d'avenir, et, pour ainsi dire, pas de présent!

Une des grandes curiosités et une des plus inédites de l'exposition indienne est une collection nombreuse de petites statuettes en ivoire ou en bois peint, admirablement travaillées, et représentant les différents états, castes, rangs, personnalités de la société in-

dienne. Au fond, ce sont des jouets d'enfant, produits par un peuple enfant, quoique dans la décrépitude. Mais ces jouets sont singulièrement perfectionnés et de plus fort instructifs. Une de ces séries de statuettes nous montre au grand complet la marche d'un prince indien et de sa suite, hommes et bêtes. On peut voir par là ce que c'est qu'un cortége royal dans un pays où le moindre particulier ne peut pas avoir moins de trente domestiques. Il lui en faut un attitré pour la plus petite fonction, car aucun, sous nul prétexte, ne consentirait à empiéter, s'agît-il de la vie, sur le domaine de son compagnon de servage. «— J'ai un laveur d'assiettes, écrivait Jacquemont, qui ne fait que cela au monde, et je n'ai que deux assiettes. Par exemple, si l'une n'est pas propre, gare à l'échine du rinceur! » Cette innombrable, inutile et oisive domesticité est l'image exacte de ce grand pays de l'Inde qui compte cent millions d'habitants et est mené, baguette en main, par une petite poignée d'hommes.

L'Australie paraît devoir être pour le Royaume-Uni un autre Eldorado. Tout y vient, tout y prospère : les céréales y abondent sur un sol d'une fertilité merveilleuse; le coton y viendra, quand la fièvre de l'or se sera un peu dissipée. Actuellement, les Australiens disent, comme les trois jouvenceaux de la fable de la Fontaine :

Passe encore pour bâtir, mais planter à cette *heure* !...

et chacun de courir aux mines. C'est près d'un milliard d'or, dit-on, que l'Australie a déjà jeté dans la circulation depuis qu'on exploite ses gangues. On en voit à l'Exposition de magnifiques. Dieu! que c'est beau, l'or natif! Néanmoins, une autre richesse, plus solide peut-être, est pour l'Australie une admirable et abondante production de laines-mérinos, dont les plus beaux échantillons figurent au Palais de Cristal, et dont on ne saurait trop admirer la finesse, la douceur et la longueur. Pays évidemment réservé aux plus grandes et plus brillantes destinées.

Le Canada a envoyé au Palais de Cristal, et résumé dans un trophée original, ses productions fort diverses : précieuses fourrures, loutres, castors, martres, renards noirs d'un prix presque inestimable; ses beaux bois de construction d'essences infiniment nombreuses, parmi lesquelles le cèdre et l'épinette rouge ou *tamarac*, très-employé pour les constructions navales; ses poissons et bœufs salés, et autres substances alimentaires; ses céréales, ses métaux qui embrassent presque toute l'échelle de la minéralogie; ses produits manufacturiers qui témoignent d'une industrie déjà assez en progrès, et ses machines agricoles, pour la perfection desquelles nul peuple ne l'emporte sur ce pays riche, fertile, paisible et heureux.

La Guyane anglaise a envoyé ses sucres, ses innombrables essences de bois de construction et d'ébénisterie; ses fibres textiles de palmiers, d'agaves, etc., obtenues sans culture, et pouvant remplacer avantageusement le chanvre, qui nous manque un peu par suite de la guerre avec la Russie; des fécules locales, des résines, des gommes, etc., etc.

S'il était permis de goûter aux nombreuses et appétissantes substances alimentaires comprises dans l'Exposition anglaise, comme d'aucuns visiteurs inquiétants semblent en manifester l'intention, la Jamaïque fournirait au festin, pour le couronner, le sucre, le café et ce fameux rhum, le premier *rhum du monde*, comme disent encore au dessert quelques plaisants un peu arriérés. Maurice fournirait les mêmes ingrédients, moins le rhum, mais avec un certain tafia qui ne laisse pas d'avoir son prix, et le Cap arroserait l'entremets avec son célèbre vin de Constance, si parfumé et si précieux. Ces trois colonies ont envoyé aussi les bois de teinture et d'ébénisterie que produisent leur sol et leur climat privilégiés; des épices, cela va sans dire. Le Cap, a, comme l'Inde, joint à ses envois, des défenses d'éléphants et autres opimes dépouilles de bêtes rares et sauvages.

*Suède, Norvége et Danemark.* — L'industrie de ces trois pays lointains, qui furent réunis sous le même sceptre, qui offrent de si grands rapports et qui ont la même latitude, présente à tous les titres de grandes analogies, mais aussi quelques différences.

Pour la porcelaine, pour les instruments de précision, pour la quincaillerie et la coutellerie, pour le filigrane d'acier, produit essentiellement danois, la Suède et la Norwége le cèdent notablement au Danemark. Ce dernier pays offre des pelleteries intéressantes de phoques, d'ours blancs, de rennes, dont on fait des gants excellents.... et des pianos — où le piano ne se fourre-t-il pas aujourd'hui? Sébastopol en regorgeait!

La Suède brille par ses machines et ses incomparables fers, si doux et si flexibles, qu'on peut faire décrire le cercle à une lame de sabre sans la briser ni la fausser; des vases et des meubles de porphyre, des fourrures. Comme objets curieux, elle expose le traîneau du roi Oscar, très-simple, mais doublé de précieux petit-gris; la Norvége, de singuliers petits cabriolets de montagne à une seule place, fort admirablement suspendus et très légers; un traîneau de Finlande, en forme de bateau, avec attelage pour un renne, et dans ce traîneau un mannequin, revêtu du costume national.

*Pays-Bas.* — La partie la plus importante de l'exposition de Hollande est très-certainement une vitrine sur laquelle on lit l'inscription suivante: *La guerre avec la Russie privant le commerce, entre autres productions, de son chanvre, l'exposant a pour but de montrer à l'industrie textile des matières premières d'autres contrées.* Ces nouvelles matières textiles viennent en grande partie de Java, de Manille, du Brésil, et promettent à l'Europe des ressources précieuses qui menaçaient de lui manquer.

La Hollande a envoyé, en outre, ses célèbres toiles et ses non moins célèbres fromages, autour desquels se groupent d'autres comestibles non moins estimés, des pains d'épice fameux, des liqueurs exquises, des sucres du plus beau blanc et du plus beau grain.

Un produit plus artistique est sa sculpture sur bois, pour laquelle elle a conservé la tradition des Espagnols, si habiles en ce genre d'ouvrages. Deux chaires de vérité qu'elle expose, sont deux des plus belles pièces, non-seulement de la nef, mais de tout le Palais de Cristal. On remarque aussi ses modèles de constructions navales, un peu lourds, et que les marins des autres pays ont facétieusement surnommées *les gros ventres*; mais par contre d'une précision et d'une solidité remarquables.

*Item*, la calèche de S. M. le roi de Hollande, fort bien agencée, mais très-simple et convenant aux mœurs de ce pays, peu enclin à l'ostentation, bien que

possédant de grandes richesses, dues précisément, en partie, à cette simplicité.

Avec les diamants qu'on taille si bien dans les Pays-Bas, la partie brillante de l'exposition néerlandaise consiste dans les belles laques et les splendides porcelaines du Japon, pays fermé et défiant, dont commercialement la Hollande a le monopole, étant le seul pays d'Europe admis à trafiquer avec les Japonais dans l'île-comptoir de Kiusiu.

A l'Exposition de la métropole il faut ajouter celle de ses très-importantes colonies, Java, les Moluques et plusieurs autres îles de l'archipel Indien. Les produits en sont fort riches, mais consistent surtout en matières premières, propres à ces contrées. Les grandes curiosités asiatiques figurent et nous les avons déjà vues dans l'Exposition de l'Inde anglaise.

*Belgique.* — Les fameuses dentelles de Malines et de Bruxelles, les armes et les draps de Verviers et de Liége, les fils et les toiles de Flandre, forment la base de l'exposition belge, très-considérable, et qui, dédaignant les colifichets, n'a guère exposé que des objets commercialement très-sérieux. Les machines, la carrosserie, le zinc, le fer complètent ce contingent important, et très-digne de la puissance de production de nos industrieux voisins.

*Villes anséatiques, Luxembourg, Hesse, Francfort-sur-l'Oder, Oldenbourg.* — Comme points maritimes extrêmement fréquentés, les villes anséatiques ont plus de commerce que d'industrie. Hambourg a ses cigares et un papier nouveau à cigarettes, fabriqué des côtes et débris du tabac, ce qui vous importe sans doute fort peu, mesdemoiselles; de beaux cuirs tannés et vernis, et des meubles construits avec soin, mais, comme l'on dit vulgairement, sans goût ni grâce. Hambourg, Brême, Lubeck, produisent *ex æquo* des conserves alimentaires, renommées et recherchées dans toutes les marines du monde; précieuse industrie, qui préserve indéfiniment de la destruction et de la corruption les substances les plus diverses. Que ne peut-on conserver l'homme par le même procédé? Il est vrai que l'habitation d'une boîte de fer-blanc, hermétiquement scellée, présenterait peu de charmes, et qu'en définitive, mieux vaut vivre et mourir au grand air quand il plaira à Dieu, qui fait bien ce qu'il fait.

Luxembourg brille par ses gants, Francfort par sa typographie, le grand duché de Hesse par ses peaux et cuirs, l'électorat de Hesse par ses émaux et ses jolis jouets d'enfants. On sait que c'est là une des spécialités de l'Allemagne du sud; et je trouve que cette préoccupation d'assurer le bonheur de l'enfance atteste la bonté d'un peuple. Ces jouets ont l'avantage d'être fort ingénieux, bien faits et à très-bas prix.

L'exposition d'Oldenbourg est particulièrement séduisante. C'est là qu'on perce, monte, polit les belles agates d'Oberstein. De plus, on y travaille toutes les pièces dures du Brésil, topazes, améthystes, cornalines, chalcédoines, aventurines, jaspe, lapis-lazuli, etc. Que la nature est bonne de nous avoir donné, avec tout ce qu'il faut pour vivre, tant de magnifiques choses superflues, si l'on veut, et cependant si nécessaires!

*Prusse.* — L'exposition de la Prusse résume bien le caractère de l'industrie allemande, qui est la sincérité, la conscience; j'ai presque dit l'ingénuité, qualité que j'[illegible]e beaucoup. Au delà du Rhin, on n'a point cherché en général à se surfaire pour la circonstance, à se montrer plus beau qu'on n'est: les produits envoyés sont ceux qui toute l'année se fabriquent et se débitent; et cette absence de charlatanisme est d'autant plus méritoire qu'elle est, convenons-en, moins commune. L'industrie allemande a un autre avantage, non moins appréciable, celui de produire à très-bas prix.

Il y a donc peu de luxe dans cette exposition; mais en revanche beaucoup d'objets très-utiles. Si la rêveuse Allemagne a sa tête dans les nues, elle sait fort bien et fort judicieusement employer ses bras pour le bien-être terrestre, et rien n'est si favorable à la rêverie que le bien-être. Pour que l'esprit ait toute sa force et donne toute sa mesure, il faut que le corps, cette *guenille,* si chère au bonhomme Chrysale, ait ses satisfactions légitimes, ou du moins ne connaisse point la souffrance; c'est là le beau côté de la production germanique, qui manque parfois, dans sa sagesse pratique, de légèreté et de grâce.

Cependant, l'orfévrerie, la bronzerie, la céramique, la porcelaine et faïence, et les verreries de la Prusse ont fait de notables progrès comme élégance et goût. Mais ce qui donne le cachet à son exposition, ce sont les choses usuelles, les draps, les toiles, la coutellerie, la quincaillerie, l'emploi sous les formes les plus utiles des minéraux non précieux, c'est-à-dire non coûteux parce que la nature les a répandus à profusion, mais au fond plus précieux que les métaux rares et chers. A la grande rigueur, on pourrait se passer d'or, même comme monnaie; et des nations fort commerçantes en ont été longtemps privées à ce titre, sans grand dommage; mais une société où manquerait le fer ne pourrait pas subsister.

La Prusse emploie donc industriellement et avec grande habileté le plomb, le cuivre, le zinc, le fer, et aussi ce métal peu connu en France, que l'on nomme nickel ou argent allemand. Les tôles, les cuivres et zinc laminés, et surtout les aciers fondus de la section prussienne excitent l'attention et l'admiration des connaisseurs. En ce dernier métal, on remarque des cloches dont il serait bien difficile de ne pas emporter un souvenir; car elles tintent perpétuellement, avec un son des plus argentins, je l'accorde, mais dont les sacristains de Blockhum (usine où elles furent fondues) me semblent abuser un peu. Ils ont pour leurs belles sonneries la passion que nourrissait Quasimodo pour les cloches de Notre-Dame. Depuis que nous sommes dans l'Annexe, on a déjà sonné trois fois la grand'messe, et six fois les vêpres; et voici que l'on recommence, c'est sans doute pour l'*Angelus.*

Les laines, les lins et les tissus de la Prusse sont remarquables. Les ustensiles de ménage sont très-soignés et très-peu chers. Les appareils de chauffage méritent une mention particulière; ceux surtout des fourneaux et des calorifères, qui fonctionnent avec le gaz pour combustible, innovation pour laquelle la Prusse se montre fort en avant des autres pays: un double courant d'air pousse en avant le gaz, qui s'arrête et vient brûler sur une toile métallique.

Les curiosités de la Prusse, car il en faut toujours, ne fût-ce que comme enseignes, sont des amadous immenses, dont on fait *des casquettes*, innovation qui semble n'avoir pu prendre naissance que dans un cerveau brûlé; un buste de Napoléon Ier à Sainte-Hélène, en caoutchouc durci; un beau bas-relief en argent fin galvanoplasté, offert par la ville de Berlin au prince de Prusse, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire

de son mariage; un magnifique album, relié en ivoire et orfévrerie, offert au même par les provinces rhénanes, et retraçant les plus beaux sites de ces pays si pittoresques; des ornements d'un goût mauresque, exécutés en simple zinc, sur les dessins du grand architecte Diebitsch; une statue en bronze damasquiné, de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, qui forme l'une des pièces monumentales de la nef; et enfin les quinze *eaux de Cologne*, de Jean-Marie Farina, qui sont toutes *la véritable*.

Plusieurs principautés allemandes, le Mecklembourg, le Hanovre, le duché de Brunswick, les Saxe-Cobourg, Gotha et autres, se sont groupées autour de la Prusse et ont enchevêtré leurs produits avec les siens, qui s'en distinguent peu. Il est donc inutile d'entrer dans le détail de ces expositions minuscules.

*Saxe* (royaume). — Ce qui caractérise la production très-considérable de ce pays, puisqu'il exporte annuellement pour deux cents millions de francs, ce sont les tissus de laine et de coton, principalement les draps et la bonneterie. Cependant, il n'a pas d'immenses manufactures; mais une grande partie de ses habitants exercent à domicile l'industrie du tissage, comme les *canuts* lyonnais. Il a aussi des broderies et des dentelles estimées. Le reste se différencie peu des autres pays allemands.

*Bavière*. — Beaux minerais, instruments scientifiques, bronzes en poudre, belles armes rayées, cristallerie superbe, pierres lithographiques renommées dans les arts: voilà ce qui distingue cette exposition peu brillante, peu étendue, mais d'un mérite fort solide.

*Autriche*. — L'exposition de l'Autriche offre l'exact reflet de la constitution si mixte et si hétérogène de cet empire, où tant de peuples, de races diverses, Slaves, Allemands, Italiens, Hongrois, se trouvent englobés. Mais, comme telle, elle offre un genre d'intérêt particulier et est fort riche, car elle embrasse les produits de beaucoup d'industries et de climats divers. Le riz de la Lombardie et le maïs des pays chauds y figurent à côté des avoines, des seigles, des froments du nord. La disette qui sévit avec tant de rigueur sur l'Europe depuis plusieurs années, a conduit à rechercher les moyens de panifier ce même maïs, et l'Autriche nous offre des échantillons de biscuits obtenus de cette substance, et qui sont, à ce qu'il paraît, fort propres à l'alimentation.

Son exposition minérale est fort riche; indépendamment de tous les métaux connus et employés ailleurs, elle en a plusieurs qui lui sont, pour ainsi dire, spéciaux: le tellure, par exemple, utile pour l'alliage et l'affinage des monnaies; le mercure, le nickel, le cobalt, l'antimoine et les alliages connus sous le nom de laiton, de packfond, de maillechort.

Les laines sont merveilleuses, et c'est l'Autriche propre qui les fournit en grande partie. On en fait des draps excellents, et surtout des draps blancs du meilleur usage et à très-bon marché. Les tabacs de la Gallicie et les beaux cuirs de Hongrie ne se recommandent pas moins. Pour fumer ce tabac, on exploite, on façonne, on cisèle, on sculpte, jusqu'à en faire de véritables objets d'art, le produit singulier connu sous le nom d'*écume de mer*; c'est la Crimée qui le fournit. C'est donc nous qui, désormais, allons faire fumer l'Autriche, puisque nous voici en possession, au prix de tant de sang et d'efforts, de cette Tauride si célèbre dans l'antiquité, qui vit la fameuse expédition des Argonautes.

Les bois sont magnifiques, et, dans le nombre, on remarque, ceci nous touche plus que les constructions navales d'un pays sans marine, les beaux mélèzes débités et propres à fournir des tables d'harmonie pour les instruments de musique.

Ne parlons plus de la quincaillerie ni de la coutellerie: ce sont choses trop générales à l'Allemagne. Mais l'armurerie autrichienne se distingue par des conditions de bon marché tout à fait extraordinaires. Voici des pistolets à quatre francs la paire, et ce ne sont point des pistolets de paille. Mais, par exemple, j'aime autant que tout autre que moi s'en serve. Le bon marché peut avoir ses dangers et ses mauvais marchands, dont le pire n'est pas celui qui vend.

En fait de produits autrichiens, il ne faut oublier ni le vin de Tokai, par malheur horriblement cher, et plus connu de nom que de goût en France, et les modestes *allumettes chimiques allemandes*, cette condensation du feu, cette invention vulcanienne qui eût fait brûler son auteur comme sorcier, il n'y a pas seulement un siècle, et qui est aujourd'hui si vulgarisée que le briquet et le silex primitifs se trouvent relégués parmi les produits antédiluviens. Et cependant, que de fois, nous qui ne sommes pas encore bien vieux, nous les avons vu battre l'un contre l'autre, au grand dam et dommage des doigts, qui se meurtrissaient quelquefois cinq minutes, sans pouvoir obtenir l'étincelle désirée qui vînt dissiper les ténèbres. Pour bien apprécier le progrès incessant, accompli en tous sens sous nos yeux et sans que nous en ayons grande conscience, il faudrait, comme Épiménide, disparaître vingt ou trente ans de ce monde et y revenir ensuite. Quels éblouissements, quelles surprises au retour! Mais, puisque cela est impossible, restons tranquillement en cette vallée de larmes, et tâchons d'ouvrir bien les yeux, en attendant le jour où le sommeil définitif nous les fermera à jamais.

On travaille fort bien la nacre en Autriche, et on en fait beaucoup de petits objets très-mignons et très-agréables, mais surtout des boutons par quantités innombrables. Il paraît que l'usage des cannes y est fort répandu, car on n'y en trouve pas moins à cette exposition que de pipes, et ce n'est pas peu dire.

Nous n'apprendrons rien à personne quand nous dirons que les cristaux de Bohême tiennent le premier rang dans l'Exposition par leur fini, leur élégance et l'harmonie de leurs couleurs. La céramique du même pays est moins brillante, et la porcelaine se distingue moins par le luxe que par l'extrême bon marché, ce qui est d'ailleurs un grand mérite On imite fort bien en Bohême la porcelaine de Chine, mais j'avoue que j'ai peu de goût pour les imitations, et puisque nous en sommes ou étions tout à l'heure sur la cristallerie, j'aimerais assez que chacun dît avec un de nos bons poëtes:

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Que citerai-je encore? De beaux papiers peints; des soieries assez remarquables, des cotonnades économiques, des châles très-jolis et d'un bon marché fabuleux; des vêtements de feutre, oui de feutre, encore une des productions de la Bohême; d'élégantes pelisses en

fourrures qui donnent à qui s'en revêt l'air d'un prince, mais ne sont malheureusement pas accessibles à toutes les classes. Il faut être au moins conseiller aulique pour se passer un tel luxe.

Comme carrosserie, on remarque une voiture de gala, que l'on a, non pas sans raison, comparée à un corbillard de première classe.

En général, cette exposition massive a de la puissance et une très-grande universalité.

Dans notre prochain et dernier article, nous achèverons notre tour d'Europe, et des quelques autres pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique qui ont payé tribut à l'Exposition. Nous terminerons enfin notre travail général par cette revue spéciale d'objets féminins que nous avons cru devoir annoncer à nos lectrices, et qui sera, nous l'espérons, bienvenue d'elles, en leur prouvant tout particulièrement la préoccupation qui nous a constamment guidé de nous placer au point de vue de leur âge et de leurs goûts.

FÉLIX MORNAND.

# L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

(Troisième et dernier article.)

## II

La nouvelle époque qui s'ouvre sur la France avec la fin du règne de Louis XIII est celle des grandes individualités littéraires : à l'hôtel de Rambouillet, c'est le délire après la fièvre, comme la période précédente avait été la fièvre après la santé. De nouveaux poètes apparaissent encore dans la chambre d'Arthénice, Benserade, Sarrazin, Scudéry et sa sœur, la pâle et virile demoiselle de Scudéry, et Cotin, et l'abbé de Pure, et d'autres écrivains bientôt illustres, Saumaise, et Fléchier, par exemple. La foule des auteurs devenait pourtant trop grande pour que le seul sanctuaire d'autrefois pût la contenir; elle s'était dispersée dans différents cercles qui se tenaient ou chez le prince de Conti, ou au Petit-Archevêché, sous la présidence du coadjuteur de Retz, le *petit Catilina;* mais l'assemblée la plus fameuse avait lieu dans une chambre sans lambris, un réduit vraiment poétique, que les philosophes mêmes auraient pu envier au poète, car il valait bien la tonne de Diogène. Il y avait bureau d'esprit au pied du lit de l'infirme Scarron; les grands seigneurs y allaient rire assidûment. Leur gaieté, du reste, ne l'enrichissait point; aussi écrivait-il :

Ce n'est que maroquin perdu
Que les livres qu'on dédie.

Il fallait bien que les seigneurs abrégeassent le chapitre des pensions, depuis que se multipliait si vite le nombre de ceux qui aspiraient à être pensionnés.

On rencontrait chez Scarron toutes sortes de gens : c'était un terrain neutre où la roture et la noblesse, la richesse et la poésie se coudoyaient sans prendre d'ombrage et sans se témoigner d'envie. Les poètes de Richelieu, fort désœuvrés après la mort du maître, ne bougeaient de là, Bois-Robert surtout, qui avait essayé en vain d'entrer au Petit-Archevêché.

L'hôtel de Rambouillet était demeuré le cercle d'élite. Julie d'Angennes y employait de son mieux ses dernières années de jeunesse et de liberté. Sa mère et le marquis la menaçaient d'une chose terrible et bien vulgaire; en un mot, ils voulaient la marier à M. de Montausier, qui attendit douze ans le consentement de la belle muse; c'était un excellent gentilhomme, grave, froid et un peu pédant, mais d'une probité sévère et d'une vertu proverbiale. Nommé plus tard gouverneur du dauphin, fils de Louis XIV, il lui disait à sa majorité : « Monseigneur, ma tâche est finie; j'ai pu me montrer rigoureux : si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Des raisons de famille lui avaient fait une loi de rechercher une des filles les plus aimables sans doute et les plus vertueuses, mais la plus folle peut-être de tout son temps.

Entré à l'hôtel vers 1633, il dut se croire, les premiers jours, enfermé, dans quelque petite maison. Il paraît qu'il se laissa aller d'abord à discuter sérieusement toutes ces choses nouvelles pour lui qui s'agitaient dans le cénacle et qui devaient lui sembler au fond autant de billevesées, car il aimait peu les lettres. Mais, comme le marquis de Rambouillet son futur beau-père, c'était un infatigable disputeur, dont le système en discussion n'était rien autre chose que de nier tout, ce qui le fit surnommer par madame de Sévigné : « Le grand semeur de négatives. » La loi d'intérêt qui l'avait poussé à demander la main de Julie, devint bientôt, quoi qu'il en fût, chère à son cœur. L'homme sage, le politique déploya toute la constance romanesque des héros de d'Urfé; il apprit, malgré sa révolte intérieure, à se plier à ce monde qui l'entourait, ne s'en vengeant qu'en professant pour la marquise de Rambouillet ce qu'il appelait « une estime d'exception. » Il goûta la poésie, du moins en apparence, et ne pouvant offrir de la sienne, il sut en faire faire à propos à Voiture et à ses concurrents. Au fond, il avait dès longtemps gagné le cœur de Julie, mais c'était une tâche moins facile que de conquérir son esprit.

N'était-ce point une fatalité qui avait inspiré au marquis de Montausier cet attachement pour une muse? Encore s'il avait fréquenté l'hôtel quelques années plus tôt, au temps où la sagesse s'y glissait quelquefois par la petite porte! Mais à cette époque, l'esprit de coterie ne se dissimulait plus dans la chambre d'Arthénice, et la gazette en vers, de Loret, qui se publiait chaque semaine, en faisait bien des gorges chaudes. Le patronage des lettres avait échappé aux maîtres de l'hôtel et à quelque maître que ce fût, car, après le *Cid* et *Cinna*, la poésie n'avait plus besoin d'être patronée. Qu'avait le cercle de Julie à op

poser à ces productions immortelles? Les lettres de Voiture déjà surannées, les lettres aigries de Balzac, qui commençait à vieillir et devenait chagrin, les poésies de Sarrazin et de Benserade et les anecdotes de Ménage. L'Académie avait en main la direction de tous les travaux qui s'essayaient sur la langue; l'hôtel de Rambouillet n'avait plus de raison d'être. Comme le public n'en faisait plus d'estime, il s'en vengea en médisant du public et en professant du mépris pour la foule. La poésie, dans la chambre d'Arthénice, eut, comme les religions antiques, ses mystères et ses initiés, et tout ce qui n'était point de ceux-là y fut appelé profane. Ce fut le temps des tours de force poétiques, le temps des acrostiches et des quatrains à rime uniforme; la pensée tant torturée en mourut bientôt. Alors naquirent à sa place les petits genres littéraires, les histoires à l'espagnole; celles, par exemple, de *Zélide* et d'*Alcidalis*, composées de compagnie par Julie, Voiture et mademoiselle de Scudéry. Il était réservé à cette muse nouvelle de raffiner les vieux Romains et de leur prêter généreusement dans ses livres les mœurs et les fadeurs des modernes héros de l'Astrée.

On tenta de faire de la vie un roman à la façon de mademoiselle de Scudéry. On inventa des classes où chacun se voulut ranger; on se débaptisa pour se donner des noms étranges tirés des *Histoires merveilleuses* de Rome ou d'Athènes; on se couvrit enfin de tous les oripeaux antiques et des ridicules modernes. Toutes les dames de l'hôtel se divisèrent alors en *spirituelles* et en *galantes*, désignations honnêtes et ingénieuses, qui remplaçaient ces mots grossiers de vieilles et de jeunes. Elles avaient juré une haine éternelle à la prose et aux vulgarités ordinaires, et le mariage passait parmi les galantes pour un de ces malheurs qui se subissent, mais qu'il est beau de braver! Galantes et spirituelles portaient d'ailleurs un nom commun, celui de *Précieuses*, que Molière a si bien raillé. Hommes et femmes, tous vivaient à l'hôtel d'une vie factice et qu'au fond ils devaient eux-mêmes trouver monotone, car ils n'en renouvelaient pas les éléments. Ils s'étaient transportés en pleine fable: Paris, dans leur langage, s'appelait Athènes; Notre-Dame, c'était Délos, et la place Royale, où se promenait le beau monde, était devenue la place Dorique. Toute la géographie de la France avait été bouleversée : Tours, c'était Césarée; Lyon, Milet; Poitiers, Argos; Aix, Corinthe. Quant aux noms du calendrier, quant aux noms patronymiques, nobles ou roturiers, on aurait rougi de les prononcer, et celui qui, dans le cénacle, eût appelé Louis XIV, encore enfant, autrement qu'Alexandre, eût encouru le risque de passer pour un grand factieux. On avait joué à Richelieu le mauvais tour de le nommer Caton, et Mazarin avait été ouvertement baptisé Sénèque. Dans cette distribution de noms glorieux, les poètes ne s'étaient point oubliés eux-mêmes, et ces grandes métamorphoses avaient fait de Chapelain un Chrysanthe, de Voiture un Valère, de La Calprenède, Calpurnius; de Scudéry, Sarraïdès. Sarrazin, peut-être par moquerie, avait été chercher plus haut et plus loin son surnom; Sarrazin le Normand, l'aigrefin qui avait fait sa fortune chez le prince de Conti, compté presque au nombre des serviteurs, Sarrazin, qui se laissait traiter de *poëtereau* par le coadjuteur, et qui n'avait certes rien d'un conquérant, s'était appelé Sésostris.

L'occupation à laquelle se livraient tous ces beaux esprits débaptisés, c'était surtout de refaire un nouveau dictionnaire et une nouvelle langue, à l'aide de la périphrase et de la précaution oratoire. Ils voulaient sans doute renchérir sur l'Académie et prouver qu'elle n'avait pu les remplacer avec fruit. Ils s'essayèrent d'abord à trouver un nom dans le beau langage à toutes les choses communes dont chacun se sert par nécessité, mais dont il était bien de faire voir l'usage sous un nouveau jour. Le fauteuil s'appela désormais *la commodité de la conversation*, le miroir *le conseiller des grâces*, et ce terrible bonnet de nuit, si redouté des précieuses, devint *le complice innocent du mensonge*. Ce fut sans doute un grand travail que de débaptiser tous les ustensiles dont on se sert à table; mais, en vérité, pouvait-on dire un plat?... Avec toutes ces préoccupations sérieuses, on dansait toujours beaucoup à l'hôtel... Cela se nommait *danser proprement*.

Les influences qui pesaient alors sur le cercle de l'hôtel, c'étaient, comme nous l'avons dit, celles de mademoiselle Scudéry, et de Scudéry son frère. L'heureux Scudéry, qui écrivit sans jamais travailler et qui fut fameux sans avoir rien écrit de bon, était l'un des exemples les plus curieux de cette confiance aveugle en soi-même dont certains hommes sont capables. En tête de ses œuvres, au-dessous de son portrait, il avait écrit :

> Et poète et guerrier,
> Il aura du laurier.

Il prétendait avoir eu autrefois un régiment; il disait aussi avoir été riche, et contait comment la foudre l'avait ruiné en tuant, dans une fête publique, au milieu de cent mille personnes, son plus gros débiteur. Il avait toute la fierté d'un hidalgo : il présenta un jour un placet au roi, en lui disant que c'était seulement pour avoir l'honneur de l'approcher. Du reste, il était très-brave : on l'appelait *Mâche lauriers*. Il choisissait le plus souvent, pour les héros de ses compositions, de fameux conquérants comme Alaric; il mit aussi en scène le grand Annibal, et l'on ne parla longtemps dans la ville que du *grand animal* de Scudéry. Ordinairement il signait ses romans : l'*Homme du désert*, et les datait *du Marais*, où il vivait. D'abord il avait fait des comédies, *Lygdamon* et *le Trompeur puni*; l'*Astrée* était la mine où il puisait beaucoup de sujets. Il ne fut jamais raisonnable; mais il fut de l'académie. Sa sœur, pleine de bon sens, quand elle n'avait ni la plume à la main ni la poésie en tête, ne fut guère plus heureuse dans les sujets qu'elle choisit, mais elle écrivit mieux. L'histoire de sa carte du Tendre est si connue, que nous ne la rappellerons pas; d'abord elle aida surtout son frère et se borna elle-même à quelques essais, choisissant volontiers pour types ses propres amis et les gens de cour qu'elle rencontrait dans les assemblées. Elle parlait encore plus qu'elle n'écrivait, et ne faisait qu'ouvrir cette boutique de verbiage que plus tard elle achalanda si bien. On la nommait pourtant déjà Sapho. Chose étrange! Elle était liée avec les gens les plus vraiment fins de son temps, avec Pélisson, Charpentier l'académicien, avec la jeune Marie de Chantal, qui devint madame de Sévigné. C'est que, nous l'avons dit, en dehors de ses manies littéraires, elle était sage et pénétrante; la première elle apprécia la Fronde, et d'un mot : « Le roi, dit-elle, se souviendra longtemps de ce qu'on lui fait aujourd'hui. » Elle écrivit dans la suite pour réparer sa fortune, que son frère ébréchait sans cesse; alors elle faisait des vers

qu'on s'arrachait. Il y eut surtout un quatrain qui fit fureur. Il était dédié au prince de Condé, qui, prisonnier à Vincennes, cultivait des fleurs pour tromper le temps et l'ennui :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose d'une main qui gagnait des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et que Mars était jardinier.

Mademoiselle de Scudéry avait précisément l'âge de Julie d'Angennes. Celle-ci atteignait trente-cinq ans, car tous ces faits comiques ou graves, féconds ou stériles, nous conduisent jusqu'à l'avénement de Louis XIV. Les affaires de la famille de Rambouillet étaient fort embarrassées ; les filles de la marquise avaient grandi, et M. de Rambouillet voulait enfin marier son aînée. Il avait d'autant plus de raisons de le faire, que toutes quatre avaient suivi cette pente poétique et fatale que Julie d'Angennes commençait maintenant à descendre. Mademoiselle d'Arquenay sacrifiait plus, quant à elle, aux belles manières qu'aux belles-lettres ; sa plus jeune sœur, mademoiselle de Rambouillet, depuis madame de Grignan, n'aimait rien au monde que les vers galants et la violette. Les deux autres, madame d'Yère et madame de Saint-Étienne, se distinguaient encore par l'originalité violente de leurs caractères. Toutes quatre elles avaient choisi la même victime, ce pauvre et austère M. de Montausier, qui, avec ses prétentions matrimoniales, leur représentait la vile prose. Mais toutes quatre avaient aussi leur persécuteur, le terrible M. de Pisani, qui força un jour sa sœur d'Arquenay à le voir en bonnet de coton. Le mariage et la raison avaient pourtant un allié à l'hôtel, et c'était un poëte, Godeau, *ce traître de nain*, qui conspirait tout bas pour le bonheur de M. de Montausier. Avec sa nature fine et douce et son caractère respecté, Godeau avait parmi toute cette illustre famille les plus grandes privautés; il était bon ami, et se servant quelquefois de façons qui n'étaient pas les siennes, il affectait d'être brusque pour donner des conseils à Julie. Il en donnait d'un autre côté à M. de Montausier, qui en avait grand besoin, car en fait de moyens vraiment poétiques, vraiment en cours sur le Parnasse, il était resté des plus ignorants. C'était sur l'inspiration de Godeau que le marquis avait fait composer par différents poëtes le fameux recueil qui s'appela la *Guirlande de Julie*. L'ouvrage était sur vélin, chaque pièce contenue dans un dessin qui figurait une fleur; à la deuxième feuille on voyait un zéphyr qui répandait des roses et des lis, et les vers étaient à la louange de Julie : chaque fleur lui rendait son hommage, et le lis parlait ainsi :

Devant vous je perds la victoire
Que ma blancheur me fit donner,
Et ne prétends plus d'autre gloire
Que celle de vous couronner.

Le ciel, par un honneur insigne,
Fit choix de moi seul autrefois,
Comme de la fleur la plus digne
Pour faire un présent à nos rois.

Mais si j'obtenais ma requête,
Mon sort serait plus glorieux
D'être monté sur votre tête
Que d'être descendu des cieux.

Cette pièce était de Tallemant des Réaux, le personnage le plus fin et le plus mordant de toute cette période. L'effet fut puissant sur le cœur de Julie d'Angennes. Aucune beauté vraiment, depuis Hélène, n'avait été plus chantée. Julie se laissa arracher une promesse et ne demanda plus que du temps. Mais elle ne répudia point pour cet engagement ceux plus anciens et plus sacrés qu'elle avait contractés avec le Parnasse, ses déesses et ses dieux.

Il se rencontrait cependant à l'hôtel des exemples capables d'influer sur la conduite de Julie, des vertus raisonnables, des esprits qui aimaient le beau autrement qu'au superlatif, des femmes vraiment aimables, et qui, suivant l'expression de Ménage, se lassaient aussi peu d'être belles que sages. On y voyait cette Marie de Chantal dont nous avons parlé, et mademoiselle de la Vergne, depuis madame de la Fayette, toutes deux élèves de Ménage, celle-ci franche et simple, cachant de son mieux tout ce que valait son esprit; celle-là, au contraire, un peu trop empressée peut-être à le faire valoir, mais si charmante, si gracieuse et si enjouée. Ménage, leur maître, était un avocat d'Angers qui était venu écrire à Paris. A Angers, il passait pour le plus grand médisant de la ville, qui était déjà fort peuplée; à Paris on l'obligea à être membre de l'Académie, dont tous les politiques s'étaient faits ses amis par peur, car il avait un terrible esprit, et c'était un malheur quand il l'appliquait à médire. Il vivait alors au Petit-Archevêché, fort aimé du coadjuteur, et là il tenait des réunions à la Malherbe avec les *petits Boileau* qu'il exerçait à frapper contre Chapelain. Il avait écrit les *Menagiana*, véritables mémoires comiques et critiques du temps, et quoique les pédants le niassent bien fort, il avait fait d'excellents travaux sur les origines de notre langue. Aussi ne manquait-il ni de places ni d'honneurs, et il pouvait dire en se caressant le menton : *La regina di Suecia scrive a me*. Pourtant ce que Ménage avait de plus cher au monde, ce n'étaient ni les honneurs ni les gros bénéfices, mais l'amitié de ses deux anciennes élèves. Il passait la plupart de ses matinées avec elles, apprenant à mademoiselle de la Vergne le secret d'écrire : mademoiselle de Chantal se défendait d'imiter sa compagne; elle disait qu'on voulait avoir de l'esprit impunément dans sa famille, sans jamais le livrer au public. Le soir, Ménage accompagnait souvent les jeunes filles à l'hôtel de Rambouillet, et il faisait au retour plus d'un bon conte sur la rigueur de Julie envers M. de Montausier. Mademoiselle de Rabutin-Chantal ne pouvait mal accueillir ses railleries... car son isolement dans le monde la forçait à des résolutions contraires à celles de la reine d'Angennes et moins héroïques sans doute : elle devait se marier à dix-huit ans.

Julie se maria cependant. Ce grand événement, aussi fameux que la prise de Troie ou que la défaite de Roncevaux, eut lieu en 1645. Godeau, alors évêque de Grasse, célébra le mariage. La nouvelle marquise de Montausier, qui avait alors trente-huit ans, nourrissait les plus poétiques et les plus grands projets. Continuer sa royauté ne lui semblait pas impossible : il était digne d'elle de l'étendre et de l'illustrer. Mais le malheur ne respecte rien, pas même la poésie. M. de Rambouillet mourut, et, la même année, M. de Pisani fut tué à Nordlingen. Ce fut un grand deuil pour la famille : madame de Rambouillet n'apparut plus désormais que plongée dans une tristesse que, jusque-là, ses infirmités n'avaient pu lui donner, et les réunions de l'hôtel cessèrent bientôt.

L'enthousiasme, engourdi d'ailleurs, de tous les ha-

bitués de la chambre d'Arthénice ne s'était réveillé qu'un moment, vers 1651. Ce fut l'époque de Benserade, qui avait vécu jusqu'alors chez le duc de Brézé et qui venait de s'attacher au ministre de Lyonne. Flatteur et ironique, il avait été toujours accueilli par les grands, et il n'en était pas mois pensionné par Mazarin, le grand ennemi de la noblesse. A cet instant où le goût s'épurait en France, grâce aux grandes productions des Corneille et des Pascal, Benserade se présentait comme le dernier chevalier de toute la fausse littérature de la période précédente; aussi fut-il bientôt l'homme important de l'hôtel de Rambouillet. Cette année-là même eut lieu, entre lui et Voiture, cette grande bataille poétique qui engendra deux factions aussi terribles qu'en Italie autrefois celles des Guelfes et des Gibelins. La cour et la ville se partagèrent sur les sonnets de Job et d'Uranie; il y eut les Jobelins et les Uraniens, le prince de Conti tenant pour Benserade et madame de Longueville pour Voiture. Il y eut aussi quelques gens de grand sens qui demeurèrent neutres, et firent courir ce quatrain si sage :

> Urania et Job, ce me semble,
> N'avaient rien à se demander ;
> Ma foi, l'on devrait bien gronder
> Ceux qui les mettent mal ensemble.

Malgré son mérite, sa vieille réputation et ses efforts pour la conserver, Voiture paraît avoir eu dans cette occasion quelque triste défaite. Il en devint plus jaloux encore et plus chagrin, et il se tut désormais. Au reste, cette grande querelle fut comme la dernière lueur du feu sacré qui s'éteignait dans les âmes des précieuses et des beaux esprits.

En 1659, tout l'hôtel de Rambouillet assistait à la première représentation des *Précieuses ridicules*. Quelques-unes des précieuses si impitoyablement mises en scène eurent l'esprit d'en rire; Angélique de Rambouillet, alors madame de Grignan, en prit un mortel chagrin. Elle avait vu l'enthousiasme public, elle avait entendu ce vieillard du parterre se lever tout à coup au milieu de la pièce et s'écrier, entraîné par son émotion : Courage, courage, Molière! voilà la bonne comédie. Molière vraiment n'avait fait que renchérir un peu sur la raillerie publique que les habitués de la chambre d'Arthénice avaient dès longtemps sentie pénétrer jusqu'à eux.

Alors le cercle de l'hôtel de Rambouillet avait, comme nous l'avons dit, cessé d'exister, après toutes ces pertes et tous ces deuils de famille. La marquise, d'ailleurs, était octogénaire; après la mort du marquis, elle avait vécu entre sa fille et son gendre, entourée de soins et d'affections, élevant sa petite-fille, qui promettait de lui ressembler. Bientôt madame de Montausier quitta sa maison pour la cour; elle était nommée dame d'honneur de la reine, et son époux le marquis, peu après le duc de Montausier, devenait gouverneur du Dauphin. A la cour, Julie d'Angennes n'avait pas entièrement renoncé à son pédantisme, mais on l'accusait d'avoir pris en plus quelque peu d'ambition. Il paraît qu'alors elle avait oublié la poésie pour les honneurs; elle n'avait pas rompu pourtant ses amitiés et voyait familièrement les poètes, Molière excepté, qu'à l'exemple de sa sœur de Grignan, elle ne pouvait souffrir.

Ainsi l'histoire de cette illustre maison, qui fut en même temps celle de la littérature, un demi-siècle durant, était terminée. La source était tarie, de laquelle avaient coulé tant de vers et de prose, tant de pensées trop souvent artificielles, mais toujours élégantes; tant de genres littéraires, sinon sérieux, du moins nouveaux et piquants; tant d'afféterie, il faut l'avouer, et tant de ridicules, mais aussi tant d'esprit. Grand mouvement, si l'on veut le comparer surtout aux petites choses de l'époque, aux mesquines préoccupations politiques qui engendraient alors l'opposition à Richelieu et la Fronde, agitation vraiment féconde, et qui ne fut pas étrangère à l'éclosion si forte et si sagement contenue de cette grande littérature dont la première gloire fut un Pascal et la dernière un Fénelon. L'hôtel de Rambouillet avait accompli jusqu'à la fin sa destinée : grâce à lui, les lettres épurées ne craignaient plus les lecteurs vertueux, et les mœurs de la plus haute classe au moins n'étaient pas indignes des lettres. L'esprit si sage de la noble marquise avait été la pierre de touche de bien des talents contemporains. L'esprit chatouilleux de Julie d'Angennes, en renchérissant sur les aimables exigences de celui de sa mère, n'avait pu nuire aux lettres en leur demandant tout à coup trop de délicatesse, s'il est possible qu'elles souffrent de l'excès de cette qualité dont elles offraient d'ailleurs encore trop peu. Cependant toute cette noble famille de Mécènes devait éprouver l'ingratitude de son temps; l'hôtel de Rambouillet, pendant tout le règne de Louis XIV ne recueillit plus, à la cour surtout et à l'Académie, que des mépris et des rires moqueurs. La réaction fut excessive: Boileau la dirigeait, lançant à tout propos contre les anciens familiers de la chambre bleue ses traits brutalement corrects, son indignation de législateur poétique et de poète savant. Le premier bruit qu'il éveilla, et qui fut grand et éclatant comme un orage, sembla pourtant s'éteindre avec lui. A l'injustice envers l'hôtel de Rambouillet succéda l'oubli : le dix-huitième siècle négligea même de s'en souvenir, et ce fut à peine si Voltaire, l'historien du règne de Louis XIV, en daigna parler. A cette époque les livres de toute la pléiade poétique et romancière de 1640 n'avaient pas perdu cependant toute espèce de retentissement en Europe : d'*Athènes, de la place Dorique* où le beau monde les dévorait autrefois, les vicissitudes des temps et de l'opinion les avaient transportés au milieu des brouillards, dans cette vieille Angleterre qui vivait alors de l'imitation de notre société, tout en restant sans cesse d'un siècle en arrière, faute sans doute d'un pont sur le détroit. Durant tout le dix-huitième siècle, le *Cyrus* fit fureur de Douvres à Glascow, et de Londres à Dublin. Quant à l'*Astrée*, sa nature éthérée l'aidant, il s'était envolé plus à l'ouest encore, jusqu'au nouveau monde qu'il étonnait.

Au commencement de notre siècle, lorsque de savants esprits recherchaient de toutes parts les matériaux de notre histoire littéraire, bien des périodes critiquées aveuglément, bien des influences amèrement moquées, furent jugées tout à coup d'une façon nouvelle. Ainsi en fut-il de l'hôtel de Rambouillet. Sans se préoccuper plus longtemps de beaucoup de ces poètes galants qui en avaient fait tout le lustre, ni du nombre de ces ouvrages trop patients inspirés par Julie, on se demanda surtout l'influence générale qu'avait eue sur les lettres ce patronage unique et fameux de la chambre d'Arthénice. Une des plumes les plus fines de notre temps, M. Rœderer consacra tout son talent à en écrire l'histoire. L'hôtel de Rambouillet fut enfin réhabilité.

H. Perret.

# BIBLIOGRAPHIE.

**Au Coin du feu**, par Émile Souvestre.

Notre article de bibliographie est presque toujours consacré à quelques ouvrages sérieux, dont la lecture peut laisser après elle des enseignements utiles; cependant, mesdemoiselles, nous éprouvons un sentiment de plaisir véritable lorsque nous pouvons vous recommander en conscience un livre agréable, amusant, et tel qu'on le désire à votre âge. Mais ces recommandations sont rares, ce plaisir est une exception. Les littérateurs de notre temps n'écrivent guère pour vous, et, dans le champ rempli d'ivraie de leurs œuvres, dans les collections immenses de leurs in-octavo, nous ne trouverions pas à glaner pour nos lectrices la plus mince petite gerbe. Pouvons-nous analyser pour vous ces romans intimes, peintures d'un monde que vous ne connaissez pas, et qu'avec la grâce de Dieu vous ne connaîtrez jamais? Pouvons-nous vous recommander ces romans historiques, qui faussent l'histoire, qui dénaturent les caractères et les faits du passé, au profit de la petite fable inventée par l'auteur, œuvres de mensonge, dont l'esprit national devrait faire bonne justice? Seraient-ce les romans américains, assez en vogue aujourd'hui, que nous pourrions signaler à votre attention? Les quelques scènes d'intérieur, finement touchées, qu'on y rencontre par-ci par-là, ne sauraient nous faire passer par-dessus les caractères exagérés et faux, les situations invraisemblables, les tableaux d'une société où tout est déclassé, confondu, qui abondent en ces interminables volumes, et, tout en rendant hommage au talent, aux bonnes intentions des auteurs de *Gerty*, nous trouvons que leurs productions sont l'enfance de l'art, et laissent à désirer au lecteur l'intrigue, l'intérêt et les formes qui font des romans une œuvre littéraire.

Notre choix, vous le voyez, est très-difficile à faire, puisque nous ne voulons vous recommander que des créations sages, intéressantes, revêtues d'une forme heureuse, et qui puissent vous laisser dans la mémoire ou un récit touchant et dramatique, ou l'application de quelque principe moral, et, comme nous vous l'avons dit l'an dernier, nous ne voyons rien de mieux à vous indiquer, en fait de lectures amusantes, que Walter Scott et miss Edgeworth; l'un, qui réunit sur sa palette les plus brillantes couleurs de l'histoire, l'autre, qui a sondé les fibres délicates du cœur humain, et qui, d'un récit plein de grâce, sait toujours tirer une utile leçon. Cependant, en France aussi, il est quelques auteurs qu'on peut vous indiquer : Émile Souvestre est de ce nombre. Son talent, épuré par l'âge et par la pratique de la vie, revêtu d'élégance et de sobriété, a laissé quelques volumes dignes d'être lus en famille, à la veillée, et c'est là le plus bel éloge que nous en puissions faire; car, la lecture en famille est un acte de magistrature domestique qui exige la plus grande prudence dans le choix des livres offerts à la curiosité et à la méditation de tous, et c'est, il nous semble, une ambition digne des plus nobles esprits que de produire un de ces ouvrages qui soit l'ami du foyer, le conseiller, le consolateur du père et des enfants! Cette pensée est apparue à Émile Souvestre; et, quittant les romans *humanitaires* et les questions sociales, auxquels il avait d'abord consacré sa plume, il a écrit, pour les bonnes gens, pour les cœurs simples, pour la mère entourée de ses filles, une suite de récits, de nouvelles, qui présentent, enchâssés sous une forme dramatique, une vérité morale d'une application familière.

Sa jeunesse avait peut-être été tentée de grandes ambitions littéraires : son âge mûr n'a pas cherché à franchir le cercle du foyer domestique, et c'est à cette seconde tendance, à cette seconde *manière*, comme disent les peintres, que nous devons une série d'œuvres excellentes : — *Chroniques de la mer*, — *Un Philosophe sous les toits*, — *Confessions d'un ouvrier*, — *le Foyer breton*, — *au Coin du feu*, récits courts, émouvants, moraux, auxquels nous n'avons, pour notre part, qu'un seul reproche à faire, c'est que, dans ces leçons de la vie, le sentiment religieux ne se fait pas toujours assez profondément sentir.

Pour vous donner une idée de ces œuvres que nous recommandons à votre attention, nous emprunterons au *Coin du feu* un petit apologue, qui se trouve en harmonie avec les enseignements habituels de votre journal.

« Les soirées d'hiver sont commencées à la ferme de Guillaume. Après le travail du jour, toute la famille se réunit autour du foyer, et quelques voisins viennent s'y joindre; car, dans les solitaires vallées des Vosges, les habitations sont clair-semées, et le voisinage établit une sorte de parenté.

» C'est là, autour du feu de pommes de pin, que les intimités s'établissent ou redoublent. La douce chaleur du foyer, la joie de la réunion, l'entraînement de la parole, animent les confidences; les cœurs s'ouvrent sans y prendre garde, les esprits se marient dans mille projets, on met en commun cette vie du dedans, sans laquelle l'autre n'est qu'une apparence, mais qui ne se révèle qu'à ses heures.

» Quelquefois le cousin *Prudence* vient lui-même partager la veillée, malgré la distance, et alors c'est fête à la ferme, car le cousin est le plus habile conteur de la montagne. Il sait non-seulement tout ce que les pères ont raconté, mais ce que disent les livres. Il connaît l'origine de tous les vieux logis et l'histoire de toutes les vieilles familles; il a appris les noms des grandes pierres couvertes de mousse qui se dressent sur les hauteurs comme des colonnes ou comme des autels; il est enfin la tradition du pays et sa science.

» Il en est, de plus, la sagesse! Il a appris à lire dans les cœurs, et il est rare qu'il n'y découvre pas la cause du mal qui les tourmente. D'autres connaissent des remèdes pour les infirmités du corps; le vieux paysan en connaît, lui, pour les infirmités de l'âme, et c'est pourquoi la voix populaire lui a donné le nom respecté de *Prudence*.

» C'est la première fois, depuis la nouvelle année, qu'il paraît à la veillée, et tout le monde, à sa vue, s'est récrié de joie. On lui a donné la meilleure place

auprès du foyer; on a fait cercle autour de lui; Guillaume a pris sa pipe et vient de s'asseoir vis-à-vis.

» Le bonhomme *Prudence* s'est tour à tour informé de tous les gens et de toutes les choses. Il a voulu savoir où en étaient les semailles, si le dernier poulain prenait des forces, et comment allait la basse-cour. La jeune fermière a répondu à tout sans trop d'empressement, comme si son esprit était ailleurs; car la belle Martha pense souvent au grand village où elle a été élevée ! Elle regrette les danses sous les ormes, les longues promenades le long des blés avec les jeunes filles, qui riaient en cueillant des fleurs dans les haies, les longues causeries du four et de la fontaine. Aussi bien souvent Martha reste-t-elle les bras pendants et sa jolie tête penchée, tandis que son esprit voyage dans le passé.

» Ce soir, encore, tandis que les autres femmes travaillent, la fermière est assise devant son rouet, qui ne tourne point; la quenouille reste chargée de lin à la ceinture, et ses doigts distraits jouent avec le brin de fil pendant sur ses genoux.

» Le bonhomme *Prudence* a tout observé du coin de l'œil, mais sans rien dire; car il sait que les conseils sont comme les médecines amères que l'on donne aux enfants : pour les faire accepter, il faut choisir le moyen et le moment.

» Cependant la famille et les voisins l'entourent : — Bonhomme *Prudence*, une histoire! une histoire!

» Le paysan sourit et jette un regard de côté vers Martha, toujours inoccupée : — C'est-à-dire qu'il faut payer sa bien-venue, dit-il; eh bien! il sera fait à votre volonté, mes braves gens. La dernière fois, je vous ai parlé des vieux temps où les armées des païens ravageaient nos montagnes; c'était un récit fait pour les hommes. Aujourd'hui je parlerai (sans vous déplaire) pour les femmes et les petits enfants. Il faut que chacun ait son tour. Nous nous étions occupés de César; nous allons passer, pour l'heure, à la mère *Vert-d'Eau*.

» Tout le monde poussa un grand éclat de rire; on s'arrangea vite, Guillaume ralluma sa pipe, et le bonhomme *Prudence* reprit :

» Ce conte-ci, mes mignons, n'est point de ceux qu'on laisse aux nourrices, et vous pourriez le lire dans l'almanach avec les vraies histoires; car l'aventure est arrivée à notre grand'mère Charlotte, que Guillaume a connue, et qui était une femme de merveilleuse vaillance.

» La grand'mère Charlotte avait été jeune aussi dans son temps, ce qu'on avait peine à croire en la voyant; mais ceux de son âge disaient qu'aucune jeune fille n'avait eu meilleur visage, ni l'humeur plus inclinée à la gaieté.

» Par malheur, Charlotte était restée seule, avec son père, à la tête d'une grosse ferme, plus arrentée de rentes que de revenus; si bien que l'ouvrage succédait à l'ouvrage, et que la pauvre fille, qui n'était point faite à tant de soucis, tombait souvent en désespérance, et se mettait à ne rien faire pour mieux chercher le moyen de faire tout.

» Un jour donc qu'elle était assise devant la porte, les deux mains sous son tablier, elle commença à se dire tout bas : — Dieu me pardonne, la tâche qui m'a été faite n'est point d'une chrétienne! et c'est grand' pitié que je sois seule, tourmentée, à mon âge, de tant de soins ! Quand je serais plus diligente que le soleil, plus leste que l'eau et plus forte que le feu, je ne pourrais suffire à tout le travail du logis. Ah! pourquoi la bonne fée *Vert-d'Eau* n'est-elle plus de ce monde, ou que ne l'a-t-on invitée à mon baptême! Si elle pouvait m'entendre, et si elle voulait me secourir, peut-être sortirions-nous, moi de mon souci, et mon père de sa mal-aisance!

» — Sois donc satisfaite, me voilà ! interrompit une voix. Et Charlotte aperçut devant elle la mère *Vert-d'Eau*, qui la regardait, appuyée sur son petit bâton de houx.

» Au premier instant, la jeune fille eut peur; mais elle se remit assez vite pour demander à la fée, d'une voix un peu tremblante, mais très-polie, ce qu'elle pouvait faire pour son service.

» — C'est moi qui viens me mettre au tien, répliqua la vieille; j'ai entendu ta plainte, et je t'apporte de quoi sortir d'embarras.

— » Ah! parlez-vous sérieusement, bonne mère? s'écria Charlotte, qui se familiarisa tout de suite; venez-vous pour me donner un morceau de votre baguette, avec lequel je pourrai rendre tout mon travail facile?

» — Mieux que cela, répondit la fée: je t'amène dix petits ouvriers qui exécuteront tout ce que tu voudras bien leur ordonner. — Où sont-ils? s'écria la jeune fille. — Tu vas les voir.

» La fée entr'ouvrit son manteau, et en laissa sorti dix nains de grandeur inégale. Les deux premier étaient courts, mais larges et robustes.

» — Ceux-ci, dit-elle, sont les plus vigoureux; ils t'aideront à tous ces travaux, et te donneront en force ce qui leur manque en dextérité. Ceux que tu vois et qui les suivent sont plus grands, plus adroits; ils savent traire, tirer le lin de la quenouille, et vaqueront à tous les ouvrages de la maison. Leurs frères, dont tu peux remarquer la haute taille, sont surtout habiles à manier l'aiguille, comme le prouve le petit dé de cuivre dont je les ai coiffés. En voici deux autres, moins savants, qui ont une bague pour ceinture, et qui ne pourront guère qu'aider au travail général, ainsi que les derniers, dont il faudra estimer surtout la bonne volonté. Tous les dix te paraissent, je parie, bien peu de chose, mais tu vas les voir à l'œuvre, et tu en jugeras.

» A ces mots, la vieille fit un signe, et les dix nains s'élancèrent. Charlotte les vit exécuter successivement les travaux les plus rudes et les plus délicats, se plier à tous, suffire à tous, préparer tout. Elle poussa un grand cri de joie, et étendant les bras vers la fée : — Ah! mère *Vert-d'Eau*, s'écria-t-elle, prêtez-moi ces dix vaillants travailleurs, et je ne demande plus rien à celui qui a créé le monde.

» — Je fais mieux, répliqua la fée, je te les donne; seulement, comme tu ne pourrais les transporter partout avec toi sans qu'on t'accusât de sorcellerie, je vais ordonner à chacun d'eux de se faire petit et de se cacher dans tes dix doigts.

» Quand ceci fut accompli : — Tu sais maintenant quel trésor tu possèdes, reprit la mère *Vert-d'Eau*, tout va dépendre de l'usage que tu en feras. Si tu ne sais pas gouverner tes petits serviteurs, si tu les laisses s'engourdir dans l'oisiveté, tu n'en tireras aucun avantage; mais donne-leur une bonne direction, de peur qu'ils ne s'endorment, ne laisse jamais tes doigts au repos, et le travail dont tu étais effrayée se trouvera fait comme par enchantement.



La fée avait dit vrai, et notre grand-mère, qui sui-

vit ses conseils, vint non-seulement à bout de rétablir les affaires de la ferme, mais elle sut gagner une dot avec laquelle elle se maria heureusement, et qui l'aida à élever huit enfants dans l'aisance et l'honnêteté. Depuis, c'est une tradition parmi nous qu'elle a transmis les travailleurs de la mère *Vert-d'Eau* à toutes les femmes de la famille, et que, pour peu que celles-ci se remuent, les petits ouvriers se mettent en action et nous font profiter grandement. Aussi avons-nous coutume de dire, parmi nous, que c'est dans le mouvement des dix doigts de la ménagère qu'est toute la prospérité, toute la joie et tout le bien-être de la maison.

» En prononçant ces derniers mots, le bonhomme *Prudence* s'était retourné vers Martha. La jeune femme devint rouge, baissa les yeux et redressa sa quenouille.

Toute la famille silencieuse réfléchissait à l'histoire du conteur. Chacun cherchait à en pénétrer le sens tout entier, et se donnait sa leçon à lui-même; mais la belle fermière avait déjà compris celle qui lui était adressée, car la gaieté était revenue sur son visage, le rouet tournait rapidement et le lin disparaissait de la quenouille. »

Nous n'avons pas besoin de vous faire pénetrer plus avant dans le sens de cet apologue, familier et bizarre, vous, jeunes filles, élevées sous les yeux de ces mères vigilantes qui font l'honneur et la prospérité des familles, mais nous vous promettons, dans les œuvres d'Emile Souvestre que nous vous avons indiquées plus d'un utile enseignement, et une lecture charmante pour les longues soirées d'hiver, ces longues heures dont un poète a dit:

Ne vous souvient-il plus, mon fils, de ces soirées
Où, l'œil fixé sur nous et nos chaises serrées,
Ravis, nous écoutions quelque récit frappant
Que vous lisiez tout haut, en vous interrompant?
Nous sentions s'allumer en nous les mêmes flammes,
En prenant en commun ce doux repas des âmes;
Mêmes pleurs, mêmes ris; mêmes pensers... alors
Parmi nous s'exhalaient de merveilleux accords,
Et, vibrant dans nos seins à la même secousse,
La lyre intérieure élevait sa voix douce.
Oh! comme l'on s'aimait dans ces soirs d'abandon!
Quand ils n'irritent pas, les pleurs rendent si bon!

Vos mères, vos frères aînés liront avec intérêt un autre livre auquel se rattache un souvenir mélancolique. *Une Conversion*, par le comte de Raousset-Boulbon, rappelle la mémoire de cet homme ardent et malheureux, qui tomba, il y a un an écoulé, sous les balles mexicaines, après avoir dépensé, dans sa courte carrière, plus de forces et d'énergie qu'il n'en aurait fallu pour se mettre au premier rang de nos plus hardis capitaines: il a laissé un livre où, sans doute, il y a beaucoup de lui-même, où se révèlent ses tendances de poète et de gentilhomme, et ses tendances de chrétien, qui, survivant à tout son passé, lui ont fait trouver sur une terre étrangère, sous les balles ennemies, une mort résignée, sereine. Ce livre n'est pas fait pour vous, mais en voici cependant une page qui semble inspirée par quelques-unes d'entre vous.

« Quand une jeune fille a respiré la vertu sur le sein de sa mère, quand elle en a pris les leçons au foyer de la famille, quand elle a, matin et soir, prié au pied de son lit, quand elle a marié ses chants au chant du prêtre sous la voûte sainte du temple, quand elle a purifié sa vie de chaque jour dans les épanchements de la confession, il se répand autour d'elle un parfum délicieux de cette pudeur qui ne s'apprend pas; son front revêt un rayonnement de chasteté qui commande le respect; sa voix trouve des accents d'une douceur infinie; son regard, toujours serein, laisse apercevoir des profondeurs mystérieuses qui semblent une aspiration vers les cieux... »

Jeunes filles, l'apologue vous a dit combien une femme peut être utile: le roman, qui n'en est pas un cette fois, vous dit combien elle doit être sainte: courage donc, et soyez toujours les fées laborieuses et les anges gardiens de la famille.

E. R.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### KALTBLUTIGKEIT DES GROSSKANZLERS MORUS.

Da Thomas Morus, Grosskanzler von England, sich weigerte Heinrich den 8ten für das Haupt der englischen Kirche anzuerkennen, wurde er verurtheilt den Kopf zu verlieren. Als er an die Treppe zum Schaffot gekommen war, rief er einen Menschen zu sich, zu dem er sagte: « Mein Freund, » ich habe Euch gerufen um mir die Treppe hinaufsteigen » zu helfen, damit Ihr Euch rühmen kœnnt mir den letzten » Dienst erwiesen zu haben. » Als er schon den Kopf auf den Block hingelegt hatte, und bemerkte dass sein langer Bart so lag, dass ihn der Scharfrichter bei der Hinrichtung mit abgehauen haben würde, bat er ihn, denselben so zu legen, dass er erhalten würde: « Wie kœmmt es denn, — antwor- » tete der Scharfrichter, — dass Sie, da Sie eben den Kopf » verlieren sollen, noch wegen Ihres Bartes besorgt sind? » — « Mir ist das sehr gleichgiltig, — erwiederte Morus, — » ich thue es nur Deinetwegen. Willst Du denn beschultigt » sein, dass Du dein Handwerk nicht verstehst, da man Dir » anbefohlen hat, mir den Kopf und nicht den Bart abzu- » hauen. »

HEINSIUS.

### SANG-FROID DU GRAND CHANCELIER MORUS.

Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, fut condamné à la peine capitale pour avoir refusé de connaître Henri VIII comme chef de l'Église anglicane. En arrivant au pied de l'échafaud, il appela quelqu'un et lui dit: « Je vous ai appelé, mon ami, pour vous prier de m'aider à monter l'escalier, afin que vous puissiez vous vanter de m'avoir rendu le dernier service. » S'étant aperçu, après avoir mis la tête sur le billot, que sa longue barbe était placée de manière à être coupée avec la tête, il pria l'exécuteur des hautes œuvres de l'arranger de manière à ce qu'elle ne fut point endommagée. « Comment se fait-il, ré- » pondit celui-ci, que vous ayez une telle sollicitude pour » votre barbe, lorsque vous êtes condamné à perdre la tête? » — Cela m'est parfaitement indifférent, repartit Morus, je » ne le fais que pour toi. Veux-tu que l'on t'accuse de ne pas » connaître ton métier? car on t'a ordonné de me couper » la tête, et non pas la barbe. »

E. FERRUS,
Professeur d'allemand.

# DEUX MÈRES POUR UN ENFANT.

« Oui, mon petit ange, je veux que tu souries et que tu sois heureuse comme tous les enfants plus riches, mais moins aimés que toi ! Ne te reste-t-il pas ta mère pour veiller sur toi, pour prévenir tes besoins et apaiser tes pleurs ? Oh ! mon enfant, elle paierait au prix de sa vie ton tribut à la douleur ! »

Et la pauvre mère baisait, en le baignant de larmes, l'enfant qui lui souriait.

Ce groupe si touchant et si triste empruntait un caractère plus touchant et plus triste encore au lieu où il se trouvait. C'était une campagne stérile, près d'un hameau isolé, dont chaque porte annonçait la misère. La mère était une femme de vingt-six ans ; ses vêtements indiquaient une aisance disparue, une récente infortune, tandis que certaines grâces naturelles, quelques délicatesses de forme et de maintien prévenaient le voyageur qu'il n'avait pas devant les yeux une misère vulgaire.

La femme aux lèvres de laquelle nous venons de surprendre des paroles d'ineffable tendresse maternelle avait frappé la veille, à la plus humble habitation du hameau, pour demander l'hospitalité d'une nuit, car elle était étrangère. L'accueil avait été sympathique et bon ; le pauvre a de la pitié pour des maux qu'il connaît. C'est le lendemain, après qu'elle eut pris congé de ses hôtes et qu'elle se fut remise en route, que nous apercevons le groupe que nous venons de décrire.

La mère regardait toujours son enfant de ce regard attendri qu'ont les mères.

« Tu n'as pas encore souffert, n'est-ce pas, ma fille ? Tu n'as rien ressenti de ma douleur ? tes pleurs n'ont pas coulé au contact de mes pleurs ? Si dans ce voyage je mendie presque, c'est pour toi, c'est afin d'épargner le peu d'argent que je possède ; mais une fois arrivée là-bas, mon travail pourvoira à tout, tu ne manqueras plus de rien, et tu ne connaîtras jamais ce qui me fait pleurer et souffrir. »

L'infortunée pâlit alors à un souvenir, puis, comme tout malheureux qui a besoin de se plaindre, elle continua lentement, s'adressant à elle-même :

« Je puis l'élever et l'instruire avec soin ; développer les bons sentiments de son cœur et de son âme, car il faut qu'elle devienne une femme vertueuse et digne ! Mais moi, je n'avais plus de mère ; m'unir à un inconnu, trahir la sainte mission que la société donne à un tuteur, voilà ce qu'a fait l'homme qui fut choisi pour me guider dans la vie !

» Il me semble que c'est hier encore, continua-t-elle en frissonnant ; j'étais triste sans pouvoir m'en rendre compte ; cet homme qu'on m'avait donné pour époux me faisait peur..... Quelques mois après ta naissance, pauvre enfant, je le connus et je compris enfin ma secrète répulsion ; ce n'était qu'une prévision du malheur qui m'attendait. »

La poussière soulevée au loin sur la route signala en ce moment le passage d'une voiture qui s'arrêta aux cris poussés par une femme jeune, vêtue d'habits de deuil, penchée à la portière, pâle, l'œil en feu et montrant du doigt la malheureuse mère et son enfant en criant :

« Arrêtez ! c'est elle ! je vous dis que c'est elle !

— Non, mais non, ma chère amie, lui disait un homme également en deuil ; je vous dis que vous vous trompez ; cette femme est bien la mère de l'enfant qu'elle porte dans ses bras !

— Et moi, je vous dis que c'est elle, continua l'étrangère ; c'est mon enfant !

— Alix, revenez à vous, je vous en prie.

— C'est elle, je vous le dis encore, c'est ma fille... je la reconnais bien, moi, répéta la jeune femme avec une énergie furieuse. » Puis s'élançant hors de la voiture, elle courut vers la pauvre mère et lui arracha son enfant.

Mathilde Alain, c'est le nom de la femme que nous avons trouvée sur la route, Mathilde fut d'abord stupéfaite d'un acte si soudain et si imprévu.

« Ciel ! Alix de Hauteville ! » s'écria-t-elle en détournant la tête à demi pour dérober ses traits à son ancienne amie de pension qu'elle venait de reconnaître.

Cette précaution était inutile ; l'étrangère ne la regardait même pas ; qui eût pu la reconnaître, d'ailleurs, l'infortunée, rendue doublement méconnaissable par la souffrance et le délabrement de ses vêtements ?

« Oh ! la voilà donc enfin ! continua l'étrangère en couvrant de baisers l'enfant dont elle venait de s'emparer ; je savais bien que je la retrouverais, moi ! »

Et en disant ces mots elle avait repris son teint habituel ; son œil s'était éclairé du rayonnement d'une puissante satisfaction intérieure ; sa voix, d'abord saccadée et stridente, était redevenue harmonieuse et douce ; ses gestes, d'énergiques et brusques qu'ils étaient, reprenaient leur régularité et leur calme.

Son mari, le comte d'Alfort, suivait d'un œil où se lisait à la fois l'inquiétude et l'espoir, les progrès qui s'opéraient en cette jeune femme devenue folle de douleur depuis la mort de son enfant ; puis, la voyant se diriger rapidement du côté de la voiture en étreignant avec amour son précieux fardeau, et jugeant que désabuser l'infortunée était lui ôter toute chance de guérison :

« Laissez-la-lui, » dit-il à Mathilde avec un mélange d'autorité et de prière, et en lui offrant une bourse.

A cette proposition du comte, Mathilde le regarda sans oser croire à ce qu'il lui demandait ; puis, le regard fixé sur la petite créature que la comtesse étouffait de baisers et de caresses, elle s'approcha de la voiture et étendit les bras avec un mélange de résolution et d'angoisse.

Alix tressaillit à l'approche de la malheureuse mère, elle se jeta en arrière avec l'enfant, fixa sur Mathilde un regard où se concentrait la haine la plus violente, et d'une voix énergique et vibrante lui jeta ce mot : Voleuse !

Voleuse !.. A son tour Mathilde a bondi, à son tour elle a eu un regard de haine ; mais la voix lui manque, elle ne peut répondre.

Le choc de ces deux amours maternels en présence allait être terrible... il pouvait briser une existence. Le comte trembla à la pensée de ce qui devait survenir si l'on arrachait à sa femme l'enfant dont l'âge et les traits avaient produit à ses yeux une telle illusion. Il saisit le bras de Mathilde, et l'attirant à lui avec une violence contenue, il lui dit à demi-voix : « Avec vous, quel sera le sort de ce petit être? que ferez-vous de cet enfant?

— Je l'aimerai! »

« Mais, reprit le comte avec force, quoique toujours à voix basse, vous aimez votre enfant et vous la condamnez à la misère, à toutes ses douleurs! quand un long avenir de bonheur s'ouvre à elle : l'éducation, le rang, la fortune, elle aurait tout en partage, et vous-même... votre existence serait assurée...

— Mon existence!... c'est mon enfant! » s'écria Mathilde; et elle étendit les bras de nouveau vers la petite fille, qui souriait à la vue de quelques joyaux qu'Alix lui avait mis dans les mains.

« Mais en la voyant souffrir n'aurez-vous pas des remords... vous qui lui aurez choisi une telle destinée? Vous remerciera-t-elle, votre fille, quand elle sera d'âge à sentir la misère, la faim peut-être?

Mathilde pâlit, elle chancela.

L'étranger comprit qu'il avait touché la fibre la plus sensible du cœur de cette femme, celle de son amour. Tout autre moyen de séduction ne pouvait que la révolter.

La malheureuse, tout impressionnée des paroles qu'elle venait d'entendre, était restée immobile, accablée; à son attitude, on eût dit la statue de la Douleur.

Le comte fit signe qu'on fermât la portière afin de dérober l'enfant à sa vue; et jugeant qu'il fallait faire une dernière attaque à son cœur de mère, pour triompher de toute irrésolution, il se retourna vers Mathilde.

« Je vous l'ai dit, pauvre femme, vous serez impuissante à créer des ressources à cette enfant; vous êtes délicate, et ne semblez pas habituée au travail... Que deviendra-t-elle plus tard votre fille? »

Mathilde s'appuya contre un arbre en passant sur sur ses yeux une main agitée d'un tremblement nerveux.

Le comte eut un éclair de pitié; mais voyant sa femme, belle, rayonnante de bonheur, et paraissant avoir recouvré la raison, il redevint impitoyable pour l'étrangère.

« Voulez-vous, dit-il rapidement, voulez-vous qu'elle soit heureuse, enviée, riche?.. Voulez-vous qu'elle soit notre fille, qu'elle porte notre nom?... Voulez-vous qu'elle sourie à l'existence et qu'elle bénisse la femme qui lui a donné la vie?... le voulez-vous? »

Le comte avait dit ces derniers mots avec un ton indéfinissable; Mathilde, par un suprême effort, réunit le peu de sentiment qui lui restait, et dit d'un ton saccadé :

« Je veux... je veux qu'elle soit heureuse! »

Puis, son front se courba, son regard, terne et fixe, s'attacha à la terre, ses mains retombèrent inertes.

Le comte, saisissant l'instant favorable, lui dit rapidement :

« Voilà mon adresse; si vous voulez garder le silence, vous trouverez dans ma maison l'emploi qui vous sera convenable; de cette manière vous ne quitterez pas votre enfant. »

Puis, voyant Mathilde toujours immobile, il fit signe à quelques villageois d'en prendre soin, lui glissa dans la poche une bourse pleine d'or; et, de peur de quelque brusque retour, il se hâta de donner l'ordre du départ.

Au bruit des roues qui s'ébranlaient, Mathilde revint à elle et voulut s'élancer dans la direction de la voiture; elle jeta un cri déchirant, elle appela sa fille, mais les étrangers ne pouvaient déjà plus l'entendre. D'ailleurs les villageois qui l'entouraient la retinrent, ne pouvant comprendre que la malheureuse mère ne se trouvât pas flattée de voir son enfant partir avec de riches étrangers.

La secousse morale avait été trop grande pour ne pas ébranler les forces physiques de Mathilde; elle tomba malade, une fièvre dangereuse se déclara, et pendant quinze jours sa vie fut en péril.

« Oh! je veux revoir ma fille!... je ne veux pas mourir! » disait-elle en proie au délire de la fièvre.

Dieu l'entendit; elle ne mourut pas, mais sa convalescence fut longue et menacée de rechute; il faut du calme pour retrouver la santé, et Mathilde ne pouvait en avoir loin de son enfant.

Enfin, après de cruels mois d'attente, le médecin lui permit de reprendre la route de Paris.

Grâce à l'or que lui avait laissé le comte, Mathilde put donner aux bons paysans qui l'avaient recueillie et soignée des marques de sa reconnaissance. Puis elle partit, emportant les vœux de tous ceux qui avaient appris à la connaître durant sa maladie.

Le voyage parut bien long à la pauvre mère... et quand elle entra dans Paris, quand elle fut arrivée devant la porte de l'hôtel où vivait sa fille, comme son cœur battait! comme elle était émue!... Elle s'appuya à la muraille avant de sonner. Il lui semblait qu'elle allait perdre la vie avant d'avoir revu sa fille.

« Monsieur le comte d'Alfort? » dit-elle d'une voix à peine intelligible au domestique qui lui ouvrait.

Celui-ci jeta sur Mathilde un regard d'étonnement et de dédain : elle était si simplement vêtue! pourtant il lui demanda son nom et l'introduisit dans l'antichambre.

« Suivez-moi, » revint-il lui dire quelques minutes après.

Mathilde se releva péniblement de la banquette sur laquelle elle était tombée; son visage était si altéré par la maladie, si pâli par l'émotion, que le comte en la voyant entrer ne put retenir une exclamation de douloureuse surprise, il la conduisit vers un fauteuil qui la reçut défaillante.

« Pauvre femme!... que vous avez souffert! murmura-t-il.

— Oui, dit Mathilde... mais ma fille?

— Elle est heureuse, calmez-vous, songez que vous allez la revoir, que vous resterez auprès d'elle pour jouir de son bonheur; mais il faut me garder le secret et vous armer de sang-froid et de courage. La comtesse est rendue à la raison, cependant il lui reste une idée fixe, celle d'avoir retrouvé son enfant qu'on lui aurait volé; le souvenir de la mort de sa propre fille est entièrement effacé de sa mémoire, elle se croit toujours la mère de votre enfant, elle est heureuse, me jurez-vous de ne pas la désabuser?

— Mais c'est renoncer à jamais au droit de la nom-

mer ma fille, dit Mathilde d'une voix déchirante; mon enfant ne connaîtra donc jamais sa mère?

— Je le sais bien, pauvre femme! c'est un sacrifice immense... mais vous verrez votre fille riche, heureuse, entourée de soins... Me promettez-vous de garder le silence?

— Ah! je vous le promets... si Dieu m'en donne la force. »

Mathilde devait être proposée par le Comte comme une femme de charge active et honorable qui méritait des égards et qu'il désirait voir à la tête de sa maison.

Détailler cette présentation de la pauvre mère à la femme qui lui a ravi un enfant dont elle savoure les caresses, auquel elle apprend ce premier mot qu'il bégaie avant tout autre, et qui fait bondir une mère de joie et d'ivresse; ce que lui fit éprouver la vue de son enfant souriant à une autre femme et la baisant de toutes les forces de sa naïve tendresse; dépeindre tous les combats qu'elle eut à soutenir contre son cœur pour ne pas revendiquer ses droits de mère... serait au-dessus de nos forces.

Mathilde dut donc vivre comme une étrangère, auprès de sa fille, dissimulant sa jalousie, à chaque parole, à chaque regard de l'enfant, pour une autre femme qu'elle nommait sa mère.

La pauvre femme eut du courage. Elle put voir sa fille sans se trahir; elle resta digne et soumise devant la comtesse.

Les jours se passèrent, puis les semaines, les mois, et enfin deux années!... dire que Mathilde fut pendant ce temps toujours forte et résignée, serait faire de l'exagération. Chaque jour elle eut ses moments de faiblesse, de désespoir; chaque jour elle eut la pensée de réclamer sa fille, de l'arracher des bras de sa fausse mère; mais un seul mot du comte la rappelait au dévouement et contenait son exaltation.

La petite Marie grandissait, son babil était si gracieux, si aimable, qu'on eût dit, en l'écoutant parler, une fauvette qui s'essaie.

Quand Mathilde pouvait l'embrasser, c'étaient des moments de tourments et de délices à lui faire perdre toute résolution.

« Pourquoi ne lui apprendrais-je pas que je suis sa mère? se disait-elle, sa mère, dont l'amour est si grand! Pourquoi la laisser à cette femme... parce que cette femme a de l'or!... Mais qu'est-ce que de l'or, auprès de l'amour d'une mère? N'est-ce pas, mon ange, que tu me bénirais si je me faisais connaître?... car je t'aime bien mieux, moi, que celle que tu nommes ta mère! elle n'aurait pas pu se séparer de son enfant, elle! pour ton bonheur; tu vois bien qu'elle ne t'aime pas comme moi! »

Et elle disait tout cela d'une voix concentrée, à mots entrecoupés, en couvrant sa fille du regard ardent, rassemblant toutes les forces de sa volonté pour ne pas tout apprendre à cette charmante créature qui venait lui dire de sa petite voix mélodieuse :

« Bonjour, Alain; pourquoi donc me regardes-tu ainsi? tu me fais peur! »

La pauvre femme passait alors une main sur ses yeux éblouis, et tendait l'autre toute tremblante à l'enfant, qu'elle attirait doucement à elle, qu'elle baisait bien doucement aussi, de peur de le faire avec transport... puis, en essuyant une larme, elle offrait à Dieu son martyre.

Un jour l'enfant, contrariée et maussade, était assise à côté de la Comtesse, et jouait de mauvaise grâce avec des joujoux qu'elle avait envoyés successivement rouler sur le tapis où ils étaient épars. Mathilde entra alors dans l'appartement pour rendre compte de quelques détails de maison, et, comme en s'avançant elle regardait sa fille, elle mit le pied sur un des jouets de l'enfant, qui bondit furieuse et vint rouge de colère, ses deux petits poingts levés sur sa malheureuse mère.

Mathilde, pour l'apaiser, voulut l'attirer à elle et lui demander pardon en l'embrassant, mais l'enfant, toujours plus irritée, au lieu de répondre à cette caresse, frappa tout à coup la joue de Mathilde de sa petite main delicate.

Celle-ci frissonna... c'était la première colère de l'enfant contre elle, elle n'avait pas encore envisagé ce nouveau genre de souffrance. Qu'était-elle, en effet? presque une domestique qui subirait plus tard l'humeur et les caprices de la jeune fille, et ses ordres et ses remontrances; peut-être serait-elle un jour mise à la porte par son enfant!

A ce trouble, à cette pâleur soudaine causée par l'emportement d'une petite fille de quatre ans, la comtesse étonnée crut Mathilde saisie d'un malaise subit, et elle lui dit doucement :

« Qu'avez-vous donc, ma chère Alain? Seriez-vous indisposée?

— Mais... oui, Madame, dit celle-ci éperdue et d'une voix entrecoupée; je ne sais pourquoi... je souffre ainsi...

— Vite, allez vous reposer un peu, cela va se passer sans doute... mais il vous faut quelques soins, ma chère Alain. »

Mathilde se dirigea chancelante vers sa chambre; puis une fois seule, elle tomba à genoux devant une image représentant la Vierge au pied de la croix; c'était sa consolation que cette image. N'y voyait-elle pas aussi une mère martyre?

Comme tout malheureux dont la douleur doit habituellement rester concentrée, Mathilde, libre un instant, laissa déborder ce flot amer, en paroles et en larmes. Elle ne pouvait plus rester étrangère à sa fille, elle ne voulait pas avoir à subir plus tard son dédain, ses insultes peut-être. Renoncer aux caresses de son enfant, aux joies, à l'orgueil de la maternité, c'est immense! mais accepter un rôle humiliant auprès de sa fille, s'exposer à recevoir d'elle des paroles adressées à une subalterne... oh! non, jamais! ceci est au-dessus des forces humaines... elle deviendrait folle, elle se trahirait; le sacrifice deviendrait inutile.

Mathilde se parlait ainsi tout haut, toujours agenouillée, les mains jointes et contractées, les yeux levés vers l'image dont elle invoquait le secours... elle se croyait bien seule, la pauvre mère! quand tout à coup elle vit se dresser devant elle une femme au visage si pâle, si expressif de douleur, qu'elle crut voir la mère du Christ quittant le pied de la croix.

C'était Alix d'Alfort.

La comtesse, inquiète du malaise soudain de sa femme de charge, venait s'informer de son état. Au moment de pousser la porte entr'ouverte de la chambre de Mathilde, elle s'était arrêtée aux paroles de désespoir qui frappaient son oreille, elle avait tout entendu!... Alors les faits passés se retracèrent dans sa mémoire, qui retrouvait sa puissance; la rencontre de l'enfant sur la route, le souvenir antérieur

et cruel de la mort de son propre enfant... tout redevint clair et précis dans sa pensée.

Elle comprit le dévouement et les souffrances de Mathilde, et son malheur à elle, qui perdait en ce jour l'enfant qu'elle aimait de toutes les forces de son âme.

Elle s'était avancée lentement, puis s'était arrêtée muette, attérée devant la malheureuse femme.

« Vous avez eu du courage, » dit-elle enfin.

« Oui, dit Mathilde, il le fallait pour qu'elle fût heureuse... vous étiez riche, vous... vous la sauviez de la misère... de l'opprobre... car... elle avait un nom flétri ! Je n'avais plus ni fortune, ni appui, ni considération... Qu'allait-elle devenir? »

« Alix, continua-t-elle, Alix, où donc est-elle cette vie de jeune fille écoulée si calme et si heureuse derrière les murs d'une pension !... comme elle a passé rapide ! nous faisions de beaux rêves, alors! comme vous, j'étais riche, belle, pleine d'avenir... et nous voulions nous retrouver un jour, nous aimer toute notre vie... et je vous ai revue, moi, je vous ai reconnue, belle toujours, car vos souffrances n'ont pas été longues, et vous n'étiez pas seule. Oh ! vos joues n'ont pas pâli, vos yeux ne se sont pas ternis dans les larmes... mais moi, je ne suis plus que le spectre de la Mathilde d'autrefois, de l'heureuse pensionnaire, Alix ! Alix ! tu ne pouvais me reconnaître ! »

Aux derniers mots de Mathilde, la comtesse avait enfin reconnu dans cette femme pâle et brisée la vive et fraiche pensionnaire d'autrefois, l'ancienne amie de son enfance.

Elle la contempla un instant, puis s'avançant lentement et étendant ses deux mains vers elle :

« Mathilde, dit-elle d'une voix pleine de larmes, Mathilde... c'est toi ! et... depuis deux ans que tu vis auprès de moi, je ne t'ai pas reconnue !... Pardon ! oh ! pardon!... mais... tu as donc bien souffert, que je ne te reconnaissais pas, dis? » continua-t-elle en entourant doucement Mathilde de ses bras.

Puis, après un silence que commandait leur mutuelle émotion et leurs larmes :

« Que t'est-il donc arrivé, grand Dieu ! » dit-elle.

Mathilde tressaillit ; une pensée soudaine la fit pâlir d'effroi, puis rougir de honte. Elle cacha son visage dans le sein de la comtesse.

« Alix, dit-elle, grâce ! n'exige pas de détails... ce serait me faire repasser par toutes mes douleurs... laisse-moi te dire en quelques mots seulement, pourquoi je suis là, dénuée, misérable, abandonnée.. Alix, tu le sais, j'étais orpheline, j'avais un tuteur... il m'unit à un étranger qui, après avoir dissipé ma dot, voulut conjurer la détresse en devenant faussaire; on a traîné sa honte devant les tribunaux, on l'a condamné à une peine infamante !... Et moi et mon enfant nous n'avions plus de ressources, plus de nom. Je pris Marie dans mes bras et me sauvai, munie de quelques bijoux que je vendais pour vivre. Lorsque tu passas dans ce village, j'y étais depuis la veille, j'allais reprendre la route de Paris, afin de nous confondre dans cette foule immense et d'y chercher l'isolement, l'obscurité... mais j'allais perdre mon dernier bien, ma seule joie.. . tu avais de l'or, Alix, un nom pur, le luxe, le bien-être ; tu me pris mon enfant !... je t'avais reconnue, je savais bien qu'elle serait heureuse auprès de toi, ma fille... je te l'ai laissée... et je suis restée seule, moi, pauvre, flétrie, sans joie... sans l'amour de ma fille... sans son regard qui rendait la chaleur à mon cœur glacé... sans entendre sa voix qui ranimait tant mon courage!... Puis, quand je l'ai revue, ma fille, elle te prodiguait ses caresses, elle t'étreignait de ses deux petits bras, elle t'appelait... sa mère !... et moi, je n'étais plus rien... qu'une étrangère ! une inconnue... une domestique ! à laquelle elle pouvait donner un soufflet! »

Alix n'osait plus rappeler ses souffrances en écoutant celles de cette mère. Certaine de la mort de son enfant, et en proie à la douleur de perdre encore la fille qu'elle aimait toujours avec autant de force, malgré la révélation qui venait de lui être faite, elle baissa la tête sans prononcer un mot, sans proférer une plainte.

Puis tout à coup son front pâle s'anima d'une pensée soudaine, son regard brilla, ses joues reprirent le léger incarnat qu'elles avaient perdu depuis un instant.

« Mathilde, dit-elle d'une voix émue et tremblante et d'un air solennel, Mathilde, cet enfant nous appartient à toutes deux; à toi, par les liens du sang et de l'amour, à moi par la tendresse qu'avaient éveillée des liens illusoires. Mathilde, ne nous séparons plus; pour elle, j'ai un nom, j'ai des richesses... toi, tu as ton amour et... un titre sacré... restons amies, restons sœurs comme autrefois, aimons-la toutes les deux, et, ajouta-t-elle avec prière, et... soyons deux mères pour un enfant ! »

Élisa Thiriat.

# LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Juin 18...

Les dates deviennent plus rares dans ce journal ; j'écris moins; il est certaines peines, il est certaines émotions qu'on ne saurait confier au papier : les exprimer, c'est les profaner ; il est des larmes que l'œil de Dieu seul aura vues monter du cœur à la paupière, et dont lui seul peut sonder l'inénarrable amertume. Mon enfant et ma mère! Leurs noms, inséparablement unis, sont scellés au fond de mon cœur, et bien rarement je parle de celles à qui je pense sans cesse. Dieu seul, et mon mari, qui lit au fond de ma pensée, savent que je vis en présence de ces chères images, que je les vois toujours, expirantes, l'une avec la sérénité du juste qui monte vers le ciel, sa conquête, l'autre avec le calme céleste de l'innocence qui retourne vers sa patrie... Et encore, j'essaie de détourner l'esprit de Julien de ces images funèbres; il

a besoin de paix, de bonheur, je souris pour lui et pour mes enfants... Une autre pensée m'oppresse... mon père... il languit, et il semble qu'une voix l'appelle ailleurs.

Décembre 18...

Lui aussi, ce père bien-aimé, nous a quittés... il est en paix... je ne puis en dire davantage... Une heure avant de mourir, il m'a appelée et m'a dit : « Ne pleure pas, je voudrais te faire comprendre que pour moi la mort est un besoin, comme le sommeil... Dieu et ta mère seront là, à mon réveil. » Il s'est endormi... et réveillé...

Janvier 18...

Nous voilà maintenant chefs de famille, nous trouvant sans parents l'un et l'autre; nous sommes les aînés de notre maison, ceux vers qui se tourneront les regards, et qui devront à tous le conseil, l'exemple et l'appui. Plus de foyer maternel, centre chéri où se réunissaient les frères et les sœurs, où leur affection se réchauffait et se renouvelait à la flamme des souvenirs communs. Tout est fini : la maison paternelle est vendue; ces murs bien-aimés où nous avons été couvés viennent de passer en d'autres mains... il a fallu faire ce sacrifice, et des étrangers, des inconnus, habiteront cette maison si chère dont les plus petites pierres sont pour nous des reliques sacrées, où pendant les vingt premières années de notre vie, nous avons aimé, et surtout, nous avons été aimés comme un père et une mère savent aimer... O précieuses images du passé! les objets matériels auxquels vous étiez rattachés pourront disparaître de la terre... on pourra abattre ces murailles, disperser ces pierres, niveler ce sol de la maison paternelle; mais, gravés dans le sanctuaire intime de nos âmes, ces souvenirs de l'enfance ne s'effaceront jamais! Nous avons partagé entre nous les meubles, la vaisselle, les livres de nos parents, et dans la table à ouvrage de ma mère j'ai retrouvé avec une émotion profonde ce livre qu'elle préférait à tous les autres et qu'elle relisait sans cesse : *les Lettres spirituelles* de Fénelon. Le volume est usé par les doigts qui l'ont si souvent parcouru; bien des larmes peut-être sont tombées sur ces pages; une main chérie y a inscrit des réflexions courtes, des noms, des dates; j'y ai trouvé celle de ma naissance, de ma première communion, et celle de mon mariage... Il y a beaucoup de ma mère dans ce livre : je le garderai toute ma vie, et je le léguerai à ma fille, car j'espère bien que Dieu épargnera aux miens la douleur de voir se disperser chez les brocanteurs et les fripiers le mobilier de la maison de leur père... La mort entraîne après elle des détails affreux, et je ne connais rien de plus triste qu'une vente après décès... c'est presque un sacrilége... Grâce au ciel, cette affliction nous a été épargnée, et nous avons pu conserver le lit où notre père est mort, les livres qu'il aimait, et tant d'objets sanctifiés pour nous par la présence et l'attachement de ceux qui nous furent si chers...

Mars 18...

J'ai trouvé dans un volume de Lavater une poésie que je copie ici, parce qu'elle me retrace les images chères et vénérables de mes parents :

« Un jour, un homme vertueux rencontra la mort :
» Je te salue, messagère de l'immortalité, je te salue!
» Ainsi l'aborda l'homme vertueux. — Comment! dit-
» elle, fils du péché, tu ne trembles pas devant moi?
» — Non, celui qui n'a pas à trembler devant lui-
» même n'a pas à trembler devant toi. — Ne frémis-tu
» pas à l'aspect des maladies dont le gémissant cortége
» me précède, et de la sueur froide qui découle de
» mes ailes? — Non, repartit l'homme vertueux. —
» Et pourquoi ne frémis-tu pas? — Parce que les ma-
» ladies et la sueur m'annoncent ta présence. — Et
» qui donc es-tu, mortel, pour ne pas me craindre? —
» Je suis chrétien! »

Eux aussi ont présenté à la mort un front serein, car ils étaient chrétiens...

Avril 18...

Henriette est venue me voir aujourd'hui; j'étais plus triste encore qu'à l'ordinaire, et, pour mieux me consoler, elle a pleuré avec moi et elle m'a longuement entretenue de ceux que je regrette, que je regretterai toute ma vie... Puis, peu à peu, avec cette parole douce et gracieuse que Dieu lui a donnée pour le soulagement de ceux qui souffrent, elle m'a exhortée à sortir un peu de la retraite où mon deuil m'a retenue jusqu'ici et à me rapprocher du monde que je voyais autrefois. — Ton mari n'a-t-il pas besoin de quelque distraction? me dit-elle, il travaille tant! — Je l'avoue, lui répondis-je, mais si tu savais combien il en coûte, après ces grandes douleurs qui marquent dans la vie, de reprendre les habitudes et les plaisirs d'autrefois! Il semble qu'on offense de chères et saintes mémoires. — Hélas! me dit-elle en me serrant la main, les susceptibilités, les sensibilités de la terre n'existent plus pour ceux que nous pleurons. Ils ne demandent que nos respects et nos prières... les vivants sont plus exigeants.

Elle me quitta bientôt, et je réfléchis. Henriette a dit vrai : Julien est rempli de tendresse pour moi, mes chagrins trouvent en lui la plus profonde sympathie, et néanmoins, depuis quelque temps, je crains bien que la tristesse et le silence de notre intérieur ne lui pèsent. Sans aimer le grand monde, il aime la distraction; un dîner d'amis le récrée, une promenade le délasse, un peu de musique lui fait du bien, et, concentrée en moi-même, j'ai supprimé, depuis un an, ces innocents délassements de la famille. C'est un tort! oh! un grand tort! L'égoïsme est donc partout, même dans la plus légitime douleur! J'ai pleuré, j'ai souffert, et surtout j'ai vécu pour moi, oubliant qu'il me faut vivre pour celui à qui j'ai donné ma vie; ma mère n'aurait pas fait cela... elle qui ne vivait que pour les autres; elle que j'ai vue oublier ses grands chagrins pour consoler de petites peines, négliger ses graves maladies pour soulager de légères indispositions, comme un soldat sur le champ de bataille, qui, blessé mortellement, laisse couler son sang et panse les plaies de ses compagnons. La vie aussi est un combat : j'étais assise dans un indolent et triste repos, mais Henriette vient de me réveiller... bénie soit-elle!

Avril 18...

Nous reprenons nos habitudes d'autrefois, et mon bon mari s'en trouve bien.

Nous avons accepté quelques invitations à dîner et nous avons, à notre tour, réuni à notre table nos amis et nos parents. Nous faisons un peu de musique le soir; je chante des duos avec Léon, qui a une jolie voix; mais l'autre jour, en feuilletant mes cahiers, j'ai trouvé ce duo de la *Gazza ladra*, que notre père aimait tant, et je n'ai pu continuer. Il n'applaudira plus ses enfants! Les lèvres indulgentes qui nous louaient si volontiers sont à jamais fermées!

Avril 18...

Nous faisons quelques promenades hors de la ville avec Robert et Antoinette: les beaux jours sont revenus; les hirondelles dans les airs, la violette au bois, les pâquerettes dans l'herbe des prés nous les ont annoncés, et leur souffle embaumé semble un bienfait d'en haut. Nos enfants marchent devant nous, en se donnant le bras, charmants et joyeux; nous allons à la découverte par des petits sentiers inconnus qui nous conduisent, tantôt à une ferme isolée, tantôt à une prairie, où de grands bœufs ruminent, couchés sur le gazon, tantôt vers un étang dont l'eau claire reflète le ciel. Mes enfants n'ont pas vécu à la campagne, sauf notre séjour du dernier automne; ils voient avec ravissement des agneaux, des vaches, des moutons, autres que ceux de leurs bergeries de carton; hier, ils ont vu labourer, aujourd'hui ils verront traire et faire le beurre; car nous désirons qu'ils sortent quelquefois de leurs livres, pour se mêler aux choses; qu'ils ne demeurent pas, en un mot, étrangers à la création.... Au retour de ces longues courses, et les enfants couchés, Julien et moi nous lisons un peu; nous causons surtout; nous parlons de notre passé, et de l'avenir de ces chers enfants si paisiblement endormis; et bien souvent nous soupirons, en pensant à leur sœur qui nous a quittés! Ils étaient quatre autrefois.... Le vide que laisse la mort d'un enfant dans le cœur et la maison de ses parents ne se comble jamais....

Juillet 18...

Comme ces jours d'été, si beaux dans leur immuable sérénité, me semblent longs et tristes! Julien plaide aux assises; je ne le vois presque pas. Une indicible ennui, une langueur que je ne puis vaincre m'écrasent de leur poids; les heures se traînent, sans amener aucune occupation qui me plaise. Je ne souffre pas, ma santé est parfaite, et pourtant je ne me suis jamais sentie plus triste. Je réunis autour de moi les biens de la vie, un mari qui est un ami, des enfants remplis de promesses, des amis fidèles, assez de fortune pour mes désirs; j'ai le bien suprême, la foi, je sais en qui je crois, et pourtant mon âme est triste jusqu'à la mort; et je me prends à regretter presque les violentes sensations, les amères épreuves par lesquelles j'ai passé autrefois. C'était souffrir, mais c'était vivre! vivre par la prière ardente, par l'affection passionnée, par la douleur ressentie jusque dans les plus intimes fibres du cœur... L'ennui, c'est le néant! En me reportant vers le passé, je sonde mon cœur avec une espèce d'effroi; j'étais si affligée, et je suis sinon consolée, au moins distraite!... Funeste nécessité de se distraire! elle bannit de l'âme les sentiments profonds, et les religieux souvenirs qu'on y scellait comme dans un sanctuaire. Mon père et ma mère ne sont plus: le temps a fait un pas, on a serré les rangs; nous avons pris leur place, et jusque dans mon cœur, à moi, leur fille, leur souvenir n'est plus qu'une image toujours respectée, mais déjà affaiblie. J'ai passé de la douleur poignante à la tristesse, de la tristesse à la distraction, et de la distration je suis tombée dans la langueur et l'ennui. Comment me relever? Je tâche d'accomplir mes devoirs, je prie Dieu, je lis, je fais quelques aumônes, je surveille l'éducation de mes enfants; mais rien n'a de saveur pour moi.... Seigneur, je vous offre mes peines; vous avez souffert aussi l'ennui, la tristesse; votre âme a été remplie d'angoisse au jardin de Gethsémani; Seigneur, ayez pitié de moi!

Août 18...

Jusqu'ici j'ai suffi seule à l'éducation de mes enfants, mais je viens de m'adjoindre un professeur; ce professeur est une femme, et enseigne l'écriture. Julien désire que nos enfants aient une écriture soignée et belle, s'il se peut. Nos pattes de mouches ne peuvent pas leur servir *d'exemple*. J'ai donc prié mademoiselle Langevin de vouloir bien leur donner les premiers principes. Mademoiselle Langevin est une vieille et respectable demoiselle, connue depuis trente ans de toute la ville; elle a une écriture magnifique, la véritable écriture française, comme elle se plaît à le répéter, et elle fait à la plume de charmants dessins et des portraits d'une grande ressemblance. Je la connaissais comme tout le monde; je connaissais sa petite taille, son visage pâle, amaigri, éclairé par ces yeux noirs et calmes et par un sourire plein de bonté; je savais vaguement qu'à l'aide de sa plume elle avait nourri sa famille; mais là se bornaient mes renseignements. Je fus frappée, dès ses premières leçons, de l'extrême sérénité qui reposait sur son visage. Son âme semble jouir d'un printemps continuel. Rien ne l'ennuie, rien ne l'agace, rien ne la contrarie, ni sa profession fatigante, ni les caprices et la mutinerie de ses écoliers, ni l'extrême aridité des enseignements qu'elle donne toujours avec la même patience, avec une inaltérable douceur. J'enviais son calme heureux, moi, qui si souvent me trouve inquiète et triste parmi les prospérités humaines, et hier, après avoir causé quelque peu avec elle, je le lui dis naïvement: « Il est vrai, me répondit-elle, je suis heureuse, je vis sans désirs et sans regrets, et j'attends que le bon Dieu me rappelle à lui. — Vous êtes seule? lui dis-je. — Toute seule. » Et une ombre passa sur son front. « Vous ne comprenez pas, continua-t-elle, qu'on puisse vivre ainsi, vous, madame, qui avez un bon mari et de beaux enfants? Mais le secret qui vous rend heureuse m'empêche aussi de sentir les peines de l'isolement. Je fais comme vous, je vis pour les autres. Tout est là, et l'on ne peut pas se plaindre de la vie, lorsqu'on a eu le bon sens de ne pas s'occuper de soi. — Vous avez toujours vécu pour autrui? lui dis-je. Votre vie a été un long dévouement? »

Elle baissa les yeux, et une vive rougeur colora ses joues. Je lui pris la main, je lui adressai quelques paroles d'amitié; son cœur se dilata, et, sans doute, dans l'espoir de me faire du bien, elle en vint aux confidences. « Dieu, me dit-elle, m'a donné dès ma jeunesse des devoirs, c'est-à-dire des appuis; car un grand devoir est un préservatif contre toutes les sottises de l'imagination. J'avais dix-huit ans, mon père

était mort, ma mère malade et infirme, et personne ne pouvait nous aider. Mes talents étaient des plus médiocres; je n'avais rien qu'une jolie écriture : je cherchai à l'utiliser. Je donnai quelques leçons dans le voisinage; je fis des rôles pour les contributions, je copiai même, de ma plus belle *ronde*, des *états* importants, et je parvins à faire vivre ma mère, sans avoir recours à personne. J'avais reçu jadis des leçons de dessin; je m'exerçai à dessiner à la plume. J'eus quelques succès; mes fleurs se vendirent. Je fis des portraits; en un mot, nous nous tirions d'affaire, lorsque ma pauvre sœur aînée vint à mourir. Elle était veuve, elle laissait quatre petits enfants. Que pouvais-je faire? Les orphelins vinrent auprès de nous, et la plume courut de plus belle sur le papier. Alors, je connus de mauvais jours et des nuits inquiètes... Comment vivre? comment payer? Mais grâce à la bonté de Dieu, à cette Providence qui est le soutien de la veuve et de l'orphelin, les enfants eurent du pain et la malade des soins... Je donnais des leçons de calligraphie le jour; je faisais quelques dessins qui se plaçaient passablement, et le soir je copiais des rôles: nous arrivions. Cela dura quinze ans. Ma bonne mère mourut alors; je n'eus plus la joie de travailler pour elle... Les enfants étaient établis... Mes neveux, à qui j'avais donné les principes de la véritable écriture française, avaient trouvé des emplois; ma nièce, dont la main était plus rebelle, s'était faite lingère; ils n'avaient pas besoin de moi; mais, néanmoins, je continuai à travailler pour les autres... Il y a toujours des pauvres, de vieux amis indigents... J'ai besoin personnellement de peu de chose; ce que je gagne est pour eux. Je donne des leçons aux pauvres petits de mon quartier, et j'aide peut-être à leur ouvrir une carrière en leur donnant une belle écriture. Je prie, je travaille, je ne pense guère à moi; voilà tout mon secret pour être heureuse. C'est aussi le vôtre, n'est-ce pas? Avouez que s'il fallait penser à soi, ce ne serait pas la peine de vivre !

J'étais attendrie et confuse; cet exposé si simple, cette vie de privations, de labeurs, de joies austères, de dévouement obscur, m'était une grave leçon, à moi qui me trouve quelquefois malheureuse au milieu des plus saints devoirs et des plus doux attachements. Bonne mademoiselle Langevin! Voilà cependant une de ces vieilles filles dont on se moque, et qui sont si souvent la consolation et l'honneur de leur famille, les anges tutélaires de tout ce qui souffre... Ah! quand j'entendrai ce mot : *vieilles filles*, prononcé avec l'accent d'une pitié dédaigneuse, je penserai à la pauvre maîtresse d'écriture, qui, avec un petit talent et un grand cœur, a passé en faisant le bien, sans plainte, sans amertume, sans envie, ne regardant les riches que pour les aimer, et les pauvres que pour les secourir.

Elle paraissait deviner mes pensées, et, me prenant la main, elle me dit .

— Chère madame, vous êtes bien heureuse, puissiez-vous l'être toujours! Il est parfois bien douloureux d'être seule... — Ah! je le comprends! m'écriai-je.— Oui, l'isolement du cœur est une grande souffrance, et, pour s'en consoler, il faut se tourner vers Dieu et vers le prochain... Sans la grande pensée de l'un, sans la douce préoccupation de l'autre, on se trouverait trop malheureux, en rentrant le soir dans la chambre déserte où l'on n'est jamais attendu...

Une larme mouilla ses yeux; elle secoua doucement la tête, et me dit : — Allons, courage! Je suis très-contente de mes écoliers. Robert aura une bonne *bâtarde*, Antoinette une jolie *coulée*, et Léonce ne fait pas trop mal les *bâtons*... A demain, chère dame!

**Novembre 18...**

Henriette vient de donner un second fils à Albert; je suis marraine de ce cher petit enfant, et je l'ai nommé Georges. Mon frère et ma sœur sont bien heureux de ce nouveau présent de Dieu; Albert me disait en me serrant la main : — Deux fils et une femme comme la mienne, que de bonheur! Il apprécie le trésor qu'il possède en Henriette; et jamais je n'ai connu de femme qui réunisse comme elle l'abnégation de la plus austère vertu à l'amabilité la plus parfaite... Elle est aimable comme si elle avait quelque chose à se faire pardonner, et sa vie n'est qu'un enchaînement de bonnes et grandes actions. Sans le vouloir, sans le désirer, elle est l'âme de toutes les bonnes œuvres. Son zèle actif et généreux électrise les autres; elle a non-seulement le goût du bien, mais la persévérance dans le bien, chose plus rare, et jamais elle ne se dégoûte d'une entreprise, quelque difficulté qu'elle y rencontre. Les malades sont visités, les pauvres secourus, les petits enfants instruits et soignés, et c'est en grande partie à cette petite femme si modeste et si timide que l'on doit ces bienfaits de tous les jours, qui sont pour les pauvres des messages de la Providence. Ce sont là ses plaisirs, ses devoirs sérieux sont ailleurs. Son mari, ses enfants, sa maison l'occupent constamment, mais, saintement avare des minutes, fidèle à la maxime de Fénelon : *Il faut sans cesse avoir la faucille à la main pour retrancher les visites et les conversations inutiles*, elle trouve le moyen de faire beaucoup en peu de temps. C'est une âme sainte et simple, qui fait bien parce qu'elle aime bien. Elle est si aimée de ses pauvres, que dernièrement un d'eux, sur le point de mourir, lui a fait demander un souvenir qu'il voulait emporter au cercueil. Elle a donné une image que le pauvre, ami de Jésus-Christ, a emportée dans les plis de son suaire, et qu'il présentera au dernier jour à ce juge clément et sévère, qui ne reconnaîtra pour héritier de son royaume que ceux qui auront secouru et consolé les misérables... Oh! qu'alors Henriette aura autour d'elle une brillante cour *de mendiants puissants au ciel!*... Je l'imite, mais de fort loin, et je ne trouve pas comme elle ces industries, ces inépuisables ressources qu'inspire une charité toujours debout, toujours vigilante.

**Janvier 18...**

Un changement bien imprévu va s'opérer peut-être dans notre position : ce matin, nous avons reçu une lettre, timbrée de Paris; elle était d'un homme de loi, qui annonçait à mon mari la mort de M. Deligny, notre cousin, mort *intestat*. Or, mon mari et un autre parent, qui habite Corbeil, sont les seuls héritiers connus du défunt, qui laisse, dit-on, une brillante succession. Nous sommes à la veille d'être riches, voilà le résultat de cette lettre. Julien part cette nuit pour Paris, mais pendant tout le cours de cette journée, que de projets, que de plans se détruisant l'un l'autre! Riches : nous achèterons la maison de campagne que nous rêvions dès le commencement de notre

mariage; Julien, sans quitter le barreau qu'il chérit, aura plus de loisirs; il augmentera sa bibliothèque, il achètera des gravures, il goûtera les délassements intellectuels qu'il apprécie si bien; nous aurons une calèche pour nos promenades en famille; les pauvres ne seront pas oubliés; nous n'irons pas beaucoup dans le monde, mais nous aurons l'élégance intérieure et les plaisirs d'une large opulence; l'avenir de nos enfants sera assuré, et dans quelque carrière qu'ils veuillent entrer, la fortune leur frayera un plus facile chemin. Nous ne parlons que du grand événement, mais quelquefois Julien m'arrête et me dit en riant : Surtout, pas trop de châteaux en Espagne! Je prends moi-même mon cœur à deux mains pour l'empêcher de s'envoler trop vite vers ces images décevantes, ces repos et ces richesses. Oh! comme on s'établit vite là-dedans!

Janvier 18...

Mon bon Julien est parti pour Paris; cette séparation est un *rabat-joie;* peut-être en avais-je besoin. Le matin, à l'église, j'ai fait de mon mieux pour calmer mon imagination, pour chasser ces idées, ces projets, qui, semblables à des mouches importunes, revenaient sans cesse distraire mon attention, et j'ai tâché de me mettre dans un état d'indifférence pour cette fortune qui nous tombe des nues. La richesse est un bien dangereux, une lourde responsabilité; elle a fait périr des âmes mieux trempées que la mienne. Seigneur, vous qui lisez au fond des cœurs, ne nous donnez pas la fortune, si nous ne devons pas en faire un digne emploi; qu'elle s'éloigne de nous, si elle doit amener à la suite l'orgueil ou l'avarice; ne permettez pas, mon Dieu! que l'argent nous entraîne à notre perte; laissez-nous dans notre simplicité, si cette simplicité est agréable à vos yeux!

Je me sentis plus tranquille après avoir prié; je laisse la décision de cette affaire à la Sagesse divine: si la fortune vient, je me souviendrai qu'elle n'est qu'un dépôt : si elle ne vient pas, eh bien! nous apprendrons à nos enfants à s'en passer. Chers petits enfants, n'ont-ils pas de tous les biens les plus précieux, une mère qui les aime, et un père dont ils peuvent être fiers?... Je les ai fait prier pour le voyageur: l'or ne peut pas acheter les pures délices que je goûtais en entendant ces voix innocentes prier pour notre cher absent!

(*La suite à un autre Numéro.*)

# L'ENFANT ET L'ÉTOILE.

Dors, mon enfant, car dans la plaine
Les fleurs se ferment lentement;
Déjà du soir la fraîche haleine
Dans les rameaux fuit vivement.
L'étoile du soir étincelle
Et dit en m'entendant gémir :
« Quel est donc cet enfant rebelle
» Qui boude et ne veut pas dormir ? »

Vois comme ta sœur est gentille,
Elle dort dans son petit lit;
Sage et bonne petite fille,
L'étoile du soir lui sourit,
Tandis qu'elle ne t'aime guère
Et semble fuir loin de tes yeux;
Ah! tu fais du mal à ta mère,
L'étoile va le dire aux cieux.

—De grâce, exauce ma prière;
Ma mère, ne me gronde pas;
Que ton œil me soit moins sévère;
Docile, je te tends les bras.
Sous ton doux baiser qui m'effleure,
Je vais m'endormir sans souci :
Ma petite étoile, à cette heure,
Oh! viens donc me sourire aussi.

La jeune mère qui se penche
Vers le front de l'ange endormi,
Bénit tout bas l'étoile blanche
Qui la guide d'un œil ami :
Et l'étoile qui, bienfaisante,
Sur les deux jeunes enfants luit,
Chasse de leur couche riante
Les noirs fantômes de la nuit.

LOUISA STAPPAERTS (Mme RUBENS).

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Portant le même nom, le même prénom, sans être parents, nous vécûmes à quatre siècles de distance. Le premier d'entre nous porta d'abord la houlette du berger, et plus tard la crosse pastorale; il présida à la construction d'un des plus beaux monuments qui soient sortis de la main des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le second fut soldat, écrivain, ministre, ami d'un grand roi et ami du pauvre peuple. Tous deux nous occupons une place honorable dans l'histoire de France. — Qui sommes-nous?

---



# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

### N° 11.

Nous ne justifierions qu'à moitié notre titre de *Progrès Musical*, si nous laissions échapper une occasion d'offrir quelque chose de nouveau à nos jeunes abonnées. Nous joindrons donc, ce mois-ci, à la nombreuse collection de morceaux de musique de piano, de chant et de danse, plusieurs compositions pour piano moyenne force et facile, sur des motifs des meilleurs opéras italiens. Ainsi, la grande fantaisie avec variations sur un air de *Roberto d'Évreux*, *la Moqueuse*, grande valse, *les Trois gracieuses*, sur *Anna Bolena*, de Donizetti, et sur *le Barbier* de Rossini, par l'habile compositeur Sica, sont de véritables perles musicales. Cette musique a le mérite d'être assez difficile pour développer les progrès des jeunes élèves, tout en leur permettant d'arriver à la jouer assez bien pour être écoutée.

Nous signalerons aussi une *grande valse brillante*, par madame Hérault, qui aura certainement le même succès que les valses de Strauss et de Marcailhou, tant recherchées dans les salons parisiens.

On remarquera encore de la musique de chant, toute choisie avec le goût particulier qu'on a dû apprécier déjà dans nos précédents catalogues.

# ÉDUCATION MUSICALE.

Un seul homme pouvait remplacer Mozart, mort à l'âge de trente-six ans, en 1792, c'était Louis Van Beethoven, né en 1770, à Bonn, où son père occupait l'emploi de ténor à la chapelle de l'Électeur. Haydn fut son maître. Il se distingua de très-bonne heure comme exécutant. Son talent consistait surtout dans l'improvisation et dans l'art de varier le premier thème qu'on voulait lui donner. Dans ce genre, il a surpassé Mozart, et n'a jamais eu de rival.

Beethoven suivit les traces de Haydn et de Mozart, et il agrandit encore la sphère de la musique instrumentale. Rien n'égale la force et l'énergie déployées dans ses symphonies; il y règne en même temps une sensibilité et un certain vague qui captivent l'imagination. Peu d'années avant sa mort, Beethoven fut affligé d'une surdité incurable; cet événement, désastreux pour un compositeur, influa sur son caractère sans porter atteinte à son talent. Il mourut le 26 mars 1827, à Vienne, dans une situation peu aisée, qui l'avait même forcé, peu de temps avant sa mort, de recourir à l'obligeance des musiciens anglais, lesquels s'étaient empressés de répondre à cette preuve de confiance.

Si nous devions nous étendre sur la valeur sérieuse de chacune des compositions de Beethoven, il faudrait écrire un volume d'éloges. L'ampleur grandiose de son style, la simplicité toujours émouvante de sa mélodie, l'élégance du rythme, le charme des ensembles, en un mot, toutes les perfections de son art, sont résumées dans *Fidelio*, *l'Oratorio*, *le Miserere*, *la Marche funèbre*, *la Symphonie héroïque*, les sonates et symphonies, enfin dans une foule d'œuvres qu'il serait trop long d'énumérer.

Depuis Beethoven, le plus renommé des compositeurs allemands fut Charles-Marie de Weber, né à Eutin, dans le Holstein, en 1787. Le *Freischütz* a rendu le nom de son auteur célèbre dans toute l'Europe. Cet ouvrage, dès son apparition, excita l'admiration des Allemands, et lorsqu'un étranger arrivait dans le pays, la première question qui lui était adressée par les habitants était : Connaissez-vous le *Freischütz*, de Weber? et lorsqu'on répondait négativement: « Courez-y donc, allez goûter le plaisir d'entendre cette admirable composition. » Le succès de cette belle partition a surpassé tout ce qu'on connaissait en ce genre. Point de ville, point de village de l'Allemage où elle n'ait été écoutée avec enthousiasme, et depuis, lorsqu'elle fut connue en France et en Angleterre, elle y excita le même sentiment d'admiration. Le succès obtenu par le *Freischütz* à Londres, en 1825, fit concevoir à M. Kemble l'idée d'engager Weber comme directeur et compositeur au théâtre de Covent-Garden. Il accepta cette proposition; mais le climat de l'Angleterre ayant développé une maladie de langueur dont il avait déjà ressenti des atteintes, il expira dans la maison de sir Georges Stuart, peu de mois après son arrivée à Londres. Indépendamment du *Freischütz*, Weber a composé *Oberon* et *Euryanthe*, encore deux magnifiques partitions; puis, *Haben Hussan*, *Preciosa*, et quelques symphonies qui portent aussi l'empreinte du génie de leur auteur. Parmi les compositeurs allemands non moins célèbres, et dont les ouvrages ne sont connus que dans le monde musical, on distingue particulièrement Winter, de Munich, Mayer, auteur de l'opéra de *Médée*, qui fut si populaire en Angleterre; Weigl, Gyrowetz qui écrivit en 1829, à l'âge de soixante-quinze ans, un opéra intitulé *le Harpiste aveugle*; Louis Spohr, auteur de *Faust* et de *Jessonda*, operas où l'on trouve beaucoup de science et de talent; Hummel, celèbre pianiste et l'un des plus remarquables compositeurs de son époque, et enfin Meyerbeer, de Berlin, l'auteur de beaucoup d'opéras allemands, italiens et français, entre lesquels on distingue surtout, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, *l'Étoile du Nord*, qui le placent au premier rang parmi les musiciens vivants.

MARIE LASSAVEUR.

## REVUE MUSICALE.

C'est un métier fort embarrassant que celui de critique, lorsqu'il s'agit de juger l'œuvre d'une Altesse, de l'héritier d'une maison royale. Si l'opinion du journaliste est favorable à l'œuvre, le public ne manquera pas de qualifier de flatterie ce qui ne sera que l'expression d'une pensée sérieuse. Si l'ouvrage, soumis à une analyse sévère, contient des défauts qu'il faille indiquer, que de gens s'écrieront que le critique est injuste, qu'il est poussé dans la voie du blâme par des idées systématiques, qu'il est influencé par des opinions personnelles!

Et d'abord voici le public en émoi; l'opéra de *Sainte Claire* va commencer. D'ordinaire le compositeur se cache humblement dans les coulisses du théâtre, écoutant avec ivresse ou avec désespoir les impressions de la foule, les bravos ou les chuchotements. Ce soir l'auteur est dans la loge impériale, Napoléon III est près de lui. Mille cris cent fois répétés retentissent de toutes parts. Le duc de Saxe-Cobourg-Gotha semble impassible; cependant le sourire qui passe sur ses lèvres y laisse deviner une poignante inquiétude. Puis un profond silence succède au bruit, on se tait, on écoute. Enfin l'ouverture a commencé; un thème large et grandiose sur lequel se détachent quelques mesures en *la* mineur d'un effet délicieux, un allégro d'un mouvement graduellement impétueux, une vive et charmante strette, voici le début de cette œuvre qui prouve suffisamment au public que le prince, tout prince qu'il est, est un maître profondément versé dans la pratique comme dans la théorie de son art, et n'ignore aucun des procédés de la nouvelle école allemande, dont il use avec autant d'intelligence que de sobriété.

Un chœur vif et brillant commence le premier acte. La romance que Roger chante avec le charme qu'il sait donner à sa voix est pleine de grâce, de tendresse et de poésie; le duo de Charlotte et de Berthe, qui lui succède, a produit sur l'auditoire un excellent effet. La strette est un peu tourmentée, mais néanmoins ne manque pas d'énergie. Puis un quinquette en *la* bémol traité de main de maître, est suivi d'un air de soprano d'un rhythme heureux et de l'effet le plus saisissant.

Du palais des czars, nous passons dans l'église de l'Archange Michel. On entend là comme un doux et mélodieux murmure qui peu à peu grandit, se formule et se termine par un quatuor d'une ampleur et d'un style infiniment remarquables; aussi, dans ce moment, le public enthousiaste n'a-t-il pu contenir son admiration, qui s'est traduite par des bravos et des trépignements formidables. La prière des morts, qui termine l'acte, a été également fort applaudie.

Le troisième acte a une couleur absolument opposée à celle des deux autres. Des chœurs d'une verve toute méridionale, une cavatine brillante, le duo de Charlotte et de Victor, enfin le grand air d'Alexis, voilà ce que renferme cette troisième partie, dont l'exécution a été fréquemment interrompue par les applaudissements de l'auditoire. Roger s'est surpassé dans le rôle de Victor de Saint-Auban, et mademoiselle Dussy à vocalisé à ravir le rôle difficile de Berthe.

La 275ᵉ représentation des *Huguenots* a été donnée, au commencement de ce mois, pour les débuts de M. Belval, qui, dans le rôle de Marcel, a été favorablement accueilli du public.

Rien de nouveau à l'Opéra-Comique.

Pendant la saison du théâtre Italien, on nous promet entre autres chefs-d'œuvre, *Semiramide*, *Otello*, *Mosè*, *l'Assedio di Corinta*, *il Barbiere di Siviglia*, *Cenerentola*, *Matilde di Shabran* de Rossini, *Don Giovanni* de Mozart, *i Puritani*, *la Sonnambula; Norma*, *i Capuletti e Montecchi* de Bellini; *Lucrezia Borgia*, *Lucia di Lammermoor*, de Donnizetti; *il Trovatore*, *Ernani*, de Verdi; *l'Assedio di Firenze*, de Bottesini. L'affiche annonçait pour le jour d'ouverture le *Mosè* de Rossini. (*il nuovo*), c'est-à-dire qu'on a entendu non l'ancien, mais le nouveau *Moïse*, celui dont les morceaux français ont été réintégrés dans la langue de Métastase. Sauf mademoiselle Fiorentini, qu'on a déjà vue aux Italiens, la troupe se compose d'artistes dont le nom n'est pas encore glorieusement connu.

MARIE LASSAVEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

### DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ACCOMMODER LES POMMES DE TERRE.

**SALADES DE POMMES DE TERRE AU THON.** — Faites cuire les pommes de terre à l'eau et au sel, épluchez, coupez en tranches, laissez refroidir; prenez des œufs durs, coupez-les en rouelles; prenez du thon mariné, coupez-le en petits morceaux minces. Placez dans un saladier un lit de thon, un de pommes de terre, un de rouelles d'œufs durs, continuez ainsi jusqu'à ce que le saladier soit rempli aux trois quarts; couvrez de cerfeuil haché très-fin, assaisonnez de peu de sel, poivre, vinaigre et huile, retournez cinq minutes avant de servir.

**QUENELLES DE POMMES DE TERRE.** — Faites cuire vos pommes de terre presque sans eau; couvrez-les d'un torchon mouillé, laissez-les s'essuyer. Épluchez, passez-les au tamis de soie: mêlez-les avec le même poids de bon beurre; pilez bien, ajoutez sel, poivre, un peu de muscade râpée, persil et ciboule hachés, mais en très-petite quantité; ajoutez encore des jaunes d'œufs selon la quantité de pommes de terre, et un ou deux blancs bien battus en neige; remuez et formez des boulettes grosses comme des noix. Faites-les pocher dans de l'eau bouillante, ou dans du bouillon (si c'est pour du gras). Couvrez-les d'une sauce tomate.

**POMMES DE TERRE A LA CRÈME.** — Mettez un bon morceau de beurre dans une casserolle, deux fortes pincées de farine, sel, poivre, muscade, persil haché, mêlez bien; ajoutez un verre de crème, tournez jusqu'à l'ébullition; mettez-y des tranches de pommes de terre cuites à l'eau. Servez.

# CORRESPONDANCE.

Hélas! ma chère amie, les beaux jours s'en vont.... Sous l'aspect d'un soleil décoloré, d'un ciel çà et là chargé de nuages, la campagne prend une teinte de plus en plus mélancolique : les arbres livrent à la brise leurs feuilles desséchées, les fleurs perdent leur parfum, les oiseaux, silencieux, disparaissent des buissons, et les hirondelles, rassemblées sur la tourelle du château ou sur le clocher de l'église, délibèrent en conseil sur leur prochain départ. Nous aussi nous songeons au nôtre. Déjà nous avons pris congé des personnes qui ont échangé avec nous, pendant cet été, des relations de bienséance ou d'amitié; nos pauvres sont pourvus des vêtements chauds que nous-mêmes leur avons faits; il ne nous reste plus qu'à les recommander à leur vénérable curé, à qui nous remettrons quelque argent pour leurs besoins urgents ou imprévus. Pauvres gens! puissent-ils ne pas trop souffrir des rigueurs de l'hiver. Ce que nous leur avons donné est peu, bien peu, et pourtant avec quelle reconnaissance ils l'ont reçu! Comme ils étaient tristes en nous disant adieu!... Une vieille femme, entre autres à qui ma mère avait fait une couverture ouatée avec une robe de laine, et une camisole chaude avec une indienne piquée et ouatée, me dit, les larmes aux yeux: « Mam'zelle, grâce à votre maman, ce n'est pas le » froid qui m' fait peur pour cet hiver... mais... » mais... je ne jouirai pas longtemps du bien qu'elle m'a » fait et vous aussi; car je sens bien... que je m'en » vas.... Aussi, je vous dis adieu... je ne vous rever- » rai plus... mais soyez sûre que ma dernière prière » en ce monde et ma première auprès du bon Dieu » seront pour lui demander de vous bénir toujours. » Puis, me prenant la main, elle la serra dans les siennes, la porta à ses lèvres, et me répéta : « Mam'zelle, » adieu!... » Pendant cette petite scène de séparation, j'élevais intérieurement mon âme vers le Seigneur, et je le remerciais de m'avoir mise à même de recueillir de telles bénédictions.... de m'avoir donné une mère qui m'a appris à aimer les pauvres et à les soulager.

Paris le 24.......

Nous sommes réinstallés dans notre habitation d'hiver, ma chère amie, et je me retrouve ici, dans ma chambre, causant avec toi, comme on peut causer quand cent lieues vous séparent.... Si je supposais que la description de notre appartement remis à neuf, de nos meubles renouvelés, pût t'intéresser, je te la donnerais entière, et, en commençant par notre antichambre, je te dirais que ma mère l'a fait tapisser de papier coutil rouge et blanc; qu'à la fenêtre, elle a fait mettre des petits rideaux en mousseline brochée, et des grands en coton croisé, rayé comme le papier; que la banquette double est en damas rouge comme le tapis de la table, sur laquelle sont posées une écritoire et du papier....

La salle à manger est tapissée de papier chêne, du même ton que le bois des chaises, du buffet et de la table. A la fenêtre pendent des rideaux de reps, rayures algériennes. Le tapis de la table est pareil aux rideaux; les chaises sont recouvertes de même étoffe.

Le salon est blanc et or, avec baguettes en cuivre; le meuble, en bois de palissandre, est recouvert de velours rouge; les rideaux sont également en velours rouge. — Sur la cheminée en marbre blanc est placée une pendule marbre blanc, bronze et or, représentant la Littérature et l'Histoire; les candélabres, dans le même style, représentent la Sculpture et la Peinture. Entre les deux fenêtres est un petit bahut, bois de rose et palissandre, surmonté d'une glace de Venise; en face, de l'autre côté, le piano; au milieu, la table de lecture, de travail, de tout ce que tu voudras, recouverte d'un tapis pareil au meuble : un autre tapis, moquette alors, est tendu sur le parquet.

Le meuble de la chambre de ma mère est en acajou très-foncé, garni de damas bouton d'or; le papier est semblable, ainsi que les rideaux de la fenêtre et du lit. Dans cette chambre sont tous les portraits de famille, excepté ceux de mon père et de ma mère que j'ai réclamés pour la mienne.

Ma chambre est tapissée de papier à grands bouquets bleus sur fond bleu. Le meuble, qui se compose d'un lit, de quatre chaises, d'une commode surmontée d'une petite bibliothèque, d'une table à ouvrage, d'un petit bureau-étagère, est en noyer veiné très-foncé. Les rideaux sont en mousseline blanche; la couverture des chaises, en damas pareil au papier. Entre les rideaux de mon lit, soutenus par une couronne, un crucifix est placé : la croix est en bois d'ébène, le Christ en ivoire. En face, adossé à mon lit, je pose, pendant le jour, le prie-Dieu que ma mère m'a brodé. — Ma cheminée est garnie d'une pendule, de deux flambeaux, de deux baguiers, et d'une pelote à épingles. — Le portrait de mon père et celui de ma mère sont de chaque côté de la glace de la cheminée : une place d'honneur est réservée au tien quand tu me l'enverras. Florence a trouvé ma chambre fort jolie : c'est là qu'ensemble nous travaillerons pour toi et pour toutes nos chères amies pendant cet hiver, qui s'avance à grands pas. Que nous apportera-t-il? — De jolies modes? c'est promesse faite. — Des soirées, des bals, des concerts, des spectacles? ce sont choses attendues. — De longues veillées intimes que l'on commence par deux heures de travail pour les pauvres, et que l'on achève par un peu de musique assaisonnée d'une tasse de thé. — A la bonne heure! voilà mon rêve! *rêve doré*, aussi doux, aussi suave à mon cœur que le sont à mes oreilles les petites valses de M. Émile Desgranges, offertes par l'auteur à notre journal.

Je n'ai pas de grands détails à te donner sur nos changements de modes, car nos costumes en général diffèrent peu de ceux de l'année dernière; les corsages sont encore à longues basques, fermés devant par des boutonnières; les ornements, toujours en rapport avec celui de la jupe, se partagent entre les galons de velours, de peluche, de passementerie, et les rubans *gaufrés*. Je ne saurais trop te dire com-

bien ces rubans, dont les dispositions sont toutes plus jolies les unes que les autres, font de ravissantes garnitures, soit pour robes, soit pour manteaux; ces garnitures ont le double avantage d'être très-bon marché d'abord, puis de ne présenter aucune difficulté de façon, de sorte que l'on peut les disposer à son gré sur une robe ou un manteau. Pour nos toilettes de bal, ces rubans, que l'on trouve dans toutes les grandeurs et dans diverses qualités, telles que satin, taffetas et gaze, nous aideront à confectionner nous-mêmes les plus élégantes toilettes, et je te le répète, notre budget pour cela ne se trouvera point trop grévé!... L'on voit aussi quelques corsages sans basques, busqués légèrement devant et derrière, ouverts devant et ornés d'une berthe ronde derrière, formant un peu la pointe sur le devant; quant aux bretelles, elles jouent de leur reste, je l'espère; l'abus en a été assez grand pour que cette mode puisse se déclarer entièrement satisfaite. Les jupes sans volants sont, sur le devant, ornées en forme de tablier, par des garnitures de velours, des boutons à glands, ou par une broderie au passé faite avec du cordonnet ou de la chenille; couleur sur couleur est très-distingué; ce genre d'ornement placé sur les deux côtés de la jupe en forme de quilles rend les robes beaucoup plus jeunes. Dans les deux cas, la garniture doit continuer sur le corsage. Les manches, pour le moment, se font encore de forme pagode à un ou plusieurs volants, ou bien à bouillons; du reste, les ornements variés dont on recouvre les manches peuvent à chaque instant leur donner un aspect nouveau, et plus ou moins élégant.

Les étoffes qui se portent le plus sont les taffetas, les popelines de soie, et les pékins à disposition pour robes habillées. Comme toilettes simples, nous avons le droguet de laine, le drap d'Italie, et la popeline de laine : toutes ces étoffes ont beaucoup de soutien et se retrouvent dans plusieurs dispositions charmantes.

Notre gravure du mois dernier a pu te renseigner à l'endroit des manteaux ; j'ajouterai que les talmas se portent encore avec un égal succès; ils se font en drap gris à deux faces (les plus foncés sont les plus jolis), ou bien en velours, ou en moire. Un autre genre de manteau, à mon avis, la seule nouveauté du moment, est un manteau ayant un peu la forme des paletots pour hommes, produisant par derrière l'effet du talma, étant fermé sur le devant par une rangée de boutons; de grandes manches et des poches donnent à ces sortes de manteaux un ensemble très-distingué.

Nos chapeaux, hélas! ne sont pas plus grands, quoique toutes les marchandes de modes veuillent nous persuader le contraire en nous disant que les passes avancent un peu plus sur le front; je veux bien le croire, mais c'est si peu de chose, en réalité, et, par contre, les bavolets sont tellement exagérés de longueur dans le milieu, que les chapeaux, plus sur le cou que jamais, semblent posés sur la tête plus en arrière encore. La passe, très-large au bas des joues, peut ainsi recevoir des masses d'ornements en fleurs, tulle et rubans; le dessus se trouve orné de plumes pour les jeunes femmes, de roseaux en velours, et d'autres feuillages également en velours pour jeunes filles; le velours plein est toujours ce qui domine; le gris-taupe est la couleur préférée. Le mois prochain, je t'enverrai, avec le patron, la description de quelques chapeaux.

A propos, je me souviens de n'avoir pas encore répondu à une lettre où tu me posais les questions suivantes :

1° Quand on reçoit la visite de quelqu'un, doit-on marcher devant, à côté, ou derrière ce quelqu'un en le reconduisant?

2° Peut-on rendre cette visite le jour même où on l'a reçue?

3° Comment doit-on se présenter en entrant dans la chambre de ces mêmes visiteurs, dans laquelle sont réunies plusieurs personnes des deux sexes?

4° Peut-on aller à l'église avec un cache-nez?

5° Peut-on, si l'on veut faire un cadeau à un prêtre, le déposer avec son adresse sur l'un des autels de son église?

J'ai cru d'abord à une plaisanterie, je te l'avoue, et je voulais y répondre par une autre. J'allais donc t'envoyer un petit A B C de civilité destiné au premier âge, quand Florence m'assura que c'était très-sérieusement que tu attendais une réponse à ces questions; que très-sérieusement je devais te la faire, et que très-sérieusement tu te fâcherais si je n'y mettais pas toute la grâce, toute l'amabilité possible. J'augure mieux de ton affection pour moi, et pour te prouver toute la mienne, voici mes conseils :

1° Quand tu reconduis des visiteurs, comme tu les nommes, tu dois les accompagner jusqu'à la porte d'entrée de ton appartement ou de ta maison, si tu l'occupes seule. Tu dois marcher à côté d'eux, en ayant soin d'écarter de leur passage les objets qui pourraient les embarrasser, et d'ouvrir les portes des chambres ou salons que pour sortir ils doivent traverser. Aux domestiques, et aux chambellans, dans les maisons princières, appartient seulement le devoir de précéder les personnages qu'ils sont chargés de reconduire, la grande dame, dans cette position, ne devant pas franchir le seuil de son salon.

2° Une visite ne doit être rendue le jour où elle a été reçue, que dans le cas exceptionnel d'un départ précipité, ou pour réparer une maladresse commise, ou bien encore parce que, soi-même, on aurait à s'absenter et que l'on est certain de ne plus trouver les personnes au retour.

3° Quant à la manière de se présenter dans une chambre où se trouvent réunies des personnes des deux sexes, elle ne diffère en rien de celle que l'usage, le bon sens et l'éducation ont adoptée pour l'entrée dans un salon : un air aimable, un gracieux salut, l'acceptation du siége qui vous est offert, et le reste.....

4° Libre à toi de porter un cache-nez pour aller à l'église ou ailleurs, si cet objet a tes sympathies. Il n'a jamais eu les miennes. Aussi je crie haro sur lui sans prétendre le mettre sur ta liberté.

5° Si tu as un cadeau à faire à un ecclésiastique, je t'engage à n'en rendre témoin ni le suisse, ni le bedeau, ni le sacristain, et à l'envoyer tout simplement au prêtre à qui tu le destines. Si le mode est moins poétique, il est plus chrétien; en montant à l'autel pour immoler la sainte victime, le prêtre doit n'y trouver que les objets propres au sacrifice.

Mais revenons à nos moutons : ouvrons notre planche, jetons un coup d'œil sur nos gravures.

N° 1. Col guipure. Ce dessin, avec lequel tu pourras mélanger le *tulle crêpe* aux endroits pointillés, se brode ainsi : l'étoile du médaillon au plumetis, le

petit entourage de fleurs également au plumetis avec encadrement de feston dans le bord; le ruban qui serpente se remplit avec de la guipure mélangée de *point de Venise*, et enfin le feston feuille de rose se trouve à son tour rempli par des pois. Des œillets seraient plus légers.

2 et 3, Garniture et Entre-deux assortis au col, et avec lesquels on peut faire des manches duchesse; au-dessus de la garniture, tu poseras un bouillon de mousseline suisse, traversé de distance en distance par des rubans de taffetas nº 3, bleu, rose ou lilas; un ruban de même couleur nº 12 ou nº 16 sera posé à plat sous la garniture en forme de transparent. Monte ces manches toi-même, cela va sans dire, et tu verras le joli effet qu'elles produiront.

4 et 5, Calotte grecque. Prends de la soutache ou de la chenille nuancée, et recouvre ce dessin, que tu feras sur un fond en drap, en velours, ou en moire; cette dernière étoffe, plus légère, plaît souvent davantage. Si tu choisis de la chenille, c'est en faisant le point de chaînette que tu devras l'employer. Les sinuosités du bord de la bande seront indiquées par la soutache ou par la chenille, et non par un point de feston. L'étoffe doit rester droite et ne pas être découpée comme le dessin paraît l'indiquer.

6, Écusson pour mouchoir, plumetis, point de plumes et jours.

7, *Sophie*, plumetis simple ou feston.

8, *Georgiana*, plumetis.

9, *Rosa*, plumetis fendu.

10, *Mariette*, plumetis et œillets ou pois.

Ici finit la petite édition.

11, Volant pour robe de mousseline. Ce dessin, léger et facile, se brode au plumetis; dans le milieu de chaque myosotis, je t'engage à faire un œillet. Quant à la chaîne d'œillets qui borde le feston, il faut la faire au plumetis. Ce dessin serait encore très joli pour volant de mantelet, et si tu te mettais à l'œuvre dès aujourd'hui, tu te trouverais, sans t'en douter, avoir au commencement de l'été prochain le plus charmant mantelet.

12, Col mousquetaire. Ce dessin, à part les tulipes et le cœur des marguerites qui seront toujours plus jolies au plumetis, peut se faire entièrement au feston. Le point d'échelle dans les tulipes et dans les feuilles et les jours variés dans le calice des autres fleurs sont indiqués sur le dessin.

13 et 14, Garniture et entre-deux pour manches assorties au col. Tu peux également disposer ces manches comme je te l'ai indiqué pour les nºˢ 2 et 3.

15, Quart d'un mouchoir. Ce dessin, copié sur un mouchoir en vrai point de Bruxelles, peut se broder sur du tulle de Bruxelles d'abord, ou bien encore sur du *tulle crêpe*; il n'est composé que de cordonnet. Ce sont les jours surtout que je te recommande et auxquels je te prie d'apporter tous tes soins, tout ton temps et tout ton talent.

16, *Emma*, plumetis simple ou feston.

17, *Isma*, plumetis.

18, *W. L. E.*, entrelacées. Ce chiffre d'une grande élégance se brode au plumetis très-fin, avec mélange de point sablé dans les fleurs.

19, Fanchon. Pour l'exécution de ce dessin, je ne puis que te répéter ce que je viens de te dire pour le mouchoir, car la disposition étant du même genre, il peut être reproduit de la même manière.— Pour ta mère, cette fanchon doublée de taffetas bleu Suède ou lilas, et relevée par quelques nœuds de ruban également en taffetas, ferait un charmant *bonnet coiffure* de chez soi.

20 et 21, Voici un très-joli modèle de chaussons pour ton petit filleul; brode-les en soie cordonnet, ou en soutache sur du cachemire bleu, blanc ou rose; soie bleue sur fond blanc, pour un enfant voué à la Vierge, ou bleu sur bleu : ce qui est à mon avis encore plus distingué. Les deux morceaux qui forment le chausson étant brodés, tu les doubles chacun avec de la percaline ou de la soie; tu les ouateras en retenant la ouate par une petite piqûre, formant un carreau à peu près d'un centimètre. Ensuite, tu joindras le tout par un surjet, que tu dissimuleras à l'endroit par la soutache, si la broderie est en soutache, ou par un point de chaînette, si l'ornement du chausson est fait au point de chaînette; deux boutonnières retiennent des boutons en passementerie, dans les couleurs du fond et de la broderie.

22, *Paula*, plumetis.

23, *Alexandrine*, plumetis simple.

24, *Louise*, plumetis et œillets ou pois.

25, Écusson de mouchoir : dessin facile et à effet, mélangé de plumetis, de feston feuille de rose, et d'œillets ombrés; un point d'échelle remplit la feuille du bas.

26 et 27, Étole. La manière la plus simple d'employer ce dessin, c'est de le broder tout au passé en soie maïs ou en cordonnet d'or sur fond blanc de moire antique ou moire ordinaire; une autre manière bien plus élégante serait de mélanger la chenille avec des perles, du bouillon, et du cordonnet d'or.

Voici comment tu pourrais disposer toutes ces choses, toujours avec l'emploi du métier.

Les feuilles de vigne seraient en chenille blanche avec nervures de cordonnet d'or; les tiges seraient aussi en or; les grains de raisin seraient formés par des perles blanches *soufflées*, entourées par la chenille; des perles ovales du même genre formeraient les grains de blé avec épis en cordonnet d'or; les fleurs ainsi que leur feuillage seraient également en chenille et nervures d'or; des perles seraient placées dans le calice des fleurs; quant à la croix, elle doit être toute or avec mélange de quelques perles. L'or *bouillon* te servira pour les rayons de la croix. Ce dessin est très-varié; il ne sera pas ennuyeux à faire et produira un magnique effet.

28, Entre-deux assorti au volant du nº 11.

29, *L. B.*, plumetis ou feston.

30 à 54, Alphabet, plumetis fin.

Tourne la planche.

55 et 56, Manteau Saint-Mégrin, dont tu jugeras l'effet sur la gravure du mois dernier. On peut le faire en velours, en drap, en moire antique, ou bien encore en velours et drap ou velours et moire antique; la broderie au passé peut être remplacée par un velours ou par un galon de fantaisie. — Un grand effilé au lieu de la dentelle posée dans le bas, ferait de ce manteau un vêtement plus simple, plus *jeune fille*, et non moins joli. — Pour couper ce patron, qui est droit fil par derrière, tu dois d'abord poser ton étoffe sur le nº 55, *l'entailladant* à tous les endroits où tu vois un trait marqué dans la longueur; l'un de ces traits est désigné aux lettres AB. Dans ces parties entailladées, tu placeras le morceau du nº 56, appelé par les

couturières *soufflé;* c'est ce qui, en donnant de l'ampleur au manteau, produit ces plis si gracieusement onduleux; la couture du *soufflé* est dissimulée sous une rangée de petits boutons plats en passementerie. — Quant à la doublure, qui ne peut être ouatée, je t'engagerai à la mettre en peluche; les manteaux doublés ainsi tiennent, dit-on, aussi chaud que ceux doublés en fourrure. Pour une de nos jeunes amies, voici comment j'ai vu ce manteau exécuté : le fond était en drap noir zéphyr, drap fin et chaud comme tu sais. Les plis dits *soufflés* étaient en velours noir, les boutons noirs en passementerie, la frange du bas en chenille; une doublure en peluche gros bleu complétait l'ensemble de ce manteau d'une distinction charmante.

Maintenant abandonnons les patrons pour examiner tous ces jolis croquis qui recouvrent en partie notre planche;— j'ai voulu te prouver, par cet envoi aussi varié que nouveau, que si je songe à toi toujours, j'y songe plus particulièrement encore aux approches du jour de l'an, sachant la multitude de petits souvenirs que tu dois avoir à offrir à ta mère, à ton père, tes frères, tes oncles; la chère grand'mère n'est pas oubliée non plus; tu trouveras pour elle la description d'une corbeille, dans laquelle on peut mettre soit un tricot, soit une tapisserie sur gros canevas. Tous ces ouvrages doivent, bien entendu, être faits par tes jolis petits doigts : là est leur principal mérite. Tu trouveras chez Mme Marie Soudan, qui comprend si bien ces délicates attentions, et qui a mis son imagination et son habileté au service de notre bonne volonté, toutes les montures et tous les accessoires nécessaires à la confection des ouvrages qui composent la planche de ce jour; seulement, dès que tu auras fixé ton choix, je t'engage à ne point attendre tout à fait les derniers jours pour t'adresser à elle, car à la fin de l'année elle est si absorbée par les acheteuses qui envahissent son magasin, qu'elle ne pourrait peut-être pas répondre à ta demande avec toute la célérité désirable. Si tu veux, nous allons commencer par la *pelote plomb* qui se trouve au n° 57.

57, Croquis de la pelote plomb. — Le n° 58 donne le dessin de ce plomb que l'on peut broder sur du velours, du casimir ou de la moire; mais les premières étoffes sont plus convenables comme solidité. Le dessin se recouvre de soutache en soie de couleur tranchante, ou de même nuance que celle de l'étoffe; les parties du dessin, tracées en lignes fines, seront indiquées avec de la petite soutache d'or. — Dans les endroits où l'on voit comme un œillet, on place une perle de jais ou de fantaisie, suivant les couleurs du velours et de la soutache; je t'engage à faire ce plomb en velours bleu Suède, avec mélange de soutache marron et or. Les perles ainsi que le crochet du milieu seraient en acier. — La frange et la ganse qui entourent le plomb sont en soie, toujours assorties aux couleurs du velours et des soutaches.

La monture de ces plombs se fait faire le plus souvent par un tapissier ou par un marchand de tabletteries; mais pourtant ce travail n'est pas tellement difficile que l'on ne puisse le faire soi-même en entier ou à peu près. Ainsi, me trouvant cet été à la campagne, et par conséquent dénuée de toutes ressources en ce genre, et voulant terminer complètement un de ces plombs, que j'étais bien aise avant mon départ d'offrir à une de nos voisines, voici comment je m'y suis prise :

J'ai fait faire d'abord par le menuisier du village une espèce de carcasse en bois blanc; cette carcasse, arrondie et creuse dans le milieu, avait quatorze centimètres de diamètre, et huit de hauteur; un rond en bois formait le fond (partie qui appuie sur la table); puis par le haut resté à découvert, j'ai introduit tout simplement du plomb de chasse; parfois on se sert de plâtre, mais les pelotes faites ainsi ne sont jamais assez lourdes. Il faut que l'intérieur de cette carcasse soit rempli de plomb, bien tassé jusqu'à l'orifice que l'on ferme par un rond en bois comme celui du fond. Ensuite j'ai fait une pelote en percaline très-rembourrée de son; cette pelote, dans les proportions de la carcasse en bois, a été fixée dessus avec de toutes petites pointes. J'avais préalablement recouvert le restant de la carcasse avec de la percaline légèrement ouatée; la bande du tour et le rond du bas avaient été joints par un point de surjet à l'envers; dans le haut, j'ai fixé la bande sous la pelote, les mêmes pointes servant ainsi pour les deux parties; j'ai enfin terminé, en dissimulant cette carcasse sous mon beau dessus de velours, dans le milieu duquel j'avais auparavant cousu le crochet qui sert de poignée pour transporter le plomb. Le rond brodé, pour plus de solidité, doit être aussi attaché par des pointes; les franges et la ganse du tour sont seulement cousues. Tu vois que ce petit ouvrage est très-facile à faire, et l'on est toujours sûre d'être agréable à la personne à laquelle il est offert.

59, Porte-monnaie. — Ceci est encore un joli petit objet d'étrennes qui peut se faire en peau ou en velours. Le mot *monnaie* doit être brodé en or avec du *bouillon coupé;* sur les deux lignes du tour, se trouve de la soutache d'or; entre ces deux lignes sont des perles noires en jais, ou des perles d'acier si la monture est en acier, et des perles d'or si la monture est en cuivre doré. De l'autre côté du porte-monnaie, on peut broder les armes ou les chiffres de la personne à laquelle il est destiné. L'intérieur est garni en moire.

60, Croquis d'un écran au crochet, composé de cordonnet d'or et de cordonnet de soie. Comme plus grande simplicité, tu pourrais supprimer le cordonnet d'or, ce qui te ferait aussi une grande différence dans le prix des fournitures nécessaires à la confection de cet ouvrage. — L'abondance des matières, comme l'on dit dans les grands journaux, m'empêchant de te donner aujourd'hui l'explication du dessin représenté sur le croquis de l'écran, tu te serviras du milieu du pouff que tu as reçu au mois d'avril, au n° 39. Lorsque tu seras arrivée à un rayon de 7 centimètres, tu termineras l'écran, si toutefois cela ne coupe pas une partie du dessin juste à l'endroit indiqué par ma mesure; alors tu ferais quelques tours de plus, afin de ne rien enlever à la composition du dessin. Le rond de l'écran terminé, tu l'entoures d'une dentelle également au crochet, mais très à jour; cette dentelle, haute de huit centimètres, doit être composée avec les couleurs qui font partie du fond et mélangée de fil d'or, s'il s'en trouve dans la première partie du crochet. Huit rangs forment cette dentelle, les voici :

1er rang. — 1 maille double, 3 mailles en l'air, 2 mailles de distance, 1 maille double, ainsi de suite.

2e rang. — 1 maille double dans le milieu des trois précédentes, 5 mailles en l'air, 1 maille double dans les trois précédentes, etc.

3e RANG. — 1 maille double dans les cinq précédentes, 7 mailles en l'air, 1 double dans les cinq précédentes, ainsi de suite.

4e RANG. — 1 maille double dans le milieu des sept précédentes, 9 mailles en l'air, 1 maille double dans le milieu des sept précédentes.

5e RANG. — 1 maille double dans le milieu des neuf précédentes, 11 mailles en l'air, 1 maille double dans le milieu des neuf précédentes.

6e RANG. — 1 maille double dans le milieu des onze précédentes, 13 mailles en l'air, 1 maille double dans le milieu des onze précédentes.

7e et 8e RANGS. — Comme le sixième.

Tu comprends si ce dessin doit être clair et léger; quant à la monture de cet écran, je n'ose plus t'en parler; je t'ai si souvent expliqué ce petit travail! Seulement je te prie de ne point oublier de mettre le rond au crochet sous un transparent de satin ou de soie dans les couleurs du cordonnet. Pour rendre cet écran plus élégant, on peut supprimer la dentelle au crochet, et la remplacer par un rouleau de vrai marabout, par une ruche de ruban dentelé, ou enfin par un effilé *marabout* ou guipure. Dans tous les cas, le nœud à longs bouts qui se trouve dans le haut du manche doit toujours être conservé; le ruban de ce nœud est en taffetas n° 3.

61, CORBEILLE de bureau ou à ouvrage.

Choisis une corbeille en *osier-canevas*, genre de corbeille qui se trouve chez tous les marchands vanniers; la plus petite que tu puisses acheter aura toujours au moins vingt-cinq centimètres de hauteur; pour bureau, elle devrait être plus grande. Tu recouvriras cette corbeille par un travail en tapisserie formant soit des raies horizontales, soit des guirlandes verticales. Le dessin sera d'abord indiqué sur la corbeille au moyen du papier bleu à décalquer. Mais le procédé le plus simple serait de compter les points à l'aide d'une tapisserie sur papier, et certes la feuille que t'a apportée notre dernier numéro peut te laisser l'embarras du choix. Ces raies ou guirlandes se détachent ou sur un fond de tapisserie, ou bien encore sur l'osier même; le premier genre est toujours le plus joli. Le pied de la corbeille est aussi orné de broderie. La corbeille a encore besoin, pour être complétée, d'une garniture intérieure et extérieure : celle de l'intérieur se compose d'une doublure de percaline ou de soie en harmonie avec les couleurs de la tapisserie. Coupe d'abord un premier morceau dans les proportions du tour de la corbeille; coupe ensuite un second morceau de forme ronde, pouvant être adapté au fond d'osier; ce rond en percaline devra être appliqué sur un rond de carton de même dimension. Entre la percaline et le carton place un peu de ouate; cela fini, il faudra joindre ces deux morceaux de percaline par un point de surjet. La bande du tour sera un peu froncée dans le bas. Tu introduiras enfin la percaline dans la corbeille, et tu la fixeras dans le fond par quelques points que tu dissimuleras le mieux possible. Voilà pour l'intérieur. Quant à l'extérieur, pose tout autour du haut, du pied, et des anses, une ruche de ruban, une passementerie, un effilé marabout, ou une grosse chenille; l'une ou l'autre de ces garnitures sera toujours posée à cheval sur le bord, de façon à ce que, dans l'intérieur, l'endroit où finit la doublure soit caché. Lorsque ces corbeilles sont destinées à contenir l'ouvrage, et qu'elles doivent par conséquent être souvent transportées, on place une longue poignée en tapisserie qui va de l'une à l'autre des deux anses.

62, PORTE-CIGARES. Ce dessin s'exécute de la manière suivante, sur drap marron : les feuilles en velours noir sont entourées de cordonnet d'or ; les nervures et les vrilles également en cordonnet d'or; les grains de raisin en perles de jais noir ; le filet d'encadrement en soutache et petites perles de jais. De l'autre côté, ainsi que pour le porte-monnaie (numéro 59), on place une couronne ou des chiffres. La monture est en cuivre doré ou en acier, et la doublure en moire marron.

63, CROQUIS d'une corbeille imitant la cristallisation blanche et de couleur ou l'ambre de différentes teintes. Tu vas comprendre combien cet ouvrage est facile, et tu verras ensuite combien il est joli. — Donc, à l'œuvre. — Procure-toi, ou fais toi-même, selon ton goût, avec du fil de laiton numéro 12, la carcasse d'une petite corbeille de vingt à vingt-cinq centimètres de longueur et onze ou douze de hauteur; cette carcasse doit être d'un travail léger et très à jour. Tu garniras tous les fils de laiton avec un ruban de coton blanc (il est indispensable d'employer du coton) que tu enrouleras *irrégulièrement* de manière à présenter des aspérités, des creux, des plis brisés... toutes les bizarreries de formes enfin, pour imiter les cristallisations naturelles. Cette seconde opération achevée, tu prendras un vase en grès ou en cuivre, car il faut qu'il résiste au feu; ce vase sera rempli d'eau, dans laquelle tu jetteras une quantité d'alun proportionnée à celle de l'eau (une livre d'alun par litre d'eau). Tu suspendras alors la corbeille dans l'eau au moyen d'un ruban de fil fixé au milieu d'un bâton que tu poseras au-dessus du vase. Il faut, bien entendu, que la corbeille *ne touche aucun côté du vase*. Ceci bien établi, il faudra faire dissoudre l'alun à l'aide d'un feu ardent. L'alun complètement dissous, on retire le vase, et l'on oublie le tout pendant vingt-quatre heures, après lesquelles on se trouve en possession de la plus jolie corbeille que l'on puisse rêver. Il ne reste plus qu'à la compléter par quelques roses à la minute jetées dans de la mousse et s'échappant de leur tige pour retomber sur cette corbeille.

Maintenant, pour obtenir cette cristallisation en diverses couleurs, telles que rouge, bleu ou ambre, il faut colorer l'eau avec de la poudre de vermillon, de bleu de Prusse ou de safran. L'enveloppe de coton qui entoure les fils de laiton de la carcasse devra toujours être celle de la couleur que l'on veut donner à la corbeille.

64, PETIT PANIER EN PERLES. Ce panier en perles de couleurs, est rempli par un bouquet également en perles de couleurs; les perles sont enfilées dans un fil d'archal si mince et si souple, qu'il peut suivre toutes les ondulations que nécessite la composition du panier et du bouquet.

65, EFFET D'UNE PANTOUFLE MULE. — Ce genre de pantoufle très-nouveau, se fait en drap, en peau, et en velours; ces pantoufles se brodent soit au passé, soit dans un genre fantaisie. Je tâcherai le mois prochain de t'envoyer un dessin joli, simple, et facile à faire.

66 et 67, VIDE-POCHE. Cet ouvrage se brode en chenille sur velours, ou sur moire bleue. — Le nœud

doit être fait en chenille blanche, bordée d'or, les fleurs et les feuilles également en chenille, accompagnées de nervures et de tiges en or.

68, Dessin pour Buvard que l'on peut faire sur du velours, du casimir ou de la peau. En tout cas, le dessin sera toujours reproduit avec du cordonnet d'or, mettant une perle ou de jais ou de fantaisie dans les quadrilles; les fleurs se font également en cordonnet d'or. — Le bouquet du milieu pourrait être remplacé par un chiffre.

69, *G. L.*, plumetis.

70, *L. L.* enlacées : plumetis.

71, *H. O.* enlacées : plumetis et feston feuille de rose.

Dis-moi maintenant si je n'avais pas raison de te vanter nos petits ouvrages, et pourtant tu n'es pas au bout des surprises.... car le mois prochain t'en ménage une charmante.

Vois donc que de richesses: deux gravures de modes! et quelles gravures. Prenons d'abord celle qui nous touche de plus près... Ah! il n'y a pas de mantelets! Cela se comprend; le mois dernier nous en a fourni assez.

Nous sommes dans les tribunes, et nous assistons à l'une des courses qui ont eu lieu pendant ces derniers beaux jours de l'automne. La toilette rose pourrait servir aussi bien pour une messe de mariage, une visite de cérémonie, ou même une petite soirée, en plaçant dans les cheveux des nœuds de velours mélangés à quelques branches de corail rose (corail artificiel s'entend). — Cette robe est en taffetas à deux jupes, sur le bord desquelles se trouve une ruche de taffetas déchiqueté, ayant de chaque côté un petit velours; au-dessus de la ruche, des velours de largeurs différentes sont alternés. — Le corsage, sans basque, est fermé devant par des boutons en ébène incrustés de *pierres de fantaisie* roses; il est garni d'une berthe-châle, arrondie par derrière et croisant sur le devant; cette berthe est ornée comme la jupe d'une ruche et de velours. Les manches pagodes se terminent par un volant, bordé de ruches et de velours; une ruche plus petite forme la tête. — Col et manches en broderie guipure et plumetis; pointe en dentelle de Cambrai, dont les contours du dessin sont suivis par un velours zéro. — Le chapeau en poult de soie est recouvert par trois rangs de tulle dentelé orné de légères applications de velours; la même garniture borde le bavolet; sur l'un des côtés de la passe, une pensée en velours est posée de manière à former en même temps l'ornement du dessus et du dessous du chapeau. — Les brides sont en velours épinglé.

L'autre toilette est destinée à une jeune femme: elle se compose d'une robe en taffetas d'Italie; les trois volants découpés en feston sont bordés par un effilé Tom-Pouce en chenille; ils se détachent sur une bande qui forme comme un second volant, cette bande ne part que de l'endroit où commence le découpé du volant noir.

— Ne trouves-tu pas cette disposition des plus ingénieuses pour des femmes économes, heureuses de pouvoir, avec deux robes qui ne sont plus fraîches, en faire une d'un aspect élégant et nouveau? — La basque est ornée de la même manière que les volants; un ruban posé en guise de revers s'arrête dans le milieu du dos où il fait la pointe; sur le devant, il se perd dans trois nœuds de ruban, dont le dernier est à longs bouts flottants — Les manches sont composées de deux bouillons séparés par un ruban n° 3 posé à plat et terminés par un double volant. — Le col et les manches sont en application de Bruxelles. — Le chapeau est en velours moucheté; une touffe de plumes orne le dessus de la passe, et en dessous, des roses de taffetas se mélangent à de la blonde ruchée. Sur la chaise est un châle tunisien, brodé en soie aux vives couleurs, vrai type du pays.

Passons maintenant à l'autre gravure, regarde cette foule de jolis bambins, et dis-moi si madame Raynaud a su cette fois encore se distinguer en composant d'aussi frais et d'aussi jolis costumes! — Si notre planche n'avait été aujourd'hui si bien remplie, je t'aurais envoyé au moins un patron des costumes représentés sur la gravure; mais cela m'a été impossible.

Voyons d'abord cette première petite fille, posant sur l'épaule de son jeune frère une main protectrice; sa robe de cachemire est ornée dans le bas de la jupe de médaillons formés par une application de cachemire d'une couleur tranchante; deux rangs de velours encadrent cette application; le corsage est montant fermé devant, les basques ainsi que le revers qui descend devant et derrière jusqu'au bas de la ceinture sont aussi ornées de médaillons dans le genre de ceux de la jupe; les festons se trouvent bordés par un tout petit galon assorti à la couleur du fond de la robe; les deux bouillonnés des manches sont terminés par un volant rappelant les basques et le revers. — Les sous-manches et le col *broche* sont composés d'entre-deux brodés et d'entredeux de valencienne; mitaines en tricot. La coiffure se compose de tresses disposées en *macarons*. On appelait ainsi cette manière d'arranger les cheveux qui a eu une grande vogue. Aujourd'hui elle n'est plus portée que par les jeunes filles, soit qu'on ajoute des petits nœuds de ruban, si les cheveux sont courts, soit qu'on double le rond lorsque les cheveux sont assez longs. Ce devant de coiffure s'harmonise avec un chou retenu par un peigne tout aussi bien qu'avec les tresses tombantes entourées de ruban dont se compose le derrière de la coiffure. — Bottines en drap, boutonnées, avec talon et bouts vernis.

Le petit garçon porte un paletot tunique en drap zéphir; une bande de velours découpée en feston est posée dans le bas en guise de revers; le même velours également découpé forme un grand col s'étendant sur les épaules, et se terminant en pointe jusqu'à la ceinture qui est aussi en velours; même revers au bord des manches pagodes; un collet en drap zéphir orné de velours est doublé de soie; col et manchettes de percale unie. — Les guêtres sont en drap; une garniture plissée orne le bas des pantalons. — La calotte du chapeau de feutre est entourée d'un large ruban de velours terminé sur le devant par un nœud plat. Taille des cheveux et frisure dans le style Louis XIII.

La petite fille au second plan porte une robe de taffetas uni, ayant cinq volants ornés de petites barettes en passementerie, posées en biais sur trois rangs de distance en distance. — Les basques, le devant du corsage et le volant des manches ont la même garniture. Col et manche en mousseline brodée; cette toilette est complétée par un *chapeau Paméla* en velours n'ayant pour tout ornement qu'un nœud de ruban posé de manière à former le fond de la calotte; en dessous de la passe, des touffes de roses de haies s'entremêlent à des bouillonnés de tulle illusion.

En avant, est une autre petite fille gracieusement habillée avec une robe de taffetas à trois jupes, ayant au-dessus de l'ourlet deux rangs de velours. Un canezou en mousseline brodée, ayant le bord du décolleté et celui des basques entourés d'une petite garniture brodée, est orné de traverses en ruban de velours retenues au bas de la taille par un velours semblable formant ceinture; chacune de ces traverses se termine par un nœud dont les bouts retombent sur la jupe; dans le haut, les traverses se perdent sous un velours posé tout autour du canezou. — Le bouillonné des manches est orné de traverses en velours, de nœuds et de garnitures brodées.

Pour exécuter cette coiffure, on commence par détacher une petite partie des cheveux sur le devant de la tête, ceci fournira tout à l'heure de beaux petits bandeaux; ensuite on tire une longue raie sur le milieu et l'on fait une tresse de chaque côté. Cela fait, on pose un velours autour de la tête et l'on attache un nœud préparé à l'avance sur ce petit ruban, entre les deux tresses en forme de cache-peigne. On termine la coiffure par des bandeaux roulés en dessus, et dont les bouts vont se perdre sous le velours; un petit papillon de ruban fixé sur l'un des côtés dans le creux du bandeau donne un aspect charmant à cette coiffure enfantine.

La dernière toilette de petite fille se compose d'une jupe en popeline d'Irlande avec une disposition tissée dans l'étoffe; le canezou plissé perpendiculairement est à peu près caché par un treillage de velours qu'accompagnent des bretelles en popeline ornées de velours et d'un effilé guipure; ces bretelles sont retenues sur les épaules par deux nœuds de même étoffe; sur le devant elles se terminent en pointe; un autre nœud beaucoup plus grand les fixe au bas du dos.

Pour la coiffure dite à *l'italienne*, il faut séparer les cheveux sur le milieu de la tête, à partir du front jusqu'à la nuque. Dans cette opération on pourra employer le séparateur Croisat, parce que, disposé en ligne droite, il est aussi utile pour la séparation dont il s'agit que pour faire la raie transversale. Ceci fait, on tresse les cheveux de chaque côté de la tête en arrière des oreilles, et pour que les nattes ne se défassent pas, on les lie par le bout avec un petit lacet noir.

Lorsque la chevelure a été ainsi disposée, on prend la tresse de gauche, on lui fait faire un petit mouvement en dehors et puis, la repliant sur elle-même, on la porte à la droite, et l'on arrête le bout sous la tresse qui flotte encore sur ce côté. La tresse du côté droit est rompue, par le même principe, et placée en sens inverse de l'autre côté; ceci produit une croisure élégante sur la partie basse de la raie.

Pour les rubans, ce sont de petits nœuds à longs bouts, qu'on attache en avant des nattes, afin d'orner un peu le visage qui, vu la disposition de la coiffure, se trouve privé de cheveux.

Quant au petit garçon si généreux envers ses camarades, son costume se compose d'un paletot en drap orné de galons chinés. Des galons posés sur la pièce simulent le col. Un pantalon court et des guêtres complètent sa toilette. — La casquette en moire antique, avec visière de cuir verni, est ornée par un velours posé à plat, et se terminant dans un nœud à bouts flottants.

Le dessin de tapisserie que je t'envoie, peut aussi bien te servir pour un *pouff* que pour un dessus de table, de petit guéridon; dans ce dernier cas, la laine pourrait être remplacée par des perles de couleur, la frange du tour haute de douze à quinze centimètres, serait également en perles; le canevas, comme de raison, doit être plus fin que celui que l'on emploie pour la laine; sa grosseur est proportionnée à celle de la grosseur des perles.

Voilà, ma chère, de quoi exercer ton intelligence, ta patience, occuper tes loisirs, faire des cadeaux à tes amies, te parer pour toutes les circonstances. Pourtant, il est un objet dont je ne t'ai pas parlé encore : c'est une nouveauté qui t'est indispensable, si tu tiens à avoir toute l'ampleur commandée par la mode. Cet objet précieux, qui nous rapporte l'ère des paniers, se nomme... te dirai-je comment il se nomme? ce nom me paraît bien malencontreusement choisi; qu'il te suffise donc de savoir qu'il est en *crinoline* et qu'avec lui tu ne dépasseras pas *six mètres* de circonférence !... Peut-être même auras-tu un peu moins... Hélas! c'est beaucoup moins qu'il eût fallu à une dame qui se présentait l'autre jour pour entrer à l'Exposition! Tu sais que des tourniquets compteurs sont établis à chaque porte, et que, pour des raisons diverses, mais toutes bonnes, le passage est très-étroit. Or, cette dame, après avoir déposé sur le comptoir le prix de son entrée, lance sa taille svelte dans les bras d'acier du tourniquet. La taille passe, mais les jambes et la *crinoline* restent en arrière. En vain elle se tourne, se retourne, froisse ses volants, fait crier sa jupe de soie, courbe ses baleines, le détroit impitoyable, resserré entre deux barres de fer, ne cède pas. La foule arrêtée rit, puis trépigne; les larmes montent aux yeux de notre élégante, qui, fatiguée de la lutte, humiliée, vexée, cède et se retire... la robe et la *crinoline* un peu endommagées. On ne dit pas ce qu'elle devint après sa défaite, ni ce qu'elle a sacrifié du jupon ou de l'Exposition... Mais la même scène plaisante peut se renouveler; aussi, dans l'intérêt de ses élégantes visiteuses, le Comité de l'Exposition devrait faire établir un tourniquet spécial à une entrée particulière, avec cette inscription : *Entrée des crinolines.*

Quant au rébus : un *dos* — un *nez radieux* — un *pauvre* nommé *Na*, qui reçoit l'aumône d'un jeune enfant — un *I* — le *Tom* de madame Harriet Beecher, tout cela ressemble un peu à cette douce et chrétienne pensée : : — *Donner à Dieu n'appauvrit homme.*

J'allais oublier que tu recevras ma lettre en des jours de prière et de deuil... Pardonne-moi cette distraction dont tu es un peu la cause; quand tu me liras, je serai, comme toi, sérieuse et recueillie. Mon âme, pleine de douleurs et d'espérances, se répandra aussi en prières pour le repos des âmes que Dieu a retirées de ce monde. Amie, pense à mes morts, je penserai aux tiens... et nos cœurs et nos larmes confondues aux pieds de la miséricorde divine, leur obtiendront paix, bonheur, éternel repos.

Adieu, je t'embrasse comme je t'aime, c'est te dire bien tendrement



## ÉPHÉMÉRIDES.

### 1er NOVEMBRE 1636. — NAISSANCE DE BOILEAU.

**Le grand satirique français naquit au village de Crône; il était fils de Gilles Boileau, greffier au parlement de Paris, et comme il nous le dit lui-même :**

**Fils d'un père greffier et d'aïeux avocats.**

Enfant, sa physionomie et ses manières avaient tant de simplicité, que son père disait, en le comparant à ses autres enfants : « Pour Colin, ce sera un bon garçon qui ne dira mal de personne. Notre Colin n'a pas de malice. »

Ce mot lui en donna peut-être. Il fit de bonnes études et se consacra tout entier à la poésie. Son *Art poétique*, ses *Satires* dureront aussi longtemps que la langue française.

Boileau se distinguait par une probité exacte et sévère qui lui fit refuser plusieurs fois des faveurs qu'il ne croyait pouvoir posséder en sûreté de conscience; il était très-fidèle en ses amitiés. Chrétien toute sa vie, il le fut surtout au moment de la mort. Il reçut avec piété les derniers sacrements, mourut d'une hydropisie de poitrine, le 13 mars 1711, laissant par testament presque tout son bien aux pauvres.

## MOSAÏQUE.

Il y a deux mondes : l'un où l'on séjourne peu et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens, servent pour le premier monde; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

La Bruyère.

—

On prouve qu'on a du caractère quand on parvient à vaincre le sien.

Mme Necker.

—

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras de leurs passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon et l'oubli d'eux-mêmes.

Vauvenargues.

—

La pensée de l'éternité console de la rapidité de la vie.

Malesherbes.

—

Un vieil ami est chose toujours nouvelle.

*Proverbe italien.*

## RÉBUS.




Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

AU.

tout entier
dureront

it par une
plusieurs
séder en
s amitiés
nent de la
nents,
s 1711, la
x pauvres.

es philosophes
les hom
eille l'

Varen

ns de la

Marc

urs
Pro




# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

23e année

No XII

Bruxelles Desterbecq Passage St Hubert Galerie de la Reine 7

Amsterdam Desterbecq Nieuwendijk

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Huitième et dernier article.)

### DÉTAIL PAR NATIONS.

(Suite.)

*Suisse.* — L'horlogerie tient naturellement le haut bout dans l'exposition helvétique. A côté des montres *bassinoires* destinées à l'empereur de Chine et à ses mandarins de première classe, on voit des montres mignonnes, guillochées, ciselées, qui n'ont pas le diamètre d'une de nos pièces d'un franc ; les dernières sont de Genève, les premières de Neufchâtel. La broderie vient ensuite, et l'une des vitrines de la Suisse a pour gracieux rempart une circonvallation de fins canevas chargés de capricieuses arabesques ; puis, la rubanerie et puis des soieries qui ne sont pas de luxe, mais ont le grand mérite d'être des plus économiques. Voici de beaux stores fabriqués dans le sein des familles, durant cette glaciale et morte saison qui est si longue sur les Alpes : charmante industrie et charmants produits ! Puis, ce sont les articles nombreux faits de cette paille à laquelle la main industrieuse et adroite du montagnard sait donner tant de formes élégantes et diverses. A côté, voici la carabine nationale et vingt autres produits moins spéciaux, car la Suisse fournit presque de tout, et il est admirable qu'un si petit pays, et si âpre et si peu favorisé de la nature, si ce n'est par la beauté des sites, ait une industrie si grande, si prospère et même, pourrait-on dire, si universelle. Cela prouve la vérité de l'axiome du fabuliste :

> Travaillez, prenez de la peine,
> C'est le fonds qui manque le moins.

*Bade.* — Ce petit État, qui a l'étendue et la population de trois départements français, mais qui est très-favorisé de la nature et très-industrieux, a une exposition tout à fait distincte et relativement importante. Les produits principaux qu'il a envoyés sont des minerais de plomb et de cuivre d'une qualité remarquable, du chanvre, du tabac, d'excellent houblon, les beaux bois de la forêt Noire, l'horlogerie si florissante (horlogerie en bois) de cette même forêt, beaucoup moins noire et moins sinistre de près que de loin ; le fameux kirschenwasser de ladite ; les non moins fameux vins du Rhin ; et, dans l'industrie des tissus, des velours de coton remarquables pour le goût excellent qui a présidé à l'assortiment des couleurs. Citons encore une multitude d'échantillons de ces eaux minérales si libéralement réparties à l'Allemagne rhénane, et dont les propriétés curatives ne sont pas, avec l'agrément des sites où elles sourdent, l'un des moindres éléments de sa fortune.

*Etats-Sardes.* — Le *lion* de l'exposition piémontaise est le métier à la Jacquart mû par l'électricité, et dû au chevallier Bonelli, l'un des plus grands ingénieurs contemporains de cette Italie qui, toute frivole qu'on la dit, s'est toujours distinguée dans les choses sérieuses, et a donné notamment aux sciences physiques trois de leurs plus grands promoteurs, Torricelli, Galvani, et Volta. C'est dire que le Piémont s'adonne au tissage de la soie ; et en effet, ayant chez lui cette matière première de superbe qualité, comme on en peut juger à l'Exposition, il serait ingénu à lui de n'en point tirer parti. Il n'a garde de commettre cette faute, et les beaux velours de Gênes, qu'on voit exposés, ne restent point au-dessous de leur réputation si anciennement acquise.

*Toscane.* — Le produit qui intéresse le plus spécialement nos lectrices dans l'Exposition du grand-duché de Toscane est certainement cette élégante et luxueuse coiffure qu'on nomme *les chapeaux de paille d'Italie*. C'est une spécialité toute florentine. Rien de plus beau que les spécimens de cette précieuse paille envoyés au Palais de l'Industrie.

L'agriculture est représentée par les vins, les huiles d'olive et de lentisque les laines, la soie, la cire, les crins, les alcools de toutes provenances et notamment d'asphodèle, plante élégante et élancée, je ne sais pourquoi emblème de deuil, qui croît beaucoup en Algérie comme en Toscane, et dont tout récemment on a découvert l'art d'extraire un bon spiritueux.

On remarque de superbes faïences reproduites des anciennes *faenze* italiennes ; des marqueteries d'un grand goût, de belles sculptures sur bois, des bronzes d'art qui peuvent le disputer aux nôtres, et enfin de très-admirables mosaïques en pierres dures qui restent peu au-dessous du travail des anciens, et prouvent combien le genre artistique reste, malgré tout, vivace en Italie, et notamment dans la patrie des Médicis, de Dante et de Michel-Ange.

Un beau casque en fer repoussé tout d'une pièce est à la fois une des curiosités et un des principaux objets d'art de cette exposition recommandable.

*États romains.* — Ce sont aussi les mosaïques qui, avec les pierres dures taillées en camées, et valant

pour le moins l'antique, constituent le principal intérêt de l'exposition romaine, où l'industrie proprement dite a peu de part. Un magnifique tableau-mosaïque, représentant le Forum, est du prix de 25,000 francs. Une Vénus de Milo, reproduite en pierres fines, n'en vaut pas moins de 6,000. Il y a aussi de la belle marqueterie, de beaux marbres sculptés, une reproduction en bronze de la colonne Trajane, etc., tous objets plutôt artistiques qu'industriels. On aime à voir la ville éternelle suivre, quoique de bien loin, ses antiques et illustres traditions.

Les Deux-Siciles et autres Etats d'Italie ont fait complètement défaut à l'Exposition universelle.

*Espagne.* — L'état rudimentaire et encore si inculte de ce beau pays se manifeste tout de suite, à l'Exposition, par l'absence complète de ces machines qui sont comme l'âme de l'industrie. Tout ce qui nécessite de la science mécanique ou une main-d'œuvre un peu compliquée doit être tiré, par l'Espagne, des pays étrangers. Cependant la nature l'a richement douée, sa minéralogie notamment est des plus opulentes, et atteste la richesse d'un pays pour lequel le ciel a tant fait et qui fait si peu pour lui-même.

Les industries d'art et de goût sont plus avancées que les autres chez ce peuple poëte et impressionnable. Son instinct guerrier s'y révèle aussi par la fabrication d'armes de luxe, sabres, fusils, pistolets, d'un travail étonnant de damasquinerie et de ciselure, et dont à peine on trouverait les pareilles dans les pays du monde, ceux d'Orient, où ce luxe est porté le plus loin. On admire surtout en ce genre la belle paire de pistolets destinée au maréchal Narvaëz. Si le temps des *bonnes lames de Tolède* est passé, le fer dont on les fabriquait a toujours sa solidité et sa malléabilité dont on pourrait tirer cent partis, faire cent emplois plus pacifiques et plus utiles. Le cuir de Cordoue, le maroquin de Madrid, conservent leur grande renommée.

En fait de tissus, et bien qu'une partie de l'Espagne, et la plus manufacturière, n'ait pas répondu à l'appel de la France, on voit des soieries très-remarquables, de beaux crêpes de Chine brodés, et enfin une production toute spéciale et toute nécessaire à la pittoresque Péninsule, les blondes et les dentelles destinées à garnir en volants le satin des robes. De bons draps, à bon marché, et des cotons imprimés sans caractère spécial, et tels qu'on en voit partout, complètent cette partie de l'exposition espagnole, en somme fort inférieure à ce qu'elle devrait et pourrait être, et que sauvent le goût et l'art de certains fabricants. Mais l'art est une fleur, et il faut une tige pour la supporter. C'est cette tige qui manque encore à l'Espagne.

*Portugal.* — L'exposition portugaise est, relativement, plus remarquable que celle de l'Espagne. Ce pays a les mêmes richesses naturelles que son voisin, et s'en sert mieux.

Il utilise l'agave, plante textile d'un grand avenir, pour le papier et des ouvrages tressés très-originaux et fort jolis. Il ne le cède point pour les bois à l'Espagne, et il a des marbres uniques, entre autres le jaune dit de Sienne, le noir, le vert antique; de jolies porcelaines à bas prix, et des poteries intéressantes. Il sait se servir des métaux. Il a des laines admirables et des draps fort renommés. Enfin, un produit de peu d'importance, mais qui lui est particulier, consiste dans de certains bouquets en moelle de figuier, qui imitent assez bien l'ivoire pour qu'on s'y méprenne facilement.

*Grèce.*—Ce sont aussi les marbres, le Paros, le Mantinée, le Pentélique, qui forment la partie la plus considérable de l'exposition hellénique. Il ne manque que Phidias et Praxitèle pour faire de nouveau surgir de ces blocs précieux, étalés dans l'annexe, les Minerves et les Vénus. La matière est restée ce qu'elle était au temps d'Alcibiade et de Périclès. Mais ce n'est pas, hélas! la main d'un Grec moderne qui lui rendra le souffle: l'art ne vit, pour ainsi dire, plus à Athènes. La partie brillante de cette exposition consiste dans les vêtements nationaux, les vestes soutachées, brodées, les fustanelles qu'elle nous étale à l'envi. Les produits naturels, en revanche, sont nombreux et célèbres. C'est le miel du mont Hymette; ce sont les raisins de Corinthe; c'est le vin de Malvoisie, dont Clarence fit son tombeau; ce sont des soies admirables, de bon tabac, et enfin des éponges incomparables, car elles sont les plus immenses qui existent; ce sont les reines des éponges, et comme Agamemnon, le roi des rois, elles doivent naissance à ce *doux Argos* dont se souvenait en mourant le guerrier de Virgile.

*Turquie.* — A peu près les mêmes produits naturels que ceux d'Espagne, de Portugal et de Grèce; plus du lin et du coton, du sumac, du pavot, des fourrures, des plumes d'autruche.

Les laines de la Valachie sont les plus belles de l'empire. L'industrie se manifeste par des tapis d'un goût exquis et d'un assortiment de couleurs qui témoigne de qualités vraiment artistes : tapis de Turquie, c'est tout dire; par les belles soies lamées, lustrées et miroitantes de Brousse; plus, un tas de brimborions, filigranes, pipes, narghilés, petites tasses, bizarres instruments de musique, parures historiées, etc.; toutes choses qui, grâce à l'Algérie, commencent à être bien connues à Paris et autres lieux.

*Égypte.* — Identiquement les mêmes produits d'industrie, la même magnificence extérieure, le même luxe de dorures que dans les produits de la Turquie. Les richesses naturelles de ce fertile pays, et qui lui sont plus particulières, sont : le riz, le maïs, l'indigo, les gommes, les dattes, la cochenille, le soufre, le marbre, et ce granit, dans lequel revit impérissable toute la mystérieuse histoire des trente et quelques dynasties égyptiennes.

*Tunis.* — Toujours des costumes éclatants, des selles, des harnais couverts d'or, de riches pipes, de charmants et curieux bijoux. Tunis est, par excellence, la ville de luxe et d'industrie de toute la côte barbaresque; elle a remplacé Carthage, dont on voit non loin d'elle, c'est-à-dire dont on ne voit pas les ruines.

*États-Unis d'Amérique.* — Ce vaste, audacieux et laborieux pays n'a presque pas répondu à notre appel. On ne sait pour quelle raison. Un peu de coton, sa principale richesse; pas de tissus, beaucoup de caout-

chouc durci, voilà ses apports naturels; et cependant ce peuple américain serait le plus agricole du monde s'il n'en était avant tout le plus commercial. C'est par ses machines seulement qu'il brille à l'Exposition : machines à vapeur, chronomètres, machine à débiter le bois, machine à réduire la ronde-bosse, machine à coudre, machine à confectionner les sacs de papier, machines à tout, frappants emblèmes d'un pays où l'on cherche avant tout à épargner le temps, parce que « le temps c'est de l'argent, » et où l'on a inventé les *revolvers*, afin de tuer dix personnes à la fois, c'est-à-dire toujours et encore, d'économiser le temps.

*Mexique.* — Les richesses métalliques sont la base de cette exposition. Pour abonder de tout, il ne manque au Mexique qu'un peu de cette fougue au travail, de ce besoin d'activité, de cette soif de gain qui poussent sans cesse en avant, *forward*, et possèdent outre mesure l'homme de l'Union américaine.

Dans quelques vases assez curieux envoyés par ce pays, les érudits croient retrouver des traces de l'ancienne civilisation mexicaine détruite par les Espagnols.

*Amérique du Sud.* — Le Brésil, la Nouvelle-Grenade et le Paraguay ont seuls fait mine de répondre à l'invitation de la France, mais ils l'ont fait d'une façon tellement pauvre, tellement disproportionnée avec leurs grandes richesses, celles du Brésil surtout, que le mieux est de n'en rien dire. Aussi bien est-il temps de conclure notre tâche, et nous allons la terminer par cette revue spéciale d'objets féminins que nous avons cru devoir annoncer à nos lectrices.

—

### Orfévrerie et bijouterie. — Tissus, chales, soieries, dentelles. — Beaux meubles. — Gants, corsets, fleurs artificielles. — Dessins industriels. — Instruments de musique.

Ce dernier chapitre, on le voit, s'adresse tout spécialement à nos lectrices, et il nous a paru, en les quittant à regret, que nous ne pourrions mieux conclure. Cette revue finale nous permet d'ailleurs de jeter un nouveau coup d'œil sur la France, que l'abondance des matières et l'hospitalité due aux étrangers nous ont contraint de laisser un peu trop dans l'ombre: c'est elle qui en effet brille d'un éclat vif, et montre une supériorité à peu près incontestée dans les importantes et délicates industries qu'il nous reste à analyser rapidement.

Sans vouloir nuire aux autres merveilles de la nef, il nous faut constater que la foule, la foule féminine surtout, se presse avec une préférence marquée autour de la vitrine-trophée qui contient les chefs-d'œuvre de la joaillerie et de la bronzerie parisiennes. Les noms de Lemonnier, de Bapst, de Maurice Mayer, d'Audot, et autres très-fameux aussi, expliquent assez cette curiosité admirative que leurs beaux produits justifient et satisfont amplement. Nous n'entreprendrons pas de décrire, un à un, ni en masse même, ce prodigieux et étincelant amas de colliers, de bracelets, de rivières de diamants, d'émaux, de broches, etc. Tout cela est bien beau, tout cela est monté, composé, assemblé avec le goût le plus exquis; mais où sont chez nous les fortunes capables d'atteindre à ces magnificences? Une chose que je voudrais voir, qui manque à l'Exposition, c'est un assortiment de bijoux modestes de prix et de matière, mais très-artistiques de forme, tels qu'il convient d'en porter, soit aux demoiselles, soit aux dames d'une condition médiocre. Les Romaines, qui s'y connaissaient, déployaient moins de faste dans le nombre et le choix des pierreries que dans les élégances simples du contour de leurs bracelets, de leurs colliers. Il n'est pas difficile, comme dit Harpagon, de faire de belles choses *avec beaucoup d'argent*, le fin du fin serait de nous donner de jolies choses pour peu d'argent. Avec l'habileté connue de nos artistes, je ne crois pas le problème si insoluble qu'il semble au premier abord.

Par exemple, il n'est qu'une reine, ou tout au moins une princesse, qui puisse porter ce diadème d'étoiles en brillants exposé par M. Jacta, ou cette garniture de robe, en diamants, envoyée par M. Rouvenat, et qui, étant en forme de berthe, se démonte *ad libitum* et permet de faire avec ses fragments, bandeau, bouquet, collier et broche; ou encore ce bouquet de pierreries et émaux offert par M. Mellerio.

L'art de l'émailleur, longtemps abandonné, presque perdu, a été restauré depuis peu par d'habiles artistes qui ont retrouvé le secret des fameux ouvriers des onzième et douzième siècles. Les émaux cette année sont très à la mode, et il est certain que leur emploi dans la bijouterie leur prête des effets charmants et des ressources toutes nouvelles : ces fleurs de diamants posées sur un feuillage d'émail, de chez Froment Meurice, de chez Bapst ou Lecomte, ne ressemblent-elles pas à des gouttes de rosée tremblantes et étincelantes sur une feuille naturelle?

Dans ce rapide cercle qu'il faut décrire, à la rotonde du panorama, autour du kiosque contenant les diamants de la couronne, on n'a que le temps d'apercevoir quelques éclairs, quelques lueurs, et nullement celui de supputer ces inénarrables richesses. Puisque, somme toute, elles appartiennent à la France, et que chacun de nous en est un peu propriétaire, on sera peut-être bien aise d'en savoir le compte exact. Il y a donc là, indépendamment du *régent*, qui vaut cinq millions, une couronne qui en vaut quinze, étant composée de 5,200 brillants, 146 roses, et 59 saphirs. Il y a de plus quatre parures magnifiques, dont l'une estimée un million. Enfin, l'État possède là 64,800 pierres précieuses, dont la valeur s'élève à près de vingt et un millions.

Il y a, au premier étage du Palais, des vitrines non moins brillantes et pleines de pierreries qui valent aussi des millions..... payables en monnaie de théâtre. Il est incroyable à quel point on imite le diamant et toutes les pierres précieuses, avec quelle perfection aussi on monte et on encadre ces radieux *fac-simile*. C'est que l'on fait grand usage aujourd'hui, à ce qu'il paraît, de ces contrefaçons. Que voulez-vous? L'envie de paraître est si grande, et les carats si hors de prix! Néanmoins, j'avoue que, si j'étais jeune femme, je ne voudrais d'aucune de ces somptuosités décevantes. Je me contenterais beaucoup plus volontiers de bijoux simples, et même de pas de bijoux du tout, que de ces trompe-l'œil, qui en définitive ne trompent personne, car on voit bien, dans le monde des fêtes et des bals, ce que la position et la fortune d'une femme lui permettent de porter.

Il y a de beaux coraux de Sardaigne et d'Alger travaillés à Marseille, et, pour le demi-deuil, qui proscrit les bijoux proprement dits, de charmantes parures en perles et plaques d'acier qui resplendissent comme le diamant, et n'ont que le défaut d'être peut-être trop coquettes pour la circonstance.

Dans l'orfévrerie, nous avons d'abord un livre d'Heures, or et argent, du travail le plus magnifique. Il est orné de rinceaux encadrant quatre beaux bas-reliefs, tirés des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Que le prie-Dieu d'une châtelaine féodale supporterait bien cet admirable Missel!

On voit, dans la vitrine de M. Wiese, de délicieux bijoux d'orfévrerie or et argent, entre autres de charmants coffrets, et un bracelet composé de médaillons d'or que séparent de petites têtes d'argent, en style renaissance, du travail le plus précieux.

Voici un bouquet de lis et de roses en argent, de grandeur naturelle, et d'une imitation parfaite, et voici de vraies fleurs, de vraies feuilles recouvertes, à l'aide de l'électricité, d'une couche d'argent ou d'or. On a même trouvé moyen d'introduire les ornements d'orfévrerie jusque dans l'intérieur de coupes et d'assiettes de cristal; cette invention originale et pittoresque appartient à M. Grichois.

La galvanoplastie, découverte admirable d'un artiste, M. *Ruoltz*, ne s'applique pas seulement à l'orfévrerie, elle produit des bijoux aussi bien ciselés, aussi soignés que si la matière en était plus précieuse.

Il y a aussi de jolis bijoux en mosaïque, et de fabrique française, qui rivalisent avec les produits similaires de l'industrie italienne, et des intailles, des camées sur pierres dures, qui sans trop de désavantage, bien que faits hier à Paris, soutiendraient la concurrence avec l'antique.

Citons dans l'orfévrerie anglaise le surtout destiné à la reine d'Angleterre; il a pour principal motif des chevaux arabes venant se désaltérer à une fontaine argent et or.

Les bijoux irlandais ont beaucoup d'originalité; ils sont de chêne fossile noir ou noirci, ornés de perles ou pierres précieuses et montés en or et argent. La pauvre Irlande a toujours eu des instincts artistes, et il y paraît à son exposition de joaillerie.

Les bijoux de l'Inde sont merveilleux, pleins de goût. Quels aériens et admirables filigranes! Quelles pierreries de choix! Quel bel assortiment de bracelets à cliquetis pour bras, pour jambes, pour nez même! C'est trop de bien en vérité. Il nous souvient encore de la belle *devadesi* (bayadère) Amani, qui dansa il y a quinze ans sur un théâtre de Paris avec cet affreux ornement aux narines. Où la coquetterie va-t-elle se nicher!

La joaillerie et l'orfévrerie belges, surtout ce qui, dans cette dernière, tient aux ornements religieux, sont remarquables entre toutes.

C'est à la Haye que l'on fabrique ces jolis paniers d'orfévrerie à jour, en argent aussi découpé et aussi fin que la dentelle. Tous les bijoux de la Suisse, et elle en a de fort beaux, sont ornés de petites montres. Les aimez-vous, les montres? Je suppose que oui. Eh bien! on en a mis partout. Par cet accessoire utile et agréable, l'horlogerie prête son fraternel concours à la joaillerie, et réciproquement: tous les arts sont frères. Croiriez-vous qu'un industriel helvétique, M. Lejeune, a trouvé moyen de faire *en bois* les plus jolies chaînes du monde? A coup sûr, celui-là était du bois dont on fait les artistes. Que faire d'une chaîne de bois, même ravissante, à moins que ce ne soit pour porter des bijoux de paille? Mais M. Lejeune en a d'autres, où la richesse de la matière ne le cède point au fini de la main-d'œuvre.

La bijouterie autrichienne se signale par l'emploi heureux du grenat de Bohême, qui fait très-bien sur une monture argent ou or. Celle de Milan est fort belle.

*Tissus, châles, soieries, dentelles.* — En première ligne des tissus, il faut placer l'utile et modeste coton, qui rend de si grands services, et peut même s'élever, s'il s'en pique, jusqu'au rang d'étoffe de luxe, quand il revêt la forme légère et ornée de tulle façonné, de mousseline brodée. C'est ainsi encore qu'à Lille on a trouvé moyen de lui donner presque l'éclat et le miroitant de la soie, et d'en confectionner des étoffes de moire antique qui ont réellement de l'éclat. Indépendamment de ces emplois, on tire de la précieuse bourre végétale que nous envoie l'Amérique les produits les plus variés. C'est l'Angleterre qui, on le sait, distance et de beaucoup tous les autres peuples dans la mise en œuvre de cette substance, et comme qualité, et surtout comme quantité. Nous ne tissons en France qu'à peu près le cinquième de la matière première filée et employée dans le Royaume-Uni. Le caractère distinctif de l'emploi industriel de cette matière est l'économie et la mise à la portée de tout le monde. Les manufactures de Rouen, de Roubaix, de Mulhouse, justifient cette assertion; toutefois, nous avons vu à Lille et nous voyons à Tarare que le coton se plie à des fabrications plus coûteuses et plus belles. Il n'y a guère plus d'un siècle que le cotonnier existait dans l'Amérique du Nord à l'état de plante d'agrément, servant au plus à fournir aux oiseaux un bon duvet pour leurs nids. Il attendait, depuis le début de la création, que l'homme tirât enfin parti de cette précieuse ressource mise sous ses yeux et sous sa main. Aujourd'hui, cette même Amérique exporte par année cinq cent mille kilogrammes de coton en bourre, presque tout celui que l'industrie emploie. Le reste est fourni par l'Égypte et par l'Inde. Très-incessamment, l'Algérie, et on en peut juger par les échantillons de cette année, fournira aussi son ample contingent à cette production importante. L'Amérique en file et en tisse elle-même environ cent mille kilogrammes, l'Angleterre trois cent mille. Nous venons bien loin derrière, mais nos progrès sont annuels et considérables. C'est l'Alsace, la Normandie et la Flandre qui représentent surtout chez nous cette industrie immense.

Nous tirerons aussi d'Alger de nouvelles plantes textiles déjà connues et appréciées des Anglais et des Américains: c'est l'agave, c'est l'*urtica nivea*, que les Anglais nomment *China grass*, et dont on obtient un tissu précieux qui participe à la fois de la batiste et de la soie, pour la finesse, la blancheur et le brillant. C'est encore une substance nommée *juta*, dont on fait des toiles et des tapis; ce sont les filaments du palmier et ceux du *yucca*, dont les Américains tirent déjà un grand parti, et dix autres encore. Que de richesses, que de ressources la maternelle Providence ne nous réserve-t-elle point pour les besoins de l'avenir! L'homme n'est évidemment qu'au début de sa carrière planétaire, il épelle encore son globe!

Il s'en faut que le chanvre et le lin soient aussi maniables que le coton. Ces substances présentent une roideur et sont chargées d'un enduit résineux qui les rendent difficiles à travailler, mais font leur carac-

tère propre. C'est en France, par Philippe de Girard, qu'a pris naissance, sous le premier empire, l'industrie du filage du lin. Cependant l'Angleterre nous a rapidement distancés dans cette innovation progressive. Nous sommes loin de faire aussi bien, en fait de belles toiles, que dans le Royaume-Uni et en Belgique. Mais nous n'avons rien à envier à l'Angleterre ni à la Saxe même pour ces beaux services de table damassés qui ont tout l'éclat de la soie, et pour bien d'autres produits, les coutils entre autres.

La laine a beaucoup des qualités du coton, et d'autres qui lui sont propres : elle se plie à mille usages, mérinos, châles, stoffs, baréges, mousselines et gazes, tapis, châles, etc. Je laisse de côté les draps, qui n'intéressent nos lectrices que pour robes d'amazones. Il est vrai que ce point spécial n'est pas dénué d'intérêt. La France est loin de se fournir à elle-même toutes les laines qui lui sont nécessaires. Elle en tire une grande partie d'Allemagne, et de Russie, où cette matière première est de qualité très-supérieure. L'Angleterre, qui en manque encore plus que nous, a les laines longues d'Australie. Elle en fait notamment des tartans superbes, et une étoffe particulière à elle, qui imite le tissu de crin, et qui est connue dans le commerce sous le nom de *moreen*. En France, nous fabriquons toutes les étoffes légères qui viennent d'être énumérées, et de plus le velours de laine, invention précieuse, surtout pour l'ameublement.

Mais notre gloire nationale en ce genre consiste surtout à avoir reproduit, imité les cachemires de l'Inde avec une telle perfection que, sans certains défauts de trame, caractérisant ces derniers, et que même on s'évertue à contrefaire, il serait impossible de distinguer le tissu hindou de celui de nos fabriques. Si l'on veut avoir une idée de la finesse du cachemire français, il faut savoir que dans un centimètre carré entrent deux cents fils et plus. Quant à l'heureux assortiment des couleurs, il revenait de droit à une nation pleine de goût et artiste comme la nôtre. Aussi l'emportons-nous à cet égard, tant dans les châles de luxe que dans les châles communs, imprimés et autres, sur tous nos émules européens. Mais il est juste de reconnaître que, malgré l'extraordinaire avancement de nos procédés, nous ne sommes pas encore parvenus et ne parviendrons peut-être jamais à rendre identiquement le *spoulinage* hindou (broderie au fuseau), ni les inimitables tons, un peu pâles, mais si distingués, de la teinture asiatique. Les yeux très-exercés ne s'y méprendront pas, mais que d'autres s'y tromperont! Et pour quelle part l'illusion n'entre-t-elle pas dans les bonheurs et les parures de la vie !

Des châles nous tombons à la bonneterie. — Savez-vous d'où vient le mot : Bonnet? dit *le Docteur*, dans la farce de *la Jalousie de Barbouillé*, l'une des premières œuvres de Molière, récemment retrouvée; — cela vient, continue-t-il, de *bonum est, bon est*, voilà qui est bon, parce qu'il garantit des catarrhes et fluxions. — Ce docteur a du bon, et son discours nous prouve qu'il ne faut mépriser ni la bonneterie ni les bonnets. Nous avons en ce genre d'excellents tricots, et nous fournissons aux autres peuples les matières qui servent à les fabriquer. Quelques-uns font même mieux que nous, et nous battent ainsi avec nos propres armes.

Nos tapis de Beauvais, d'Aubusson, de Nîmes sont très-remarquables, et se fabriquent généralement par le métier à la Jacquard. Ceux qui sont préférés, et avec raison, pour l'usage courant, à cause de leur moelleux et de leur velouté, sont les tapis en chenille, qu'on obtient en substituant au fil de la chaîne une bande de chenille analogue à celle que l'on emploie pour les ouvrages de dames. Nos lectrices nous comprendront mieux que nous ne nous comprenons nous-même.

Le tulle de coton, malgré ses perfectionnements étonnants, n'a nullement nui à la vraie dentelle, à la dentelle de lin, pas plus que le strass ne nuit au diamant. L'industrie française a exposé des dentelles et *applications*, qui soutiennent parfaitement la concurrence avec les plus belles de Belgique et d'Angleterre. Je vais faire le docteur à mon tour, et demander si vous savez d'où vient ce mot : Application? Réponse : cela tient à ce qu'on se contente aujourd'hui, vu l'immensité du travail, de broder à part la partie façonnée dans le fameux *point d'Angleterre*, et de l'appliquer à l'aiguille sur un fond à mailles unies. Jadis le tissu était plein ; mais le haut prix de ce produit a contraint de recourir à un mode plus sommaire et moins coûteux, bien qu'il le soit encore assez pour que fort peu de fortunes puissent y atteindre.

Les dentelles lorraines à la main conservent toute leur renommée. Un nouveau *point suisse au crochet* (c'est, je crois, le mot propre) a vivement fixé au Palais de Cristal l'attention des connaisseurs. D'autre part, les tulles et dentelles à la mécanique se multiplient à un énorme degré. Le siége principal de cette industrie est la ville d'Eustache de Saint-Pierre, Calais, ou plutôt l'immense faubourg de Saint-Pierre-lès-Calais.

En fait de soieries, la France est souveraine, comme l'Angleterre l'est pour les tissus de coton. Il n'y a qu'à jeter le moindre coup d'œil sur les vitrines de Lyon, de Nîmes, de Saint-Etienne, pour s'assurer de cette supériorité. Quel éclat, quel goût ! Aujourd'hui les Italiens et les Grecs, de qui nous avons pris cet art, confessent leur infériorité en intitulant humblement leurs produits: *Soies filées à la française*. Le monde est notre tributaire pour cette fabrication, qui représente annuellement un mouvement de fonds de plusieurs centaines de millions, rien qu'en matières premières, et sans parler de la main-d'œuvre. Nos artistes dessinateurs pour l'industrie ont un goût, une imagination qu'on ne retrouve nulle part. Nous avons cependant de nombreux rivaux en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Suisse surtout. Pour les tissus unis on peut nous balancer, quoique ce soit fort difficile. Mais pour les façonnés, pour les velours splendides, pour les rubans, pour les moirés, nul ne peut nous faire concurrence. Nous ne savions pas faire les peluches au commencement de ce siècle, et voilà qu'aujourd'hui nous les fabriquons mieux qu'en Prusse même, d'où nous est venu ce secret. L'Algérie, par ses belles soies, nous aidera encore à développer cette industrie si nationale, en nous affranchissant du tribut onéreux que nous payions à l'étranger, pour une forte proportion de la matière première.

*Ameublement.* — Voici un beau bureau de dame, à deux corps, et incrusté de pierres dures et de lapis. Il est dû aux frères Grotié, ainsi que cette glace à cadre d'ébène, avec incrustations de marbre, et cette délicieuse jardinière en bois d'amourette, encadrée d'ébène, incrustée de lapis et ornée de bronzes charmants.

Voici une toilette de Fossey, en bois sculpté et doré,

supportée par deux très-gracieuses cariatides, avec plaques en pâte tendre de Sèvres et médaillon au chiffre de l'Impératrice.

Ce meuble en ébène sculpté, qui vient de Lyon, est tout à fait singulier : il est mi-sacré, mi-profane. Il peut servir de prie-Dieu; il contient un joli bureau en écaille, garni d'argent; enfin, si l'on est las de prier ou d'écrire, on le referme et il vous offre un miroir. Nous n'approuvons pas ce genre trop mixte; mais nous avons dû le signaler pour l'originalité du fait.

Constatons en passant que les lits à dais, à baldaquins, redeviennent tout à fait de mode. On n'en voit que de tels à l'Exposition.

Une psyché mécanique de Diehl permet aux dames d'embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de leur toilette. A cela nous n'avons rien à objecter, et l'invention est précieuse.

L'acajou, le palissandre, le bois de rose, l'ébène, sont toujours les essences précieuses employées dans la fabrication des meubles de luxe. Il y faut joindre le chêne et le poirier noirci, dont on se sert principalement pour l'ébénisterie sévère, telle que bibliothèques, bureaux, etc., et aussi armoires de chasse.

Les nécessaires, les coffrets peuvent se rattacher à la présente division. — Nous en avons vu de charmants en argent et vermeil guillochés, dus à Aucot, à Tahan, à Giroux, si connus pour la fabrication de tant de charmants *riens*, qui n'en sont pas moins *tout* pour de certaines existences. Giroux et Tahan ont de plus exposé des jardinières cages d'un style et d'un goût ravissants, qui donneraient envie aux oiseaux d'être esclaves.

L'art de la décoration est poussé très-loin aujourd'hui, trop loin peut-être, car la richesse des tentures entraîne des dépenses considérables, que peu de maisons peuvent supporter. Les papiers peints sont aussi en progrès, et nous devons citer entre autres ceux de M. Genoux, qui a su leur donner l'aspect des plus belles étoffes et des plus somptueux *brochés*, or ou soie. Moins heureuse est la tentative de reproduire des tableaux par le papier peint : il faut laisser cette haute ambition aux produits de notre manufacture des Gobelins.

En revanche, on est parvenu à faire avec les stores des tableaux pleins de grâce et, la lumière aidant, d'une illusion extraordinaire.

Les vitraux, que d'habiles artistes s'évertuent à nous restituer avec plus ou moins de succès, en étudiant profondément les procédés des douzième, treizième et quatorzième siècles, âges classiques de ce travail d'art, sont d'un effet magique dans certaines décorations d'intérieur, et on en voit de bien beaux spécimens à l'Exposition. Mais cet ornement est d'un grand prix, et ne convient d'ailleurs que pour des ameublements d'un style sévère, ce qui est aujourd'hui plus que jamais l'exception.

*Vêtements, Articles de fantaisie, Corsets.* — De progrès en progrès, on en est arrivé à faire coudre les machines, et l'on a pu voir fonctionner dans l'annexe une semblable mécanique, d'invention américaine, qui a beaucoup excité l'ébahissement des promeneurs. Mais ces procédés sommaires et économiques ne sont guère encore employés que pour la confection des habits d'hommes à bon marché. Les vêtements de femmes tout confectionnés que l'on nous a présentés consistent surtout en manteaux, mantelets, écharpes, robes de cour et de bal, où entrent la soie, le velours, les belles dentelles, les broderies merveilleuses. Les robes à queue, les manteaux de cour étonnent par la double richesse de l'étoffe et du travail, et l'on se croirait reporté à des temps bien loin en çà en contemplant ces merveilles.

Ce qu'il y a de saillant dans les coiffures féminines étalées à l'Exposition, ce sont les chapeaux de paille d'Italie. Ce sont là des produits inimitables et au-dessus de tous les caprices de la mode, comme les cachemires de l'Inde. Mais en revanche, le prix en est très-élevé, et Aristote, en son *Chapitre des chapeaux*, cité par Sganarelle, n'a pas prévu qu'on donnerait jusqu'à cinq et six cents francs pour un simple chapeau de paille. C'est cette extrême cherté qui a provoqué les concurrences très-inférieures de l'État de Venise, de la Lombardie, de la Suisse, du Dauphiné, et enfin celle du tressage parisien, qui, mêlant à la paille le crin, le verre filé, l'étoffe, la plume, sait donner à ces produits, facilement accessibles par le bon marché, une grâce et une coquetterie toutes françaises.

En fait de chaussures, l'Angleterre expose, ce qui est incroyable, des souliers de femmes à raison de *soixante-deux centimes* la paire. J'ignore combien de kilomètres peuvent se parcourir avec ces souliers à six sous la pièce, juste le prix d'un omnibus. Quant aux chaussures françaises, elles sont admirables.

Bien que pour la ganterie nous ayons de nombreux et actifs concurrents, spécialement en Angleterre, celle de Paris, de Grenoble et de Niort tient toujours le premier rang. Il faut dire que nous avons en France, dans les Basses et Hautes-Alpes, les meilleures qualités de peaux de chevreau connues.

Si l'on s'en rapporte au grand nombre de corsets envoyés à l'Exposition, ce vêtement, moins hygiénique qu'élégant, est en grand progrès. Cependant, il n'en est rien, et l'on n'a pas encore trouvé le moyen de concilier la grâce des formes avec l'innocuité entière de cette strangulation diurne imposée au corps de la femme. Il y a toutefois depuis quelques années certains perfectionnements notables apportés à cette branche d'industrie. Ils sont de deux natures : le système de la fermeture est amélioré; on la pratique généralement par devant, abandonnant ainsi le long et fastidieux usage du lacet courant sur deux rangs d'œillets. Puis, on a adopté des baleines plus ductiles, plus minces que par le passé. Le corps n'est plus si étouffé; l'asphyxie n'est plus imminente; le corset se modèle plus nettement sur les formes, et il ne les déprime pas.

Je ne dirai rien des prodigieuses crinolines dont on abuse tant aujourd'hui, si ce n'est qu'on en fait de toutes façons et de toutes sortes, gaufrées, bouillonnées, tuyautées, et deux lignes d'*et cætera*.

Je n'apprendrai pas davantage aux petites filles que les poupées et tous les jouets d'enfants sont aujourd'hui perfectionnés au point de devenir presque des objets d'art. Les affreux mannequins de bois articulés ou bourrés de son, dont s'amusaient, il y a vingt-cinq ans, nos petites contemporaines, sont remplacés par de charmantes figurines, presque des statuettes, à proportions exactes, à visages de porcelaine, et avec des trousseaux à rendre une vraie mariée trop heureuse. Il y en a qui poussent des cris et qui disent : Papa, et : Maman. Incessamment, elles danseront et elles joueront du piano. Hélas !

Je n'approuve pas trop la mode qu'ont aujourd'hui les femmes de se poser sur la tête des jardinières et

des potagers tout entiers. Mais je dois reconnaître, et ceci les absout, que l'art des fleurs et des fruits, voire des légumes artificiels, est poussé aujourd'hui à un degré de vérité et d'illusion véritablement saisissant. Les oiseaux qui becquetèrent les fameux raisins de Xeuxis viendraient volontiers se percher sur leurs épaules. C'est toujours Constantin, Dutéis, Charpentier, qui tiennent le haut bout en ce genre.

*Plastique et dessins industriels appliqués aux arts.* — On nomme proprement *plastiques* les arts qui ont spécialement pour objet la reproduction de la forme: la sculpture est conséquemment le plus plastique de tous les arts. La musique, la littérature sont ceux qui le sont le moins. On a trouvé des procédés mathématiques merveilleux pour reproduire, augmenter ou réduire les chefs-d'œuvre de la statuaire. Le procédé Collas, le procédé Sauvage se disputent ce mérite de reproduction, et tous deux sont admirables. La mécanique joue le rôle de Praxitèle: d'une statuette elle fait une statue, d'une statue une statuette. On voit à l'Exposition nombre de spécimens de ce double pouvoir: ils reproduisent entièrement, minutieusement les modèles.

La lithographie, la gravure sur bois, et la *chromolithographie*, c'est-à-dire la lithographie coloriée, n'opèrent pas de moindres merveilles. Une certaine *pierre* qu'on avait forcée à dessiner se fait aujourd'hui peintre. C'est ce dont ce journal vous offre, mesdemoiselles, de très-piquants et de très-beaux échantillons, dûs à l'habileté et à l'initiative de notre très-artistique auxiliaire, M. Dupuy, dont les imitations d'aquarelle viennent d'obtenir *une des trois* médailles d'argent données aux trois cents lithographes qui ont envoyé leurs produits à l'Exposition.

La photographie reproduit toutes choses instantanément et leur donne tout le cachet de la nature; et loin que cela tourne au détriment de l'art comme on l'avait craint, c'est tout le contraire qui a lieu; les vrais artistes trouvent, dans la collaboration de la lumière et des agents chimiques si heureusement exploités, une aide précieuse, une mine féconde.

*Instruments de musique.* — Nous laissons de côté les trompettes, les flûtes, les clarinettes, les orgues et les violons dont nous n'avons jamais compris qu'une femme pût se déterminer à jouer, quel que fût d'ailleurs son talent sur cet instrument plein d'âme, mais de tenue et de maniement si disgracieux. Guarnerius, Stradivarius, Amati, pardonnez notre irrévérence; mais nous voudrions que les sons si purs tirés de vos violons ne se fissent jamais entendre que de loin, dans la coulisse, ou, comme l'on dit en argot dramatique, à la *cantonnade*.

Il faut pourtant dire deux mots des *orgues d'appartement*, qui sont très-nombreuses à l'Exposition. Le grand homme de ce compromis agréable entre le piano et l'orgue d'église est M. Debain, auteur de *l'Harmonium*, aujourd'hui très-répandu. Il a un concurrent, M. Alexandre, qui a beaucoup de succès aussi. Par des combinaisons de pédales, d'anches et de tuyaux, on est parvenu à donner à un clavier très-chétif en apparence une puissance de sonorité extraordinaire, le don de reproduire divers instruments, et de prolonger ce son sec et court qui est l'écueil des pianistes,

Il y a ensuite *l'instrument Litzt*, à trois claviers, prolongeant le son, et imitant tous les instruments connus. C'est une variété du genre, exécutée par feu Érard, sur les indications et à l'usage de ce très-extraordinaire virtuose.

Restent, pour l'usage musical des demoiselles, harpes, guitares et pianos. Les deux premières sont fort délaissées et n'ont pu se relever de la chute des troubadours-Abricot qui ornaient les pendules du premier Empire, et la guitare a été rendue à l'Espagne, de qui on l'avait empruntée.

Mais le piano, cet instrument si répandu qu'il envahit depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième étage de toute maison parisienne, est le roi de l'Exposition. On y en compte plus de trois cents, et il en est venu même de la Norvége. On a trouvé moyen d'en offrir à *cent francs*, ce qui faisait demander à l'un de nos confrères qu'il y eût désormais une saison fixée pour l'ouverture des pianos, comme pour l'ouverture de la chasse. Pure boutade. Le piano est un compagnon admirable, un ami toujours présent, le dépositaire, discret, selon M. Halévy, de toutes les pensées musicales, de toutes les mélancolies, parfois de toutes les joies. Sa fortune est immense; elle est quelquefois très-incommode aux voisins; mais, somme toute, il la mérite, et tant pis pour le voisin! Que ne *pianote*-t-il lui-même? Le piano chez la femme est une nécessité, et chez l'homme il est une grâce, quand il ne dégénère pas en une profession réglée, la pire de toutes, à moins de s'appeler Thalberg, Liszt, Schopin ou Goria.

Quoi qu'il en soit, c'est encore une des supériorités françaises que la fabrication du piano. L'Allemagne l'emporte sur nous pour celle des instruments à vent, dont elle souffle si bien (moins toutefois *la famille* des saxophones de M. Sax); mais MM. Pape, Pleyel, Érard, Montal, Souffleto, et dix autres luthiers parisiens, sont hors de page avec tous ceux de l'univers. En substituant le feutre à la peau dans la garniture des marteaux qui frappent les cordes, et c'est une invention française, on est parvenu à obtenir plus de solidité d'abord, et ensuite des sons plus longs et de meilleure qualité. On a grandement admiré dans la nef un piano Louis XV sorti des ateliers de M. Érard, du prix exorbitant de vingt-cinq mille francs, et que madame veuve Érard a généreusement offert pour les veuves et les orphelins de l'armée d'Orient.

Pendant toute la durée de l'Exposition, les pianos ont été eux-mêmes, comme cette armée, à l'état de permanence! Tous les virtuoses parisiens furent mis en réquisition pour faire ressortir sous un doigté habile leurs qualités de sons diverses. Cela se mettait sur l'affiche, c'est-à-dire dans les journaux. En approchant de la rotonde des panoramas, lieu de leur exposition en masse, on n'entendait qu'arpéges et accords plaqués. Une invention bien désagréable s'y faisait écouter entre autres: celle du piano mécanique jouant tout seul, par la vertu de manivelles. En l'entendant, on demandait à être ramené aux orgues de Barbarie, qui du moins ne jouent qu'à bras.

Nous avons de notre mieux terminé notre tâche. Adieu, mesdemoiselles; nous regretterons longtemps cette causerie de huit mois que notre bonne étoile nous a valu le plaisir d'entretenir avec vous, et ne nous consolerions pas d'être obligé d'y renoncer, si nous n'avions l'espoir, et le désir surtout, de la reprendre quelque jour.

Félix Mornand.

# BIBLIOGRAPHIE.

## FABIOLA

ou

### l'Église des Catacombes,

par S. E. le cardinal Wiseman.

Le livre que nous recommandons à nos lectrices a, dès son apparition en Angleterre, joui du succès le plus éclatant et le plus populaire, avant même que l'on sût à quelle plume illustre on devait ces pages pleines de vie, de force et de couleur. Le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, désirant répandre parmi le peuple anglais la connaissance des antiquités ecclésiastiques, si précieuses pour tous les chrétiens, a donc écrit ce livre, qui fut si favorablement accueilli par ses concitoyens, et auquel il ne donne, lui, que le titre modeste d'essai, et dans lequel il se propose de peindre les premiers siècles du christianisme, alors que l'Église naissante luttait contre ses persécuteurs et confirmait par le sang la foi qui devait bientôt régner sur le monde. Il a peint les deux sociétés : les païens et les chrétiens, tels qu'ils devaient se trouver au sein de cette grande ville de Rome, mêlés, confondus étroitement par la communauté du langage, par les liens du sang, les relations d'amitié, et séparés cependant par l'immense différence de leurs opinions et de leurs actes. Avant que d'être des confesseurs, des martyrs, des héros à jamais admirables, les saints que l'église catholique a placés sur les autels et que les chrétiens de toutes les communions vénèrent, ont été des parents, des amis, des hommes pleins de sagesse, des jeunes filles remplies de grâce et de modestie, et qui exerçaient sur leurs contemporains cette influence salutaire qui a entrainé le monde des Césars au pied de la croix du Golgotha. C'est ainsi que le cardinal Wiseman a compris Sébastien, Agnès, Pancrace, Tarcisius, et il les fait revivre pour nous, dans leur vie de chaque jour, humble et pleine de bonnes œuvres, comme dans leur mort glorieuse et triomphante. L'héroïne de son livre, Fabiola, de la famille des Fabiens, a été élevée dans le paganisme; riche, puissante, elle est entourée d'adulations; mais au milieu du monde indifférent et corrompu dont elle est environnée, elle a conservé une âme généreuse, facilement accessible au bien, et sa haute intelligence, que la philosophie antique n'a point satisfaite, conserve un doute inquiet sur la destinée humaine. Une double influence se meut autour d'elle : son père est païen, les principaux amis de sa famille sont de fidèles adorateurs de César et des dieux de l'empire ; ses esclaves servent les divinités étrangères de la Numidie et de l'Égypte, et ses amis et ses esclaves ne lui offrent que des exemples de cruauté et de bassesse. Une seule de ses parentes lui apparaît aussi pure qu'aimable, c'est Agnès ; un seul des amis de son père se montre toujours plein de courage et de loyauté, c'est Sébastien ; une seule de ses esclaves lui témoigne un dévouement sans alliage, c'est Syra ; et elle apprend peu à peu que Syra, que Sébastien, que Agnès sont chrétiens; elle voit sous ses yeux sa jeune parente donner sa vie pour le Christ; Sébastien livre son sang pour la même cause; Syra, après avoir vécu pour le Dieu véritable, meurt victime de sa charité. Fabiola est vaincue, elle aussi devient chrétienne, et la descendante des consuls sert, dans le palais de ses ancêtres transformé en hospice, les membres souffrants de Jésus-Christ. Le monde païen, le monde de l'orgueil et de la sensualité est abattu; l'esprit de charité et de sacrifice, émané du Calvaire, enseigné par l'éloquente voix des martyrs, triomphe après trois siècles de combats, et un monde nouveau sort des catacombes en chantant comme les anges dans la céleste nuit de la nativité : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!*

Cette sèche analyse ne saurait rendre l'impression profonde produite par *Fabiola ;* quoique la fiction occupe une place étroite dans cet ouvrage, l'intérêt y est toujours soutenu, et l'on dévore ces récits dramatiques, que l'on respecte comme une vérité et qui passionnent comme une fable. Nous citerons quelques pages, qui sont l'introduction du livre ; Fabiola, entourée de ses esclaves, s'irrite contre Syra, qui ne joint pas ses flatteries à celles de ses compagnes :

« Ai-je donc à t'apprendre, dit-elle d'un ton plein de hauteur, que tu es à moi, que je t'ai achetée fort cher, et que je puis t'employer selon mon bon plaisir? J'ai droit tout aussi bien aux services de ta langue qu'à ceux de tes bras; et s'il me plaît d'être louée, flattée et chantée par toi, tu me chanteras, tu me flatteras et tu me loueras, que tu le trouves ou non convenable. La plaisante nouveauté, en vérité, qu'une esclave qui s'avise d'avoir une autre volonté que celle de sa maîtresse, quand sa vie même dépend du caprice de celle-ci !

» — C'est vrai, répondit l'esclave d'un ton calme et digne, ma vie vous appartient, et avec elle tout ce qui finit avec la vie. Mon temps, ma santé, ma force, mon corps et jusqu'au souffle de ma poitrine, tout cela, vous l'avez acheté et payé de votre or ; tout cela est votre propriété. Mais il m'est resté un bien que nul empereur ne pourrait acheter de tous les trésors de son empire, que nulles chaînes ne pourraient réduire en esclavage, et que nulle limite de vie ne pourrait contenir.

» — Et quel est ce bien, esclave?

» — Mon âme.

» — Ton âme ! répondit Fabiola étonnée, qui n'avait jamais entendu une esclave revendiquer des droits à une pareille propriété. Dis-nous, je t'en prie, ce que tu entends par ce mot.

» — Je ne sais pas parler la langue des philosophes, répondit l'esclave ; je ne pourrais donc que vous dire que j'entends par âme cette conviction intérieure qui vit en moi et qui me fait croire à une autre existence plus belle et plus heureuse que celle-ci ; ce sentiment intime et fécond qui repousse toute idée de destruction et qui a horreur de toutes les choses périssables

qui touchent à la destruction, comme la maladie touche à la mort. Ainsi il repousse toute flatterie et il déteste le mensonge. Tant que vivra en moi ce sentiment, — et il est immortel, — je ne pourrai me prêter ni à l'un ni à l'autre. »

Les deux autres esclaves, qui n'avaient rien compris à ces paroles, restaient immobiles de stupeur et d'épouvante, en présence de l'audace de leur compagne. Fabiola elle-même était comme atterée, mais sa fierté reprit bientôt le dessus, et elle s'écria avec une visible impatience :

« — Où as-tu été apprendre ces extravagances? Pour ma part, j'ai étudié pendant de longues années, et j'en suis venue à cette conclusion que toutes ces idées d'existence spirituelle sont des rêves de poète et de sophiste; et comme telles, je les ai en souverain mépris. Aurais-tu, par hasard, esclave ignorante et grossière, la prétention d'être plus sage et plus instruite que ta maîtresse? ou te figures-tu vraiment que, lorsque, après ta mort, ton corps sera jeté pêle-mêle au charnier où croupissent tes pareils pour être brûlés sur un bûcher ignominieux, et que vos cendres impures auront été mêlées dans un vase commun, te figures-tu que tu vas renaître à la vie, à la pensée, et que le destin te ménage une nouvelle existence de joie et de liberté?

» — *Non omnis moriar* (1), comme l'a dit un de vos poètes, répondit l'esclave avec modestie; mais son regard avait une expression de ferveur qui étonna Fabiola. Oui, ajouta-t-elle, j'espère; oui, je suis *sûre* de revivre après cela. Bien plus, j'ai la certitude, et je sais que dans ce charnier que vous venez de décrire d'une manière si émouvante, une main viendra choisir et rassembler tous les fragments épars de mon corps. Il est une puissance qui appellera à elle les quatre vents du ciel et qui leur fera rendre chaque grain de ma poussière disséminée au loin; je revivrai dans ce même corps, non plus votre esclave ou celle d'une autre, mais libre, heureuse, glorieuse, aimante et aimée à jamais. Cette assurance repose en mon sein.

» — Je reconnais bien là les sauvages visions des imaginations orientales; mais comme elles te rendent impropre à tes devoirs, il faut t'en guérir. Dans quelle école de philosophie as-tu appris tout cela? Je n'ai jamais rien lu de pareil dans aucun auteur grec ou latin!

» — Dans une école de mon pays; une école où on ne connaît et où l'on n'admet aucune distinction entre Grecs et Barbares, entre les esclaves et les hommes libres.

» — Quoi! s'écria la superbe Romaine, quoi! sans même attendre cette existence idéale qui doit t'affranchir après la mort, tu oserais, dès maintenant, prétendre à te dire mon égale? Qui sait? peut-être, revendiquer même la supériorité sur moi? Voyons, parle, dis-moi sans équivoque ni déguisement, est-ce là ta pensée?

» Elle se souleva à demi, tant elle était pressée d'entendre la réponse, et chacune des paroles calmes mais fermes de Syra sembla augmenter son agitation et soulever en elle un conflit de passions violentes.

» — Très-noble maîtresse, dit Syra, vous êtes de beaucoup supérieure à moi par le rang, la puissance, l'instruction et le génie, et par tout ce qui enrichit et embellit l'existence; de même que dans tous les dons de la grâce et de la beauté, dans tous les charmes de l'action et de la parole, vous êtes de beaucoup au-dessus de toute rivalité; aussi ce serait une monstrueuse folie pour une créature aussi humble et aussi insignifiante que moi, d'oser même vous porter envie. Mais s'il me fallait répondre en toute sincérité à votre question... » Elle s'arrêta comme si elle eût craint d'aller plus loin; mais un geste impérieux de sa maîtresse lui enjoignit de continuer. « Je m'en remets à votre propre jugement : une pauvre esclave, qui a l'inébranlable conviction qu'elle possède en elle une intelligence spirituelle et vivante, dont l'existence n'a d'autre mesure que l'éternité, dont la seule et véritable demeure est au haut des cieux, une intelligence créée à l'image de la Divinité, cette pauvre esclave peut-elle se considérer comme inférieure en dignité morale à celle qui, malgré les dons de la fortune et de l'esprit, avoue ne prétendre pas à une destinée plus haute, ne pas attendre une fin plus sublime que celles qui seront le partage de ces faibles créatures ailées, privées de jugement et de raison, qui battent sans espérance de liberté les barreaux dorés de leur cage?

» Les yeux de Fabiola étincelaient de fureur; pour la première fois de sa vie, elle se sentait humiliée et réduite au silence par une esclave. Elle saisit son stylet de la main droite, et en porta aveuglément un coup violent à l'esclave, qui avait soutenu sans sourciller le feu de son regard. Syra étendit le bras pour se protéger, et reçut le coup avec une force double. La pointe disparut tout entière dans la blessure. Jamais la pauvre fille n'avait éprouvé une souffrance pareille; de grosses larmes jaillirent de ses yeux, tandis qu'un sang rouge et tiède coulait de la plaie entr'ouverte. Fabiola fut épouvantée de sa cruauté involontaire, elle eut honte de son emportement, et se sentit d'autant plus humiliée devant ses esclaves.

» — Va, va, dit-elle à Syra, qui étanchait son sang avec un mouchoir, va trouver Euphrosyne, et dis-lui de panser ta blessure. Je ne croyais pas te faire tant de mal. Mais attends; je veux te donner une compensation.

» Elle se leva et promena un regard indécis parmi les joyaux étalés sur la table.

» — Tiens, dit-elle, prends cet anneau, et je te dispense de tout service pour le reste de la soirée.

» La conscience de Fabiola ne lui reprochait rien; elle avait blessé grièvement Syra, mais Syra n'était qu'une esclave, et ne l'avait-elle pas indemnisée en lui faisant un riche présent?...

» Le dimanche suivant, dans la chapelle de Saint-Pastor, voisine de la demeure, on trouva parmi les aumônes recueillies dans le tronc des pauvres, une bague enrichie de magnifiques émeraudes; le bon prêtre Polycarpe attribua le don à la générosité de quelque opulente matrone romaine; mais Celui qui, de son œil à qui rien n'échappe, vit tomber dans le tronc des aumônes à Jérusalem le denier de la veuve, Celui-là seul vit et sut que la pierre précieuse était tombée d'une main bandée de linges ensanglantés, et que cette main était celle d'une esclave étrangère.

» Quand Syra se retourna pour quitter la chambre de sa maîtresse, elle s'arrêta effrayée en apercevant debout, en relief devant la tapisserie écarlate qui ser-

(1) Je ne mourrai pas tout entière.

vait de portière, une figure qu'elle reconnut aussitôt. C'était une jeune femme, ou plutôt une enfant,— car elle n'avait guère plus de douze à treize ans, — vêtue d'une robe d'une entière blancheur, unie et sans un seul ornement. Dans sa physionomie on pouvait voir réunies la simplicité de l'enfance et l'intelligence d'un âge plus mûr. Au fond du limpide azur de ses yeux on voyait briller cette innocence de la colombe dont parle le poète sacré ; mais dans certains cas son regard s'animait d'un éclat extraordinaire, une affection pure et sublime s'y peignait, et ses yeux semblaient chercher, à travers le voile des objets qui l'entouraient, un objet invisible à tous les autres, mais réellement présent pour elle, sur lequel ils se fixaient et qu'elle chérissait par-dessus tout. Son front pur et virginal rayonnait de candeur et de sincérité ; un doux et bienveillant sourire errait sans cesse sur ses lèvres, et ses traits, pleins de fraîcheur et de jeunesse, variaient d'expression avec une mobilité ingénue, passant sans transition d'un sentiment à un autre, à mesure que son cœur tendre et impressionnable les ressentait. Ceux qui la connaissaient disaient qu'elle ne songeait jamais à elle-même, mais qu'elle était partagée tout entière entre sa bienveillance pour ceux qui l'approchaient et son affection pour l'objet invisible de son amour.

» Quand Syra aperçut devant elle cette belle vision, semblable à celle d'un ange, elle demeura quelques moments immobile. Mais l'enfant lui prit la main, et l'ayant respectueusement baisée, lui dit :

» — J'ai tout vu : allez m'attendre dans la petite salle près de l'entrée ; je vous y rejoindrai en sortant d'ici... »

Cette aimable enfant est Agnès, l'illustre martyre, qui à douze ans devait mourir pour le Christ, celle que les bourreaux ne pouvaient enchaîner parce qu'ils n'avaient pas de fers ni d'entraves assez étroits pour ses mains délicates. Le cardinal Wiseman l'a peinte sous les traits les plus gracieux, et le caractère ingénu de cette vierge intrépide est un des plus grands charmes de son livre ; il contraste heureusement avec la figure plus sérieuse de Syra, l'humble chrétienne éprouvée par l'esclavage et le malheur. La jeune fille aveugle, Cécilia, passe au travers de ces pages comme une apparition charmante, comme un chant mystérieux dont les premières notes, commencées sur la terre, vont s'achever dans l'éternité. Pancrace, le jeune homme avide du martyre ; Tarcisius, qui meurt en défendant les saints mystères ; Cassianus, le savant, que la fureur des païens livre à ses écoliers changés en bourreaux ; Diogène, le fossoyeur des Catacombes, tous ces généreux caractères, empruntés aux premiers souvenirs du christianisme, font battre le cœur d'enthousiasme, et pénètrent l'esprit de la vérité de cet axiome de la Bruyère : *Quand un livre vous élève l'âme et vous rend la vertu plus chère, soyez sûr qu'il est fait de main de maître.*

Nous aurions quelques légers reproches à faire à la traduction, mais nous espérons que, dans une nouvelle et prochaine édition, le traducteur modifiera certaines expressions qui ne semblent pas appropriées aux mœurs romaines. L'édition, publiée concurremment chez Lecoffre, à Paris, et chez Casterman, à Tournay, est belle, bien imprimée, et très-supérieure, sous ce rapport, à l'original anglais que nous avons eu entre les mains. Donc, nous recommandons *Fabiola* à toutes nos lectrices, comme instruction et agrément tout à la fois.

M. F.

—

*La Vie de Paris*, par notre collaborateur M. Félix Mornand, publiée dans le courant de cet été et tirée à un très-grand nombre d'exemplaires, a été rapidement épuisée, et une deuxième édition de cet amusant ouvrage paraît à la *Librairie Nouvelle*, augmentée de plusieurs chapitres. — Volume de 320 pages. Prix : 1 franc. — Ce livre n'est certainement point, par les sujets dont il traite, de ceux qui s'adressent à notre clientèle spéciale ; mais, comme il ne contient rien que de parfaitement convenable et avouable en son enjouement, il nous sera permis de nous féliciter du considérable succès de notre collaborateur.

# LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### TO GOD.

Oh! Thou, who dry'st the mourner's tear,
How dark this world would be,
If, when deceived and wounded here,
We could not fly to Thee!
The friends, who in our sunshine live,
When winter comes, are flown ;
And he, who has but tears to give
Must weep those tears alone.
But Thou wilt heal that broken heart,
Which, like the plants that throw
Their fragrance from the wounded part,
Breathes sweetness out of woe.

When joy no longer soothes nor cheers,
And e'en the hope that threw
A moment's sparkle o'er our tears,
Is dimm'd and vanquished too !
Oh ! who would bear life's stormy doom,

### A DIEU.

O Toi, qui sèches les larmes de l'affligé, combien ce monde serait sombre si, lorsque nous y sommes déçus et blessés, nous ne pouvions nous envoler vers Toi ! Les amis qui dans notre printemps radieux se pressaient autour de nous, s'éloignent quand l'hiver arrive ; celui qui n'a que des pleurs à donner doit les verser dans la solitude. Mais Toi, tu guériras ce cœur brisé qui, semblable aux plantes dont le parfum s'exhale par leurs branches rompues, répand sa douceur au sein de l'infortune.

Lorsque la joie a cessé d'apporter ses charmes, et lorsque l'espérance, qui un moment a brillé à travers nos larmes, s'est obscurcie et évanouie, oh ! qui pourrait supporter l'arrêt pesant de la vie si l'aile de ton amour ne venait

Did not thy wing of love
Come brightly wafting through the gloom
Our peace-branch from above!
Then, sorrow, touch'd by Thee, grows bright
With more than rapture's ray;
As darkness shows us worlds of light,
We never saw by day!

MOORE.

d'en haut prendre et emporter au milieu des ténèbres notre rameau de paix!... Alors le chagrin touché par Toi s'illumine du rayon de l'extase, et les ténèbres nous offrent des mondes de lumière tels que nous n'en vîmes jamais dans le jour!

Mlle AMÉLIE DESPREZ.

# LE SENTIER.

« Tonina, debout, mon enfant! une bande de pourpre et d'or se dessine à l'horizon; la nuit fait place au jour; un air vif et pur agite la feuillée, d'où s'élève, en mélodieux gazouillements, la prière matinale des oiseaux. Debout! l'heure du départ a sonné; de sa main puissante, le *maître* t'indique le sentier que tu dois suivre et qui mène à l'éternel repos; déjà le bel ange des saintes tendresses et des bons conseils t'attend à l'entrée du sentier; il en connaît les dangers et les détours; il sait quel poison mortel se cache sous de certaines fleurs, et de quels abîmes le chemin est semé; laisse-toi guider par lui, il te mènera droit au but, et si quelque rude épine vient à te blesser dans la route, il possède le secret d'un merveilleux baume, propre à guérir les blessures du corps aussi bien que les déchirements de l'âme. — Mais, grand Dieu! du fond des enfers s'avance vers toi un esprit des ténèbres, dont le regard méchant et railleur fait pâlir ton bon ange; prends garde à cet esprit mauvais, pauvre Tonina, c'est celui des suggestions funestes; il se plaît à tromper les yeux des mortels par de décevants mirages; et, quand il a fait dévier quelqu'un loin de l'étroit sentier, un rire strident retentit dans les airs, et toutes les créatures en sont pénétrées d'effroi! »

Le pas chancelant et mal assuré, comme celui d'une personne à peine éveillée, Tonina partit. Tout d'abord, ses paupières gonflées par le sommeil ne livrèrent passage qu'à de vagues regards qui s'arrêtaient, sans les voir, sur les fraîches beautés du matin : sur les diamants qui scintillaient au bout de chaque brin d'herbe, sur la fleur qui s'entr'ouvrait, sur le soleil qui s'élevait dans les cieux; puis, peu à peu, ce regard devint plus intelligent, l'étonnement et l'admiration se peignirent dans les traits ingénus de la jeune fille; sa poitrine se dilata, elle aspira fortement l'air pur qui l'inondait et l'enivrant parfum des fleurs; elle écouta et comprit les adorations qui s'élançaient de la terre au ciel; un cantique semblable à celui que l'univers entier chantait se formula dans son cœur, et, n'apercevant rien de plus beau que le soleil, elle allait lui offrir l'expression de son naïf enthousiasme, lorsque son bon ange illumina sa pensée, et, par delà le soleil, lui montra Dieu.

Tonina s'abîma dans la contemplation divine; des paroles entrecoupées de soupirs s'échappèrent de ses lèvres; son cœur innocent était envahi par le saint amour. D'un seul bond, elle eût voulu franchir l'espace et arriver à ce terme du voyage où la créature n'a plus qu'à glorifier le Créateur.

Cependant, les pas de Tonina s'étaient affermis; elle marchait résolûment, le cœur pur, la tête droite, le visage épanoui. Jusqu'alors, le chemin lui avait été facile, les aspérités du sentier s'étaient à peine fait sentir, les branches des arbres s'étaient d'elles-mêmes ployées en berceau sur sa tête, afin de la garantir des rayons d'un soleil trop ardent, et d'elles-mêmes aussi elles avaient porté leurs fruits savoureux jusque sur ses lèvres; le bon ange lui souriait, l'ange mauvais se taisait.

A cet instant du jour, les deux côtés de la route, déserts jusqu'à cette heure, se peuplèrent soudainement aux yeux de Tonina. A sa gauche, elle vit des jeunes filles occupées uniquement à se parer, à se mirer dans les ondes d'un ruisseau limpide, se souriant avec complaisance, et mêlant des paroles vides de sens aux bruyants éclats d'un rire faux. A sa droite, d'autres jeunes filles, modestement vêtues, étaient assises par groupes, les unes cousant ou brodant, d'autres écrivant ou lisant; mais toutes portant sur leurs fronts la sérénité de leur âme. Autour de ces jeunes filles régnait une atmosphère douce et pure, qu'aucun orage semblait ne devoir troubler. Tonina se sentit portée vers elles. « Bonjour, mes sœurs, » leur avait-elle dit déjà. Et les aimables filles, debout aussitôt, lui avaient souri, l'avaient appelée du geste, et s'étaient empressées de lui faire place.

Le bon ange bénissait Dieu, l'ange mauvais en frémit de colère.

« Tonina, murmura-t-il à l'oreille de la voyageuse, écoute! »

Soudain une vive et entraînante musique se fait entendre, Tonina se retourne, et elle reste frappée d'étonnement devant un spectacle enchanteur : les jeunes filles de gauche, enlacées deux par deux, voltigeaient sur le sol aux sons d'un enivrant orchestre; elles passaient, revenaient, souriaient à Tonina, s'éloignaient et revenaient encore; la gaze de leur jupes formait de gracieux plis, les rubans de leurs ceintures voltigeaient dans les airs, les boucles de leurs cheveux se mariaient aux fleurs de leurs couronnes; le plaisir colorait leurs joues. Plus elles se livraient à la danse, plus elles y déployaient d'ardeur : cela fascinait et donnait le vertige; aussi Tonina n'entendit point ou feignit de ne point entendre les douces voix qui l'appelaient de l'autre côté de la route; elle repoussa la main du bon ange qui la voulut arrêter, et, prompte comme la pensée, en moins d'une seconde elle se trouva parmi les vierges folles, parée comme elles, belle comme elles, et se laissant comme elles emporter par le tourbillon des faux plaisirs.

Combien de temps dura cette dangereuse ivresse?

Les heures qui s'écoulent en occupations vaines sont à la fois si remplies et si vides, qu'elles échappent à toute mesure; toujours est-il qu'à un instant donné, Tonina se retrouva dans le sentier, maintenant effondré, montueux et pierreux; à sa droite et à sa gauche, la solitude absolue; sur elle, des lambeaux de gaze; à ses pieds, des souliers de satin à demi usés, qui la défendaient mal contre les aspérités du chemin; enfin, tout proche d'elle, l'ange des ténèbres, dont le sourire insultait à la douleur peinte sur le beau visage de l'ange de lumière.

Elle marche longtemps ainsi, les lambeaux de gaze s'accrochant à tous les buissons, et les souliers de bal ne tardant point à laisser à nu ses pieds délicats, bientôt meurtris et tout en sang.

Tonina gémissait; parfois elle eût voulu se coucher dans le sentier et y mourir; mais dès qu'on a mis le pied dans ce sentier, il le faut poursuivre; nul ne peut se soustraire à cette obligation sans encourir l'indignation du maître; Tonina le savait, et elle poursuivit.

A peine avait-elle eu repris un peu de courage, que des deux côtés de la route la solitude se repeupla, et les modestes et laborieuses filles, qu'un jour il lui avait été donné d'apercevoir, reparurent de nouveau à ses yeux.

Elles étaient devenues de belles jeunes mères, florissantes de santé et de bonne humeur; les unes allaitaient de tout petits enfants; d'autres peignaient les boucles blondes d'enfants plus grands; des troisièmes faisaient joindre les petites mains de ces petits anges et leur apprenaient à prier, tandis que plus loin quelques autres, nouvellement épouses, préparaient les rafraîchissements dont leurs époux sentiraient le besoin au retour, la douce affection qui s'était emparée de leurs cœurs leur faisant trouver du charme à ces humbles occupations.

Toutes eurent quelque peine à reconnaître Tonina, et Tonina, honteuse et douloureusement blessée de leur hésitation, allait continuer sa route, lorsque le mauvais ange attira son attention de l'autre côté du chemin.

Les plaisirs du monde étant les plus actifs auxiliaires de la mort, les rangs s'y étaient éclaircis d'une manière effrayante; il fallut d'ailleurs que l'ange des sages paroles assurât à Tonina que les femmes vieillies avant l'âge qu'elle avait sous les yeux étaient bien les beautés élégantes dont l'aspect l'avait charmée jadis, pour qu'elle fût certaine de n'être point la victime de quelque illusion.

En ces lieux, aussi bien que du côté opposé, la plupart des jeunes filles avaient accepté les liens du mariage, et étaient également devenues mères; mais, comme en assumant ce caractère sacré, leur esprit était resté frivole, et leur cœur trop occupé de sentiments faux pour qu'un sentiment vrai y pût trouver sa place, le titre de mère n'avait point modifié leur conduite : la parure, les visites, le bal, les conversations oiseuses, les propos médisans, continuaient à être leur affaire unique; si le ménage réclamait leurs soins, une mercenaire recevait leurs ordres; si les enfants appelaient leur attention, elles les couvraient de caresses, s'extasiaient sur leurs mille beautés, et criaient si haut leur amour, qu'elles étaient proclamées d'excellentes mères par ceux qui n'y regardaient point de trop près; cependant, ces enfants adorés étaient abandonnés à eux-mêmes, tous soins physiques, toute culture de l'âme leur manquant; et ils croissaient paresseux, gourmands, égoïstes et menteurs; apprenant, des querelles incessantes dont ils étaient les inévitables témoins, à ne point respecter des parents qui, depuis longtemps, avaient cessé de se respecter eux-mêmes. Tonina se détourna de ces tristes tableaux avec un insurmontable dégoût.

« Telles sont les suites inévitables du mariage, murmura à son oreille l'ange mauvais, qui ne lui avait montré ce spectacle que pour l'amener à la contemplation d'un autre groupe. A ta droite, continua-t-il, des sottes, qui ne cesseraient de te reprocher les joies permises au jeune âge; à ta gauche, des familles, dont chacune renferme dans son sein un petit enfer qui pourrait rendre jaloux l'enfer lui-même; tu n'y as vu que l'absence de cœur et la désunion; si je te montrais le désordre, la misère, l'avilissement qui en découlent, tu frémirais. Mais porte tes yeux plus loin, sur ces nobles femmes qui, vouées au culte de l'art, vivent seules, enivrées de légitimes succès; c'est de ce côté que doivent tendre tes pas; aucun autre amour que l'amour de la gloire ne saurait convenir à ton grand cœur.

— Orgueil! orgueil! s'écria avec force le bon ange; cet amour d'une gloire périssable, cette soif d'une vaine renommée, orgueil! tout cela n'est qu'orgueil! D'ailleurs, qui te dit, Tonina, que la gloire soit, en effet, le partage de ces créatures? L'homme les discute, les raille et les nie; ou met tout en œuvre pour leur faire obstacle; voilà pour celles dont le succès couronne le travail; que dire de celles qui usent toute leur vie en efforts impuissants? Comment peindre l'amertume des refus éternels auxquels elles sont en butte, et leurs luttes incessantes avec la misère? Comment peindre ce que la réussite de leurs rivaux leur fait éprouver de dépit et de rage? L'envie creuse leurs joues et allume la flamme de leurs yeux, et c'est par un enfer anticipé qu'elles arrivent à l'enfer! »

Tonina tressaillit, et, détournant la vue des palmes et des couronnes que lui montrait l'ange des ténèbres, elle reprit sa course, déplorant le séjour funeste qu'au début du chemin elle avait fait parmi les vierges folles, et dont son front portait la tache indélébile!

Un assez long espace avait été de nouveau franchi; le sentier n'avait rien perdu de son âpreté; mais les pieds de la voyageuse s'étaient endurcis, et, s'ils se heurtaient encore aux cailloux qui hérissaient la route, du moins ils ne s'y déchiraient plus. Elle marchait pensive et les yeux baissés, lorsque de bruyants cliquetis de verres et d'assiettes lui firent redresser la tête, et l'ange mauvais l'attira de quelques pas vers le côté d'où ces différents bruits partaient, en même temps que le bon ange en détournait les yeux avec un visible dégoût.

Sous des berceaux de vignes en plein rapport, au milieu d'un verger où de magnifiques poires, la pêche exquise, la fraise parfumée et la figue moelleuse le disputaient entre elles de saveur et de beauté, où d'étroits sentiers serpentaient au travers de melons odorants et de légumes amenés par la culture à un développement merveilleux, de grandes tables chargées de viandes, de vingt sortes de poissons et de vins de tous les pays, étaient dressées; une foule nombreuse et avide se pressait autour d'elles et semblait faire assaut de voracité. Ils étaient tous hauts en couleur, gras et lourds, insatiables, s'inquiétant peu de leurs voisins, lesquels le leur rendaient bien; ils attiraient

à eux les morceaux les meilleurs, et, si celui sur lequel ils avaient jeté leur dévolu se trouvait arrêté au passage par quelque main plus alerte, leurs yeux lançaient des éclairs, et leurs lèvres charnues frémissaient de dépit.

Néanmoins, l'odeur pénétrante qui parvenait jusqu'à la voyageuse allait peut-être l'entraîner à céder aux instigations de l'ange des ténèbres et à prendre place parmi les convives, lorsqu'un regard jeté sur l'ange de lumière lui fit soudain partager la répulsion que ces grossiers plaisirs ne peuvent manquer de faire naître chez toute créature qui garde présent à l'esprit le souvenir de sa céleste origine; ce que voyant, l'ange mauvais, irrité de la résistance de Tonina, fit changer la scène, et quelque chose d'étrange se déroula sous ses yeux.

Des monceaux de reluisantes pièces d'or, de l'or en lingots, en vaisselle, en bijoux; des diamants, des émeraudes, des rubis, des saphirs, toutes les richesses que recèlent la terre et la mer, étincelèrent sur le côté gauche du sentier, aussi loin que la vue se pouvait étendre, et Tonina en fut éblouie.

« A toi, à toi, tout cela peut être à toi, viens! » murmura le démon.

« L'or, vois-tu, ajouta-t-il, c'est la jeunesse, c'est la beauté, c'est la grâce et l'esprit; c'est le savoir acquis sans labeur; c'est le talent, c'est la puissance! sans or, l'homme n'est plus que le jouet méprisé des autres hommes; avec de l'or, il en est le roi! »

Ce discours, auquel se joignaient l'expression ardente et le geste entraînant, produisit une vive impression sur l'esprit de la voyageuse, et allait peut-être ébranler sa résolution, lorsque l'ange du salut lui fit remarquer, autour et près de ces incalculables richesses, une cohue de misérables qui tendaient vainement des mains suppliantes et mouraient faute de secours.

« C'est ainsi que l'amour de l'or pétrifie le cœur, » murmura-t-il.

A cet aspect, à ces paroles, Tonina frémit et s'éloigna de ces lieux à grands pas.

Cependant la voyageuse avait fourni plus des deux tiers de sa course; déjà, au loin, elle pouvait en apercevoir le terme; le désir lui vint alors de s'arrêter et de regarder en arrière, et l'ange mauvais saisit cette occasion d'essayer de nouveau son pouvoir sur une âme qu'il avait vue lui échapper à plusieurs reprises, soit par son repentir, soit par sa résistance à d'insidieux conseils.

Tonina, ayant évoqué le souvenir des heures qu'elle avait vécu, des faits dont elle avait été le témoin, des chagrins qu'elle avait soufferts, se sentit prise soudainement d'un découragement profond et d'un irrésistible mépris pour elle-même et pour l'humanité tout entière.

« Que de misères, d'égoïsme et de faiblesse chez moi et chez les autres! s'écria-t-elle; quelle dérision que notre être! Soumis aux instincts les plus grossiers, esclave de nos besoins, plus encore de nos caprices; subissant l'influence du froid, du chaud, de la tempête; ballottés et trompés les uns par les autres; sacrifiant notre dignité sur tous les autels; orgueilleux et vils, vantards et lâches; redoutant la souffrance, et, si stupides, que nous ne la savons point éviter; maladroits, imprévoyants, envieux, menteurs aux autres et à nous-mêmes! ah! ce dut être dans un jour de colère que le Créateur anima l'argile, et il ne peut s'attendre à ce que la créature le bénisse de ce don fatal.

— Allons, allons! se dit le démon faisant entendre un petit rire sec et strident, le désespoir fut et sera toujours un des plus actifs pourvoyeurs de l'enfer; l'insecte trouvera toujours un certain charme à dresser ses petites antennes, à se hisser sur ses petits ergots, et à lancer de sa petite voix formidable une malédiction dans les airs. »

Et le rire glacial se fit entendre de plus belle, et, palpitant de convoitise, l'ange des ténèbres étendit sa main sur la malheureuse femme, dont le grand œil fiévreux, les joues pâles et creuses, les dents serrées, les mains contractées, attestaient l'incommensurable angoisse.

Mais le bon ange veillait!

« Tonina, Tonina! dit-il, rafraîchissant de sa pure haleine le front brûlant de la voyageuse, ce n'est point sur la terre, mais vers le ciel, qu'il faut diriger ta pensée; la terre est un lieu d'épreuves; le mal y est inévitable; pourtant, à côté du mal, Dieu a mis le repentir qui rachète, et les saintes larmes qui purifient. Tu te plains de ta fragilité! est-ce que le secours divin manque jamais à celui qui l'implore? Tu te plains de la douleur! est-ce que le salaire n'entraîne pas le travail? Est-ce dès le matin et sans avoir rien fait encore que l'ouvrier a droit au payement de sa journée? Sans doute l'Être suprême eût pu vous créer invulnérables à la tentation et tout de suite heureux, il ne l'a point fait; il veut que la félicité qu'il vous réserve soit méritée par quelques jours d'épreuves, comme le maître veut que le prix de la journée soit gagné par quelques heures de labeur; cela est juste, nous ne pouvons que nous soumettre, adorer d'impénétrables vues, et achever une tâche à l'accomplissement de laquelle de si glorieuses récompenses sont promises. »

« Songe donc, songe, pauvre Tonina, continua le bel ange; toute une éternité d'amour, et de quel amour! pour un peu de constance ici-bas! toute une éternité de paix enchantée, de célestes joies, d'inexprimables délices pour quelques heures et quelques larmes! Dieu lui-même, pour ta résignation d'un jour! Tonina, chère sœur, détourne le regard de l'espace franchi, ou, si tu t'y complais, que ce ne soit qu'afin de remercier Dieu de n'avoir point été davantage éprouvée; porte tes yeux de ce côté, vois, la nature entière resplendit sous les feux du soleil couchant, dont le globe majestueux se couvre lentement de ses voiles; de partout l'hymne de reconnaissance et de bénédiction monte vers l'Éternel; le silence se fait, l'oiseau reploie son aile, la fleur dérobe son sein à la fraîcheur de la nuit, la feuille de l'arbre cesse de frémir, les ténèbres remplacent le jour; la mort, non point hideuse, mais calme et sereine, s'approche de nous et s'assied au travers du sentier; Tonina, les temps sont révolus, la tâche est accomplie! »

Ces paroles n'étaient point achevées, qu'un double cri résonna jusqu'au plus haut des cieux et jusqu'au plus profond des enfers: cri d'ineffable espérance chez Tonina, cri de rage chez le démon!

Adam Boisgontier.

# LA VIE REELLE.

(Suite.)

Janvier 18...

J'ai reçu de mon mari la lettre que j'insère ici.

» Paris, 20 janvier 18...

» CHÈRE ISABELLE.

» Aussitôt mon arrivée à Paris, je me suis rendu chez le notaire de M. Deligny; il m'a appris qu'on n'attendait que ma présence pour procéder à la levée des scellés, et c'est aujourd'hui que cette affaire a eu lieu. Nous nous sommes réunis à la maison mortuaire, l'officier de paix, son greffier, le notaire, notre cousin Daniel et moi. L'habitation de notre parent présentait un aspect triste et presque repoussant, car cette tristesse était sans dignité, et il semblait que la mort fût tombée là comme un coup de foudre, au milieu de quelque fête bachique, dont il restait autour de nous des traces trop évidentes. A mesure qu'on ouvrait les portes scellées des chambres, nous voyions mieux le mélange de luxe et de désordre répandu dans cet appartement. Le couvert était encore mis dans la salle à manger, et la table pliait sous un amas confus d'assiettes, de plats, de corbeilles remplies de fleurs fanées et de fruits en pourriture; une odeur nauséabonde s'exhalait de cette pièce longtemps fermée. Dans le salon, sur le guéridon, étaient épars des albums, des brochures, des journaux dépliés; les tables à jeu étaient dressées, les cartes et les jetons se trouvaient là comme si les joueurs venaient de quitter la partie; sur la cheminée, sur les étagères, on voyait des verres de punch à moitié vides, et les bougies allumées pour la dernière soirée avaient brûlé jusqu'à leurs collerettes de papier. Ce salon était décoré avec recherche; on y avait accumulé des meubles d'un grand prix, des rideaux de brocatelle, des tapis, des objets d'art d'une belle facture, mais d'un goût équivoque. Même luxe, même recherche dans la chambre à coucher; sur la toilette, on trouvait, en vermeil, en cristal, en porcelaine, tous les ustensiles que la propreté et la coquetterie ont pu inventer; le lit était magnifique, mais, hélas! au milieu de la couche affaissée, on voyait l'empreinte du cadavre de son dernier possesseur; et sur une petite table, au chevet un bénitier de faïence, un crucifix de cuivre, empruntés sans doute, pour la dernière cérémonie, à la mansarde de quelque bonne voisine, contrastaient par leur indigence avec ce fastueux chaos de bronzes, de dorures, de glaces, de velours, dont nous étions environnés. Quand même je ne l'aurais pas su, j'aurais facilement deviné que le pauvre Deligny s'était vu enlever par une mort subite, au milieu d'une fête, et que, livré à la domesticité vénale de Paris, il ne s'était rencontré auprès de lui aucune main amie qui rétablît l'ordre et la décence autour de son lit de mort. La religion n'avait pas eu le temps de pénétrer dans cette triste maison : la justice seule y était entrée pour sauvegarder les droits des héritiers. Ce spectacle me remplit l'âme de dégoût et de tristesse; je pensai alors à notre intérieur si doux, chère et bonne Isabelle; je m'y replongeai par le cœur, et je t'aimai encore plus que de coutume, s'il est possible.

» Les scellés levés, le notaire nous déclara que le défunt n'avait fait, à sa connaissance, aucune disposition testamentaire, mais cependant un testament olographe pouvait exister, et on se mit à fouiller les meubles et à collationner les papiers. Durant cet examen j'acquis la conviction que la fortune de Deligny était belle, mais qu'elle était due, en partie, à des moyens que la stricte délicatesse n'approuve pas. Opérations de banque frisant l'usure, agiotage, spéculations que le hasard avait couronnées, telles étaient les sources de ces richesses dont je tremblais de devenir l'héritier. J'étais en grande conversation avec ma conscience, lorsqu'un cri du notaire m'interrompit : — Voilà le testament! dit-il en montrant un pli cacheté qu'il venait de trouver dans un tiroir du bureau. Nous nous assîmes tous et le silence régna. J'étais, je te le jure, fort tranquille au moment d'être dépossédé de mes droits, mais le cousin Daniel ne montrait guère de philosophie. A l'annonce du testament, il avait pâli et rougi, et un frisson nerveux agitait ses mains. Le notaire ouvrit le redoutable papier, assujettit ses lunettes et lut d'une voix haute et posée. M. Deligny, après avoir affirmé qu'il jouissait du plein exercice de sa raison, déclarait que, n'ayant pas de relations avec sa famille (ce qui est vrai), vivant dans le célibat, sans héritier direct, ayant dû les moments les plus agréables de sa vie à l'art théâtral, il léguait sa fortune, dont l'énumération suivait, moitié au grand Opéra de Paris, moitié au Conservatoire, pour y fonder des bourses en faveur des jeunes gens qui se destinent à l'art dramatique.

» Ce testament, en bonne et due forme, fut un véritable coup de théâtre. Le juge de paix, homme grave, était indigné; le notaire hochait la tête en murmurant : — Vieux fou! il a bien fait de ne pas me faire libeller ses sottises! Daniel paraissait atterré; seul, j'étais dans mon assiette, et je me répétais, à part moi : Isabelle n'en sera pas fâchée. Cette fortune, dont je connaissais les sources impures, ne me faisait plus envie ni pour toi ni pour moi.

» Nos affaires étant terminées, nous nous en allâmes; Daniel m'accompagna jusqu'à mon hôtel, et en chemin, il exhala sa bile. — Comme il m'a trompé! répétait-il sans cesse, moi qui pensais... moi qui croyais... — Que vous seriez son unique héritier? dis-je enfin. — Je ne dis pas cela, cousin, répondit-il en se défendant, mais enfin... — Mais enfin! — Figurez-vous qu'un jour je le rencontre dans la rue, ce traître de Deligny; il me fait mille amitiés, il se plaint de sa santé, il me dit qu'il n'ira plus loin, et il finit par ajouter d'un air narquois : *Ce qui me console, c'est que je vois mon héritier devant moi*... il me serre la

main et il me quitte. Vous jugez d'après cela... — Je ne comprends pas du tout. — Eh! c'était devant le péristyle de l'Opéra, j'y tournais le dos, et Deligny, en me parlant, voyait en effet son héritier devant lui...

» Je t'avoue, chère femme, que je ne pus m'empêcher de rire de cette douleur d'héritier trompé. Pour moi, je suis tranquille et satisfait, je sais que tu t'applaudiras de ne pas léguer à tes enfants un argent souillé; je connais la modestie et la modération de tes désirs; tu acceptais l'héritage, mais tu seras heureuse sans lui. Donc tout est bien, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

» Maintenant, ma bonne et chère amie, j'ai hâte de revenir auprès de toi; Paris me pèse, je ne suis bien que chez moi, c'est-à-dire près de toi. Embrasse nos enfants; je rapporte à Robert des livres et une boîte de dessin, à Antoinette une robe et une boîte à ouvrage, à Léonce des jouets, à toi... devine! Adieu, chère et bien-aimée femme; dans deux jours, je serai auprès de toi. A toujours. J. V.

» Quel beau chapitre à ajouter à mon *Traité des testaments !* »

Mon bon mari! il m'a devinée; je suis enchantée que l'héritage nous échappe et que nous restions dans notre médiocrité à jamais bénie! Dieu a choisi pour nous, je l'en remercie mille fois. Je plains ce malheureux M. Deligny, qui a vécu sans famille et qui est mort sans Dieu. Quel effrayant contraste entre cette vie frivole, cette soif d'argent et de plaisirs, ces fêtes bruyantes dont il s'environnait, et cette mort subite qui est venue le saisir et le traîner aux pieds de son Juge! Il donne tout son bien au théâtre... ah! qu'il vaudrait mieux, au moment suprême, avoir donné un seul verre d'eau à un pauvre, puisque Jésus a dit que ce verre d'eau ne resterait pas sans récompense ! Je ferai prier pour Deligny, pauvre âme abandonnée...

Janvier 18...

Mon bon Julien est revenu; grande fête au logis... j'en ai le cœur plein de joie... il a vu à Paris Ernest et Ferdinand, les fils d'Éléonore; ils finissent leurs études, et sont en très-bonne voie. J'aurais peut-être désiré cette fortune, si elle avait pu servir à obliger des parents, des amis; mais, grâces au ciel, tous ceux que nous aimons sont, par leur travail, en très-bonne position.

Mai 18...

Je suis inquiète de Léon... Qu'a donc cet enfant? Enfant! il ne l'est plus, il a atteint l'âge d'homme; mais, pour Albert et moi, c'est toujours notre petit frère Léon, notre Benjamin... Il paraît triste, morne, il nous fuit, et, quoiqu'il ait terminé ses études de médecine d'une manière brillante, il ne paraît pas décidé à se fixer parmi nous et à se faire une clientèle. Il y a un chagrin dans cette âme... mais lequel?

Juillet 18...

Aujourd'hui Léon est venu me voir, et, comme de coutume, après quelques paroles échangées, il s'est assis silencieux et il est tombé dans une rêverie profonde. Je n'osais rien dire : son air sombre et *boutonné* me causait une impression de malaise, j'aurais voulu
l'interroger, le car
pauvre cœur; mais ... connaissance plus
bien-aimée mère qui ... produit en lui
de l'âme de son fils! Tout ... ctueux
défendre ma porte, on m'a
noms : Monsieur et Madame
mariés, parents de Henriette,
visite de noces. Je jetai la carte
prit, la lut, et je vis une pâleur su
son visage, ses lèvres se contract
mouvement nerveux il roula la cart
de lui. — Qu'as-tu donc? m'écriai-je. Il
dit pas et se cacha le front dans ses main
en badinant, je découvris sa figure, et je v ... c un
mortel effroi, qu'elle était couverte de larmes. — Mon bon Léon ! répétai-je encore, qu'as-tu? — Rien, me dit-il, elle est mariée... tout est fini! — Mariée! qui donc? serait-ce Marguerite? (Marguerite est aujourd'hui madame A...) — Ne prononce pas son nom, s'écria-t-il, cela me fait mal. — Tu l'aimais donc? — Je l'aimais, ma sœur, et je croyais en être aimé; sa famille, ses frères semblaient me voir avec plaisir; l'avenir me paraissait assuré, et je partis tranquille pour Paris, afin d'y continuer mes études; je travaillai comme on travaille pour faire un beau nom à la femme qu'on aime... je revins : Marguerite était mariée, et l'on m'expliquait son mariage en me disant : M. A... est si riche ! — Mon pauvre Léon!

Il me prit la main et me dit : Tu me plains! oui, je souffre, mais je ne veux pas m'abandonner à mon chagrin, il pourrait être un mauvais conseiller. Écoute, il me faut une vie active, occupée, qui me fasse, à force de fatigue et d'études, oublier mes rêves : j'ai, en conséquence, sollicité une commission d'aide-major, et je l'ai obtenue... Dans trois jours, je pars pour la Morée avec le corps expéditionnaire du colonel Fabvier...

J'étais stupéfaite, je pleurais; notre petit Léon allait partir! Il reprit avec énergie : — Je vaincrai un funeste amour en m'occupant des autres, et je reviendrait ici guéri, ou du moins fortifié contre moi-même. Prie pour moi, ma sœur !

Je voulus le raisonner, l'engager à demeurer parmi nous; tout fut inutile. Il craint sa douleur, il craint qu'elle l'entraîne vers l'oisiveté, vers la mauvaise compagnie, vers des faiblesses indignes d'un honnête homme, et il réagit contre elle de toutes les forces de sa volonté. Oh ! quel cœur Marguerite a déchiré ! J'aurai bien de la peine à lui pardonner.

Juin 18...

Léon est parti, bien triste encore, mais ferme et décidé à se vaincre. En le quittant, après l'avoir une dernière fois serré dans mes bras, je me disais, pensant à cette douleur qui l'exile loin de son pays et de sa famille : Voilà donc ce qui attend mes fils; ils n'échapperont pas à l'implacable loi de la peine... Robert grandit, les heureuses années de l'enfance fuient à tire-d'aile, bientôt il sera dans nos rangs, c'est-à-dire enrégimenté pour le grand combat de la souffrance et de la vie... Mais en attendant qu'il arrive à l'âge d'homme, il est écolier, franc écolier, un peu braque peut-être... La timidité gracieuse de l'enfance a disparu, je ne retrouve plus mon joli Robert, en fourreau blanc et aux longs cheveux bouclés, dans ce grand garçon tapageur, à la tournure leste et vive, au re-

…un. Il est beau cependant, il est … dépit de ses espiégleries. Il brille parmi … pâlissent sur le *De Viris*, mais il excelle aussi …er aux barres, à lancer la balle, à faire tourner la toupie, et malheureusement à faire des niches aux passants, et j'ai eu plus d'une réprimande à lui adresser à cet endroit. Un vieux rentier, jadis valet de chambre d'un grand seigneur, est, je ne sais pourquoi, la *bête noire* des collégiens : rien ne manque à ses tribulations : coups de sonnette aux heures indues, poissons d'avril, messages baroques. Robert est un de ses tourmenteurs; aussi comptons-nous saisir la première occasion pour lui faire à ce sujet une sérieuse leçon.

Juin 18...

L'occasion ne s'est pas fait attendre. M. Jacquot, c'est le nom du vieux rentier, est grand, maigre, tout d'une pièce, et, entre autres ridicules, il a celui de porter, râpés jusqu'à la corde, les habits de son défunt maître. Il affectionne surtout un vieux manteau brun, qui, étalé sur ses maigres épaules, semble suspendu à un porte-manteau.

Toute la ville connaît ce manteau et son possesseur. Aujourd'hui, M. Jacquot est venu me demander; il était blême de colère, et tenait à la main une grande pancarte sur laquelle une main trop connue avait écrit en belle *bâtarde* (Robert fait honneur à mademoiselle Langevin) : *Manteau à vendre*. — Tenez, madame, me dit le vieillard, voilà ce que votre fils a eu l'insolence d'attacher à mon manteau, au moment où je me promenais paisiblement sur le cours... Je l'ai bien reconnu, lui et son camarade, le petit Frédéric... Ils s'entendent comme larrons en foire, ils s'entendent pour insulter un vieillard!

J'étais peinée en voyant l'émotion et la colère de ce pauvre homme, et je lui dis dans toute la sincérité de mon cœur : M. Jacquot, je vous prie de pardonner à mon fils; je vous fais des excuses en son nom et au mien, et je réclame votre indulgence pour un enfant qui est espiègle, mais non pas méchant.

Ces paroles désarmèrent M. Jacquot : — Je ne lui en veux pas, me dit-il, mais je voudrais qu'il comprît qu'on doit du respect, même à un pauvre domestique, quand il est vieux. — Il le comprendra répondis-je, et cela ne se renouvellera plus.

M. Jacquot s'en alla, et je racontai l'aventure à mon mari, qui n'était nullement disposé à l'indulgence. Mons Robert fut, à son retour, sévèrement grondé par son père, qui lui déclara qu'il ne lui pardonnerait que sous la condition qu'il irait faire ses excuses à M. Jacquot. Le pauvre Robert avait peine à s'y décider; je l'attirai à moi et je lui dis tout bas : — Ta faute a fait de la peine à ce vieillard : ne veux-tu pas la réparer? — Tu crois que je lui ai fait de la peine, vrai, maman? — Très-vrai : il est pénible à son âge, en cheveux blancs, d'être un objet de moquerie pour des écoliers. Robert baissa la tête, réfléchit un peu, s'avança vers son père, et dit d'une voix posée : — Papa, je vais vous obéir. Il sortit, suivi du domestique, et il revint au bout d'une demi-heure, la conscience nette et le front radieux : — M. Jacquot est un bien brave homme, nous dit-il avec expansion : il m'a embrassé en me disant : Ne fais plus de peine aux vieilles gens, ni aux pauvres, entends-tu, mon garçon! puis, il m'a montré sa maison, son jardin, son tour... Il sait tourner, papa! il fait des dévidoirs, des jeux d'échecs, toute sorte de choses... et il a dit que si vous le vouliez, il me montrerait à tourner.....

Les yeux brillants de Robert sollicitaient une permission; je regardai mon mari, qui répondit :—Je n'y vois nul inconvénient. M. Jacquot est un fort honnête homme, et tu pourras, Robert, aller chez lui de temps en temps... Mais plus de *niches*, à personne, tu m'entends? — Non papa, je vous le promets...

J'ai eu ce matin un tête-à-tête avec mon fils. Il se dispose à faire sa première communion; encore quelques mois et ce grand acte sera accompli. J'ai tâché de lui faire comprendre combien ses turbulences d'écolier seraient peu en harmonie avec les dispositions calmes et sérieuses que la religion réclame de lui; il a paru touché, il m'a fait de bonnes promesses, et je crois que cette chère petite âme va faire un pas dans la voie du bien. Mon Dieu, veillez bien sur lui, gardez-le de toute souillure, fortifiez-le contre les épreuves de l'avenir, et amenez son père à vous connaître, à vous adorer comme vous méritez d'être connu, d'être adoré par une âme telle que la sienne!

Nous recevons de bonnes nouvelles de Léon ; son esprit paraît se rasséréner, sous la double influence d'une vie active et d'un beau pays. Le nom de Marguerite ne se trouve jamais dans ses lettres; je ne la vois plus, car je ne veux pas que mon frère puisse rencontrer chez moi une impression pénible, mais la voix publique assure qu'elle n'est pas heureuse.

Septembre 18...

Nous passons les vacances à la Ronde, qui appartient aujourd'hui à Albert. Que de souvenirs du passé je retrouve, semés dans ces champs et ces bois, ou enclos entre les murs de cette maison qui vit mourir ma mère! Tous les matins, en allant à l'église, je salue la croix qui s'élève sur son tombeau.....

Là dorment soixante ans d'une seule pensée!
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté!
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées!
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité!

Ces vers, qui peignent si bien celle qui n'est plus parmi nous, reviennent toujours à ma mémoire dans ces lieux remplis d'elle.

Nos enfants sont bien heureux ici dans la liberté de la campagne. Mon mari a donné à Robert, en récompense de ses triomphes classiques, un petit poney qui fait ses délices et son orgueil; Adolphe et lui s'en servent tour à tour, sous les yeux de mon frère, qui est leur maître d'équitation. Antoinette, ma chère et douce enfant, a la passion des fleurs; elle cultive son parterre, elle remplit tous les matins ses vases, ses jardinières d'une moisson nouvelle, récoltée aux champs et au jardin; tous les coins, tous les angles du vieux logis sont garnis, grâce à ses soins, de buissons fleuris; elle arrange le dessert et y mêle aussi des fleurs; nous lui devons des *surtouts* magnifiques qu'elle improvise avec de la mousse et des fleurettes, et elle montre vraiment du goût dans l'arrangement de ces branches, de ces graminées, de ces fleurs sauvages, de ces pampres qu'elle prodigue autour de nous. Léonce la suit toujours, il l'aide quelquefois, et plus souvent il

dérange ses combinaisons... Henriette et moi nous nous promenons beaucoup; nous visitons l'école, devenue très-florissante, nous allons voir nos vieux amis et nous n'oublions pas les pauvres.

Octobre 18...

Ce matin, à la messe, nous avons tous remarqué un jeune frère de la Doctrine chrétienne, un *Ignorantin*, comme on les appelle, distingué du type uniforme de ses compagnons, qui, pliés sous la même règle, semblent avoir tous la même physionomie. Sa figure, bronzée par le soleil, et traversée de deux cicatrices, avait une expression mâle, intrépide, que ne déparait pas la gravité de l'état religieux; sa haute taille avait cette attitude militaire qui se reconnaît et se retrouve toujours sous la redingote, ou la blouse, ou le froc, ou la soutane. Qui était-il? Le curé, qui dînait avec nous, se chargea de nous l'apprendre.

« En 1814, nous dit-il, un jeune homme, un brillant officier, après avoir fait la campagne de France, revenait chez sa mère... il n'avait plus qu'elle... Il s'attendait à la voir accourir à sa rencontre; il avait rêvé sa joie et ses embrassements, et les baisers de son petit frère qu'il avait quitté au berceau... Personne ne vint... la maison semblait frappée de silence et de deuil... Une domestique lui dit : « — Madame est en haut. » Il courut, il ouvrit la chambre de sa mère... elle était là, mais en pleurs, mais penchée sur le lit de son frère expirant. Il se jeta à genoux à côté d'elle; elle le prit dans ses bras en disant : « Mon fils, pardonne-moi, je n'ai pu le quitter, il se meurt!».

» Le pauvre petit se mourait en effet, et le jeune officier, qui, sous la tente, au bivouac, avait tant de fois pensé à ce joyeux retour, fut inondé aussitôt de l'angoisse de sa mère. Pendant deux heures il l'aida dans les soins inutiles qu'elle rendait à l'enfant, il pleura, il pria avec elle; enfin, voyant que la vie se retirait de ce petit corps, que l'âme de cet ange errait sur ses lèvres, le jeune homme se pencha sur le lit, il appuya sa tête sur les pieds glacés de son frère, et il dit au bon Dieu : « — Seigneur, rendez cet enfant à ma mère, et je fais vœu de consacrer ma vie aux petits enfants pauvres, de leur apprendre à vous connaître et à vous servir. »

» Ce cri d'amour filial et fraternel monta jusqu'au ciel; la mère tourna les yeux vers son fils aîné et lui dit : « — On dirait qu'il respire mieux!... » Huit jours après l'enfant était guéri, et le jeune capitaine embrassait sa mère et lui donnait son épée, en disant : « — Tu la remettras plus tard à Henri; lui aussi peut-être servira son pays! »

» Aujourd'hui le capitaine s'appelle le frère Augustin; c'est lui que vous avez vu ce matin à la messe. La pauvre mère vit encore, et ne sait lequel des deux fils elle aime le mieux : le sauvé ou le sauveur (1). »

Nous pleurions en écoutant ce touchant récit, et Robert s'écriait : « Je voudrais faire autant pour maman et pour Léonce! »

Novembre 18...

Nous voici de retour à la ville, et nous avons repris notre vie accoutumée. Robert continue ses études religieuses, et, je le vois avec joie, la connaissance plus approfondie des doctrines de l'Évangile produit en lui un heureux et visible changement. Doux, affectueux envers son frère et sa sœur, il est pour nous d'une soumission parfaite, et il fait de réels efforts pour modérer la légèreté impétueuse de son humeur. Il met de côté les trois quarts de l'argent destiné à ses menus plaisirs, et cette somme sera consacrée à habiller un ou deux enfants pauvres le jour où il fera sa première communion. Cher enfant! puisse-t-il répondre aux grâces que Dieu lui fait!... puissent sa jeunesse et son âge mûr réaliser les promesses de son enfance!

Février 18...

Nous recevons de bonnes nouvelles de mon frère Léon; il a quitté la Morée, il voyage en Orient, et l'étude, l'amour de l'antiquité, l'aspect de ces belles contrées, ont peu à peu guéri la blessure de son cœur. Son voyage se prolongera encore deux ou trois années...

Mars 18...

J'observe depuis quelque temps un fait qui me remplit de joie. Julien, qui jusqu'ici choisissait pour ses lectures favorites des ouvrages de littérature ou d'histoire, s'est attaché, depuis cet hiver, aux livres religieux, controverse, dogme ou morale. Il a pris dans la bibliothèque de mon père et il a lu tour à tour Bossuet, Bourdaloue, De Maistre, et il me semble qu'il fait de leurs ouvrages un objet d'examen et d'étude... Mon Dieu! bénissez son travail, bénissez ses réflexions; *que la méditation de votre loi fasse ses délices*, et révèle enfin à son cœur l'éternelle vérité, qui est vous-même!

Avril 18...

Le grand jour de la première communion approche; mon pauvre Robert me semble bien disposé; il est plein de foi, de sincérité, de pieux désirs... Je jouis des beautés de cette âme qui s'épanouit sous mes yeux et qui se pare comme un autel pour recevoir son Créateur! Chère âme de mon enfant, puisses-tu rester toujours digne de cette faveur ineffable!... puisse l'épreuve de la vie te trouver fidèle et répondre à cette belle aube de l'adolescence, si pleine de fleurs et de promesses!

2 Mai 18...

J'inscris cette date, la plus belle de ma vie. Aujourd'hui mon fils, mon bien-aimé Robert, s'est approché pour la première fois de la sainte table, et Dieu, par une faveur signalée, a mis le comble à tous les bienfaits que j'ai reçus de sa bonté.

De grand matin, nous nous sommes rendus à l'église; je cherchai et je distinguai mon fils parmi ses compagnons à sa taille un peu plus élevée et à son attitude pleine de recueillement et de modestie. Je priais avec une intime confiance pour les premiers objets de mes affections sur la terre, pour mes enfants et pour mon mari; j'étais dans un de ces rares instants où l'on goûte Dieu présent et presque visible; il semblait qu'un léger voile me séparât seule de Celui que j'invoquais, et mon cœur, déjà si plein, déborda

(1) Ce récit est historique, nous avons seulement changé les dates.

de joie lorsque jetant les yeux sur Julien, je vis ses traits chéris couverts de larmes... Le chœur chantait le beau cantique :

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;

et notre fils s'avançait vers l'autel pour y recevoir le pain des anges... Ce bonheur ne peut se décrire.

De retour à la maison, après le déjeuner, mon mari me conduisit dans son cabinet et me fit asseoir auprès de lui. Il me prit la main et me dit : « Isabelle, es-tu contente? — Oui, certes, dis-je, comment ne le serais-je pas? — Hé bien, que dirais-tu si, d'un mot, je te rendais plus contente encore? — Que veux-tu dire? m'écriai-je en me penchant vers lui... mon cœur battait. — Écoute, reprit-il, Robert sort de l'enfance ; avant peu d'années il sera un jeune homme, il entrera dans le monde, il y rencontrera des écueils... or, je tiens avant tout à ce qu'il conserve la foi, les principes religieux que tu lui as inculqués, parce que je suis convaincu que la foi est la sauvegarde des mœurs et du bonheur. Mais cette foi, il la perdra, ces devoirs religieux, il les négligera, si moi-même je ne joins au conseil l'exemple, et si je lui ordonne des actes religieux dont je m'affranchirai tout le premier ; de deux choses l'une : ou sa foi, ou son respect filial périra dans ce conflit. Je ne veux ni l'un ni l'autre, et désormais Robert n'ira seul ni à l'église, ni à la sainte table. — Mon Dieu ! dis-je toute surprise, serait-ce possible? — Oui, répondit Julien en me serrant dans ses bras, et (je lis dans ta pensée, mon Isabelle) ma nouvelle ligne de conduite me sera dictée par la plus intime conviction. Ton exemple, chère femme, m'a attiré vers la religion ; j'ai lu, j'ai examiné, j'ai étudié ; la grâce de Dieu a fait le reste... je suis chrétien, et pour toujours ! »

Je l'écoutais avec délices et avec larmes! Grand Dieu! comment vous remercier ! Ah ! sans doute ceux qui nous ont précédés, nos dignes parents, notre Marie, notre petite colombe envolée au ciel, ont sollicité cette grâce de votre bonté, car j'étais bien indigne, moi, de l'obtenir ! Julien me regardait avec tendresse et il me dit enfin : « Je n'ai pas lu beaucoup de livres saints, mais j'en sais assez, mon Isabelle, pour t'appliquer ce passage : *Le cœur de son mari a mis sa confiance en elle... elle lui a rendu le bien et non le mal tous les jours de sa vie* (1). »

Je pleurais toujours, appuyée sur lui et remerciant tout bas le ciel... La porte s'ouvrit, et Robert vint se jeter dans nos bras...

Il est de bien beaux jours dans la vie !...

---

(1) Livre des Proverbes, XXXI. Éloge de la femme forte.

# LA CHASSE AUX FILS DE LA VIERGE.

Ce fut le 1er septembre que je me mis en route pour aller passer quinze bons jours de vacances chez le frère de ma mère, à deux lieues de la ville d'Honfleur. Je partais le cœur plein de joie ; car, outre que mon oncle est le meilleur des hommes, il possède une immense propriété non loin des bords de l'Océan, où tout se trouve réuni pour charmer et séduire un enfant de Paris !

J'allais revoir Henriette ! la fille adoptive de mon oncle, bonne et charmante enfant dont le cœur reconnaissant payait d'une tendresse extrême le soins que ce père adoptif avait fait prendre de son enfance isolée, et la bonne éducation qu'il lui faisait donner.

Henriette, orpheline à l'âge de deux ans, avait été mise en pension par mon oncle, et venait deux ou trois fois par an goûter à la ferme quelques-unes des joies de la famille. Pour ma part, mon cœur l'avait adoptée comme une sœur, et chaque année, en la retrouvant grandie et en voyant son jugement se former, je m'applaudissais de cette demi-parenté que le ciel s'était plu à créer entre nous.

Mon oncle fait valoir lui-même, et le vieux château, habité jadis par de grands et nobles seigneurs, a dû abdiquer ses allures anciennes pour revêtir, entre les mains du cultivateur, l'aspect d'une ferme opulente.

Une grande partie du parc a été réservée, et les chênes séculaires qui en font le principal ornement donnent asile à des milliers de petits oiseaux, heureux parasites vivant de rapine et de pillage et chantant du matin au soir des hymnes de bonheur et de joie !

Outre les sites pittoresques qui avoisinent le parc, de la belle terrasse qui l'entoure, l'œil charmé peut voir au loin les bords splendides de l'Océan ; les fraîches prairies qui sont les dépendances de la ferme sont couvertes de bestiaux, presque aussi blancs, presque aussi soignés que ceux que M. de Florian s'est plu à nous représenter ! Heureux et paisibles animaux ! jouissant largement du présent, sans prévision de l'avenir !

Mon oncle, malgré ses soixante ans, est aimable, vif, accort, bienveillant ; il passe pour un savant, mais sa science n'est en aucune façon entachée de pédantisme. Ce n'est point dans le fatras de livres plus ou moins poudreux qu'il la puise ; il la cherche dans la nature, il observe, il étudie, car c'est surtout pour les sciences naturelles qu'il s'est toujours senti du penchant. Aussi tout ce qu'il dit, tout ce qu'il raconte, intéresse ou amuse, et le plus léger brin d'herbe, comme le plus petit insecte, a sa page et son histoire. Malgré l'estime profonde dont il est entouré, il passe pour avoir dans l'esprit de certaines originalités. Il ne s'est pas marié, parce qu'il aurait craint, dit-il, de ne pas rendre une femme heureuse, et ne voulait pas lui imposer ses idées et ses goûts, qu'il assure être bizarres et excentriques.

Ce qui ajoutait encore à mon bonheur, c'était la surprise qu'un de mes cousins venait de me ménager en m'envoyant un beau fusil de chasse. Depuis long-

temps j'avais tenté déjà d'en obtenir un de la générosité de ma mère; mais, quoique j'eusse dix-huit ans bien sonnés, et déjà taille d'homme, ma bonne mère persistait à voir en moi l'enfant qu'elle avait bercé sur ses genoux, et sa sollicitude ne voulait croire ni à ma prudence, ni à ma capacité pour le maniement d'une arme à feu. Aussi, jusque-là, avait-elle résisté à toutes mes sollicitations, à toutes mes prières, et ce ne fut pas sans un mouvement de terreur qu'elle vit arriver le cadeau de Louis, mon cousin.

Lorsque j'arrivai chez mon oncle, je trouvai Henriette grandie et embellie; ce n'était pas encore une jeune fille, mais c'était déjà plus qu'un enfant. Il me sembla qu'elle avait beaucoup gagné sous le rapport du jugement et de l'instruction, et mon affection fraternelle en ressentit une véritable joie.

Après les premiers moments d'effusion, mon oncle jeta les yeux sur mon bagage. Et pour la première fois il aperçut mon fusil.

« Toi aussi, tu chasses, petit? (C'est ainsi que me nommait mon oncle.) Ta mère permet cela?

Alors tu chasseras hors de l'enclos, pour ne pas effrayer les pauvres oiseaux du parc ! »

Cela me parut une boutade de mon oncle. Je l'avais toujours vu empressé à satisfaire mes désirs, même mes caprices, et je ne concevais pas qu'il pût me contrarier en quoi que ce fût. Pourtant je me consolai bien vite en pensant que je trouverais au dehors plus de gibier peut-être que dans l'enclos, et je m'endormis heureux d'échapper à une impatience de quelques heures.

Quand je m'éveillai, il était sept heures du matin, et c'était à peine s'il faisait jour. Une pluie battante frappait à grand bruit sur les vitraux de ma chambre. L'eau tombait par torrents. Impossible de mettre les pieds dehors. Cela dura douze heures sans arrêter.

Je me sentais des accès de colère, et je ne savais à qui m'en prendre. J'avoue cependant que j'avais parfois la mauvaise pensée de chercher querelle à mon bon oncle ou à Henriette, pour un certain air narquois qu'ils prenaient chaque fois que je touchais à mon fusil.

« Voyez donc, mon oncle, si ce temps-là n'est pas fait pour moi! Je tiens de la générosité de Louis un fusil digne du meilleur chasseur; il y a autour de la ferme des endroits renommés pour la quantité du gibier, eh bien! impossible!

— Tu te reposeras encore aujourd'hui. Ce n'est que partie remise. Demain tu seras plus frais et plus dispos, et pour le moment ma bibliothèque est à ta disposition. »

Lire, quand j'avais rêvé lièvres et perdrix à rompre une gibecière! Il fallut pourtant se résigner; c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

Je m'enfermai dans la bibliothèque, dédaignant jusqu'aux lutineries de la pauvre Henriette.

Je rejetai avec colère toutes les œuvres philosophiques du siecle, je dédaignais les plus précieux ouvrages en histoire naturelle, lorsque enfin je tombai sur le *Manuel du Chasseur*... « Bon à étudier, me dis-je en le sortant des rayons... Ah! voici qui est singulier!» Et déjà je m'étais emparé d'une brochure soigneusement enveloppée, et portant pour titre : *Mémoire*, présenté à l'Institut, le 21 juillet 1806, par M. Dupont de Nemours, *sur le langage et les mœurs des Oiseaux*.

J'ouvre le livre du savant bien connu par de remarquables ouvrages et par ses études sur les animaux. Et d'abord je lis sans autre intérêt que celui de la curiosité... A chaque remarque, à chaque observation je souris avec incrédulité... Mais peu à peu mon attention se captive, s'enchaîne, et l'attrait que je prends à cette lecture est si vif, que j'oublie la pluie, que j'oublie mon fusil, que j'aurais même oublié la chasse si le temps eût été beau.

« Serait-il possible, me disais-je à demi persuadé, que l'on puisse avec un peu de patience et de persévérance arriver à connaître le langage des animaux, à le traduire en français presque mot à mot, ainsi que le prétend M. Dupont de Nemours, et comme on le fait de la langue des sauvages? Serait-il possible qu'ils fussent doués de l'intelligence et de la pensée qu'il leur accorde?

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'un léger frôlement me fit tourner la tête. Je vis alors, presque appuyée sur mon épaule, la tête blonde et mutine de mademoiselle Henriette lisant avec la plus audacieuse indiscrétion le livre que je méditais depuis une heure!

« Des notes sur les chants des oiseaux! s'écria-t-elle en riant. Oh! la singulière musique. Vois donc Henri, ce que dit l'alouette quand elle a laissé ses petits dans les blés et qu'elle s'élève à perte de vue... la voilà qui monte... écoute... mes petits! petits! petits! mes jolis, jolis, jolis, jolis, jolis, jolis, jolis petits!...

On ne l'entend plus.... Ah! que c'est bizarre! j'aime ce livre-là, moi.

— Voilà bien les jeunes filles, lui dis-je, impatienté, et avec un air de pédagogue, s'attachant toujours dans une lecture aux endroits frivoles!

— Oh! que vous êtes de mauvaise humeur aujourd'hui, Henri! est-ce ma faute si je suis tombée sur ce passage?» Et Henriette s'enfuit. Je dois l'avouer, je me trouvais heureux d'être seul.

Je relus alors le mémoire, pesant, commentant chacune des observations de l'auteur; et à partir de ce moment, je choisis dans la bibliothèque tout ce qui pouvait avoir rapport à ce que je venais de lire; les oiseaux surtout m'apparurent tout différents de ce que je les avais jugés jusque-là. Dans la vie domestique je les trouvais ingrats, égoïstes, et sans affection, je les vis à l'état de liberté, affectueux, intelligents: je trouvais parmi eux des exemples touchants d'amour maternel, de fraternité, de dévouement; et en pensant que pendant ces jours de vacances j'avais fondé une de mes plus grandes espérances de plaisir sur leur destruction, j'arrivais à me demander si ce n'était pas un véritable crime que de détruire ces petits êtres inoffensifs.

Le lendemain le temps était superbe. « Allons, me dit mon oncle en entrant dans ma chambre, lève-toi, Henri, le soleil dore la montagne Sainte-Catherine, la nuit a séché la terre, la chasse sera bonne.

— Henriette viendra-t-elle avec nous, mon oncle?

— Henriette dort encore, reprit mon oncle, et je n'ai pas jugé convenable de l'éveiller: le cœur humain a de lui-même d'assez mauvais instincts sans qu'on les développe par la vue d'une cruauté, que l'on est convenu d'appeler une récréation!

Je me levai promptement, je n'avais pas encore l'idée bien arrêtée de renoncer à ce plaisir; pourtant je dois l'avouer, j'aurais donné, je crois, mon beau fusil pour n'avoir pas lu M. Dupont de Nemours.

Je pris donc mon arme avec scrupule, avec une sorte de remords anticipé! — « Et vous, dis-je à mon

oncle en remplissant ma poudrière, ne prendrez-vous pas un fusil?

— Oh! moi c'est différent, je crois ma table assez bien garnie pour me passer d'un plat assez maigre, car en cet endroit il n'y a rien à prendre que des oiseaux, et je ne vois pas ici d'animal sauvage dont j'aie besoin de me délivrer? Je tue pourtant les moineaux francs, il le faut! car les petits dévastateurs deviendraient si nombreux qu'il n'y aurait bientôt plus assez de grains ou de raisins pour les nourrir, mais c'est toujours avec regret. Quant aux becs-fins, je les respecte, il nous débarrassent des chenilles et des insectes dont ils font leur unique nourriture, et nous devrions remercier le ciel de nous les envoyer!

—Auriez-vous donc mon oncle, les mêmes idées que M. Dupont de Nemours!

— Ah! me dit-il en riant, tu as lu son mémoire! qu'en penses-tu?

— Que les animaux n'ont d'intelligence que celle que nous leur communiquons... n'y a-t-il pas aussi quelques sectes religieuses qui défendent non-seulement la chasse, mais encore de manger aucun animal? Où en seraient Chevet et la table des gourmets s'il fallait s'arrêter à toutes ces folies d'imaginations malades, ou au moins puériles?

— Folies, folies, répéta mon oncle en secouant la tête de l'air du doute... chez un peuple qui passe pour le plus humain, le plus civilisé!... »

Nous arrivions à la petite porte du parc, mon oncle l'ouvrit, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu de vergers immenses. Quoique le temps fût superbe, le soleil commençait à pâlir, et sur les hauts pommiers semés çà et là à travers les meules d'épis dorés apparaissaient déjà, comme un présage d'hiver, quelques bouquets de feuilles sèches ou jaunies. Mon oncle me précédait de quelques pas, lorsqu'en se retournant il me dit : « Vois-tu là-haut sur la cime de ce peuplier argenté se dessiner la silhouette d'un corbeau aux ailes lustrées?

— Je le vois parfaitement.

— Il est là, reprit mon oncle, placé en sentinelle; il veille à la sûreté de la troupe qui dans ce moment est répandue dans les environs pour y chercher sa nourriture! c'est le doyen de la bande, c'est à sa vieille expérience que tous se confient; admire avec quelle intelligence il s'acquitte de ses fonctions!

Voici devant nous deux cultivateurs débouchant du sentier tournant qui nous met encore pour quelques instants à l'abri de la vue de l'oiseau! ils vont passer près de l'arbre sur lequel il est perché... Les voici... l'un de ces deux hommes porte une faux dont la lame, large et brillante, étincelle sous les rayons du soleil! l'autre est muni de divers instruments : un râteau, un panier, des sacs; objets qui par leur volume devraient effrayer notre sentinelle... Il n'en est rien cependant, et loin de paraître inquiet, l'oiseau rusé semble même braver les deux passants, car il vient à l'instant de descendre de son observatoire, et de ramasser presque à leurs pieds quelques insectes dont il fera provisoirement sa nourriture; et il remonte sans se presser vers le poste que la confiance de ses compagnons lui a assigné !

Mais nous voici nous mêmes parvenus au point du sentier d'où il peut commencer à nous apercevoir... Pourquoi ces cris? cette agitation? la troupe est avertie, un danger la menace! toute la bande se rassemble et part dans les airs, s'élevant à perte de vue! est-ce parce que nous les avons effrayés? cependant notre costume n'a rien de tranchant, nos vêtements sont gris, nos casquettes de chasse peu apparentes!... mais à la première inspection, au premier coup d'œil, maître corbeau a reconnu que l'un de nous portait un fusil, et s'il a bravé la faux du cultivateur, il connaît bien la portée de l'arme à feu!

— En vérité, mon oncle, si je ne l'avais vu de mes propres yeux je ne le croirais pas; quelle ruse! quelle finesse chez ces oiseaux!

— Tu viens d'avoir une preuve de cette intelligence que tu niais il n'y a qu'un instant : avec un peu d'observation, on retrouve les mêmes exemples à chaque pas. »

Nous étions arrivés en causant jusque près de la maison d'un des fermiers de mon oncle, lorsque j'aperçus tout à coup un nuage d'hirondelles, l'air en était obscurci, elles décrivaient des cercles, se croisaient en tous sens, babillaient, caquetaient, criaient, et faisaient un bruit à en être assourdi.

Je regardais mon oncle de l'air de la surprise.

« Cela t'étonne, me dit-il, enfant de Paris! c'est le conseil général qui s'assemble!

Le froid s'est déjà fait sentir, le moucheron devient rare, il faut partir! il faut aller chercher au loin un climat plus doux et une nourriture plus abondante... Voici les escadrons voyageurs; ils se rangent, ils s'organisent... Déjà la plus expérimentée a donné le signal du départ, mais il y a quelques retardataires! en attendant, on discute; sans doute sur les lieux à parcourir, sur l'ordre à tenir pendant le voyage. Pauvres petites exilées! combien d'elles ne pourront pas atteindre les bords de cette autre patrie qui doit les protéger contre la mauvaise saison! combien ne reverront pas la fenêtre, la grange, la cheminée, où se trouve encore suspendu leur berceau! Heureuses si en s'accrochant aux voiles, aux mâts des navires, elles peuvent reposer leurs ailes fatiguées et échapper à une mort presque certaine!

Hélas! ce ne sont pas seulement les hirondelles qui s'apprêtent à quitter notre pays! plus de joyeuses chansons! plus d'hymnes au printemps! Adieux nos jolis musiciens des bois, leur voix a pris des sons plus graves, et leurs légères cadences se changent en cris de détresse et d'épouvante! Oh! fuyez, fauvettes et rossignols, charmants rouges-gorges, petites mésanges à la couleur du ciel! car ni les grâces coquettes de votre mignon corsage, ni la douce poésie de vos chants, ne sauraient trouver grâce devant nos filets, nos piéges et nos armes! fuyez! votre joli bec fin ne viendra plus chercher l'insecte jusque dans la corolle des fleurs! En vain vous proclamez votre innocence et les services que vous rendez aux hommes! les barbares sont sourds... l'éclair brille, le coup part... c'est une jeune fauvette qui vient de tomber!... la plus jolie, la meilleure chanteuse du bosquet!... la pauvre petite penche la tête, ses yeux se ferment, elle n'essaie ni de se venger ni de se défendre !

Mais peut-être que l'auteur de ce drame si triste était, comme le loup dans le bois, poussé par la nécessité! peut-être était-ce pour lui une impérieuse condition d'existence?... Non... c'est un plaisir du luxe! un délassement de l'opulence! »

Mon oncle s'arrêta tout à coup en souriant : « Tu dois me trouver bien sévère aujourd'hui, mon cher Henri, mais j'oublie toujours que je vis en sauvage et qu'au point de vue du monde mes idées sont absurdes... Que

veux-tu! je juge en naturaliste, et devant la nature les plus petits êtres ont leur valeur et leurs droits.

Les hirondelles vivent en société, elles s'aiment entre elles, et, moins égoïstes que les hommes, elles ne s'appellent jamais en vain dans le danger. Je puis t'en donner un exemple.

Une jeune hirondelle se laissa un jour enfermer dans une des grandes salles de l'Institut, où l'on ne se réunissait que tous les mois environ. Le domestique chargé du nettoyage de l'appartement fut très-surpris, en y entrant au bout de quinze jours, de la trouver pleine de vie et de santé; il chercha en vain de tous côtés, mais rien ne put lui apporter la solution de ce problème. Dans sa surprise, il résolut de se cacher, et de regarder à travers un rideau, ce qu'il fit; or, depuis une heure environ, il était établi dans sa cachette, lorsqu'il entendit un appel, auquel répondit aussitôt la petite prisonnière. Puis l'appel fut suivi de gazouillements très-doux, comme ceux d'une mère qui donne à manger à ses enfants. Quel ne fut pas alors son étonnement en voyant l'hirondelle s'approcher, se cramponner au coin d'un des carreaux de la fenêtre, et recevoir de ses compagnes empressées la nourriture qui lui était nécessaire! Après avoir enlevé juste assez de mastic au coin de la vitre pour y passer le bec, elles venaient l'une après l'autre lui apporter leur chasse. Le domestique s'empressa de donner la liberté à la petite captive, et M. Cuvier a consacré ce fait dans ses intéressants mémoires.

Les mésanges, qui sont cruelles, et tuent sans pitié tous les oiseaux que l'on enferme dans une cage avec elles, se secourent et s'aiment beaucoup; une d'elles, en faisant son nid, fut prise par la patte dans un lacet qu'elle y avait apporté, elle voltigea quelques instants, mais une fois sa force épuisée, elle s'agitait et pendait au bout du lacet en poussant des cris de détresse. En un instant les mésanges des environs se réunirent, toutes poussaient le cri d'effroi et de pitié. Après une longue hésitation et un conseil tumultueux, une d'entre elles inventa un moyen de délivrer leur compagne, et elle le fit comprendre aux autres en commençant elle-même l'exécution du plan qu'elle avait adopté. Elle vint donner en passant, comme à une course de bague, un violent coup de bec à la ficelle; toutes arrivèrent à leur tour, en faisant le même manége. Ces coups dirigés sur le même point se succédaient de seconde en seconde, et plus promptement encore. Une demi-heure de ce travail fut suffisante pour couper le lacet et mettre la captive en liberté.

Alors la troupe s'éclaircit un peu, quoiqu'il en restât une grande partie jusqu'à la nuit, parlant toujours, mais d'une voix qui n'avait plus d'anxiété, et comme se faisant mutuellement des félicitations et des récits.

Maintenant, poursuivit mon oncle, que tu viens de voir jusqu'où peut aller la fraternité des oiseaux et leur obligeance entre eux, veux-tu que je te donne des exemples d'amour paternel, maternel, conjugal? Prenons au hasard. Tu connais la perdrix? Elle fait son nid sur la terre; il consiste en quelques brins d'herbes sèches, et n'est pas artistement façonné comme celui de quelques oiseaux. Le mâle partage avec la femelle les soins à donner à la couvée, et si l'un des deux s'éloigne pour prendre de la nourriture, l'autre le remplace aussitôt et veille à la sureté de la jeune famille. Il arrive quelquefois qu'un chasseur et son chien viennent à les découvrir: alors le mâle pousse des cris, et court en boitant comme s'il était blessé, traînant les ailes, et provoquant ainsi le chien à le poursuivre. Trompé par cette ruse, et se croyant prêt à saisir une proie facile, le chien la poursuit avec acharnement. Pendant que l'oiseau rusé l'entraîne ainsi fort loin, la femelle fuit avec ses petits dans une direction opposée. Quand il croit sa famille en sureté, le mâle prend tout à coup son vol aux yeux du chien crédule, dont rien ne peut égaler le désappointement en voyant qu'il a été pris pour dupe!

Devant de semblables faits serait-il permis de douter de l'intelligence des animaux à l'état de liberté? Qui donc a appris à ce pauvre père cette ruse d'amour dont un homme serait fier? Qui donc a mis dans son cœur une tendresse dont on pourrait croire seulement une mère capable?

Et le pigeon? cet oiseau si doux! l'emblème des affections de famille! il soigne, il caresse ses petits longtemps après qu'ils peuvent se passer de lui. Qu'il est touchant par l'affection qu'il porte à sa compagne! par la tendresse qu'il lui témoigne! J'avais fait construire, il y a quelques années, un joli pigeonnier dans la partie du jardin qui touche presque à la maison; j'y mis une paire de pigeons, blancs comme l'albâtre, aux yeux de rubis et aux pieds couleur de rose; rien de si gracieux que ce jeune couple, rien de si uni et de si tendre. Vers le midi, l'heureux ménage allait faire une excursion dans les plaines environnantes, volant côte à côte, s'arrêtant sur le même toit, s'abritant sous le même couvert, et se prodiguant dans leur promenade journalière mille douces caresses, mille soins des plus tendres.

Mais, hélas! voici qu'un triste jour d'hiver, où la terre était couverte de neige, où le givre tombait sec et durci, je vis dans l'après-midi un de mes pigeons s'abattre sur le colombier, il était seul! C'était le mâle, ses belles ailes blanches me parurent ternes et salies, il était triste et portait la tête basse! Qu'était devenue sa jolie compagne? Avait-elle été la proie d'un chasseur? Qu'était-il arrivé à l'innocent oiseau? Je l'ignore encore aujourd'hui.

Pendant plus d'un mois le pauvre mari vécut seul, tristement, mangeant peu, ne sortant plus, lorsqu'un jour je le vis, contre ses nouvelles habitudes, prendre son vol vers la plaine! Je ne m'en inquiétai pas, au contraire, j'éprouvai un certain plaisir à penser qu'il avait enfin triomphé d'une douleur sans remède; mais le soir vint, et le pigeon ne revint pas!

Il s'écoula trois grands mois, les plus tristes de la mauvaise saison; le colombier, ouvert à tous les vents, ne paraissait plus être là que pour me rappeler une catastrophe, lorsqu'un jour de printemps je vis descendre sur le toit un pigeon blanc accompagné d'un second, mais diversement chamarré de brun. Le blanc entra le premier, puis il sembla inviter son compagnon à entrer, ce que celui-ci fit sur-le-champ et sans paraître se faire prier. O joie! c'était bien mon joli oiseau, qui, ne pouvant plus supporter l'isolement, revenait avec une compagne à laquelle il avait dit sans doute dans son plus doux langage: Viens habiter mon colombier, il est bien situé, bien approvisionné, bien confortable! tu seras ma compagne, ma famille, et j'aurai pour toi tant de soins que tu oublieras bientôt la demeure et le pays que je te fais quitter!

Veux-tu me suivre maintenant, poursuivit mon oncle, dans ce beau pays où croissent la vanille et le

jasmin de Virginie? voici un colibri, le plus petit des oiseaux-mouches! Regarde ce nid délicat, tapissé de graines à aigrettes soyeuses, et suspendu entre deux branches d'oranger; le mâle berce ses petits, il les caresse, il partage avec sa jolie compagne les soins du ménage; il va, il vient, rapporte de la nourriture... retourne encore... Mais... ô terreur! il vient d'apercevoir sur l'écorce lisse de l'arbuste un monstre hideux, son plus terrible ennemi!... Son corps est hérissé de poils durs et épineux; huit yeux placés sur sa poitrine jettent un feu rougeâtre; il marche sur dix jambes velues et terminées par de longues griffes comme celles du tigre; deux bras placés devant son horrible bouche lui servent non-seulement à saisir sa proie, mais encore à l'empoisonner, car il distille le poison le plus terrible... Déjà l'affreuse araignée, car tu as reconnu la mygale auriculaire, avance la patte, elle a découvert le nid, elle s'apprête à le saisir... Que penses-tu que fasse le pauvre petit oiseau-mouche? Crois-tu qu'il essaiera de fuir?... Non, car le ciel a mis dans son cœur ce sublime amour qui se dévoue, qui s'immole pour sa famille!...

Colibri se précipite sur le monstre, trois fois plus gros que lui et dix fois mieux armé; il essaie de détourner son attention en le provoquant, il voltige autour de lui, le harcèle, le frappe dans ses huit prunelles avec un courage héroïque... Mais, hélas! son petit bec est impuissant, et dans cette lutte terrible le monstre étend le bras, ouvre la griffe, saisit le pauvre oiseau-mouche par une de ses jolies pattes roses, l'attire à lui, passe un câble de soie autour de ses ailes d'azur... et le serre impitoyablement dans un maillot de soie luisante et gommée...

C'en est fait! Colibri est vaincu! il jette un dernier regard à sa compagne, qui, loin de fuir, se baisse sur son nid toute palpitante de terreur, et se dévoue elle-même à une mort certaine dans l'espoir de sauver ses petits!...

Passons maintenant dans les régions opposées, sous le pôle glacé! nous y verrons un oiseau dont l'amour maternel ne se rebute jamais; nous verrons comment l'homme sait exploiter cette tendresse à son bénéfice, et le parti qu'il en tire! Je veux te parler de l'eider ou édredon, dont nous tirons le duvet de ce nom. Ce bel oiseau, qui appartient à la famille des canards, fait son nid sur des terres baignées par les eaux de la mer, il l'abrite au milieu de quelques pierres cachées dans l'herbe et les fougères. Le mâle et la femelle y travaillent tous deux; lorsqu'il est construit, la femelle en tapisse le fond et les bords d'un fin duvet qu'elle arrache de sa poitrine et de ses ailes, et qu'elle entasse jusqu'à ce qu'il lui paraisse assez moelleux, assez épais. Dans cette famille d'oiseaux, le mâle ne remplace pas la femelle sur le nid, et lorsqu'elle est obligée d'aller chercher sa nourriture, elle le recouvre de ce duvet, qui est si soyeux et si fin, qu'il maintient les œufs aussi chauds que lorsque la mère les couve! Mais un malheur qu'elle n'a pas prévu! c'est qu'il arrive le plus souvent qu'elle trouve le nid vide et dégarni de toute espèce de duvet; non que l'homme ait enlevé les œufs pour se nourrir, ils ne sont plus bons dès qu'ils ont été couvés, mais pour forcer le pauvre oiseau à se dépouiller une seconde fois; c'est cette plume précieuse que nous connaissons sous le nom d'édredon. La bonne mère ne se décourage pas, elle recommence; mais à la troisième fois, comme elle est nue et n'a plus rien dont elle puisse se dépouiller, le mâle se dépouille à son tour; on s'en aperçoit aisément à la couleur du duvet et à sa qualité, qui est très-inférieure. Cette dernière fois on ne dérange plus la couveuse, qui, découragée, ne reviendrait plus à la saison suivante.

Quand la troisième couvée est terminée, les petits et la mère disparaissent tout à coup, et il n'est pas rare à cette époque de rencontrer près des rivages des troupes de petits que la femelle surveille sur les vagues, ainsi qu'une poule le fait dans un champ. C'est en Islande, en Laponie, au Spitzberg, que l'eider se rencontre en grand nombre. On choisit un temps bien sec pour lui enlever son duvet, afin qu'il ne soit imprégné d'aucune humidité. Il est alors si léger, si doux, si élastique, que plusieurs livres suffisent à faire un couvre-pied de très-grande dimension et forment un si petit volume qu'on pourrait, étant bien serré, le cacher entre les deux mains.

Dans les contrées glacées, cette chasse est parfois très-dangereuse, car pour aller à la recherche des nids, il faut s'aventurer sur des plans glissants et suspendus au-dessus des mers! Des hommes armés de crochets aux pieds viennent risquer leur vie pour nous vendre un préservatif du froid dont ils se servent rarement eux-mêmes, car ils préfèrent les fourrures.

Il est aussi des endroits où ces oiseaux viennent régulièrement et de préférence; ces endroits constituent des propriétés qui se vendent ou se transmettent en héritage comme on ferait d'une maison ou d'un champ; ce bien est d'un rapport si beau et si certain, qu'il y avait autrefois dans ces divers pays des lois sévères qui défendaient de tuer ces oiseaux. Malgré cela, le nombre en diminue chaque jour; ils se retirent de plus en plus dans des retraites inaccessibles. »

Nous nous étions assis. Mon oncle tira sa montre: « Onze heures! dit-il en se levant.

— Quoi déjà! dis-je avec surprise. Pauvre Henriette! comme elle doit m'en vouloir de l'avoir ainsi délaissée! Oh! mais vous prendrez le péché sur votre compte, mon oncle! vous captivez si bien l'attention, que l'on oublie, tout en vous écoutant, jusqu'à son appétit!

— Tu le vois, dit mon oncle d'un air radieux, car je venais de flatter sans le vouloir sa passion favorite, il est des plaisirs qui valent ceux de la chasse. Je t'ai fait connaître les mœurs de quelques oiseaux, et je te les ai montrés doux, aimants, et pleins d'intérêt; mais que serait-ce si je te les faisais voir, les uns musiciens, les autres architectes, ouvriers maçons ou charpentiers? si je te faisais examiner ces nids divers, construits sur toutes sortes de formes, avec un art inimitable et une prévision d'amour maternel dignes du Créateur qui a donné à ces petits êtres tant d'adresse et d'amour maternel? »

Nous n'étions plus qu'à cent pas de la porte du verger, lorsque nous vîmes accourir Henriette, qui, inquiète de notre longue absence, avait pris le parti de venir nous chercher.

« Ma pauvre Henriette! lui dis-je en courant aussi au-devant d'elle, croirais-tu qu'en écoutant mon oncle je t'avais oubliée?

— Oh! dit-elle en me tendant la main, je ne t'en veux pas. *Père* n'en fait jamais d'autres! Vous allez être grondés tous deux, ajouta-t-elle en riant; voilà trois fois que Geneviève met le déjeuner sur la table!

— Ah ! dit mon oncle en riant, voilà des crimes impardonnables! Mais d'où viens-tu donc ainsi avec ton filet à papillons ? Tu n'as pas fait, je le suppose, une chasse abondante ; les fleurs et les papillons aiment mieux l'été que l'automne.

— Aussi n'est-ce point après eux que je cours... Regardez ces fils blancs et déliés qui voltigent dans le verger ; Geneviève dit que ce sont les fils de la vierge Marie, et que cela porte bonheur aux jeunes filles, lorsqu'elles peuvent en amasser une certaine quantité. Voyez-vous, père, ce sont les débris de la fine soie que la Vierge file ; elle commence à la fin de septembre... et ils se répandent dans les champs...»

Henriette s'arrêta tout à coup, elle venait de voir sur les lèvres de mon oncle glisser le sourire de l'incrédulité.

« Enfant ! dit-il en hochant doucement la tête, il m'en coûte de détruire ta naïve erreur ; mais ce que, tu prends pour une soie tissue des mains de la sainte Vierge, n'est autre chose que la toile de jeunes araignées que le vent a enlevées des buissons ou des arbres pour les transporter souvent à cinquante lieues de là. Enfermées dans leurs chars légers, ces sortes de divinités aériennes voltigent ainsi entraînées dans l'atmosphère et traversent tranquillement les nuages, où l'humidité et les variations de l'atmostphère font subir à leurs toiles diverses modifications, et les rendent à nos yeux d'une éclatante blancheur. La petite araignée que ces fils contient est connue des naturalistes sous le nom d'araignée aéronaute. »

Mon oncle n'avait pas terminé, qu'Henriette avait repoussé avec une sorte d'horreur le filet enveloppé d'un réseau de cette soie, qu'elle était à l'instant même si glorieuse de posséder. Mais comme la perte d'une illusion entraîne toujours un désappointement et nous est toujours sensible, l'enfant marchait la tête basse, pensive et boudeuse.

Nous étions arrivés ; Geneviève vint au devant de nous d'un air de mauvaise humeur ; elle se radoucit pourtant en me voyant le fusil au bras. « Monsieur a-t-il fait bonne chasse ? me dit-elle en jetant les yeux sur mon carnier peu rebondi.

— Demandez à mon oncle, ma chère Geneviève. »

Sans doute la vieille domestique comprit sur-le-champ comment les choses s'étaient passées, car elle ajouta en faisant une moue fort comique : « Oh ! je savais bien qu'avec *Monsieur* ça n'était pas la peine de se charger d'un fusil ; aussi, depuis vingt-cinq ans que je suis à son service, je n'ai pas encore vu sur la table un seul bec-fin.

— En récompense, on y voit souvent, reprit mon oncle, d'excellents saumons ou de fort belles truites; et pour te dédommager, ma chère Geneviève, j'aurais bien du malheur si je ne te rapportais l'un ou l'autre. Veux-tu venir demain matin à la pêche, Henri? Je vous préviens, mes enfants, qu'il faut être matinal, car Henriette en sera.

— Si je le veux ! J'adore la pêche !... Mais, mon oncle, ajoutai-je en riant, et l'histoire naturelle des poissons ?

— Elle est peu intéressante, et je t'avoue que cette classe d'animaux n'a jamais éveillé mes sympathies qu'à table ; d'ailleurs, il ne faut pas tomber d'un excès dans un autre : la grande chasse et la pêche ajoutent d'une manière sensible aux ressources d'une consommation qui chaque jour devient plus exigeante, l'homme trouve là son excuse; mais tuer d'innocents petits oiseaux dont le mince produit ne peut s'apercevoir, c'est contrarier évidemment le but du Créateur : il nous a donné ces êtres gracieux dans un jour de sourire et de grâce ; gardons-nous de les détruire sans nécessité.

— Ainsi, tu ne chasseras plus aux oiseaux, me dit Henriette d'un air à gagner la plus mauvaise cause possible.

— Je te le promets. A une condition pourtant, ajoutai-je en riant, c'est que toi-même tu ne chasseras plus aux fils de la Vierge ! »

L. Leneveux.

# AMITIÉS.

Le soir où j'arrivai, le chien noir dans sa loge
Aboya ; les deux chats accroupis sous l'horloge
Hérissèrent leurs poils, et l'enfant réveillé
Dans son berceau se prit à vagir, effrayé,
La fermière sur moi fixait un œil farouche ; —
Si j'arrive aujourd'hui, le rire est sur sa bouche,
L'enfant me tend les bras au bord de son berceau,
Le chien sur mes genoux vient poser son museau,
Sur la cendre à mes pieds les chats viennent de même :
— Les voilà tous amis de celui qui les aime. —

A. Brizeux.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE NOVEMBRE.

Maurice de Sully, né à Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille de paysans, conduisit les troupeaux dans son enfance, mais sa piété le porta vers le sacerdoce, et ses vertus, son goût pour l'étude l'élevèrent aux plus hautes dignités. Il fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard, et il jeta les fondements de l'église cathédrale de Notre-Dame. Sa piété, sa charité, sa modestie, son savoir le rendirent extrêmement cher à ses contemporains. Il mourut en 1195.

Maximilien-Maurice de Sully-Béthune, baron de Rosny, entra dès l'âge de dix ans au service du roi de Navarre, et il fut le compagnon inséparable de Henri IV, son appui dans la mauvaise fortune, son ministre quand le Béarnais fut monté sur le trône, et son ami en tout temps. Sully se distingua particulièrement à la bataille d'Arques, à celle de Livry, à la prise de Dreux, de Laon. Nommé en 1590 intendant des finances, il porta l'ordre, l'économie, la lumière dans toutes les branches de ce service important. Son ambassade en Angleterre, auprès de Jacques Ier, attacha ce prince à la politique de Henri IV. Après la mort de son maître, il se retira de la cour, vécut sur ses terres, où il s'occupa à écrire ses mémoires, qu'il intitula ses *Œconomies*. Sully mourut très-vieux, en 1641.

# LE PROGRÈS MUSICAL

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

**N° 12.**

Dans tous nos catalogues de cette année, nous avons donné beaucoup de musique de piano et laissé peu de place à celle de chant. Jugeant qu'il serait agréable aux abonnées qui n'ont pas encore reçu toute leur musique d'avoir une liste plus importante et spécialement composée de morceaux choisis dans les meilleures partitions des grands compositeurs d'opéras, nous avons consacré ce dernier numéro de 1855 à l'énumération des œuvres dues aux maîtres illustres dont tous les amateurs de musique sérieuse apprécient le génie.

Nous signalons particulièrement à l'attention de nos jeunes lectrices les airs d'opéras suivants : *le Barbier de Séville*, *Roberto-Bruce*, *la Donna del Lago*, *l'Italienne à Alger*, *Otello*, *Semiramide*, *Tancredi*, de Rossini ; *Anna Bolena*, *l'Elisir d'Amore*, *Maria di Rudens*, *Pia de Tolomei*, de Donizetti; *Beatrice di Tenda*, *Norma*, *la Sonnambula*, de Bellini; *Il Giuramento*, *Donna Caritea*, *le illustri rivali*, de Mercadante; *Eleonora di Guienna*, *Maria d'Inghilterra*, de Bonoldi; *Romeo et Giulietta*, de Vaccaj ; et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de désigner ici. Nous espérons qu'on appréciera le motif qui nous a engagé à préférer des paroles italiennes.

Les personnes qui s'abonneront pour l'année 1856 auront également le droit de désigner dans leurs demandes de musique tous les morceaux ci-dessus qui paraîtront successivement de mois en mois, dans chaque catalogue.

Nous croyons nécessaire de rappeler à nos lectrices les avantages qu'offre le PROGRÈS MUSICAL. Ainsi, en ajoutant 6 *francs par an* au prix de l'abonnement au Journal des Demoiselles, on a droit à choisir des morceaux de musique, dont les titres sont offerts chaque mois au choix des abonnées, et cela jusqu'à concurrence de 50 FRANCS, PRIX MARQUÉ, de sorte qu'on ne paie que 6 francs ce que l'on paierait 25 en s'adressant directement aux éditeurs; on a, en outre, la facilité de pouvoir s'adresser au bureau du Journal, BOULEVARD DES ITALIENS, N° 1, pour se procurer toute espèce de musique nouvelle ou ancienne, AVEC 66 POUR CENT DE REMISE, au lieu de 50 que font seulement les éditeurs.

Nous n'avons pas besoin de dire que toutes les œuvres qui font partie de nos catalogues sont puisées aux meilleures sources, les noms que nous avons cités plus haut le prouvent assez.

# ÉDUCATION MUSICALE.

A partir du 1er janvier 1856, nous publierons pour nos jeunes lectrices une série d'articles sur l'harmonie théorique et pratique (1), essentiels à l'éducation musicale des personnes qui veulent s'occuper sérieusement de l'art. On serait dans une grande erreur si l'on s'imaginait que de telles notions sont inutiles aux personnes qui, ne se destinant pas au professorat, n'ont d'autre ambition que d'exécuter dans le monde quelques quadrilles ou polkas. De même qu'il faut savoir lire pour s'initier aux chefs-d'œuvre des grands écrivains, il faut aussi savoir lire pour s'amuser innocemment d'un conte de Perrault ou d'un roman de madame de Genlis. L'harmonie est à la musique ce que l'orthographe est à la langue française, ce que le chiffre est au calcul, la base de l'art, la première pierre du monument qui doit s'élever avec le temps et le travail. Il nous semble donc indispensable de donner quelques indications à nos lectrices sur cette science à laquelle on a dû les Mozart et les Beethoven.

La puissance à la fois douce et majestueuse de ses sons prolongés, la combinaison de ses claviers, les effets prodigieux qu'en obtient l'improvisateur, font de l'orgue l'instrument le plus propre à démontrer les principes de l'harmonie : aussi les professeurs ont compris ses immenses ressources, et s'en servent pour commencer l'instruction musicale de leurs élèves.

Quelques passages des écrivains de l'antiquité, notamment de Vitruve, ont mis à la torture les commentateurs qui voulaient éclaircir ce que ces écrivains entendaient par l'*orgue hydraulique*, dont ils attribuent l'invention à Ctésibius, mathématicien d'Alexandrie, qui a vécu du temps de Ptolémée-Évergète. Vraisemblablement on ne saura jamais quel était le mécanisme de cet orgue hydraulique. Quant à l'orgue *pneumatique*, c'est-à-dire celui qui est mis en vibration par l'action de l'air, qu'on dit aussi avoir été connu des anciens, sans autre garantie que celle de quelques passages obscurs de divers écrivains, il est probable que ce n'était que l'instrument rustique des Écossais et des Auvergnats, que nous nommons *cornemuse*, et qui est arrivé par degrés à l'état de perfection où se trouve l'orgue aujourd'hui.

L'orgue le plus ancien dont il est fait mention dans l'histoire est celui que l'empereur Constantin-Copronyme envoya en 757 à Pepin, père de Charlemagne. Ce fut le premier qui parut en France. On le plaça dans l'église de Saint-Corneille, à Compiègne. Cet orgue était excessivement petit, et portatif, comme celui qui fut construit par un Arabe nommé Giafar, et qui fut envoyé à Charlemagne par le calife de Bagdad.

Grégoire, prêtre vénitien, paraît avoir été le premier qui essaya de construire des orgues en Europe

(1) Ce que nous dirons sur l'harmonie, sera tiré de notes autographes de mademoiselle JULIETTE DILLON.

En 826, il fut chargé par Louis le Pieux d'en faire un pour l'église d'Aix-la-Chapelle. Les progrès dans l'art de construire cet instrument furent peu rapides; il paraît même que ce ne fut qu'au quatorzième siècle que cet art commença à se développer. François Landino, surnommé *Francesco degli organi*, à cause de son habileté sur cet instrument, y fit beaucoup d'améliorations vers 1350. En 1470, un Allemand nommé *Bernard Mured*, organiste à Venise, inventa les pédales.

Un grand orgue ancien a ordinairement quatre ou cinq claviers pour les mains et un clavier aux pieds, qu'on nomme *clavier de pédales*. Le premier clavier appartient à un petit orgue séparé, dont le nom est *positif*. Le second clavier est ordinairement celui du grand orgue; il peut se réunir au premier pour jouer les deux orgues ensemble. On y ajoute quelquefois un troisième clavier, qu'on nomme *clavier de bombarde*, sur lequel on joue les jeux d'anches (1) les plus forts. Le quatrième clavier sert pour les solos; on l'appelle *clavier de récit*. Le cinquième clavier est destiné à produire des effets d'*écho*. Quant au clavier des pédales, il sert à l'organiste pour jouer la basse, lorsqu'il veut disposer de sa main gauche pour exécuter des parties intermédiaires. Ces anciennes dispositions ont été modifiées depuis peu d'années.

On a longtemps regretté que l'orgue, qui est pourvu d'une si grande puissance d'effet, ne fût point *expressif*, c'est-à-dire qu'on ne pût lui donner les moyens d'augmenter et de diminuer graduellement l'intensité du son. Sébastien Érard entreprit de construire un piano organisé, dans lequel les sons étaient expressifs par la pression du doigt sur la touche; il avait réussi complètement lorsque les troubles de la révolution se manifestèrent, et les choses en demeurèrent là. Depuis lors, un amateur instruit, nommé Grenié, imagina de rendre l'orgue expressif au moyen d'une pédale dont la pression plus ou moins forte donne aux sons une intensité plus ou moins grande. Érard a perfectionné l'orgue en réunissant dans un seul instrument, construit pour la chapelle du roi Charles X, le genre de l'expression de la pédale sur les claviers du grand orgue à l'expression du doigt sur le troisième clavier. Cet instrument a été détruit en juillet 1830. Dans ces derniers temps, la construction des orgues françaises a fait de grands progrès, sous le rapport de l'harmonie des jeux, de leur variété, et sous celui du mécanisme. Cependant il y a aujourd'hui trop de tendance à donner à l'instrument un caractère d'orchestre moderne; ses combinaisons anciennes, un peu rudes peut-être, avaient plus de majesté, plus d'onction chrétienne. Il y avait quelque chose à faire, des perfectionnements à introduire; mais il fallait, a dit M. Fétis, rester dans de certaines limites et ne pas chercher une transformation complète.

MARIE LASSAVEUR.

(1) Trompettes, clairons, bombardes, voix humaines, etc.

# REVUE MUSICALE.

Nous sommes un peu de l'avis de M. Azaïs, qui, en vrai philosophe, voit une compensation à tous les mécomptes de la vie. Ainsi, le monde de la nature s'est endormi; le monde civilisé se réveille. L'hirondelle a fui notre ciel pour trouver de plus doux climats; l'artiste revient de ses lointains voyages, nous apporter de nouvelles chansons. Il faut donc en conclure que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La réputation de galanterie et de bravoure du *Housard de Berchini* a donné l'idée à M. Rosier de composer un opéra-comique en deux actes dont M. Adolphe Adam a fait la musique. Mais, contrairement à l'attente du public qui connaît la célébrité de ces gais disciples de Mars, nous nous sommes trouvés en pleine bergerie, comme au bon temps de M. Berquin, et nous avons admiré la douceur du mouton en uniforme qui s'est chargé du rôle de héros, dans cette petite esquisse semi-pastorale. Grâce au talent remarquable de M. Adam, M. Rosier n'a pas eu besoin de se mettre en frais. L'élégance, la gaieté, la verve de la musique ont fait oublier l'insuffisance de l'œuvre littéraire. Bref le *Housard de Berchini* restera au répertoire de l'Opéra-Comique, comme une excellente partition. L'ouverture a des allures qui sentent la vie des camps et l'insouciance du soldat. Une marche de caractère fort allègre semble pousser les escadrons joyeux à une bataille et à une conquête. Au lever du rideau le chœur des villageois est bien dans le sens rustique qui convient à la situation; l'air du recruteur, parfaitement chanté, et un chœur en six-huit enlèvent cette brillante introduction. Les couplets de la mère Vachau et du père Goulard sont d'une facture très-franche. Un duettino entre Rosette et Martin,

J'arrivons de Paris,
J'arrivons de Versailles.

est d'une simplicité amusante et gracieuse; mais la partie la plus saillante du premier acte est sans contredit un trio en *mi bémol*, orchestré avec un soin, une grâce et une verve charmantes. La phrase

Au printemps de la vie,

chantée d'abord par Bataille, et reprise en trio, est la même que celle de l'andante de l'ouverture. Elle est pleine de mélodie, et le public l'a vivement applaudie.

Au deuxième acte on a écouté avec plaisir l'air de Rosette, celui de Gérard, un trio comique fort amusant, et le duo des adieux de village. La chanson du *Housard de Berchini* deviendra certainement populaire, et nous l'entendrons plus d'une fois retentir dans les carrefours, sur les orgues de Barbarie. Si, pour quelques-uns, cette appréciation est une critique, elle est un éloge pour tous ceux qui se rappellent que les plus belles productions de nos grands maîtres nous ont bien souvent écorché les oreilles, interprétées par ces sortes d'instruments.

Dans beaucoup de circonstances, nous avons adressé à M. Adam le reproche d'être un peu banal, faut-il dire un peu vulgaire dans son style. Il sacrifie quelquefois avec un peu trop de servilité peut-être au goût peu éclairé d'une partie du public. Aujourd'hui, il s'est montré élégant sans afféterie, simple sans lourdeur, distingué sans prétention, et quelque pauvre que soit le libretto sur lequel il a brodé son opéra, *le Housard de Berchini* ne fait aucunement tort à la réputation de l'auteur de *Giselle* et du *Chalet*.

La salle Favart, du reste, est habituée à ces sortes de bonnes fortunes que les auteurs dramatiques, les compositeurs de musique et les acteurs lui ont rendu familières; *Deucalion et Pyrrha*, paroles de M. Michel Carré, musique de

M. Monfort, est un petit opéra charmant qui a précédé *le Housard de Berchint*. Écrit en vers libres comme le tableau parlant, rien n'est si simple, si spirituel, si vif que ce poème en un acte. La mise en scène de cette fable est très-claire, les mélodies pleines de distinction, le goût pur, et l'ensemble charmant. Nous en félicitons vivement MM. Michel Carré et Monfort.

Aux Italiens, la *Cenerentola* de Rossini a remplacé le *Mosè* du même maître, interprété avec beaucoup de talent par mesdames Borghi-Mamo et Pozzi; et par MM. Carrion, Everardi et Zucchini, l'ouvrage a produit le plus grand effet. Après la *Cenerentola* est venue *Lucia de Lammermoor*, chantée par madame Rossi, qu'on a entendue il y a quelques années à l'Opéra, et dont la voix, quoique ayant perdu un peu de sa pureté sonore, a néanmoins conquis et mérité tous les suffrages d'un public consciencieux.

MARIE LASSAVEUR.

# ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

## MENU ORDINAIRE EN AUTOMNE.

### LE DIMANCHE.

Potage au naturel

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉES.

Riz de veau aux tomates. Salmis de mauviettes.

RÔT.

Perdreaux.

ENTREMETS.

Haricots verts. Tarte de mirabelles.

DESSERT.

Raisins. Biscuits et macarons.

### LE LUNDI.

Potage au vermicelle.

ENTRÉES.

Salmis de perdreaux. Fricandeau.

RÔT.

Lièvre.

ENTREMETS.

Pommes de terre au jambon.

DESSERT.

Poires. Fromage.

### LE MARDI.

Potage au riz et à la purée de carottes.

ENTRÉES.

Civet de lièvre. Blanquette de veau.

RÔT.

Gigot de mouton.

ENTREMETS.

urée de haricots. Crème au chocolat.

DESSERT.

Raisins et noix. Compote de coings.

### LE MERCREDI.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉES.

Perdrix aux choux.

RÔT.

Carré de veau.

ENTREMETS.

Escaroles en étuvée. Soufflé de pain à la vanille.

### LE JEUDI.

Potage au vermicelle.

ENTRÉES.

Croquettes de veau. Hachis de veau à la provençale.

RÔT.

Grives.

ENTREMETS.

Choux rouges. Pommes meringuées.

DESSERT.

Raisins. Biscuits.

### LE VENDREDI.

Potage au lait.

RELEVÉ.

Brochet au court bouillon.

ENTRÉES.

Écrevisses. Moules à la poulette.

RÔT.

Barbue à la sauce blanche.

ENTREMETS.

Lentilles. Crème au citron.

DESSERT.

Compotes de poires. Fromage.

### LE SAMEDI (gras).

Potage aux herbes.

ENTRÉES.

Bœuf à la mode. Pieds de veau en fricassée de poulets.

RÔT.

Sarcelles.

ENTREMETS.

Beignets de riz.

DESSERT.

Poires, noix. Fromage.

### LE SAMEDI (maigre).

Potage aux herbes.

ENTRÉES.

Morue à la béchamel. Étuvée de lottes et d'anguilles.

RÔT.

Friture de limandes.

ENTREMETS.

Beignets de riz. Salade d'anchois.

DESSERT.

Poires, noix. Fromage.

# CORRESPONDANCE.

Adieu, magnifique dépositaire de tout ce que le génie de l'homme a créé et perfectionné depuis le commencement de ce siècle! un jour encore et vos portes seront closes, et un morne silence succédera au bruit de cette multitude accourue de toutes les parties du monde pour jouir du merveilleux spectacle que depuis six mois vous offrez à ses regards. Que d'augustes visiteurs ont foulé votre sol! combien ont envié pour leur patrie la gloire que vous avez procurée à la nôtre! Combien se sont sentis fiers du rang élevé qu'occupent dans les arts et l'industrie les peuples dont ils sont les souverains! Honneur aux nations qui ont répondu à l'appel de la France, et qui n'ont pas craint, dans ce concours universel, de mesurer avec les nôtres les forces vitales de leur civilisation! Telles étaient les pensées qui remplissaient mon esprit quand, pour la dernière fois, je parcourais ces galeries immenses, déjà veuves pour la plupart des riches produits que j'y avais admirés. Le transept était vide : les instruments de Sax, les phares, les meubles de Tahan, les pierreries de Froment-Meurice, les statues de Lucbeva, les dentelles d'Alençon, les éventails Duvelleroy, les trophées de la marine, les panoplies, les autels, tout, jusqu'à la fontaine, avait disparu... Là, où jaillissait, entourée de fleurs, l'eau rafraîchissante, où dans une riche volière gazouillaient de mignons oiseaux, où les glaces immenses de Saint-Gobain permettaient aux élégantes de tous pays de réparer les avaries causées par la foule à leurs chapeaux ou leurs crinolines, étaient éparses des planches et des vitrines brisées. Tristes comme des ruines, elles attendaient qu'on les fît disparaître à leur tour, mais elles n'attendirent pas longtemps : une fée magique les toucha de sa baguette, et les voilà transformées en trône, en estrades, en gradins, en décorations de toutes sortes, pour donner une magnificence nouvelle à cette partie du Palais destinée à la distribution des récompenses accordées aux exposants.

C'est le 15 qu'a eu lieu cette cérémonie. Présidée par Leurs Majestés Impériales, elle ne pouvait manquer d'attirer un grand nombre d'intéressés et de curieux; aussi, dès sept heures du matin, les abords du Palais étaient-ils encombrés par une foule immense, désireuse de pénétrer dans le sanctuaire. Après la réception d'usage, et le discours prononcé par l'auguste Président de la commission, l'Empereur lui a adressé quelques paroles de félicitations et de remercîments pour le soin et l'impartialité avec lesquels elle s'est acquittée de sa mission. . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Des vivats partis de tous les points de la salle ont répondu à ces paroles, et la distribution des croix et des médailles aux lauréats exposants a commencé.

Le lendemain, un concert sans pareil dans les fastes de l'histoire musicale était donné dans ce même Palais. Mais je t'entends d'ici me crier : « C'est bien, » merci... Je suis aise de savoir comment l'Exposition » a rendu son dernier soupir... quelles oraisons funèbres ont été prononcées sur sa tombe... mais nos » travaux? tes regrets pour cette reine défunte te les » ont-ils fait oublier? » — Rassure-toi, mon amie, j'arrive avec un bagage plus riche que jamais... Regarde plutôt... n'est-ce pas merveille que cette petite planche où sont représentés des ouvrages dont je te donnerai plus loin l'explication? Avec quelle exactitude leurs effets sont rendus! Tu ne craindras plus d'entreprendre sur mes conseils les petits ouvrages que je t'indique, puisque tu les vois ici tels qu'ils seront quand ta patience et tes petits doigts, aidés de ton crochet, les auront exécutés. — Courage donc, tu vois que je m'ingénie à te rendre ta tâche facile; aide la mienne en lisant avec attention les explications que je vais te donner.

PLANCHE DE BRODERIE.

1, QUART D'UN MOUCHOIR. Prends un carré de batiste assez grand pour former un ourlet un peu plus haut que la hauteur de la guirlande. — Pose ton dessin sur cet ourlet à deux centimètres du bord, et brode-le au feston ou au plumetis, comme tu voudras. — Ton travail terminé, découpe la double batiste à l'intérieur de ton mouchoir et ne laisse mat que le cœur des feuilles. — Pour les bouquets formant coins et entrecoins, brode-les également sur une double batiste, que tu découperas comme la guirlande.

2, Voici le DESSIN ARABESQUE que tu m'as demandé pour ornement de manteau, collet d'enfant, robe de chambre de femme ou d'homme. — Tu peux le broder en soutache ou en velours zéro, à ton choix.

3, COL à broder sur mousseline suisse avec du coton nº 10 ou 11. Les pois du fond du col, ou plutôt les grains de raisin, ainsi que les grappes de la guirlande, devront être entourés d'un mince cordonnet. Tu feras en point de plume les feuilles de vigne, en point de sable les feuilles de rosier et en cordonnet mat les tiges qui les supportent. Quant aux arabesques, le milieu en est marqué par un point d'échelle, de chaque côté court parallèlement un cordonnet mat.

4 et 5, GARNITURE ET ENTRE-DEUX assortis au col, destinés à faire des manches pareilles, pour la forme, à celles que je t'ai décrites le mois dernier dans les nºˢ 2 et 3.

6, ÉCUSSON pour mouchoir, composé de pois, de petites fleurs à broder au plumetis, de cordonnets mats, de festons feuille de rose; le nom *Antoinette* peut se faire au plumetis ou au feston ordinaire, mais si tu me permets un conseil, je t'engage à préférer le plumetis.

7, *L. V.*, plumetis.

8, *P. L.*, feston feuille de rose double.

9, *L. T.*, plumetis et œillets ou pois.

10, *E. B.*, plumetis.

11, *V. R.*, plumetis simple.

12, *Bertha*, plumetis.

13, *Delphine*, plumetis.

14, *L. L.*, plumetis et œillets fins.

15, *A. T.*, cordonnet mat et œillets.

16, *M. R.*, enlacées, plumetis.

17, *F. E.*, enlacées, plumetis.

Ici finit la petite édition.

J'espère que la planche est bien au complet, cette fois; pas un petit coin qui n'ait été rempli!... Mouchoir, écusson, chiffres, col, manches, dessin pour soutache, tout y a trouvé sa place.

18, 19, 20, Rond, passe et barbe d'un bonnet à broder en application sur tulle crêpe ou sur tulle de Bruxelles.

Je te recommande de varier les jours marqués par le petit pointillé. Ils sont le luxe de ce genre de travail. — Comme tu ne peux faire ce bonnet que pour ta mère ou pour une de ses amies, je t'engage à l'orner de rubans de taffetas ou de velours. — Le velours! quel abus on en fait sur les chapeaux, les basquines, les cols de tulle, les manches bouillonnées, les corsages de robe, les volants! Aussi, je crains que de sa faveur exagérée ne naisse sa chute; c'est la marche ordinaire des choses de ce monde, où la maxime du sage : *Use de tout, mais n'abuse de rien*, est rarement mise en pratique.

21, Écusson pour mouchoir, renfermant les lettres L. F. — Les chiffres se font au point de rose avec œillets ou pois. — Tu dois broder l'écusson au plumetis, ou feston feuille de rose et en œillets ombrés.

22, *G. L.*, enlacées, plumetis et œillets ou pois.

23 et 24, *S. B.*, plumetis simple.

25, *M. V.*, plumetis.

26. *Désirée*, plumetis.

27, *Constance*, plumetis ou feuille de rose.

28, *C. B.*, enlacées, plumetis ou feston feuille de rose.

29, *F. L.*, cordonnet mat et plumetis.

30, *D. N.*, feston feuille de rose et cordonnet mat.

Retourne la planche.

31, 32, 33, Devant, dos et manche d'une basquine que tu peux broder ou sur velours en soutache ou sur drap en velours zéro. Pour te servir du dessin que je t'envoie, tu devras le décalquer sur l'étoffe que tu auras choisie. Ta broderie terminée, tu doubleras ta basquine d'une soie légèrement ouatée ou d'une peluche frisée, ce qui serait mieux encore.

Ce vêtement est très-joli, surtout très à la mode. L'année dernière il n'était adopté qu'au coin du feu, dans les jours de fortes gelées; aujourd'hui il se promène triomphalement sur nos boulevards.

Le patron et le dessin de cette basquine tenant à peu près toute la planche, je ne puis t'envoyer les modèles de chapeau et de capuchon que je t'ai promis. Mais rassure toi : le Numéro de janvier paraît dans la seconde quinzaine de décembre, ce n'est donc que quelques jours de retard, d'autant moins préjudiciables, qu'un chapeau habillé et un capuchon ne te sont guère utiles avant cette époque. Tu trouveras peut-être que je tranche la question tout à mon aise; mais je juge d'après Paris, et il me semble que, grâce aux chemins de fer, la province et Paris sont tout un pour les us et coutumes.

34. Me voici arrivée à la partie des ouvrages de fantaisie. Je commence par les basquines.

— Ah! des basquines... toujours des basquines! J'en ai vu en velours, en drap, ornées les unes et les autres de broderies, de soutaches, de galons et de velours zéro; les plus jolies étaient portées par deux jeunes filles. Elles étaient en drap gris taupe, ornées d'un dessin arabesque, soutaché en noir et en gris de diverses nuances, et fermées sur le devant par de petits boutons d'acier. Les manches, demi-collantes, avaient des revers mousquetaires. Ces jeunes filles portaient avec ces basquines un col carré en batiste, à dessins gothiques, garni d'une petite valenciennes très-fine, posée à plat. Des bouillonnés en batiste de la même broderie que le col sortaient des manches de leurs basquines. Ces bouillonnés étaient séparés au milieu par un bracelet en velours noir ayant un petit nœud à bouts flottants en dehors du bras. Un bracelet semblable était placé sur le poignet qui terminait la manche de batiste. Des jupes de popeline grise jaspée noir et rose, garnies de petits nœuds en velours disposés en tablier, complétaient l'ensemble de leur toilette aussi simple que distinguée. J'ai vu encore des basquines en drap noir dont les ornements consistaient en une triple rangée de tout petits boutons grelots posés autour des basques, des manches, et formant brandebourgs sur la poitrine; d'autres basquines, au lieu de grelots, avaient des petits boutons un peu bombés, placés en double rang.

— Et des paletots, n'en aurais-tu pas vu? demandai-je à Florence.

— Hélas! oui, ma chère Jeanne, j'ai vu des paletots! Quand devant moi marche une dame *attifée* de ce vêtement, et coiffée d'un gracieux chapeau, je suis toujours tentée de l'aborder en lui disant : « Excusez-» moi, madame, mais peut-être, seriez-vous bien aise » de savoir que, par erreur sans doute, vous avez » pris le pardessus de votre mari pour le vôtre? »

— La réponse la plus polie qu'elle puisse te faire, ma chère Florence, serait : « Je suis a la mode. » Et tu en serais pour tes frais...

—Oui, comme l'a été plusieurs fois ma mère, en prévenant des dames que leur cachemire balayait les boulevards. Pour ma part, si pareille chose m'arrivait, je serais bien aise qu'une personne officieuse m'en prévînt, et au lieu de prendre un air fâché, je la remercierais par un salut aimable et une bonne parole.

— Je ferais comme toi, ma Florence; car tout service vaut au moins un remercîment. Voyons, tâchons de mériter ceux de notre amie, et mettons-la au courant de toutes les modes. Décrivons-lui les paletots, puisque paletots on porte. Ces paletots, qui marquent légèrement la cambrure de la taille, sont amplement tuyautés vers le bas; les manches, demi-larges, ont une coupe un peu vénitienne. Le devant du paletot se croise sur le côté, où il est fixé par une rangée de gros boutons partant du cou jusqu'à la ceinture; ces boutons sont arrêtés simplement dans des boutonnières. Deux petites poches à parement sont placées de chaque côté de la ceinture. Le collet est petit, rabattu et arrondi sur le devant. — D'autres plus négligés sont en flanelle frisée grise de différents tons. Tout autour se trouve une large bande de moire dans les mêmes teintes. Beaucoup de ces paletots se font en flanelle, dite peau d'agneau, ou drap édredon, couleur marron, scabieuse, et même d'un brun encore plus foncé que ces deux nuances. Ils sont garnis d'une peluche frisée de la même couleur. D'autres...

— Pardonne-moi de t'interrompre, Jeanne; mais il me semble que notre amie doit être suffisamment édifiée sur les divers genres de ce vêtement. Dis-moi, qu'est-ce que j'aperçois là-bas sur la table?...

— C'est la gravure de modes de ce numéro.

La jeune fille assise porte une robe en drap de Tunis; sur la jupe une garniture en tablier est formée par des rubans de velours posés à plat, ayant au milieu et aux extrémités des nœuds à bouts composés par le même ruban de velours. Cette garniture remonte en éventail sur le devant du corsage et des basques; autour de ces basques découpées en festons se trouve le même ruban de velours accompagné d'un nœud à

chaque échancrure; deux bouillonnés, traversés de velours et terminés par des nœuds, composent les manches; dans le haut, un petit jockey, indiquant une légère pointe, retombe sur le premier bouillonné. Un col broche, brodé au plumetis, et des manches à double bouillon, en mousseline unie, fermées par un entre-deux brodé, complètent cette toilette, aussi jeune que distinguée.

Quant à la coiffure, les cheveux, disposés très à plat et en arrière du front, viennent derrière l'oreille former des bandeaux roulés, d'où s'échappe une tresse descendant très-bas sur la nuque. Cette coiffure est, à mon avis, très-commode à faire, dénuée de prétention, et va fort bien à de jeunes et frais visages.

La toilette de l'autre jeune fille se compose d'une robe en taffetas de Nice; sur la jupe trois volants ont une disposition formée par un quadrille de velours; sur le dos et sur le devant du corsage, le même quadrille est accompagné de bretelles en velours, terminées au bas de la taille par un nœud n'ayant qu'un seul bout; le volant des manches pagodes est aussi orné au bas et à la tête du même quadrille en plus petites proportions que celles des volants. — Le col et les manches pagodes sont en fine guipure de Venise. Les cheveux, disposés un peu en racines droites, ont des bandeaux bouffants, séparés par une natte qui se perd sous les cheveux de derrière.

« Passons maintenant à l'explication de nos petits ouvrages. D'abord à ceux de notre planche jaune. Vois, Florence, le n° 34...

— Le voilà.

— Ce croquis te représente une chaufferette à esprit-de-vin.

— Une chaufferette?... Ah! quelle idée!... Il n'y a que toi, ma chère, pour imaginer pareille chose... Une chaufferette en ?...

— Achève, en tapisserie, ou, si tu le préfères, en casimir brodé ou soutaché, ou tout simplement en crochet de laine tendu sur un transparent de couleur.

— Mais c'est une charmante invention, Jeanne; vite, dis-moi comment je dois m'y prendre, je veux en faire une pour les étrennes de ma grand'mère.

— Voici. Sur un canevas fin de 25 centimètres de long et 19 de large, tu brodes une guirlande de fleurs sur fond vert d'eau, bleu Suède, ou toute autre couleur à ton choix. Ta tapisserie terminée, tu la fixes sur le dessus de ta chaufferette au moyen de petits clous dorés, et d'une crête en passementerie que tu interposes entre ta tapisserie et tes clous. Tu vois que cet ouvrage n'est ni long à faire ni difficile à monter.

35, Rouleau de serviette tout monté.

36, Dessin, pour faire ce rouleau, que tu dois broder au passé sur velours ou sur drap noir, même sur de la peau; sur velours violet avec broderie de soie verte ombrée, ou chenille blanche, il serait très-joli et plus gracieux à offrir; mais pour toi je t'engagerais à le broder couleur sur couleur : le chiffre serait en fil d'or ou d'argent, selon que l'exigerait l'harmonie des couleurs; comme longueur, il faut seize centimètres. Quant à la monture, rien de plus simple; la broderie une fois terminée, tu la gommes à l'envers au moyen d'un petit pinceau, afin de donner de la fermeté et du relief à ton ouvrage; puis tu joins les deux extrémités par un point de surjet dissimulé le mieux possible. Tu places ensuite ta broderie sur un carton un peu fort de même dimension, doublé d'un papier doré, et tu enchâsses les deux bords dans un cercle doré que tu trouveras *à la Religieuse*, au prix de 2 fr. 25 c. Ces rouleaux se font aussi en perles.

37, Porte-Montre que l'on fait sur carcasse avec fleurs en chenille. Celui dont j'ai pris le modèle chez madame Marie Soudant est ainsi composé : le montant est en chenille verte, le fond du rond où l'on pose la montre en satin blanc légèrement ouaté et piqué. Les fleurs sont rouges avec pistils jaunes, et le feuillage est vert ombré. Pour faire ces fleurs, tu te sers de chenille laitonnée que tu tournes cinq ou six fois, selon le nombre de pétales que comportent les fleurs que tu veux imiter. Les pistils s'achètent; la carcasse de ce porte-montre s'achète aussi, et coûte de 1 fr. 50 c. à 2 fr., selon la grandeur.

38, Couveuse. Cet ouvrage, qui est destiné à contenir les œufs à la coque, peut se faire indifféremment en coton blanc ou en ficelle. Pour emploi journalier, la ficelle serait préférable. Choisis, dans tes dessins de crochet, un rond ayant à peu près vingt-trois centimètres de diamètre; si tu n'en avais point, ne te désole pas, notre planche *double* de crochets bleus de février en contiendra; si, au contraire, tu en possèdes un, le plus simple du monde, reproduis-le avec du fil d'Irlande blanc, ou avec de la ficelle fine; lorsque le rond sera fini, tu devras l'entourer ou d'une dentelle au crochet faisant la coquille, ou d'une petite frange en coton ou en ficelle de six à huit centimètres; une ruche de ruban serait très-jolie, mais dans ce cas tu ne la placerais qu'après avoir monté ta couveuse. Pour cela, voici ce que tu dois faire : coupe en percale blanche deux ronds semblables à celui de ton crochet; ces deux ronds, ouate-les et pique-les à tout petits carreaux; recouvre-les ensuite de percaline rose ou bleue (le rose fait mieux), et joins-les l'un à l'autre par un point de surjet qui se trouve forcément à l'endroit, ne laissant que l'ouverture nécessaire pour introduire les œufs, c'est-à-dire vingt centimètres à peu près. Ceci forme un sac blanc à l'intérieur et rose au dehors. Sur l'un des côtés de ton sac, celui que tu destines à être le dessus, fixe ton travail par quelques points imperceptibles et que tu puisses facilement défaire quand ton crochet aura besoin d'être lavé; ajoute ensuite ta ruche de ruban n° 3, si tu l'as préférée aux deux autres garnitures que je t'ai indiquées.

39, Dessous de Lampe en fleurs de sorbier. Ce dessous de lampe est fait sur carcasse; le plateau est recouvert en dessous d'une percaline verte, et dessus, c'est-à-dire à l'intérieur, de satin vert légèrement ouaté; l'entourage est formé par des feuilles en laine verte ombrée, interrompues de distance en distance, ou plutôt alternées avec des grappes de fleurs de sorbier; fleurs que tu ne peux faire toi-même. Pour ce charmant ouvrage, il te faut donc acheter toutes les fournitures, qui reviennent à douze francs.

40, Balai de cheminée que devait accompagner un dessin de soufflet. Mais ce dessin n'a pu trouver place sur cette planche, je te le donnerai le mois prochain. En attendant, si tu veux faire ce petit balai, tout le travail consiste à orner d'une tapisserie faite sur canevas de soie ou d'une broderie en soutache sur velours, assortie à la couleur du meuble de l'appartement, la partie comprise entre le manche et les crins. Tu fixeras ton travail au balai, au moyen de petits clous dorés.

— Ouf!... c'est fini, et je me sauve. —

Seule, ma chère amie, je vais t'expliquer notre nouvelle planche, vrai bijou, surprise aimable de notre directrice, et qui nous prouve une fois de plus toute sa sollicitude pour nous.

C'est encore une œuvre de M. Dupuy, et je suis bien aise de t'apprendre que ce lithographe, dont la collaboration est assurée à notre journal pour dix années encore, vient d'obtenir, au Concours Universel, une des trois médailles d'argent accordées par le jury à cette branche artistique de l'industrie.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TRAVAUX OR ET SOIE.

Le dessous de lampe placé vers la gauche est en laine au crochet; la laine de Saxe est lamée or et argent. Le fond du plateau est composé d'anneaux recouverts aussi au crochet; l'anneau du milieu a deux centimètres de diamètre, et ceux qui l'entourent un centimètre; ce premier rang de petits anneaux est ensuite cerclé par trois rangs de crochet plein sur ficelle; le second rang, c'est-à-dire celui du milieu, est composé par deux mailles vertes et deux mailles blanches alternées; après cela revient un rang d'anneaux, puis enfin la répétition des trois tours de crochet plein. Quant à l'entourage, il est composé par des feuilles au crochet et par une marguerite en laine; une autre fleur ferait également bien. Pour les feuilles, tu dois les commencer par le milieu, faisant 22 chaînettes, autour desquelles tu fais 13 rangs, ayant une petite augmentation aux deux extrémités de la pointe, de façon à former une pointe aussi prononcée que possible; ces trois feuilles, d'égale grandeur, se joignant les unes aux autres, sont de deux verts différents; les deux du bas, lamées argent, sont en vert anglais, et celle du haut, lamée or, en vert myrte. Le dernier rang de crochet doit être fait sur du laiton, ce qui soutient le travail; les nervures de chacune de ces feuilles sont indiquées par de la soie *ovale chine*. Si tu voulais exécuter aussi la fleur au crochet, tu t'y prendrais ainsi que je viens de te l'indiquer pour les feuilles, car les pétales se font de la même manière, mais sans laiton; il en faut sept pour le rang de dessous et six pour celui du dessus; dans le milieu, pour figurer le calice, est un petit plumet en soie *ovale-chine*.

La TULIPE qui se trouve à côté du dessous de lampe peut servir également pour porte-allumettes et pour bouchon de lampe; elle se fait sur une petite carcasse en fil de laiton; sur chaque pétale en fil de laiton, un carton est appliqué; sur ce carton, doublé intérieurement de satin, se trouve collée de la chenille nuancée du blanc au cerise le plus vif. — Le pied est recouvert de chenille verte; sur ce pied retombent des feuilles vertes nuancées. Dans le milieu de la fleur, un crochet sert à transporter ce petit ouvrage, que l'on défraîchirait si on posait les doigts sur les pétales en chenille.

Le petit PANIER ROUGE se fait en laine au point de marque sur canevas avec mélange d'un *agrément* en paille, c'est-à-dire qu'entre les quatre points de marque tu laisses une distance égale que tu remplis par la paille, retenue de distance en distance par un point en soie qui passe par-dessus la paille. Comme proportion, ce sac doit avoir quarante-huit centimètres de circonférence et treize de hauteur; la jonction de l'ouvrage doit être dissimulée sous une des pailles; ceci fini, tu monteras le panier; pour cela, tu devras couper un carton dans les proportions du travail en canevas, travail que tu reposeras sur le carton une fois joint, puis tu couperas encore avec le même carton, un ovale de forme un peu allongée, pouvant, comme grandeur, s'adapter au morceau de canevas et de carton. Ce morceau de carton aura été préalablement doublé de soie ou de percaline dans la couleur de la laine; toujours avec la même soie ou percaline, tu tailleras un sac ayant trente-sept centimètres de hauteur et cinquante-huit de largeur; dans le haut du sac, un ourlet de sept centimètres aura dans le bas une coulisse de deux centimètres dans laquelle sera passé un ruban de taffetas n° 3. Tu fixeras ce sac en soie tout à fait au fond du panier par quelques points qui disparaîtront sous une ganse que tu poseras ensuite extérieurement; dans le haut du panier, la frange du tour dissimulera les points.

L'autre panier que tu vois en dessous de celui-ci se fait en fil d'aloès sur bourdon de soie; il a un peu la forme d'une gourde, et tu dois pour les dimensions te laisser diriger par le souvenir de l'objet dont ce panier veut imiter la forme. Le haut est garni d'une ganse de soie, recouverte de crochet et tournant tout autour en forme de boucle rentrant l'une dans l'autre; l'anse est formée par cette même ganse, recouverte de crochet et disposée en tresse à trois bouts.

La petite CALOTTE GRECQUE est destinée à servir de bouchon de lampe; elle se fait au crochet en cordonnet cerise sur bourdon d'or. Tu commences par une maille tournant autour en spirale, augmentant d'une maille entre chacune, jusqu'à ce que tu sois arrivée au septième rang; cette dimension doit former le rond de la calotte; après cela tu continues de même la valeur de douze rangs, ce qui doit produire à peu près une hauteur et une largeur de six centimètres de diamètre; arrivée là, tu dois terminer par une petite dentelle, et tu doubles ensuite cette calotte, tout comme si c'était une vraie calotte, avec de la soie rouge; un gland or et rouge la complète.

Tous ces charmants ouvrages, comme bien tu penses, seront délicieux pour cadeaux de jour de l'an; c'est à ce titre, du reste, que nous te les offrons, et que madame Marie Soudant les a composés. Cette petite corbeille turque, servant pour les jetons, est, à mon avis, une des plus jolies choses de cette planche; elle se fait au crochet sur de la ficelle, avec de la laine ordinaire mélangée de laine lamée.

Commence par faire 11 mailles avec la laine noire lamée, puis tourne autour en faisant 47 mailles, après 1 maille laine blanche lamée, 1 noire lamée, 1 bleue, 1 noire, 1 blanche, 1 noire, 1 jaune, 1 noire, 1 blanche; recommence jusqu'à la fin de ce rang, qui forme, on peut dire, le premier rang.

2e RANG. — Pareil au précédant, mettant toujours les couleurs les unes sur les autres

3e RANG. — 2 mailles blanches, 1 noire, 2 bleues, 1 noire, 2 blanches, 1 noire, 2 jaunes, 1 noire, 2 blanches; recommence. Ces doubles mailles doivent être prises dans les mailles simples précédentes.

4e RANG. — 1 maille blanche dans la première blanche précédente, 1 maille bleue dans la même maille, 1 maille blanche sur la deuxième précédente, 1 maille noire dans la précédente, 1 bleue sur la première précédente bleue, 1 jaune dans la même maille, 1 bleue sur la deuxième précédente, 1 noire, 1 blanche sur la première blanche précédente, 1 bleue dans la même, 1 blanche sur la deuxième blanche précédente, 1 noire, 1 jaune sur la dernière, 1 blanche dans la même, 1 jaune, 1 noire.

5e RANG. — 3 mailles blanches, mettant la première

sur la première des précédentes, 1 noire, 3 bleues, 1 noire, 3 blanches, 1 noire, 3 jaunes, 1 noire, et continue par 3 blanches.

6e RANG. — 4 blanches sur les 3 précédentes, 1 noire sur la noire précédente, 4 bleues sur les 3 précédentes, 4 blanches sur les 3 précédentes, 1 noire sur la précédente, 4 jaunes sur les 3 précédentes, 1 noire; continue par 4 blanches.

7e RANG. — 1 maille blanche sur la première précédente, 2 rouges dans les deux suivantes, 1 blanche sur la quatrième blanche précédente, 1 noire sur la précédente, 1 bleue sur la première bleue précédente, 2 jaunes sur les deux suivantes, 1 bleue sur la quatrième bleue précédente, 1 noire, 1 blanche sur la première blanche précédente, 2 rouges ou groseille sur les suivantes, 1 blanche sur la 4e blanche précédente, 1 noire sur la précédente, 1 jaune sur la première précédente, 2 bleues sur les suivantes, 1 jaune sur la dernière précédente, 1 noire; continue par 1 blanche sur la dernière précédente.

8e RANG. — 4 blanches, mettant la première sur la première blanche précédente, et la dernière sur la quatrième blanche précédente, 1 noire, 4 bleues sur les bleues précédentes, 1 noire, 4 blanches sur les précédentes, 1 noire, 4 jaunes sur les jaunes précédentes, 1 noire, 4 blanches, ainsi de suite.

9e RANG. — 5 blanches sur les 4 précédentes, 1 noire, 5 bleues sur les 4 précédentes, 1 noire, 5 blanches sur les précédentes, 1 noire, 5 jaunes sur les précédentes, 1 noire, 5 blanches, etc.

10e RANG. — 1 blanche sur la première précédente, 2 bleues sur les suivantes, 2 blanches sur les deux dernières précédentes, 1 noire, 1 bleue sur la première précédente, 2 rouges sur les suivantes, 2 bleues sur les 2 bleues précédentes, 1 noire, 1 blanche sur la première précédente, 2 bleues sur les suivantes, 2 blanches sur les 2 dernières, 1 noire, 1 jaune sur la première précédente, 2 rouges, 2 jaunes sur les 2 dernières précédentes, 1 noire, 1 blanche; continue.

11e RANG. — 2 blanches, mettant la première sur la première précédente, 2 noires sur les 2 suivantes, 1 blanche sur la dernière précédente, 1 noire, 2 bleues, mettant la première sur la première précédente, 2 jaunes sur les suivantes, 1 bleue sur la dernière bleue précédente, 1 noire, 2 blanches, 2 noires, 1 blanche, 1 noire, 2 jaunes, 2 blanches, 2 jaunes, 1 noire; continue par 2 blanches.

12e RANG. — 1 blanche sur la première précédente, 3 rouges, 1 blanche, une noire sur celle du rang précédent, 1 bleue sur la première précédente, 3 noires sur les suivantes, 1 bleue, 1 noire, 1 blanche, 3 rouges, 1 blanche, 1 noire, 1 jaune sur la première du precédent, 3 bleues dans les suivantes, 1 jaune, 1 noire; continue par 1 blanche.

13e RANG. — 3 blanches, mettant la première sur la première précédente 2 jaunes sur les suivantes, 1 noire, 3 bleues, 2 blanches, 1 noire, 3 blanches, 2 jaunes, 1 noire, 3 jaunes, 3 noires; continue par 3 blanches.

14e RANG. — 5 blanches, mettant la première sur la deuxième blanche précédente, et la cinquième sur la noire précédente, puis 1 noire, 5 bleues, la première dans la deuxième du précédent, 1 noire sur la première blanche précédente, 5 blanches, 1 noire sur la première jaune précédente, 5 jaunes, 1 noire, et continue par 5 blanches.

15e RANG. — 6 blanches dans les 5 précédentes, 1 noire sur la première bleue précédente, 6 bleues dans les 5 précédentes, 1 noire sur la première blanche précédente, 6 blanches dans les 5 précédentes, 1 noire, 6 jaunes, 1 noire; continue par 6 blanches.

16e RANG. — 2 blanches, mettant la première sur la deuxième précédente, 2 rouges sur les suivantes, 2 blanches, mettant la deuxième sur la noire précédente, 1 noire, 2 bleues, 2 rouges, 2 bleues, 1 noire sur la première blanche précédente, 2 blanches, 2 rouges sur les suivantes, 2 blanches, 1 noire sur la première jaune précédente, 2 jaunes, 2 rouges, 2 jaunes, 1 noire, et continue par 2 blanches.

17e RANG. — 2 blanches, mettant la première sur la deuxième blanche précédente, 2 bleues, 2 blanches, 1 noire sur la première bleue précédente, 2 bleues, 2 jaunes, 2 bleues, 1 noire sur la première blanche précédente, 2 blanches, 2 bleues, 2 blanches, 1 noire sur la première jaune précédente, 2 jaunes, 2 noires, 2 jaunes, 1 noire; continue par 2 blanches.

18e RANG. — 6 blanches, la première sur la deuxième blanche, 1 noire sur la première bleue précédente, 6 bleues, mettant la première sur la deuxième maille bleue, 1 noire, la mettant sur la première jaune, 6 jaunes, 1 noire, et continue.

Le haut est ensuite entouré d'un petit feston, dont les couleurs correspondent à celles des raies, qui doivent être au nombre de 6 jaunes, 6 bleues et 12 blanches.

Cet ouvrage est d'une exécution des plus faciles; il forme un charmant petit souvenir.

Parmi ces gracieuses fantaisies, nous trouvons encore un dessous de flacon et un porte-allumettes; le dessous de flacon se fait aussi au crochet sur ficelle avec de la laine lamée gros bleu et marron dégradé, le plateau a quatorze centimètres de diamètre, plus la frange du tour qui se fait sur moule et que l'on peigne ensuite; sur cette frange on place une chaîne de feuilles de lierre faites au crochet.

Le porte-allumettes est également composé de crochet, et se fait en cordonnet cerise sur bourdon d'or. Tu le commences ainsi que je t'ai expliqué pour le bouchon de lampe, tu augmentes les mailles jusqu'à ce que tu aies une largeur de sept centimètres de diamètre; arrivée là, tu replies l'ouvrage, et tu fais dix-huit rangs égaux, ce qui produit en plus grand l'effet du petit bonnet grec; ces dix-huit rangs terminés, tu fais le fond, ou *dossier* si mieux tu aimes, enfin ce qui doit appuyer contre le mur. Ce dossier doit avoir dans le milieu, c'est-à-dire à l'endroit le plus large, dix-sept centimètres, et dans le haut cinq centimètres; tout autour il faut faire au crochet un petit feston coquille. Dans la longueur du dossier, à l'extérieur, tu placeras un laiton très-ferme, recouvert de chenille, pour maintenir sa solidité.

Voilà, j'espère, ma chère amie, de quoi utiliser ton temps, même tes nuits, si ta générosité te conseillait de les passer à préparer des étrennes à tes parents, amies et connaissances. Quant à moi, je ne saurais que t'engager à bien employer tes journées et à bien dormir la nuit, chaque chose devant être faite en son temps.

Quant au rébus de ce mois, tu en trouveras l'explication à la fin de la table de cette année; voici celui de novembre : *Qui peu sème, peu récolte.*

Je désire, ma chère amie, que mon adieu de ce jour ne soit qu'un prochain *au revoir*. Et pour qu'il en soit ainsi, dispense-nous de pompeuses promesses,

nous avons la conscience d'avoir fait tout ce qu'il nous était possible de faire pour te rendre le Journal *utile et agréable;* si tu trouves que nos efforts ont été couronnés de quelque succès, nous espérons que tu voudras bien voir dans notre passé une garantie suffisante pour l'avenir, sans que nous devions avoir recours au charlatanisme.

—

Une mère de famille, une femme de talent, madame Garnon du Pasquier, vient d'ouvrir un cours de dessin et de peinture à l'usage des jeunes personnes. Nous croyons pouvoir recommander son cours, dirigé par elle et professé par son mari.

—

## ÉPHÉMÉRIDES.

**4 décembre 1642. — Mort du cardinal de Richelieu.**

Richelieu, protégé par la reine-mère, Marie de Médicis, aspirait au gouvernement, et dès l'année 1622, il devint tout-puissant, et gouverna sous le nom de Louis XIII, avec une autorité souveraine. Il suivit en Europe la ligne politique de Henri IV, qui était surtout l'abaissement de la maison d'Autriche ; à l'intérieur, il réprima les calvinistes, et écrasa les grandes maisons dont la richesse et la grandeur pouvaient (les Guise et les Rohan l'avaient démontré) devenir dangereuses pour la couronne. Sa vie se passa à poursuivre ces trois projets, et ni les conspirations ni les intrigues ne ralentirent sa persévérance. La plus brillante entreprise de son ministère fut la prise de la Rochelle. Il commanda lui-même les troupes avec l'habileté et la valeur d'un grand général; il ferma le port aux Anglais par une digue merveilleuse, construite au milieu de l'Océan, et après onze mois de résistance, il eut la gloire de faire entrer Louis XIII dans la ville soumise. La guerre de Savoie, dans laquelle Louis XIII déploya une héroïque valeur, fut non moins favorable aux plans politiques du premier ministre. Il triompha à l'intérieur de tous ses ennemis; les derniers, Cinq-Mars et le malheureux de Thou venaient de périr sur l'échafaud, lorsque le cardinal fut frappé à son tour par la mort. Il mourut à l'âge de cinquante-huit ans.

En résumé, quoique Richelieu ait beaucoup contribué à préparer le grand règne de Louis XIV, il est triste pour l'humanité qu'il faille des hommes de sa trempe pour faire triompher l'ordre dans la société. Tout en voulant rétablir l'autorité royale, Richelieu cédait secrètement à l'orgueil ordinaire des parvenus, et ne laissait pas d'éprouver une grande satisfaction en foulant aux pieds des hommes que la fortune avait fait naître dans un rang plus élevé que le sien. Il y a une vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue : c'est qu'on peut posséder une haute intelligence et des talents supérieurs sans avoir ni cœur ni âme, et qu'on peut être un grand politique sans être un grand homme.

On sait que Richelieu a beaucoup encouragé les lettres françaises; il est le fondateur de l'Académie, et c'est à lui aussi que la ville de Paris doit le Palais-Royal.

## MOSAÏQUE.

Le bon sens et même la bienséance veulent que les manières changent avec les âges. La puérilité dans un vieillard est aussi ridicule que dans un enfant la prétention à des manières accomplies.

VARRON.

Définition de ce que l'on appelle généralement un bon marché : l'achat d'une mauvaise marchandise dont on n'a que faire, parce qu'elle coûte moins cher qu'une bonne dont on a besoin.

STERNE.

## RÉBUS.






Paris. — Imprimerie Morris et Comp., r.e [illegible], 64.

1855

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

## TABLE.



PLANCHE I. — 1, Manche pagode. — 2, Garniture guipure. — 3, Bas de jupon. — 4, Petit col d'enfant. — 5, 6, 7, Médaillons pour fond de bonnet, pour mouchoir, col, etc. —8, *T D.* — 9, *E G.* 10, *Améна.* —11, *Justine.* — 12, *Élise.* — 13, Garniture de manches. — 14, Écusson représentant un papillon, et renfermant les lettres *A D.* — 15, Col avec entre-deux de valenciennes. — 16, Petite garniture pour objets de trousseau. — 18, *Camille.* — 18 *bis*, *Coralie.* — 19, *Jeanne.* — 20, Quart d'un mouchoir. — 21, *V C J.* — 22, Écusson avec couronne de comte.— 23, Manchette assortie au col qui a été donné le mois dernier. — 24, 25, 26, Devant, dos, petit côté et manche d'un corsage formant pardessus. — 28 Patron du fichu *Minouka.* — 29 et 30, Moitié et bande des côtés d'un sac de voyage. — 31, Effet du sac terminé. — 32, Effet du fichu minouka. — 33, Écusson. — 34, *Marie.* 35, Étoiles au crochet. — 36, Effet de la chancelière. — 37, *Rose.* — 38, Bracelet en effilé marabout. — 39, Dessous de lampe corail. — 40, Écusson. — 41, Agathe.


LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: 10 FR. — DÉPARTEMENTS: 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**

AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer). | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande. | 17 | Espagne et Portugal | 18 | Prusse | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU No 2 fr. 50

A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

No 1. — JANVIER.

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 1.)

## MUSIQUE OFFERTE AU CHOIX DES ABONNÉES.

### MUSIQUE CLASSIQUE.

#### MUSIQUE D'ENSEMBLE.

BEETHOVEN. Op. 13. Trio pour piano, violon et violoncelle, formant un seul cahier... 50 »

### MUSIQUE DE PIANO (DIFFICILE).

FIELD. Troisième concerto.................... 18 »
— Rondeau polonais.................... 6 »
— Fantaisie et variations sur l'air de Martini, *Ma Zétulbé*.................... 6 »
— Air russe.................... 4 »
— Exercices modulés dans tous les tons majeurs et mineurs.................... 5 »
— Deux Rondeaux. N° 1.................... 6 »
— N° 2.................... 6 »
FRÉDÉRIC BRISSON. Op. 12. *Le Page de Kernilis*, fantaisie de concert (très-difficile)... 7 50
KRUGER. Op. 17. *L'Hirondelle*, morceau de salon. 6 »
ANTOINE DE KONTSKI. Op. 101. Grande fantaisie sur la *Sonnambula* de Bellini.......... 9 »
FRÉDÉRIC BRISSON. *Le Trille et la Campella* ..... 7 50
— *La Kermesse*, rondo-valse.... 5 »
— Morceau de salon ........ 7 50
MONIOT. Étude d'expression.................... 5 »
FRÉDÉRIC BRISSON. Op. 55. *Les Abeilles*.......... 6 »
(Ce morceau n'est à notre disposition que pendant le mois de janvier).

### MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).

FUMAGALLI. *L'Étincelle*.................... 4 »
— *La Cloche*.................... 4 »
— Nocturne en *mi* bémol.................... 5 »
E. MONIOT. *Partant pour la Syrie*, variation..... 5 »
DUCA. HEURES DE SOLITUDE :
E. MONIOT. Op. 36. Romance sans paroles, études d'arpéges.................... 5 »
— Op. 38. *Les Brises du soir*, fragm. N° 1. 6 »
— Op. 39. Id. id. N° 2. 6 »
J. DILLON. *Beaucoup de bruit pour rien*......... 7 50
— *France*.................... 6 »
DESCOMBES. *Vœux de retour*.................... 6 »
DOBISH. Cascade.................... 5 »
— Bolero.................... 6 »
MESSEMAKERS. *La Circassienne*, valse caractéristique.................... 6 »

### MUSIQUE DE PIANO (FACILE).

#### L'AURORE DU PIANISTE.

*Première série :*

F. SCHUBERT. *Les Adieux*, mélodie. — 1er feuillet.
M. WEBER. Valse de *Robin des bois*. — Id.
BELLINI. *Deh ! con te*, duo de *Norma*. — 2e feuillet.
F. SCHUBERT. *Les Regrets*, mélodie. — Id.
BELLINI. *Credea si misera*, mélodie de *I Puritani*. — 3e feuillet.
— *Cielo a miei luaghi spasimi*, *priera de Anna Bolena*. — Id.

*Deuxième série :*

F. SCHUBERT. *La Berceuse*, mélodie. — 4e feuillet.
AULD. *Robin Gray*, mélodie écossaise. — Id.
BELLINI. *Oh ! di qual sei tu vittenia*, Norma. — 5e feuillet.
— *Qual cor tradisti*. Id. — 6e feuillet.
(Ces petits morceaux se vendent en feuilles de deux pages, marquées chaque 1 fr. 50 ; par série de six pages, marquées, chaque 3 fr.)
ALP. LEDUC. Op. 161. *Le Florian des Jeunes Pianistes*, six fabliaux ou petites fantaisies soigneusement doigtées, avec texte, chaque.. 5 »
N° 1. *L'Éléphant blanc*.
2. *La Guenon, le Singe et la Noix*.
3. *Le Léopard et l'Écureuil*.
4. *L'Enfant et le Miroir*.
5. *Le Rossignol et le Prince*.
6. *Les Deux Voyageurs*.
Argument musical, 12 morceaux de différents caractères, soigneusement doigtés et gradués, chaque.................... 3 50
DE DUFORT. N° 1. *Maxime*, valse.
— 2. *Un Spahis*, mélange.
A. DECOMBES. 3. *Partant pour la Syrie*, chant national.
— 4. *Le Petit Fernand*, quadrille.
— 5. *Le Zelmira*, cavatine.
— 6. *E tic e tic e toc*, napolitaine.
— 7. *Chant de Vigneron*, villageoise.
E. MONIOT. 8. *Le Moulin du hameau*, rondo pastoral.
— 9. *Tribly*, fantaisie.
— 10. *God save the Queen*, prière.
E. CLAMENTS. 11. *Le vin, le vin de Dieu*, bolero.
— 12. *Je veux doter ma sœur*, variations.
ROULLAND. *Paquita*, valse espagnole............ 6 »

### MUSIQUE DE DANSE POUR PIANO.

ARTHUR DELASEURIE. Quatre nouveaux quadrilles.
— *Souvenir de Lyon*.................... 4 50
— *Souvenir de Lille*.................... 4 50
— *Souvenir de Toulouse*.................... 4 50
— *Souvenir de Bordeaux*.................... 4 50
Ces quatre quadrilles sont ornés de beaux dessins représentant les villes.
CH. DELISLE. *Le Furet*, quadrille.................... 4 50
A. DECOMBES. *Pied-de-Fer*, quadrille.............. 4 50
— *Le Petit Coquet*, quadrille......... 4 50
— *Meziana*, redowa.................... 2 50
— *Souvenir de Visbaden*, schottisch.... 2 50
— *Souvenir de Catane*, sicilienne...... 3 »
— *Madrid*, varsoviana.................... 3 »
DE CALONNE. *Le Rappel des Grognards*, polka..... 6 »
D'ARGENCÉ. *Marionnette*, polka.................... 3 75
A. DECOMBES. *Léontine*, suite de valses........... 4 50
D'ARGENCÉ. *Rosée de juin*, id. .................... 5 »

### MUSIQUE DE CHANT.

#### ROMANCES FRANÇAISES.

BONOLDI. *L'Homme propose et Dieu dispose*, chansonnette.................... 2 50
— *Captif au rivage du Maure*, romance........ 2 50
— *Je veux être un Ange*, id.................... 2 50
— *La Légende et l'Avent*, id.................... 2 50
— *Courage, Pauvre Mère*, id.................... 2 50
ALP. LEDUC. *Dieu s'en souviendra bien*......... 2 50
— *Les Oiseaux du bon Dieu*.................... 2 50
CLAMENTS. *Je veux doter ma sœur*, id.............. 2 50
ALP. LEDUC. *Oh ! la menteuse !* chansonnette...... 2 50
— *Aimez-vous bien, petits enfants*, romce. 2 50
— *Le refrain de Jenny*, ariette.......... 2 50
— *Restez au nid*, mélodie.................... 2 50
*Scènes de la vie de pension*, par JULIETTE DILLON.
*L'Examen*, chœur bouffe, avec solo de *l'Examinatrice*.................... 9 »
*La Réception au salon*, redowa chantée.......... 5 »

### MUSIQUE ITALIENNE.

GORDIGIANI. *La Partenza*.................... 2 50
— *Non mi chiamate piu*.................... 2 50
— *Vi stà pur ben la gemma Annetto*..... 2 50
— *Il vero amor*.................... 2 50
— *Il Rimprovero*, romance sans paroles pour le hautbois, avec accompagnement de piano. 6 »

# RÉPONSES.

*Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.*

20 novembre.

Nous prions les personnes qui ne trouveront pas aujourd'hui de réponse à leurs lettres de nous le pardonner en considération du grand nombre de celles reçues : la place et le temps nous manquent également.

*La Rochelle.* — La composition du Journal doit être invariablement la même pour toutes les abonnées : imprimer le revers de la planche jaune sur une feuille à part, augmenterait beaucoup nos dépenses. Voyez tout ce que donne le Journal, réfléchissez à ce qu'il coûte, songez qu'il faut aussi rétribuer la rédaction et la rédactrice, car enfin...

Melpomène
Souvent sans déroger trafique de sa peine,

et vous vous direz que le seul moyen de remédier à l'inconvénient dont vous vous plaignez, trop de richesses, serait de découper vos dessins sans pitié pour le *revers*, et que vous ne pouvez ménager la chèvre et le chou, à savoir vos peines et vos patrons.

*En pensant toujours à mon amie.* — Oui, vous avez raison, l'amitié est exigeante, c'est son droit; mais aussi elle doit être indulgente, et c'est son devoir. J'espère donc qu'elle me pardonnera si, accablée des nombreuses occupations de la fin de l'année, je n'emploie que ces quelques brèves paroles pour dire à la jeune Vendéenne, qui aime tant la poésie, combien j'ai été touchée de ses douces paroles : le Numéro de ce jour lui prouvera que je ne l'ai pas oubliée.

*Des rochers du Pont-Erremberg.* — Votre lettre m'a rendue bien heureuse, car, au-dessus de toutes les considérations qui peuvent faire entreprendre un journal, il y a les principes, il y a le bien qu'il peut faire, et tout en laissant la très-grande part à votre indulgence, la pensée que je n'ai pas tout à fait manqué mon but, me console et me paye amplement de toutes les peines de ma tâche. Vous avez reçu déjà bien des dessins pour bas de jupon; le mois prochain en donnera un nouveau.

*Saint-Étienne-de-Mont-Luc.* — La Correspondance de ce jour vous indiquant le prix de la potiche Sèvres (1 franc ou cinq timbres-poste, réunis autant que possible), répond à votre question. Je n'ai plus qu'à ajouter une recommandation, c'est de bien indiquer la potiche que vous désirerez : *Chinoiseries* ou *Sèvres*, votre tout aimable lettre ne devant pas être sous les yeux de la personne chargée de vous expédier la potiche quand vous la demanderez.

*Toulouse.* — A votre âge tout sied; d'ailleurs votre *calvitie* n'étant qu'accidentelle, vous n'aurez pas à porter longtemps la *coiffure andalouse*. La Correspondance de ce numéro vous indiquera la manière de la faire.

*Flayosc.* — Je ne puis vous promettre en tapisserie un dessin de canapé, trop peu de personnes se sentant le courage d'entreprendre un aussi long travail; mais peut-être dans les modèles que vous recevrez cette année trouverez-vous le moyen de rivaliser avec Pénélope. Je vous souhaite de ne pas avoir les mêmes et surtout autant de raisons qu'elle pour éterniser votre ouvrage.

*La Rochelle.* — J'ai déjà satisfait à l'une de vos demandes; quant aux deux autres, je suis forcée, à mon grand regret, de vous demander un peu de patience.

*En attendant un père chéri.* — Je suis persuadée, mademoiselle, que vous méritez plus qu'aucune autre l'épithète flatteuse que vous voulez bien donner à nos abonnées; votre lettre m'en donne la preuve. Vous recevrez en *mars* un dessin de fanchon pouvant remplacer très-avantageusement les plus jolis bonnets.

*Challans.* — Le mouchoir qui se trouve sur notre planche de ce mois répondra, je l'espère, à votre demande.

*Brioude.* — Même réponse que celle faite à Flayosc.

*Bordeaux.* — Veuillez me dire ce que c'est qu'une pèlerine Sainte-Cécile, et je tâcherai de satisfaire notre jeune amie de neuf ans.

*Après ma leçon d'anglais.* — A bientôt le mouchoir de première communion. Nos deux potiches d'octobre et de janvier vous seront expédiées contre cinq timbres-poste par exemplaire demandé.

*Deux sœurs qui s'aiment.* — Si vous avez toujours l'une à l'égard de l'autre la même indulgence que pour votre journal, il doit vous être bien facile de réaliser votre épigraphe. Même pour petites filles, les manteaux le plus à la mode sont les talmas, ou petits collets très-courts, que l'on fait en drap, en velours ou en étoffe assortie à celle de la robe. Les potiches, impérieuses et dominatrices comme la mode surtout quand elle devient manie et même fureur, les potiches sont venues prendre la place des aquarelles; mais patience, et vous verrez leur tour arriver : j'ose dire que vous n'aurez rien perdu pour attendre.

*Huriel.* — Cet oubli a été involontaire; l'empressement que je vais mettre à vous les envoyer vous prouvera tout mes regrets.

*Carpentras.* — A bientôt pour le nom; quant aux initiales, le numéro de février vous portera deux alphabets complets dans lesquels vous pourrez choisir.

*Allytchant-Cloches.* — Oui, les carrés du coussin *mosaïque* seraient charmants pour édredon, même en laine, et je les trouverais peut-être encore préférables à ceux en coton blanc. Merci pour votre ardent prosélytisme, je suis bien convaincue de la sincérité de l'intérêt que vous nous portez; aussi suis-je heureuse de vous apprendre que vos vœux seront largement satisfaits.

*Au coin du feu.* — La robe de baptême du mois de février dernier étant d'un dessin très à jour, serait certainement infiniment plus élégante si elle était doublée de soie. Mais ce n'est point indispensable; il n'en est pas de même pour le bonnet et le manteau, qui dans cette saison sont rigoureusement obligés.

*Ni mon nom ni mon adresse ne doivent paraître dans le journal.* — Je vais donc tâcher de mettre toute la discrétion et tout le mystère nécessaires pour vous dire que : les boutons *gourmettes* du col *Saint-Marc* se composent de trois petites chaînes retenues chacune par deux boutons, ce qui fait six boutons pour le col et douze pour les manchettes. Pris note de vos observations, et l'avenir vous prouvera si nous savons en tenir compte.

*De ma solitude.* — Plutôt que de broder un second volant, ce qui serait bien long et bien ennuyeux, il serait mieux, je crois, de n'en poser qu'un seul très-haut, ce qui se fait bien souvent et est très à la mode aujourd'hui; dans le haut de ce volant, que l'on monte bien au-dessus du genou, on place un bouillonné, dans lequel on peut passer un ruban rose ou bleu; dans le bas vous devez, sans hésiter, faire un feston feuille de rose ou uni.

*Verdun.* — Hélas! la bonne volonté ne suffit pas toujours, car, malgré tout mon désir de vous être agréable, il me sera impossible, avant le mois de mars, de vous envoyer la manche de *rochet* que vous désirez.

*A côté d'un bon feu.* — Pris note de votre demande : je tâcherai d'y répondre au plus tôt; mais le tricot est tellement chose rare aujourd'hui, qu'il est fort difficile d'en trouver de joli et de facile ; cet ouvrage a été tout à fait détrôné par le crochet, qui le remplace avantageusement.

*Ars-sur-Moselle.* — Le passé ayant dû vous rendre difficile, votre titre d'ancienne abonnée rend votre suffrage d'autant plus précieux pour moi. La couleur employée pour peindre les potiches doit toujours, n'importe le dessin du papier, être de la même épaisseur; on ne la passe plus avec le pinceau; généralement, on la coule sur le papier collé, la roulant lorsqu'on peint des vases, et la faisant glisser bien soigneusement quand on la pose sur des objets plats, tels que assiettes, dessus de table, etc.

*Loin de ce que je désire.* — La taie d'oreiller doit, si elle est destinée à un tout petit berceau, être ronde du haut et carrée du bas; on l'entoure d'une garniture ou anglaise, ou plissée, ou bien encore d'une petite dentelle.

*Villeneuve-de-Berry.* — Les médaillons que vous trouverez sur la planche vous suffiront, j'espère, pour composer le bonnet *habillé* que vous désirez; je ne saurais vous envoyer quelque chose de plus élégant. Que ne dites-vous à votre jeune amie ce que vous m'avez écrit vous-même sur les inconvénients des lectures pour lesquelles elle se passionne? Oui, elle se prépare de cruelles déceptions, de bien amères dégoûts, la vie réelle, celle qui nous attend toutes, lui paraîtra toujours bien prosaïque et bien *désenchantante* auprès des grands événements et des plus grands sentiments de ses héros imaginaires. D'ailleurs, *nul n'est un héros pour son valet de chambre,* et ne sommes-nous pas toutes, à ce point de vue, les *femmes de chambre* des personnes avec qui nous devons vivre journellement?

*Une reconnaissante abonnée de dix ans.* — Une petite blouse à *jupe* serait à mon avis, ce qu'il y aurait de mieux. Elle pourrait être en étoffe de laine, ou en velours garni de galon noir sur noir, ou bleu sur bleu. Chapeau de feutre avec grande plume roulée. J'aurais à faire à vous comme à bien d'autres la même réponse qu'aux rochers du pont d'Ermberg. Qu'entendez-vous par un *opéra pour huit demoiselles?*

*Sous le beau ciel de la Provence.* — En retour de vos félicitations, je vous adresse les miennes sur l'heureuse application faite par vous du porte-allumettes corail de 1853 à la composition d'une corbeille même genre, mais de plus grande dimension. La science de la potichomanie est maintenant tellement répandue, que je suis étonnée que vous n'ayez point encore pu réussir ; peut-être n'avez-vous pas la précaution, une fois que votre papier collé est parfaitement sec, de l'enduire après d'une couche de gomme, vous éviteriez ainsi l'infiltration de la peinture entre le verre et le papier, ce qui nécessairement gâte tout l'ouvrage; et quel désespoir, après tant de peines!...

*Confiante en l'amitié.* — J'ai vainement cherché sur votre gracieuse lettre l'adresse à laquelle j'aurais pu répondre directement; j'ai dû attendre jusqu'aujourd'hui pour vous dire : qu'un dessin de tapisserie contenant des armes de famille, ne peut être envoyé qu'en particulier, ce dont je me chargerai avec grand plaisir; écrivez vite et vous serez servie de même.

Nous rappelons à nos abonnées que moyennant 1 fr. 50 ou 2 fr. suivant leur grandeur, nous leur enverrons tous les patrons qu'elles nous demanderont.

Une lettre non affranchie, venant de Lorient, a été refusée.




LONDRES, FULLER et Ce, 34, Rathbone place. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON.
COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPSIG, BROCKAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER.
SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; DUFOUR; A. CLUSEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique). — STOCKHOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils. — MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris. — Imprimerie MORRIS et Cie, rue Amelot, 64.

1855

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

## TABLE.




LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: 10 FR. — DÉPARTEMENTS: 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**

AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer) | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande | 17 | Espagne et Portugal | 18 | Prusse | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU No 3 fr. 50

A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

No 2. — FÉVRIER.

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 2.)

## MUSIQUE OFFERTE AU CHOIX DES ABONNÉES.

### MUSIQUE DE PIANO (A QUATRE MAINS).

FRANTZ. 1re fantaisie sur *l'Ame en peine* .......... 6 »
— 2e id. id. .......... 6 »
— 3e id. id. .......... 6 »
— *Courage, pauvre mère !* .......... 5 »

### MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).

DUCA. HEURES DE SOLITUDE :

N°s 1. *Souvenir d'enfance* .......... 6 »
2. *Si j'étais oiseau* .......... 6 »
3. *Les Feuilles tombantes* .......... 4 50
4. *La Goutte de rosée* .......... 5 »
5. *La Fleur et le Nuage* .......... 4 50
6. *L'Aurore* .......... 6 »

SICCA. Trois études de concert .......... 6 »
CLAMENTZ. Morceau de salon en forme de valse.. 6 »
MONIOT. *God save the Queen* et *Marche tunisienne.* 6 »
— Op. 49. Étude d'expression .......... 5 »
DESCOMBES. *Vœux de retour*, rêverie maritime... 6 »
MULDER. Op. 29. *Le Chalumeau*, pastorale .......... 7 50
— Op. 30. *Brise du nord*, caprice-mazurka. 5 »
SCHAD. *La Rose des Alpes* .......... 4 »
— *Graziozo* .......... 5 »
NACHMAN. Fantaisie sur *Luizza Strozzi* .......... 4 »
GUICHARD. *Ame en peine*, divertissement .......... 6 »
FUMAGALLI. Sérénade espagnole .......... 7 50
— La sérénade napolitaine .......... 6 »
— *Luisella*, tarentelle .......... 5 »
JULIETTE DILLON. *Beaucoup de bruit pour rien*.. 7 50
— Sonate rustique. — A. *Chanson du laboureur.* — B. *Midi.* — C. *Ronde montagnarde* .......... 9 »
(Ces deux morceaux peuvent maintenant être demandés séparément.)
HENRI CRAMER. *Le Diamant*, rêverie dramatique.. 6 »

### MUSIQUE DE PIANO (FACILE).

ALPH. LEDUC. Op. 162. *Les Talismans*, six petites fantaisies ; chaque .......... 5 »
N°s 1. *Valse allemande.*
2. *Thème de Weber.*
3. *Cavatine de Bellini.*
4. *Thème italien.*
5. *Rondo montagnard.*
6. *Thème de Flotow.*

DESCOMBES. 15e bagatelle sur *la Romance de Nina*, de Dalayrac .......... 4 50
— 16e bagatelle sur l'opéra de *l'Épreuve villageoise*, de Grétry .......... 4 50
— 17e bagatelle sur la sérénade de *l'Amant jaloux* .......... 4 50
E. VIENNOT. *Fragoletta*, valse brillante .......... 5 »
A. DELASEURIE. Fantaisie à la valse, sur *la Dernière pensée*, de Weber .......... 5 »

### MUSIQUE DE PIANO (TRÈS-FACILE).

DEUXIÈME BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES PIANISTES.

ALPH. LEDUC. Vingt petites fantaisies brillantes sur les motifs de nos meilleurs auteurs, arrangées et soigneusement doigtées pour les petites mains. (Chaque morceau, marqué .......... 2 50
peut se demander séparément.)

— N°s 1. *Ernesta*, valse mignonne.
A. DELASEURIE. 2. *Première fleur*, polka mignonne.
ALPH. LEDUC. 3. Cavatine de *l'Elisire d'Amore.*
HENRY CRAMER. 4. Ballade allemande.
ALPH. LEDUC. 5. Rondo montagnard.
A. DELASEURIE. 6. *La Pensée*, valse gracieuse.
ALPH. LEDUC. 7. *Andante*, de Mozart.
— 8. *Le Bijou*, rondoletto.
F. BEYER. 9. Barcarolle.
CH. CZERNY. 10. *Souvenir de Vienne*, marche.
A. DELASEURIE. 11. Cavatine de *Beatrice di Tenda.*
ALPH. LEDUC. 12. Cavatine de *Mercadante.*
HENRY CRAMER. 13. Sicilienne.
— 14. Cavatine de *C. M. Weber.*
ALPH. LEDUC. 15. *Il Don Giovani.*
F. BEYER. 16. Mélodie italienne.
ALPH. LEDUC. 17. Mélodie suisse.
F. BEYER. 18. *Vaga luna.*
CH. CZERNY. 19 Cavatine de *Carafa.*
ALPH. LEDUC. 20. Thème français.

### MUSIQUE DE DANSE POUR PIANO.

DESCOMBES. *Le Gai Danseur*,* quadrille suivi d'une schottisch .......... 4 50
— *Le Charivari*, id., airs populaires, suivis d'une polka-mazurka .......... 4 50
— *Le Feu de la Saint-Jean*,* id. .......... 4 50
— *La Danse des faunes*, id. .......... 3 50
DELISLE. *Souvenir du Gaimon*, id. .......... 3 50
MUSARD. *La Saint-Sylvestre*, id. .......... 4 50
FRANTZ. *Après la chasse*, id .......... 4 50
E. MATHIEU. *Les Fauvettes*, valse .......... 5 »
— *La Volière*, id. .......... 5 »
CLAMENTS. *D'Ilfa*, valse de salon .......... 6 »
KEMER. *Fleurs allemandes*, id. .......... 4 50
LABITSKI. *Aurora*, id. .......... 4 50
J. GROS. *Jeanne*, grande valse .......... 3 »
E. MATHIEU. *Acté*, polka .......... 3 50
C. MICHEL. *L'Épreuve villageoise*, id. .......... 3 »
MATHIEU. *Étoile de la France*, id. .......... 3 »
VICTOR BERDALLE. *Le Lac de Genève*, id. .......... 3 70
ALPH. LEDUC. *Le Mont-d'Or*, id .......... 4 50
— *Le Traineau*, polka-mazurka .......... 4 50
MORTIER. *Élisabeth*, id .......... 4 50
E. MONIOT. *Eugénie*, id .......... 3 »
A. DESCOMBES. *Alxa*, schottisch .......... 3 »
MATHIEU. *La Fornarina*, id. .......... 3 »
— *Amphitrite*, id. .......... 3 »
DESCOMBES. *Fatmé*, kabyle .......... 3 »

### MUSIQUE DE CHANT.

ROMANCES FRANÇAISES.

GIULIANI. *Les Cloches du soir*, mélodie .......... 2 50
BONOLDI. *Le Sabot cassé*, romance .......... 2 50
— *Le Trésor de Madeleine*, id. .......... 2 50
— *La Cloche*, id. .......... 2 50
— *L'Etincelle*, id. .......... 2 50
BARBIER. *Ton Secret*, id .......... 2 50
DE DUFORT. *Vœu de retour*, id. .......... 2 50
DELISLE. *Un Jeune Tambour* .......... 2 50
E. MONIOT. *Le Moulin du hameau*, pastorale .......... 2 50
— *Le Bavard*, chanson .......... 2 50
DE DUFORT. *Le Lever de la Laitière* .......... 2 50
CLAMENTS. *Pleurs de Nicette* .......... 2 50
— *Morale de jeune fille* .......... 2 50

### DUOS (MUSIQUE INSTRUMENTALE).

DE DUFORT. *Sérénade* pour violon, avec accompagnement de piano .......... 6 »
— id....... hautbois .......... 6 »
DUPUIS. *Divertissement original* pour violoncelle, avec accompagnement de piano .......... 9 »
PAGGI. *Il Rimprovero*, romance sans paroles pour le hautbois, avec accompagnement de piano .......... 6 »

NOTA. Tous les quadrilles marqués de ce signe * existent aussi à quatre mains.

C'est par erreur que, dans le catalogue N° 1, nous avons annoncé *la Rosée de juin*, de D'ARGENCÉ, ce morceau étant complétement épuisé.

# RÉPONSES.

*Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.*

20 Janvier.

Nous offrons à nos abonnées de leur envoyer toute espèce de patrons moyennant 1 f. 50 et 2 f., selon leur importance.

*Rochefort.* — Je ne puis vous répéter que ce que j'ai déjà dit bien souvent : il nous est impossible de modifier la composition du journal au gré de chaque abonnée ; j'ai donc le regret, madame, de ne pouvoir vous satisfaire.

*Auprès de mes vases en fleurs.* — Pourquoi n'adoptez-vous pas, pour monsieur votre fils, le travestissement de notre gravure d'aujourd'hui ? il vaut au moins celui de mousquetaire ou de titi. — Les popelines, suivant leurs couleurs et leurs dessins, peuvent faire des robes très-habillées.

Votre lettre est pour nous un encouragement à redoubler d'efforts ; puissions-nous réussir à vous être de quelque secours !

*Des bords de la riante Boutonne.* — Vous avez pu quitter votre palette et vos pinceaux chéris pour m'adresser une si bonne lettre, à laquelle, moins heureuse que vous, je ne puis répondre que ces quelques lignes. Vous n'aurez pas longtemps à attendre l'aquarelle, elle viendra en mars, et sera, je l'espère, bientôt suivie d'une autre.

Oui, vous avez raison, c'est une fort belle chose qu'une poésie bien faite, je l'aime et l'apprécie comme vous :

Mais je ne puis souffrir ces esprits de travers,
Qui, pour rimer des mots, pensent faire des vers...

Et, par malheur, on rencontre bien plus souvent de ces derniers que de véritables poëtes ; voilà pourquoi notre journal est si avare de poésie ; mais il a tant à cœur de vous être agréable, qu'il ne craindra pas de remuer la poussière des siècles passés pour vous plaire.

Les rideaux au crochet sont plus nouveaux que ceux au tricot. Le dessin à étoile, du mois dernier, serait peut-être un peu lourd, à moins que ce ne fût pour rideaux stores. — Nous avons déjà donné des patrons de camisole et de bonnet de nuit, vous en recevrez encore. Fait avec de la laine, le dessous de lampe corail serait, je crois. moins joli ; il faudrait de trois à quatre écheveaux de laine.

*Je reviens à vous pour la seizième fois.* — Je tâcherai, cette année, de ne pas oublier votre dessin au filet, et ce n'est peut-être pas la seule chose que j'aie à me faire pardonner. — Par les douze degrés de froid dont nous jouissons, je n'ose vous parler sans *trembler* des corsages blancs ; du reste, quand le moment sera venu, si ces corsages sont encore de mode, je vous en préviendrai.

*D'une ancienne abbaye de bénédictines.* — Oui, certainement, votre approbation m'est d'un grand prix, toutefois j'en attache un plus grand encore à ce que vous me promettez ; aussi, pour vous mettre en mesure de n'y pas manquer, je dirai aux deux sœurs inséparables que, comme la première, j'ai bien souvent recours à la seconde.

La robe dont vous parlez, serait certainement de bon goût, mais d'une telle simplicité qu'elle ne pourrait vous servir que dans de très-rares occasions ; pour vous, je préférerais, puisque vous n'aimez pas les volants (et pourtant rien n'est plus joli), une robe à trois jupes.

*Courcelles.* — La garniture du n° 16 de ce mois vous conviendra peut-être pour remplacer le dessin que vous trouvez trop compliqué.

*Une prière* faite aussi gracieusement ne saurait manquer d'être entendue. Aussi me hâterai-je de vous envoyer le col demandé ; il me tarde, d'ailleurs, de vous offrir enfin une tentation à laquelle vous puissiez céder.

*Bar-sur-Ornain.* — Jusqu'à présent rien ne fait pressentir la *chute* des manches pagodes ; il serait difficile de les remplacer par quelque chose de plus gracieux et de plus élégant.

*Lourmarin.* — Il y avait bien un peu de tout ce que vous dites dans votre infidélité, mais je la comprends et l'excuse d'autant plus facilement, qu'à votre place j'aurais fait comme vous ; puissiez-vous vous féliciter autant de votre retour que je m'en félicite moi-même ! il ne tiendra pas à moi qu'il n'en soit ainsi. Une petite fille de vingt mois peut être coiffée avec un petit chapeau de satin à coulisses, et *se permettre* les robes à basques.

*En écoutant les sourds mugissements de ma capricieuse rivière.* — La seule pensée d'un voyage à Paris, lors de l'exposition universelle, fait battre votre cœur, et votre amie, à laquelle son père ne pourra donner la même satisfaction, se propose bien de faire mettre un voyage à Paris dans les clauses de son contrat de mariage. Dites-lui que si en se mariant elle se promet d'autres joies que celles de son intérieur, elle se prépare pour le moins de grandes déceptions ;

A d'austères devoirs le rang de femme engage.

Ne vous faites pas à vous-même une trop brillante image de ce voyage tant désiré, si vous ne voulez en rapporter plus de désillusions que de souvenirs agréables.

Qu'entendez-vous par un vêtement blanc ? Est-ce un corsage que vous voulez ? Un jeu de patience ne conviendrait-il pas à votre filleul ? il y pourrait trouver plaisir et instruction.

*Potiche.* — Ne serait-ce pas plutôt *potichomane* ou même *potichomaniaque* qu'il faudrait dire ? Vous voudrez bien, j'espère, me pardonner une liberté que semble excuser l'explication que vous donnez vous-même de votre épigraphe.

Le journal doit être invariablement le même pour toutes les abonnées.

Le 6ᵉ catalogue, comme, du reste, ses prédécesseurs, contient des morceaux que peuvent choisir les abonnées du *Progrès Musical :* il est bien entendu que nous les engageons à les apprendre, mais quand au préalable elles les auront pris, c'est-à-dire quand elles auront satisfait aux conditions moyennant lesquelles il peut leur en être envoyé pour 50 francs prix marqué, c'est-à-dire quand elles auront adressé au Bureau un mandat de poste de 6 francs.

C'est 50 centimètres d'effilé que j'indique pour le bracelet (n° 38, janvier 1851) ; il est toujours possible, ce me semble, de se procurer cette longueur chez les marchands fabriquant l'effilé.

Pauvre feuille d'automne,
Je vais où m'emporte le vent !...

Ce n'est pas le vent de votre caprice qui vous emporte ainsi, puisque vous suivez la destinée de vos parents ; pourquoi donc vous blâmerais-je ?... Je suis, au contraire, toute disposée à serrer bien affectueusement la main que vous m'offrez, en me demandant mon avis sur des vers de votre composition :

Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose...

Franchement, à quelques légères imperfections près, vos vers seraient bons à mettre dans le journal, si je ne m'étais fait une loi de n'en insérer aucuns non encore édités : pour une amie que je me ferais, quelle armée d'Orontes je me mettrais sur les bras ! Voyez, j'en ai une telle frayeur que dans le numéro de ce jour j'ai été faire un emprunt au seizième siècle : au moins, suis-je certaine que les contemporains de Gilles Durant ne viendront pas m'assaillir de leurs productions.

Je n'ose vous promettre un lévrier en tapisserie pour cette année ; le chat du numéro de ce jour ne pourrait-il vous satisfaire ? c'est, il est vrai, un animal moins noble

aujourd'hui, car jadis Diane ne dédaigna pas de se cacher sous la figure de cet animal. Que doit-elle penser maintenant quand elle daigne éclairer la terre, et qu'elle voit son image rôder sur les gouttières de nos toits?

Les termes du crochet ont été expliqués dans le numéro de janvier.

*Au séjour d'Éole.* — N'en déplaise à votre épigraphe, en cette saison vous avez plutôt affaire à Borée, connu dans le pays que vous habitez sous le nom moins mythologique de Mistral; aussi je me hâte de vous renseigner sur la manière de nettoyer les gants. Et d'abord, on vend pour cela d'assez bonnes compositions : à leur défaut, faites une eau de savon épaisse au point de perdre toute apparence de liquide; ensuite avec une flanelle frottez-en vos gants jusqu'à ce que la flanelle ne se salisse plus; alors essuyez bien minutieusement avec une nouvelle flanelle. Le gant en se séchant doit de temps en temps être légèrement tiraillé, afin d'éviter les différentes teintes qu'il pourrait prendre en séchant. Cette opération se fait en passant dans le gant la main ou une baguette, ce qui est plus commode. Les étoiles du bonnet de décembre doivent se faire au plumetis, mais le feston pourrait remplacer la première broderie. Comment ai-je pu oublier vos initiales, vous qui connaissez l'*étang de Boué* et qui de plus jouissez de ce cher *Mistral*, l'une de mes connaissances intimes?

*Ligny.* — Mille regrets, mais il était trop tard. Pris note pour le mois d'avril.

*Beaumont de Lézat.* — A deux ans les petites filles portent déjà des bottines en drap ou en étoffe assortie à celle de la robe, si celle-ci est unie; les bottines sont presque toujours boutonnées sur le côté; dans cette saison les guêtres sont indispensables. Le mois prochain vous recevrez le patron d'un costume pour petit garçon.

*A une abonnée de vingt-deux ans.* — Les médaillons en fleurs sont aussi d'un effet charmant.

Chaque diocèse ayant pour les instructions de la première communion un catéchisme spécial, vous ne sauriez mieux faire, ce me semble, que d'adopter pour votre fille celui du diocèse auquel vous appartenez.

*Pont Errembourg.* — J'attendais pour vous envoyer un patron de corsage à basques l'apparition de quelques nouvelles formes; mais puisque vous me semblez y tenir quand même, je tâcherai de répondre au plus tôt à votre désir.

*Saint-James.* — Toutes vos demandes sont notées, et j'espère que vous vous trouverez satisfaite peu à peu et à mesure que vous recevrez le Journal. Seulement je n'ose vous promettre pour bientôt un dessin spécial pour descente de lit en tapisserie, car nous venons à peine d'en envoyer un *bellissime*. — Si vous y teniez, nous pourrions vous le faire parvenir, moyennant deux francs en timbres-poste.

*Lyon.* — Une robe en satin à la reine se fait à corsage uni, fermé devant par des boutons et à basques; de chaque côté de la jupe vous pourriez placer perpendiculairement deux velours noirs de huit à dix centimètres de largeur, bordés de dentelles noires; cet ornement, des plus beaux, est d'une élégante simplicité. Du reste, voyez la gravure de modes d'aujourd'hui. Le corsage serait, bien entendu, ainsi que les manches, orné des mêmes velours et petites dentelles; une fanchon de dentelle, retenue par des nœuds de ruban, compléterait cette charmante toilette. Je ne puis vous envoyer ici l'adresse que vous demandez, mais je me chargerais bien volontiers de toutes vos commissions pour cette personne.

*Ne me refusez pas!* Hélas! je ne sais ce que vous entendez par un dessin de surplis: à Paris, et même en province, je crois, les surplis ne se brodent qu'aux manches et au col; est-ce là l'objet de votre demande? Je le voudrais; car je pourrais ainsi vous satisfaire plus promptement, surtout plus facilement, et certes une lettre aussi gracieuse que la vôtre a le droit d'exiger de la réciprocité.

*Saint-Sardos.* — Je me suis empressée de soumettre vos observations à M. Gilet; mais je crains que ce changement ne nous donne encore du retard. — Si vous étiez par trop pressée, je pourrais vous envoyer ce dessin particulièrement.

*Paris.* — Vous ne sauriez mieux vous adresser qu'à M. Gilet pour le dessin de la pelisse : il vous en montrera ou vous en composera un d'après vos idées; vous pourrez prendre son adresse au bureau du journal.

*Nantes.* — Les deux feuilles de potichomanie sont toujours à la disposition des abonnées. Il suffit d'envoyer au bureau cinq timbres-poste par potiche, en désignant bien celle qu'on désire, chinoiserie ou sèvres.

*Saint-Gilles.* — Votre désir a été prévenu; voilà le dessin de pantoufle; il remplace avantageusement un dessin en tapisserie.

*Loin de ma ville natale.* — C'est à deux battants que les portes du Journal s'ouvrent pour donner l'*hospitalité* à un reproche mérité, celui de *ne pas sacrifier un peu plus au beau par excellence, à la poésie;* je vais vous faire bien bas ma confession : c'est ou plutôt c'était chez moi péché de paresse, et c'est encore le dégoût des vers médiocres et le désir d'éviter l'ennui qu'ils m'inspirent; car de combien de mauvais poëtes ne pourrait-on pas dire avec J.-J. Rousseau :

Paul, de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poëte
Pour être plus sûr de son fait!

Mais à l'avenir je vous promets de ne plus reculer devant cet ennui et de tout faire pour vous donner souvent des vers qui me paraîtront dignes de vous être offerts. La planche de ce jour vous porte deux écussons et deux alphabets; cela peut-il atteindre votre but? Dans l'incertitude j'ai pris note des initiales.

*Couhé.* — Depuis l'annexion du *Progrès Musical*, vous donnez beaucoup plus de musique qu'autrefois; celles qui ne sont pas musiciennes en sont fort ennuyées. Depuis l'annexion du *Progrès Musical*, vous donnez beaucoup moins de musique qu'autrefois; celles qui sont musiciennes en sont fort mécontentes. — Voilà deux reproches contradictoires qui nous sont adressés bien souvent, sans que ni l'un ni l'autre soient mérités, car la vérité est que nous n'en donnons ni plus ni moins qu'avant, toujours comme par le passé, six fois par an, et toujours en même quantité. Les bonnets d'enfants se font toujours très-chargés de dentelles et de rubans, ce qui ne rend pas les enfants plus beaux, au contraire; mais la mode le veut ainsi, et l'on doit s'y soumettre.

*Près des bords fleuris qu'arrose le Gave.* — Les bracelets de velours brodés en jais sont charmants; le jais est plus que jamais en grand succès!

*De ma chambre bien-aimée.* — Les années 1848 et 1849 sont épuisées; quant aux numéros des autres années, nous pourrons vous les envoyer moyennant 1 fr. 25 par numéro de la grande édition et 75 c. par numéro de la petite.

C'est en effet un grand soulagement à un chagrin que de trouver quelqu'un avec qui l'on soit en parfaite communion de pensées et de sentiments, et c'est une consolation que nous nous devons mutuellement.

*Duras.* — Des trois années 1850, 1852 et 1854, il ne reste plus que 1850 que vous pouvez avoir au prix de 12 fr. par la poste grande édition et 8 fr. pour la petite.

*Nota.* — Voilà bien des réponses, nous prions celles de nos abonnées qui auront eu l'ennui de les lire et n'en auront pas trouvé à leurs lettres, de nous le pardonner; elles verront que ce n'est pas la bonne volonté, mais bien la place qui nous a manqué.

Paris — Imprimerie MORRIS et Cie, rue Amelot, 64.



**1855**

# JOURNAL DES DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

## TABLE.



PLANCHE III. — 1, Coin de mouchoir. — 2 et 3, Col et manche. — 4, *Ernestine.* — 5, Écusson. 6, Bouquet pour semé. — 7 et 8, Entre-deux et garniture. — 9, Garniture. — 10, Idem. — 11, Grecque servant pour bouillons. — 12, Dessin en broderie anglaise. — 13, Manche bouillons. — 14, Bavette, — 15, *Sylvine.* — 16, *Emma* — 17, Garniture. — 18, Idem. — 19, Mouchoir de première communion. — CÔTÉ DES PATRONS. — De 20 à 30, Patron d'un costume écossais pour petit garçon. — 31, Ensemble du costume. — 32, *Mary,* — 33, *Joséphine.* — 34, *Isabelle.* — 35, *Clémentine.* — 36, *Rosine.* — 37, *Palmyre.* — 38, Bracelet en perles. — 39, Babouche servant de porte-montre. — 40, Chapeau chinois pour bouchon de lampe.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: **10** FR. — DÉPARTEMENTS: **12** FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**
AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer). | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande. | 17 | Espagne et Portugal. | 18 | Prusse. | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU No **2** fr. **50**

**A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.**

**No 3. — MARS.**



# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 3.)

**POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :**

**1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. — 2° Recevoir avec remise de 66 pour cent toute musique éditée à Paris.**

### MUSIQUE DE PIANO (DIFFICILE).

ROSENHAIN. *Andante religioso*.......... 6 »
— *Belisario*, variations.......... 7 50
HENRY HERZ. Rondo brillant sur des motifs favoris de *Stradella*.......... 7 50
— Id. sur le célèbre trio de *Stradella*... 7 50
SCHAD. *Les Charmes de Bordeaux*.......... 7 50
— *Gemma de Vergy*.......... 7 50
MULDER. *Fête au Lido*.......... 7 50
JULIETTE DILLON. *Une Fête de Sorcières*.......... 7 50

### MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).

MULDER. *Souvenirs de Jeunesse*, trois morceaux de genre :
N°s 1. *L'Escarpolette*, caprice étude.... 6 »
2. *La Chasse aux Papillons*, impromptu.......... 6 »
3. *Fleurs et Brises*, cantabile de salon. 6 »
HENRY HERZ. Introduction et rondo de l'opéra
— *Torquato Tasso*.......... 4 50
COMETTANT. Op. 42. *Une Nuit à Smyrne*, rêverie. 6 »
— Op. 37. *Éoline*, étude.......... 5 »
SICCA. Trois études de concert.......... 6 »
ALPH. LEDUC. *Souvenirs d'Italie*.......... 6 »
— *Rêve du cœur*, pensée romantique sur une mélodie de H. Cramer...... 6 »
A. DELASEURIE. Fantaisie à la mazurka.......... 5 »
— *Le Catalan*, bolero espagnol.. .. 4 50
DELISLE. *Cascade*.......... 5 »
— *Bolero*.......... 6 »

### MUSIQUE DE PIANO (FACILE).

A. DESCOMBES. Op. 57. *Agrément musical*.......
N°s 1. *Rondo*.......... 3 75
2. *Fantaisie*.......... 3 75
D. DUFORT. Entr'acte sur *l'Épreuve villageoise*... 2 »
ALP. LEDUC. Op. 161. *Le Florian des Jeunes Pianistes*, six fabliaux ou petites fantaisies soigneusement doigtées, avec texte, chaque.. 5 »
N°s 1. *L'Éléphant blanc.*
2. *La Guenon, le Singe et la Noix.*
3. *Le Léopard et l'Écureuil.*
4. *L'Enfant et le Miroir.*
5. *Le Rossignol et le Prince.*
6. *Les Deux Voyageurs.*

### MUSIQUE DE DANSE POUR PIANO.

PILODO. *Monsieur Mathieu*, quadrille.......... 4 50
— *Le Baptême de ma Corvette*, id.......... 4 50
SCHUBERT. *L'Ame en peine*, id.......... 4 50
A. DESCOMBES. *Mon plus facile*, id.......... 4 50
MONIOT. *Une Noce d'Auvergnats*, id.......... 4 50
MUSARD. *La Saint-Sylvestre*, id.......... 4 50
LABITSKI. *Aurora*, grande valse.......... 4 50
— *Pauline*, id.......... 4 50
E. MATHIEU. *La Reine des Roses*, id.......... 5 »
A. DE CALONNE. *Les Papillons blancs*, polka..... 3 »
— *Les Paillettes d'or*.......... 2 »
GEBAUER. *Simplette*.......... 2 »
E. MATHIEU. *La Nubienne*.......... 3 »
A. DESCOMBES. *Hora*, polka-mazurka.......... 2 50
— *Astrée*, id.......... 3 »
E. MATHIEU. *La Folie*, id.......... 4 »
— *La Vologda*.......... 3 »
SAVARD. *Hélène*, mazurka.......... 3 75
MORTIER. *Élisabeth*.......... 4 50

### MUSIQUE DE CHANT.

L'ÉPREUVE VILLAGEOISE, célèbre opéra de Grétry.

N° 1. Couplets chantés par Mlle Lefebvre.... 2 50
N° 4. Air chanté par Mlle Lefebvre.......... 4 50
N° 6. Couplets chantés par Mlle Lefebvre, *Bon Dieu, bon Dieu*.......... 2 50
N° 7. Air de baryton chanté par Bussine, *Adieu, Marton; adieu, Lisette*....... 4 50

ROMANCES FRANÇAISES.

AUDRAN. *Veillez sur mon Enfant*, romance....... 2 50
MASSET. *Petite Étoile*.......... 2 50
HOCMELLE. *Amour et Souvenir*.......... 2 50
GIULIANI. *Les Cloches du soir*, mélodie.......... 4 50
ALPH. LEDUC. *Nina la Vanneuse*, romance dramatique.......... 2 50
— *Ne partez pas, j'ai peur*, id....... 2 50
MONIOT. *Les Sabots de Jeanne*.......... 2 50
MORICOURT. *Derniers Vœux*, romance.......... 2 50
BONOLDI. *André*.......... 2 50
— *Conseils à l'Enfance*.......... 2 50

MARIE D'ANGLETERRE, opéra.

BONOLDI. *Comme l'onde qui murmure*, duo pour soprano et contralto.......... 7 50

### MUSIQUE RELIGIEUSE.

BONOLDI. *Aimez-vous les uns les autres*, cantique pour soprano, mezzo-soprano et contralto.......... 3 »

### MUSIQUE ITALIENNE.

BELLINI. *Vaga Luna*.......... 3 »
— *Giovin Rosà* (S. ou T.).......... 4 »
— — (C. ou B.).......... 4 »
ALARY. *La Sera*.......... 2 50

### MUSIQUE POUR PIANO ET VIOLON.

N. LOUIS et ALPH. LEDUC. *Le Retour de la Fleur*, élégie pour piano et violon concertants, sur une romance d'Alph. Leduc.......... 7 50
— *Les Contemporaines*, trois fantaisies faciles :
N°s 1. *Corvette mes Amours*.......... 6 »
2. *Au petit bonheur*.......... 6 »
3. *Redis à ta grand'mère*.......... 6 »

# RÉPONSES.

***Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.***

**20 février.**

*La Hougue.* — Vous avez envoyé 15 francs ; il ne nous en revenait que 12 ; que faut-il faire des trois francs restants ?

*Pensez à moi.* — Votre confidence me flatte autant que le sujet m'en peine pour vous. Mais, croyez-moi, vous n'avez pas de meilleure ni de plus sûre amie que votre mère : si vous vous étiez adressée à elle, peut-être seriez-vous depuis longtemps sortie de ces angoisses que les circonstances présentes doivent rendre plus douloureuses encore. J'ai fait ce que vous désiriez ; rien à espérer de ce côté : consultez donc celle que Dieu vous a donnée pour guide ; j'espère que votre inexpérience vous fait exagérer les choses : cela n'est pas aussi rare que vous le supposez ; tout gît, ici dans le degré de ce qui vous afflige. Peut-être encore y aurait-il une autre chose à faire ; mais il faudrait être bien sûre de la délicatesse et de la discrétion de la personne à laquelle vous auriez à vous confier.

*Une Gasconne qui ne sait pas mentir.* — En revanche, elle sait parfaitement écrire ; mais quand elle dit qu'il m'importe peu d'obliger une inconnue, elle semble ne pas connaître la satisfaction que porte en soi un service rendu si petit qu'il soit ; n'aurait-elle donc jamais connu cette joie ? elle qui dit avoir beaucoup souffert, n'aurait jamais eu cette consolation ?

Non, le hasard n'est pas grand, puisqu'il n'est rien ! *Dieu seul est grand !* J'ignore s'il vous a faite aussi *belle* que vous le désireriez, mais quant à *l'intelligence, cette étincelle divine que vous auriez choisie entre tous ses dons*, il vous a prouvé sa bonté en vous servant à souhait ; votre lettre en témoigne surabondamment.

Nous tâcherons d'envoyer à mademoiselle votre sœur un voile digne de couvrir *les plus beaux yeux et les plus beaux cheveux du monde.*

*Au pied du tabernacle.* — Oui, vous avez raison, ma jeune amie, l'âme qui se réfugie sous les ailes de Dieu goûte ici-bas la plus grande somme de bonheur dont elle soit capable sur la terre ; mais vos seize ans n'en ont pas encore fait l'expérience, vous ne connaissez que par ouï-dire ce monde que vous regardez tant en pitié ; prenez garde, défiez-vous de l'exaltation de votre esprit, craignez que le monde ne prenne un jour sur vous une éclatante revanche, et si vous ne devez pas vous consacrer entièrement au service de Dieu, suivez le conseil du grand apôtre : Apprenez à être pieuse avec sobriété afin de l'être toujours.

Un article sur l'Eucharistie serait peu à sa place au milieu de toutes les futilités que doit donner le Journal ; gardons au fond du cœur et conservons comme un parfum précieux nos impressions affectueuses pour le sacrement où paraît plus excellemment l'amour de Dieu envers nous.

Nous avons donné il y a peu de temps un dessin de pale qui peut être brodé au plumetis : vous trouverez dans le numéro d'avril un magnifique dessin dont vous tirerez facilement parti pour une nappe d'autel.

*Encore moi.* — Vous appelez *défaite* la raison alléguée par nous pour ne pas donner de compte rendu des pièces de théâtre, et vous en désignez plusieurs que, selon vous, une jeune fille peut voir ou lire sans inconvénient. Prenons la plus célèbre : *l'Honneur et l'Argent.* Autant qu'il nous en souvient, dans cette pièce une fille est malheureuse pour avoir renoncé à celui qu'elle aimait et accepté un mari choisi par son père. A notre sens, le théâtre doit être avant tout une école de mœurs ; si nous écrivions le *Journal des Pères*, nous comprendrions facilement quelle leçon ces messieurs pourraient trouver dans *l'Honneur et l'Argent ;* mais il n'en est pas ainsi, et, quant aux demoiselles, nous ne voyons pas bien, ou plutôt nous voyons trop la moralité qu'elles pourraient être tentées d'y trouver.

*De mon fauteuil rouge, un peu dur.* — Si vous m'aviez dit votre âge, je saurais si je dois ou non vous plaindre au sujet de la dureté de ce fauteuil ; mais vous ne m'en confiez pas tant, puisque vous ne m'avez pas même dit votre nom, ce qui me met dans l'impossibilité de vous expédier la garniture que vous me demandez.

*Fidèle aux potiches.* — Je ne vous en blâme pas, j'ai même cherché, et je crois avoir trouvé ce que vous me demandez, à savoir une feuille de potiche *chinoiserie*, grande, riche de couleurs et d'un or très-brillant ; mais il faudrait *six* timbres-poste pour en faire le prix ; et encore est-ce une faveur grande que l'on m'a faite, car vous la payerez deux francs chez un marchand.

*Eloignée de vous que je chéris.* — Vous demandez une réponse bien longue et bien affectueuse : la première condition m'est assez difficile à remplir ; d'ailleurs

Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Et je dois vous avouer que j'en tiens un peu de cet esprit, certains disent même beaucoup ; heureusement le cœur en est exempt, et il obéit à la pente qui l'entraîne vers vous ; certes, il m'est bien doux de me sentir aimée ! Cependant je ne voudrais pas être pour une si grande part dans les rêves de votre imagination à propos d'un voyage à Paris ; je voudrais vous éviter une déception, et, comme vous le dites, l'*espérance* vaut souvent mieux que la réalité ; moi, je dirais : toujours.

*La première requête d'une fidèle abonnée.* — 1° Un dessin gothique pour aube : pris note.

2° Des renseignements exacts sur le prix et la manière de se procurer l'Album de broderie religieuse. Il se vend, à Paris, chez Hubert Ménage, rue d'Enfer, n° 5, au prix de 7 fr. 50 c., à quoi il faut ajouter 1 fr. 50 pour frais de poste.

Quelque inhabile que nous soyons en arithmétique, nous nous hasarderons cependant à demander en toute humilité à notre fidèle abonnée si un et un ne font pas deux.

*Entourée de ceux que j'aime.* — Vous allez me trouver bien ingrate ! je vous remercie de vos bonnes intentions en ne satisfaisant pas à votre première demande : n'en accusez pas cependant ma bonne volonté ; la planche était déjà composée quand votre lettre est arrivée : mais prenez patience : *Ce qui est différé etc...* Avril vous apportera l'écusson.

Vous voulez le nom de Zélie répété plusieurs fois dans l'année ; si petit que soit votre *plusieurs*, multipliez-le par le nombre des noms tant *intra* qu'*extra* calendrier, et vous verrez que, chacune des abonnées en demandant autant, nos planches n'y suffiraient pas.

*Marseille.* — Vous me demandez de vous indiquer un ouvrage sur la *géologie*, un sur la *minéralogie*, un sur la *physique*, un sur l'*astronomie*, étant à ces sciences ce que l'*Herbier des Demoiselles* est à la botanique. Pourquoi oubliez-vous la *chimie ?* A moi, pauvre ignorante, cette science me paraît la plus attrayante de toutes ; j'avais dans mon enfance un frère étudiant pour l'école Polytechnique ; il rendait à volonté certains liquides alternativement bleus ou rouges : il enflammait l'eau en y jetant je ne sais trop quoi ; aussi regardé-je les chimistes comme des savants tout aussi amusants que Robert-Houdin, et assurément beaucoup plus utiles. Je suis en quête de vos livres scientifiques.

*Réponse collective.* — Peut-on apprendre le dessin sans maître ? la musique sans maître, l'italien, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, *toujours sans maître ?* Cette question nous est adressée sous toutes les formes, pour toutes les branches des connaissances humaines, pour toute langue et tout art. Nous ferons à toutes une réponse bien courte : Oui pour certains *on*, non pour d'autres ; comme nous ne connaissons pas les *on* qui nous consultent, nous ne pouvons faire une réponse plus satisfaisante.

*D'un château de Bohême.* — Avez-vous bien réfléchi à ce que vous me demandez ? une élégie sur la mort d'un frère, l'unique espoir d'une famille, enlevé à dix-sept ans à l'affection de tous les siens ? Descendez en vous-même, consultez votre propre cœur, c'est là que vous trouverez ce que vous attendriez en vain d'une plume étran

gère qui, toute habile qu'elle fût, vous paraîtrait toujours froide auprès de votre propre douleur : la véritable poésie ne gît pas dans les mots, mais bien dans les sentiments. Et qui mieux que vous peut comprendre et sentir ceux qu'inspire une pareille perte?

*Deux amies* — que j'aurais voulu satisfaire plutôt, mais les demandes de noms et d'initiales sont bien nombreuses; je ne puis y faire droit équitablement qu'en les enregistrant par ordre d'envoi; donc au mois d'avril. Au moins, en attendant, ai-je pu leur être de quelque utilité pour les conseils sur la coiffure.

*Genève.* — Je vous plains sur votre déception. Si, au contact de la peinture, votre papier s'est décollé, c'est qu'apparemment votre gomme n'était pas complétement sèche ou bien n'aviez-vous pas, sur les dessins déjà collés passé une couche de gomme? Quant à la peinture, coulez-la, et ne vous servez que rarement du pinceau.
Le mot de la charade d'août 1854 est *cordon*.
Merci pour vos bons avis. J'avais cru pouvoir m'en rapporter au texte qui m'avait été remis.

*Speranza nella bonizia.* — Je n'ose vous promettre le dessin de gilet, mais croyez, cependant, que j'y mettrai toute la bonne volonté que votre lettre a droit d'attendre. Ce genre de broderie se fait parfois en noir sur des couleurs foncées, mais couleur sur couleur est toujours plus distingué. Pour décalquer sur les étoffes foncées, on trouve en *blanc* et *jaune* du papier pareil au papier *bleu*. — La potichomanie poursuit le cours de ses triomphes. (Voyez notre réponse *fidèle aux potiches.*) Vous avez peur qu'elle ne vous fasse faire *un gros barbarisme:* elle aurait bien d'autres méfaits à se reprocher, comme doigts salis, robes tachées, etc. Ici les formes du verre se multiplient. M[me] Marie Soudant a chez elle un choix ravissant de toutes sortes d'objets de ce genre.

*Confiance en l'avenir.* — Cette confiance ne sera point trompée, le nom d'Hortense, que vous trouverez bientôt sur l'une de nos planches, vous le prouvera.

*Entre mes deux chères petites-filles.* — Nous avons déjà donné plusieurs bonnets d'enfants, mais vous en trouverez encore, et nous tâcherons qu'ils n'excèdent pas la portée modeste de votre talent en broderie. A bientôt pour les initiales.

*Deux sœurs à Grenoble.* — Même réponse que la précédente : au talent près, sur lequel rien ne nous autorise à nous prononcer.

*Faubourg Saint-Honoré.* — Pris note des noms. Vous trouverez sur la planche d'avril ce patron et ce dessin de mantelet pour jeune personne.

*Ne me refusez pas, je vous en prie.* — La planche de crochets bleus, que vous aurez bientôt, vous fournira probablement tous les dessins que vous désirez.

*Une abonnée anglaise.*—Je suis heureuse d'avoir, pour le dessin de la pelote, compris votre désir. A bientôt pour les initiales.

*Langeais.*—Je vais m'occuper des écussons ; je croyais avoir déjà donné celui dont vous m'envoyez le modèle. Pour hommes, les mouchoirs ne s'entourent pas de broderie; le seul luxe qu'on puisse leur donner est un ourlet à jours de un centimètre de hauteur ; dans un des coins on place un écusson, ou les initiales *seulement.* La différence des formats nous empêche d'accepter votre proposition.

*Deux sœurs qui s'aiment.*— Et que j'aime aussi, depuis que j'ai lu leur lettre, si bien sentie et si gracieusement exprimée; elles recevront bientôt ce qu'elles *désirent.*

*Ancienne abonnée.* — Pris note des initiales.

*Au bord du roc d'Embrun.* — Les peignoirs brodés se font en général en forme tablier, soit par bandes, soit en brodant sur l'étoffe même. Les corsages ont la forme *caracot*, c'est-à-dire avec basques et taille plates.

*Près de tout ce qui m'est cher.* — Nos dessins de tapisserie sont à peu près choisis; peut-être dans le nombre trouverez-vous celui que vous cherchez. Si vous ne vouliez pas attendre, je puis vous envoyer à vous seule celui que vous désirez pour faire suite à l'ouvrage déjà décrit.

*De Lachassagne, regardant les montagnes couvertes de neige.* — Paris, grâce à Dieu, n'a rien à envier à Lachassagne, à l'endroit de la neige; depuis plus de six semaines une véritable armée de travailleurs est occupée à déblayer les rues ; ils rappellent le supplice des filles de Danaüs, avec cette différence que leur tonneau se vidait toujours, tandis que nos pauvres rues s'encombrent incessamment. Mais Dieu, dans sa bonté, met toujours le bien à côté du mal : cela fournit du travail à une foule de gens qui, dans cette saison rigoureuse, n'auraient pas trouvé à occuper leurs bras autrement.
A vingt ans, et même avant, une jeune fille peut porter des volants à ses robes ; cette mode est aujourd'hui adoptée par toutes les jeunes personnes se mettant le plus simplement. Quant aux lingeries avec dentelles, surtout avec malines, tout dépend de la façon dont elles seront disposées. Je trouve toujours plus jeunes de jolis cols et manches en fine broderies. Pris note du nom.

---



---


LONDRES, FULLER et C[e], 34, Rathbone place. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON.
COPENHAGUE, A. F. HOST.—LEIPSIG, BROCKAUS et AVENARIUS; MICHELSEN; C. TWIETMEYER.
SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; DUFOUR; A. CLUSEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3.—MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique).
STOCKHOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils.
MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.

Paris — Imprimerie MORRIS et C[ie], rue Amelot, 64.

1855



# JOURNAL DES DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

## TABLE.



LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: 10 FR. — DÉPARTEMENTS: 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**

AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique . . . . . . | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer). | 18 fr. | Deux-Siciles . . . . . | 18 fr. |
| Suisse . . . . . . . | 14 | Toscane . . . . . . . . . . . | 17 | Italie (voie de mer). . | 14 |
| Turquie, Hollande. | 17 | Espagne et Portugal. . . . . | 18 | Prusse. . . . . . . . | 16 |
| États du Pape . . . | 20 | Piémont. . . . . . . . . . . | 14 | Canada . . . . . . . . | 20 |
| Saxe. . . . . . . . | 16 | Suède. . . . . . . . . . . . | 16 | Russie. . . . . . . . | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU N° 3 fr. 50

A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

N° 4. — AVRIL.

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 4.)

POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :

1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. — 2° Recevoir avec remise de 66 pour 100 toute musique éditée à Paris.

**MUSIQUE D'ENSEMBLE.**

BONOLDI. Air d'église de *Stradella*, arrangé en trio pour violon, piano et harmoninm........... 6 »
BERTHEMET. 2° morceau de salon. *Mélodie et Boléro*, violon et accompagnement de piano... 7 50

**MUSIQUE DE PIANO (A QUATRE MAINS).**

MESSEMACKERS. Andante........ 4 50
LABITZKI. *Méphistophélès*, galop brillant......... 7 50
FRANTZ. *Courage pauvre mère*........ 5 »

**MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).**

ALARY. *La Mélancolique*........ 4 »
FUMAGALLI. *Sogno d'Amore*........ 6 »
— *Lamento*, 2° mazurka........ 5 »
— *Le Génie de la Danse*........ 6 »
— *Courage, pauvre Mère*........ 5 »
GOLINELLI. *Adèle et Virginie*........ 6 »
KRUGER. *Alliette*........ 5 »
— *Les Clochettes*........ 6 »
LEDUC. *Les Élégants*, deux fantaisies :
N°s 1. *Souvenirs Italiens*........ 6 »
2. Sur *La Chanteuse Voilée*........ 6 »
— Fantaisie sur *Lucrezia Borgia*........ 6 »
— id. sur *Lucie*........ 6 »
E. HOCMELLE. *La Pluie de fleurs*, valse brillante.. 6 »
— *Une Nuit*, rêverie........ 6 »
A. de KONTSKI. *Une nuit d'été*, nocturne........ 5 »
TALEXY. Nocturne et Bolero........ 6 »

**MUSIQUE DE PIANO (FACILE).**

WOLFF. Bagatelle sur les motifs de *l'Ame en peine*.
N° 1........ 5 »
N° 2........ 5 »
LE CARPENTIER. *La Tenerreza*, mélodie variée.... 6 »
— *Tarentelle napolitaine*........ 5 »
A. LEDUC. Trois fantaisies :
N°s 1. *Le refrain de Jenny*........ 5 »
2. *Le retour de la Fleur*, fantaisie éléganto. 5 »
— *Les deux Amies*, deux petites fantaisies :
N°s 1. *Aimez-vous bien, petits enfants*........ 5 »
2. *Corvette mes Amours*........ 5 »
— *La Fée des Champs*, petite fantaisie........ 5 »

**MUSIQUE DE DANSE.**

A. LEDUC. *Le château de Windsor*, quadrille..... 4 50
A. DELASEURIE. *Les Champs-Élysées*, id. ..... 4 50
L. SCHUBERT. *Abd-el-Kader*, id. ..... 4 50
TAMBURINI. *Les Ne m'oubliez pas*, id. ..... 4 50
COMETTANT. *Chardonneret*, valse........ 2 50
— *Colibri*, id. ........ 2 50
E. SCHUBERT. *Rosalie*, id. ........ 5 »
FRANTZ. Valse brillante de l'*Ame en peine*........ 4 50
— *Eugénie*, polka........ 3 »
GIUNTI. *Fiorita*, id........ 3 »
LABITSKI. *Les Clochettes*, id........ 2 50
DANIELE. *Clara*, polka mazurka........ 2 50
FRANTZ. *Paola*, id. ........ 3 »
TAMBURINI. *Fanny*, rédowa........ 3 »
A. DECOMBES. *Blanche, la Moissonneuse*, schottischs. 2 50

**MUSIQUE DE CHANT (ROMANCE).**

DUCA. *La Captive*, rêverie, paroles de Victor Hugo........ 4 »
BONOLDI. *Les Adieux de Marie Stuart*, paroles de Béranger........ 2 50
— La même, transposée, id........ 2 50
— *Le Chasseur et la Laitière*, id........ 2 50
— *L'Exilé*, id........ 2 50
— *Le Vieux Caporal*, id........ 2 50
— La même, transposée pour ténor........ 2 50
— *La Branche d'Amandier*, paroles de Lamartine. 2 50
— *L'Hirondelle*, id. id. . 2 50
— *Le Moulin de Milly*, id. id. . 2 50
— *L'Alouette*........ 2 50
— *Le Baptême de ma Corvette*........ 2 50
A. LEDUC. *Au petit Bonheur*, chansonnette........ 2 50
— *L'Enfant et la Sylphide*........ 2 50
— *Marat*, romance dramatique........ 2 50
— *La Cornemuse*, romance avec accompagnement de hautbois........ 3 75
— *Enfant de Castille*, mélodie........ 2 50
O. KELLY. *Mes Bluets*, romance........ 2 50
A. DELATOUR. *La Fée des Champs*, chansonnette. 2 50
— *La Sorcière de la Montagne*, légende........ 2 50
— *La Fête-Dieu*, mélodie pour 1, 2 ou 3 voix, *ad libitum*........ 2 50
— *La Rieuse*, chansonnette........ 2 50
— *Les Deux Sœurs*, romance........ 2 50
— *La Sœur des Fleurs*, id. ........ 2 50

**MORCEAUX DE SALON (A DEUX VOIX).**

BONOLDI. *La Vierge de Bretagne*. S. et C........ 3 »
— *La Petite Fée*. Deux voix égales........ 3 »
DUCA. *La Fuga*. S. Ms........ 3 »
GIULIANI. *Le Retour aux Montagnes*. S. C........ 4 50
— *Promenade en Gondole*. S. C........ 6 »

**MUSIQUE ITALIENNE.**

PETITS DUOS DE SALONS.

BONOLDI. *I pescatore Siciliani*. S. Ms........ 5 »
COCCIA. *Dolce la morte rendimi*. S. T........ 3 »
— *Deh! non pensar*. S. C........ 4 50
DONIZETTI. *Fra queste braccia*. S. C........ 4 »
DUCA. *La Fuga*. S. Ms........ 3 »
WEBER. *Se il mio bene*. S. Ms........ 4 »

ERREURS. — Catalogue N° 1. *Rappel des Grognards*........ 3 fr. *au lieu de* 6 fr.
— — — *Madrid*........ 2 50 — 3
— — N° 2. *Les Cloches*, de Giuliani........ 4 — 2 50

# RÉPONSES.

*Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.*

20 mars.

*Seule avec ma douleur.* — Vous m'envoyez une élégie sur cette douleur et vous me demandez une réponse; la voici : Lors de l'apparition de l'*Horace* de Corneille, cette pièce eut des admirateurs et des détracteurs passionnés: les uns la portaient aux nues; les autres, comme Scudéri, cet auteur matamore qui, pour écrire, semble avoir trempé la pointe de sa rapière dans une infusion de poudre à canon, prétendaient que la pièce heurtait toutes les règles de l'art et du sens commun. Au milieu de cette polémique acharnée, un auteur dont le nom est resté inconnu, entreprit de porter un jugement impartial de l'*Horace :* il en admira hautement toutes les beautés, mais il ne s'interdit pas la critique. Par exemple, à propos des *belles pointes d'esprit* (ce sont ses termes), dont se sert Chimène pour exprimer au roi sa douleur, notre auteur fait cette réflexion : Le roi aurait dû simplement lui répondre : *Allez, ma mignonne, vous avez l'esprit bien joli, mais vous n'êtes guère affligée.*

*Je tends la main, venez à mon secours.* — Aide-toi, le ciel t'aidera. Vous me demandez trois traités spéciaux qui puissent vous enseigner : 1° Tout ce que l'on doit faire dans l'intérieur d'un ménage ; 2° la politesse et l'étiquette ; 3° la cuisine. A l'exception du dernier, car on ferait une bibliothèque de tous les Cuisiniers et Cuisinières tant de la ville que de la campagne, je doute que ces traités existent. Quant aux deux premiers, nous essayerons de traiter peu à peu ces matières dans le journal. Mais que ne vous consultez-vous vous-même ? Relisez les premiers mots de la fable l'*Alouette et ses petits.*

*Près d'une amie.* — Votre nouvelle est beaucoup trop courte et le titre est beaucoup trop étrange pour qu'elle trouve place dans le journal : *Un Crime indispensable !* Votre jeune tête de seize ans a pu concevoir la pensée de développer un paradoxe aussi monstrueux, et votre cœur ne s'est pas révolté ! Dispensez-moi de vous donner mon avis sur votre composition, mais

Croyez-moi : résistez à vos tentations ;
Dérobez au public ces obligations...

Et quelle que soit votre position de fortune, cherchez ailleurs des distractions ou des moyens d'existence.

*Et moi aussi.* — Vos réflexions sont justes ; mais vous comprenez, et je vous en sais gré, que nous devons ménager toutes les susceptibilités ; fussent-elle exagérées à nos propres yeux, nous n'avons pas le droit d'imposer aux autres des transactions avec leur conscience.

*Dieu seul.* — Toutes pures que soient vos intentions, quelque garantie que nous puissions trouver dans votre âge, veuillez donc comprendre qu'il ne nous est pas permis de faire parvenir une lettre à une de nos abonnées sans l'autorisation préalable de ses parents; et d'ailleurs nous ne connaissons ni le nom ni l'adresse de la personne à la piété de laquelle vous voulez rendre cet hommage.

*Dilexi vos, Dicit dominus.* — Cette épigraphe m'engage à vous adresser une question : si vous avez écrit la lettre *au pied du tabernacle* vos parents trouveraient-ils bien qu'on vous fît parvenir la réponse d'un étranger ?

*Près de mon époux.* — Encore une fois, madame, nous ne publions pas de vers inédits, et malgré tout le mérite des vers que vous m'envoyez, je ne puis leur donner place dans le journal.

On n'écrit pas en vers *tu aimais :* c'est un bel et bon hiatus : il y a tantôt trois siècles qu'ils sont proscrits (les hiatus) de la langue des dieux.

*Nîmes.* — Pour toutes les abonnées, le journal doit être invariablement le même, comme ma réponse à la même demande.

*Confiance et espoir.* — Je ne vois que la poste ou une occasion, pour me faire parvenir ce que vous m'offrez : envoyez-le-moi, et je vous dirai ce que j'en pense, aussi franchement et aussi librement que je réponds à l'épigraphe *Près d'une amie.*—Dès aujourd'hui je serais déjà tentée de vous engager à vous en appliquer la fin :

*Composant une pièce.* — Serez-vous ainsi longtemps emprisonnée dans votre chambre de peur que la moindre communication avec des personnes du dehors ne vous fasse accuser d'avoir emprunté quelques secours étrangers ? A voir votre crainte de ces soupçons que vous nommez injurieux ; à voir vos inquiétudes pour le succès, je devrais vous souhaiter un revers, et je me montrerais ainsi bien véritablement votre amie : mais accepteriez-vous une pareille amitié ?

Coteaux où le soleil si beau
Assied sa gloire fatiguée !

Vous en savez l'auteur ! Veuillez donc lui dire qu'après ses deux premiers vers il oublie complétement ces pauvres coteaux qui attendent sans doute avec autant d'impatience que moi, pour savoir ce qu'il leur veut. Je n'aurai pas la témérité de juger sa pièce ; mais tout empreinte qu'elle soit d'un vrai sentiment poétique, il me semble qu'elle aurait besoin d'être retravaillée ; et d'ailleurs fût-elle parfaite, à mon sens, je ne saurais la publier, puisqu'elle n'a pas encore été imprimée dans un autre recueil.

*Rose et Blanche.* — Si la première veut bien ouvrir le journal de Février, page 63, colonne droite, ligne 42, elle trouvera l'explication du rébus de janvier. Quant à Blanche, je fais appel à son équité, et la prie de peser le pour et le contre, et de juger si elle aurait plus perdu que gagné, quand même sa plainte serait fondée. Pris note du *quatre mains.*

*De mon cabinet d'étude.* — J'ai lu avec intérêt votre lettre familière, elle est très-sagement pensée; les conseils en sont excellents, mais ils s'adressent à une trop minime portion de nos lectrices pour que nous puissions la donner dans le journal.

*Château de Gordes.* — Je vous félicite de votre courage et de votre persévérance. Le succès doit vous rendre fière. La garniture posée, légèrement froncée serait plus jolie. Pris note du nom.

*En attendant les violettes.*—Vous n'aurez pas l'ennui d'attendre trop longtemps ; le mois dernier vous a porté et ce mois-ci vous porte encore des dessins pour manches bouillons. — Les lingeries à médaillons sont toujours très en vogue; elles sont très-solides, si on les fait solidement.

*A notre aimable guide.* — Vous savez bien, n'est-ce pas, pourquoi je ne réponds à tout le commencement de votre lettre qu'en vous signalant le premier article du numéro d'avril ? Pris note du col. — Je confisquerai à son profit la première place qui se trouvera libre sur une de nos prochaines planches.

*Dans mon petit vilain bureau.* — Ce mois-ci vous donne du crochet, vous en recevrez encore, n'en doutez pas. Le dessin que vous me demandez me paraît chose difficile à vous envoyer, à moins que vous teniez à ce que je le fasse composer exprès pour vous.

*Bologna.* — Une italienne qui écrit le français comme vous n'a nul besoin de faire l'apologie de son style, qui est irréprochable, et que je trouve d'autant meilleur, qu'il lui sert à me dire des choses trop aimables. Pris note des demandes.

*Heureuse de mon sort.* — Puisse-t-il en être toujours ainsi ! Mais qui vous a dit que c'est moi qui *rédige moi-même* ce qui vous plaît le plus dans le journal ? Veuillez prendre alors, pour vous, la première partie de la réponse *à notre aimable guide.* Le mouchoir que vous recevrez bientôt vous prouvera si je me souviens de vous.

*Près des bords du Cher.* — Une robe en mousseline blanche à trois jupes ou à plusieurs volants, n'ayant qu'un ruban passé dans l'ourlet, est infiniment plus sim-

ple qu'une robe brodée; c'est plus jeune et plus convenable pour une jeune fille de dix-sept ans. — Les robes ouvertes ne se portent plus du tout. Pris note des initiales.

*Une amie qui a le plus grand désir de vous connaître.* — Bien des regrets, mais je ne puis dans ce moment envoyer un patron de caraco. — La planche de mai est complétement remplie par celui d'un manteau d'été. — Je puis vous envoyer ce caraco directement.

*Arras.* — L'usage des deuils à Paris n'a point varié depuis quelques années, mais il me semblerait mieux de se conformer à ceux établis dans la ville que l'on habite.

*Avec l'Espérance.* — Les châles en filet se portent certainement encore en été, seulement ils se font généralement en soie de couleurs; le blanc est plus habillé, et exige une toilette toujours irréprochable. Le filet se brode en reprise.

*Une abonnée de 21 ans, qui n'a jamais rien demandé* et qui veut s'en dédommager. — La planche de costumes d'enfants répondra à votre première demande; quant à la seconde, j'ai le regret de ne pouvoir vous satisfaire, mais notre planche de mai est déjà composée. — Si vous y teniez, je pourrai vous envoyer ce dessin en particulier; mais vous m'expliquerez alors ce que vous désirez comme genre de broderies et composition du dessin.

*Surtout ne me nommez.* — Rassurez-vous, je n'aurai pas la compromettante indiscrétion de vous nommer en vous disant : que le patron et le dessin de mantelet se trouvent sur la planche de ce mois; que les mantelets sont en effet, par leur forme, plus élégants que tout autre vêtement, mais qu'ils empruntent leur plus ou moins d'élégance à l'étoffe et aux ornements dont on les accompagne; que vous recevrez des dessins de tapisseries à teintes plates; que des roses entourées de feuilles de vignes sont une demande trop exceptionnelle; — que je n'ai pu lire le nom du dessous de lampes dont vous parlez.

*Aux pieds de la montagne.* — Vous voilà servie à souhait pour la communiante.

Si c'est pour le tour du cou seulement, un petit fichu de soie ou de cachemire blanc conviendrait très-bien, il me semble.

*Près de ma mère.* — Adressez-vous au bureau du journal, les feuilles de potiches vous seront expédiées de là; envoyez cinq timbres-poste pour les anciennes et six pour les nouvelles.

*Une ancienne abonnée.* — A bientôt pour le dessin de jupon.

*Espérant obtenir tout ce que je demande.* — Pour tout le commencement de votre lettre un seul mot bien court : *merci;* mais j'espère qu'il vous dira ce que je ne puis vous dire ici. La planche promise, et non encore donnée, paraîtra un peu plus tard, ce n'est plus maintenant la saison. Voilà l'explication du bracelet en perles. Pris note des initiales et de l'écusson.

*Sens.* — Une voilette noire brodée en application ne serait pas, je crois très-jolie, ce serait peut-être beaucoup d'ouvrage pour un mince résultat.

*Confiance et espoir.* — Je suis charmée que ces patrons de costumes d'enfants vous plaisent, vous en recevrez maintenant souvent. Je crois, pour vos volants, ne pouvoir vous satisfaire de sitôt, ne trouvez-vous rien dans les planches déjà parues?

*Au coin de mon feu.* — A bientôt pour la camisole, et le bonnet de nuit; voilà l'explication du bracelet.

*Châteauneuf.* — Impossible, j'écris ce mot à regret; mais que feriez-vous d'une garniture pour le mois de juin ou juillet, époque à laquelle vous voudrez, au lieu de broder votre châle, l'avoir sur les épaules.

*Suisse.* — La blouse de ce mois vous plaira peut-être.

*J'espère.* — Les bonnets à barbes se portent très-peu, surtout dans cette saison, cependant, si j'en trouvais un d'une jolie forme, je me souviendrais de votre demande.

*Une enfant de Marie.* — La planche de crochet bleu vous donnera, je pense, les dessins que vous désirez. — Je vous expliquerai, ce même mois, la manière de faire le crochet.

*Sous un toit de chaume.* — Vous vous exagérez ce malheur. Donnez-moi votre adresse, et je vous enverrai dans une lettre particulière tous les renseignements et conseils que j'ai puisés pour vous à bonne source.

*Deux petites abonnées.* — Ne seront point oubliées et on le leur prouvera.

*Château de Désidy.* — Pris note des initiales. — Ce numéro vous porte un dessin de coussin au crochet.

*Une abonnée fière de ce titre.* — Voici une épigraphe qui me donne une fameuse tentation d'être fière à mon tour! Pris note de la garniture au crochet.

*Une amie de la poésie.* — Comment, nos derniers numéros ne suffisent pas encore à cette soif de poésie! Que vous faut-il donc de plus?

Donnez-moi par écrit votre nom et surnom,
J'en veux faire un poëme en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts de vers et dans chaque hémistiche!




Paris — Imprimerie MORRIS et C^ie^, rue Amelot, 64.

1855

# JOURNAL DES DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

TABLE.



LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS : 10 FR. — DÉPARTEMENTS : 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**
AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer) | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande | 17 | Espagne et Portugal | 18 | Prusse | 16 |
| Etats du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU No 2 fr. 50



A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

No 5. — MAI.

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 5.)

POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :

1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. -- 2° Recevoir avec remise de 66 pour 100 toute musique éditée à Paris.

### MUSIQUE DE PIANO (DIFFICILE).

A. BOTTE. *Les Echos du monastère*, 6 mélodies en deux cahiers, chaque cahier............ 7 50
FUMAGALLI. *La Buena Ventura*................ 7 50
— *Néra*........................ 6 »
— *Amorosa*, mazurka.................. 5 »
KONTSKI. Grande fantaisie sur les motifs de la sonnanbula .................... 9 »

### MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).

E. HOCMELLE. *La Mystérieuse*, fantaisie, redowa variée.......................... 5 »
LEDUC. *Daniel*, nocturne. 2° édit............ 6 »
J. MARTIN. Op. 6. Nocturne de concert........ 6 »
A. LECARPENTIER. *Mina*, bagatelle.......... 6 »
GOLINELLI. Barcarolle.................. 6 »
— *Souvenir de Sicile*.................. 6 »
HERMANN. *Les Bords de l'Elbe*............. 6 »
KRUGER. *Chant du Marin*................ 5 »
— *Le Moulin de Milly*.................. 6 »
KŒTTIG. *Quatuor des Puritains*............ 5 »
LYSBERG. 2° barcarolle.................. 4 »
MESSEMAKERS. *Rêverie*.................. 4 »
MONIOT. *Partant pour la Syrie*, var.......... 5 »
— Romance sans paroles, étude d'Arpéges.... 5 »
DELISLE. Cascades.................. 5 »
— Bolero.................. 6 »
DECOMBES. *Vœux de retour*, rêverie maritime.... 6 »

### MUSIQUE DE PIANO (FACILE).

DECOMBES. Agrément musical, 2 suites :
N°s 1. Rondo.................. 3 75
2. Fantaisie.................. 3 75
A. LEDUC. *Le Florian des Jeunes Pianistes*, 6 fabliaux ou petites fantaisies soigneusement doigtées, avec texte, chaque............ 5 »
N°s 1. *L'Eléphant blanc.*
2. *La Guenon, le Singe et la Noix.*
3. *Le Léopard et l'Ecureuil.*
4. *L'Enfant et le Miroir.*
5. *Le Rossignol et le Prince.*
6. *Les Deux Voyageurs.*

### MUSIQUE DE DANSE POUR PIANO.

FRANTZ. *Après la Chasse*, quadrille............ 4 50
MUSARD. *La Saint-Sylvestre*, id.............. 4 50
DESCOMBES. *Mon plus facile*, id.............. 4 50
DESCOMBES. *Le Charivari*, quadrille............ 4 50
MONIOT. *Une Noce d'Auvergnats*, id.......... 4 50
DECOMBES. *Léontines*, suite de valse.......... 4 50
E. MATHIEU. *Les Fauvettes*, id.............. 5 »
— *La Volière*, id.................. 5 »
COMETTANT. *Rouge-Gorge*, id.............. 2 50
WEBER. *Zingarilla*, id.................. 3 75
LANGOLRIE. *La Capriciosa*, polka.......... 4 »
PILODO. *Reindaw*, id.................. 3 75
DE CALONNE. *Le Rappel des Grognards*, id....... 3 »
P. DUPONT. *Les Paillettes d'Or*.............. 2 »
COMETTANT. Polka. — Mazurka. — Olessia...... 2 50
A. DECOMBES. *Hora*, polka mazurka.......... 2 50
E. MATHIEU. *La Folie*, id.............. 4 »
A. DELASCORIE. Fantaisie à la mazurka........ 5 »
A. LEDUC. *Le Traîneau*, id.............. 4 50
NACHMANN. *Henriette*, redowa.............. 2 50

### MUSIQUE DE CHANT.

BONOLDI. *Belle et Pauvre*.................. 2 50
— *Comme vous*.................. 2 50
— *Chanson d'une Gitana*.............. 2 50
— *Le Dernier Chant du Tasse*............ 2 50
— *Le Fuseau d'Isabelle*.............. 2 50
(avec accompagnement de hautbois)...... 2 50
— *Gardien du Foyer*.................. 2 50
(la même transposée).................. 2 50
DUCA. *Deux Voix*.................. 2 50
— *Désolation*.................. 2 50
A. LEDUC. *Corvette mes amours*, barcarolle...... 2 50
— *La Vigie de Hun*, maritime.............. 2 50
— *Marcel*, romance dramatique.............. 2 50
— *Le Grain de blé*, mélodie.............. 2 50
— *Les Coups de marteau*, chanson.......... 2 50
P. CHÉRIT. *La Fiancée écossaise*, chansonnette.. 2 50
— *Le Batteur d'or*, id.................. 2 50

#### MORCEAUX DÉTACHÉS DE L'OPÉRA LA SAINT-SYVESTRE.

BAZIN. *Plus Heureuse*, air, S.............. 4 50
— *Rose, Rose*, duo, S. T.............. 5 »
— *Pan, pan*, duettino, T. T.............. 4 50
(le même pour voix seule), T.............. 3 »
— *Cet éclat que mon rang me donne*, rom., S.... 3 »
— *Défiler à la parade*, couplet, B.......... 3 »
— *Aux vains plaisirs*, air, T.............. 3 »
— *Pour moi quel bonheur!* duo, S. B.......... 5 »
— *Nuit tutélaire*, air, T.............. 4 50
— *Saisi d'un bras*, couplets.............. 3 »

ERREUR. — Catalogue N° 1. *La Cloche*, de Fumagalli............ 5 fr. *au lieu de* 4 fr.

---

## ÉTUDES SUR LA LECTURE A HAUTE VOIX,

**Par M. Édouard MENNECHET,**

Auteur des *Matinées littéraires*, de l'*Histoire de France*, etc.

PRIX : 3 FRANCS.

Chez MM. LANGLOIS et LECLERQ, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 10, à Paris.

## RÉPONSES.

*Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.*

20 avril.

*Admirant mes camélias.* — Un dessin de prie-Dieu en tapisserie serait beaucoup trop grand pour que nous pussions l'envoyer dans le Journal. Nous avons déjà offert à plusieurs de nos abonnées de le leur envoyer directement, si elles le désirent.

*Une fidèle abonnée.* — Pris note des chiffres. Le dessin du pouff paru le mois dernier peut également se faire en cordonnet noir, ce serait très-joli, et demanderait peu de temps. Les volants de robes se garnissent toujours de petits effilés, de velours, de dentelles, et enfin d'une foule de nouveaux effilés, dont les noms et les genres varient à l'infini.

*Rhodes-Sainte-Genise.* — L'avenir vous prouvera ce que je pense du charmant dessin que vous m'avez envoyé. En attendant, recevez toujours mes remercîments.

*De ma solitude.* — Nous avons déjà donné bien des bonnets pour les enfants, et nous en donnerons encore. Si vous voulez envoyer 3 francs au bureau du Journal, vous recevrez à l'avenir la grande édition au lieu de la petite.

*Bar-le-Duc.*—La planche de crochet bleu qui doit paraître le mois prochain vous fournira, j'espère, le dessin que vous demandez; dans le cas contraire, nous y remédierons, trop heureuse de vous offrir mon concours dans l'accomplissement de votre vœu.

*Par un beau soleil de printemps.*— Qu'il est doux, dites-vous, de demander quelques petits conseils! et de donner de nombreux avis, donc, c'est bien une autre fête! Comme pardessus pour une petite fille de quatre ans, ce qu'il y a de mieux, c'est un petit caraco de taffetas noir, pas complétement serré à la taille, et à manches très-larges; ainsi les ornements de la robe risquent moins de se chiffonner. Comme coiffure à cet âge, le chapeau rond en paille d'Italie, avec plume ou large ruban de taffetas.

*Une ancienne abonnée.* — Mettez trois volants à votre petite robe, qui aura deux mètres de largeur; pour l'ampleur des volants, on met toujours une fois et demie la largeur de la jupe; un volant placé autour du corsage fera le quatrième volant de la jupe; une garniture placée en forme de revers fera devant et derrière l'effet de bretelles.

*Ce que Dieu veut, pas autre chose.* — Ces modèles sont charmants et prouvent les dispositions heureuses que vous avez pour le dessin, pourquoi ne l'apprenez-vous pas? Merci mille fois.

*Une jeune abonnée que le Journal guide.* — Votre juste réclamation est arrivée trop tard pour ce numéro, le prochain vous portera les noms si longtemps attendus.

*Paris.*— Nous avons déjà donné des robes de baptême, et je crains que le Journal ne puisse vous donner un nouveau dessin de ce genre; si vous vouliez le recevoir particulièrement, je suis prête à vous l'envoyer tel que vous pouvez le désirer.

*Redon.* — N'ayant pu placer la fanchon promise dans la planche de mars, tant elle était remplie, il m'a semblé que la saison en était passée, et aujourd'hui n'aurais-je pas tout à fait raison si je me suis trompée alors?

*Saint-Sardas.* — Ce manteau pourrait certainement se faire en mousseline, mais pour cela je préférerais prendre le patron du mantelet brodé qui a paru dernièrement; vous pourriez faire le fond avec des bouillonnés dans lesquels vous passeriez un ruban, et au bout votre dentelle.

*Seule avec ma douleur.* — Dans ma réponse du mois dernier, j'ai, par une singulière distraction, écrit *Horace* au lieu du *Cid* : je ne doute pas que vous ne m'ayez déjà rectifiée, si vous l'avez bien voulu, mais ai-je le droit de compter sur votre bienveillance?

*Dans mon pèlerinage.* — La religion, dites-vous, élève les idées de l'homme; et vous nous savez gré de chercher à en faire apprécier les bienfaits; jusque-là nous sommes parfaitement d'accord, mais non plus sur la convenance de donner dans le Journal un officier de la garde impériale en grand costume; toutes nos abonnées n'ont pas, comme vous un frère dans ce corps d'élite, et cela fût-il, comme il y a peut-être vingt uniformes différents, nous nous verrions dans l'obligation de donner toute une collection de costumes militaires, publication au moins étrange, vous l'avouerez, dans un journal qui porte le titre du nôtre.

Pris note de vos autres demandes.

*Éloignée de Paris.* — Vous nous remerciez de donner souvent des costumes d'enfants et nous engagez à continuer; une autre nous en blâme et nous enjoint de cesser,

> Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
> Qui prétend contenter tout le monde et son père.

Essayerons-nous, comme lui, si par quelque manière nous en viendrons à bout? Non, certes; nous savons trop que ce serait peine perdue, et nous dirons de suite ce qu'il dit à la fin de la Fable :

> Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
> Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
> J'en veux faire à ma tête. Il le fit...

J'espère que vous achèverez le vers, et ne serez pas la seule, au besoin, à nous donner cette approbation.

Vous trouverez la calotte grecque dans la planche de ce numéro.

*Me souvenant de mon nid de rossignols.* — Les hôtes de ce nid ont déjà dû revenir pour vous annoncer le retour des beaux jours; j'aurais bien besoin que l'un d'eux me prêtât sa voix harmonieuse pour répondre dignement à tout ce que le commencement de votre lettre exige de moi,

> Mais jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
> Des rossignols emprunter le ramage.

Aussi me borné-je prudemment à vous dire que le dessin demandé par vous n'est plus très à la mode et que cependant je tâcherai de vous satisfaire.

*Paris.* — Une de vos amies, notre fidèle abonnée, habitant un pays où l'on ne voit que des betteraves, désire que nous lui envoyons plus souvent des modèles de fleurs à copier. Pourquoi nous est-il impossible de lui témoigner autrement que par des paroles toute notre compassion! nous ne voulons pas médire de la betterave, méconnaître ses nombreux services, elle engraisse les bestiaux, elle donne du sucre, des *esprits* (au pluriel); tout cela est utile et agréable.... à table, mais quelle parure pour la campagne, au lieu de

> L'épi sur les sillons mollement agité.

Ces chères et anciennes cultures ont inspiré aux poëtes mille images gracieuses, mille comparaisons charmantes, la betterave a-t-elle jamais même trouvé place dans un vers, inspiré une autre comparaison que celle-ci : *Avoir le nez rouge comme une betterave.* Que c'est poétique! Nous ne pouvons qu'engager votre amie à la résignation, et lui promettre que l'année ne se passera pas sans qu'elle reçoive un pendant aux Pêches et Raisins du mois de mars dernier, une magnifique betterave, par exemple! Le mois prochain lui portera une planche de crochet qui, je l'espère, lui fera prendre patience.

*Montluçon.* — Les deux interlocutrices de la Correspondance vous remercient toutes deux, et la plus grave se charge de mettre toute l'affection d'une mère dans ce que vous réclamez pour ce jeune front de dix-sept ans.

Pris note du mouchoir : mais dans les numéros déjà parus, il y en a, ce me semble, qui pourront, en attendant, satisfaire à toutes les conditions que vous énumérez.

*Je suis sans mère.* — N'avez-vous donc personne près de vous qui puisse vous guider? J'en suis effrayée pour vous; prenez bien garde, vous êtes près d'un abîme, vous y tomberez infailliblement, si vous ne vous résignez à ce qui vous paraît un cruel sacrifice; mais vous ne pouvez pas, vous ne voulez pas, c'est-à-dire, vous *faire une raison.* Alors tout est perdu, si vous conspirez vous-même avec votre ennemi; c'est une lutte courageuse qu'il faut entreprendre; c'est à l'oubli, c'est-à-dire au temps qu'il faut avoir recours, après Dieu, qui seul peut vous sauver. A seize ans, on ne croit pas à l'oubli, à dix-sept ans vous y croiriez déjà si vous vouliez suivre la voie de

salut qui vous soit ouverte. Non, je ne vois aujourd'hui personne de blâmable, demain peut-être vous serez seule blâmée et condamnée par une société dont vous ne pouvez espérer de changer les lois.

*En pensant à vous.* — De vos deux fleurs je n'ai reçu que la violette, le myosotis est resté en chemin, peut-être, ne l'avez-vous pas envoyé, sachant bien que votre lettre me disait assez ce qu'il aurait pu me dire; et, en effet, elle a obtenu de moi tout ce que vous espériez; une de nos prochaines planches vous en donnera la preuve.

*Près du portrait de notre mère.* — S'il y a réellement nécessité pour vous et votre sœur de recevoir en l'absence de votre père, il me semble alors convenable que vous soyez ensemble dans le salon, toutes deux assises sur le canapé et le visiteur sur un autre siége.

Quant à rendre les saluts adressés à M. votre père par les personnes qu'il rencontre en sortant avec vous, vous pouvez et devez y répondre.

*Metz.* — Vous avez peur, dites-vous, d'être *impitoyablement flagellé dans mes réponses, où les armes ne sont pas égales, puisqu'on ne connaît pas les lettres qui ont motivé ces réponses.* Quand donc, je vous prie, ai-je flagellé qui que ce soit? et quelle est votre erreur si vous croyez que j'aie jamais voulu faire de la modeste place qui m'est réservée une lice dans laquelle je me livrerais à des tournois d'esprit, et encore pour y combattre à armes discourtoises! Je trouve, moi, bien impitoyables ceux qui me forcent à rejouer tous les mois la scène du sonnet du *Misanthrope*; je suis de l'avis d'Alceste :

> Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre
> Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

A ce titre, j'ai quelque droit à votre indulgence; mais quand je vois journellement les déceptions et les dégoûts qui abreuvent ceux qui embrassent la carrière des lettres, je regarde comme un devoir de chercher à en détourner : pour quelques succès, combien de revers! Et, pour reprendre votre belliqueuse comparaison des armes, comme les conscrits ont tous leur bâton de maréchal dans leur giberne, tous les jeunes auteurs ont dans la tête, ou plutôt dans le cœur, de magnifiques poëmes; mais combien peu des uns et des autres savent ou peuvent les en tirer! Ce qui n'empêche pas que je ne lise avec intérêt, et, j'en suis sûre, avec plaisir, tout ce que vous voudrez bien m'envoyer : prose, poésie ou musique.

*Près de mon piano.* — Je vous conseille le solfége de M. Panseron. Le solfége peut se travailler sans professeur si l'élève est consciencieuse, si elle cherche ses intonations sans se les donner avec le piano; mais l'art du chant a des secrets, des difficultés qu'un professeur seul peut nous révéler et nous faire vaincre. Le Journal se chargerait de vous procurer un solfége comme toute autre musique.

*Une ancienne abonnée.* — Pourquoi n'acquiesceriez-vous à mes demandes comme à celles des autres, ditesvous, à qui vous envoyez les trois quarts du temps des choses qui me sont parfaitement inutiles? Parce que nos planches ne sont pas élastiques, qu'elles ne peuvent contenir qu'un nombre limité de dessins. Il faut donc que les personnes qui font des demandes particulières aient la patience d'attendre leur tour, ou bien nous nous verrions dans la nécessité de ne plus tenir compte de ces demandes, et notre tâche n'en serait que plus facile.

*Maubeuge.* — Le genre de châles que l'on porte aujourd'hui varie à l'infini pour toute saison; on en trouve de charmants dans les prix de 80 à 100 francs.

Quand vous serez décidée, je pourrai vous donner encore plus de détails.

*De ma solitude.* — Le bonnet de ce mois doit remplir votre désir; il est un peu grand, mais vous pourrez facilement le réduire.

*Deville.* — Dans certains pays, on ne fait pas porter le deuil par des enfants aussi jeunes que le vôtre. Dans tous les cas, vous pourriez choisir une de ces charmantes étoffes grises qui sont souvent préférées à d'autres, même lorsqu'on n'est pas en deuil. L'écharpe serait pareille à l'étoffe du costume.




LONDRES, FULLER et Ce, 34, Rathbone place. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON.
COPENHAGUE, A. F. HOST.—LEIPSIG, MICHELSEN; C. TWIETMEYER.
SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; DUFOUR; A. CLUSEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3.—MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique).
STOCKHOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils.
MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.— VENISE, TRIESTE ET VÉRONE, MUNSTER, libraire.

Paris — Imprimerie MORRIS et Cie, rue Amelot, 64.

1855

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

## TABLE.



PLANCHE VI. — 1 et 2, col et manchette. — 3, *Léonide.* — 4, quart d'un mouchoir pour application. — 5, P E. — 6, *Elisa,* dans un écusson. — 7, garniture-guipure. — 8, *idem.* — 9, L T. — 10, M C, avec couronne de Comte. — 11, L M. — 12, *Valentine.* — 13, 14 et 15, bonnet du matin. — 16, garniture du bonnet. — 17, écusson avec les lettres A D. — 18, bas de jupon. — 19, col à écusson. — 20, A G. — 21, garniture anglaise. — 22, 23, 24, fond, bretelle et volant d'un mantelet-écharpe. — 25, écusson, avec les chiffres E de V. — 26, *Gabrielle.* — 27, V M. — 28, G H. — 29, L M P. — 30, croquis de fleurs en coquillages. — 31, *idem* de fleurs en cire. — 32, résille en chenille. — 33, petit panier. — 34, croquis du bonnet qui se trouve aux numéros 13, 14, 15.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: 10 FR. — DÉPARTEMENTS: 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**

AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer) | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande | 17 | Espagne et Portugal | 18 | Prusse | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU No 2 fr. 50

A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

No 6. — JUIN.

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 6.)

**POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :**

1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. -- 2° Recevoir avec remise de 66 pour 100 toute musique éditée à Paris.

*Excepté la musique marquée prix net sur laquelle on fait une remise.*

**MUSIQUE DE PIANO (CLASSIQUE).**

| | | |
|---|---|---|
| BEETHOVEN. Op. 13. Sonate pathétique | 6 | » |
| FIELD. 5e nocturne | 5 | » |
| — Troisième concerto | 18 | » |
| — Exercices modulés dans tous les tons majeurs et mineurs | 5 | » |

**MUSIQUE DE PIANO (DIFFICILE).**

| | | |
|---|---|---|
| BRISSON. *Les Abeilles* | 6 | » |
| — *Le Trille et la Campanella* | 7 | 50 |
| WEBER. *Invitation à la valse* | 5 | » |
| — *Le Croisé*, morceau de salon | 9 | » |
| FUMAGALLI. *Capriciosa*, tyrolienne | 5 | » |
| — *La Sérénade espagnole* | 6 | » |
| — *La Sérénade napolitaine* | 6 | » |
| SCHAD. *Les Charmes de Bordeaux* | 7 | 50 |

**MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).**

| | | |
|---|---|---|
| BALLEYGUIER. *Marche turque* | 6 | » |
| CLAMENTS. *Divertissement sur un thème original* | 6 | » |
| J. DILLON. Sonate rustique | 6 | » |
| — *Beaucoup de bruit pour rien* | 7 | 50 |
| DREYSCHOCK. *La Clochette* | 6 | » |
| PERRAUD DE CAIRE. *Au bord de la forêt*, ranz des vaches | 6 | » |
| A. LEDUC. Trois fantaisies brillantes : | | |
| Nos 1. Sur une mélodie de Czerny | 5 | » |
| 2. *Redis à ta grand'mère cette douce chanson* | 5 | » |
| 3. *Au petit bonheur*, fantaisie-valse | 5 | » |
| H. HERZ. *Les trois sœurs.* | | |
| Nos 1 | 7 | 50 |
| 2 | 7 | 50 |
| 3 | 7 | 50 |
| COMETTANT. *Une Nuit à Smyrne*, rêverie | 6 | » |
| — *Eoline*, étude | 5 | » |
| — *L'Hirondelle* | 6 | » |

**MUSIQUE DE PIANO (FACILE).**

| | | |
|---|---|---|
| COUPERIN. *Les Moissonneurs* | 3 | 75 |
| DE DUFORT. *Entr'acte de l'Epreuve villageoise.* (Grétry.) | 2 | 50 |
| MAZZINGHI. *La Petite surprise* | 3 | 75 |
| A. DECOMBES. Op. 37. Nos 1. Rondo | 3 | 75 |
| Op. 38. 2. Fantaisie | 3 | 75 |
| V. TIRPENNE. Essai musical (très-facile.) | | |
| Nos 1. *Arabelle* | 2 | » |
| 2. *Mignonnette* | 2 | » |
| 3. *Georgette* | 2 | » |
| 4. *Rosa* | 2 | » |
| 5. *Lolotte* | 2 | » |
| 6. *Zerline* | 2 | » |

**MUSIQUE DE DANSE POUR PIANO.**

| | | |
|---|---|---|
| A. DECOMBES. *Blanc et noir*, quadrille (très-facile). | | |
| Nos 1 | 4 | 50 |
| 2 | 4 | 50 |
| — *Linda*, quadrille | 4 | 50 |
| — *Petit page*, id | 4 | 50 |
| N. SALOMÉ. *Suzanna*, id | 4 | 50 |
| EUG. TARADE. *Les Francs tireurs en Crimée*, id | 4 | 50 |
| A. DESCOMBES. *Souvenir de Vauvray*, valse | 4 | 50 |
| FRANCIÈRE. *Gusmana*, id | 5 | » |
| V. TIRPENNE. *La Fée valaque*, id | 4 | 50 |
| — *Arabelle*, id | 2 | » |
| CLAMENTS. *La Parisienne*, polka | 3 | » |
| RAMON. *Catalina*, id | 4 | » |
| V. TIRPENNE. *Edith*, id | 2 | 50 |
| — *Betty*, id | 2 | 50 |
| F. BARBIER. *Cécily*, mazurka | 2 | 50 |
| J. MATTHIEU. *Étoile de la France*, redowa | 3 | » |
| PERRAUD DE CAIRE. *La Rêveuse*, id | 2 | 50 |
| A. ROGAT. *La Bouquetière des Champs-Élysées*, schottisch | 2 | 50 |
| E. MATHIEU. *Les Pensées*, id | 3 | » |
| — *L'Impériale Ire*, impériale | 3 | » |

**MUSIQUE DE CHANT.**

| | | |
|---|---|---|
| N. PONSIN. *L'Avalanche* | 2 | 50 |
| A. DROZ. *Prière de l'orpheline* | 2 | 50 |
| E. CLAMENTS. *Si j'étais fleur* | 2 | 50 |
| C. DE DUFORT. *La Désœuvrée* | 2 | 50 |
| BONOLDI. *Le Fuseau d'Isabelle* | 2 | 50 |
| — *La Prière exaucée* | 2 | 50 |
| — *Le Regard de Marie* | 2 | 50 |
| — *Seize ans* | 2 | 50 |
| — *Tristesse* | 2 | 50 |
| DUCA. *Marguerite* | 2 | 50 |
| — *Jeune Mère* | 2 | 50 |
| — *Vole, papillon, vole* | 2 | 50 |
| GIULIANI. *La bonne Vieille* | 2 | 50 |
| DÉSIRÉE PACAULT. *Petites Fleurs*, mélodie champêtre | 2 | 50 |
| A. LEDUC. *Enfant de Castille* | 2 | 50 |
| — *Amour d'oiseau* | 2 | 50 |
| — *Le Refrain de Jenny* | 2 | 50 |
| P. CHÉRET. *L'Aumône* | 2 | 50 |
| — *L'Ange de la chaumière* | 2 | 50 |
| DELATOUR. *Fleur de Paradis* | 2 | 50 |
| P. DUPONT. *Prière des Enfants*, mélodie religieuse | 2 | 50 |
| — La même à 2 voix | 2 | 50 |
| — La même à 3 voix | 2 | 50 |

## ÉTUDES SUR LA LECTURE A HAUTE VOIX,

**Par M. Édouard MENNECHET,**

Auteur des *Matinées littéraires*, de l'*Histoire de France*, etc.

**PRIX : 3 FRANCS.**

**Chez MM. LANGLOIS et LECLERQ, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 10, à Paris.**

# RÉPONSES.

*Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.*

20 mai.

Nous offrons à nos abonnées de leur envoyer toute espèce de patrons, moyennant 1 fr. 50 c. et 2 fr., selon leur importance.

*Des bords fleuris de la Drôme.* — Les corsages blancs se portent encore, mais beaucoup moins à la ville que chez soi et à la campagne surtout; ces corsages peuvent compléter de très-jolies petites toilettes de soirées champêtres. Dans ces cas-là, ils se font en mousseline brodée ou garnis de petites dentelles, tout pomponnés de rubans; ou bien ce sont des corsages de piqué avec semés brodés au plumetis, et dont les basques et les manches sont ornées de petits effilés de coton. Les corsages pour robe de barége se font aussi avec des fronces montées sur une ceinture que l'on dissimule sous un large ruban à longs bouts flottants, mais toujours montants.

*Thouars.* — Merci, madame, de votre charmante intention, mais je n'ai encore rien reçu. Je parle seulement de votre dernier envoi; quant aux coquelicots, ils me sont parvenus, mais, hélas! ils avaient vécu ce que vivent les roses. . . . . .

*Sous les ruines d'Urphé.* — Je m'occuperai de votre nappe d'autel quand les nombreuses demandes faites avant la vôtre auront été satisfaites : c'est justice, n'est-ce pas?

*De mon vieux fauteuil.* — Je serais bien heureuse, madame, si ce simple, mais bien sincère témoignage de sympathie était reçu par vous comme vous me l'annoncez : l'isolement est la condition presque inévitable du grand âge; ceux qui ont débuté avec nous dans la vie sont déjà partis, et la jeunesse, ardente à s'élancer vers l'avenir, est en général peu attirée vers les représentants du passé; quelle consolation nous resterait alors si nous n'avions pas la foi et l'espérance pour nous aider à marcher vers le terme au delà duquel nous retrouverons la charité?— Les rideaux dont vous parlez seraient, il me semble, plus jolis d'un dessin uniforme; cela sera peut-être bien ennuyeux à faire, mais le reste ferait l'effet de vieux rideaux utilisés. Je tâcherai, le mois prochain, de vous envoyer un tricot d'un nouveau genre. Celui du mois dernier ne vous plaît donc pas?...

*Une jeune abonnée de Quimper.* — Les années vous manquent pour que vos doigts aient acquis toute leur habileté : les années l'ont fait perdre à votre devancière dans cette correspondance. Étrange rapprochement! est-ce un caprice du hasard? C'est toujours un sujet de sérieuses et utiles méditations que je vous engage bien à faire. — Pris note du nom.

*Agen.* — A Paris on porte peu de dentelles au tricot pour bas de jupon, tout au plus celles au crochet d'une finesse extrême. A mon avis, un feston mat est plus distingué, et surtout bien plus solide.

*Nemours.* — Quel patron, quelle gravure voulez-vous? Votre lettre ne désigne aucune forme : je me trouve si embarrassée, que, dans le doute.... je m'abstiens....

*Des bords d'un grand fleuve.* — A trois ou quatre ans, les petites filles sont plus gentilles en robes à volants; aujourd'hui ces jupes sont toutes ballonnées par des sous-jupes en crinoline, ce qui les fait ressembler à de petits papillons toujours prêts à s'envoler. Vous demandez un dessin pour robe de drap, mais c'est un peu plus tard, je pense, car ici nous voudrions bien oublier un peu l'hiver, qui, lui, ne peut se décider à nous quitter.

*Bussière.* — Le bonnet de ce mois n'est pas, il est vrai, en broderie-guipure; votre lettre est, pour cela, arrivée trop tard; mais sa forme, des plus simples et pouvant se placer très-en avant sur la tête, doit, je crois, remplir votre désir.

*Deux inséparables.* — Comment peut-on envoyer le dessin d'une robe de baptême qui ne doit être composée que de garnitures? On n'a pour cela besoin de personne, il suffit de choisir, dans l'une de nos planches, un dessin dont la composition et la broderie puissent plaire à la personne qui doit broder cet ouvrage. — Ces garnitures se disposent ensuite en forme de tablier, les séparant par des entredeux. — Les garnitures et entredeux sont parfois disposés en triangle; dans ce cas, le corsage doit être dans le même style.

*Près de mes rosiers en fleurs.* — Voyez ce que j'ai dit plus haut sur les corsages blancs; le vôtre, en nansouk garni de bandes brodées, sera très-joli. — Impossible de faire le changement pour la musique, cela n'entre pas dans les arrangements de notre journal. Vous aurez la fanchon.

*Berlaimont.* — A quatre ans les petits garçons portent des blouses ou des costumes dans le genre de ceux dont nous vous avons envoyé le patron au printemps. Quant aux petites filles, c'est la fidèle copie de la toilette de leur mère. Au revers de la planche de crochet bleu, vous trouverez le dessin de bonnet grec que vous demandez.

*Une de vos abonnées.* — A bientôt pour le patron de chemise d'homme.

*Saint-Quentin.* — En effet, il était trop tard; donc, au mois prochain pour recevoir les patrons de chapeaux que vous désirez.

*Par un beau soleil.* — Hélas! nous n'avons pas, même à la fin de mai, la visite de *ce bel astre*, qui vous réjouissait si fort en avril, pas plus celle des hirondelles, *ces charmantes turbulentes*, comme vous les appelez, et que vous ne devez guère forcer votre nature pour imiter. Tout vous a plu dans le numéro d'avril, même l'époque de son arrivée : puisse-t-il en être souvent ainsi! au moins trouverez-vous en juin la suite que vous désirez; mais si je ne satisfais pas à vos autres demandes, surtout ne croyez pas qu'il y ait mauvais vouloir de ma part.

*Metz.* — Vous rappelez-vous, monsieur, la lettre de madame de Sévigné au comte de Bussy, en date du 4 décembre 1668? eh bien! en recevant la vôtre, dans laquelle vous vous déclarez désarçonné pour deux vers de Molière, j'ai conçu les mêmes inquiétudes; mais elles n'ont pas été aussi longues, et vous ne m'avez pas laissé le temps d'être généreuse, de vous dire de vous relever et de reprendre.... votre plume... Vous l'avez bel et bien reprise sans ma permission, pour vous en servir, il est vrai, d'une manière dont je n'ai qu'à me louer, car j'ai lu avec un véritable plaisir et votre lettre et surtout votre ode *A ma Lyre;* il m'a fallu toute ma fidélité à la règle établie pour résister au désir de la publier. Une seule réflexion. Croyez-vous qu'on écrive en vers, aujourd'hui : « Et vous *qui autrefois?* » Rappelez-vous donc ces deux vers :

> Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
> Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Ils ne tendent pas à vous faire perdre les étriers, mais, bien au contraire, à vous rendre plus solide encore quand vous enfourcherez Pégase.

*Seule avec ma douleur.* — Vos plaisanteries sur mes bévues du mois d'avril, pour être un peu tardives, n'en sont pas moins méritées par le fond, et plus encore peut-être par la forme de ma réponse; vous mettez en doute si ce n'est pas *sciemment* que j'ai associé Chimène et Horace. Ah! mon Dieu! libre à vous de le croire. Cependant :

> En vain contre *le Cid* un ministre se ligue,
> Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Ces deux vers, dont je ne vous ferai pas *la représaille* de citer l'auteur, ont presque bercé mon enfance.

# JOURNAL DES DEMOISELLES

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes.

Il contient : 4 gravures sur acier, 6 albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotichs les plus à la mode — 11 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochets couleur bleue — 18 gravures de mode de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes— 12 rébus illustrés — 24 grandes planches dont quatre doubles contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — châles — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols —, manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc.— Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visites, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites— fleurs en papier — en laine—bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, toujours clairement expliqués.

---

# NOUVEAUTÉS MUSICALES

CHEZ **JULES HEINZ**, ÉDITEUR, RUE DE RIVOLI, 116.

### PIANO.

| | |
|---|---|
| Boissier Durand. *Fiorenza*, cantilène | 4 » |
| N. Louis. Op. 251. Saltarelle | 6 » |
| — Op. 252. *Un Soir à Venise*, barcarolle | 6 » |
| — Op. 253. Rondo-scottisch | 6 » |
| Viénot. Op. 27. *Claire*, romance sans paroles | 4 50 |
| — Op. 28. *La Fée aux Miettes*, valse de concert | 5 » |
| Voss (Ch.). Op. 190. *Rêve d'un poëte*, fantaisie-romance | 6 » |
| Wolff (Ed.). Duo facile : 4 mains sur *le Barbier de Séville* | 9 » |
| — Op. 160. Deux chansons polonaises | 5 » |
| — Op. 159. Barcarolle | 5 » |
| — *L'Art de chanter sur le piano*, 48 études progressives, dans tous les tons majeurs et mineurs, divisées en quatre degrés. | |
| 1er degré, 12 études élémentaires et mélodiques pour les petites mains, Op. 189. | 12 » |
| 2e degré, 12 études faciles, Op. 190 | 12 » |
| 3e degré, 12 études moyenne force, Op. 191 | 12 » |
| 4e degré, 12 études élégantes et artistiques, Op. 192 | 15 » |

### QUADRILLES.

| | |
|---|---|
| Boissier Durand. *Felicita* | 4 50 |
| Coubert. *Le Prince Chéri* (facile) | 4 50 |
| Croisez. *L'Exposition universelle* (facile et brillante) | 4 50 |
| Musard. *Vive Rossini!* | 4 50 |

### VALSES.

| | |
|---|---|
| Alkan. *Les Lianes* | 5 » |
| Lebel. *Mina* | 2 50 |
| Van Recum. *Les Cent Gardes* | 5 » |
| Wolff (Ed.). *Les Trois Grâces*. Thalie, Aglaé, Euphrosine. Chaque | 5 » |

### POLKAS, POLKAS-MAZURKES, etc.

| | |
|---|---|
| Alkan. *L'Ohio*, polka américaine ou redowa | 2 50 |
| Alonzo. *Le Parc d'Asnières*, polka-mazurka | 4 » |
| Sawanoff. *Florine*. id. | 4 50 |
| Wallerstein. *Une Soirée au Jardin Mabille*, 10 polkas, chaque | 2 » |
| Wroblesky. *Polka des Roses* | 3 » |

### MUSIQUE DE CHANT.

| | |
|---|---|
| Danela. *L'Alouette*, mélodie | 3 » |
| Ikelheimer. *Conseils* | 2 50 |

Choix d'autres Romances et de Musique religieuse convenables pour pensionnats.

---

# LA SANTÉ UNIVERSELLE.

Guide médical des familles, par le docteur Jules Massé. Ce journal, fondé par M. RÉCAMIER, le 10 octobre 1851, paraît tous les mois sur papier vélin glacé. Chaque numéro renferme la matière d'un demi-volume in-8, et de 15 à 40 gravures. — Le deuxième volume a paru le 10 décembre 1853. Cette revue, en gardant la retenue d'un entretien de famille, combat sous une forme amusante, en même temps que littéraire, tous les préjugés médicaux, et, sous une forme très-pittoresque, devient le meilleur guide sanitaire et le médecin le plus agréable qui se puisse choisir. — Prix : 6 fr. par an, franco pour la France. — Bureaux : 39, rue de Grenelle Saint-Germain, à Paris.

---

# LE LIVRE DES ÉCOLIERS.

DIEU — PATRIE — FAMILLE.

Histoire, voyages, contes, nouvelles, fables, légendes, etc., etc., par Mme J. J. Fouqueau de Pussy, avec la collaboration des rédacteurs du Journal des Demoiselles. *Illustrations* dessinées par MM. Deveria, Léopold Levert, etc., gravées par Lacoste, Baudoin, etc. Un fort volume grand in-8° de 400 pages, orné de 400 gravures. Prix : 3 fr., au bureau du Journal des Demoiselles, n° 1, boulevard des Italiens, et 5 fr. par la poste.

---

LONDRES, FULLER et Ce, 34, Rathbone place. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON.
COPENHAGUE, A. F. HOST.—LEIPSIG, MICHELSEN; C. TWIETMEYER.
SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; DUFOUR; A. CLUSEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3.—MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique).
STOCKHOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils.
MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA. — VENISE, TRIESTE ET VÉRONE, MUNSTER, libraire.

---

Paris — Imprimerie MORRIS et Cie, rue Amelot, 64.

**1855**

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

## TABLE.



PLANCHE VII. = 1 et 2, Col et manchettes mousquetaires. — 3, Garniture. — 4, Entre-deux. — 5, Mouchoirs. — 6, Garniture.—7, Entre-denx. — 8, *Loïde*.— 9, *A H.* — 10, *MA.* — 11, *C D R.* — 12, Écusson. — 13, Garniture. — 14. *L W E.* — 15, Col *broché*. — 16, Bande guipure pour peignoir, bas de jupon. —17, *Julie.* — 18, *Cécile.* — 19, Bande anglaise. — 20, Patron de manche de robe. —21, Pantalon. — 22, *Albertine.* —23, *Adexire.* — 24, *Louise.* —25, *Clémence.* — 26, *Panier moissonneuse.* — 27, *Corbeille Amanda.* —28, Petites fleurs pour faire une bobèche. — 29, *Bobèche* terminée. — 30, *Embrasse.* — 31, Croquis de l'embrasse. — 32 et 33, Col, tulle et mousseline. — Dentelle au crochet.


LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: **10** FR. — DÉPARTEMENTS: **12** FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**

AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer) | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande | 17 | Espagne et Portugal | 18 | Prusse | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU N° **3** fr. **50**



**A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.**

**N° 7. — JUILLET.**

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 7.)

**POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :**

**1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. — 2° Recevoir avec remise de 66 pour 100 toute musique éditée à Paris.**

***Excepté la musique marquée prix net sur laquelle on fait une remise.***

### MUSIQUE DE PIANO (DIFFICILE).

JULIETTE DILLON. *Une Fête de Sorcières* ........ 7 50
FRÉDÉRIC BRISSON. Morceau de salon........... 7 50
— *La Kermesse*, rondo-valse................ 5 »
ROSENHEIN. *Belisario*, variations.............. 7 50
ACHARD. *Les Charmes de Bordeaux*............ 7 50
MULDER. *Fête au Lido*........................ 7 50
FIELD. *Rondeau polonais*...................... 6 »
— Fantaisie et variations sur l'air de *Martini*, *Ma Zétulbé*........................ 6 »

### MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).

FUMAGALLI. *L'Etincelle*....................... 4 »
— *La Cloche*............................ 5 »
E. MONIOT. *Partant pour la Syrie*, variations... 5 »
— *La Voix du cœur*, rêverie.............. 6 »
MESSEMAKERS. *La Circassienne*, valse caractéristique.. ........................... 6 »
NACHMAN. Fantaisie sur *Luizza Strozzi*......... 4 »
GUICHARD. *Ame en peine*, divertissement........ 6 »
KRUGER. *Alliette*............................ 5 »
E. CLAMENTS. Morceau de salon en forme de valse. 6 »
— *Souvenir de Normandie*, pastorale.......... 5 »
A. LEDUC. *Souvenirs d'Italie*.................. 6 »
— *Rêve du cœur*, pensée romantique sur une mélodie de H. CRAMER................... 6 »
A. DELASEURIE. Fantaisie à la Mazurka......... 5 »
— *Le Catalan*, boléro espagnol.... .......... 4 50
BALLEYGUIER. 1er nocturne..................... 5 »
MULDER. *Souvenirs de jeunesse*, trois morceaux de genre :
N°s 1. *L'Escarpolette*, caprice-étude..... 6 »
2. *La Chasse aux Papillons*, impromptu.......................... 6 »
3. *Fleurs et brises*, cantabile de salon. 6 »

### MUSIQUE DE PIANO (FACILE).

Agrément musical. 12 morceaux de différents caractères, soigneusement doigtés et gradués, chaque............................ 3 50

DE DUFORT. N°s 1. *Maxime*, valse.
— 2. *Un Saphir*, mélange.
A. DECOMBES. 3. *Partant pour la Syrie*, chant national.
— 4. *Le petit Fernand*, quadrille.
— 5. *La Zelmira*, cavatine.
— 6. *Et tic, et tic, et toc*, napolitaine.
— 7. *Chant de Vigneron*, villageoise.
E. MONIOT. 8. *Le Moulin du Hameau*, Rondeau pastoral.
— 9. *Trilby*, fantaisie.
E. MONIOT. 10. *God save the queen*, prière.
E. CLAMENTS. 11. *Le vin de Dieu*, boléro.
— 12. *Je veux doter ma sœur*, variations.

MONIOT. *Sur l'Eau*, barcarolle................ 4 50
DE DUFORT. *Entr'acte sur l'Épreuve villageoise*. (Grétry.)................................ 2 50

### MUSIQUE DE DANSE POUR PIANO.

A. DECOMBES. *Les Etrennes*, quadrille.......... 4 50
— *Petit Pêcheur*, id..................... 4 50
E. MATHIEU. *Luidgi Wampa*, id............... 4 50
MUSARD. *La Saint-Sylvestre*, id.............. 4 50
FRANTZ. *Après la Chasse*, id.................. 4 50
A. DELISLE. *Le Furet*, id..................... 4 50
WEBER. *Zingarilla*, valse...................... 3 75
COMETTANT. *Chardonneret*..................... 2 50
E. MATHIEU. *Reine des Roses*.................. 5 »
PERRAUD DE CAIRE. *Souvenirs de Choisy*, n° 1. *Féticie*, id................................ 5 »
JULLIEN. *L'Eclipse*, polka..................... 5 »
PERRAUD DE CAIRE. *Amélie*, id................ 2 50
V. TIRPENNE. *Follette*, mazurka................ 2 50
A. ROGAT. *Zéliska*, id........................ 2 50
LONGPÉRIER. *La Fée du soir*, polka-mazurka..... 2 50
A. ROGAT. *Rosetta* ........................... 2 50
TAMBURINI. *Fanny*, id......................... 3 »
NACHMAN. *Henriette*.......................... 2 50

### MUSIQUE DE CHANT.

BOYER (Mlle). *Claudine*, romance.............. 2 50
— *La Barque*, id........................ 2 50
FEUILLET. *La brise*, id....................... 3 50
JADIN. *Ah! ça n'est pas vrai*, bluette.......... 2 50
BONOLDI. *Souris-nous toujours*................ 2 50
— *La Sérénade*......................... 2 50
— *Rêve de Noël*........................ 2 50
DUCA. *Simplicité* ............................ 2 50
GIULIANI. *La bonne Mère*...................... 2 50
OFFENBACH. *La branche d'Amandier*............ 2 50
A. DELATOUR. *Isabelle*, ballade................ 2 50
— *L'Enfant de l'Ecosse*, romance........... 2 50
— *Blanche Fille des champs*, id............ 2 50
— *Les Rives de la France*, id............... 2 50

### MUSIQUE ITALIENNE.

PETITS DUOS DE SALON.

GIULIANI. *Alla salva al prato al fonte*. (S. C.).... 4 50
— *Voga, voga, il vento tace*, id............. 6 »
MERCADANTE. *Dolce conforto al misero*. (S. C.)... 4 »
PERRUCHINI. *Parte la nave*.................... 2 50

Nous prévenons les abonnées que la romance de Bonoldi, *Je veux être un ange*, étant entièrement épuisée, nous sommes forcés de la retirer des catalogues.

C'est par erreur que dans notre catalogue n° 6 le morceau *l'Hirondelle* se trouve sous le nom de *Comettant*, il est de *Kruger*.

# RÉPONSES.

*Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.*

20 juin.

Nous offrons à nos Abonnées de leur envoyer toute espèce de patrons, moyennant 1 fr. 50 c. et 2 fr., selon leur importance.

*Une abonnée de deux ans.* — A bientôt pour le dessin de pantoufles.

—

*Une abonnée depuis neuf ans.* — Pourquoi ne feriez-vous pas un corsage de tulle noir à pois, garni de petits velours ou de petits volants festonnés? cela serait pour le moins aussi frais que de la mousseline, car le par-dessous, qui serait, bien entendu, en soie noire, pourrait et devrait même être décolleté et à manches très-courtes. A six ans, un petit garçon qui n'est pas plus grand que l'âge ne le veut, peut encore porter des pantalons courts brodés.

—

*A cinquante lieues de Paris.* — Les mantelets et petits manteaux d'été qui se trouvent sur notre gravure sont tous d'une forme excessivement simple; les ornements seuls leur donnent un aspect plus élégant que vous ne le voudriez peut-être; mais quoi de plus facile que de supprimer une ruche, que de remplacer un volant de dentelle par un volant de tulle ou par un effilé, plus ou moins beaux?

Les cols plats se font sur des patrons de col de mousseline brodée; il n'y a pas pour cela de forme spéciale, elle varie de grandeur selon le goût de la personne; il est plus distingué de faire ces cols un peu petits.

Les talmas se portent encore, mais c'est moins élégant que le mantelet-écharpe. L'on fait beaucoup de talmas pareils à l'étoffe de la robe. — C'est joli, et d'une dictinction parfaite.

—

*Eaux-Bonnes.* — La coiffure à bandeaux bouffants, relevés un peu en racines droites vers les tempes, serait, il me semble, très-convenable pour vous; cette coiffure est facile à faire, car on n'a, en se coiffant, qu'à rejeter légèrement les cheveux en arrière.

—

*H. B.* — Je regrette de ne pouvoir vous envoyer le patron que vous désirez; mais dans votre lettre vous ne dites point si c'est pour un corsage à basques, et si vous voulez le faire en mousseline ou en piqué, ce qui exige un patron bien différent. Et puis pas d'adresse dans votre lettre!

—

*Sous le beau ciel d'Italie.* — Veuillez m'envoyer les dimensions du coussin que vous désirez.

—

*Chartres.* — Les chemises brodées se portent très-peu, et je ne vous conseillerais pas cela; choisissez plutôt une bourse, un porte-cigares, un buvard, des pantoufles.

—

*Près de mon frère.* — Une robe de taffetas noir se fait à corsage plat à basques et fermé jusqu'au cou par des boutons en passementerie ou de fantaisie. — Sur la jupe, trois ou cinq volants garnis de petits effilés *mousse* si c'est une robe simple, ou de galons *guipure* si l'on veut faire une toilette plus élégante. Sur le corsage des petites garnitures assorties aux volants doivent être disposées en bretelles; et sur les manches pagodes on place trois ou cinq petits volants. Si l'on en met cinq, le premier doit partir du haut de la manche. — Il est bien entendu que les basques sont toujours ornées d'une façon assortie aux volants. Tous ces détails, que vous me sauriez mauvais gré de ne pas vous donner, allaient me faire oublier de vous rassurer : oui, la personne dont vous parlez *appartient encore à la terre*, mais elle n'est pas fâchée d'y jouir de quelque repos.

—

*M^lle M. N., à Alger.* — Reçu vos 10 francs; le prix du journal étant de 12 francs, le caissier réclame encore 2 francs, que vous pouvez lui faire parvenir par la même voie.

—

*Aux cinq amies,* qui veulent une petite pièce que l'on puisse jouer en plein air. Par le temps de bourrasques auquel nous semblons condamnés pour bien des jours, il faudra, en effet, qu'elle soit bien courte, si les acteurs ne veulent pas être exposés à jouer leurs rôles un parapluie à la main. — Quant aux spectateurs, inutile de leur recommander de se précautionner de ce meuble; malgré la pluie et le vent, je ne doute pas qu'ils ne restent en place jusqu'au *baisser du rideau.*

—

*Vous qui êtes savante d'une science extrême.* — Jusqu'à présent je ne m'en étais pas doutée, mais je commence à le croire puisque vous le dites, et en effet, si l'on persiste à nous adresser ainsi des questions sur toute chose, ou ma tête y partira, ou je finirai par avoir la science universelle. Ce mois-ci, l'une me demande *en italien* comment se fait *l'Eau de Rose* et *l'Eau de Fraise;* une autre, cuisinière, *à peu près en français*, des conseils pour se perfectionner dans l'art de la cuisine qu'elle tient à faire elle-même; une autre... Mais assez, arrivons à vous, qui me consultez sur *les moyens de rentrer dans une succession déclarée en déshérence.*

En vérité, je n'en savais absolument rien, et je ne le sais pas encore, bien que ma bonne étoile ait voulu qu'un mien parent fût en position de me donner, par écrit, d'excellents conseils : ils sont un peu longs pour les transcrire ici; d'ailleurs, je ne veux pas me parer des plumes du paon, je craindrais trop que quelque cri, c'est-à-dire quelque mot mis de travers ne dévoilât honteusement le geai. Veuillez donc me faire connaître et votre nom et votre adresse, et je vous adresserai la consultation qu'on a bien voulu me donner; mais, de grâce, croyez un peu moins à mon *omniscience.*

—

*A propos d'un pâté de foies gras.* — Quand je me joue à ma chatte, dit Montaigne, pris d'un tel accès d'humilité qu'il ne veut reconnaître à l'homme aucune supériorité sur les animaux; « quand je me joue à ma chatte, » qui sait si elle ne passe son temps de moi, plus que je » ne fais d'elle? Nous nous entretenons de singeries réciproques : si j'ai mon heure de commencer ou de refuser, aussi a-t-elle la sienne. » — Accordez-moi, je vous prie, le même privilége que Montaigne à sa chatte, « permettez-moi de prendre mon heure, et de ne pas *réciproquer.* »

# JOURNAL DES DEMOISELLES

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes.
Il contient : 4 gravures sur acier, 6 albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotichs les plus à la mode — 11 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochets couleur bleue — 18 gravures de mode de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches dont quatre doubles contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — châles — manteaux — tonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visites, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobêches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, toujours clairement expliqués.

## NOUVEAUTÉS MUSICALES

CHEZ **JULES HEINZ**, ÉDITEUR, RUE DE RIVOLI, 116.

### JAGUARITA L'INDIENNE

Opéra-comique en TROIS actes, de

**F. HALÉVY.**

Partition in-8°, net, 15 fr., Partition Piano-Solo, net, 10 fr.

QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKAS-MAZURKES, etc., et Morceaux de Piano des principaux Artistes.

PIANO.

| | |
|---|---|
| N. Louis. Op. 251. Saltarelle | 6 » |
| — Op. 252. *Un Soir à Venise*, barcarolle | 6 » |
| — Op. 253. Rondo-schottisch | 6 » |
| Virnot. Op. 27. *Claire*, romance sans paroles | 4 50 |
| — Op. 28. *La Fée aux Miettes*, valse de concert | 5 » |
| Voss (Ch.). Op. 190. *Rêve d'un poète*, fantaisie-romance | 6 » |
| Wolff (Ed.). Duo facile : 4 mains ; sur *le Barbier de Séville* | 9 » |
| — Op. 160. Deux chansons polonaises | 5 » |
| — Op. 159. Barcarolle | 5 » |
| — *L'Art de chanter sur le piano*, 48 études progressives, dans tous les tons majeurs et mineurs, divisées en quatre degrés. | |
| 1er degré, 12 études élémentaires et mélodiques pour les petites mains, Op. 189. | 12 » |
| 2e degré, 12 études faciles, Op. 190 | 12 » |
| 3e degré, 12 études moyenne force, Op. 191 | 12 » |
| 4e degré, 12 études élégantes et artistiques, Op. 192 | 15 » |

QUADRILLES.

| | |
|---|---|
| Coebert. *Le Prince Chéri* (facile) | 4 50 |
| Croisez. *Le Palais de l'Industrie* | 4 50 |
| Musard. *Vive Rossini !* | 4 50 |

VALSES.

| | |
|---|---|
| Alkan. *Les Lianes* | 5 » |
| Lebel. *Mina* | 2 50 |
| Van Recum. *Les Cent Gardes* | 5 » |
| Wolff (Ed.). *Les Trois Grâces*. Thalie, Aglaé, Euphrosine. Chaque | 5 » |

POLKAS, POLKAS-MAZURKES, etc.

| | |
|---|---|
| Alkan. *L'Ohio*, polka américaine ou redowa | 2 50 |
| Alonzo. *Le Parc d'Asnières*, polka-mazurka | 4 » |
| Sawanoff. *Florine.* id. | 4 50 |
| Wallerstein. 10 polkas, chaque | 2 » |
| Wroblesky. *Polka des Roses* | 3 » |

MUSIQUE DE CHANT.

| | |
|---|---|
| Danela. *L'Alouette*, mélodie | 3 » |
| Ikelheimer. *Conseils* | 2 50 |

Choix d'autres Romances et de Musique religieuse convenables pour pensionnats.

## LA SANTÉ UNIVERSELLE.

Guide médical des familles, par le docteur Jules MASSÉ. Ce journal, fondé par M. RÉCAMIER, le 10 octobre 1851, paraît tous les mois sur papier vélin glacé. Chaque numéro renferme la matière d'un demi-volume in-8, et de 15 à 40 gravures. — Le deuxième volume a paru le 10 décembre 1853. Cette revue, en gardant la retenue d'un entretien de famille, combat sous une forme amusante, en même temps que littéraire, tous les préjugés médicaux, et, sous une forme très-pittoresque, devient le meilleur guide sanitaire et le médecin le plus agréable qui se puisse choisir. — Prix : 6 fr. par an, franco pour la France. — Bureaux : 39, rue de Grenelle Saint-Germain, à Paris.

## LE LIVRE DES ÉCOLIERS.

DIEU — PATRIE — FAMILLE.

Histoire, voyages, contes, nouvelles, fables, légendes, etc., etc., par Mme J. J. Fouqueau de Pussy, avec la collaboration des rédacteurs du Journal des Demoiselles. *Illustrations* dessinées par MM. Deveria, Léopold Levert, etc., gravées par Lacoste, Baudoin, etc. Un fort volume grand in-8° de 400 pages, orné de 400 gravures. Prix : 3 fr., au bureau du Journal des Demoiselles, n° 1, boulevard des Italiens, et 5 fr. par la poste.

LONDRES, FULLER et Ce, 34, Rathbone place. — ÉDIMBOURG, R(…)ERT SETON.
COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPSIG, MICHELSEN ; C. TWIETMEYER.
SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF ; DUFOUR ; A. CLUSEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI ; URBAIN (Charles) ; RENAUD (Dominique).
STOCKHOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils.
MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA. — VENISE, TRIESTE ET VÉRONE, MUNSTER, libraire.

Paris — Imprimerie MORRIS et Ce, rue Amelot, 64.

1855



# JOURNAL
DES
# DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

**TABLE.**



PLANCHE VIII. — 1, col. — 2 et 3, fond de bouillon et entre-deux assorti. — 4, *Octavie*. — 5, H. R. — 6, *Marcelle*. — 7, T. L. — 8, V. G. — 9, quart d'un mouchoir. — 10, M. R. — 11, col d'enfant. — 12, garniture guipure. — 13, idem au plumetis. — 14, Fanchon. — 15, Entre-deux. — 16, garniture. — 17, idem. — 18, *Eméralda*. — 19, dessin pour entre-deux, bas de jupon, etc. — 20, violette. — 21 à 24, casaque *Jaguarita*. — 25, passe de chapeau. — 26, *Bathilde*. — 27, *Adèle*. — 28, *Victoria*. — 29, écusson renfermant les lettres LL. — 30, *panier-gibecière*. — 31, M. R. — 32, H. R. — 33, écusson. — 34, *Cache-Pot*. — 35, *Corbeille paquerette*.


LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: 10 FR. — DÉPARTEMENTS: 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**
AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer). | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande. | 17 | Espagne et Portugal | 18 | Prusse | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU No 3 fr. 50

A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

No 8. — AOUT.

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 8.)

POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :

1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. — 2° Recevoir avec remise de 66 pour 100 toute musique éditée à Paris.

*Excepté la musique marquée prix net sur laquelle on fait une remise.*

**MUSIQUE DE PIANO (A QUATRE MAINS).**

LABITZKI. *Méphistophélès*, galop brillant........ 7 50
FRANTZ. 1re fantaisie sur *l'Ame en peine*........ 6 »
— 2e — — 6 »
— 3e — — 6 »

**MUSIQUE DE PIANO (DIFFICILE).**

DOHLER. *La Norma*........................ 6 »
MAYSEDER. *Andante* et *Rondo*................ 6 »
THALBERG. *Capuletti*........................ 7 50
— *Don Juan*........................ 6 »
FUMAGALLI. *La Buena ventura*................ 7 50
— *Nera*........................ 6 »
ROSENHAIN. *Belisario*, variations............ 7 50

**MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).**

WEBER. Dernière pensée........................ 2 50
SICCA. Trois études de concert................ 6 »
MULDER. *Brise du Nord*, caprice-mazurka........ 5 »
NACHMANN. Fantaisie sur *Luizza Strozzy*........ 4
HENRI CRAMER. *Le Diamant*, rêverie dramatique. 6 »
ALPH. LEDUC. *Souvenirs d'Italie*................ 6 »
— *Rêve du cœur*, pensée romantique sur une mélodie de H. CRAMER................ 6 »
A. DELASEURIE. Fantaisie à la mazurka.......... 5 »
— *Le Catalan*, boléro espagnol............ 4 50
F. MONIOT. *Les Brises du soir*, N° 1, valse de salon........................ 5 »
— — 2. — 5 »

**MUSIQUE DE PIANO (FACILE).**

L'AURORE DU PIANISTE.

PREMIÈRE SÉRIE.

F. SCHUBERT. *Les Adieux*, mélodie. 1er feuillet.
M. WEBER. Valse de *Robin des Bois*. Id.
BELLINI. *Deh ! conte*, duo de *Norma*. 2e feuillet.
F. SCHUBERT. *Les Regrets*, mélodie. Id.
BELLINI. *Credea si misera*, mélodie de *i Puritani*. 3e feuillet.
— *Cielo a miei luaghi spalimi*, priera de *Anna Bolena*. Id.

DEUXIÈME SÉRIE.

F. SCHUBERT. *La Berceuse*, mélodie. 4e feuillet.
AULD. *Robin Gray*, mélodie écossaise. Id.
BELLINI. *Oh ! di qual sei tu vittenia*, *Norma*. 5e feuillet.
— *Qual cor tradisti*, — 6e feuillet.
(Ces petits morceaux se vendent en feuilles de deux pages, marquées chaque 1 fr. 50 c.; par série de six pages, marquées chaque 3 fr.)
COUPERIN. *Les Tricoteuses*........................ 3 75

**MUSIQUE DE DANSE POUR PIANO.**

L. SCHUBERT. *Les Fleurs animées*, quadrille..... 4 50
PILODO. *Monsieur Mathieu*, quadrille............ 4 50
— *Le Baptême de ma Corvette*, Id. 4 50
A. DECOMBES. *Pied de Fer*, Id. 4 50
— *Le Petit Coquet*, Id. 4 50
— *Triboulet*, Id. 4 50
GROS. *Jeanne*, valse........................ 3 »
A. DECOMBES. *Souvenir de Fauvray*, 4 50
C. SCHUBERT. *Rosalie*, Id. 5 »
WEBER. *Zingarilla*, Id. 3 75
GUERBAUER. *Lucie*, polka........................ 2 50
E. MATHIEU. *Acté*, Id. 3 50
VICTOR BERDALE. *Le Lac de Genève*, — 3 75
MONTAUBRY. Braunette arrangée pour le piano par A. LEDUC........................ 3 75
ALPH. LEDUC. *Le Traineau*, polka-mazurka...... 4 50
E. MATHIEU. *L'Astérisme*, mazurka............ 3 »
A. DECOMBES. *Aïxa*, schottich................ 3 »
DANIELE. *Isabella*, Id. 4 »
V. TRIPENNE. *La Zingara*, rédowa............ 3 »

**MUSIQUE DE CHANT.**

ROMANCES.

BONOLDI. *Néra*........................ 2 50
— *Le Soldat*........................ 2 50
MAURICE. *Les Jours de pluie*................ 2 50
DUCA. *Deux voix*........................ 2 50
— *Désolation*........................ 2 50
— *L'Exil d'un soldat d'Afrique*............ 2 50
MALIBRAN. *Le Retour de la Tyrolienne*........ 2 50
OFFENBACH. *La Branche d'Oranger*............ 2 50
— *Ne m'oubliez pas*........................ 2 50
LUCIEN DELISLE. *Un jeune tambour*............ 2 50
— *Les Vignerons de St-Onge*................ 2 50
DE DUFORT. Ah ! *le coquin d'Homme*, charge..... 2 50
P. DUPONT. *Prière des enfants*, mélodie religieuse. 2 50
A. LEDUC. *La Cornemuse*, romance avec accompagnement de hautbois........................ 3 75
— *Le Canon de détresse*, nocturne............ 2 50
A. DELATOUR. *Vous me retrouverez un jour*...... 2 50
— Les *Rives de la Rance*................ 2 50
— Blanche *Fille des Champs*................ 2 50
A. LEDUC. Amour *d'Oiseaux*................ 2 50
J. MARTIN. *Kradidjah*........................ 2 50
— Barcarolle........................ 2 50
E. PERRIER. Le *Rêve d'un Proscrit*............ 2 50
— La même pour basse........................ 2 50

**MUSIQUE POUR PIANO ET VIOLON.**

N. LOUIS et A. LEDUC. Le *Retour de la Fleur*, élégie pour piano et violon concertants, sur une romance d'Alph. LEDUC... 7 50
Les *Contemporains*, trois fantaisies faciles.
Nos 1. *Corvette mes amours*............ 6 »
2. *Au petit bonheur*............ 6 »
3. *Redis à ta Grand'mère*............ 6 »
BERTEMET. Divertissement sur un boléro violon et accompagnement de piano............ 7 50
— Fantaisie. — 9 »

Nous prévenons nos abonnées que la romance de Bonoldi, *Je veux être un ange*, et la redowa de Tamburini, *Fanny*, étant entièrement épuisées, nous sommes forcés de les retirer des catalogues.

C'est par erreur que dans notre catalogue n°6 le morceau *l'Hirondelle* se trouve sous le nom de *Comettant*, il est de *Kruger*.

# RÉPONSES.

***Toute lettre nous parvenant apres le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.***

20 juillet.

Nous offrons à nos Abonnées de leur envoyer toute espèce de patrons, moyennant 1 f. 50 et 2 f., selon leur importance.

*En contemplant la voûte éthérée.* — Permettez-moi de vous rappeler l'histoire de cet astrologue qui, se livrant à la même occupation, s'est laissé tomber dans un trou. Vous, vous êtes tombée... dans de singulières inadvertances : Ainsi, dans la quatrième scène de votre deuxième acte, la comtesse, en voyant entrer Adrienne, s'écrie : *« ces vous !* Puis, est-ce bien en contemplant la voûte éthérée, est-ce surtout à votre âge qu'on peut écrire la comédie qui demande tant d'expérience et tant d'observation. Si vous voulez persévérer dans cette voie, ce que je suis loin de vous conseiller, car de toutes les carrières littéraires, c'est, pour une femme, la plus épineuse étudiez longtemps encore les hommes, les choses et les livres, et ne songez plus au ciel que pour vous élever vers son auteur.

*Près de ma mère.* — La planche de septembre est déjà composée, il serait impossible d'y ajouter le dessin que vous demandez ; si vous craignez de trop attendre, je vous l'enverrai particulièrement; d'ailleurs ce dessin n'est déjà plus très-nouveau.

*Dans ma petite chambrette.* — Une jeune fille de seize ans a toujours besoin, dites-vous, de sages avis. Puissiez-vous, après avoir lu la réponse de celle que vous voulez bien prendre pour Mentor, croire que Minerve a emprunté ma plume, et, si vous aimez mieux, qu'elle m'a prêté la sienne. Votre robe doit être, si vous avez assez de garnitures pour cela, à deux corsages, l'un décolleté avec berthe, et sans basques, l'autre fermé jusqu'au cou et avec basques; si vous ne pouvez avoir qu'un seul corsage, cette robe devant vous servir pour petites soirées, je vous engage à la faire décolletée, puisque vous aurez un second corsage blanc, que vous pourrez alors mettre avec des jupes de couleur. Ce dernier corsage sera montant, fermé jusqu'au cou, et tout pomponné, ainsi que les manches, de petits nœuds de rubans. — Pris note du nom, des initiales et du col.

*Thiron-Gardais.* — Votre lettre a été égarée dans les bureaux du journal. Maintenant, il est bien tard pour répondre à vos premières demandes. Un corsage noir et une jupe de couleur ne sauraient faire une toilette habillée, à moins que le corsage ne soit en dentelle pour l'été, et en velours pour l'hiver. — Les ruches sur les chapeaux se portent beaucoup moins cette année; on les garnit plus généralement de fleurs, et surtout de fruits, ou bien avec des fleurs de paille, ou encore simplement en larges rubans. Quant aux autres questions, lisez donc les ***Entretiens de madame de Maintenon*** et suivez l'excellent conseil qu'elle donne à ses chères élèves, de s'inspirer toujours et en tout de sentiments véritablement chrétiens, vous aurez alors la certitude de ne manquer à aucune convenance, tout en conservant quelqu'initiative.

*Entre le Drac et l'Isère.* — Le col, n° 1 de juin, doit être fait sur tulle double, qui se repassera aussi bien que du tulle simple, c'est ce tulle qui doit former le fond, mais pour peu que la chose vous embarrasse, vous pourriez tout simplement broder ce dessin de rose au plumetis sur belle mousseline Suisse. — Le col broché ou à médaillons du mois de juin, peut se faire sans entre-deux de dentelle.

*Oran.* — D'après votre description, je vois que c'est une robe peignoir que vous voulez faire, ces robes là sont toujours de mode pour chez soi, ou pour la campagne, la jupe doit être ornée de garnitures de 10 à 12 centimètres de hauteur, ces garnitures se posent en forme de tablier, elles sont séparées par des petits plis, ou par un entre-deux de broderie assortie à celle des garnitures. — Le corsage est formé par un caraco, puis complètement serré à la taille, fermé jusqu'au cou, avec larges manches pagodes.

*Heureuses de notre sort.* — Allons, avouez qu'il manque bien quelque chose à votre bonheur, ne serait-ce que ***la jolie toilette de bal champêtre qui ne s'est vue nulle part,*** et laissez-moi croire que je l'aurai rendu plus complet, ce bonheur, par la description suivante : Une robe en organdi blanc, avec neuf petits volants tuyautés, ces volants auront au bord un petit agrément en paille guipure, la même paille formerait aussi la tête de chaque volant, le corsage décolleté serait orné de deux garnitures ou volants tuyautés, et garnis comme ceux de la jupe; un bouillon terminé par deux petits volants formerait les manches courtes. — Une ceinture en large ruban à bouts flottants, serait en taffetas fond blanc, avec guirlande de fleurs des champs, dans le milieu un bouquet de fleurs des champs, et dans les cheveux une coiffure de ces mêmes fleurs. Comme je n'ai pas la vanité de croire que mon silence altère en rien le bonheur des ***deux filles d'Ève***, toutes curieuses qu'elles soient, elles voudront bien me permettre de ne pas répondre à leur dernière question.

*De mon joli pays.* — Le dessin du col, avec boutons de rose, a été composé exprès pour le tulle à mailles doubles dont vous envoyez l'échantillon ; mais vous recevrez encore d'autres dessins qui pourront servir pour le même emploi. Vous trouverez sur la planche du mois prochain un patron et dessin de petit collet d'automne. Ce dessin devra se faire en soutache ou en velours noir zéro. — Toutes manches de robe d'hiver, fussent-elles en velours ou en drap, doivent être doublées, c'est plus chaud, et puis, en toute saison, c'est plus propre et plus confortable.

*E. R.* — A bientôt pour le nom d'Hermance et pour les initiales!

*Des bords de la Loire.* — Pris note des écussons : ce mois vous prouvera, nous l'espérons, combien nous faisons de cas du reste de votre lettre.

*L'ermite des bords de l'Allier* — Peut sans inquiétude reprendre le cours de ses contemplations et de sa vie de renoncement aux vanités du monde; je n'oublierai pas les initiales surmontées d'une couronne de Comte ou de Marquis. - Les gouttes d'eau sur les fleurs en papier ne pourraient-elles se faire avec de la gomme très-épurée que l'on aurait délayée dans de l'eau; cette gomme se placerait dans un cornet de papier, et on la laisserait égoutter sur les pétales des fleurs ou sur le feuillage.

*Je m'occupe de ce que j'aime.* — Vous recevrez, dans un des prochains numéros, des bandes pour tapisserie d'un choix varié et nouveau ; elles pourront avantageusement remplacer celles que vous regrettez. Quant au nombre, cela varie, suivant la largeur ; mais l'on met ordinairement trois bandes en velours et deux en tapisserie. — Rien ne saurait plus nous flatter que la destination réservée par vous à votre collection du journal, et l'influence heureuse que vous croyez cette lecture capable d'exercer sur l'éducation de vos deux jeunes enfants.

*En regrettant le peu de durée d'un meuble de soie.* — Dans les fauteuils comme dans la nature, il y a des crapauds de toutes les dimensions. Mon embarras serait donc grand pour vous envoyer un patron de housse qui pût vous servir, et qui, d'ailleurs, ne pourrait sans doute être utilisé par beaucoup d'autres. Une demande aussi exceptionnelle devrait faire l'objet d'un envoi exceptionnel.

*A l'ombre de mes acacias.* — Quelques recherches dans les planches déjà parues vous feraient trouver, je crois, ce qu'il vous faut. Pour moi, je crains de ne pouvoir vous envoyer en temps utile le dessin nouveau que vous désirez.

*Est-il peine plus sensible à supporter que l'ingratitude?* — L'indifférence en retour de l'affection, l'ingratitude en retour de services rendus! Nous avons, hélas! presque tous et toutes à faire cette douloureuse expérience de la vie; mais plaignons surtout ceux à qui nous devons ces épreuves, toutes cruelles qu'elles nous paraissent, et apprenons par là à ne pas fonder notre bonheur sur la créature fragile, comme parle l'auteur de l'***Imitation***. *Réjouissez-vous dans l'espérance, soyez patients dans les peines, persévérants dans la prière; bénissez ceux qui vous persécutent :* ces quelques conseils de saint Paul aux Romains, bien médités et surtout bien mis en pratique par vous, me semblent capables d'apporter du calme à votre âme.

# JOURNAL DES DEMOISELLES

PARAISSANT LE 1^er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1^er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes.

Il contient : 4 gravures sur acier, 6 albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotichs les plus à la mode — 11 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochets couleur bleue — 18 gravures de mode de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes— 12 rébus illustrés — 24 grandes planches dont quatre doubles contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — châles — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc.— Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visites, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites— fleurs en papier — en laine—bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, toujours clairement expliqués.

---

**Vient de paraître**

CHEZ G. FLAXLAND, 4, PLACE DE LA MADELEINE, A PARIS.

---

## LES REVENANTS BRETONS

Opéra de salon en un acte,

| Paroles de **ALFRED DE BREHAT.** | Musique de **J. B. WEKERLIN.** |
|---|---|

**Prix : 6 fr. net.**

---

## ÉCHOS

de **FRANCE, D'ALLEMAGNE, D'ITALIE, D'ANGLETERRE, D'ESPAGNE,** etc.

ALLEMAGNE.

| | | |
|---|---|---|
| 1. BEETHOVEN. *L'Absence*, mélodie | 4 | » |
| 2. WEBER. *Berceuse*, id | 2 | 50 |
| 3. GOLDBERG. *Printemps bien aimé*, romance | 2 | 50 |
| 4. ABT. *Rosée amère*, mélodie | 2 | 50 |
| 5. KUCKEN. *L'Hirondelle, ou Départ et Retour*, duetto | 5 | » |
| 6. MENDELSSOHN. *Vogue, léger Zéphir*, id | 5 | » |

FRANCE.

| | | |
|---|---|---|
| 8. GARAT. *Il était là !* Id | 4 | » |
| 10. *** *Pauvre Jacques*, id | 2 | 50 |
| 11. GRÉTRY. *Tandis que tout sommeille* (de *l'Amant jaloux*) | 3 | » |
| 12. DALAYRAC. *Quand le Bien-Aimé reviendra* (de *Nina*) | 2 | 50 |

ITALIE.

| | | |
|---|---|---|
| 13. GORDIGIANI. *La Bianchina*, canzone toscana | 2 | 50 |
| 14. — *La Partenza*, id | 4 | » |
| 15. — *Il Tempo passato*, id | 2 | 50 |
| 16. CAMPANA. *La Malinconia*, romanza | 4 | » |
| 18. — *Io so con te*, romanza | 4 | » |
| 19. MERCADANTE. *Il Sogno*, air avec violoncelle ou violon obligé | 6 | » |

RUSSIE.

| | | |
|---|---|---|
| 20. ALABIEFF. *L'Usignuolo*, air russe avec paroles italiennes | 3 | » |

FRANCE.

| | | |
|---|---|---|
| 21. SOPHIE GAY. *Moeris*, romance | 2 | 50 |
| 22. LAFONT. *C'est une larme*, id | 2 | 50 |

---

## LE LIVRE DES ÉCOLIERS.

DIEU — PATRIE — FAMILLE.

Histoire, voyages, contes, nouvelles, fables, légendes, etc., etc., par M^me J. J. Fouqueau de Pussy, avec la collaboration des rédacteurs du Journal des Demoiselles. *Illustrations* dessinées par MM. Deveria, Léopold Levert, etc., gravées par Lacoste, Baudoin, etc. Un fort volume grand in-8° de 400 pages, orné de 400 gravures. Prix : 3 fr., au bureau du Journal des Demoiselles, n° 1, boulevard des Italiens, et 5 fr. par la poste.

---

LONDRES, FULLER et C^e, 34, Rathbone place. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON.
COPENHAGUE, A. F. HOST.—LEIPSIG, MICHELSEN ; C. TWIETMEYER.
SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF ; DUFOUR ; A. CLUSEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3.—MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI ; URBAIN (Charles) ; RENAUD (Dominique).
STOCKHOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils.
MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.—VENISE, TRIESTE ET VÉRONE, MUNSTER, libraire.

Paris — Imprimerie MORRIS et C^e, rue Amelot, 64.



1855

# JOURNAL DES DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

TABLE.



Double Gravure de Modes. — Bouquet d'Hortensia. — Musique.

PLANCHE IX. — 1 et 2, col et manche. — 2, Ecusson pour mouchoir. — 4, quart d'un mouchoir. — 5, garniture simple. — 6, id. à roues. — 7 à 31, alphabet. — 32, 33 et 34, pièce et manche de chemise de femme. — 35, Entre-deux. — 36, garniture. — 37, id. — 38 entre-deux. — 39, col pour petite fille. — 40, coin pour mouchoir. — 41, garniture simple. — 42 et 43, col riche et garniture pour les manches. — 44 et 45, Bonnet et garniture assortie. — 46, mouchoir riche. — 47. — Écusson avec couronne. — 48, dessin pour volant de mousseline. — 49, porte-cigares. — Côté des patrons. — 50, *Porte-montre* en chenille. — 51, *porte-allumettes*. — 52, *jardinière*. — 53, talma, patron et dessin. — 54 à 72, patron et dessin de robes pour petites filles de deux à trois ans. — 63, *Léonie*. 64, *Noémie*. — 65, *Aglacée*. — 66, *Lucile*, — 67, *Aline*, — 68, *Lucile*, — 69, *Hélène*. — 70, *Laure*. — 71, *Hippolyte*. — 72, *Annette*. — 73 et 74, coins pour mouchoir. — 75, *Joséphine*. — 76, *Félicité*. — 77, *Bertha*.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: 10 FR. — DÉPARTEMENTS: 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**

AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer) | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande | 17 | Espagne et Portugal | 18 | Prusse | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU No 2 fr. 50

A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 4.

No 9. — SEPTEMBRE.

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 9.)

**POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :**

**1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. — 2° Recevoir avec remise de 66 pour 100 toute musique éditée à Paris.**

***Excepté la musique marquée prix net sur laquelle on fait une remise.***

### MUSIQUE D'ENSEMBLE.

BEETHOVEN. Trois trios pour piano, violon et violoncelle, formant un seul cahier.. 50 »
BONOLDI. Air d'église de *Stradella*, arrangé en trio pour piano, violon et harmonium. 6 »
BERTHEMET. Divertissement sur un boléro, pour violon, avec accompagnement de piano....... 7 50
— Fantaisie pour violon, accompagnement de piano................ 9 »

### MUSIQUE DE PIANO (DIFFICILE).

H. HERZ. Rondo brillant sur des motifs favoris
— de *Stradella* .................... 7 50
— Id. sur le célèbre trio de *Stradella* .... 7 50
SIHAD. *Gemma di Vergi*...................... 7 50
ROSENHAIN. Andante religioso................. 6 »
KONSKI. Grande fantaisie sur *la Sonnanbula* de Bellini............................ 9 »

### MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).

BERNARDI. Rondo bluette sur la romance *Gitana*, de Bonoldi.......................... 6 »
KONSKI. *Caprice fantastique*.................. 6 »
Ambroise THOMAS. Nocturne pour piano........ 4 50
ALARY. *La Mélancolique*...................... 4 »
LE CARPENTIER. *La Tenerezza*, mélodie variée... 6 »
— Tarentelle napolitaine....... 5 »
VIENNOT. *Fragoletta*.......................... 5 »
A. LEDUC. Trois fantaisies :
N° 1. Le refrain de *Jenny* (rondo-valse)............................. 5 »
N° 2. *Nina ma Brunette*, rondo, fantaisie.............................. 5 »
N° 3. *Le Retour de la Fleur*, fantaisie élégante.......................... 5 »

### MUSIQUE DE PIANO (FACILE).

#### DEUXIÈME BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES PIANISTES.

Alph. LEDUC. Vingt petites fantaisies brillantes sur les motifs de nos meilleurs auteurs, arrangées et soigneusement doigtées pour les petites mains, chaque morceau marqué....... 2 50
Peut se demander séparément :
— N°ˢ 1. *Ernesta*, valse mignonne.
A. DELASEURIE. 2. *Première fleur*, polka mignonne.
A. LEDUC. 3. Cavatine de l'*Elisir d'amore*
Henry CRAMOR. 4. Ballade allemande.
A. LEDUC. 5. Rondo montagnard.
A. DELASEURIE. 6. *La Pensée*, valse gracieuse.
A. LEDUC. 7. *Andante*, de Mozart,
— 8. *Le Bijou*, rondoletto.
F. BEYER. 9. *Barcarolle*.
Ch. CZERNY. 10. *Souvenir de Vienne*, marche.
A. DELASEURIE. 11. Cavatine de *Beatrice de Tenda*.
A. LEDUC. 12. Cavatine de *Mercadante*.
H. CRAMER. 13. Sicilienne.
— 14. Cavatine de C. M. Weber.
A. LEDUC. 15. *Il don Giovani*.
F. BEYER. 16. Mélodie italienne.
A. LEDUC. 17. Mélodie suisse.
F. BEYER. 18. *Vaga luna*.
Ch. CZERNY. 19. Cavatine de *Carafa*.
A. LEDUC. 20. Thème français.

### MUSIQUE DE DANSE POUR PIANO.

Jules YUNG. *Une fête au Palais de l'Industrie*, quadrille ...................... 4 50
VIEL. *Conquête du Mississipi*, id............... 4 50
H. SALOM. *Suzanna*, id........................ 4 50
A. DELASEURIE. Quatre nouveaux quadrilles :
— *Souvenir de Lyon*............ 4 50
— *Souvenir de Lille*............ 4 50
— *Souvenir de Toulouse*......... 4 50
— *Souvenir de Bordeaux*........ 4 50
KONSKI. *Souvenirs de Munich*, 3 valses.......... 5 »
DECOMBES. *Léotine*, suite de valses............ 4 50
DE CALONNE. *Les Papillons blancs*, valse........ 3 »
FRANCIÈRE. *Gusmana*, id...................... 5 »
MAUSS. *La Turquoise*, polka élégante........... 2 »
FRANTZ. *Caquet du couvent*, id................. 2 »
— *Alboni*, id. ............. 2 50
NICONETZ. *Edwige*, mazurka nationale.......... 3 »
— *Olga*, id.......................... 3 »
A. DELASEURIE. *Le Palais de l'Industrie*, varsoviana.
— Id. à quatre mains ...........

### MUSIQUE DE CHANT.

OFFENBACH. *Le langage des Fleurs*, mélodies :
— N°ˢ 1. *La branche d'Oranger*........ 2 »
— 2. *La Rose*..................... 2 »
— 3. *La Marguerite*............... 2 »
— 4. *L'Eglantine*................. 2 »
— 5. *La Pâquerette*................ 2 »
HEISSER. *Trois vrais amis*, chansonnette......... 2 »
MICHAELI. *Reine des Anges*, romance........... 2 »
— *Le Pêcheur d'Ischia*, id............ 2 »
CLAMENTS. *Mes doigts ont gagné tout ça*, charge.. 2 50
— *Extase de Mˡˡᵉ Industrie*, id......... 2 50
MONIOT. *Une noce d'Auvergnats*, id............ 2 50
DELATOUR. *La Fleur discrète*, romance.......... 2 50
— *Femmes et Fleurs*, id............. 2 50
— *Veille sur moi*, id............... 2 50
— *Rêve d'Enfant*, furie.............. 2 50
— *L'Orphelin d'Avenel*................ 2 50
L'AMAT. *L'Étoile*............................ 2 50
— *Le Mont-Carmel*..................... 2 50

NOTA. — C'est par erreur que, dans notre catalogue n° 7, on a intitulé une romance de Delatour, *les Rives de la France*, il faut lire *les Rives de la Rance*.

# RÉPONSES.

***Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.***

20 août.

**Nous offrons à nos Abonnées de leur envoyer toute espèce de patrons, moyennant 1 f. 50 et 2 f., selon leur importance.**

*La Bride.* — Les morceaux du col *résille* doivent être réunis les uns aux autres par un point de surjet très-solidement fait, ainsi que cela a été déjà dit. — Je ne pourrais à cet égard vous donner de plus amples détails; la valencienne doit, en effet, remplir le vide laissé entre les deux morceaux de tulle et de mousseline.

*Parvenue au but le plus cher.* — La manière de faire les roses en laine sans moule a été donnée l'année dernière; je tâcherai de vous l'envoyer de nouveau. — Je suis toute disposée à vous faire parvenir la table des matières que vous réclamez; mais à quelle adresse ?..... Vous recevrez probablement en novembre le patron du capuchon.

*De ma sombre solitude.* — Évidemment, qu'un châle long est toujours plus grand deuil qu'une confection quelconque; ces sortes de châles, par la raison qu'ils sont grand deuil, se portent avec moins de prétention que les cachemires. Pour répondre à votre question, je vous dirai que le plus souvent, les cachemires se replient sur le côté droit: on les fixe près du cou par une longue épingle à tête de fantaisie. — Du reste, ces sortes de châles sont très-difficiles à porter gracieusement; la plus jolie manière est celle qui ne peut s'apprendre..... Les mouchoirs de deuil se font à vignettes noires, ou bien brodés en soie noire; les tenir à la main donne toujours un air un peu toilette; toutes ces petites choses dépendent de l'ensemble que l'on veut donner à sa mise. Les bijoux simples en jais peuvent se porter dans les premiers jours d'un grand deuil, plus tard ils deviennent plus élégants. Mais vous savez que tous ces détails doivent toujours être soumis aux usages des villes que l'on habite, coutumes sacrées qu'il ne faut jamais froisser.

Bien des personnes font encore une corne aux cartes de visites, la plupart se replient du côté droit dans toute la longueur; le pli a un demi-centimètre de largeur.

*De mon château du Val vert.* — Les très-beaux services de table peuvent être entourés d'un feston feuille de rose; généralement on les ourle, brodant seulement au plumetis les chiffres et les armes. — Mais le luxe, en ce genre, est poussé à un tel point que j'ai vu à l'Exposition un service de douze couverts complétement orné de nos plus fines broderies à l'aiguille.

*Une abonnée de dix ans.* — Mille regrets, mais la planche était déjà composée lorsque votre aimable lettre est arrivée; du reste, les robes de baptême n'ont pas une forme particulière, elles ne diffèrent des petites robes courtes que par la longueur de la jupe. — Je n'oublierai point vos patrons pour objets de layette.

*Aunay.* — Je crois pouvoir vous promettre pour le mois de novembre un dessin d'étole à broder au passé; ce temps ne vous paraîtra pas, j'espère, trop éloigné.

*Épinal.* — Nous n'avons point l'intention d'interrompre la série des fleurs en papier, mais nous attendons pour la reprendre une saison où la nature sera moins prodigue de celles qui ne vivent que quelques instants. Pour le mode d'envoi, il est impossible de faire aucun changement.

*Manpape.* — Le premier changement désiré par vous a été fait; quant à vos autres observations, si gracieusement exprimées, croyez que nous saurons les prendre en considération.

*Sous le beau ciel d'Italie.* — Qu'allez-vous dire de moi, ma charmante amie? mais j'ai complétement oublié le coussin dont vous parlez, et je n'ose au hasard vous envoyer un dessin avec le peu de renseignements que vous me rappelez. — Ne m'en veuillez pas, redites-moi bientôt quel est le genre que vous désirez, et je m'empresserai de vous faire parvenir le tout, soit sur la planche, soit particulièrement.

*En attendant une décision qui m'intéresse.* — Pour petite fille de trois ans, un col à pattes serait, il me semble, peu convenable, et je préférerais de beaucoup un petit pierrot, qui serait aussi très-bien pour votre petit garçon. — La composition du journal plaît si généralement, que nous n'oserions y apporter aucun changement. — Quant à la poésie, nous en sommes peu prodigues, il est vrai; mais ceci n'est point toujours de notre faute.

*Orléans.* — Adressez-vous pour cela à M<sup>me</sup> Marie Soudant, elle vous enverra toutes les fournitures pour faire ces différents ouvrages. Elle vous enverra également les coquillages pour faire les fleurs.

*Une abonnée qui voudrait bien voir l'Exposition.* — Et pourquoi ne viendriez-vous point à Paris? Aujourd'hui, il n'y a plus de voyage, et quelque loin que vous puissiez vous trouver de cette merveille que l'Europe entière vient admirer, il vous suffirait de quelques heures, j'en suis sûre, pour franchir la distance.

A bientôt pour le mouchoir.

*Nancy.* — Le dessin, tel que vous le demandez coûterait de 18 à 20 fr. colorié, ou bien de 12 à 14 fr. en noir. Il faudrait, pour l'exécution de ce petit travail, compter sur une huitaine de jours d'attente.

*Aux pieds de la Vierge de la Garde.* — La planche était déjà imprimée lorsque votre lettre est arrivée. Pris note du jupon, et à bientôt.

*Ecoutant siffler le mistral.* — Ces deux écritures que j'ai sous les yeux, ces deux épigraphes, et ces deux feuilles de papier à lettres jaunes ont entre elles une telle ressemblance, que je serais fort tentée de croire que ces deux lettres viennent de la même personne. Mais je ne veux pas chercher davantage à surprendre votre petit secret, et vous répondrai tout simplement que les manches pagodes se portent toujours, même en hiver, mais pour les toilettes habillées seulement, car les bouillons sont, comme toilette simple, bien plus distingués, surtout pour les sorties à pied.

*Paris.* — Non, ce n'est plus pour les dessins à M. Gillet que vous devez vous adresser; adressez-vous directement au bureau. Quant au choix, à la variété, au goût des dessins, ils ne vous laisseront rien à désirer.

# JOURNAL DES DEMOISELLES

PARAISSANT LE 1[er] DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1[er] JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes.
Il contient : 4 gravures sur acier, 6 albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schotichs les plus à la mode — 11 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochets couleur bleue — 18 gravures de mode de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches dont quatre doubles contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — châles — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc. — Des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visites, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, toujours clairement expliqués.

---

**Vient de paraître**

CHEZ G. FLAXLAND, 4, PLACE DE LA MADELEINE, A PARIS.

## LES REVENANTS BRETONS

Opéra de salon en un acte,

| Paroles de | Musique de |
|---|---|
| **ALFRED DE BREHAT.** | **J. B. WEKERLIN.** |

**Prix : 6 fr. net.**

## ÉCHOS

**de FRANCE, D'ALLEMAGNE, D'ITALIE, D'ANGLETERRE, D'ESPAGNE, etc.**

ALLEMAGNE.

1. BEETHOVEN. *L'Absence*, mélodie .......... 4 »
2. WEBER. *Berceuse*, id .......... 2 59
3. GOLDBERG. *Printemps bien aimé*, romance .......... 2 50
4. ABT. *Rosée amère*, mélodie .......... 2 50
5. KUCKEN. *L'Hirondelle, ou Départ et retour*, duetto .......... 5 »
6. MENDELSSOHN. *Vogue, léger Zéphyr*, id .......... 5 »

FRANCE.

8. GARAT. *Il était là!* Id .......... 4 »
10. *** *Pauvre Jacques*, id .......... 2 50
11. GRÉTRY. *Tandis que tout sommeille* (de *l'Amant jaloux*) .......... 3 »
12. DALAYRAC. *Quand le Bien-Aimé reviendra* (de *Nina*) .......... 2 50

ITALIE.

13. GORDIGIANI. *La Bianchina*, canzone toscana .......... 2 50
14. — *La Partenza*, id .......... 4 »
15. — *Il Tempo passato*, id .......... 2 50
16. CAMPANA. *La Matinconia*, romanza .......... 4 »
18. — *Io so con te*, romanza .......... 4 »
19. MERCADANTE. *Il Sogno*, air avec violoncelle ou violon obligé .......... 6 »

RUSSIE.

20. ALABIEFF. *L'Usignuolo*, air russe avec paroles italiennes .......... 5 »

FRANCE.

21. SOPHIE GAY. *Mocris*, romance .......... 2 50
22. LAFONT. *C'est une larme*, id .......... 2 50

---

## LE LIVRE DES ÉCOLIERS.

DIEU — PATRIE — FAMILLE.

Histoire, voyages, contes, nouvelles, fables, légendes, etc., etc., par M[me] J. J. Fouqueau de Pussy, avec la collaboration des rédacteurs du Journal des Demoiselles. *Illustrations* dessinées par MM. Deveria, Léopold Levert, etc., gravées par Lacoste, Baudoin, etc. Un fort volume grand in-8° de 400 pages, orné de 400 gravures. Prix : 3 fr., au bureau du Journal des Demoiselles, n° 1, boulevard des Italiens, et 5 fr. par la poste.

---

LONDRES, FULLER et C[e], 34, Rathbone place. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON.
COPENHAGUE, A. F. HOST. — LEIPSIG, MICHELSEN ; C. TWIETMEYER.
SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF ; DUFOUR ; A. CLUSEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3. — MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI ; URBAIN (Charles) ; RENAUD (Dominique).
STOCKHOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils.
MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA. — VENISE, TRIESTE ET VÉRONE, MUNSTER, libraire.

Paris — Imprimerie MORRIS et C[ie], rue Amelot, 64.

**1855**

# JOURNAL
## DES
# DEMOISELLES

**23e Année. — 5e Série.**

### TABLE.



PLANCHE X. — 1, Quart d'un mouchoir. — 2, *Hermance.* — 3, 4 et 5, Tablier pour enfant. — 6, *Flavie.* — 7 et 8, Bonnet pour enfant. — 9, *O C F.* — 10, *Victoria.* — 11, *Elvire.* — 12, Col *Bertha.* — 13, Garniture assortie. — 14, Entre-deux assorti à la garniture. — 15, *L M.* — 16, *Hersilie.* — 17, *C L.* — 18, *V G.* — 19, *H F.* — 20, Écusson renfermant les lettres *T O.* — 21, Écusson avec le nom de *Marie.* — 22, *C B.* — 23, *L.* — 24, Corbeille *Turque.* — 25, Ensemble du tablier pour enfant. — 26, Écran en fleurs. — 27, Tricot moquette. — 28, Croquis d'une bourse. — 29, Patron du manteau *Victoria.* — 30, *Marie.* — 31, Écusson de mouchoirs pour hommes. — 32, *M D.* — 33, Écusson. — 34, *V B* enlacés. — 35, *L B.*


LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS : 10 FR. — DÉPARTEMENTS : 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**

AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer). | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande. | 17 | Espagne et Portugal. | 18 | Prusse | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU No 2 fr. 50

**A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.**

**No 10. — OCTOBRE.**

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 10.)

POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :

1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. — 2° Recevoir avec remise de 66 pour 100 toute musique éditée à Paris.

*Excepté la musique marquée prix net, sur laquelle on fait une remise.*

### MUSIQUE DE PIANO (DIFFICILE).

Brisson. *Les Abeilles*.......... 6 »
— *Le Trille et la Campanella*.......... 7 50
Botte. *Les Échos du monastère*, 6 mélodies en deux cahiers, chaque.......... 7 50
Fumagalli. *Amorosa*, mazurka.......... 5 »
— *La Sérénade espagnole*.......... 6 »
Juliette Dillon. Sonate rustique.......... 6 »

### MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).

E. Hocmelle. *La Mystérieuse*, fantaisie-redowa variée.......... 5 »
Leduc. *Daniel*, nocturne.......... 6 »
Golinelli. *Adèle et Virginie*.......... 6 »
Hermann. *Les Bords de l'Elbe*.......... 6 »
Kruger. *Chant du Marin*.......... 5 »
Konsky. Petite fantaisie sur *Stradella*.......... 5 »
Koettig. Quatuor des *Puritains*.......... 5 »
Lysberg. — Deuxième barcarolle.......... 4 »
Leduc. *Les Elégantes*, deux fantaisies :
N° 1. *Souvenirs italiens*.......... 6 »
2. Sur *la Chanteuse voilée*.......... 6 »
Kontsky. *Une Nuit d'été*, nocturne.......... 5 »
A. Decombes. 15e bagatelle sur *Mina*, de Dalayrac.......... 4 50
— 16e bagatelle, sur *l'Epreuve villageoise*, de Grétry.......... 4 50
— 17e — romance de l'*Amant jaloux*.......... 4 50

### MUSIQUE DE PIANO (FACILE).

Volff. Deux bagatelles sur *l'Âme en peine*.
N° 1.......... 5 »
2.......... 5 »
Decombes. Agrément musical, 2 (suite).
N° 1, rondo.......... 3 75
2, fantaisie.......... 3 75
Couperin. *Les Moissonneurs*.......... 3 50
A. Leduc. *Les Talismans*, six petites fantaisies, chaque.......... 5 »
N° 1. *Valse allemande.*
2. *Thème de Weber.*
3. *Cavatine de Bellini.*
4. *Thème italien.*
5. *Rondo montagnard.*
6. *Thème de Flotow.*
V. Tirpenne. *Mai musical*, très-facile
N° 1. *Brabette*, valse.......... 2 »
2. *Mignonette*, valse.......... 2 »
3. *Georgette*, polka.......... 2 »
4. *Rosa*, id.......... 2 »
5. *Folette*, mazurka.......... 2 »
6. *Zerline*.......... 2 »

### MUSIQUE DE DANSE POUR PIANO.

Decombes. *Le gai Danseur*.......... 4 50
— *Le Charivari*, suivi d'une mazurka.......... 4 50
Leduc. *Le Château de Windsor*.......... 4 50
Delaseurie. *Les Champs-Élysées*.......... 4 50
Moniot. *Une noce d'Auvergnats*.......... 4 50
Decombes. *Mon plus facile*.......... 4 50
Schubert. *Rosalie*, valse.......... 5 »
Kontsky. Valse infernale.......... 5 »
— *Souvenirs de Munich*, 3 valses.......... 5 »
Frantz. Valse brillante de *l'Âme en peine*.......... 4 50
Mathieu. *Les Fauvettes*.......... 5 »
— *La Volière*.......... 5 »
Claments. *La Parisienne*, polka.......... 3 »
V. Tirpenne. *Edith*, id.......... 2 50
— *Betty*, id.......... 2 50
Ramon. *Catalina*.......... 5 »
A. Delaseurie. *Le Palais de l'Industrie*, varsoviana.......... 2 50
— Id. à quatre mains.......... 5 »

### MUSIQUE DE CHANT.

Flotow. Morceaux détachés de l'opéra de *l'Âme en peine*.
— *Le cor résonne*, chœur, 2 T, 2 B.......... 5 »
— *Ils sont partis enfin*, air S.......... 5 »
— *Fleur solitaire*.......... 4 50
— *Au doux pays de mon Enfance*, air S.......... 6 »
— Le même, sans chœur.......... 4 »
— *Les simples honneurs du village*, coup. S.......... 3 »
— *La Nuit approche*, prière S.......... 3 »
— *Depuis le jour j'ai paré ma chaumière*, rom. bar.......... 3 75
— La même, transposée, T.......... 3 75
— *Quand la cloche de l'Abbaye*, ballade, bar.......... 3 75
— La même, transposée, T.......... 3 75
— *Longtemps sur nous gronda l'orage*, duettino, S. T.......... 4 50
— *Viens, je t'attends*, rom. bar.......... 3 »
— La même, transposée, T.......... 3 »
— *Comme une fleur sous la fougère*, mélodie bar.......... 3 »
— *Ciel ! que vois-je !* terzettino, S. T. bar..........

### PETITS TRIOS ITALIENS.

Bonoldi. *Felig bonzella*, S. MS. C.......... 4 50
Curschmann. *Ti prego, madre pia*, S. C. T.......... 4 »

---

# ÉTUDES SUR LA LECTURE A HAUTE VOIX,

**Par M. Édouard MENNECHET,**

Auteur des *Matinées littéraires*, de l'*Histoire de France*, etc.

PRIX : 3 FRANCS.

Chez MM. LANGLOIS et LECLERQ, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 10, à Paris.

# RÉPONSES.

*Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.*

20 septembre

**Nous offrons à nos Abonnées de leur envoyer toute espèce de patrons, moyennant 1 f. 50 et 2 f., selon leur importance.**

*Près de ma jolie petite Mathilde.* — Il a été fait droit à votre première demande, et le numéro de septembre doit vous l'avoir prouvé. Quant au tricot, il y a erreur pour le premier *signe* que vous désignez dans votre lettre. Pour le second *signe*, qui est un peu en forme de croix, le seul que nous employons généralement pour les tricots, il indique l'endroit où l'explication recommence, puisque nous disons toujours : *Revenez au signe.* — La dentelle du numéro du mois d'août était charmante, je suis étonnée que vous n'ayez pu la réussir. — Merci pour la manière gracieuse dont vous terminez votre lettre ; mais toutes nos abonnées ne sont peut-être pas de votre avis, et voilà pourquoi l'article *correspondance* n'est pas toujours aussi long que nous voudrions le faire. — Pris note du nom.

---

*Coulé Véran.* — La petite toque dont vous parlez est, je pense, la coiffure faisant partie du costume écossais, adopté depuis quelque temps par nos petits élégants. — Je vous enverrai ce patron dans la planche de novembre, ou directement si vous le préférez. Quant aux autres patrons, vous en recevrez, n'en doutez pas.

---

*De mon comptoir.* — Pour bonnets du matin, les formes varient peu ; toute la nouveauté se trouve dans les ornements, les broderies, l'arrangement des rubans ; mais je vais, m'occuper de vous ; je tâcherai de découvrir du nouveau s'il en existe en ce genre.

---

*Lunéville.* — Les calottes grecques se font également en drap, en velours, et même en soie ; le drap est toujours ce qu'il y a de plus simple. On la brode en soutache ou en chenille de la même couleur que celle du fond de la calotte. Ainsi il me semble que vous pourriez choisir une chenille verte ou bleu ombré, que vous poseriez sur un fond noir.

---

*De ma chambre bleue.* — La première lettre dont vous nous parlez s'est peut-être égarée ; sans cela vous eussiez trouvé votre réponse sur la couverture du journal. — Les cheveux disposés un peu en racines droites sur le milieu du front, ramenés ensuite sur les tempes, en forme de bandeaux *impératrice*, telle serait, il me semble, le coiffure la plus convenable pour votre genre de physionomie. — La broderie au passé se fait au métier, et produit l'effet d'une broderie au plumetis. — Les abat-jours *guipure* ne sont plus assez nouveaux pour en envoyer encore un dessin dans le journal. — Pris note de la recette.

---

*De ma tour des quatre vents.* — Mille regrets, mais la planche était déjà imprimée lorsque votre demande est arrivée ; si vous ne pouvez attendre le mois de novembre, je suis toute disposée à vous envoyer ce dessin dans une lettre.

---

*Verrain.* — Après une lettre aussi aimable et aussi gracieuse que celle que vous m'avez écrite, jugez si je dois être désolée de ne pouvoir vous satisfaire, du moins pour le moment ; mais votre demande est arrivée trop tard, et je suis obligée de renvoyer au mois de décembre le dessin de votre aube.

---

*Une abonnée de huit ans.* — Je serais très-heureuse de pouvoir vous être agréable, en faisant choix pour vous d'une montre et d'une chaîne. Quant au prix, la montre, telle que vous la désirez (à double boîte, élégante et surtout bonne, première condition à mon avis), vous coûtera de 200 à 300 fr.

Dans les prix de 100 à 150 fr., on pourrait, je crois, avoir une très-jolie petite chaîne.

---

*Neufchâtel-en-Bray.* Pris note des initiales et du mouchoir. Mille remercîments pour tout ce que vous me dites de gracieux et de bienveillant.

---

*Arras.* — Nous vous enverrons toute la musique que vous désignez, seulement je crois devoir vous conseiller, pour vous épargner la multiplicité des ports, de choisir dans les catalogues que vous avez déjà reçus un certain nombre de morceaux représentant une valeur de 50 fr., pour lesquels vous n'aurez, en envoyant la note au bureau, qu'à ajouter un mandat de 6 fr. sur la poste.

---

*De ma terrasse.* — Vous me demandez comment vous devez orner la petite chambre que votre mère vous destine à votre retour de la pension ; quel que soit le genre de meubles déjà placés dans votre chambre, il est certain que rien ne saurait être plus joli que des rideaux en mousseline unie, doublés de percaline de couleur : bleu ou rose par exemple. Autour de ces rideaux, vous pourrez mettre une haute frange en tricot-guipure que vous ferez vous-même ; ce qui sera en même temps peu dispendieux et d'un effet charmant. Le couvre-lit peut se faire avec ce même point de tricot-guipure, également doublé de percaline. Si vous aimez mieux que votre couvre-lit soit en mousseline unie, il faudra le garnir sur le devant d'un haut *falbala* de mousseline tuyautée, bordé d'une frange semblable à celle de vos rideaux. Sur l'oreiller, on place pendant le jour un dessus de taie en harmonie avec le couvre-lit et doublé, bien entendu, de la même nuance. Le dessus de votre cheminée peut se recouvrir aussi d'une mousseline garnie tout autour en manière de lambrequin, soit d'une haute frange, soit d'un *falbala* froncé ; en dessous de ce falbala, vous fixerez sur une petite tringle un rideau en mousseline doublée de percaline, qui retombera en entourant la cheminée. Vous pourrez recouvrir dans le même genre des petites tables de bois ordinaire. Elles deviennent charmantes ainsi garnies et dissimulées par cette sorte de housse en mousseline doublée de rose ou de bleu. — Cette mousseline unie, tendue sur la table comme sur la cheminée, doit retomber froncée en falbala jusqu'au plancher. La facilité d'orner ainsi ces petites tables vous permettra d'en avoir plusieurs : l'une pour votre travail, l'autre pour votre bureau, ou votre toilette. — Tout cela favorise l'ordre, et, puisque vous sortez de pension, vous savez que l'ordre est une des qualités les plus appréciées chez une jeune personne.

Paris — Imprimerie MORRIS et Ce, rue Amelot 64.

1855

# JOURNAL
DES
# DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

## TABLE.



PLANCHE XI. — 1, 2 et 3, col, manche et entre-deux. — 4 et 5, calotte grecque. — 6, écusson pour mouchoir. — 7, *Sophie.* — 8, *Georgiana.* — 9, *Rosa.* — 10, *Mariette.* — 11, volant pour robe. 12, 13 et 14, col, manche et entre-deux. — 15, quart d'un mouchoir application. — 16, *Emma.* — 17, *Isma,* — 18, M A. — 19, Fanchon. — 20 et 21, chausson. — 22, *Paula.* — 23, *Alexandrine.* — 24, *Louise.* — 25, écusson pour mouchoir. — 26 et 27, étole. — 28, entre-deux allant avec le n° 11. — 29, L D. — 30 à 54, alphabet. — 55 et 56, manteau Saint-Mégrin. — 57 et 58, croquis et dessin d'un plomb. — 59, porte-monnaie. — 60, écran au crochet. — 61, corbeille à ouvrage ou de bureau. — 62, porte-cigares. — 63, corbeille imitant la cristallisation. — 64, panier en perles. — 65, pantoufle mule. — 66 et 67, croquis et dessin d'un vide-poche. — 68, buvard. — 69, L G. — 70, L L enlacées. — 71, L O enlacées.


LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: 10 FR. — DÉPARTEMENTS: 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**
AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer) | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande | 17 | Espagne et Portugal | 18 | Prusse | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU N° 1 fr. 50

A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

N° 11. — NOVEMBRE.

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (Nº 11.)

**POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :**

**1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. — 2° Recevoir avec remise de 66 pour 100 toute musique éditée à Paris.**

***Excepté la musique marquée prix net.***

### MUSIQUE DE PIANO (DIFFICILE).

| | | |
|---|---|---|
| CARLO-SICA. Grande fantaisie et variations sur un air de Roberto d'Évreux | 6 | » |
| JULIETTE DILLON. *Une Fête de Sorcières* | 7 | 50 |
| BRISSON. Morceau de salon | 7 | 50 |
| MULDER. *Une Fête au Lido* | 7 | 50 |
| SCHAD. *Les Charmes de Bordeaux* | 7 | 50 |
| FIELD. Troisième concerto | 18 | » |

### MUSIQUE DE PIANO (MOYENNE FORCE).

| | | |
|---|---|---|
| Mme HERAULT. Grande valse brillante | 6 | » |
| MONIOT. *Partant pour la Syrie* (varié) | 5 | » |
| — *God save the queen* et marche tunisienne | 6 | » |
| KRUGER. *Alliette* | 5 | » |
| FIELD. Cinquième nocturne | 3 | » |
| DREYSCHOCK. *La Clochette* | 6 | » |
| MESSEMAKERS. *Rêverie* | 4 | » |
| A. LEDUC. Trois fantaisies brillantes | | |
| Nº 1. Sur une mélodie de Czerny | 5 | » |
| 2. *Redis à ta grand'mère cette douce chanson* | 5 | » |
| 3. *Un p'tit Bonheur* (Fantaisie Valse) | 5 | » |
| DELISLES. *Cascades* | 5 | » |
| — *Bolero* | 6 | » |
| BALLAYGUIER. Premier nocturne | 5 | » |
| DESCOMBES. *Vœux de retour* | 6 | » |

### MUSIQUE DE PIANO (FACILE).

| | | |
|---|---|---|
| V. TIRPENNE. 20 Études mélodiques sans octaves pouvant convenir à un élève ayant une année de piano | 15 | » |
| A. LEDUC. *Le Florian des jeunes pianistes.* | | |
| — 6 Fabliaux de petites fantaisies soigneusement doigtées, avec texte, chaque | 5 | » |
| Nº 1. *L'Eléphant blanc.* | | |
| 2. *La Guenon, le Singe et la Noix.* | | |
| 3. *Le Léopard et l'Ecureuil.* | | |
| 4. *L'Enfant et le Miroir.* | | |
| 5. *Le Rossignol et le Prince.* | | |
| 6. *Les Deux Voyageurs.* | | |
| MAZZINGHI. *La Petite Surprise* | 3 | 75 |

### MUSIQUE DE PIANO (DANSE).

| | | |
|---|---|---|
| DESCOMBES. *Blanc et Noir*, Quadrille très-facile. Nº 1. | 4 | 50 |
| — — Quadrille Nº 2. | 4 | 50 |
| DESCOMBES. *Linda.* id. | 4 | 50 |
| — *Petit Page.* id. | 4 | 50 |
| MUSARD. *La Saint Sylvestre.* id. | 4 | 50 |
| FRANTZ. *Après la Chasse* id. | 4 | 50 |
| C. SICA. *La Moqueuse*, grande Valse | 4 | 50 |
| — *Les Trois gracieuses.* id. | 6 | » |
| VEBER. *Zingarilla.* id. | 3 | 75 |
| MATHIEU. *Reine des Roses.* id. | 5 | » |
| COMETTANT. *Rouge-Gorge.* id. | 2 | 50 |
| JULIEN. *L'Eclipse.* Polka | 5 | » |
| LANGOLFRIB. *La Capriciosa.* id. | 4 | » |
| PILODO. *Reindaw.* id. | 3 | 35 |
| DESCOMBES. *Ilora.* | 2 | 50 |
| MATHIEU. *La Folie.* | 4 | » |
| — *Etoile de la France*, Redowa | 3 | » |
| — *Les Pensées*, Schottischs | 3 | » |
| DANIEL. *Isabella.* id. | 4 | » |
| DUCA. *Marie.* id. | 3 | » |

### MUSIQUE DE PIANO.

| | | |
|---|---|---|
| MICHAELI. *J'ai peur de la Raison* | 2 | » |
| — *Il ne vient pas* | 2 | » |
| — *La Trahison* | 2 | » |
| G. BUFFIN. *Sur la Colline* | 2 | 50 |
| — *Dinah.* Canzonetta | 2 | 50 |
| P. CHERET. *Jeune Fille du Bosphore.* Chansonnette. | 2 | 50 |
| — *La Galicienne.* Boléro | 2 | 50 |
| — *Les Rêves d'une mère.* Romance | 2 | 50 |
| — *Aimez-moi donc bien.* Chansonnette | 2 | 50 |
| — *Les Yeux d'or.* Ballade | 2 | 50 |
| — *Le Cadet d'Avignon* | 2 | 50 |
| A. DELATOUR. *Laura.* Romance | 2 | 50 |
| E. PERRIER. *La Bohémienne aux chansons* | 2 | 50 |
| — *Le chant des Forgerons* | 2 | 50 |

### MORCEAUX DÉTACHÉS D'OPÉRAS ITALIENS.

| | | |
|---|---|---|
| DONIZETTI. *Anna Bolena* | | |
| — *Ella di me sollecita.* Cavatine S. | 2 | 50 |
| — *Come innocente giovane.* Id. S. | 2 | 50 |
| — *Al dola guidami.* Id. S. | 2 | 50 |
| ROSSINI. *Il Barbiere di Siviglia* | | |
| — *Se il mio nome saper voi bramate.* T. | 2 | 50 |
| — *Uno voce poca fa.* Air M. S. | 5 | » |

# JOURNAL DES DEMOISELLES

PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS, A PARTIR DU 1er JANVIER.

Ce Journal se compose de 12 livraisons de chacune deux feuilles, imprimées sur deux colonnes.

Il contient : 4 gravures sur acier, 6 albums de musique : les romances les plus jolies, les quadrilles les plus brillants, les valses les plus nouvelles, les polkas, mazurkas et schottischs les plus à la mode — 11 planches de dessins de tapisserie coloriées, ouvrages de fantaisie or et argent, filet et crochets couleur bleue — 18 gravures de mode de jeunes personnes, d'enfants et de jeunes femmes — 12 rébus illustrés — 24 grandes planches dont quatre doubles contenant des patrons de grandeur naturelle de : robes — fichus — pèlerines — châles — manteaux — bonnets — mantelets — vêtements de petits garçons — de petites filles — des dessins de tapisserie, dont les couleurs sont indiquées par des signes qui les représentent — des dessins de broderie pour : cols — manchettes — mouchoirs — bonnets — robes — gilets — canezous — jupons — camisoles, etc., — des ouvrages de fantaisie, tels que : cartes de visites, têtes de lettres coloriées — pages manuscrites — fleurs en papier — en laine — bobèches, etc. — ouvrages au tricot, au crochet, toujours clairement expliqués.

# RÉPONSES.

*Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.*

20 octobre.

**Nous offrons à nos Abonnées de leur envoyer toute espèce de patrons, moyennant 1 f. 50 et 2 f., selon leur importance.**

*Le bon service fait ami.* — Votre appréciation du journal depuis le premier article jusqu'au rébus *exclusivement*, est trop indulgente et trop flatteuse; mais là, il n'en est plus de même. Il me faut donc bien croire, qu'en effet, nos *rébus sont coupés contrairement aux usages, et ne sont pas français du tout.* Je voudrais me corriger, mais vous avez oublié de me dire où je pourrais trouver à m'éclairer sur ces usages; quant au second reproche, j'avoue que nos proverbes ne respectent pas toujours

La grammaire qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois;

qu'ils sont, si vous voulez,

Un barbare amas de vices d'oraison.
Des proverbes traînés dans les ruisseaux des halles.

Cela prouve qu'ils ont plutôt pris naissance dans la classe de Marton que dans celle de Philaminte. Peut-être aussi sont-ils plus anciens que la grammaire, et ont-ils pour elle le mépris des vieillards pour les modes du jour. Quoi qu'il en soit, je tâcherai d'être plus correcte à l'avenir, vous priant pour le passé de rejeter une bonne part de blâme sur la *Petite Encyclopédie de Proverbes français, recueillis, annotés et publiés par* Hilaire le Gai, qui, lui, ne s'est fait aucun scrupule de *mettre Vaugelas en pièces* à chaque page.

*De ma cuisine, en Italie.* — Il est aisé de découvrir sous quelle roche votre anguille s'est cachée; quant à savoir de quelle manière les Tartares la feraient rôtir, il y a trop de peuples connus sous ce nom tant en Europe qu'en Asie pour que j'ose affirmer qu'ils sont unanimes sur le choix d'une *rôtissoire*: je vous renvoie donc à votre livre de cuisine, il vous donnera, depuis *l'accolade d'anguille à la broche*, jusqu'à *l'anguille au soleil*, cent manières différentes d'accommoder cette murène. Votre embarras m'étonne, je l'avoue, vous êtes d'un pays où j'aime à croire que la tradition culinaire s'est *un peu* altérée depuis le temps où l'on engraissait ces poissons avec la chair des esclaves, mais il en doit toujours rester assez pour que vous puissiez en remontrer même à la *Cuisinière des cuisinières.*

*Au milieu de mes amies.* — Encore une plaisanterie! décidément le démon de la malice s'était logé ces jours passés dans la tête de nos correspondantes. Que l'une de vous veuille bien lire le journal à haute voix, je gage que les autres retrouveront les *histoires* intéressantes et aussi nombreuses que par le passé.

Quatre gravures noires, d'après les plus grands maîtres, deux imitations d'aquarelles, deux de sépia font bien un total de huit; si donc la jalousie pouvait jamais être un sentiment justifiable, ce seraient les musiciennes qui auraient droit d'être jalouses des dessinatrices. Nous essaierons de vous contenter dans le côté sérieux de vos réclamations, mais veuillez relire le *Meunier, son fils et l'âne*, et avouez que je serais *folle de cerveau* si j'en prenais l'engagement formel.

*Regrettant mon fils bien-aimé.* — L'incertitude sur la voie qui peut nous ramener auprès de ceux que nous avons perdus doit être bien cruelle en effet. Oui, je l'ai cette espérance consolatrice que vous n'avez plus, et je voudrais bien vous la faire partager. Vous me demandez comment vous pourriez y parvenir? Essayez de conformer quelque temps votre vie aux préceptes de la foi, et ne doutez pas qu'elle ne vous soit rendue comme récompense de votre bonne volonté: d'ailleurs, l'incrédulité n'est pas naturelle à l'homme, elle n'entre dans notre esprit que pour se mettre au service de notre cœur, quand il s'égare.

Croyez-moi, renoncez à ce livre, il vous séduirait par une fausse apparence de vérité; que ne lisez-vous plutôt les *Études philosophiques sur le christianisme* de Nicolas.

*Sous les yeux d'une mère.* — Vous avez raison, nous abusons peut-être un peu de la révolution, mais c'est une époque si riche en catastrophes, qu'on lui prête volontiers. Il en coûte toujours d'avouer ses torts; cette fois surtout parce que cela me force à rejeter aux calendes grecques un intéressant épisode de ce temps *dont les souvenirs ne sont pas assez gais pour les avoir sans cesse sous les yeux*, comme vous le dites fort bien. J'accepte volontiers les traductions que vous voulez bien m'offrir, mais ayez l'obligeance d'écrire le texte original de la manière la plus correcte et la plus lisible possible.

*De mon château des rives du Morin.* — J'ai dû rejeter votre demande jusqu'en décembre; puissiez-vous accepter ce retard, avec autant de patience que j'ai eu de plaisir à recevoir vos remerciements anticipés!

*Pour moi et Marie.* — La gravure de ce mois, vous portant une robe noire, suppléera, je l'espère, à l'impossibilité où je suis de vous satisfaire autrement. A bientôt pour les initiales.

*De ma petite chambre de jeune fille.* — Une robe de chambre simple et distinguée pourrait être en cachemire d'Écosse gris clair uni; sur le devant de la jupe, se trouveraient, en forme de tablier, deux revers en taffetas bleu Suède, ou même en cachemire; de chaque côté ces revers seraient bordés par un tout petit ruban *gaufré*. Le corsage pourrait être remplacé par une basquine demi-ajustée et ornée tout autour, ainsi que sur le devant, de la même manière que la jupe; le bord des manches pagodes, formant le sabot, serait aussi terminé par des revers de taffetas ou de cachemire. — Mais au lieu de la basquine, je préférerais encore un corsage froncé devant et derrière, monté sur une ceinture cachée par une autre ceinture à longs bouts flottants; le corsage dissimulé par une grande pèlerine descendant plus bas que la taille.

*Au fond des bois, bien près des loups.* — Lire une lettre si gracieusement écrite, et ne pouvoir répondre à sa principale demande, est un vrai chagrin pour moi; mais voyez ce que j'ai dit plus haut. Le manteau ainsi brodé, ne pourrait manquer d'être très-joli, surtout si vous l'accompagnez d'un chapeau de satin blanc *piqué*, orné de chaque côté de nœuds en velours épinglé, retenus par une boucle de jais; en dessous de la passe, des fleurs en peluche bleu Suède s'entremêleraient à du tulle tuyauté. Votre devise *Simplicité* ne se trouverait nullement compromise par le choix de cette toilette.

*Une abonnée de 14 ans.* — Je songerai à vos deux demandes, et tâcherai de vous prouver bientôt que je ne vous oublie pas.

*De mon bureau.* — Le foulard, à moins d'habiter un pays chaud, ne se porte point en hiver; quant aux dessins, ils sont très-variés et très-grands; la plupart de ces robes sont à volants et à dispositions.

*Une abonnée se promettant de l'être toute sa vie.* — Voilà une épigraphe à laquelle je ne puis m'empêcher de donner toute mon approbation; aussi n'ai-je pas été sans inquiétude en lisant votre lettre: j'avais d'abord compris que c'était pour vous qu'allait se fêter ce jubilé de mariage, mais vos dix-sept ans et vos cheveux blonds n'ont pas tardé à me rassurer. — Je vais donc essayer de trancher votre *question d'Orient.*

Je vous conseille plutôt une robe bleue bluet et un chapeau blanc. Pour le manteau, madame votre mère ne tolérant pas le velours, et vous n'aimant pas le drap, il ne vous reste que le satin à la reine, ou le gros de Tours, étoffes très-jolies avec lesquelles on peut faire de charmants manteaux de jeunes filles. — En attendant que vos cheveux aient retrouvé toute leur longueur, bouclez-les et n'ayez pas peur le bal d'autre coiffure; à dix-sept ans, les fleurs ne sont point un accessoire obligé, au contraire. La fête dont vous parlez aurait-elle lieu en janvier, votre petite sœur ne pourrait être mieux qu'avec une toilette blanche.

*Une de vos abonnées sur les bords du Rhône.* — Voyez pour le chapeau la réponse *au fond des bois*, etc. — Pour

robe, choisissez du droguet de laine; cette étoffe s'harmoniserait très-bien avec le talma en drap dont vous parlez, et que je vous conseille certainement. La planche de ce mois vous fournira *des idées* pour la confection du cadeau que vous voulez faire. Pris note de l'écusson. Persistez pour la corbeille, et vous réussirez. Les moules pour les tricots se vendent chez tous les marchands de tapisseries en laine.

Bonoldi, éditeur, boulevard des Italiens. Prix fort, 2 f. 50.

*Une abonnée de cinq ans.* — Voyez plus haut pour la robe de chambre. Les caracos, ou casaques, ou basquines se portent plus que jamais, non-seulement chez soi, mais encore pour sortir; ces dernières sont plus grandes, se garnissent de franges, de dentelles, de fourrures. Le talma pour l'appartement est infiniment moins commode.

*Une abonnée de seize ans.*—Le manteau *Victoria* en moire antique et comme vous le désirez, coûterait de 100 à 120 fr., mais parfaitement soigné en tous points. Merci de votre confiance, et je vous offre de la mettre à l'épreuve en vous envoyant ce manteau fait d'après vos indications.

*Auprès de Myrsa.* — Pris note.

*Une ancienne abonnée.* — Pour ce numéro, votre lettre est arrivée trop tard; mais ne désespérez pas, à bientôt.

*Venant de contempler l'Océan.*— Hélas! pas de cette année, pour la tapisserie. Est-ce que le bouquet d'hortensias ne serait pas convenable pour votre voltaire? Les cols se porteront de moyenne grandeur. Pris note des chiffres.

*Une de vos fidèles abonnées.* — La planche de crochets ne paraîtra que dans les premiers mois de l'année prochaine.

*Loin de ma famille.*— Une robe de chambre très-élégante pour une jeune femme, peut se faire en popeline unie rose ou bleu Siècle; la jupe ouverte sur un jupon richement brodé serait bordée de chaque côté d'un revers en velours noir beaucoup plus large du bas que du haut; ce revers, découpé en feston à dents arrondies, aurait des nœuds papillons en velours placés dans chaque creux de feston. Pour le corsage, il se composerait d'une basquine ouvrant devant sur une chemisette en lingerie; tout autour régneraient un revers et des nœuds de velours semblables à ceux de la jupe, qui se détacheraient sur un grand volant brodé aussi de velours et posé à gros plis plats.—Les manches pagodes, très-larges, seraient également ornées comme les basquines.— Un petit bonnet de lingerie garni de ruban de taffetas bleu ou rose et de petits velours noirs compléterait le gracieux ensemble de ce costume.— Pour couvre-pieds de berceau, du crochet, du filet, du tricot, ou de la mousseline doublée en soie de couleur. — Pris note des initiales, mais pour ce mois il est trop tard.

*Deux sœurs de 14 à 15 ans.* — Nos gravures se composent le plus souvent de deux toilettes, dont l'une, tout en étant plus simple que l'autre, peut, si l'on veut, se simplifier encore.

*De ma roche près de l'étang.* — A bientôt, je l'espère, mais ce mois-ci nous avons sur la planche un patron qui prend une telle place, que j'ai dû remettre au numéro prochain deux ou trois objets que j'avais promis : avant de faire droit à votre demande, permettez-moi de remplir mes anciennes promesses.

*Château de Fentasde.* — L'étole était déjà dessinée lorsque votre lettre est arrivée. Ce dessin pourrait, il me semble, remplacer avantageusement celui que vous désirez. A bientôt pour la pale. Oui, c'est facile.

*Alger.*— Les gilets brodés se portent si peu que je n'ose vous engager à entreprendre un tel travail.

*Paris.* — L'année dernière nous avons donné un dessin de pantoufles qui pouvait aussi bien servir pour hommes que pour femmes. Donc, votre réclamation qui date de deux ans, dites-vous, ne me semble pas tout à fait juste, — ce qui ne m'empêchera pas d'y faire droit, avec grand plaisir, dès que je le pourrai.

*Une abonnée de quinze ans.*— Vous allez, sous peu, recevoir un grand choix de bandes. Pris note de vos *nombreuses* initiales!

*Constante dans mes goûts, etc.* — Tout ce que vous désirez pour le mode de livraison et de payement de la musique peut se faire. La remise sur la musique marquée prix net est très-faible et ne peut être indiquée, elle varie avec chaque éditeur.

Le livre dont vous parlez serait en effet trop jeune pour votre fille. Après une aussi longue fidélité au journal, vous ne pouviez, en effet, lui donner un plus beau suffrage qu'en le mettant entre les mains de votre enfant chérie.

*Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle y reste.* — Voilà qui nous jette dans quelque embarras; quel rôle nous assignez-vous? celui de l'eau ou de la cruche? Vous nous accusez en toutes lettres de manquer de délicatesse!

> Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
> Et je ne mâche pas ce que j'ai sur le cœur.

Nous voulons, dites-vous, vous amener à prendre la grande édition, mais toutes provinciales que vous soyez, vous n'êtes pas nos dupes. Il y a donc encore des provinciales?

> Aux personnes de cour fâcheuses animales,

ajouterait Molière. Je croyais qu'aujourd'hui, grâce à la rapidité et à la facilité des communications, ces distinctions n'existaient plus; mais vous le dites, je vous crois, il y a encore des provinciales; en revanche, croyez-moi aussi si je vous dis que le journal aurait intérêt à ce que toutes les abonnées fussent restées à la petite édition; que si nous sommes sortis de notre format et de notre caractère modestes, c'est malgré nous; mais aujourd'hui l'immense majorité de nos lectrices ayant préféré la grande édition, il nous serait agréable en effet que les quelques retardatrices voulussent bien en faire autant.

*Clermont-Ferrand.* — Merci de vos observations, elles nous serviront à l'avenir, et chaque fois vous trouverez le nom de l'éditeur et le prix du livre dont nous rendrons compte : Quant aux *Entretiens sur l'éducation des filles*, par madame de Maintenon, ce livre se vend chez tous les libraires de Paris, au prix de 2 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. par la poste.

L'explication des rébus est toujours donnée, dans le journal, le mois suivant, à la fin de la correspondance et celle du rébus de décembre est à la table des matières.

*Sur le carreau d'une chambre almée.*— Nous pardonnons d'autant plus facilement des doutes et des regrets, aujourd'hui en partie dissipés, que nous les avons encore nous-mêmes. Ce que Dieu ne vous a pas accordé jusqu'à ce jour, il peut encore vous le donner, espérons qu'il exaucera vos prières. — Nous avons déjà conseillé à l'auteur de *la Vie réelle*, d'en faire un volume à part; quelques adhésions comme la vôtre seraient sans doute d'un grand poids pour l'y décider. Vous trouverez sur la planche de ce jour un dessin et un patron de chausson que remplaceront, je l'espère, ceux que vous me demandiez; nous avons donné il y a quelques mois un patron de talma pour enfants, depuis lors ils n'ont point changé.

LONDRES, FULLER et Cie, 34, Rathbone place. — ÉDIMBOURG, ROBERT SETON.
COPENHAGUE, A. F. HOST.—LEIPSIG, MICHELSEN ; C. TWIETMEYER.
SAINT-PÉTERSBOURG, B. ISSAKOFF; DUFOUR ; A. CLUSEL, libraire de la Bibliothèque impériale publique, perspective de Newsky, n° 3.—MOSCOU, GAUTHIER et MONIGHETTI ; URBAIN (Charles); RENAUD (Dominique).
STOCKHOLM, C. A. BAGGE, libraire. — VIENNE (Autriche), CH. GEROLD fils.
MUNICH, Institut littéraire et artistique de J. G. COTTA.—VENISE, TRIESTE ET VÉRONE, MUNSTER, libraire.

Paris — Imprimerie MORRIS et Cie, rue Amelot 64.

1855.

# JOURNAL
DES
# DEMOISELLES

23e Année. — 5e Série.

## TABLE.



PLANCHE XII. — 1, Mouchoir. — 2, Dessin de Soutache. — 3, 4 et 5, Col, Manche et Entre-deux. — 6, *Antoinette* dans un Écusson. — 7, E V. — 8, PH. — 9, L T. — 10, E B. — 11, L L. — 12, *Bertha.* — 13, Delphine. — 14, L L. — 15, E A T. — 16. — M R. — 17, F. — 18, 19 et 20, Bonnet. — 21, F L. — 22, G L. — 23 et 24, S B. — 25, M V. — 26, Désiré. — 27, Constance. — 28, C B. — 29, L F. — 30, D M. — 31, 32 et 33, Patron et Dessin pour Casaque. — 34, Chaufferette. — 35 et 36, Dessin, Étoffes d'une couleur de serviette. — 37, Porte-Montre. — 38, Couveuse. — 39, Dessous de Lampe. — 40, Balais de cheminée.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.

PARIS: 10 FR. — DÉPARTEMENTS: 12 FR.

**Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.**
AU PRIX DE :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Belgique | 14 fr. | Colonies (Pays d'outre-mer) | 18 fr. | Deux-Siciles | 18 fr. |
| Suisse | 14 | Toscane | 17 | Italie (voie de mer) | 14 |
| Turquie, Hollande | 17 | Espagne et Portugal | 18 | Prusse | 16 |
| États du Pape | 20 | Piémont | 14 | Canada | 20 |
| Saxe | 16 | Suède | 16 | Russie | 16 |

*Pays pour lesquels on ne peut affranchir que jusqu'à la frontière française :*
Angleterre, Allemagne, Italie (voie de terre).

PRIX DU No 2 fr. 50

A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

No 12. — DÉCEMBRE.

# CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL. (N° 12.)

POUR 6 FRANCS, NOS ABONNÉES PEUVENT :

1° Choisir pour 50 francs de musique, prix marqué sur nos catalogues. — 2° Recevoir avec remise de 60 pour 100 toute musique éditée à Paris.

*Excepté la musique marquée prix net, sur laquelle on fait une remise.*

## MUSIQUE DE CHANT.

### MORCEAUX DÉTACHÉS D'OPÉRAS ITALIENS

**Avec accompagnement de Piano.**

AMAZILIA.

PACINI. *Si miei prodi*. Air. B. .................. 6 »

BEATRICE DI TENDA.

BELLINI. *Come t'adoro e quanto*. R. Barr ....... 4 »
— *Mala sola hoimè non io*. Air. S. ......... 6 »
— *Orombello, oh! sciagurato*. Cav. M. S. .. 2 50
— *Qui m'accolse*. Air Bar. ................ 6 »
— *Ah! se un' urna*. Air. S. ................ 5 »

IL BORGOMASTRO DI SAARDAM.

DONIZETTI. *Senza tanti complimenti*. Duo. S. B. .. 7 50

I CAPULETTI ED I MONTECCHI.

BELLINI. *E serbata a quest' acciaro*. Air. C. ...... 5 »
— *Se Romeo t'uccise un figlio*. Air. C. ....... 5 »
— *Si fuggire*. S. M. S. ..................... 5 »
— *Deh! tu bell' anima*. Prière. S. .......... 2 50

MALIANI. *Stanca di più combattere*. Air. S. ...... 6 »

CENERENTOLA.

ROSSINI. *Nacqui all' affanno*. Rondo. C. (Avec les fioritures d'Alboni). .................. 7 50

DONNA CARITEA.

MERCADENTE. *Ah! s'estinto*. Air. C. ........... 4 50
— *La Baldanza*. Duo. C. B. .......... 6 »

LA DONNA DEL LAGO.

ROSSINI. *Elena, o tu ch'io chiamo*. Air. C. ....... 7 50

L'ELISIRE D'AMORE.

DONIZETTI. *Come parrida vezzoso*. Cav. B. ....... 3 »
— *Una furtiva lagrima*. Rom. M. S. ..... 3 »

DE BÉRIOT. *Prendi per mi sei libero*. Air S. ...... 6 »

ELEONORA DI GUIENNA.

BONOLDI. *Tu sperasti invan che inulta*. Air C. .... 5 »

ESTELLA.

RICCI. *Fra le vergini di Murcia*. Cav. B. .......... 5 »
— *Ah! Diego fuggi involati*. Air. S. ......... 6 »
— *Ah! no in quell' alma ingenua*. Rom. B. .. 4 50

FRANCESCA DONATO.

MERCADANTE. *E mi puoi tu chiedere*. Duo. C. B. .. 6 »

IL FURIOSO.

DONIZETTI. *Raggio d'amor parea*. Rom. B. ....... 3 »

DON GIOVANNI.

MOZART. *La ci darem da mano*. Duettino. S. B. .. 4 »

GIULETTA E ROMEO.

VACCAJ. *Ah! se tu dormi svegliati*. ............. 7 50
— Air C. et S. C. ............................ 6 »

IL GIURAMENTO.

MERCADANTE. *Dolce conforto al misero*. Duet. S. C. 4 »
— *Bella adorata incognita*. Cav. T. .... 4 »
— *Orla sull' onda*. Air. M. S. ....... 6 »
— *Ma negli estremi istanti*. Rom. S. .. 3 »

LE ILLUSTRI RIVALI.

MERCADANTE. *In terra ci divisero*. R. T. .......... 4 50

L'ITALIANA IN ALGERI.

ROSSINI. *Pensa alla patria*. Air final. C. ........ 6 »

MARIA DI RUDENZ.

DONIZETTI. *Ah! non avea più lagrime*. Rom. Bar. .. 4 »

MARIA D'INGHILTERRA.

BONOLDI. *Innocente al fiume in riva*. Duo. S. C. ... 7 50

NORMA.

BELLINI. *Qual cor tradisi* (pour voix seule). M. S. [illegible] »
— *Deh! non volerli vittime* (id). M. S. ....... 4 »

I NORMANI IN PARIGI.

MERCADENTE. *Ella piangea la perfida*. Rom. B. ... 3 »

OTELLO.

ROSSINI. *Assisa a piè d'un salice*. Rom. S. ....... 6 »

ROBERTO BRUCE.

ROSSINI. *Ah! no cadrà lo stolto*. Air. Bar. ....... 5 »
— *O solitaria spiaggia*. Barc. C. .......... 5 »
— *Arturo Maria, o ciel*. Duo. M S. T. ....... 7 50
— *Gentil giovinetto*. Cavat. T. ............ 5 »
— *Perchè cessar, perchè*. D. T. ............ 6 »
— *Dolce figlia al tuo padre perdona*. Air. B. 4 50
— *Vieni mio dolce amante*. Air. C. ........ 7 50
— *O vergin ardita*. Duo. C. Bar. ............ 5 »
— *Figli si carial cor*. Rom. Bar. ........... 3 75

LA REGINA DI CIPRO.

PACINI. *Il folgor del reggio ammanito*. Cav. Bar. .. 6 »
— *Mia diletta e fia pur vero*. Duo. S. T. ... 7 50
— *Si di Cipro ottien l'impero*. Rom. Bar. ... 2 50
— *Ah! pieta del pianto mio*. Duettino. S. Bar. 3 75
— *E' la laguna placida*. Duo. S. T. ......... 6 »
— *Dobbiam sempre cercare*. Ballade. Bar. ... 7 »
— *A me parea un angelo*. Air. T. ............ 6 »
— *Arde un veleno orribile*. Duo. S. Bar. .... 5 »
— *Empia sorte*. Rondo. S. ................. 6 »

SANCIA DI CASTIGLIA.

DONIZETTI. *Troppo omai nel cor mi preme*. Air. C. 3 »
— *Io talor più nol rammento*. Cav. S. ... 5 »

SEMIRAMIDE.

ROSSINI. *Ah! quel giorno ognor rammento*. Air. C. 5 »
— *Bel raggio lusinghier*. Air. S. ........... 5 »
— *Ebbene a te ferisci*. Duo. S. C. .......... 6 »

LA SONNAMBULA.

BELLINI. *Vi raviso, o luoghi ameni*. Air. Bar. ..... 6 »

TANCREDI.

ROSSINI. *Tu che accendi questo core*. Air. C. ...... 6 »

ZADIG E ASTARTEA.

VACCAJ. *Deh! lascia ch'io respiri*. Duo. S. C. ..... 7 50

CATERINA DI GUISA.

COCCIA. *Dolce la morte rendimi*. Duettino. S. T. .. 3 »
— *Deh! non pensar*. Duettino. S. C. ......... 4 50

PIA DE' TOLOMEI.

DONIZETTI. *Fra queste braccia*. Duettino. S. C. .. 4

# RÉPONSES.

*Toute lettre nous parvenant après le 15 du mois ne peut recevoir de réponse le mois suivant.*

20 novembre.

**Nous offrons à nos Abonnées de leur envoyer toute espèce de patrons, moyennant 1 f. 50 et 2 f., selon leur importance.**

*De mon joli dodo.* — Vous voudrez bien trouver bon que je traite votre épigraphe comme *certain* adage permet de traiter *certaines* demandes.

*Rouen.* — Après avoir lu votre lettre, il m'est, je vous l'assure, aussi doux que facile de transformer votre *illusion* en *réalité*, et j'espère bientôt vous en donner la preuve. La planche de crochet bleu vous portera un charmant dessin de nappe d'autel; pour le reste, je vous conseille un feston retombant sur une frange.

*De notre petite chambre bleue.* — La planche qui accompagne ce numéro répondra, je l'espère, aux désirs des deux aimables sœurs jumelles et leur fournira de quoi exercer leurs vingts doigts dans cette commune et presque pieuse pensée.

*Une abonnée de quinze ans.* — On a terriblement usé et abusé des loteries depuis quelque temps, il n'est presque plus de saint ou de sainte au calendrier qui, bon gré, mal gré, n'ait dû prêter son nom à quelqu'une de ces œuvres dites de bienfaisance. Je crois donc que votre *dentelle ancienne, véritable point de Venise*, aurait peu de chances, puisque avec le double appât de la charité et de la concupiscence, toute l'habileté de nos *loteristes* parisiens suffit à peine à placer leurs billets.

*Une abonnée qui désire garder l'incognito.* — Rassurez-vous, ce que j'ai à dire n'est pas de nature à le trahir, eussiez-vous mis ma discrétion à l'épreuve autrement que par deux initiales. Voici donc un costume de mariée pour votre amie: Robe en moire antique ou moire crinoline, dont la jupe, indiquant par derrière une légère queue, se trouve des deux côtés ornée d'une quille formée par des dentelles posées en spirales; ces dentelles remontent en éventail sur les deux devants du corsage, descendent sur le dos et vont se perdre sous un nœud formé par une barbe de même dentelle. Deux rangs de dentelle, surmontés d'un rouleau en vrai marabout, entourent le bas des basques; trois rangs de perles forment le devant du corsage; un gros bouillon, terminé par deux volants de moire sur lesquels retombent deux volants de dentelle, composent les manches de cette robe, d'une grande distinction.

*Une exilée.* — Pris note. A bientôt.

*Près de mes petits poissons.* — Voilà de discrets dépositaires des secrets qu'on peut leur confier; ils n'ont jamais trahi personne, et sont bien innocents de toutes les malices auxquelles on donne si injustement leur nom au premier jour d'avril; cette protestation de ma part doit vous prouver que ce n'est pas un semblable poisson que je vous destine en vous promettant, sur la planche de crochet bleu, qui doit, du reste, paraître en février, un dessin de pelote tel que vous le désirez.

*Des rives du Don.* — Si vous voulez employer l'eau de madame Hess, tous vos chagrins cesseront, car vous verrez chaque jour, pour ainsi dire, repousser vos cheveux. Cette eau est vraiment la huitième merveille du monde.

*Saint-Quentin.* — D'abord, pardonnez-moi d'avoir changé votre épigraphe; vous en comprendrez, je l'espère, la raison. Quant à la musique, celle que vous choisirez sera votre propriété; le payement se ferait comme pour le journal et par la même voie. Au reste, le Progrès Musical de ce mois répond à toutes ces questions. Une sortie de bal telle que vous la dépeignez serait simple et distinguée et coûterait probablement de 60 à 70 francs. On trouve des robes d'organdi depuis 18 fr. jusqu'à 60 et plus. Je vous offre mes services pour le choix de ces deux objets.

*Saint-Maurice.* — On appelle crochet plein le crochet composé de dessins brides; les mailles longues sont, au contraire, ce qui forme les jours. A bientôt pour le patron de camisole; celui forme paletot est en effet celui qui convient le mieux.

*Varimpré.* — La robe de taffetas noir dont vous parlez serait fort jolie, garnie ainsi: Trois volants gradués ayant au bord, sur le plus grand, cinq rangs d'effilé alternés par cinq rangs de velours; sur le second quatre rangs et le troisième trois. Le droguet est en ce moment ce qu'on peut trouver de mieux pour robe de jeune fille.

*De mon nouveau logement près du Morgon.* — Je ne connais point de recette pour teindre les gants, mais si je venais à en découvrir une, je songerais à vous. Les tapis de pied les plus *éconiques* sont ceux que l'on fait avec de petites languettes de drap que l'on tricote, c'est chaud et agréable; sans être joli, l'ensemble est assez original. La surcharge dont vous vous plaignez a été faite par l'éditeur lui-même. Nos catalogues portent bien 50 fr. mais nous ignorions alors que cette musique ne fût cotée que 20 fr.; sans cela nous ne l'y aurions pas fait figurer.

*Près d'un bon feu.* — Votre jupe de taffetas blanc n'étant plus entièrement fraîche, recouvrez vos volants de tulle, plaçant au milieu une ruche de rubans de gaze; les volants de tulle devront suivre les sinuosités des festons du taffetas; la ruche, ainsi ondulée, sera plus spacieuse. Quant au corsage, il devra être recouvert aussi par du tulle, et les dentelles qui s'y trouvent pourront être replacées autour d'une berthe de tulle plissé, sur laquelle se trouveront deux ou trois rangs de ruches en ruban de gaze. On peut poser des dentelles à un corsage sans pour cela être obligé d'en orner aussi la jupe.

*Entre un bon fourneau, etc., etc.* — Pris note de la demande de mouchoirs, mais il faut faire un léger appel à votre patience, car la planche de janvier est déjà composée; la broderie anglaise ne se fait plus accepter qu'en se dissimulant dans l'ensemble d'autres broderies.

*En pensant à mon mari qui est à Sébastopol.* — Mille regrets, mais ce genre de tricot étant trop compliqué pour la plupart de nos abonnées, nous ne pouvons consacrer deux ou trois colonnes du journal à en donner une explication.

*Loin d'un frère que j'aime.* — Les gilets brodés ne se portent plus du tout, mais si malgré cela vous y tenez encore, je puis vous l'envoyer directement. Pris note des autres demandes.

*De la tour...* — La planche de crochet bleu vous donnera aussi un riche dessin pour aube, que vous pourrez faire soit au filet, soit au crochet.

*Du club intime.* — C'était un de nos projets pour l'année prochaine, nous le réaliserons dès que nous le pourrons.

*A une épigraphe impossible et inflexible.* — En lisant votre lettre je m'étonne que vous ne l'ayez pas senti. Oui, je pense comme vous, mais je ne conseillerai jamais à une jeune femme de venir à Paris; quelque malheureuse que soit ailleurs sa position, elle n'approche pas des misères qui l'attendent dans cette grande ville, où, quoi que vous en disiez, *nos tristesses ne trouvent pas toujours un écho dans l'âme de ceux qui souffrent*, non qu'on n'y souffre autant qu'ailleurs, mais peut-être parce que l'âme ayant à répondre à la fois à mille cris de détresse, ne rend plus alors qu'un son confus, qui se traduit assez bien par le mot: indifférence.

Ne désirez pas tant d'esprit, défiez-vous du vôtre, défiez-vous de votre cœur; mais écoutez la foi vous parlant d'espérance, et elle vous mènera sûrement au port.

*De ma chère solitude.* — En sortirez-vous, ou est-ce que l'on viendra vous y trouver, pour jouer les *pièces de comédie* que vous désirez, et que nous donnerons dans le courant de l'année prochaine?

Le mode d'abonnement direct, le plus simple, est de prendre un mandat de 12 fr. au bureau de poste le plus voisin de votre solitude et de l'envoyer au bureau par lettre affranchie avec votre nom et votre adresse bien lisiblement écrits.

*Rues (Espagne).* — Vous êtes injuste en m'accusant d'abuser du proverbe: *A sotte demande, pas de réponse;* mais la nécessité m'a forcée quelquefois à créer celui-ci à mon usage: *A trop de demandes, pas de réponse;* il est, à vrai dire, un peu cousin du premier.

Qu'entendez-vous par les *deux planches* par numéro?

est-ce toutes les planches du journal que vous voulez doubles, ou seulement une seule, et alors laquelle? En tout cas, ce serait une complication de service que l'administration n'accepterait pas facilement.

*Auprès d'une mère chérie.* — Nous ne prenons pas votre peinture pour un portrait, il serait trop flatté, pour que nous ayons la vanité de nous y reconnaître, mais pour un modèle que nous aurons souvent sous les yeux, et dont nous nous efforcerons d'approcher.

Ne vous fussiez-vous pas rencontrée avec d'autres demandes, que nous aurions toujours tenu à satisfaire à toutes les vôtres, y compris les initiales dont il est pris note.

*Une abonnée anglaise et une exilée*, ce qui fait deux, recevront bientôt ce qu'elles ont demandé.

*Château de Gomor.* — Heureuse d'avoir prévu vos désirs, car je ne doute pas que la basquine de ce jour ne soit selon votre désir.

*Comtesse.....* — La simplicité est en effet ce qui convient le mieux pour les toilettes de jeunes filles. Comme chapeaux, ne voulant ni du noir, ni du blanc, vous pourriez choisir le gris feutre, si à la mode cet hiver. Cette couleur s'harmonise très-bien avec du velours noir et des fleurs cerise pour le dessous. Ajoutez à cela une petite robe de droguet avec dessins mosaïques sur fond bleu de France; complétez ce costume par une petite veste de velours demi-ajustée, à manches très-larges, ou bien encore en drap gris de fantaisie. Les robes de tulle ou de tarlatane seront toujours très-adoptées; les nouveaux *rubans gaufrés* ajouteront une grâce de plus à ces toilettes toujours si fraîches et si jeunes. Je regrette, madame, que la place me manque pour pouvoir m'étendre sur les questions que vous voulez bien me faire.

*Tessy.* — Pris note des initiales.

*Coucy et Folembray.* — Les corsages blancs se porteront encore avec des jupes de couleurs claires, pour de petites soirées, bien entendu. Les robes en étoffes légères se trouvent à tout prix. Ces robes sont ordinairement à volants à dispositions, mais si l'on veut composer soi-même une garniture, il faut toujours de 15 à 18 mètres d'étoffe, cela dépend tout à fait de la largeur. Pour les trousseaux, l'on trouve à Paris des maisons spéciales qui en confectionnent de très-complets au prix de 15 à 1,800 fr. Vos amies trouveront chez Guerlain une pommade produisant l'effet qu'elles désirent.

*Une de vos fidèles abonnées.* — Vous recevrez en janvier, ou pour mieux dire dans la deuxième quinzaine de décembre, un très-joli et nouveau modèle de manches. Les volants pour les manches de velours n'ont rien de ridicule, mais seulement, au lieu d'en placer plusieurs, on n'en met qu'un, partant alors de la saignée. Comme garniture, rien ne peut sur le velours être plus gracieux que les effilés clochetons.

*A une épigraphe trop flatteuse.* — J'en suis presque à désirer comme vous que le journal paraisse tous les quinze jours quand je me vois forcée de vous renvoyer au mois de février, les planches de décembre et de janvier étant déjà composées à l'arrivée de votre lettre.

*Vouloir, est-ce pouvoir?* — Croyez-bien que votre histoire est celle de tous; il est un seul ami dont nous n'avons jamais à déplorer *l'indifférence* ou *l'ingratitude* et qui est toujours prêt à nous pardonner la nôtre; c'est, comme parle Fénelon, *l'éternelle beauté qui ne vieillit jamais, et empêche de vieillir ceux qui n'aiment qu'elle.* Je suppose que cela veut dire, qui ne les trouve jamais trop vieux. Tournez-vous donc vers lui et uniquement vers lui. — Comme tant d'autres, je vous renvoie à février pour le crochet.

*Entre mes fleurs et mon piano.* — Aussi votre lettre se ressent-elle de ce gracieux entourage. Pour ne pas s'y trouver déplacé, votre journal vous donnera l'année prochaine et des fleurs en aquarelles et des études sur les fleurs et les mélodies que vous aimez tant. Le Progrès Musical de ce mois vous donnera les renseignements que vous désirez.

*Saint-Amand de Boixe.* — Veuillez nous mettre à même de juger ce que vous nous proposez.

*Le jour de la saint Charles.* — Le livre de madame la comtesse de Bradi : *Du savoir-vivre en France au dix-neuvième siècle*, vous coûterait 2 fr. 20 franco par la poste. Nous nous chargerons bien volontiers de cette commission, trop heureuse de vous prouver ainsi combien nous sommes reconnaissante de tout ce que vous dites du Journal et faites pour lui.

*Espérance.* — Je mens à ma conscience en écrivant ce mot, car je crains bien, hélas! ne pas trouver ce que vous désirez; je cherche cependant et vous enverrais directement les renseignements que j'aurais pu me procurer si j'avais votre nom et votre adresse.




Paris. — Imprimerie Morris et Cie, rue Amelot, 64.